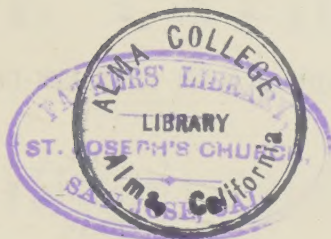


Digitized by the Internet Archive
in 2025



HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PROPRIÉTÉ.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI CHEZ LES LIBRAIRES SUIVANTS :

ALBI,	Gès.	NANCY,	Vagner.
ANGERS,	Barassé.	POITIERS,	Bonamy.
—	Lainé frères.	REIMS,	Bonnefoy.
ARRAS,	Brunet.	RENNES,	Hauvespre.
BESANÇON,	Tubergue.	—	Thébault.
BORDEAUX,	Chaumas.	—	Verdier.
—	Coderc et Poujol.	ROUEN,	Fleury.
BREST,	Lefournier.	TOULOUSE	Ferrère.
DIJON,	Gagey.	TOURS,	Cattier.
LILLE,	Quarré.	ANNECY,	Burdet.
—	Béghin.	BOIS-LE-DUC,	Verhoeven.
LYON,	Briday.	BRUXELLES,	Goemaere.
—	F. Girard.	—	Desbarax et Vivès.
LE MANS,	Le Guicheux-Gallienne.	CHAMBÉRY,	Perrin.
LIMOGES,	Dilhan-Vivès.	DUBLIN,	James Duffy.
MARSEILLE,	V ^e Chauffard.	FRIBOURG,	Herder.
—	Laferrière.	GENÈVE,	Marc Mehling.
—	Mingardon.	GENÈS,	Fassi-Como.
METZ,	M ^{me} Constant Loiez.	LEIPZIG,	Dürr.
—	Rousseau-Pallez.	LONDRES,	Burns et Lambert.
MONTPELLIER,	V ^e Malavialle.	MADRID,	Bailly-Baillière.
—	Séguin.	—	Poupart.
NANTES,	Mazeau.	SAINT-PÉTERSBOURG,	Wolff.
—	Libaros.	TURIN,	Marietti.
NANCY,	Thomas et Pierron.	VIENNE,	Gérolde.

HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

PAR

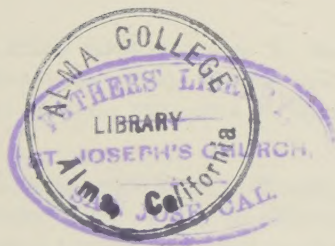
ROHRBACHER

CONTINUÉE JUSQU'EN 1866

PAR J. CHANTREL

AVEC UNE TABLE GÉNÉRALE ENTIÈREMENT REFONDUE ET UN ATLAS HISTORIQUE SPÉCIAL DRESSÉ

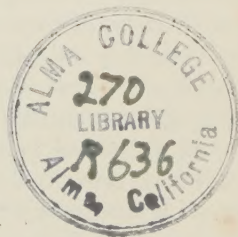
PAR A.-H. DUFOUR



Ἀρχὴ πάντων ἐστὶν ἡ καθολικὴ καὶ ἀγία Ἐκκλησία.
S. ÉPIPHANE, I. I, c. v, *contre les Hérésies.*
Ubi Petrus, ibi Ecclesia.
S. AMBROISE, *In Psalm. XL, n. 30.*

CINQUIÈME ÉDITION

TOME X



PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS

3, RUE DE L'ABBAYE, 3

1869

Tous droits réservés.

UNIVERSITY OF CHICAGO

EMILIE CATHOLIQUE

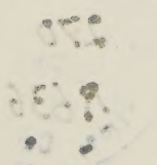
NOVEMBER

1911

1911

1911

1911



1911

1911

1911

1911

1911

1911



HISTOIRE UNIVERSELLE

DE

L'ÉGLISE CATHOLIQUE

LIVRE SOIXANTE-QUINZIÈME.

DÈ L'AN 1270 A L'AN 1276.

Le Pape saint Grégoire X. Ses relations avec l'empereur de la Chine. Il tient le deuxième concile œcuménique de Lyon, y réconcilie les Grecs avec l'Église romaine, et confirme l'élection de Rodolphe de Habsbourg à l'empire d'Occident.

L'an de grâce 1270, le 23 août, vers trois heures après midi, le très-saint roi de France, Louis IX, venait de rendre le dernier soupir sur la terre d'Afrique, devant la ville de Tunis. Tout à coup l'on entendit les trompettes et les clairons de la flotte sicilienne, que le roi Charles, son frère, conduisait en personne ; mais les Français étaient bien éloignés de répondre à ces signaux par des cris de joie. Livrés à la douleur la plus profonde, ils pleuraient tous la mort de leur roi, le plus saint et le plus juste qui ait jamais porté couronne.

Surpris de ce silence Charles se détache de son armée et se hâte d'arriver au pavillon royal. Le premier objet qui frappe ses yeux est le corps de son frère, encore étendu sur la cendre. Il se prosterne aussitôt et lui baise les pieds en versant un torrent de larmes. Sa douleur fut extrême, comme ses autres passions. Il obtint par ses instances les entrailles de son bienheureux frère, qui furent

envoyées en Sicile, à la célèbre abbaye de Montréal. Le reste du corps demeura au milieu de l'armée française ; car le peuple, qui le regardait comme sa plus sûre sauvegarde, ne voulut souffrir en aucune manière qu'on le portât ailleurs.

Il fallut cependant pourvoir à la sûreté de l'armée. Philippe, le nouveau roi de France, et son oncle, le roi Charles, y travaillèrent de concert, après avoir rendu les derniers devoirs au saint roi, leur père et leur frère. La nouvelle de sa mort inspira de la confiance aux Sarrasins ; ils vinrent présenter la bataille ; les croisés l'acceptèrent et les Sarrasins furent entièrement défaits. Ils revinrent encore quelque temps après ; mais, cette fois, leur défaite fut si complète qu'ils n'osèrent plus tenir la campagne. Les croisés songèrent alors à s'emparer de Tunis. Pendant qu'ils s'occupaient du siège le prince infidèle fit demander la paix, offrant de se soumettre à des conditions aussi onéreuses pour lui

qu'avantageuses pour les croisés. On les accepta, et la trêve fut conclue pour dix ans, aux clauses suivantes : que tous les prisonniers chrétiens seraient mis en liberté ; qu'ils auraient le libre exercice de leur religion ; qu'ils pourraient faire bâtir des églises ; qu'on ne mettrait aucun obstacle à la conversion des musulmans ; que le roi de Tunis payerait tous les ans au roi de Sicile un tribut de cinq mille écus ; qu'il rembourserait au monarque et aux seigneurs français toutes les dépenses qu'ils avaient faites depuis le commencement de la guerre, ce qui montait à deux cent dix mille onces d'or, dont la moitié devait être payée comptant et l'autre dans deux mois. Enfin le port de Tunis fut déclaré port franc pour le commerce, au lieu que les marchands payaient le dixième de leur charge.

Il y avait alors à Tunis une grande multitude de chrétiens, mais esclaves des Sarrasins, un convent de Frères prêcheurs et des églises où les fidèles s'assemblaient tous les jours. Or le roi musulman les avait tous fait mettre en prison quand il apprit que l'armée française était entrée sur ses terres. Il fut donc convenu non-seulement qu'ils seraient tous mis en liberté, mais de plus que le roi permettrait aux chrétiens de demeurer dans les principales villes de son royaume et d'y posséder toutes sortes de biens, même des immeubles, sans payer autre chose que le tribut ordinaire des chrétiens libres ; qu'ils pourraient y bâtir des églises, dans lesquelles on prêcherait publiquement la foi chrétienne, et qu'il serait permis à qui voudrait de recevoir le baptême ¹.

Ce traité venait d'être conclu quand on vit arriver Édouard, fils aîné du roi d'Angleterre, avec Edmond, son frère, et quantité de noblesse croisée pour la Terre-Sainte. Lorsqu'il apprit le traité il fut fort mécontent et dit aux Français : « Avons-nous pris la croix et nous sommes-nous assemblés ici pour traiter avec les infidèles ? Dieu nous en garde ! Le chemin nous est ouvert et facile pour marcher à Jérusalem. » Les Français répondirent : « Nous ne pouvons contrevenir

à notre traité ; retournons en Sicile, et, quand l'hiver sera passé, nous pourrons aller à Saint-Jean d'Acre. » Cette résolution déplut à Édouard ; il ne voulut prendre part ni au traité ni à l'argent des infidèles, qu'il regardait comme maudit ; mais, après avoir donné un repas aux princes français, il se tint renfermé chez lui. Il fut toutefois obligé de les suivre en Sicile et d'y passer l'hiver ¹.

La flotte des Français arriva à Trapani le 21 novembre, et y fut battue d'une furieuse tempête, où périrent plusieurs vaisseaux et environ quatre mille personnes ; ce que les Anglais regardèrent comme une punition divine de n'avoir pas continué leur voyage vers la Terre-Sainte. Or le nouveau roi Philippe avait pris la résolution de repasser en France, parce que son armée était trop affaiblie par les maladies pour former une nouvelle entreprise et qu'il n'avait plus de légat pour conduire la croisade ; mais ce qui le détermina le plus, c'étaient les lettres des deux régents de France, Matthieu, abbé de Saint-Denis, et Simon de Nèle, qui le pressaient de revenir. Le mardi 25 novembre, jour de Sainte-Catherine, les rois et les seigneurs qui étaient à Trapani s'assemblèrent et promirent avec serment de se trouver au même port du jour de la Madeleine en trois ans, c'est-à-dire le 22 juillet 1274, préparés à passer en Terre-Sainte, excepté ceux qui auraient une excuse approuvée par le roi de France. Ce prince fut obligé de demeurer encore quinze jours à Trapani, à cause de la maladie de Thibaud, roi de Navarre, son beau-frère, qui y mourut le lundi 15 décembre. Le roi de France continua son voyage par terre, passa le phare de Messine et traversa l'Italie ¹.

Il vint à Rome, fit ses prières aux tombeaux des apôtres et se rendit à Viterbe, où résidait la cour romaine, c'est-à-dire les cardinaux, pendant la vacance du Saint-Siège. Le Pape Clément IV était mort à Viterbe même, le 29 novembre 1268, après avoir tenu le Saint-Siège trois ans neuf mois et vingt-quatre jours. Il était d'une grande prudence, excellent jurisconsulte, habile prédicateur, et

¹ Duchesne, t. 5. *Spicileg.*, t. 2, p. 562 ; t. 11, p. 560.

¹ Knitz, p. 1456. — ² Duchesne, t. 5, p. 522. D'Acheri, *Spicileg.*, t. 2, p. 565, in-4^o.

prêchait souvent à Viterbe, étant Pape, pour fortifier le peuple dans la foi catholique ; il chantait même fort bien. Pendant longtemps il ne mangea point de viande, coucha sur un lit très-dur et ne porta point de linge ; sa vie était très-pure. Il fut enterré à Viterbe, dans l'église des Frères prêcheurs, où l'on voit encore son tombeau, orné de l'image de sainte Hedvige de Pologne, qu'il avait canonisée. Le Saint-Siège vaqua deux ans dix mois et vingt-sept jours ¹.

Comme les cardinaux ne pouvaient s'accorder pour l'élection, le podestat ou magistrat de Viterbe, afin de les y contraindre, les tenait enfermés dans un palais. Le roi Philippe de France leur rendit visite avec un grand respect et les salua tous par le baiser de paix. Il était accompagné du roi de Sicile, son oncle, et de plusieurs seigneurs ; tous prièrent instamment les cardinaux de donner promptement un pasteur à l'Église, comme le roi Philippe le manda aux deux régents de son royaume, par une lettre du 14 mars 1274. Il continua son voyage par la Toscane, la Lombardie et la Savoie, et arriva heureusement à Paris.

Il était accompagné de cinq cercueils, contenant les ossements du roi, son père, du comte de Nevers, son frère, du roi de Navarre, son beau-frère, de Jeanne d'Aragon, sa femme, et de l'enfant qu'elle mit au monde en mourant, à Cosence, en Calabre, et qui mourut même avant elle. Les cercueils furent portés à Notre-Dame. On passa toute la nuit à chanter l'office des Morts, à plusieurs chœurs, qui se succédaient, avec un grand luminaire. Le lendemain, vendredi d'avant la Pentecôte, 22 mai 1274, on porta les cercueils à Saint-Denis. Les processions de tous les religieux de Paris marchaient devant ; puis le roi, avec un grand nombre de seigneurs et de prélats, et une grande foule de peuple. Ils marchaient tous à pied, et le roi portait sur ses épaules les reliques de son père. Les moines de Saint-Denis vinrent au-devant, jusqu'à mille pas, revêtus de chapes de soie et chacun un cierge à la main, en chantant. Mais, quand on vint à l'église, on

trouva les portes fermées, à cause de l'archevêque de Sens et de l'évêque de Paris, qui étaient présents, revêtus pontificalement ; car les moines craignaient que, si les prélats entraient de la sorte, ils n'en tirassent des conséquences au préjudice de leur entière exemption. Il fallut donc qu'ils allassent hors les bornes de la juridiction de l'abbaye quitter leurs ornements pontificaux ; le roi cependant attendait dehors, avec tous les barons et les prélats. Il est bon de se souvenir que Matthieu, abbé de Saint-Denis, venait d'être régent du royaume. Enfin on ouvrit les portes ; le convoi entra dans l'église, on célébra l'office des Morts, puis la messe solennelle. On déposa les reliques du saint roi Louis près de Louis, son père, et de Philippe-Auguste, son aïeul. On les mit d'abord dans un tombeau de pierre ; mais on le couvrit depuis d'une tombe richement ornée d'or et d'argent, d'un ouvrage exquis. Il se fit incontinent au tombeau du saint roi plusieurs miracles qui furent écrits fidèlement par ordre de l'abbé de Saint-Denis ¹.

Peu de jours après on apporta à Saint-Denis le corps d'Alphonse, comte de Poitiers et de Toulouse, frère de saint Louis, mort à Cornéro, en Toscane, au retour du voyage de Tunis. La comtesse Jeanne, sa femme, mourut quelques jours après lui, et, comme elle était héritière du comte de Toulouse, et qu'ils n'avaient pas laissé d'enfants, ce comté revint à la couronne de France, suivant le traité de Paris, en 1229 ².

Édouard, fils aîné du roi d'Angleterre, ayant passé l'hiver en Sicile, s'embarqua au printemps pour passer en Palestine et aborda au port de Saint-Jean d'Acre le 9 mai 1272, avec mille hommes choisis. Il y demeura un mois pour rafraîchir ses gens et s'informer de l'état du pays, où Bibars, autrement Bondocdar, sultan mameluk d'Égypte, avait fait de grands progrès depuis trois ans. Le 7 mars 1268 il prit Jaffa ou Joppé par trahison pendant la trêve, fit mourir un grand nombre de pauvres, et donna escorte aux autres après les avoir dépouillés. Le 15 avril il prit le château de Beaufort ; puis il marcha contre Tri-

¹ Raynald, ann. 1268, n. 54.

¹ Fleury, l. 86, n. 12. Duchesne, t. 5, p. 524, etc. *Spicileg.*, t. 2, p. 511, etc. — ² *Ibid.*

poli, dont il détruisit les jardins; puis contre Antioche, qu'il prit sans combat le 29 mai. Il y fit mourir dix-sept mille personnes et emmena plus de cent mille esclaves, en sorte que cette grande ville demeura déserte, sans avoir pu se rétablir depuis. Elle avait subsisté environ quinze cent quatre-vingts ans. La même année 1271, le 18 février, Bondocdar assiégea le château de Crac, qui appartenait aux Hospitaliers, et ils furent contraints de le rendre le 8 avril. Ensuite il fit une trêve avec le comte de Tripoli, prit Montfort, qui était aux Allemands, et le ruina; puis il vint devant Saint-Jean d'Acre¹.

Après que le prince Édouard se fut reposé un mois il se mit en campagne avec environ sept mille chrétiens, qui prirent Nazareth et tuèrent ceux qu'ils y trouvèrent. Il fit ainsi plusieurs courses pendant près d'un an et demi qu'il demeura dans Saint-Jean d'Acre, mais sans grand effet. Le roi de Jérusalem y était en même temps: c'était Hugues III, fils de Henri de Poitiers, prince d'Antioche, et d'Isabelle de Lusignan, qui avait succédé à Hugues II, son cousin, mort à quatorze ans, au mois de novembre 1267. Hugues III était déjà roi de Chypre, et se fit couronner roi de Jérusalem à Tyr, le 24 septembre 1269. Il en porta le titre quatorze ans et demi.

Comme les Latins étaient maîtres du royaume de Chypre, il y eut quelquefois des différends entre les deux clergés, latin et grec. Dès le temps du Pape Grégoire IX l'archevêque latin de Nicosie reçut un ordre du Saint-Siège pour défendre à tous les évêques grecs de sa dépendance de permettre à aucun prêtre grec de célébrer la messe qu'il n'eût juré obéissance à l'Eglise romaine et renoncé à toute hérésie, particulièrement au reproche que les Grecs font aux Latins de consacrer en azymes. L'archevêque, ayant assemblé les évêques grecs de sa province, leur fit lire et expliquer cet ordre du Pape, contre lequel ils firent plusieurs objections; mais, n'osant s'y opposer ouvertement, ils en demandèrent copie ainsi que du temps pour délibérer; ils en profitèrent pour sortir secrètement de Chypre, avec les abbés, les moines et les

principaux prêtres grecs, emportant tout ce qu'ils purent des églises et des monastères, et se retirèrent en Arménie. L'archevêque latin consulta le Pape sur ce qu'il devait faire en cette rencontre; le Pape lui manda de chasser du pays les prêtres et les moines grecs qui y étaient restés, et de donner à des prêtres latins les églises et les monastères des fugitifs. La lettre est du 13 avril 1240¹.

Sept ans après, le Pape Innocent IV envoya frère Laurent, de l'ordre des Mineurs, son pénitencier, avec un ample pouvoir de légat, pour la réunion des Grecs et des autres schismatiques. Ce légat rappela l'archevêque grec de Chypre de l'exil volontaire où l'avaient réduit les mauvais traitements des prélats latins. Le prélat grec s'adressa au cardinal-évêque de Tusculum, lorsqu'il fut arrivé en Chypre avec saint Louis en qualité de légat, et promit entre ses mains obéissance à l'Eglise romaine avec ses suffragants. Ensuite ils envoyèrent au Pape une requête contenant plusieurs articles sur lesquels ils lui demandaient justice.

1° Que l'archevêque grec et ses successeurs eussent la liberté d'ordonner quatorze évêques de leur nation, puisque de toute antiquité il y avait dans l'île autant de sièges épiscopaux; 2° qu'en demeurant sous l'obéissance de l'Eglise romaine ils ne fussent point soumis à la juridiction des prélats latins, mais qu'ils jouissent de la même liberté qu'eux; 3° qu'ils exerçassent la juridiction ordinaire sur leur clergé et leur peuple, quant au spirituel, comme avant qu'ils se séparassent de l'Eglise romaine, et telle que l'avaient les prélats latins, avec pleine liberté de recevoir les Ordres et d'embrasser la profession monastique, comme avant que le pays fût soumis à la domination des Latins; 4° que les moines grecs fussent déchargés de payer aux évêques latins les dîmes des terres qu'ils cultivaient de leurs mains ou à leurs dépens, et qu'elles tournassent au profit des évêques grecs; 5° que les appellations des jugements prononcés par les évêques grecs ne fussent point portées devant les évêques latins, mais devant le Pape ou son légat sur les lieux, qui

¹ Sanut. Knyght. Fleury.

¹ Raynald, ann. 1240, n. 45.

serait tenu de prendre leur protection ; 6^e enfin qu'il plût au Pape de révoquer tout ce que le légat Pélage, évêque d'Albane, avait ordonné contre eux en punition de leur désobéissance.

Sur ces demandes des Grecs le Pape Innocent IV, ne se croyant pas suffisamment informé des circonstances du fait pour donner une réponse décisive, renvoya l'affaire au cardinal-légat Eudes, évêque de Tusculum, qui, étant sur les lieux, pouvait en prendre une connaissance plus exacte, et lui donna plein pouvoir de régler le tout par le conseil des prélats et des autres personnes sages, selon qu'il jugerait plus expédient pour le salut des âmes, la paix de l'Église et l'accroissement de l'obéissance catholique. La lettre est du 20 juillet 1250 ¹.

Quatre ans après, c'est-à-dire le 5 mars 1254, le même Pape envoya au même légat un grand règlement pour terminer le différend élevé entre l'archevêque de Nicosie et ses suffragants latins, d'une part, et les évêques grecs de l'île de Chypre soumis à l'Église romaine, d'autre part. Le légat avait envoyé au Pape les prétentions des Latins et les réponses des Grecs, lui demandant la décision. A quoi le Pape satisfait par ce règlement, qui regarde principalement le rite grec dans l'administration des sacrements, et contient vingt-six articles dont voici la substance :

« Les Grecs suivront l'usage de l'Église romaine dans les onctions qui se font au baptême, et on tolérera leur coutume d'oindre les catéchumènes par tout le corps, si on ne la peut ôter sans scandale. Il est indifférent qu'ils baptisent en eau froide ou en eau chaude. Les évêques seuls marqueront les baptisés sur le front avec le saint chrême, c'est-à-dire donneront la Confirmation. (C'est que, chez les Grecs, ce sacrement s'administre avec le baptême, et le plus souvent par un prêtre.) Chaque évêque peut faire le saint chrême dans son église, le jeudi saint, avec le baume et l'huile d'olive ; mais si les Grecs veulent garder leur ancien usage, que le patriarche fasse le chrême avec les archevêques ou l'archevêque avec ses suffragants,

¹ Raynald, ann. 1240, n. 45 ; ann. 1247, n. 30 ; ann. 1250, n. 40 et 41.

on le peut tolérer. Les confesseurs ne se contenteront pas, en administrant la pénitence, d'enjoindre une onction pour toute satisfaction, mais on donnera l'Extrême-Onction aux malades.

« Quant à l'Eucharistie les Grecs peuvent suivre leur coutume d'y mêler de l'eau froide ou chaude, pourvu qu'ils croient que la consécration se fait également avec l'une ou avec l'autre. (C'est qu'ils mettent de l'eau bouillante dans le calice pour signifier la vertu du Saint-Esprit.) Mais, ajoute le Pape, ils ne doivent pas garder toute l'année l'Eucharistie consacrée le jeudi saint, pour la donner aux malades. Ils ne garderont pas plus de quinze jours celle qui sera réservée pour cet usage, de peur que, les espèces étant altérées, elle ne soit difficile à prendre, quoique la vérité et l'efficacité du sacrement ne cessent par aucune longueur de temps. Ils suivront leur usage dans la manière et l'heure de célébrer la messe, pourvu qu'ils ne la disent pas après none ou avant que d'avoir dit matines. Le calice sera d'or, d'argent ou au moins d'étain, l'autel propre, avec un corporal blanc, et les femmes ne serviront point à l'autel.

« Les Grecs peuvent garder leur coutume de ne point jeûner les samedis de carême. Leurs prêtres mariés peuvent administrer le sacrement de Pénitence, mais les évêques peuvent en donner le pouvoir à d'autres qu'aux curés. (C'est que les Grecs se confessent plus volontiers aux moines qu'aux prêtres mariés.) On ne doit point douter que la simple fornication ne soit un péché mortel. Nous ordonnons expressément qu'à l'avenir les évêques grecs confèrent les sept ordres suivant l'usage de l'Église romaine, mais on ne laissera pas de tolérer ceux qui sont ordonnés autrement, à cause de leur multitude. (C'est que les Grecs ne connaissent point les trois ordres mineurs de portier, d'exorciste et d'acolyte.)

« Les Grecs ne blâmeront point les secondes ou les troisièmes noces permises par l'Apôtre ; mais ils ne contracteront point de mariage au huitième degré selon eux, qui est le quatrième selon nous. Nous permettons toutefois par dispense, à ceux qui ont contracté dans ce degré, de demeurer ensemble.

Puisque les Grecs croient que les âmes de ceux qui meurent sans avoir accompli la pénitence qu'ils ont reçue, ou chargés de péchés véniels, sont purifiées après la mort et peuvent être aidées par les suffrages de l'Église, nous voulons qu'ils nomment purgatoire, comme nous, le lieu de cette purification, quoiqu'ils disent que leurs docteurs ne lui ont point donné de nom. » Le Pape ordonne à l'évêque de Tusculum de faire expliquer aux évêques grecs ce règlement et de leur enjoindre de l'observer exactement, comme aussi d'ordonner à l'archevêque de Nicosie et à ses suffragants latins de ne point inquiéter les Grecs au préjudice de ce règlement¹.

L'an 1260 le Pape Alexandre IV fit encore une grande constitution pour régler les différends survenus dans l'île de Chypre entre les Latins et les Grecs, depuis ceux que le Pape Innocent IV avait terminés. Germain, archevêque grec de Chypre, accompagné de trois autres évêques grecs, et les procureurs de l'archevêque latin de Nicosie, dans la même île, étant venus en présence du Pape Alexandre, proposèrent ainsi leurs prétentions. Germain disait : « La métropole de Chypre étant vacante, les évêques grecs obtinrent du Pape Innocent, votre prédécesseur, la permission d'élire un archevêque, nonobstant l'ordonnance du concile général et celle du légat Pierre, évêque d'Albane. Ils m'élurent, et le cardinal-évêque de Tusculum, alors légat en Chypre, confirma l'élection, suivant l'ordre qu'il en avait reçu du Pape, et me fit sacrer par mes suffragants; après quoi il reçut notre promesse d'obéissance à l'Église romaine, et mes suffragants me la promirent aussi selon les canons.

« J'étais en possession paisible de ma dignité quand l'archevêque de Nicosie me cita à comparaître en personne devant lui pour répondre sur certains articles dont il prétendait informer contre moi, quoiqu'il n'ait aucune juridiction sur moi, qui ne connais de supérieur que le Pape, ni sur les Grecs de Chypre, qui me sont soumis. Je n'obéis point à cette citation, parce que je ne le de-

vais pas, mais j'appelai au Saint-Siège, me mis sous sa protection et partis pour venir en votre présence. Alors l'archevêque de Nicosie a chassé mes vicaires avec violence, maltraité les Grecs pour les détourner de mon obéissance, cassé les sentences que j'ai prononcées justement contre quelques-uns d'entre eux, et m'a causé beaucoup de dommage et de dépense. C'est pourquoi je vous demande de casser, comme attentat, tout ce que cet archevêque a fait contre moi, et de l'empêcher de faire à l'avenir sur les Grecs de pareilles entreprises. » Telle était la demande de l'archevêque Germain.

Le Pape nomma pour auditeur ou commissaire en cette cause le cardinal Eudes ou Odon de Châteauroux, qui avait été légat en Chypre, devant lequel les procureurs de l'archevêque de Nicosie proposèrent des exceptions, disant qu'il n'avait jamais été cité pour cette cause et qu'ils avaient été envoyés pour d'autres affaires. Toutefois le cardinal les obligea de défendre au fond, par ordre exprès du Pape, qui ne voulait pas donner sujet à l'archevêque Germain de se plaindre d'un déni de justice. Les procureurs de l'archevêque de Nicosie soutinrent donc que l'élection de Germain était nulle parce que les évêques grecs n'avaient point droit d'élire un archevêque, et que, lorsqu'ils firent cette élection, ils étaient excommuniés; c'est pourquoi les vicaires de l'archevêque de Nicosie, alors absent, protestèrent contre cette élection. De plus, disaient-ils, le Pape Célestin III, qui donna l'île de Chypre à conquérir aux Latins à cause de l'infidélité des Grecs, y établit quatre sièges épiscopaux pour les Latins et voulut qu'ils succédassent aux dîmes et aux autres droits que les évêques grecs y avaient eus. Il donna au siège de Nicosie, l'un des quatre, le premier rang et l'autorité de métropole sur toute l'île, et ensuite l'évêque d'Albane, comme légat, ordonna qu'elle n'aurait que quatre évêques grecs, dont les sièges seraient dans les diocèses des Latins et soumis à l'archevêque de Nicosie. D'où il suit qu'il ne peut y avoir d'autre archevêque dans cette île, qui n'est qu'une province. Elle fut conquise sur les Grecs par Richard I^{er}, roi d'Angleterre,

¹ Raynald, ann. 1254, n. 7. Labbe, t. 11, p. 612.

en 1191, et c'est à ce temps qu'il faut rapporter la constitution du Pape Célestin.

Sur cette contestation on fit de part et d'autre plusieurs propositions et plusieurs réponses ; on dressa des articles dont on devait faire preuve, et on vit dès l'origine que la procédure serait longue. C'est pourquoi l'archevêque Germain pria le Pape d'avoir égard à la pauvreté de l'Église grecque et de leur donner un règlement suivant lequel ils pussent vivre en paix avec les Latins, sous l'obéissance de l'Église romaine. Le Pape considéra de plus que la principale occasion du différend était l'incertitude des bornes de la juridiction, outre la diversité des mœurs et des rites entre les nations. Il jugea donc à propos de terminer la dispute par manière d'arbitrage plutôt que suivant la rigueur du droit et des formalités d'une procédure régulière, et il donna son jugement, que voici en substance :

« Dans l'île de Chypre il n'y aura désormais que quatre sièges d'évêques grecs : l'un à Solie, dans le diocèse de Nicosie, le second à Arsine, diocèse de Paphos, le troisième à Carpase, diocèse de Famagouste, le quatrième à Lescare, diocèse de Limisse. Quand un de ces sièges grecs sera vacant le clergé élira un évêque, dont l'élection sera confirmée par l'évêque latin du diocèse, s'il la juge canonique, et il fera sacrer l'élu par les évêques grecs du voisinage ; puis l'évêque prêterait serment d'obéissance à l'évêque latin. Mais la condamnation, la déposition, la translation ou la cession des évêques grecs sera réservée au Pape, suivant les prérogatives du Saint-Siège. L'évêque latin ne donnera point d'évêques aux Grecs de son autorité, si ce n'est que par leur négligence le droit lui en soit dévolu, suivant le décret du concile général, et, en ce cas même, il ne leur pourra donner qu'un Grec. L'évêque latin n'aura aucune juridiction sur les diocésains de l'évêque grec, sinon dans le cas où le métropolitain l'exerce sur les diocésains de son suffragant ; mais les causes entre un Latin et un Grec seront portées devant l'évêque latin. On appellera de l'évêque grec à l'évêque latin, et de celui-ci à l'archevêque de Nicosie. L'évêque grec assistera

une fois l'année au synode diocésain de l'évêque latin et en observera les statuts. Il souffrira la visite de l'évêque et lui en payera la taxe qui est marquée, eu égard à la pauvreté des Grecs. Les dîmes appartiendront aux Latins et seront levées suivant la coutume, en sorte toutefois que personne ne s'en prétende exempt, puisqu'elles sont de droit divin. » Ainsi parle la constitution.

« Quoique les Grecs de Chypre ne doivent point à l'avenir avoir de métropolitain de leur nation, nous voulons toutefois que Germain jouisse, sa vie durant, de la dignité d'archevêque. C'est pourquoi nous exemptons sa personne de la sujétion à l'archevêque de Nicosie, et, afin qu'il ait un siège certain, nous lui donnons celui de Solie, d'où nous transférons l'évêque Nibon au siège d'Arsine, à présent vacant. Germain pourra aussi, tant qu'il vivra, sacrer les évêques grecs de Chypre, après que leur élection aura été confirmée par les évêques latins, et visiter tous les évêques grecs du royaume, comme métropolitain ; toutefois il prêterait le serment d'obéissance à l'archevêque latin de Nicosie pour son siège de Solie. Nous étendons cette ordonnance aux Syriens du royaume de Chypre, puisqu'ils suivent les mêmes mœurs et le même rite que les Grecs. » La constitution est datée d'Anagni, le 3 juillet 1260, et souscrite par huit cardinaux qui se trouvaient alors auprès du Pape¹.

Mais ce qui manquait en Chypre pour faire exécuter ce règlement, c'était le bon accord entre le régent du royaume et l'archevêque de Nicosie. Les Grecs et les Syriens en profitèrent pour ne point obéir à l'archevêque et tenaient séparément des conventicules. Le Pape Urbain IV apprit de plus que, dans l'île, particulièrement à Nicosie, qui en était la capitale, les chrétiens, tant clercs que laïques, commettaient des crimes énormes, des blasphèmes, souvent à l'occasion des jeux de hasard, des sortilèges, des adultères et d'autres impuretés abominables, et, quand l'archevêque voulait procéder contre les coupables pour leur imposer des peines

¹ Raynald, ann. 1260, n. 37. Labbe, t. 11, append., p. 2352.

canoniques, le régent du royaume s'y opposait. C'était Hugues de Lusignan, qui gouvernait pendant le bas âge du jeune roi Hugues, son cousin. Il prétendait que la punition de ces crimes lui appartenait et que l'archevêque n'avait droit de corriger que ses domestiques et ses clercs, en sorte que, par cette dispute sur la juridiction, les crimes demeuraient impunis, passaient en coutume et se multipliaient tous les jours. Le Pape Urbain IV écrivit fortement, en 1264, au régent, sur toutes ces plaintes de l'archevêque, déclarant que, si on ne lui rendait justice, il confirmerait les censures que ce prélat avait prononcées¹.

Le prince Édouard d'Angleterre, étant encore en Palestine, y vit arriver avec grande joie un personnage renommé pour sa piété et sa prudence ; c'était Thébald ou Théobald, alors archidiacre de Liège. Il était né à Plaisance de la noble famille des Visconti. On remarqua en lui dès sa jeunesse une vertu peu commune et une application extraordinaire à l'étude ; il acquit surtout une connaissance parfaite du droit canon. Ayant entendu parler de la sainteté de Jacques de Pécoraria, cardinal-évêque de Préneste, il alla le trouver et se mit humblement à son service. Il en eut d'autant plus de joie que le cardinal lui parut encore plus saint que ne le disait la renommée. Il le suivit dans la légation de France, l'an 1239, sous le Pape Grégoire IX. Il y fut successivement chanoine de Lyon et archidiacre de Liège. Il refusa l'évêché de Plaisance, que lui offrait le Pape Innocent IV. Il revenait de Rome quand l'archevêque de Lyon, Philippe, le supplia instamment de rester auprès de lui pendant le concile général, afin de lui apprendre comment il devait se conduire à l'égard du Pape et des cardinaux. Le pieux archidiacre de Liège passait une partie de son temps à l'université de Paris pour s'y perfectionner dans les sciences convenables à son état. Le saint roi Louis lui témoignait une affection et une vénération si grandes que beaucoup s'étonnaient qu'un si excellent roi honorât tant un ecclésiastique qui n'occupait point une haute dignité ; mais

le saint roi savait bien ce qu'il faisait. Il avait appris de lui et vu lui-même tant de choses merveilleuses qu'il le regardait comme un temple de Dieu et un sanctuaire de l'Esprit-Saint. Le cardinal-légat Ottobon, passant en Angleterre pour rétablir la paix entre le roi et les barons, emmena l'archidiacre Théobald avec lui, à cause de son grand amour pour la paix et de sa grâce particulière pour y amener les autres.

Saint Louis et les barons de France s'étant croisés pour la seconde fois, le pieux Théobald regarda comme une honte pour les clercs et les prélats de ne pas suivre l'exemple des laïques. Il prit donc la croix avec beaucoup de dévotion et se rendit en Palestine. Le prince Édouard d'Angleterre et sa sœur Béatrix, comtesse de Bretagne, l'y reçurent avec beaucoup de joie. Et de fait sa présence n'y fut pas inutile ; il ranima le courage des pusillanimes, apaisa les différends, et confirma un grand nombre dans leur sainte résolution¹.

C'était en 1271. Tout à coup l'on apprit en Palestine que le saint archidiacre de Liège avait été élu Pape. Il y avait près de trois ans que la Chaire apostolique était vacante, les cardinaux assemblés à Viterbe n'ayant pu s'accorder sur le choix d'un pontife. Ennuysés à la fin de ne pouvoir rien terminer, ils eurent recours à un compromis, et les six cardinaux auxquels tous les autres avaient remis leur pouvoir élurent unanimement notre saint, le 1^{er} septembre 1271. Le nouveau Pape reçut l'acte de son élection à Ptolémaïde ou Saint-Jean d'Acre, y acquiesça le 27 octobre et prit le nom de Grégoire X. La nouvelle de son élection donna bien de la joie aux chrétiens de la Terre-Sainte, espérant qu'il leur enverrait un grand secours, et lui-même, dans un sermon qu'il fit au moment de partir, s'écria avec le Psalmiste : « Si je t'oublie, ô Jérusalem ! que ma main droite soit mise en oubli ! Que ma langue s'attache à mon palais si je ne te garde pas dans mon souvenir, si je ne mets pas Jérusalem au commencement de toutes mes joies². »

¹ *Vita Gregor. X.* Apud Muratori, *Scriptor. rer. Italic.*, t. 3, p. 599 et seqq. — ² Psaume 136.

¹ Raynald, ann. 1264, n. 66.

Un fait des plus curieux, mais ignoré ou négligé des historiens modernes, c'est que la première chose que le nouveau Pape, saint Grégoire X, eut à faire ce fut de répondre, comme chef de l'Église catholique, et d'envoyer des nonces au grand-khan des Tartares, à l'empereur de la Chine, Koublai ou Chi-Tsou. Ce puissant monarque, de l'avis de ses princes, envoya au Pape les deux frères vénitiens Polo, avec un seigneur de l'empire chinois, nommé Gogak. Ces trois ambassadeurs devaient demander au Pontife romain cent hommes savants et bien instruits dans la loi chrétienne, qui pussent montrer que la foi des chrétiens doit être préférée à toutes les sectes diverses, qu'elle est l'unique voie du salut, et que les dieux des Tartares étaient des démons qui en imposaient aux Orientaux. Carl'empereur, ayant beaucoup entendu parler de la foi catholique, mais voyant avec quelle témérité les savants de la Tartarie et de la Chine soutenaient leur créance, ne savait de quel côté pencher ni quelle voie embrasser comme la véritable. Il pria, de plus, les ambassadeurs de lui rapporter un peu d'huile de la lampe qui brûlait à Jérusalem devant le Seigneur, persuadé qu'elle ne lui serait pas peu utile si le Christ était le Sauveur du monde.

Après trois ans de voyage, le seigneur tartare étant demeuré en route pour maladie, les deux autres ambassadeurs arrivèrent à Saint-Jean d'Acre. Y ayant appris la mort du Pape Clément IV, ils s'adressèrent à l'archidiacre Thébald, qui faisait les fonctions d'internonce apostolique en Palestine. Il leur conseilla d'attendre qu'il y eût un nouveau Pape. Dans l'intervalle ils allèrent à Venise, leur patrie, et, après deux ans d'attente, repassèrent à Saint-Jean d'Acre, avec le fils de l'un d'eux, le célèbre Marc Paul, qui a écrit l'histoire de leur voyage. Le nonce Thébald leur donna des lettres avec une exposition de la foi chrétienne. A peine s'étaient-ils mis en route que l'archidiacre Thébald, devenu le Pape Grégoire X, les rappela, leur donna d'autres lettres pour le suprême empereur des Tartares, et leur adjoignit deux Frères prêcheurs, Nicolas et Guillaume de Tripoli, pour éclairer les Tartares sur la vérité de

l'Évangile. Ils furent reçus avec une extrême bienveillance par l'empereur des Tartares et de la Chine. Ils lui présentèrent les lettres du nouveau Pape, ainsi que l'huile de la lampe du Saint-Sépulcre, qu'il fit placer dans un lieu honorable. C'est ce que témoigne Marc Paul, qui était présent ¹.

Saint Grégoire X s'embarqua au milieu de l'hiver à Ptolémaïde. Le prince Édouard d'Angleterre le fournit abondamment de toutes choses. L'empereur grec, Michel Paléologue, se plaignit amicalement de ce qu'il n'avait point passé à Constantinople, où il eût été reçu avec la pompe et la joie les plus grandes ². Enfin il arriva heureusement au port de Brindes, le 1^{er} janvier 1272. Son arrivée répandit la joie dans toute l'Italie et dans toute la chrétienté. A Bénévent le roi Charles de Sicile vint à sa rencontre, l'accompagna par tout son royaume et lui servait d'écuyer. A Cépérano il trouva plusieurs cardinaux qui venaient au-devant de lui, entra avec eux à Viterbe, le 10 février, y revêtit le manteau papal, et prit solennellement le nom de Grégoire, tant à cause de sa dévotion pour saint Grégoire le Grand que parce que sa fête était proche ³.

Étant encore sur les terres du roi de Sicile il reçut une députation des plus grands de Rome, qui le priaient instamment d'y venir; mais il considéra qu'à Rome il pourrait trouver d'autres affaires qui le détourneraient de celle de la Terre-Sainte, à laquelle il voulait donner ses premiers soins. Il alla donc droit à Viterbe, où résidaient les cardinaux et la cour de Rome. Là, sans se donner le temps de se reposer après un si long voyage, et fermant la porte à toutes les autres affaires, il travailla uniquement pendant huit jours au secours de la Terre-Sainte, qu'il avait laissée réduite à l'extrémité. Il engagea Pise, Gènes, Marseille et Venise à fournir chacune trois galères armées, douze en tout, et, pour subvenir aux frais de la guerre, il donna ordre au recouvrement des legs pieux destinés à cet effet, qui étaient considérables. Le cardinal Raoul, évêque d'Albane, mort devant

¹ Marc Paul, l. 1, c. 4. Apud Raynald., ann. 1271, n. 20. — ² Apud Greg. X, l. 1, epist. 37. — ³ Vita Greg. X. Apud Muratori, t. 3.

Tunis, avait laissé mille onces d'or; Richard, élu roi des Romains, en avait laissé huit mille. L'once d'or peut s'estimer à 50 francs. Le roi Richard était mort l'année précédente, le second jour d'avril ¹.

Le saint Pape Grégoire envoya en France l'archevêque de Corinthe, avec une lettre au roi Philippe, où il parle avec effusion de saint Louis, qu'il témoigne avoir aimé de tout son cœur; il rappelle au fils le zèle de son père pour la délivrance de la Terre-Sainte. Il ajoute : « Quand nous y étions, nous avons conféré avec les chefs de l'armée chrétienne, avec les Templiers, les Hospitaliers et les grands du pays, sur les moyens d'en empêcher la ruine totale. Nous en avons encore traité depuis avec nos frères les cardinaux, et nous avons trouvé qu'il faut y envoyer à présent une certaine quantité de troupes et de galères, en attendant un plus grand secours, que nous espérons lui procurer par un concile général. » La lettre est du 4 mars 1272. Comme le Pape n'était pas encore sacré, son nom n'était pas à la bulle, c'est-à-dire au sceau qui y pendait. Les Templiers avaient ordre d'engager au roi Philippe les terres qu'ils possédaient en France pour sûreté des deniers qu'il avancerait, jusqu'à la somme de vingt-cinq mille marcs d'argent, que le roi prêta en effet; il était même près d'aller en personne au secours de la Terre-Sainte si le Pape ne l'eût prié de différer jusqu'à ce que les préparatifs de l'expédition fussent achevés ².

Saint Grégoire X fut sacré à Rome, dans la basilique de Saint-Pierre, le 27 mars, qui, cette année 1272, était le troisième dimanche de carême. Il fut reconduit avec pompe de la basilique de Saint-Pierre au palais de Latran. Le roi Charles de Sicile marchait à sa droite, faisant les fonctions d'écuyer; au repas qui eut lieu ensuite le même prince voulut servir au Pape le premier plat. A la fin de la solennité le roi fit au Pape l'hommage et le serment de fidélité qu'il devait pour le royaume de Sicile ³. Ce sont les paroles du biographe contemporain de Grégoire X.

Deux jours après le Pape fit expédier une

lettre circulaire à tous les évêques, pour leur donner part de son ordination, suivant la coutume. Cette lettre fut suivie de près d'une autre, également adressée aux évêques, pour la convocation d'un concile général. Le saint Pape en marque principalement trois causes : le schisme des Grecs, le mauvais état de la Terre-Sainte, dont il était témoin oculaire, les vices et les erreurs qui se multipliaient dans l'Eglise. « Voulant donc, dit-il, remédier à tant de maux par un conseil commun, nous vous demandons de vous trouver, le 4^{or} mai de l'an 1274, au lieu que nous vous indiquerons dans le temps convenable. Nous voulons qu'en chaque province demeurent un ou deux évêques pour exercer les fonctions épiscopales, et que ceux qui demeureront envoient des députés au concile, aussi bien que les chapitres tant des cathédrales que des collégiales. Cependant vous examinerez et mettrez par écrit ce qui a besoin de correction, pour l'apporter au concile. » La bulle est du dernier jour de mars 1272 ⁴.

Pour prendre soin du spirituel dans la Terre-Sainte le Pape Grégoire donna le nom de patriarche de Jérusalem à frère Thomas de Léontine, en Sicile, de l'ordre des Frères prêcheurs, qui avait été évêque de Bethléhem et que le Pape Clément IV avait transféré à Cosence, en Italie, l'an 1267. On l'avait postulé pour le siège de Messine, mais le Pape ne voulut pas confirmer l'élection et le fit patriarche de Jérusalem, le 21 avril 1272. Il y joignit l'administration de l'évêché d'Acre, déjà unie par Urbain IV au patriarcat de Jérusalem, dont les revenus étaient possédés par les infidèles. Saint Grégoire X choisit Thomas pour ce siège comme un homme d'un mérite singulier et qui avait grande connaissance des affaires de la Terre-Sainte, par le séjour qu'il y avait fait étant évêque de Bethléhem et légat du Saint-Siège. Il le fit encore son légat en Arménie, en Chypre, dans la principauté d'Antioche, les îles voisines et toute la côte d'Orient; il lui recommanda surtout de travailler à la conversion des mœurs des chrétiens latins de ces provinces. Voici comment il lui en parle dans

¹ Raynald, ann. 1272, n. 2. — ² Id., *ibid.*, n. 5-8. — ³ *Vita Greg. X.* Apud Muratori, t. 3, p. 602.

⁴ Raynald, ann. 1272, n. 9, etc.

une de ses lettres : « Vous savez par vous-même les crimes énormes qui s'y commettent, et que les malheureux esclaves de la volupté, s'abandonnant aux mouvements de la chair, ont attiré la colère de Dieu sur Antioche et tant d'autres lieux que les ennemis ont détruits. Il est étonnant que nos frères soient si peu touchés de ces exemples qu'ils continuent dans les mêmes désordres, sans s'en repentir, jusqu'à ce qu'ils périssent eux-mêmes. » Ainsi parle le saint Pape Grégoire X. Nous avons vu le légat Eudes de Châteauroux tenir au sire de Joinville le même langage sur les habitants de Saint-Jean d'Acre et prévoir dès lors leur ruine totale.

Avant que le patriarche Thomas partît pour la Terre-Sainte le Pape le chargea de l'argent qu'il avait reçu du roi de France pour lui procurer du secours, et lui donna ordre de voir en passant le roi de Sicile pour concerter avec lui la manière de l'employer. Le patriarche, en arrivant à la Terre-Sainte, y emmena cinq cents hommes, tant cavalerie qu'infanterie, à la solde de l'Église, et il arriva fort à propos pour consoler et encourager les habitants, réduits presque au désespoir par le départ du prince Édouard d'Angleterre.

Ce prince pensa périr à Ptolémaïde de la main d'un assassin qui s'était rendu familier avec lui en lui apportant souvent des lettres de la part d'un émir qui feignait de vouloir se faire chrétien. Enfin, le 16 juin 1272, l'assassin frappe Édouard d'un couteau empoisonné. Le meurtrier fut tué sur-le-champ ; mais Édouard eut bien de la peine à guérir. Voyant de plus qu'il attendait en vain le secours que les Tartares lui avaient promis, aussi bien que celui des chrétiens, il fit une trêve de dix ans avec Bondocdar, et partit de Ptolémaïde le 22 septembre pour revenir en Angleterre, laissant à Ptolémaïde ou Acre les troupes qui étaient à sa solde¹.

Henri, son cousin, fils de Richard, élu roi des Romains, avait péri l'année précédente (1271). Il était à Viterbe avec le roi Philippe de France et le roi Charles de Sicile, à leur

retour de Tunis ; mais en même temps s'y trouvaient Simon et Guy de Montfort, fils de Simon, comte de Leicester, qui avait été tué pendant la guerre civile, et, à ce qu'on disait, par le conseil du prince Henri. Les deux frères, voulant donc en tirer vengeance, le surprirent dans l'église de Saint-Laurent, comme il venait d'entendre la messe, et le tuèrent à coups d'épée, sans respect ni pour l'immunité du saint lieu, ni pour le temps de carême, ni pour la croix de pèlerin qu'il portait. De deux ecclésiastiques qui s'interposèrent généreusement, l'un fut tué, l'autre laissé pour mort. Les meurtriers assouvirent leur vengeance en mutilant le cadavre du prince ; ils le traînèrent vers la porte de l'église et remontèrent à cheval en triomphe, sous la protection du comte Aldobrandini, beau-père de Guy. Cet assassinat sacrilège répandit un deuil général dans la ville. Les meurtriers furent excommuniés à l'instant par le collège des cardinaux. Le roi Charles donna des ordres pour les saisir, et le roi Philippe exprima publiquement la plus profonde horreur de leur conduite. Quant au roi Richard, père du prince assassiné, il mourut lui-même peu après avoir appris le meurtre de son fils, le 2 avril 1272¹.

Le roi d'Angleterre, Henri III, suivit de près dans la tombe son frère Richard. Il revenait de Londres, après avoir réprimé une émeute à Norwich, lorsqu'il tomba grièvement malade à l'abbaye du roi saint Edmond. Les seigneurs et les évêques vinrent pour assister à sa mort. Il se confessa avec de grands témoignages de pénitence, reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction, et mourut dans de vifs sentiments de piété, le jour de Saint-Edmond de Cantorbéry, 16 novembre 1272. Il était dans sa soixante-cinquième année et en avait régné cinquante-six. Il n'avait pas toute la capacité qu'il eût fallu dans les circonstances difficiles où il se trouvait ; mais tous les historiens louent sa piété, sa charité, l'innocence de sa vie et sa patience ; enfin on lui attribue des miracles après sa mort². Son corps fut rapporté à Londres et enterré solennellement à West-

¹ Raynald, ann. 1272, n. 65.

¹ Lingard, Rymer, Wikes. — ² Matth. Paris, Matth Westmon.

minster. Le lendemain tous les seigneurs et les évêques prêtèrent serment de fidélité à son fils Édouard, qui n'était pas encore revenu de la Terre-Sainte.

A la tête des prélats était Robert, nouvel archevêque de Cantorbéry, à la place de Philippe de Savoie, mort le 1^{er} août 1270. Les moines élurent d'abord pour archevêque Guillaume, leur prieur, mais le Pape saint Grégoire cassa l'élection et pourvut de cette Église Robert de Kilwarbi, de l'ordre des Frères prêcheurs, qui, avant d'entrer dans cet ordre, avait enseigné les arts à Paris et composé des écrits de grammaire et de logique. Après son entrée en religion il étudia l'Écriture sainte et les Pères, particulièrement saint Augustin. Il avait été onze ans provincial de l'ordre quand le Pape lui donna l'archevêché de Cantorbéry, avec permission de se faire sacrer par tel évêque qu'il lui plairait. Il choisit Guillaume, évêque de Bath, qui était en réputation de sainteté, et qui le sacra en présence de onze de ses suffragants, à Cantorbéry, le premier dimanche de carême, 13 mars 1272¹. Nous avons déjà appris à connaître saint Thomas de Chanteloup, chancelier de Henri III et depuis évêque d'Héreford.

Le roi Édouard, à son retour de la Terre-Sainte, arriva au royaume de Sicile, où il fut reçu avec honneur par le roi Charles et fit quelque séjour pour se remettre. Là il apprit la mort de son père. Continuant son voyage, il vint à Orviète, où le Pape saint Grégoire résidait avec sa cour. Tous les cardinaux vinrent au-devant des deux rois, car Charles conduisit Édouard jusque-là, et celui-ci, qui avait contracté une étroite amitié avec le saint Pape en Terre-Sainte, lui représenta le triste état où il l'avait laissée. Ensuite il lui demanda justice de la mort de son cousin le prince Henri, tué à Viterbe, pendant le carême de l'an 1271, par Guy de Montfort. Le saint Pape l'avait déjà excommunié et fait quelques procédures contre son beau-père, le comte Aldobrandini, complice du meurtre; mais alors, à la poursuite du roi Édouard, le Pape prononça une nouvelle sentence

contre Guy de Montfort, ainsi conçue : « Nous le défions et le bannissons, permettant à toutes personnes de le prendre, mais non de le faire mourir ou mutiler. Nous ordonnons à tous les gouverneurs de provinces ou de places de l'arrêter et de l'amener à notre cour, et nous mettons en interdit tous les lieux où il arrivera, à moins qu'on ne l'y arrête. Nous défendons à toute personne ou communauté de le recevoir, de l'admettre à aucune charge, de lui prêter secours ni d'avoir aucun commerce avec lui. Enfin nous absolvons et dispensons tous les vassaux et sujets qu'il peut avoir de leur serment de fidélité. » La lettre est du 1^{er} avril 1273¹.

Peu de jours après le Pape fit expédier une lettre circulaire à tous les archevêques, pour fixer le lieu du concile général. Il y marque qu'il serait plus convenable à sa dignité et plus commode à lui et aux cardinaux de le tenir à Rome, mais qu'il s'agit principalement du secours de la Terre-Sainte, et qu'il sera plus facile aux princes et aux prélats qui peuvent le plus y contribuer de s'assembler delà les monts, ce qui l'a déterminé à choisir la ville de Lyon. La date est du 13 avril. Le Pape invita aussi au concile les rois et les princes chrétiens, entre autres Alphonse, roi de Castille, et Philippe, roi de France. Il y invita le roi d'Arménie et jusques aux Tartares, dont en effet nous y verrons arriver les ambassadeurs. Il pria le roi d'Arménie de lui envoyer les actes entiers du concile de Nicée, qu'il prétendait avoir en sa langue².

Alphonse, roi de Portugal, avait été établi vingt-sept ans auparavant, par l'autorité du Pape Innocent IV, pour gouverner ce royaume à la place de Sanche Capel, son frère, contre lequel on faisait de grandes plaintes; mais il y en eut aussi de grandes contre Alphonse, comme on le voit par une lettre du Pape saint Grégoire, où il lui dit : « Vous devez savoir que la liberté ecclésiastique est le rempart de la foi, qui est le lien de la société civile. C'est pourquoi, quand l'ennemi du genre humain veut renverser les États, il commence par persuader aux princes qu'il leur est avantageux de détruire la liberté

¹ Godwin, p. 137. Matth. Paris, p. 860. Trivet., p. 626.

² Raynald, ann. 1273, n. 2. — ² Id.

ecclésiastique. Or nous avons appris que, contre le serment que vous avez fait de la conserver, vous faites souffrir aux prélats et à tout le clergé des vexations intolérables. Vous avez envahi et vous retenez les revenus des Églises de Brague, de Coïmbre, de Visseu et de Lamégo, et vous donnez à divers particuliers, clercs ou laïques, des maisons et des terres appartenant aux Églises.

« Un de vos juges, s'attribuant une juridiction indue, ose bien connaître des causes qui regardent le tribunal ecclésiastique, et, si les clercs en appellent au Saint-Siège, il les répute contumaces et met les complainants en possession. Vous-même contraignez les clercs de répondre en toutes causes dans votre cour et dans celles des autres juges. Vous imposez de nouveaux péages et des exactions indues sur nos sujets, tant clercs que laïques, et sur leurs serfs, contre les canons et au mépris des censures prononcées par le Saint-Siège. Si des Juifs ou des Sarrasins de condition libre viennent au baptême, vous faites aussitôt confisquer leurs biens et les réduisez en servitude. Si des Sarrasins esclaves des Juifs reçoivent le baptême, vous les faites rentrer dans la servitude des Juifs. Si des Juifs ou des Sarrasins acquièrent les héritages des chrétiens, vous ne permettez pas que les paroisses où ces biens sont situés s'en fassent payer les dîmes. » Cette remontrance pontificale est datée d'Orviète, le 28 mai 1273¹.

Peu de temps après le Pape partit d'Orviète, et, s'étant mis en chemin pour se rendre à Lyon, il vint à Florence, où il arriva le 18 juin. Outre les cardinaux et les officiers de sa cour il était accompagné de Charles, roi de Sicile, et de Baudouin, empereur titulaire de Constantinople, qui mourut sur la fin de cette année. Le Pape trouva la situation de Florence si agréable pour le bon air et les belles eaux qu'il résolut d'y passer l'été et logea pendant son séjour dans le palais d'un riche marchand de la maison des Mozzi; mais il fut affligé de voir une si belle ville déchirée par les deux partis des Guelfes et des Gibelins. Les Guelfes avaient pris le dessus et fait bannir plusieurs citoyens comme

Gibelins. Le Pape entreprit de les faire rappeler et de réunir les esprits, et il les fit convenir d'une paix qui fut conclue le second jour de juillet, sous peine de vingt mille marcs d'argent payables moitié au Pape, moitié au roi Charles. Mais, les syndics des Gibelins étant venus à Florence pour la conclusion de cette paix, on leur dit que le maréchal du roi Charles, à la poursuite des Guelfes, les ferait tuer s'ils ne se retiraient; ce qui les épouvanta tellement qu'ils s'en allèrent, et la paix fut rompue. Le Pape en fut extrêmement irrité; il partit de Florence au bout de quatre jours, après l'avoir mise en interdit¹.

Dès l'année précédente le saint Pape Grégoire s'était appliqué fortement à procurer la paix entre les villes d'Italie, et pour cet effet il avait fait son légat l'archevêque d'Aix, dont la commission portait : « Vous ferez venir en un lieu convenable les députés de chaque parti, et leur ferez entendre que, pour la tenue du concile que nous avons ordonné, il faut préparer la sûreté des chemins, ou par une paix solide, ou du moins par une trêve. Vous leur ferez considérer les périls spirituels et temporels et les pertes que leurs divisions leur ont attirées, et que, s'ils retombent dans la guerre civile, elle leur sera plus pernicieuse que devant; que, par conséquent, ils doivent prévenir le mal promptement, en ramenant par la douceur un petit nombre de séditeux qui troublent le repos ou en les châtier vigoureusement. » Enfin il lui ordonne d'employer les peines spirituelles contre ceux qui s'opposeraient à la paix. Cet archevêque d'Aix était Vicedomo, neveu du Pape et natif de Plaisance, qui avait été jurisconsulte célèbre et avocat, ayant femme et enfants. Après la mort de sa femme il entra dans le clergé et fut prévôt de Grasse, puis archevêque d'Aix en 1257. Il embrassa la règle des Frères mineurs, mais on ne sait en quel temps².

Cette division politique entre les Italiens leur venait de la domination allemande : l'effet survécut à la cause. Cependant tout n'y fut pas un mal; cette lutte incessante n'empêcha point l'Italie de devancer les autres

¹ Raynald, ann. 1273, n. 25.

² Id., *ibid.*, n. 28. — ² Id., ann. 1272, n. 40. Wadding, ann. 1263, n. 12.

nations par son activité commerciale et intellectuelle, par ses chefs-d'œuvre d'arts et de littérature, et même par le grand nombre de saints qu'elle ne cessa de produire, et qui diminuèrent de beaucoup par leur salutaire influence les maux des dissensions politiques.

Le 19 mars 1251 mourut à Sienne en Toscane le bienheureux André de Sienne, de la noble famille des Galleran. Ils s'était distingué à la guerre. Un jour, ayant entendu proférer un horrible blasphème, il en fut si indigné qu'il tua le blasphémateur. En punition de cet emportement il fut banni par le magistrat public. Cette infortune le fit rentrer en lui-même ; il consacra le reste de sa vie à des œuvres de piété, de charité, d'humilité et de pénitence. S'il rentrait clandestinement dans sa patrie c'était pour servir les pauvres et les malades, leur porter lui-même des remèdes, des vêtements et autres choses nécessaires. On rapporte un grand nombre de miracles opérés par son intercession avant et après sa mort ¹.

Dans la même ville était né, le 16 avril 1220, saint Ambroise de Sienne, de l'illustre famille des Sansedoni. Sa mère, également noble et pieuse, de la famille des Stribelini, s'appelait Justine. Les deux familles étaient des premières de la ville par leurs richesses et par les victoires qu'elles avaient remportées sur les Sarrasins. Le père d'Ambroise avait mérité par sa bravoure le surnom de *Bonne-Attaque* et se voyait appeler aux conciles où l'on devait s'occuper de la défense des chrétiens contre les infidèles.

Ambroise naquit tout contrefait, les bras collés au corps, les jambes aux cuisses, le visage sombre et disproportionné. Sa mère en eut une douleur extrême et pria Dieu de lui faire la grâce de supporter cette affliction avec patience. Elle confia l'enfant à une nourrice de la ville, nommée Flore. Un jour la nourrice le tenait dans ses bras devant sa maison, quand un pèlerin, venant à passer, s'arrêta et le considéra avec admiration. La nourrice couvrit le visage de l'enfant pour en cacher la laideur. Le pèlerin, qui était un vieillard, lui dit : « Femme, ne cachez pas

le visage de cet enfant, car il sera la lumière et la gloire de cette ville. »

Un an après sa naissance la nourrice le portait d'ordinaire à l'église voisine de Sainte-Madeleine, qui appartenait aux Frères prêcheurs, pour y entendre la sainte messe. Il y avait dans cette église une chapelle pleine de reliques devant lesquelles elle allait prier pour la santé de l'enfant. Bientôt elle remarqua, ainsi que les religieux et les voisins, que, quand elle se mettait dans un autre endroit de l'église, l'enfant pleurait toujours, et qu'il ne disait rien tant qu'elle demeurerait dans la chapelle. Un jour que la nourrice sortait de l'église l'enfant se mit à pleurer extraordinairement et à tourner le visage du côté de la chapelle avec de grands efforts. Les religieux et les assistants, étonnés, obligèrent la nourrice de retourner à la chapelle. Dès qu'elle y fut l'enfant tira des langes ses mains et ses bras, jusque-là collés au côté, et, les élevant vers le ciel, invoqua trois fois, d'une voix très-distincte, le nom de Jésus. A ce miracle accoururent les personnes qui savaient combien l'enfant était contrefait. Les religieux font ôter les langes, et l'enfant commence à étendre les jambes, jusqu'alors collées aux cuisses ; son visage, jusqu'alors si sombre, commence à devenir tout serein et à resplendir de beauté, à la grande admiration de tous les assistants. La nouvelle d'un si grand miracle causa une joie extrême, non-seulement à la mère de l'enfant, mais à tous les habitants de Sienne ; tous firent des prières et des aumônes pour en bénir Dieu. Le père était absent à cette époque.

Dès que le petit enfant voyait un livre il voulait l'avoir pour le feuilleter, comme s'il y entendait quelque chose, à tel point que sa mère ne pouvait dire devant lui ses Heures de la sainte Vierge ; car, si on ne lui donnait pas le livre, il se mettait à pleurer, même toute la nuit ; dès qu'il l'avait entre les mains il était content. Le père fit faire deux petits volumes avec des images, l'un de personnages du siècle, l'autre de personnages de religion, pour voir si c'étaient les figures ou les lettres qui faisaient plaisir à l'enfant. Il lui présenta d'abord le volume avec les images du siècle ; l'enfant refusa de les voir. Il prit,

¹ Acta SS., 19 mars.

au contraire, un grand plaisir à regarder le volume des images religieuses, mais plus encore les lettres que les images. Il apprit promptement à lire. Sa plus grande joie fut dès lors de lire et d'entendre les psaumes, que sa mère avait coutume de réciter dans son office de la sainte Vierge. Dès l'âge de sept ans il le récitait lui-même chaque jour.

Dès qu'il fut assez grand pour sortir de la maison il y amenait les pèlerins et les pauvres, les soulageait par des aumônes avec beaucoup de joie, et puis les reconduisait avec dévotion. A l'âge de neuf ans il se mit à jeûner les veilles des fêtes et à passer ces nuits en prières. Ses parents, craignant pour sa santé, le lui défendirent; mais il en fut si affligé qu'il passait les nuits sans dormir et qu'il fallut le laisser faire, d'autant plus que sa santé n'en souffrait point. Comme son père était très-riche, il lui demanda la permission d'héberger tous les samedis cinq pèlerins. Dès la veille au soir il se tenait donc à la porte de la ville, par où arrivaient les pèlerins d'au delà des monts, en choisissait cinq, les conduisait dans une chambre à part, les déchaussait, leur lavait les pieds, les servait humblement à table, les menait coucher et les déshabillait lui-même. Le matin il les réveillait, les conduisait à une église pour y entendre la messe et visiter ensuite les principales églises de la ville; après quoi il les ramenait à la maison, les faisait dîner, leur donnait une aumône, et les congédiait en se recommandant à leurs prières.

Il avait une charité semblable pour tous les malheureux; il visitait fréquemment les maisons des pauvres et leur procurait les choses nécessaires, avec la permission de ses parents. Tous les vendredis il visitait les prisons de la ville, et, quand il y trouvait des pauvres qui n'avaient pas de quoi se nourrir, il leur envoyait à manger, y joignant de plus quelque argent. Tous les dimanches il allait au grand hôpital servir les malades pendant leurs repas. A tant de piété et de charité le jeune Ambroise joignait une pureté sans tache. L'esprit de ténèbres employa bien des ruses et se transforma de bien des manières pour la lui faire perdre; mais le saint adolescent découvrit tous ces pièges et le mettait

lui-même en fuite par le signe de la croix.

Ses parents auraient bien voulu le marier; déjà ils lui avaient trouvé un parti très-convenable; pour l'y amener peu à peu ils cherchaient à lui persuader de fréquenter les jeunes nobles de son âge, d'entretenir comme eux des chevaux, des chiens et des oiseaux pour la chasse. Alors il leur fit connaître que son désir était de renoncer à toutes les choses du monde et d'entrer en religion, afin d'y servir Dieu plus librement. Il leur parla d'une manière si efficace que nul ne put s'opposer à sa volonté. Sur quoi il demanda très-humblement à son père la permission de distribuer aux pauvres une partie de ses immenses richesses. Le pieux père l'accorda volontiers à son dévot fils, qui, en conséquence, distribua bien des centaines d'écus d'or, surtout pour marier convenablement des filles nubiles et pauvres.

Ambroise donc entra chez les Frères prêcheurs de Sienne et y reçut l'habit à l'âge de dix-sept ans, le jour de sa naissance, 16 avril 1257. Sur sa demande il fut envoyé à Paris pour se perfectionner dans la théologie sous Albert le Grand. Ses progrès le firent admirer des plus habiles philosophes et théologiens. Il disait des écrits d'Albert le Grand et de saint Thomas qu'il était impossible que ce fût l'œuvre de l'esprit humain, mais de l'illumination divine. Il prêcha avec grand applaudissement; mais telle était son humilité qu'il ne voulut pas même recevoir le baccalauréat. Il fut envoyé à Cologne pour y enseigner la philosophie et la théologie; il y enseigna effectivement pendant plusieurs années, apprit la langue allemande, et commença de prêcher les populations que la réputation de sa sainteté attirait de toutes parts.

Les princes d'Allemagne, où il n'y avait pas de roi universellement reconnu, étaient en guerre les uns contre les autres; saint Ambroise de Sienne fut obligé par ses supérieurs de travailler à la pacification de l'Allemagne. Par obéissance il alla dans les provinces où les habitants paraissaient le plus intraitables. Il prêchait tantôt dans une ville, tantôt dans une autre, principalement là où les hommes étaient plus belliqueux et plus enflammés de haine. Les princes, qui le sa-

vaient rempli de l'Esprit-Saint, fréquentaient ses prédications; ils en étaient touchés et venaient à sa cellule le prier d'être le médiateur pour concilier la paix entre eux. Et voilà comment, en peu de temps, la paix se rétablit entre les princes et les peuples d'Allemagne. Ambroise les disposa même tous à marcher au secours du roi de Hongrie contre les infidèles ¹. Il était occupé à cette pacification universelle de la Germanie lorsque ses compatriotes l'appelèrent pour leur rendre le même service.

La ville de Sienne avait été mise en interdit par le Pape Clément IV, dès l'année 1266, pour avoir suivi le parti de l'empereur Frédéric, excommunié et déposé. Les Siennois avaient été absous par Clément IV, mais Grégoire X avait déclaré qu'ils étaient retombés sous l'interdit. Ils employèrent en vain plusieurs princes pour obtenir la levée de la censure; enfin ils eurent recours à l'assistance divine, par les prières et les aumônes, et résolurent d'envoyer au Pape quelque serviteur de Dieu. Ils jetèrent les yeux sur leur bienheureux compatriote, Ambroise, qui leur avait déjà obtenu l'absolution de Clément IV. Ils le firent donc venir du fond de l'Allemagne et le prièrent d'être encore leur intercesseur auprès du Pape Grégoire. Ayant accepté la commission par obéissance, il les avertit qu'il fallait commencer par renoncer aux haines et aux inimitiés qui les divisaient entre eux, et pour cet effet il prêcha dans la place qui était devant l'église de son ordre, car l'église même ne pouvait contenir tout le peuple qui s'empressait de l'écouter. Ses sermons furent si efficaces qu'il réconcilia entre elles toutes les familles de la ville.

Étant arrivé à Viterbe, où était alors la cour de Rome, il demanda audience, ce que le Pape lui accorda aussitôt, étant informé par la renommée de sa vertu et de sa doctrine; puis, l'ayant ouï parler, il accorda à la ville de Sienne la levée de l'interdit. A son retour Ambroise fut reçu avec toutes les démonstrations de la joie publique. Le jour de sa rentrée devint une fête annuelle.

¹ *Vita B. Ambrosii Senensis*, c. 1, 2, 3, 4. Apud *Acta SS.*, 20 mars.

Le saint Pape Grégoire X l'employa pareillement avec succès à pacifier et à réconcilier plusieurs villes d'Italie. Dans ce ministère à la charité la plus ardente Ambroise joignait l'humilité la plus profonde. Un homme puissant, irrité de ses efforts et de ses succès pour la pacification générale, lui dit un jour avec menace : « Vous êtes un imposteur, un séducteur du peuple chrétien, un homme plein d'ambition et de vaine gloire, digne du dernier supplice, que je vous réserve si vous ne vous désistez de votre entreprise. » Le saint homme lui répondit humblement : « Dieu s'appelle le Roi de la paix; c'est pourquoi tout fidèle doit désirer la paix avec le prochain. Dieu ne la donne qu'à ceux qui l'accordent de bon cœur aux autres. Ce que je fais, je ne le fais pas par moi-même, mais par la volonté de celui qui a puissance sur moi. Maintenant donc, si c'est à cause de moi que vous vous troublez, je vous en demande pardon; je prie Dieu qu'il pardonne des paroles proférées peu à propos et qu'il ne vous l'impute pas à péché. Que si je mérite toute espèce de supplice, je le supporterai de bon cœur pour la rémission de mes fautes. » A ces paroles pleines d'humilité et de calme, le magnat si cruel et si féroce, qui n'avait aucune crainte de Dieu, se sent touché jusqu'au fond de l'âme; il se jette aux pieds du saint et lui dit : « Pardonnez-moi, serviteur de Dieu, et priez pour moi, qu'il m'accorde une paix véritable; quant à moi je suis prêt à la faire avec vous. » Le saint le releva, l'embrassa tendrement, pria pour lui, et le trouva depuis un excellent chrétien.

Le bienheureux Ambroise disait dans ses prédications que la vengeance était un péché d'idolâtrie, attendu que la vengeance appartient à Dieu seul, et que, par conséquent, celui qui se venge usurpe la place de Dieu. Un jour, malgré toutes ses exhortations, un homme de Sienne s'obstinait à ne point pardonner. Alors le saint lui dit : « Je prierai pour vous. — Je n'ai que faire de prières, » répliqua durement le vindicatif. Le saint ne laissa pas de faire pour lui la prière suivante : « Seigneur Jésus-Christ, par votre très-grande providence et sollicitude que vous avez sans cesse pour le genre humain, je vous

prie d'interposer votre puissance dans cette vengeance projetée et de vous la réserver, afin que tous connaissent que la punition des offenseurs n'appartient qu'à vous seul, et afin que la sensualité n'empêche point la connaissance de votre justice. » Ambroise enseigna publiquement cette prière aux peuples, les exhortant à la dire pour ceux qu'ils trouveraient obstinés à ne point pardonner les injures. A l'heure même où le saint homme faisait pour lui cette prière le vindicatif se concertait avec ses amis et ses parents pour ne point faire de paix ni écouter Ambroise ; mais la prière du juste fut plus puissante. Tout à coup cet homme si dur se sent pénétrer de componction ; toutes les raisons du saint lui reviennent à la mémoire ; il passe deux jours sans presque manger ni dormir. Enfin il vient avec ses amis trouver le bienheureux Ambroise, pour le prier de faire la paix entre eux et de lui pardonner sa faute ¹.

Un autre saint pacificateur, parmi les Lombards, fut le bienheureux Barthélemi, évêque de Vicence. Issu de la noble famille de Bregance, il naquit à Vicence au commencement du treizième siècle. Ses parents l'envoyèrent dès sa première jeunesse faire ses études à Padoue ; il eut soin de les sanctifier par les exercices de la piété chrétienne. Saint Dominique, qui avait depuis peu établi son ordre, étant venu dans cette ville, Barthélemi entendit ses discours et fut témoin des exemples de vertu que donnait le saint fondateur ; ses paroles et ses exemples firent sur lui une impression si forte que, plein de mépris pour les vanités du monde et du désir de consacrer ses talents au service de l'Église, il résolut de se donner à Dieu et d'entrer dans le nouvel institut. Ayant reçu l'habit des mains de saint Dominique, dans un âge peu avancé, il s'attacha à suivre ses leçons et à imiter ses vertus. Les progrès qu'il fit dans la perfection religieuse et dans la connaissance des choses divines furent si grands que ses supérieurs, après qu'il eut reçu le sacerdoce, le jugèrent capable d'enseigner l'Écriture sainte. Barthélemi s'acquitta de cet emploi de manière à s'attirer des applaudissements universels. Ce

ne fut pas le seul bien qu'il opéra. Pénétré de l'obligation que les ministres de Jésus-Christ ont d'annoncer la parole divine, il parcourut les villes de la Lombardie et de la Romagne, dissipant les erreurs et les vices et ramenant une multitude d'âmes à la vertu et à la concorde.

La réputation de sainteté et de savoir qu'avait acquise Barthélemi s'étendant chaque jour, le Pape Grégoire IX l'appela à Rome vers l'an 1235 et lui donna la charge importante de maître du sacré palais, qui avait été établie par le Pape Honorius III en faveur de saint Dominique. Le fidèle disciple, animé du même esprit que son prédécesseur, remplit avec zèle les fonctions qui lui étaient confiées. Tout le temps qu'elles lui laissaient libre il l'employait à la composition d'ouvrages de piété ou de science ecclésiastique. Le Pape Innocent IV, qui succéda à Grégoire IX après le pontificat de Célestin IV, eut en Barthélemi la même confiance ; il l'amena avec lui au concile de Lyon. L'on croit que c'est à cette époque que ce pieux religieux, étant venu à Paris par ordre du Saint-Père, fut connu du roi saint Louis. Ce monarque apprécia bientôt son mérite et le choisit pour son confesseur. Quelques années après Innocent IV l'éleva au siège de Nimésie, en Chypre. Barthélemi quitta alors la France et alla vers le troupeau qui lui était confié, plein d'ardeur pour la sanctification de ses ouailles. Il y travailla sans relâche et avec un grand succès, jusqu'au moment où le Pape Alexandre IV, le croyant plus nécessaire en Italie, le nomma évêque de Vicence.

Le saint prélat put à peine prendre possession de son nouveau siège, parce que le tyran Ezzelin dominait alors dans cette ville. Ennemi déclaré de la religion et de ses ministres, cet impie ne fut pas longtemps sans persécuter et même sans chercher à faire mourir Barthélemi, qui, cédant à la tempête, quitta Vicence et se retira auprès du Pape Alexandre. Le souverain Pontife qui connaissait sa capacité, le chargea d'affaires importantes pour la religion et l'envoya en qualité de légat vers les rois de France et d'Angleterre. Ayant heureusement terminé sa mission, il revint à Paris, dans la compa-

¹ *Vita B. Ambr. Sen., c. 6. Acta SS., 20 mars.*

gnie du monarque anglais, ainsi que de son épouse, et se trouva à l'entrevue qu'eurent dans cette ville les deux monarques. Saint Louis, qui n'avait pas oublié son ancien confesseur, et qui en avait reçu avec plaisir la visite, lorsqu'il était en Syrie, l'accueillit avec bonté, et, pour lui témoigner son affection, il lui donna un morceau de la vraie croix et une épine de la sainte couronne, avec une déclaration écrite qu'il avait accordé cette sainte relique aux justes désirs de Barthélemi de Bregance comme une preuve de la tendre affection qu'il lui portait.

Enrichi de ce trésor que la foi lui rendait inestimable, le saint évêque reprit le chemin de Vicence. Ezzelin n'y était plus. Il alla donc en assurance rejoindre son troupeau, dont la violence du tyran avait pu seule le séparer. Il s'appliqua à réparer les maux qu'avaient faits au peuple l'hérésie et la rébellion ; ses efforts furent si heureux que les Vicentins, charmés de goûter les douceurs de la paix, tandis que les villes voisines souffraient encore les maux de la guerre, le prièrent de se charger du gouvernement civil et de devenir leur seigneur comme il était leur évêque. C'était un hommage public qu'ils rendaient au zèle de leur pasteur ; mais cet hommage était bien mérité, car il mettait tous ses soins à rétablir dans sa pureté la foi catholique et à réformer les mœurs du clergé et du peuple. Il apaisait les dissensions, soit publiques, soit particulières, convertissait les hérétiques et montrait pour le salut des âmes un zèle que rien ne pouvait ralentir. Afin d'entretenir la piété des fidèles il fit bâtir dans sa ville épiscopale une magnifique église qui fut appelée de la Couronne, à cause de la parcelle de la sainte couronne d'épines que Barthélemi avait reçue de saint Louis, et qu'il y déposa, ainsi que la portion de la vraie croix qu'il possédait également. A cette église, qu'il enrichit par des présents considérables, il joignit un couvent pour les religieux de son ordre.

C'est ainsi que le bienheureux passa les dix dernières années de sa vie, tout occupé de la sanctification de son peuple et l'édifiant autant par ses exemples que par ses discours. En 1267 il eut la consolation d'assister, à Bo-

logne, à la seconde translation qu'on y fit des reliques de saint Dominique, et de voir rendre à son patriarche et à son maître dans la vie spirituelle les honneurs réservés aux plus illustres des serviteurs de Dieu. On le chargea même d'annoncer la parole divine en cette circonstance et de publier les indulgences qui étaient accordées aux fidèles. Barthélemi survécut peu à cette touchante cérémonie. Après avoir écrit son testament, que nous avons encore et qui contient un abrégé fidèle de sa vie, il sentit que sa fin approchait ; il reçut les sacrements de l'Eglise avec une ferveur admirable et mourut à Vicence en 1270. Les pauvres et les malheureux, dont il était le père, ne furent pas les seuls à pleurer son trépas ; toutes les classes de citoyens sentirent vivement sa perte. Barthélemi fut, ainsi qu'il l'avait demandé, mis en terre dans un lieu obscur de l'église de la Couronne ; mais les Vicentins, remplis de vénération pour leur saint pasteur, commencèrent bientôt à lui rendre un culte public. Ils obtinrent, quatre-vingts ans après sa mort, que l'on fit une translation solennelle de ses reliques ; son corps fut alors trouvé sans aucune marque de corruption. Les miracles attribués à ce saint évêque pendant sa vie et ceux opérés depuis sa mort par son intercession déterminèrent le Pape Pie VI à l'insérer au catalogue des bienheureux¹.

La ville de Vicence eut lieu d'admirer encore d'autres exemples de sainteté. La bienheureuse Béatrix était fille d'Azellino et fut mariée à Galéas Manfrédo, seigneur de Vicence. Ayant perdu son époux, elle résolut de suivre l'exemple de sa sainte tante, également nommée Béatrix, et d'embrasser comme elle la vie religieuse, méprisant tous les avantages que pouvaient lui procurer dans le monde sa naissance, sa beauté et sa fortune. Son père voulut mettre obstacle à son généreux dessein ; mais la fermeté de Béatrix finit par vaincre sa résistance. Elle fonda à Ferrare, ville dont Azellino était seigneur, un monastère de religieuses bénédictines, et elle y prit l'habit le 25 mars 1254. Ses sœurs trouvèrent en elle un modèle d'austérité, de

¹ Godescard, 23 octobre.

soumission et d'esprit de pauvreté. Dieu voulut récompenser les vertus de sa servante en l'appelant à lui le 18 janvier 1262. Plusieurs miracles opérés par l'intercession de Béatrix furent des preuves de la gloire dont son âme jouissait dans le ciel. Le 23 juillet 1774 le Pape Clément XIV, ayant pris l'avis de la congrégation des Rites, approuva le culte qui était rendu de temps immémorial à cette sainte femme ¹.

Pendant que le bienheureux Ambroise de Sienne et le bienheureux Barthélemi de Vienne prêchaient la paix en Allemagne et en Italie, un autre religieux du même ordre, saint Hyacinthe, terminait sa carrière apostolique en Pologne. Nous avons déjà vu ailleurs ses commencements et ses premiers travaux. Envoyé par saint Dominique, il s'appliquait spécialement à la conversion des Barbares et des infidèles. Il convertit en peu de temps, dans la Cumanie, habitée par les Jazyges, un grand nombre de ces Barbares, entre autres un de leurs princes, qui, en 1245, vint au premier concile général de Latran avec plusieurs seigneurs de sa nation. Malgré les vastes déserts qui coupaient la grande Tartarie Hyacinthe la parcourut, annonçant partout Jésus-Christ. Il pénétra jusqu'au Tibet, près des Indes orientales, et jusque dans le Kathay, qui est la province la plus septentrionale de la Chine. Retournant en Pologne, Hyacinthe rentra dans la Russie Rouge, y convertit plusieurs schismatiques, entre autres le prince Caloman et Salomé, sa femme, qui l'un et l'autre vécurent depuis dans la continence et embrassèrent l'état de perfection. Il inspira aussi de vifs sentiments de componction aux habitants de la Podolie, de la Volhinie et de la Lithuanie. Il fonda à Vilna, capitale de cette dernière province, un couvent qui est le chef-lieu d'une province considérable de Dominicains.

Après avoir parcouru environ quatre mille lieues il revint en Pologne, et arriva à Cracovie l'an 1257, c'est-à-dire dans la soixantedouzième et dernière année de sa vie. Le roi Boleslas V, surnommé le Chaste, et sainte Cunégonde, sa femme, se conduisirent par

les avis d'Hyacinthe et tendirent tous deux de concert à la perfection chrétienne. On raconte le miracle suivant, qu'il opéra vers le même temps. Une femme de qualité lui avait envoyé son fils pour le prier de venir faire des instructions à ses vassaux. Le jeune homme se noya en passant une rivière pour retourner chez lui. La mère, accablée de douleur, fit porter le corps de son fils aux pieds du serviteur de Dieu, qui, après avoir prié quelque temps, prit le mort par la main et le rendit à la vie.

Hyacinthe tomba malade le 14 août, et Dieu lui fit connaître qu'il mourrait le lendemain, fête de l'Assomption de la sainte Vierge, qu'il avait toujours honorée comme sa patronne. Il exhorta ses religieux à la pratique de la douceur, de l'humilité et de la pauvreté. Le lendemain il assista à matines et à la messe ; il reçut ensuite l'Extrême-Onction et le saint Viatique au pied de l'autel, et quelques heures après il expira tranquillement. Sa sainteté fut attestée par un grand nombre de miracles. Il fut canonisé par Clément VIII, en 1594 ¹.

Trois ans après saint Hyacinthe, son confrère, saint Sadoc et ses compagnons terminèrent leur vie par le martyre. Sadoc avait été désigné par saint Dominique pour la mission de Hongrie, dans le chapitre général de l'ordre tenu à Bologne l'an 1221. Ayant reçu la bénédiction de son saint patriarche, il se mit en route avec plusieurs de ses compagnons, sous la conduite du bienheureux Paul de Hongrie, ainsi nommé parce qu'il fut le fondateur des premiers couvents de son ordre dans la Hongrie et qu'il termina son apostolat dans ces contrées par un glorieux martyre. Plusieurs années après il fut envoyé à Sandomir, en Pologne, pour y gouverner une maison de Dominicains, et dans ce nouvel emploi, comme dans celui qui l'avait précédé, il continua de donner à tous ses frères, à tous les fidèles, l'exemple des vertus qu'il leur prêchait. Mais, tandis que le saint religieux était tout occupé à s'avancer dans la perfection et à y faire marcher les autres, les Tartares, ayant fait une irruption à Sandomir, le mas-

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 18 janvier et 10 mai.

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 16 août.

sacrèrent avec quarante de ses compagnons, en haine de la religion chrétienne.

On raconte que, la veille de leur mort, celui qui lui faisait la lecture du martyrologe y trouva et y lut ces mots : « A Sandomir, supplice de quarante et un martyrs. » Les religieux, étonnés, ne savaient quel sens donner à ces paroles ; mais leur supérieur, éclairé d'une lumière divine, comprit que le Seigneur voulait les avertir de leur mort prochaine. En conséquence ces saints religieux se préparèrent, par la réception des sacrements, au combat qui les attendait, et passèrent en prières le reste du jour et de la nuit suivante. Les Barbares, ayant dès le lendemain emporté la ville d'assaut, entrèrent dans le lieu où les Dominicains chantaient en commun le *Salve, Regina*, et les mirent à mort. C'était en 1260. Le culte de ces saints martyrs, autorisé d'abord par Alexandre IV pour la ville où ils avaient péri, fut ensuite approuvé par Pie VII pour l'ordre entier des Dominicains ¹.

En 1265 deux religieux de Saint-Dominique terminèrent saintement leur vie. L'un est le bienheureux Gilles de Sainte-Irène ; il était le troisième fils du duc Rodrigues Pélage, gouverneur de Coïmbre, et l'un des grands officiers de la couronne de Portugal. Né dans le diocèse de Viseu, l'an 1190, il fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique et chargé de bénéfices dès son enfance ; mais il ne répondit pas d'abord à une vocation si sainte. Les biens considérables qu'il tenait de l'Église ne servirent qu'à alimenter ses passions et il s'y abandonna sans réserve. D'un autre côté, au lieu de s'appliquer à l'étude de la théologie et des saintes Écritures, ils'adonna à la physique et à la médecine avec ardeur ; il vint même à Paris pour cultiver cette dernière science avec plus de succès et y reçut le grade de docteur. Cependant la miséricorde divine avait des vues sur lui, et, pendant qu'il ne songeait qu'à continuer sa vie licencieuse, elle lui ménagea l'occasion qui devait le convertir. Gilles, ayant un jour rencontré, par hasard, saint Dominique, fut si touché de sa vertu et de la piété de ses dis-

cours qu'il résolut sur-le-champ de quitter le monde et d'embrasser le nouvel institut que ce grand saint venait de fonder.

En changeant d'état il changea aussi de mœurs et devint un homme nouveau ; à la vie molle et sensuelle qu'il avait menée jusqu'alors il fit succéder la mortification et la pénitence les plus sévères. Il se plaisait surtout à rendre aux autres novices les services les plus bas, à soigner les malades, et à chercher des occasions de s'humilier, pour se punir de son ancienne vanité et de son orgueil. De temps en temps il éprouvait néanmoins de violents dégoûts du genre de vie qu'il avait embrassé ; mais il sut en triompher par un redoublement de prières et d'austérités, et à la fin les souvenirs du monde ne produisirent plus sur lui d'autre impression que celle d'un amer repentir.

Ses supérieurs songèrent bientôt à mettre à profit son zèle et ses talents ; ils l'envoyèrent d'abord en Espagne, pour y travailler à l'instruction des jeunes novices, puis à Santarem, pour y travailler à l'établissement d'un couvent de Frères prêcheurs que le roi de Portugal voulait y fonder. De là il passa à Coïmbre, ville qui avait été autrefois le théâtre de ses désordres, mais qu'il édifia alors par l'austérité de ses mœurs et le zèle de ses prédications. Il eut la consolation d'y opérer des conversions nombreuses. On le rappela ensuite en Espagne pour y remplir la charge de provincial, dont il se démit en 1242, mais dont il fut obligé de se charger de nouveau quelques années plus tard et dont il s'acquitta avec une prudence consommée. C'est pendant qu'il en remplissait les fonctions pour la seconde fois qu'il passa dans l'île de Majorque pour y faire entendre la parole de Dieu.

Il n'y avait pas plus de dix ans que Majorque était sous la domination des rois d'Espagne, et la longue habitude qu'avaient eue ses habitants de vivre parmi les Sarrasins les avait rendus extrêmement superstitieux et ignorants. Le zélé missionnaire, aidé de quelques-uns de ses frères, donna une nouvelle face à la religion dans cette terre inculte, et y laissa, en la quittant, des chrétiens instruits et fervents.

En 1249 Gilles assista au chapitre général

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 2 juin.

de son ordre, qui se tenait à Trèves, et s'y fit décharger des fonctions de provincial, qu'il n'avait acceptées que par obéissance et malgré lui. Rendu à lui-même et à sa patrie il continua tout ensemble ses prédications et ses austérités, ne songeant qu'à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, mais n'oubliant pas la sienne et travaillant avant tout à sa propre sanctification. Parvenu ainsi à sa soixante-quinzième année, il s'endormit paisiblement dans le Seigneur, le 13 mai 1265. Honoré bientôt comme saint par tous les peuples du Portugal, son culte a été approuvé par Benoît XIV, le 9 mai 1748¹.

Le bienheureux Nicolas Pullia, né à Giovenazzo, dans le royaume de Naples, l'an 1197. fut un enfant de bénédiction, qui pratiqua la vertu dès l'âge le plus tendre, et qui s'exerça à la mortification à une époque de la vie où l'on connaît à peine en quoi elle consiste. Ses parents, qui, par leur piété sincère, ajoutaient un nouveau lustre à leur noblesse, lui donnèrent une éducation soignée, après avoir, par leurs exemples et leurs discours, jeté dans son cœur innocent des semences profondes de crainte du Seigneur. Le vertueux jeune homme étudia à Bologne lorsque saint Dominique parut dans cette ville pour y annoncer la parole de Dieu. Dès le premier discours que Nicolas entendit, il se sentit tellement enflammé du désir des biens éternels qu'il ne songea plus qu'à embrasser la vie religieuse. Il alla donc se prosterner sans délai aux pieds du saint, qui le reçut avec affection et l'admit au nombre de ses disciples, en lui donnant l'habit de son ordre. Le nouveau novice s'appliqua sans relâche à acquérir les vertus de l'état qu'il avait choisi, et ses efforts furent couronnés d'un tel succès qu'il devint bientôt un modèle de perfection ; on admirait surtout son innocence et sa candeur, qui le faisaient aimer de tout le monde.

Saint Dominique le prit pour son compagnon et le forma lui-même au ministère de la prédication dans ses courses apostoliques. Après la mort de cet illustre patriarche Nicolas continua de travailler au salut des âmes et en convertit un grand nombre. Ses ser-

mons produisirent des effets si merveilleux à Trani que l'archevêque de cette ville et les principaux habitants résolurent d'établir dans leurs murs un couvent de Dominicains dont il fut le fondateur. Plus tard ses frères l'élurent provincial de Rome et n'eurent qu'à se louer de la sagesse de son gouvernement. Sa douceur attira dans l'ordre un grand nombre de jeunes gens qui venaient se ranger sous sa conduite. Après avoir, pendant plus de quarante ans, travaillé constamment à procurer la gloire de Dieu et la sanctification des fidèles, ce saint religieux mourut le 11 février 1265, dans le couvent de Pérouse, qu'il avait fondé, et où son corps repose encore. Le Pape Léon XII approuva son culte le 22 mars 1828 et permit à l'ordre de Saint-Dominique d'en faire l'office. Sa fête se célèbre le 14 février¹.

La bienheureuse Marguerite de Hongrie eut pour père le roi Béla IV. Ses parents, qui l'avaient consacrée au Seigneur par un vœu dès avant sa naissance, l'envoyèrent, à l'âge de trois ans et demi, dans le couvent des Dominicaines de Vesprin. Le roi ayant ensuite fondé un monastère du même ordre dans une île du Danube, Marguerite y fut transférée, et elle y fit profession deux ans après, c'est-à-dire à l'âge de douze ans. La ferveur suppléa en elle au nombre des années et lui mérita les communications intimes de l'Esprit-Saint, qui ne sont que pour les âmes parfaites. Elle faisait ses délices de la pratique de l'abjection la plus entière ; on l'eût sensiblement mortifiée en l'entretenant de sa naissance, et elle eût mieux aimé devoir le jour à des pauvres qu'à des rois. Il est étonnant jusqu'à quel point elle portait l'amour de la pénitence ; elle couchait sur le plancher de sa chambre, qu'elle ne couvrait que d'une peau fort rude, et elle n'avait qu'une pierre pour chevet. Quand elle voyait punir ses sœurs pour quelque transgression de la règle elle portait une sainte envie au bonheur qu'elles avaient de pouvoir pratiquer la mortification. Si Dieu l'affligeait de maladie elle cachait son état avec le plus grand soin, pour n'être pas obligée d'user

¹ Acta SS., et Godescard, 14 mai.

¹ Godescard, 14 février.

des adoucissements permis aux malades. Sa douceur était admirable, et, pour peu qu'une des sœurs parût avoir contre elle le moindre sujet de mécontentement, elle allait se jeter à ses pieds pour lui demander pardon.

Marguerite eut dès son enfance une tendre dévotion envers Jésus crucifié; elle portait continuellement sur elle une petite croix faite du bois de celle du Sauveur et l'appliquait souvent sur sa bouche, la nuit comme le jour. On remarquait qu'à l'église elle priait par préférence devant l'autel de la Croix. On lui entendait prononcer très-fréquemment le nom sacré de Jésus de la manière la plus affectueuse. Les larmes abondantes qui coulaient de ses yeux pendant la célébration des divins mystères et à l'approche de la sainte communion annonçaient assez ce qui se passait dans son cœur. La veille du jour où elle devait s'unir à Jésus-Christ par la réception de sa chair adorable elle ne prenait pour toute nourriture que du pain et de l'eau; elle passait aussi la nuit en prières. Le jour de la communion elle priait à jeun jusqu'au soir, et elle ne mangeait qu'autant qu'il était absolument nécessaire pour soutenir son corps. Son amour pour Jésus-Christ la portait encore à honorer spécialement celle de qui il a voulu naître dans le temps; de là cette joie qui éclatait sur son visage lorsqu'on annonçait les fêtes de la Mère de Dieu. Elle les célébrait avec une piété et une ferveur dont on a vu peu d'exemples.

Une âme aussi sainte que celle de Marguerite ne pouvait avoir d'attachement aux choses terrestres. Morte au monde et à elle-même, elle ne soupirait qu'après le moment qui la réunirait à son divin Époux. Ses désirs furent enfin accomplis; elle tomba malade et mourut à l'âge de vingt-huit ans, le 18 janvier 1271. Son corps est dans la ville de Presbourg. Quoiqu'elle n'ait jamais été canonisée on ne laisse pas d'en faire l'office en Hongrie, surtout chez les Dominicains de ce royaume. Son culte a été autorisé par un décret du Pape Pie II ¹.

L'ordre de Saint-François n'était pas moins fertile en saints personnages. Outre

les plus célèbres que nous avons déjà vus, nous trouvons le bienheureux Guy, mort en 1250. C'était un prêtre fervent et chanoine de Clusium en Italie, quand il devint disciple de saint François après l'avoir entendu prêcher. Le saint patriarche le forma lui-même aux pratiques de la vie religieuse et le chargea d'annoncer la parole de Dieu. Animé du même esprit que son Père spirituel, il opéra des merveilles par la simplicité et l'onction de ses discours. La sainteté de sa vie et surtout ses grandes austérités donnaient une nouvelle force à ses prédications. Il mourut le 12 juin 1250, à Cortone, qui était le lieu de sa naissance. Le Pape Grégoire XIII permit d'en faire l'office dans sa ville natale, et cette permission s'est étendue depuis à tout l'ordre de Saint-François, qui l'honore le 12 juin ¹.

Le bienheureux Jean Lobedau était né à Thorn, ville de la Prusse occidentale, sur la Vistule. Ses parents, qui tenaient un rang distingué dans le pays, étaient encore plus remarquables par leur piété que par leurs richesses et l'éclat de leur naissance. Ils donnèrent à cet enfant une éducation chrétienne et consentirent volontiers à lui laisser embrasser l'état religieux, quand il leur en témoigna le désir; ils savaient qu'ils ne pouvaient lui léguer un héritage plus précieux que celui de la vertu et l'amour des biens célestes. Jean Lobedau entra dans l'ordre de Saint-François, qui venait d'être établi à Culm, et s'y fit remarquer par un esprit de parfaite abnégation. L'humilité, le mépris de lui-même étaient sa vertu favorite. Il se regardait non-seulement comme le dernier de ses frères, mais encore comme le plus grand pécheur qu'il y eût au monde, et à ce titre il se croyait digne des plus grandes humiliations. On sait encore qu'il avait une vive et tendre dévotion envers Marie et qu'il obtint par son intercession des faveurs signalées. Il mourut à Culm, le 9 octobre 1261, et fut enterré dans l'église de son monastère. Son nom devint célèbre dans toute la Prusse, à cause des miracles qui s'opérèrent à son tombeau, et les évêques de Culm le comptèrent parmi les saints patrons du pays ².

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 28 janvier.

¹ Godescard, 12 juin. — ² *Acta SS.*, et Godescard, 9 octobre.

La bienheureuse Salomée, abbesse de Sainte-Claire, eut pour patrie la Pologne. Elle était fille du duc de Cracovie et fut élevée à la cour d'André, roi de Hongrie, dont elle devait épouser le fils. Parvenue à l'âge d'être mariée elle persuada à son époux de vivre dans la chasteté, et ils s'y engagèrent tous deux. Étant devenue veuve elle bâtit des couvents de l'ordre de Sainte-Claire, se retira dans l'un d'eux et en devint abbesse. Elle y vécut jusqu'à l'âge de soixante-huit ans et mourut en odeur de sainteté le 17 novembre 1268. On célèbre sa fête le jour de sa mort, par permission du Pape Clément X ¹.

Le bienheureux Jean, né au bourg de Pinna-Saint-Jean, dans le diocèse de Fermo, fut un enfant de bénédiction, favorisé de grâces extraordinaires dès sa première jeunesse. Ayant entendu prêcher sur le mépris du monde un des premiers disciples de saint François, il entra dans cet ordre et en devint un des soutiens par ses vertus et par son zèle pour la régularité. Ses supérieurs, pleins d'estime pour son mérite, l'envoyèrent en France pour établir des monastères dans la Provence et le Languedoc et y enseigner les pratiques de l'institut. Il passa vingt-cinq ans dans cet emploi et s'attira l'affection des habitants par la sainteté de sa vie. Rappelé en Italie à la demande des religieux de la province de la Marche, il fut élevé à diverses charges, dont il s'acquitta dignement. Le Seigneur l'éprouva par de grandes peines intérieures et l'en consola ensuite par l'assurance qu'il lui donna de son bonheur éternel. Ce saint homme, après avoir été comblé de grâces signalées, mourut dans sa patrie, à l'âge de soixante-dix ans, le 3 avril 1274. Le Pape Pie VII a approuvé le culte que l'on rendait à ce bienheureux et il a permis d'en célébrer l'office. Sa fête est fixée au 3 octobre ².

Le bienheureux Bienvenu, né à Ancône, embrassa l'institut de Saint-François, et se rendit tellement remarquable par ses vertus que le Pape Urbain IV le choisit pour remplir le siège d'Osimo, riche évêché de la métropole de Rome. Attaché à son premier état,

Bienvenu en conserva toujours l'habit. Il gouverna son troupeau avec une rare prudence et mourut saintement dans sa ville épiscopale, le 22 mars 1276, jour où son ordre honore sa mémoire ¹.

L'ordre de Prémontré ou de Saint-Norbert offre, dans le treizième siècle, saint Berthold et saint Menric. Ces deux saints étaient frères. Les habitants des environs du monastère de Scheide, en Westphalie, avaient coutume de se rassembler à certains jours de fête sur le mont Hasley et ils s'y livraient à toute sorte de désordres. Saint Berthold fit d'abord construire au pied de cette montagne une petite cellule et une chapelle sous l'invocation de la sainte Vierge, espérant y attirer les fidèles par un motif de piété et diminuer l'affluence de ceux qui recherchaient les divertissements coupables. Son zèle eut peu de succès, et il mourut sans avoir eu la consolation de voir cesser les scandales qui l'affligeaient. Son frère ne se contenta pas de prendre sa place et de continuer l'œuvre sainte qu'il avait commencée. Appuyé de la protection de l'archevêque de Cologne et secondé par les libéralités de plusieurs grands seigneurs du pays, il fonda dans le même lieu le monastère de Frændenberg, de l'ordre de Cîteaux, où l'on vit accourir en peu de temps une multitude de vierges chrétiennes, la plupart des familles les plus distinguées du pays. Saint Menric eut la consolation de voir ce monastère prendre de rapides accroissements et acquérir une grande réputation de sainteté. Après l'avoir édifié et gouverné pendant de longues années il mourut le 20 juin, vers le milieu du treizième siècle ².

L'ordre des Carmes avait un saint pour supérieur général, savoir saint Simon Stock. Il était issu d'une honnête famille du pays de Kent. Dès son enfance il tourna toutes ses pensées et ses affections du côté de Dieu et se proposa pour but de parvenir à l'aimer de la manière la plus parfaite. A l'âge de douze ans il se retira dans un désert et y fixa sa demeure dans le creux d'un grand chêne, ce qui lui fit depuis donner le surnom de Stock. Là il vivait dans l'exercice d'une prière con-

¹ Godescard, 17 novembre. — ² Id., 3 octobre.

¹ Id., 22 mars. — ² *Acta SS.*, et Godescard, 20 juin.

tinuelle ; il mortifiait son corps par le jeûne et par plusieurs sortes d'austérités ; il ne buvait que de l'eau et ne mangeait que des herbes, des racines et des fruits sauvages.

Le bienheureux Albert, patriarche de Jérusalem, avait donné une règle, vers l'an 1205, aux ermites du mont Carmel, connus depuis sous le nom de Carmes. Deux lords anglais, revenant de la Terre-Sainte, amenèrent avec eux en Angleterre quelques-uns de ces religieux. Peu de temps après l'un de ces seigneurs leur bâtit une maison dans la forêt de Holme, comté de Northumberland, et le second leur en bâtit une autre dans le bois d'Aylesford, comté de Kent. Ces deux couvents devinrent fort célèbres et ont subsisté jusqu'à la prétendue réforme.

Simon, qui depuis vingt ans menait la vie d'un reclus, fut extrêmement touché de la dévotion que les nouveaux religieux avaient pour la sainte Vierge, ainsi que des diverses austérités qu'ils pratiquaient ; il se retira parmi eux avant la fin de l'année 1218. Sa profession faite, on l'envoya étudier à Oxford ; il revint ensuite à son couvent, où sa vertu brilla du plus vif éclat. En 1225 il fut élu vicaire général. Quelques clameurs s'élevant élevées contre le nouvel institut, Simon se rendit à Rome en 1226 et obtint du Pape Honorius III une confirmation de la règle donnée par le bienheureux Albert ; il en obtint une aussi de Grégoire IX, en 1229.

Quelque temps après il alla visiter ses frères, qui habitaient sur le mont Carmel, et il passa six ans dans la Palestine. En 1237 il assista au chapitre général, où il fut décidé que la plus grande partie des frères passeraient en Europe, à cause de l'oppression où les tenaient les Sarrasins. L'année suivante on en envoya plusieurs en Angleterre ; ils y furent suivis, en 1244, par Simon et par Alain, cinquième général de l'ordre, qui nomma Hilarion son vicaire pour ceux qui restaient sur le mont Carmel et dans la Palestine. Les Carmes avaient alors cinq maisons en Angleterre.

Dans le chapitre général qui se tint à Aylesford en 1245 Alain donna la démission de sa place, et saint Simon fut choisi pour lui succéder. La même année il fit confirmer

de nouveau par Innocent IV l'approbation déjà donnée à la règle des Carmes ; il obtint aussi du Pape, en 1251, que son ordre fût sous la protection spéciale du Saint-Siège. Durant son généralat l'ordre des Carmes s'étendit beaucoup et se procura des établissements dans la plus grande partie de l'Europe ; mais il ne fut nulle part aussi florissant qu'en Angleterre, et il continua d'y édifier le peuple pendant plusieurs siècles par la pratique de toutes les vertus religieuses.

Quelque temps après que saint Simon eut été élu général il institua la confrérie du Scapulaire, afin de réunir comme en un seul corps, par des exercices réglés de piété, tous ceux qui voudraient honorer spécialement la sainte Vierge. Plusieurs écrivains carmes assurent qu'il fit cet établissement en conséquence d'une vision où la Mère de Dieu lui apparut le 16 juillet. Quoi qu'il en soit de cette vision, plusieurs Papes approuvèrent la confrérie et lui accordèrent de grands privilèges. Les frères du Scapulaire sont assujettis à certaines règles, qui n'obligent cependant pas sous peine de péché. Ils doivent porter un petit scapulaire au moins sous leurs habits, réciter chaque jour l'office de l'Église ou de la sainte Vierge. Ceux qui ne savent pas lire substituent à l'office sept *Pater*, sept *Ave* et sept *Gloria Patri*. Ils doivent de plus s'interdire l'usage de la viande les mercredis, les vendredis et les samedis, ou, s'ils ne peuvent faire abstinence ces jours-là, ils sont obligés, pour y suppléer, de réciter sept fois le *Pater*, l'*Ave* et le *Gloria Patri*. On rapporte que saint Simon guérit plusieurs malades en leur donnant le scapulaire. Édouard, roi d'Angleterre, et saint Louis, roi de France, se mirent de la nouvelle confrérie.

Saint Simon montra autant de sagesse que de sainteté pendant les vingt ans que dura son généralat. Il fut honoré du don des miracles et de celui de prophétie, ce qui contribua singulièrement à étendre son ordre, surtout en Angleterre. Il composa plusieurs hymnes et publia de sages règlements pour ses frères. Ayant été invité à passer en France, il s'embarqua pour Bordeaux ; mais il mourut dans cette ville quelques mois après son

arrivée, savoir le 16 juillet 1265. Il était dans la centième année de son âge. On l'enterra dans la cathédrale, et il fut bientôt honoré parmi les saints. Le Pape Nicolas III permit de faire sa fête à Bordeaux le 16 mai, et Paul V étendit cette permission à tout l'ordre des Carmes ¹.

L'ordre des Servites montrait un modèle accompli de piété dans une vierge, la bienheureuse Élisabeth Picenardi. Léonard Picenardi et Paule Nuvoloni, son épouse, nobles habitants de Mantoue, donnèrent le jour à la bienheureuse Élisabeth. Plus recommandables encore par leur piété que par le rang distingué qu'ils tenaient dans le monde, ils l'élevèrent dans la crainte de Dieu, et sa mère s'appliqua de bonne heure à la former à la pratique des vertus chrétiennes. Toute jeune elle aimait à se retirer dans une petite cellule où elle se tenait cachée ; là elle méditait la parole de Dieu, et, fuyant les divertissements de la jeunesse, elle passait son temps à prier et à s'occuper des vertus de la sainte Vierge. La seule récréation qu'elle prit était d'aller de la maison de son père à l'église de Saint-Barnabé, où elle remplissait tous ses devoirs de religion avec une piété angélique. Une conduite si sage et si chrétienne ne tarda pas à lui mériter l'estime publique, et des jeunes gens d'un rang élevé songèrent à la demander en mariage ; mais Élisabeth avait fait un autre choix, et elle refusa constamment toutes les propositions qui lui furent adressées à ce sujet. Elle obtint de son père la permission de se retirer chez une sœur qu'elle avait et d'entrer dans le tiers-ordre des Servites.

Ce fut alors que cette sainte fille, après s'être liée à Dieu par le vœu de chasteté, entreprit un nouveau genre de vie plus parfait encore que celle qu'elle menait dans la maison paternelle. Sa prière était presque continue, et son ardeur pour la mortification si grande qu'elle affligeait continuellement son corps par les jeûnes, le cilice et d'autres pratiques de pénitence. La méditation des souffrances de Jésus-Christ et des douleurs de la sainte Vierge avait pour elle un attrait particulier. Tous les jours elle se confessait et re-

cevait la sainte Eucharistie. Elle trouvait tant de consolation à réciter l'office canonial qu'elle n'y manquait jamais.

Plusieurs jeunes personnes de familles nobles, touchées de l'exemple de ses vertus, voulurent se mettre sous sa conduite. La servante de Dieu les forma si bien à la piété qu'elles embrassèrent, à son imitation, le tiers-ordre des Servites, et donnèrent ainsi commencement à diverses réunions édifiantes, qui furent les fruits de sa charité et de son zèle.

Une vie si pure et si parfaite méritait les faveurs du Ciel ; aussi cette sainte fille en obtint-elle de signalées. La Mère de Dieu lui donna plusieurs fois des preuves sensibles de sa protection, et tous les auteurs qui ont écrit son histoire assurent qu'elle ne demandait rien par l'intercession de Marie qu'elle ne l'obtint aussitôt. Non-seulement les habitants de Mantoue, mais les étrangers, en étaient persuadés ; on la regardait comme une excellente avocate auprès de Dieu et de la sainte Vierge, et on l'appelait communément l'intermédiaire de leurs bienfaits.

Les âmes véritablement humbles ne se laissent point éblouir par les marques d'estime qu'on leur donne et les honneurs qu'on leur rend. Telle fut aussi Élisabeth. Quoique favorisée des dons du Ciel et même de celui de prophétie, quoique devenue l'objet de la vénération de ses concitoyens, elle avait les plus bas sentiments d'elle-même et ne craignait pas de parler désavantageusement de sa personne, assurant qu'elle était vile, méprisable, et la créature du monde la plus criminelle. Voilà quels étaient ses sentiments et son langage. Elle persévéra jusqu'à la fin de ses jours dans cette humilité profonde. Parvenue à l'âge de quarante ans, elle fut atteinte d'un violent mal d'entrailles dont elle mourut le 19 février 1268. On assure qu'elle avait eu le bonheur insigne de conserver la grâce de son baptême, et sa sainte vie est bien propre à favoriser cette opinion. Son corps, ainsi qu'elle l'avait ordonné, fut apporté à l'église de Saint-Barnabé, où bientôt il s'opéra de nombreux miracles par l'intercession de cette sainte fille ¹.

¹ Acta SS., et Godescard, 16 mai.

¹ Acta SS., et Godescard, 19 février.

Voici quelle fut l'origine de l'ordre des Servites ou serviteurs de Marie. Il y avait à Florence, dans le treizième siècle, une confrérie dite des *Laudesi*, dont les membres se proposaient d'honorer particulièrement la sainte Vierge en récitant et en chantant ses louanges. Sept des principaux patriciens de la ville, qui étaient membres de cette confrérie, se trouvaient réunis dans une église le jour de l'Assomption l'an 1233, lorsque la Mère de Dieu leur apparut et les exhorta à embrasser un genre de vie plus parfait. Leur résolution fut prise à l'instant, et, de l'avis du bienheureux Aringos, évêque de Florence, ils se retirèrent à la campagne, dans une petite maison, pour y vivre dans la retraite, la prière et la mortification.

Une année s'était écoulée lorsqu'ils furent obligés de retourner à la ville pour consulter de nouveau l'évêque sur leur état. Leur réputation de sainteté était si grande que tout le monde accourut pour les voir. Mais, ce qu'il y eut de plus remarquable dans cette circonstance, c'est que les petits enfants reçurent dans ce moment l'usage de la parole et s'écrièrent à l'envi en les désignant que c'étaient les serviteurs de Marie. Du nombre de ces innocents fut saint Philippe Béniti, alors âgé de cinq mois, et qui dans la suite devint l'ornement du nouvel ordre. Il serait difficile d'exprimer toute la joie que ressentirent les saints pénitents en s'entendant proclamer d'une manière si merveilleuse les serviteurs de la Mère de Dieu. Ils prirent en conséquence la résolution de se dévouer entièrement à son culte; mais, comme ils se voyaient souvent troublés par le grand nombre de personnes qui venaient les visiter, ils allèrent se fixer sur le mont Sénario, lieu très-élevé de la Toscane. La sainte Vierge leur apparut encore dans ce nouveau séjour, pour leur faire connaître qu'ils devaient y honorer d'une manière spéciale la Passion de Jésus-Christ et la tristesse de Marie au pied de la croix. Elle leur indiqua l'habit qu'ils devaient porter, comme une marque qu'ils compatissaient à ses douleurs et qu'ils étaient consacrés à cette mère affligée.

Les saints solitaires, pleins de respect pour les volontés de leur protectrice, ayant obtenu

la permission de l'évêque, quittèrent leurs vêtements de couleur cendrée pour en prendre de noirs, qui ont été depuis ce temps l'habit de l'ordre des Servites. Ils continuèrent leur genre de vie et méritèrent bientôt d'avoir pour approbateur un des plus célèbres personnages de son siècle, saint Pierre, martyr, religieux dominicain. Ce grand serviteur de Dieu, se trouvant à Florence et ayant entendu parler des pénitents du mont Sénario, voulut juger par lui-même si l'on devait croire tout ce que la renommée publiait de leurs vertus. Il les vit, et fut tellement persuadé de leur sainteté qu'il contracta une sainte amitié avec eux; Marie lui apparut même, et lui apprit, dans une vision, qu'elle avait choisi Bonfilio et ses compagnons, ainsi que leurs successeurs, pour qu'ils fussent spécialement consacrés à son service et qu'ils prissent part aux douleurs amères qu'elle avait autrefois éprouvées; qu'ils devaient fonder un ordre dont le but serait de l'honorer et de procurer sa gloire. Encouragés par ces oracles ces humbles solitaires, qui ne s'étaient pas proposé d'abord de recevoir des disciples, résolurent alors d'instituer l'ordre des Servites, moins pour être les fondateurs d'une nouvelle société religieuse que pour accomplir les volontés de leur divine Mère. Ils embrassèrent la règle de Saint-Augustin, qu'ils suivent encore aujourd'hui. Le nouvel institut se propagea bientôt en Italie, où il possédait un assez grand nombre de maisons; il forma même des établissements dans d'autres parties de l'Europe, et l'on trouve des couvents de ces religieux dans les États où les ordres monastiques n'ont pas été supprimés. Quant aux pieux fondateurs, ils continuèrent à marcher à grands pas dans les sentiers de la perfection et terminèrent saintement leur carrière au mont Sénario, à l'exception du bienheureux Alexis Falconiéri, qui vécut jusqu'à l'âge de cent dix ans et mourut à Florence. Les bienheureux Sostegno et Ugucione rendirent leur âme à Dieu le même jour et à la même heure. Benoît XIV dit que les corps de ces sept bienheureux sont conservés sous le maître-autel du mont Sénario, que leurs chefs sont placés dans l'intérieur de l'autel de la chapelle dite des Re-

liques de la même église, et que chaque chef est orné d'une couronne de fleurs avec une inscription. On doute que les révolutionnaires d'Italie aient respecté ces précieux trésors. Le culte du bienheureux Alexis Falconiéri fut approuvé par le Pape Clément XI, le 1^{er} décembre 1717, et celui des six autres fondateurs par Benoît XIII, le 30 juillet 1725¹.

Philippe Béniti ou Bénizi, dont il a été question, eut pour patrie Florence et sortait de la noble maison de Bénizi, établie dans cette ville. Ses parents, qui avaient une grande piété, eurent un soin extrême de bien élever leur fils. La grâce seconda leurs vues, et le jeune Philippe, après avoir préservé son âme de la corruption du monde, s'établit solidement dans la crainte de Dieu.

Lorsqu'il eut achevé son cours d'humanités dans sa patrie il vint à Paris pour y étudier la médecine, et ce fut par un motif de charité qu'il voulut s'appliquer à cette science. Galien, tout païen qu'il était, en lui détaillant les effets merveilleux de la nature, le portait continuellement à s'élever vers Dieu, qui en est l'auteur, à le bénir et à l'adorer. De Paris ses parents le firent venir à Padoue; il y continua les mêmes études et y prit le degré de docteur. De retour à Florence il prit quelque temps pour délibérer sur le genre de vie qu'il devait embrasser, et pria le Ciel avec ferveur de lui faire connaître la route qu'il devait suivre pour accomplir parfaitement la volonté divine.

Il y avait quinze ans que l'ordre des serviteurs de la Vierge Marie, autrement appelés Servites, avait été institué. Leur supérieur, Bonfilio Monaldi, à la prière de quelques personnes de piété, fonda près d'une des portes de Florence un petit couvent avec une chapelle dédiée sous le titre d'Annonciation de la sainte Vierge. Philippe Béniti étant entré dans cette chapelle pour y entendre la messe, le jeudi de la semaine de Pâques, fut singulièrement frappé à la lecture de ces paroles de l'épître, adressées par l'Esprit-Saint au diacre Philippe: « Avancez et approchez-vous de ce chariot. » Comme il portait le

nom de Philippe, ils'appliqua ce texte de l'Écriture, et il crut que c'était une invitation que lui faisait le Saint-Esprit de se mettre sous la protection de la Mère de Dieu dans le nouvel ordre. La nuit suivante il eut un songe mystérieux, où il s'imaginait être dans un vaste désert rempli de précipices, de rochers, d'épines, de pièges et de serpents venimeux, en sorte qu'il ne voyait pas le moyen d'échapper à tant de dangers. Pendant qu'il était dans la crainte et la consternation il crut voir la sainte Vierge qui l'invitait à entrer dans le nouvel ordre, comme dans un lieu de refuge. Le lendemain matin il réfléchit sérieusement à ce qui lui était arrivé. Il reconnut sans peine que cet affreux désert était le monde et qu'il fallait une vigilance extrême et une grâce extraordinaire pour en éviter les écueils. Il se persuada donc que Dieu l'appelait dans l'ordre des Servites, et qu'il lui offrait la protection de la sainte Vierge comme un asile assuré.

Il alla trouver le bienheureux Père Bonfilio, qui lui donna l'habit dans la petite chapelle où il avait entendu la messe. Il demanda par humilité à être reçu en qualité de frère convers. Ayant fait sa profession le 8 septembre 1233, il fut envoyé par son supérieur au mont Sénario pour y être occupé aux divers travaux de la campagne. Il les offrit à Dieu en esprit de pénitence et y joignit le recueillement le plus parfait. Lorsqu'il était libre il se renfermait dans une petite grotte située derrière l'église, pour y vaguer à l'exercice de la prière. Les délices célestes qu'il y goûtait lui faisaient souvent oublier le soin de son propre corps. Il cachait avec grand soin son savoir et ses talents, qui cependant à la fin furent découverts. Ceux qui conversaient avec lui admiraient sa prudence toute céleste et la lumière avec laquelle il parlait des matières spirituelles. Étant au couvent qui avait été depuis peu fondé à Sienne, il eut à s'expliquer sur certains points controversés en présence de plusieurs personnes très-éclairées; il le fit avec tant d'habileté que ceux qui l'entendirent en furent frappés d'admiration. On engagea les supérieurs à tirer cette lumière de dessous le boisseau pour la placer sur le

¹ Acta SS., et Godescard, 10 février.

chandelier. Ceux-ci obtinrent une dispense du Pape pour lui faire recevoir les saints ordres; mais il ne consentit à ce changement d'état que par obéissance. Peu de temps après on le fit définitif et assistant du général; il devint lui-même général en 1267.

Après la mort du Pape Clément IV les cardinaux assemblés à Viterbe jetaient les yeux sur lui pour l'élever à la papauté. Dès qu'il fut instruit de leur dessein il se retira dans les montagnes avec un religieux de son ordre et y resta caché jusqu'à l'élection de saint Grégoire X. Sa retraite lui fut d'autant plus agréable qu'elle lui fournit l'occasion de redoubler ses austérités et de se livrer uniquement à la contemplation. Il ne vivait que d'herbes desséchées et ne buvait que de l'eau d'une fontaine qui est connue aujourd'hui sous le nom de Bain de saint Philippe et située sur une montagne appelée Montagnat.

Il quitta son désert, brûlant d'un nouveau zèle pour allumer dans les cœurs le feu de l'amour divin. Ayant prêché en plusieurs endroits de l'Italie, il nomma un vicaire pour gouverner son ordre en sa place, puis il partit avec deux de ses religieux pour faire une mission qui devait avoir une grande étendue. Il prêcha avec un succès incroyable à Avignon, à Toulouse, à Paris, et dans d'autres grandes villes de France; la Flandre, la Frise, la Saxe et la Haute-Allemagne furent aussi les théâtres de son zèle. Après deux ans d'absence il revint, en 1274, tenir à Borgo le chapitre général de son ordre. Il voulut s'y démettre de sa place; mais on ne lui accorda point ce qu'il demandait; il fut, au contraire, confirmé dans le généralat pour toute la vie. La même année il alla au second concile général de Lyon, auquel le Pape saint Grégoire X présidait en personne, pour y solliciter la confirmation de son ordre, qu'il obtint. Il annonçait la parole de Dieu dans tous les lieux par lesquels il passait. Il avait reçu du Ciel un talent extraordinaire pour la conversion des pécheurs, de ceux surtout qui étaient divisés par des haines.

Comme nous l'avons déjà vu, l'Italie était alors déchirée par des discordes intestines et principalement par les factions politiques des Guelfes et des Gibelins. On avait souvent

essayé, quelquefois avec succès, de remédier à ces maux; mais on n'avait réussi qu'à l'égard de quelques personnes. Le feu de la discorde s'était rallumé dans la plupart des esprits avec plus de violence que jamais. Philippe calma l'animosité des factions, prêtes à s'entre-déchirer à Pistoie et dans plusieurs autres lieux. Il rétablit aussi la paix à Forli, mais ce ne fut pas sans courir de grands dangers. Les séditeux l'insultèrent et le battirent dans les différents quartiers de la ville. Leur fureur cependant se laissa désarmer, à la fin, par la douceur et la patience invincibles du saint ¹.

Pérégrin Latiozi, fils unique d'une ancienne et noble famille, fut un des plus ardens d'entre eux; il avait lui-même maltraité Philippe jusqu'à lui donner un soufflet; mais il fut si touché de sa douceur et de sa patience qu'il vint se jeter à ses pieds, tout baigné de larmes, pour lui demander pardon et solliciter le secours de ses prières. Il entra dans l'ordre des Servites à Sienne et devint un modèle accompli de pénitence.

A l'âge de trente ans Pérégrin fut envoyé par ses supérieurs à Forli, sa ville natale; il passa le reste de ses jours dans les travaux, les veilles, les jeûnes et la prière. Sa mortification était si grande que, pendant trente ans, on ne le vit jamais s'asseoir. Lorsqu'il était accablé de lassitude ou de sommeil il s'appuyait contre une pierre qui lui servait alors de siège. Jamais il ne se coucha dans un lit, même pendant ses maladies. Il passait presque toutes les nuits en oraison et en pieuses méditations. Chaque jour il s'examinait avec soin et s'approchait du tribunal de la Pénitence; sa douleur était alors si vive qu'elle se manifestait par les larmes qu'il répandait.

Une des vertus qui brillèrent le plus dans ce serviteur de Dieu fut sa patience. Il lui survint à la jambe un chancre qui finit par être si infect que la mauvaise odeur était presque insupportable pour tous ceux qui l'approchaient; jamais il ne s'en plaignit; aussi ses concitoyens, frappés de cette patience invincible, l'appelaient-ils un nou-

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 23 août.

veau Job. Les médecins ayant décidé de lui couper cette jambe, Pérégrin, pendant la nuit qui précéda le jour où devait se faire l'opération, se leva du lieu où il reposait, et, se traînant comme il put, il se rendit au chapitre où était placé un crucifix que l'on conserve encore à Forlì avec beaucoup de respect. Là, ayant prié avec une nouvelle ardeur, il s'endormit et vit dans son sommeil Jésus-Christ, qui, étant descendu de la croix, lui touchait la jambe. A son réveil il la trouva parfaitement guérie. Les médecins, étant venus le matin pour faire l'amputation, en furent stupéfaits, et, sortis du couvent, ils allèrent publier ce miracle par toute la ville.

Le saint, usé par ses pieux travaux et accablé d'années, éprouva, à l'âge de quatre-vingts ans, une courte fièvre qui le fit passer du temps à l'éternité le 1^{er} mai 1345. Bientôt plusieurs miracles, en montrant quel était son crédit auprès de Dieu, attirèrent les fidèles en foule à son tombeau. Son corps est conservé dans l'église de Forlì. Le Pape Paul V permit, en 1609, à tout l'ordre des Servites, de faire l'office de saint Pérégrin, et le Pape Benoît XIII le canonisa formellement le 27 décembre 1726 ¹.

Quant à saint Philippe Béniti, averti par le dépérissement de sa santé que sa mort était proche, il entreprit la visite des couvents de son ordre. Étant arrivé à Toli, l'ancien *Tudertum*, il alla se prosterner devant l'autel de la sainte Vierge, y pria avec une grande ferveur et dit : « C'est ici le lieu de mon repos pour toujours. » Le lendemain il fit un discours fort touchant sur la gloire des bienheureux. On fut averti du danger que courait sa vie par une fièvre ardente qui le prit le jour de l'Assomption de la sainte Vierge. Durant toute sa maladie il montra les plus vifs sentiments de componction. Le jour de l'octave de la fête, étant tombé en agonie, il se fit apporter son *livre* : c'est ainsi qu'il avait coutume d'appeler son crucifix. Il mourut en contemplant affectueusement l'image du Sauveur étendu sur la croix. Clément X le canonisa en 1674 ; mais la bulle

de sa canonisation n'a été publiée qu'en 1724, par Benoît XIII. Sa fête a été remise au 23 août, parce que le 22, qui fut le jour de sa mort, était occupé par l'octave de l'Assomption ¹.

En Italie encore saint Sylvestre Gozzolini fonda un ordre nouveau, appelé de lui les Sylvestrins. Saint Sylvestre naquit l'an 1177 à Osimo, environ à quatorze milles de Lorette. Il étudia le droit et la théologie à Bologne et à Padoue. Devenu chanoine d'Osimo, il ne connut plus d'autre occupation que la prière, les lectures pieuses et l'instruction du prochain. Le zèle avec lequel il s'élevait contre le vice lui suscita des ennemis ; son propre évêque, qu'il avertit de quelques négligences, devint son persécuteur. Ces épreuves ne servirent qu'à purifier son cœur et le disposèrent à recevoir de nouvelles grâces. La vue du cadavre d'un homme qu'on avait admiré pour sa beauté acheva de le détacher du monde. Il partit secrètement d'Osimo et se retira dans un désert à trente milles de cette ville. Il avait alors quarante ans. Quelques personnes pieuses s'étant retirées auprès de lui, il bâtit, en 1231, le monastère de Monte-Fano, à deux milles de Fabriano, dans la Marche d'Ancône. Il prescrivit à ses disciples la règle de saint Benoît dans toute sa pureté. Ce ne fut qu'en 1248 que le Pape Innocent IV approuva le nouvel institut. L'ordre des Sylvestrins se propagea en peu de temps, et il avait vingt-cinq maisons en Italie lorsqu'il perdit son bienheureux père. Saint Sylvestre mourut le 26 novembre 1267, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Ses enfants furent les héritiers de son amour pour la pénitence et la prière. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. On lit son nom en ce jour dans le Martyrologe romain ².

Saludez, petite ville de la Romagne, au pied des Apennins, fut la patrie du bienheureux Aimé Ronconi. Il y naquit, vers l'an 1200, d'une famille distinguée du pays. Privé de son père dès son enfance, il fut élevé par sa mère et par son frère aîné, nommé Jérôme, qui se maria à une jeune personne assez ri-

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 30 avril.

² *Acta SS.*, et Godescard, 23 août. — ² Hélyot, t. 6, p. 170. Godescard, 26 novembre.

che. Celle-ci avait une jeune sœur qu'elle destinait à devenir l'épouse d'Aimé; mais le Seigneur avait d'autres desseins sur son serviteur et voulait qu'il fût à lui sans partage. Fidèle à suivre la voie que Dieu lui indiquait, le vertueux jeune homme se montrait très-opposé au mariage que l'on projetait. Cette opposition irrita sa belle-sœur, et lui inspira contre lui tant de haine qu'elle l'accusait chaque jour auprès de Jérôme, son mari, assez mauvais chrétien, qui ne s'occupait qu'à augmenter ses richesses. La conduite de ces deux époux déterminait Aimé à les quitter, afin de pouvoir servir Dieu plus librement; il fit donc avec son frère le partage des biens paternels et se retira dans une maison qu'il regardait comme favorablement située pour y recevoir les pauvres, parce qu'elle se trouvait au bord d'une route très-fréquentée. Ce fut dans ce lieu qu'il commença de mener une vie pénitente et extraordinairement mortifiée, quoiqu'il fût alors à la fleur de son âge, consacrant ainsi au service de Dieu cette époque de la vie que tant d'autres passent dans les plaisirs les plus criminels.

Son humilité et son amour pour les pauvres le portèrent d'abord à se livrer, pour les soulager, aux travaux pénibles des laboureurs; il se louait comme un simple mercenaire, quoiqu'il fût dans l'aisance, et distribuait ensuite secrètement, chaque soir, aux indigents le salaire de sa journée. Il se nourrissait de la manière la plus frugale; des racines et des légumes étaient ses seuls aliments, et il se privait entièrement de l'usage de la viande. Il ne faisait qu'un seul repas et prolongeait son jeûne jusqu'à trois heures du soir, pratique qu'il conserva jusqu'à la mort. Chaque jour, à neuf heures du matin, il prenait la discipline, en mémoire de la flagellation de Jésus-Christ. Ses habits étaient simples et grossiers comme ceux des religieux; ils couvraient un rude cilice qu'il portait habituellement. C'est ainsi qu'il s'appliquait sans cesse à remplir le précepte de l'Apôtre, qui nous engage à faire de notre corps une hostie vivante, sainte et agréable à Dieu.

Un genre de vie si opposé aux maximes

du siècle le rendit l'objet des railleries des gens du monde; on voulut le faire passer pour fou. Son frère et sa belle-sœur contribuaient à donner de lui cette fausse idée par les propos injurieux qu'ils tenaient chaque jour sur son compte. Un habit long, dont il était revêtu, servit de matière à de nouvelles plaisanteries. A tous ces outrages le bienheureux n'opposa qu'une patience invincible. Mais enfin l'erreur se dissipa, et le Seigneur, qui avait permis que son serviteur fût humilié afin que sa vertu en devint plus pure, prit lui-même plaisir à le glorifier par les faveurs extraordinaires et sensibles qu'il lui accorda.

Mais, si le public lui rendit enfin justice, il n'en fut pas ainsi de son frère et de sa belle-sœur. Toujours poussés par leur haine, ils répandirent contre sa réputation une calomnie atroce qui parvint jusqu'aux oreilles du juge du lieu. Celui-ci crut devoir appeler le saint homme devant lui pour connaître la vérité; mais un miracle d'Aimé le toucha tellement qu'il ne lui en fallut pas davantage pour être convaincu de son innocence.

Les pauvres étaient surtout les objets de sa sollicitude continuelle. Dieu voulut bien récompenser par un miracle l'empressement que son serviteur mettait à les secourir. Un jour qu'Aimé semait des raves, il fut rappelé à la maison pour recevoir des indigents auxquels il était dans l'usage de donner l'hospitalité. Ne sachant quoi leur offrir à manger, il dit à sa sœur, nommée Clara et fille d'une grande piété, d'aller au jardin chercher des légumes; elle lui fit observer qu'il ne s'y trouvait rien, si ce n'était les raves qu'il avait semées dans la journée. « Dieu est puissant, lui répondit le saint homme, et, comme il a, pendant quarante ans, donné à son peuple une nourriture céleste, il peut aussi donner un accroissement subit aux plantes que j'ai confiées aujourd'hui à la terre. » Claire alla au jardin sur la parole de son frère et en rapporta des raves d'une grosseur extraordinaire. Ce prodige, dont les pauvres qui étaient dans la maison furent les témoins, ne put être caché, et le bruit s'en répandit bientôt dans toute la contrée.

Aimé devint dès lors l'objet de l'admira-

tion et de la vénération publiques. On accourait de tous côtés pour le visiter; mais le pieux serviteur de Dieu, qui avait supporté avec tant de patience les railleries et les mépris de ses concitoyens, ne put souffrir les marques de respect qu'il recevait d'eux, et, pour s'y dérober, il entreprit jusqu'à quatre fois le pèlerinage de Saint-Jacques de Compostelle. Ce fut, à ce qu'il paraît, au retour de son dernier voyage qu'il fonda, dans un champ qu'il avait hérité de son père, un hôpital qui depuis a porté son nom, et qui, ayant reçu dans la suite des temps de nouveaux revenus, est ouvert à tous les indigents qui se présentent. Le bienheureux ne se contenta pas de cette bonne œuvre et laissa aussi aux pauvres, par testament, tous les biens qu'il possédait. Ce fut ainsi qu'après s'être fait d'eux des amis dans le ciel, par les nombreuses aumônes qu'il leur avait distribuées, il mourut en paix vers l'année 1266 et alla recevoir au ciel la récompense de ses vertus. Plusieurs miracles ont prouvé la sainteté de ce serviteur de Dieu. Le Pape Pie VI approuva, le 17 avril 1776, le culte rendu de temps immémorial à ce saint personnage ¹.

A la même époque le bienheureux Fazius illustrait Vérone. Il y naquit, vers l'année 1190, de parents qui lui inspirèrent de bonne heure, avec le goût du travail, l'amour de la vertu, et lui firent apprendre la profession d'orfèvre. En peu de temps sa conduite réglée, sa probité sévère, lui acquirent l'estime universelle, et il amassa en quelques années de grandes richesses, dont il employait la plus grande partie à soulager les malheureux. Mais Dieu se plaît à exercer la vertu des siens et Fazius ne fut pas épargné. La jalousie des hommes de sa profession vint bientôt troubler la paix dont il jouissait. Leur persécution fut telle qu'il se vit forcé de quitter sa ville natale. Il se retira dans Crémone, où il continua de répandre d'abondantes aumônes. Cependant il n'y fit pas un long séjour, et il retourna à Vérone, qu'il ne cessait de regretter; mais de nouvelles persécutions l'y attendaient, et la haine de ses

ennemis fut assez puissante pour le faire jeter dans une prison.

Fazius supporta sans se plaindre l'injustice de sa captivité; il en fit même tourner les rigueurs à son avancement spirituel et attendit en paix que Dieu fit connaître son innocence. Sa confiance ne fut pas trompée, et la liberté ne tarda pas à lui être rendue d'une manière presque miraculeuse. Les villes de Vérone et de Mantoue, alors rivales, étaient en guerre, et la première, ne pouvant résister seule aux forces de ses ennemis, demanda des secours aux Crémonais. Ceux-ci les lui promirent, mais sous la condition expresse que Fazius serait mis en liberté, et Vérone consentit d'autant plus volontiers à leur accorder cette clause que personne n'était encore parvenu à prouver un seul des griefs que l'on avait imputés au saint homme. Fazius sortit donc de prison, et, pour ne plus s'exposer à la persécution des orfèvres véronais, il quitta de nouveau cette ville et retourna à Crémone.

Le saint homme s'y appliqua plus que jamais à l'exercice de toutes les œuvres de charité. Il passait les journées à visiter les prisons et les hôpitaux, et la nuit presque tout entière était consacrée à la prière. Il fit aussi construire une petite chapelle et y fonda une association pour le soulagement des prisonniers, des matelots et des pauvres, sous le nom de congrégation du Saint-Esprit. Témoin depuis longtemps de la conduite exemplaire de ce serviteur de Dieu, l'évêque de Crémone le nomma inspecteur général des monastères de son diocèse, et il conserva cette charge jusqu'à sa mort, arrivée le 18 janvier 1272, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge. Plusieurs miracles opérés sur son tombeau attestèrent la sainteté de Fazius, et sa fête se célébra dès lors dans plusieurs diocèses d'Italie ¹.

Il s'éleva même en Italie, l'an 1260, un mouvement de dévotion sans exemple jusqu'alors; il commença à Pérouse, passa à Rome, puis dans le reste du pays. Les nobles et le peuple, les vieillards et les jeunes gens, jusqu'aux enfants de cinq ans, touchés de la

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 8 mai.

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 18 janvier.

crainte de Dieu pour les crimes dont l'Italie était inondée, allaient dans les villes, tout nus, hors ce que la pudeur oblige absolument de couvrir. Ils marchaient deux à deux, en procession, tenant chacun à la main un fouet de courroies, et, avec beaucoup de gémissements et de larmes, se frappaient si rudement sur les épaules qu'ils se mettaient tout en sang, implorant la miséricorde de Dieu et le secours de la sainte Vierge. Ils marchaient même la nuit, tenant des cierges allumés, et, par un hiver très-rude, on en voyait des centaines, des milliers, et jusqu'à dix mille, précédés par des prêtres avec les croix et les bannières ; ils accouraient aux églises et se prosternaient devant les autels. Ils en faisaient de même dans les bourgs et les villages, en sorte que les montagnes et les plaines retentissaient de leurs cris.

On n'entendait plus que ces tristes voix, au lieu des instruments de musique et des chansons profanes. Les femmes, jusqu'aux plus grandes dames et aux filles les plus délicates, prirent part à cette dévotion, et, enfermées dans leurs chambres, suivant l'usage du pays, elles en usaient de même, gardant la modestie convenable. Alors la plupart des ennemis se réconcilièrent ; les usuriers et les voleurs s'empressaient de restituer les biens mal acquis ; tous les autres pécheurs confessaient leurs crimes et s'en corrigeaient. On ouvrait les prisons, on délivrait les captifs, on rappelait les exilés ; on faisait autant de bonnes œuvres que si l'on eût craint de voir tomber le feu du ciel, la terre s'entr'ouvrir, ou quelque autre effet semblable de la justice divine. Ce mouvement si subit de pénitence donnait à penser aux plus sages, qui ne voyaient point d'où il pouvait venir. Le Pape Alexandre IV, qui était à Anagni, ne l'avait point ordonné ; ce n'était ni l'éloquence d'aucun prédicateur, ni l'autorité d'aucune personne qui l'eût excité ; les simples avaient commencé, et les autres les avaient suivis. Mainfroi et le marquis Palavicin eurent peur de cette dévotion, qui réconciliait les peuples, et la défendirent sous peine de mort. Un auteur du temps fait observer que cette dévotion, n'étant appuyée

ni de l'autorité du Saint-Siège, ni d'aucune personne considérable, se ralentit bientôt et tomba dans le mépris, comme étant une chose immodérée ¹. D'Italie cette pénitence s'étendit en Allemagne, puis en Pologne et en plusieurs pays. Les pénitents marchaient nus de la ceinture en haut, la tête et le visage couverts, pour n'être pas reconnus ; depuis la ceinture ils avaient un vêtement qui descendait jusqu'aux pieds. Ils se flagellaient deux fois le jour, pendant trente-trois jours, en l'honneur des années que le Sauveur vécut sur la terre, et chantaient certains cantiques sur sa mort et sa Passion. Mais la superstition s'y mêla bientôt en Allemagne et en Pologne, et les flagellants y disaient que personne ne pouvait être absous de tous ses péchés s'il ne faisait un mois cette pénitence. Ils se confessaient les uns aux autres et se donnaient l'absolution, quoique laïques, et prétendaient que leur pénitence était utile aux morts, même à ceux qui étaient en enfer ou en paradis. Aussi Henri, duc de Bavière, et quelques évêques d'Allemagne rejetèrent ces flagellants avec mépris ; Prandotha, évêque de Cracovie, les en chassa, les menaçant de prison s'ils ne se retiraient promptement. Jannuse, archevêque de Gnésen, et les autres évêques de Pologne, ayant découvert leurs erreurs, firent défendre par les seigneurs, sous de grosses peines, que personne suivît cette secte ; de cette manière elle fut bientôt méprisée et abandonnée ².

Cependant l'Allemagne, sans roi, voyait assez souvent les princes et les seigneurs se faire la guerre. Tous n'étaient pas bons, tous n'étaient pas mauvais. Un jour l'un d'eux, étant à la chasse dans les montagnes de la Suisse, aperçut un pauvre prêtre embarrassé à traverser un ruisseau gonflé par la pluie pour aller porter le saint Viatique à un malade. Aussitôt le prince descend de son cheval, y fait monter le prêtre avec le Saint-Sacrement et suit lui-même à pied. Le prêtre voulut ensuite rendre le cheval au prince ; mais le prince répondit : « Je ne me crois pas digne de monter désormais une bête qui a eu l'honneur de porter le Seigneur

¹ Apud Raynald., ann. 1260, n. 6 et seqq. — ² Id., n. 9, 10 et 11.

des seigneurs, duquel je tiens en fief tout ce que je puis avoir. » Et le cheval demeura au service du pauvre prêtre et de son église. Le bruit de cet événement s'étant répandu dans les vallées de la Suisse, et de là dans les autres provinces de l'Allemagne, causa une pieuse joie à tout le monde, aux grands et aux petits. Peu après, ce prince étant allé visiter une sainte recluse, elle lui prédit qu'il serait grandement honoré en ce monde, principalement parce qu'il avait humblement honoré de son cheval le Roi des cieux ¹.

Ce prince se nommait Rodolphe, comte de Habsbourg, landgrave de la haute Alsace. Sa maison, ainsi que celle de Lorraine, descendait de Charlemagne par les femmes. Ces deux maisons, réunies en Marie-Thérèse et François I^{er}, règnent encore sur le trône impérial d'Autriche et dans d'autres contrées. Avec la royale maison de France, c'est la plus illustre de la chrétienté.

Le père de Rodolphe, Albert le Sage, comte de Habsbourg, avait pris la croix et était mort en Palestine l'an 1240. Son fils, né le 1^{er} mai 1218, était pieux et vaillant comme un vrai chevalier de la croix. Sa dévotion toucha vivement les habitants de Zurich lorsqu'un jour de fête il montra au peuple assemblé les monuments de la Passion du Sauveur. Le nouvel ordre des Ermites de Saint-Augustin, établi dans cette ville, le célébra comme son patron et son bienfaiteur, ainsi que plusieurs monastères. Il avait pour confesseur un Frère mineur nommé Werner, qui resta près de lui toute sa vie ; il avait continuellement avec lui un autre religieux du même ordre, qui était capable de grandes affaires. Du même ordre était frère Bertold de Ratisbonne, que le peuple de toute la Thurgovie écoutait prêcher avec tant de zèle au milieu des champs que plusieurs se levaient au milieu de l'assemblée et faisaient leur confession publique, et que des fils de pères injustes restituaient les châteaux usurpés ².

Filleul de l'empereur Frédéric II, son parent, Rodolphe passa ses premières années

dans les camps. Il était d'une grande et belle taille et d'une force extraordinaire. Il fut instruit de bonne heure dans tous les exercices militaires et il y excellait. Sa physiologie, habituellement grave, devenait prévenante et inspirait la confiance dès que quelqu'un voulait lui parler. D'un esprit gai et calme, il aimait la plaisanterie. Dans la vie il aimait la simplicité ; jamais il ne mangea de mets délicats ; il était encore plus sobre dans le boire ; en campagne il apaisa sa faim avec des navets crus, et, de la même main qui remporta seize victoires, ses guerriers le virent rapiécer son pourpoint ¹. Devenu son maître à l'âge de vingt-deux ans par la mort de son père, on dit qu'il ne fut pas toujours fidèle à sa femme Gertrude de Frobourg et de Hohenberg, dont il eut dix enfants. Élevé dans les camps, il aima d'abord trop la guerre et la fit quelquefois avec trop de dureté. Ayant brûlé un monastère dans un des faubourgs de Bâle, il fut excommunié par le Pape Innocent IV. Pour obtenir son absolution il se croisa contre les païens de la Prusse, sous le roi de Bohême, Ottocar. Avec le temps il se corrigea de ses défauts et n'employa plus ses armes que pour la justice et le bien public.

Il purgea les grands chemins des nombreux bandits qui les infestaient, et défendit contre la tyrannie de certains nobles les citoyens des villes. Telle était l'opinion qu'on avait de la justice et de la valeur de Rodolphe qu'il se concilia la confiance des républiques dont ses possessions étaient voisines. Les belliqueux montagnards d'Uri, d'Unterwalden et de Schwytz, le choisirent pour protecteur et pour chef. Les citoyens de Zurich le nommèrent leur préfet, en 1265, et lui confièrent le commandement de leurs troupes, ce qui l'engagea dans des hostilités contre plusieurs seigneurs puissants, qu'il vainquit par sa vigilance et son activité, non moins que par sa valeur.

L'an 1273 il faisait la guerre à la ville de Bâle pour avoir raison du meurtre qu'on y avait fait de plusieurs jeunes seigneurs de sa famille ; une suspension d'armes avait été

¹ Pez, *Rerum Austriac.* t. 1, p. 839 et 1084 ; t. 2, p. 373 et 656. — ² Jean de Muller, *Hist. de la Suisse*, t. 1, p. 529, édition allemande de Reutling, 1824.

Id., *ibid.*, p. 507.

conclue pour accommoder le différend par un arbitrage. Rodolphe attendait l'expiration de cette trêve lorsque, étant dans sa tente, à minuit, il fut réveillé par son neveu, le prince de Hohenzollern, burgrave de Nuremberg, et par Henri de Pappenheim, maréchal héréditaire de l'empire, lesquels venaient tous deux de Francfort-sur-le-Mein lui annoncer que, le 30 septembre 1273, les princes électeurs, en considération de sa vertu et de sa sagesse, l'avaient élu roi des Romains, pour gouverner l'empire germanique.

La nouvelle était aussi vraie qu'inattendue. Le saint Pape Grégoire X avait envoyé ordre aux électeurs de l'empire de s'accorder dans l'élection d'un roi pour donner un défenseur à l'Eglise ; sinon il en désignerait un lui-même de son autorité apostolique. Les électeurs s'assemblèrent donc tous à Francfort, hormis Ottocar, roi de Bohême. L'archevêque de Mayence proposa Rodolphe, comte de Habsbourg, louant son courage et sa sagesse, et soutenant que ces qualités étaient préférables aux richesses et à la puissance des autres que l'on proposait. Il attira d'abord à son sentiment les archevêques de Cologne et de Trèves, puis le duc de Bavière, le duc de Saxe et le marquis de Brandebourg. Ainsi Rodolphe fut élu tout d'une voix, le dernier jour de septembre 1273. Il s'en montra digne. Sans perdre de temps il alla trouver les électeurs et se fit aussitôt prêter serment de fidélité. Comme ils en faisaient difficulté, à cause qu'ils n'avaient point le sceptre impérial, Rodolphe saisit une croix et dit : « Voici le signe par lequel a été racheté tout le monde, ce signe nous servira de sceptre. » Et, ayant baisé la croix, il la fit baiser à tous les seigneurs ecclésiastiques et laïques, et reçut ainsi leur serment. Il fut solennellement couronné à Aix-la-Chapelle un mois après son élection¹.

Son élévation ne changea rien à ses mœurs. Voyant ses gardes empêcher un pauvre homme de s'approcher, il leur dit : « Laissez approcher les gens ; suis-je donc roi pour être enfermé dans un coffre ? » Une femme de Mayence, le prenant pour un simple sol-

dat, lui avait dit des paroles injurieuses et même jeté de l'eau sale ; il la condamna, pour toute punition, à venir lui répéter les mêmes propos, entouré de toute la majesté royale. Dans un village près de Bâle, il entra sans escorte chez un tanneur, pour jouir du spectacle de la félicité domestique. L'homme mit ses habits de fête ; un repas fut servi en vaisselle d'or et d'argent ; la femme était vêtue de pourpre et de soie. « Comment, dit le prince, avec tant de richesse, continuez-vous encore le métier ? — C'est, répondirent-ils, que le métier fait la richesse. » Il écrivait aux douaniers : « Les cris des pauvres sont venus à mes oreilles ; vous contraignez les voyageurs à des impôts qu'ils ne doivent point payer et à des fardeaux qu'ils ne peuvent point porter. Retenez vos mains de tout bien injuste et ne prenez que ce qui vous est dû. Sachez que j'emploierai tous mes soins et toute ma puissance pour la paix et la justice, les plus précieux de tous les dons du Ciel¹. »

Le nouveau roi de Germanie, étant destiné à la dignité impériale comme défenseur de l'Eglise romaine, envoya aussitôt une ambassade au saint Pape Grégoire X, pour le prier de confirmer son élection, d'autant plus que le roi Alphonse de Castille continuait toujours à prendre le titre d'empereur. Nous verrons le saint Pape concilier sagement cette affaire, ainsi que plusieurs autres.

En indiquant le deuxième concile général de Lyon il avait recommandé, non-seulement aux évêques, mais généralement à tous les supérieurs ecclésiastiques et aux hommes distingués par leur science et leur piété, de mettre par écrit leurs observations sur l'état du clergé, du peuple chrétien et même des infidèles, avec les moyens qui leur sembleraient les plus propres pour remédier au mal et accroître le bien. Ces Mémoires devaient lui être adressés six mois avant l'ouverture du concile.

Il nous est parvenu deux de ces Mémoires, l'un de l'évêque d'Olmutz, en Moravie, l'autre du général des Frères prêcheurs.

L'évêque d'Olmutz était Brunon, comte de

¹ Raynald, ann. 1273, n. 7 et 8.

¹ Jean de Muller, t. 1, p. 535 et 536.

Stumberg, qui gouvernait cette Église depuis vingt-six ans avec beaucoup de prudence et s'était acquis une grande réputation. Voici comme il parle de l'état de l'Allemagne : « Tous les hommes, tant ecclésiastiques que séculiers, craignant d'avoir des supérieurs, élisent les rois et les prélats tels qu'ils leur soient plutôt soumis, ou bien ils partagent leurs suffrages, soit pour tirer de l'argent des deux côtés, soit pour se faire des protecteurs, en cas que l'élu veuille procéder contre eux suivant la rigueur de la justice. Ainsi ont-ils fait avec le roi d'Espagne et le comte Richard, ainsi font-ils encore avec le roi d'Espagne et le comte Rodolphe. Ils semblent avoir horreur de la puissance impériale ; ils veulent bien un empereur bon et sage, mais non pas puissant, et ils ne voient pas que la puissance d'un seul, quand même il en abuserait un peu, est plus tolérable que l'insolence de tous les particuliers, puisque au moins elle finit par sa mort.

« Les royaumes voisins de nos quartiers sont la Hongrie, la Russie, la Lithuanie et la Prusse. En Hongrie on maintient les Comans, ennemis mortels non-seulement des étrangers, mais des Hongrois mêmes, qui, dans leurs guerres, n'épargnent ni les enfants ni les vieillards, et emmènent esclave la jeunesse de l'un et de l'autre sexe pour l'élever dans leurs mœurs et augmenter leur puissance. Dans le même royaume on protège les hérétiques et les schismatiques qui s'y réfugient des autres pays. La reine de Hongrie est Comane, et ses plus proches parents sont païens. Deux filles du roi de Hongrie ont été fiancées à des Russes, qui sont schismatiques et soumis aux Tartares. Les Lithuaniens et les Prussiens, comme étant païens, ont déjà ruiné plusieurs évêchés en Pologne. »

Cette reine de Hongrie était la veuve d'Étienne V, fils de Béla IV, lequel mourut le 3 mai 1270, laissant, entre autres enfants, la bienheureuse Marguerite de Hongrie, que nous avons vue, si humble et si pieuse, mourir religieuse dominicaine, le 18 janvier 1274, âgée de vingt-huit ans. Son frère, le roi Étienne, mourut l'année suivante, n'ayant régné que deux ans, et laissant pour successeur Ladislas III, encore fort jeune.

L'évêque d'Olmütz continue ainsi : « Les princes d'Allemagne sont tellement divisés qu'ils semblent s'attendre à voir leurs terres détruites les uns par les autres, en sorte qu'ils sont entièrement incapables de défendre la chrétienté chez nous ou de secourir la Terre-Sainte. Le roi de Bohême est le seul en ces quartiers qui puisse soutenir la religion. C'est de ce côté que sont entrés les Tartares, et on les y attend encore, si vous n'avez la bonté d'y pourvoir, et de ne pas négliger un péril si prochain en songeant au recouvrement de la Terre-Sainte.

« Pour ce qui regarde le clergé, la multitude de ceux qui veulent jouir du privilège clérical est excessive, vu le petit nombre et la pauvreté des bénéfices ; ce qui nous jette dans un grand embarras, nous autres évêques ; car, comme nous ne pouvons les pourvoir de bénéfices, ils sont réduits à mendier, à la honte du clergé, ou bien, ne voulant pas travailler à la terre et ne sachant point de métier, ils s'abandonnent aux vols et aux sacrilèges, et, étant pris, ils sont livrés aux évêques. Ils s'évadent de leurs prisons, persévèrent dans le crime, sont repris et suppliciés ; ce qui attire des excommunications sur les laïques et du scandale entre eux et les prélats. Trouvez donc bon que chaque évêque puisse lui seul les dégrader dans son synode, puisque les évêques sont si éloignés les uns des autres dans nos quartiers qu'ils ne peuvent aisément s'assembler pour la dégradation des clercs incorrigibles, et pourvoyez d'ailleurs à l'absolution des laïques qui les prennent, à cause de leur multitude et de la difficulté d'aller à Rome.

« Au reste les églises séculières, collégiales ou paroissiales, perdent tous les jours de leurs biens et de leurs droits. Le peuple ne les fréquente plus ; il méprise la prédication des curés et ne se confesse plus à eux, principalement dans les villes où les Frères prêcheurs et les Mineurs ont des maisons. Car ces frères disent des messes depuis le point du jour jusqu'à tierce, et, outre la messe conventuelle, qu'ils disent solennellement, ils continuent encore d'en dire plusieurs basses. Or, comme on aime aujourd'hui la brièveté, le peuple cherche plutôt ces messes

que celles des autres églises. Les frères retiennent le peuple à ces messes par un sermon, ce qui l'empêche de visiter les autres églises comme il devrait. Ils donnent aussi, à leurs fêtes et pendant les octaves, les indulgences de deux, trois, quatre années ou plus. Voilà ce qui regarde le clergé.

« Quant aux laïques, vous savez, comme ayant été archidiacre de Liège, qu'en quelques lieux on tient plusieurs fois l'année un synode où les laïques sont appelés et où des témoins choisis déposent de ce qu'ils ont fait publiquement cette année-là contre Dieu et la religion, ou ce que porte le bruit public, et les accusés doivent se justifier ou bien être frappés de la peine canonique. Cet usage n'est pas reçu dans les autres diocèses, d'où il arrive que les crimes des laïques, quoique manifestes, demeurent impunis, et, si le curé veut les accuser dans sa paroisse, souvent c'est au péril de sa vie. Faites donc, s'il vous plait, que l'on tienne partout ce synode pour l'honneur de la religion.

« Il y a chez nous des personnes de l'un et de l'autre sexe qui prennent le nom et l'habit de religieux sans que leur institut soit approuvé par le Saint-Siège ; ce qui nous les fait comprendre sous le nom de sectes. Ils ne cherchent qu'à se soustraire, par une mauvaise liberté, à l'obéissance de leurs maîtres, de leurs maîtresses ou de leurs pasteurs, les femmes à s'affranchir de leurs maris, ou même de jeunes veuves renoncent au mariage, contre l'avis de l'Apôtre. Ces fausses dévotes excitent des séditions contre les prêtres, évitant de se confesser à eux ou de recevoir d'eux les sacrements, et faisant entendre qu'ils sont souillés entre leurs mains. Nous serions d'avis qu'elles se mariassent ou qu'elles fussent enfermées dans des maisons de religieuses approuvées. » Tel est le Mémoire de l'évêque d'Olmütz¹.

L'autre Mémoire est de Humbert de Romans, en Dauphiné ; cinquième général des Frères prêcheurs, de l'an 1257 à 1263, où il abdiqua, il mourut en 1277. C'était un personnage aussi remarquable par son grand sens que par son savoir et sa piété. Son Mé-

moire embrasse l'Eglise et l'empire. Trois choses principales sont à considérer : la guerre que les Sarrasins ne cessent de faire à la chrétienté, l'union des Grecs avec l'Eglise romaine, enfin ce qui est à réformer dans l'Eglise même.

Parmi les causes des calamités de l'Eglise Humbert indique comme la plus effrayante la puissance des Sarrasins, qui persistent dans leur malice ; toutes les autres ont été vaincues ou du moins atténuées par l'influence de la religion. « Les Juifs, convaincus par la science et subjugués par la force, ne savent ni ne peuvent plus rien contre le peuple du Christ ; l'idolâtrie a disparu en présence de l'étendard de la croix et s'est réfugiée dans quelques parties du Nord ; la philosophie païenne a été détruite par la vraie sagesse ; les hérétiques aboyant contre l'Eglise romaine sont rentrés dans leur repaire ; les empereurs, qui jadis opprimaient l'Eglise, la protègent aujourd'hui ; les Barbares ont cessé de l'être, hormis les Tartares, qui, encore qu'ils persécutent les seuls Hongrois, aident les chrétiens contre les Sarrasins ; les Sarrasins seuls résistent à ce mouvement général des esprits. De toutes les persécutions qu'a éprouvées l'Eglise depuis sa naissance, celle des Sarrasins a été plus longue que toutes les autres réunies ensemble ; elle a duré six cent soixante-dix ans. (L'auteur écrivait en 1273.) Encore les persécutions des empereurs n'avaient rien de continu ; celle des Sarrasins n'a été interrompue que par quelques trêves mal gardées. Elle est universelle ; ils ont expulsé les chrétiens de presque toute l'Asie ; ils occupent toute l'Afrique, où il y avait autrefois quatre cent quarante-quatre évêques et où maintenant il n'y a plus que celui de Maroc. Elle est plus générale ; ils n'en veulent pas seulement aux âmes, comme les hérétiques, ou seulement aux corps, comme les Barbares, ou seulement aux terres, comme les Tartares, mais à tout ensemble. Ils sont plus obstinés ; car beaucoup de Juifs, d'hérétiques, de philosophes, d'empereurs et surtout d'idolâtres se sont convertis et ont reçu le baptême ; les Vandales, les Huns, les Goths sont devenus catholiques ; mais peu ou point

¹ Raynald, ann. 1273, n. 6 et seqq.

de Sarrasins. Leur persécution, comme leur loi, est plus astucieuse ; contre la difficulté de croire la sévérité des préceptes et des châtimens divins, elle prêche et permet des choses charnelles, voluptueuses, sensibles, et assure que tous seront finalement sauvés par les prières de Mahomet. »

Quant à ceux qui parlaient contre les croisades, Humbert de Romans les compare aux explorateurs du peuple d'Israël, qui parlèrent contre la conquête de la même terre de promesse et qui périrent avec les murmureurs.

Les uns disaient : « Il n'est pas permis aux chrétiens de verser le sang des Sarrasins, d'après l'exemple du Christ, qui, quand il souffrait, ne menaçait point, et a dit à Pierre : « Remets l'épée dans le fourreau. » Les apôtres ne combattaient pas non plus pour le nom de Jésus, eux qui disaient : « Ne vous défendez pas vous-mêmes et ne rendez pas le mal pour le mal. » Maurice et ses compagnons jetèrent leurs armes et leurs glaives et se laissèrent égorger.

« A cela je réponds, dit Humbert de Romans : 1° Autre est la manière dont la vigne de l'Église est amenée à l'existence quand on la plante et qu'on l'arrête, autre est la manière dont elle se conserve quand on l'émonde avec le glaive, et que, par le glaive, on la défend contre ceux qui veulent la déraciner. 2° Autrement a procédé le peuple chrétien dans son impuissance, savoir par l'humilité ; autrement procède-t-il aujourd'hui dans sa puissance, savoir par le pouvoir du glaive ; car, s'il porte le glaive, ce n'est pas en vain. 3° Comme un ouvrier, quand il a perdu un instrument, se sert d'un autre qui lui reste, ainsi ce peuple, n'ayant pas aujourd'hui des miracles, mais des armes, s'en sert pour se défendre. Or ces contradicteurs ne veulent pas être pauvres, humbles, affligés de nos jours, comme le fut l'Église dans ses commencemens. Puis donc qu'ils changent l'état de l'Église pour leurs plaisirs, qu'ils permettent aussi à l'Église de varier la manière de se défendre. Qui oserait dire qu'il ne faut pas résister aux Sarrasins s'ils étaient près d'égorger tous les chrétiens et de détruire tout le culte du Christ ? Car c'est pour

cela que les Machabées ont combattu les jours du sabbat. Le Christ n'aurait pas non plus dit de vendre sa tunique et d'acheter un glaive si le glaive ne dût jamais être employé par les chrétiens. Quant aux autres paroles qu'ils citent, elles regardent la disposition de l'âme et non l'exécution du glaive, soit parce qu'il est un temps de tirer le glaive, comme maintenant, et un temps de le remettre dans le fourreau, soit parce qu'il n'appartient pas à tout membre du corps de Jésus-Christ ou de l'Église d'user de ce glaive, mais seulement au bras séculier.

« Une seconde classe d'adversaires disent qu'il faut renoncer à ces expéditions parce qu'il y a eu et qu'il y aura beaucoup de sang répandu, de peur qu'on n'arrache une dent saine à cause d'une dent pourrie et qu'on ne verse plus de sang innocent que de coupable.

« Ceux-là doivent se rappeler les histoires et les hauts faits des anciens. Charles Martel, avec très-peu de perte des siens, tua trois cent soixante-dix mille Sarrasins dans les Aquitaines. Godefroi de Bouillon, quand il prit Jérusalem avec ses chrétiens, tua tant de Sarrasins que, dans le portique de Salomon, le sang des tués montait jusqu'aux genoux des chevaux. Charlemagne tua pareillement une multitude innombrable de Sarrasins en Espagne. Il y a donc eu plus de Sarrasins tués par les nôtres que des nôtres par eux. Que si beaucoup des nôtres ont été tués en combattant, un plus grand nombre eût été tué en ne résistant pas. Comme ceux d'Afrique, en surprenant Gènes avec leur flotte, y ont égorgé, pour ainsi dire, tout le monde, de même, si on les laissait faire, ils extermineraient volontiers toute la race des chrétiens. Ce n'est pas non plus une chose insensée de s'exposer à la mort pour le salut ; ainsi les martyrs se sont offerts à la mort, quoique le peuple chrétien en parût diminuer, comme de ce qu'un grand nombre garde la virginité parce que l'Église a plus en vue de remplir le ciel que le monde. Ceux qui meurent dans cette guerre, s'ils font du vide dans le monde, remplissent le ciel, tandis que peut-être ils ne se seraient pas sauvés autrement ; enfin la mort de ce petit nombre procure le salut et la sécurité à la multitude.

« Les troisièmes disent que cette guerre est imprudente et que c'est tenter Dieu ; car, tandis que les Sarrasins, en plus grand nombre, sont chez eux, ont tout en abondance, sont habitués au climat, connaissent les passages, nous, ayant tout au contraire, nous marchons à la guerre sans discernement.

« Mais à ceux-là il faut dire : Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous ? Les anges viennent au secours d'Élisée. Onias, Jérémie et les autres saints prient pour le peuple de Dieu. Dans toute l'Église on prie Dieu pour le peuple, comme autrefois pour saint Pierre. Dans une seule nuit l'ange du Seigneur fit périr bien des milliers de l'armée de Sennachérib. Aussi après la conquête de Jérusalem, les Sarrasins revinrent attaquer les chrétiens avec une multitude innombrable ; les chrétiens, qui n'avaient que cinq mille chevaux et douze mille hommes de pied, tuèrent cependant cent mille Sarrasins sans compter deux mille qui s'étouffèrent dans la porte d'Ascalon et ceux qui périrent dans la mer ; car communément les nôtres sont plus courageux, plus braves et mieux armés, tant corporellement que spirituellement, à cause de l'espérance certaine d'obtenir bientôt la gloire ; en effet ils ne fuient pas la mort, mais la désirent.

« Les quatrièmes disent que, quoiqu'il soit permis aux chrétiens de se défendre contre les Sarrasins, il n'est pas permis de les attaquer ni d'envahir leurs terres.

« Répondez-leur : Il est permis de les attaquer : 1° parce que, sans cela, eux-mêmes nous envahiraient dans notre sécurité. 2° Si on arrache les épines des terres stériles pour en faire des guérets, à plus forte raison on doit expulser une nation superstitieuse pour y introduire le culte de Dieu. 3° Ils ont une loi de ne jamais entendre parler du Christ pour s'y convertir ; or le Christ dit en saint Luc¹ : « Quant à ceux de mes ennemis qui n'ont pas voulu que je règne sur eux, amenez-les ici et faites-les mourir devant moi. » 4° C'est de l'ivraie dans le champ du père de famille, mais non mêlée au bon grain. 5° C'est un figuier qui n'offre ni fruit ni espérance d'en

produire. 6° Ce sont des sodomites qui se permettent d'abuser de leurs femmes à plaisir, et d'autres turpitudes abominables, disant qu'il suffit de se laver d'eau le matin. 7° Quiconque viole la loi de Moïse est mis à mort sans miséricorde ; à plus forte raison ceux qui foulent aux pieds le Fils de Dieu.

« Quant à leurs terres, avant Mahomet elles étaient aux chrétiens ; c'est lui qui, dans sa postérité, les a enlevées par violence et injustement. En second lieu, au temps de Godefroi de Bouillon, les chrétiens ont récupéré la terre de promesse par une juste guerre. Troisièmement, par le don de Dieu, cette terre est aux enfants d'Abraham, qui, suivant son esprit, sont avant tout les chrétiens. Quatrièmement il est écrit dans saint Matthieu : « Le royaume de Dieu vous sera ôté et donné à une nation qui en fera les fruits. »

« Les cinquièmes disent que nous ne devons pas poursuivre les Sarrasins, comme nous ne poursuivons pas les Juifs, ni les Sarrasins qui nous sont soumis, ni les idolâtres, ni les Tartares, ni les Barbares.

« Il faut répondre à ceux-là : On tolère les Juifs parce que *les restes d'Israël seront sauvés*, parce qu'il serait cruel d'égorger des gens soumis, parce que le prophète l'a défendu en disant : « Ne les tuez pas, de peur qu'on n'oublie mon peuple. » On tolère les Sarrasins qui nous sont soumis parce qu'ils ne peuvent nuire, parce qu'ils sont utiles à beaucoup de services et qu'ils peuvent se convertir. Quant aux idolâtres des parties septentrionales, comme les Finnois, on espère leur conversion, parce que *toute langue le servira* ; comme ils ne nous infestent pas on les laisse tranquilles. Nous n'attaquons pas non plus facilement les Tartares, parce que entre eux et nous il y a les Sarrasins, qu'il faut vaincre d'abord. D'ailleurs ils n'ont point de demeures fixes où l'on puisse toujours les trouver, non plus que les Comans.

« Les sixièmes disent que de cette guerre ne suit aucun fruit spirituel, parce que les Sarrasins s'en convertissent plutôt au blasphème qu'à la foi, et que, tués, ils vont en enfer ; il n'en vient non plus aucun fruit temporel, parce que nous ne pouvons retenir les terres

¹ C. 19.

conquises. A ceux-là il faut répondre : Il y a dans ceci un triple avantage : d'abord un fruit spirituel, parce que beaucoup de chrétiens sont sauvés plus promptement, à cause des indulgences et autres biens y attachés ; en second lieu un avantage temporel, parce que les chrétiens sont ainsi défendus corporellement de l'invasion des Sarrasins. Un troisième avantage temporel c'est que les chrétiens acquièrent les dépouilles des Sarrasins, que ceux-ci leur payent tribut, et sont ramenés au culte de Dieu, au moins temporellement.

« Les septièmes disent que cette guerre ne paraît pas être selon la volonté de Dieu à cause des infortunes qu'il permet. Saladin récupère comme subitement toute la terre de promission, que les chrétiens avaient conquise à peine par tant de sueurs et de travaux. L'empereur Frédéric, allant à son secours, périt dans une petite rivière. Le pieux roi Louis de France, avec ses frères et tant de nobles, est fait prisonnier en Égypte ; puis il meurt à Tunis avec un de ses fils, sans avoir rien fait ; ses vaisseaux sont battus par la tempête.

« Il faut leur répondre d'abord qu'il y a des justes auxquels il arrive des maux, comme s'ils avaient commis le même mal que les impies. Si le diable a triomphé d'un grand nombre et tant de fois, il ne faut pas cesser pour cela de le combattre ; il en est de même du combat contre ses membres. Les enfants d'Israël, quoiqu'ils fissent la guerre par le conseil du Seigneur, furent néanmoins vaincus, mais ils triomphèrent à la fin. Quoique le Seigneur voulût que l'on combattît contre les Philistins, il permit néanmoins que l'arche de son alliance fût prise, que le roi Saül fût tué avec ses fils et le peuple mis en fuite. Ces choses arrivèrent donc, non parce que la guerre ne plaisait point à Dieu, mais à cause des péchés des combattants ou pour augmenter leurs mérites. Aussi le pieux roi Louis de France se glorifiait-il en disant que, si le Seigneur, au jour du jugement, disait qu'il a été maltraité pour nous, il lui répondrait que lui-même avait été fait prisonnier pour lui et maltraité de même. Quelquefois aussi ceci arrive par l'indiscrète audace

des nôtres, comme à Judas Machabée, qui, pour ne point laisser de tache à sa gloire, osa, avec huit cents soldats, attaquer vingt mille fantassins et deux mille chevaux, contre l'avis des siens. Nous ne devons donc pas cesser de combattre, mais nous humilier et crier à Dieu ; par le marteau de l'adversité il consolide les bons, bien loin de les énerver. »

Entre les causes du refroidissement pour cette guerre, la première que signale Humbert de Romans, c'est l'avarice des clercs, qui, extorquant les dîmes à la sueur et au travail des pauvres, n'en veulent pas eux-mêmes consacrer la dîme pour le recouvrement de la Terre-Sainte, de cette terre arrosée de la sueur de sang de Jésus-Christ ; opulents, vivant dans la délicatesse, ils n'ont aucune compassion des malheurs de Joseph.

Quant aux moyens de mieux secourir la Terre-Sainte, voici ce que pensait l'opinion commune, suivant Humbert de Romans. Il faudrait entretenir continuellement un assez grand nombre de guerriers pour avoir la probabilité de pouvoir résister toujours aux Sarrasins ; il faudrait choisir pour cela, non des mercenaires, n'ayant en vue que leur solde, mais des hommes ayant le zèle de la foi ; non pas des homicides, ni des mauvais sujets, comme on avait fait jusqu'alors, mais des hommes s'abstenant du péché, parce que la justice de Dieu n'a point l'habitude de protéger les criminels. Ces premiers mourant, ou revenant, ou étant éliminés pour mauvaise conduite, il faudrait aussitôt leur en substituer d'autres. Pour leur entretien il serait facile d'y pourvoir sans compter le secours des laïques : 1° si, du trésor superflu des églises, en pierres, vases, vêtements et autres choses de cette nature, on achetait des revenus perpétuels ; 2° si dans chaque collégiale on députait à cet usage une ou deux prébendes ; 3° si on y appliquait les priures, où un petit nombre de moines vivent d'une manière scandaleuse ; 4° si on y appliquait de même les abbayes détruites et qu'il n'y a pas espérance de rétablir ; 5° si, dans les bénéfices vacants, on réservait pour cela les fruits d'une année ou de deux, ainsi que beaucoup d'autres moyens de cette espèce.

De tous ceux qui doivent avoir du zèle

pour cette affaire le Pape est celui qui doit en avoir le plus, parce que toutes les grandes affaires lui sont réservées ; parce que le Pape seul peut contraindre tout le clergé à y contribuer ; parce que seul il peut accorder une indulgence plénière, qui est le principal mobile ; parce que, si le chef se ralentit ou tremble, tous les membres trembleront ; parce qu'il est écrit au chapitre du *Deutéronome* qu'à l'approche du combat le prêtre se tiendra debout devant l'armée. Malgré tous les revers, le souverain Pontife, plus que tous les autres, ne doit point se désister de cette entreprise, et cela pour trois causes : 1^o pour le salut des chrétiens, dont beaucoup s'y sauvent, qui se damneraient autrement ; 2^o pour la répression des Sarrasins, qui autrement nous envahiraient sans obstacle ; 3^o à cause de l'espérance de triompher à la fin. « L'histoire de Charlemagne et d'autres font voir que les chrétiens finissent toujours par être vainqueurs. De plus nous voyons qu'on a récupéré bien des terres qu'ils occupaient d'abord, la Sicile, la Sardaigne, Gênes, la Catalogne, les îles, l'Espagne, excepté un petit coin. Enfin il n'est pas raccourci le bras du Seigneur qui a tué cent quatre-vingt-cinq mille Assyriens dans une nuit ¹. »

C'est avec cette grandeur de vue que Humbert de Romans envisage tout l'ensemble des croisades, tout l'ensemble des efforts que faisait et que devait faire la chrétienté pour repousser les agressions du mahométisme. Bien des écrivains myopes, Fleury est du nombre, n'y ont rien compris, n'y ont vu qu'une affaire de pèlerinage malentendu. De là des objections qui font pitié à qui voit de plus haut et plus loin et que Humbert de Romans a réfutées d'avance. Heureusement pour l'Europe et le monde, les Papes ont compris ; jamais ils ne perdront de vue cette grande entreprise. Et c'est assez naturel. Comme la chrétienté, l'Église catholique, vit tous les siècles et a reçu pour héritage toute la terre, il est naturel que ses Pontifes conçoivent des desseins qui embrassent tous les temps et tous les peuples jusqu'à la fin du

monde, et qu'ils y travaillent avec une invincible persévérance. Les rois chrétiens, même des plus illustres, préoccupés de leurs intérêts particuliers ou nationaux, penseront rarement au salut commun de la chrétienté ; les Pontifes romains y veilleront toujours. Lorsque les Turcs menaceront l'Europe chrétienne par terre et par mer, sans que les rois chrétiens divisés entre eux y mettent obstacle, les Pontifes romains briseront la prépondérance des Turcs par la victoire de Lépante ; les Pontifes romains abattront les Turcs sur les frontières de l'Allemagne par la main de Huniade et de Jean de Capistran, par la main de Sobieski de Pologne et de Charles de Lorraine.

Et quel sera le résultat final ? Aujourd'hui nous le voyons de nos yeux. Le mahométisme, concentré en lui-même comme un incendie par la main vigoureuse des Pontifes romains, se meurt et se consume lui-même ; les populations chrétiennes, si longtemps écrasées de son joug de fer, commencent à respirer quelque peu ; elles commencent à tourner leurs regards vers cette antique Rome, cette Église-mère, dont la séparation a fait leur malheur et dont l'union leur donne de nouveau la vie. Par suite de l'activité prodigieuse imprimée à l'Europe par les croisades, les Espagnols, après avoir reconquis leur propre pays, ont découvert et conquis tout un nouveau monde. Les Anglais pénètrent dans l'Inde et dans la Chine et ouvrent ces immenses pays à l'Évangile, comme une clef qui ouvre une porte sans le savoir ni le vouloir. Les Français pénètrent de même en Afrique. Les chrétiens ne voulaient d'abord que se défendre contre l'empire antichrétien de Mahomet et reconquérir Jérusalem. Avec bien des travaux et des peines ils n'y réussissent qu'à moitié ; mais ayez patience, Dieu leur donnera beaucoup plus qu'ils ne désiraient ; Dieu leur donnera le monde entier, y compris l'empire de Mahomet et Jérusalem, quand ils voudront. Tel est le résultat actuel (1843) des croisades.

Humbert de Romans, venant au second article, le schisme des Grecs, fait voir que l'Église est une, que toute l'Église universelle doit avoir un Pontife suprême, que c'est le

¹ *Excerpta Humberti de Romanis, de tractandis in concilio Lugdun.* Apud Marten., *Collect. ampliss.*, t. 8, col. 174-185. Mansi, *Concil.*, t. 24.

Pontife romain, que ce sont les Grecs qui ont fait le schisme, quelle en fut et en était encore la cause, combien ce schisme est préjudiciable à l'Église de Dieu, quelle sollicitude les Latins doivent avoir pour la réunion, que cette sollicitude appartient surtout au Pontife romain, quels sont les moyens et les obstacles de la réunion, ainsi que les remèdes à ces obstacles.

Ce soin regarde principalement le Pape : 1° parce qu'il est le vicaire du Seigneur Jésus-Christ, qui est descendu du ciel pour faire un peuple de deux, et le Pape devrait descendre en Grèce s'il y avait une espérance probable de réunir par là le bercail ; 2° parce qu'il est le père de tous, et qu'il devrait courir au-devant du fils prodigue encore résistant, afin de l'introduire dans la maison et de lui donner la première robe, c'est-à-dire lui rendre ses dignités ; 3° parce qu'il est le pasteur au milieu des brebis dispersées, lequel doit, laissant les autres, courir après celle qui s'est perdue ; 4° parce que l'époux de Rebecca s'affligeait de ce que ses deux enfants se battaient dans son sein ; 5° parce que le juge ne doit avoir en vue que de mettre fin aux discordes, disant avec Moïse : « Vous êtes frères, pourquoi vous tuer l'un l'autre ? » 6° parce que le pilote du navire doit faire en sorte qu'on rame de concert pour arriver au port du salut.

Pour procurer cette réconciliation une chose paraît nécessaire, la science de la langue. C'est par les différentes espèces de langues que la diversité des nations se rassemble dans l'unité de la foi. Autrefois la science se donnait par infusion, maintenant elle s'acquiert par l'étude ; ainsi en est-il des langues. On en voit l'utilité dans saint Jérôme et saint Augustin. Les nôtres devaient ainsi parcourir les livres des Grecs pour voir sur quoi ils s'appuient ; mais à peine se trouve-t-il dans la cour romaine quelqu'un qui sache lire leurs lettres ; les légats qu'on leur envoie ont besoin d'interprètes, dont on ne sait pas s'ils comprennent ou se trompent. Ensuite il serait nécessaire d'avoir en quantité les livres des Grecs, afin que les Latins eussent tous leurs écrits, théologiens, interprètes de l'Écriture, conciles, statuts, offices ecclésias-

tiques et histoires. Il est vraisemblable qu'on y trouve beaucoup de choses pour nous. On a eu soin de transférer ou traduire les livres de philosophie et de droit, mais non ceux de théologie, qui cependant sont les armes de notre milice. Les soldats ont soin de préparer contre eux des armes corporelles ; les ecclésiastiques ne s'occupent guère des armes spirituelles pour abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu.

Il paraît nécessaire encore d'y envoyer fréquemment des nonces solennels, comme Ézéchiass en envoya aux dix tribus séparées, pour qu'elles revinssent au Seigneur. Ces nonces visiteraient les Latins de l'Achaïe, y corrigeraient les abus, vivant à leurs propres frais, sans faire d'extorsions. Il faudrait, de plus, envoyer des explorateurs, des militaires, des marchands, ou des religieux, comme firent Moïse et Josué ; les recevoir eux-mêmes honorablement, et ne pas les avoir à mépris, comme le roi des fils d'Ammon fit aux envoyés de David ; attirer par des mariages ou d'autre manière quelques Grecs des plus considérables et des plus sages, qui enseigneraient comment il faut agir avec eux. Les Latins doivent s'abstenir de les opprimer. Que les grands, de part et d'autre, se rendent mutuellement des services de charité. Que nos livres soient traduits en leur langue, pour qu'ils puissent en profiter.

Il y avait trois points de discorde entre les Grecs et les Latins : l'empire, la foi et l'obéissance au Pape. Pour concilier le premier point, qui paraît le principal, on pourrait peut-être, moyennant une compensation, obtenir du prince latin de Morée la cession de sa principauté, ou bien ramener l'empereur grec à l'obéissance catholique par des mariages. Sur le second point, le meilleur remède, c'est que, pourvu que les Grecs s'accordent dans ce qui est de la substance de la foi et qu'ils ne condamnent pas nos rites, l'Église tolère les leurs autant qu'elle peut étendre la dispense. Le remède au troisième serait qu'on ne leur demandât point la plénitude de l'obéissance, pourvu que leur patriarche fût confirmé par le Pape et qu'ils reçussent les légats romains avec honneur. Telles sont les principales idées de Hum-

bert de Romans sur la réunion des Grecs ¹.

Quant aux choses à corriger dans l'Église des Latins, il faudrait statuer qu'on n'établirait point de fêtes nouvelles sans l'autorité de l'Église romaine; que, sauf les fêtes principales, il fût permis de travailler après avoir entendu l'office; car la multiplicité des fêtes multiplie les péchés dans les cabarets et ailleurs, et puis les jours ouvrables suffisent à peine aux pauvres pour se procurer leur vie. Enseigner et apprendre mieux le chant dans toutes les églises. Abréger l'office divin de manière qu'il fût dit et entendu dévotement et entièrement. Pour l'Église romaine le principal est d'abréger la vacance du siège. Diminuer le nombre des ordres mendiants, ne souffrir que ceux qui sont approuvés et confirmés et dont la vie et la doctrine sont exemplaires. Choisir et promouvoir les prélats avec plus d'attention, rendre la déposition des mauvais plus facile, pour ne pas laisser impunis leurs scandales. Les visiter plus souvent, et référer de leur vie et de leur renommée au souverain Pontife.

Pour ce qui est de l'empire, établir un vicair pendant la vacance; statuer que le roi d'Allemagne se ferait, non plus par l'élection, mais par succession, et qu'il se contenterait désormais de ce royaume; par ce moyen on le craindrait plus, et la justice s'observerait mieux dans le royaume teutonique. Quant à l'Italie, y établir un roi ou deux, sous certaines lois et statuts, avec le consentement des communes et des prélats, pour régner par succession, mais pouvant en certains cas être déposés par le Siège apostolique ².

Un écrit non moins remarquable, et qui achèvera de nous faire connaître le grand cœur et le grand zèle de Humbert de Romans, c'est une lettre qu'il écrivit, en 1255, aux religieux de son ordre, dont il était alors général: « Je mande à votre charité que, parmi les nombreux désirs de mon cœur que la charge du gouvernement réveille sans cesse en moi, celui-ci n'est pas le moindre, savoir: que, par le ministère de notre ordre, les chrétiens schismatiques soient ramenés à

l'unité de l'Église, et le nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ porté devant les perfides Juifs, devant les Sarrasins, depuis si longtemps trompés par leur faux prophète, devant les païens idolâtres, devant les Barbares et devant toutes les nations, afin que nous soyons ses témoins et le salut de tous jusqu'aux extrémités de la terre.

« Mais à cela il y a deux obstacles: le premier, l'ignorance des langues, qu'à peine quelque frère veut apprendre, beaucoup préférant dans leurs études une curiosité multiple à l'utilité. L'autre obstacle est l'amour du sol natal, dont la douceur enlace tellement un grand nombre, la nature n'étant pas encore transformée en grâce chez eux, qu'ils ne veulent point sortir de leur terre et de leur parenté, ni oublier leur peuple, mais vivre et mourir entre leurs parents et leurs connaissances, sans s'effrayer de cet exemple du Sauveur, qui n'a pas voulu que sa mère même le trouvât parmi ces sortes de personnes.

« Réveillez-vous, frères que Dieu appelle, et voyez si l'on trouve rien de semblable dans nos modèles, les apôtres. N'étaient-ils pas tous Galiléens? et qui d'entre eux resta dans la Galilée? Ne se sont-ils pas répandus, l'un dans l'Inde, l'autre dans l'Éthiopie, l'autre en Asie, l'autre dans l'Achaïe? N'est-ce point ainsi dispersés, au long et au large, par les diverses nations, qu'ils ont produit dans le monde le fruit que nous voyons?

« Que si quelqu'un dit: « Cela nous est difficile, nous, nous ne pouvons les imiter. » Malheur à nous, si nous voulons être prédicateurs, de nous écarter des traces de ces prédicateurs! Jamais nos frères primitifs n'ont ainsi parlé, eux que notre saint père, le bienheureux Dominique, dispersa tous, dès leur noviciat, par tout l'univers. Que jamais une pensée aussi abjecte ne monte dans vos cœurs, frères élus de Dieu; mais, considérant que nous sommes appelés à la perfection et à une obéissance prompte, exposons-nous à tout pour le salut des âmes et la gloire du Sauveur. Si donc quelqu'un, par l'inspiration de la grâce divine, se trouve disposé à apprendre l'arabe, l'hébreu, le grec ou une autre langue barbare, pour acquérir en son

¹ Martène, *Collect. ampliss.*, etc., t. 8, col. 185-195. Mansi, *Concil.*, t. 24. — ² Martène, *Collect. ampliss.*, col. 196-198. Mansi, *Concil.*, t. 24.

temps la récompense d'une œuvre salutaire ; si, de plus, il se trouve prêt à quitter sa patrie, pour aller soit à la Terre-Sainte, soit en Grèce, soit dans les pays voisins des infidèles, qui ont tant besoin de frères dévoués à tout souffrir pour le nom de Jésus-Christ, je le prie de m'écrire ses sentiments à cet égard¹. »

L'empereur grec Michel Paléologue craignait toujours d'être attaqué par Charles, roi de Sicile, et, en même temps qu'il se préparait à soutenir la guerre, il ne cessait point d'envoyer par mer de fréquentes ambassades en cour de Rome, et d'autant plus que les Papes changeaient plus souvent. Le but de ces ambassades était l'union des Églises, et l'empereur s'efforçait d'y faire concourir le patriarche Joseph et les évêques ; mais ils ne l'écoutaient que par complaisance et par manière d'acquiescement ; car ils n'osaient lui résister ni le contredire ouvertement, et toutefois ils croyaient que leur Église demeurerait dans l'indépendance et l'autorité dont elle était en possession, sans être en danger de subir la juridiction des Latins, qu'ils regardaient comme des marchands et des artisans. Il ne leur venait pas dans l'esprit que ce dessein de l'empereur pût s'exécuter en un moment. Ils croyaient qu'il en arriverait comme de tant d'autres tentatives des empereurs précédents, qui avaient manqué par des obstacles survenus, ou que, si la négociation avait quelques succès, le schisme ne cesserait pas pour cela. Ils ne laissaient pas de traiter amiablement les Frères mineurs et les autres Italiens, comme les tenant pour chrétiens, sans disputer avec eux. Telles étaient les dispositions des Grecs de Constantinople, suivant l'historien Pachymère, l'un d'entre eux².

Quand le saint Pape Grégoire X fut élu, l'empereur Michel apprit par la renommée que c'était un homme vertueux et zélé pour l'union des Églises, et Grégoire, en revenant de Syrie, lui envoya des Frères mendiants le complimenter, lui faire part de son élection, et lui témoigner son ardent désir pour l'union, ajoutant que, si l'empereur la souhai-

taut de son côté, il n'en aurait jamais une plus belle occasion que sous son pontificat. Or les Grecs étaient persuadés que Michel ne cherchait la paix que par la crainte du roi de Sicile et que Grégoire la désirait de bonne foi. En effet il y pensa dès le commencement de sa promotion, comme il le témoigne lui-même dans la lettre qu'il écrivit depuis à Michel, et il résolut de lui envoyer des nonces et des lettres, pour l'inviter au concile, dès le temps qu'il en fit la convocation ; mais, par le conseil des cardinaux, il attendit qu'il eût reçu la réponse de Michel aux dernières lettres du Pape Clément IV, afin d'envoyer ses nonces mieux instruits.

En effet l'empereur Michel envoya un Frère mineur, nommé Jean Parastron, Grec d'origine, qui savait très-bien la langue et avait un zèle ardent pour l'union, dont il conférait souvent avec le patriarche et les évêques, et témoignait une grande estime des cérémonies et des usages des Grecs. Ce frère apporta au Pape des lettres de l'empereur, où il disait avoir espéré que le souverain Pontife, en revenant de Syrie, passerait à Constantinople, qu'il y eût été reçu avec l'honneur et le respect qui lui sont dus, et que sa puissance aurait été d'un grand poids pour l'union. Le saint Pape, dans la joie que lui causa cette lettre, envoya à l'empereur quatre autres Frères mineurs, Jérôme d'Ascoli, depuis Pape sous le nom de Nicolas IV, Raymond Bérenger, Bonnegrâce de Saint-Jean, depuis général de l'ordre, et Bonaventure de Mugel. Il les chargea d'une lettre où il dit que, suivant le projet d'union formé par les deux Papes Urbain et Clément, il faut commencer par convenir, touchant la foi, selon la formule qu'ils en avaient envoyée ; ce qui étant fait, il prie l'empereur de se trouver au concile avec les autres princes catholiques, ou d'y envoyer des apocrisaires de grande autorité, et enfin de renvoyer promptement ces quatre nonces, afin qu'ils pussent être de retour, avant la tenue du concile, assez à temps pour en préparer la matière. La lettre est du 24 octobre 1272¹.

Le Pape écrivit aussi à Joseph, patriarche

¹ Martène, *Thesaur. Anecd.*, t. 4, col. 1707 et 1708.
— ² Pachym., l. 7, c. 10.

¹ Labbe, t. 11, p. 942. Raynald, ann. 1272, n. 25.
Wadding, ann. 1272, n. 3.

de Constantinople, l'exhortant de concourir à l'union et de venir en personne au concile. Il donna aux nonces une instruction contenant la forme de la profession de foi et de reconnaissance de la primauté du Pape que doivent donner l'empereur et les prélats de l'Église grecque. Il les autorisa à donner un sauf-conduit aux apocrisiaires de l'empereur, à l'effet de venir au concile ; enfin il leur donna des lettres de recommandation pour tous les prélats et les princes chez lesquels ils passeraient, particulièrement pour Charles, roi de Sicile, qu'il pria aussi d'accorder sûreté aux ambassadeurs de l'empereur grec¹.

L'empereur Michel pressait toujours cette affaire de l'union des Églises, et, un jour que le patriarche Joseph, les évêques et quelques-uns du clergé étaient assemblés autour de lui, il leur en parla avec beaucoup de poids, y mêlant, comme à son ordinaire, de la terreur. Il leur montrait qu'on pouvait traiter avec les Latins sans aucun danger, et leur apportait l'exemple de ce qui s'était passé, suivant les instructions que lui en avaient données l'archidiacre Méliténote, Georges de Chypre et le rhéteur Holobole. Il leur représentait donc que l'empereur Jean Vatace, les évêques et le patriarche Manuel avaient envoyé des évêques pour promettre de célébrer la liturgie avec les Latins et de faire mention du Pape, pourvu qu'il s'abstint d'envoyer du secours aux Latins qui étaient à Constantinople. L'empereur fit remarquer à l'assemblée des prélats la différence de l'état des affaires en ce temps-là et au temps présent ; il leur représenta les lettres des évêques d'alors, où, sans accuser aucunement les Latins d'hérésie, ils les priaient simplement d'ôter du Symbole l'addition *Filioque*, la laissant dans leurs autres écrits. Il leur représentait encore que les Grecs ne faisaient point de difficulté de communiquer avec les Latins dans les plus grands sacrements, ni de les recevoir, s'ils voulaient embrasser leur rite, en changeant seulement de langue. « Qu'y a-t-il contre les canons, ajoutait-il, de nommer le Pape dans les prières, puisque c'est l'usage d'y nommer

tant d'autres qui ne sont point Papes, quand ils se trouvent présents ? Le mal est encore moindre de le nommer frère et premier, puisque le mauvais riche nommait bien Abraham son père, quoiqu'il en fût éloigné en toutes manières. Et si nous accordons encore les appellations, y aurait-il presse à passer la mer pour aller plaider si loin ? »

L'empereur ayant ainsi parlé, le patriarche s'attendait que le cartophylax Jean Veccus le réfuterait aussitôt ; mais, voyant que la crainte le retenait, il lui commanda, sous peine d'excommunication, de déclarer quel était son jugement touchant les Latins. Veccus, pressé des deux côtés, avoua franchement qu'il aimait mieux s'exposer à la peine temporelle qu'à la peine spirituelle, et, s'expliquant au fond, il dit : « Quelques-uns ont le nom d'hérétiques sans l'être, d'autres le sont sans en avoir le nom ; les Latins sont de ce genre. » Ce discours rassura fort le patriarche et irrita l'empereur, qui, ne pouvant le souffrir, rompit aussitôt l'assemblée.

Quelques jours après il fit accuser Veccus devant le concile d'avoir prévariqué dans une ambassade. Veccus soutint que l'accusation était surannée, et que sa véritable partie était l'empereur, contre lequel il ne pouvait se défendre. Les évêques s'excusèrent de prendre connaissance de l'affaire, disant qu'un clerc du patriarche ne pouvait être jugé sans sa permission ; mais le patriarche n'avait garde de le permettre, car, ayant trouvé un tel défenseur de son opinion, il voulait la soutenir. Ainsi cette tentative de l'empereur fut inutile. Cependant Veccus alla le trouver et le supplia de n'avoir point de ressentiment contre lui, puisqu'il n'était point coupable. Il offrit même de quitter sa dignité de cartophylax et ses revenus plutôt que de faire un schisme dans l'Église ou de perdre les bonnes grâces de l'empereur ; enfin il se soumettait à l'exil. L'empereur, voulant couvrir sa honte qu'il avait de sa colère par une apparence d'humanité, le renvoya chez lui sans rien dire. Veccus, ne s'attendant qu'à être exilé, se réfugia dans la grande église ; mais l'empereur, voyant qu'il ne pouvait venir à bout de son dessein, lui envoya un ordre de venir le trouver, le trai-

¹ Labbe, p. 948. Wadding, n. 7, etc.

tant avec toute sorte d'honneur, et, quand il se fut mis en chemin, il le fit mettre en prison.

Ensuite l'empereur, se servant des savants qu'il avait auprès de lui, dont les principaux étaient l'archidiacre Méliténote et Georges de Chypre, composa un écrit où il prouvait, par des histoires et des autorités, que la doctrine des Latins était sans reproches, et l'envoya au patriarche, avec ordre d'y répondre incessamment, mais seulement par les histoires et par les passages de l'Écriture, déclarant qu'il ne recevrait pas ce que le patriarche avancerait de lui-même. L'empereur parlait avec cette confiance, ne croyant pas que personne entreprit de lui répondre après qu'il s'était assuré de Veccus, mais le patriarche avec son concile, ayant délibéré sur cet écrit, assembla ceux qui étaient dans ses sentiments. Eudoxe, sœur de l'empereur, se trouva aussi à cette assemblée, ainsi que tout ce qu'il y avait de moines et de savants opposés aux Latins.

On lut l'écrit de l'empereur, et le moine Job Josite se chargea d'y répondre avec le secours de quelques autres, entre lesquels était l'historien Georges Pachymère, de qui nous tenons ce récit. La réponse, étant composée, fut lue dans l'assemblée ; on y corrigea les expressions qui semblaient trop dures pour l'empereur, et on la lui envoya. « L'empereur, l'ayant lue exactement, se trouva frustré de son espérance, dit toujours Pachymère, et, feignant de la mépriser, il différa de la faire lire publiquement ; puis, voyant son entreprise manquée de ce côté-là, il résolut de gagner Veccus. »

Pour cet effet il lui fit donner dans sa prison tous les passages de l'Écriture et des Pères qui paraissaient favorables aux Latins, notamment les écrits que Nicéphore Blemmides avait composés là-dessus quelques années auparavant, et, comme Veccus était un homme droit, aimant en tout la vérité, il commença à douter s'il ne s'était point trompé jusqu'alors ; car il avait plus étudié les auteurs profanes que les saintes Écritures. Il demanda à voir les livres entiers dont on avait tiré ces passages, afin de les lire exactement et de se persuader solidement de la

créance des Latins, s'il la trouvait véritable, ou pour dire les raisons qui l'empêchaient de s'y rendre. L'empereur le tira de prison et lui fit donner les livres, pour les étudier à loisir ; ce qu'il fit avec tant de succès qu'il trouva la réunion facile et qu'on ne pouvait reprocher aux Latins que l'addition au Symbole. Il fut touché entre autres du passage de saint Cyrille, qui dit : « Le Saint-Esprit est substantiellement de tous les deux, c'est-à-dire du Père par le Fils ; » et de celui de saint Maxime, qui dit dans sa lettre à Rufin : « Par où ils montrent qu'ils ne disent pas que le Fils soit la cause du Saint-Esprit, mais qu'il procède de lui, et prouve par là l'union et l'inséparabilité de la substance. » Enfin saint Athanase dit : « On reconnaît le Saint-Esprit au rang des personnes divines en ce qu'il procède de Dieu par le Fils et n'est pas son ouvrage, » comme disent les hérétiques. Veccus, ayant ainsi mis sa conscience en repos, se déclara pour la paix, et l'empereur en conçut dès lors une grande espérance. Il pressait donc les évêques d'y consentir, afin de ne pas retenir plus longtemps les nonces du Pape.

Avant que Veccus se fût déclaré, le moine Job, craignant que le patriarche Joseph ne cédât aux instances de l'empereur, lui conseilla de faire une déclaration par écrit, de l'envoyer à tous les fidèles et de la confirmer par serment, pour montrer qu'il ne voulait point la réunion avec les Latins. Le patriarche suivit ce conseil ; mais, avant que d'envoyer la déclaration, il voulut sonder les évêques pour savoir s'ils tiendraient ferme jusqu'à la fin. Les ayant assemblés, il leur fit lire la déclaration, et tous, excepté les plus prévoyants, y consentirent et y souscrivirent. L'empereur fut fort affligé que le patriarche se fût engagé de la sorte ; car autant il souhaitait que l'union se fit, autant souhaitait-il que ce fût par le patriarche ; mais la conversion de Veccus le consola.

Il renvoya donc au Pape deux de ses nonces, Raymond Bérenger et Bonaventure de Mugel, tous deux Frères mineurs, envoyés l'année précédente à Constantinople, et retint les deux autres pour les envoyer avec ses ambassadeurs. Il chargea ces deux-ci d'une

lettre où il témoigne la joie que lui a donnée la lettre du Pape et son empressement pour l'union des Églises, se remettant aux nonces pour instruire le Pape des bonnes dispositions où ils ont laissé les Grecs. Il représente combien cette union sera utile à la guerre contre les infidèles, et prie le Pape de procurer la sûreté du voyage des ambassadeurs qu'il promet d'envoyer incessamment au concile¹.

Le Pape, dans sa réponse, témoigne quelque défiance, en disant : « Plusieurs personnes considérables assurent que les Grecs tirent en longueur le traité d'union par des discours artificieux et peu sincères ; c'est pourquoi ils ont souvent voulu nous détourner de vous envoyer des nonces ; ce que nous vous écrivons pour vous exciter d'autant plus à procéder en cette affaire efficacement et sincèrement, afin de fermer la bouche à ceux qui parlent ainsi, et qui remarquent le long séjour de nos nonces, et disent que l'on a souvent affecté de tels délais, espérant quelque occasion imprévue de rompre la négociation. » La lettre est datée de Lyon, le 23 novembre 1273. En même temps le Pape écrivit à Philippe, empereur titulaire de Constantinople, et à Charles, roi de Sicile, pour les prier de donner entière sûreté aux ambassadeurs de Paléologue².

L'empereur grec choisit enfin des ambassadeurs pour le concile de Lyon ; ce furent Germain, ancien patriarche de Constantinople, Théophane, métropolitain de Nicée ; entre les sénateurs, Georges Acropolite, grand-logothète, qui a écrit l'histoire des empereurs précédents, Panaret, maître de la garde-robe, et le grand-interprète, surnommé de Bérée. Ils s'embarquèrent sur deux galères, les deux prélats dans l'une, dans l'autre les ambassadeurs de l'empereur, hors le grand-logothète. Ils portaient plusieurs offrandes pour l'église de Saint-Pierre, des parements, des images à fond d'or, des compositions de parfums précieux ; de plus, un tapis destiné pour le grand autel de Sainte-Sophie, de couleur de rose, tissu d'or et semé de perles³.

Quand ils furent partis, l'empereur, ne pouvant se résoudre à rompre avec le patriarche Joseph, qui lui avait donné l'absolution, fit avec lui une convention qu'il quitterait le palais patriarcal et se retirerait au monastère de la Périblepte, conservant ses privilèges et sa nomination dans les prières ; que si la négociation ne réussissait pas, par quelque raison que ce fût, il rentrerait dans son palais et n'aurait aucun ressentiment contre les évêques de ce qui s'était passé ; mais que, si la négociation réussissait, il céderait absolument, et en ferait un autre patriarche, puisqu'il ne croyait pas pouvoir revenir contre son serment de ne jamais consentir à l'union. Suivant cette convention Joseph se retira au monastère de la Périblepte, le 11 janvier 1274.

Cependant l'empereur craignait fort que les évêques ne voulussent pas consentir à l'union, d'autant plus que Veccus leur avait parlé plusieurs fois et leur avait apporté les passages des Pères sans les avoir persuadés. L'empereur les accusait donc de ne lui être pas soumis et de lui donner des malédictions, à cause de la violence qu'il avait faite à ceux qui avaient plié et auxquels ils en faisaient des reproches. Toutefois il voulut encore essayer de les gagner par la douceur, et, les ayant assemblés et fait asseoir autour de lui, il leur dit : « Je ne travaille à la paix que dans le dessein d'éviter de cruelles guerres et d'épargner le sang des Roméens ou des Grecs, sans toutefois rien innover dans l'Église. Or la négociation avec l'Église romaine se rapporte à trois articles : la primauté, les appellations et la nomination du Pape dans la prière, dont chacun, bien examiné, se réduit à rien ; car quand le Pape viendra-t-il ici prendre la première place ? Qui s'avisera de passer la mer et de faire un si grand voyage pour la poursuite de ses droits ? Enfin quel inconvénient y a-t-il de faire mention du Pape dans la grande église quand le patriarche célèbre la liturgie ? Combien de fois nos pères n'ont-ils pas usé de semblables condescendances ! Cependant j'apprends que vous, je dis même les évêques, vous vous éloignez de ceux qui entrent dans celle-ci ; vous voulez nous di-

¹ Raynald, ann. 1273, n. 44. Labbe, t. 11, p. 350. —

² *Ibid.* — ³ Pachym., l. 5, c. 7.

viser, et vous nous donnez des malédictions, comme si nous ne voulions pas en demeurer là, mais vous forcer à changer nos usages et à parler en tout comme les Latins. C'est ce qu'il faut maintenant éclaircir. Que chacun donc dise ce qu'il en pense, sans s'arrêter à son sens particulier, mais ayant en vue le bien de l'Église. »

Les évêques nièrent absolument avoir donné des malédictions à l'empereur, s'offrant à en recevoir le châtiment s'ils en étaient convaincus ; mais ils ne disconvinrent pas qu'ils ne fussent partagés de sentiments, parce que chacun est libre de suivre l'avis qui lui semble le plus raisonnable et même d'en changer. Ils ajoutèrent qu'il ne leur était pas permis par les canons de dire leur avis en commun sans le patriarche, auquel ils étaient soumis, mais qu'ils le diraient chacun en particulier, s'ils étaient interrogés. L'empereur les interrogea donc, et lorsqu'un refusa tous les trois articles, disant qu'il fallait conserver à la postérité la tradition qu'ils avaient reçue ; que, si l'État était menacé de quelques périls, ce n'était pas à eux de se mettre en peine, sinon pour prier, mais que c'était à l'empereur de ne rien omettre pour procurer la sûreté publique par d'autres moyens. Quelques-uns accordaient la primauté et l'appellation, parce qu'on pouvait le faire de parole sans venir à l'exécution ; mais, de nommer le Pape à la prière, ils disaient que c'était communiquer avec ceux qui avaient altéré le symbole de la foi. Xiphilin, grand-économiste de l'Église de Constantinople, usant de la confiance que lui donnaient son grand âge et sa familiarité avec l'empereur, lui prit les genoux, et le conjura de prendre garde qu'en voulant détourner une guerre étrangère il n'en excitât au dedans une plus dangereuse.

L'empereur demeura quelques jours en repos et apprit que les ecclésiastiques étaient en grande agitation, parce que ceux qui étaient demeurés opiniâtres dans le schisme et ceux qui avaient cédé à ses instances se regardaient mutuellement comme excommuniés. Alors il composa un écrit au sujet de la soumission qui lui était due, et le leur fit souscrire à tous, afin de pouvoir dire qu'il

avait leurs souscriptions, quoique sur un autre sujet. Ensuite il envoya faire des recherches dans leurs maisons, sous prétexte qu'elles lui appartenaient toutes, comme ayant conquis Constantinople, et qu'il les avait données gratuitement à ceux qui lui étaient affectionnés, mais qu'il révoquait cette grâce à l'égard des rebelles et leur faisait payer le loyer pour la jouissance passée. Sous ce prétexte on saisissait et on enlevait les meubles. On préparait sur mer des bâtiments pour envoyer en exil les coupables, et, en effet, on en transporta dans diverses îles et dans des villes éloignées ; quelques-uns se soumirent à la volonté de l'empereur avant que de sortir du port et revinrent.

Le clergé grec, voyant donc le péril qui le menaçait, supplia l'empereur de suspendre les effets de sa colère jusqu'au retour des ambassadeurs qu'il avait envoyés au Pape ; mais ils n'obtinrent rien, quelques instances qu'ils fissent ; au contraire on leur déclara expressément qu'ils seraient réputés criminels de lèse-majesté s'ils ne donnaient leurs souscriptions. Et comme quelques-uns s'en défendaient, craignant que l'empereur n'ajoutât aux articles de l'union, il publia une déclaration, scellée en or, où il promettait, sous des malédictions et des serments terribles, qu'il n'obligerait personne d'ajouter au Symbole un iota, et ne demanderait autres choses que les trois articles de la primauté, de l'appellation et de la nomination aux prières, et encore de parole seulement et par condescendance. Il ajoutait de grandes menaces contre quiconque n'obéirait pas. Les ecclésiastiques, rassurés par cette déclaration, souscrivirent, hors quelques-uns, qui furent exilés, et rappelés quelque temps après, s'étant soumis, en sorte qu'il n'y eut personne dans le clergé qui n'obéît ¹.

Cependant le saint Pape Grégoire X, étant parti de Florence, traversait la Lombardie, travaillant à réconcilier les villes et les factions, mais n'y réussissant pas toujours. La ville de Milan était au pouvoir de Napoléon de la Torre, chef de la faction qui avait banni l'archevêque Otton Visconti. L'archevêque

¹ Pachym., l. 5, c. 18 et 19.

accompagnait le Pape et croyait par ce moyen pouvoir rentrer dans son siège; mais, quand on sut que l'animosité de la faction opposée était encore extrême, le Pape lui conseilla de demeurer à Plaisance au sein de sa famille, et de venir de là au concile de Lyon, espérant le faire rentrer dans son siège plus tard. Grégoire X fut reçu magnifiquement par Napoléon, seigneur de Milan. Un chroniqueur prétend que le Pape se laissa peu voir des Milanais et qu'il partit fort mécontent du parti de Napoléon; mais il n'y paraît guère, car le Pape donna au frère de ce seigneur, Raymond de la Torre, le patriarcat d'Aquilée, le siège le plus riche après celui de Rome, et le dispensa même de venir au concile de Lyon, jugeant sa présence plus nécessaire dans l'Église d'Aquilée, vacante depuis longtemps¹.

En arrivant à Lyon saint Grégoire X tomba malade de la fatigue du chemin, en sorte qu'il ne put assister à la messe solennelle le jour de la dédicace de Saint-Pierre de Rome, qui est le 18 novembre. Il venait de faire cinq cardinaux, tous recommandables par leur mérite. Les deux principaux étaient Pierre de Tarentaise, archevêque de Lyon, qui devint cardinal-évêque d'Ostie et enfin pape sous le nom d'Innocent V. C'était un religieux de Saint-Dominique, docteur fameux dans son ordre, et qui avait enseigné à Paris après saint Thomas; il était provincial quand Grégoire X le fit archevêque de Lyon, en 1272, et cardinal l'année suivante. Le plus célèbre de ses collègues fut saint Bonaventure, général des Frères mineurs, qui était occupé à laver la vaisselle à la cuisine quand on lui apporta les insignes de cardinal de la sainte Église romaine.

Le saint Pape avait envoyé ordre à un autre saint de venir au concile général de Lyon, savoir saint Thomas d'Aquin. Il était à Naples, où il avait été envoyé en 1272, après le chapitre général de l'ordre tenu à la Pentecôte à Florence. L'université de Paris écrivit à ce chapitre, demandant instamment qu'on lui renvoyât le saint docteur; mais le roi Charles de Sicile l'emporta, et obtint que

Thomas vint enseigner dans la ville capitale de sa patrie, dont il avait refusé l'archevêché. Ce prince lui assigna une pension d'une once d'or par mois. Ce fut là que le saint docteur continua la troisième partie de sa *Somme* jusqu'au traité de la Pénitence, qu'il laissa inachevé. Ce fut aussi à Naples, en 1273, que saint Thomas vit en songe frère Romain, neveu du Pape Nicolas III, auquel il avait cédé sa chaire de théologie à Paris et qui était mort depuis peu. Thomas lui demanda si la vision de Dieu par essence était telle qu'on la décrivait dans les livres, Romain répondit : « On le voit d'une manière plus noble, et vous le saurez bientôt. »

Thomas partit donc de Naples pour se rendre à Lyon, suivant l'ordre du Pape, et prit avec lui le traité qu'il avait fait contre les Grecs, par ordre d'Urbain IV, pour les convaincre d'erreur et de schisme. Sa santé était dès lors en mauvais état, ce qui ne l'empêcha point de partir vers la fin de janvier 1274. On lui donna pour compagnon de voyage le Père Renaud de Piperne, qu'on chargea de prendre soin de lui, parce qu'il était si peu occupé de son corps qu'il aurait souvent oublié de pourvoir aux plus indispensables nécessités si quelqu'un n'y eût veillé particulièrement.

Thomas, ayant trouvé sur sa route le château de Magenza, y passa quelque temps pour voir Françoise d'Aquin, sa nièce, mariée au comte de Cécán. Là sa maladie augmenta considérablement, et il fut pris d'un dégoût général pour toute sorte de nourriture. Comme on le pressait un jour de dire ce qu'il avait envie de manger, il répondit, pour se délivrer des importunités de ses parents, qu'il mangerait peut-être d'un certain poisson très-commun en France, mais fort rare en Italie. On se donna toutefois tant de mouvements qu'on en trouva et qu'on lui en servit; mais il ne voulut point y toucher, par esprit de mortification. Ce dégoût universel étant un peu diminué et ses forces commençant à revenir, il continua sa route, malgré la certitude qu'il avait que sa dernière heure n'était pas éloignée. Cependant les fatigues du voyage redoublèrent son mal, et la fièvre devint si violente qu'il fut obligé de s'arrê-

¹ Muratori, *Annali d'Italia*, 1273. Mansi, *Concil.*, t. 24, p. 61.

ter à Fossa-Nova, célèbre abbaye de Cîteaux, au diocèse de Terracine.

La première chose qu'il fit en y entrant fut d'aller saluer le Saint-Sacrement selon sa coutume. La face prosternée contre terre, il répandit son âme en présence de Celui qui devait l'appeler bientôt dans son royaume. Ayant ensuite passé dans le cloître, il y prononça ces paroles du Psalmiste : « C'est ici pour toujours le lieu de mon repos. » On le mit dans l'appartement de l'abbé, où il demeura malade plus d'un mois. Les religieux de Fossa-Nova lui donnèrent toutes les marques possibles de respect et de vénération. Ils se disputèrent l'avantage de le servir, s'estimant heureux de pouvoir être utiles à un homme qu'ils regardaient comme un ange revêtu d'un corps mortel. Ils étaient aussi surpris qu'édifiés de sa patience, de son humilité, de son recueillement et de sa ferveur dans la prière.

Plus le saint voyait approcher l'heure de sa mort, plus il soupirait après le moment heureux qui devait le faire entrer dans la gloire de son Dieu. On l'entendait répéter continuellement ces paroles de saint Augustin : « Je ne commencerai à vivre véritablement, ô mon Dieu ! que lorsque je serai entièrement rempli de vous et de votre amour. Maintenant je suis à charge à moi-même, parce que je ne suis point encore assez plein de vous. » Les religieux de Fossa-Nova l'ayant prié de leur expliquer le Cantique des cantiques, comme saint Bernard l'avait fait autrefois en pareille circonstance : « Donnez-moi, leur dit-il, l'esprit de saint Bernard, et je me rendrai à ce que vous exigez de moi. » Il céda pourtant à la fin à leurs instances réitérées et leur dicta une courte explication de ce livre mystérieux.

Cependant notre saint se trouva fort mal. Sa faiblesse devint si grande qu'après s'être recommandé aux prières des religieux qui l'environnaient, il les conjura de le laisser seul afin qu'il pût consacrer uniquement à Dieu le peu de moments qu'il avait encore à vivre. Quand il se vit en liberté il produisit, avec les sentiments de la foi la plus vive, des actes d'adoration, d'amour, de remerciement, d'humilité et de contrition. Il fit ensuite une

confession générale de toute sa vie au Père Renaud, et cela avec une grande abondance de larmes. Ce n'était pas qu'il eût commis des crimes ; mais son amour pour Dieu lui représentait les fautes les plus légères comme des infidélités considérables ; car ceux auxquels il avait manifesté son intérieur ont toujours été persuadés qu'il ne s'était jamais rendu coupable d'aucun péché mortel. Il dit au Père Renaud, avant de mourir, qu'il remerciait Dieu de l'avoir constamment prévenu par sa grâce, de l'avoir toujours conduit comme par la main, et d'avoir préservé son âme de ces chutes qui détruisent la charité ; puis, à l'exemple de saint Augustin, il ajouta que c'était par un pur effet de la miséricorde divine qu'il avait été délivré de tous les péchés dans lesquels il n'était pas tombé.

Le saint docteur, ayant reçu l'absolution avec tous les sentiments d'un parfait pénitent, demanda le saint Viatique. Pendant que l'abbé et ses religieux se préparaient à le lui apporter, il pria ceux qui étaient autour de son lit de le mettre sur la cendre, afin de pouvoir, dit-il, recevoir Jésus-Christ avec plus de respect. Ce fut ainsi qu'il voulut attendre le Sauveur, malgré l'extrême faiblesse où il était réduit. Lorsqu'il vit la sainte hostie entre les mains du prêtre, il prononça les paroles suivantes, avec une tendresse de dévotion qui tira les larmes des yeux de tous les assistants : « Je crois fermement que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, est dans cet auguste sacrement. Je vous adore, ô mon Dieu et mon Sauveur ! Je vous reçois, ô vous qui êtes le prix de ma rédemption et le viatique de mon pèlerinage, vous pour l'amour duquel j'ai étudié, travaillé, prêché et enseigné ! J'espère n'avoir rien avancé de contraire à votre divine parole, ou, si cela m'est arrivé par ignorance, je me rétracte publiquement et soumetts tous mes écrits au jugement de la sainte Église romaine. » Le saint, s'étant ensuite recueilli pour former quelques actes de religion, reçut la sainte communion, et ne permit qu'on le reportât sur son lit que lorsqu'il eut fait son action de grâces. Comme ses forces diminuaient de plus en plus, il voulut qu'on lui administrât le sacrement de l'Extrême-

Onction tandis qu'il était encore en parfaite connaissance. Il répondit lui-même distinctement à toutes les prières de l'Église.

Il resta tranquille après cela, jouissant d'une paix profonde qui se manifestait par la sérénité de son visage. On l'entendait répéter souvent : « Bientôt, bientôt le Dieu de toute consolation mettra le comble à ses miséricordes et remplira tous mes desirs ; bientôt je serai rassasié en lui, et je boirai du torrent de ses délices. Il m'enivra de l'abondance de sa maison et me fera contempler la véritable lumière dans son essence, qui est la source de vie. » S'étant aperçu que ceux qui l'environnaient fondaient en larmes, il leur dit pour les consoler qu'il voyait arriver la mort avec joie parce qu'elle était un gain pour lui ; et comme le Père Renaud lui marquait le regret qu'il avait de ne pas le voir triompher des ennemis de l'Église dans le concile de Lyon et occuper une place où il pourrait rendre des services importants à l'épouse de Jésus-Christ, il répondit avec son humilité ordinaire : « J'ai toujours demandé à Dieu, comme une rare faveur, de mourir en simple religieux, et je le remercie présentement de la bonté qu'il a eue de m'exaucer. En m'appelant au séjour de la gloire dans un âge si peu avancé il m'a fait une grâce qu'il a refusée à plusieurs de ses serviteurs. Ne vous attristez donc pas sur le sort d'un homme qui est pénétré de la joie la plus vive. »

Il témoigna ensuite sa reconnaissance à l'abbé et aux religieux de Fossa-Nova pour tous les actes de charité qu'ils avaient exercés à son égard. Un religieux de la communauté lui ayant demandé ce qu'il fallait faire pour vivre dans une fidélité perpétuelle à la grâce : « Quiconque, répondit-il, marchera sans cesse en la présence de Dieu, sera toujours prêt à lui rendre compte de ses actions et ne perdra jamais son amour en consentant au péché. » Ce furent là ses dernières paroles. Il pria encore quelques moments, puis s'endormit dans le Seigneur, le 7 mars 1274, un peu après minuit, dans la quarante-huitième année de son âge.

Le bruit de sa mort ne se fut pas plutôt répandu qu'on accourut de toutes parts pour

assister à ses funérailles. Quelques religieux de Fossa-Nova et plusieurs autres personnes malades furent miraculeusement guéris par la vertu de ses reliques. On constata la vérité de ces guérisons, et l'on en dressa des procès-verbaux en bonne forme, qui sont cités par divers auteurs, notamment par Guillaume de Tocco et dans la bulle de la canonisation du saint. Il s'opéra encore de semblables miracles dans la suite, et surtout dans les différentes translations de ses reliques ; nous en avons des relations fort authentiques dans la *Collection des Bollandistes*.

L'université de Paris donna les marques les plus sensibles de l'estime et de la vénération qu'elle avait pour saint Thomas dans une lettre qu'elle écrivit à l'occasion de sa mort au chapitre général des Dominicains, qui se tint à Lyon en 1274. Elle demanda instamment son corps ; les universités de Rome, de Naples et de quelques autres villes, plusieurs princes et différents ordres le demandèrent aussi. Enfin, après bien des contestations, le Pape Urbain V le donna aux Dominicains, leur permettant de le porter à Paris ou à Toulouse, parce que l'Italie possédait déjà celui de saint Dominique, déposé à Bologne. En 1288 la comtesse Théodore, sœur du saint, avait obtenu une de ses mains, qu'elle fit enchâsser précieusement pour la placer dans la chapelle du château de San-Sévérino. Après la mort de Théodore cette relique fut donnée aux Dominicains de Salerne. On transporta secrètement en France le reste du corps de saint Thomas, et il fut reçu à Toulouse avec la plus grande solennité. Il y eut à cette cérémonie un concours prodigieux. On voyait à la tête des assistants Louis, duc d'Anjou, frère du roi Charles V, les archevêques de Toulouse et de Narbonne, un grand nombre d'évêques, d'abbés et de seigneurs. Le corps du saint docteur se garde encore dans l'église des Dominicains de Toulouse ; il est renfermé dans une châsse de vermeil, sur laquelle on a élevé un superbe mausolée à quatre faces. On en détacha un bras pour l'envoyer au grand couvent des Dominicains de Paris ; il fut placé dans la chapelle de Saint-Thomas, à laquelle le roi donna le titre de chapelle royale. Au commen-

cement de la révolution française cette relique fut transportée de France en Italie et donnée en présent au duc de Modène. La faculté de théologie de Paris faisait célébrer tous les ans une messe dans l'église des Dominicains, le jour de la fête de saint Thomas.

Les Napolitains, après les plus pressantes sollicitations, obtinrent enfin un os de l'autre bras de notre saint ; il leur fut accordé, en 1372, par un chapitre général. Cette relique fut déposée dans l'église des Dominicains de Naples et y est restée jusqu'en 1603, époque à laquelle on la transféra dans l'église métropolitaine, à l'occasion d'une calamité publique dont on avait été délivré par saint Thomas ; elle fut placée parmi les reliques des patrons et des protecteurs du pays. Le royaume de Naples honore saint Thomas comme son principal patron, en vertu des brefs de Pie V et de Clément VIII, confirmés par Paul V.

Saint Thomas fut solennellement canonisé par Jean XXII, en 1323, et Pie V ordonna, en 1577, que sa fête fût célébrée de la même manière que celle des quatre docteurs de l'Église d'Occident, c'est-à-dire de saint Ambroise, de saint Augustin, de saint Jérôme et de saint Grégoire le Grand ¹.

Le Pape Grégoire X, qui avait mandé saint Thomas, menait une vie également sainte. Tous les jours il lavait les pieds à plusieurs pauvres, avec une humilité qui tirait les larmes de tous les assistants. Il avait des officiers pour aller à la découverte des malheureux et leur distribuer ses aumônes. Il ne fit jamais qu'un repas par jour, uniquement pour soutenir la faiblesse du corps, non pour aucun plaisir. A table il était si attentif à la lecture qu'en sortant il n'aurait pu dire ce qu'il avait mangé. Tout le temps que lui laissaient les affaires, il le consacrait à la prière et à la contemplation. De son vivant on rapporte de lui ce miracle. Étant à Lyon pendant une inondation de la Saône, il vit de sa fenêtre une pauvre femme tombée dans le fleuve et submergée dans les flots, à tel point que des mariniers partis à son secours s'en revinrent

sans aucun espoir. Mais dès le premier moment le saint Pontife avait prié la miséricorde divine, qui a soutenu saint Pierre marchant sur les flots et sauvé trois fois saint Paul du naufrage, de tendre une main secourable à cette pauvre femme et de la délivrer d'une mort aussi fâcheuse. Bientôt la femme reparaît sur les eaux ; les mariniers, surpris, retournent à son secours et la sauvent dans leur barque, n'ayant pas plus de mal que si elle n'avait pris qu'un bain. Le Pape envoya un de ses chambellans interroger la femme, qui lui raconta qu'elle avait été délivrée par un personnage très-vénérable qu'elle ne connaissait pas ¹.

A cette tendre charité pour les pauvres Grégoire X joignait une fermeté invincible envers les grands coupables. Le roi Édouard d'Angleterre lui avait demandé justice du meurtre commis en la personne de Henri d'Allemagne, son cousin, par Gui de Montfort. Voici comment le saint Pape lui rend compte, le 29 novembre 1273, de ce qui s'était passé en cette affaire. « Quand nous fûmes venus à Florence, Gui de Montfort nous envoya sa femme et plusieurs autres personnes demander instamment la permission de venir en notre présence, assurant qu'il était prêt à obéir à nos ordres ; mais nous voulûmes prendre du temps pour éprouver la sincérité de son repentir. Au sortir de Florence, environ à deux milles, il se présenta à nous, accompagné de quelques autres, tous nu-pieds, en tunique, la corde au cou, prosternés à terre et fondant en larmes. Comme plusieurs de notre suite s'arrêtèrent à ce spectacle, Gui de Montfort s'écria qu'il se soumettait sans réserve à nos commandements et demandait instamment d'être emprisonné en tel lieu qu'il nous plairait, pourvu qu'il obtînt son absolution. Toutefois nous ne voulûmes pas alors l'écouter ; nous ne lui fîmes aucune réponse ; au contraire, nous adressâmes une réprimande à ceux qui l'accompagnaient, comme prenant mal leur temps. Mais ensuite, de l'avis de nos frères, nous avons mandé à deux cardinaux-diacres, résidant à Rome, de lui assi-

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 7 mars.

¹ *Vita Greg. X*, apud Muratori, t. 3, p. 604 et 605.

gner en quelque forteresse de l'Église romaine un lieu pour sa prison, et de le faire garder pendant notre absence par les ordres du roi Charles de Sicile. » Gui de Montfort se soumit à tous les ordres du Pape, qui, l'année suivante, en tempéra la sévérité, en permettant au patriarche d'Aquilée de le rendre à la communion des fidèles, mais sans préjudice du reste de sa peine ¹.

Saint Grégoire X étant arrivé à Lyon, le roi Philippe de France l'y alla visiter et lui laissa pour sa garde une troupe choisie de gens de guerre, commandée par Imbert de Beaujeu, son parent. Ce monarque avait remis au Pape le Comtat-Venaissin, qui avait été cédé au Saint-Siège sous le pontificat de Grégoire IX, et que néanmoins Alphonse, comte de Toulouse, dont le roi Philippe venait d'hériter, avait retenu jusqu'alors ².

Cependant les prélats et les ambassadeurs arrivaient de toutes parts à Lyon pour le concile ; il s'y trouva cinq cents évêques, soixante-dix abbés et mille autres prélats. On s'y prépara dès le second jour de mai 1274 par un jeûne de trois jours. La première session se tint le 7 du même mois, qui était le lundi des Rogations, dans l'église métropolitaine de Saint-Jean. Le saint Pape Grégoire descendit de sa chambre vers l'heure de la messe, conduit, selon la coutume, par deux cardinaux-diacres, et s'assit sur un fauteuil qui lui était préparé dans le chœur. Il dit tierce et sexte, parce que c'était jour de jeûne ; puis un sous-diacre apporta les sandales et le chaussa, pendant que ses chapelains disaient autour de lui les psaumes ordinaires de la préparation à la messe. Après qu'il eut lavé ses mains le diacre et le sous-diacre le revêtirent pontificalement d'ornements blancs, à cause du temps pascal, avec le pallium, comme s'il eût dû célébrer la messe. Alors, précédé de la croix, il monta sur l'ambon, qui était préparé et orné, et s'assit dans son fauteuil, ayant un cardinal pour prêtre assistant, un pour diacre, et quatre autres cardinaux-diacres, avec quelques chapelains en surplis. Jacques, roi

d'Aragon, était assis auprès du Pape sur le même ambon.

Dans la nef de l'Église, au milieu, sur des sièges élevés, étaient deux patriarches latins, Pantaléon de Constantinople et Opizon d'Antioche ; les cardinaux-évêques, entre lesquels étaient saint Bonaventure, évêque d'Albane, et Pierre de Tarantaise, évêque d'Ostie, et, de l'autre côté, les cardinaux-prêtres ; puis les primats, les archevêques, les évêques, les abbés, les prieurs et les autres prélats en grande multitude, qui n'eurent point de différend sur le rang, parce que le souverain Pontife avait réglé que la séance ne porterait point de préjudice à leurs Églises. Plus bas était Guillaume, maître de l'Hôpital, Robert, maître du Temple, avec quelques frères de leurs ordres ; les ambassadeurs des rois de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Sicile et de plusieurs autres princes ; enfin les députés des chapitres et des Églises.

Le Pape, étant assis, fit le signe de la croix sur les prélats qu'il avait en face de lui. On chanta les prières marquées dans le Pontifical pour la célébration d'un concile ; puis le Pape prêcha sur le texte : « J'ai désiré ardemment de manger cette pâque avec vous ; » et, après s'être un peu reposé, il expliqua au concile les raisons pour lesquelles il l'avait assemblé, savoir : le secours de la Terre-Sainte, la réunion des Grecs et la réformation des mœurs. Enfin il indiqua la seconde session au lundi suivant ; puis il quitta les ornements et récita none ; ainsi finit la première session.

Dans l'intervalle, avant la seconde, le Pape et les cardinaux appelèrent séparément les archevêques, chacun avec un évêque et un abbé de sa province, et le Pape, les ayant pris en particulier dans sa chambre, leur demanda et obtint une dime des revenus ecclésiastiques pour le secours de la Terre-Sainte, pendant six ans, à commencer à la Saint-Jean-Baptiste de la même année 1274.

La seconde session du concile se tint le vendredi 18 mai. On y observa les mêmes cérémonies qu'à la première. Le Pape n'y fit point de sermon, mais seulement un entretien sur le même sujet qu'à la première ;

¹ Raynald, ann. 1273, n. 41-43. — ² Nangis, in *Philipp. Raynald*, ann. 1273, n. 51.

puis on publia des constitutions touchant la foi, et l'on congédia tous les députés des chapitres, les abbés et les prieurs non mitrés, excepté ceux qui avaient été appelés nommément au concile ; l'on congédia aussi tous les autres moindres prélats mitrés, et l'on indiqua la troisième session au lundi d'après l'octave de la Pentecôte, qui était le 28 mai. Et ainsi finit la seconde session.

En attendant la suivante le souverain Pontife reçut des lettres de Jérôme et de Bonne-grâce, deux des quatre Frères mineurs qu'il avait envoyés à Constantinople en 1272 et qui annonçaient l'envoi d'ambassadeurs grecs pour la réunion. Le saint Pape Grégoire, fort réjoui de ces lettres, fit appeler tous les prélats dans l'église de Saint-Jean. Tous y étant en chape, saint Bonaventure, cardinal-évêque d'Albane, prêcha sur ce texte du prophète Baruch : « Lève-toi, Jérusalem, tiens-toi sur la hauteur, regarde vers l'Orient, et rassemble de là tes fils depuis l'Orient jusqu'à l'Occident ¹. » Après le sermon on lut les lettres des deux nonces.

La troisième session fut tenue le 7 juin ; le roi d'Aragon n'y assista pas. Pierre de Tarantaise, précédemment archevêque de Lyon, alors cardinal-évêque d'Ostie, prêcha sur ces paroles d'Isaïe : « Lève tes yeux tout à l'entour, ô Jérusalem, et regarde ; tous ceux-là se sont rassemblés et sont venus à toi ². » Puis on publia douze constitutions touchant les élections des évêques et les ordinations des clercs. Après cette lecture le Pape parla au concile et permit aux prélats de sortir de Lyon et de s'en éloigner jusqu'à six lieues. Il ne fixa point le jour de la session suivante, à cause de l'incertitude de l'arrivée des Grecs. Ainsi finit la troisième session. Toutefois, entre la seconde et la troisième, comme entre la première et la seconde, le Pape réunit les prélats pour achever devant eux la lecture des constitutions.

Enfin, le jour même de la Saint-Jean-Baptiste, 24 juin, les ambassadeurs arrivèrent à Lyon, savoir : deux prélats, Germain, ancien patriarche de Constantinople, et Théophane, métropolitain ; plusieurs sénateurs, dont le

principal était Georges Acropolite, premier ministre de l'empereur et historien de l'empire. Tous les prélats du concile allèrent au-devant d'eux avec leurs domestiques ; les camériers, avec toute la maison du Pape ; le vice-chancelier, tous les notaires et toutes les familles des cardinaux. Ils conduisirent les ambassadeurs grecs avec honneur jusqu'au palais du souverain Pontife, qui les reçut dans la salle, debout, accompagné de tous les cardinaux et de plusieurs prélats, et leur donna le baiser de paix. Ils lui présentèrent les lettres de l'empereur, scellées en or, et les lettres des prélats ; puis ils dirent qu'ils venaient rendre toute obéissance à la sainte Église romaine et reconnaître la foi qu'elle tient. Après quoi ils allèrent à leur logis, très-contents de la réception qu'on leur avait faite.

Le jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul, 29 juin, le saint Pape Grégoire X célébra solennellement la messe dans la grande église, en présence des Grecs et de tout le concile. On lut l'Épître en latin et en grec, ainsi que l'Évangile ; après quoi, saint Bonaventure ayant prêché, on chanta le Symbole en latin, qui fut entonné par les cardinaux et continué par les chanoines de la métropole. Ensuite le même Symbole fut chanté solennellement en grec par le patriarche Germain, avec tous les archevêques grecs de Calabre et deux pénitenciers du Pape, l'un Dominicain, l'autre Franciscain, qui savaient le grec. Tous répétèrent trois fois l'article relatif au Saint-Esprit, *qui procède du Père et du Fils*. Le Symbole fini, les ambassadeurs et les autres Grecs entonnèrent en leur langue un cantique en l'honneur du Pape, et ils se tinrent debout près de l'autel jusqu'à la fin de la messe.

Le 4 juillet vit un spectacle plus étonnant encore, des Tartares arrivant au concile. C'étaient seize ambassadeurs du khan Abaga, arrière-petit-fils de Ginguiskhan. Le Pape saint Grégoire X, pour leur faire honneur, voulut que les officiers des cardinaux et des prélats allassent au-devant d'eux. On les lui amena dans son appartement, où se trouvaient les cardinaux, pour parler des affaires du concile. Cette ambassade n'avait pour but

¹ Baruch, 5. — ² Isaïe, 60.

qu'un traité d'alliance avec les chrétiens contre les musulmans. Après le concile, où on lut la lettre du khan dans la quatrième session, le Pape répondit à ce prince qu'il enverrait ses légats en Tartarie pour traiter avec lui, non-seulement des propositions qu'il faisait, mais d'autres affaires touchant son salut.

La quatrième session, qui se tint le 6 juillet, roula principalement sur la réunion des Grecs à l'Église romaine. Les cérémonies et les rangs furent les mêmes qu'à l'ouverture du concile. On plaça les ambassadeurs grecs à la droite du Pape, après les cardinaux; vis-à-vis de lui étaient les ambassadeurs tartares. La terre entière y était ainsi représentée; car, nous l'avons vu, les Tartares dominaient dans toute l'Asie, y compris la Chine et la Corée. Le cardinal-évêque d'Ostie, Pierre de Tarantaise, fit un sermon analogue au principal objet. Ensuite le saint Pape Grégoire parla au concile, représentant les trois causes pour lesquelles il avait été convoqué, et ajouta que, contre l'opinion de presque tout le monde, les Grecs venaient librement à l'obéissance de l'Église romaine, sans demander rien de temporel. Il continua : « Nous avons écrit à l'empereur grec que, s'il ne voulait pas venir de lui-même à l'obéissance de l'Église romaine et à sa foi, il envoyât des ambassadeurs pour traiter de ce qu'il voulait demander, et, par la miséricorde de Dieu, ce prince, toute affaire cessante, a reconnu librement la foi de l'Église romaine et sa primauté, et il a envoyé ses ambassadeurs pour le déclarer en notre présence, comme il est expressément porté en ses lettres. »

Alors le Pape fit lire la lettre de l'empereur Michel, celle des évêques et celle d'Andronic, fils aîné de l'empereur, associé depuis peu à l'empire, toutes trois scellées en or et traduites en latin. La lettre de l'empereur donnait à saint Grégoire, dès l'entrée, les titres de premier et de souverain Pontife, de Pape œcuménique et de Père commun de tous les chrétiens. Elle contenait la profession de foi envoyée à Michel par le Pape Clément IV, en 1267, sept ans auparavant, transcrite mot à mot; de plus l'empereur

ajoutait : « Nous reconnaissons cette foi pour vraie, sainte, catholique et orthodoxe; nous la recevons et la confessons de cœur et de bouche, comme l'enseigne l'Église romaine, et nous promettons de la garder inviolablement, sans jamais nous en départir. Nous reconnaissons la primauté de l'Église romaine, comme elle est exprimée dans ce texte, seulement nous prions Votre Sainteté que notre Église dise le Symbole comme elle le disait avant le schisme et jusqu'à présent, et que nous demeurions dans nos usages que nous pratiquions avant le schisme, et qui ne sont contraires ni à la précédente profession de foi, ni à l'Écriture sainte, ni aux conciles généraux, ni à la tradition des Pères, approuvée par l'Église romaine. Nous donnons pouvoir à nos apocrisiaires d'affirmer tout ce que dessus, de notre part, en présence de Votre Sainteté. »

La lettre des prélats ne qualifie le Pape Grégoire que de grand et excellent Pontife du Siège apostolique, et ne désigne ceux qui l'écrivent que par leurs sièges, sans nommer les personnes, en cette sorte : « Le métropolitain d'Éphèse, exarque de toute l'Asie, avec mon concile; le métropolitain d'Héraclée, en Thrace, avec mon concile; les métropolitains de Chalcédoine, de Tyane, d'Icone, » et ainsi des autres, jusqu'au nombre de vingt-six. Ils nomment leur concile la réunion des évêques soumis à leur juridiction. Ensuite viennent neuf archevêques, faisant, avec les métropolitains, trente-cinq prélats, qui, avec les évêques de leur dépendance, composent à peu près tout ce qui reconnaissait le patriarche de Constantinople. Après cela sont nommées les dignités de la grande église patriarcale, le grand-économe et les autres, parlant au nom de tout le clergé.

Dans le corps de la lettre les prélats marquent l'empressement de l'empereur pour la réunion des Églises, malgré la résistance de quelques-uns d'entre eux; puis ils ajoutent : « Nous avons prié notre patriarche de s'y accorder; mais il est extrêmement attaché à sa primauté et toutes nos instances n'ont pu lui faire changer de sentiments. Nous lui avons donc ordonné, et

l'empereur avec nous, de demeurer en retraite dans un monastère de Constantinople jusqu'à ce que les ambassadeurs viennent vers Votre Sainteté et entendent votre réponse, et, si vous le jugez à propos, vous enverrez des nonces avec les nôtres. Si nous pouvons ramener le patriarche à rendre au Saint-Siège l'honneur qui lui a été rendu par le passé, nous le reconnaitrons pour patriarche comme devant; s'il demeure inflexible nous le déposerons et en établirons un autre qui reconnaisse votre primauté.»

La lecture finie, Georges Acropolite, grand-logothète, représentant l'empereur, prononça en son nom le serment en ces termes : « J'abjure le schisme pour mon maître et pour moi; je crois de cœur et je professe de bouche la foi catholique, orthodoxe et romaine qu'on vient de lire; je promets de la suivre toujours, sans m'en écarter jamais. Je reconnais la primauté de l'Église de Rome et l'obéissance qui lui est due; je confirme le tout par mon serment sur l'âme de mon seigneur et la mienne. »

Alors le saint Pape Grégoire X entonna le *Te Deum*, qu'il entendit chanter debout et sans mitre, en répandant des larmes de joie. S'étant ensuite assis, il discourtut en peu de paroles sur le bonheur et l'allégresse de ce grand jour. Le patriarche Germain et l'archevêque Théophane descendirent dans l'assemblée pour s'y joindre, tandis qu'on chanta le Symbole en latin; le Pape l'avait entonné toujours nu-tête. Ils le chantèrent à leur tour en grec, et l'on répéta deux fois l'article relatif au Saint-Esprit, *procédant du Père et du Fils*. Le Pape reprit la parole au sujet des Tartares, qui étaient debout vis-à-vis de la tribune, aux pieds des patriarches. On lut leurs lettres, qui donnèrent lieu au Pape de dire quelques mots; puis il indiqua la session suivante au lundi 9 juillet.

Mais, avant ce jour-là, il arriva deux événements qui méritent de n'être pas omis. Le premier fut une discussion entre le saint Pape et les cardinaux, d'abord secrète, puis publique, qui eut des suites. Grégoire, en homme aussi expéditif qu'entendu dans les grandes affaires, pour n'omettre aucun des articles qu'il s'était proposé de terminer

dans le concile, crut devoir prévenir les cardinaux sur le règlement sévère qu'il voulait établir à perpétuité pour abrégier l'élection des Papes et abolir les longues vacances du Saint-Siège. Voici le précis de la constitution qu'il avait dressée.

« Les cardinaux qui se trouveront dans la ville où le Pape mourra attendront durant huit jours seulement les absents. Qu'ils soient arrivés ou non, les présents s'assembleront dans le palais du Pontife, n'ayant chacun pour le servir qu'un clerc ou un laïque, au plus deux, en cas d'évidente nécessité. Ils habiteront tous en commun dans la même salle, sans séparation de mur ni d'autre chose, excepté pour la garde-robe. L'appartement sera tellement fermé qu'on ne puisse ni entrer ni sortir. Nul ne pourra voir les cardinaux ni leur parler en secret. Les personnes qu'on appellerait ne seront admises que pour l'affaire de l'élection et du consentement de tous. Défense d'envoyer courriers ou lettres à tous ou à quelques-uns d'entre eux, sous peine d'excommunication contre les contrevenants. On ne laissera au conclave (c'est l'expression latine de l'acte) qu'une simple ouverture, trop étroite pour qu'on puisse y entrer, propre cependant à y faire passer les aliments nécessaires. Si, trois jours après l'entrée, l'Église n'est pas pourvue d'un pasteur, ce qu'à Dieu ne plaise! les cinq jours suivants on ne servira qu'un mets, tant le matin que le soir, aux cardinaux; au delà de ce terme, rien autre chose que du pain, du vin et de l'eau, jusqu'à l'élection faite. Durant le conclave les cardinaux ne recevront rien de la chambre apostolique. Ils ne traiteront d'aucune autre affaire sans un besoin très-pressant, tel que serait la nécessité de pourvoir à la conservation des terres de l'Église.

« Si un cardinal présent dans la ville n'entre pas ou sort sans raison de maladie réelle, on procédera à l'élection et on ne l'admettra plus. On ne sera pas même obligé d'attendre son suffrage si la cause de sa sortie a été bien fondée. Cependant le malade guéri et les absents qui arriveraient tard pourront être reçus avant l'élection et prendre part à l'affaire au point où ils la

trouveront. Si le Pape meurt ailleurs que dans le lieu où il tenait sa cour, les cardinaux seront obligés de se transporter dans la ville épiscopale du territoire où il est mort, à moins qu'elle ne soit interdite ou rebelle, et, en ce cas, dans la ville la plus voisine. Le conclave s'y tiendra de la manière que l'on a dite et aux mêmes conditions, dans la maison de l'évêque ou telle autre qu'on donnera. On charge le seigneur ou gouverneur du lieu où sera l'assemblée de tenir la main à l'observation de ce règlement, sans y rien ajouter de plus rigide, sous peine d'excommunication et d'autres peines très-sévères. Ils en feront le serment en public dès qu'ils sauront le Pape mort.»

Du reste le Pape conjure les cardinaux, par tout ce qu'il y avait de plus saint et sous peine de la vengeance divine, de procéder à cette grande action sans intérêt, dans l'unique vue de l'avantage de l'Église. Il casse d'avance les conventions et les serments qui auraient précédé entre eux. Enfin il ordonne à tous les prélats supérieurs et inférieurs d'indiquer des prières publiques dans tout le monde chrétien pour l'heureux succès de l'élection dès qu'on saura le trépas du souverain Pontife.

Le Pape saint Grégoire X, qui prévoyait l'avenir par le passé, eut tellement à cœur cette constitution qu'après l'avoir montrée aux cardinaux il en fit part aux évêques, sans consulter les uns en présence des autres, c'est-à-dire les cardinaux en présence des évêques et les évêques en présence des cardinaux. De là vint la dissension. Les cardinaux s'assemblèrent souvent sans le Pape; ils prièrent les évêques de ne point donner leur consentement à la nouvelle constitution sans entendre leurs raisons. Le Pape, de son côté, demanda aux évêques leur suffrage et l'obtint. Ces mouvements firent différer la cinquième session au lundi 16 juillet.

Le second événement qui la précéda fut la mort de saint Bonaventure. Il avait été chargé par le Pape d'être comme le président du concile et de préparer les matières que l'on y devait traiter. Il tomba malade après la troisième session; il assista cependant encore à la quatrième, dans laquelle le logo-

thète ou le grand-chancelier de Constantinople abjura le schisme; mais le lendemain ses forces l'abandonnèrent au point qu'il fut obligé de rester chez lui. Depuis ce temps-là il ne s'occupa plus que de ses exercices de piété. La sérénité qui paraissait sur son visage annonçait la tranquillité de son âme. Le Pape lui administra lui-même le sacrement de l'Extrême-Onction, comme le prouve une inscription qui se voyait encore, en 1731, dans la chambre où il mourut. Dans sa maladie il eut toujours les yeux attachés sur un crucifix. Sa bienheureuse mort arriva le dimanche 15 juillet 1274. Il était dans la cinquante-troisième année de son âge, et fut regretté de tout le concile pour sa doctrine, son éloquence, ses vertus et ses manières si aimables qu'il gagnait le cœur de tous ceux qui le voyaient. On l'enterra le même jour à Lyon, dans la maison de son ordre, c'est-à-dire des Frères mineurs. Le saint Pape voulut lui-même officier à ses funérailles. Tous les Pères du concile y assistèrent, avec toute la cour de Rome. Pierre de Tarantaise, cardinal-évêque d'Ostie, de l'ordre des Frères prêcheurs, fit l'éloge funèbre du saint sur ces paroles de David : « Je vous pleure, mon frère Jonathas ! » Et il toucha plus par ses larmes et celles qu'il fit répandre dans l'assemblée que par l'éloquence d'un discours fait sur-le-champ.

Saint Bonaventure fut canonisé par Sixte IV en 1482. Sixte V le mit au nombre des docteurs de l'Église, comme Pie V y avait mis saint Thomas d'Aquin. On lit dans les actes de sa canonisation l'histoire de plusieurs miracles opérés par son intercession. La peste ayant attaqué la ville de Lyon en 1628, on fit une procession où l'on porta quelques reliques du serviteur de Dieu, et aussitôt le fléau cessa ses ravages. D'autres villes ont été aussi délivrées de plusieurs calamités publiques en invoquant le même saint¹.

Le 16 juillet, jour de la cinquième session, comme un des ambassadeurs du khan Abaga s'était converti avec deux autres Tartares, le cardinal d'Ostie les baptisa en présence des prélats assemblés. Le Pape fit revêtir d'écar-

¹ Acta SS., et Godescard, 14 juillet.

late les nouveaux convertis, à la manière des Latins ; il entra après la cérémonie. On garda la même méthode et les mêmes rangs qu'au premier jour. Après le chant de l'Évangile on lut d'abord la constitution sur le conclave, qui avait fait tant de bruit ; elle passa unanimement. Tous les prélats avaient donné leurs suffrages scellés. On lut ensuite treize autres articles dont nous donnerons plus tard la substance, aussi bien que des autres règlements du même concile. Après la lecture le Pape, ayant dit un mot sur la perte du frère Bonaventure, qu'on ne pouvait trop regretter, et qu'il appelle inestimable, ordonna à tous les prélats et à tous les prêtres du monde chrétien de célébrer une messe pour le repos de son âme, et une autre généralement pour celles des personnes mortes au concile, ou qui mourraient soit en y venant, soit en y assistant, soit au retour. Le baptême des Tartares et la lecture des constitutions ayant employé un temps considérable, on remit la suite et la clôture au lendemain 17 juillet, qui devait être la sixième session.

Ce fut en effet la dernière. Le Pape, revêtu des ornements pontificaux, entra sans intervalle dans sa tribune, accompagné de quelques prélats. Il fit lire encore des constitutions, entre autres celle qui restreint le nombre excessif des religions non approuvées, et une autre qui commence par ces mots : *Cum sacrosancta*, qui n'est point dans le recueil. Ensuite le saint Pape, rappelant les trois motifs qui l'avaient porté à convoquer et à tenir le concile, raconta comment les deux principales affaires se trouvaient finies avec succès : celle de la Palestine et celle du schisme grec. Quant à la troisième, la réformation des mœurs, il dit que les prélats étaient cause de la chute du monde entier, et qu'il s'étonnait que quelques-uns, qui étaient de mauvaise vie, ne se corrigeaient point, tandis que d'autres, les uns bons, les autres mauvais, étaient venus lui demander instamment la permission de quitter leur charge. C'est pourquoi il les avertit de se corriger eux-mêmes, parce que, s'ils le faisaient, il ne serait pas nécessaire de faire des constitutions pour leur réforme ; autrement il leur déclare qu'il la ferait lui-même sévèrement.

Entre les mauvais prélats auxquels saint Grégoire X fit donner leur démission était Henri de Gueldres, évêque de Liège, auquel il avait déjà reproché sa vie scandaleuse dans une lettre particulière, et contre lequel les habitants du diocèse avaient envoyé des députés au concile général. Avant de procéder juridiquement contre lui le souverain Pontife lui demanda s'il voulait céder de lui-même ou attendre la sentence. L'évêque, croyant obtenir grâce, remit au Pape son anneau pastoral ; mais le Pape le garda, obligea l'évêque de renoncer à sa dignité et en mit un plus digne à sa place.

Grégoire termina la session en disant que, pour les règlements à l'égard des cures, soit pour les pourvoir de bons sujets, soit pour empêcher qu'elles ne souffrent de leur absence, il apporterait bientôt les remèdes convenables, aussi bien qu'aux autres inconvénients dont on n'avait pu traiter dans le concile, à cause de la quantité des affaires plus importantes. Il fit ensuite les prières accoutumées et donna sa bénédiction. Telle fut la conclusion du deuxième concile général de Lyon¹. En voici les décrets, au nombre de trente et un, publiés le 1^{er} novembre 1274.

« Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tous les fidèles du Christ qui verront ces lettres, salut et bénédiction apostolique.

« Nous ordonnons que les constitutions suivantes, que nous avons promulguées au concile général de Lyon et depuis, soient suivies partout dans les jugements et les écoles. Elles seront insérées dans le corps du droit, selon leur titre et leur teneur. »

Le premier article est de la souveraine Trinité et de la foi catholique. « Nous confessons, par une fidèle et dévote profession, que le Saint-Esprit procède éternellement du Père et du Fils, non comme de deux principes, mais comme d'un seul, non par deux spirations, mais par une seule. Voilà ce que la sainte Église romaine, la mère et la maîtresse de toutes les Églises, a professé, prêché et enseigné jusqu'à présent ; voilà ce qu'elle tient fermement, et prêche, et professe, et

¹ Raynald, ann. 1274. Labbe, t. 11. Mansi, t. 24.

enseigne ; voilà ce que porte la vraie et incommutable sentence des Pères et docteurs orthodoxes, tant latins que grecs. Mais parce que plusieurs, par ignorance de cette vérité irréfutable, sont tombés dans différentes erreurs, nous, voulant fermer la porte à ces erreurs, de l'approbation du saint concile, nous condamnons et réprouvons tous ceux qui oseront nier que le Saint-Esprit procède éternellement du Père et du Fils, de même que ceux qui osaient témérairement soutenir que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme de deux principes, et non comme d'un seul. »

Le deuxième article est la constitution sur l'élection des Papes, telle que nous l'avons donnée.

Le troisième corrige les abus des opposants à la collation des bénéfices. Ils doivent exprimer dans un acte public, ou par serment, devant des personnes d'autorité, tous les motifs d'opposition ou d'appel, sans qu'ils puissent en proposer d'autres dans la suite, à moins de faire serment qu'il s'agit de nouvelles connaissances qu'ils sont en état de prouver et qu'ils jugent suffisantes.

Le quatrième défend aux élus de s'ingérer dans l'administration de la dignité ecclésiastique, sous quelque couleur que ce puisse être, soit à titre d'économe ou autre, avant que leur élection soit confirmée. Tous ceux qui feront autrement sont privés par là même du droit que l'élection aurait pu leur conférer. Cet article est devenu très-important dans les temps modernes ; il en résulte que les évêques élus ou nommés ne peuvent recevoir des chapitres le pouvoir d'administrer le diocèse, ni comme vicaires capitulaires, ni sous aucun titre quelconque ¹.

Le cinquième article met ordre à la vacance trop prolongée des églises. On oblige ceux qui ont choisi à faire part de l'élection à l'élu sans délai, et celui-ci à donner son consentement dans un mois et à demander sa confirmation dans trois, sous peine de nullité.

Les articles suivants, jusqu'au douzième, ont le même but que les précédents. Le suffrage donné par quelqu'un à un mauvais su-

jet ne le prive point du droit d'élire, si l'élection n'a pas lieu. L'élection faite, nul ne sera reçu à s'y opposer, si ce n'est pour quelque vice du sujet qu'on a pu ignorer avant le suffrage ; encore faut-il constater par serment ce défaut de connaissance. Les deux tiers des suffrages suffisent. Défense aux autres de s'y opposer, à moins d'une raison qui emporterait une nullité de droit. Le Pape défend d'abuser de la déclaration d'Alexandre IV qui veut que les appels des élections épiscopales soient censés causes majeures et portés au Saint-Siège. On n'y portera pas l'appellation pour une cause manifestement frivole, et les parties pourront se désister de ces sortes d'appels, pourvu que ce soit sans mauvaise foi. Dans les motifs d'opposition produits contre un élu, s'il s'agit de quelque défaut, comme de science, il faut commencer l'examen par ce défaut ; si le reproche est reconnu mal fondé, il faut, sans aller plus loin, non-seulement ne pas écouter l'opposant, mais le punir comme faux en tout le reste. On déclare excommunié quiconque maltraitera ceux qui ont eu droit d'élire, pour n'avoir pas cédé aux prières, aux sollicitations et aux vœux humaines.

Le douzième article est à remarquer ; il défend, sous peine d'excommunication encourue par le fait même, à toute personne, de quelque dignité qu'elle soit, d'usurper de nouveau, sur les églises, monastères ou autres lieux de piété, le droit de régale ou d'avouerie, pour s'emparer, sous ce prétexte, des biens de l'église vacante. Quant à ceux qui sont en possession de ces droits par la fondation des églises ou par une ancienne coutume, ils sont exhortés à n'en point abuser, soit en étendant leur jouissance au delà des fruits, soit en détériorant les fonds qu'ils sont tenus de conserver.

Cet article important a deux parties. Dans la dernière il autorise, du moins tacitement, le droit de régale là où il était établi par un titre de fondation ou par une ancienne coutume ; mais dans la première il défend, sous peine d'excommunication encourue par le fait même, de l'étendre aux églises qui en avaient été jusqu'alors exemptes. Or, quatre siècles après que le second concile œcuméni-

¹ Voir entre autres Muzzarelli, *Administration capitulaire des évêques nommés*.

que de Lyon a ainsi sanctionné cette règle, nous verrons les ministres d'un roi de France étendre la régle à toutes les églises du royaume, par la raison que la couronne de France était ronde ; nous verrons le Pape d'alors rappeler la défense du concile général de Lyon pour s'opposer à l'usurpation nouvelle et maintenir la liberté des églises. Pour se venger du Pape qui voulait l'observation des règles d'un concile général, nous verrons les ministres de ce roi de France charger trente-six évêques de rédiger quatre propositions pour rappeler au Pape qu'il n'est pas au-dessus des conciles, mais qu'il doit en observer et en faire observer les règles. Telle sera la fameuse déclaration imposée par les ministres de ce roi au clergé de France.

Les règlements XIII et XIV exigent l'observation exacte du canon d'Alexandre III sur la science, les mœurs et l'âge que doivent avoir ceux à qui l'on confie le soin des églises paroissiales. On se plaint de la négligence à l'observer, surtout en ce qui touche à l'âge de vingt-cinq ans, sans lequel la collation sera nulle, aussi bien que si le pourvu ne se fait pas prêtre dans l'année qui suit sa nomination. Quant à la résidence elle est d'obligation. L'évêque peut en dispenser quelque temps pour cause juste et raisonnable. Les commendes des cures pour des sujets qui n'ont ni l'âge requis ni la prêtrise ne pourront être que par semestres ; autrement elles sont nulles de droit.

L'article XV suspend de la collation des ordres pour un an les évêques qui ordonneraient un clerc d'un autre diocèse. « Pour couper court aux disputes, dit le seizième, nous déclarons les bigames déchus de la cléricature et sujets au for séculier, nonobstant tout usage contraire. Défense à eux, sous anathème, de porter la tonsure et l'habit de clerc. »

« XVII. Si les chapitres veulent interrompre l'office, comme quelques églises prétendent en avoir le droit, ils doivent en spécifier les motifs dans un acte public, qu'on signifiera aux parties contre qui on se croira autorisé à entreprendre cette cessation. Qu'ils sachent, au reste, qu'au défaut de cette condition, ou en cas que les raisons ne soient pas

trouvées canoniques, ils restitueront les revenus perçus durant l'interruption ; leurs honoraires retourneront à l'église, et ils seront tenus des dommages et satisfaction à l'égard de la partie. Ce sera le contraire si les motifs de la cessation d'office sont jugés canoniques. Du reste, nous réprouvons et défendons désormais, dit le texte, sous peine d'une sentence si dure qu'elle soit capable d'inspirer de la terreur aux coupables, l'abus énorme et l'horrible impiété qui, pour aggraver la cessation d'office, font que l'on jette à terre les croix et les images de la bienheureuse Vierge et des saints, sous les épines et les orties. »

XVIII. La pluralité de bénéfices de même espèce, soit dignités, soit autres à charge d'âmes, suppose des dispenses canoniques qui puissent prouver que ni le soin des âmes ni le service divin ne souffrent de cette pluralité. On charge les ordinaires de faire produire ces dispenses dans un temps marqué, faute de quoi, la possession étant illicite, les collateurs pourront disposer des bénéfices en faveur de sujets capables. Si la dispense paraît douteuse on aura recours au Saint-Siège. Il faut que la dispense soit évidemment fondée et suffisante.

XIX. Pour abrégier les lenteurs affectées des procédures on renouvelle avec quelque changement les règlements anciens au sujet des avocats et procureurs ecclésiastiques. Tous jureront sur l'Évangile de ne défendre que des causes qu'ils croiront de bonne foi justes et raisonnables. Ce serment se renouvellera tous les ans. On prive de sa charge quiconque refusera de le faire. Eux et les conseillers qui seraient favorables à une injustice n'auront point l'absolution qu'ils n'aient rendu au double les honoraires. On les fixe, pour les plus grandes causes, à vingt livres tournois au plus pour les avocats et à douze pour les procureurs.

XX. Toute absolution des censures sera nulle si elle est extorquée par la force ou la crainte, et celui qui l'aura reçue par ces moyens sera soumis à une nouvelle excommunication.

XXI. On modère le statut de Clément IV au sujet des bénéfices vacants en cour de

Rome. Le collateur pourra les conférer après un mois de vacance.

XXII. On défend aux prélats de traiter avec les laïques, pour leur soumettre les biens et les droits des églises, sans le consentement du chapitre et la permission du Saint-Siège ; autrement les contrats seront nuls, les prélats suspens et les laïques excommuniés.

La vingt-troisième constitution concerne la multitude exorbitante des ordres religieux, surtout des mendiants. « Le concile général ¹, disent les Pères de Lyon, avait défendu avec sagesse cette trop grande diversité, crainte de confusion ; mais les sollicitations importunes les ont multipliés. De plus, la témérité présomptueuse de divers ordres non approuvés, particulièrement des mendiants, a passé fort au delà des bornes, jusqu'à porter la quantité à l'excès. » Défense d'inventer aucun ordre ni d'en prendre l'habit. Tous les ordres mendiants imaginés depuis le concile et non confirmés par le Saint-Siège demeureront supprimés. Quant à ceux qui ont été confirmés, défense de recevoir de nouveaux profès, ni d'acquérir des maisons, ni d'en aliéner aucune sans la permission spéciale du Saint-Siège, à qui l'on réserve ces maisons pour le secours de la Terre-Sainte, ou des pauvres, ou pour d'autres bonnes œuvres, le tout sous peine d'excommunication. Défense aux mêmes ordres de prêcher, de confesser, d'enterrer les étrangers. « A l'égard des Frères prêcheurs et mineurs, dont l'approbation est constatée par l'avantage éminent qu'en reçoit l'Église, nous n'entendons pas que cette constitution s'étende jusqu'à eux. Nous permettons aux Carmes et aux Augustins, dont l'approbation a précédé ce concile de Latran, de demeurer dans leur état jusqu'à nouvel ordre ; car nous avons dessein de pourvoir, tant pour eux que pour les autres ordres, même non mendiants, comme nous jugerons qu'il convient au salut des âmes et à leur état. » Permission générale aux religieux sur qui s'étend la constitution de passer dans les autres religions approuvées, mais non de transférer tout un ordre dans un ordre ou tout un couvent dans un autre couvent.

¹ De Latran, sous Innocent III, en 1235.

Les Frères de la Pénitence de Jésus-Christ, ou Sachets, furent les premiers compris entre les ordres mendiants supprimés. En récompense le Pape saint Grégoire X, à Lyon, avant le concile, confirma l'ordre des Célestins, dont nous parlerons ailleurs, déjà approuvé et confirmé par Urbain IV en 1263. Le concile même confirma l'ordre des Servites, institué à Florence. Saint Philippe Bénéti, qui en était le cinquième général, obtint cette approbation l'an 1274.

Dans les règlements suivants on confirme la constitution d'Innocent IV qui défend à tout prélat d'exiger et de recevoir de l'argent pour procuration ou droit de gîte dans les visites, ou des présents à ce titre. Elle ajoute la peine de restitution au double, avec privation d'entrée dans l'église pour les prélats supérieurs, et, pour les inférieurs, suspension d'office et de bénéfice jusqu'à la satisfaction au double, entière et complète, quand même les lésés en dispenseraient. On défend tout ce qui peut blesser le respect dans les églises et troubler le service divin, assemblées, foires aux environs, plaidoiries, et le reste. On renouvelle la constitution du concile de Latran contre l'usure, pour en arrêter le cours. On défend de louer des maisons ou d'en permettre l'usage aux usuriers publics ; défense de leur donner l'absolution et la sépulture, à moins qu'ils n'aient restitué autant qu'il est possible. On condamne plus que jamais le prétendu droit de repréailles et la permission d'en user en général, surtout à l'égard des ecclésiastiques, sur qui on aimait à étendre ces usages, proscrits même par le droit civil et par la loi naturelle. Pour lever toute ambiguïté sur le statut d'Innocent IV qui concerne les complices des excommuniés, on veut que, dans les monitions qu'on fera, le nom des personnes soit exprimé. On déclare que le bénéfice de l'absolution *ad cautelam* n'a point lieu dans les interdits portés sur des terrains déterminés. Enfin l'on excommunie de plein droit quiconque permettrait de tuer ou de molester un juge ecclésiastique pour avoir porté des censures contre les rois, les princes et les grands ¹.

¹ Labbe, t. 11. Mansi, t. 24. *Hist. de l'Église gallic.*, l. 34.

Tel est l'ensemble de la législation canonique que le saint Pape Grégoire X promulgua en présence et avec l'approbation du deuxième concile général de Lyon. Le saint Pontife congédia les ambassadeurs grecs, comblés de présents et enchantés de la manière honorable et cordiale dont ils avaient été reçus. Il congédia de même les ambassadeurs des Tartares, avec des lettres pour le khan Abaga.

Le nouveau roi des Romains, Rodolphe de Habsbourg, envoya son chancelier Otton en qualité d'ambassadeur à Lyon, pour jurer au Pape, en son nom, obéissance et fidélité à l'Église romaine, et obtenir que son élection fût confirmée. Otton, qui était prévôt de l'Église de Spire, fit, au nom de son maître, les mêmes serments qu'avaient faits l'empereur Otton IV et l'empereur Frédéric II, et promit que Rodolphe irait lui-même les renouveler à Rome. Le saint Pape Grégoire, de l'avis des cardinaux, parmi lesquels était encore saint Bonaventure, reçut les serments de Rodolphe, comme roi des Romains, le 6 juin 1274¹. Il fit plus ; il écrivit un grand nombre de lettres pour lui concilier tous les rois et princes de la chrétienté, particulièrement Charles, roi de Sicile, Ottocar ou Odoacre, roi de Bohême, le seul des électeurs de l'empire qui lui fût opposé, et enfin Alphonse, roi de Castille, qui se portait toujours pour empereur, à cause qu'il avait été choisi par quelques électeurs en concurrence avec le prince Richard, comte de Cornouailles.

Alphonse fit dire au Pape qu'il irait le trouver, et en général qu'il se conformerait toujours à ses intentions, suivant l'exemple de ses ancêtres. Or le Pape l'avait pressé, pour le bien de la chrétienté, de renoncer à ses prétentions sur l'empire, d'ailleurs si peu fondées. Le voyant ainsi radouci, le Pape écrivit, le 27 septembre 1274, à Rodolphe, que, de l'avis des cardinaux, il le nommait roi des Romains. « Et nous vous exhortons, ajoute-t-il, à vous préparer pour recevoir de nos mains la couronne impériale lorsque nous vous appellerons, ce que nous espérons faire bientôt. » Par une autre lettre il le pria de s'avancer le plus tôt qu'il pourrait aux

quartiers de ses terres les plus proches et de le lui faire savoir ; car il désirait conférer ensemble¹.

Le roi Alphonse de Castille, ayant résolu de passer en France pour conférer avec le Pape saint Grégoire X, vint à Barcelone avec Jacques, roi d'Aragon, y passa les fêtes de Noël, en 1274, et, au commencement de l'année suivante, assista aux funérailles de saint Raymond de Pegnafort.

Ce saint homme, ayant été élu général des Frères prêcheurs après la mort du bienheureux Jourdain, s'en fit décharger au bout de deux ans, dans le vingtième chapitre général, tenu à Bologne l'an 1240. Comme le zèle du salut des âmes le dévorait de plus en plus, il reprit les fonctions du sacré ministère. L'unique but de toutes ses pensées était de faire à Jésus-Christ de nouvelles conquêtes, surtout parmi les Sarrasins. Ce fut dans le dessein de faciliter la conversion de ces infidèles qu'il engagea saint Thomas à écrire son *Traité contre les Gentils*, qu'il introduisit l'étude de l'arabe et de l'hébreu dans plusieurs couvents de son ordre, et qu'il en fit fonder deux parmi les Maures, l'un à Tunis et l'autre à Murcie. Tous ces moyens réunis produisirent des effets si heureux qu'en 1256 le saint écrivait lui-même à son général que dix mille Sarrasins avaient reçu le baptême.

Le voyage que Raymond fit à Majorque avec le roi Jacques d'Aragon lui procura l'occasion d'affermir l'Église fondée depuis peu dans cette île. Le roi Jacques ou Jayme était homme de guerre et habile politique, mais l'amour des femmes ternissait l'éclat de ses rares qualités. Malgré la docilité avec laquelle il écoutait les avis que le saint lui donnait sur ses désordres, malgré les belles promesses qu'il faisait souvent de changer de vie, il n'avait point le courage de vaincre son malheureux penchant. Le bruit s'étant répandu qu'il entretenait un commerce illicite avec une dame de la cour, Raymond le pressa de la renvoyer ; il le promit, mais il négligea de tenir parole. Le saint, mécontent de ce délai, demanda la permission de retourner à Barcelone ; le roi la lui refusa, et

¹ Raynald, ann. 1274, n. 5-12.

¹ Id., *ibid.*, n. 54, 55 et 56.

défendit même, sous peine de mort, de le laisser embarquer. Raymond, plein de confiance en Dieu, dit à son compagnon : « Un roi de la terre nous ferme le passage ; mais le Roi du ciel y suppléera. » Son espérance ne fut point confondue ; avec la foi d'Élie et d'Élisée, il étendit son manteau sur les flots et traversa ainsi soixante lieues de mer. Ce miracle fut rapporté entre autres dans la bulle de sa canonisation. Le roi, informé de ce qui s'était passé, rentra en lui-même et suivit plus fidèlement les avis du saint, soit pour la direction de sa conscience, soit pour le gouvernement de son royaume.

Cependant le saint homme, sentant que sa fin approchait, s'y prépara par un redoublement de ferveur, en consacrant les jours et les nuits aux exercices de la pénitence et de la prière. Durant sa dernière maladie les rois de Castille et d'Aragon le visitèrent avec leur cour et s'estimèrent heureux de recevoir sa bénédiction. Enfin il mourut dans sa centième année, le 6 janvier 1275, après s'être muni des sacrements de l'Eglise. Les deux rois assistèrent à ses funérailles avec les princes et les princesses de leur sang. Il se fit à son tombeau un grand nombre de miracles, dont plusieurs sont rapportés dans la bulle de sa canonisation, par Clément VIII, en 1601. Clément X a fixé la fête de saint Raymond au 23 janvier ¹.

Le roi Alphonse de Castille vint en France huit jours après Pâques, c'est-à-dire le 21 avril 1275, et se rendit à Beaucaire, où eut lieu sa conférence avec le Pape, laquelle dura quelques mois, mais sans effet. Le Pape, qui s'était déclaré pour Rodolphe, demeura ferme à soutenir son élection, et le roi Alphonse, maintenant toujours la validité de la sienne, dès qu'il fut de retour en Espagne, reprit les ornements impériaux qu'il avait quittés, et même le sceau, avec lequel il écrivit aux princes d'Allemagne pour les engager dans son parti ; ce que le Pape ayant appris, il écrivit à l'archevêque de Séville d'admonester le roi, en présence de témoins, qu'il eût à se désister de sa prétention, sous peine des censures ecclésiastiques. L'arche-

vêque s'étant acquitté de sa commission, Alphonse se rendit enfin et renonça à l'empire. Alors le Pape lui accorda une dîme pour les frais de la guerre contre les Maures, qui l'attaquaient violemment, et c'est ce qui le rendit plus traitable au sujet de sa dignité impériale ¹.

Le roi Jacques d'Aragon, quoique vieux et près de sa fin, continuait d'entretenir publiquement une dame qu'il avait ôtée à son mari. Le Pape saint Grégoire lui écrivit de Beaucaire dès le 25 juillet 1275, lui disant entre autres choses : « Ne considérez-vous pas que vous devriez, du moins à votre âge, avoir quitté cette passion avant qu'elle vous quitte ? que la fidélité doit être réciproque entre le seigneur et le vassal, et que c'est la violer indignement que d'enlever sa femme ? Est-ce ainsi que vous vous préparez au voyage de la Terre-Sainte, auquel vous vous êtes engagé si publiquement ? et ne savez-vous pas que, pour rendre un service agréable à Dieu, il faut commencer par se purifier des crimes ? A quel péril ne vous exposez-vous pas en donnant un si pernicieux exemple dans un état si éminent ? » Il conclut en l'exhortant à ne pas se laisser surprendre par la mort, à quitter incessamment la complice de son adultère et à la rendre à son mari. « Autrement, ajoute-t-il, je ne pourrais me dispenser de satisfaire à mon devoir. »

Le roi d'Aragon reçut mal cette réprimande. Dans sa réponse au Pape il ne rougit pas de s'excuser sur la beauté de la femme, sur ce qu'il ne l'avait point enlevée de force, mais qu'elle s'était attachée à lui volontairement. Le saint Pontife réfuta ces honteuses excuses dans une seconde lettre où il rappelle au roi l'approche de la mort et du jugement, et le conjure de quitter absolument cette femme, et, dans les huit jours après la réception de sa lettre, de la faire conduire en lieu sûr, jusqu'à ce qu'elle puisse être remise à son mari ; le tout sous peine d'excommunication contre la personne du roi et d'interdit sur les lieux dans lesquels lui ou sa concubine se trouveront. En même temps le saint Pape commit, pour l'exécution de la

¹ *Acta SS.*, 6 janv., et Godescard, 23 janvier.

¹ Raynald, ann. 1275, n. 14 et 15.

menace, l'archevêque de Tarragone et l'évêque de Tortose ¹.

Grégoire X avait bien raison de faire penser le roi coupable à sa mort prochaine et au jugement de Dieu. En effet Jacques d'Aragon tomba malade l'année suivante (1276) et mourut le 27 juillet. Quand il vit qu'il n'en relèverait pas, il abdiqua le trône et laissa le royaume d'Aragon à Pierre, son fils aîné, et le royaume de Majorque et de Minorque à Jacques, son second fils. Il prit l'habit monastique de l'ordre des Cisterciens, et en informa ses sujets par une lettre du 11 juillet, seize jours avant sa mort ².

Dans le même temps le roi Alphonse III de Portugal s'attirait pareillement les justes reproches du saint Pape Grégoire X par son mauvais gouvernement. « Depuis longtemps, dit le Pontife dans une bulle datée de Beaucuire, le 4 septembre 1275, depuis longtemps il est venu de grandes plaintes à nos prédécesseurs et à nous sur l'oppression des Églises dans le royaume de Portugal, qui toutefois est particulièrement soumis à l'Église romaine, dont il est tributaire. Le Pape Honorius III en écrivit au roi Alphonse II pour l'obliger à réparer les torts qu'il avait faits à l'archevêque de Brague, par lequel il avait été justement excommunié, et le menaça même de la perte de son royaume. Sanche, fils et successeur d'Alphonse, suivit ses traces, et le Pape Grégoire IX lui fit de pareils reproches avec de grandes menaces. Innocent IV, voyant que ce prince se conduisait de pis en pis, ordonna aux seigneurs et au peuple du pays de reconnaître pour régent du royaume Alphonse, frère de Sanche, alors comte de Bologne et à présent roi de Portugal, dans l'espérance qu'il rétablirait l'ordre et la règle dans son royaume.

« Alphonse, étant admis à la régence, jura d'observer certains articles qui lui furent présentés à Paris de la part des prélats de Portugal, quand il serait parvenu à la couronne à quelque titre que ce fût, comme il paraît par les lettres qui en furent alors expédiées. Toutefois, au mépris de son serment, non-seulement il n'a pas observé ces articles,

mais il a commis des excès énormes contre le clergé et le peuple du royaume. Martin, archevêque de Brague, et plusieurs autres évêques nous en ont porté leurs plaintes, sur lesquelles nous avons donné au roi Alphonse plusieurs avertissements, qu'il a toujours éludés par de belles paroles. C'est pourquoi nous ordonnons que ce prince s'obligera solennellement, par serment, à l'observation de ce qui est contenu dans les lettres des Papes Honorius et Grégoire et dans les articles de Paris. Il promettra que ses successeurs feront la même promesse dans l'année de leur avènement à la couronne, et il en donnera ses lettres à l'archevêque de Brague et à chacun des évêques de son royaume. Il fera faire le même serment à ses deux fils Denys et Alphonse, à ses officiers et à ceux auxquels il donnera des charges à l'avenir. Il donnera sûreté à l'archevêque et aux évêques qui ont eu part à la poursuite de cette affaire.

« Si, dans les trois mois que cette ordonnance sera venue à la connaissance du roi, il n'accomplit ce que dessus, tous les lieux où il se trouvera seront en interdit, et un mois après il encourra l'excommunication, que nous prononçons dès à présent contre lui ; un mois après, l'interdit s'étendra sur tout son royaume de Portugal et d'Algarve ; après trois autres mois tous ses sujets seront absous du serment de fidélité et dispensés de lui obéir. Tant qu'il demeurera dans son opiniâtreté il perdra son droit de patronage sur les églises ¹. »

Voilà comment le saint Pape Grégoire X déployait son autorité apostolique pour obliger les rois chrétiens à gouverner chrétiennement leurs peuples. Il n'aura pas le temps de mettre ces mesures à exécution. L'an 1277, son successeur, le Pape Jean XXI, donna au roi de Portugal des avertissements semblables ; le roi les éludera toujours par de belles paroles. Enfin, l'an 1279, la mort lui fera entendre un langage plus sévère et plus efficace : Alphonse de Portugal se reconnaîtra. Le 17 janvier, voyant que sa dernière heure n'était pas loin, en présence de l'évêque Durand d'Évora, il promit avec ser-

¹ Raynald, n. 28-34. — ² Id., ann. 1276, n. 23, avec la note de Mansi, D'Acheri, *Spicileg.*, t. 3, col. 682.

¹ Raynald, ann. 1275, n. 21.

ment, entre les mains de Pierre Martin, trésorier de la même église, d'obéir purement et simplement aux ordres de l'Église romaine, de restituer tous les biens qu'il avait usurpés, tant sur les ecclésiastiques que sur les Templiers, et ordonna de réparer les torts qu'il leur avait faits. Cet acte fut dressé à Lisbonne, en présence et du consentement de Denys, fils et successeur d'Alphonse, et le roi reçut ensuite l'absolution de la main d'Étienne, ancien abbé d'Alcobare. Il fit son testament, dont il demandait la confirmation au Pape, qu'il nommait le seigneur de son âme et de son corps. Il mourut ainsi le 16 février 1279, et Denys lui succéda ¹.

De Beaucaire Grégoire X s'achemina vers Lausanne, où il devait avoir son entrevue avec Rodolphe, le nouveau roi des Romains. En passant à Vienne en Dauphiné il opéra l'union de l'évêché de Die à celui de Valence, désirée depuis longtemps. Il avait une affection particulière pour cette dernière Église, y ayant servi dans sa jeunesse. L'évêché de Valence était alors vacant; il en pourvut Amédée de Roussillon. C'était un gentilhomme de Dauphiné qui dès son enfance avait été moine à Saint-Claude, en Franche-Comté, puis abbé de Savigni. Le Pape le sacra lui-même à Vienne, nonobstant sa répugnance et ses larmes; car il se croyait indigne de l'épiscopat; mais le Pape lui disait pour le consoler : « Ne craignez point; c'est par vous que cette Église dépouillée sera rétablie. » Amédée garda dans l'épiscopat l'habit monastique, la nourriture et le reste de l'observance, autant que son état le permettait ².

Le Pape arriva à Lausanne le 6 octobre 1275, et Rodolphe, roi des Romains, le vint trouver le jour de Saint-Luc, 18 du même mois, accompagné de la reine son épouse et de presque tous ses enfants. Deux jours après il prêta serment au Pape de conserver tous les biens et les droits de l'Église romaine, notamment la Romagne et l'exarchat de Ravenne, et de l'aider au recouvrement de ceux dont elle n'était pas en possession, comme aussi à la défense de son droit sur le royaume

de Sicile. A ce serment furent présents sept cardinaux, entre lesquels Pierre de Tarentaise, évêque d'Ostie, depuis Pape sous le nom d'Innocent V, et Ottobon de Fiesque, diacre du titre de Saint-Adrien, depuis Pape sous le titre d'Adrien V; de plus, cinq archevêques et onze évêques; enfin plusieurs princes d'Allemagne, entre autres Louis, comte palatin du Rhin et duc de Bavière, Frédéric, duc de Lorraine, et Frédéric, burgrave de Nuremberg. Le roi Rodolphe promit de réitérer ce serment avant que d'être couronné empereur, et il fit celui-ci dans l'église de Lausanne, le 20 octobre 1275.

Le lendemain il publia un édit par lequel il accorde aux chapitres la liberté entière dans l'élection des prélats et rejette comme un abus l'usage de s'emparer des biens des prélats décédés ou des églises vacantes, pratiqué par ses prédécesseurs. Il laisse aussi la liberté des appellations au Saint-Siège et promet son secours pour l'extirpation des hérésies. Il réitère sa promesse pour la conservation des patrimoines de l'Église romaine, et ajoute qu'il ne recevra jamais aucune offre ni dignité qui lui donne aucun pouvoir dans ces lieux, particulièrement à Rome. Il n'attaquera aucun des vassaux de l'Église romaine, et spécialement le roi Charles de Sicile, et fera confirmer toutes ses promesses par les princes d'Allemagne. En cette même assemblée de Lausanne Rodolphe se croisa pour la Terre-Sainte, à la prière du saint Pape, qui avait cette croisade si fort à cœur qu'il comptait y aller en personne et finir ses jours en Palestine. Avec le roi Rodolphe se croisèrent la reine, sa femme, et presque toute la noblesse qui était venue à la cour du Pape ³.

De Lausanne le saint Pontife, retournant en Italie, passa par Sion en Valais, où il commit l'archevêque d'Embrun pour faire en Allemagne le recouvrement de la dime de six ans destinée à la croisade. Ensuite, étant à Milan, il écrivit à l'évêque élu de Verdun, chargé du même recouvrement pour l'Angleterre, de faire délivrer au roi Édouard les dîmes d'Angleterre, de Galles

¹ Raynald, ann. 1277, n. 12; 1279, n. 29. — ² Id., *ibid.*, ann. 1275, n. 55. *Gallia Christiana*, t. 1, p. 1114.

³ Raynald, ann. 1275, n. 37-42.

et d'Irlande, en cas que ce prince, qui avait pris la croix, fit le voyage en personne¹.

Le saint Pape arriva à Milan le 11 novembre et y fut reçu avec grand honneur et logé au monastère de Saint-Ambroise. Il s'y laissa voir à tout le monde avec bonté et accorda plusieurs indulgences à ceux qui en demandèrent. Cependant, le 18 novembre, jour de la dédicace de Saint-Pierre de Rome, où il est d'usage que les Papes lancent des censures contre les ennemis de l'Église, il renouvela dans la basilique de Saint-Ambroise toutes les censures et procédures de Clément IV, tant contre des particuliers que contre des peuples et des républiques, de peur qu'elles ne fussent abrogées par le temps, se réservant du reste d'y donner suite comme il le jugerait à propos. Telle est la substance de la bulle que l'on a encore; il n'y est fait aucune mention spéciale de Milan². Partout le saint Pontife travaillait avec douceur et fermeté à rétablir la paix et les bonnes mœurs.

De Milan il vint à Plaisance, sa patrie, puis à Florence, où il arriva le 18 décembre. Au dire d'un ou de deux chroniqueurs, il ne voulut pas entrer dans la ville parce qu'elle était interdite et les habitants excommuniés pour n'avoir pas observé la paix qu'il avait faite entre les Guelfes et les Gibelins lorsqu'il passa chez eux deux ans auparavant. Or, comme l'Arno, enflé par les pluies, ne se pouvait passer à gué, il fut obligé de traverser un pont de la ville; alors il leva les censures et donna au peuple des bénédictions en passant; mais, quand il fut dehors, il les excommunia de nouveau et dit en colère ce verset du psaume: « Retenez-les avec le mors et le frein. » Voilà ce que disent un ou deux chroniqueurs; mais cette narration n'est pas bien sûre, car d'autres disent qu'il resta quelques jours dans la ville. Et ce qui ne laisse guère de doute, c'est qu'il existe une lettre du saint Pape au roi Charles de Sicile, datée de Florence, par laquelle il l'informe de son voyage, le prévient qu'il passera les fêtes de Noël à Arezzo, et l'invite à venir à Rome ou dans un autre lieu pour conférer ensemble³.

¹ Raynald, ann. 1275, n. 43 et 44. — ² Id., *ibid.*, n. 45. — ³ Id., *ibid.*, n. 47.

Grégoire X passa effectivement les fêtes de Noël à Arezzo; mais il y tomba malade et mourut le 10 janvier 1276, après avoir tenu le Saint-Siège trois ans neuf mois et quinze jours¹. Sa fête est marquée au 16 février dans le Martyrologe romain de Benoît XIV.

Tous les historiens parlent de Grégoire comme d'un saint; les Grecs eux-mêmes, dans le concile qu'ils tinrent à Constantinople après sa mort, l'appellent un homme bienheureux et très-saint, si toutefois, ajoutent-ils, on doit l'appeler un homme et non pas un ange².

Le témoignage du protestant Sismondi n'est pas moins honorable que celui des Grecs. « Ce fut un glorieux pontificat, dit-il, que celui de Grégoire X, et il aurait laissé sans doute des traces plus profondes dans la mémoire des hommes s'il avait duré plus longtemps ou si ce Pape vénérable avait eu des successeurs dignes de lui. L'Italie fut presque entièrement pacifiée par son esprit impartial, après que la fureur des guerres civiles avait semblé détruire tout espoir de repos; l'interrègne de l'empire fut terminé par l'élection d'un prince qui se couvrit de gloire et qui fonda l'une des plus puissantes dynasties de l'Europe; l'Église grecque fut réconciliée avec l'Église latine, et la querelle entre les Francs et les Grecs pour l'empire d'Orient fut apaisée par un accord juste et honorable. Un concile œcuménique, auquel assistèrent cinq cents évêques, soixante-dix abbés mitrés et mille autres religieux ou théologiens, fut présidé par ce Pontife, et occupé de lois utiles à la chrétienté et dignes d'une si auguste assemblée. Tels sont les événements qui rendirent son règne remarquable³. »

A ces témoignages aussi honorables que peu suspects nous ajouterons que le Pape saint Grégoire X termine dignement la glorieuse époque des saints rois Louis de France et Ferdinand de Castille, des saints docteurs Thomas d'Aquin et Bonaventure, qui ont uni toutes les profondeurs de la science à toutes les vertus de la foi.

¹ Vita. Apud Muratori, *Script. rer. Ital.*, t. 3, p. 603.

— ² Raynald, ann. 1276, n. 2. — ³ Sismondi, *Ilist. des Républ. Ital.*, t. 3, p. 422.

LIVRE SOIXANTE-SEIZIÈME.

DE LA MORT DU PAPE SAINT GRÉGOIRE X (1276) AU JUBILÉ SÉCULAIRE DE 1300.

Pontificats d'Innocent V, d'Adrien V, de Jean XXI, de Nicolas III, de Martin IV, d'Honorius IV, de Nicolas IV, de Célestin V et de Boniface VIII. — Relations du Saint-Siège avec l'empereur de Chine. — Les bouddhistes du Tibet empruntent à l'Eglise catholique plusieurs de ses usages. — État religieux des Russes, des Serbes et des Grecs. — État de l'Occident et de la Terre-Sainte. — La sainte maison de Nazareth.

Le deuxième concile général de Lyon avait offert un spectacle inconnu à toute l'antiquité profane : un grand et saint Pontife présidant les états généraux de l'humanité chrétienne pour la sanctifier au dedans et la défendre au dehors ; autour de lui, ses conseillers, supérieurs aux princes, égaux aux rois ; à ses pieds, devant lui, au nombre de plus de mille, les ambassadeurs, les députés des empereurs, des rois, des princes et des Eglises de Dieu ; Francs, Burgondes, Huns, Vandales, Goths, Hérules, Lombards, Sarmates, Anglais, Normands, Slaves, Barbares et Scythes d'autrefois sont assis aux pieds du même père et pontife, avec les descendants des Gaulois, des Romains et des Grecs, comme des brebis et des agneaux reposant aux pieds du même pasteur ; les Grecs y viennent abjurer leur esprit de division, et chanter, avec tout le monde, la même croyance dans les mêmes paroles ; les Tartares, maîtres de l'Asie, depuis la Perse jusqu'à la Chine et la Corée, y sont par leurs ambassadeurs, dont l'un annonce leur conversion future, mais lointaine, par son exemple. Un conseiller, saint et pauvre, du Pontife suprême, vient à mourir durant cette auguste assemblée, et les députés de toutes les Eglises et de toutes les nations, y compris les Tartares ou Mongols, pleurent un homme à la fois si savant, si saint, si pauvre et si

aimable. Avant, pendant et après le concile, le saint Pape Grégoire X travaille à réconcilier entre eux les peuples et les rois, en Italie, en Espagne, en France, en Allemagne, et partout les cœurs se rendent à sa douce influence. Lui-même va conduire l'Europe en armes au secours des chrétiens d'Orient et attendre le ciel dans la Terre-Sainte ; mais le ciel vient le prendre en Italie, et beaucoup plus tôt.

Quand nous voyons les hommes et les choses si bien préparés pour une bonne œuvre comme le recouvrement de la Terre-Sainte, il nous peine de voir que Dieu ne la fasse pas réussir ; c'est que les pensées de Dieu ne sont pas toujours les nôtres. Ce qu'il a principalement en vue, ce n'est pas précisément que ses serviteurs conquièrent tel pays matériel, mais que, moyennant sa grâce, ils s'exercent à la foi, à l'espérance, à la charité, au renoncement de soi-même, au dévouement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, à l'humilité dans la prospérité, à un invincible courage dans l'adversité. Pour cela il ne faut pas que tout leur réussisse ; il faut, au contraire, des épreuves multipliées et diverses. Quant au but ultérieur du Maître, il sera tôt ou tard atteint par les revers mêmes des serviteurs.

Le saint Pape Grégoire X était mort à Arezzo le 10 janvier 1276. Le 21 du même

mois les cardinaux enfermés en conclave élurent Pape Pierre de Tarantaise, de l'ordre des Frères prêcheurs, cardinal-évêque d'Ostie, qui prit le nom d'Innocent V. Il passa aussitôt d'Arezzo à Rome, où il fut couronné à Saint-Pierre le premier dimanche de carême, 23 février, et alla loger au palais de Latran. Il avait de grands desseins pour procurer le bien de l'Église et il avait commencé par pacifier l'Italie¹. Il avait également envoyé ses légats à l'empereur grec Michel Paléologue, pour confirmer l'union récemment faite au concile de Lyon entre les Grecs et les Latins. Mais il ne put donner suite à ses bons desseins, car il tomba malade et mourut, au grand regret de tout le monde, le 22 juin, après cinq mois de pontificat. Il fut enterré à Saint-Jean de Latran; le roi Charles de Sicile assista à ses funérailles².

Après dix-sept jours de vacance on élut Ottobon de Fiesque, noble génois, neveu du Pape Innocent IV, cardinal-diacre du titre de Saint-Adrien, d'où il prit le nom d'Adrien V. Il était extrêmement porté à secourir la Terre-Sainte, et il y envoya tout d'abord une grande somme d'argent³. Ce qui n'est pas si louable, c'est qu'aussitôt élu Pape il suspendit l'exécution de la constitution du conclave faite par saint Grégoire X, se proposant d'en ordonner autrement. La prudence demandait qu'avant de suspendre une loi aussi solennelle, dans une matière aussi grave et aussi délicate, on eût de quoi la remplacer par une autre et meilleure. Adrien V devait d'autant moins précipiter une résolution si importante que lors de son élection il était déjà malade, et que, ses parents étant venus lui présenter leurs félicitations il leur dit : « J'aimerais mieux que vous fussiez venus voir un cardinal en santé qu'un Pape moribond. » En effet, ayant passé de Rome à Viterbe, il y mourut le 18 août, un mois et neuf jours après son élection, sans avoir été sacré évêque ni ordonné prêtre. Il fut enterré dans l'église des Frères mineurs, où l'on voit encore son tombeau⁴.

Les cardinaux s'assemblèrent dans le palais de Viterbe pour procéder à l'élection le plus promptement possible. On vit dès lors l'inconvénient qu'il y avait eu de suspendre une loi sans la remplacer par une autre. Les citoyens de la ville voulurent obliger les cardinaux à s'enfermer en conclave, suivant la constitution de Grégoire X, à quoi ils furent excités par des officiers de la cour de Rome. Les cardinaux disaient que la constitution du conclave avait été suspendue par le Pape Adrien; mais les prélats soutenaient le contraire et en avaient persuadé les officiers de la ville. Les cardinaux, par délibération commune, envoyèrent l'archevêque de Corinthe et le général des Frères prêcheurs, avec le procureur de l'ordre, publier la suspension que l'on révoquait en doute; mais les procureurs de la cour de Rome et les autres praticiens s'assemblèrent au lieu de la publication, et, quand l'archevêque et ses assistants se présentèrent avec les lettres des cardinaux, ils firent de grands cris et du bruit en diverses manières, pour empêcher d'en entendre la lecture. Ils se jetèrent même sur l'archevêque, arrachèrent quelques sceaux des lettres qu'il tenait, lui jetèrent des bâtons et tirèrent des épées contre lui.

Les cardinaux donc, plus resserrés que devant, furent contraints de procéder à l'élection, et, le 13 septembre 1276, ils élurent Pierre Julien, Portugais, cardinal-évêque de Tusculum, qui prit le nom de Jean XXI. On ne devrait le compter que comme le vingtième, puisque le dernier Pape du même nom était Jean XIX, qui mourut l'an 1033; mais quelques-uns comptaient pour Pape Jean, fils de Robert, qui fut seulement élu sans être sacré et eut pour successeur Jean XV, en 986. Pierre Julien était né à Lisbonne et avait étudié en toutes les facultés, ce qui le faisait nommer clerc universel, suivant le style du temps. En particulier il était en réputation pour la médecine; il en a laissé un traité, sous le titre de *Trésor des Pauvres*, qui est imprimé. Il favorisait les pauvres étudiants et leur donnait des bénéfices.

Il avait, de même que son prédécesseur, un grand désir de délivrer la Terre-Sainte du joug des infidèles. Il envoya pour ce sujet

¹ Ptolém. Lucins., l. 23, c. 19. — ² Raynald, ann. 1276, n. 15-25. — ³ Marin. Sanuto, l. 3, part. 12, c. 15. —

⁴ Raynald, ann. 1276, n. 26.

des nonces au roi ou empereur Rodolphe, aux rois de France, d'Espagne et de Hongrie, au grand-khan des Tartares, et il fit partir les légats nommés par Innocent V pour aller à la cour de Constantinople faire confirmer la réunion des Grecs à l'Église romaine. Il écrivit aussi au roi d'Angleterre pour le porter à traiter avec moins de rigueur les Irlandais, qui étaient prêts à secouer le joug de sa domination et à se choisir un autre maître ¹.

Un soin que le nouveau Pontife prit avant tous ceux-ci, ce fut de réprimer les séditeux qui avaient excité du trouble pendant la vacance du Saint-Siège. Pour cet effet, dès le 30 du même mois de septembre 1276, il publia une bulle qui porte en substance : « Quoique le Pape Grégoire X, voulant remédier aux inconvénients de la longue vacance du Saint-Siège, ait fait au concile de Lyon une constitution touchant l'élection du Pontife romain, toutefois l'expérience a fait voir que cette constitution contenait plusieurs choses impraticables, obscures et contraires à l'accélération de l'affaire. C'est pourquoi le pape Adrien, tenant consistoire dans la chambre de Latran, avec nous et les autres cardinaux, suspendit solennellement tout l'effet de cette constitution. Après sa mort, nous et ceux de nos frères qui étaient présents en avons rendu témoignage de vive voix et par nos lettres scellées; mais quelques opiniâtres ont refusé d'y ajouter foi, et quelques-uns soutiennent que le Pape Adrien a révoqué cette suspension étant au lit de la mort; ce que nous n'avons point trouvé véritable, après une exacte recherche. Afin donc qu'on ne puisse plus douter de cette suspension, nous en rendons encore témoignage par ces présentes, et nous la ratifions, déclarant toutefois que nous ne prétendons pas en demeurer là. mais concourir à l'intention du Pape Grégoire, et pourvoir incessamment aux moyens d'accélérer, le cas arrivant, l'élection du Pape. »

Le même jour le Pape Jean publia une autre bulle où, après avoir raconté la sédition arrivée à Viterbe, il enjoint à tous ceux qui

y ont eu part de venir confesser leur faute au cardinal-évêque de Sabine et à ceux qui seront députés de sa part; autrement tous les secrétaires, procureurs et autres officiers de la cour de Rome sont déclarés suspens des revenus de leurs bénéfices, et le Pape nomme des commissaires pour informer contre eux et leurs complices. Le Pape Jean XXI publia ces deux bulles avant sa lettre circulaire pour faire part aux évêques de sa promotion.

Il ne se pressait guère de rédiger définitivement la constitution du concile, parce qu'il se promettait une longue vie, et il ne feignait point de le dire; mais, comme il était dans une chambre neuve qu'il avait fait faire pour lui, près du palais de Viterbe, le bâtiment s'écroula tout à coup, et il fut tellement blessé par la chute du bois et des pierres qu'il en mourut au bout de six jours, après avoir reçu tous les sacrements. Il mourut le 16 mai, jour de la Pentecôte 1277, et fut enterré à Saint-Laurent de Viterbe. Il avait tenu le Saint-Siège huit mois.

On vit de nouveau l'inconvénient d'avoir suspendu et par là rendu incertaine la loi du conclave. La vacance du Saint-Siège dura six mois et huit jours. Enfin, le jour de Sainte-Catherine, 25 novembre 1277, les cardinaux élurent Jean Gaétan, de la famille romaine des Ursins ou Orsini, cardinal-diacre du titre de Saint-Nicolas, d'où il prit le nom de Nicolas III. Étant encore enfant il fut présenté à saint François par son père, qui était du tiers-ordre, et le saint prédit que, encore qu'il ne portât pas son habit, il serait le défenseur de son ordre et enfin maître du monde. Il eut des bénéfices dans les Églises d'York, de Soissons et de Laon. Le Pape Innocent IV le fit cardinal, et en cette qualité il fut protecteur des Frères mineurs. Il était très-bien fait de sa personne, et si modeste que plusieurs l'appelaient le Composé; on louait aussi sa prudence et la maturité de ses réponses. Après son élection au pontificat il ne demeura pas longtemps à Viterbe, mais il alla à Rome, où il était dès le 12 décembre; il y fut ordonné prêtre, puis sacré et couronné solennellement à Saint-Pierre, le jour de Saint-Étienne, 26 du même mois, qui était un dimanche.

¹ *Regesta Joann. XXI.*

Au commencement de l'année suivante (1278), il écrivit, selon la coutume, une lettre circulaire aux évêques pour leur faire part de son élection et leur demander le secours de leurs prières. Le samedi des Quatre-Temps de carême, qui, cette année, fut le 12 mars, il fit une promotion de neuf cardinaux, dont le plus illustre fut Jérôme d'Ascoli, général des Frères mineurs, qui devint lui-même Pape sous le nom de Nicolas IV ¹.

Nous verrons les soins paternels de Nicolas III pour les peuples de l'Europe, pour les Grecs et même pour les Tartares. Il semblait devoir vivre longtemps, par la bonté de sa complexion et la modération de son régime, et toutefois il fut frappé d'apoplexie, et mourut subitement le jour de l'octave de l'Assomption de Notre-Dame, 22 août 1280. Il mourut à Surien, près de Viterbe ; son corps fut porté à Rome et enterré dans la chapelle de Saint-Nicolas de la basilique de Saint-Pierre, qu'il avait presque toute rebâtie ; il y avait mis les images des Papes et augmenté le nombre et le revenu des chanoines, pour l'accroissement du service divin. Il bâtit aussi, près de l'église de Saint-Pierre, un palais magnifique, où il fit faire pour tous ses officiers, principalement pour les pénitenciers, des logements qui étaient enfermés d'un même treillis. Il y fit un grand jardin planté de diverses sortes d'arbres et enclos d'une forte muraille garnie de tours.

Ce Pape avait formé de grands projets pour la tranquillité de l'Europe ; il avait concerté avec Rodolphe de Habsbourg de partager tout l'empire en quatre royaumes : celui d'Allemagne pour la postérité de ce prince ; celui de Vienne, en Dauphiné, qui serait donné en dot à Clémence, fille de Rodolphe et femme de Charles-Martel, petit-fils du roi de Sicile ; les deux autres royaumes devaient être, en Italie, l'un en Lombardie, l'autre en Toscane. Nous avons vu Humbert de Romans conseiller déjà quelque chose de semblable au saint Pape Grégoire X. La mort de Nicolas III fit avorter ses desseins ; mais le temps les exécutera plus ou moins ².

L'inconvénient d'une loi incertaine ou trop

lâche sur la tenue du conclave se fit sentir de nouveau et plus fort. Le Saint-Siège vqua six mois par la mésintelligence des cardinaux assemblés à Viterbe. Le roi Charles de Sicile s'y rendit sitôt qu'il eut appris la mort de Nicolas III, qui fut pour lui une agréable nouvelle, parce que ce Pape lui avait toujours été contraire en cherchant plus la paix des peuples et l'intérêt général de l'Église que les intérêts particuliers du roi ; celui-ci voulait donc faire élire un Pontife qui lui fût favorable. Les cardinaux étaient divisés en deux factions : celle des Orsini, parents du dernier Pape ; celle du roi Charles, à la tête de laquelle était Richard Annibaldi, dont la famille était la plus puissante de Rome. Richard avait ôté le gouvernement de Viterbe à Urso des Orsini, neveu du Pape Nicolas ; c'est pourquoi les deux cardinaux de cette famille, Matthieu et Jourdain, empêchaient l'élection du Pape jusqu'à ce qu'Urso fût rétabli. Mais Richard, soutenu par le roi Charles, fit soulever le peuple de Viterbe ; on sonna la cloche, ils prirent les armes et coururent au palais épiscopal, où les cardinaux étaient assemblés pour l'élection ; là, faisant de grands cris, ils en tirèrent de force les deux cardinaux Orsini, tous deux diacres, ils les maltraitèrent et les emprisonnèrent dans une chambre du même palais, dont ils bouchèrent les portes et les fenêtres, et repoussèrent rudement les autres cardinaux qui s'opposaient à cette violence. Ils relâchèrent ensuite le cardinal Jourdain, sous certaines conditions ; mais ils retinrent le cardinal Matthieu plusieurs jours, et cependant quelques-uns ne lui donnèrent pour nourriture que du pain et de l'eau.

Les autres cardinaux s'accordèrent enfin à élire un Pape le jour de la Chaire de saint Pierre, 26 février 1281. Ils élurent Simon, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Cécile. Il était Français, né à Montpincé, en Brie ; mais il avait demeuré longtemps à Tours, étant chanoine et trésorier de l'église de Saint-Martin, ce qui faisait croire aux Italiens qu'il était Tourangeau. Le Pape Urbain IV, aussi Français, le fit cardinal au mois de décembre 1261, et il fut deux fois légat en France, la première sous Urbain IV, la seconde sous

¹ Raynald, ann. 1277 et 1278. — ² Id., ann. 1280, n. 23, etc.

Grégoire X. Il résista à son élection jusqu'à faire déchirer son manteau de cardinal quand on voulut le revêtir de celui de Pape. Enfin, ayant accepté, il prit le nom de Martin, en l'honneur du saint qu'il avait servi à Tours. Quoiqu'il ne soit que le second Pape de ce nom, on l'appelle cependant Martin IV, à cause des deux *Marins*, que quelques auteurs appellent du nom de Martin. La ville de Viterbe ayant été mise en interdit, le nouveau Pape se retira dans Orviète, ne jugeant pas encore à propos d'aller à Rome, trop divisée par les factions des Annibaldi et des Orsini; mais il y envoya deux cardinaux, Latin, évêque d'Ostie, et Godefroi, diacre du titre de Saint-Georges, qui ne trouvèrent point de meilleur moyen de rétablir la paix à Rome que d'en faire donner le gouvernement au Pape même, à titre de sénateur, et, pour cet effet, Martin IV révoqua la constitution de Nicolas son prédécesseur, qui défendait de faire sénateur de Rome aucune personne constituée en dignité. Après quoi le peuple nomma pour sénateurs deux citoyens à l'effet d'élire le Pape à cette charge; ce qu'ils firent par un acte public conçu en ces termes :

« Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. L'an 1281, le lundi dixième jour de mars, le peuple romain étant assemblé au son de la cloche et à cri public, suivant la coutume, devant le palais du Capitole, les nobles seigneurs Pierre de Conti et Gentil des Ursins, sénateurs et électeurs nommés par le peuple, considérant les vertus de notre très-saint Père, le Pape Martin IV, et son affection pour la ville et le peuple de Rome, et espérant que par sa sagesse il en pourra rétablir le bon état, ont commis audit seigneur Pape, non à raison de sa dignité pontificale, mais de sa personne issue de noble race, le gouvernement du sénat de Rome et de son territoire, pendant tout le temps de sa vie. Ils lui ont donné le plein pouvoir d'exercer ce gouvernement par lui ou par un autre, et d'instituer un ou plusieurs sénateurs pour tel temps et avec tel salaire qu'il lui plaira. Il pourra aussi disposer des revenus appartenant à la ville ou à la commune du peuple romain, et en attribuer ce qu'il jugera à propos au sénateur ou

aux autres officiers de la ville. Il pourra réprimer les rebelles ou désobéissants par telles peines et autres voies qu'il lui plaira. Ce que dessus ne diminuera ni n'augmentera en rien le droit du peuple ou de l'Eglise romaine pour l'élection du sénateur après la vie du Pape Martin, mais chacun conservera son droit entier. » Ensuite les deux électeurs lurent publiquement cet acte au peuple, qui l'accepta et le confirma¹.

Des transactions de ce genre nous paraissent bien étranges de nos jours; c'est que dans les siècles du moyen âge il y avait beaucoup plus de liberté et de variété dans le gouvernement des villes. Nous avons vu Rodolphe de Habsbourg, comte souverain chez lui, vassal d'une abbaye, préfet librement élu dans une république, commandant général des troupes dans une autre. Nous verrons les citoyens de Pise élire le Pape Boniface VIII pour leur magistrat suprême et le Pape accepter cette charge pour le bien de la paix. C'est dans cette même vue que Martin IV accepta de ses propres sujets de Rome la charge de premier magistrat, afin de remettre la paix parmi eux. Il conféra depuis cette dignité au roi Charles de Sicile. Cependant il se fit sacrer à Orviète le 23 mars, quatrième dimanche de Carême. Le 12 avril, samedi saint de la même année (1281), il fit une promotion de neuf cardinaux, dont le plus célèbre fut Benoît Gaétan, natif d'Anagni, avocat consistorial et protonotaire du Saint-Siège, que nous verrons Pape sous le nom de Boniface VIII.

Le roi Charles de Sicile s'applaudissait sans doute d'avoir un Pape Français d'origine et favorable à ses intérêts; aussi le voyait-on assidûment à la cour de Rome; cependant il lui eût mieux valu d'avoir un Pape qui n'eût point pour lui d'affection particulière, mais qui lui remontrât pontificalement son devoir de roi et l'obligeât de visiter plus soigneusement son royaume de Naples et de Sicile, pour prévenir le mécontentement des peuples en réformant les abus criants de ses officiers. Le roi Charles se serait pour le moins épargné l'horreur des vêpres siciliennes et la perte de

¹ Raynald, ann. 1281, n. 1-16.

la Sicile. Pour réparer ce désastre, dont nous verrons plus tard les détails, le Pape et le roi feront d'inutiles efforts.

Le jour de Pâques 1285, 25 mars, le Pape Martin IV, ayant célébré la messe et mangé à son ordinaire avec ses chapelains, se trouva mal sans qu'il y parût au dehors, et, quoiqu'il dit qu'il souffrait beaucoup, ses médecins ne trouvaient point sa maladie considérable et ne voyaient aucun indice pour la juger mortelle. Toutefois, le mercredi suivant, 28 du même mois, il mourut vers minuit, à Pérouse, où il fut enterré dans l'église de Saint-Laurent. Plusieurs malades furent guéris à son tombeau, en présence d'un grand nombre de clercs et de laïques, suivant le témoignage d'un auteur du temps, qui dit que ces miracles duraient encore lorsqu'il écrivait, savoir le 12 mai suivant. Martin IV fut transporté dans la ville d'Assise et enterré dans l'église de Saint-François, où il avait choisi sa sépulture. Son pontificat avait été de quatre ans un mois et sept jours ¹. Le roi Charles de Sicile l'avait précédé dans la tombe; le roi de France, Philippe le Hardi, l'y suivit, ainsi que le roi Pierre d'Aragon.

Le Saint-Siège ne vaqua que quatre jours, et, le 2 avril, les cardinaux élurent Jacques Savelli, noble romain, cardinal-diacre. Il avait étudié plusieurs années dans l'université de Paris, avait été chanoine de Châlons-sur-Marne, et fut fait cardinal par le Pape Urbain IV, au mois de décembre 1261. Étant élu Pape il prit le nom d'Honorius IV. Il était fort incommodé de la goutte aux pieds et aux mains, en sorte qu'il ne pouvait célébrer la messe qu'avec certains instruments. Ayant été élu à Pérouse, il passa aussitôt à Rome, où il fut sacré et couronné, comme il est vraisemblable, le dimanche 6 mai ². Le 25 il écrivait sa lettre circulaire pour donner part à tous les fidèles de sa promotion. Il y parle ainsi : « Après les funérailles du Pape Martin, d'heureuse mémoire, nous nous assemblâmes le premier jour d'avril, librement, sans avoir été enfermés, comme il s'est quelquefois pratiqué dans la vacance de l'Église romaine, par un abus condamnable ³. » Ces

dernières paroles font voir combien la constitution de saint Grégoire X touchant le conclave était encore odieuse aux cardinaux. Cependant la question n'était pas de savoir si elle leur serait plus ou moins agréable, mais si elle était utile ou même nécessaire à l'Église; ce que l'expérience a démontré.

La mort d'Honorius IV lui-même, arrivée le jeudi saint, 3 avril 1287, après deux ans et deux jours de pontificat, put servir de preuve; car le Saint-Siège vaqua plus de dix mois.

Les cardinaux s'étant enfermés pour l'élection dans le palais du Pape Honorius, près Sainte-Sabine, l'air s'y trouva si malsain durant l'été que plusieurs tombèrent malades; il en mourut six ou sept, et tous les autres se retirèrent chacun chez soi. Le cardinal Jérôme d'Ascoli, évêque de Palestrine, fut le seul qui demeura dans ce palais sans être attaqué de maladie, et, pour s'en garantir, il fit faire du feu dans toutes les chambres pendant tout l'été; ce qui ayant purifié l'air et l'hiver étant venu, les cardinaux se rassemblèrent, et, le premier dimanche de carême, 15 février 1288, ils élurent tout d'une voix, par un seul scrutin, l'évêque de Palestrine; mais il renonça deux fois à son élection et n'y consentit que le dimanche suivant, jour de la Chaire de saint Pierre. Il prit le nom de Nicolas IV, par reconnaissance pour Nicolas III, qui l'avait fait cardinal, et fut couronné le mercredi 25 du même mois, jour de Saint-Mathias.

Il était natif d'Ascoli, dans la Marche d'Ancone. Étant entré dans l'ordre des Frères mineurs il devint docteur en théologie. Saint Bonaventure, alors général de l'ordre, le fit provincial de Dalmatie, d'où il fut envoyé nonce à Constantinople, par le Pape saint Grégoire X, en 1272. Jérôme d'Ascoli n'était pas encore revenu de cette nonciature quand il fut élu général de son ordre, au chapitre tenu à Lyon le 20 mai 1274. Trois ans après il voulut s'en démettre au chapitre de Padoue, en 1277, auquel il ne put assister; mais le chapitre le confirma de nouveau. L'année suivante (1278) le pape Nicolas III le fit cardinal-prêtre du titre de Sainte-Potentielle, et, en 1281, le 23 avril, Martin IV le

¹ Apud Raynald, ann. 1285, n. 12, etc. — ² Voir une note de Mansi, Raynald, ann. 1285, n. 14. — ³ Id., *ibid.*, n. 19.

fit évêque de Palestrine. Ce fut le premier Pape de l'ordre des Frères mineurs ¹. Il tint le Saint-Siège quatre ans.

Parmi les grandes affaires qui occupèrent son pontificat, la plus curieuse peut-être fut les relations avec les Tartares et la Chine. Nous avons vu les ambassadeurs d'Abaga, khan de Perse, arrière-petit-fils de Ginguiskhan et feudataire de Koublaï, grand-khan des Tartares et empereur de la Chine, assister au deuxième concile général de Lyon, en 1276, et l'un d'eux y recevoir le baptême.

Peu de temps après arrivèrent d'autres ambassadeurs de la part du même Abaga. Le Pape Jean XXI les reçut à Rome. Ils passèrent en France dès l'année 1276, et, comme le roi Philippe le Hardi était croisé, ils lui promirent le secours de leur nation s'il voulait passer en Syrie contre les Sarrasins. Mais on doutait en France si c'étaient de vrais ambassadeurs ou des espions ; car ce n'étaient point des Tartares, mais des chrétiens de Géorgie, nation entièrement soumise aux Tartares ou Mongols. Au Pape ils assurèrent, au nom d'Abaga, qu'il était disposé à recevoir le baptême, mais que son oncle, le grand-khan Koublaï, l'avait déjà reçu.

En conséquence le Pape Nicolas III, successeur de Jean XXI, envoya cinq frères mineurs, Gérard de Prato, Antoine de Parme, Jean de Sainte-Agathe, André de Florence et Matthieu d'Arezzo, auxquels il donna de grands pouvoirs, principalement pour lever des censures, donner des absolutions et des dispenses.

Ils étaient porteurs de deux lettres : l'une, du 1^{er} avril 1278, au roi Abaga, que le Pape exhorte à suivre l'exemple de son oncle Koublaï en quittant le culte des idoles pour la foi chrétienne ; il le remercie de ses offres de secours contre les Sarrasins et lui recommande instamment ses nonces ².

La seconde lettre, également datée de Saint-Pierre, mais du 12 avril, porte pour inscription : « A notre très-cher fils en Jésus-Christ, Koublaï, grand-khan, empereur et modérateur de tous les Tartares, salut et

bénédiction apostolique. » Le supposant chrétien, d'après le récit des ambassadeurs, Nicolas III l'instruisit du mystère de l'Incarnation et de la Rédemption, de la mission et de l'autorité divine de saint Pierre et de ses successeurs pour gouverner l'Église universelle et y amener tous les peuples de la terre. Koublaï, disait-on, prévenu de la grâce de Dieu, avait reçu le baptême et révérait l'Église romaine, aimait le culte des chrétiens, les favorisait avec amour, désirait voir embrasser la foi chrétienne à tous ses enfants, à toute son armée, à tout son peuple. « Oh ! si cela est, s'écrie le Pape, comment assez louer un père qui dirige ses enfants au salut pour qu'ils ne périssent ! Quel digne chef d'armée, qui s'applique à la tourner du mal au bien, de l'erreur à la vérité ! O l'excellent souverain, qui travaille à ramener un si grand peuple des ténèbres à la lumière ! Que Dieu confirme ce qu'il a opéré en vous ! et puissiez-vous conserver si dévotement la grâce qu'il vous a faite que cette première étincelle devienne comme un incendie de charité ! » Le Pape finit par lui recommander les cinq missionnaires qu'il lui envoie sur sa demande, pour l'instruire plus à fond de la religion chrétienne ¹.

Ces relations du Pontife suprême de l'Église catholique avec le souverain des Tartares et empereur de la Chine ne doivent plus nous surprendre. Déjà nous avons vu les Vénitiens Marc-Paul, son père et son oncle, être très-bien reçus à la cour de Koublaï, jouir de sa faveur, obtenir des postes importants, venir en Occident comme ses ambassadeurs, et s'en retourner avec les lettres du Pape saint Grégoire X. La bienveillance de Koublaï, autrement l'empereur Chi-Tsou, pour les chrétiens est donc indubitable ; mais il n'est pas certain qu'il ait reçu le baptême. Aussi le Pape Nicolas III ajoute-t-il : *Si cela est !*

D'autres missionnaires d'entre les religieux de Saint-François ayant converti un grand nombre de Tartares sur les frontières de la Hongrie, le Pape Nicolas III ordonna à Philippe, évêque de Fermo, légat apostolique

¹ Raynald, ann. 1288, n. 1, etc. — ² Id., ann. 1277, n. 15 ; ann. 1278, n. 17-19.

¹ Id., ann. 1278, n. 20, etc.

dans cette partie du Nord, d'établir un évêque sur ces frontières. A la même époque les Comans paraissant disposés à écouter la parole de Dieu, le Pape ordonna au supérieur des Franciscains de Hongrie d'y envoyer quelques-uns des siens pour la propagation de la foi ¹.

L'an 1285, le grand-khan des Tartares, l'empereur Koublaï et le khan de Perse, Argoun, fils d'Abaga, envoyèrent de nouveaux ambassadeurs et de nouvelles lettres au Pape Honorius IV, ainsi qu'aux rois de France et de Sicile, pour se concerter ensemble contre les mahométans. Voici quelles étaient les conjonctures.

Déjà le khan Abaga de Perse avait envoyé au concile de Lyon des ambassadeurs pour faire ce traité d'alliance. L'an 1277 Abaga est battu par le sultan Bibars près d'Émèse ou près de Damas. L'an 1281 Mango Timour, son frère, défait en bataille rangée par Kélaoun, successeur de Bibars, meurt de désespoir. L'an 1282 Abaga ayant échoué devant Roha ou Édesse, dont il avait formé le siège, se retire à Hamadan où il célèbre la fête de Pâques avec les chrétiens. Il meurt le lendemain 30 mars, à la suite d'un repas auquel il avait été invité. Son visir fut soupçonné de l'avoir empoisonné. Il laissa deux fils, Argoun et Kandgiatou.

Nikoudar, frère d'Abaga, lui succéda au préjudice de ses neveux. Il avait été baptisé dans sa jeunesse sous le nom de Nicolas. A peine fut-il sur le trône qu'il embrassa le mahométisme et prit le nom d'Ahmed-Khan. Dès lors il devint l'ennemi des chrétiens, les bannit de ses États et renversa leurs églises. Ses parents, quoiqu'ils ne fussent pas chrétiens, eurent en horreur son apostasie. L'an 1283 Argoun, son neveu et fils d'Abaga, se soulève contre lui. Argoun est battu par Alinak, général d'Ahmed, et tombe entre les mains de son oncle, qui le fait garder dans une étroite prison. L'an 1284 l'émir Bogha, chargé de le faire mourir, le délivre, par haine contre l'apostat Ahmed, dont la vie molle et les débauches avaient soulevé tous ses sujets. Argoun, à la tête d'une troupe de

soldats déterminés, attaque l'apostat Ahmed, le met en fuite, l'atteint peu après, et le livre à sa belle-sœur, qui le fait mourir ¹.

Cependant Argoun ne voulut point prendre le titre de khan ou roi qu'il n'en eût reçu l'investiture du grand-khan des Tartares, son grand-oncle Koublaï, autrement Chi-Tsou, empereur de la Chine, résidant à Cambalu ou Cang-Balik, autrement Péking. Koublaï fut ravi d'apprendre que l'apostat Ahmed ou Mahomet avait succombé; il confirma de grand cœur la royauté d'Argoun, qui dès lors fut appelé khan par tout le monde. Argoun était de très-bonne mine; il gouverna avec courage et prudence, aima les chrétiens, leur témoigna beaucoup d'honneur et répara les églises que Mahomet avait renversées. Ce que voyant les rois d'Arménie et de Géorgie, ainsi que les autres chrétiens, ils le supplièrent de les aider à recouvrer la Terre-Sainte. Argoun répondit avec beaucoup de bienveillance qu'il ferait de grand cœur tout ce qu'il pourrait pour l'honneur de Dieu et de la foi chrétienne. Il chercha dès lors les moyens de faire alliance avec ses voisins, afin d'aller avec plus de sécurité à cette expédition. C'est ce que rapporte l'historien Hayton d'Arménie ².

Il paraîtrait que ce fut principalement aux chrétiens que le khan Argoun dut ses victoires contre l'apostat et usurpateur Ahmed. On disait même qu'il avait décoré de la croix ses étendards et ses armes et triomphé de ses ennemis au nom du Christ; que de plus il avait fait frapper une monnaie ayant d'un côté le Saint-Sépulcre et de l'autre ces paroles : « Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit ³. »

Ce fut dans ces conjonctures que le grand-khan des Tartares et son petit-neveu Argoun écrivirent au Pape Honorius IV et aux princes de l'Occident, pour les engager à faire alliance ensemble et à attaquer les musulmans de deux côtés, les Tartares par la Syrie et les Francs par l'Égypte. Les lettres commençaient par ces mots : « Au nom du Christ, amen. » On y annonçait de nouveau que le grand-khan était chrétien et qu'il désirait

¹ Raynald, ann. 1278, n. 22 et 23.

¹ *Art de vérifier les dates.* — ² Apud Raynald, ann. 1285, n. 78. — ³ *Id.*, *ibid.*, note de Mansi.

fort la destruction de la superstition mahométane ¹. Malheureusement les vèpres siciliennes, organisées par l'or des Grecs, avaient mis la division parmi les princes chrétiens.

L'année suivante il y eut une révolution parmi les Tartares eux-mêmes; voici comment la raconte Marc-Paul, qui était sur les lieux. « L'an 1286, un oncle paternel de l'empereur, nommé Nayam, âgé de trente ans et gouverneur d'un grand nombre de peuples et de régions, emporté par une vanité de jeune homme, se révolta contre Koublaï, son seigneur, marcha contre lui avec une armée considérable, et, pour combattre avec plus de succès, persuada de venir à son secours un autre roi nommé Caydon, neveu de l'empereur Koublaï, mais qu'il haïssait. A la première nouvelle de cette conjuration Koublaï rassembla promptement ses troupes et marcha aux rebelles, pour ne pas leur laisser le temps de réunir leurs forces.

« Nayam, ajoute Marc-Paul, était chrétien de profession et de nom, mais n'en faisait pas les œuvres; il avait mis la croix dans son principal étendard et avait avec lui une multitude non médiocre de chrétiens. La bataille dura du matin à midi; il tomba beaucoup de monde de part et d'autre, jusqu'à ce qu'enfin Koublaï prit le dessus et mit l'ennemi en fuite. Nayam fut pris, et une grande multitude tuée dans la fuite même. Koublaï ordonna de faire mourir aussitôt son ennemi prisonnier pour avoir pris les armes contre son maître et excité une rébellion; mais comme il était de sa famille, il ne voulut pas que son sang fût répandu, de peur que la terre ne bût du sang royal et que le soleil ou l'air ne vît un rejeton de race souveraine périr d'une mort infâme. Il le fit donc envelopper et lier de tapis, conduire, pousser et traîner de côté et d'autre, jusqu'à ce qu'il eût été suffoqué. Nayam mort, ses grands et tous ceux de son peuple qui purent échapper, et parmi lesquels il y avait beaucoup de chrétiens, se soumirent d'eux-mêmes à l'obéissance de l'empereur Koublaï; ce qui augmenta son domaine de quatre provinces. »
² « Or les Juifs et les Sarrasins de son armée

se mirent à faire des reproches aux chrétiens qui étaient venus avec Nayam, et à dire que le Christ, dont Nayam avait eu le signe dans son étendard, n'avait pu les secourir. Chaque jour donc ils se raillaient ainsi des chrétiens, tournant en risée la puissance du Christ comme étant nulle. Les chrétiens qui étaient venus à l'obéissance de Koublaï, jugeant indigne de supporter ces outrages contre le Christ, s'en plaignirent à l'empereur. Koublaï ayant appelé les Juifs, les Sarrasins et les chrétiens, dit à ceux-ci : « Votre Dieu et sa croix n'a pas voulu secourir Nayam; mais n'en rougissez pas pour cela, parce qu'un Dieu bon et juste ne devait nullement protéger l'injustice et l'iniquité. Nayam a trahi son maître et excité une rébellion contre toute équité; dans sa malice il a imploré le secours de votre Dieu; mais, ce Dieu étant bon et juste, il n'a pas voulu favoriser ses crimes. » En conséquence Koublaï défendit aux Juifs, aux Sarrasins et à tous autres, d'oser jamais proférer aucun blasphème contre le Dieu des chrétiens et contre sa croix. Ayant ainsi apaisé le tumulte, ils s'en retournèrent triomphants et joyeux à sa ville de Cambalu ¹, actuellement Péking. »

Nous verrons, même après ces événements, Koublaï demander au Pape des prêtres chrétiens pour l'instruire dans la loi de l'Évangile, lui et ses Tartares; ce qui est d'autant plus remarquable que cet empereur était lui-même adoré comme un dieu par ses sujets. Voici ce qu'en dit Marc-Paul, qui vivait à sa cour.

« Le 1^{er} février, qui est le commencement de leur année, le grand-khan et les Tartares célèbrent une fête solennelle; tous, tant hommes que femmes, tâchent de s'habiller de blanc et appellent ce jour la fête blanche; car ils se persuadent que le blanc porte bonheur; ils s'habillent donc de blanc au commencement de l'année, afin que toute l'année la fortune leur soit favorable. Or, en ce jour, tous les gouverneurs des villes et des provinces envoient en présent à l'empereur de l'or, de l'argent, des pierres et des étoffes précieuses, ainsi que des chevaux blancs;

¹ Raynald, ann. 1285, n. 77-79.

¹ Id., ann. 1286, n. 35.

d'où il arrive quelquefois qu'en cette fête on lui offre jusqu'à cent mille chevaux de cette couleur.

« Dès le matin de la fête blanche, tous les rois, ducs, barons, chevaliers, médecins, astrologues, préfets des provinces et des armées, et les autres officiers impériaux se rendent à la cour de l'empereur, et ceux qui n'y peuvent trouver place à cause de la multitude se tiennent dans les salles du voisinage. Tous étant assis selon le rang et la dignité, l'un d'eux se lève et dit à haute voix : « Inclinez-vous et adorez. » Aussitôt tous se lèvent en hâte, fléchissent les genoux, et, baissant le front à terre, ils adorent comme un dieu ; ce qu'ils font jusqu'à quatre fois. L'adoration finie ils vont tous à un autel placé dans la salle sur une table peinte en rouge, où est écrit le nom du grand-khan ; prenant un encensoir très-beau et y mettant des parfums, ils encensent avec beaucoup de respect la table et l'autel en l'honneur du grand-khan et retournent à leur place. Ce criminel encensement achevé, chacun offre, en présence de l'empereur, les présents mentionnés plus haut ¹. » Ainsi parle Marc-Paul.

L'an 1288 le Pape Nicolas IV, de l'ordre de Saint-François, se servit non-seulement des religieux de son ordre, mais encore des Dominicains, pour porter la lumière de l'Évangile aux nations les plus lointaines ; car il existe des lettres apostoliques où il les charge d'annoncer la parole de Dieu chez les Sarrazins, les Grecs, les Bulgares, les Comans, les Valaques les Colchidiens, les Syriens, les Ibères, les Alains, les Gazares, les Goths, les Cires, les Ruthènes, les Jacobites, les Nubiens, les Nestoriens, les Géorgiens, les Arméniens, les Indous, les Moscélites, les Tartares, les Hongrois de la grande Hongrie, les chrétiens captifs parmi les Tartares, et les autres nations étrangères de l'Orient séparées de la communion de l'Église romaine.

En ces temps des hommes pieux, particulièrement les Frères mineurs, travaillèrent avec beaucoup de zèle et de succès à propager la religion chrétienne chez les Tartares orientaux. La preuve en est dans le grand

nombre de lettres que le souverain Pontife écrivit soit à eux-mêmes, qu'il autorisa à réconcilier à l'Église ceux qui avaient été frappés d'anathème, soit à l'évêque d'Orient Yaulaham, qu'il remercie de sa bienveillance pour les Frères mineurs qui prêchaient l'Évangile dans ces régions, et auquel il adresse une profession de foi pour instruire les peuples qui lui étaient confiés. Il montra la même profession de foi à l'évêque Barsauma, qui était venu au Siège apostolique. Il félicite également l'évêque Denys de Tauriz, en Orient, ayant appris par ses lettres qu'il suivait la foi orthodoxe prêchée par les Frères mineurs, et il l'exhorte à instruire ses peuples suivant la formule de foi qu'il lui prescrit. Cette profession de foi, transmise aux évêques chez les Tartares orientaux, est mot à mot la même que Clément IV envoya à l'empereur Paléologue pour la réunion des Grecs à l'Église romaine ¹.

Outre les missionnaires d'autres hommes encore annonçaient la foi chez les Tartares, nommément Jean Bonikias et les interprètes de l'empereur, auxquels le souverain Pontife accorda sa bénédiction apostolique. Enfin la religion chrétienne devint si florissante parmi ces peuples que deux de leurs reines, Élégages et Tuctanes, l'embrassèrent publiquement, et que le Pape Nicolas IV leur en écrivit la lettre suivante :

« A notre très-chère fille en Jésus-Christ, Tuctanes, illustre reine des Tartares, salut et bénédiction apostolique. Une relation digne de foi nous apprend, très-chère fille, qu'éclairée de la lumière de la foi catholique, non-seulement vous vous appliquez à l'observer avec fidélité, mais que vous ne cessez encore d'employer tous vos soins pour y attirer les autres et en étendre les limites. Voilà ce qui certainement vous rend agréable aux yeux de la majesté divine, vous attire les louanges des hommes et augmente de bien des manières votre renommée, tandis que par là, en fille bénite et respectueuse, vous reconnaissez les effets de la divine miséricorde, qui, vous arrachant des ténèbres de l'infidélité, vous a rappelée au sentier de la

¹ Raynald, ann. 1286, n. 25.

¹ Raynald, ann. 1288, n. 32 et 33.

rité. Nous excitons donc votre grandeur et l'exhortons, dans le Fils de Dieu le Père, d'élever les yeux de votre esprit vers le Seigneur, au service duquel vous vous êtes salutairement attachée, de profiter toujours de bien en mieux, et de ne cesser de travailler comme une industrieuse abeille, afin que vous vous présentiez au Seigneur, votre Dieu, d'autant plus agréable et plus digne de récompenses que vous aurez apporté dans son trésor des fruits plus abondants de bonnes œuvres. Donné à Rome, à Saint-Pierre, aux ides d'avril, première année de notre pontificat ¹, 13 avril 1288. » La lettre à la reine Éléages était conçue dans les mêmes termes.

Un des ambassadeurs qui étaient venus au Siège apostolique, Sabadin Arkaon, personnage de grande noblesse, embrassa la foi chrétienne. Ayant demandé la bénédiction apostolique, Nicolas IV la lui donna très-affectueusement par une lettre du 13 avril de la même année ².

Ces ambassadeurs étaient l'évêque Barssauma, le noble homme Sabadin, Thomas d'Anfuse et Huguet, interprète. Ils étaient chargés encore de témoigner au Pape l'affection du khan Argoun pour sa personne et son inclination pour la religion chrétienne. Ses lettres portaient la même chose. Le Pape Nicolas reçut donc avec grande joie cette ambassade, et écrivit au khan ou roi Argoun deux lettres, du second jour d'avril, le félicitant sur le désir qu'il avait d'étendre le Christianisme et de se faire baptiser lui-même à Jérusalem, quand il l'aurait tirée de la puissance des infidèles, l'exhortant toutefois à ne pas différer son baptême jusque-là ³.

Il y avait de la sincérité dans les protestations du khan Argoun; le Pape en eut des preuves l'année suivante. Frère Jean de Mont-Corvin, religieux de Saint-François, avait été envoyé missionnaire en Orient par son général Bonnegrace quelques années auparavant. A son retour, en 1289, il rapporta au Pape Nicolas IV que le khan ou roi Argoun était favorablement disposé envers lui et l'Eglise romaine et généralement envers tous les chrétiens; « et il nous traitait, ajoutait-il,

mes compagnons et moi, avec beaucoup d'humanité et de bonté, ce qui fait juger qu'il a de l'inclination à embrasser le Christianisme. » Le Pape écrivit donc au khan Argoun une lettre de remerciement pour sa bienveillance envers les chrétiens et d'exhortation à se mettre lui-même du nombre. Il écrivit dans le même sens à Caydon, autre prince des Tartares, ainsi qu'à Koublaï, leur chef suprême et empereur de la Chine, qui lui avait fait demander des missionnaires. Le Pape lui recommande frère Jean de Mont-Corvin et ses compagnons, qu'il lui renvoie chargés de ses lettres ¹. Nous verrons plus tard Jean de Mont-Corvin archevêque de Péking.

Un homme qui ne servit pas peu la cause chrétienne parmi les Tartares fut un noble Pisan, nommé Jole ou Jules. Ayant pénétré chez ces peuples jusqu'aux extrémités de l'Orient, et acquis beaucoup de crédit et de richesses, il en usait pour protéger les chrétiens et les missionnaires. Le Pape lui écrivit à la même date, 11 avril 1289, pour le féliciter et l'encourager, par la rémission de tous ses péchés, à continuer ses bonnes œuvres ².

La femme d'Argoun-khan se nommait Éroc-caton; elle était chrétienne et très-pieuse. Son fils Carbaganda reçut le baptême et y prit le nom de Nicolas. Le Pape Nicolas IV, en date du 21 août 1291, lui écrivit pour le féliciter et l'engager à la persévérance. Il lui conseille de ne rien changer à son habit ni à sa nourriture, de peur de choquer ceux de sa nation, mais de garder en ces sortes de choses le même usage qu'avant son baptême.

Il écrivit en même temps à son père Argoun-khan, par qui il avait reçu les lettres de Koublaï, et lui envoie deux Frères mineurs, Guillaume de Chéri, son pénitencier, et Mathieu de Thiète, professeur de théologie. Il le loue d'être favorable aux chrétiens et d'avoir permis à un de ses fils de recevoir le baptême; il l'exhorte à se faire baptiser lui-même et à marcher promptement contre les Sarrasins, pour faciliter aux chrétiens le recouvrement de la Terre-Sainte, où ils ve-

¹ Raynald, ann. 1288, n. 34. — ² Id., *ibid.*, n. 35. — ³ Id., *ibid.*, n. 36-38.

¹ Id., ann. 1289, n. 60-64. — ² Id., *ibid.*, n. 64.

naient de perdre Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre, leur dernière place.

Argoun avait encore deux autres fils, Saron et Cassien; le Pape leur écrivit aussi pour les attirer au Christianisme, à l'exemple de leur frère. Il écrivit encore à deux reines de Tartares, dont l'une, nommée Anikoham, était publiquement chrétienne, pour leur recommander de travailler à la conversion des deux princes. Il écrivit même à plusieurs particuliers, comme à Tagharzar, général des troupes tartares; Jean de Bonestra; Xanctus, préfet du prétoire de Perse; Suffrid, médecin d'Argoun, et au Pisan Ozole, tant pour les féliciter du zèle qu'ils avaient mis à la conversion des Tartares que pour les engager à y continuer ¹.

Ainsi donc, vers la fin du treizième siècle, à la suite et par suite des croisades, la voie était ouverte aux prédicateurs de l'Évangile, depuis la Grèce et la Hongrie jusqu'à l'Inde et la Corée. Le chef suprême des Tartares, alors empereur de la Chine, et ses grands feudataires, qui étaient autant de puissants rois, non-seulement ne repoussaient pas les missionnaires apostoliques, mais ils les demandaient au chef suprême de l'Église du Christ, ils les accueillaient avec bienveillance; ils avaient une foule de chrétiens, non-seulement parmi leurs sujets, mais dans leurs propres familles; eux-mêmes étaient quelquefois du nombre. Sans doute ces commencements n'étaient que des commencements; c'était un modique levain mêlé à une pâte immense, mais qui fermentera avec le temps. C'est au Pape, c'est aux cardinaux, c'est aux évêques, c'est aux prêtres, c'est aux fidèles catholiques de tous les pays et de tous les siècles de travailler, chacun à sa manière, à l'accomplissement de cette grande œuvre. Et chose remarquable, c'est au moment d'ôter aux chrétiens la dernière place conquise en Palestine que Dieu leur ouvre tout l'immense continent de l'Asie, comme pour leur dire : « Je ne veux pas que vous borniez votre ambition à si peu; je vous donne à conquérir tout un monde, non par le fer, mais par la parole de la foi et la puissance de la charité. »

En attendant il est resté dans les plus hautes montagnes de l'Asie un curieux monument des communications que nos pères ont eues dans le treizième siècle avec les Tartares, les Chinois et les autres peuples de ce vaste continent; c'est la hiérarchie lamaïque du bouddhisme dans les montagnes du Tibet.

Comme nous l'avons déjà vu, les traditions asiatiques varient beaucoup sur la naissance de Bouddha, neuvième incarnation de Vichnou, deuxième personne de la Trimourti indienne; les uns la placent plus de dix siècles avant Jésus-Christ, les autres moins de six. D'après une encyclopédie japonaise, Chakia-Mouni, à qui l'on donna postérieurement le nom de Bouddha ou de Sage, naquit l'an 1029 avant l'ère chrétienne et fut ainsi contemporain de David et de Salomon. Étant mort en 950, il renaît successivement dans les patriarches; l'encyclopédie japonaise, depuis la mort de Chakia jusqu'en 713, de Jésus-Christ, en compte trente-trois, dont elle marque les noms et presque toujours les années de leur naissance et de leur mort. Un des plus actifs fut le douzième, qui mourut l'an 332 avant Jésus-Christ.

Les premiers patriarches qui, d'après ces traditions, héritèrent de l'âme de Bouddha, vivaient d'abord dans l'Inde, à la cour des rois du pays, dont ils étaient les conseillers spirituels, sans avoir, à ce qu'il semble, aucune fonction particulière à exercer. Le dieu se plaisait à renaître, tantôt dans la caste des brahmanes ou dans celle des guerriers, tantôt parmi les marchands ou les laboureurs, conformément à son intention primitive, qui avait été d'abolir la distinction des castes et de ramener ses partisans à des notions plus saines de la justice divine et des devoirs des hommes. Le lieu de sa naissance ne fut pas moins varié; on le vit paraître tour à tour dans l'Inde septentrionale, dans le midi, à Ceylan, conservant toujours, à chaque vie nouvelle, la mémoire de ce qu'il avait été dans son existence antérieure. La plupart de ces pontifes, toujours suivant les traditions asiatiques, quand ils se voyaient parvenus à un âge avancé, mettaient eux-mêmes fin aux infirmités de la vieillesse, et hâtaient, en montant sur le bûcher, le moment où ils de-

¹ Raynald, ann. 1291, n. 32-36.

vaient goûter de nouveau les plaisirs de l'enfance. Cet usage s'est transmis jusqu'à nos jours ; seulement, au lieu de se brûler vifs, ils ne sont livrés aux flammes qu'après la mort.

Au cinquième siècle de notre ère Bouddha, alors fils d'un roi de Mabar, dans l'Inde méridionale, jugea à propos de quitter l'Hindoustan pour n'y plus revenir et d'aller fixer son séjour à la Chine. On peut croire que cette démarche fut l'effet des persécutions des brahmanes et de la prédominance du système des castes. Une fois établis à la Chine les patriarches bouddhistes y reçurent différents titres, entre autres ceux de *grands-maîtres de la doctrine* et de *princes spirituels de la loi*. Des princes qui embrassèrent le bouddhisme trouvèrent glorieux de posséder les pontifes à leur cour, et les titres de *précepteur du royaume* et de *prince de la doctrine* furent décernés tour à tour à des religieux nationaux ou étrangers qui se flattaient d'être animés par autant d'êtres divins subordonnés à Bouddha, vivant sous le nom de patriarches. C'est ainsi que la hiérarchie des bouddhistes naquit sous l'influence de la politique.

Pendant huit siècles ces patriarches furent ainsi réduits à une existence précaire et dépendante ; mais, au treizième siècle, sous Ginguiskhan et ses premiers successeurs, qui régnaient du Japon à l'Égypte et à la Silésie, ils reçurent des titres plus magnifiques que jamais ; le Bouddha vivant fut élevé au rang des rois, et, comme le premier qui se vit honoré de cette dignité terrestre était un Tibétain, on lui assigna des domaines dans le Tibet, et le nom de *lama*, qui signifie *prêtre* dans sa langue, commença en lui à acquérir quelque célébrité. La fondation du grand siège lamaïque à Poutala n'a pas d'autre origine que cette circonstance tout à fait fortuite, et elle ne remonte pas à une époque plus reculée. Au treizième siècle, vers l'époque du règne de François I^{er}, le patriarche du Tibet reçut le titre encore plus magnifique de lama pareil à l'Océan, en mongol *dalaï lama*, par lequel on entend, non pas sa domination effective qui n'a jamais été très-étendue ni complètement indépendante,

mais l'immensité des facultés surnaturelles qu'on lui suppose.

A l'époque où les patriarches bouddhistes s'établirent dans le Tibet les parties de la Tartarie qui avoisinent cette contrée étaient remplies de chrétiens. Les Nestoriens y avaient fondé des métropoles et converti des nations entières. Plus tard les conquêtes des enfants de Ginguishkan y appelèrent des étrangers de tous les pays : des Géorgiens, des Arméniens, des Russes, des Français, des musulmans, des moines catholiques chargés de missions importantes par le Pape et par saint Louis. Ces derniers, comme nous l'avons vu, portaient avec eux des ornements d'église, des autels, des reliques, *pour veoir*, dit Joinville, *se ils pourroient attirer ces gens à notre créance*. Ils célébrèrent les cérémonies religieuses devant les princes tartares. Ceux-ci leur donnèrent un asile dans leurs tentes et permirent qu'on élevât des chapelles jusque dans l'enceinte de leurs palais. Des princes et des princesses tartares embrassèrent le Christianisme. Des ambassadeurs tartares assistèrent au concile général de Lyon et y furent témoins de toute la pompe du culte catholique. Nous verrons un archevêque catholique, Jean de Mont-Corvin, établi dans la ville impériale, à Péking, par ordre du Pape Clément V, y bâtir une église dont les murailles étaient couvertes de peintures représentant des sujets pieux et où trois cloches appelaient les fidèles aux offices.

Chrétiens de Syrie, romains, schismatiques, musulmans, idolâtres, tous vivaient mêlés et confondus à la cour des empereurs mongols, toujours empressés d'accueillir de nouveaux cultes et même de les adopter, pourvu qu'on n'exigeât de leur part aucune conviction et surtout qu'on ne leur imposât aucune contrainte. On sait que les Tartares passaient volontiers d'une secte à l'autre, embrassaient aisément la foi, et y renonçaient de même pour retomber dans l'idolâtrie.

C'est au milieu de ces variations que fut fondé, au Tibet, le nouveau siège des patriarches bouddhistes. Il est naturel qu'intéressés à multiplier le nombre de leurs sectateurs, occupés à donner plus de magnificence à

leur culte, ils se soient approprié quelques usages liturgiques, quelques-unes de ces pompes étrangères qui attiraient la foule ; qu'ils aient introduit même quelque chose de ces institutions de l'Occident que leur vantaient les ambassadeurs du roi de France et du Pape, que leur vantaient leurs propres ambassadeurs revenus de Lyon et de Rome, et que les circonstances les disposaient à imiter. De là, sans aucun doute, ce que plus tard on n'a pas été peu surpris de retrouver au centre de l'Asie : des monastères nombreux, des religieux gardant un célibat perpétuel, portant la tonsure, récitant en chœur une espèce de bréviaire ; des processions solennelles, des pèlerinages, des fêtes religieuses, une cour pontificale, des collèges de lamas supérieurs, élisant leur chef, souverain ecclésiastique et spirituel des Tibétains et des Tartares. Ainsi donc, concluons-nous avec le savant Abel Rémusat, la hiérarchie lamaïque du Tibet, bien loin d'être un type immémorial de la hiérarchie romaine, comme voulait le faire accroire en son temps Voltaire, n'en est qu'une copie, une contrefaçon assez moderne ¹.

Maintenant qu'est devenue cette hiérarchie bouddhique ou samanénne du Tibet ? Voici ce qu'en dit le même savant :

« Les grands-lamas des divers ordres et leurs vicaires ou patriarches provinciaux, tantôt soumis et tantôt réfractaires, avaient entre eux de fréquentes altercations et de perpétuels sujets de mésintelligence. Leurs prétentions étaient alternativement favorisées et combattues par les chefs des tribus tartares établies dans le Tibet et les pays voisins. Rien n'était plus difficile que de rétablir l'ordre ou d'entretenir la concorde entre tant de personnages jaloux de leurs droits. Les empereurs mandchous, dont la puissance, née dans le dix-septième siècle, devait en peu de temps s'étendre sur l'Asie orientale, avaient échoué d'abord devant cette œuvre difficile. Depuis ils ont eu recours à des arguments plus efficaces. Leurs armées ont pénétré dans le Tibet, des garnisons ont occupé les positions les plus importantes, et des commandants

militaires ont été chargés du soin de maintenir la paix entre les habitants de ce nouvel Olympe. Le chef suprême des lamas se trouve ainsi confondu parmi les moindres vassaux de l'empereur de la Chine. On se rappelle ce décret dédaigneusement rendu par les Lacédémoniens : *Puisque Alexandre veut être dieu, qu'il soit dieu !* C'est avec un respect non moins dérisoire que le ministre des rites autorise le grand-lama à prendre le titre de *bouddha vivant par lui-même, excellent roi du ciel occidental, dont l'intelligence s'étend à tout, dieu suprême et sujet obéissant*.

« Au temps où plusieurs princes se faisaient la guerre dans le Tibet, on avait vu plus d'un grand-lama, jouet de leurs querelles, arraché de son trône, privé de ses honneurs, ou même inhumainement livré aux flammes. Ils ne sont plus en butte à de pareils excès, mais ils n'en sont pas moins exposés à l'abus de la force ; seulement on les adore encore, même en les opprimant, et la civilité chinoise brille jusque dans les attentions dont ils peuvent devenir victimes. Un des principaux lamas ayant encouru la disgrâce de Kianlounge se vit obligé, malgré sa répugnance, à venir faire un voyage à la cour. L'empereur l'y accueillit avec des honneurs extraordinaires, jusqu'à envoyer au-devant de lui son fils aîné, porteur de présents magnifiques. A peine le lama, charmé d'une si belle réception, était-il installé dans le monastère où l'on avait tout préparé pour son séjour qu'il tomba malade et qu'au bout de quelques jours *il changea tout à coup de demeure* ; c'est l'expression usitée en pareille circonstance. Les médecins du palais, que la bonté de l'empereur avait chargés de donner des soins au lama, n'eurent pas le moindre scrupule sur la nature de sa maladie. Toutefois l'empereur jugea à propos d'écarter tous les soupçons, et, dans une lettre assez peu propre à remplir cet objet, il fit cette réflexion que *l'aller et le venir n'étaient qu'une même chose pour le lama* ; ce qui veut dire qu'étant mort à Péking il devait lui être indifférent de renaître dans le Tibet, et qu'il avait de moins la fatigue du retour.

« Les signes auxquels on reconnaît cette espèce de transmission de l'âme de Bouddha

¹ Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. 1. *Discours sur l'origine de la Hiérarchie lamaïque*.

ne sont pas à l'abri de la dispute ; car, dans le moment où nous parlons (1818), ils sont l'objet d'un débat entre les lamas supérieurs et la cour de Péking ; les Tibétains prétendent que le dernier grand-lama a légué son âme à un enfant né dans le Tibet, et les ministres tartares, au contraire, croient être assurés que le pontife défunt est déjà *rené* dans la personne d'un jeune prince de la famille impériale ; circonstance qu'ils regardent comme infiniment heureuse pour les intérêts de la religion samanéenne, et surtout comme très-conforme à la politique de la dynastie régnante ¹. »

Voilà donc où en est aujourd'hui le grand-lama du Tibet vis-à-vis de l'empereur de la Chine, à peu près où en étaient, dans le Bas-Empire, les patriarches schismatiques de Constantinople vis-à-vis des empereurs grecs.

Mais enfin le lamaïsme, le bouddhisme ou la religion des samanéens, a-t-elle été plus utile ou plus nuisible à l'humanité que la religion des brahmanes de l'Inde ? Voici le jugement qu'en porte l'auteur déjà cité. Après avoir dit que les lamas avaient naturalisé dans le Tibet les superstitions méridionales de l'Hindoustan, il ajoute :

« Les pratiques qu'ils y ont jointes, et dont quelques-unes surpassent tout ce que l'Asie a produit de plus ridicule en ce genre, sont justement ce qu'il y a de mieux connu par les relations des voyageurs, et je me crois tout à fait dispensé de les rappeler. Ce qu'il serait injuste de passer sous silence, ce sont les services rendus à l'humanité par la religion bouddhique, et plus particulièrement par la branche que les lamas ont portée dans les pays du Nord. La réforme samanéenne eût été un grand bienfait politique pour les habitants même de l'Hindoustan si elle avait pu prévaloir parmi eux sur le culte des brahmanes, de ces mortels si sages qui n'enseignent que des folies, qui craignent d'écraser un insecte et qui tolèrent les sacrifices humains ; défenseurs intéressés d'un ordre de choses où non-seulement les rangs, les dignités, les avantages de la vie sociale, mais les

péchés et les mérites, les châtiments du vice et les récompenses de la vertu sont depuis trois mille ans subordonnés à une classification fantastique, héréditaire et irrévocable.

« Moins entichés d'observances puériles et de préjugés barbares, les bouddhistes ont, à la vérité, permis l'usage de la chair des animaux, mais ils ont rappelé l'homme à la dignité qu'il tient de son Créateur ; ils ont eu moins de respect pour les vaches et les éperviers, mais ils ont montré plus de commisération pour les artisans et les laboureurs. Hors des limites de la région arrosée par les rivières saintes (l'Indus et le Gange), le salut des humains est impossible, suivant les brahmanes, et il est même inutile de s'en occuper. C'est justement dans ces climats déshérités des influences célestes que la religion de Bouddha est allée répandre des principes généreux et salutaires, applicables à tous les peuples et à tous les pays ; c'est elle qui a policé les pâtres du Tibet et adouci les mœurs des nomades de la Tartarie. Ce sont ces apôtres qui, les premiers, ont osé parler de morale, de devoir et de justice aux farouches conquérants qui venaient d'envahir et de dévaster l'Asie.

« Au temps de Tching-Kis une égale férocité distinguait les nations de race turque et mongole, que la force avait monstrueusement réunies sous ses lois. Les premières sont toutes restées attachées à l'islamisme, et le fanatisme d'un culte intolérant n'a fait que renforcer leurs habitudes turbulentes et leur disposition au carnage et à la rapine. Au contraire les nations mongoles ont successivement embrassé le culte lamaïque, et le changement qui s'est opéré dans leurs mœurs doit principalement être attribué à cette circonstance. Aussi pacifiques maintenant qu'ils étaient autrefois remuants et indociles, ils se livrent exclusivement aux soins des troupeaux. On a vu chez eux des monastères, des livres, des imprimeries, et il n'y a pas quatre-vingts ans qu'une riche bibliothèque, formée par ces Barbares, et qui avait échappé aux ravages de leurs guerres civiles, fut dispersée et détruite par trente Cosaques que de savants académiciens y avaient en-

¹ Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. 1. *Discours sur l'origine de la Hiérophie lamaïque*.

royés pour faire des recherches d'histoire et de littérature¹. »

D'après cela, et d'après d'autres indices, il paraîtrait que, dans les vues de la divine Providence, le lamaïsme sera pour l'Asie, et particulièrement pour les Tartares ou Mongols, ce que la philosophie a été pour les Grecs : une espèce de préparation à l'Évangile, comme dit un Père de l'Église, Clément d'Alexandrie. On lit en effet, dans une lettre écrite de la Mongolie, le 18 septembre 1842, par l'évêque catholique que le Saint-Siège a chargé de travailler à la conversion des Chinois et des Mongols : « Ce dernier peuple, beaucoup plus intéressant, et auquel personne n'a encore annoncé la bonne nouvelle du salut, donne des espérances d'autant plus fondées qu'il est naturellement plus religieux. Le Mongol croit à une Divinité suprême, à une autre vie où les bons sont récompensés et les méchants punis ; il sait que tout homme a une âme qu'il doit sauver ; il récite des prières publiques et particulières ; il observe des jeûnes et des jours de fêtes ; en un mot il se rapproche assez de nous, sous quelques rapports, pour qu'il nous semble facile de lui faire accepter les dogmes et les vertus de l'Évangile, malgré toute la distance qui l'en sépare. Les *lamas*, qui forment la classe la plus instruite et la plus honorée, devront être, ce nous semble, les premiers qui embrasseront notre sainte religion ; si nos prévisions se réalisent, ils pourront nous être d'un secours immense et devenir par leur position des instruments utiles à la conversion de la nation entière. Les meilleurs d'entre eux et les plus jeunes, que nous jugerions propres à l'état ecclésiastique, seraient formés à part dans un petit séminaire mongol, que nous désirons beaucoup fonder. »

Ce qui justifie ces espérances du vicaire apostolique de Mongolie, c'est la conversion de deux Tartares *lamas*, ou prêtres de Foo, nom tartare de Bouddha. Tous deux montrent beaucoup de zèle pour la conversion de leurs compatriotes ; l'un déjà sert de catéchiste à un des missionnaires ; l'autre étudie avec succès au séminaire de Macao, pour de-

venir prêtre et missionnaire lui-même¹. Ainsi donc le grain qu'ont semé parmi les Tartares les missionnaires envoyés par le Pape Nicolas IV dans le treizième siècle semble prêt à lever dans le dix-neuvième et promettre une abondante moisson.

Un historien du treizième siècle, à qui l'on doit de précieux renseignements sur l'histoire des Mongols ou Tartares et les conquêtes de Ginguiskhan, c'est Grégoire Abulfarage, mort en 1286 primat des Jacobites d'Orient. Il naquit à Malatia ou Mélitine, dans l'Asie Mineure, l'an 1226. Il est aussi nommé Bar Hébraeus, parce qu'il était d'extraction juive. Son père, qui était médecin, lui enseigna les premiers principes de la médecine. Abulfarage s'appliqua successivement aux langues syriaque et arabe, à la philosophie et à la théologie. L'an 1244 il se rendit à Antioche, puis à Tripoli de Syrie, où il fut sacré évêque de Gouba à l'âge de vingt ans. Il passa depuis à l'évêché d'Alep, et à l'âge de quarante ans il devint primat des Jacobites orientaux. On a d'Abulfarage une *Chronique* ou histoire universelle depuis la création du monde. Cet ouvrage, très-estimé, fut composé en syriaque et traduit en arabe par l'auteur lui-même, à la prière de ses amis. Il a écrit aussi beaucoup d'ouvrages de théologie et de philosophie, dont la nomenclature se trouve dans la *Bibliothèque orientale* d'Assémani. Ils sont au nombre de trente-quatre. Il y a, sur la théologie, quelques propositions qui ne sont point tout à fait exactes².

Quant aux Arméniens, pendant tout le treizième siècle on les voit unis et soumis à l'Église romaine. En 1298 le patriarche Grégoire d'Arménie renverra au Pape Boniface VIII le prince Sempath pour obtenir une dispense de mariage dans un degré prohibé³. Les lettres que les Papes écrivirent pendant ce siècle au sujet des Arméniens, ce n'est pas pour les rappeler à l'unité, mais pour engager les princes catholiques de l'Europe à voler à leur secours contre les infidèles.

¹ Abel Rémusat, *Mélanges asiatiques*, t. 1. *Discours sur l'origine de la Hiérarchie lamaïque*.

¹ *Annales de la Propagation de la Foi*, septembre 1843, n. 90, p. 447. — ² Assémani, *Biblioth. orient.*, t. 2. *Biograph. univ.*, t. 1. — ³ Raynald, ann. 1298, n. 20.

Dans le cours de ce même siècle les princes des Russes paraissent plus soumis qu'hostiles à l'Église romaine. Par une lettre du Pape Honorius III, adressée l'an 1227 à tous les rois de Russie, on voit qu'ils avaient prié l'évêque de Modène, légat apostolique dans le Septentrion, de vouloir bien venir dans leur pays pour les instruire de la saine doctrine, parce qu'on y manquait de prédicateurs ¹. L'an 1231 on trouve une lettre de Grégoire IX à un roi de Russie, qui, tout en suivant le rite des Grecs, voulait cependant obéir au Siège apostolique ². L'an 1246 Daniel, prince des Russes, envoya une ambassade au Pape Innocent IV pour lui demander le titre et la couronne de roi. Le Pape lui accorda sa demande et envoya le légat Opison, qui le couronna solennellement. Le roi et les évêques russes dirent aux Frères mineurs qui revenaient de la Tartarie par Kiow qu'ils voulaient avoir le Pape pour leur seigneur spécial, et l'Église romaine pour leur dame et maîtresse, et, en preuve, ils lui envoyèrent avec eux des ambassadeurs avec des lettres ³. L'an 1257 le Pape Alexandre IV écrivit une lettre à ce roi Daniel, où il lui rappelle les bienfaits qu'il avait reçus de l'Église romaine, le serment d'obéissance qu'il lui avait fait, lui reproche de l'avoir bien mal gardé, l'exhorte à s'en repentir et à réparer sa faute, et charge les évêques de Breslau et d'Olmütz de l'y contraindre par les censures ecclésiastiques, et même, s'il est nécessaire, par la force du bras séculier ⁴. On ne sait quel fut l'effet de ces lettres sur le roi Daniel, qui mourut l'an 1266. Comme les Grecs se réunirent solennellement à l'Église romaine dans le deuxième concile général de Lyon, l'an 1274, cet exemple dut naturellement déterminer dans le même sens les princes et les évêques flottants de la Russie.

Nous disons les princes et les évêques, car, pour le simple peuple, qui vit dans la bonne foi et dans l'ignorance de ces querelles suscitées par la politique ou l'ambition de ses chefs, il ne participait point à leur schisme intermittent. Ainsi en a jugé le pieux et sa-

vant Maronite Joseph Assémani, aussi bien que le pieux et savant Jésuite Papebroch ; ainsi a jugé le pieux et savant cardinal Baronius, dans un cas qui semblait beaucoup moins gracieux ¹. Nous pensons de même que ces trois hommes. Il y a plus ; ces principes nous paraissent très-importants pour apprécier avec équité bien des événements passés, présents et à venir, et ne pas toujours réprouver la masse des peuples avec les chefs qui les égarent. Nous croyons donc que, dans les treizième et quatorzième siècles, s'il y a eu des princes ou des évêques russes qui ont formellement adhéré au schisme, la masse du peuple est demeurée catholique, et que dans le nombre il y a eu plus d'un saint.

Ainsi les Moscovites honorent le 25 septembre saint Serge, né à Rostow, mais émigré avec ses parents à Radozna, à quelques lieues de Moscou. Sergius y fonda le monastère de la Sainte-Trinité. C'est le plus riche et le plus nombreux de la Moscovie ; il s'y trouve quelquefois jusqu'à trois cents religieux. Le corps de saint Serge s'y garde entier. Les Moscovites et les czars mêmes vont le visiter par dévotion. Saint Serge mourut en 1292 ². Les Moscovites honorent encore, le 22 décembre et le 12 février, saint Pierre et saint Alexis, tous deux métropolitains de Moscou dans le quatorzième siècle, où nous les verrons plus en détail ³.

Mais une chose dut avec le temps implanter dans le clergé russe de funestes préjugés contre l'Église romaine ; c'est une collection de droit canonique, appelée *Kormczaia Kniga*, très-peu connue hors de la Russie. Ce fut un Servien ou un Bulgare qui la publia, vers le treizième ou le quatorzième siècle, par extraits tirés de l'original, qui était grec, et qui n'a jamais été imprimé ; on ignore même l'époque où il fut composé ; peut-être est-il du treizième siècle.

Quant au successeur de saint Pierre, on y lit des choses historiquement fausses ; mais

¹ Raynald, ann. 1227, n. 8 et 9. — ² Id., ann. 1231, n. 43. — ³ Id., ann. 1246, n. 28 ; ann. 1247, n. 28 et 29. — ⁴ Id., ann. 1257, n. 26.

¹ Joseph Assémani, *Calendaria Ecclesie universae*, t. 1, p. 126 et 127. Papebroch., *ad Ephemerides Græco-Moschas*, n. 11, t. 1 maii, *Acta SS. Baron.*, ad ann. 1136. — ² Assémani, *Calendaria*, t. 5, p. 254, 25 septembre. — ³ Id., *ibid.*, 22 décembre et 12 février.

on en trouve aussi d'autres qu'il faut regarder comme émanées de l'ancienne doctrine de l'Église en faveur de la primauté de Rome. Il y est dit entre autres : « Et ainsi notre premier frère était alors le Pape de Rome, tant parce que Rome avait alors la primauté que parce qu'on y avait institué le Pape à la place des premiers apôtres. » Plus bas la *Kormczaia* place le primat à Constantinople et dit à cet égard : « Tu apprendras par là que, par les décrets de la Providence, la religion a été confiée au peuple russe et à tout le clergé soumis au siège apostolique de Constantinople et à l'Église d'Orient. » On ne dit pas, au reste, par quel apôtre l'Église de Constantinople fut fondée. On lit plus loin ce qui suit : « Mais lorsque le czar turc, hélas ! pour nous punir de nos péchés, eut soumis à sa puissance l'Église d'Orient et les quatre patriarches, et qu'il ne fut plus possible de se rendre à Constantinople pour se faire installer, les métropolitains russes reçurent des patriarches de la Palestine le pouvoir de se faire élire et introniser par leurs propres évêques. A l'égard du rang, les patriarches décidèrent que le métropolitain de la Russie aurait la prééminence sur tous les autres, et que, dans les conciles généraux, il aurait un siège plus élevé, et qu'il présiderait après le patriarche de Jérusalem, attendu que la religion brillait en Russie du même éclat que le soleil au milieu du firmament. »

Ce qui suit est surtout propre à faire voir jusqu'à quel point on a su entretenir, jusqu'à présent, par des fables, le peuple russe et ceux qui l'enseignent dans leur haine contre l'Église catholique. Le traducteur russe à rendu le nom du fameux Michel Cérularius (Κηρουλάριος) par *Kyr Latri* (seigneur Larius), en lisant κύριος Λάριος. Voici ce qu'il dit de ce seigneur Larius : « Il maudit également les Latins, lorsqu'ils furent évidemment devenus hérétiques, comme des hommes privés de raison et de prudence, incapables de rien distinguer, mais enflés d'un vain orgueil et déchus des nombreuses faveurs qu'ils avaient reçues du Ciel. » Après cela l'interprète russe ou l'auteur grec élève sur le Siège de Rome un certain Pierre le Bègue (*Petrus Lombardus*) et lui impute les faits horribles qu'on va lire.

« Après avoir répandu grand nombre de funestes hérésies, il ordonna aux Papes de tenir sept femmes et des concubines à volonté; il ne leur fixa point de péché; il leur ordonna de faire entendre dans l'église l'orgue, les tymbales et la musique, de se raser la barbe et les moustaches, d'absoudre sans *épitémie* et sans pénitence, et il permit même de remettre les péchés pour plusieurs années d'avance. Il changea aussi le *synaxarium* et permit de jeûner le samedi, comme font les Juifs. Il permit aussi l'inceste, c'est-à-dire le mariage entre proches parents, et toutes sortes d'horreurs, comme de manger avec les chiens. L'impie répandit encore d'autres horreurs; il créa des schismes et des ordonnances abominables tendant à déshonorer et à renverser l'Église de Jésus-Christ. Mais, du temps de l'empereur Constantin *Manamaque* (Monomaque), le patriarche Michel (l'interprète russe n'a pas vu que ce Michel n'est autre chose que le susdit seigneur Larius) convoqua un synode et livra à l'anathème le Pape de Rome et tous les hérétiques... Le Pape alla même jusqu'à installer dans les quatre grandes villes, au lieu de quatre patriarches orthodoxes, ses quatre patriarches à lui, que ceux d'Occident appellent cardinaux¹. »

C'est par de pareilles fables que le gouvernement russe entretient dans l'aversion et la haine contre l'Église de Dieu le clergé et le peuple russe; c'est par de pareilles fables que les évêques grecs du concile *in Trullo*, que Photius et Michel Cérulaire font naître l'aversion et la haine contre l'Église de Dieu dans le cœur des populations de la langue grecque; c'est par de pareilles fables que Mahomet, le faux prophète, allume et entretient contre l'Église de Dieu l'aversion et la haine des populations musulmanes; c'est par de pareilles fables que les pharisiens anciens et modernes entretiennent et propagent, contre l'Église de Dieu, l'aversion et la haine des populations juives; c'est par de pareilles fables que les pontifes des idoles, depuis Néron et Julien l'Apostat jusqu'aux brahmanes de l'Inde, entretiennent et rallument,

¹ Godescard, 24 juillet. SS. Romain et David, note, p. 393, édit. 1235.

contre la vérité et l'Église de Dieu, l'aversion et la haine des populations idolâtres. Voilà cet empire des ténèbres dont le souverain est le prince de ce monde, le Dieu de ce siècle. Le Fils de Dieu est venu détruire cet empire ténébreux de Satan ; c'est aux fidèles serviteurs du Christ d'achever la victoire. L'idolâtrie grossière s'est retirée au fond de l'Inde ; des ténèbres non moins funestes se sont concentrées dans l'Alcoran de Mahomet, dans le Talmud des pharisiens, dans le schisme des Grecs et des Russes ; c'est aux prêtres et aux autres fidèles catholiques de porter la lumière dans ces antres obscurs et de dévoiler tout à la clarté du soleil. Ils n'y pensent point assez.

Nous avons vu que, sous les premiers empereurs chrétiens, l'Illyrie orientale était sous la juridiction immédiate du Saint-Siège, et que l'évêque de Thessalonique était le vicaire ou le légat du Pape en ces régions. L'Illyrie comprenait les provinces actuelles de Bulgarie, de Moldavie, de Valachie, de Bosnie, de Serbie, d'Albanie, la Macédoine, la Thessalie, l'Attique, l'Achaïe, le Péloponèse et toutes les îles Ioniennes. Les invasions des Barbares, l'ambition des patriarches grecs de Constantinople sont venues bouleverser cet ancien ordre et préparer ces régions au joug abrutissant du mahométisme. Aujourd'hui qu'elles semblent aspirer quelque nouvelle sève de vie, elles devraient promptement se regreffer sur le tronc toujours vivant, toujours ancien et toujours nouveau, dont elles se sont détachées pour devenir branches mortes, sans quoi elles ne cesseront d'être le jouet d'un sultan que pour devenir le jouet d'un autre sultan.

Dans le douzième et le treizième siècle elles tenaient encore à l'arbre, mais d'une manière peu ferme. En 1204 Joannice sollicita et obtint du Pape Innocent III le nom et la couronne de roi des Bulgares et des Valaques ; l'archevêque de Ternove fut déclaré par le même Pontife primat de Valachie et de Bulgarie. En 1291 le Pape Nicolas IV écrivit au roi des Bulgares, nommé Georges Tester, pour l'exhorter à embrasser la foi orthodoxe ; il écrivit en même temps à l'archevêque de Bulgarie pour qu'il y ramenât le roi et la na-

tion, d'autant plus qu'il était sans doute le même qu'il avait vu à Constantinople, en présence de l'empereur Michel Paléologue, protester publiquement qu'il était immédiatement soumis au Pontife romain ¹. Ce qui est surtout remarquable, c'est que ce fut à la sollicitation de la reine de Serbie que le Pape Nicolas IV écrivit ces lettres au roi et à l'archevêque des Bulgares.

En 1220 Étienne, grand-jupan de Serbie, ayant épousé une nièce de Henri, doge de Venise, quitta le schisme des Grecs, se réunit et se soumit à l'Église romaine. Il envoya une ambassade au Pape Honorius III pour resserrer cette union et lui demander en même temps le titre de roi. Le Pape accorda la demande et envoya un cardinal-légat, qui le couronna solennellement avec sa femme ². La capitale du royaume s'appelait Serbie, autrement Pek ; le royaume même se composait des anciennes provinces de Mésie et de Dardanie. Le roi Étienne avait un frère nommé Sabas, qui avait embrassé la vie monastique au mont Athos. A la mort de Théodore, évêque de Serbie ou de Pek, saint Sabas fut élu, bien malgré lui, pour lui succéder. Le patriarche latin de Constantinople eut une si grande confiance dans le nouvel évêque de Serbie qu'il l'établit comme son vicaire dans toutes les régions environnantes. Le roi Étienne érigea douze évêchés, soumis à son frère, qui fut déclaré archevêque. Il y avait dans le pays des chrétiens de différents rites et de diverses langues ; saint Sabas sut maintenir la bonne harmonie parmi eux tous. Après plusieurs années, le désir de la vie solitaire le possédant toujours, il obtint d'être déchargé de l'épiscopat et retourna au mont Athos, où il mourut saintement vers l'an 1250 ³. On honore sa mémoire le 14 février.

Le roi Étienne eut un fils de même nom et surnommé Urosius, qui épousa Hélène, originaire de France, dit-on. Il en eut deux fils, Étienne et Urosius, surnommé Dragutin. Les deux frères vivaient encore avec leur

¹ Raynald, ann. 1291, n. 28 et 39. — ² Joseph Assémani, *Calendaria*, t. 5, p. 38. Raynald, ann. 1220, n. 37. — ³ Id., *ibid.*, et *Acta SS.*, 14 févr. Ét. Lequien, *Oriens Christianus*.

mère en 1288, lorsque le Pape Nicolas IV leur envoya deux Frères mineurs, Marin et Cyprien, avec des lettres aux deux princes et à leur mère pour les confirmer et les instruire dans la foi orthodoxe. La lettre à la reine-mère porte en tête : « A notre très-chère fille en Jésus-Christ, Hélène, illustre reine des Slaves, salut et bénédiction apostolique. » Après l'avoir félicitée de sa piété et de sa foi sincère il ajoute qu'il écrit à ses fils, les illustres rois des Slaves, Étienne et Urosius, pour qu'eux aussi viennent à l'unité de la foi ; il la prie et l'exhorte, pour la rémission de ses péchés, d'y travailler elle-même de son côté ¹.

La reine Hélène et le roi Étienne, son époux, avaient d'eux-mêmes beaucoup de zèle. Au commencement de l'année 1291 elle fit dire au Pape, par Marin, archidiacre d'Antibari, qu'elle se proposait d'avoir, l'été suivant, une conférence avec Georges, empereur des Bulgares, pour le ramener à la foi catholique et à l'obéissance de l'Église romaine ; c'est pourquoi elle priait le Pape d'écrire à ce prince ; ce qu'il accorda volontiers, comme nous avons vu par ses lettres du 23 mars 1291 au roi et à l'archevêque des Bulgares. Il exhorta en même temps la reine de Servie à poursuivre courageusement sa pieuse entreprise ².

Le Pape Nicolas IV fit plus ; pour récompenser le roi et la reine de Servie de leur zèle pour l'unité de la foi et de leur dévouement pour le Siège apostolique il leur annonça, par une lettre du 4 mars, qu'il a reçu leur personne et leur royaume sous la protection spéciale de saint Pierre et qu'ils peuvent compter avec assurance sur son secours ³.

La reine Hélène et l'archevêque d'Antibari écrivirent aussi au Pape qu'une ville d'Albanie nommée Sava, après avoir été longtemps ruinée, s'était rétablie de nouveau, et que le peuple, qui était catholique, ayant instantanément demandé un évêque, le clergé de la ville avait élu un prêtre nommé Pierre et avait demandé à l'archevêque de confirmer

l'élection ; mais il n'avait point voulu l'accorder sans la permission du Pape. Nicolas IV répondit, le 11 juin : « Si, après l'information convenable, vous trouvez l'élection canonique et la personne capable, nous vous mandons de la confirmer de l'avis du prieur des Frères prêcheurs et des gardiens des Frères mineurs de Raguse, et de sacrer ensuite l'élu ¹. »

Autre preuve du zèle du roi et de la reine de Servie. Par le même archidiacre d'Antibari, Marin, le roi Étienne pria le Pape de lui envoyer, pour la province de Bosnie, qui lui était soumise, des personnes capables d'instruire et de ramener au sein de l'Église les hérétiques qui y étaient en grand nombre, et qui, par des discours séduisants, s'efforçaient d'altérer la foi des catholiques mêmes. Le roi demandait des missionnaires qui sussent la langue du pays et dont la vie exemplaire pût édifier les peuples. Sur quoi le Pape manda au provincial des Frères mineurs en Esclavonie de choisir deux frères de l'ordre, tels que le roi les désirait, pour les envoyer dans la Bosnie, et il en donna avis au roi, lui recommandant ces deux religieux par sa lettre du 23 mars de la même année 1291, où il le félicite avec effusion de cœur de son zèle et de son dévouement ².

Une branche de l'Église qui depuis longtemps branlait au tronc de l'arbre était les Grecs : branche cassée, mais non coupée, qui tenait encore au tronc par quelque peu d'écorce, mais point assez pour produire encore quelque fruit remarquable, quelque saint ; branche aussi peu unie avec elle-même qu'avec le tronc de l'arbre.

Après le concile général de Lyon, en 1274, les ambassadeurs grecs, dont les principaux étaient Germain, patriarche démissionnaire de Constantinople, et le premier ministre Georges Acropolite, revinrent très-contents des honneurs qu'ils y avaient reçus et des marques d'amitié que leur avait données le saint Pape Grégoire X, particulièrement aux évêques, qui reçurent de lui des mitres et des anneaux, suivant l'usage de l'Église latine. Ils arrivèrent à Constantinople sur la fin de

¹ Raynald, ann. 1288, n. 29-31. Joseph Assémani, *Calendar.*, t. 5, p. 45. — ² Raynald, ann. 1291, n. 3. — ³ *Ibid.*, n. 41.

¹ *Id.*, *ibid.*, n. 42. — ² *Id.*, *ibid.*, n. 43. Joseph Assémani, *ubi supra*.

l'automne 1274, amenant avec eux les nonces du Pape. Il fut alors question de déposer le patriarche Joseph, comme on était convenu, ce qui n'était pas sans difficulté, parce qu'il ne renonçait pas de lui-même. On entendit donc des témoins sur la promesse qu'il avait faite à l'empereur de se retirer si l'union réussissait, et cette promesse, jointe au serment de ne jamais consentir à l'union, fut jugée par les évêques équivalente à une renonciation ; c'est pourquoi ils déclarèrent le siège vacant. Ce fut le 9 janvier 1275 que l'on cessa de nommer Joseph à la prière publique, et, le 16 du même mois, jour auquel les Grecs honorent les chaînes de saint Pierre, dans la chapelle du palais, on chanta l'Épître et l'Évangile en grec et en latin ; puis, quand le moment fut venu, le diacre fit solennellement mémoire du Pape en ces termes : « Grégoire, souverain Pontife de l'Église apostolique et Pape universel. »

Le patriarche Joseph passa du monastère de Périblepte à la laure d'Anaplis, à quatre milles de Constantinople ; mais sa retraite causa un nouveau schisme dans l'Église grecque, déjà divisée par la retraite d'Arsène. Les deux partis se regardaient l'un l'autre comme excommuniés, jusqu'à ne vouloir ni boire ni manger ensemble, ni même se parler. Ils aigrissaient le mal par de faux rapports et des jugements téméraires, et excitaient la curiosité du peuple sur des matières au-dessus de sa portée. On proposa plusieurs sujets pour remplir le siège de Constantinople, tant d'entre les moines que d'entre les autres. D'abord la plupart des suffrages furent pour Théodore de Villehardouin, fils de Geoffroi, prince d'Achaïe, et petit-neveu de Geoffroi de Villehardouin, maréchal de Champagne. On le nommait le prince à cause de son origine. Il avait quitté le rite latin pour embrasser celui des Grecs, et, étant sorti de son pays, il s'enferma dans un monastère de la montagne Noire, en Natolie, où, ayant pris le nom de Théodose, il s'instruisit et s'exerça à une observance très-exacte. Quelques années après, s'étant fait connaître de l'empereur, il fut fait archimandrite du pantocrator, à Constantinople, puis envoyé en ambassade vers les Tartares ; à son retour il

s'enferma dans une cellule du monastère des Hodéges. C'est de cette retraite qu'on le voulait tirer pour le mettre sur le siège de Constantinople.

Mais quelques évêques crurent que Jean Veccus y convenait mieux, étant garde des archives et du trésor de cette Église et homme de granderéputation. Quand on eut fait le rapport à l'empereur des différents suffrages, il jugea Veccus le plus digne, le croyant propre à faire cesser le schisme, tant par sa doctrine que par sa longue expérience des affaires ecclésiastiques. Il fut donc élu patriarche de Constantinople dans l'assemblée des évêques, à Sainte-Sophie, le dimanche 26 mai, jour auquel les Grecs faisaient la fête des Pères du concile de Nicée, qu'ils font à présent le 16 juillet. Veccus fut ordonné le dimanche suivant, qui était celui de la Pentecôte, le second jour de juin 1275¹.

L'empereur crut se pouvoir décharger sur lui du soin des affaires ecclésiastiques et lui promit son secours en tout ce qui serait nécessaire, espérant qu'il en userait de même à son égard. Il lui donna aussi la liberté de lui recommander ceux qu'il jugerait à propos, persuadé qu'il n'en abuserait pas ; mais il y fut trompé, et Veccus, trop ardent en ses sollicitations, voulait absolument emporter tout ce qu'il demandait. Un jour il intercédait pour un homme qu'il savait être injustement condamné, mais contre lequel l'empereur était prévenu. Après une vive et longue contestation le patriarche dit : « Quoi donc ! n'aurez-vous pas plus d'égard pour les évêques que pour vos cuisiniers ou vos palefreniers, qui sont nécessairement soumis à toutes vos volontés ? » Ayant ainsi parlé, il jeta aux pieds de l'empereur le bâton qu'il portait pour marque de sa dignité et sortit au plus vite. L'empereur, prenant ce procédé pour un affront, le fit rappeler ; mais le patriarche n'écouta rien et alla s'enfermer dans le prochain monastère. Une autre fois, le jour de Saint-Georges, à la fin de la messe, l'empereur étendait la main pour recevoir la communion ; le patriarche, qui tenait la particule du pain sacré, lui demande une grâce

¹ Raynald, ann. 1274 et 1275. Pachym., l. 5, c. 21-24. Nicéph. Grégor., l. 5, c. 2.

pour un affligé ; l'empereur dit que ce n'est pas là le temps. Le prélat soutient qu'il n'y a pas de temps plus convenable pour imiter la bonté du Sauveur, et l'empereur, en colère, se retire sans avoir communiqué. Pour n'être pas tous les jours exposé à de pareils affronts et modérer l'empressement du patriarche, il réduisit les audiences qu'il lui donnait à un jour de la semaine, qui fut le mardi, et il n'y manquait jamais ¹.

L'an 1277, après la mort du Pape Jean XXI et pendant la vacance du Saint-Siège, arrivèrent à Viterbe des ambassadeurs de l'empereur Michel Paléologue, chargés de plusieurs lettres adressées au Pape Jean ; la première de l'empereur, où il dit avoir reçu les nonces du Pape, savoir : Jacques, évêque de Férrentine ; Geoffroi, évêque de Turin et de l'ordre des Frères prêcheurs ; Rainard, prieur du couvent de Viterbe, et Salve, professeur en théologie, « qui m'ont, dit-il, remis en main propre les lettres de votre prédécesseur. Je les ai baisées très-dévotement, et, après les avoir bien entendues, j'ai été rempli d'une extrême joie pour la réunion des Églises ; puis, ayant traité avec vos nonces de ce qui restait pour l'exécution, j'ai confirmé par écrit l'acceptation de la profession de foi de l'Église romaine, comme ont fait aussi l'empereur, mon fils aîné, le patriarche et les autres prélats de l'Église orientale, assemblés avec nous, reconnaissant la primauté de l'Église romaine et le reste qui est contenu dans les lettres de Votre Sainteté. Vous en apprendrez davantage par mes ambassadeurs, qui sont Théodore, métropolitain de Cyzique ; Méliténote, scribe de l'Église de Constantinople et archidiacre du clergé impérial ; Georges Métocbite, archidiacre du reste du clergé, et nos secrétaires, Ange, Jean et Andronic ². »

Ils étaient encore porteurs d'une autre lettre de l'empereur Michel, où était insérée celle qu'il avait envoyée au Pape saint Grégoire X, contenant la profession de foi prescrite par Clément IV ; puis l'empereur ajoutait la ratification du serment prêté en son nom par le grand-logothète au concile de Lyon,

c'est-à-dire celui que l'empereur lui-même avait fait en présence des nonces du Pape. Cette lettre est aussi adressée à Jean XXI et datée de Constantinople, au mois d'avril 1277. L'une et l'autre portent dans l'inscription : « Au très-saint et bienheureux premier et souverain Pontife du Siège apostolique de l'ancienne Rome, le Pape universel, le commun Père de tous les chrétiens, le révérendissime père de notre empire, le seigneur Jean, Michel-Ducas-Ange-Comnène Paléologue, dans le Christ-Dieu, fidèle empereur et modérateur des Roméens, fils spécial de Votre Sainteté, la vénération convenable avec une sincère et pure affection, et la demande de ses prières. » La lettre d'Andronic, fils aîné de Michel et associé à l'empire, avec une inscription semblable, n'est qu'un long compliment où il témoigne avoir désiré l'union avec un grand empressement ; mais la suite donne lieu de soupçonner ce prince de n'avoir écrit ainsi que par complaisance pour son père ¹.

La lettre du nouveau patriarche Jean Veccus et de son concile est plus sérieuse ; ils bénissent Dieu de ce que l'union des Églises, heureusement commencée au temps du saint homme, si un homme on doit l'appeler, et non pas un ange, savoir le très-saint Pape Grégoire X, avait été terminée plus glorieusement sous le nouveau Pontife que Dieu venait de donner à son Église. « Les nonces du Siège apostolique, grâce à vos prières, sont heureusement arrivés près des empereurs, nos maîtres, près de nous et du concile qui restait, faisant partie d'un plus grand qui venait d'être tenu chez nous. Votre Sainteté verra, par la lettre synodale qui lui sera présentée, comment nous avons ratifié et confirmé l'union par nos souscriptions, qui tiennent lieu de serment parmi nous. Elle va le voir encore par cette lettre, où, en présence de Dieu et de ses anges, nous renonçons absolument au schisme introduit mal à propos entre l'ancienne Rome et la nouvelle, qui est la nôtre. Nous reconnaissons la primauté du Siège apostolique ; nous venons à son obéissance, et nous promettons de lui

¹ Pachym., l. 5, c. 24 et 25. — ² Raynald, ann. 1277, n. 21.

¹ Raynald, ann. 1277, n. 27-31.

conserver toutes les prérogatives et tous les privilèges que lui ont reconnus avant le schisme nos prédécesseurs dans ce siège, ainsi que les empereurs, à l'exemple des saints Pères, savoir : que la très-sainte Église romaine a la souveraine et parfaite primauté et principauté sur toute l'Église catholique, et nous reconnaissons véritablement qu'elle a reçu ces prérogatives, avec la plénitude de puissance, du Seigneur lui-même, dans le bienheureux Pierre, prince des apôtres, dont le Pontife romain est le successeur ¹. Et comme il est obligé plus que les autres à défendre la foi, aussi les questions de foi doivent être définies par son jugement. A cette Église peuvent appeler tous ceux qui se trouvent lésés dans les affaires qui appartiennent à la juridiction ecclésiastique, et on peut recourir à son jugement dans toutes les affaires ; toutes les Églises lui sont soumises, et tous les prélats lui doivent respect et obéissance. C'est à elle qu'appartient la plénitude de la puissance, en ce que c'est la même Église romaine qui a confirmé et affermi les privilèges que les autres Églises, particulièrement les patriarches, ont reçus en divers temps, soit des pieux empereurs, soit des saints conciles ; privilèges dont elles n'eussent pas obtenu la confirmation si l'Église romaine n'eût pas proféré là-dessus son jugement et sa sentence, sauf toujours sa prérogative tant dans les conciles généraux que dans tous les autres ².

« Mais parce que la longueur du schisme a fait naître à quelques-uns la vaine et fausse

opinion qu'il y a quelque différence de dogmes entre les deux Églises, savoir la grecque et la latine, à cause de l'addition faite au Symbole par l'Église romaine, nous sommes obligés de faire une exposition de foi par où Votre Altesse et toute l'Église romaine connaîtra qu'il n'y a aucune différence de créance pour ceux qui lisent le Symbole du premier concile de Nicée, ou qui prêchent le Symbole du deuxième concile de Constantinople, ou qui vénèrent le Symbole que lit l'Église romaine avec l'addition. »

Le patriarche Veccus et son concile, après avoir exposé leur foi sur la Trinité, l'Incarnation et la Rédemption, s'expliquent sur le Saint-Esprit en ces termes :

« Nous croyons de la même manière à l'Esprit-Saint, qui sonde tout, même les profondeurs de Dieu. Il est naturellement dans Dieu le Père ; il lui est essentiellement uni et procède de lui indivisiblement ; il est aussi naturellement dans le Fils ; il lui est essentiellement uni et procède de lui indivisiblement ; car il émane ou procède de Dieu le Père comme d'une source ; il émane aussi du Fils même, comme d'une source, ainsi que de Dieu le Père. Mais, quoique le Père soit la source de l'Esprit et que le Fils en soit également la source, cependant le Père et le Fils ne sont pas deux sources de l'Esprit, mais une source ou fontaine unique, suivant l'intelligence fidèle et pieuse. C'est pourquoi les saints docteurs de l'Église ont enseigné que l'Esprit-Saint est le commun Esprit du Père et du Fils. Car, comme l'Esprit est naturellement de la substance du Père, de même il est naturellement de la substance du Fils, et, comme il existe selon la substance du Père, de même il existe selon la substance du Fils ; et comme il est propre à l'essence du Père et qu'il ne procède pas hors d'elle pour être, de même il est propre à l'essence du Fils et ne procède pas hors d'elle pour être. Car, comme le Fils a essentiellement par communication les biens naturels de Dieu le Père, il a l'Esprit, de même que chacun de nous a son esprit ou souffle propre au dedans de lui et le profère dehors du fond de ses entrailles. Aussi l'a-t-il soufflé corporellement sur ses disciples, parce que c'est par l'inspiration du Fils que

¹ « Videlicet quia ipsa sacrosancta Romana Ecclesia summum et perfectum primatum et principatum super universam catholicam Ecclesiam obtinet, quæ in seipsa ab ipso Domino in beato Petro, apostolorum principe seu vertice, cujus Romanus Pontifex est successor, cum plenitudine potestatis recepit, vere ac humiliter recognoscimus. » Fleury ne traduit point ces paroles et suppose qu'il n'est question que de privilèges accordés par les empereurs.

² « Apud hanc autem plenitudo potestatis consistit quod ea quæ cæteræ Ecclesiæ, et patriarchales specialiter, diversis temporibus privilegia obtinuerunt, sanctionibus beatorum sanctorum imperatorum illorum, et canonicis sanctionibus et reformationibus sacrorum et divinorum conciliorum, eadem Ecclesia Romana confirmavit et roboravit ; et non aliter obtinuerunt confirmationem Ecclesiarum hujusmodi prærogativæ, nisi eadem Ecclesia Romana suum super iis judicium et sententiam protulisset, sua tamen prærogativa tam in generalibus conciliis quam in quibuscunque aliis semper salva. »

nous connaissons l'Esprit, et que nous savons des apôtres que l'Esprit est l'intelligence du Fils. »

Cet exposé n'est pas moins juste que profond ; on y remarque seulement une certaine affectation à ne pas dire plus simplement, comme les formulaires envoyés de Rome, que le Saint-Esprit procède tout ensemble du Père et du Fils. Le patriarche Veccus et le concile parlent ensuite du baptême, de la pénitence, du purgatoire et des suffrages pour les morts. Ils reconnaissent les sept sacrements : la Confirmation, que les évêques confèrent par l'imposition des mains et le saint chrême, mais que les prêtres donnent aussi chez les Grecs ; l'Extrême-Onction, suivant la doctrine de saint Jacques ; l'Eucharistie, consacrée soit en pain azyme, suivant l'usage de l'Église romaine, soit en pain levé, suivant l'usage des Grecs, sans préjudice de la transsubstantiation ; le sacrement de l'Ordre ; enfin le Mariage, qui peut être réitéré jusqu'à trois fois et plus. Cette lettre est datée comme celle de l'empereur, du mois d'avril 1277¹.

« Trois mois après le patriarche Veccus publia une circulaire où il dit : « Nous faisons savoir à Votre Charité que, dans le concile assemblé à Constantinople pour l'examen du schisme survenu depuis longtemps entre l'Église latine et la grecque par celui qui hait l'unité, nous avons excommunié tous ceux qui ne reconnaissent pas que la sainte Église romaine est la mère et la tête de toutes les autres Églises, et la maîtresse qui enseigne la foi orthodoxe, et que son souverain Pontife est le premier et le pasteur de tous les chrétiens, en quelque rang qu'ils soient, évêques, prêtres ou diacres. Nous avons aussi excommunié tous les autres schismatiques, qu'ils aient la dignité impériale, qu'ils soient du sénat ou de quelque autre condition, et avec eux Nicéphore Ducas, qui prend le titre de despote, et Jean Ducas de Patras, qualifié *syntocrator*, comme perturbateurs de l'union des Églises et persécuteurs de ceux qui l'ont embrassée. Donnée à Sainte-Sophie, le vendredi

16 juillet 1277, indiction cinquième ¹. »

Nicéphore Ducas, fils de Michel Comnène, était despote d'Épire, et Jean, son frère bâtard, duc de Patras. Ces deux princes s'étaient dévoués à la cause des schismatiques, et n'avaient pas craint, pour la défendre, de lever l'étendard de la révolte.

L'empereur aurait bien voulu ne pas être obligé d'employer pour les réduire la force des armes ; il tenta toutes les voies de la douceur, mais elles ne produisirent aucun effet. Il s'avisait ensuite de leur envoyer une expédition de la sentence d'excommunication prononcée contre eux ; ce moyen ne réussit pas mieux. Enfin il lui fallut prendre malgré lui le parti de leur faire une guerre ouverte. Les troupes impériales étaient commandées par Andronic Paléologue, grand-maréchal de l'empire et cousin germain de l'empereur, et par le grand-échanson, gendre d'un autre de ses cousins. Michel leur avait associé, pour servir sous leurs ordres, Comnène, Cantacuzène et Jean Paléologue, ses neveux ; mais ces seigneurs, au lieu d'attaquer le duc de Patras, lui firent dire qu'ils tenaient eux-mêmes l'empereur pour hérétique, qu'en conséquence ils l'abandonnaient, et que lui pouvait profiter de l'occasion pour se jeter sur les terres de l'empire. D'après cet avis Jean le Bâtard s'empara de quelques villes impériales. Michel, instruit de la perfidie de ses capitaines, se les fait amener chargés de chaînes, et nomme pour les remplacer d'autres officiers auxquels il recommande de se tenir sur la défensive et de se contenter de couvrir les places de l'empire sans se compromettre avec l'ennemi. C'étaient de jeunes présomptueux, qui, remplis de leur propre mérite, et tout glorieux des talents qu'ils croyaient avoir, eurent l'imprudence d'attaquer un poste trop bien fortifié et se firent battre par Jean le Bâtard. L'empereur avait encore envoyé dans d'autres provinces plusieurs de ses parents pour y rétablir la tranquillité, savoir : Paléologue, fils de sa sœur ; Jean Tarchaniote, Calojean, Lascaris et Isaac-Raoul Comnène, ses cou-

¹ Raynald, ann. 1277, n. 32-39.

¹ Raynald, ann. 1277, n. 42.

sins ; mais, loin de poursuivre les rebelles, ils se joignirent à eux.

Cependant le Bâtard, devenu de plus en plus insolent par ses succès, ne se contenta pas de faire la guerre à son maître ; il eut encore la présomption d'employer contre lui, par représailles, les armes spirituelles. Il convoqua une espèce de concile, composé de huit évêques, de plusieurs abbés et d'environ cent moines. On soumit dans cette assemblée la croyance de l'Église romaine à un examen doctrinal ; elle y fut déclarée hérétique, et, en conséquence, on prononça anathème contre le Pape, l'empereur, le patriarche, et contre les autres prélats de l'Église grecque qui l'avaient embrassée. Jean le Bâtard, après avoir fait retentir tout l'empire de ses plaintes contre la persécution, devint lui-même le plus cruel des persécuteurs. L'évêque de Trica, en Thessalie, ayant refusé de participer à son conciliabule, fut arrêté par ses ordres et jeté dans une étroite prison, où il éprouva toutes les horreurs de la plus affreuse capivité ; il y aurait péri si, au bout de dix-huit mois, il n'eût trouvé le moyen de rompre ses fers. L'évêque de Patras, pour avoir refusé de rétracter l'abjuration qu'il avait faite du schisme, fut traité encore plus indignement ; le Bâtard le condamna à être exposé pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, nu en chemise, aux gélées et aux frimas du mois de décembre¹.

Voilà comment les princes mêmes de sa famille secondaient l'empereur Michel Paléologue dans l'affaire de la réunion des Églises, réunion qui aurait pu sauver l'empire et de lui-même et des Turcs : de lui-même, en corrigeant par la gravité romaine ce qu'il y a de faux dans le caractère grec ; des Turcs, en lui assurant contre eux le secours de toute la catholicité. Quant à la multitude des schismatiques et au peuple ignorant, toujours amateur des nouveautés, ils se revêtirent de cilices et se dispersèrent en divers pays où l'empereur n'était pas reconnu, dans la Morée, l'Achaïe, la Thessalie, la Colchide. Ils allaient errant çà et là, séparés des catholiques et divisés entre eux-mêmes.

Ils se donnaient divers noms ; les uns se disaient sectateurs du patriarche Arsène, les autres de Joseph, ou ils prenaient d'autres prétextes pour se tromper et tromper les autres. Quelques-uns même débitaient des oracles par les villes et les villages, comme s'ils venaient d'avoir des visions ; ce qu'ils faisaient pour gagner de l'argent ; car, lors même que tous les prétextes eurent disparu, ils n'en continuèrent pas moins leur métier. C'est ainsi que Nicéphore Grégoras nous dépeint la division des Grecs entre eux, même avant la conversion de Vec-cus¹.

Au milieu de cette confusion on vit en Bulgarie quelque chose d'étrange. Un gardeur de porcs, nommé Lachanas, remporte plusieurs victoires sur les Tartares, devient roi de Bulgarie, tue son prédécesseur, en épouse la veuve, nièce de l'empereur Paléologue, qui délibéra même de lui donner une de ses filles ; il abuse ensuite du pouvoir, est abandonné des siens et se réfugie auprès d'un chef des Tartares, qui le fait tuer à la fin d'un repas².

Le Pape Nicolas III ne renvoya qu'en 1278 les ambassadeurs grecs qui étaient arrivés l'année précédente, pendant la vacance du Saint-Siège. Or Michel Paléologue les avait envoyés non-seulement pour apprendre au Pape l'acceptation de l'union, mais encore pour s'informer de la conduite de Charles, roi de Sicile, et s'il avait ralenti son ardeur et modéré sa fierté ; mais ils le trouvèrent qui ne respirait que la colère, et qui conjurait le Pape de lui permettre d'aller attaquer Constantinople. Ils le voyaient tous les jours se jeter aux pieds du Pontife et mordre de fureur le sceptre qu'il tenait entre ses mains, suivant l'usage des princes d'Italie, parce que le Pape n'avait point égard à ses prières. Charles lui représentait son droit et les préparatifs qu'il avait faits pour son voyage ; le Pape lui montrait, au contraire, que les Grecs n'avaient fait que reprendre une ville qui leur avait appartenu, qu'ils la possédaient par droit de conquête, et qu'enfin c'étaient des chrétiens et des enfants de l'É-

¹ *Hist. du Bas-Empire*, I, 101, n. 37. Raynald, ann. 1278. *Litteræ Ogeri*.... Apud Wadding, t. 5, p. 65.

² Nicéph. Grégor., I, 5, c. 3, n. 4. — ² *Hist. du Bas-Empire*, I, 101.

glise, en sorte qu'il ne pouvait permettre à d'autres chrétiens de leur faire la guerre sans attirer la colère de Dieu¹.

Après que les ambassadeurs grecs furent partis le Pape envoya à Constantinople quatre nouveaux légats, tous quatre de l'ordre des Frères mineurs ; il les chargea de quatre lettres : les deux premières à l'empereur Michel Paléologue, l'une où il lui fait des excuses du long séjour de ses ambassadeurs, causé par la vacance du Saint-Siège et la nouveauté de sa promotion ; la seconde où il lui parle de ses intérêts temporels. Il se plaint de ce qu'il n'a donné aucune charge à ses ambassadeurs de traiter avec Philippe, empereur titulaire de Constantinople, et Charles, roi de Sicile, comme le Pape Jean XXI le lui avait conseillé, et il l'exhorte à envoyer dans cinq mois des personnes capables de conclure la paix. La troisième est à Andronic, fils aîné de l'empereur, qu'il félicite sur le zèle qu'il a témoigné pour l'union. Ces trois lettres sont du 7 octobre 1278. La quatrième, datée du lendemain, est adressée au patriarche Veccus et aux autres prélats grecs, qu'il exhorte, et auxquels il ordonne de faire, chacun en particulier, suivant la réquisition des légats, leur profession de foi, de reconnaître la primauté de l'Église romaine et d'abjurer le schisme.

Le Pape donna de plus à ses légats une instruction où il dit : « A votre arrivée vous donnerez la bénédiction de notre part à l'empereur Michel et à son fils Andronic, et vous leur témoignerez quelle a été notre joie à la réception de leurs lettres, et quelle est celle de tous les Latins, dans l'espérance de la parfaite union avec les Grecs. Ensuite vous présenterez à l'empereur la lettre qui regarde le spirituel, c'est-à-dire la première, puis à Andronic et au patriarche celles qui leur sont adressées.

« Quant aux affaires temporelles, pour vous insinuer plus facilement auprès de l'empereur et de son fils, vous direz d'abord que l'Église romaine, les regardant comme rentrés dans son sein, prétend les favoriser entre tous les princes catholiques, autant que

la justice le permettra. C'est pourquoi, dès le temps du Pape Jean, elle n'a rien dissimulé à l'empereur, mais lui a donné le conseil salutaire de faire la paix avec quelques princes latins qui prétendent qu'il leur fait tort et ont grande confiance en leur droit et en leur puissance. Vous pouvez, sur cet article, vous instruire amplement par la lettre du Pape Jean au même empereur, et par la nôtre concernant le temporel, c'est-à-dire la seconde, que vous lui rendrez après avoir touché ce qui vient d'être dit.

« Mais, avant d'insister sur l'article du temporel, il faut demander à l'empereur un duplicata de ses lettres, qu'il a envoyées par les ambassadeurs retournés depuis peu, touchant la profession de foi et la reconnaissance de la primauté, avec ce seul changement d'y mettre notre nom au lieu de celui de Grégoire ; sur quoi même il ne faut pas trop insister. Il faut demander un pareil duplicata au prince Andronic, et prendre garde que ces secondes lettres soient, non en papier, mais en bon parchemin, et scellées en bulle d'or, comme les premières. Il faut aussi représenter à l'empereur que le patriarche et les autres prélats n'ont pas encore fait leur profession de foi suivant la formule donnée par l'Église romaine. C'est pourquoi, lui, qui assure que toute l'affaire dépend de lui et qu'elle est absolument en sa puissance, il doit faire en sorte que les prélats y satisfassent effectivement et qu'ils accomplissent tout ce qui peut servir et affermir l'union. »

Pour bien comprendre ce dernier point il faut remarquer que le patriarche Veccus et les prélats de son concile avaient bien envoyé une profession de foi orthodoxe, mais non dans les mêmes termes que le formulaire envoyé de Rome, et voilà ce que demande le Pape. Il continue :

« Quant à ce que l'empereur a demandé dans ses lettres, que l'Église grecque dise le Symbole comme elle le disait avant le schisme et qu'elle garde ses rites, il faut répondre que l'unité de croyance ne permet pas que les professions de foi soient différentes, principalement quant au Symbole, qui doit être d'autant plus uniforme qu'on le chante le plus souvent. C'est pourquoi l'Église ro-

¹ Pachym., l. 5, c. 26.

maine a résolu que les Latins et les Grecs le chantent uniformément, avec l'addition de *Filioque*, parce qu'il a été particulièrement traité de cette addition, et que la reconnaissance de la vraie foi, loin d'être cachée, doit être hautement publiée. »

En parlant de la sorte le Pape Nicolas III supposait que l'empereur Paléologue n'avait qu'à dire pour être obéi ; il ignorait les oppositions qu'il rencontrait jusque dans sa propre famille. Sans doute une entière uniformité dans les expressions mêmes d'une même croyance eût été le mieux et le plus sûr, mais les esprits des Grecs étaient encore trop malades pour supporter ce remède péremptoire. Dans ces conjonctures la proposition du Pape, regardé comme le médecin des nations, semble donc intempestive. Aussi paraît-il que les légats, arrivés sur les lieux et apprenant le véritable état des choses, ne firent pas beaucoup d'instance sur ce point.

« A l'égard des autres rites des Grecs, continue l'instruction, il faut répondre que l'Eglise romaine veut bien les tolérer en tout ce qu'elle ne jugera contraire ni à la foi ni aux canons. Au reste, comme pendant cette négociation il est à propos de s'abstenir entièrement des insultes et des violences qui pourraient aigrir les choses, il faut traiter d'abord d'une trêve, et convenir avec l'empereur Michel du temps nécessaire pour avoir le consentement de l'empereur Philippe et du roi de Sicile.

« Voici maintenant ce qu'il faut demander au patriarche, aux autres prélats et au clergé de chaque ville, bourg ou village : que chacun d'eux en particulier fasse sa profession de foi suivant le formulaire contenu dans la lettre de Grégoire X, dont vous êtes porteurs, qui leur sera lu et expliqué fidèlement ; qu'ils la fassent sans aucune condition ni addition et la confirment par serment. » La forme en est rapportée ; puis l'instruction continue : « Or ils ne doivent alléguer aucune coutume pour se dispenser de ce serment. C'est ici un cas nouveau, et on ne doit point observer ces coutumes contraires aux droits des supérieurs, principalement de l'Eglise romaine : ce sont plutôt des abus que

des usages. Nous voulons aussi que les promesses des prélats et du clergé portent qu'ils n'enseigneront rien en public ni en particulier de contraire à leur profession de foi, et même que ceux qui exercent le ministère de la prédication expliqueront fidèlement au peuple ces vérités. Vous ajouterez toutefois à ces reconnaissances les autres précautions que vous jugerez à propos, selon votre prudence et les circonstances particulières.

« Au reste, pour l'exécution plus facile de ce qui a été dit, nous croyons expédient de vous transporter en personne dans tous les lieux considérables du pays où vous aurez l'accès libre, pour recevoir ces professions de foi et ces serments, et l'on en fera des actes publics, dont on délivrera plusieurs expéditions scellées de sceaux authentiques, afin que vous puissiez garder les unes par devers vous, mettre les autres en dépôt, et en envoyer d'autres au Saint-Siège, par divers courriers, pour être gardées dans ses archives. Vous aurez encore soin que ces actes soient enregistrés dans les livres authentiques des cathédrales, des autres églises notables et des monastères des lieux.

« En travaillant à ces reconnaissances vous représenterez aux Grecs que l'Eglise romaine s'étonne qu'ils n'aient pas encore eu soin d'assurer leur état pour le passé, c'est-à-dire de se faire absoudre des censures qu'ils ont encourues à cause de leur schisme, et que le patriarche et les autres prélats, après leur retour à l'Eglise romaine, n'aient pas demandé d'être confirmés dans leurs dignités. De là vous pourrez prendre occasion de conseiller à l'empereur et aux autres de demander un cardinal-légat, comme nous avons intention d'en envoyer un, pour y établir toutes choses avec plus de solidité. Vous aurez donc soin d'insinuer discrètement, dans vos conférences, que la présence d'un cardinal-légat, muni d'une pleine autorité, serait très-utile en ces quartiers-là, et, après avoir traité des autres affaires, quand vous serez près de la conclusion, vous proposerez à l'empereur de demander un légat de lui-même.

« Mais, soit que vous puissiez le lui persuader ou non, vous vous informerez avec soin

et précaution comment un légat pourrait entrer sûrement dans le pays et y demeurer. Pour vous en instruire, peut-être vaudra-t-il mieux d'abord interroger qu'affirmer, et leur demander s'ils n'ont point de Mémoire, par écrit ou autrement, de la manière dont les légats du Saint-Siège y ont été reçus et défrayés, quels honneurs et quelle obéissance on leur a rendus, quelle juridiction ils ont exercée, quelles étaient leur famille et leur suite. Si la réponse de l'empereur est conforme à l'état d'un cardinal-légat il faut faire en sorte de l'avoir par écrit ; sinon vous lui expliquerez ce qui s'observe chez les Latins à l'égard des cardinaux-légats, tant par le droit que par la coutume. Or il ne faut pas tout dire à la fois, en sorte qu'un légat paraisse être à charge, mais modestement et avec mesure, pour attirer plutôt que rebutter. Vous pouvez joindre quelques raisons : que le légat représente la personne du Pape ; qu'il peut remédier à beaucoup de maux, tant au spirituel qu'au temporel, et que, s'il était envoyé à la prière de l'empereur, ce serait un signe plus évident de la sincérité de l'union.

« Vous devez aussi prendre garde que, par une lettre que nous vous adressons, nous vous donnons pouvoir d'excommunier tous ceux qui, dans ces quartiers-là, troubleront l'affaire de l'union, de quelque dignité qu'ils soient, de mettre leurs terres en interdit et de procéder contre eux spirituellement et temporellement, comme vous jugerez à propos. Or, le Saint-Siège ayant donné le même pouvoir aux deux évêques de Férentine et de Turin, envoyés depuis peu pour la même affaire, Paléologue les pressa fortement d'employer les censures contre quelques seigneurs grecs qui avaient fait alliance avec l'empereur latin de Constantinople et le roi de Sicile, comme perturbateurs de l'union ; mais les évêques, après s'être informés du fait, ne procédèrent point contre les Grecs, sachant que nos prédécesseurs, Grégoire et Innocent, ne voulurent point écouter la même prière de Paléologue contre tous ceux qui se retiraient de son obéissance, comme il se voit par leurs lettres que vous avez. C'est pourquoi, si l'on vous demandait la même

chose, vous devez bien vous garder de procéder contre ces Grecs comme alliés à l'empereur Philippe et au roi Charles, ennemis de Paléologue, mais seulement s'ils empêchent directement l'union.

« Au reste, quoiqu'en exécutant votre commission vous deviez éviter de donner quelque occasion de rupture, nous voulons toutefois que vous ne traitiez pas l'affaire superficiellement, comme quelques-uns ont fait jusqu'à présent, mais en sorte que vous pénétriez à fond les intentions des Grecs, et que sur chaque article vous tiriez une réponse affirmative ou négative, ou un refus exprès de répondre, afin qu'à votre retour le Saint-Siège puisse être informé clairement de ce qui reste à faire ¹. » Telle est l'instruction du Pape Nicolas III à ses légats.

Dès qu'il fut élevé sur le Saint-Siège il en fit part à l'empereur Michel Paléologue et au patriarche Jean de Veccus, comme aux autres prélats. Nous avons la réponse de l'un et de l'autre, pleine de louanges et de compliments. Dans celle de l'empereur on remarque ces paroles : « Je vous renvoie les porteurs de votre lettre, à qui j'ai confié plusieurs choses touchant nos affaires les plus secrètes, pour vous en faire le rapport, ainsi que de ce qu'ils ont vu de leurs yeux et ouï de leurs oreilles. » Or nous apprenons quelles étaient ces affaires secrètes par une lettre d'Oger, premier secrétaire de l'empereur et son interprète de la langue latine, écrite à ces envoyés du Pape. On y apprend confidentiellement au souverain Pontife que l'empereur ne pouvait plus terminer ses affaires comme auparavant. Ses parents et ses sujets, voyant qu'il avait juré obéissance au Pontife romain, se sont retirés de la soumission qu'ils lui doivent, les uns par ignorance, ne comprenant pas l'importance de la réunion des Églises, les autres par malice et par infidélité. Viennent ensuite les détails que nous avons vus sur les chefs de cette défection, dont le principal était le bâtard de Patras.

« En Natolie est la ville de Trébisonde, où

¹ Allatius, de *Ecclesiarum occidentalis et orientalis perpetua consensione*, l. 2, c. 15, p. 730 et seqq. Raynald, ann. 1278.

un capitaine nommé Alexis Comnène s'établit quand les Latins prirent Constantinople. Les rebelles ont écrit à son arrière-petit-fils et son successeur : « L'empereur est devenu hérétique en se soumettant au Pape, et, si vous prenez le titre d'empereur, nous nous attacherons à vous et nous ferons tout ce que vous voudrez. » Il a suivi ce conseil, il s'est fait couronner, s'est revêtu des habits impériaux et a créé des officiers. Or, avec ceux que les rebelles envoyèrent à ce prince, il y avait des Latins qui concouraient au même dessein. Plusieurs femmes nobles et proches parentes de l'empereur ont pris part à la révolte : une de ses sœurs, deux nièces, sa belle-sœur, veuve du despote son frère, et la mère de celle-ci. C'est pourquoi elles ont été mises en prison et leurs biens confisqués, comme ceux des seigneurs emprisonnés pour la même cause. Or ces prisonniers sont parents et alliés de presque tous les officiers du palais, en sorte que, si l'empereur voulait envoyer des troupes contre ses ennemis, il a sujet de craindre que ceux à qui il en donnerait le commandement ne fussent d'intelligence avec les mécontents ; ce qui l'oblige d'user de grande circonspection dans la conduite de ses affaires ; car ceux qui lui restent fidèles et dont il peut s'assurer lui sont nécessaires pour la conservation de ses villes et de ses places. » Tels étaient les principaux faits consignés dans la lettre confidentielle de l'interprète Oger ¹.

La sœur de l'empereur Michel, dont il a été parlé, était Eulogie, qui, ayant épousé un Cantacuzène, en eut plusieurs filles, entre autres Marie, qui épousa en secondes noces le porcher Lachanas, devenu roi des Bulgares. Eulogie était attachée au schisme, et, non contente de se séparer de la communion des catholiques, elle attirait plusieurs personnes au parti schismatique et les y entretenait par ses caresses. Marie, mécontente par elle-même de l'empereur, son oncle, était bien informée du chagrin que sa mère avait contre lui ; car il y avait grand nombre de moines qui allaient et venaient tous les jours entre ces deux princesses pour les échauffer

dans l'affection au schisme. Marie donc, pour se venger, elle et sa mère, de l'empereur, envoya en Palestine Joseph, surnommé Cathare, avec quelques autres, chargés d'instruire le patriarche de Jérusalem de ce qui s'était passé et d'exciter le sultan d'Égypte à attaquer l'empereur, tandis qu'il l'était d'ailleurs par les Bulgares. C'est ainsi que les Grecs schismatiques, en haine de l'union avec l'Église romaine, appelèrent les musulmans à s'emparer de l'empire et de la ville de Constantinople. Pour les punir Dieu exauçera un jour leur vœux impies et parricides.

Le sultan d'Égypte fut surpris de cette ambassade, n'en ayant jamais reçu de pareille et d'ailleurs ne connaissant point les Bulgares ni leur puissance ; l'ambassade lui parut suspecte, et il renvoya sans réponse les envoyés de Marie.

Quant au patriarche grec de Jérusalem il n'eut pas tant de scrupule ; il ajouta foi aux envoyés de la reine bulgare, sachant d'ailleurs ce qui était arrivé, et, pour autoriser davantage la nouvelle, il les tint pour vrais ambassadeurs, sans trop examiner de quelle part ils venaient. Il crut même que Théodose, patriarche d'Alexandrie, et Euthymius d'Antioche feraient ce qu'il aurait fait tout seul, c'est-à-dire s'opposeraient à l'union. Le patriarche d'Antioche s'était déjà réfugié à Constantinople, se sauvant des mains du roi d'Arménie. Quant au patriarche d'Alexandrie, il avait été mis sur ce siège depuis l'union des Églises, et, ne pouvant la rompre, il se tenait en repos, d'autant plus qu'il n'y avait pas été appelé, qu'il était éloigné et au milieu des infidèles, et ne voulait pas s'exclure de la protection de l'empereur en cas de besoin ¹.

Euthymius, patriarche grec d'Antioche, mourut à Constantinople, et plusieurs évêques d'Orient, se trouvant sur les lieux, voulurent lui élire un successeur ; car, pendant sa maladie, Théodoret, évêque d'Anazarbe, lui avait conseillé de mander les plus considérables, outre ceux qui y étaient déjà, afin que l'élection fût plus authentique. Tous s'accordèrent à élire le prince, c'est-à-dire le moine Théodose de Villehardouin, qui avait

¹ Raynald, ann. 1276, n. 13 et seqq.

¹ Pachym., l. 6, c. 1.

déjà été proposé pour Constantinople; mais, avant qu'il fût ordonné patriarche d'Antioche, l'empereur voulut s'assurer qu'il soutiendrait l'union avec l'Église romaine; ce qu'il fit par le moyen de l'historien Pachymère, qui avait grande liaison avec Théodose¹.

Cependant, l'empereur Michel étant allé faire la guerre en Natolie, et se trouvant campé près du lieu où le patriarche Joseph était relégué, ce prélat le pria de le transférer ailleurs, attendu la rigueur du froid qu'il avait éprouvé l'hiver précédent et auquel il craignait de ne pouvoir plus résister. On était au mois de juin 1278. L'empereur fit venir Joseph et le retint auprès de lui dans son camp, le voyant plusieurs fois le jour, le caressant, l'écoutant volontiers, et accordant des grâces à plusieurs personnes par sa médiation. Enfin il lui assigna pour demeure le monastère de Cosmidion, à Constantinople. Ayant ainsi regagné l'affection du vieillard, il le caressait et disait qu'il voulait le rétablir dans le siège patriarcal. Joseph, de son côté, disait qu'il était prêt à y rentrer, pourvu qu'on révoquât ce qu'on avait fait, c'est-à-dire l'union avec les Latins; ce qui était impossible, principalement depuis la promotion du nouveau Pape Nicolas III, à qui l'empereur était près d'envoyer des ecclésiastiques pour affermir l'union.

L'empereur Michel, brouillé avec plusieurs de ses parents, n'était pas bien d'accord avec lui-même. Le patriarche Veccus lui déplaisait par son zèle à solliciter pour les malheureux; il aurait bien voulu l'éloigner de sa personne, mais il manquait de prétexte. La malignité de quelques ecclésiastiques lui en fournit un qu'il saisit avec empressement. Ils lui présentèrent un écrit dans lequel ils chargeaient Veccus de plusieurs faits très-graves; ils l'accusaient de dérèglement dans ses mœurs, d'avoir volé les choses saintes, et enfin d'avoir prononcé en public des imprécations contre l'empereur. L'innocence de Veccus triomphait aisément de ces imputations; mais ses ennemis confondus n'en devenaient que plus acharnés. Chaque jour ils

imaginaient contre lui de nouvelles accusations, dont la plupart se réfutaient elles-mêmes par leur absurdité.

C'était la coutume à Constantinople de célébrer avec beaucoup de solennité la fête de la Présentation, surtout depuis que l'empereur avait été réconcilié, à pareil jour, avec l'Église par le ministère du patriarche Joseph. Pendant la célébration des saints mystères on offrait à l'autel du blé rôti pour être béni; on en présentait ensuite une partie au dessert de l'empereur. Dans le nombre des plats qui, cette année 1279, avaient servi à cette cérémonie, ils s'en trouvait un qui, par sa richesse, par l'élégance de sa forme et par la perfection du travail, avait attiré tous les regards. Le patriarche le destina pour la table du prince. Quelques curieux, en le considérant de près, y aperçurent le nom de Mahomet, tracé en caractères arabes. Aussitôt les ennemis de Veccus crièrent à l'impiété et allèrent dire à l'empereur que le patriarche avait choisi ce plat pour profaner l'offrande par l'abomination de ce nom exécrationnel, au lieu de la sanctifier par les bénédictions de l'Église. A cette nouvelle l'empereur feignit d'être saisi d'horreur. Pour constater la vérité de ce prétendu sacrilège il chargea Basile, son chambellan, qui se piquait de savoir la langue arabe, d'aller examiner le plat. Le rapport de cet expert fut conforme à la dénonciation. Alors l'empereur ordonna qu'on joignît ce nouveau chef d'accusation contre Veccus à tous les autres; ce chef fut même regardé comme le plus grand de tous les crimes dont on voulait que le patriarche se fût rendu coupable. L'instruction de ce procès ridicule occupa pendant deux mois entiers le conseil de l'empereur, sans cependant qu'il osât, malgré les sollicitations des ennemis de Veccus et les vœux du prince, prononcer contre l'accusé aucune espèce de condamnation.

Pendant tout le cours de cette affaire, Michel, usant de sa dissimulation ordinaire, avait joué deux personnages opposés : tantôt il prenait hautement la défense de Veccus, et souvent il lui donnait des marques d'une fausse compassion; tantôt il soutenait ouvertement ses accusateurs. Il y était excité par

¹ Pachym., l. 6, n. 56, c. 22.

les instigations d'Isaac, évêque d'Éphèse, son confesseur. Cet intrigant abusait de l'ascendant qu'il avait sur l'esprit et la conscience de Michel pour satisfaire ses animosités particulières et pour avancer sa fortune. Il y a toute apparence que son intention secrète était de monter sur le siège patriarcal de Constantinople si Veccus était obligé d'en descendre. Il avait l'exemple récent de Joseph, qui avait passé de la place de confesseur de l'empereur à cette grande dignité. S'il ne put réussir complètement dans ce projet ambitieux, au moins eut-il l'espérance de profiter d'une partie des dépouilles de Veccus, en vertu d'une ordonnance impériale dont il avait été le promoteur. Michel ressentait un secret dépit d'avoir échoué dans une conspiration que lui-même avait fait naître contre un de ses sujets; n'ayant pu le convaincre d'aucun crime, il voulut le punir de son innocence. Il fit publier un édit par lequel il ordonnait que tous les lieux, soit monastères ou autres, qui anciennement avaient été détachés de chaque évêché pour en former un diocèse au patriarche, retourneraient à leur évêque diocésain. Par cette opération l'autorité du patriarche se trouvait resserrée dans des bornes très-étroites, et sa juridiction ne devait pas s'étendre au delà de l'enceinte de Constantinople, de sorte que celui qui portait le titre de patriarche œcuménique, d'évêque de la ville impériale, n'aurait pas eu un territoire aussi étendu que le plus petit évêque de l'empire¹.

Ce dernier coup fut très-sensible à Veccus et acheva de le convaincre que l'empereur lui en voulait personnellement. Il crut qu'il serait inutile de lutter plus longtemps contre un adversaire si puissant, et, en conséquence, il résolut, pour sa propre tranquillité et pour éviter un plus grand scandale, d'abdiquer volontairement. Le patriarche chargea Pachymère, celui-là même qui nous instruit de tous ces détails, de dresser l'acte de sa démission. Veccus alla lui-même présenter cet acte à l'empereur; Paléologue refusa d'abord de l'accepter, mais enfin il le prit et ne le rendit pas. Le patriarche se retira au monastère de Panachrante ou de l'Immaculée,

où l'empereur, poussant la dissimulation jusqu'au bout, envoya son fils Andronic pour le consoler et même pour l'engager à revenir.

Alors arrivèrent les nonces du Pape Nicolas III, les quatre Frères mineurs, dont l'un était évêque en Toscane. Paléologue, qu'ils rencontrèrent comme ils revenaient d'Andrinople, sentit bien que, si ces nonces venaient à être instruits de la conduite qu'il avait tenue à l'égard du patriarche, si zélé pour l'union, ils pourraient bien le soupçonner de ne pas agir avec franchise, ce qui, dans les circonstances présentes, pouvait avoir des suites désagréables. Pour parer à cet inconvénient il leur dit que Veccus, écrasé sous le poids immense des charges de sa place, s'était retiré dans la solitude pour raison de santé, et que cependant il ne tarderait pas à se rendre dans un monastère de Constantinople, afin d'y conférer avec eux. Aussitôt Paléologue dépêche à Veccus des personnes de confiance pour le conjurer d'oublier les traitements que le malheur des temps et l'importunité de ses ennemis, plutôt qu'aucune mauvaise intention de sa part, l'avaient mis dans la fâcheuse nécessité de lui faire souffrir. Ces députés l'engagèrent encore, de la part de l'empereur, à venir sans différer au monastère de Manganes, pour y recevoir les ambassadeurs du Pape, et ils lui recommandèrent surtout de ne point leur parler de sa démission. Veccus promit tout ce qu'on voulut et tint parole.

Or l'empereur, sachant ou se doutant quelle était la commission des légats, vit bien qu'elle alarmerait les Grecs, même ceux qui étaient alors paisibles, s'ils l'apprenaient tout d'un coup. C'est pourquoi il assembla les évêques et le clergé, sans permettre aux laïques d'assister à cette assemblée, et leur parla en ces termes :

« Personne de vous n'ignore quelles peines il a fallu se donner et quels obstacles il a fallu vaincre pour parvenir à nous accorder avec les Latins. Que de chagrins cuisants il en a coûtés à mon cœur et quels sacrifices amers j'ai été obligé de faire ! Je me suis vu dans la triste nécessité d'abandonner les intérêts du patriarche Joseph, que j'aime aussi

¹ *Hist. du Bas-Empire*, t. 101. Fleury, t. 87. Pachym., t. 6, c. 10-13.

tendrement et même plus tendrement que mon père ; car, si j'ai reçu de l'un la vie du corps, l'autre m'a rendu la vie de l'âme, en me réconciliant avec Dieu et en me faisant rentrer dans le sein de l'Église. Je sais que j'ai attenté à la liberté d'un grand nombre de mes sujets, et que j'ai exercé contre les meilleurs de mes amis et contre plusieurs membres respectables de votre corps des violences odieuses. Les prisons, remplies d'une multitude de citoyens qui n'ont pas voulu consentir à l'accommodement avec les Latins, sont des témoins qui ne déposent que trop contre moi, sans parler de toutes les autres preuves que je vous ai données de ma colère.

« Je croyais cette affaire consommée, et je ne m'imaginai pas que, après tant de complaisance de ma part pour les Italiens, ils seraient assez déraisonnables pour en demander davantage. Je vous avais promis que ces étrangers ne porteraient pas plus loin leurs prétentions et je m'en étais rendu garant par des lettres scellées de la bulle d'or. Mais quelques-uns des nôtres, qui ne cherchent qu'à rompre l'unité de l'Église, mettent tout en œuvre pour troubler la paix et pour jeter de l'inquiétude dans les esprits. Ils disent aux moines avec lesquels ils confèrent à Péra que la paix qui a été conclue avec les Latins n'est qu'illusion et que tromperie ; que dans une pareille affaire il faut prendre un parti plus décidé ; enfin que, lorsque les intérêts de la religion se trouvent en concurrence avec d'autres intérêts, il n'y a pas de composition à faire.

« Tous ces propos hors de saison ont donné lieu aux Latins d'exiger plus qu'ils n'avaient demandé d'abord. J'ai voulu vous prévenir sur l'objet de leur ambassade, afin que, lorsque vous entendrez les ministres du Pape, vous ne soyez pas exposés à concevoir de fâcheux soupçons contre moi. Je prends Dieu à témoin que je suis dans la ferme résolution de ne pas souffrir qu'il soit changé un seul *iota* à notre foi et d'entreprendre la guerre non-seulement contre les Latins, mais contre tous les peuples de l'univers, plutôt que de permettre que la sainte doctrine de nos pères éprouve la moindre alté-

ration. Si je suis forcé d'user de quelque artifice pour contenter les ambassadeurs du Pape, ne vous en formalisez pas ; il n'en résultera aucun tort pour vous ; mon intention est de les recevoir avec beaucoup d'égard et de civilité. Vous savez que, quand on veut faire une chasse heureuse, il ne faut pas, comme on dit, effaroucher les bêtes. Il est d'autant plus nécessaire que je me conduise ainsi dans le moment actuel que le nouveau Pape ne nous est pas aussi favorable que l'était Grégoire. Je leur donnerai de belles paroles, mais de manière à ne rien changer de ma résolution. »

Un estimable historien demande après ce discours de Paléologue : « Quelle idée doit-on se faire d'une nation dont le chef ose ainsi faire l'aveu de sa perfidie devant le corps le plus distingué de l'État ? On ne sait qui on doit mépriser davantage, ou de l'orateur ou de l'auditoire ¹. »

Après que l'empereur eut ainsi parlé le patriarche vint au monastère de Manganes et se conduisit de sorte qu'il ne donna aux légats aucune connaissance de ce qui lui était arrivé. Il les reçut environné des évêques et des principaux du clergé. Les légats exposèrent leur commission, comme l'empereur l'avait prédit, représentant avec assez de liberté que l'union des Églises ne devait pas se terminer à des paroles, mais paraître par les effets, en faisant la même confession de foi ; que c'était là le moyen de persuader que la paix était véritable ; que c'était d'autant plus nécessaire que les Grecs eux-mêmes se trouvaient divisés à ce sujet. Comme l'empereur les avait prévenus, les Grecs écoutèrent paisiblement ce qui sans cela leur eût été insupportable ; mais, afin de mieux persuader aux légats que la paix qu'on avait faite n'était pas une moquerie, l'empereur envoya avec eux Isaac, évêque d'Éphèse, qui leur montra ses parents dans les prisons, savoir : Andronic Paléologue, premier écuyer ; Raoul Manuel, échanson, son frère ; Isaac et Jean Paléologue, neveux d'Andronic. Ils étaient tous quatre dans une prison carrée, chargés de grosses chaînes, chacun dans son coin. C'est ainsi

¹ Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, t. 101, n. 54.

que l'empereur Michel sauva les apparences avec les légats.

Mais il traita plus sérieusement le rappel de Veccus. Les évêques n'avaient point admis sa renonciation, comme il eût été nécessaire, quand même l'empereur l'aurait acceptée, et lui-même n'y avait point allégué son indignité ni son incapacité. Il disait seulement que, voyant un tumulte et un trouble déraisonnables de la part de quelques personnes, il avait cru devoir se retirer plutôt que de leur donner occasion de scandale, ce qui n'était pas tant une cause de renonciation qu'un reproche contre ceux qui pouvaient empêcher ce désordre. Il fut donc prié, par un commun consentement, de reprendre le gouvernement de son Église ; mais il ne le voulait pas, à moins qu'on ne lui fit justice de ses calomniateurs, et c'est ce qui était impossible, suivant les maximes de l'empereur, qui, comme plusieurs autres princes, voulait bien remédier à la calomnie en justifiant l'accusé, mais non pas punir les calomniateurs, craignant de ne pas apprendre des vérités importantes s'il n'y avait sûreté de lui donner même de faux avis. Le patriarche, ne pouvant donc obtenir justice, se laissa persuader de pardonner à ses accusateurs, et, le 6 août, la même année 1279, il rentra dans son palais, magnifiquement accompagné de sénateurs et d'ecclésiastiques.

Alors on composa une lettre d'excuse envers le Pape, où l'on mit un grand nombre de souscriptions d'évêques qui n'étaient point et d'évêchés qui ne furent jamais, toutes écrites de la même main. « Je ne sais, dit l'historien Pachymère, si c'était de l'avis du patriarche, mais l'empereur voulait égaler les nombreuses souscriptions des Latins, qui comptent jusqu'à plusieurs centaines d'évêques dans leurs conciles. Dans cette même lettre, remarque encore le même historien grec, on eut soin d'obscurcir la procession du Saint-Esprit, entassant plusieurs expressions des Pères, comme d'émaner, de découler, d'être donné, montré, de rayonner, de briller, et d'autres semblables, ce qui tendait à éloigner le terme propre de *procéder*. On ajoutait à la fin : « Tous ceux qui n'obéiront point à ce traité de paix souffriront les

peines qu'ils méritent. » Et tout cela, ajoute le Grec Pachymère, n'était qu'un jeu pour faire accroire au chef de l'Église et aux chrétiens d'Occident qu'on ne se jouait pas d'eux, mais qu'on procédait de bonne foi. Telle était la lettre artificieuse des évêques grecs, pleine de flatteries pour les Latins, quoiqu'il fût assez notoire que plusieurs les excommuniaient ¹. »

L'empereur écrivit aussi au Pape Nicolas III sur la réception des quatre légats ; mais il ne fait dans cette lettre que répéter la profession de foi et le serment faits en son nom au concile de Lyon, sans rien répondre sur les nouvelles demandes des légats, ni seulement en faire mention. Il fit écrire de même par Andronic, qui ne fait que répéter la lettre de son père et y adhérer ².

Paléologue ne s'en tint pas là ; il voulut que le Pape jugeât par lui-même de la sévérité avec laquelle il traitait les ennemis de la paix ; il remit entre les mains de ses ambassadeurs deux des principaux réfractaires, Ignace et Méléce, afin qu'il les punit ainsi qu'il lui plairait. Le Pape les reçut avec bonté, se contenta de les plaindre de ce qu'ils avaient voulu empêcher la réunion des deux Églises, et, après quelques remontrances charitables, il les renvoya à l'empereur, en le priant de les traiter avec indulgence. Pachymère prétend même que le Pape écrivit à Michel Paléologue qu'il avait trouvé leur doctrine orthodoxe et leur personne innocente des faits dont on les chargeait ; mais en même temps cet historien insinue que cette déclaration n'était, de la part du souverain Pontife, qu'une pure complaisance ou un trait de politique ³. On le voit, Pachymère juge les Latins d'après les Grecs et le Pape d'après l'empereur.

Il fait observer, dans le même endroit, que « les plus opposés d'entre les Grecs à la réunion des Églises étaient des ignorants et des stupides, qui ne savaient ni ne voulaient savoir que les Latins et les Grecs étaient autrefois unis, et que, s'il y a eu par accident quelque division, elle ne tombait ni sur la foi ni sur les sacrements. Ces mauvaises têtes donc,

¹ Pachym., l. 6, c. 8, 17 et 18. — ² Raynald, ann. 1280, n. 19 et seqq. — ³ Pachym., l. 6, c. 18.

ne comprenant pas plus au Christianisme qu'une pierre ou un chêne, non-seulement détestaient les Latins, mais s'emportaient contre les Grecs qui étaient unis, disant que par là même leurs sacrements et leurs sacrifices étaient une abomination qu'il fallait jeter dans les fleuves et les précipices. L'empereur, informé du mal qu'ils faisaient, rassembla les principaux d'entre eux et leur débita une très-longue harangue pour les engager à entrer dans ses vues pacifiques. Usant de tournures artificieuses, il leur fit entendre, sans néanmoins trop s'expliquer, qu'il ne prétendait pas gêner leur conscience; que chacun pouvait renfermer dans son âme ses vrais sentiments; qu'il leur était libre de condamner intérieurement les Latins, pourvu qu'ils s'abtinssent de les anathématiser publiquement, ainsi que ceux d'entre les Grecs qui s'étaient réunis à l'Église romaine; enfin il les conjurait de ne pas déchirer par un schisme scandaleux le sein de l'Église, et cela parce qu'il avait été obligé de céder à une nécessité impérieuse, qui voulait qu'on usât de ménagement et qu'on accordât, pour un plus grand bien, quelque chose d'extraordinaire aux Latins. Ce discours produisit ou parut produire pour le moment l'effet que l'empereur s'en était promis. Plusieurs des schismatiques les plus emportés se rendirent à ses raisons ou montrèrent moins de répugnance pour la paix ¹. »

Cependant le patriarche Jean Veccus recevait tous les jours des écrits de la part des schismatiques, qui traitaient d'apostasie la réunion avec les Latins, exagérant ce prétendu crime, et reprochaient à leurs adversaires de ne pas voir les maux où on les avait engagés. Veccus crut devoir leur répondre, nonobstant la promesse qu'il avait faite à Théodore Xiphilin, grand-économiste de l'Église de Constantinople, de ne point écrire sur ce sujet, quoi que pussent dire les schismatiques. Il écrivit donc pour montrer que l'on avait eu raison de faire la paix, et que, laissant à part l'utilité qui en revenait, elle était bonne et sûre en elle-même, étant appuyée sur l'autorité de l'Écriture et des Pères.

¹ Pachym., l. 6, c. 18.

Alors tombèrent entre les mains de Veccus deux écrits de Nicéphore Blemmide, qui probablement vivait encore : le premier adressé à Jacques, archevêque de Bulgarie, le second à l'empereur Théodore Lascaris, tous deux destinés à montrer que le Saint-Esprit procède aussi du Fils. Voici comment il pose et traite la question dans le premier.

« L'Esprit-Saint procède-t-il du Père par le Fils, ou bien procède-t-il du Père immédiatement, et non par le Fils ? Le premier est enseigné par un grand nombre de saints docteurs, le second par aucun. Tous ceux qui sont versés dans les saintes lettres en conviendront, je pense; nous l'avons d'ailleurs déjà traité dans trois épîtres. Que si le mot n'est pas expressément dans les Évangiles, le vrai théologien sait que cela ne nuit pas au dogme; car il n'est pas permis de ne pas croire aux paroles des saints Pères; leur autorité est une démonstration plus forte qu'aucun raisonnement logique, ayant été inspirée par le même Esprit qui a inspiré les évangélistes. D'ailleurs aucun des adversaires ne nie que le Saint-Esprit ne procède par le Fils. »

Il cite à ce sujet un recueil ayant pour titre *l'Arsenal sacré*. On y lisait ces paroles de saint Cyrille : « L'Esprit n'est nullement sujet au changement; s'il l'était ce défaut retomberait sur la nature divine elle-même; car l'Esprit est de Dieu le Père, et aussi du Fils; il est essentiellement de l'un et de l'autre, attendu qu'il provient du Père par le Fils. » Il cite encore cette parole de saint Athanase : « L'Esprit procède du Père comme du Verbe, qui est du Père; » et cette autre de saint Grégoire de Nysse : « Le Fils est immédiatement du premier, savoir, du Père, et l'Esprit est par Celui qui est immédiatement du premier. Et quand saint Jean Damascène dit que l'Esprit est du Père, comme premier principe, et non du Fils, il entend comme premier principe; mais il ne défend pas de dire qu'il est du Fils, comme de Celui ou par Celui qui est immédiatement; car la préposition *de* ou *par* a le même sens; c'est l'usage de la sainte Écriture, et les Pères ne l'ont point ignoré. »

Nicéphore Blemmide montre, par les pas-

sages des Pères, que les mots *reuire, rayonner, émaner*, et autres semblables, sont équivalents de *procéder*. Pour faire voir que les prépositions *de* et *par* reviennent au même, il cite ces paroles de saint Épiphane dans son *Ancorat* : « Saint Pierre dit donc à Ananie et à sa femme : Pourquoi Satan vous a-t-il tentés de mentir à l'Esprit-Saint ? Ce n'est pas à un homme que vous avez menti, mais à Dieu. C'est donc un Dieu qui est du Père et du Fils, que cet Esprit auquel ont menti ceux qui ont fraudé sur le prix du champ ¹. » Et encore : « Le Père est Père d'un vrai Fils, il est toute lumière ; le Fils est Fils d'un vrai Père, lumière de lumière, non comme des choses faites ou créées, qui ne seraient lumière que de nom ; l'Esprit-Saint est l'Esprit de vérité, troisième lumière qui est du Père et du Fils ; tout le reste l'est par position, ou apposition, ou appellation. » « Voilà, dit Blemmide, comment le très-perspicace Épiphane dit *du Père et du Fils* au lieu de *Père par le Fils*. » Saint Cyrille dit de même : « Puisque le Saint-Esprit, venant en nous, nous rend conformes à Dieu, et qu'il émane du Père et du Fils, il est évident qu'il est de la divine essence, émanant en elle et d'elle essentiellement. » « Il émane, conclut Blemmide, il émane du Père et du Fils, c'est-à-dire du Père par le Fils. »

Nicéphore Blemmide va plus loin et démontre que, « quand même les Pères auraient dit, ce qu'ils n'ont pas fait, que le Saint-Esprit procède du Père *seul*, il ne s'ensuivrait pas encore qu'il ne procède pas aussi du Fils. En effet, de ce que le Fils dit au Père : « La vie éternelle consiste à vous connaître le *seul* vrai Dieu, et Jésus-Christ, que vous avez envoyé, » en concluons-nous que Jésus-Christ n'est pas vrai Dieu, ni le Saint-Esprit ? Quand il est dit que le Père seul connaît le jour du jugement, c'est par exclusion de toute connaissance des mortels ; quand il est dit seul Dieu, c'est par exclusion de tout dieu étranger ; de même, quand on dirait que le Saint-Esprit procède du Père *seul*, ce serait par exclusion de tout principe d'essence étrangère. C'est que le Saint-Esprit procède

du Père comme du premier principe, et tout ce qu'a le Fils, il l'a du Père. C'est ainsi qu'il dit : Je ne puis rien faire de moi-même. Je vis par le Père. La parole que vous entendez n'est pas la mienne, mais celle du Père qui m'a envoyé. »

Dans le second discours à l'empereur Théodore Lascaris Nicéphore Blemmide réfute avec la même force d'autres objections moins importantes des adversaires. On y voit que déjà précédemment il avait envoyé à l'empereur un tome tout entier sur cette matière. Il est à regretter qu'on n'ait pas encore retrouvé toutes les œuvres de Nicéphore Blemmide ; car, après les principaux Pères de l'Église, c'est peut-être l'esprit le plus remarquable qu'il y ait eu parmi les Grecs ¹.

On conçoit avec quel empressement le patriarche Veccus dut se servir de ces écrits. Il se servit aussi du livre de Nicéas, archevêque de Thessalonique, pour la paix des Églises, également cité par Nicéphore. Sur ces fondements il composa plusieurs traités pour montrer aux schismatiques qu'ils pouvaient accepter la paix en sûreté de conscience.

Ces écrits, qu'ils avaient provoqués, leur donnèrent prétexte de se plaindre du patriarche, et de dire qu'il renouvelait les querelles en traitant à contre-temps des questions sur lesquelles on leur avait imposé silence, et que, s'ils écrivaient de leur côté par la nécessité de se défendre, on n'aurait rien à leur reprocher. Ces plaintes vinrent aux oreilles de l'empereur, et ceux qui les lui portèrent promettaient de demeurer en paix pourvu qu'il défendit expressément de parler de la doctrine en quelque manière que ce fût. L'empereur, qui voulait les contenter, quoique leur demande lui déplût, fit un édit qui semblait les mettre en sûreté et ne laissait pas de donner prise sur eux ; car il disait : « Il faut se souvenir de Dieu plus souvent qu'on ne respire ; il faut donc parler de sa doctrine, mais empêcher absolument que l'on ne s'écarte des Écritures. »

Jean, métropolitain d'Éphèse, et plusieurs autres évêques n'avaient accepté la paix qu'à

¹ Ἀπὸ Θεοῦ ἐκ Πατρὸς καὶ Υἱοῦ τὸ Πνεῦμα.

¹ Voir ces deux discours, en grec et en latin, à la fin du vingt et unième volume de Raynald, dans sa continuation de Baronius.

grande peine et après avoir beaucoup souffert, et, pour apaiser leurs scrupules pharisaïques, ils rappelaient plusieurs exemples de ce que les saints avaient fait dans l'Église par condescendance et pour éviter de plus grands maux ; mais le patriarche Veccus, qui avait plus de droiture et d'intelligence, n'approuvait pas ce sentiment, et voulait absolument montrer, par l'Écriture et les Pères, ce qui était la vérité, savoir : que ceux qui, par le passé, avaient rejeté la paix s'étaient trompés.

Il assembla même pour ce sujet plusieurs conciles, un entre autres à Constantinople, le troisième jour de mai 1280, auquel assistèrent huit métropolitains ou archevêques, savoir : Nicolas de Chalcédoine, Mélèce d'Athènes, Nicandre de Larisse, Léon de Serres, Théodore de Cherson, Théodore de Sogdée, Nicolas de Proconèse et Léon de Bérée. Il y avait aussi des officiers de l'empereur.

Nous avons le décret rendu par cette assemblée, dressé par Veccus lui-même. Après quelques observations sur le préjudice que peut causer à la foi la moindre altération dans le texte de l'Écriture et des saints Pères et sur l'obligation des évêques à conserver inviolable la tradition qu'ils en ont reçue, le patriarche y rend compte d'un fait qui occupa beaucoup le concile et sur lequel il prononça un jugement définitif. Ce fait mérite d'être rapporté. « Pentéclésiote, gendre du grand-économe Xiphilin, avait en sa possession un livre d'une respectable antiquité, renfermant diverses compositions de saint Grégoire de Nysse. Dans un de ces écrits, qui est une homélie sur le *Pater*, parlant de ce que les personnes divines ont de commun et de propre, le saint docteur profère ces paroles : *On dit que le Saint-Esprit est du Père, et on témoigne qu'il est du Fils*. Xiphilin, d'heureuse mémoire, ayant emprunté le livre de son gendre Pentéclésiote, y trouva ce passage si favorable à la paix de l'Église, en sorte qu'il vint à la connaissance de tout le monde et à la nôtre. Pentéclésiote, à qui le livre appartenait, était opposé à la paix, aussi bien que son beau-frère, le référendaire de notre Église. Celui-ci, ne voyant rien à répondre à ce passage si clair, prit un canif et

effaça la particule *ex*, ne faisant pas réflexion que l'on irait chercher ce passage dans d'autres exemplaires, où on le trouverait entier.

« Mais après qu'il eut embrassé la paix et notre communion, comme beaucoup d'autres, en plusieurs conversations que nous eûmes avec lui, il vint à louer fort cet exemplaire, et, dans la suite du discours, il avoua qu'il l'avait gratté avec un canif et il en confessa même la raison. Dès lors nous pensâmes sérieusement comment on pourrait conserver l'autorité de ce passage si important pour la paix de l'Église et faire que les schismatiques ne pussent se prévaloir de la falsification de cet exemplaire. Ayant donc communiqué l'affaire à nos confrères les évêques, ils ont jugé, d'un commun avis, qu'il faut laisser vide la place où était la particule *ex*, parce qu'il ne serait pas sûr de l'y écrire de nouveau, à cause du soupçon que cette écriture plus récente donnerait à l'avenir, mais qu'il faut en faire une note et laisser à la postérité un témoignage de cette falsification. Cette résolution du concile fut exécutée sur-le-champ, après que le référendaire eut confessé de nouveau sa faute et en eut demandé pardon, et le décret du concile fut mis au trésor des chartes de l'Église de Constantinople, pour en conserver la mémoire ¹. »

A la suite de ce remarquable décret le savant Jésuite Cossart fait cette observation, qui n'est pas moins remarquable : « Ces paroles de Grégoire de Nysse ne se trouvent plus aujourd'hui dans l'homélie désignée, ni même dans les quatre autres que le même Grégoire a écrites sur l'Oraison dominicale ; par où nous comprenons qu'elles sont venues à nous tronquées en cet endroit par les Grecs ; car nous ne pouvons douter de la fidélité de Veccus, qui, dans le discours qu'il a composé sur la procession du Saint-Esprit, rapporte tout entier le passage d'où sont tirées ces paroles. Et ce n'est pas seulement Veccus qui reproduit ce passage, mais encore Hugues Éthérien et Manuel Calécas. Au reste, ce que le référendaire se permit envers Grégoire de Nysse, Photius se l'est permis envers saint

¹ Labbe, t. 11, p. 1125. Mansi, t. 24, p. 365 et seqq.

Chrysostome ; car, dans l'homélie de ce Père, ou du moins dans celle qui lui est attribuée, sur l'incarnation du Seigneur, et Jean Vec-cus, et Manuel Calécas, et l'édition anglaise de Chrysostome lisent ces mots : Τὸ ἐξ αὐτοῦ Πνεῦμα, *Spiritus qui ex ipso est*, l'Esprit qui est de lui, c'est-à-dire du Fils. Or Photius, dans sa *Bibliothèque*, omet la particule *ex*, moyennant quoi le texte grec signifie simplement *son Esprit*, ou l'Esprit du Fils ; car les Grecs schismatiques confessent que le Saint-Esprit est l'Esprit du Fils, mais ils ne veulent pas convenir qu'il soit du Fils dans le sens qu'il en procède ¹. »

Cette persistance incorrigible et cette subtilité prodigieusement ingénieuse des Grecs à escamoter, contredire, tronquer, altérer, obscurcir, fausser ou nier la vérité sur l'Esprit-Saint, ne serait-ce pas le péché contre le Saint-Esprit ? un péché semblable à celui des scribes et des pharisiens, qui ont escamoté, altéré, obscurci, faussé la vérité par leurs traditions ou plutôt leurs inventions du Talmud ? Ne serait-ce pas là la cause secrète et profonde de cet anathème qui pèse sur les Grecs comme sur les Juifs ? la cause secrète et profonde de cette dégradation morale qui fait que la parole d'un Grec ne vaut guère mieux que celle d'un Juif, et que la parole d'un Turc est préférable à l'une et à l'autre ?

Cependant la conduite franche et suivie du patriarche Veccus irritait de plus en plus les schismatiques, qui voyaient avec peine qu'il justifiait au fond la doctrine des Latins en montrant que les Pères avaient dit, comme eux, que le Saint-Esprit procède du Fils, *ex Filio*, ou, ce qui revient au même, par le Fils. Ils aimaient mieux dire qu'ils avaient eux-mêmes failli en faisant la paix par condescendance avec des gens qui erraient dans le dogme. Celui qui parlait le plus librement sur ce sujet était Méléce, métropolitain d'Athènes. Celui d'Éphèse ménageait davantage l'empereur, dont il était le père spirituel ; mais il travaillait secrètement à faire déposer le patriarche, quoiqu'il fit semblant d'être son ami ².

L'empereur, de son côté, mettait les schis-

matiques au désespoir par ses soupçons et ses cruautés ; car il trouvait mauvais qu'on l'accusât de renverser la foi lorsqu'il travaillait le plus à l'établir dans sa pureté. Étant donc en Natolie au mois de juillet 1280, il se fit amener les princes qu'il retenait en prison à Constantinople, et, après les avoir interrogés quelques jours, les chargeant d'injures et de reproches, il en fit aveugler deux, qui demeurèrent inflexibles, savoir Manuel et Isaac, fils de Raoul. Jean Cantacuzène se rendit, et Andronic était mort en prison. Le patriarche Veccus était alors auprès de l'empereur, en présence duquel les deux frères lui reprochèrent qu'ils souffraient ce supplice pour la créance qu'il avait lui-même professée et pour laquelle il avait porté les fers avant que de parvenir à sa dignité. Il aurait pu leur répondre que, puisqu'ils l'avaient suivi dans son erreur, ils n'avaient qu'à le suivre dans sa conversion.

L'empereur fit encore aveugler et mettre à la question plusieurs autres personnages considérables sur des soupçons d'aspirer à l'empire au préjudice de ses enfants ; l'affection qu'il avait pour eux lui fit commettre beaucoup de crimes. Il en voulait particulièrement aux moines, non pas tant comme attachés au schisme que parce qu'ils comptaient ses jours, espérant par sa mort être délivrés de leurs maux. Il faisait contre eux des menaces terribles, que souvent il n'exécutait pas pour ménager sa réputation ; mais il se plaignait que, ayant passé dès son enfance pour ami des moines, il était réduit à la nécessité de les haïr parce qu'ils désapprouvaient sa conduite et cherchaient à connaître la fin de sa vie ; car plusieurs d'entre eux croyaient aux divinations. Or, comme la crainte des supplices ôtait la liberté de parler, on répandait la nuit des libelles contre l'empereur, où on lui reprochait l'usurpation de la couronne ; et lui, ne pouvant découvrir les auteurs de ces libelles, fit une ordonnance portant peine de mort contre quiconque en serait trouvé saisi ; car il voulait que celui qui aurait trouvé un de ces écrits diffamatoires le brûlât aussitôt, sans le lire ni le montrer à personne ¹.

¹ Labbe, p. 1133, et Mansi, p. 373. — ² Pachym., l. 6, c. 32.

¹ Pachym., l. 6, c. 24, 25 et 26.

Le grand, sinon l'unique mobile qui avait porté l'empereur Michel Paléologue à procurer la réunion des Églises, était la politique, le besoin de se garantir contre une attaque du roi Charles de Sicile. Le même motif le fit entrer dans une conjuration contre ce prince. Charles s'était rendu odieux à ses nouveaux sujets par la dureté de son gouvernement et la fierté des Français, en sorte que plusieurs personnes considérables étaient sorties d'Apulie et de Sicile. De ce nombre était un partisan de la dynastie éteinte de Souabe, Jean, seigneur de Procida, petite île près de Naples, qui était en même temps habile en médecine. Dès l'an 1279 il alla secrètement à Constantinople et représenta à l'empereur Michel qu'il était en grand péril, parce que le roi Charles avait armé une puissante flotte, à la prière de son gendre Philippe, empereur titulaire de Constantinople, qu'il prétendait y établir, avec le projet de passer ensuite à la Terre-Sainte, pour reconquérir le royaume de Jérusalem au profit de son fils Charles, prince de Salerne, auquel il en avait acquis les droits. Jean de Procida représenta donc à l'empereur Michel la puissance du roi Charles, aidé par le roi de France, son neveu, par les Vénitiens et par le Pape, qui lui fournissait de l'argent ; puis il ajouta : « Si vous voulez suivre mon conseil vous pouvez dissiper cette entreprise. Je ferai révolter la Sicile contre Charles, avec le secours des seigneurs du pays et du roi d'Aragon, qui prétend avoir droit à ce royaume, à cause de sa femme Constance, fille et héritière de Mainfroi. »

L'empereur Michel, connaissant la puissance du roi Charles et désespérant d'aucun secours contre lui, écouta le conseil de Jean de Procida, lui donna des lettres telles qu'il voulut, et envoya avec lui ses ambassadeurs à quelques seigneurs de Sicile, desquels Jean de Procida prit des lettres au roi d'Aragon, où ils le priaient de les tirer de servitude et promettaient de le reconnaître pour seigneur. Alors Jean de Procida vint en cour de Rome, déguisé en Frère mineur, et découvrit au Pape Nicolas III son traité avec Paléologue, de la part duquel on dit même qu'il lui donna de l'argent. Et comme le Pape

était mécontent du roi Charles, il donna, dit-on, à Jean de Procida des lettres pour le roi d'Aragon, qui, voyant les lettres du Pape, des barons de Sicile et de Paléologue, accepta secrètement l'entreprise. Mais la mort du Pape Nicolas III et la promotion de Martin IV pensèrent lui faire changer de dessein, en sorte qu'il était fort irrésolus lorsque Jean de Procida revint en Catalogne, l'an 1284, avec les ambassadeurs de Paléologue, lui apportant trente mille onces d'or pour armer sa flotte et de nouvelles assurances des barons de Sicile.

Enfin le roi d'Aragon se rendit aux instances de Jean de Procida et promit avec serment de suivre l'entreprise. Il prépara son armée navale et fit courir le bruit qu'il allait contre les Sarrasins. Le roi de France Philippe, qui, en premières noces, avait épousé sa sœur, lui envoya demander quel pays des Sarrasins il voulait attaquer, lui offrant secours d'hommes et d'argent ; mais le roi d'Aragon ne voulut pas découvrir son dessein et ne laissa pas de lui demander quarante mille livres tournois, que Philippe lui envoya aussitôt. Toutefois, se défiant du roi d'Aragon, il manda au roi Charles, son oncle, de se tenir sur ses gardes. Ce prince alla aussitôt trouver le Pape Martin, auquel il dit ce qu'il avait appris, et le Pape envoya au roi d'Aragon Jacques, de l'ordre des Frères prêcheurs, savoir en quel pays des Sarrasins il voulait aller, disant que l'Église devait avoir connaissance d'une telle entreprise et voulait y aider ; à quoi il ajouta une défense d'aller contre aucun prince chrétien. Le roi d'Aragon remercia fort le Pape de ses offres, mais il dit à son envoyé qu'il ne pouvait lui découvrir alors de quel côté il allait. « Et si une de mes mains, ajouta-t-il, le déclarait à l'autre, je la couperais. » Cette parole, étant rapportée au roi Charles et au Pape Martin, leur déplut extrêmement ¹.

Cependant le roi Charles fit débarquer trois mille hommes à Canine, en Épire, qui était à lui, pour aller au secours des Illyriens indépendants et assiéger avec eux Bellegarde, place de la même province, qui leur eût ouvert le chemin pour pénétrer jusqu'au

¹ Ric. Malespina, c. 206-208.

cœur de l'empire. L'empereur Michel, qui sentait le péril, envoya du secours, et, afin d'attirer sur ses troupes la bénédiction du Ciel, il ordonna une cérémonie qui se fit ainsi : le patriarche, les évêques et tout le clergé passèrent une nuit en prières, et le matin le patriarche et six des principaux évêques, revêtus de leurs ornements, bénirent de l'huile dans laquelle ils trempèrent des paquets de papier que l'on envoya à l'armée en assez grande quantité pour les distribuer aux soldats, en sorte que chacun pût en porter un morceau sur lui en marchant au combat. Ces troupes plièrent d'abord ; mais, le commandant de l'armée italienne étant tombé avec son cheval dans une fosse, elles reprirent le dessus et dégagèrent la place. L'empereur Michel en fit grand triomphe à Constantinople, et l'historien Pachymère le décrit avec assez d'emphase ¹.

L'empereur Michel était à Pruse, en Bithynie, quand il apprit la promotion du Pape Martin IV. Il lui envoya Léon, métropolitain d'Héraclée, et Théophane de Nicée, mais qui ne furent pas reçus de la manière qu'ils avaient espéré ; car le Pape et les cardinaux savaient ce qu'il se passait chez les Grecs et se doutaient de ce qui était vrai, que la réunion n'était qu'une moquerie, et que, hors l'empereur, le patriarche et quelques-uns de ceux qui leur étaient attachés, tous étaient mécontents de la paix, principalement à cause des violences extraordinaires que l'empereur avait employées pour l'affermir ou plutôt pour faire accroire qu'il agissait sincèrement. Les ambassadeurs grecs furent donc traités avec mépris et n'eurent audience du Pape que tard et à grand'peine, et l'empereur fut excommunié comme un moqueur, qui n'avait point agi sincèrement, mais seulement usé de contraintes. Voilà ce que dit l'historien grec Pachymère ².

L'excommunication fut en effet prononcée à Orviète, dans la place de la grande église, le jour de la dédicace de Saint-Pierre de Rome, 18 novembre 1281 ; elle était conçue en ces termes : « De l'avis de nos frères, en présence d'une grande multitude de fidè-

les, nous dénonçons Michel Paléologue, appelé empereur des Grecs, comme fauteur et protecteur des anciens Grecs schismatiques et hérétiques, de même que de leur ancien schisme et de leur hérésie, avoir encouru la sentence d'excommunication portée par les canons et en être lié. Nous défendons étroitement à tous rois, princes, seigneurs et autres, de quelque condition qu'ils soient, et à toutes villes et communautés, de faire avec lui, tant qu'il demeurera excommunié, aucune société ou confédération, ou de lui donner un conseil dans les affaires pour lesquelles il est excommunié, sous peine d'excommunication qui sera encourue par le seul fait, d'interdit et d'autres peines, selon que nous jugerons à propos ¹. » D'après ce document le Pape Martin IV n'excommunia pas l'empereur grec, mais le déclara excommunié pour s'être fait un jeu de l'union des Églises, ce que l'historien grec Pachymère convient être la vérité. D'autres historiens ajoutent que le Pape y fut poussé par le roi Charles de Sicile.

Quoi qu'il en soit, les ambassadeurs grecs furent renvoyés sans qu'on leur eût rendu les honneurs accoutumés. Le métropolitain d'Héraclée mourut pendant ce voyage, et celui de Nicée, étant de retour, rapporta le succès de l'ambassade à l'empereur, qui en fut fort indigné, jusque-là que, comme dans la liturgie le diacre allait nommer le Pape, selon la coutume, l'empereur, qui était présent, le lui défendit, disant qu'il avait bien peu gagné à faire la paix avec les Latins, puisque, après avoir fait la guerre à ses proches pour l'amour d'eux, au lieu de lui en savoir gré, ils l'excommuniaient encore. Il voulut alors rompre le traité avec les Latins, et il l'aurait fait s'il n'eût considéré qu'il avait beaucoup souffert pour ce sujet et n'y avait réussi qu'avec peine, et que, s'il lui arrivait de se dédire et de rompre la paix tout d'un coup, il pourrait révenir une occasion de la chercher, et qu'alors il n'y aurait plus moyen d'y réussir. Il considérait d'ailleurs que les affaires de l'Église changeraient de face si Joseph remontait sur le siège patriarcal, que ce prélat était de lui-même tout pacifique,

¹ Pachym., l. 6, c. 32 et 33. — ² Id., *ibid.*, c. 30.

¹ Raynald, ann. 1281, n. 25.

et qu'il n'y avait rien à craindre de lui, mais qu'il ne manquerait pas de gens qui le mettraient en mouvement.

Ce qui venait d'arriver confirma ce soupçon de l'empereur; car le patriarche Joseph se croyant près de la mort, fit son testament, où il ne put se dispenser de nommer l'empereur et de prier pour lui. Or c'était l'usage de nommer l'empereur *saint*, à cause de l'onction de son sacre; et Joseph ne donna point ce titre à Paléologue dans son testament, qu'il ne laissa pas de lui envoyer. L'empereur en fut indigné, et écrivit au patriarche Veccus, au gouverneur de Constantinople et au patriarche d'Antioche de s'informer de Joseph pourquoi il en usait ainsi, demandant s'il voulait le dégrader de l'empire et s'il le jugeait indigne du titre de *saint*. Joseph rejeta la faute sur les moines qui étaient auprès de lui, et montra une autre copie de son testament toute semblable, excepté que le titre de *saint* s'y trouvait. Il dit donc qu'il avait écrit ainsi d'abord, mais que, ceux qui l'environnaient en étant scandalisés, il en avait fait une autre copie qui était venue entre les mains de l'empereur; tant ce prélat cherchait la paix avec tout le monde, excepté pourtant avec le chef de l'Église, le successeur de saint Pierre. L'empereur se défiait donc de ceux qui l'obsédaient, et d'ailleurs il ne voulait pas fortifier le reproche qu'on lui faisait, que sa paix avec les Latins n'était ni sérieuse ni véritable. Ainsi il laissa les choses comme elles étaient, attendant à se régler sur l'avenir ¹.

Le roi Charles de Sicile, s'étant croisé, avait déclaré au Pape Martin IV que c'était pour aller au secours de la Terre-Sainte; et le Pape, pour faciliter son entreprise, lui accorda pendant six ans la dime de tous les revenus ecclésiastiques de l'île de Sardaigne et du royaume de Hongrie, en cas que le roi Ladislas y consentît, et à condition que le roi Charles irait en personne à la Terre-Sainte dans le terme qui lui serait prescrit par le Saint-Siège. Que si le roi Charles n'y allait pas lui-même, le Pape voulait que son fils aîné, Charles, prince de Salerne, fit le

voyage avec le nombre convenable de gens de service. « Or, nous voulons, ajoutait le Pape, que celui à qui la dime sera remise s'oblige et en donne à l'Église des assurances suffisantes; que si, par mort ou autre empêchement, il manque à exécuter son vœu, la dime retournera à l'Église romaine, pour être convertie au secours de la Terre-Sainte. Mais nous n'entendons pas nous obliger, ni notre chambre, en cas que, par quelque accident, vous ne receviez pas la dime, et nous nous réservons la faculté d'en disposer autrement, si nous le jugeons nécessaire, avant qu'elle vous soit remise. » La bulle est du 18 mars 1282.

Cette dime pour six ans avait été ordonnée au deuxième concile de Lyon, en 1274, non dans des sessions publiques, mais dans des conférences particulières que le Pape Grégoire X avait eues avec les archevêques; aussi se rencontra-t-il de grandes difficultés dans la perception. Enfin ce qu'on en recouvra fut bientôt employé à un autre usage qu'au secours de la Terre-Sainte; car, dès la fin du mois de mars, on vit éclater la conjuration de Sicile contre le roi Charles, suivant le projet de Jean de Procida, concerté avec l'empereur grec Paléologue et le roi Pierre d'Aragon. Tous les seigneurs et les chefs qui étaient du complot se rendirent à Palerme pour y célébrer la fête de Pâques, qui, cette année 1282, était le 29 mars. Le lundi 30 les habitants de Palerme, selon leur usage, se mirent en route pour entendre vêpres à l'église de Montréal, à trois milles de leur cité. C'était leur promenade ordinaire les jours de fête, et les hommes et les femmes couvraient le chemin qui conduisit à cette église. Les Français établis à Palerme et le commandant du roi lui-même prenaient part à la fête et à la procession. Celui-ci cependant avait fait publier qu'il défendait aux Siciliens de porter des armes pour s'exercer, selon l'ancien usage, à les manier dans ces jours de repos. Les Palermitains étaient dispersés dans la prairie, cueillant des fleurs, lorsqu'un Français, sous prétexte de s'assurer si elle ne portait point des armes cachées sous ses habits, mit la main d'une manière indécente sur une jeune femme accompagnée

¹ Pachym., l. 6, c. 31.

de son époux et de ses parents. La jeune femme tomba évanouie entre les bras de son époux; mais un cri de fureur s'élève autour d'elle: « Qu'ils meurent, qu'ils meurent, les Français! » L'insolent qui avait provoqué cette scène en fut la première victime; il tomba percé de sa propre épée. De tous les Français qui assistaient à la fête pas un seul n'échappa; les Siciliens en égorgèrent deux cents dans la campagne tandis que les cloches de l'église de Montréal sonnaient le service de vêpres. Les Palermitains rentrèrent dans la ville, répétant toujours le même cri: « Qu'ils meurent, les Français! » et ils recommencèrent le carnage. Le justicier ou commandant du roi fut pris et tué; tous les Français qui se trouvèrent dans la ville furent tués, dans les maisons et dans les églises, sans aucune miséricorde; les conjurés portèrent la rage jusqu'à éventrer les femmes enceintes pour faire périr leurs enfants. Quatre mille personnes furent égorgées dans cette première nuit. Après cette exécution les seigneurs conjurés partirent de Palerme et en firent faire de semblables chacun dans leurs terres, en sorte que par toute la Sicile on fit main basse sur les Français. On appelle ce massacre les Vêpres siciliennes, et quelques auteurs disent que le signal des conjurés était le son des vêpres.

Le roi Charles, en ayant appris la nouvelle, alla trouver le Pape Martin et les cardinaux et leur demanda aide et conseil; ils l'exhortèrent à travailler incessamment à regagner la Sicile, soit par la douceur, soit par la force, lui promettant toute sorte de secours, spirituel et temporel, comme fils et champion de l'Église. Puis le Pape, voulant ramener les Siciliens à leur devoir, publia une bulle où il reprend l'affaire de Sicile depuis le temps du Pape Innocent IV et la déposition de l'empereur Frédéric au concile de Lyon. Il vient ensuite à Conrad, à Mainfroi et à Conradin, et enfin à la dernière révolte de Sicile et continue ainsi: « Puis donc que le royaume de Sicile appartient à l'Église romaine, nous admonestons toutes sortes de personnes, de quelque condition qu'elles soient, et leur défendons étroitement de molester, attaquer ou troubler, dans la possession de ce royaume,

l'Église ou le roi Charles, qui le tient d'elle. De plus, nous défendons à tous les fidèles, particulièrement aux seigneurs et aux communautés des villes, de donner aucun secours à ceux qui voudraient envahir ce royaume; autrement nous déclarons dès à présent les personnes excommuniées et les villes interdites. Nous avertissons aussi les évêques, les abbés et les autres prélats que, s'ils contreviennent à cette monition, nous les priverons de toute dignité ecclésiastique et les autres clercs de leurs bénéfices; et quant aux laïques, nous leurs dénonçons que nous les priverons des fiefs qu'ils tiennent de l'Église, que nous absoudrons leurs sujets du serment de fidélité, et les exposerons eux-mêmes, tant leurs personnes que leurs biens, à qui voudra les attaquer. » Enfin il ordonne à la ville de Palerme et aux révoltés de revenir incessamment à l'obéissance du roi Charles. Cette bulle fut publiée à Viterbe, dans la place de la grande église, en présence d'un grand peuple, le jour de l'Ascension, 7 mai 1282¹.

Le même jour, dans la même place, le Pape renouvela l'excommunication contre l'empereur Michel Paléologue, prononcée le 18 novembre 1281, avec défense à tous princes ou communautés de contracter avec lui aucune alliance, ni de lui fournir armes, chevaux, vaisseaux ou autres moyens de faire la guerre. Le 18 novembre de la même année, fête de la dédicace de Saint-Pierre de Rome, le Pape étend les censures de l'Église sur l'empereur Michel Paléologue, comme raisonnablement suspect d'avoir aidé le roi Pierre d'Aragon dans l'invasion de la Sicile².

L'empereur Michel Paléologue y survécut si peu qu'il n'est pas vraisemblable qu'il en ait eu connaissance. Jean-Ange-Ducas Comnène, prince de Thessalie, s'était révolté de nouveau. L'empereur, pour rendre sa vengeance plus terrible, appela les Tartares d'au delà du Danube, ce qui fut extrêmement blâmé; mais déjà il avait donné une de ses propres filles en mariage au chef de ces infidèles. L'empereur partit vers la mi-novembre; il était déjà mal portant. Le voyage

¹ Raynald, ann. 1282, n. 13. — ² Id., *ibid.*, n. 28.

ayant augmenté son mal, les médecins le jugèrent à l'extrémité ; mais, personne n'osant le lui dire, un d'entre eux en avertit le prince Andronic, son fils aîné et son successeur, qui, craignant lui-même d'annoncer à l'empereur une si fâcheuse nouvelle, s'avisa de faire apporter l'Eucharistie par un prêtre du palais, revêtu des ornements convenables. L'empereur était couché et regardait vers la muraille ; le prêtre, debout, tenant entre ses mains les saints mystères, attendait que le malade le vît. Il demeura ainsi assez longtemps en silence. Enfin l'empereur se tourna vers lui. « Qu'est-ce là ? » dit-il. Le prêtre répondit : « Après avoir prié pour vous nous vous apportons encore les dons sacrés qui serviront à votre santé. » L'empereur se leva de son lit, prit une ceinture et récita le Symbole ; puis il dit ces paroles de l'Évangile : « Seigneur, sauvez-moi de cette heure ! » Et il reçut respectueusement la sainte communion. Il se recoucha et expira peu de temps après. C'était le 11 décembre 1282. Il avait vécu cinquante-huit ans et en avait régné vingt-quatre, moins huit jours ¹.

Son corps fut enlevé promptement, transporté de nuit à un monastère éloigné du camp où il était mort, et enterré sans aucune cérémonie ; car le nouvel empereur, Andronic, ennemi de l'union avec les Latins, crut que son père, qui l'avait procurée, ne méritait pas la sépulture ecclésiastique, et fit seulement couvrir son corps de beaucoup de terre, afin qu'il ne fût pas déchiré par les bêtes. Andronic avait vingt-quatre ans quand il succéda à son père, qui de son vivant l'avait fait couronner empereur, et il régna quarante-neuf ans.

Quand il fut de retour à Constantinople ses premiers soins furent de faire cesser le schisme que la réunion avec les Latins avait causé entre les Grecs ; à quoi il était excité par Eulogie, sa tante, outre l'inclination qu'il y avait de lui-même. Par le conseil de la princesse il entreprit de se justifier auprès des schismatiques comme étant entré malgré lui dans ce que son père avait fait pour la réunion ; il déclara qu'il s'en repentait, qu'il

était prêt à subir la peine qu'ils jugeraient nécessaire pour l'expiation de sa faute, et que les lettres qu'il avait écrites au Pape et les serments qu'elles contenaient n'étaient que l'effet de l'autorité de son père. Outre la princesse Eulogie, Andronic était encore excité à parler ainsi par Théodore Muzalon, grand-logothète ou chancelier, qui voulait, comme elle, paraître n'agir que par le zèle pour le rétablissement du bon état de l'Église ; mais la plupart des gens étaient persuadés qu'ils n'agissaient que par prévention et par ressentiment contre le défunt empereur. Car Eulogie avait été reléguée dans une forteresse avec une de ses filles, et l'autre, Marie, reine des Bulgares et épouse du porcher Lachanas, se plaignait d'autre chose ; quant à Muzalon il avait été battu de verges pour avoir refusé l'ambassade d'Italie. Tous deux étaient aigris contre le patriarche Veccus, le regardant comme la cause de ce qu'ils avaient souffert.

Le jour de Noël approchait, jour auquel l'empereur devait paraître, selon la coutume, et on devait célébrer l'office solennellement au palais. L'empereur ne se montra point en public, sous prétexte de son affliction à cause de la perte de son père, et on n'observa point la liturgie, de peur d'y faire mention de Veccus comme patriarche, quoiqu'on alléguât d'autres prétextes qui ne trompaient personne. Eulogie pleurait son frère, suivant le sentiment naturel, mais elle feignait d'être bien plus touchée de la perte de son âme, à cause de ce qu'il avait fait avec les Latins, et elle disait à l'impératrice Théodora, sa belle-sœur, qu'il n'y avait rien à espérer, et que tout ce que l'on pourrait faire pour lui ne lui servirait de rien. C'est pourquoi les deux patriarches Joseph et Jean Veccus, étant venus consoler l'impératrice veuve, elle leur demanda, dans l'accablement de la douleur, ce qu'il fallait faire pour l'âme de son mari. Et comme elle adressa la parole à Joseph, elle découvrit la première le dessein de rappeler ce patriarche, dessein que l'empereur Andronic cachait au fond de son âme ; car il passait les nuits chez Joseph, s'efforçant de le ramener, quoique ce ne fût presque

¹ Pachym., *Michel*, l. 6, c. 35. *Gregoras*, l. 5, c. 7.

plus qu'un cadavre. Le projet d'Andronic étant ainsi écarté, les partisans de Joseph le pressaient de remonter sur le siège patriarcal, les uns sous prétexte de rétablir les affaires de l'Église en levant le scandale de l'union avec le Pape, les autres dans l'espérance de s'élever plus qu'il n'était convenable et de faire par l'autorité du patriarche les réconciliations des églises et les impositions des pénitences qu'ils exécutèrent. Les deux principaux entre ceux-ci étaient Galaction de Galésie, à qui l'empereur Michel avait fait crever les yeux, et Mélèce, du monastère de Saint-Lazare, auquel il avait fait couper la langue.

Ensuite l'empereur Andronic envoya au patriarche Veccus pour se justifier de ce qu'il méditait contre lui, l'assurant que ce n'était point par mépris de sa personne, mais par nécessité. « Car, disait-il, le scandale qui se réveille dans la multitude entraîne les mieux intentionnés. Or il faut, au commencement de mon règne, réprimer l'orage qui s'élève. J'apprends que plusieurs personnes considérables prennent pour prétexte de leur schisme la retraite de Joseph. Je suis si persuadé de votre amitié que, pour affermir ma couronne, vous quitteriez non-seulement la dignité de patriarche, mais la vie, et, quoiqu'un autre soit à votre place, je ne vous aimerai ni ne vous honorerai pas moins. » C'est ce qu'Andronic manda à Veccus par l'archidiacre Méliténote.

Jean Veccus était un homme droit et dégouté du patriarcat, comme il le témoignait souvent par ses discours et ses actions; il espérait même que le retour de Joseph produirait quelque bon effet. C'est pourquoi, dès le lendemain de Noël, c'est-à-dire le 26 décembre 1282, il se retira au monastère de l'Immaculée, accompagné d'une escorte qu'il avait demandée à l'empereur, sous prétexte de le garantir des insultes que quelqu'un du clergé pourrait lui faire, mais, en effet, croyant éviter aussi devant Dieu le reproche d'avoir lâchement abandonné son poste. C'est du moins ce que dit son confident, l'historien Pachymère, de qui nous tenons tous ces singuliers détails; ce qui montre de sa part ou de leur part l'idée assez étrange

que Dieu s'était fait grec, et qu'au lieu de regarder au fond du cœur et à la vérité il s'en tenait aux apparences.

Donc, le 31 du même mois de décembre, vers le soir, Joseph, à peine respirant encore, fut mis sur un brancard et porté au palais patriarcal, accompagné de part et d'autre de plusieurs personnes qui le félicitaient sur son retour en chantant et en battant des mains; les cloches sonnaient en même temps. Le lendemain matin le clergé vint à l'ordinaire pour chanter l'office, quoiqu'on ne l'eût pas sonné; mais ils trouvèrent l'église fermée, et on leur dit pour raison qu'il était défendu d'y entrer. Ils ne laissèrent pas, demeurant dehors, de célébrer l'office; car la solennité de la fête leur fit juger qu'ils ne pouvaient s'en dispenser. C'était le premier jour de l'an 1283. Enfin ils se retirèrent chez eux, attendant ce qui arriverait de cette défense.

Le lendemain, 2 janvier, on fit les cérémonies de la réconciliation de la grande église par l'aspersion de l'eau bénite sur les galeries extérieures et celles du vestibule, sur les tribunes et les colonnes, et, au dedans de l'église, sur les saintes images que les schismatiques croyaient profanées. L'aveugle Galaction, se faisant tenir par la main, allait de côté et d'autre jeter de l'eau bénite. Les spectateurs demandaient aussi à être purifiés et ils eurent satisfaction.

On renvoya les laïques à des moines qui leur imposaient diverses pénitences, selon les divers degrés de communion auxquels ils voulaient être admis. La pénitence était médiocre pour assister à la psalmodie ou recevoir du pain bénit; mais elle était plus grande pour la sainte communion. Ils renvoyaient au patriarche les évêques et les clercs pour régler leur pénitence; mais c'étaient eux qui la réglaient en effet, à cause de sa maladie. En général ils abusaient de son nom pour gouverner l'Église comme il leur plaisait, le faisant souvent consentir malgré lui à ce qu'ils voulaient. Enfin ils lurent publiquement dans l'église un décret fait au nom du patriarche, portant que les évêques et les prêtres seraient suspens pour trois mois et que les laïques feraient une pénitence proportionnée aux de-

grés de communion, que l'on spécifiait en détail. Quant aux deux archidiacres Constantin Méliténite et Georges Métochite, ils les déposèrent absolument, parce que, ayant été envoyés en ambassade à Rome par l'empereur Michel, ils avaient assisté à la messe que célébrait le Pape, quoique les religieux envoyés par le Pape à Constantinople avec Jean Parastron y eussent de même assisté à la messe du patriarche Joseph.

La veille de l'Épiphanie, c'est-à-dire le 5 janvier 1283, au soir, les schismatiques admirent le clergé à la psalmodie, après laquelle on fit la cérémonie de la bénédiction solennelle de l'eau baptismale, comme on faisait tous les ans en ce jour, en mémoire du baptême de Jésus-Christ. Cette cérémonie se faisait, à Constantinople, dans la cour qui était la principale entrée de Sainte-Sophie, et au milieu de laquelle était une grande fontaine où le peuple, avant que d'entrer dans l'église, se lavait les mains et le visage. On s'y assembla donc pour la bénédiction de l'eau, le clergé, le peuple, les Grecs et les Latins. L'aveugle Galaction présidait à la cérémonie ; il y avait un grand luminaire, et on avait donné des cierges aux Latins mêmes, ce qui parut un étrange spectacle à ceux qui considéraient que, trois jours auparavant, on avait réconcilié l'église à cause d'eux. Ils croyaient alors voir un songe ; mais l'empereur laissait tout faire aux schismatiques, dans l'espérance de réunir les Grecs entre eux ¹.

Pour comprendre quelque chose à ce que nous avons déjà vu de la conduite des Grecs dans cette affaire et à ce que nous en verrons, il faut bien se rappeler que c'était un peuple tombé en enfance ; maladie qui explique les actions les plus disparates, les plus contradictoires ; maladie qui, chez les peuples comme chez les individus, ne guérit que par la mort.

Les schismatiques, étant donc les maîtres à Constantinople, cherchaient à se venger de tous les prélats qui, sous l'empereur Michel, avaient embrassé l'union de l'Église romaine ; mais ils ne faisaient éclater leur

haine que contre Jean Veccus, qu'ils regardaient comme le principal auteur de cette union. Ils dissimulaient à l'égard des autres et même les flattaient, afin qu'ils leur aidassent à le perdre ; ce qui fit dire à Théoctiste, métropolitain d'Andrinople : « Ces évêques sont les brochettes de bois dont ils se servent maintenant pour griller Veccus ; mais ensuite ils les jetteront au feu. » Les schismatiques, ayant donc gagné les évêques qui étaient à Constantinople, et principalement Athanase, patriarche d'Alexandrie, assemblèrent un concile où ils mirent deux trônes : un vide, pour marquer la place de Joseph, patriarche de Constantinople, qui ne sortait plus de son lit ; l'autre pour le patriarche d'Alexandrie, qui présida effectivement au concile, et eux-mêmes prirent place, comme vicaires du patriarche malade. Le grand-logothète Muzalon y assistait aussi, ainsi que Georges de Chypre, qui fut depuis patriarche, le rhéteur Holobole, à qui l'empereur Michel avait fait couper le nez et les lèvres, enfin plusieurs autres. L'accusation contre Veccus roula sur ses écrits, que l'on blâmait comme scandaleux, sans examiner le fond ni la doctrine qu'ils contenaient ; mais on soutenait qu'ils étaient faits à contretemps et qu'il n'avait point dû agiter ces questions ni alléguer les passages des Pères. Muzalon se reconnut lui-même coupable de ce crime et donna à brûler un écrit qu'il avait composé, non qu'il y eût quelques erreurs, comme il protesta dans le concile avec serment, mais parce que c'était un écrit touchant la doctrine. On brûla de même un écrit du grand-logothète, son prédécesseur, et plusieurs autres.

On vint ensuite à Jean Veccus, et on l'accusait d'avoir non-seulement écrit hors de saison, mais d'avoir enseigné des hérésies en étudiant trop curieusement les Pères et en voulant pénétrer la nature divine au-dessus de la portée de l'esprit humain. On le cita au concile, où l'on avait même appelé le peuple à grand bruit par le son des cloches, pour l'exciter à sédition, en lui faisant entendre qu'on l'avait jeté dans l'impiété. Veccus, ayant été cité plusieurs fois pour rendre compte au concile de ses écrits, ne pouvait

¹ Pachymère, *Andronic*, l. 1, c. 1-7.

se résoudre à s'y présenter, craignant la fureur du peuple; mais le grand-logothète retint leur emportement en leur faisant entendre que, si Veccus était insulté, l'empereur s'en tiendrait offensé lui-même. Puis il fit savoir à Veccus qu'il pouvait aller au concile en toute sûreté. Il s'y rendit donc; on le fit asseoir à la dernière place et on l'obligea à se défendre. Lui, qui voyait bien que sa défense ne serait jamais plus mal reçue qu'alors, répondit : « J'ai écrit dans le temps où il était à propos de le faire, et j'avoue qu'il ne conviendrait pas d'écrire à présent, puisque le temps est changé. J'écrivis alors parce qu'il était nécessaire et que personne ne l'entreprenait. De revenir maintenant aux choses passées, c'est pour vous une recherche hors de saison, et c'est en vain que je voudrais me justifier. La seule chose que vous devez déclarer, c'est s'il est juste qu'un homme que vous avez appelé à l'épiscopat sans qu'il le demandât ni même qu'il y pensât, et qui est à présent sans Église parce que vous l'en avez ôté et rappelé le pasteur légitime, s'il est juste au moins qu'il garde le rang qu'il a acquis par votre suffrage. »

Ces paroles de Veccus les piquèrent au vif et quelques-uns disaient : « Et d'où seras-tu évêque, en présence de l'évêque légitime, toi qui dois exposer ta confession de foi et montrer si tu es orthodoxe ? » Après avoir ainsi rejeté avec aigreur sa proposition, ils s'adoucirent et menèrent Veccus au patriarche Joseph, auquel ils l'obligèrent de faire quelque satisfaction; puis, ayant dressé une confession de foi, ils la lui firent souscrire, et même la démission du patriarcat; ensuite ils le renvoyèrent avec honnêteté. Mais le patriarche Joseph, l'ayant appris plus tard, jugea qu'ils avaient eu tort de forcer un prélat catholique de donner sa démission et qu'elle n'était pas canonique. Peu de temps après, les schismatiques qui agissaient au nom de Joseph persuadèrent à l'empereur d'envoyer Veccus en exil à Pruse, en Bithynie; ce qu'il fit après lui avoir assigné une pension suffisante.

Cependant les partisans du patriarche Arsène voulurent profiter du temps et de l'indulgence de l'empereur, qui, voulant réunir

tous les esprits, leur donnait une entière liberté. Ils sortirent donc de leurs cachettes, ayant à leur tête Andronic, ancien métropolitain de Sardes, et courant de côté et d'autre ils excitaient le peuple contre Joseph, qu'ils disaient être encore chargé de l'excommunication prononcée contre lui par Arsène, et non-seulement évitaient sa communion comme criminelle, mais en détournaient les autres; en sorte que leur parti, petit d'abord, augmentait de jour en jour. L'empereur ne leur fut point favorable tant que Joseph vécut, parce qu'on lui fit entendre qu'il n'y avait point de réunion à espérer et qu'ils ne jugeaient pas ce prélat digne seulement d'être compté pour chrétien. On ajoutait que ce schisme était dangereux, même pour l'État; ce qui ne donnait pas peu d'inquiétude à l'empereur.

Au commencement du mois de mars 1283 le patriarche Joseph mourut, consumé de vieillesse et de maladie, et fut enterré au monastère de Sainte-Barbe, à Constantinople. L'empereur Andronic, en étant délivré, s'appliqua plus fortement à la réunion des arsénites, et, leur donnant libre accès auprès de lui, il s'efforçait de les persuader par toutes sortes de raisons; car il les craignait, et, quoiqu'il prît pour prétexte de sauver la réputation de Joseph et l'honneur de sa mémoire, il agissait au fond pour son propre intérêt, voyant bien que l'on pourrait lui disputer la couronne si celui dont il l'avait reçue n'était pas évêque, mais un simple laïque, et même excommunié¹. Ce sont les paroles de Pachymère, qui montrent que, dans l'idée des Grecs, le couronnement de leurs empereurs par le patriarche était une condition essentielle de leur légitimité.

Les arsénites, de leur côté, travaillaient à guérir les soupçons de l'empereur et à montrer que leur séparation était légitime et fondée sur les signes de la volonté de Dieu, qu'ils prétendaient prouver par des miracles, et pour cet effet, ils demandaient une église particulière à Constantinople, où ils pussent faire leurs prières; car ils disaient que toutes avaient été profanées par ceux qui sui-

¹ Pachym., *Andron.*, l. 1, c. 13.

vaient la communion de Joseph. L'empereur leur donna l'église de Tous-les-Saints, qui était belle et grande, mais fermée depuis si longtemps qu'il y avait peu de personnes qui se souvinssent d'y avoir vu faire l'office. L'ayant reçue, ils y tinrent leurs assemblées, faisant soigneusement garder les portes, de peur qu'il n'y entrât quelqu'un de ceux qu'ils tenaient pour excommuniés, et l'empereur y envoyait souvent, pour montrer le soin qu'il prenait d'eux, ce qui les encourageait de plus en plus.

Ils pensèrent donc à confirmer leur parti par un miracle semblable à celui que l'on racontait de sainte Euphémie à Chalcédoine; car les Grecs croyaient dès lors qu'après que le quatrième concile général, tenu dans l'église de cette sainte, eut condamné l'hérésie d'Eutychès et de Dioscore, les Pères prirent le décret du concile écrit sur le papier, et, ayant ouvert la châsse où était le corps de sainte Euphémie, y mirent ce papier; qu'elle étendit la main, le prit, le baisa et le rendit aux évêques. Il est vrai que ni les actes du concile de Chalcédoine ni aucun auteur du temps ne parlent de ce miracle; mais il était célèbre du temps de l'empereur Andronic, et les Grecs en font mention dans le Ménologe, le 11 juillet, où ils disent que l'on mit dans la châsse les deux confessions de foi, et que, l'ayant ouverte quelques jours après, on trouva celle des hérétiques sous les pieds de la sainte et celle des catholiques entre ses mains.

Les arsénites donc, espérant un pareil miracle pour ramener les autres à leur parti, demandèrent à l'empereur un corps saint, et il leur donna celui de saint Jean Damascène; mais, pour prévenir toute supercherie, après qu'ils eurent mis leurs écrits dans la châsse, il la fit enfermer dans un coffre fermé à clef et scellé. Or ils avaient mis leur écrit aux pieds du saint et prétendaient qu'on le retrouverait entre ses mains. Ils commencèrent donc à jeûner, à prier et à passer les nuits en chantant; cependant l'empereur fit réflexion que, dans ce qu'ils demandaient à Dieu de leur révéler, peut-être y avait-il quelque question qui rendrait douteux son droit à l'empire; car on le disait ainsi. C'est pourquoi il révo-

qua tout à coup la permission de faire cette épreuve et leur envoya dire: « Les miracles ont cessé depuis longtemps, la religion étant suffisamment établie, et nous avons l'Écriture et les Pères qui nous instruisent de ce que Dieu demande de nous, suivant la réponse qu'Abraham fit au mauvais riche. » L'empereur, ayant ainsi arrêté l'entreprise des arsénites, demeura attaché au parti de Joseph, comme plus droit, sans toutefois rejeter absolument les premiers, que leur multitude rendait considérables.

Voulant donc se ménager avec les uns et les autres, il choisit pour remplir le siège de Constantinople Georges de Chypre, que Joseph avait fait lecteur de l'épître dans la chapelle impériale, mais qui d'ailleurs ne suivait pas les règlements de Joseph pour la conduite de l'Église. Georges était né dans l'île de Chypre et en était sorti à l'âge de vingt ans pour venir à Constantinople se perfectionner dans les études, où il réussit tellement qu'il devint un des plus savants hommes de son siècle. Il avait entre autres, par son travail, retrouvé l'ancienne pureté de la langue grecque, oubliée depuis longtemps. Comme il avait été nourri avec les Latins, il avait appris dès l'enfance la doctrine de l'Église catholique, et sous l'empereur Michel il fut des plus zélés pour l'union. Mais il était Grec; il changea donc sous Andronic, qui le choisit pour patriarche, et ne voulut le faire sacrer par aucun des prélats qui avaient accepté l'union. Il n'osa même s'exposer à le faire élire dans les formes; mais il s'assura des suffrages de plusieurs évêques en particulier, entre autres d'Athanase, ancien évêque de Sardique, à qui, pour le gagner, il donna même par écrit le titre de son père spirituel.

Peu de temps après vint à Constantinople l'évêque de Cozile ou Mozile, siège d'ailleurs inconnu, envoyé d'Étolie par le despote Nicéphore. Comme il n'avait point eu de part à la réunion avec les Latins, l'empereur le jugea propre à sacrer le nouveau patriarche, d'autant plus que son siège dépendait de la métropole de Naupacte ou Lépante, soumise à Constantinople. Cet évêque donc, pendant le mois de mars où était mort Joseph, ayant pris Georges de Chypre, le mena au monastère

du Précurseur. Là, ayant trouvé dans une vigne une église où on ne faisait point de service, il le fit moine, de séculier qu'il était, et de lecteur l'ordonna diacre. Georges changea de nom en prenant l'habit monastique, se fit appeler Grégoire, et, le même jour, l'empereur le déclara patriarche de Constantinople, lui donnant sur son trône le bâton pastoral, suivant l'ancienne coutume, et dès lors il exerçait les fonctions qui ne dépendaient point du caractère sacerdotal.

Ensuite l'évêque de Cozile, à la prière de Grégoire, ordonna métropolitain d'Héraclée le moine Germain, disciple d'Acace, homme pieux et modéré, qui avait paru neutre dans l'affaire de l'union, et Germain lui-même était homme simple et adonné aux exercices spirituels. Or l'évêque d'Héraclée avait le privilège d'ordonner le patriarche de Constantinople. Ce fut donc ce nouveau métropolitain, Germain, qui ordonna Grégoire prêtre, puis évêque et patriarche, assisté de l'évêque de Cozile et de celui de Dibra, en Macédoine. Cette cérémonie se fit le dimanche des Rameaux, 11 avril 1283, dans l'église de Sainte-Sophie, dont on purifia l'autel. Puis s'assemblèrent autour de Grégoire des hommes qui étaient soumis aux schismatiques et paraissaient transportés de zèle, mais qui ignoraient les cérémonies et ne connaissaient pas même la disposition du lieu; car ils avaient exclu de cette action tout le clergé ordinaire et ne voulaient même être vus de personne; toutefois ils furent obligés de faire venir le sacristain pour les conduire et leur faire observer au moins l'essentiel de l'ordination. A cette messe on consacra trois pains, selon la coutume, pour les trois premiers jours de la semaine sainte, auxquels les Grecs ne consacrent point. Puis le nouveau patriarche alla trouver l'empereur pour achever avec lui le reste des cérémonies du jour.

Le lundi et le mardi le clergé fut encore exclu de l'église, à la réserve de ceux qui étaient avec le patriarche. Le mercredi on devait donner l'absolution au clergé; mais on fut si longtemps à délibérer sur la manière de la donner que le temps de la liturgie des Présanctifiés se passa. Enfin on fit venir les ecclésiastiques à la grande porte de l'église, le

peuple que les schismatiques estimaient le plus zélé étant debout des deux côtés; le clergé se prosterna et demanda pardon, et on lui permit d'entrer et d'assister à l'office. Mais, comme il était nuit quand il finit, on ne célébra point la liturgie, soit parce qu'il était trop tard, soit parce qu'on ne jugeait pas que le clergé fût encore assez purifié pour recevoir la communion. Ce qui arriva le lendemain le fit croire; car ce jour, qui était le jeudi saint, le patriarche, célébrant la messe, prit du pain qu'il avait fait secrètement venir du marché, et, l'ayant rompu en petits morceaux sans le consacrer, le donna pour communion aux nouveaux réconciliés, qui, l'ayant appris depuis, en furent indignés au delà de tout ce qu'on peut imaginer et jugèrent dès lors qu'ils avaient encore à attendre de plus grands maux. Le jour de Pâques tous les chrétiens se donnaient le baiser de paix en signe de charité, suivant l'usage de l'Eglise grecque. En conséquence, le lendemain lundi, qui, cette année 1283, était le 19 avril, on assembla les évêques et le clergé, et ils se donnèrent tous le saint baiser d'amour fraternel. « Mais, ajoute l'historien Pachymère, qui était présent, tout cela n'était qu'une comédie ¹. » Il en donne même pour preuve une étoile qui parut en plein midi. Une preuve plus certaine est ce qui suit.

Le jour même de cette réconciliation théâtrale, lendemain de Pâques, on publia un édit par lequel l'empereur déclarait son père spirituel Andronic, évêque de Sardique, le même qui, ayant autrefois quitté son siège, s'était fait moine sous le nom d'Athanase et portait aussi le surnom de Chalaza. L'empereur autorisait d'avance ce qui serait ordonné par ce prélat dans le concile qui se tiendrait à Notre-Dame de Blaquernes, et où se trouveraient le patriarche Grégoire et Michel Stratégopule, pour représenter la personne de l'empereur; ceux qui s'opposeraient aux décrets de ce concile seraient jugés comme criminels de lèse-majesté. Le président réel de ce concile fut donc l'évêque Andronic, confesseur de l'empereur; le patriarche n'y

¹ Ἦν δὲ ἄμα γέλως καὶ εἰρωνεία τὸ τότε πραχθέν. *Andron.*, l. 1, c. 16. Voir les chapitres précédents pour ce qui précède.

était guère que pour la forme ; ils étaient environnés d'un grand nombre de schismatiques ; de l'autre côté étaient assis les officiers de l'empereur, prêts à exécuter leurs ordres. On appelait les évêques pour les juger, et tout ce que l'on entendait, c'était : « Qu'on amène un tel. » Il était accusé en face d'avoir violé les canons. Quelquefois les accusateurs étaient des moines qui se plaignaient d'avoir été persécutés. Aussitôt le juge disait : « Qu'on l'emmène ! — Cet impie ! » ajoutaient les assistants. Et les officiers de l'empereur les traînaient dehors honteusement, pieds et mains liés. Quelques-uns des moines criaient anathème contre eux ; d'autres leur déchiraient leurs chapes épiscopales, comme les jugeant indignes de les porter.

C'est ce qui se passa pendant la semaine de Pâques, sans que personne pût éviter cette rigueur. Le patriarche Grégoire ne l'approuvait pas et le plus souvent était d'un avis différent ; mais il était entraîné par les autres ; enfin il ne feignait pas de dire que ce concile était une assemblée de méchants. Ceux qui ne s'y présentaient pas volontairement étaient amenés de force par les officiers de l'empereur. Ainsi on envoya quérir Théodore, métropolitain de Cyzique, qui s'était retiré dans le monastère du Précurseur, non tant par la crainte de la déposition que des insultes qui l'accompagnaient. Il déclara donc qu'il n'en sortirait point, et, comme on envoya des gens à plusieurs fois pour l'enlever, il se réfugia dans le sanctuaire de l'église, sous la table sacrée, en sorte que les officiers furent obligés de revenir sans rien faire. La journée s'étant passée dans ces contestations, le juge, c'est-à-dire l'évêque de Sardique, se leva après avoir prescrit au patriarche la manière dont il devait procéder à l'égard des absents. Ils furent donc condamnés par contumace et y gagnèrent que leur déposition ne fût point accompagnée d'insultes et d'outrages.

Dans ce même concile on demanda à l'impératrice Théodora, mère d'Andronic, sa confession de foi et la renonciation par écrit à la réunion avec le Pape. On lui fit aussi promettre que jamais elle ne demanderait que l'empereur Michel, son époux, fût enterré avec les prières ecclésiastiques, et, pour ré-

compense, on lui accorda d'être nommée aux prières publiques avec l'empereur, son fils. On voulut aussi exiger d'Athanase, patriarche d'Alexandrie, qu'il approuvât la déposition des évêques et qu'il renonçât à l'union avec le Pape, parce qu'il avait communiqué avec ceux qui y étaient entrés, et ce ne fut qu'à cette condition qu'on promit de l'insérer dans les diptyques avec les patriarches ; mais il aima mieux n'y être point mis. Quant à Théodose, patriarche d'Antioche, surnommé le Prince, quoiqu'il témoignât hautement mépriser ce que faisait le concile, il ne laissa pas de craindre qu'on ne procédât contre lui ; c'est pourquoi il envoya en Syrie, à l'insu de l'empereur, sa démission du patriarcat ; car ces deux patriarches d'Alexandrie et d'Antioche résidaient à Constantinople, et les Latins possédaient encore Tripoli, Acre et plusieurs places de Syrie. Les Grecs de l'Église d'Antioche, ayant reçu la démission de Théodose, élurent tout d'une voix Arsène de Saint-Siméon, homme vénérable et estimé saint, que ceux de Constantinople reçurent à leur communion et mirent dans les diptyques¹.

L'empereur Andronic travaillait toujours à réunir les Grecs schismatiques divisés entre eux. Ayant passé en Natolie, il y fit venir le patriarche de Constantinople, Grégoire, avec les principaux de son parti et du parti opposé, c'est-à-dire des arsénites. Ils passèrent l'hiver à Adramytte, où l'empereur les défraya et conférait avec eux deux fois la semaine pendant le carême de l'année 1284 ; mais il ne put venir à bout de les réunir, ni par ses exhortations, ni par ses raisonnements.

Les arsénites en revenaient toujours à demander quelques miracles pour les assurer de la volonté de Dieu, croyant que, s'ils cédaient aux raisons humaines, on les accuserait d'opiniâtreté pour avoir résisté si longtemps. Le patriarche ne voulut point y consentir d'une manière expresse ; mais l'empereur fit convenir les deux partis que les arsénites écriraient dans un volume leurs plaintes et ce qu'ils croyaient nécessaire pour parvenir à la paix, et que les joséphites écri-

¹ Pachym., *Andron.*, l. 1, c. 16-19.

raient de leur côté leurs défenses ; que l'on allumerait un grand feu où l'on mettrait les deux volumes, et que, si l'un des deux s'y conservait sans brûler, les deux partis reconnaîtraient que Dieu se serait déclaré pour les auteurs de cet écrit ; que, si tous les deux brûlaient, les deux partis se réuniraient encore, jugeant que le feu aurait consumé le sujet de leur division.

L'empereur, qui n'épargnait rien pour procurer l'union, fit fabriquer exprès un brasier d'argent, et, comme on était à la semaine sainte, il marqua pour le jour de l'épreuve le samedi saint, qui, cette année, était le 8 avril. Les deux partis se préparèrent à cette action par des prières, et, le jour étant venu, ils mirent leurs livres entre les mains de personnes pieuses, publiquement et en présence de l'empereur. Ces personnes non suspectes jetèrent les livres dans le feu ; les parties intéressées faisaient des prières ardentes, afin que Dieu se déclarât en leur faveur ; mais le feu fit son effet naturel : les deux volumes brûlèrent comme de la paille, et en moins de deux heures il n'en resta que la cendre. Alors les arsénites témoignèrent à l'empereur qu'ils se soumettaient au patriarche Grégoire, et le prince, transporté de joie, les lui amena sur-le-champ, marchant avec eux à pied, nonobstant la neige qui tombait. Ils reçurent de lui des eulogies et même la sainte communion, en sorte qu'ils paraissaient entièrement revenus de leur schisme. Mais dès le lendemain, qui était le jour de Pâques, leur ardeur pour l'union commença à se refroidir ; ils crurent avoir été surpris, et, s'étant à peine contenus pendant ce jour-là, le lundi presque tous réclamèrent.

L'empereur, voyant qu'il avait travaillé en vain, assembla les principaux d'entre les arsénites pour leur parler et leur demanda ce qu'ils pensaient du patriarche Grégoire. Ils furent embarrassés ; car il était étrange de ne pas le reconnaître pour patriarche après avoir reçu la communion de sa main, et, le reconnaissant, il n'était pas honnête de chercher des prétextes de scandale pour refuser de se réunir à lui. Enfin ils avouèrent qu'il était patriarche. A ce mot, l'em-

pereur le fit paraître ; car il se tenait caché tout proche, revêtu pontificalement, et Grégoire, se voyant reconnu par les arsénites, commença à leur reprocher d'avoir manqué à leurs promesses, employant ces paroles de saint Pierre : « Ce n'est point aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu. » Et aussitôt il prononça contre eux l'excommunication, croyant ramener par là ceux dont la conscience était la plus tendre. Mais ce procédé les aigrit davantage, et ils se retirèrent sans se soucier de l'excommunication. Il en demeura toutefois quelques-uns ; l'empereur et le patriarche se réjouirent comme s'ils les avaient tous ramenés. Ceux-ci demandèrent, outre ce que l'on avait déjà fait contre le parti opposé, que tous ceux qui avaient été ordonnés par Jean Veccus dans Constantinople fussent interdits pour toujours ; ceux qui étaient hors de la ville, suspendus pour un temps, si ce n'étaient les persécuteurs, qui devaient être interdits pour toujours ; que les autres, après le temps de la suspense, ne pussent être promus à un ordre supérieur, quelque progrès qu'ils fissent dans la vertu. Après qu'on eut rédigé ces conditions par écrit, ils se retirèrent.

Andronic, métropolitain de Sardique, principal auteur de tous ces maux, fut accusé par le moine Galaction, son disciple, d'avoir mal parlé de l'empereur, auquel il était d'ailleurs suspect de plus grands crimes. Il fut donc traité comme coupable de lèse-majesté. Premièrement on le chargea d'injures et de reproches de ce qu'étant moine il avait osé quitter son habit et reprendre le rang d'évêque, et, après plusieurs autres insultes, on le frappa à coups de poing, et, le poussant rudement, on le jeta hors du lieu de l'assemblée. Ce qui lui fut le plus sensible, c'est ce que lui fit Nicandre, évêque de Larisse, qu'il avait déposé comme ayant été ordonné par Jean Veccus. Nicandre, voyant donc Andronic chassé honteusement, prit un capuce de moine et le lui mit sur la tête ; Andronic le jeta ; Nicandre le remit ; ce qui ayant recommencé plusieurs fois excita la risée des spectateurs¹.

¹ Pachym., *Andron.*, l. 1, c. 23.

L'empereur Andronic Paléologue, étant revenu à Constantinople après son voyage de Natolie, n'abandonnait point son entreprise de réunir entre eux les Grecs schismatiques; il y était excité de nouveau par quelques prétendus prodiges qui le frappaient extrêmement, car il était timide et superstitieux. Dans une maison particulière attenante à Sainte-Sophie, une image de la Vierge, peinte sur la muraille, parut pleurer pendant plusieurs jours, et si abondamment qu'on recueillait les larmes avec des éponges. Dans une autre maison l'image de saint Georges parut jeter beaucoup de sang. Ces accidents étaient les effets naturels de l'humidité des murailles; mais les Grecs les prenaient pour des prodiges et des signes de la colère de Dieu. L'empereur craignit donc que Dieu ne lui marquât que rien ne le devait détourner du soin de réunir l'Église; mais il ne pouvait ramener les esprits. Les arsénites étaient choqués de ce qu'on nommait le patriarche Joseph dans les prières publiques et de ce que l'on communiquait avec ses sectateurs, quoiqu'il eût été excommunié par Arsène. La réunion avec le Pape était encore une des causes de leur éloignement.

Pour les apaiser l'empereur leur accorda la permission de rapporter le corps d'Arsène de Proconèse à Constantinople, ce qu'ils demandèrent artificieusement, afin qu'Arsène paraissant avoir été injustement chassé Joseph passât pour usurpateur; mais l'empereur, ne pénétrant pas leur intention, et n'ayant en vue que la paix de l'Église, leur accorda aussitôt ce qu'ils demandaient. Le corps d'Arsène, étant arrivé à Constantinople, fut reçu à la porte de la ville par le patriarche Grégoire, accompagné de tout le clergé, et par l'empereur, avec tout le sénat, et porté solennellement à Sainte-Sophie avec le chant et le luminaire; mais, depuis, Théodora, fille d'Eulogie et nièce de l'empereur Michel, le mit au monastère de Saint-André, qu'elle avait rebâti.

L'empereur Andronic était demeuré veuf dès le vivant de son père, et sa défunte femme, Anne de Hongrie, lui avait laissé

deux fils, Michel et Constantin. Voulant donc se remarier, il ne crut pas devoir s'allier à une tête couronnée, parce que les enfants qui viendraient de ce second lit ne devaient pas régner; il se contenta d'épouser Yolande, autrement Irène, fille de Guillaume, marquis de Montferrat, et de Béatrix de Castille, fille d'Alphonse l'Astrologue. Ce mariage se fit sans dispense du Pape, contre la coutume des Latins qui n'en contractaient point sans sa permission avec les Grecs schismatiques; mais le marquis de Montferrat était alors excommunié à cause du meurtre de l'évêque de Tortone; car c'était pendant le cours de l'année 1285. C'est pourquoi il traita secrètement l'affaire de ce mariage¹.

Néophyte, nouvel évêque de Pruse, en Bithynie, voulut signaler son zèle contre l'union avec le Pape et ordonna l'abstinence de chair pendant quelques jours, pour l'expiation de ce prétendu crime. Le peuple de Pruse, trouvant cette pénitence incommode, s'en prit à Jean Veccus, relégué dans la même ville, comme à l'auteur de la réunion, et le chargeait de malédictions; on en faisait même des reproches en face de ses gens quand ils passaient. Il ne crut pas devoir le souffrir, et s'en expliqua publiquement dans la grande cour du monastère où il était. Il traitait avec mépris l'évêque Néophyte, comme ignorant des affaires ecclésiastiques, et, parlant du patriarche Grégoire, il disait : « Quelle raison avez-vous de me charger d'injures et de me fuir, moi qui suis Romain, né de Romains (c'est ainsi que se nomment encore les Grecs), et de recevoir avec applaudissement un homme né et élevé chez les Italiens, et qui est venu chez nous portant leur habit et parlant leur langue? » C'est que l'île de Chypre, d'où était Grégoire, était alors soumise aux Latins. « Si vous dites, continua Veccus, que c'est à cause de sa doctrine, que l'empereur nous assemble tous et nous écoute, et que des hommes s'avants et pieux jugent par les Écritures si je suis dans l'erreur; mais qu'on ne me condamne pas sur les discours des ignorants et de la lie du peuple. »

¹ Pachym., c. 33. Grégoras, c. 2.

Veccus parlait ainsi publiquement, et on voyait bien qu'il voulait qu'on le rapportât à l'empereur. On ne tarda pas à le faire, et l'empereur fit venir Veccus à Constantinople, où il logea au monastère de Saint-Cosme, nommé communément Cosmidion, qui était hors de la ville. Alors l'empereur convoqua un concile dont il marqua le jour et le lieu, qui fut la salle d'Alexis, au palais des Blaquernes. Le patriarche Grégoire y présidait et celui d'Alexandrie y assistait, incommodé et couché sur un lit; tous les évêques y étaient, avec grand nombre d'ecclésiastiques et de moines. L'empereur y était en personne, environné des grands et des plus considérables du sénat. Le grand-logothète Muzalon était des premiers, s'étant chargé avec le patriarche Grégoire d'attacher Veccus.

L'orateur de l'Église de Constantinople commença l'action, adressant la parole à Veccus, et dit : « Puisque nous avons encore en son entier l'écrit où vous confessez avoir failli, où vous demandez pardon et donnez votre démission, pourquoi revenez-vous encore aujourd'hui, soutenant qu'on vous a fait tort et obligeant à convoquer un si grand concile? » Veccus répondit : « C'est que je n'ai tout quitté que pour avoir la paix, voyant qu'on me demandait raison à contre-temps des expressions des Pères que j'avais rapportées; mais je n'ai pas prétendu pour cela donner lieu de me pousser et de m'accuser d'hérésie. » Alors le patriarche Grégoire prit la parole et dit : « Et qu'en pensent ceux qui sont avec vous? » C'était Constantin Méliténite et Georges Métochite, précédemment archidiacres de Veccus, qui répondirent : « Si vous voulez simplement apprendre la créance que nous avons dans le cœur et que nous confessons de bouche, c'est celle dont tout le monde convient et que nous conserverons jusqu'au dernier soupir. Que si vous demandez aussi le sentiment des Pères, que nous soutenons n'être point contraire au Symbole, mais en être simplement une explication, nous trouverons dans leurs écrits que le Saint-Esprit est donné, envoyé, émané du Père par le Fils; quelques-uns même disent

qu'il en procède. Le grand saint Jean Damascène dit que le Père produit le Saint-Esprit par le Verbe. Or nous reconnaissons que producteur est la même chose que principe; mais nous ne disons pas que le Fils soit principe dans la procession par laquelle le Saint-Esprit vient du Père, ni même co-principe ou principe commun; au contraire, nous anathématisons ceux qui parlent ainsi. Nous disons seulement que le Père est le principe du Saint-Esprit par le Fils. »

Ici les deux archidiacres s'embrouillent et se fourvoient. S'ils avaient dit, comme avait défini le concile œcuménique de Lyon, où les Grecs et les Latins se trouvèrent d'abord, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, non comme de deux principes, mais comme d'un seul, ils eussent été mieux d'accord et avec l'Église romaine, et avec les Pères grecs et latins, et avec eux-mêmes; ils ne se seraient pas vus exposés à des rétorsions embarrassantes de la part de leurs adversaires.

Car le grand-logothète reprit : « Comment ne faites-vous pas le Fils principe en disant que le Père est principe par le Fils, d'où s'ensuit que le Père n'aurait pas produit le Saint-Esprit s'il n'avait engendré le Fils? » Pour échapper à l'absurdité, les deux archidiacres répondirent : « On avance dans la théologie plusieurs propositions d'où semblent suivre des conséquences absurdes par la petitesse de notre raison, comme quand on dit que le Père est Dieu parfait, et de même le Fils et le Saint-Esprit. Nous nous en tenons à ce que nous trouvons exprimé dans des écrits authentiques, sans admettre les mauvaises conséquences. » Alors Moscampar, garde des archives, soutint que le passage de saint Jean Damascène était supposé; mais le logothète lui fit entendre à l'oreille qu'il avait tort et que le passage était incontestable. Puis il dit tout haut aux archidiacres : « J'admets le témoignage et le reconnais de saint Damascène; mais je n'admets pas que l'Esprit-Saint tire son origine du Père par le Fils. Je trouverais moins absurde de dire avec les Latins qu'il procède du Père et du Fils, car la particule *de* ou *ex*, également appliquée au Père

et au Fils, établit l'égalité des personnes, et par là même est au moins plus supportable, tandis que la particule *de* ou *ex* appliquée au Père, et la particule *par* appliquée au Fils, impliquent, dans l'unique et la même procession du Saint-Esprit, une très-grande différence entre les personnes qui en sont le principe, comme si le Père était un autre principe que le Fils, ce qui est le pire de tout. »

L'argument du logothète parut très-fort à tous les assistants, et il l'était en effet ; aussi les deux archidiacres, ne trouvant pas à le réfuter sur le moment, se contentèrent de dire : « Pourquoi nous adresser tout cela ? Prenez-vous-en à l'auteur de cette proposition ; accusez saint Damascène d'avoir introduit des expressions nouvelles et téméraires ; que si vous les approuvez, pourquoi nous accuser d'hérésie, nous qui faisons la même chose que vous et honorons le témoignage d'un saint ? » Le patriarche Grégoire dit alors : « On honore l'Évangile qui dit que le Père est plus grand que le Fils ; mais on explique ce passage par d'autres. Vous devriez de même expliquer celui de saint Jean Damascène, au lieu de le détourner à un sens particulier et différent de la doctrine commune des Pères. » Et il pressait fort les archidiacres de répondre. Ils dirent enfin : « Ce passage de l'Évangile a été suffisamment expliqué par les Pères ; celui de saint Jean Damascène ne peut avoir d'autre sens. S'il en a, nous vous prions de nous le montrer. » Le patriarche répliqua : « Les Pères l'expliquent en disant que le Saint-Esprit procède du Père. » Les archidiacres : « Et qui ne le dit pas ? Nous le croyons de tout notre cœur. » Le logothète : « Si vous le recevez, pourquoi y ajoutez-vous autre chose ? » Les archidiacres : « C'est que le temps le demandait pour la paix de l'Église. »

Pour bien apprécier ici la tournure de la controverse, il faut se rappeler l'état de la question. Il s'agissait d'expliquer le sens de cette proposition de saint Jean Damascène, commune aux Pères grecs : *Le Saint-Esprit procède du Père par le Fils*. Grecs et Latins, et Grecs entre eux, étaient d'accord sur le

sens de ces premières paroles : *Le Saint-Esprit procède du Père* ; la difficulté ne tombait que sur ces mots : *par le Fils*. Les Latins disaient que les mots *par le Fils* étaient l'équivalent de *et du Fils*. Parmi les Grecs, les adversaires de l'union soutiennent, par la bouche du grand-logothète, que, si l'Esprit-Saint procède du Père *par le Fils*, il vaut mieux dire avec les Latins qu'il procède du Père *et du Fils*, cette dernière expression indiquant l'égalité des personnes, tandis que l'autre insinue l'inégalité. Les archidiacres, qui étaient pour l'union, font observer que ce ne sont pas eux qui ont inventé la proposition en litige, mais qu'elle est de saint Damascène et des autres Pères ; que si les adversaires n'étaient pas contents de leur explication, ils étaient priés d'en donner une autre. La réponse était juste, l'interpellation pressante. Au lieu d'y satisfaire loyalement, le patriarche et le logothète l'esquivent en mauvais sophistes, quand ils disent en l'air que les Pères ont donné l'explication demandée en disant que le Saint-Esprit procède du Père, et que, par conséquent, les deux archidiacres ont tort d'y ajouter autre chose, savoir, les mots *par le Fils*. Enfin une seule chose reste bien prouvée par cette argumentation des Grecs les uns contre les autres : c'est que les Latins seuls pensaient et parlaient juste.

L'ex-patriarche Veccus, voyant où en était la dispute, prit la parole et dit : « Si vous voulez, nous ne parlerons pas maintenant de cette proposition, qui vous paraît trop hardie ; mais du moins nous n'avons pas tant besoin de nous défendre contre l'accusation de pervertir la saine doctrine, l'autorité que nous alléguons pouvant nous servir d'excuse. » Puis, s'adressant au logothète, il ajouta : « Je vois que vous suivez les règles de la dialectique et que vous raisonnez juste ; je le dis sans vous flatter. Les Pères, parlant de la sainte Trinité, emploient les comparaisons, quoique imparfaites, du soleil et d'un fleuve. Le rayon, disent-ils, vient immédiatement du soleil, et la lumière aussi ; est-ce donc le rayon ou le soleil qui est le principe de la lumière ? Saint Grégoire de Nyse me l'explique en disant : De ce qui a

un principe, l'un en vient immédiatement, l'autre par ce qui en vient immédiatement. »

Le patriarche Grégoire et les siens interrompirent et demandèrent : « Est-ce que vous ne confessez pas que le Saint-Esprit soit immédiatement uni au Père, comme le Fils ? Qui peut supporter d'entendre que le Fils est immédiatement uni au Père, mais que le Saint-Esprit en est distant par une séparation locale ? Quelle absurdité ! Car, si le Seigneur a dit : « Je suis dans le Père, et le Père est en moi, » nous devons dire la même chose de l'Esprit ; car nous voulons penser en orthodoxes, c'est-à-dire croire que l'Esprit est dans le Père, et le Père dans l'Esprit ; de plus, que l'Esprit est dans le Fils, et le Fils dans l'Esprit. N'en convenez-vous pas ? — Oui, reprit Veccus ; il faut avouer que le Saint-Esprit est uni immédiatement au Père, parce qu'il n'y a point de distance entre eux ; mais, que le Saint-Esprit procède immédiatement du Père, sa différence d'avec le Fils ne permet pas de le penser ; car il procède par celui qui procède immédiatement, comme dit saint Grégoire de Nysse. Mais c'est vous qui rendez cette proposition absurde en y mettant des distances de temps et de lieux. Quand on entend dire que le Fils est engendré du Père, on est tenté d'y imaginer une émanation et une séparation locales ; mais on corrige l'imagination en ajoutant qu'il est engendré inséparablement, et marquant ainsi que le Fils est du Père et dans le Père. Pensez de même de l'Esprit-Saint ; ou plutôt revenons à la comparaison apportée plus haut, avant de parler avec plus d'assurance. Nous disons que le rayon est du soleil, et cependant nous ne croyons pas qu'il en est retranché ; nous disons que la lumière est du soleil par le rayon, et nous comprenons la médiation, et nous ne nions pas que la lumière est continuée au soleil par la médiation du rayon. Aussi le même saint ajoutait-il : La médiation du Fils lui conserve le privilège d'être seul engendré sans éloigner le Saint-Esprit de l'union avec le Père. »

Alors le patriarche d'Alexandrie parla ainsi à Veccus de dessus son lit : « Nous tenons la doctrine de l'Église telle que nous

l'avons reçue ; mais nous n'avons point appris à parler ainsi. Si l'Église croyait distinctement ce que vous dites, nous ne pourrions l'ignorer. Nous conserverons les dogmes de la foi simplement et sans curiosité. Pourquoi donc vous efforcez-vous d'introduire dans l'Église de Dieu autre chose que ce que nous avons reçu par tradition ? Il faut maintenir la paix et laisser toutes ces subtilités. — Mais, seigneur, on nous accuse d'hérésie, reprit Veccus avec ses archidiaques. — Eh ! oui, continua le patriarche d'Alexandrie, parce qu'on regarde comme une hérésie de vouloir établir des propositions extraordinaires, quand même elles ne seraient point dangereuses. C'est pourquoi je vous conseille de les laisser et de revenir au sentiment commun et manifeste et à la paix, vu principalement que l'empereur veut bien s'en rendre le médiateur. »

Mais le patriarche Grégoire continua de presser Veccus et les siens sur la différence des propositions *de* et *par*, et sur ce que le Saint-Esprit ne procède pas immédiatement du Père s'il en procède par le Fils. A quoi Veccus répondit : « Nous confessons notre témérité et nous en demandons pardon ; mais ce n'est pas une vaine curiosité qui nous a fait parler ainsi, c'est le désir de faire cesser la division des Églises. Est-ce donc un sujet pour nous traiter d'apostats et d'hérétiques, pour casser les ordinations, laver le sanctuaire, profaner et jeter le saint chrême que nous avons consacré ? En usons-nous ainsi, quoique nous prétendions montrer que votre théologie n'est pas exacte ? — Et en quoi avons-nous manqué ? » dit le patriarche. Veccus tira aussitôt un papier. Le patriarche Grégoire et les siens, l'ayant lu, désavouèrent et anathématisèrent l'écrit et presque l'auteur ; mais le cartophylax Georges Moscampar reconnut que c'était son ouvrage et voulut le défendre.

Sur quoi Veccus dit au patriarche, en le regardant fort gracieusement : « Nous nous attendions que vous reconnaîtriez cet écrit pour votre ouvrage ; mais, puisqu'il est de cet autre, nous serions fort aises de voir quelle peine vous lui imposerez pour avoir altéré la doctrine. » On parla longtemps sur

ce sujet sans trouver une issue. Alors Veccus ajouta :

« Voulez-vous que je vous ouvre un avis bien simple, comme amateur de la paix ? Nous avons rapporté les passages des Pères selon que le temps le demandait. Nous avons reçu et nous recevons encore quiconque dit que le Saint-Esprit procède du Père : c'est l'expression du Sauveur et du concile. Mais nous recevons aussi celui qui dit qu'il procède du Père par le Fils, comme conforme à tout le septième concile, et nous accusons de témérité celui qui ne respecte pas les expressions des Pères. Aujourd'hui donc que les patriarches sont présents, les évêques, tout le clergé, des moines pieux, des laïques choisis, j'aime mieux suivre avec vous la foi orthodoxe, ou, si vous vous trompez, être condamné avec vous au jugement de Dieu, que de chercher seul ma sûreté. Mais de m'obliger à rejeter un dogme des Pères si ancien et si universel, sans vous mettre en peine de m'instruire, c'est ce qui ne me paraît pas raisonnable ; car j'ai aussi ma conscience pour craindre de m'égarer. Je renonce à mes propres lumières, je me livre entièrement à vous ; éclairez-moi, conduisez-moi, je vous suivrai. Que l'on dresse un écrit ; que l'on rejette, si vous voulez, les termes *par le Fils* ; quelque péril que je voie à mépriser cette expression des Pères, si je refuse de vous suivre, accusez-moi d'opiniâtreté ou même d'hérésie ; mais, si vous craignez de rejeter les Pères et voulez nous charger de la haine de l'avoir fait, il est raisonnable, pour ne pas dire nécessaire, que nous craignons de nous tromper, étant seuls, et de nous mettre en péril. »

L'argumentation était d'autant plus pressante pour les adversaires qu'elle était faite avec plus d'esprit et de calme. Le patriarche, voulant se justifier, répliqua : « Ce n'est pas nous qui l'avons écrit ; c'est à vous, qui l'avez écrit et remué cette question, à le rejeter. — Et qui vous en empêche, reprit Veccus, puisqu'il s'agit de ramener des frères, en les guérissant d'une erreur dont vous dites qu'ils sont malades ? » Mais loin de persuader le patriarche, il ne fit que l'irriter et s'attirer de sa part des duretés et des injures.

De quoi Veccus, ému de son côté, lui fit des reproches ingénieux ; puis, se tournant vers l'empereur, il déclara à haute voix et avec serment que, si Grégoire ne sortait du siège patriarcal, jamais le trouble de l'Église ne s'apaiserait.

A ces mots, l'empereur entra en colère et se leva, disant : « Quoi donc ! après toute la peine que j'ai prise pour l'Église, vous recommencez à la troubler et vous l'embarrassez de deux guerres, celle des schismatiques et la vôtre ? » Il s'étendit beaucoup sur ce sujet, faisant voir son chagrin de ce que cette conférence avait si mal réussi, contre son attente.

Le concile s'étant séparé, Veccus et les siens retournèrent au monastère de Cosmidion et y demeurèrent, mais sous bonne garde. L'empereur y envoyait les exhorter à la paix, à quitter l'esprit de dispute et à demeurer en repos ; autrement il les menaçait d'exil et de mauvais traitements, parce qu'il n'en serait pas autrement que ce qui avait été ordonné. Ils demeurèrent fermes et déclarèrent qu'ils souffriraient tout ce qu'il plairait à l'empereur plutôt que de se soumettre à ceux qui les avaient injustement condamnés. Après plusieurs tentatives l'empereur, irrité, résolut de les exiler et les envoya dans une forteresse nommée Saint-Grégoire, au golfe d'Astaque, en Bithynie, où ils furent enfermés et gardés par des Français commandés par un officier des gardes de l'empereur, mais sans que celui-ci eût pourvu à leur subsistance ¹.

Cependant le patriarche Grégoire voulait justifier sa conduite et l'exil de Veccus, et en particulier expliquer autrement que lui le passage de saint Jean Damascène où il dit que le Père produit le Saint-Esprit par le Fils ou le Verbe. Il résolut donc, par le conseil de ses amis, de composer, sur la procession du Saint-Esprit, un écrit qui fût à la postérité un monument, selon eux, de la saine doctrine et de l'erreur de ceux qui s'en étaient écartés. Ce tome, car les Grecs le nommaient ainsi, fut lu dans l'église, du haut d'une tribune, et à chaque article le lec-

¹ Pachym., *Andron.*, l. 1, c. 35.

teur anathématisait à haute voix ceux dont les prétendues erreurs étaient condamnées. L'empereur Andronic souscrivit ce tome, puis le patriarche Grégoire et les évêques. On voulut aussi le faire souscrire au clergé ; mais on y trouva grande résistance, parce que, ayant été si maltraités pour avoir souscrit, quoique par force, à l'union avec les Latins, ils craignaient une pareille révolution, voyant que le tome de Grégoire était désapprouvé de plusieurs. Ceux donc qu'on ne put persuader d'y souscrire furent chassés des assemblées ecclésiastiques, et ils aimèrent mieux perdre les honneurs et les revenus attachés à leurs fonctions que de souscrire à ce qu'ils n'entendaient pas ; car le tome parlait ainsi, en expliquant le passage de saint Jean Damascène : « Si l'on trouve dans ce grand théologien que le Père est producteur du Saint-Esprit par le Verbe, il ne veut pas exprimer par ces mots la procession du Saint-Esprit pour être simplement, mais sa manifestation éternelle. » Or ils trouvaient ces paroles équivalentes ; ainsi ils persistèrent à refuser leur souscription. D'autres la donnèrent, mais après que les évêques leur eurent promis par écrit de les garantir de tout reproche devant Dieu et devant les hommes, si le tome contenait quelque proposition contraire à la saine théologie¹.

Peu de temps après le tome de Grégoire tomba entre les mains de Veccus, dans sa prison, et, comme il y était maltraité, il ne manqua pas d'y répondre, et vivement, par deux discours que nous avons encore. Il y accuse Grégoire d'introduire de nouvelles hérésies et reprend entre autres l'explication qui vient d'être rapportée du passage de saint Jean Damascène, avouant qu'il ne voit aucune différence entre la procession du Saint-Esprit pour être et sa manifestation éternelle. Ces discours de Veccus se répandirent fort dans Constantinople et furent soigneusement examinés par tous ceux qui craignaient de se tromper dans une matière si délicate, et particulièrement par ceux qui n'avaient souscrit au tome de Grégoire que sur la foi des évêques. Moscampar, s'étant

brouillé avec Grégoire, avait quitté la charge de cartophylax ou garde des archives, et, cherchant à justifier sa division d'avec le patriarche, il résolut d'attaquer aussi son tome. Il attira à son parti les principaux évêques, entre autres Jean d'Éphèse, quoique absent, Daniel de Cyzique et Théolepte de Philadelphie, grand ami du logothète Muzalon. Ils désapprouvèrent, comme Veccus, l'explication que donnait Grégoire au passage de saint Jean Damascène ; mais, ne voulant pas insister sur le même moyen, ils blâmaient Grégoire de ne pas entendre le terme de producteur au même sens que celui de principe, suivant l'usage des Pères. Toutefois ils n'osaient parler ainsi ouvertement contre le tome qu'ils avaient souscrit ; ils cherchaient un autre prétexte d'accuser Grégoire, et ils le trouvèrent bientôt¹.

Un moine, nommé Marc, attaché depuis longtemps au patriarche et son disciple, fit un écrit pour la défense de ce prélat qui le revit et y fit même quelques corrections de sa main. Marc, ainsi autorisé, publia son écrit, où le mot de producteur se trouvait employé dans le même mauvais sens que l'on imputait à Grégoire, savoir, que ce terme ne présentait rien d'actif ; mais il paraissait que le disciple s'expliquait plus clairement que le maître. L'évêque Théolepte fit lire l'écrit de Marc au grand-logothète, qui accusa le patriarche de grande ignorance, et la chose s'étant répandue vint jusqu'aux oreilles de l'empereur. Il y fit attention, et, voyant tant de grands hommes se plaindre du tome de Grégoire, il décida qu'il fallait le corriger. Mais Grégoire le refusa avec indignation, regardant comme un affront insupportable qu'on l'accusât d'errer dans la foi ; ce qui donna lieu à ses adversaires de le traiter, auprès de l'empereur, d'opiniâtre et d'hérétique et de se séparer de lui, comme ayant failli non par ignorance, mais à dessein.

Grégoire s'était d'ailleurs rendu odieux par la manière dont il en avait usé avec les deux patriarches d'Alexandrie et d'Antioche. Athanase d'Alexandrie se trouvant à Constantinople lorsque Grégoire publia son tome,

¹ Pachym., *Andron.*, l. 2, c. 1.

¹ Pachym., *Andron.*, l. 2, c. 2 et 3.

on le pressa vivement d'y souscrire, jusqu'à le menacer d'exil ; il s'en excusa sur ce qu'il était étranger et ne savait pas les maximes de l'Église de Constantinople ; mais il donna une autre confession écrite et signée de sa main, conforme à la doctrine des Pères et qui ne contenait rien d'obscur ni de suspect. Quant au patriarche d'Antioche, Arsène, sur la seule nouvelle qu'il était uni de communion ecclésiastique avec le roi d'Arménie, on le condamna et on l'effaça des diptyques¹.

Grégoire, devenant donc de plus en plus odieux, écouta le conseil d'Athanase d'Alexandrie, qui, de concert avec l'empereur, lui proposa de se retirer. Ainsi, un dimanche (1288), prêchant au peuple, il dit : « Je vois beaucoup de gens s'élever contre moi, et je ne puis leur résister seul, vu principalement que les arsénites promettent de se tenir en paix si je me retire. Je veux donc en essayer ; mais, s'ils ne tiennent pas leur parole, je reviendrai plus ardent à les poursuivre. » Ayant ainsi parlé, il se retira au monastère des Hodéges, mais sans renoncer entièrement à ses fonctions ; car il conférait avec les évêques et le clergé, il tenait des conciles et rendait des jugements ; en un mot il gouvernait toujours son Église et on le nommait aux prières. Mais le scandale ne cessait pas ; il augmenta même à l'arrivée de Jean d'Éphèse, que l'on avait prévenu contre Grégoire, en sorte que l'empereur faisait scrupule d'assister à la liturgie où il était nommé ; ce qui donna ensuite occasion à ses adversaires de faire supprimer son nom dans les prières publiques et de lui demander sa démission, afin qu'on pût élire un autre patriarche.

Alors vint à Constantinople Cyrille, transféré du siège de Tyr à celui d'Antioche après Arsène. C'était un homme grave, pieux et ami du repos, qui venait, comme il y était obligé suivant l'usage des Grecs, pour faire confirmer sa translation par le patriarche de Constantinople, ce que toutefois il ne put obtenir pour le moment. On le logea par honneur au monastère des Hodéges, et Grégoire

passa dans l'hospice de Saint-Paul de Latre. L'empereur l'envoyait chercher de là pour l'entretenir avec les évêques et lui persuader de donner sa démission ; mais Grégoire demandait qu'en même temps ils lui donnassent leur déclaration qu'ils le reconnaissaient orthodoxe ; ce qui les jetait dans un grand embarras, car cette reconnaissance montrait une violence tyrannique à exiger sa démission. Ils prièrent donc l'empereur de faire juger Grégoire dans les formes, afin que, si son écrit était trouvé sans erreur, il demeurât patriarche ; s'il était condamné, qu'il demandât pardon et l'obtînt, et qu'on lui donnât un successeur. L'empereur accepta la proposition, et Grégoire convint de subir le jugement. On marqua le jour et le lieu, qui était le grand palais ; on nomma les juges, et les accusateurs se préparèrent. Le jour venu, Grégoire se présenta devant le palais avec sa suite, tous à cheval, et fit savoir à l'empereur qu'il y était ; mais l'empereur fit réflexion que cette conférence ne serait d'aucune utilité, en ce que, si Grégoire était jugé coupable, il demeurerait en repos ; s'il était innocent, ses accusateurs seraient reconnus calomnieux ; le scandale recommencerait, et l'on disputerait sans fin ; que ceux que Grégoire avait ordonnés se couvriraient d'infamie en le déclarant hérétique, et d'autant plus qu'ils avaient souscrit le tome pour lequel ils voulaient le condamner.

Par ces raisons l'empereur contremanda ceux qui devaient assister au jugement, et ils en furent contents eux-mêmes ; mais ils conseillèrent à l'empereur d'envoyer demander à Grégoire sa démission, en lui représentant qu'il ne lui serait pas avantageux de s'exposer à un jugement, et promettant de déclarer qu'ils le reconnaissaient orthodoxe et n'avaient aucun doute sur sa doctrine, mais qu'ils étaient seulement scandalisés de l'écrit de Marc, que Grégoire lui-même avait enfin désapprouvé. L'historien Pachymère fut employé à cette négociation avec le questeur Choumac. Enfin Grégoire demanda que la déclaration de son innocence fût faite dans une assemblée publique, en présence du sénat et de l'empereur, avec l'élite des moines, et il promit de donner aussitôt sa démission

¹ Pachym., *Andron.*, l. 2, c. 4 et 5.

Cette réponse de Grégoire causa de la division entre ceux qui étaient séparés de lui. Les uns disaient que, lorsqu'il aurait reçu leur déclaration, il se regarderait comme confirmé dans son siège par leur propre témoignage et chercherait à les punir de leur calomnie, et ils concluaient à poursuivre le jugement. Les autres voulaient qu'on justifiât Grégoire par condescendance, comme n'étant pas si scandalisés de son tome que de l'écrit de Marc ; mais ils demandaient qu'il promît par écrit de donner aussitôt sa démission. Il ne promit que de parole, mais en prenant Dieu à témoin, et ils se contentèrent de ce serment. Le premier parti, qui était celui des évêques d'Éphèse, persista toujours à refuser la justification de Grégoire, et l'empereur, irrité contre eux, les chassa de sa présence et leur ordonna de demeurer enfermés dans leurs logis, sans voir personne, jusqu'à ce qu'il y eût un nouveau patriarche. Ensuite il rassembla les autres dans le grand palais, en sa présence, en celle de tout le sénat, du clergé, des moines et d'un peuple nombreux. Là Théolepte, évêque de Philadelphie, parlant au nom de tous les adversaires de Grégoire, qui étaient présents, le déclara orthodoxe, rejetant tout le scandale sur l'écrit de Marc.

Le lendemain Grégoire composa tout à loisir l'acte de sa démission, où il disait : « Je n'ai été placé sur le siège patriarcal ni de mon mouvement ni par les sollicitations de mes amis ; Dieu seul sait comment j'y suis monté. J'y ai déjà passé six ans et plus, et pendant ce temps j'ai fait tout ce qui m'a été possible pour réunir à l'Église tous ceux qui s'en étaient séparés. Mes soins toutefois ont eu un succès contraire à mon intention, en sorte que quelques-uns croyaient que jamais cette paix si désirable ne se ferait si je ne me retirais. Je n'ai pu me résoudre à demeurer en place avec une telle opposition ; j'ai mieux aimé voir réunir les parties divisées. C'est donc pour procurer la paix et faire cesser les scandales si pernicieux aux âmes que je donne ma démission de la dignité patriarcale, sans toutefois renoncer au sacerdoce, que je prétends, par la miséricorde de Dieu, conserver toute ma vie ; car ma conscience ne

me reproche rien qui m'en éloigne. On peut donc désormais élire un autre patriarche qui puisse en exercer dignement les fonctions et réunir les membres divisés de l'Église. »

Grégoire donna cet acte écrit de sa main, mais sans souscription, ce qui fit croire à quelques-uns qu'il prétendait rentrer un jour dans le siège, d'autant plus qu'il n'alléguait pour cause de sa démission que le bien de la paix, en sorte que, si son espérance était frustrée, il voudrait revenir, n'ayant rien qui le rendit indigne du sacerdoce. Mais l'empereur et Théolepte de Philadelphie, le principal moteur de cette affaire, crurent avoir tout fait en tirant la démission de Grégoire et obligèrent les autres de s'en contenter, sans lui rien demander de plus. Grégoire se réconcilia avec ceux qui étaient malcontents de lui depuis longtemps, entre autres Germain d'Héraclée et Néophyte de Pruse, qu'il avait déposés. Ensuite il se retira au petit monastère d'Aristine, attenant à celui de Saint-André, où demeurait Théodore, cousin de l'empereur, et cette princesse avait grand soin de lui. Cela se passait vers le mois de juin 1289¹.

Après la démission de Grégoire l'empereur Andronic fit examiner son tome avec plus de liberté, pour voir si on pourrait le corriger. Il rassembla plusieurs des savants sur ce sujet, et enfin il fut résolu qu'on retrancherait l'explication du passage de saint Damascène. Cependant l'empereur s'appliquait toujours à réunir les partis divisés, particulièrement les arsénites, qui étaient encore subdivisés entre eux. La plupart suivaient un nommé Hyacinthe, la minorité Jean Tarchaniote. Ceux-ci reprochaient aux autres l'épreuve du feu qu'ils avaient voulu faire, la traitant non-seulement d'ignorance, mais d'impiété, les nommant adorateurs du feu, et s'éloignant d'eux jusqu'à ne vouloir pas leur parler. L'empereur avait fait enfermer Jean pour ce sujet dans une forteresse ; mais alors, pendant la vacance du siège patriarcal, il le fit revenir à Constantinople et lui donna une grande liberté, espérant ainsi le rame-

¹ Pachym., *Andron.*, l. 2, c. 7-9.

ner à l'union. Il y employa même Athanase, patriarche d'Alexandrie, pour lequel Jean témoignait une grande estime ; mais, voyant qu'il était impossible de le ramener, il fut plus irrité que devant et le remit en prison. Ensuite il s'appliqua à gagner Hyacinthe, jusqu'à lui donner un très-beau cheval, l'admettre souvent à son audience et lui accorder des grâces pour plusieurs personnes. Hyacinthe flatta quelque temps l'empereur de belles espérances, tirant les choses en longueur et faisant des propositions chimériques ; mais enfin ce prince les abandonna tous à leur opiniâtreté, et résolut, avec le sénat et les évêques, de faire un patriarche, cherchant un sujet qui en fût digne ¹.

On en proposa trois, à l'ordinaire : le premier, Gennade, qui, après avoir été archevêque de la première Justinienne, aujourd'hui Locride, et y avoir demeuré quelque temps, s'en était démis ; le second, Jacques, abbé du mont Athos, homme de mœurs simples et rempli de piété ; le troisième, Athanase, anachorète, natif d'auprès d'Andrinople, mais demeurant sur les montagnes de Gano, en Thrace, et se trouvant alors à Constantinople parce que l'eunuque Éonopolite l'avait fait connaître à l'empereur, qui en avait conçu une haute estime. Gennade refusa le siège patriarcal, quoiqu'on le pressât fortement de l'accepter, et entre les deux autres Athanase fut préféré. Il s'en défendit aussi d'abord ; mais il parut céder à la violence que lui faisaient l'empereur et le concile.

C'était un homme d'une grande vertu, mais sans littérature et sans usage de la vie civile, exercé dès l'enfance aux travaux de la vie monastique, à l'abstinence, aux veilles, à coucher à terre, propre à vivre en solitude sur les montagnes et dans les cavernes. Aussi, dès son entrée au patriarcat, il parut bien différent de ses prédécesseurs ; il allait à pied dans les rues, portant un habit rude et des sandales grossières faites de sa main, et vivait dans une extrême simplicité ; mais, comme il était dur envers lui-même, il manquait d'humanité et de condescendance

envers les autres. On avança contre lui ces reproches, quand l'empereur délibéra sur son élection. Celui-ci, ayant balancé le bien et le mal que l'on disait d'Athanase, jugea que le bien l'emportait et se détermina à le faire patriarche ¹.

Il le déclara publiquement dans le grand palais, le 14 octobre 1289, et du palais Athanase se rendit à pied à Sainte-Sophie, où peu après il reçut l'ordination. Dans cette cérémonie arrivèrent quelques légers accidents que les Grecs superstitieux prirent pour des prodiges et des présages qu'Athanase serait chassé du siège patriarcal, comme ses prédécesseurs. On remarqua entre autres que, lorsqu'on lui mit sur le cou le livre des Évangiles, suivant la coutume, les paroles qui se trouvèrent à l'ouverture du livre étaient des malédictions, et ayant tourné quelques feuillets on ne rencontra pas mieux. Il attira bientôt après lui des moines du dehors, qui parurent d'une rigueur excessive aux moines de Constantinople, qu'ils accusaient de relâchement, comme de ne pas observer les deux jeûnes de la semaine, faisant deux repas, usant de vin, d'huile et de ragoûts, en un mot se nourrissant comme des séculiers, quelques-uns même ayant de l'argent. Les compagnons du patriarche recherchaient si curieusement toutes ces fautes et les punissaient si sévèrement, que les plus réguliers ne se croyaient pas en sûreté. Le patriarche Grégoire de Chypre mourut peu de temps après d'une longue maladie, et, comme quelques-uns disaient, du chagrin de se voir méprisé ; l'empereur défendit qu'il fût enterré comme évêque ².

Bientôt le patriarche Athanase se rendit odieux par sa sévérité, et encore plus par celle de ses ministres, c'est-à-dire des moines étrangers qu'il avait attirés autour de lui de divers côtés. Ils attaquaient principalement les moines de Constantinople et leur faisaient des crimes de tout ce qui sentait un peu le relâchement. A l'un on avait trouvé de l'or, à l'autre un habit neuf, à l'autre deux ou trois tuniques ; à celui-ci une croix d'argent, ou un couteau bien fait, ou un essuie-mains

¹ Pachym., *Andron.*, l. 2, c. 11 et 12.

² Pachym., *Andron.*, l. 2, c. 13 et 14. — ² Id., *ibid.*, c. 15, 16, 19.

blanc. Cet autre s'était baigné, ou, étant malade, avait consulté un médecin. Toutes ces fautes étaient châtiées par des réprimandes, des pénitences, des prisons et de rudes disciplines. On levait même des taxes sur les monastères, sous prétexte d'ôter la matière des passions. Le relâchement des moines de Constantinople donnait matière à cette sévérité. Athanase ne leur permettait ni de se nourrir délicatement, ni de garder de l'argent, ni de vivre dans l'oisiveté. Il voulait que leurs habits fussent simples et leur contenance modeste, et surtout qu'ils marchassent à pied, trouvant fort absurde que, tandis qu'il allait à pied lui-même, on les vît, superbement montés sur des chevaux fringants, faire du fracas dans les rues et les places publiques.

Il ne pouvait souffrir ceux qui, avant que d'être bien instruits de la vie monastique, s'enfermaient dans des cellules sous prétexte d'une plus haute perfection, ou qui fréquentaient les maisons des grands, ou qui se prévalaient de la simplicité des femmes, à la faveur de leur habit, et se les assujettissaient quelquefois jusqu'à leur insinuer des hérésies ; enfin ceux qui, par vanité ou par intérêt, affectaient des transports d'une fureur fanatique. Athanase s'efforçait de réprimer tous ces faux moines ; ceux qu'il jugeait corrigibles, il les renfermait dans les monastères nombreux, les exhortant à observer de tout leur pouvoir le renoncement à leur propre volonté. Quant aux incorrigibles, ou il les enfermait dans des prisons, pour les sauver malgré eux, ou il les chassait de Constantinople.

Athanase entreprit aussi de réformer les clercs. Les plus considérables, voyant d'abord à ses manières et à ses regards terribles l'amertume de son zèle, se tenaient cachés et enfermés chez eux ou même furent réduits à sortir de la ville ; mais il s'attacha principalement à en éloigner les évêques, qui y séjournaient en grand nombre, et à les renvoyer dans leurs diocèses, disant qu'il était juste que chacun gouvernât le sien, comme le patriarche prenait soin de Constantinople, et que chacun veillât sur son troupeau, sans se contenter d'en tirer du revenu. Il crai-

gnait aussi que, se trouvant ensemble, ils ne fissent des cabales les uns contre les autres et contre lui-même. Enfin il ne voulait point qu'ils s'absentassent de leurs diocèses, sinon pour tenir les conciles tous les ans, suivant les canons, ou pour solliciter auprès de l'empereur ou du patriarche quelque affaire spirituelle et retourner aussitôt. On a plusieurs lettres qu'il écrivit à ce sujet à l'empereur Andronic et à divers évêques.

Enfin son zèle pour la justice s'étendait aux plus grands, jusqu'aux parents de l'empereur et à ses enfants, qui craignaient plus les réprimandes du patriarche que celles de l'empereur même, tant il s'était acquis d'autorité par sa vie irrépréhensible et le respect que l'empereur avait pour lui¹. Toutefois ce prince n'eut pas la force de le soutenir, ni de résister aux clameurs publiques qui s'élevèrent contre lui dans la quatrième année de son pontificat. Ce n'étaient d'abord que des murmures secrets ; mais on en vint ensuite aux plaintes déclarées. Tout le monde s'éleva contre Athanase, les évêques, les moines, les laïques, et on ne le menaçait pas de moins que de le mettre en pièces s'il ne quittait le siège de Constantinople. Quelques-uns du peuple lui disaient des injures jusque dans l'église ; d'autres lui jetaient des pierres quand il paraissait dehors.

Se voyant donc abandonné, le patriarche Athanase composa un écrit qui contenait de grandes plaintes de ce que, après l'avoir placé malgré lui sur le siège patriarcal, on avait trouvé mauvais qu'il usât de son pouvoir contre les pécheurs scandaleux, et on avait reçu leurs accusations contre lui jusqu'à l'obliger à se déposer, quoiqu'il ne se sentit coupable d'aucun crime, ni contre la foi, ni contre les mœurs. Il concluait en prononçant anathème contre tous les auteurs de cette injustice, quels qu'ils fussent. Athanase souscrivit cet écrit de sa main, le scella de sa bulle de plomb, l'enferma dans deux pots de terre liés ensemble d'une corde, et le plaça lui-même dans les galeries hautes de l'église Sainte-Sophie, sur le haut d'une colonne, voulant laisser à la postérité ce monument

¹ Pachym., *Andron.*, l. 2. *Grégoras*, l. 6, c. 5.

éternel de son innocence et de son ressentiment.

Après avoir ainsi déposé secrètement un anathème qui retombait sur l'empereur, il lui écrivit et lui envoya la lettre suivante : « Confiant en Dieu, et, après Dieu, en la parole de Votre Majesté, qui est de Dieu, je me suis chargé du gouvernement de cette Église. Que si quelqu'un m'accuse de n'avoir point administré au gré de chacun, Dieu m'est témoin que je ne concevais rien de mieux ; mais, puisque le Christ vous a établi le curateur de son Église et de l'empire, pour les diriger suivant son bon plaisir, je le dis en présence de mon Seigneur Jésus-Christ, encore que je sois pécheur, je ne sache pas néanmoins avoir rien fait de contraire aux règles du sacerdoce. Que s'il y en a qui se sont élevés contre moi à dire des choses faites pour outrager et affliger un homme, et s'il y en a qui croient ces choses, qu'ils en proposent ce qu'ils jugent propre à ma déposition. Si on me fait tort, je serai justifié en ce jour-là ; car, quant à mon abdication, je la regarde comme anticanonique : tel est mon jugement. Mais, comme je parle à un empereur qui craint les jugements de Dieu, si vous l'ordonnez, je renonce à ma volonté, et je remets à Dieu et à Votre Majesté, qui est de lui, ce qui me regarde, afin que, selon ce qu'elle jugera devoir être agréable à Dieu et salutaire à mon âme, vous daigniez me favoriser, me conseiller et me seconder, afin que mon âme participe aux bienfaits de Dieu, à l'égal de Votre Majesté, qui est de Dieu. »

Telle fut la lettre du patriarche Athanase à l'empereur Andronic. Le patriarche ne la signa point, tandis qu'il avait signé en ces termes l'anathème secret : « Athanase, par la miséricorde de Dieu archevêque de Constantinople, la nouvelle Rome, patriarche œcuménique. » Avec la lettre le patriarche fit prier l'empereur de lui envoyer des personnes de confiance pour leur résigner les maisons patriarcales et des gardes pour le protéger pendant qu'il allait se retirer. Il espérait que l'empereur le prierait de n'en rien faire ; il y fut trompé. Malgré son adulation sacrilège, que le Christ avait établi l'empereur chef de l'Église comme de l'empire,

Andronic lui envoya aussitôt des personnes pour occuper les maisons et des gardes pour le conduire dans sa retraite.

Se voyant ainsi déçu dans son attente, Athanase sortit la nuit même du palais patriarcal et gagna le monastère de Cosmidion, d'où il envoya à l'empereur une démission conçue en ces termes : « Puisque nous avons été mis sur le siège patriarcal pour procurer la paix au peuple qui a son nom du Christ, et que les choses ont tourné contre notre espérance et contre l'espérance de ceux qui nous avaient fait cette violence, en sorte que le peuple nous a jugé être à rejeter, à écarter, et sans jugement, nous-même étant d'ailleurs comme faible, et pécheur, et insuffisant, et non digne d'un pareil ministère ; en conséquence nous renonçons à eux avec le pontificat. Que si, par ignorance, nous avons fait quelque chose autrement qu'il ne convenait, nous en demandons pardon. Que le Seigneur vous pardonne aussi à vous ! Il voudra bien procurer ce qui est utile, gouverner tous les deux, et pourvoir un pasteur convenable, par l'intercession de la Mère de Dieu ¹. »

Telle fut la démission du patriarche Athanase. Nous avons tâché de conserver dans la traduction, autant que possible, toutes les tournures équivoques et louches qui se trouvent dans l'original ; car, même chez les meilleurs Grecs de cette époque, il n'y a jamais rien de complètement franc et loyal. C'est, comme chez les meilleurs Juifs, un péché originel et héréditaire que la ruse et la tromperie, même entre eux. Au lieu de s'en corriger on dirait qu'ils ont peur d'en perdre l'habitude.

Comme on cherchait un successeur au patriarche Athanase, il se trouva à Constantinople un moine nommé Cosme, qui avait été longtemps marié ; puis, ayant quitté sa femme, il embrassa la vie monastique, et, étant venu à Constantinople, il entra dans le monastère de Saint-Michel et y exerça plusieurs charges, même celle d'ecclésiarque ou sacristain. Dans le temps de la réunion avec les Latins l'empereur Michel voulut savoir

¹ Pachym., c. 23 et 24.

les sentiments des moines de cette maison, pour en chasser tous ceux qui s'opposeraient à sa volonté. Cosme fut de ce nombre, et, ayant été mis en prison, il y demeura longtemps volontairement et en fut délivré par l'intercession du patriarche d'Alexandrie. Alors il se retira dans une cellule qu'il avait fait bâtir sur son fonds dans une île, et vint à la connaissance du grand-connétable Glabas Tarchaniote, qui aimait les moines et les hommes vertueux et qui le fit connaître à l'empereur Andronic. Pour cet effet il le ramena à Constantinople et lui donna le gouvernement de son monastère de la Mère-de-Dieu.

Cosme était dans une belle vieillesse, sans aucune teinture des livres profanes, mais humble et doux, et l'empereur le goûta tellement qu'il le mit au nombre de ses confesseurs et le tenait pour un saint. Les évêques, étant donc assemblés pour choisir un patriarche, n'entrèrent point de plus agréable à l'empereur, ni de plus convenable à la circonstance du temps ; car, sous son pontificat, ils espéraient voir le calme, après la tempête excitée par la rigueur excessive d'Athanase. En effet Cosme était bon et compatissant ; son seul défaut était d'être un peu intéressé, moins par inclination naturelle que par simplicité et par habitude de la vie privée. Ainsi il fut élu tout d'une voix ; on changea son nom en celui de Jean ; l'empereur lui donna le bâton pastoral, suivant la coutume, et il fut ordonné le 1^{er} janvier 1294.

L'empereur Andronic Paléologue fit couronner par ce patriarche son fils aîné Michel, qu'il avait associé à l'empire dès l'année précédente (1293). Il le fit couronner solennellement à Sainte-Sophie le 21 mai 1294, jour auquel les Grecs célèbrent la mémoire du grand Constantin. Il fit expédier un acte authentique de ce couronnement et voulut qu'il fût souscrit à l'ordinaire par les prélats ; mais il les pria d'y ajouter des excommunications et les malédictions les plus terribles, sans espérance d'absolution, pour quiconque oserait se révolter contre le nouvel empereur. C'est ce qu'il ne put persuader ni au patriarche ni aux évêques. « Il suffit,

lui dirent-ils, que les lois imposent aux rebelles des peines si rigoureuses que la vie, quand ils sont convaincus, leur devient plus insupportable que la mort. Il n'est pas juste et ne nous convient pas, à nous qui devons être pleins de compassion, d'y ajouter encore contre ces malheureux la séparation d'avec Jésus-Christ. Il vous sied bien de faire observer la sévérité des lois, c'est pour vous un devoir indispensable ; mais vous ne devez pas contraindre l'Eglise à être impitoyable, elle qui a coutume d'intercéder pour les malheureux. »

L'empereur, se voyant refusé, ne voulut pas même recevoir les lettres que les prélats offraient de faire expédier ; mais il leur témoigna son ressentiment par une novelle qu'il publia pour retrancher les présents qui se faisaient aux ordinations des évêques, où l'on avait accoutumé de distribuer à tout le clergé des gratifications, chacun selon sa fonction. L'empereur traitait cet usage de simoniaque et en faisait honte au clergé. Quelques évêques, voulant paraître désintéressés, donnèrent dans le sens de l'empereur ; mais la plupart s'y opposèrent, représentant que c'était une ancienne coutume, autorisée par des lois ; que ces droits, attachés aux charges, étaient nécessaires pour la subsistance des ecclésiastiques, et que leur retranchement nuirait au service. Ils ne gagnèrent rien, et la constitution fut publiée et souscrite par le patriarche et tous les évêques, excepté seulement celui de Smyrne et celui de Pergame. Mais ce ne furent pas les évêques qui en souffrirent ; ce fut le clergé, qui n'y avait pas consenti¹.

L'an 1297, au mois de septembre, de jeunes garçons de la maison du patriarche Jean, cherchant des nids de pigeons dans les galeries hautes de l'église de Sainte-Sophie, appliquèrent une échelle contre une colonne, au haut de laquelle ils prirent des pigeonneaux ; mais ils trouvèrent de plus deux pots de terre qui enfermaient un écrit. L'ayant tiré et déplié, ils furent bien surpris de ce qu'ils y lurent et le portèrent au patriarche, qui crut devoir le communiquer à l'empe-

¹ Pachym., *Andron.*, l. 3, c. 1.

reur Andronic. C'était précisément l'anathème secret que le patriarche Athanase y avait déposé avant de donner sa démission.

Le patriarche Jean ayant donc lu cet écrit et l'ayant fait lire à l'empereur, ils furent l'un et l'autre fort embarrassés ; car il était évident que cet anathème tombait sur l'empereur, et il était prononcé par un homme qui en avait le pouvoir, étant encore patriarche ; mais alors, étant devenu simple particulier, il n'avait plus le pouvoir de lever cette censure. Sur cette difficulté ils rassemblèrent le patriarche d'Alexandrie, Jean, ancien métropolitain d'Éphèse, et les évêques qui se trouvèrent à Constantinople, qui furent tous indignés de l'action d'Athanase et le soupçonnèrent d'avoir voulu se préparer une voie pour rentrer dans son siège. Quant à l'anathème, les uns croyaient qu'il fallait le prier de le lever lui-même ; les autres disaient que c'était lui demander l'impossible, puisqu'il n'était plus que simple particulier ; mais les plus instruits soutenaient qu'il ne fallait point d'absolution, et que la censure était nulle et contre les canons, étant prononcée secrètement, sans que ceux qu'elle frappait en eussent connaissance.

L'empereur, toutefois, fut d'avis d'envoyer vers Athanase pour le faire expliquer. Il reconnut son écrit et déclara qu'il était prêt à lever la censure, comme il fit en effet par un nouvel écrit où il disait en substance : « Le chagrin et l'amertume de cœur où m'avaient mis les persécutions que j'ai souffertes pendant mon patriarcat m'ont fait composer cet écrit, que j'ai caché dans Sainte-Sophie ; mais, après ma démission, je n'ai pensé qu'à me mettre l'esprit en repos et à en effacer tout ce que cet écrit contient de plus fâcheux, pardonnant de bon cœur à tous ceux qui m'ont persécuté ; car je sais bien que quiconque connaît les commandements de Dieu et pense au jugement futur ne peut garder une inimitié et prononcer des malédictions contre ceux qui l'ont offensé. J'avais donc tellement ôté de mon esprit toutes ces tristes pensées que j'ai même oublié de reprendre l'écrit et de le supprimer. Mais, puisqu'il a été trouvé, je déclare que, dès ma renonciation au patriarcat, j'ai dépouillé tout ressentiment et

tout désir de vengeance, et j'ai levé ces excommunications et toutes autres censures, et, de plus, par ce présent écrit, j'accorde un plein pardon à tous ceux qui m'ont offensé et que j'ai frappés de quelque censure connue ou à connaître, et je veux garder avec tous la paix et la charité selon Dieu, sans aucune animosité ni ressentiment contre personne. » La date est du mois de septembre 1297.

Six mois après, et à la fin du mois de mars 1298, mourut l'ancien patriarche Jean Veccus, la plus grande lumière qu'eût alors l'Église grecque. Depuis plus de quinze ans qu'il avait quitté le siège de Constantinople il avait toujours vécu en exil et en diverses prisons ; celle où il mourut était un château nommé de Saint-Grégoire. Il fit un testament où il dit : « Plusieurs, mourant en exil et en prison et n'ayant rien de quoi disposer, ne laissent pas de faire un testament pour se justifier des crimes dont on les accuse. Je fais le mien, au contraire, pour confesser le crime pour lequel je suis persécuté, qui est de soutenir que le Saint-Esprit procède du Père par le Fils. » Il s'étend ensuite sur la preuve de ce dogme et ajoute à la fin : « Je n'ai à disposer ni d'argent ni d'héritage ; on m'a tout ôté avec mon siège ; mais le peu qui me reste, dans ma pauvreté, je le laisse à partager à ceux qui sont demeurés avec moi dans ma prison, dont l'un me tient lieu de fils, l'autre de domestique. » Il fut enterré sans cérémonie au lieu même où il était logé. Constantin Méliténite, qui était enfermé avec lui, fut transféré à Constantinople et mis avec Georges Métochite, diacre de la grande église, autre disciple de Veccus ; mais, comme ils ne pouvaient s'accorder avec les schismatiques au gré de l'empereur, on les enferma dans le grand palais. Jean Veccus a laissé grand nombre d'écrits, la plupart sur la procession du Saint-Esprit et l'union des Églises ¹.

A l'occasion de la retraite du patriarche Athanase l'historien Nicéphore Grégoras fait les réflexions que voici : « J'oubliais presque de dire qu'autrefois l'Église ne manquait pas de personnages éclairés, qui, répandus dans

¹ Pachym., *Andron.*, l. 3, c. 29. Allat., *Consens.*, p. 763. *Græcia orthod.*, t. 1.

les différents quartiers de Constantinople, expliquaient, à différents jours, les uns les psaumes du prophète David, les autres les épîtres du grand Paul, d'autres les préceptes évangéliques du Sauveur. Tous ceux qui étaient revêtus de la dignité sacerdotale annonçaient la parole de Dieu dans les paroisses, portaient l'instruction dans le sein des familles et dans les maisons des particuliers. C'était quelque chose de divin dans la vie humaine; c'était une voie certaine pour connaître la vérité et pratiquer la vertu; c'était comme une irrigation continuelle des âmes par les eaux de la grande fontaine de Dieu. Avec le temps toutes ces choses ont disparu; de nos jours toutes les bonnes mœurs sont abolies et comme abîmées dans les profondeurs de la mer. Ensuite, cette peste ayant gagné les autres Églises, les âmes de toute la multitude chrétienne se trouvent jusques aujourd'hui dans un désert aride, sans chemin et sans eau. Le mal en est venu à cet excès que, pour une obole, on fait de part et d'autre les serments les plus horribles, des serments tels que la plume se refuse à les écrire; car, la lumière de la raison et de la doctrine étant éteinte, tout se confond; le grand nombre croupit dans l'abrutissement, et nul n'est plus capable de connaître ce qui est utile et en quoi la piété diffère de l'impiété¹. »

Voilà ce que l'historien grec nous apprend sur l'ignorance et la corruption du clergé et du peuple grecs, opposées à l'union avec l'Église romaine, ignorance, corruption générale et invétérée, à laquelle il ne voit pas de remède; il en donne pour preuve les inutiles efforts du patriarche Athanase, dont le pontificat avait fait naître de si grandes espérances de réforme. Plus loin il nous signalera une des causes qui rendaient ce mal incurable : c'était la politique des empereurs grecs. Sur l'an 1320 il nous dira d'un nouveau patriarche, Gerasime, subrogé à un autre : « C'était un homme à cheveux blancs, mais simple et presque entièrement sourd. Quant à la littérature grecque, il n'en avait pas goûté du bout du doigt; mais c'était précisément cette ignorance et cette simplicité qui le ren-

daient propre à servir les bons plaisirs de l'empereur; car c'est pour cette raison que les empereurs choisissent de tels sujets pour les grandes places, afin qu'ils soient manialement soumis à leurs ordres, comme des esclaves, et qu'ils ne leur résistent en rien¹. »

Un échantillon de cette ignorance servile se voit dans celui-là même qui paraissait devoir y porter remède, le patriarche Athanase, quand il dit à l'empereur Andronic que Jésus-Christ l'avait chargé de gouverner l'Église comme l'empire, que c'était ainsi à lui à décider du sort des patriarches et des évêques. Il ignorait donc que ce n'est point à César ou à Hérode et à leurs successeurs, mais à Pierre et à ses successeurs, que le Christ a dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle; et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Et encore : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Il ignorait donc ce que dit le plus illustre patriarche de Constantinople, saint Jean Chrysostome, que Pierre aurait pu, lui seul, élire un apôtre à la place de Judas, comme étant celui sous la main de qui tous les autres ont été placés; car c'est à Pierre que le Christ a dit : « Quand tu seras converti, affermis tes frères². » Il ignorait donc ce que dit saint Grégoire de Nysse : « C'est par Pierre que Jésus-Christ a donné aux évêques les clefs du royaume céleste³. » Il ignorait donc ce que disent les historiens grecs Sozomène, Socrate et autres, dès le quatrième siècle, que tout ce que le concile d'Antioche avait fait contre saint Athanase était nul, « parce que la règle ecclésiastique défend de rien décider, de s'assembler en concile et de faire aucuns canons sans le consentement de l'évêque de Rome⁴. »

Ainsi donc, dans le treizième siècle, toute cette kyrielle de patriarches grecs qui se succèdent sur le siège de Constantinople, suivant les caprices de l'empereur, comme des

¹ Id., l. 8, c. 2, n. 3. — ² *Homil.* 3, in *Act. Apost.*, n. 2, t. 9, p. 24 et seqq., édit. Bénéd. — ³ T. 3, p. 314, édit. Paris. — ⁴ Socrate, l. 2, c. 17. Sozom., l. 3, c. 10. *Hist. trip. rt.*, l. 4, c. 9.

¹ Nicéph. Grégoras, l. 6, c. 5, n. 5 et 6.

valets suivant les caprices de leur maître ; tous ces chefs du clergé grec ignorent ce que leurs plus saints prédécesseurs, ce que leurs historiens les plus connus, ce que l'Évangile même dit de plus capital sur la constitution divine de l'Église et le pouvoir divin de son chef établi par le Christ ! Ils ignorent ce que leurs Pères ont cru ; ils ignorent ce qu'ils croient eux-mêmes sur le Saint-Esprit ! Ils ignorent que saint Épiphane, dans son *Ancorat*, dans son exposition de foi catholique, qui devait servir d'ancre aux fidèles au milieu des opinions flottantes de l'hérésie, répète jusqu'à huit et dix fois que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, qu'il est du Père et du Fils, qu'il est, qu'il procède de l'un et de l'autre. Ils ignorent que cette proposition : Le Saint-Esprit procède du Père par le Fils, est l'expression commune de leurs Pères, et que, si elle est moins juste que l'autre, ce n'est pas une excuse pour eux de l'ignorer. Et c'est sur cette ignorance crasse ou affectée qu'ils rompent avec le centre de l'unité catholique, qu'ils refusent au successeur de saint Pierre l'obéissance qui lui est due par tous les chrétiens, pour la prostituer servilement aux successeurs de Dioclétien et de Julien l'Apostat.

Mais déjà campaient dans l'Asie Mineure les futurs exterminateurs du bas-empire de Constantinople, les terribles exécuteurs de la vengeance divine sur l'incurable perfidie des Grecs. L'empire des Seljoukides ou Turcomans d'Icône avait succombé sous les coups des Tartares ; une dizaine d'émirs ou généraux turcs s'en partagèrent les débris ; la Bithynie et tout le pays qui est situé dans les environs du mont Olympe échurent à Othman, Osman ou Athman. Ce prince devint bientôt le plus redoutable de tous ; insensiblement lui et son fils engloutirent la puissance des autres émirs et réunirent sur leur tête toutes leurs possessions. Othman est le chef de ces terribles Ottomans que nous verrons détruire l'empire des Grecs, et dont les descendants sont aujourd'hui si nonchalamment assis sur le trône croulant de Constantinople.

Ce chef avait voué aux Grecs une haine implacable, surtout depuis qu'ils avaient

tenté de s'emparer de sa personne par trahison. Un Grec, gouverneur du château de Jarissar, voulant célébrer les noces de sa fille, y invita plusieurs seigneurs de sa nation et les plus distingués de ceux des Turcs qui résidaient dans le voisinage de son gouvernement. Il pressa surtout Othman de venir honorer la fête de sa présence. Othman, instruit du complot qu'il avait formé de profiter de cette occasion pour l'arrêter, se crut en droit d'opposer perfidie à perfidie. Il fit accroire au gouverneur Biledik, complice de celui de Jarissar et son futur gendre, qu'il craignait que les autres Turcs, ses rivaux, ne vinssent, pendant qu'il assisterait à ses noces, attaquer Karahissar, lieu de sa résidence, et il finit par le prier de vouloir bien donner asile à ses femmes et y recevoir avec elles ses effets les plus précieux. Le gouverneur de Biledik consentit avec empressement à une proposition qui paraissait s'accorder si bien avec ses projets ; il allait du même coup se défaire de ce redoutable guerrier et se mettre en possession de toutes ses richesses. Othman fit déguiser en femmes quarante jeunes gens déterminés, qui se couvrirent de longs voiles, suivant l'usage des musulmans, et il les envoya au gouverneur de Biledik, avec une grande quantité de caisses qui contenaient, disait-on, ses trésors, mais qui, en effet, n'étaient remplies que d'armes et de torches. Une plaine située près du château de Biledik avait été choisie pour être le théâtre de la fête. Othman s'y rendit avec un cortège peu nombreux ; mais il avait fait cacher dans un bois voisin une troupe de cent hommes bien armés. Les convives étaient assemblés et commençaient déjà à se livrer à la joie lorsqu'on vit tout à coup des tourbillons de flammes et de fumée s'élever du château de Biledik, auquel les prétendues femmes du musulman-avaient mis le feu. Aussitôt le gouverneur, son beau-père, et tous les gens de leur suite quittent le festin pour aller éteindre l'incendie ; au même instant les soldats d'Othman sortent de leur embuscade, se précipitent sur les Grecs et les taillent en pièces. Après ce coup de main Othman se rendit aisément maître et du château de Biledik et de celui de Jarissar.

La mariée tomba entre ses mains, et il la donna pour épouse à son fils Orkan. On prétend qu'elle devint mère du sultan Amurath, qui institua la milice des janissaires, composée d'esclaves chrétiens qu'on élevait dès l'enfance dans les erreurs du mahométisme¹. Telles furent les premières noces que célébrèrent ensemble les Grecs et les Ottomans.

Tandis que Constantinople se séparait ainsi du vicaire de Jésus-Christ, du siège de saint Pierre, du centre de l'humanité chrétienne, pour devenir un jour la résidence du vicaire de Mahomet, la capitale de son empire antichrétien, la principale porte de l'enfer contre l'Église de Dieu ; dans ce temps-là même, à l'extrémité de l'Allemagne, sur les frontières des Slaves demi-barbares et des Grecs irremédiablement dégénérés, remplacés bientôt par les Turcs et leur indomptable barbarie, la Providence formait une dynastie nouvelle et un peuple nouveau : la dynastie et le peuple d'Autriche, dynastie et population sincèrement chrétiennes, toujours unies au centre de l'Église catholique, et qui plus d'une fois serviront de boulevard à la chrétienté contre les plus terribles assauts des Ottomans.

Autriche et Austrasie sont le même nom, en vieux allemand *Ost-rich*, et signifient royaume de l'Est. L'Austrasie franque, dont la capitale était Metz, s'étendait jusqu'à l'Autriche allemande, dont la capitale est Vienne. Des héros chrétiens, tels que Charles-Martel, Pepin le Bref, Charlemagne, Godefroy de Bouillon, sortent de l'Austrasie pour combattre la puissance antichrétienne de Mahomet, en France, en Espagne en Palestine ; des héros chrétiens sortiront de l'Austrasie et de l'Autriche pour achever cette lutte sous les murs de Vienne et de Belgrade et dans les eaux de Lépante.

La première dynastie des margraves et ducs d'Autriche, la maison de Babenberg, ou Bamberg, dont le plus illustre fut le margrave saint Léopold, s'était éteinte, l'an 1268, dans la personne du duc Frédéric, dont la tête

tomba à Naples sous la hache de l'exécuteur, avec celle de Conradin, dernier rejeton de la dynastie de Frédéric-Barberousse, après avoir été vaincus et faits prisonniers l'un et l'autre par Charles, roi de Sicile, frère de saint Louis de France. Les duchés d'Autriche, de Styrie et de Carniole, demeurés vacants, revenaient à l'empire ; mais pendant bien des années l'empire lui-même n'eut point de chef universellement reconnu.

Dans cet interrègne le duc-roi de Bohême, Primislas-Ottocar II, s'empara des trois duchés et s'en fit donner l'investiture, sans l'assentiment des princes, par Richard de Cornouailles, un des rois élus des Romains. Il refusa, dit-on, la couronne impériale en 1260 ; mais, en 1273, quand il la vit donnée à Rodolphe de Habsbourg, il fut le seul des électeurs à lui refuser sa voix et son hommage. Le nouveau roi des Romains confirma généralement tous les privilèges et les fiefs accordés par ses prédécesseurs, notamment par Frédéric II, jusqu'à son excommunication et sa déposition ; mais en même temps il avait soin de faire rentrer les biens de l'empire usurpés dans l'interrègne par certains seigneurs. Le comte palatin, Louis de Bavière, qui sous ce rapport était sans reproche, fut établi juge des autres.

Ottocar de Bohême fut cité à trois diètes successives, tant pour rendre son hommage au nouveau roi des Romains que pour restituer les trois duchés. Comme il ne satisfait point il fut mis au ban de l'empire ; toutefois Rodolphe lui laissa encore un an pour reconnaître et réparer sa faute. Ottocar, qui comptait sur ses forces et sur celles de son allié, le duc Henri de Bavière, ne craignait guère Rodolphe, et, de fait, Rodolphe n'était pas bien riche. Un de ses amis lui ayant demandé vers ce temps où en était son trésor et qui devait le garder, il répondit : « Je n'ai point de trésor ; tout mon argent consiste en ces cinq mauvais schellings que voici. — Mais, reprit l'autre, avec quoi donc voulez-vous faire cette guerre ? — Dieu la fait avec moi, et moi pour lui ! » fut la réponse de Rodolphe. Ottocar s'attendait à le voir pénétrer par la Bohême, lorsque tout à coup il apprit qu'il avait traversé la Bavière sou-

¹ *Hist. du Bas-Empire*, l. 103, n. 25 et 26. *Art de vérifier les dates*. De Hammer, *Hist. des Osman ou Ottomans*, t. 1, en allemand.

mise, qu'il était devant Vienne, près de s'en rendre maître, secondé par une armée de Hongrois. Ottocar, qui s'était raillé plus d'une fois de Rodolphe, se trouva prodigieusement confondu. Pendant trois jours il ne sut quel parti prendre. A la fin, comme il lui revenait des nouvelles toujours plus fâcheuses, il envoya son vieux conseiller, l'évêque Brunon d'Olmütz, proposer la paix.

Elle se fit aux conditions suivantes : le ban de l'empire sera levé, ainsi que l'excommunication portée par l'archevêque de Salzbourg ; l'Autriche, la Styrie, la Carinthie, la Carniole seront restituées à l'empire ; le roi des Romains investira le roi Ottocar de tous les fiefs impériaux que possédaient les rois de Bohême. Ottocar renonce à tous fiefs dans les pays cédés. Sa fille Cunigonde épousera le comte Hartman, fils du roi, qui donnera une de ses filles à Venceslas, fils d'Ottocar. Le roi de Hongrie, Ladislas III, encore enfant, était compris dans la paix.

Le roi Ottocar de Bohême était un des souverains les plus riches et les plus magnifiques de son temps ; il vint à la prestation de l'hommage avec une escorte brillante. Les chevaliers de Rodolphe, en leur plus riche tenue, se présentaient sur deux rangs. Déjà l'on voyait le roi de Bohême, et Rodolphe avait encore son manteau gris, couleur de la maison de Lorraine, qu'il aimait à porter comme allié de cette maison. Le comte palatin, s'approchant, lui dit : « Sire ! le Bohémien s'approche avec une grande suite, tout resplendissant d'or et de pierreries ; ne voudriez-vous pas mettre votre habit de fête, pour l'effacer ? » Le roi répondit : « Le seigneur Ottocar s'est souvent raillé de mon habit gris, aujourd'hui cet habit le confondra. » Et, se tournant, il dit à un de ses secrétaires : « Mets ton manteau sur mes épaules, afin que le roi de Bohême s'amuse bien de ma pauvreté. » Et il s'assit ainsi, sur un siège de campagne, à la porte de Vienne, sur le bord de la grande route. Chacun connaissait sa taille extraordinaire, son grand nez aquilin, son manteau gris et son haut casque. Le roi Ottocar s'approcha, fit le serment que lui dicta le comte palatin, ploya le genou, et, en présence de ses plus grands

ennemis, reçut les fiefs dont avaient joui les rois de Bohême et les margraves de Moravie. Ils lui furent octroyés par Rodolphe, roi des Romains, toujours auguste, comte de Habsbourg et de Kybourg. Cela eut lieu le 25 novembre de l'année du salut 1276¹.

Cette paix fut rompue et la guerre éclata de nouveau en 1278. Ottocar avait de puissants alliés, même parmi les princes de l'empire. Rodolphe ne voyait arriver que lentement ses troupes ; à la fin lui arriva une armée considérable de Hongrois et de Comans, avec le jeune roi de Hongrie, Ladislas. Les armées ennemies n'étaient séparées que d'une lieue. Dans la nuit du 24 au 25 août des seigneurs de Bohême offrirent à Rodolphe de se défaire d'Ottocar s'il voulait leur promettre de les laisser retourner tranquillement chez eux et de ne pas se mêler du gouvernement de leur pays durant la minorité de Venceslas. Quelques lettres allèrent jusqu'à lui offrir la couronne de Bohême. Rodolphe avertit Ottocar d'être en garde contre la trahison ; Ottocar se moqua de l'avertissement et le prit pour une ruse de guerre. Cependant il fit renouveler leur serment de fidélité à tous ses capitaines. Bien loin d'imiter la magnanimité de Rodolphe, Ottocar mit sa tête à prix, et, deux chevaliers ayant pris l'engagement de tuer le roi des Romains, il leur prêdit et leur souhaita une longue postérité en récompense.

C'était le 26 août 1278. Un ruisseau bordé de saules séparait les deux armées. Rodolphe portait une armure commune ; on lui avait conseillé de ne rien mettre d'extraordinaire, à cause du grand nombre de ceux qui étaient envoyés contre sa personne. Accompagné de l'évêque de Henri de Bâle il parcourut encore une fois les rangs, parlant à plusieurs, les exhortant tous, et, leur montrant l'ennemi : « Vous devez et pouvez battre ce parjure ; car Dieu protège volontiers la bonne cause. Du reste remettez-vous-en à son bon plaisir. » L'évêque Henri célébra la messe solennelle ; toute l'armée se prépara à la mort. Le mot d'ordre fut : *Jésus-Christ !* le cri de guerre :

¹ *Hist. de la maison de Habsbourg*, par le prince Luchowski, Vienne, 1836, t. 1, l. 3, p. 148 et seqq., en allemand.

Rome et l'empire romain à toujours ! Et, quand les bataillons commencèrent à s'avancer lentement, l'évêque entonna le cantique de la bataille : « Sainte Marie, mère et vierge, soyez sensible à tous nos besoins ! » Un chevalier de Bâle éleva la voix si puissamment que les deux armées l'entendirent. Un vassal de l'évêque ne put retenir son coursier, qui l'emporta dans les rangs ennemis ; l'évêque s'écria qu'il fallait l'en tirer à coups d'épée ; tous s'écrièrent après lui : « En avant ! en avant ! » croyant que le signal était donné. Rodolphe fit aussitôt retentir les trompettes et les clairons.

On se battait déjà depuis plusieurs heures quand, malgré la simplicité de son costume, Rodolphe fut reconnu à sa taille et à sa démarche. Un premier cavalier fond sur lui la lance baissée ; le roi, d'un coup de la sienne, le renverse sans connaissance. D'autres arrivent, qui avaient promis de le tuer ; quelques-uns sont tués par les gardes du prince ; mais enfin, de deux cavaliers ennemis, l'un transperce le cheval du roi et le renverse dans le ruisseau, l'autre lui pose un épieu à lui-même sur la gorge ; mais à l'instant un chevalier fidèle, Henri Walter de Saint-Gal, se met au-devant de son maître, détourne de lui l'épieu et le relève. En même temps l'arrière-garde arrive comme un éclair ; le commandant lui offre son cheval. « Ne vous inquiétez pas d'un seul homme, répondit Rodolphe ; courez là, c'est là qu'il y a péril. » La bataille devient de plus en plus acharnée ; l'arrière-garde de Rodolphe fond tout droit sur les gardes du corps d'Ottocar. Ce dernier combattait en héros ; mais ses troupes commencent à fuir. Il donne le signal à son arrière-garde d'avancer, il n'est pas obéi. Alors, voyant la journée perdue, il se précipite au plus fort de la mêlée. Ses troupes n'observent plus d'ordre ; son fils Nicolas, qu'il protégeait de son épée, est fait prisonnier par deux Hongrois, qui l'emmènent aux pieds de leur jeune roi Ladislas, contemplant la bataille du haut d'une colline. Ottocar se voit entouré de deux chevaliers allemands, suivis des leurs, qui l'isolent, avec quatre des siens, du milieu de la mêlée. Deux des quatre sont tués, deux s'enfuient. Les deux ennemis se préci-

pitent sur le roi de Bohême, le renversent de cheval, et tombent sur lui à coups d'épée, de massue et de poignard. Il leur promet de l'or en abondance. « Menez-moi vivant et prisonnier à votre maître, vous vous en trouverez bien. » Tout fut en vain ; ils lui répondirent : « Souviens-toi d'un tel et d'un tel ! » C'étaient deux plénipotentiaires qu'il avait fait mourir. Et ils l'achevèrent par dix-sept blessures. Quand ils le virent étendu mort ils furent eux-mêmes épouvantés de leur action et prirent la fuite.

La victoire était décisive, mais sanglante ; quatorze mille morts restaient sur la place. Rodolphe en écrivit aussitôt la nouvelle au Pape Nicolas III, à l'archevêque de Salzbourg et au doge de Venise. Il disait au premier : « Nous croyons convenable d'informer Votre Sainteté apostolique de l'issue qu'a eue la lutte que l'illustre roi de Bohême a soulevée contre nous et contre l'empire romain, après avoir violé méchamment le serment de fidélité et d'hommage qu'il avait prêté, lui, l'infatigable adversaire de l'empire, qui en voulait manifestement à notre bonheur et à notre vie. A la dernière Pentecôte il s'avança avec son armée contre les terres de l'empire, les mit à feu et à sang et emporta quelques châteaux et quelques villes. Par tant de crimes et d'outrages il nous a forcé d'employer la puissance du glaive, que Dieu nous a donné, pour la défense de l'empire dont il avait sapé la base. » Rodolphe fait un grand éloge de la valeur des deux armées. « L'une et l'autre, dit-il, aspiraient tellement au triomphe que chacun regardait comme une récompense et un devoir d'acheter la victoire par la mort et de vaincre en mourant. La terre était tellement inondée de sang que non-seulement les combattants, mais encore les spectateurs, pouvaient prendre à dégoût la vie. Mais enfin notre armée l'emporta, non par sa propre force, mais par celle du Tout-Puissant. »

Rodolphe termine sa lettre par faire de la bravoure de son adversaire le plus grand éloge. « Quoique le roi vît ses bataillons dispersés et lui-même abandonné d'à peu près tous, il ne voulut pas néanmoins céder à nos enseignes victorieuses, mais il se défendit avec une valeur prodigieuse, avec une force

et une bravoure de géant, jusqu'à ce que quelques-uns des nôtres l'eussent blessé mortellement et renversé avec son cheval. C'est seulement alors que ce brillant roi perdit la victoire avec la vie, non par la vertu de notre puissance, mais par la main du Très-Haut, qui décida notre cause dans sa miséricorde. En reconnaissant humblement ces bienfaits et autres de Dieu, et en les publiant pour la gloire de son saint nom, nous nous appliquons avec d'autant plus de zèle à nous rendre agréable au Roi suprême, le Fils de Dieu, Jésus-Christ¹. » Les lettres à l'archevêque de Salzbourg et au doge de Venise respirent les mêmes sentiments.

Une des premières actions du vainqueur fut, en souvenir de sa victoire, de faire un don à l'église de Marhek ; il dit dans le diplôme qu'il en adressa : « Nous voulons que l'église de Marhek soit à jamais honorée avec la plus grande dévotion et révérence, à cause que le Père des miséricordes, jetant sur nos affaires un regard favorable, nous a, non loin de cette église, sauvé du péril de mort avec la gloire du triomphe. » Il accomplit également le vœu, qu'il avait fait avant la bataille, de fonder un monastère de religieuses à Tuhn ; il fut nommé de Sainte-Croix et achevé l'an 1280.

Rodolphe, pour assurer les fruits de sa victoire, pénétra dans la Moravie et la Bohême ; tout se soumit ou s'enfuit à son approche. On désirait la paix des deux côtés ; l'évêque Brunon d'Olmütz et l'archevêque de Salzbourg la conclurent aux conditions suivantes : le roi Venceslas, devenu majeur, épousera Jutta ou Judith, fille du roi des Romains ; Agnès, sœur de Venceslas, épousera Rodolphe, frère de Jutta ; Hedwige, autre fille du roi des Romains, épousera le margrave Otton de Brandebourg, dont le frère était régent de Bohême. Aux fêtes qui eurent lieu à Vienne en réjouissance de cette paix et de ces alliances on vit dans un tournoi Otton de Haslau, âgé de plus de cent ans, courir la barrière avec le fils de son arrière-petite-fille, Hugues Turzon. Ils reçurent tous deux, dans la même matinée, l'accolade de la chevalerie de la

main du roi. Le comte Ivan ou Jean de Guns vint à ces fêtes. Comme il avait ravagé les frontières de l'Autriche, il dut demander un sauf-conduit. Il ne s'y fiait pas encore ; mais, descendu en la cité à l'heure de midi, il court à la table, saisit la coupe du roi, la vide et s'écrie : « Maintenant je suis en assurance, puisque j'ai bu de la coupe du meilleur homme qui vive¹. » Se peut-il un témoignage plus fort en faveur de Rodolphe ?

Ce qui le faisait aimer, particulièrement du peuple, ce n'était pas seulement sa fermeté à maintenir le bon ordre et la justice, mais encore sa bonne humeur, son caractère jovial et affable. Durant sa première expédition un particulier vint lui demander quelque largesse, par la raison qu'ils étaient parents. « Comment cela ? dit Rodolphe. — C'est que nous sommes tous les deux de la côte d'Adam. — Fort bien ! répliqua le roi ; apporte-moi un grand sac. » Il y jeta un liard et dit : « Va, fais-t'en donner autant par tous tes parents, et tu en auras assez² ! » Une autre fois, comme il entra dans une ville, le peuple remplissait toutes les rues et les places. Or Rodolphe avait une taille de sept pieds, avec un grand nez aquilin. Un homme de la foule s'écria : « Quel nez ! mais il barre le passage ! » Rodolphe tourna le visage un peu de côté et dit : « Tu peux passer maintenant ! » Et tout le peuple se prit à rire de bon cœur.

Ce qui donnait le plus de prix à cette affabilité populaire, c'est que, dans le même temps, il abattait les châteaux de certains nobles qui en avaient fait autant de repaires de brigandage sur les contrées voisines. Quant à l'inimitié politique entre les Guelfes et les Gibelins, bien loin de la fomenter il travaillait à l'éteindre. Tout ce qu'il y avait d'hommes de bien de part et d'autre il les accueillait avec une égale bienveillance. D'ailleurs, si cette hostilité avait autrefois quelque objet, elle n'en avait plus ; née avec une dynastie hostile à l'Église, elle devait s'éteindre avec cette dynastie. Rodolphe de Habsbourg n'avait pas l'ambition insensée et païenne des Frédéric-Barberousse : se faire soi-même, à

¹ *Regesta*, c. 70. Luchowski, p. 258.

¹ M. Alb. Argent., *Chron.*, 102. — *Ebendorffer*, ap. *Pez.*, 2, 702. — ² Luchowski, p. 151.

la place de Dieu, le centre et le but de toutes choses, la loi souveraine des rois et des peuples, et vouloir que l'Église de Dieu n'ait pas d'autre Évangile. Rodolphe était plus chrétien et partant plus sensé ; son ambition était de pacifier l'Allemagne et de servir l'humanité en secondant l'Église de Dieu.

D'ailleurs la Providence venait de donner aux rois de la terre deux terribles leçons. La dynastie des Frédéric-Barberousse, si puissante, si rusée contre l'Église, avait fini sous la hache du bourreau. Également le roi de Bohême, Ottocar, tant qu'il est docile à l'Église et à son chef, voit ses armes heureuses contre tous ses ennemis ; mais, quand il apprend que Rodolphe est élu roi des Romains, que le Pape saint Grégoire X approuve son élection et promet de lui aider à récupérer les droits de l'empire, il se fâche contre le saint Pontife, il interjette appel du Saint-Siège. Le Pape lui remontre avec une douceur paternelle qu'il a tort de se plaindre puisqu'il n'a promis de soutenir Rodolphe que dans ce qui est juste, qu'il a plus tort encore d'appeler du Siège apostolique puisque ce Siège n'a point de supérieur ; enfin il l'exhorte à revenir à de meilleurs conseils et à faire la paix avec le nouveau roi des Romains ¹. Bien loin de se rendre à de si sages remontrances il s'emporte jusqu'à défendre aux évêques de ses États de recevoir aucun ordre du Pape sans son assentiment ². Peu d'années après nous le voyons périr misérablement, dans une guerre injuste, et sous l'anathème de l'Église. Rodolphe eut assez de sens pour profiter de ces terribles leçons ; il marcha toujours d'accord avec l'Église et son chef, et perpétua cet esprit parmi ses descendants, qu'il investit des duchés d'Autriche, de Styrie et de Carniole, avec l'assentiment par écrit des électeurs de l'empire ³.

Dans leur entrevue à Lausanne Rodolphe s'entendit d'une manière bien intime avec saint Grégoire X, puisque le Pape lui accorda, sur les revenus de la croisade, douze mille marcs d'argent pour le cas où il viendrait à Rome recevoir la couronne impériale. Grégoire X, étant mort peu après,

n'eut point la consolation d'exécuter les grands desseins qu'ils avaient concertés ensemble. Innocent V, Adrien V et Jean XXI, qui moururent dans la même année, ne purent faire davantage.

En 1278, après sa victoire sur le roi de Bohême, Rodolphe en écrivit au Pape Nicolas III, le priant de lui accorder les insignes de l'empire. Il avait à cela un puissant intérêt ; une fois empereur il lui était facile de faire élire roi des Romains son fils Albert, duc d'Autriche, d'habituer l'empire à sa famille, et peut-être d'exécuter le plan proposé à Grégoire X, de faire de l'Allemagne une souveraineté héréditaire et deux de l'Italie. Mais, tant qu'il n'était lui-même que roi des Romains, il ne pouvait guère espérer d'en faire élire un second, et c'est en effet l'objection qu'on lui fit lorsqu'il proposa l'affaire dans une diète ⁴.

Le Pape Nicolas III répondit à sa lettre en le félicitant de sa victoire, en l'exhortant à user de clémence envers les vaincus, et en le pressant de confirmer et de faire respecter les droits temporels de l'Église romaine. A cet effet il lui envoya une copie des diplômes et des serments d'Otton IV et de Frédéric II, renouvelés par l'ambassadeur de Rodolphe même au Pape Grégoire X dans le concile général de Lyon. Pour satisfaire le souverain Pontife Rodolphe envoya Conrad de Tubingue, provincial des Frères mineurs dans la haute Allemagne, avec plein pouvoir de ratifier tout ce qui avait été fait avant Grégoire X, et de consentir que l'Église romaine entrât en possession de tous les biens mentionnés dans les diplômes des empereurs. La procuration est du 19 janvier 1278. En conséquence frère Conrad vint à Rome, où, le 4 mai, il fit la ratification en consistoire, devant le Pape et douze cardinaux ².

Cependant le chancelier du roi des Romains, envoyé en Italie pour y recouvrer les droits de l'empire, fit prêter serment au roi par plusieurs villes de l'État ecclésiastique, entre autres Bologne, Imola, Faenza, Forli, Césène, Ravenne, Rimini et Urbin. Le Pape s'en plaignit au roi et lui adressa une copie

¹ Raynald, ann. 1275, n. 6-12. — ² Gerbert C., *Epist. Rud.*, 58, p. 135. — ³ Luchowski.

⁴ Id. — ² Raynald, ann. 1278, n. 45 et seqq.

des diplômes de Louis le Débonnaire, d'Otton I^{er} et de saint Henri II, après en avoir montré les originaux à son ambassadeur. Le roi Rodolphe désavoua son chancelier et envoya au Pape son premier secrétaire, Godefroi, prévôt de Soli, au diocèse de Salzbourg, qui, à Viterbe, en plein consistoire, agissant au nom du roi Rodolphe, déclara nuls les serments faits par ces villes et reconnut qu'elles appartenaient à l'Église romaine. L'acte est du 30 juin 1278¹. Il fut ratifié par le roi Rodolphe le 14 février 1279, ainsi que par les électeurs de l'empire, dans le courant de la même année².

« Par les chartes de Rodolphe, dit un historien protestant, l'État de l'Église acquit l'étendue qu'il a conservée jusqu'à nos jours; mais les droits dont l'empereur était en possession, ceux qu'il pouvait transmettre au Saint-Siège, n'étaient qu'une mouvance, une suzeraineté qui apportait peu de bornes à l'autorité des gouvernements particuliers. Parmi les provinces relevant du Saint-Siège il y avait plusieurs républiques, comme Bologne, Pérouse et Ancône; plusieurs principautés, comme Montéfeltro et Bertinoro, qui crurent n'avoir rien perdu de leur ancienne indépendance. De même que les Pontifes avaient laissé passer plusieurs siècles avant de demander aux empereurs qu'ils leur consignassent les provinces qu'ils avaient données au Saint-Siège, ils laissèrent passer encore deux siècles avant de demander aux peuples de reconnaître cette transmission de droits et avant d'exercer sur ces peuples leur souveraineté. Pouvoir attendre, pouvoir prodiguer le temps, et compter sur une domination qui ne finira point, fut toujours pour les Papes un grand moyen de succès. Les peuples libres cependant ne supposèrent point que leur condition eût empiré. Les historiens contemporains de Bologne se contentent de dire que, la même année, cette ville se donna au Pape, en réservant tous ses droits sur la Romagne, et ils ne supposent pas que cet événement mérite de plus grands détails³. »

Ces paroles de l'auteur protestant répondent à bien des déclamations sur la politique, l'ambition et le despotisme de la cour de Rome, qu'on trouve dans une foule de livres, notamment dans cet auteur protestant. Quelle ambition, en effet, quelle avidité incroyable que celle qui attend plusieurs siècles pour réclamer la jouissance de ce qu'on lui a donné, la jouissance de ce qui est à elle! Quel despotisme que celui dont ne s'aperçoivent pas même les peuples libres, les républiques, et qui est deux siècles avant de faire sentir qu'on lui appartient! Quelle politique que celle qui, pour réussir, laisse passer plusieurs centaines d'années, et qui ne se presse pas plus que si elle avait l'éternité à ses ordres! Certes il n'y en a pas deux de cette espèce au monde, et ceci n'est pas de l'homme.

Le Pape Nicolas III fit plus; il ménagea un traité de paix et d'alliance entre le roi des Romains et Charles, roi de Sicile. Celui-ci renonçait au titre de vicaire de l'empire en Toscane. Rodolphe lui donnait l'investiture des comtés de Provence et de Forcalquier, comme dépendance du royaume d'Arles, qu'il pensait ressusciter, le tout sans préjudice de la reine Marguerite, veuve de saint Louis, roi de France. Enfin une fille de Rodolphe épousa Charles Martel, fils du roi Charles. Tous les différends entre l'empire et la Sicile seront jugés par le Pape. Rodolphe ratifia le traité le 4 juin 1279¹.

Dans le même temps Nicolas III nomma comte de Romagne Bertold Orsini, son frère, et chargea le cardinal Latino, évêque d'Ostie, celui de ses neveux qui lui était le plus cher, d'une légation dans la Romagne, la Marche d'Ancône, la Toscane et la Lombardie, en lui donnant pour commission spéciale de réconcilier les factions et les cités et de conclure la paix de famille à famille et de ville à ville. Il l'autorisa en même temps à recevoir de nouveau dans le sein de l'Église tous ceux qui avaient été excommuniés comme Gibelins, et à ne faire aucune acception de parti en répandant les faveurs spirituelles parmi les fidèles.

¹ Raynald, ann. 1278, n. 51 et seqq. — ² Luchowski, p. 27. — ³ Sismondi, *Hist. des Républ. ital. du moyen âge*, c. 22, t. 3, p. 445.

¹ Luchowski, p. 281.

Le cardinal Latino commença par la Romagne sa mission de paix ; il y trouva les Gieréméi et les Lambertazzi de Bologne, épuisés par une suite de combats. Les premiers, qui étaient restés en possession de la ville, ne suffisaient point à la défense de son territoire et chaque jour ils éprouvaient de nouveaux échecs, tandis que les seconds, dans leur exil, n'avaient plus rien à perdre, et que leurs attaques, toujours imprévues, étaient aussi presque toujours couronnées par la victoire. Le cardinal commença par faire reconnaître dans toutes les villes l'autorité de son parent, le nouveau comte de Romagne, afin que celles où dominaient les Guelfes et celles où dominaient les Gibelins, se trouvant relever d'un même chef, eussent un point de ralliement et un arbitre de leur discorde. Il parcourut toutes ces villes avec le comte Bertoldo, et, comme il était de l'ordre des prédicateurs de Saint-Dominique, au moment de l'inauguration du comte il prêcha la paix aux Lambertazzi, à Faënza et à Forli, comme aux Gieréméi, à Imola et à Bologne. Parvenu dans cette dernière ville, il rassembla, d'après les ordres exprès du Pape, cinquante commissaires de chaque parti; il leur présenta un projet d'accommodement ou d'arbitrage que le Pape avait dressé lui-même, et d'après lequel les Lambertazzi et tous les exilés devaient être rappelés à Bologne et remis dans l'entière possession de leurs biens. Quelques chefs de parti seulement, dont la présence aurait pu réveiller des haines à peine assoupies, étaient pour un temps encore obligés d'habiter hors de leur patrie, dans les lieux que leur assignerait le Pape. Toutes les propriétés saisies de part et d'autre devaient être restituées; les sociétés populaires, qui ne s'étaient montrées propres qu'à entretenir l'esprit de parti et à organiser la guerre civile, furent abolies, et le Pape se réserva le droit de maintenir, s'il le fallait, par toutes les peines ecclésiastiques, la paix dont il dictait les conditions.

Après des négociations assez longues la paix fut enfin conclue aux conditions que le Pape avait arrêtées; chaque parti donna caution pour son exécution, jusqu'à la somme de cinquante mille marcs d'argent; cha-

cune des communes de la Romagne signa la même pacification à son tour et donna des cautions pour une certaine somme. Enfin, le 4 du mois d'août 1279, tous ces traités divers ayant été conclus, les deux factions des Gieréméi et des Lambertazzi furent rassemblées sur la place de Bologne. Cette place était ornée tout autour des riches tapis parsemés de guirlandes de fleurs et de festons de verdure. Auprès de la porte du palais était une chaire magnifique, recouverte de brocart; le cardinal-légat, accompagné des archevêques de Bari et de Ravenne, des évêques de Bologne et d'Imola, et de l'abbé de Gallia, tous en habits pontificaux, vint prendre place sur cette chaire. Dans un discours éloquent il prêcha la paix aux citoyens réunis; il fit lire ensuite devant lui les lettres du Pape et le compromis qui avait été arrêté; enfin il fit avancer cinquante citoyens les plus considérés de chaque faction, et il leur fit jurer sur le saint Évangile, au nom de tous leurs concitoyens, qu'ils vivraient perpétuellement en paix et en amour les uns avec les autres. Un historien de Bologne donne les noms de cent trente-huit familles gibelines et de cent vingt-neuf familles guelfes qui signèrent cette paix.

Les procureurs et les syndics des deux partis s'embrassèrent, et cette auguste cérémonie fut terminée par des fêtes où éclata la joie universelle ¹.

Avant que la pacification de la Romagne fût terminée le cardinal Latino avait quitté cette contrée pour aller réconcilier également les villes toscanes. Il arriva le 8 octobre 1278 à Florence, accompagné par trois cents cavaliers sujets de l'Eglise. Les magistrats, le clergé et le peuple, précédés par l'étendard de la ville, s'avancèrent au-devant de lui pour le recevoir. Florence n'avait pas moins besoin que Bologne d'un pacificateur; non-seulement les Gibelins étaient exilés, mais encore, dans le parti guelfe, une nouvelle division venait d'éclater; la maison des Adimari s'était brouillée avec celle des Donati, des Tozzinghi et des Pazzi, et ces familles,

¹ Muratori, t. 18; Ghirardacci, *Storia di Bologna*, l. 8, p. 248; *Cronica miscella di Bologna*, p. 288; Matth. de Griffon, etc., etc.; Sismondi, *Républ. italiennes*, t. 3.

nombreuses et puissantes, avaient engagé le peuple à prendre part à leur querelle. Le cardinal-légat employa quatre mois à étouffer toutes ces inimitiés privées, à sceller la réconciliation des familles par des mariages, à punir par l'excommunication ceux qui se refusaient à cette œuvre de paix, tandis que la république les punissait par l'exil ; ensuite, au mois de février 1279, il assembla le peuple en parlement, sur la place de Sainte-Marie-Novella, qu'on avait ornée de fleurs pour cette fête ; il exhorta les Florentins à la paix ; il en prononça les conditions, savoir, le retour des Gibelins dans leur patrie, la restitution de leurs biens et la participation aux offices publics. Il engagea cent cinquante des principaux citoyens de chaque parti à se donner les uns aux autres, en présence du peuple, le baiser de paix ; il fit brûler toutes les sentences qui avaient été prononcées, et il ne quitta Florence qu'après y avoir rétabli la tranquillité et la concorde ¹.

D'après les instances du même cardinal la paix fut conclue à Sienne à des conditions à peu près semblables, et les Gibelins qui étaient exilés furent rappelés. La Marche d'Ancône, la Romagne et la Toscane étaient pacifiées ; il ne restait plus au cardinal Latino, pour avoir accompli sa mission, que de réconcilier aussi en Lombardie les Guelfes et les Gibelins, lorsque tout à coup le Pape Nicolas III, son oncle, mourut d'apoplexie à Suriano.

Le roi des Romains, Rodolphe de Habsbourg, travaillait de son côté à pacifier l'Allemagne et à y consolider le bon ordre. Hartman, son second fils, annonçait un prince accompli ; Rodolphe, qui l'affectionnait beaucoup, le destinait à lui succéder dans l'empire, l'ainé devant avoir l'Autriche, la Styrie et la Carniole. Le mariage projeté entre le jeune prince et une fille du roi Ottoncar de Bohême ne s'étant pas accompli, son père lui obtint, l'an 1278, la princesse Jeanne, fille d'Édouard I^{er}, roi d'Angleterre. Rodolphe s'engageait, aussitôt qu'il serait empereur, à mettre tout en œuvre pour faire élire son fils roi des Romains et lui procurer le

royaume d'Arles. Mais tous ces projets s'évanouirent, les plus belles espérances du vieux monarque furent anéanties. Le fils bien-aimé, le jeune Hartmann, pour aller rejoindre son père, peut-être même pour aller voir sa fiancée en Angleterre, où on l'invitait avec instance, s'était embarqué sur le Rhin avec seize seigneurs de son âge. Le bateau qui les portait heurta de nuit contre une grosse pièce de bois cachée sous l'eau et chavira ; ils tombèrent tous dans le fleuve ; le jeune prince, voulant sauver un de ses compagnons, périt avec tous les autres. L'année suivante Rodolphe perdit sa femme Gertrude, nommée la reine Anne. Elle aimait tendrement sa fille Clémentine, qui épousa cette année le fils du roi de Sicile. Cette dernière séparation lui fut si sensible qu'elle tomba malade et mourut, au commencement de 1280, aimée et regrettée de tout le monde. D'après ses desirs son corps fut porté à Bâle et enterré dans la cathédrale ¹.

Ces afflictions domestiques parurent augmenter encore l'affection des peuples. Dans les années suivantes on a les lettres de plusieurs villes, notamment de Besançon, qui lui écrivent avec une cordialité filiale, uniquement pour lui demander comment il se portait ; sur quoi il les remercie avec les expressions les plus amicales et les assure qu'il se porte bien ². Cependant, de toute sa nombreuse famille, il n'avait auprès de lui que le plus jeune de ses fils, Rodolphe, encore enfant. Cette solitude parut altérer sa sérénité. D'après le conseil de ses amis il épousa en secondes noces, l'an 1284, à Remiremont, Jeanne de Bourgogne, qui s'en montra digne par sa tendresse et sa prudence et lui survécut vingt-deux ans ³.

La bonne harmonie entre le Saint-Siège et le roi des Romains continua sous Martin IV. Encore que ce Pape fût singulièrement favorable au roi Charles de Sicile, précédemment vicairé impérial de la Toscane, il ne le rétablit pas néanmoins dans cette dignité, mais écrivit aux nobles, aux magistrats et aux communes d'Etrurie d'obéir fidèlement à l'évêque de Gurk et au chancelier

¹ Giov. Villani, l. 7, c. 55, p. 272 ; Ricordano Malaspini, c. 205, p. 1023.

¹ Luchowski. — ² Id., p. 308. — ³ Id., p. 323.

Rodolphe, vicaires ou lieutenants de son très-cher fils Rodolphe, roi des Romains¹.

Honorius IV étant monté sur le Saint-Siège en 1285, Rodolphe lui écrivit en ces termes : « Au très-saint père en Jésus-Christ, le seigneur Honorius, par la providence divine souverain Pontife de la sainte Église romaine, Rodolphe, par la grâce de Dieu roi des Romains, toujours auguste, avec la promptitude de l'obéissance et la révérence filiale, les très-dévots baisements des pieds. Assurés par de continuelles expériences de la foi sincère et de la très-pure dévotion de nos bien-aimés familiers, Léopold de Wist, Guillaume de Selfort, Pierre, élu de l'Église de Mayence, notre chapelain, et Marquard de Tifendal, nous leur avons ouvert les secrets de notre cœur et les envoyons confidentiellement aux pieds de Votre Béatitude, leur donnant une autorité plénière, une libre puissance et un mandat spécial de demander, impêtrer et accepter un jour à fixer par votre paternelle providence, pour que nous recevions de vos très-saintes mains le diadème impérial et que vous nous imposiez la couronne de la dignité césaréenne, et de jurer sur notre âme l'observation de tout ce que votre révérende Paternité jugera devoir requérir d'eux sur les points susdits, prêt à ratifier tout ce qu'ils auront accepté, ordonné ou fait à cet égard. En foi de quoi nous avons fait dresser le présent écrit et munir du sceau de notre majesté. Donné à Lausanne, le dix des calendes de décembre 1285, de notre règne le treizième². »

Le Pape Honorius IV répondit par une lettre du dernier jour de mai 1286, fixant le jour du couronnement à la fête de la Purification de l'année suivante (1287). Il écrivit en même temps aux princes de l'empire qu'ils se préparassent à escorter l'empereur, afin de rehausser la pompe de sa consécration. Il envoya dans le même but, en qualité de légat, le cardinal Jean, évêque de Tusculum, avec la légation de l'Allemagne, de la Bohême, du Danemark, de la Suède, de la Pologne et de la Poméranie.

Depuis le commencement du règne de Ro-

dolphe de Habsbourg l'on trouve plusieurs conciles en Allemagne pour la réforme du clergé et du peuple : Trèves, 1277 ; Bude, Munster et Breslau, 1279 ; Cologne, 1280 ; Salzbourg et Aquilée, 1281 ; Passau et Saint-Hippolyte, en Autriche, 1284 ; Magdebourg, 1286 ; Wurzburg, 1287 ; Salzbourg, 1288 ; Breslau, 1290 ; Salzbourg, Brême, Aschaffembourg, Utrecht, Strigonie, Spalatro, 1291 ; Passau, Saint-Hippolyte, 1293 ; Utrecht, Salzbourg, Strigonie, 1294 ; Grade, 1296 ; Utrecht, 1297 ; Wurzburg, 1298 ; Mayence, 1299¹. Outre les abus qui se reproduiront toujours par suite de la nature humaine et contre lesquels il faudra toujours lutter, on y en trouve quelques-uns qui venaient du long interrègne dans l'empire et de son hostilité antérieure avec l'Église ; mais on y sent en même temps que l'empire et l'Église sont intimement d'accord et que cette union est pour l'une et l'autre la source d'une nouvelle vie. Dans un grand nombre de ces conciles ce sont des ordonnances provinciales ou synodales pour la bonne vie des clercs, la tenue des églises, l'administration des sacrements et les autres devoirs du ministère pastoral.

Le plus remarquable de tous est le concile de Wurzburg, de 1287. Il fut tenu par le cardinal-légat Jean de Tusculum, en présence du roi des Romains, à l'occasion d'une diète qu'il avait assemblée au même lieu, avec les princes et la noblesse de l'empire, afin d'y préparer son voyage de Rome pour son couronnement. A ce concile, qui se tint le 18 mars, assistèrent les archevêques de Mayence, de Cologne, de Salzbourg et de Vienne, en Dauphiné, avec quelques-uns de leurs suffragants et plusieurs abbés. Le légat y publia un règlement en quarante-deux articles, adressé au clergé séculier et régulier de l'Allemagne, de la Bohême, de la Dacie ou Danemark, de la Suède, de la Moravie, de la Pologne, de la Poméranie, de la Prusse, de la Livonie et de la Russie. Voici les abus contre lesquels il prescrit des remèdes et des châtiments.

Quelques ecclésiastiques gardaient peu de

¹ Raynald, ann. 1281, n. 7. — ² Id., ann. 1285, n. 22.

¹ Mansi, *Concil.*, t. 24.

modestie dans leurs habits, fréquentaient les cabarets, jouaient aux dés, entraient chez les religieuses, causaient et jouaient avec elles dans leurs chambres. Ils joutaient aux tournois, ils entretenaient des concubines, ils usurpaient les bénéfices par intrusion frauduleuse ou par violence. Quelques-uns disaient deux messes par jour sans nécessité, mais pour gagner la rétribution¹.

Des évêques négligeaient tellement leurs visites que l'on trouvait des personnes de soixante ans qui n'étaient pas confirmées. Le relâchement était grand chez les moines; quelques abbés et quelques prieurs portaient des habits semblables à ceux des séculiers, et ils permettaient souvent à leurs moines de sortir sans nécessité. On permettait aussi trop légèrement aux religieuses de sortir et de pourvoir en particulier à leur nourriture et à leur vêtement, sous prétexte de la pauvreté de la maison. Les monastères exempts avaient des conservateurs apostoliques de leurs privilèges qui excédaient leur pouvoir et étendaient leur juridiction au préjudice des ordinaires².

Quelques prélats séculiers ou réguliers aliénaient ou engageaient pour longtemps les biens de leurs églises, sous prétexte de dettes supposées. Les patrons ecclésiastiques ou laïques présentaient pour les cures des personnes qui n'étaient pas dans leur vingt-cinquième année, ou n'en présentaient point, pour jouir en attendant des fruits de la cure, ou même empêchaient les collateurs d'y pourvoir. Quelques ecclésiastiques recevaient des bénéfices de la main des laïques, sans collation de l'ordinaire; d'autres ecclésiastiques ou séculiers se mettaient d'eux-mêmes en possession des bénéfices et des biens d'église et s'y maintenaient par violence. Les avoués des églises, institués pour les défendre, les opprimaient et en usurpaient les biens. Ceux qui étaient en guerre avec les avoués en prenaient prétexte de piller les églises dont leurs ennemis avaient la protection; d'autres prenaient les biens d'un chapitre ou d'une autre église pour la dette ou le cautionnement d'un chanoine ou d'un autre particu-

lier du clergé. D'autres pillaient les biens des églises vacantes ou s'en mettaient en possession; d'autres vendaient ou achetaient les fiefs mouvants de l'Église sans le consentement des seigneurs ecclésiastiques. Sous prétexte de réparation des églises les laïques commettaient d'autres laïques pour recevoir les revenus des fabriques sans le consentement des prélats et des chapitres.

Pour bien comprendre certains faits ici mentionnés, il faut savoir que les avoués ou défenseurs des églises étaient souvent de puissants seigneurs, des princes même. Ainsi l'on voit dans la vie de Rodolphe de Habsbourg, même depuis qu'il fut roi, que non-seulement il acceptait, mais qu'il sollicitait pour lui et pour ses fils les titres d'avoué et de feudataire des églises et des abbayes. C'était pour protéger en réalité ces établissements et profiter en même temps des avantages annexés à cet office. D'autres, moins scrupuleux, non-seulement profitaient de ces avantages, mais pillaient encore, loin de protéger. Voici d'autres abus que commettaient les hommes de cette espèce.

Dans les guerres privées, alors si fréquentes, ceux qui s'emparaient des églises et des clochers en faisaient des forteresses, ce qui donnait occasion à leurs ennemis de les ruiner ou de les brûler quand ils s'en rendaient maîtres. La personne des ecclésiastiques n'était pas plus épargnée que leurs biens; ils étaient impunément tués, blessés, mutilés, proscrits, arrêtés, emprisonnés. On ne respectait pas plus les envoyés des évêques, ni même ceux des légats du Saint-Siège; souvent on les arrêtait, on les frappait, on les dépouillait, on leur ôtait leurs lettres, que l'on déchirait. Les grands chemins étaient exposés aux voleurs, et les seigneurs établissaient tous les jours de nouveaux péages sur les passants, quoique ce fût un des articles de l'excommunication que le Pape prononçait tous les ans le jeudi saint. Voici les paroles du concile, articles XXX et XL :

« Quant aux déprédateurs des grands chemins, qui dépouillent ceux qui passent par les voies publiques, les veuves, les pupilles et autres personnes, et leur enlèvent leurs biens de force, voulant réprimer ces violen-

¹ Mansi, t. 24, p. 550, c. 1-7. — ² Can. 27, 18, 19, 39.

ces qui troublent la paix si désirable, outre les peines que leur infligent les saintes lois, nous les soumettons encore au glaive de notre correction, de telle sorte que, tant eux que leurs recéleurs et leurs fauteurs, ils soient frappés de l'anathème par le fait même. Comme tous les ans, le jeudi saint, le souverain Pontife dénonce soumis à l'anathème ceux qui imposent et exigent de nouveaux péages ou augmentent soit les anciens, soit ceux qui ont été accordés, nous ordonnons que, tous les ans le jeudi saint, au son des cloches, à l'extinction des cierges, solennellement et en présence du peuple, les ordinaires des lieux, par eux ou par leurs vicaires, déclarent excommuniés les mêmes individus, qu'ils soient archevêques, évêques, abbés, prélats inférieurs, laïques, séculiers, ou appelés d'un autre nom quelconque, avec obligation à tout le monde de les éviter, comme des excommuniés, jusqu'à l'entière restitution ¹. »

Dans les temps modernes on a vu des peuples se soulever, changer leur gouvernement pour obtenir un droit capital à leurs yeux : c'est qu'on ne leur imposât point de contributions illégales et inconstitutionnelles. On voit ici que tel était le droit commun des peuples et des cités du moyen âge ; droit solennellement reconnu, autorisé, proclamé et sanctionné par l'Église, à tel point que, tous les ans, parmi les plus augustes mystères de la semaine sainte, le Pontife romain en excommunait solennellement les violateurs, fussent-ils princes ou évêques. Se doutent-ils seulement de ces faits ceux des modernes qui crient tant contre les excommunications pontificales du moyen âge ?

Ce qui n'est pas moins remarquable, c'est que le roi des Romains, Rodolphe de Habsbourg, en présence duquel, à la prière duquel peut-être le légat du Pontife romain promulguait de nouveau ces lois et ces peines, en était le formidable exécuteur. Ce qui l'occupait dans ses pérégrinations continuelles à travers les provinces de l'empire, c'était principalement d'abolir les péages illégaux, de pourvoir à la sûreté des routes, en détrui-

sant les châteaux d'où de nobles brigands rançonnaient le voyageur et le peuple ; c'était de défendre le faible contre le fort.

Un jour il passait à cheval dans les rues de Nuremberg ; le peuple attroupé devant une maison lui demande justice et vengeance : un seigneur avait fait violence à la fille de son hôte. Rodolphe s'arrête et attend que quelqu'un prenne la défense de l'accusé. Comme il ne se présente personne, il dit : « C'est ici même, sur cette place, que je le jugerai ! » Tout le monde fut saisi d'épouvante. On savait qu'il affectionnait ce seigneur, celui-là même qui, emporté par son cheval, avait commencé la bataille contre Ottocar ; d'un autre côté on se disait l'un à l'autre que, quelques années auparavant, il avait fait enterrer vif un malfaiteur semblable. Cette fois il se montra moins terrible : le jeune seigneur fut obligé d'épouser aussitôt la fille et de lui assigner une dot de deux cents marcs d'argent ¹.

Dans le concile de Wurzburg le légat demanda au clergé, de la part du Pape, pour le secours de la Terre-Sainte, suivant les uns le quart de tous les revenus pendant quatre ans, suivant d'autres la dime pendant cinq ans, et le roi Rodolphe, qui était présent, demanda la même contribution à tout le peuple de l'empire, du consentement de plusieurs seigneurs. Mais Sigfrid, archevêque de Cologne, Henri, archevêque de Trèves, et Conrad, évêque de Toul, s'opposèrent fortement à la proposition du légat. Suivant les uns ils finirent par accorder la dime pour six ans, d'après le décret du concile de Lyon ; suivant d'autres ils en appelèrent au Pape ou à un concile plus général. Il est possible qu'il n'y eût rien de réglé définitivement ; car, sur les entrefaites, le légat apprit la mort du Pape Honorius IV et retourna promptement à Rome ².

Au commencement de l'année 1289 Rodolphe écrivit au nouveau Pape Nicolas IV pour lui témoigner l'ardent désir de recevoir de sa main la couronne impériale, soit dans le

¹ Luchowski, p. 294. — M. Alb. Argent., l. 106, p. 103. — *Ann. Colm.*, l. 100, p. 11. — ² Mansi, t. 24, p. 943. Hartzheim, *Concil. Germ.*, t. 12, p. 724. Spond., ann. 1287.

¹ Can. 39 et 40.

courant de l'été, soit à l'entrée de l'hiver. Nicolas IV lui envoya l'évêque d'Eugubio pour concerter le tout ensemble ; mais Rodolphe mourut avant d'avoir reçu le titre d'empereur. L'an 1291 il s'efforça de nouveau, à la diète de Francfort, de faire élire pour son successeur à l'empire son fils Albert, duc d'Autriche ; mais plusieurs des électeurs, craignant la puissance et la sévérité du fils, firent échouer les vœux du père. Chagrin de ce refus, Rodolphe vint à Strasbourg se ressérénier au milieu de ses vieux amis. Un jour qu'il jouait aux échecs à côté de sa jeune épouse son médecin remarqua en lui une décroissance subite de forces et crut devoir l'avertir. Aussitôt le vieux monarque dit avec calme : « Allons donc à Spire, près du caveau de mes prédécesseurs. » Il y passa en effet les trois dernières semaines de sa vie. Il mourut le 15 juillet 1291, muni de tous les sacrements de l'Église. Il mourut comme il avait vécu, modèle de force et de résignation, de piété et de vertu ¹.

Le roi Ladislas de Hongrie, troisième du nom, avait terminé, dès l'année précédente, une vie beaucoup moins honorable. Enfant encore il succéda, l'an 1272, à son père Étienne IV. Le Pape saint Grégoire X le prit sous sa protection contre le roi de Bohême et lui adressa les instructions les plus salutaires pour le gouvernement de son royaume ². Sa mère était de la nation scythe des Comans, nation si brutale qu'on ne la croyait pas encore susceptible de Christianisme. Ce fut un malheur pour lui et pour son royaume. Il n'écoula que par intervalles les paternelles remontrances des souverains Pontifes. Entouré de Comans dès ses premières années, il prit leurs mœurs barbares et dissolues et finit par être leur victime.

Pour apaiser les troubles qui furent la suite inévitable de cette conduite insensée le Pape Nicolas envoya, dès l'année 1278, un légat en Hongrie ; c'était Philippe, évêque de Fermo, dans la Marche d'Ancone. Sa légation s'étendait encore à la Pologne, la Dalmatie, la Croatie, la Serbie, la Comanie et les pays voisins. Le roi Ladislas écouta d'abord

ses conseils et publia un édit où il reconnaît que la Hongrie a reçu de l'Église romaine, et non d'ailleurs, tant la lumière de la foi que la dignité royale, en la personne du saint roi Étienne, son aïeul, et déclare qu'il a promis solennellement et par serment de garder et faire garder dans son royaume la foi catholique et la liberté ecclésiastique, d'observer inviolablement les constitutions des rois, ses ancêtres, et les bonnes coutumes du royaume, et d'assister le légat par sa puissance séculière pour contenir les hérétiques et les chasser du royaume.

« De plus, ajoute-t-il, nous avons promis et juré de faire observer les articles suivants, accordés par Uzuc et Tolon, chefs des Comans, au nom de toute la nation, savoir : Tous les Comans de tout sexe, qui ne sont pas encore baptisés, veulent recevoir le baptême et les autres sacrements, croire et observer tout le reste de ce qu'enseigne la sainte Église romaine, renonçant au culte des idoles et à toutes les cérémonies païennes. Ils descendront des montagnes, quitteront leurs tentes et leurs maisons de feutre, demeureront dans des villages et des maisons fixes, et se conformeront en tout aux usages des chrétiens. Ils s'abstiendront entièrement dans notre royaume de toutes violences contre les chrétiens, principalement de meurtre. » Il prie le légat « d'établir des commissaires pour s'informer dans toutes leurs familles de ceux qui auront manqué à ce que dessus, pour les dénoncer au légat et à nous, afin qu'ils reçoivent de lui la peine ecclésiastique et de nous la peine temporelle. Les Comans ont aussi promis de laisser et de restituer, au premier ordre du légat, tous les monastères, les églises et leurs terres, et celles des nobles et autres chrétiens qu'ils ont jusqu'à présent injustement occupées et retenues.

« Nous promettons aussi, continue le roi Ladislas, d'accepter et de faire observer tout ce que le légat jugera à propos d'ordonner pour l'accroissement de la foi, la liberté ecclésiastique et la tranquillité de notre royaume, dans l'assemblée générale qui se tiendra le vingtième jour après la Saint-Jean. Que si nous ne pouvons persuader aux Co-

¹ Luchowski. — ² Raynald, ann. 1272, n. 48 et seqq.

mans d'accomplir tout ce que dessus, nous promettons que, dans la même assemblée, nous indiquerons une campagne pour marcher contre eux en corps d'armée, les y contraindre par force, et leur faire donner des rages qui seront gardés suivant les ordres du légat. » Cet édit du roi Ladislas est daté de Bude, le 23 juin 1279 ¹.

L'assemblée générale, qui devait se tenir trois semaines après la Saint-Jean, est comptée parmi les conciles ; nous en avons les constitutions, publiées par le légat Philippe, de l'avis et du consentement des évêques, des abbés et de tout le clergé séculier et régulier de Hongrie, assemblé en la ville de Bude, au diocèse de Vesprim. Ces constitutions sont datées du jour auquel fut terminé le concile, savoir le 14 septembre 1279.

Les premiers articles règlent la tonsure et les habits des prélats, et il leur est défendu de paraître en public sans rochet. Aucun clerc ne logera dans une maison où l'on vend du vin en détail ou dans laquelle logent des personnes viles ou suspectes. Les prélats et les prêtres s'abstiendront des actions de guerre et de toute sorte de violences, séditions, combats, pillages, incendies. Il leur est toutefois permis d'armer pour leurs églises et pour la patrie, se tenant seulement sur la défensive et sans combattre en personne. Le concile défend les conjurations et les ligues entre ecclésiastiques, et casse toutes promesses et tous serments faits pour ce sujet, sous peine d'excommunication et de privation de bénéfices.

« Les fidèles entendront l'office divin, particulièrement la messe, les dimanches et les fêtes, dans leurs paroisses, et ne les quitteront pas pour aller aux églises de quelques religieux que ce soit. Ils ne recevront point les sacrements d'autres que de leurs curés, sous peine de suspense contre ceux qui les administreraient, sauf les privilèges accordés par le Siège apostolique. Les archidiacres ayant juridiction auront étudié le droit canonique au moins trois ans.

La coutume établie en Hongrie, que les archidiacres reçoivent un marc d'argent pour

permettre d'enterrer ceux qui ont été tués ou empoisonnés, ne s'étendra point à ceux qui sont noyés, ou frappés de la foudre, ou morts par quelque accident semblable. Depuis longtemps règne en Hongrie cet abus que les laïques, sous prétexte de droit de patronage ou autrement, s'emparent des églises, des monastères et des terres qui en dépendent, et s'y logent avec leurs chevaux et les autres bêtes, après avoir détruit les autels et les autres marques du service divin. Ils les fortifient et en font des châteaux où ils portent le butin de leur pillage et répandent le sang humain. « C'est pourquoi nous les admonestons de restituer dans six mois, aux évêques et aux autres à qui il appartient, ces églises, ces monastères et ces terres, avec les fruits qu'ils en ont perçus ; autrement ils seront déclarés excommuniés solennellement par les prélats tant de Hongrie que de Pologne, avec imploration du bras séculier, s'il en est besoin. »

Les juges séculiers prêteront main-forte aux juges ecclésiastiques, et contraindront les rebelles, par saisies de biens et autres voies convenables, à exécuter leurs jugements, à se faire absoudre des excommunications et satisfaire aux causes pour lesquelles ils les ont encourues ; à quoi les juges séculiers seront contraints par censures ecclésiastiques. Les juges ecclésiastiques, de leur côté, assisteront les juges laïques de leurs armes spirituelles, quand ils en seront requis, et frapperont de censures ceux qui n'obéiront pas à leurs sentences. Défense à qui que ce soit, et au roi même, d'empêcher le cours des appellations au Saint-Siège ou aux autres tribunaux ecclésiastiques, sous peine au roi d'être interdit de l'entrée de l'église jusqu'à ce qu'il ait levé l'empêchement, et aux autres d'excommunication par le seul fait, s'ils ne se désistent dans trois jours. « Nous déclarons que, par la piété des anciens rois et des autres seigneurs, et les privilèges qu'ils ont accordés, les églises et les personnes ecclésiastiques sont exemptes de corvées, collectes et autres charges de laïques, des tributs ni péages pour le transport des denrées ; c'est pourquoi nous défendons que, dans le royaume de Hongrie et autres pays de notre légation,

¹ Raynald, ann. 1279, n. 30 et seqq.

on fasse de telles exactions, sous peine d'interdiction de l'entrée de l'église à faute de restituer dans trois jours ce qui aura été ainsi exigé. »

Après quelques règlements pour les réguliers le légat ajoute : « Nous avons appris et vu nous-même qu'en Hongrie, et dans les autres pays de notre légation, les ecclésiastiques, tant séculiers que réguliers, et souvent, ce qui est encore pis, les prélats même, n'observent ni ne font observer les censures de l'Église, induisent le peuple à les mépriser par leur négligence et leur mauvais exemple ; d'où il arrive que les clercs sont impunément emprisonnés, frappés, mutilés et tués, les prélats dépouillés de leurs biens et de leurs droits, les églises pillées et profanées, l'humanité et la liberté ecclésiastique méprisées et la discipline anéantie. C'est pourquoi, à l'instante prière de tous les prélats assemblés en ce concile, nous ordonnons à tous les prélats et les clercs, même aux exempts, d'observer inviolablement toutes les sentences d'excommunication, de suspension et d'interdit prononcées par le juge ou par les canons, et de les faire observer de même ; le tout sous peine d'excommunication contre les personnes et d'interdit contre les communautés ¹. »

Mais, pendant qu'on tenait ce concile et qu'on y prenait les meilleurs moyens qu'on trouvât pour réprimer les désordres et réformer les abus, le roi Ladislas, par un emportement de jeunesse et par de mauvais conseils, crut que cette assemblée lui faisait injure, et commanda, sous de grosses peines, au juge et aux bourgeois de Bude de chasser les prélats de la ville, de ne point permettre qu'il y en entrât, et d'empêcher de leur fournir des vivres, pour leur argent, à eux et à leurs domestiques. En même temps il appela des ordonnances du légat, refusant de lui obéir et en détournant les autres, même par punition, sans compter pour rien ses promesses ni ses serments. La cause de cette conduite si irrégulière de Ladislas était son attachement pour les Comans, auxquels il était livré ; il entretenait même plusieurs concubines de cette nation, et ce fut peut-

être la cause de son emportement ; car le quarante-septième canon ordonne aux prêtres d'empêcher que les laïques n'entretiennent publiquement des concubines ; les complices qui ne se corrigent pas après admonition sont interdits de l'entrée de l'église. S'ils s'obstinent dans le mal l'évêque diocésain procédera contre eux avec plus de rigueur.

Le Pape Nicolas III, ayant appris la rechute du roi Ladislas, fit, en bon père et pasteur, tous ses efforts pour le relever. Il écrivit au roi Charles de Sicile, dont Ladislas avait épousé la fille, et à Rodolphe, roi des Romains, d'agir auprès de lui, par leurs ambassadeurs, pour le ramener de ses égarements. Il écrivit à la reine, son épouse, aux évêques et aux seigneurs hongrois ; il exhorta le légat Philippe à ne point se décourager, à continuer d'agir vigoureusement pour la défense de la religion. Enfin il écrivit au roi Ladislas une grande lettre capable de le toucher s'il eût eu de l'honneur ou de la conscience. Il lui dit en substance : « C'est pour satisfaire à notre devoir et pour remédier aux désordres de votre royaume que, ne pouvant y aller nous-même, comme nous aurions désiré, nous vous avons envoyé le légat Philippe. On nous a dit que vous craigniez son entrée dans votre royaume et que vous vouliez l'empêcher, comme si l'Église romaine eût prétendu nuire à vos droits et à votre dignité ; mais nous avons eu la consolation d'apprendre que, après l'entrée du légat, vous avez déféré à ses salutaires exhortations, et avez juré sur l'autel, en touchant les Évangiles, de conserver la liberté ecclésiastique et de chasser les hérétiques de votre royaume. » Le Pape ajoute ce que le roi avait promis touchant les Comans, comme nous avons vu dans son édit ; puis il continue :

« Lorsque nous nous attendions que vous demeureriez ferme dans cette résolution salutaire, nous avons vu avec douleur que vous n'aviez point exécuté ce que vous aviez promis et juré tant de fois ; en quoi vous avez reconnu que vous aviez grièvement péché, et que vous étiez retombé dans l'excommunication et votre royaume dans l'interdit. Vous avez renouvelé le même serment et renoncé à toute appellation, exception et opposi-

¹ Mansi, t. 24, p. 270 et seqq.

tion ; mais vous n'avez pas mieux observé cette promesse ; vous avez encore eu recours à l'appellation et secoué l'obéissance du légat. » Le Saint-Père lui représente ensuite la grandeur de son égarement, la rigueur du jugement de Jésus-Christ, où les appellations n'auront point de lieu ; il lui déclare qu'il emploiera pour le corriger les moyens spirituels et temporels, et qu'il s'assure que les prélats, les seigneurs et le peuple de son royaume s'élèveront contre lui, pour l'intérêt de la gloire de Dieu. La lettre est du 9 décembre 1279¹.

En vérité, ce Pape, ce père des chrétiens, qui, pour ramener au bon sens un roi écervelé, écrit à son épouse, écrit aux prélats et aux seigneurs de son royaume, écrit aux rois ses voisins et ses amis, lui écrit à lui-même avec une tendresse paternelle ; en vérité cela nous paraît beau, l'Europe ainsi constituée nous paraît belle ; le monde profane, ancien ou moderne, n'offre rien qui en approche.

Le roi Ladislas paraît y avoir eu quelque égard ; au moins voyons-nous que, l'année suivante, il regretta d'avoir dissipé le concile de Bude, et, pour réparation, il donna aux légats, stipulant au nom des pauvres, cent marcs d'argent de revenu annuel, à l'effet d'entretenir un hôpital qu'il devait fonder dans son royaume. La lettre est du 18 août 1280. En même temps il en donna une autre pour accepter toutes les constitutions émanées du Saint-Siège concernant les hérétiques et les faire observer dans son royaume² ; mais, toujours inconstant, il retomba bientôt dans tous ses désordres, et quitta sa femme pour s'abandonner à des prostituées de la nation des Comans. Le légat Philippe le frappa d'anathème. Le roi libertin s'emporta jusqu'à le menacer de mort et le chassa du royaume ; mais les principaux de la nation, animés d'un juste zèle, arrêtaient le roi lui-même, chassèrent toutes ses concubines et l'enfermèrent dans une forteresse avec la reine, pour qu'il s'accoutumât aux lois du mariage et donnât un légitime héritier à la Hongrie³. C'était l'an 1281.

L'année suivante, comme le roi semblait

revenu à de meilleurs sentiments, le Pape Martin IV lui écrit pour l'y affermir. Il lui représente les bienfaits de Dieu à son égard ; tout récemment il avait failli être privé de son royaume ; Dieu le lui avait conservé d'une manière inattendue. Il devait se rappeler de quels pieux ancêtres il était issu. Il n'avait qu'à se bien conduire et rien ne serait diminué de la dignité de sa couronne, malgré les fausses lettres de ses ministres. Ladislas profita pour le moment des remontrances du Pontife ; car, la même année 1282, il remporta une victoire en quelque sorte miraculeuse sur Oldamir, chef des Comans, qui croyait s'emparer de la Hongrie à raison de la mauvaise conduite de son roi⁴. Mais cette conversion de Ladislas ne dura guère ; aussi les Comans revinrent-ils, en 1285, avec une multitude de Tartares, qui ravagèrent la Hongrie, dont le roi n'osait tenir la campagne. Les Barbares furent châtiés à leur tour par la peste⁵.

Ladislas, loin de se corriger, relégué dans une prison la reine sa femme, fille de Charles I^{er}, roi de Sicile, et se livra plus qu'à jamais aux Comans, aux Sarrasins et aux Tartares, dont il embrassa les mœurs, et, peu s'en fallut, la religion. Le Pape Honorius IV lui écrivit, en 1287, une lettre pressante pour le ramener de ses égarements, lui faire reprendre son épouse, se séparer des infidèles et mener une vie digne de ses saints et glorieux ancêtres, sinon l'archevêque de Strigonie aurait ordre de prêcher la guerre sainte, tant contre lui que contre les païens auxquels il s'était associé⁶. L'année suivante Nicolas IV fit effectivement annoncer la croisade contre Ladislas et les infidèles, et il écrivit dans ce sens aux magnats de Hongrie, de Pologne, d'Esclavonie, au duc d'Autriche, à Wenceslas de Bohême et à Rodolphe, roi des Romains⁷. L'an 1290 Ladislas mit le comble à ses crimes en faisant tuer par trahison son propre frère André. Ce fut la dernière année de sa triste vie ; car le 19 juillet, il fut assassiné par ces mêmes Comans auxquels il s'était livré⁸.

¹ Raynald, ann. 1279, n. 34 et seqq. — ² Id., ann. 1280, n. 8-10. — ³ Id., ann. 1281, n. 30.

⁴ Raynald, ann. 1282, n. 36-38. — ⁵ Id., ann. 1285, n. 73. — ⁶ Id., ann. 1287, n. 1-3. — ⁷ Id., ann. 1288, n. 24. — ⁸ Id., ann. 1290, n. 38-41.

Comme il ne laissait point d'enfants il se trouva trois prétendants au royaume de Hongrie : Charles-Martel, fils de sa sœur Marie et de Charles II, roi de Sicile ; Rodolphe, roi des Romains, qui prétendait que la Hongrie était un fief de l'Empire ; André le Vénitien, qui était fils d'Étienne, fils posthume d'André II, surnommé le Hiérosolymitain, mort en 1233, et de la fille du marquis d'Este. Étienne s'établit à Venise, où il épousa la fille d'un Morosini, et il y mourut, laissant son fils André, qui, par les secours de ses oncles, riches Vénitiens, vint s'établir en Hongrie du vivant de Ladislas et en fut couronné roi incontinent après sa mort, et, tant de gré que de force, se rendit maître de la plus grande partie du royaume.

Le Pape Nicolas IV avait destiné pour légat en Hongrie, du vivant de Ladislas, Bienvenu, évêque d'Eugubio, et lui avait fait expédier ses lettres ; mais, ayant appris la mort de ce prince, il en ajouta une pour le roi des Romains, Rodolphe, où il témoigne la crainte qu'il a que ce royaume ne soit troublé par les Tartares, les Sarrasins, les païens et les hérétiques dont il est rempli, au grand préjudice de la religion. C'est pourquoi il prie Rodolphe d'accorder sa protection au légat. La lettre est du 9 septembre¹.

Au commencement de l'année suivante il y envoya Jean, évêque d'Iési, pour s'informer des circonstances de la mort du roi Ladislas, savoir s'il s'était repenti de ses crimes et s'il était mort en vrai chrétien. De plus il avait ordre de déclarer au roi Rodolphe et à son fils Albert, duc d'Autriche, que le royaume de Hongrie relevait du Pape et de l'Église romaine, avec protestation que personne, de quelque dignité ou condition qu'il fût, n'entreprît de s'y attribuer aucun droit ou d'y causer aucun dommage. La lettre est du 12 janvier 1291. C'est que Rodolphe avait investi son fils Albert de ce royaume comme d'un fief dévolu à l'Empire.

Le troisième concurrent, ainsi que nous l'avons vu, était le prince Charles-Martel, âgé de dix-huit ans. Son père, Charles II,

roi de Sicile, le fit couronner solennellement à Naples par le légat du Pape, en présence d'un grand nombre de prélats, le jour de la Nativité de Notre-Dame, 8 septembre 1290, comme héritier par sa mère du royaume de Hongrie. L'année suivante (1291) Charles-Martel épousa Clémence, fille de Rodolphe, roi des Romains, ce qui réunit les deux concurrences pour le trône de Hongrie. Cependant Charles-Martel n'en prit point possession et mourut à Naples l'an 1293, à l'âge de vingt-trois ans, laissant un fils en bas âge, nommé Charles-Robert, ou, par abréviation, Charobert, qui devint, l'an 1300, roi effectif de Hongrie et eut un règne très-florissant¹.

Vers le milieu du treizième siècle les païens de la Prusse se soulevèrent une dernière fois et ravagèrent les terres de ceux qui étaient déjà chrétiens ; mais les chevaliers Teutoniques de Sainte-Marie les soumirent d'une manière définitive. Cet ordre religieux et militaire avait reçu en donation du duc Conrad de Mazovie le pays de Culm ; les Papes et les empereurs lui avaient concédé généralement tous les pays dont il ferait la conquête en défendant la chrétienté contre les infidèles. La soumission définitive des païens de la Prusse fut un bonheur pour eux sous plus d'un rapport. Divisés en peuplades isolées les unes des autres, jamais ils ne seraient devenus un peuple indépendant et subsistant par lui-même ; ils eussent été une proie facile pour les Tartares et les Russes ; plongés dans une idolâtrie sombre et cruelle, qui demandait des victimes humaines, jamais ils ne seraient devenus une nation civilisée. Soumis aux chevaliers Teutoniques, ceux qui se convertissaient au Christianisme récupéraient leurs biens et leur liberté, se voyaient naturalisés dans la grande famille des chrétiens, avaient dès lors les mêmes églises, les mêmes prêtres, les mêmes évêques, le même Pape que leurs maîtres, les chevaliers de Sainte-Marie. Ceux-ci d'ailleurs leur rendirent des services qu'ils n'auraient pu se rendre eux-mêmes. Un modèle en ce genre est frère

¹ Raynald, ann. 1290, n. 45 et seqq.

¹ Art de vérifier les dates.

Meinhard, chevalier-maître de la Prusse.

Le pays traversé par la Vistule et la Nogat avant de se jeter à la mer, était envahi par des marais et des fondrières qui le rendaient stérile et malsain. Ces marécages étaient entretenus par les débordements irréguliers et impétueux des deux rivières. Frère Meinhard entreprit d'y porter remède. Pour cela il fallait, sur une longueur de plusieurs lieues, souvent à travers des marais sans fond, encaisser les deux rivières dans des digues infranchissables et éternelles. C'était une œuvre gigantesque. Frère Meinhard l'entreprit en 1288. Chaque jour, six années durant, des milliers d'hommes et des milliers de chariots y travaillèrent sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin, l'an 1294, cette immense entreprise se vit heureusement terminée. Les digues de frère Meinhard subsistent encore. Pour peupler et cultiver cette terre conquise sur les eaux il promit une exemption complète de tous services et de toutes redevances pendant cinq ans à tous ceux qui viendraient s'y établir. Les Allemands y vinrent en foule, et par leur industrie transformèrent ces marécages en un nouveau paradis terrestre, et aujourd'hui encore la Prusse doit la plus belle et la plus fertile de ses contrées à un moine catholique du treizième siècle, frère Meinhard, de l'hôpital Sainte-Marie, qui était en même temps un habile et intrépide guerrier¹.

Les évêques déployaient le même zèle pour la prospérité du pays, particulièrement pour le cultiver et repeupler les parties qui avaient été ravagées et demeuraient désertes. Parmi eux se distinguait Henri II, évêque d'Ermeland ou Warmie, dont le diocèse avait incroyablement souffert par les incursions des païens et des néophytes de Prusse pendant leurs rechutes, à tel point que, dans plus d'un canton, sur une étendue de plusieurs lieues, on n'apercevait aucune trace de la main de l'homme. L'évêque appela donc de nouveaux habitants, les favorisa de toutes manières par des concessions de terrains, des exemptions et des privilèges². Les évêques fondèrent de plus des églises, des

chapitres de chanoines dans leurs cathédrales, qui furent les premières écoles de la Prusse.

Non content de pourvoir à la culture et à la prospérité du pays au dedans, frère Meinhard pourvut encore à sa sûreté au dehors. Pour cet effet il bâtit des forteresses sur les frontières, entre autres Tilsit, contre les incursions des Samaïtes et des païens de Lithuanie, qui continueront encore longtemps à infester les chrétiens du voisinage, particulièrement la Pologne. En 1294 frère Louis de Libenzell soumit les Samaïtes, après avoir, par un hardi coup de main, surpris et ruiné le grand temple de leurs idoles, qui était en même temps leur principale forteresse. Les ayant abattus par sa valeur, il sut les gagner par sa vie exemplaire et la sagesse de son administration³. Quant aux païens de Lithuanie, les frères Teutoniques eurent encore longtemps à repousser leurs incursions.

En Suède, le roi Waldemar I^{er}, de mœurs peu chastes, conçut de la jalousie contre ses trois frères, particulièrement contre Magnus, qui était l'ainé. La guerre ayant éclaté entre eux, Magnus battit plusieurs fois Waldemar et enfin le fit prisonnier. Waldemar lui demanda la vie. Magnus lui accorda de plus le royaume de Gothland, ne se réservant que la Suède, dont il fut couronné roi par Folcon, archevêque d'Upsal, le jour de la Pentecôte 1277⁴.

L'an 1281 le roi Magnus demanda au Pape Martin IV, qui le lui accorda, de pouvoir choisir un confesseur avec pouvoir d'absoudre de tous les péchés et de commuer tous les vœux, excepté celui de la continence et du pèlerinage de Jérusalem⁵. L'an 1284 le même roi demanda au même Pape le privilège de faire suivre le rite romain dans sa chapelle royale, ce que le Pape lui accorda volontiers par une lettre du 1^{er} mars, tant pour lui que pour ses héritiers. Il accorda de plus, en sa considération, une dispense à la princesse Hélène, sa parente, pour épouser un seigneur nommé Ulphon, son parent au quatrième degré; le motif de

¹ Voigt, *Hist. de Prusse*, t. 4, p. 33 et seqq. — ² Id., *ibid.*, p. 36.

³ Id., *ibid.*, p. 95. — ⁴ Joann. Magnus, *Hist. Goth.*, l. 19, c. 22; l. 20, c. 1. — ⁵ Raynald, ann. 1281 n. 24.

cette dispense était que ce mariage réconciliait des familles puissantes jusqu'alors divisées. Et de fait, Ulphon aida efficacement le roi Magnus à chasser de Suède les Danois, que son frère Waldemar y avait appelés et qui fut obligé de s'enfuir avec eux. La guerre se termina par la paix entre les rois Magnus de Suède et Éric de Danemark. Pour cimenter la paix plus étroitement, Birger, fils et héritier de Magnus, épousa Marguerite, fille d'Éric, et le Pape Martin IV donna la dispense de parenté¹. L'an 1285 les prélats et les seigneurs de Suède, considérant que le prince Waldemar, après avoir librement renoncé au royaume, y semait encore le trouble; que, quittant son épouse légitime, il vivait scandaleusement avec des femmes de mauvaise vie, demandèrent par écrit au roi Magnus de le faire garder convenablement jusqu'à ce qu'il vînt à se corriger. A la tête de ces états du royaume étaient l'évêque de Lincoping, duc de Finlande, et l'archevêque élu d'Upsal. Le roi Magnus, ayant reçu cette demande de la diète, ne crut point devoir enfermer son frère aussitôt, mais attendre encore trois ans qu'il se corrigeât².

Le roi Magnus mourut chrétiennement le 18 décembre 1290; homme de grandes vertus et très-digne de mémoire, dit une ancienne chronique. Il fut enterré, suivant ses désirs, dans l'église des Franciscains de Stockholm. Il avait offert à Dieu une de ses filles dans l'ordre de Sainte-Claire. Il n'était guère de monastère ou d'église dans son royaume auxquels il n'eût fait quelque libéralité. Il aimait que l'Église fût libre et ambitionnait que le clergé de ses États fût plus heureux qu'aucun autre. Il eut cependant un différend avec saint Brynolphe, évêque de Scare; mais, ayant constaté sa sainteté par beaucoup de preuves, il se prosterna à ses genoux et lui demanda pardon. Son fils Birger lui succéda. Comme il n'avait que onze ans, son père lui avait donné pour tuteur Turgill, grand-échanson du royaume. L'an 1293 Turgill et son royal pupille marchèrent contre les païens de la Dalécarlie, incorporè-

rent leur province à la Suède et les amenèrent eux-mêmes au Christianisme¹.

L'Angleterre, sous le règne d'Édouard I^{er}, de 1272 à 1307, fut tranquille; elle s'agrandit même notablement. Le pays de Galles fut réuni au royaume en 1284 et cessa d'avoir des princes particuliers; seulement le fils aîné du roi anglais fut appelé dès lors prince de Galles. De plus, la postérité des derniers rois d'Écosse s'étant complètement éteinte en 1290, Édouard profita de l'occasion pour rendre plus effective sa suzeraineté sur l'Écosse, qui dès lors parut comme un fief de l'Angleterre. Un de ses premiers actes comme suzerain réel fut de se prononcer entre une dizaine de prétendants à la couronne écossaise. Il décida pour Jean Balliol, comme descendant de la sœur aînée d'un des derniers rois².

Robert de Kilwarbi, archevêque de Cantorbéry, ayant été fait cardinal-évêque de Porto par le Pape Nicolas III, l'an 1278, les moines de Cantorbéry élurent, pour lui succéder, Robert Burnel, évêque de Bath et chancelier du roi; mais le Pape cassa la postulation et donna l'archevêché de Cantorbéry à Jean Peccam, de l'ordre des Frères mineurs. Il était de la province de Sussex, d'une naissance obscure, et avait étudié premièrement à Oxford, puis à Paris, où il avait été fait docteur et avait enseigné la théologie. Il fut ensuite provincial de son ordre en Angleterre, puis maître du palais en cour de Rome. Il était fort zélé pour son ordre, faisait bien des vers pour le temps, avait le geste et l'expression nobles, l'esprit doux et le cœur libéral. Le Pape le sacra lui-même, et il ne revint en Angleterre que l'année suivante³. Il garda le siège de Cantorbéry treize ans et six mois.

Le 30 juillet 1279 il tint un concile à Reding, petite ville sur la Tamise, où il convoqua tous ses suffragants, et renouvela les constitutions du concile de Latran de 1215 et de celui de Londres, tenu en 1268 par le légat Ottobon, contre la pluralité des bénéfices à charge d'âmes. Le concile de Reding or-

¹ Magnus, apud Raynald., ann. 1284, n. 22-24. — ² Raynald, ann. 1285, n. 74.

¹ Id., ann. 1290, n. 45-47, avec la note de Mansi. — ² Lingard, t. 3. — ³ Wadding, 1279, n. 14. Fleury, l. 1278, n. 17.

donne aussi l'exécution du décret rendu par Grégoire X au concile de Lyon, portant défense de donner en commende des cures, sinon à certaines conditions. Il ordonne aux curés de publier dans leurs églises onze cas d'excommunication de plein droit, dont le septième est contre ceux qui n'exécutent pas l'ordre du roi d'arrêter les excommuniés. Il ordonne de réserver pour le baptême solennel les enfants nés dans les huit jours avant Pâques et avant la Pentecôte.

Dans ce concile fut aussi dressé pour les religieuses un règlement qui leur ordonne de chanter l'office entier, sans en rien retrancher, et prescrit la manière de faire ou de recevoir leurs visites; car ces religieuses ne gardaient pas une clôture exacte; elles sortaient quelquefois pour voir leurs parents ou pour des affaires que l'on jugeait nécessaires. Le parloir où elles recevaient les visites était une salle sans séparation et sans grille, où elles ne venaient qu'accompagnées, et dont il leur était défendu de passer la porte. Elles mangeaient quelquefois au dedans de leur clôture avec des personnes du dehors, ce que le concile leur défend, aussi bien que de se faire appeler dames. Il ne leur permet d'autres religieux pour confesseurs que des Frères prêcheurs ou des Frères mineurs¹.

Dans ce concile encore l'archevêque de Cantorbéry donna au chancelier, aux maîtres et écoliers de l'université d'Oxford, une déclaration par laquelle il les prend sous sa protection, confirme leurs privilèges et ratifie les censures prononcées par le chancelier, et cela du consentement unanime de tous les évêques. Enfin, au parlement de la Saint-Michel, l'archevêque reconnut que les ordonnances du concile de Reding ne portaient aucun préjudice au roi, à ses héritiers ni à son royaume d'Angleterre².

L'année 1281 le même archevêque tint un concile à Lambeth, sur la Tamise, un peu au-dessous de Londres, où il renouvela les décrets du dernier concile de Lyon, mal observés en Angleterre, les constitutions du légat Ottobon, faites au concile de Londres

en 1268, et celles du concile de Lambeth, tenu par l'archevêque Boniface; à quoi Jean Peccam ajoute ce qu'il juge nécessaire.

Ses constitutions commencent par une instruction sur les sacrements, où l'on ordonne de sonner les cloches à l'élévation de l'hostie, afin que ceux qui ne peuvent pas assister tous les jours à la messe se mettent à genoux, soit aux champs, soit à la maison, pour gagner les indulgences accordées par plusieurs évêques. Les prélats, en donnant la communion, avertiront que ce que l'on présente ensuite dans une coupe n'est que du vin, pour faire avaler plus aisément le précieux corps; car dans les moindres églises il n'est permis qu'aux célébrants de prendre le précieux sang; paroles qui donnent à conclure que la communion sous les deux espèces n'était pas encore entièrement hors d'usage. Aucun catholique ne doit croire qu'en vertu de l'intention une messe dite dévotement soit aussi utile que mille messes dites avec pareille dévotion. On rapporte ici la forme du baptême en anglais et en français, parce que l'une et l'autre langue avaient cours en Angleterre, et l'on ordonne, en cas de doute, de baptiser sous condition. On n'admettra à la communion personne qui n'ait été confirmé.

Défense de donner cinq ordres à la fois, c'est-à-dire les quatre mineurs avec un des ordres sacrés. On instruira les ordinands, en langue vulgaire, de la vertu et des fonctions des Ordres. Défense aux privilégiés d'entendre les confessions sans permission de l'évêque, à moins que leurs privilèges ne les exemptent expressément de sa juridiction. Pour les péchés énormes et scandaleux on imposera la pénitence solennelle, selon les canons. On observera l'ancien règlement qu'en chaque doyenné il y ait un prêtre destiné à ouïr les confessions des curés, des vicaires et des autres prêtres et ministres de l'Église, sans empêcher d'aller à d'autres pénitenciers communs. Chaque curé expliquera au peuple, quatre fois l'année, en langue vulgaire, les quatre articles de foi, les dix commandements du Décalogue, les sept œuvres de miséricorde, les sept péchés capitaux, les sept vertus principales et les sept

¹ Labbe, t. 11, p. 1062 et 1068. Mansi, t. 24, p. 257 et seqq. — ² Mansi, t. 24, p. 267-270.

sacrements. C'est à peu près ce que nous appelons le catéchisme.

Il y a quelques règlements contre les fraudes odieuses, comme de feindre, sur une fausse procuration, de défendre le titulaire d'un bénéfice absent et de le lui faire perdre à son insu. Défense aux religieuses de demeurer hors du monastère, même chez leurs parents, plus de trois jours pour récréation et plus de six jours pour affaires. Elles sont déclarées professes dès qu'elles ont demeuré après l'an volontairement dans le couvent, et les religieux de même. On condamne de nouveau la pluralité des bénéfices, surtout sans dispense, abus très-commun en Angleterre. Ces constitutions sont datées du vendredi dixième jour d'octobre 1281, qui fut le dernier jour du concile¹.

Peu de temps après l'archevêque écrivit au roi Édouard la lettre suivante : « Le Seigneur nous commande d'honorer la majesté royale, et nous y sommes obligés d'ailleurs par d'innombrables bienfaits ; mais, parce qu'il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, aucune constitution humaine ne peut nous obliger à violer les lois établies par l'autorité divine. Or il y a depuis longtemps une triste division entre les rois et les seigneurs d'Angleterre d'une part, les évêques et le clergé de l'autre, à cause de l'oppression que souffre l'Église. C'est pourquoi nous supplions Votre Majesté d'y mettre fin ; ce qu'elle ne peut faire qu'en se soumettant aux trois sortes de lois dans lesquelles consiste la souveraine autorité, savoir : les décrets des Papes, les ordonnances des conciles et les décisions des Pères ; car les canons sont tirés de ces trois sources, ainsi que les droits de votre couronne, qui doivent être subordonnés à la couronne du Christ. Le diadème et les bijoux de son épouse sont toutes les libertés ecclésiastiques, lui-même se représentant par le prophète comme l'époux orné de sa couronne et elle comme l'épouse ornée de ses bijoux.

« Or Celui qui a donné l'autorité aux décrets des souverains Pontifes, c'est le souverain Maître de tous et de toutes choses, quand

il a dit à Pierre : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel. » Car le souverain Pontife lie, non par des liens corporels, mais spirituels, au moins par les saintes lois auxquelles tous les hommes sont tenus d'obéir, le même Seigneur disant par Moïse au Deutéronome : « Si quelqu'un, par orgueil, n'obéit point au commandement du Pontife qui servira dans ce temps le Seigneur son Dieu, ni au décret du juge, cet homme mourra. » La majesté royale n'est pas exempte de cette obéissance, elle y est même tenue plus étroitement que les autres laïques inférieurs. L'Écriture ajoute en effet : « Lorsque le roi se sera assis sur le trône de son royaume, il se transcrira une copie de cette loi dans un volume, après en avoir reçu un exemplaire des prêtres de la tribu de Lévi, et il le lira tous les jours de sa vie, afin qu'il apprenne à craindre le Seigneur son Dieu et à garder ses paroles et ses cérémonies ordonnées dans sa loi, et qu'il règne longtemps, lui et son fils. » Le roi est donc tenu, d'après le commandement exprès de la loi, d'obéir au souverain Pontife ; que s'il ne le fait pas, il peut craindre, comme la loi l'insinue, que son règne ne soit abrégé. Enfin le Sauveur lui-même dit, dans saint Luc, aux disciples assemblés : « Qui vous écoute m'écoute et qui vous méprise me méprise. » Ce que le bienheureux Denys expliquant, il dit qu'il faut obéir aux hiérarques, dans ce qu'ils font hiérarchiquement, comme étant mus de Dieu. Il faut donc, nonobstant aucune coutume, obéir aux règlements canoniques imposés hiérarchiquement, c'est-à-dire par la sainte délibération des prélats.

« Un ennemi de l'Église dira peut-être qu'il n'appartient pas au souverain Pontife d'imposer à un prince séculier le joug de ses lois et de ses canons ; mais nous soutenons le contraire avec l'Église universelle et tous les saints et savants du monde. Si à ce différend l'on cherche un remède, le Seigneur nous l'apprend dans le même endroit du Deutéronome quand il dit : « Si vous voyez chez vous un jugement difficile et ambigu, et que vous voyiez les sentences des juges varier entre vos portes, levez-vous et montez au lieu qu'aura choisi le Seigneur votre Dieu,

¹ Labbe, t. 11, p. 1156 et seqq. Mansi, t. 23, p. 403.
— ² Isaïe, 61.

et vous viendrez aux prêtres de la race de Lévi et au juge qui sera en ce temps ; ce sont ceux que vous interrogerez, et ils vous feront connaître la vérité du jugement, et vous ferez tout ce que vous diront ceux qui président au lieu que le Seigneur aura choisi, et ce qu'ils vous enseigneront suivant sa loi¹. » Donc c'est au souverain Pontife qu'il appartient de terminer toute controverse qui ne peut être terminée par les juges inférieurs.

Quelle est l'autorité de l'Eglise assemblée en concile, on le voit par saint Matthieu, où le Seigneur dit : « Là où il y a deux ou trois assemblés en mon nom, je suis au milieu d'eux. » Et encore : « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, qu'il vous soit comme un païen et un publicain. » Ceux donc qui n'obéissent pas à l'Eglise assemblée en concile doivent être censés hérétiques. Pareillement, de quelle autorité est la très-pure doctrine des saints Pères, cela se voit par le témoignage du Sauveur, disant en saint Matthieu : « Ce n'est pas vous qui parlez, mais l'Esprit de votre Père qui parle en vous. » Résister aux définitions des saints Pères est donc la même chose que de résister aux oracles de l'Esprit-Saint.

« Ce que considérant, les empereurs catholiques ont subordonné toutes leurs lois aux sacrés canons, pour n'être pas réputés schismatiques ni hérétiques. Comme donc une partie notable de l'empire vous appartient, très-excellent roi, vous êtes aussi tenu à soumettre vos lois aux canons et à abolir celles qui leur sont contraires. Constantin, roi d'Angleterre et empereur de tout l'univers, a octroyé tout ce que nous demandons, et il a spécialement décrété que les personnes des clercs seraient jugées par les seuls prélats de l'Eglise. Le roi Wigred de Kent accorda la même chose, en confirmant que les canons doivent être gardés, comme il paraît par le concile que célébra l'archevêque Britwald l'an 794. Le roi Canut, dans ses lois écrites, a défini le même touchant les personnes ecclésiastiques. Saint Édouard, avant d'être élevé sur le trône d'Angleterre, jura d'observer inviolablement les lois du roi

Canut. De même le roi Guillaume, à qui saint Édouard conféra le royaume, accorda que l'on observerait les lois du saint, savoir : « Si quelqu'un enfreint la paix de l'Eglise, justice en sera faite par les évêques, et non par les justiciers du roi, si ce n'est à raison de l'impuissance ou de la négligence de l'évêque. » Le même roi décréta encore plusieurs autres ordonnances très-saintes, lesquelles, si on les observait, contribueraient à la gloire du Seigneur et au mérite du roi devant Dieu.

« Nous croyons aussi, quant aux libertés que nous demandons, que l'Eglise de cette île en a été en possession sous trois époques de rois de langue diverse, savoir : sous les rois bretons, comme on le voit par la partie de cette Eglise qui survit encore dans le pays de Galles, où l'on n'a point appris à regimber contre cette sorte de lois ; sous les rois anglais, tels que Canut et Hardi Canut, mais principalement et indubitablement au temps de saint Édouard ; enfin sous le premier roi normand, Guillaume le Conquérant. Car nous croyons que les oppressions dont nous nous plaignons ont commencé sous Henri I^{er}, mais principalement sous Henri II, lorsqu'il voulut que les articles de ses griefs fussent confirmés par le consentement du saint archevêque Thomas et des autres pontifes d'Angleterre ; à quoi Thomas n'ayant pas voulu consentir, il souffrit l'exil et ensuite le martyre. Or, si ce qui fait le martyre ce n'est pas la peine, mais la cause, ils sont donc illicites et condamnables ces articles qui ont été cause de sa mort parce qu'il n'a pas voulu y consentir. Or les injustices qu'on lui a faites se renouvellent autant de fois que le clergé ou l'Eglise sont opprimés contre les canons qu'il a voulu qui fussent observés.

« Nous sommes forcé, par crainte de conscience, de vous écrire ces choses ; comme nous voulons répondre au terrible jugement, nous vous supplions donc humblement de daigner prêter l'oreille à nos exhortations, d'autant que vous êtes tenu par votre serment à extirper de votre royaume les mauvaises coutumes et que vous ne pouvez être obligé par aucun serment à ce qui est contraire à la liberté ecclésiastique. Par surabondance,

¹ Deutéron., 17.

nous vous absolvons de tout serment qui pourrait exciter votre conscience contre l'Église d'une manière quelconque, et nous sommes fermement persuadé que vous ne pouvez pourvoir ni au salut de votre âme, ni à la stabilité de votre royaume, si vous ne daignez exaucer notre exhortation, pour laquelle ont travaillé avec une si grande anxiété tant de saints Pères, et le pénultième, le seigneur Boniface, de sainte mémoire, l'illustre oncle de votre mère. Nous croyons que la bonté de votre cœur y est portée naturellement, si elle n'est déçue par les suggestions des impies. Que s'ils le font, nous prions le Très-Haut de les punir de telle sorte dans le temps que leurs âmes soient sauvées. » Cette lettre si remarquable est du 2 novembre 1281¹.

C'était une des années de guerres ou de dissensions entre les Gallois et les Anglais. La difficulté entre les deux peuples était assez naturelle : les Gallois voulaient conserver une indépendance réelle sous la suzeraineté nominale de l'Angleterre ; les Anglais voulaient une suzeraineté plus que réelle, avec une indépendance tout au plus nominale du pays de Galles. Le prince de Galles se nommait Lelewin ; il venait d'épouser une princesse de Montfort, cousine du roi anglais Édouard. La famille de Montfort et la famille royale d'Angleterre, alliées par le sang, étaient politiquement hostiles l'une à l'autre. La nouvelle princesse de Galles avait un frère, Amauri de Montfort, chapelain du Pape Jean XXI. Le frère conduisait la sœur à son époux ; sur le point d'entrer au pays de Galles, ils furent faits prisonniers l'un et l'autre par un parti d'Anglais. Le principal soin du frère fut de veiller à l'honneur de sa sœur. Sur ses réclamations le roi Édouard la fit conduire en sûreté à son époux ; mais le frère fut tenu dans une prison séculière. Comme il était ecclésiastique et chapelain du Pape, le Pape Nicolas III intervint en sa faveur, et demanda préalablement qu'il fût tiré de la prison laïque pour être mis sous la garde de l'archevêque de Cantorbéry, qui fut chargé de poursuivre sa délivrance entière, sauf au

roi Édouard à prendre les garanties convenables pour la sûreté de son royaume. Le roi se rendit aux remontrances du Pape ; il remit Amauri de Montfort à la garde de l'archevêque, et promit sa délivrance entière après qu'il aurait consulté à cet égard les grands du royaume. Elle eut en effet lieu au commencement de l'an 1282, et l'archevêque de Cantorbéry, avec ses suffragants, s'empressa d'en informer le Pape Martin IV. La correspondance qu'on lit sur cette affaire est un modèle de bonnes relations¹.

La même année 1282 l'archevêque Jean Peccam fit, comme primat de toute l'Angleterre, une visite pastorale dans le pays et adressa une série d'articles au prince Lelewin et au peuple gallois. Il les assure de son affection, que d'ailleurs un grand nombre d'entre eux connaissaient déjà. Il est venu parmi eux, malgré le roi, pour les exhorter à se réconcilier avec l'Angleterre et leur offrir sa médiation. Il les engage à en profiter sans délai, d'autant qu'il ne peut rester que peu de jours dans leur pays, et que, hors lui, ils ne trouveraient pas un médiateur aussi bienveillant ; car il donnerait volontiers sa vie pour leur procurer une paix honnête et durable. S'ils méprisèrent ses prières et ses travaux, il mandera aussitôt leur opiniâtreté au Pape et à la cour romaine, à cause des péchés mortels que cette discorde multiplie chaque jour. Ils doivent considérer que le royaume d'Angleterre est sous la protection spéciale du Siège apostolique, que la cour romaine a coutume de l'aimer plus que les autres royaumes, et qu'elle ne voudra aucunement permettre qu'un royaume qui lui est spécialement dévoué vienne à vaciller². Il les prie enfin de venir à résipiscence, de lui indiquer les moyens de rétablir et d'assurer la paix, les plaintes qu'ils auraient eux-mêmes à faire, ajoutant que, leurs plaintes fussent-elles fondées, ils ne devaient pas se constituer juges en leur propre cause contre le roi,

¹ *Concilia Magnæ Britanniae*, t. 2, p. 70 et seqq. —

² « Octavo, noverint quod regnum Angliæ est sub speciali protectione Sedis apostolicæ, et quod Romana curia plus inter regna cætera diligere consuevit. Nono, quod eadem curia nullo modo volet permittere statum regni Angliæ vacillare, quod sibi specialibus obsequiis est devotum. » *Conc. l. Magn. Brit.*, t. 2, p. 73.

¹ Labbe, t. 11, p. 1171. Mansi, t. 24, p. 423.

et que, si la paix ne se faisait pas, on procéderait probablement contre eux d'après une résolution commune de la noblesse, du clergé et du peuple.

Le prince Lelewin de Galles répondit à l'archevêque une lettre très-affectueuse, où il le remercie de sa bienveillance paternelle. « Nous espérons que, par la grâce de Dieu, il ne sera pas nécessaire de rien écrire au seigneur Pape à cause de notre opiniâtreté. Nous ne méprisons ni les prières ni les grands travaux de notre père, mais nous les accueillons, comme nous le devons, du fond de notre cœur. Il ne sera pas besoin non plus que le seigneur roi appesantisse sa main contre nous, car nous sommes prêts à lui obéir, sauf nos droits et nos lois; et, quoique le royaume d'Angleterre soit spécialement soumis et cher à la cour romaine, toutefois, quand le seigneur Pape et la cour de Rome apprendront par les Mémoires ci-joints ce que nous avons à souffrir des Anglais, ils auront pitié de nous, ainsi que votre pieuse et sainte paternité ¹. »

Vers la fin de cette même année 1282 Lelewin remporta un avantage sur les troupes anglaises, et il se disposait à leur livrer une grande bataille lorsqu'il fut surpris, dans une grange où il se reposait, par un parti d'Anglais qui le tuèrent sans le connaître. Avec lui périt l'indépendance du pays de Galles.

Cette principauté ayant été réduite sous la domination directe du roi d'Angleterre, l'archevêque de Cantorbéry écrivit à ce prince sur la réparation des désordres qui s'y étaient commis pendant la guerre, sur la conservation des droits de l'Église galloise, sur la justice qu'il y avait de laisser l'évêque de Saint-Asaph gouverner son diocèse, attendu qu'il n'était point convaincu d'avoir participé à la dernière rébellion et que le pays souffrait notablement de son absence. Le roi se rendit à la remontrance de l'archevêque, et l'évêque de Saint-Asaph, qui se nommait Anien, rentra dans son diocèse.

L'archevêque Peccam lui écrivit pour lui témoigner combien il était sensible aux malheurs de son peuple et pour l'engager à y

porter le remède véritable. La réforme doit commencer par le sanctuaire, et le clergé gallois se conformer au clergé de tout l'univers pour le costume et la conduite. Si, à l'avenir, il s'en trouve de répréhensibles, ils doivent être corrigés par les doyens et les archidiaques, et ceux-ci par l'évêque, qui autrement serait condamné au terrible jugement de Dieu. Le plus grand vice du clergé gallois était l'incontinence, et cela par la négligence des prélats. Il est enjoint à l'évêque, en vertu de la sainte obéissance, d'exécuter les statuts canoniques qu'il a juré d'observer, notamment les très-saintes ordonnances des légats Otton et Ottoboni; de priver, en conséquence, de tout bénéfice les clercs incontinents qui ne se corrigent pas. Quant à l'ancienne liberté de son Église, l'évêque doit la défendre de tout son pouvoir, adresser des suppliques humbles, mais pressantes, au roi, résister constamment à ses satellites qui l'enfreignent; autrement, au lieu de la gloire du pasteur, il mériterait l'ignominie du mercenaire.

« L'évêque fera surtout bien de conseiller au peuple gallois l'union avec le peuple anglais, de peur que, s'ils conservent la haine dans le cœur, ils n'attirent la colère de Dieu et ne tentent l'impossible en aspirant follement à régner sur l'Angleterre; car, quand même, ce qu'à Dieu ne plaise! l'illustre roi d'Angleterre, avec sa famille et tous les grands du royaume, viendrait à manquer, il y aurait beaucoup d'autres rois et princes dans le monde à succéder par droit héréditaire; à leur défaut, ce serait l'Église romaine, qui ferait marcher une armée de croisés contre lesquels ne pourraient rien toutes les forces galloises. » Ces paroles de l'archevêque de Cantorbéry sont remarquables pour le droit qu'on reconnaissait alors à l'Église romaine sur le royaume d'Angleterre.

Un autre défaut des Gallois, c'était de s'attacher à des fables et à des songes; ils se vantaient, par exemple, que les Bretons venaient du Troyen Brutus, qui, après la prise de Troie, vint s'enfuir en Albion et lui donna le nom de Bretagne. Fiers de cette origine, les Gallois dédaignaient le travail. L'évêque doit leur faire comprendre qu'étant tous is-

¹ *Concil. Magn. Brit.*, t. 2, p. 74.

sus d'Adam, hommes et femmes, ils doivent tous travailler de quelque manière, et que, comme dit saint Paul, celui qui ne veut pas travailler ne doit pas manger. Plusieurs de ces défauts venaient de l'ignorance du peuple, et celle-ci de l'ignorance et de la négligence des prêtres. Nulle part l'archevêque n'avait trouvé des ecclésiastiques si peu instruits et si peu zélés; non-seulement ils n'instruisaient pas le peuple, ils empêchaient encore les Frères mineurs et prêcheurs de le faire. A quoi il est enjoint à l'évêque de remédier en faisant publier et exécuter l'ordonnance du primat¹.

Le dernier archevêque de Cantorbéry, Robert Kilwarbi, de l'ordre des Frères prêcheurs, avait condamné ou improuvé certaines propositions erronées ou malsonnantes qu'on cherchait à introduire dans l'enseignement de la philosophie à l'université d'Oxford. Son successeur, Jean Peccam, de l'ordre des Frères mineurs, renouvela et ratifia la condamnation; mais entre les propositions censurées il y en avait une qui paraissait de saint Thomas. Le prieur des Frères prêcheurs d'Angleterre prit fait et cause pour l'honneur de leur saint et de leur ordre, et publia des lettres où il supposait que le nouvel archevêque, qui était de l'ordre des Frères mineurs, leur en voulait par jalousie. L'archevêque Peccam protesta qu'il ne faisait que renouveler la sentence de son prédécesseur immédiat, Frère prêcheur lui-même; qu'il avait connu personnellement saint Thomas; que lui-même en avait soutenu la thèse autant qu'on peut la soutenir; que, du reste, le saint l'ayant soumise aux docteurs de Paris et au Saint-Siège, son honneur n'était point compromis dans la sentence de Cantorbéry².

Enfin, l'an 1286, l'archevêque Peccam tint un concile à Londres, le dernier jour d'avril, assisté des évêques de Lincoln, de Worcester et d'Héreford, avec l'official de Cantorbéry, le chancelier de l'université d'Oxford et plusieurs autres docteurs. L'archevêque y condamna comme hérétiques certaines propositions comprises dans ces huit articles : 1° Le corps mort du Christ n'eut aucune formesub-

stantielle, ni la même que quand il était vivant; 2° mais une nouvelle forme y fut introduite, et par conséquent une nouvelle nature, sans nouvelle union avec le Verbe. 3° Si, pendant les trois jours de la mort du Christ, on avait consacré l'Eucharistie, le pain aurait été transsubstantié en cette nouvelle forme ou nature du corps mort. 4° Depuis la résurrection du Christ, en vertu des paroles sacramentelles, le pain est changé au corps vivant du Christ, en sorte que la matière du pain est changée en la matière du corps et la forme du pain et la forme du corps, qui est l'âme raisonnable. 5° Le corps du mort du Christ était le même que le corps vivant, seulement par l'identité de la matière, les dimensions et le rapport avec l'âme raisonnable. 6° Le corps d'un homme mort, quel qu'il soit, même avant la corruption entière, n'est plus le même que lorsqu'il était vivant, sinon en quelque manière, savoir à raison de la matière qui leur est commune et de la quantité; mais ce n'est plus proprement le même corps. 7° En ces questions on n'est point obligé de céder à l'autorité du Pape ou de saint Grégoire, de saint Augustin ou de quelque docteur que ce soit, mais seulement à l'autorité de la Bible et à la raison démonstrative. 8° Dans l'homme il n'y a qu'une forme substantielle, qui est l'âme raisonnable, opinion d'où paraissent suivre toutes les hérésies susdites¹.

Or cette opinion est de saint Thomas; il enseigne expressément que l'âme raisonnable est la forme substantielle de l'homme et qu'il ne peut y en avoir d'autre. Voici dans quel sens. Platon définit l'homme une intelligence servie par des organes; il dit que l'âme est unie au corps comme le moteur au mobile, comme le pilote à son navire. De bons esprits ont admiré et adopté cette définition, qui en effet est noble; mais saint Thomas y voit un inconvénient grave: c'est qu'elle n'exprime point assez l'union intime et naturelle de l'âme et du corps, ni l'unité personnelle de l'homme. Et, de vrai, si l'âme n'est unie au corps que comme le moteur au mobile, le vanneur au van qu'il manie, le pilote au navire qu'il dirige, l'âme et le corps ne

¹ *Concil. Magn. Brit.*, t. 2, p. 104-106. — ² *Id.*, *ibid.*, p. 107-112.

¹ *Id.*, *ibid.* p. 123. Labbe, t. 11, p. 1261.

seront pas plus un seul et même individu que le vanneur et le van, le pilote et le navire; l'homme ne sera plus un seul et même individu, mais deux, ayant chacun sa forme, sa nature, indépendamment de l'autre, comme le van subsiste dans sa forme entière et naturelle indépendamment du vanneur, et le navire indépendamment du pilote. Pour parer à cet inconvénient saint Thomas pose que l'âme est unie au corps comme la forme est unie à la matière. Voyez un bloc de marbre; il a la forme d'un bloc, aussi n'est-ce qu'un bloc. L'artiste lui donne une autre forme, celle d'un homme ou d'un cheval. Ce ne sera plus un bloc, mais une statue d'Alexandre ou de Bucéphale. Ce qui distingue une statue d'un bloc et d'une autre statue, c'est la forme. Voilà ce qui la caractérise substantiellement. Otez la forme ou la changez, vous ôtez ou changez la statue, au lieu que, ôtez ou changez le pilote, vous n'ôtez ni ne changez le navire. Ainsi en est-il de l'homme, suivant saint Thomas; le corps est comme la matière, l'âme raisonnable est comme la forme, qui, unie au corps, constitue l'homme. Otez l'une ou donnez-en une autre, ce n'est plus un homme ou ce n'est plus le même. L'âme raisonnable est ainsi la forme substantielle ou essentielle de l'homme, et non pas une forme purement accidentelle, comme d'être blanc ou noir. Et il ne peut y en avoir d'autre; car, s'il y en avait deux, l'homme ne serait plus un. Mais comme la forme plus parfaite renferme en vertu les moins parfaites, ainsi l'âme raisonnable renferme virtuellement l'âme sensitive de l'animal et l'âme nutritive de la plante. Telle est la doctrine de saint Thomas¹. Nous ignorons si la difficulté, par rapport aux conséquences censurées plus haut par l'archevêque de Cantorbéry, a été bien éclaircie quelque part. Au moins est-il certain que ce n'étaient pas des questions futiles, mais tellement hautes et profondes qu'un esprit superficiel ne les aperçoit même pas.

L'an 1287 on faisait en Angleterre de grandes plaintes contre les Juifs, comme il paraît par une lettre du Pape Honorius IV à

l'archevêque de Cantorbéry et à ses suffragants, où il dit: « Ils ont un livre nommé Talmud, plein de faussetés et d'abominations, qu'ils étudient continuellement et font apprendre à leurs enfants dès leur tendre jeunesse, et dont ils leur donnent une plus grande estime que de la loi de Moïse. Ils s'efforcent d'attirer les chrétiens à leur secte, et pour cet effet ils les invitent à manger chez eux et à venir tous les samedis et les jours de leurs fêtes dans leurs synagogues pour entendre leur service, ce qui engage plusieurs à judaïser. Ils s'efforcent aussi de faire apostasier les Juifs convertis, leur faisant des présents et les envoyant en des lieux où ils ne sont point connus, ou, si ces convertis demeurent dans les paroisses où ils ont été baptisés, ils y mènent une vie scandaleuse, à la honte du Christianisme. Ils retiennent à leur service des chrétiens, qu'ils font travailler le dimanche à des œuvres serviles. Ils prennent des nourrices chrétiennes pour leurs enfants, d'où il arrive souvent que des personnes de diverse religion ont ensemble un mauvais commerce. Tous les jours, dans leurs prières, ils maudissent les chrétiens et commettent d'autres abus. On dit que quelques-uns d'entre vous, ayant été souvent requis d'y porter remède, ont négligé de le faire. C'est pourquoi nous ordonnons d'y pourvoir par défenses et peines tant spirituelles que temporelles, et par autres moyens convenables que vous exprimerez dans vos sermons. » La lettre est du 28 novembre 1286¹.

A la même époque les Juifs faisaient crier contre eux dans d'autres pays. Au mois d'avril 1287 on rapporte la mort d'un jeune chrétien tué par les Juifs à Vésel, dans le diocèse de Trèves. C'était un garçon de quatorze ans, nommé Verner, né à la campagne et accoutumé à vivre de son travail. Étant venu à Vésel, les Juifs le prirent à la journée pour porter de la terre dans une cave. Son hôtesse lui dit: « Verner, garde-toi des Juifs! Voilà le vendredi saint, ils te mangeront. » Il répondit: « Je m'en rapporte à Dieu! » Le jeudi saint il se confessa et com-

¹ *Summa*, pars 1, p. 76, art. 1 et 4.

¹ Raynald, ann. 1286, n. 25.

munia. Le même jour les Juifs l'attirèrent pour travailler dans la cave ; là ils lui mirent premièrement une balle de plomb dans la bouche pour l'empêcher de crier, puis ils l'attachèrent à un poteau, la tête en bas, pour lui faire rendre l'hostie qu'il avait reçue ; mais, n'y ayant pu réussir, ils commencèrent à le déchirer à coups de fouet ; puis avec un couteau ils lui ouvrirent les veines par tout le corps, et les pressèrent avec des pinces pour en mieux tirer le sang. Ils le tinrent ainsi trois jours pendu, tantôt par les pieds, tantôt par la tête, jusqu'à ce qu'il cessât de saigner.

Dans cette maison les Juifs avaient une servante chrétienne, qui, ayant vu l'action secrètement, alla trouver le juge de la ville et l'amena sur le lieu ; mais les Juifs le gagnèrent par argent, et, le jeune homme étant mort, ils l'emportèrent de nuit et le mirent dans un bateau pour le mener à Mayence. Mais, le jour venu, ils trouvèrent qu'ils n'avaient avancé que d'une lieue, et, ne pouvant faire enfoncer le corps dans l'eau, ils le jetèrent dans une petite grotte couverte de ronces et d'épines, près du bourg de Bacarac. Mais, les sentinelles des châteaux voisins ayant vu pendant plusieurs nuits de la lumière sur cet endroit, on en tira le corps et on le porta, selon la coutume, à l'audience de la justice de Bacarac. La vérité ayant été découverte par le témoignage de la servante chrétienne, on enterra la corps dans une chapelle voisine, dédiée à saint Cunibert, archevêque de Cologne. Il y eut un grand concours de peuple, il s'y fit un grand nombre de miracles, et depuis cette époque on n'a pas discontinué d'honorer le saint dans le diocèse de Trèves ¹.

Une chronique du temps sur l'année suivante (1288) porte ce qui suit : « On disait en Alsace que les Juifs s'étaient plaints au roi Rodolphe que les chrétiens en avaient fait mourir honteusement plus de quarante sans sujet, et les chrétiens se plaignirent de leur côté que les Juifs avaient tué secrètement un chrétien dans une cave le vendredi saint. Les Juifs promirent au roi vingt mille marcs

d'argent pour leur faire justice des habitants de Vésel et de Bopard, et délivrer leur rabbin qu'il avait mis en prison. Le roi les écouta, mit le rabbin en liberté, condamna à deux mille marcs d'argent les habitants de Vésel et de Bopard. De plus il obligea l'archevêque de Mayence de prêcher publiquement que les chrétiens avaient fait grande injustice aux Juifs, et qu'au lieu d'honorer Verner comme un saint on devait brûler son corps et en jeter les cendres au vent. A ce sermon de l'archevêque assistaient plus de cinq cents Juifs en armes, pour retenir les chrétiens qui voudraient parler contre. Tel est le bruit qui courait en Alsace, d'après les annales de Colmar ¹.

Maintenant, jusqu'à quel point ce bruit était-il fondé ? N'était-ce pas un bruit semblable à ce que nous avons vu de nos jours ? Quand les principaux Juifs de Damas eurent tué, en 1840, le père Thomas, Capucin, ainsi que son domestique, et cela pour avoir leur sang et s'en servir dans leurs pains azymes, ils répandirent d'abord le bruit que ce religieux était d'un méchant caractère et avait bien pu être la victime de quelque violente représaille. Bientôt il fut établi juridiquement que le P. Thomas était un religieux exemplaire, estimé et aimé de tout le monde ; que c'étaient les principaux de la synagogue judaïque qui l'avaient attiré chez eux pour lui couper la gorge et recevoir son sang, en présence d'un rabbin ; qu'enfin cette action atroce est autorisée et recommandée par le Talmud. Alors les Juifs du Levant et d'Europe remuèrent ciel et terre, et offrirent des sommes énormes à des employés d'ambassade pour étouffer l'affaire et rejeter tout l'odieux sur la justice turque. Or, ce qu'ils ont fait de nos jours, ils ont pu le faire dans le treizième siècle.

On trouve encore, en l'an 1287, un enfant nommé Rodolphe crucifié par les Juifs à Berne en Suisse ; un autre à Munich, au diocèse de Frising, en 1289, un autre en Souabe ².

En 1290 arriva à Paris un miracle célèbre sur l'Eucharistie. Une pauvre femme avait

¹ *Acta SS.*, 19 avril, et Godescard, 18 avril.

¹ *Annal. Colm. Apud Acta SS.*, 19 avril. — ² *Acta SS.*, 19 avril.

emprunté trente sous à un Juif et lui avait donné en gage sa meilleure robe. La fête de Pâques s'approchant, la femme vint trouver le Juif et le pria de lui rendre son habit pour ce seul jour, qui, cette année, était le 2 avril. Le Juif lui dit : « Si tu m'apportes ce pain que tu recevras à l'église, et que vous autres chrétiens appelez votre Dieu, je te rendrai ta robe pour toujours et sans argent. » La femme en convint, et, ayant reçu la communion à Saint-Merri, sa paroisse, elle garda la sainte hostie et la porta au Juif. Il la mit sur un coffre et la perça à coups de canif ; mais il fut bien étonné d'en voir sortir du sang. Il y enfonça un clou à coups de marteau, et elle saigna encore. Il la jeta dans le feu, d'où elle sortit entière, voltigeant par la chambre ; enfin il la jeta dans une chaudière d'eau bouillante, qui parut teinte de sang et l'hostie s'élevant au-dessus ; la femme du Juif, qu'il avait appelée, vit à la place Jésus-Christ en croix.

La maison où ceci se passait était dans la rue nommée alors des Jardins et plus tard des Billettes, à cause, comme on croit, de l'enseigne du Juif. Un de ses enfants était à la porte quand on sonna la grand'messe à Sainte-Croix de la Bretonnerie, qui était tout proche, et, voyant passer quantité de gens, il leur demanda où ils allaient. « Nous allons, dirent-ils, à l'église adorer notre Dieu. — Vous perdez votre peine, dit l'enfant, mon père vient de le tuer. » Les autres méprisèrent le discours de l'enfant ; mais une femme, plus curieuse, entra dans la maison du Juif sous prétexte de prendre du feu. Elle trouva l'hostie encore en l'air, la reçut dans un petit vase qu'elle portait, et la remit au curé de Saint-Jean-en-Grève, paroisse dont dépendait cette rue. Elle lui raconta ce qui s'était passé, et il en rendit compte à Simon de Bussi, évêque de Paris, qui fit arrêter le Juif et toute sa famille. Le coupable, interrogé, confessa tout, et, l'évêque l'ayant exhorté à se repentir et à renoncer au judaïsme, il demeura obstiné. C'est pourquoi il fut livré au prévôt de Paris, qui le condamna au feu et le fit exécuter.

La femme et les enfants du Juif se convertirent et reçurent le Baptême et la Confirma-

tion de la main de l'évêque. L'hostie miraculeuse fut gardée à Saint-Jean-en-Grève, où on la montrait encore au dix-huitième siècle, et le peuple nomma la maison du Juif la Maison des miracles. Quatre ans après, un bourgeois de Paris, Regnier Flaming, y fit bâtir à ses dépens une chapelle, donnée ensuite aux Frères hospitaliers de la charité Notre-Dame. Ce miracle fut connu dans les pays étrangers, et Jean Villani, auteur du temps, le rapporte dans son Histoire de Florence¹.

Pour en revenir aux Juifs d'Angleterre, l'évêque d'Exeter, suffragant de Cantorbéry, fit un règlement à leur égard dans ses constitutions synodales publiées l'an 1287. Cet article porte : « Il est écrit dans les canons que le royaume de Dieu a été ôté aux Juifs et donné à une nation qui pratique la justice ; d'où il paraît clairement que les chrétiens ont reçu la liberté et que les Juifs leur sont soumis par une servitude perpétuelle. Or, comme il est écrit : « Chassez la servante et son fils, car le fils de la servante ne sera point héritier avec le fils de la femme libre, » il nous paraît par trop absurde que les enfants de la femme libre servent les enfants de l'esclave. » En conséquence le synode défend aux Juifs, suivant le concile de Latran, d'avoir des nourrices ou d'autres domestiques chrétiens et d'exercer des charges publiques. Il défend aussi aux chrétiens d'aller manger chez eux ou de les prendre pour médecins².

Ces constitutions synodales sont une ample instruction aux ecclésiastiques sur l'administration des sacrements et sur tous leurs devoirs. Voici ce qu'on peut y remarquer. Le baptême se donnait encore aux enfants par immersion, même dans les maisons, en cas de nécessité, et, hors le danger, on les portait encore à l'église, à Pâques et à la Pentecôte, pour les baptiser solennellement. Après que les enfants étaient baptisés on les faisait confirmer le plus tôt qu'il se pouvait, et du moins dans les trois ans. « A l'élévation de l'hostie, après la consécration, les assistants, dit l'évêque, ne se contenteront

¹ Fleury, I, 99, n. 11. Jean Villani, I, 7, c. 186. Raynald, ann. 1290. — ² Art. 49.

pas de s'incliner, mais ils se mettront à genoux, et en seront avertis par le son d'une clochette. » On accorde treize jours d'indulgence à ceux qui accompagnent le Saint-Sacrement quand on le porte aux malades. On exhorte les fidèles à se confesser trois fois l'année, avant les fêtes de Noël, de Pâques et de la Pentecôte, du moins au commencement du carême, et ils se confesseront à leur propre prêtre, ou à un autre par sa permission, qui ne sera pas refusée ; sans cette permission il ne pourrait les absoudre, si ce n'est par mandement du supérieur, *nisi de mandato superioris* ¹. Fleury supprime ces dernières paroles, apparemment pour accréditer l'opinion erronée que le Pape ne pourrait pas donner pouvoir d'absoudre, ni absoudre lui-même dans toute la catholicité, ni l'évêque dans toutes les paroisses de son diocèse, sans la permission du curé de chaque paroisse. Les réticences assez habituelles de Fleury en ces matières n'auront pas peu contribué à faire naître cette erreur.

Dans les constitutions synodales d'Exeter il est dit encore : « Le médecin appelé pour voir un malade l'exhortera, avant toutes choses, à appeler son confesseur. » Il y avait encore des pénitents publics, dont le pénitencier recevait les confessions à l'entrée du carême, et il était défendu de commuer la pénitence publique ni de la faire racheter pour de l'argent. Ordonné de recevoir avec honneur et de défrayer raisonnablement les Frères prêcheurs et les Frères mineurs qui passeront dans le diocèse pour confesser, attendu le grand fruit que leur prédication et leur sainte vie ont produit dans l'Église. Les curés auront soin de désabuser les ignorants qui craignent l'Extrême-Onction, s'imaginant qu'après l'avoir reçue il ne leur sera plus permis de marcher nu-pieds, de manger de la viande ni d'user de leur mariage.

La célébration du mariage se faisait à la porte de l'église. On obligeait les concubinaires à faire serment de s'épouser s'ils retournaient à leur mauvais commerce. Les ordinands examineront en leurs consciences le motif qui les fait aspirer aux Ordres, si

c'est de mieux servir Dieu et son Église, ou quelque intérêt temporel et le désir d'extorquer des bénéfices de ceux qui les auront ordonnés. Il paraît ici que les évêques craignaient d'être poursuivis par ceux qu'ils ordonnaient sans titre ecclésiastique, pour leur donner la subsistance, en exécution du troisième concile de Latran ; c'est pourquoi ils exigeaient un titre patrimonial réel et sans fraude. Quelques curés faisaient sonner l'office en leur absence, au grand scandale du peuple, qui, s'étant assemblé à l'église, n'y trouvait personne pour le célébrer. D'autres, s'étant fait ordonner prêtres dans l'année, pour satisfaire aux canons, différaient longtemps leur première messe, sous prétexte que les canons n'en parlaient point. On permettait encore à un prêtre de dire une seconde messe le même jour à cause d'un enterrement. On fêtait huit jours à Noël, quatre à Pâques et quatre à la Pentecôte.

Plusieurs de ces constitutions tendent à conserver la juridiction ecclésiastique dans l'étendue qu'elle avait alors et à réprimer les violences des laïques contre le clergé. On apporte du tempérament aux excommunications ; on défend au juge d'en user dans sa propre cause, mais on déclare que le maintien de sa juridiction est une cause publique. On règle fort au long ce qui regarde les testaments, comme étant entièrement de la compétence du juge d'Église. On recommande le paiement du droit nommé mortuaire, consistant en une certaine quantité de bétail ou d'autres meubles que l'église paroissiale prenait dans la succession de chaque défunt pour s'indemniser des dîmes ou autres droits qu'il avait négligé de payer ; mais ce droit de mortuaire n'était pas établi partout. Enfin on ordonne l'exécution rigoureuse des dîmes et les oblations au moins quatre fois l'année. En général ces constitutions tendent un peu plus à conserver les intérêts temporels du clergé qu'à lui attirer le respect et l'affection des peuples ¹.

De 1276 à 1300 la France eut également un grand nombre de conciles ou de synodes remarquables : conciles de Bourges et de

¹ Art. 5.

¹ Labbe, t. 11, p. 1263 et seqq. Mansi, t. 24, p. 783 et seqq.

Saumur en 1276, de Compiègne en 1277, de Langeais et d'Aurillac en 1278; d'Auch, d'Angers, de Pont-Audemer, d'Avignon, de Béziers, de Conserans, et deux de Sens, en 1279; synodes de Poitiers et de Saintes, conciles de Béziers, de Bourges et de Noyon, en 1280; concile de Paris en 1281; conciles d'Avignon et de Tours, et synode de Saintes, en 1282; concile de Paris, synode de Poitiers et livres synodal de l'Église de Nîmes, en 1284; conciles de Riez, de Mâcon et de Bourges, en 1286; concile de Reims en 1287; concile de l'Isle, dans la province d'Arles, en 1288; concile de Vienne en 1289; conciles de Nougaret, d'Embrun, de Paris, de Nobiliac, au diocèse de Limoges, en 1290; conciles d'Aurillac et de Saumur en 1294; synode de Saintes en 1298; conciles de Rouen, de Béziers et d'Anse, l'an 1299¹.

Le premier de ces conciles, celui de Bourges, en 1276, fut tenu par le cardinal Simon de Brie, ou plutôt de Brion, depuis Pape sous le nom de Martin IV. Il le tint à la sollicitation de quelques prélats, et principalement sur les connaissances qu'on lui donna, et qu'il prit par lui-même, des injures faites aux Églises. Aussi les principaux des seize réglemens regardent-ils la manutention de l'immunité et de la juridiction ecclésiastiques, dont les séculiers s'emparaient. Voici le premier article.

« Dans notre concile de Bourges une nouvelle affreuse a frappé nos oreilles. Divers prélats et quantité d'ecclésiastiques ont assuré qu'en France, royaume où la liberté des Églises et l'honneur qui leur est dû ont été singulièrement observés par le passé, tout récemment on a porté une atteinte violente à la liberté des élections, au point qu'en quelques lieux la multitude, amentée par des enfants d'iniquité, arrête les électeurs et fait différer les élections, ou oblige de les faire ailleurs que dans le lieu accoutumé, comme il vient d'arriver à Lyon, à Bordeaux, à Chartres. Dans la cathédrale de Bordeaux, sur le point de faire l'élection, on a tué un ecclésiastique constitué en dignité. » Pour arrêter ces violences et ces conspirations, le con-

cile n'épargne pas les censures les plus terribles.

Les second et troisième articles sont contre les juges délégués par les légats, lorsque, abusant de leur autorité, ils citaient, sous ce titre général, *ceux que le porteur des présentes nommera*, ou qu'ils exigeaient des amendes pour absoudre des censures. Le quatrième enjoint aux juges ordinaires de ne pas prêter aisément l'oreille aux plaintes des moines contre les abbés, surtout s'il s'agit de correction.

Les suivants défendent, sous les plus rigoureuses peines, aux laïques de troubler la juridiction ecclésiastique dans tout ce qui était alors de son ressort, selon l'ancien usage. Dans un autre article, ordre aux seigneurs séculiers de ne pas souffrir que les Juifs habitent ailleurs que dans les villes et les lieux remarquables qu'on leur a assignés; dans un autre, défense aux exempts d'abuser de leurs privilèges, jusqu'à admettre les excommuniés à l'office, à la participation des sacrements et à la sépulture ecclésiastique. Ensuite il y a défense de maltraiter les appariteurs et autres qui portent les lettres des juges d'Église. Ces réglemens furent envoyés à tous les évêques de France, à qui le cardinal-légat fit connaître l'étendue des pouvoirs qu'il avait reçus du Pape saint Grégoire X, comme il paraît par sa lettre à l'archevêque de Tours.

Le siège de Bourges était alors occupé par Gui de Sulli, frère de Jean, son prédécesseur, d'une illustre famille, dont on compte plusieurs archevêques de Bourges. Celui-ci avait été Dominicain et prieur du couvent de Paris, d'où le Pape Innocent V, du même ordre, l'éleva sur ce siège l'an 1276. Gui de Sulli a été loué par tous les auteurs qui ont entrepris de donner des notions sur les personnages renommés dans le treizième siècle. Sa modestie, sa douceur, son courage et son zèle sont les traits les plus marqués de son éloge. Il ne gouverna que cinq ans l'Église de Bourges, étant mort en 1281.

Le cardinal Simon, toujours occupé de la réforme des abus, exerça son zèle à cet égard dans l'université de Paris. Le désordre s'était mêlé insensiblement à des institutions

¹ Mansi, t. 24.

saintes dans leur origine. Chaque nation avait ses patrons dont elle solennisait les fêtes; mais peu à peu les clercs, malgré les maîtres, avaient converti ces fêtes en jours de débauche et de spectacles indécents. Ils couraient la nuit en armes et troublaient la tranquillité publique par des clameurs tumultueuses. Le jour se passait en danses, en festins, en jeux, au point de jouer aux dés sur les autels mêmes, sans respect pour les temples du Seigneur, qu'ils profanaient par ces excès et par leurs blasphèmes. Le légat réprima ces abus si scandaleux et si indignes de l'ordre clérical par une sentence d'excommunication encourue par le seul fait contre ceux qui voudraient les renouveler. L'acte est du 16 décembre 1276, à Paris ¹.

Le Pape avait aussi été averti qu'il s'était glissé des erreurs contre la foi dans les écoles tant particulières que publiques; il en écrivit, le 28 janvier 1277, à l'évêque Étienne Tempier, qu'il chargea d'en faire la recherche et le rapport. L'évêque en informa et publia la censure le 7 mars suivant. Il y dit qu'il a su que quelques étudiants aux arts, s'écartant des bornes de leur faculté, osent traiter des erreurs exécrables, ou plutôt des chimères extravagantes, comme des propositions disputables, de sorte qu'ils tombent d'un abîme dans un autre, en disant que ces sentiments sont vrais selon Aristote, quoique faux selon la doctrine catholique, comme si les vérités étaient contradictoires. La seule inspection de ces nombreuses erreurs fait voir que l'évêque les caractérisait bien. Il y en a sur Dieu, sur l'entendement, sur le libre arbitre, sur l'homme, sur le monde et sa durée, sur le ciel et les étoiles, sur la nature des choses, sur la nécessité ou la fatalité des événements, sur les accidents absolus, sur l'excellence prétendue de la philosophie et des philosophes, sur l'Écriture sainte, sur la foi, sur les vices et les vertus, sur la résurrection, sur la béatitude.

Le cardinal Simon de Brion termina une autre affaire, mais en faveur de l'Université. Les écoliers et les maîtres allaient, les jours de congé, prendre leur divertissement hors

de la ville, dans *le Pré-aux-Clercs*, ainsi nommé à cause d'eux; car le nom de clercs se donnait alors à tous les étudiants. Ce lieu touchait l'enclos de l'abbaye de Saint-Germain des Prés, voisinage par conséquent fort incommode pour les religieux, qui étaient sûrs d'entendre beaucoup de bruit quand le beau temps et la vacance des classes ramenaient dans ce canton la jeunesse tumultueuse des collèges de Paris. Gérard de Moret, abbé de Saint-Germain, peut-être pour éloigner d'autant plus les écoliers et leur vacarme ordinaire de l'enceinte de sa communauté, fit tirer sur son terrain quelques toises de murailles et construire quelques bâtiments, de sorte que le chemin qui conduisait dans le Pré-aux-Clercs se trouvait rétréci et gênait les écoliers dans leur passage. Ceux-ci le trouvèrent mauvais, et, sans demander justice ailleurs, ils commencèrent à démolir les nouveaux édifices. L'abbé Gérard et les religieux, irrités de l'entreprise, firent sonner le tocsin pour appeler les domestiques et les vassaux de l'abbaye, qui étaient en grand nombre. Mais il n'était pas sûr d'attaquer cette troupe d'étudiants si l'on n'empêchait que ceux de la ville ne vinssent à leur secours. Gérard ordonna qu'on fermât les trois portes de la ville qui donnaient entrée dans le faubourg Saint-Germain, alors séparé de Paris par une enceinte de murailles. Ces portes dépendaient de l'abbé, comme seigneur de tout le canton.

L'abbé fut obéi, et la communication ainsi rompue entre les écoliers du dedans et ceux du dehors de la ville, il fut aisé aux gens de l'abbaye de battre les écoliers et de les faire repentir en une seule fois de tout le désordre qu'ils avaient causé en plusieurs autres. Les mauvais traitements furent portés à l'excès; il y eut beaucoup de sang de répandu du côté des étudiants, et deux de la troupe moururent peu de jours après des coups qu'ils avaient reçus. Le bruit de cette violence souleva toute l'Université. On alla au cardinal-légat Simon de Braine ou de Brion, pour lui demander justice de l'abbé et de ses religieux, et l'on menaça de cesser les leçons et les prédications si l'on n'ordonnait une réparation proportionnée à l'injure. Le car-

¹ Du Boulay, t. 3, p. 431.

dinal condamna d'abord le prévôt de l'abbaye, qu'on disait être entré plus avant dans la querelle que les autres religieux, à quitter Saint-Germain et à passer cinq ans dans un petit monastère dépendant de Cluny ; mais le conseil du roi, auquel l'affaire fut portée, rendit une sentence bien plus rigoureuse. Le roi prononça lui-même l'arrêt, qui enjoignait à l'abbé et aux religieux de payer six cents livres aux parents des deux écoliers morts, quatre cents à l'un et deux cents à l'autre ; deux cents livres au recteur de l'Université, pour être distribuées aux régents et aux pauvres écoliers ; deux cents autres livres pour les réparations et l'entretien d'une chapelle près des murs de l'abbaye, où avait été enterré un des étudiants ; vingt livres de rentes pour cette chapelle, et autant pour une fondation dans l'église du Val-des-Écoliers, où l'autre étudiant avait été inhumé. Ces deux rentes formaient deux bénéfices, dont le patronage fut attribué à l'Université et la collation à l'abbaye de Saint-Germain. Enfin le roi excluait dix des plus coupables d'entre les domestiques ou vassaux de l'abbaye ; il ordonnait que les tourelles de la porte de Saint-Germain, du côté du *Pré-aux-Clercs*, seraient rasées, et il déclarait que la possession du chemin qui conduisait au pré appartenait désormais à l'Université. L'arrêt, rendu à Poissy, est du mois de juillet 1278, et il fut exécuté dans toutes ses parties. Ce qu'il y eut de remarquable, c'est que Matthieu de Vendôme, abbé de Saint-Denis, était à la tête du conseil du roi, circonstance qui ne procura aucune grâce à ses confrères de Saint-Germain des Prés.

Ajoutons à ce succès de l'Université un établissement célèbre qui fut fait environ deux ans après l'aventure du *Pré-aux-Clercs* : c'est celui du collège d'Harcourt, qui fut toujours un des plus fréquentés de Paris. Jean d'Harcourt, d'une ancienne maison de Normandie et chanoine de Notre-Dame, en fut le fondateur. Le collège de Sorbonne, qui croissait tous les jours en réputation, lui en fit naître la pensée, et comme il avait possédé successivement des dignités dans les Églises de Rouen, de Bayeux, de Coutances et d'Évreux, il voulut que les pauvres éco-

liers de son collège fussent de ces quatre diocèses. Il acheta, pour l'établir, quelques maisons dans la rue de la Harpe ; mais la mort l'empêcha de perfectionner son ouvrage. Robert d'Harcourt, son frère, évêque de Coutances et son exécuteur testamentaire, y mit la dernière main. Il y assigna vingt-huit bourses pour seize étudiants aux arts et douze théologiens, avec des revenus pour un proviseur, un grand-maître, un prieur, chef des théologiens, un principal surveillant des artistes, un prêtre-aumônier, un clerc de chapelle et quelques autres moindres officiers. Plusieurs personnes, dans la suite, augmentèrent le nombre des bourses ; mais, par arrêt du parlement, en 1703, elles furent réduites à vingt-trois pour les arts et à douze pour les théologiens ¹.

Il s'élevait encore souvent en France des différends entre les chapitres et les évêques sur leurs droits réciproques. Pour y apporter un remède canonique l'archevêque de Reims, Pierre Barbet, tint un concile provincial à Compiègne, l'an 1277, avec huit de ses suffragants. Le décret du concile dit que les chapitres des cathédrales, s'attribuant un droit sur leurs supérieurs, usent de l'autorité spirituelle, de procédures affectées et de la cessation d'office ; que pour remédier à ce désordre, les évêques sont convenus de s'entraider mutuellement en cas de démêlés entre eux et leurs chapitres pour pacifier les choses et soutenir leurs droits ; que tous contribueront aux frais de celui qui sera chargé de l'affaire, et qu'afin d'agir avec plus d'autorité et d'ôter tout lieu de penser que ce soit par passion, les évêques s'assembleront chaque année, dans la quinzaine de la Pentecôte, à Paris, où l'on délibérera, de sorte qu'on ne fera rien contre les chapitres sans une juste et légitime raison.

Ce règlement n'empêcha point que l'autorité du cardinal-légat n'intervint pour réconcilier l'archevêque de Reims avec son chapitre. Il arriva même que l'accommodement fait par le cardinal fut entièrement favorable au chapitre de Reims, parce que Simon de Braine avait été lui-même chanoine

¹ *Hist. de l'Église gallic.*, l. 34.

de Tours; ce qui fit appeler cet accord la simonie des chanoines. On remarquait en France que les légats, tirés le plus souvent des chapitres, étaient toujours portés à les défendre dans leurs sentences arbitrales¹.

A l'exception de ces petits démêlés l'Église de France jouissait alors d'une paix que le roi Philippe le Hardi n'éprouvait pas. Outre sa querelle avec Alphonse, roi de Castille, que ni le légat ni les cardinaux envoyés par le Pape Nicolas III ne purent accommoder, il venait de perdre, en 1276, son fils aîné Louis, qu'il avait eu de sa première femme Isabelle d'Aragon. Il courut un bruit fâcheux que ce prince, âgé de onze à douze ans, avait été empoisonné. On croit que Pierre de la Brosse, qui de chirurgien de saint Louis était devenu ministre et favori tout-puissant de Philippe, insinua à son maître un soupçon sur la reine Marie de Brabant, qu'il avait épousée en secondes noces, comme si elle eût été l'auteur de cet attentat et prête aussi à se défaire des deux autres princes du premier lit, pour faire tomber la couronne à ses propres enfants. Quoi qu'il en soit de cette insinuation de la Brosse, il est vrai que le roi se méfia au point de faire consulter une Béguine de Nivelles, qui passait pour une personne à révélations et qui était liée à deux autres illuminés, le vidame de Laon et un ermite astucieux. On soupçonna que la Brosse s'était servi de ces personnages pour engager le roi à prendre des ombrages de la reine. Ce prince eut la faiblesse, à la persuasion de son favori, dit-on, d'envoyer à la Béguine Matthieu, abbé de Saint-Denis, et Pierre de Bénais, évêque de Bayeux, beau-frère et créature du ministre. Ils eussent pu mieux faire que de se charger de cette commission dangereuse, surtout l'abbé Matthieu, qui, ayant été régent du royaume, avait plus d'expérience que personne. L'évêque ayant pris les devants près de l'illuminée, on ignore ce qui fut dit de part et d'autre; elle se contenta de dire ensuite à l'abbé Matthieu qu'elle avait répondu à l'évêque sur ses interrogations. Il sortit indigné de n'avoir pu rien tirer de plus. A leur retour le roi demanda compte

de la commission à l'abbé, qui raconta simplement le fait; puis à l'évêque, qui dit qu'ayant entendu en confession cette fille il ne pouvait en rien dire. « Ah ! reprit Philippe, ce n'était pas pour la confesser que je vous envoyais. Je saurai démêler la vérité. » Cependant un inconnu apporta au roi des lettres de la Brosse. Ce favori fut arrêté, enfermé et pendu publiquement, sans que la cause de sa mort devînt publique. Dès que l'évêque de Bayeux sut son emprisonnement il quitta promptement la France et se retira à Rome. Du reste la reine Marie fut pleinement justifiée. Voilà les simples faits.

Après la mort du favori la cour, la ville et le royaume s'animèrent contre sa mémoire, suivant l'usage. Sa famille, ses alliés, ses amis, ses créatures, tous ceux qu'il avait élevés et qui s'étaient attachés à sa grande fortune, tombèrent avec lui. La disgrâce fut générale et enveloppa conséquemment l'évêque de Bayeux, frère de sa femme. Le roi le crut complice de la calomnie qui l'avait engagé lui-même à donner à la reine des gardes durant ses préventions. Il poursuivit l'évêque à la cour romaine, et envoya au Pape Nicolas III Arnolfe d'Oursemale, chevalier du Temple, pour le prier de faire le procès à l'évêque, dont il saisit d'avance le temporel. Le Pape voulut des preuves du crime avant que de procéder juridiquement. Le chevalier n'en donna point, et déclara, en présence des cardinaux, qu'il ne prétendait en aucune sorte se rendre partie de l'évêque accusé, ni au nom du roi, ni au sien. Sur quoi le Pape écrivit au roi que, n'ayant trouvé contre le prélat aucune des conditions préalablement requises pour fonder une recherche et beaucoup moins un jugement, il lui paraissait contraire au droit de le punir et de saisir les biens de son Église, qui n'était pas coupable quand même l'évêque le serait. Le Pape, en un mot, voyant que l'affaire restait en cet état, sans accusateur, sans preuves, sans conviction, crut devoir prendre la défense d'un évêque qui n'était apparemment coupable que d'avoir été malheureusement² allié de celui dont la famille était proscrite. Il exhorta le roi et la reine même à l'oubli d'une calomnie dont l'un et l'autre étaient assez ven-

¹ Marlot, t. 2, p. 571.

gés par l'évidence et la notoriété publique, sans étendre leurs soupçons et leur ressentiment jusqu'au danger de perdre l'innocent et de ruiner une Église. Il en recommanda les intérêts au légat. Ses lettres sur ce sujet sont du mois de décembre 1278 ¹.

Philippe le Hardi avait hérité du roi saint Louis, son père, une extrême délicatesse de conscience dans la crainte de posséder le bien d'autrui. Il demanda au Pape Nicolas qu'il trouvât bon que les aumônes qu'il faisait fussent faites dans cette vue; ce que le Pape approuva, à condition pourtant de restituer ce qu'il saurait être dans le cas de la restitution due aux particuliers connus.

L'année suivante (1279), le même Pape, qui comptait sur lui pour l'expédition de la Terre-Sainte, se plaignit amèrement au cardinal-légat des tournois que Philippe permit au sujet que nous allons dire. Charles, prince de Salerne, fils aîné du roi Charles d'Anjou, étant venu en France, fut reçu du roi, son cousin germain, et de toute la noblesse avec une pompe digne des deux cours. Philippe le Hardi, pour lui faire honneur, aussi bien qu'au prince Robert, comte de Clermont, son frère, qu'il avait armé chevalier peu auparavant, et sous prétexte d'exercer la noblesse à défendre la patrie et à conquérir la Terre-Sainte, permit les tournois qu'il avait défendus jusqu'à la croisade, qui ne se fit point.

Le Pape, dans sa lettre très-vive au légat, et datée du 22 avril 1279, l'accuse d'une négligence extrême pour avoir souffert qu'en sa présence ces funestes jeux eussent été permis, sans qu'il s'y fût opposé comme il le devait par sa qualité de légat. Le roi n'est pas épargné, non plus que ses barons. « Quelle horreur, dit le Pape, de voir le fils d'un roi rempli de piété permettre ce que le roi son père avait si sagement défendu, et révoquer l'édit qu'il avait lui-même porté ! Quelle affliction pour le père commun de voir que la noblesse française ait dégénéré de son ancienne piété au point de se couvrir de la honte attachée à un combat de deux mille d'entre eux, comme le rapporte la lettre du légat ! Et vous, dit-il au cardinal, ne deviez-vous pas prendre feu

dans un si grand péril des âmes, menacer, tonner et aggraver les censures ? Suffisait-il de ne pas prêter votre consentement à la permission que le roi a donnée, comme vous le dites, de faire des tournois trois fois l'an ? N'est-ce pas conniver au mal que d'agir ainsi ? »

Le Pape réfute ensuite les prétextes d'approuver ces jeux comme des exercices propres à former la noblesse aux armes, pour défendre l'État et la religion. Il allègue les censures du troisième concile de Latran, qui prive les morts de la sépulture ecclésiastique, et les défenses des Papes, ses prédécesseurs. Enfin il lui ordonne de dénoncer excommuniés tous les nobles qui ont combattu dans les tournois, de les exhorter à se rendre avec humilité dignes de l'absolution, et de la leur donner à condition de jurer qu'ils ne retomberont plus dans cette faute. Véritablement ces fantômes de guerre devenaient quelquefois des guerres cruelles, des voiles pour les vengeances particulières, et des divertissements souvent funestes, malgré les plus sages précautions. Les auteurs en racontent de tristes exemples dans tous les temps, depuis leur établissement, et les souverains les ont souvent défendus pour cette seule raison ¹.

Le fils du roi de Sicile, s'en retournant de la cour de France et faisant quelque séjour en Provence, eut une curiosité qui mérite d'avoir ici sa place et d'être racontée particulièrement comme elle l'est par les historiens ecclésiastiques. Il s'agit de la sainte Madeleine de Baume. Le prince Charles, sur la tradition que sainte Madeleine avait vécu longtemps pénitente dans ce lieu, voulut éclaircir la croyance où l'on était que le corps de la sainte y avait été inhumé par saint Maximin, premier évêque d'Aix. Joinville parle de cette tradition, et saint Louis, à son retour de la Terre-Sainte, passa par la Sainte-Baume avec lui. C'était en 1254. Douze ou treize ans après, comme nous l'avons vu, le saint roi assista, avec le légat Simon de Braine, à la translation des reliques de sainte Madeleine, faite à Vézelay, où l'on croyait aussi les posséder.

¹ Raynald, ann. 1278, n. 33 et 34.

¹ Id., ann. 1279, n. 17 et seqq. *Hist. de l'Église gallic.*, l. 34.

Pour revenir au fait du prince Charles, qui se trouvait en Provence sur la fin de 1279, voici le récit de Richard de Cluny, auteur du temps, dont la relation est citée par tous les annalistes de l'Église : « Quand on eut ouvert les tombeaux des deux côtés de la chapelle, on trouva enfin le corps de sainte Madeleine, non dans le tombeau d'albâtre où l'avait mis saint Maximin, évêque d'Aix, mais dans un autre de marbre, vis-à-vis et à main droite en entrant. Il en sortit une odeur très-suave, et il se fit quantité de miracles. » Il raconte ensuite qu'on trouva sous la langue, qui tenait encore au palais, une longue racine qui en sortait, avec une petite branche de fenouil, et que l'on partagea cette racine en parcelles, qui ont été conservées dans plusieurs endroits comme des restes précieux. Il assure qu'il tient tout cela de témoins oculaires. Il ajoute qu'à côté du corps on trouva un écriteau d'une grande antiquité, gravé sur un bois incorruptible, et qu'il y a lu lui-même ces paroles : « L'an sept cent seize de la nativité du Seigneur, au mois de décembre, sous le règne d'Odoïn, très-pieux roi des Francs, du temps des courses des Sarrasins, dans la crainte de cette perfide nation, le corps de la bienheureuse Marie-Madeleine fut transféré la nuit fort secrètement de son sépulcre d'albâtre dans l'autre de marbre et mis en un lieu plus caché ¹. »

Richard continue en ces termes : « Le prince Charles, ayant trouvé tout cela, fit venir les archevêques de Narbonne, d'Arles et d'Aix, avec quantité d'évêques, d'abbés, de religieux, de noblesse, de clergé et de peuple, qu'on assemble le 5 mai 1280. On leva le corps et on le mit dans une châsse ornée d'or, d'argent et de pierreries ; pour la tête on la plaça dans une boîte d'or pur. On trouva encore une inscription sur du bois couvert de cire ; mais on eut de la peine à y lire ces mots : « Ici repose le corps de la bienheureuse Marie-Madeleine. » Charles, étant depuis devenu roi de Sicile, transféra de ce neu, sous l'autorité de Boniface VIII, en 1293, les religieux de Saint-Victor de Marseille, pour rétablir en leur place les Frères

prêcheurs. Enfin il bâtit et enrichit leur église avec une magnificence royale ¹. » Tel est le récit de Richard de Cluny.

Bernard Guyon, de l'ordre des Frères prêcheurs, évêque de Lodève, dans sa chronique dédiée au Pape Jean XXII, fait le même récit mot pour mot, en sorte qu'il paraîtrait que l'un des deux l'a transcrit de l'autre. La différence est que Bernard met cette découverte le 9 décembre et nomme Odoïc le roi que Richard nomme Odoïn. Ptolémée de Lucques, du même ordre des Frères prêcheurs, écrivant vers le même temps, fait aussi le même récit ².

« Or, dit à ce sujet Fleury, d'après Launoï, il est à observer qu'il n'y eut jamais de roi de France du nom d'Odoïn ou Odoïc, et que l'an 700 régnait Childebart II, à qui succéda Dagobert jusqu'en 716. Mais celui qui fabriqua l'écriteau, ni ceux qui le découvrirent, n'en savaient pas tant ³. »

Mais, comme l'a remarqué un contemporain de Fleury même, qui souvent le cite, le docte Pagi, ce roi des Francs du nom d'Odoïn ou d'Odoïc n'est autre que le fameux Eudes, duc d'Aquitaine, qu'on trouve appelé quelquefois Odon, quelquefois Otton, Odoïc ou Odoïn. Il était de la première dynastie des rois des Francs, dans laquelle nous avons vu que tous les princes portaient le titre de roi. D'ailleurs c'est précisément de 700 à 716, pendant que les Francs de Neustrie et d'Austrasie se disputaient à qui serait le maître des rois fainéants, sous le titre de maire du palais, c'est précisément dans cet intervalle que le duc Eudes, Odon, Odoïn ou Odoïc, fut le seul défenseur, et par là même le seul roi de la France méridionale contre les Sarrasins. Il est donc très-naturel que les malheureuses populations du Midi, voyant en lui le seul homme véritablement royal de l'ancienne dynastie, l'aient reconnu pour roi et lui en aient donné le titre. Lors donc qu'avec le millésime de 716 une inscription présente le nom si peu connu d'Odoïn, avec une royauté moins connue encore, ce n'est certainement pas le fait d'un imposteur, comme le suppose Fleury ; l'imposteur le moins adroit eût été

¹ Dom Bouquet, *Scriptores rer. Franc.*, t. 3, p. 640 ; Pagi, ann. 716, n. 11.

¹ Raynald, ann. 1279, n. 12. — ² Id., *ibid.*, et Spond, ann. 1279, n. 3. — ³ Fleury, l. 87, n. 35.

plus habile. Nous croyons donc, avec le P. Pagi et dom Bouquet, que l'inscription découverte en 1279 est indubitablement authentique, et qu'ainsi, dès l'an 716, c'était la tradition constante de la Provence qu'on avait à Sainte-Baume le corps de sainte Marie-Madeleine, sœur de Lazare et de Marthe¹.

Enfin, de nos jours, comme nous l'avons vu au livre 26 de cette histoire, un docte Sulpicien, l'abbé Faillon, a démontré, par une foule de monuments inédits ou peu connus, que la tradition de la Provence repose sur la vérité, notamment que Marie-Madeleine, la femme pécheresse et la sœur de Lazare est une seule et même personne, dont le corps a été retrouvé à la Sainte-Baume.

La même année 1279 le Pape Nicolas III publia une bulle pour remédier aux longues vacances des sièges épiscopaux. Elle ordonne aux élus, dont l'élection doit être confirmée par le Saint-Siège, de se mettre en route pour cela un mois après la connaissance qu'ils en auront, et, après le temps nécessaire au voyage, de se présenter le plus tôt qu'ils pourront, de bonne foi, avec les actes et les pièces qui concernent leurs affaires. On leur donne vingt jours après le voyage pour comparaître; on y ajoute quinze autres jours s'il y a un sujet légitime de délai. On veut même qu'il y ait aussi des électeurs pour rendre l'information complète. Les conditions ne sont pas bien claires, non plus que l'explication même de cet acte; mais la peine n'est pas obscure; elle condamne les délinquants à être privés de leurs droits².

Il est remarquable que, dans le même temps, on vit deux hommes si éloignés d'aspirer aux dignités que l'un, c'était Jean, élu patriarche de Jérusalem, conjura le Pape d'accepter sa renonciation, ce qu'il obtint. L'autre refusa l'évêché de Paris, dont le Pape disposa après la mort d'Étienne Tempier, arrivée le 3 septembre de la même année 1279. Il est vrai que le chapitre de Paris avait choisi, pour lui succéder, un savant nommé Eudes de Saint-Denis; mais, comme l'élection n'était pas unanime, il y eut des appelants au Saint-Siège. Eudes y alla poursuivre

son élection. Sa vieillesse, trop marquée par un tremblement de mains, frappa le Pape, qui cassa l'élection. Eudes prévint la publication et se désista. Nicolas prit cette occasion de pourvoir l'Église de Paris par le conseil des cardinaux; il y nomma Jean L'Alleu, dit Jean d'Orléans, dont le mérite et la réputation faisaient le plus bel éloge. Il était chanoine et chancelier de Notre-Dame. Ce docteur, ayant appris sa promotion de la part du Pape, prit le parti de se dérober aux honneurs en se jetant chez les Dominicains, pour vivre pauvre avec les pauvres de Jésus-Christ. Après qu'il eut pris l'habit, la veille de Pâques, c'est-à-dire le 20 avril de l'an 1280, il écrivit au Pape pour le supplier de ne plus songer au choix dont il l'avait honoré, puisqu'il était déterminé à vivre et à mourir dans l'ordre qu'il venait d'embrasser.

Le Pape se rendit à ses prières et nomma à l'évêché de Paris Renoul d'Homblonnière, docte théologien dont il fait l'éloge dans sa lettre au roi Philippe, à qui il le recommande très-particulièrement, après avoir raconté tout ce que nous venons de dire au sujet de cette vacance de l'Église de Paris. Nous apprenons par cette lettre que l'évêque Renoul était de Normandie, qu'il avait géré la cure de Saint-Gervais, et qu'il était actuellement chanoine de l'Église de Paris quand il fut promu à l'évêché. Pour Jean d'Orléans, il persévéra dans la profession religieuse, où il mena une vie exemplaire durant vingt-six ans, et mourut plein de science, de sainteté et d'années, le 1^{er} octobre, l'an 1306. On l'enterra dans le chœur de l'église des Dominicains de Paris, auprès du frère Matthieu, comme un religieux digne de tenir sa place parmi les premiers Pères de l'ordre.

Un autre religieux, nommé évêque par Nicolas III, en pareil cas, fut obligé d'accepter le bâton pastoral la même année 1279. Le siège de Poitiers vaquait depuis Hugues de Châteauroux, mort en 1271. Après deux élections disputées, la cause étant dévolue au Pape, et les deux élus ayant renoncé à leurs droits entre ses mains, Nicolas III promut à cet évêché un Frère mineur qu'il connaissait et considérait extrêmement. Il s'appelait Gauthier de Bruges, du nom de son

¹ Pagi, ann. 716, n. 13; Dom Bouquet, t. 3, p. 640, note. — ² Raynald, ann. 1279, n. 46.

pays. Ses grands talents pour le gouvernement, sa science et sa vertu l'avaient élevé dans son ordre à la charge de ministre provincial dans la province de Tours. Il se défendit si vivement d'accepter l'épiscopat qu'il fallut que le Pape réitérât son commandement jusqu'à trois fois, sans écouter les prières du général de l'ordre, qui secondait les refus de son religieux. Gauthier devint un excellent évêque, fort renommé dans l'Église de France par sa constance et par l'édification de ses mœurs ¹.

L'évêque de Poitiers, dès l'an 1280, se distingua par un synode qu'il tint dans sa ville. Parmi ses douze réglemens il y en a qui nous apprennent certains usages de ce temps-là, par exemple la défense aux juges ordinaires de sceller les actes sans signature ou des papiers en blanc. C'est que l'écriture était peu connue des laïques ; le sceau en tenait lieu, matière à beaucoup d'inconvénients pour le spirituel et le temporel : ce sont les termes du premier statut. Le choix des confesseurs est limité par le quatrième. Les prélats et supérieurs du diocèse, tant séculiers que réguliers, ne peuvent se confesser qu'à l'évêque, ou à ses pénitenciers, ou à des confesseurs qu'il aura désignés. On défend d'en choisir d'autres. Ces supérieurs, qui ont charge d'âmes, n'ont point pour leurs sujets les cas réservés à l'évêque sans son agrément. Le cinquième corrige un abus singulier ; des diacres écoutaient les confessions et se croyaient en droit d'absoudre comme les prêtres. Le onzième montre qu'on citait devant les juges ecclésiastiques ceux qu'on soupçonnait d'être lépreux, pour juger si le soupçon était fondé ou non. On borne la liberté de faire ces citations déshonorantes ; il faut des lettres du chapitre, ou du doyen, ou de l'archiprêtre, pour assurer que le soupçon est notoire et mérite un examen. C'est que l'Église avait pris les lépreux sous sa protection, et l'on en abusait quelquefois pour rendre suspects de lèpre ceux qui ne l'étaient pas ².

L'an 1281 il y eut, à Paris, un concile composé de quatre archevêques et de vingt évê-

ques, au sujet des privilèges accordés aux religieux mendiants, que les prélats croyaient contraires à leur autorité. Les religieux défendirent autant qu'ils purent leurs privilèges. Le résultat fut que le Pape Martin IV les confirma par une bulle du 10 janvier 1282, mais avec cette clause : « Nous voulons que ceux qui se confesseront à ces frères soient tenus de se confesser aux prêtres des paroisses au moins une fois l'année, suivant l'ordonnance du concile général, et que les frères les y exhortent soigneusement et efficacement ¹. »

Les deux ordres de Saint-Dominique et de Saint-François, établis depuis moins d'un siècle, répandaient un si grand éclat de sainteté et de doctrine que les Papes épuisaient, pour ainsi dire, en leur faveur toutes les grâces et tous les trésors de l'Église. Les Papes français étaient distingués en ce genre de libéralités.

Martin IV, auparavant cardinal Simon de Brion ou de Braine, était regardé en France comme l'auteur principal de ces grands privilèges qui marquaient tant de confiance et d'estime pour les religieux mendiants. Les évêques français ne laissaient pas d'être étonnés quand ils voyaient ces privilèges mis en usage ; ils craignaient que des concessions de cette espèce ne donnassent atteinte à leur autorité ou ne dégénéraient en abus, s'il arrivait jamais que les successeurs de ces saints personnages à qui on les avait faites ne fussent que les héritiers de leur nom et de leur habit, non de leurs vertus et de leur sagesse. Dans la province de Reims les prélats crurent devoir obvier aux inconvénients. Ce fut l'occasion d'un concile convoqué par l'archevêque Pierre Barbet. Ses suffragants se rendirent dans la ville métropolitaine, au nombre de sept, savoir : les évêques de Laon, de Térouanne, de Beauvais, d'Amiens, de Senlis, de Noyon et de Tournay. Ceux de Cambrai et de Soissons n'y assistèrent que par leurs députés.

On y fit un décret qui disait en substance : « Les Frères prêcheurs et les Frères mineurs prétendent user de certains privilèges accor-

¹ *Hist. de l'Église gallic.*, t. 34. — ² Labbe, t. 11, p. 1137.

¹ *Id.*, *ibid.*, p. 1144.

dés par Martin IV touchant les confessions et l'injonction des pénitences, et cela d'une manière qui est manifestement contraire au droit commun, aux décrets des conciles, aux constitutions des Papes et à l'intention même de celui qui a fait la concession de ces grâces. En conséquence il s'est élevé des disputes et même des scandales; le salut des âmes a été en danger. On a averti les religieux de ne pas envahir les fonctions épiscopales, et, comme on n'a pu les faire désister de leurs prétentions, il a fallu en venir à la convocation du concile de la province, dont le résultat est que l'affaire sera poursuivie en cour de Rome jusqu'à l'entière conclusion, et que, pour les frais indispensables d'une telle procédure, l'archevêque de Reims et chaque évêque de la province payeront le vingtième de leur revenu de l'année présente, et les autres ecclésiastiques le centième. » L'acte est du 4^{er} octobre 1287.

Cette déclaration de la province de Reims contre les privilèges des religieux mendiants n'était que la suite de quelques mouvements qui avaient précédé sur la même matière dans la métropole de Rouen. En 1282 Guillaume de Flavacourt, qui en était archevêque, écrivit aux archevêques de Reims, de Sens et de Tours, pour les engager à ne pas souffrir l'usage de ces grâces accordées aux réguliers. La lettre est du mercredi d'après la fête de Saint-Pierre. Elle parle d'une assemblée de prélats faite peu de temps auparavant à Paris, où l'on avait conclu par provision de suspendre les privilèges des religieux mendiants, parce qu'ils les interprétaient d'une manière à laquelle vraisemblablement le Pape n'avait pas songé. On ignore la suite de cette affaire; mais enfin, soit que la plainte eût été mal reçue à Rome, soit que les réguliers eussent corrigé les abus qu'on leur reprochait, le Pape Nicolas IV, qui était de l'ordre de Saint-François, accorda, l'an 1288, outre quantité de nouveaux privilèges, la confirmation de ceux qu'on leur disputait. En particulier il les déclara exempts, pour le spirituel et le temporel, de toute autre juridiction que de celle du Saint-Siège¹.

¹ Wadding, ann. 1288, n. 43. *Hist. de l'Église gallic.*, l. 35.

Il était naturel que ce Pape employât dans les affaires le zèle des religieux de son ordre, dont il connaissait mieux que personne le mérite et les talents. En Provence il se glissait des erreurs; le Pontife ordonna au provincial des Frères mineurs d'établir un inquisiteur dans ces cantons, surtout dans le comté Venaissin, pays, dit-il, appartenant en propre à l'Église romaine. Il y avait dans le même temps des inquisiteurs franciscains préposés à la recherche des hérétiques dans les provinces d'Arles, d'Aix et d'Embrun. Ils consultèrent le Pape sur plusieurs points de leur administration, et il leur répondit ainsi : « Vous ordonnerez aux hérétiques et à leurs complices, quand ils viennent à se convertir, de demeurer fermes dans la foi catholique et de ne donner aucune sorte de secours ni protection aux gens de mauvaise doctrine. Vous imposerez aux contrevenants une amende pécuniaire qui sera déposée sous la garde de trois personnes nommées par vous et par l'ordinaire, et qui sera employée aux frais de l'inquisition. Quand les hérétiques ou leurs complices vous donnent des cautions pour l'assurance de leur retour sincère à l'Église, et que ces cautions refusent d'obéir à vos ordres, vous ne manquerez pas de les y forcer par la voie des taxes pécuniaires et des censures, et, s'il arrive que les magistrats fassent difficulté d'exécuter les sentences rendues contre les hérétiques ou leurs complices, vous procéderez par les censures contre leurs personnes, et par l'interdit contre le lieu de leur domicile. A l'égard des ordonnances du Pape Innocent IV touchant la destruction des maisons où l'on aura trouvé des hérétiques, elles seront observées dans leur entier, sans en excepter les tours qui feront partie de ces maisons, et les matériaux en seront appliqués aux usages marqués par les bulles de ce Pape. Vous pouvez vous servir, pour l'exécution de vos sentences contre les hérétiques, de la protection des magistrats excommuniés, sans craindre la censure pour vous-mêmes. » Tous ces règlements sont du 23 décembre¹.

La métropole d'Arles était gouvernée par

¹ Wadding, ann. 1288, n. 14 et seqq.

Rostaing de Capre, qui mérita le titre de bienheureux par son éminente piété. Du rang de chanoine dans l'Église d'Arles il en devint archevêque le 23 juillet 1287. On ne sait pourquoi le Pape Honorius IV n'avait pas approuvé son élection, d'autant plus qu'il ne laissa pas de lui envoyer après cela le pallium. Le bienheureux Rostaing célébra, sur la fin de cette année 1288, un concile provincial, tout semblable à celui que Simon de Beaulieu avait tenu à Bourges deux années auparavant ; du moins la préface contient à peu près les mêmes motifs et les mêmes vues. Le lieu de l'assemblée fut la ville de Lille, au comté Venaissin, diocèse de Cavaillon. L'évêque diocésain Bertrand y assista, avec ceux de Vaison, d'Orange et de Carpentras, outre les députés de Saint-Paul-Trois-Châteaux, de Marseille et d'Avignon. Il s'agit d'abord, dans les actes qui nous restent, d'une collection des conciles précédents rédigés en un volume, que Rostaing ordonne à ses suffragants et aux prélats inférieurs d'avoir en entier, pour n'en pas laisser perdre la mémoire, l'ignorance et l'oubli servant de prétexte aux violements des statuts anciens, comme on s'en plaignait au concile de Bourges. Ces conciles, au reste, dont on autorise ici la compilation, sont au nombre de sept, tenus sous différents archevêques d'Arles, savoir : deux sous Jean de Beaussan, en 1234 et 1251 ; un sous Bertrand de Montferrat, à Avignon, en 1270 ; un sous Florentin, en 1260 ; un sous Bernard de Languissel, en 1279 ; un sous Bertrand Amauri, à Avignon, 1281 ; un enfin sous Bernard Saint-Martin, sans nom de lieu ni d'année.

Quant aux règlements renouvelés dans le concile de Lille, on en compte dix-huit, dont le dix-septième est une addition singulière. « Nous avons souvent appris, dit-il, que quantité d'enfants sont morts sans baptême depuis ce siècle, par la difficulté de trouver des parrains, à cause des frais. Pour éviter ce danger de la perte des âmes, nous statuons qu'on ne donnera désormais que l'habit blanc pour la cérémonie du baptême. » Le quatorzième renouvelle les peines déjà publiées dans le concile de Riez contre ceux qui procuraient la mort par le poison ou l'a-

vortement au moyen de certaines potions, et contre ceux qui en seraient complices, ou qui, sachant ces horreurs, n'iraient pas les dénoncer à l'évêque. On y ajoute une flétrissure pour les familles où se trouveraient des gens coupables de si grands crimes. Leurs enfants, jusqu'à la quatrième génération, sont déclarés incapables de posséder des bénéfices et d'être promus à quelque dignité séculière que ce soit, châtement qui marque combien l'Église avait à cœur l'extirpation de ces détestables pratiques ¹.

Les maisons de Foix et d'Armagnac, quoique alliées, étaient en guerre depuis longtemps à cause de leurs droits réciproques, acquis par des mariages qui les unissaient.

Roger Bernard, comte de Foix, et Géraud, comte d'Armagnac, avaient épousé les deux sœurs, filles et héritières de Gaston VII, vicomte de Béarn. Marguerite, femme du comte de Foix, refusait d'exécuter le testament du père. De là les guerres entre les deux maisons, guerres qui allaient jusqu'à envelopper dans la querelle les biens des ecclésiastiques, sans épargner les évêques mêmes. Celui de Lescar se plaignit à son métropolitain que le comte de Foix avait saisi ses biens, sa ville, ses places, ses châteaux. L'archevêque d'Auch était Amanieu, frère de Géraud, comte d'Armagnac. Ce métropolitain assembla pour ce sujet un concile provincial à Nougatrot, le 19 août 1290, le samedi d'après l'Assomption. Il s'y trouva six évêques suffragants : ceux de Conserans, d'Oléron, de Tarbes, de Lescar, d'Aire et de Bazas ; les députés de Comminges, dont le siège vaquait, et quantité d'autres des chapitres ; enfin une nombreuse assemblée de prélats inférieurs. On y dressa douze articles ou canons de discipline. Le premier montre nettement que le procédé du comte de Foix était le principal but du concile ; on y décerne que le comte et sa femme seront avertis par les évêques de Tarbes et d'Oléron de l'usurpation qu'ils ont faite des biens de l'Église de Lescar, cités dans la monition, après laquelle, s'ils ne satisfont dans quinze jours, on les déclare excommuniés. On y joint la

¹ Labbe, t. 11, p. 1335. *Gallia Christ.*, t. 1, p. 60.

déclaration publique et perpétuelle de ce statut, portant la même peine contre tout seigneur qui imiterait leur exemple.

On renouvelle dans d'autres articles les anciens décrets contre les ravisseurs des biens ecclésiastiques, contre l'abus des lettres apostoliques, contre les injures faites aux évêques, aux abbés, aux clercs. Il s'agissait de violences à main armée, dont on n'avait que trop d'exemples dans cette province; aussi emploie-t-on les peines les plus rigoureuses, qui s'étendent jusqu'aux enfants des coupables. En un mot, on met tout en œuvre pour assurer ou pour venger les libertés de l'Eglise.

Il y a un statut particulier en faveur des lépreux. Défense de les poursuivre en justice laïque pour des actions personnelles. Ordre à eux, en allant dans les villes et aux champs; de porter sur leur habit la marque qui les distinguait, et défense d'entrer dans les marchés et les foires, sous peine d'une amende de cinq sols, monnaie courante, applicable à l'ordinaire. Tout cela prouve qu'ils étaient sous la protection de l'Eglise. Le statut qui précède excommunie les sorciers et compare le sortilège à l'idolâtrie ¹.

Quelques jours avant le concile de la province d'Auch, tenu à Nougatrot, l'archevêque d'Embrun, Raymond de Meillon, avait assemblé ses suffragants pour approuver avec eux en concile les statuts faits par Henri de la Suze, archevêque d'Embrun et depuis cardinal-évêque d'Ostie, mort en 1271. Raymond de Meillon était d'une bonne maison de Provence. Son père, après la mort de son épouse, avait embrassé la profession religieuse dans l'ordre de Saint-Dominique. Raymond l'avait imité; mais, son mérite l'ayant fait connaître, il fut choisi pour remplir le siège de Vabres, d'où il passa à celui d'Embrun, l'an 1289. Dans son concile, daté du samedi avant l'Assomption de la Vierge, il ajouta trois décrets aux anciens qu'il venait de confirmer. Le premier défend de donner la tonsure s'il ne conste que le sujet qui se présente est né de légitime mariage. Le second ordonne des prières pour implorer le

secours de Dieu dans les calamités présentes. Le troisième accorde vingt jours d'indulgence à tous ceux qui feront chaque jour quelque prière particulière à cette intention ¹.

Ce fut à cette époque que le Pape Nicolas IV érigea l'université de Montpellier. Cette ville avait déjà une école célèbre pour la médecine et la jurisprudence, mais elle n'avait point encore de privilèges. Le Pape donc, attendu la réputation de cette école et l'avantage du lieu, accorde qu'il y ait à l'avenir des études générales où l'on puisse enseigner et apprendre dans toutes les facultés licites. Toutefois il ne permet de donner la licence et le titre de docteur que pour le droit canonique et civil, la médecine et les arts. Les aspirants seront présentés à l'évêque de Maguelone, dont le siège n'était pas encore à Montpellier, et ce prélat ou son délégué assemblera les docteurs de la faculté dont il sera question, avec lesquels il examinera gratuitement les aspirants, et, par leur conseil, donnera la licence à ceux qui seront trouvés capables. Pendant la vacance du siège de Maguelone un des trois archidiacres fera la même fonction, et ceux qui auront obtenu la licence auront la faculté de régenter et d'enseigner partout, sans autre examen. La bulle est du 26 octobre 1289 ².

Le comte de Provence était alors Charles d'Anjou, roi de Sicile, frère de saint Louis. Nous avons vu, l'an 1282, l'insurrection meurtrière des habitants de Palerme, sous le nom de Vêpres siciliennes, et la bulle que le Pape Martin IV publia contre eux le 7 mai de la même année. Quelque temps après ceux de Palerme et quelques autres Siciliens reconurent qu'ils avaient failli, et, apprenant les préparatifs que faisait le roi Charles pour les attaquer, ils envoyèrent au Pape des religieux demander miséricorde, sans dire autre chose que ces paroles : « Agneau de Dieu, qui ôtez les péchés du monde, ayez pitié de nous, » qu'ils répétèrent trois fois. Le Pape, pour toute réponse, leur dit en latin ces paroles de l'Evangile : « Ils le nommaient roi des Juifs et lui donnaient des soufflets. » Ainsi les envoyés se retirèrent malcontents.

¹ Labbe, t. 11, p. 1353.

¹ Mansi, t. 24, p. 1063. *Gallia Christ.*, t. 3, p. 1081.
— ² Raynald, ann. 1289, n. 51.

Ensuite la ville de Palerme envoya au Pape une apologie où elle disait : « Vous savez qu'aussitôt après le massacre nous avons élevé l'étendard de saint Pierre et invoqué la sainte Église romaine pour notre protectrice ; mais, parce que vous nous avez jugés indignes de la grâce de saint Pierre et de la vôtre, Celui qui a soin des grands et des petits a envoyé à notre secours un autre Pierre, que nous n'espérions pas. » Ils parlent du roi d'Aragon, avec lequel ils avaient concerté leur complot, et qui, après avoir fait voile pour la forme vers l'Afrique et mis le siège devant une place, en attendant des nouvelles de Sicile, aborda inopinément à Trapani, au commencement du mois d'août, et de là se rendit à Palerme ¹.

Dans l'intervalle le Pape envoya un légat en Sicile pour essayer de procurer la paix et de ramener les peuples à l'obéissance du roi Charles ; il choisit pour cet effet Gérard de Parme, cardinal-évêque de Sabine, dont la commission est du 5 juin 1282. Le légat se rendit auprès du roi Charles, qui, avec la flotte destinée à attaquer Constantinople, passa en Sicile et mit le siège devant Messine. Les habitants, épouvantés, lui envoyèrent des députés, ainsi qu'au légat, priant le roi, pour l'amour de Dieu, d'avoir pitié d'eux et de leur pardonner ; car ils avaient fini par prendre part à la révolte. Dans de pareilles conjonctures clémence eût été sagesse ; mais Charles, croyant qu'ils ne pouvaient lui résister, les rebuta et les défia à mort, suivant le style du temps, comme traîtres à l'Église et à lui. C'est que le royaume de Sicile était un fief de l'Église romaine.

Ils envoyèrent encore prier le légat de venir à Messine pour les réconcilier avec le roi. Quand il y fut entré il leur présenta une lettre du Pape, adressée à tous les Siciliens, où il les traitait de perfides et de cruels, et leur commandait, aussitôt la lettre lue, de rendre le pays au roi Charles, faute de quoi il les dénonçait excommuniés et interdits. Le légat leur ordonna d'y satisfaire et le leur conseilla de son chef. Les Messinois offrirent de se rendre à ces conditions : « Que le roi nous

pardonne tout le passé, qu'il se contente de ce que nos ancêtres donnaient au roi Guillaume, et qu'il nous donne, pour nous gouverner, des Latins, non des Français ni des Provençaux. » Le roi répondit fièrement : « Nos sujets, qui ont mérité la mort, demandent des conditions ! Puisque le légat en est d'avis, je leur pardonne, mais à la charge qu'ils me donneront huit cents otages à mon choix, dont je ferai ce que je voudrai, que je les ferai gouverner par qui il me plaira, et qu'ils me payeront ce qu'ils ont accoutumé. » Le légat ayant fait savoir aux habitants de Messine cette réponse du roi, le désespoir les fit résoudre à se défendre ; de quoi le légat, extrêmement irrité, les déclara excommuniés, ordonnant à tous les ecclésiastiques de sortir de la ville dans trois jours, et aux habitants d'envoyer dans six semaines un député pour comparaître devant le Pape et recevoir ses ordres. Après quoi il se retira de Messine et le roi continua de l'assiéger ¹.

Cependant Pierre, roi d'Aragon, étant arrivé à Trapani le 10 août, alla par terre à Palerme, où il fut reconnu roi et couronné solennellement par l'évêque de Céphalou, petite ville de Sicile, parce que l'archevêque de Palerme s'était retiré auprès du Pape. Incontinent après le roi Pierre envoya du secours à Messine, dont le roi Charles fut obligé de lever le siège et de repasser en Italie. De là il écrivit au roi d'Aragon une lettre où il le traite de voleur et d'usurpateur et le charge d'injures. « Tu n'as pas considéré, ajoute-t-il, ô le plus méchant de tous les hommes ! la force insurmontable de l'Église, qui doit commander à toutes les nations. C'est elle que la terre, la mer et le ciel adorent, et à laquelle tous ceux qui sont sous le soleil doivent payer tribut. » Il relève ensuite ses victoires sur Mainfroi et sur Conradin, et conclut en commandant à Pierre, aussitôt sa lettre lue, de sortir du royaume de Sicile ; autrement il menace de l'exterminer, lui, les siens et les traîtres Siciliens.

La réponse du roi d'Aragon n'est pas moins fière. Il reproche à Charles la mort de Mainfroi, et encore plus celle du jeune Con-

¹ Malesp., c. 210-212.

¹ Raynald, ann. 1282, n. 20. Malesp., c. 211.

radin, qu'il traite de crimes détestables, soutenant qu'il est inouï qu'un prince ait fait mourir un autre prince qu'il avait pris. Il lui reproche l'oppression des Siciliens, les exactions injustes et violentes, les calomnies pour dépouiller les innocents, les femmes déshonorées, le refus de faire justice. Il relève le droit de la reine son épouse et finit par des menaces ¹.

Quant au Pape Martin IV, le 18 novembre 1282 il publia une longue bulle contre Pierre, roi d'Aragon, où il reprend l'affaire de Sicile depuis la déposition de Frédéric par Innocent IV au concile de Lyon; il rapporte la révolte de Sicile contre le roi Charles, la monition publiée à Orviète le jour de l'Ascension, et la légation du cardinal Gérard; puis il vient à l'entrée du roi Pierre en Sicile, qu'il traite d'invasion injuste, parce que le droit qu'il y prétendait par sa femme, comme fille de Mainfroi, était nul, Mainfroi lui-même et son père, Frédéric, ayant été privés de ce royaume par l'Eglise romaine.

Pour mettre d'autant plus le roi d'Aragon dans son tort, le Pape Martin IV rapporte comment le roi Pierre II, son aïeul, vint à Rome se faire couronner, fit serment de fidélité au Pape Innocent III, offrit et soumit son royaume à l'Eglise romaine et lui promit un tribut annuel à perpétuité. Le Pape Martin en prend sujet d'accuser Pierre III de perfidie, aussi bien que pour avoir feint d'aller contre les infidèles afin de tourner ses armes contre le roi Charles, croisé pour les combattre, et cela sans l'avoir défié auparavant, c'est-à-dire sans lui avoir déclaré la guerre.

De là le Pape conclut que le roi Pierre et ses adhérents ont encouru les censures de la monition publiée le jour de l'Ascension; c'est pourquoi il les dénonce expressément excommuniés et leurs terres soumises à l'interdit; il défend au roi d'Aragon de prendre le titre de roi de Sicile ni d'en exercer aucune fonction. Il étend les censures sur l'empereur Michel Paléologue, comme raisonnablement suspect d'avoir aidé le roi Pierre

dans l'invasion de la Sicile; il déclare nuls tous les traités faits au sujet de cette entreprise, et menace de procéder contre tous ceux qui y ont pris part, ecclésiastiques ou séculiers. Enfin il dénonce au roi d'Aragon que, s'il ne se retire du royaume de Sicile avant la Purification; aux autres, plus éloignés, s'ils ne se soumettent aux ordres de l'Eglise avant le 1^{er} avril prochain, et Paléologue avant le 1^{er} mai, il expose leurs personnes et leurs biens meubles à quiconque voudra s'en saisir, les prive de tous les fiefs et autres biens qu'ils tiennent de l'Eglise, et absout leurs vassaux du serment de fidélité, se réservant, après le terme échu, de priver Pierre du royaume d'Aragon et de procéder contre lui suivant la qualité de ses crimes. C'est la substance de la bulle qui fut publiée à Montéfialconé, le 18 novembre 1282¹.

Au commencement de l'année suivante le Pape Martin IV écrivit au cardinal Gérard, son légat auprès du roi Charles, une lettre où il dit que « la guerre de ce prince contre le roi d'Aragon est la cause de Dieu, puisque la perfidie de ses ennemis empêche le secours de la Terre-Sainte, que Dieu témoigne dans l'Ecriture lui être la plus chère de toutes, et que l'on envahit le royaume de Sicile, domaine particulier de la sainte Eglise, son épouse. Que le Seigneur s'élève donc, continue-t-il, qu'il les prévienne par une prompte vengeance, et qu'il protège par la puissance de son bras ceux qui combattent pour lui. Nous avons donc résolu de leur donner des secours spirituels; c'est pourquoi, nous confiant en la miséricorde de Dieu et en l'autorité de ses saints apôtres, nous accorderons à tous les fidèles qui assisteront l'Eglise et le roi de Sicile contre le roi Pierre d'Aragon, les Siciliens rebelles et leurs complices, et qui mourront pour cette cause dans quelque combat, l'indulgence de tous les péchés dont ils auront la contrition dans le cœur et qu'ils auront confessés de bouche, telle qu'on a coutume de l'accorder à ceux qui passent au secours de la Terre-Sainte, et nous vous ordonnons de publier ces lettres en tous lieux

¹ Apud Petr. de Vin., l. 1, *epist.* 38 et 39.

¹ Raynald, ann. 1282. Labbe, t. 11, p. 1187-1196.

de votre légation où vous jugerez à propos. » La date est d'Orviète, le 13 janvier 1283¹.

Le roi de France, Philippe le Hardi, ayant envoyé un secours considérable, en Apulie, au roi Charles, son oncle, le roi d'Aragon craignit de ne pouvoir soutenir sa conquête contre de si grandes forces ; connaissant d'ailleurs la franchise et le courage du roi Charles, il lui fit proposer de vider leur différend par un combat singulier de cent chevaliers de part et d'autre, les deux rois compris. Le jour était le 1^{er} juin 1283 ; le lieu, la plaine de Bordeaux, terre neutre à leur égard, comme appartenant au roi d'Angleterre. Celui qui serait vaincu ou qui manquerait au rendez-vous serait infâme à toujours et privé du nom et de la dignité royale. Le roi Charles crut qu'il y allait de son honneur de ne pas refuser un tel défi ; il l'accepta et en écrivit au Pape, qui, fort étonné de voir qu'il eût donné dans ce piège, lui en fit de grands reproches et employa tous ses efforts pour empêcher l'exécution de sa promesse.

Premièrement il la déclara nulle comme illicite et ayant pour objet un duel défendu par les lois de l'Église. Il absout le roi Charles du serment par lequel il avait confirmé cette promesse, l'exhorte et lui enjoint de se désister de tout ce qu'il pourrait faire en conséquence, avec menace d'excommunication. Il lui envoya le cardinal Benoît Cajetan, du titre de Saint-Nicolas, pour s'expliquer avec lui plus amplement et lui exposer le danger que courrait son État par son absence. La lettre est du 6 février. Mais le point d'honneur l'emporta dans l'esprit du roi Charles, et il vint en France pour se trouver au rendez-vous.

Cependant le Pape exécuta sa menace contre le roi Pierre et publia une bulle où, après avoir fait mention des deux qu'il avait publiées l'année précédente, il ajoute : « Pierre, roi d'Aragon, et les Siciliens rebelles n'ont point eu d'égard à ces monitions, ces défenses, ni ces menaces, et ont poursuivi avec plus d'ardeur leur entreprise criminelle. Afin donc que nos menaces ne soient pas un

objet de mépris, si elles demeuraient sans exécution, par cette sentence, rendue de l'avis de nos frères, les cardinaux, nous privons le même roi Pierre du royaume d'Aragon, de ses autres terres et de la dignité royale, et nous exposons ses États à être occupés par des catholiques, suivant que le Saint-Siège en disposera. Déclarons ses sujets entièrement absous de leur serment de fidélité, lui défendant de se mêler en aucune manière du gouvernement dudit royaume, et à toutes personnes, de quelque condition que ce soit, ecclésiastiques ou séculières, de le favoriser dans ce dessein ni de le reconnaître pour roi, lui obéir ou lui rendre aucun devoir. » Cette sentence fut prononcée à Orviète, dans la place de la grande église, le 21 mars 1283¹.

Comme le combat de cent chevaliers contre cent devait se donner sur les terres du roi d'Angleterre, Édouard, le Pape écrivit à ce prince, le 5 avril, le priant et même lui ordonnant d'empêcher de tout son pouvoir une action si criminelle, avec menace d'excommunication. Dans cette lettre et dans toutes les autres, depuis la déposition du roi Pierre, il ne le nomme plus que « ci-devant roi d'Aragon. » Mais, nonobstant toutes les défenses et les remontrances du Pape, il ne tint ni au roi Charles ni au roi Édouard que le combat ne se donnât. Charles prit le chemin de Bordeaux, où se rendit aussi, à sa prière, le roi de France Philippe, son neveu, avec grand nombre de noblesse. Le jour marqué étant venu, savoir le 1^{er} juin 1283, le roi Charles se présenta au sénéchal du roi d'Angleterre, préparé au combat, comme Pierre, roi d'Aragon, l'avait prescrit ; mais Pierre ne parut point ; seulement il fut dit que la nuit précédente il s'était présenté secrètement au sénéchal pour s'acquitter de sa parole, prétendant qu'il n'était pas en sûreté à cause de la grande compagnie qu'avait amenée le roi de France. Le Pape écrivit aussi au roi Édouard pour le détourner de l'alliance qu'il voulait contracter avec le roi Pierre en mariant sa fille Éléonore avec Alphonse, fils aîné de ce prince. Le Pape lui représente

¹ Raynald, ann. 1283, n. 2.

¹ Raynald, ann. 1283. Labbe, t. 11, p. 1197.

qu'ils sont parents au quatrième degré, et que, d'ailleurs, Pierre n'est plus roi, mais excommunié, déposé et ennemi de l'Église. La lettre est du 7 juillet 1283¹.

Le roi Charles, venant en France pour se rendre à Bordeaux, amena de la cour de Rome le cardinal français Jean Chollet, prêtre du titre de Sainte-Cécile, que le Pape envoyait légat en France; il y arriva le 11 juillet. Le Pape lui donna ensuite un ample pouvoir de traiter avec le roi Philippe et de lui donner pour un de ses fils le royaume d'Aragon et le comté de Barcelone, dont il avait privé le roi Pierre. Voici la substance du traité. Le roi de France Philippe choisira un de ses fils, tel qu'il lui plaira, autre que celui qui doit lui succéder au royaume de France, et le légat, au nom du Pape, confèrera au prince le royaume d'Aragon pour en prendre possession et en jouir pleinement, lui et ses descendants à perpétuité. La bulle exprime ici fort en détail comment la succession du royaume devait être réglée entre les enfants du nouveau roi, mâles ou femelles, et à qui elle devait passer en cas que sa postérité vint à manquer. Il est dit que le royaume d'Aragon ne sera jamais soumis à un autre royaume, ni uni en la même personne avec ceux de France, de Castille, de Léon ou d'Angleterre; que les droits et les libertés de l'Église seront conservés dans le royaume d'Aragon, particulièrement pour les élections et les provisions de bénéfices. Le roi de France et son fils, ni leurs successeurs, ne feront jamais aucun traité pour la restitution de l'Aragon sans le consentement du Pape. Enfin le nouveau roi et ses successeurs se reconnaîtront vassaux du Pape, lui prêteront serment de fidélité, et lui payeront tous les ans, à la Saint-Pierre, cinq cents livres à titre de cens. La bulle qui contient cette commission du légat est datée d'Orviète, le 27 août 1283².

Le roi Philippe le Hardi convoqua les seigneurs et les prélats de son royaume pour le 20 février 1284, à Paris, afin de lui donner conseil en une affaire aussi importante. Voici le compte que le cardinal Chollet rendit de

ces états généraux au Pape Martin IV, dans sa lettre du 1^{er} mars.

« Le roi, dit-il, fit lire à l'assemblée, en latin, et traduire ensuite en français les bulles du Pape et les conditions diverses qu'il attachait à la concession de la couronne d'Aragon. Après quoi il demanda aux prélats et aux barons de lui donner un conseil fidèle, pour qu'il sût s'il était expédient et décent pour lui de se charger de l'affaire du royaume d'Aragon et du comté de Barcelone, sous les conditions imposées par le Pape.

« Les prélats et les barons répondirent qu'ils délibéreraient sur ces questions le 21 et qu'ils donneraient leur réponse le 23 du même mois. Le 21, de grand matin, les prélats et les barons se rassemblèrent au palais du roi, et, après avoir lu de nouveau les actes qui leur étaient soumis, ils se retirèrent dans deux salles séparées. Au commencement de leur délibération, dit le cardinal, ils se partageaient entre des avis opposés, mais, comme nous devons pieusement le croire, Celui dont l'affaire se traitait, et dont les opérations n'éprouvent ni lenteur ni obstacle, les ayant inspirés à la même heure à peu près, ils se réunirent au même avis, quoique séparés de lieu et les uns ignorant ce qui se faisait chez les autres. Cet avis était que, toutes choses considérées, il était utile au roi et au royaume, et en même temps honorable au roi, de se charger de cette affaire et de l'accepter.

« Les barons ayant fait connaître aux prélats leur détermination par le noble homme Simon de Nesle, chevalier, nous fîmes dire au roi, moi et le notaire apostolique, que, sans attendre le surlendemain, il se rendit au palais pour entendre la réponse et le conseil de ses prélats et de ses barons. Le roi y ayant acquiescé se rendit aussitôt au palais avec ses deux fils, Philippe et Charles, et, ayant réuni les barons aux prélats avec tout le conseil du roi et une multitude nombreuse, l'archevêque de Bourges, par le mandat des prélats, répondit en leur nom, au roi, qu'ayant considéré l'honneur de Dieu et de la sainte Église romaine, celui du roi et du royaume de France, et l'utilité de la foi catholique, ils trouvaient expédient et

¹ Raynald, ann. 1283, n. 36. — ² Id., *ibid.*, n. 25.

décent pour le roi d'accepter cette affaire, selon les modérations, déclarations et concessions exposées et offertes par le notaire apostolique ; que tous et chacun ils en étaient d'accord et qu'ils le lui conseillaient. Après quoi le seigneur de Nesle, pour les barons, de leur ordre et consentement exprès, déclara qu'ils s'étaient accordés au même avis et qu'ils le lui conseillaient. Enfin le roi répondit aussitôt : « Je vous rends grâce à tous de ce que vous m'avez donné un bon et fidèle conseil ; » et il ajouta : « Pour l'honneur de Dieu et de la sainte mère Église, nous nous chargeons de la susdite affaire et nous l'acceptons ¹. »

C'est ici un des monuments les plus curieux de l'histoire de France et des plus importants pour juger avec équité les hommes et les choses du moyen âge. On y voit qu'à la fin du treizième siècle le roi, le clergé et la noblesse de France, réunis en états généraux, en présence du peuple, reconnaissent au Pape, comme chef de l'Église catholique, le pouvoir d'excommunier et de déposer les rois et d'offrir leur couronne à un autre prince. C'est donc d'après ce principe qu'il faut examiner la conduite des Pontifes romains si l'on veut être juste. D'ailleurs le dix-neuvième siècle est plus d'accord là-dessus qu'il ne pense avec le treizième ; car lui aussi reconnaît un pouvoir spirituel pour déposer les rois et les dynasties ; ce pouvoir, il l'appelle opinion publique, la reine du monde. Seulement les organes de ce pouvoir ne sont point les Pontifes romains, mais des journalistes !

Mais revenons aux Français du treizième siècle. Pour faire la conquête de l'Aragon le Pape Martin IV donna au roi Philippe le Hardi la dime des revenus ecclésiastiques, et le légat prêcha la croisade contre Pierre d'Aragon. Le roi Philippe se croisa, et à son exemple plusieurs de ses sujets nobles et autres. Après le royaume d'Aragon et le comté de Barcelone, le roi, au nom de son fils Charles, accepta encore le royaume de Valence, par acte du 21 février 1284, et le Pape confirma le tout par sa bulle du 5 mai

suivant, souscrite par huit cardinaux. En même temps il étendit la légation du cardinal Chollet aux royaumes de Navarre, d'Aragon, de Valence et de Majorque, ainsi qu'aux provinces ecclésiastiques de Lyon, de Besançon, de Vienne, de Tarentaise et d'Embrun, et dans les diocèses de Liège, de Metz, de Verdun et de Toul ¹.

Quand le roi Charles d'Anjou reçut le royaume de Sicile par la concession du Pape Clément IV, une des conditions du traité fut que les nobles et les autres habitants du royaume jouiraient de la même liberté qu'ils avaient eue du temps du roi Guillaume II, surnommé le Bon, de la race des Normands, et le Pape Martin, alors légat en France, avait été le négociateur de ce traité. Une autre clause portait que Charles révoquerait toutes les lois de Frédéric, de Conrad, son fils, ou de Mainfroi, qui étaient contraires à la liberté ecclésiastique ; mais, quand il fut en possession du royaume, il observa mal ces conditions et ne traita pas mieux ses sujets que n'avaient fait Frédéric et Mainfroi. Charles reconnut, quoique trop tard, que cette contravention à son traité était la principale cause de la révolte des Siciliens, et, en partant pour la France, il chargea son fils Charles, prince de Salerne, qu'il laissait en Apulie, de chercher le remède au mécontentement des peuples.

Le prince, par son ordonnance du 30 mars 1283, manda à ceux qui obéissaient encore au roi, son père, d'envoyer de chaque province des députés au Pape Martin pour le prier de rétablir les bonnes coutumes qui avaient cours au temps de Guillaume II, promettant de s'en tenir à sa décision. Le Pape, ayant ouï les députés, et ne voulant pas décider sans connaissance de cause, écrivit au cardinal Gérard de Parme, son légat auprès du prince, de s'informer soigneusement de la quotité des subventions qui se payaient en Sicile au temps du roi Guillaume ; mais, après une première enquête du légat, le Pape lui manda de s'en informer plus amplement, et l'affaire n'alla pas plus loin sous ce pontificat ².

¹ Rymer, *Acta regum Angliæ*, t. 2, p. 229.

¹ Duchesne, t. 5, p. 542. Raynald, ann. 1284, n. 4 et 5. — ² Raynald, ann. 1283, n. 41, 42, 86.

En 1284 le Pape donna au même légat la commission de prêcher la croisade contre Pierre d'Aragon. La lettre est du 2 juin, et le Pontife s'y plaint que la révolution de Sicile avait donné occasion aux hérétiques de s'y réfugier, qu'ils y trouvaient protection contre les inquisiteurs, auxquels il n'était pas sûr d'entrer dans le pays; que les hérétiques s'y multipliaient de jour en jour et pervertissaient les simples.

Le légat Gérard était alors auprès du prince Charles de Salerne, qui commandait en l'absence du roi son père. Il était à Naples quand Roger de Loria, amiral du roi d'Aragon, se présenta le 5 juin, avec une flotte de quarante-cinq tant galères qu'autres bâtiments. L'amiral entra dans le port, criant et défiant les Français au combat avec des paroles de mépris contre le roi Charles; il faisait même tirer des flèches à terre pour engager le prince au combat. Le prince ne put se contenir, quoique le roi son père lui eût envoyé un ordre exprès de ne point combattre jusqu'à son retour. Le légat fit pareillement son possible pour l'endétourner, et, n'étant pas écouté, il protesta par écrit, devant une personne publique, que cette action se faisait contre son avis. Le prince monta sur ses galères et s'engagea au combat; il y fut pris et conduit à Messine ¹.

Le roi Charles arriva effectivement deux jours après avec cinquante-cinq galères qu'il amenait de Provence. Il ne s'arrêta que peu de jours et en repartit pour assembler sa flotte et faire une descente en Sicile; mais, malgré toute son activité, il ne put triompher des obstacles que lui opposèrent les éléments, la distance et l'exécution irrégulière de ses ordres. Quand une partie de ses vaisseaux arrivaient au rendez-vous les provisions de l'autre étaient déjà consommées. Il se vit contraint d'ajourner au printemps suivant l'embarquement de ses troupes. Mais il tomba malade et mourut à Foggia, en Apulie, le 7 janvier 1285. Quand il reçut le saint Viatique il témoigna une grande contrition et dit avec un grand respect : « Sire Dieu! comme je crois vraiment que vous êtes mon

Sauveur, ainsi je vous prie d'avoir pitié de mon âme, et, comme je fis l'entreprise du royaume de Sicile plus pour servir la sainte Église que pour mon profit, ainsi vous me pardonnez mes péchés! » Il avait vécu soixante-cinq ans, en avait régné dix-neuf, et fut enterré à Naples, dans l'église métropolitaine, par le légat Gérard de Parme, assisté de plusieurs prélats du royaume ¹.

Comme Charles II, son fils aîné et son successeur, était prisonnier en Catalogne, le Pape Martin prit soin de la conduite du royaume et en écrivit ainsi au légat Gérard : « Dès le temps que le défunt roi Charles s'acheminait à Bordeaux, il nous remit, par ses lettres patentes, la direction de son royaume, pour y réformer les abus dont se plaignaient les églises, les communautés et les particuliers, et, en dernier lieu, pendant la maladie qui l'a enlevé en peu de jours, il nous a confirmé ce pouvoir par d'autres lettres patentes. Or, en vertu des premières, nous vous avons chargé de vous informer exactement de l'état du royaume, et, ayant reçu votre réponse, nous avons commencé à chercher les moyens les plus efficaces pour y rétablir la tranquillité, et nous nous proposons de continuer jusqu'à ce que nous en voyions l'effet. » La lettre est du 11 février ².

Le roi Charles avait nommé pour régent du royaume, pendant l'absence de son fils, son neveu Robert, comte d'Artois, qui se trouvait auprès de lui, toutefois sous le bon plaisir du Pape, qui lui confirma la régence, mais en lui donnant pour adjoint le légat Gérard de Parme, et en ordonnant qu'ils exerceraient en commun leur autorité, qu'ils reconnaîtraient la tenir de l'Église romaine, et qu'elle durerait jusqu'à ce que le roi Charles II fût mis en liberté. Il voulut aussi que l'on pût appeler d'eux au Saint-Siège. C'est ce que porte la bulle adressée à l'un et à l'autre, et datée du 16 février ³.

Le Pape Martin IV n'eut pas le temps d'exécuter ses bons desseins pour la Sicile, car il mourut le 28 mars de la même année 1285 et eut pour successeur Honorius IV. La même année moururent encore le roi de

¹ Raynald, ann. 1284. Duchesne, t. 5, p. 543.

¹ Joann. Villani, l. 7, c. 94. — ² Raynald, ann. 1285, n. 3. — ³ Id., *ibid.*, n. 6.

France et le roi d'Aragon. Il semblait que Dieu, pour vider le procès de tant de rois, voulût les appeler tous ensemble à son tribunal. Il leur envoya donc son terrible appariteur, la mort, à qui le roi ne résiste pas plus que le berger.

Les préparatifs du roi de France pour envahir l'Aragon s'étaient continués pendant toute l'année 1284. Le carême de 1285 était l'époque fixée pour commencer l'expédition. La reine et les principales dames de la cour voulurent accompagner le roi pour gagner les indulgences promises aux guerriers. Le cardinal Chollet suivait, comme légat, l'armée que ses prédications avaient rassemblée. Les deux fils du roi, Philippe et Charles de Valois, s'y trouvaient aussi ; ils étaient entourés de la plus brillante noblesse de France. Philippe III, autrement Philippe le Hardi, reçut l'oriflamme à Saint-Denis et se mit en marche après la fête de Pâques, qui, cette année, tombait au 25 mars. Il fit, avant le 19 avril, son entrée à Toulouse, où il avait donné rendez-vous à tous les soldats du Languedoc et du midi de la France. Un auteur italien du temps porte son armée à vingt mille chevaux et quatre-vingt mille fantassins ; les villes de Gênes, de Marseille, d'Aigues-Mortes et de Narbonne avaient équipé une flotte qui suivait la côte et qui fournissait des vivres à l'armée. Le roi de Majorque, Jayme ou Jacques, frère de Pierre d'Aragon, se trouvait avec le roi de France et lui servait de guide.

Philippe III entra le 10 mai en Roussillon. Les Français furent reçus dans presque toutes les forteresses de ce pays montagneux ; les Espagnols assurent qu'ils pillèrent Perpignan et commirent d'autres désordres. La forteresse d'Elna fut emportée d'assaut. Gironne fut assiégée et réduite à capituler après deux mois de résistance. Une escarmouche avait eu lieu, où les Aragonais disent que le roi Pierre tua de sa main le comte de Nevers ; mais Robert de Béthune, qui était alors comte de Nevers, vécut encore trente-sept ans, ce qui montre qu'on peut se défier de ces récits d'un parti contre l'autre. Ce qui est plus sûr, c'est que l'armée française se vit en proie à des maladies. Le roi Philippe en fut lui-même

attaqué ; il devint si faible que, ne pouvant plus se tenir à cheval, on le portait sur un lit. Il arriva ainsi à Perpignan ; où il mourut le dimanche 23 septembre, âgé de quarante ans, après en avoir régné quinze. Son fils aîné, Philippe IV, surnommé le Bel, lui succéda à l'âge de dix-sept ans et en régna vingt-neuf.

Pierre d'Aragon ne survécut guère qu'un mois au roi de France et mourut le 11 novembre, jour de la Saint-Martin, âgé de quarante-six ans, dont il en avait régné neuf. Il s'était moqué dans un temps de l'excommunication du Pape ; mais, quand il vit la mort de près, il se réconcilia à l'Église et reçut tous ses sacrements par les mains de l'archevêque de Tarragone. Alphonse, son fils aîné, lui succéda aux royaumes d'Aragon et de Valence, et au comté de Barcelone, et Jacques, son second fils, au royaume de Sicile, suivant qu'il en avait disposé par testament.

Cependant le nouveau Pape Honorius IV, achevant le travail commencé par son prédécesseur, publia une constitution pour retrancher les abus introduits dans le royaume de Sicile, qui avaient causé la révolte, et cela du consentement du nouveau roi Charles II, qui s'était entièrement soumis à ce que le Pape en ordonnerait. Cette constitution est datée de Tivoli, le 27 septembre 1285, et souscrite par quatorze cardinaux ; mais elle ne regarde que le gouvernement temporel. Ensuite le Pape, voulant ramener à l'obéissance des Français les Siciliens qui reconnaissaient le roi d'Aragon, déclara qu'ils seraient privés du bénéfice de cette constitution tant qu'ils lui demeureraient soumis. Enfin il réserva au Saint-Siège la disposition des évêchés du royaume de Sicile tant que la guerre durerait, de peur qu'on n'y mit des sujets malintentionnés pour le roi Charles¹.

L'année suivante (1286), le jeudi saint, 11 avril, il dénonça excommuniés Jacques d'Aragon et sa mère Constance, comme favorisant et augmentant la révolte de la Sicile, et leur ordonna d'en sortir avant l'Ascension prochaine ; mais bientôt il apprit que Jacques s'était fait couronner roi de Sicile, en vertu

¹ Raynald, ann. 1285, n. 29.

du testament de son père, le jour de la Purification de la Vierge, 2 février. La cérémonie se fit à Palerme, dans l'assemblée de tous les grands et de tous les syndics des villes de Sicile. Le Pape renouvela l'excommunication, déclara nulle cette cérémonie, qu'il dit n'être pas une consécration, mais une exécution et prononça interdit contre tous les lieux où Jacques d'Aragon se trouverait. Il cita les deux évêques de Céphalou, en Sicile, et de Nicastro, en Calabre, à comparaître devant lui avant la Toussaint pour avoir fait la cérémonie du couronnement. C'est ce que porte la bulle publiée à Rome le jour de l'Ascension, 3 mai ; et, comme ni le roi ni les deux évêques n'obéirent, le Pape confirma et renouvela contre eux les censures le jour de la dédicace de Saint-Pierre, 18 novembre¹.

Alphonse, nouveau roi d'Aragon, parut plus sensible que son frère aux censures du chef de l'Eglise, ou peut-être plutôt à la crainte des Français armés en faveur de Charles de Valois pour le mettre en possession du royaume d'Aragon. Alphonse écrivit au Pape Honorius IV et aux cardinaux, s'excusant de n'avoir pas envoyé des ambassadeurs à Rome après la mort du roi Pierre, son père, et assurant qu'il en envoyait alors, c'est-à-dire pendant le carême de cette année 1286. C'est pourquoi le Pape déclara, le jeudi saint, qu'il suspendait jusqu'à l'Ascension les procédures commencées contre lui. Le Pape prorogea ensuite ce terme, et, les ambassadeurs étant arrivés, il leur donna un sauf-conduit pour leur retour ; mais il ne reçut pas les excuses d'Alphonse et ne cessa pas de soutenir Charles de Valois ; au contraire, il donna de nouveaux ordres au cardinal Chollet, légat en France, de procéder par censures et privation des revenus des bénéfices contre les ecclésiastiques qui favoriseraient Alphonse².

La même année 1286 Honorius IV envoya deux archevêques en France, à la prière du roi d'Angleterre, Édouard, qui négociait une trêve entre le roi de France, Philippe le Bel, et Alphonse, roi d'Aragon, pour procurer la délivrance de Charles II, roi de Sicile, et la

paix entre tous ces princes. Pour cet effet il pria le Pape de lui envoyer en Gascogne des hommes habiles et vertueux, qui pussent travailler avec lui à cette paix. Le Pape lui envoya deux archevêques, Boniface de Ravenne et Pierre de Montréal, en Sicile ; mais il ne jugea pas à propos de leur donner de pleins pouvoirs, attendu l'importance de l'affaire, où la plupart des princes chrétiens se trouvaient intéressés. C'est ainsi qu'il s'explique au roi Édouard par sa lettre du 6 novembre 1286¹.

La négociation ne réussit pas au gré du Pape. Le roi Édouard, qui en était le médiateur, fit convenir Charles II qu'il abandonnerait à Jacques d'Aragon la Sicile entière, avec le tribut du roi de Tunis, et en Italie l'archevêché de Reggio, et qu'il se chargerait d'obtenir du Pape la confirmation de ce traité, avec la révocation des procédures faites contre le roi Pierre d'Aragon, la reine Constance, sa femme, et leurs fils Alphonse et Jacques. Le roi Charles envoya au Pape le projet de ce traité ; mais le Pape le rejeta comme désavantageux à Charles et injurieux à l'Eglise romaine, à laquelle Constance et ses deux fils n'avaient point eu recours, ni donné aucune marque de repentir ni de soumission. Cependant, pour consoler Charles, il lui permit, durant sa prison à Barcelone, de faire célébrer par ses chapelains, à voix basse, la messe et l'office divin pour lui et ses gens, nonobstant l'interdit de la Catalogne. Ces deux lettres sont du 4 mars 1287².

Le Pape Honorius IV n'y survécut que deux mois. Nicolas IV, qui lui succéda l'année suivante, tourna ses premiers soins vers le royaume de Sicile. Dès le 13 mars 1288 il envoya une monition à Alphonse, roi d'Aragon, lui ordonnant de mettre en liberté Charles, roi de Sicile, lui défendant de donner aucun secours à Jacques d'Aragon, son frère, et le citant à comparaître dans six mois devant le Saint-Siège, sous peine de procéder contre lui spirituellement et temporellement. Ensuite, le 23 mars, il publia à Rome, dans l'église de Latran, une bulle où il disait : « Quoique le Saint-Siège ait fait jusqu'ici

¹ Raynald, ann. 1286, n. 6-9. — ² Id., *ibid.*, n. 10 11.

¹ Id., *ibid.*, n. 13 et 14. — ² Id., ann. 1287, n. 4.

plusieurs procédures contre Jacques, fils de Pierre, ci-devant roi d'Aragon, nous voulons toutefois, au commencement de notre pontificat, éprouver s'il reste en lui quelque étincelle de dévotion; c'est pourquoi nous l'admonestons, lui et les Siciliens, de revenir à notre obéissance; autrement nous procéderons contre eux par les voies spirituelles et temporelles, selon que nous verrons être expédient. » A la Pentecôte, qui fut le 6 mai, le Pape publia encore une citation contre le roi Jacques et les Siciliens¹.

Vers la fête de Noël de la même année (1288) vinrent en cour de Rome les envoyés du roi Alphonse d'Aragon, que le Pape avait cité dès le 15 mai à paraître dans six mois. Ils proposèrent en consistoire les excuses du roi leur maître, disant qu'il n'était point responsable de la conduite de son père, que longtemps avant la mort de ce prince il était en possession du royaume; c'est pourquoi il priait qu'on l'en laissât jouir en paix; enfin il s'offrait au service de l'Église. Le Pape répondit: « Nous serions fort aise que votre maître soit innocent; mais il montre le contraire en envoyant continuellement ses troupes en Sicile. Il retient le prince de Salerne, qui est innocent, et il n'a aucun droit au royaume d'Aragon; c'est à Charles, frère du roi de France, qu'il appartient. Nous sommes prêt toutefois à écouter votre maître, s'il vient, et à lui rendre justice². » Le Pape ne savait pas encore la délivrance du roi Charles, qui avait eu lieu dans le mois précédent.

Comme d'Honorius IV à Nicolas IV le Saint-Siège vaqua plus de dix mois, le roi d'Angleterre, Édouard, médiateur de la paix, crut qu'il serait plus facile de renouer les négociations pendant qu'aucun Pape n'y mettait obstacle et que les Français étaient découragés par une nouvelle défaite de la flotte napolitaine, où l'amiral sicilien sut encore pousser à bout et vaincre l'impatience française. Édouard proposa une conférence à Alphonse dans l'île d'Oleron.

Les deux rois s'y rencontrèrent le 25 juillet 1287, avec deux nonces du collège des cardi-

naux et cinq commissaires du prince de Salerne. Ils convinrent que, pour arriver à une bonne paix, il fallait que Charles fût au préalable remis en liberté, afin de pouvoir s'engager dans un traité comme roi de Naples, et le roi d'Aragon consentit à cette liberté provisoire, sous condition que le prince de Salerne lui livrât ses trois fils aînés, soixante des premiers gentilshommes de Provence et cinquante mille marcs d'argent, comme gages de sa personne. Charles s'engageait à procurer, avant l'expiration de trois ans, une paix honorable entre Alphonse, roi d'Aragon, son frère Jacques de Sicile, d'une part, et les États de Naples, l'Église, le roi de France et Charles de Valois, son frère, de l'autre. Jusqu'alors la trêve devait être prolongée entre ces divers souverains, et, si Charles ne pouvait, avant le terme de trois ans, obtenir une paix dont le roi Alphonse ou ses héritiers se déclarassent contents, il s'engageait ou à lui céder la souveraineté de la Provence, ou à revenir lui-même se constituer dans la prison dont on lui permettrait de sortir¹.

Pour l'exécution il y eut une nouvelle conférence entre Alphonse et Édouard à la fin d'octobre. Le roi d'Angleterre y réussit enfin à concilier les difficultés qui restaient encore. Les principales villes de l'Aragon se rendirent garantes pour leur roi; Édouard fournit de l'argent au prince de Salerne, son neveu, pour payer un premier compte à l'Aragonnais; il se rendit caution du paiement du reste et de l'exécution de tout le traité; il donna des otages gascons en attendant que les otages provençaux promis par les Français pussent être livrés. Charles de Salerne avait été mené lui-même à Campo-Franco, où se tenait la conférence. Dans une entrevue qu'il eut avec les rois d'Angleterre et d'Aragon, il prit connaissance du traité d'Oleron, signé l'année précédente; il en fit changer quelques articles qui lui paraissaient d'une exécution trop difficile; il accepta, ratifia et jura l'exécution de tous les autres; après quoi ses fils, Louis, Robert et Raymond, avec les autres otages, furent livrés à

¹ Raynald, ann. 1288, n. 10-12. — ² Id., *ibid.*, n. 13 et 14.

¹ *Conditiones* in Rymer, t. 2, p. 342 bis.

Alphonse d'Aragon, et lui-même fut remis en liberté ¹.

Charles II avait pour épouse Marie, fille du roi de Hongrie, Étienne V, frère de sainte Élisabeth de Thuringe; elle était ainsi nièce d'une sainte. Lui-même était neveu d'un saint, savoir saint Louis, roi de France. Dieu bénit leur mariage d'une nombreuse et illustre postérité; ils eurent quatorze enfants, dont neuf princes et cinq princesses. L'aîné de tous, Charles Martel, ainsi que nous l'avons déjà vu, devint roi de Hongrie, et son fils Charobert y régna effectivement avec gloire. Clémence, l'aînée des princesses, épousa Charles de Valois, tige d'une branche royale de France; Blanche, la seconde, épousa Jacques, roi d'Aragon; Éléonore, la troisième, le roi Frédéric de Sicile, frère de Jacques; Marie, la quatrième, le roi de Majorque; car ces rois que nous voyons en guerre les uns contre les autres s'uniront enfin par des liens de famille.

Mais le plus illustre de tous ces enfants est le second, que nous verrons revêtir avec amour l'humble habit de saint François et mourir évêque de Toulouse. Il naquit l'an 1274 à Brignolles, en Provence. Son père et sa mère, pleins d'admiration pour les vertus du saint roi de France, leur oncle, le nommèrent Louis, de son nom, et il fut un autre saint Louis. Il parut dès l'enfance n'avoir d'inclination que pour la vertu et ne travailler que pour l'éternité. Ses récréations mêmes se rapportaient à Dieu; il n'en choisissait que de sérieuses et ne s'y livrait qu'autant qu'elles servaient à fournir de l'exercice à son corps et à conserver la vigueur de son esprit. Sa promenade ordinaire consistait à visiter les églises et les monastères. Il prenait un plaisir singulier à entendre les serviteurs de Dieu discourir sur des matières de piété. On se sentait pénétré de dévotion en voyant sa modestie et son recueillement à l'église. Sa mère assura elle-même à l'auteur de sa *Vie* qu'à l'âge de sept ans il pratiquait déjà les exercices de la pénitence et que souvent il couchait sur une natte étendue auprès de son lit. Sa mère l'y portait avec ar-

deur et ne craignait point le reproche de sévérité dans la conduite qu'elle tenait à l'égard de son fils; elle lui faisait pratiquer, par principe de religion, ce que les païens obligeaient leurs enfants de faire pour fortifier leurs corps et les disposer d'avance aux pénibles travaux de la guerre. Elle savait que l'habitude de maîtriser ses sens et ses affections était toujours accompagnée des vertus morales et chrétiennes. Elle eut la joie de voir son fils répondre parfaitement à ses vues. Louis faisait chaque jour de nouveaux progrès dans la vertu. Des afflictions imprévues, par lesquelles Dieu l'éprouva comme un autre Tobie, achevèrent de purifier son cœur et le détachèrent entièrement du monde.

Donné en otage à la place de son père, l'an 1288, comme nous avons vu, Louis resta sept ans prisonnier à Barcelone et y fut traité avec beaucoup de rigueur. Jamais il ne perdit rien de sa tranquillité, et il avait coutume d'encourager les compagnons de ses souffrances. Comme on lui demanda un jour comment il pouvait être si calme et si égal à lui-même au milieu de tant de contrariétés, il répondit : « L'adversité profite plus aux amis de Dieu que la prospérité. Alors nous sommes soumis à Dieu quand l'adversité nous presse. La prospérité élève l'âme, et fait que vous ne pensez point à Dieu ni ne le respectez. La fortune, comme un ignorant médecin, rend aveugles ceux qu'elle embrasse et insensé qui elle favorise trop. Il est donc malheureux celui qui n'éprouve aucune affliction, inconnu à lui-même comme n'ayant jamais été mis à l'épreuve, ou bien rejeté de Dieu comme trop lâche pour le combat. Il faut donc quelque adversité pour éprouver l'homme. »

Ainsi salutairement exercé dans cette arène, il profita si bien qu'à, quand il eut été rendu à la liberté, il assure que jamais il n'avait demandé à Dieu d'être délivré de la prison, si ce n'est une seule fois, et encore avec cette clause : « Si cela est salubre. » Et, ce qui est encore plus merveilleux, jamais il n'aurait voulu échanger cette captivité contre toutes les richesses du monde; il eût préféré, au contraire, y rentrer, tant elle lui avait

¹ Rymer, t. 2, p. 371; *Muntaner Chronic.*, 169, p. 136. *Curita annal.*, l. 4, c. 104.

été profitable. Il citait à cette fin ce mot du prophète : « Nous avons été réjouis pour les jours où vous nous avez humiliés, pour les années où nous avons vu des maux ; car à peine devenons-nous sages si ce n'est par le malheur. »

Le saint ne se contentait point de souffrir les rigueurs de la captivité, il pratiquait encore des rigueurs extraordinaires ; il jeûnait plusieurs jours de la semaine, il s'interdisait tous les amusements vains ou dangereux. Il ne parlait aux femmes qu'en public, de peur de donner la moindre atteinte à la pureté de son âme. Pour conserver sans tache cette belle vertu il veillait continuellement sur lui-même, avait fréquemment recours à la prière et à la méditation de la loi sainte, gardait les règles de la plus exacte tempérance, et s'éloignait avec horreur de tout ce qui eût été capable d'allumer en lui des flammes impures.

Il tomba grièvement malade ; les médecins crurent les poumons atteints. La veille de la Purification il parut sur le point d'expirer. Revenu à lui, il fit vœu à Dieu, à la sainte Vierge et à saint François, d'entrer dans l'ordre des Frères mineurs et d'y persévérer toute sa vie. Il recouvra la santé, et, le jour de la Pentecôte, il renouvela son vœu dans une chapelle de la sainte Vierge qui se trouvait dans la citadelle. Comme on lui avait permis, ainsi qu'à Robert, son frère, depuis roi de Naples, de se récréer par des exercices à cheval et aux armes, Louis montait à cheval par complaisance pour son frère, qui y prenait beaucoup de plaisir. Un jour, à la vue de tout le monde, le cheval de Louis, qui était grand et vigoureux, se renverse soudain sur lui et se roule trois fois avec lui par terre. Les assistants, épouvantés, s'attendaient à la mort du prince ; il se releva sans aucun mal et secouant la poussière. Tout le monde en bénissait Dieu. Le pieux prince considéra plus attentivement que jamais, d'un côté la fragilité humaine, et de l'autre la clémence de Dieu qui nous protège ; il méditait assidûment ces paroles de David, que ce n'est pas le cheval qui sauve l'homme, mais la confiance en la miséricorde divine. Résolu à quitter la milice du siècle pour se

donner tout entier à Jésus-Christ, il se décida sur l'heure même à ne plus monter à cheval, à ne plus porter d'armes, ce qu'il observa tout le reste de sa vie ; car, même étant évêque, il ne montait qu'une mule ordinaire.

A quoi il s'appliquait avec le plus d'affection, c'était à la prière. Chaque jour il récitait l'office divin, suivant l'usage de la sainte Église romaine. Il lisait les psaumes avec une telle ferveur que sa vue seule ranimait les plus négligents. Suivant le proverbe : « Où est le cœur, là sont les yeux, » aussi, pendant la prière, surtout dans les églises, avait-il les yeux fixés sur le crucifix. Aux heures canoniales il joignait les psaumes de la Pénitence avec les litanies et plusieurs autres psaumes propres à enflammer la piété, et d'ordinaire il les terminait chacun par le *Salve, Regina*. Chaque jour encore il récitait l'office de la Passion avec un Frère mineur enfermé dans sa chambre, et, pour mieux sentir en lui-même ce qu'avait ressenti Jésus-Christ, il récitait cet office debout, immobile et les bras en croix. Après complies il disait encore plusieurs oraisons sur les joies de la bienheureuse Vierge Marie, qu'il honorait avec la plus tendre piété. Il avait un respect si affectueux pour le nom de Jésus que, quand il l'entendait prononcer, il paraissait en jubilation, inclinait la tête et baisait la terre. La nuit, était-il retiré sur sa couche, comme David il l'arrosait de ses larmes, persuadé qu'il y a plus d'avantage à être purifié par l'eau que par le feu. Comme David encore il se levait la nuit pour offrir au Seigneur de longues prières. L'ennemi du genre humain, ne pouvant supporter tant de ferveur dans un jeune prince, s'efforçait de le détourner dans ses prières nocturnes et l'attaqua plus d'une fois sous la figure d'un horrible chat noir ; mais Louis le mettait en fuite par le signe de la croix. Son frère Raymond, qui couchait dans la même chambre, ayant été témoin de cette lutte, Louis lui fit promettre de n'en rien dire avant sa mort. Plus tard deux Frères mineurs couchaient dans les mêmes appartements, et il se levait avec eux chaque nuit pour prier en commun.

Sa foi et sa dévotion pour le mystère de la

sainte Eucharistie étaient si grandes qu'il se confessait tous les jours avant la sainte messe, afin de l'entendre plus dévotement, surtout quand il devait y communier. Étant encore laïque il communiait à toutes les principales fêtes; devenu prêtre et évêque, il ne manquait guère de célébrer le saint Sacrifice, même dans ses voyages. Il portait toujours sur lui une parcelle de la vraie croix et des reliques de saints. Enfin, avant d'embrasser l'ordre de Saint-François, il portait sur ses vêtements la croix de pèlerin de la Terre-Sainte.

Son application à la prière n'empêcha point son application à l'étude. Pendant les sept années de sa captivité à Barcelone il étudia, sous les plus habiles maîtres d'entre les Frères mineurs, la grammaire ou l'art de parler et d'écrire correctement, la logique ou l'art de bien raisonner, la physique ou la science de la nature visible, la métaphysique ou la science des idées générales, la morale ou la science des devoirs, la théologie ou la science de Dieu et des choses divines; et il y fit de tels progrès qu'il fut capable d'en discuter savamment avec les plus doctes, en public et en particulier, et de prêcher avec grand succès. Pour trouver le temps nécessaire à l'acquisition de toutes ces sciences il évitait la société des hommes frivoles et leurs inutiles conversations et cherchait les hommes distingués par leur savoir et leur piété, du nombre desquels fut Jacques d'Euse, depuis Pape sous le nom de Jean XXII. Quand il fut devenu prêtre, et pendant qu'il habita un château près de Naples, voici comment il sanctifiait la journée. Après avoir offert le saint Sacrifice, il s'appliquait tout entier à la lecture jusqu'au dîner. Le repas fini il s'entretenait, avec des hommes doctes et pieux, de choses sérieuses et utiles, apprenait le chant ecclésiastique, prenait un court sommeil, se retirait ensuite pour lire la sainte Écriture, les monuments des Pères, principalement les méditations de saint Bernard, dont il portait sur lui le livre de la *Considération*, même en voyage, avec ses lettres et quelques-uns de ses opuscules. Fatigué de lire, il prenait quelque exercice corporel, cultivant le jardin, bêchant la terre, arrachant les mauvaises herbes, en plantant de

bonnes, et s'avertissant lui-même, par cette culture extérieure, de la culture intérieure qu'il faut donner à son âme. Toujours il faisait quelque chose de bon, toujours on le trouvait occupé. Ainsi deux choses qui attiédisaient les autres lui inspiraient une nouvelle ardeur, le loisir et la solitude, jamais moins seul et moins oisif que quand il était seul et de loisir.

A l'étude et à la prédication assidue il joignait l'amour de la pauvreté évangélique. Quand il sortit de captivité, l'an 1294, il se trouvait l'héritier présomptif du royaume de Naples; son frère aîné, Charles Martel, roi de Hongrie, était mort, et son fils Charobert lui avait succédé; mais Louis comptait pour rien une couronne terrestre. Son père l'engageait à prendre une épouse, promettant de lui céder dans peu le royaume; le fils aspirait, au contraire, à être délivré de tous les biens temporels, afin de n'avoir d'autre partage que Dieu seul. Il céda le royaume à son frère puîné, Robert. Pour lui, admis à la tonsure cléricale, il prononça au pied des autels, avec effusion de joie et de larmes, ces paroles du prophète: « Le Seigneur est la portion de mon héritage et de mon calice; c'est vous-même qui me rendrez mon héritage, à moi. » Par un privilège spécial du saint Pape Célestin V, le jeune prince reçut la tonsure des mains de son confesseur, suivant un bref daté de Sulmone, le 9 octobre 1294.

Outre la consécration cléricale saint Louis aspirait à la pauvreté évangélique dans l'ordre des Frères mineurs. Dans le monde plusieurs parlaient mal de ce saint ordre; mais c'était un motif de plus pour le prince d'y entrer. Dès sa prison de Barcelone il cherchait où il accomplirait son vœu. « Si je le fais dans ma patrie je ne pourrai pratiquer l'humilité à mon gré; car je crains que mes frères ne veuillent m'honorer trop. Je pense donc me retirer en Allemagne ou dans quelque autre province lointaine, où, étant inconnu, je pourrai relaver les assiettes, faire la cuisine, balayer la maison et remplir d'autres humbles offices. Le guide spirituel à qui Louis communiquait ainsi ses projets loua sa candeur; « mais, ajouta-t-il, il est im-

possible que vous vous cachiez de votre père. Le général et les provinciaux de l'ordre ont le nom de tous les frères ; dans quelque coin que vous vous cachiez votre père le saura donc toujours aisément. D'ailleurs, si vous exécutez publiquement ce que vous avez résolu en secret, ce sera d'un mémorable exemple ; plus d'un vous imitera. Celui qui vit bien, mais en cachette, sans travailler à l'utilité des autres, c'est un charbon ; mais celui qui sert d'exemple à un grand nombre, c'est une lampe ; il brûle pour soi et luit pour les autres. »

Étant donc rendu à la liberté en 1294, et passant à Montpellier, Louis pria instamment le supérieur des Frères mineurs de cette province de le recevoir dans son ordre et de lui donner l'habit ; mais le provincial n'osa, non plus que ses religieux, de crainte d'offenser le roi son père. Louis fit alors ce qu'il put ; il renouvela publiquement le vœu, qu'il avait fait dans sa captivité, d'entrer dans l'ordre de Saint-François. La même année le Pape saint Célestin le désigna comme archevêque de Lyon ; mais, comme alors il n'avait point encore la tonsure, il trouva moyen de faire échouer le projet du souverain Pontife. Arrivé à Rome avec son père, le Pape Boniface VIII le nomma archevêque de Toulouse. Louis résolut de n'y consentir qu'après s'être acquitté de son vœu. Le Pape y ayant donné son assentiment, il fit profession de l'ordre de Saint-François, à Rome, dans le couvent d'*Ara Cali*. Toutefois, pour ne point offusquer son père, le Pape lui permit de mettre une robe cléricale par-dessus l'habit monastique. Mais cela ne dura guère ; car, quelque temps après, poussé par l'Esprit-Saint, il ne garda qu'une pauvre tunique, se ceignit d'une corde, et alla nu-pieds, à travers la boue, du Capitole au palais de Saint-Pierre. Tel fut désormais son costume tout le reste de sa vie, même étant évêque ; encore choisissait-il toujours la tunique la plus pauvre qu'il pût trouver.

Si Louis aimait tant la pauvreté il n'aimait pas moins les pauvres. Tous les jours il en nourrissait vingt-cinq, auxquels il versait lui-même de l'eau pour leur laver les mains et dont il coupait le pain à genoux. Le

samedi il lavait les pieds à trois des plus misérables. Il n'avait rien plus à cœur que cet office. Étant encore à Barcelone le jour du jeudi saint, il invita vingt-cinq mendiants à son dîner, les servit lui-même, leur apportant à manger et à boire ; ceux que l'infirmité empêchait de prendre eux-mêmes la nourriture, il la leur mettait dans la bouche ; puis il leur lava les pieds à tous. Le jour suivant, vendredi saint, allant à une église, il vit un malheureux couvert d'une lèpre horrible. Il l'eût bien volontiers embrassé publiquement s'il n'eût craint d'offenser Robert, son frère, depuis roi de Naples, mais, considérant que Jésus-Christ lui-même avait été frappé et humilié comme un lépreux, il ne put qu'il ne fit venir cet infortuné le lendemain, et, ôtant son manteau, il l'embrassa et le baisa avec ferveur et amour. Robert, son frère, en fut étonné, mais si touché en même temps que, ce même homme qui lui inspirait tant d'horreur, il l'embrassa lui-même avec tendresse, à l'exemple de son saint frère.

Le prince Louis était dans sa vingt et unième année quand il sortit, en 1294, de sa captivité de Barcelone ; il fut ordonné prêtre et sacré évêque de Toulouse avec dispense d'âge. Il parut dans son diocèse sous l'habit d'un pauvre religieux ; mais on le reçut à Toulouse avec le respect dû à un saint et avec la magnificence qui convenait à un prince. Sa modestie, sa douceur et sa piété inspiraient l'amour de la vertu à tous ceux qui le voyaient. Son premier soin fut de visiter les hôpitaux et de pourvoir aux besoins des malheureux. S'étant fait représenter l'état de ses revenus, il en réserva une petite partie pour l'entretien de sa maison et destina le reste aux pauvres. Tout le royaume de son père éprouvait les effets de ses libéralités. Il fit la visite de son diocèse et laissa partout des monuments de sa charité, de son zèle et de sa sainteté. Quelque pénibles que fussent ses travaux apostoliques il ne diminuait rien de ses austérités. N'étant encore que laïque il se ceignait les reins d'une corde à nœuds sur la chair ; il y joignait des chaînes de fer la nuit, et souvent le jour. Il prêchait fréquemment. Ses discours convertirent un grand nombre de Juifs et de païens ; il baptisa lui-

même les uns et fut le parrain des autres.

Effrayé de la grandeur de ses obligations, il demanda à quitter son évêché; mais on n'eut point d'égard à ses représentations. Il dit à ceux qui s'opposaient à sa retraite : « Que le monde me condamne, je serai satisfait, pourvu que je puisse être déchargé d'un fardeau trop pesant pour mes épaules. Ne vaut-il pas mieux que je cherche à m'en délivrer que de risquer d'être accablé sous sa pesanteur? » Dieu lui accorda ce qu'il désirait. Il revenait de Catalogne, où il était allé voir sa sœur, alors reine d'Aragon. Il repassait par Tarascon, où repose le corps de sainte Marthe; il prêcha sur la bienheureuse hôtesse du Sauveur. De là il se rendit au château de Brignolles, où il était né; il y fut pris de la fièvre et connut que sa fin était proche. Il dit à ceux qui l'entouraient : « Après un voyage dangereux me voilà arrivé à la vue du port vers lequel j'ai longtemps soupiré avec ardeur. Je vais jouir de mon Dieu, dont le monde me déroberait la possession. Bientôt je serai délivré de ce poids accablant que je ne puis porter. »

Il reçut le saint Viatique à genoux, en fondant en larmes. Il faisait souvent cette prière : « Nous vous adorons, ô Jésus-Christ, et nous vous bénissons, parce que, par votre sainte croix, vous avez racheté le monde. » Il répétait également ces paroles du psaume : « Seigneur, ne vous souvenez pas des péchés de ma jeunesse et de mes ignorances. » Il ne cessait en même temps d'adresser à la sainte Vierge la Salutation angélique. Interrogé pourquoi il la répétait si souvent, il répondit : « C'est que je vais mourir, et la sainte Vierge m'aidera. » Il s'endormit ainsi du sommeil des justes, dans l'octave de l'Assomption, le 19 août 1297, à l'âge de vingt-trois ans et demi, et fut enterré chez les Franciscains de Marseille, comme il avait demandé.

Il se fit dès lors un très-grand nombre de miracles par son intercession. L'auteur de sa *Vie*, qui avait vécu dans son intimité, signale jusqu'à quatorze résurrections de morts. Jean XXII, successeur de Boniface VIII, qui avait été un des amis et des confidents du saint, le canonisa solennellement à Avignon,

en 1317, et adressa à ce sujet un bref à la mère du saint, qui vivait encore. La même année on renferma les reliques de saint Louis dans une belle châsse d'argent, en présence de sa mère, de Robert, son frère, roi de Naples, et de la reine de France ¹. L'Église honore sa mémoire le 19, jour de sa mort.

Le père de Louis, Charles II, surnommé le Boiteux, étant sorti de prison l'an 1288, prit publiquement le titre de roi de Sicile, traversa la France, se rendit en Italie et vint à Riéti célébrer avec le Pape Nicolas IV la fête de la Pentecôte, qui, en 1289, fut le 19 mai. Ce jour le souverain Pontife le couronna solennellement roi de Sicile. Après son couronnement le nouveau roi fit au Pape la foi et l'hommage de son royaume, aux mêmes conditions qu'avait fait le roi son père, comme il paraît par ses lettres du 19 juin et l'acceptation du Pape. Nicolas IV lui accorda dans le même temps plusieurs grâces; il lui donna les dîmes pendant trois ans pour le recouvrement de l'île de Sicile. Comme suzerain du roi et comme juge suprême des cas de conscience, il cassa le traité fait avec Alphonse d'Aragon, déclarant Charles et Édouard, roi d'Angleterre, quittes des serments par lesquels ils l'avaient confirmé, comme exigés par force et par crainte et contre les bonnes mœurs. Il excommunia Alphonse et Jacques, son frère, qui était en possession de la Sicile; enfin il renvoya le roi Charles avec de grands présents en joyaux et en argent comptant, et lui donna pour légat dans son royaume le cardinal Bérard, évêque de Palestrine ².

La même année Charles eut quelques avantages militaires sur Jacques de Sicile; néanmoins, le 25 août, les deux princes conclurent une trêve de deux ans. Le 31 octobre suivant Charles se présenta sur la frontière d'Aragon, se déclarant prêt à rentrer dans les prisons d'Alphonse, comme il s'y était engagé. Il fit dresser un acte notarié, qu'il envoya au roi d'Angleterre et qui nous a été conservé, dans lequel ses tabellions attestent qu'il s'est présenté à la frontière, désarmé,

¹ Voir la *Vie de saint Louis*, avec les commentaires des Bollandistes. *Acta SS.*, 19 août. — ² Raynald, *ann.* 1289, n. 1-13. Villani, l. 7, c. 129.

avec un cortège peu nombreux, et que don Alphonse ne s'y est point trouvé pour le recevoir et lui rendre ses enfants et ses otages. Alphonse prétendit, de son côté, que, d'après une convention particulière, il n'aurait dû se présenter que six mois plus tard¹. Nous verrons tous ces différends se terminer par une alliance de famille.

Dans le royaume de Castille Alphonse le Sage ou le Savant s'était brouillé, l'an 1282, avec Sanche IV, son second fils, qu'il avait institué son héritier au préjudice de deux enfants de son fils aîné, Ferdinand. Le ressentiment du père se porta jusqu'à déshériter et maudire Sanche. Une guerre civile s'ensuivit. Le Pape Martin IV fit d'inutiles efforts pour rétablir la paix ; la mort fut plus puissante. Alphonse étant décédé le 4 avril 1284, après avoir pardonné à Sanche, la guerre cessa par là même².

En Portugal le roi Denis succéda, l'an 1279, à son père, Alphonse III. Ce dernier, pour avoir violé les droits de l'Église, avait attiré, de la part des évêques de Portugal et du Pape saint Grégoire X, l'excommunication sur sa personne et l'interdit sur le royaume. L'an 1284, les prélats présentèrent au roi Denis les articles de leurs griefs, et, dans une cour générale ou assemblée d'états, on traita d'accommodement. Le roi donna ses réponses aux articles, et les prélats demandèrent au Pape Martin IV la confirmation du concordat ; mais il trouva quelque chose à réformer. Enfin, l'an 1288, le roi et les évêques envoyèrent, chacun de leur côté, des procureurs à Rome, pour consommer le traité par l'autorité du Pape et le faire confirmer. Le Pape Nicolas IV nomma trois cardinaux pour examiner l'affaire. On lut les articles des plaintes du clergé, jusqu'au nombre de trente et plus. Les envoyés du roi répondirent à chaque plainte ; sur la plupart ils soutinrent que le roi n'avait jamais fait ce dont on l'accusait et promirent qu'il ne le ferait jamais ; sur les autres ils promirent qu'il se conformerait au droit commun et donnerait satisfaction à l'Église. Ainsi, les parties étant d'accord, les trois cardinaux en firent

dresser un acte, daté du 12 février 1289.

En conséquence le Pape Nicolas donna pouvoir aux ordinaires de lever les censures jetées par saint Grégoire X sur le royaume de Portugal. La bulle est du 23 mars. Par une autre, du 7 mai, il confirma le concordat, avec les peines suivantes, en cas de contravention : « Si le roi, admonesté par l'ordinaire, n'y remédie dans deux mois, sa chapelle sera interdite ; après les deux mois et une seconde monition l'interdit s'étendra à tous les lieux où le roi se trouvera ; quatre mois après il encourra l'excommunication. » Après quoi on le menace d'interdit général sur tout le royaume, et d'absoudre ses sujets du serment de fidélité¹.

Le règne du roi Denis fut illustré surtout par sa vertueuse épouse, sainte Élisabeth de Portugal. Elle eut pour père Pierre III, roi d'Aragon, et pour mère Constance, fille de Mainfroi, fils de l'empereur Frédéric II. Elle naquit l'an 1271 et fut nommée au baptême Élisabeth, en l'honneur de sainte Élisabeth de Hongrie, sa tante, qui avait été canonisée par Grégoire IX en 1235. Sa naissance réconcilia son grand-père et son père, dont les divisions troublaient le royaume. Le roi Jacques, son grand-père, se chargea du soin d'élever sa petite-fille, et la laissa, en mourant, déjà toute pénétrée des plus sublimes maximes de la piété, quoiqu'elle n'eût point encore six ans accomplis.

Pierre III, étant monté sur le trône d'Aragon, ne mit auprès de sa fille que des personnes vertueuses, dont les exemples pussent continuellement lui servir de leçons. La jeune princesse était d'une douceur admirable de caractère et n'avait de goût que pour les choses qui portaient à Dieu. C'était lui faire un grand plaisir que de la mener à l'église ou à quelque exercice de religion. Dès l'âge de huit ans elle pratiquait déjà la mortification ; inutilement on lui alléguait qu'elle était trop jeune, pour l'engager à modérer sa ferveur. Par une suite de cette ferveur elle portait une sainte envie à tous ceux qu'elle voyait faire le bien. A la mortification des sens elle joignait celle de la volonté, et

¹ Rymer, t. 2, p. 455 et 456. — ² *Art de vérifier les dates*. Raynald.

¹ Raynald, ann. 1289, n. 26-32.

un amour extraordinaire de la prière, afin d'obtenir la grâce de réprimer ses passions et même d'en prévenir les révoltes ; par là elle vint à bout de se vaincre parfaitement et d'acquérir une humilité profonde. Comme la vertu lui paraissait le plus précieux de tous les avantages, elle avait en horreur tout ce qui eût été capable de la dissiper et se montrait l'ennemi déclarée de tous les vains amusements du monde. Tout autre chant que celui des psaumes et des hymnes de l'Église lui était insipide ; chaque jour elle récitait le bréviaire et le faisait avec autant de soin que l'ecclésiastique le plus fervent. Les pauvres l'appelaient leur mère, à cause de la charité compatissante avec laquelle elle pourvoyait à leurs besoins.

Lorsqu'elle eut atteint sa douzième année elle fut mariée à Denis, roi de Portugal. Ce prince avait moins considéré en elle la vertu que l'éclat de la naissance et les belles qualités du corps et de l'esprit ; il lui laissa cependant la liberté de vaquer à ses exercices, et il ne put refuser son admiration à la piété de son épouse. Semblable à Esther, la reine de Portugal ne fut point éblouie par l'appareil des grandeurs humaines ; elle fit une sage distribution de son temps, pour allier les devoirs du Christianisme avec ceux de son état. Jamais elle ne manquait à ses pratiques de dévotion, à moins qu'elle n'eût des raisons très-puissantes de se départir du plan qu'elle s'était tracé. Tous les jours elle se levait de grand matin. Après une longue méditation elle récitait matines, laudes et prime ; ensuite elle entendait la messe, où elle communiait souvent. Elle disait aussi chaque jour l'office de la Vierge et celui des Morts. Elle se retirait fréquemment dans son oratoire pour y faire des lectures pieuses ; elle avait aussi des heures réglées pour ses affaires domestiques, ainsi que pour l'accomplissement de ses autres devoirs envers le prochain. Son travail consistait à faire des ornements pour les églises ou des vêtements pour les pauvres, en quoi elle était aidée par ses dames d'honneur. Il ne lui restait aucuns moments pour les conversations inutiles ou autres amusements. Tout son extérieur annonçait la simplicité ; elle était affable et

pleine de bonté pour tout le monde ; elle possédait éminemment l'esprit de componction, et souvent il lui arrivait, dans la prière, de verser des larmes abondantes. Plus d'une fois on voulut lui persuader de modérer ses austerités ; mais elle répondit toujours que la mortification n'est nulle part plus nécessaire que sur le trône, où tout semble exciter et nourrir les passions. Les jeûnes prescrits par l'Église ne suffisaient point à sa ferveur ; elle jeûnait tout l'Avent, et depuis la Saint-Jean-Baptiste jusqu'à l'Assomption. Peu de temps après elle recommençait un nouveau carême, qui durait jusqu'à la fête de Saint-Michel.

La charité pour les pauvres était une des vertus qu'on admirait principalement dans sainte Élisabeth. Par ses soins les étrangers étaient pourvus de logements et de tout ce qui leur était nécessaire. Elle faisait faire une exacte recherche des pauvres honteux et leur fournissait secrètement de quoi subsister d'une manière conforme à leur état. Les pauvres filles, si souvent exposées au danger d'offenser Dieu, trouvaient dans ses libéralités une dot pour se marier suivant leur condition. Elle visitait les malades, les servait de ses propres mains et pansait leurs plaies les plus dégoûtantes. Elle fit divers établissements dans toutes les parties du royaume ; elle fonda entre autres, à Coïmbre, un hôpital près de son palais, et à Torres-Novas une maison pour les femmes repenties, avec un hôpital pour les enfants trouvés. Indifférente à tout ce qui la regardait personnellement, elle ne s'occupait que des moyens de procurer du soulagement aux malheureux et paraissait vivre uniquement pour eux. Tant de soins ne l'empêchaient point de remplir ses autres devoirs ; elle aimait et respectait son mari ; elle lui était soumise et supportait ses défauts avec patience.

Denis avait d'excellentes qualités ; il aimait la justice ; il était brave, humain et compatissant ; mais il se conduisait d'après les maximes corrompues du monde, et il souilla la sainteté du lit nuptial par des amours illégitimes. Élisabeth, moins touchée de l'injure qu'elle recevait que de l'offense de Dieu et du scandale qui en résultait,

priaient assidûment et faisait prier pour sa conversion. Elle tâchait de gagner le cœur de son mari par les voies de la douceur ; elle s'intéressait au sort des enfants qu'il avait eus de ses maîtresses et se chargeait elle-même du soin de les faire élever. Une telle conduite lui fit ouvrir les yeux ; il renonça à ses désordres et garda toujours depuis la fidélité qu'il devait à sa vertueuse épouse. Ses vertus brillèrent d'un nouvel éclat après sa conversion ; il devint la gloire et l'idole de ses sujets, qui lui donnèrent le surnom de Libéral et de Père de la patrie. Il institua l'ordre du Christ, en 1318, fonda avec une magnificence vraiment royale l'université de Coïmbre, et orna son royaume d'édifices publics. Ce fut quelque temps avant sa parfaite conversion qu'arriva ce qui suit.

Élisabeth avait un page extrêmement vertueux, dont elle se servait pour la distribution de ses aumônes secrètes. Un autre page, jaloux de la faveur dont il jouissait à cause de sa vertu, résolut de le perdre, et, pour y réussir, il persuada au roi qu'il avait un commerce criminel avec la reine. Le prince, que la corruption de son cœur portait à mal penser des autres, ajouta foi à la calomnie et forma le projet d'ôter la vie au prétendu coupable. Il dit à un maître de four à chaux qu'il lui enverrait un page pour lui demander *s'il avait exécuté ses ordres*, et que c'était là le signal auquel il le reconnaîtrait. « Vous le prendrez, ajouta-t-il, et le jetterez dans le four, afin qu'il y soit brûlé ; il a mérité la mort pour avoir justement encouru mon indignation. » Au jour marqué le page fut envoyé au four à chaux. Ayant passé devant une église, il y entra pour adorer Jésus-Christ. Il entendit une messe, indépendamment de celle qui était commencée quand il entra dans l'église. Cependant le roi, impatient de savoir ce qui s'était passé, envoya le délateur s'informer si l'on avait exécuté ses ordres. Le maître du four, prenant celui-ci pour le page dont le roi lui avait parlé, le saisit et le jeta dans le feu, qui le consuma en un instant. Le page de la reine, après avoir satisfait sa dévotion, continue sa route, gagne le four et demande si l'ordre du roi est exécuté, et, comme on lui répond affirmative-

ment, il revient au palais rendre compte de sa commission. Le roi fut singulièrement étonné en le voyant de retour contre son attente ; mais, lorsqu'il eut été instruit des particularités de l'événement, il adora les jugements de Dieu, rendit justice à l'innocence du page et respecta toujours depuis la vertu et la sainteté de la reine ¹. Nous verrons plus tard sainte Élisabeth de Portugal comme un ange de paix et de conciliation au milieu des divisions et des guerres.

Un ordre religieux qui produisit plusieurs saints personnages vers la fin du treizième siècle fut celui des Ermites de Saint-Augustin. Voici comment l'on découvrit le principal d'entre eux.

Les frères du couvent de Rosia, en Toscane, avaient un procès en cour de Rome pour un certain bien qu'ils étaient près de perdre et qui contribuait fort à la subsistance de la maison. Parmi eux était un frère lai, arrivé depuis peu et nommé Augustin, qu'on occupait aux plus humbles offices, ne le croyant pas capable de mieux. Frère Augustin, voyant donc les autres troublés pour leur procès, et sachant qu'au fond on leur faisait grand tort, alla trouver leur procureur et lui demanda en secret de quoi écrire. Le procureur s'en moquait, ne croyant pas même qu'il sût lire ; toutefois, comme il persévérait dans sa demande, il lui donna du papier, de l'encre et une plume. Frère Augustin écrivit un Mémoire court et solide, qui ayant été communiqué au procureur de la partie adverse, celui-ci dit : « Celui qui a dressé ce Mémoire est ou un diable, ou un ange, ou le seigneur Matthieu de Termes, avec lequel j'ai étudié à Bologne et qui est mort à la bataille du roi Mainfroi. » Il voulut voir l'auteur du Mémoire, et, l'ayant reconnu, touché de son humilité, il l'embrassa tendrement et ne put retenir ses larmes. Frère Augustin le pria de ne pas troubler son repos en le faisant connaître ; mais il ne put s'y résoudre et dit aux Augustins : « Vous avez là un trésor caché ; c'est ici le plus excellent homme ; traitez-le comme il mérite ; au reste, vous avez gagné votre cause. » Ils commencèrent

¹ Godescard, 8 juillet. *Acta SS.*, 4 juillet.

donc à le respecter ; mais lui rejetait tous les honneurs et continuait dans ses pratiques d'humilité.

L'humble frère Augustin était en effet le seigneur Matthieu de Termes, né près de Palerme, en Sicile, d'une famille noble, originaire de Catalogne. On le fit étudier dès son enfance, et il alla ensuite à Bologne, où, en peu d'années, il parvint au degré de docteur et de professeur en droit civil et canonique. Après quoi il retourna en Sicile, où sa réputation le fit connaître à Mainfroi, qui y régnait alors, en sorte qu'il le fit juge perpétuel de sa cour et son principal ministre d'État. Dans cette élévation il conserva une grande pureté de mœurs et une parfaite intégrité dans l'administration de la justice. Il accompagnait Mainfroi à la bataille de Bénévent, où ce prince périt, et, comme Matthieu disparut dès lors, on crut qu'il avait été tué en cette occasion ; mais la crainte de la mort l'avait fait fuir et repasser en Sicile.

Il y fut attaqué d'une maladie si violente qu'il se crut près de mourir, et, craignant le jugement de Dieu, il promit, s'il revenait en santé, d'entrer aussitôt en religion pour y faire pénitence. Étant guéri et voulant accomplir son vœu, il résolut d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique et envoya deux de ses valets pour lui amener des frères de cet ordre ; mais ils se méprirent jusqu'à trois fois et lui amenèrent toujours des Augustins. Enfin il crut que Dieu l'appelait à vivre avec ces derniers ; il leur découvrit son dessein et prit leur habit ; mais il ne leur fit point connaître qui il était ; il cacha sa naissance, sa science, ses grands emplois ; il changea son nom en celui d'Augustin et se conduisit comme le moindre des frères. Il allait à la quête, lavait la vaisselle et rendait à la maison les services les plus bas ; il observait une exacte pauvreté, se contentait de la nourriture la plus grossière et ne mangeait qu'une fois le jour.

Après avoir demeuré quelque temps en Sicile il apprit qu'en Toscane, et près de Sienne, il y avait un couvent de l'ordre dans un lieu fort solitaire, dédié à sainte Barbe ; il y passa, par la permission de son supérieur, et y vécut entièrement inconnu et pratiquant

à son ordinaire les exercices les plus humilians. De là son supérieur le mena au couvent de Rosia, où il fut reconnu de la manière que nous avons vue.

Le bienheureux Clément d'Osimo, qui gouvernait à cette époque l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, étant venu peu de temps après à Sienne et ayant appris qui était ce frère Augustin, le choisit pour son compagnon, le conduisit avec lui à Rome, et l'obligea, malgré sa résistance, à recevoir les ordres sacrés. Les constitutions de la congrégation que le bienheureux Clément gouvernait avaient besoin d'être revues et mises dans un meilleur ordre ; il prit son nouveau compagnon pour collaborateur dans ce travail important. Le Pape Nicolas IV occupait alors le Saint-Siège ; il demanda au général des Augustins un religieux capable d'entendre les confessions de la cour pontificale. Le bienheureux Clément lui amena au milieu du consistoire frère Augustin ; les cardinaux, voyant la pauvreté de son habit et l'austérité de son visage, demandaient de quelle forêt on l'avait amené. Il se trouva aux pieds du souverain Pontife sans savoir de quoi il s'agissait ; mais, voyant que ce Pontife lui imposait les mains pour le faire son confesseur et lui donner l'emploi de pénitencier, il pleura si amèrement qu'il arracha des larmes au Pape et aux cardinaux. A mesure qu'ils le connurent davantage ils conçurent pour lui beaucoup d'affection et de respect. Il remplit pendant vingt-deux ans la charge de pénitencier, mais ayant toujours le cœur à sa chère solitude. Son zèle pour la justice l'engageait à user quelquefois envers le Pape et les cardinaux non-seulement de prière, mais de réprimandes, et eux les écoutaient patiemment, tant ils avaient de vénération pour lui ; car ses conseils étaient reçus comme venant du Ciel.

Le chapitre général des Augustins s'étant réuni l'an 1298 dans la ville de Milan, le saint religieux, quoique absent, fut choisi d'une voix unanime par ses frères pour gouverner la congrégation. Il voulut en vain repousser le fardeau qui lui était imposé ; le Pape Boniface VIII, qui régnait alors, lui ordonna de consentir à son élection. Augustin, devenu

supérieur général, se montra digne du rang où on l'avait placé malgré lui ; il gouverna l'ordre avec beaucoup d'humilité, de fermeté, de zèle et de charité ; mais le temps de sa supériorité ne fut pas long. Au bout de deux ans, ayant rassemblé le chapitre à Naples, il se démit de sa charge, malgré toutes les instances que les religieux firent près de lui pour qu'il restât plus longtemps à leur tête. Désormais plus libre de suivre son attrait pour la vie solitaire, il se retira, avec quelques-uns de ses confrères, dans l'ermitage de Saint-Léonard, près de la ville de Sienne, afin de s'y livrer uniquement à la contemplation. Son séjour dans ce lieu fut une source de bénédictions pour les habitants de Sienne. Enfin, après avoir passé dix ans dans l'ermitage de Saint-Léonard, le bienheureux Augustin fut averti que son pèlerinage sur la terre allait être bientôt terminé ; il tomba en effet gravement malade et reçut avec une tendre piété les sacrements de l'Eglise. Il rendit son âme à Dieu le 19 mai 1309. Plusieurs miracles opérés à son tombeau et par son intercession portèrent les fidèles à l'honorer comme saint. Le culte qu'on lui rendait de temps immémorial fut autorisé par le Pape Clément XIII, le 11 juillet 1759 ¹.

Le bienheureux Clément de Saint-Elpide, surnommé d'Osimo, peut-être à cause de son long séjour dans cette ville, naquit dans le même siècle. Il se consacra dès sa jeunesse au service de Dieu dans l'office des Ermites de Saint-Augustin. Ses progrès dans la vertu furent si grands, sa douceur si remarquable, qu'il fut choisi pour gouverner son ordre en qualité de supérieur général. Il en est regardé comme le second fondateur, par le soin qu'il prit de refondre la règle de l'institut et de remettre en vigueur la discipline régulière. Sa compassion pour les âmes du purgatoire le porta à établir pour elles deux anniversaires solennels chaque année. Boniface VIII, avant son avènement au pontificat, l'avait choisi pour son confesseur, à cause de l'estime particulière qu'il avait pour ce saint religieux. Clément, revenant de visiter les couvents d'Allemagne, tomba malade à Or-

viète et y mourut le 8 avril 1291. Le Pape Clément XIII approuva son culte le 16 septembre 1761. Les Augustins célèbrent sa fête le 8 avril ¹.

Le bienheureux Philippe de Plaisance était né dans cette ville d'Italie. Sa famille, qui était distinguée par sa noblesse, portait le nom de Suzanni. Il se mit de bonne heure à l'abri des dangers du monde en embrassant l'état religieux. La vertu qui se faisait le plus remarquer en lui était une profonde humilité. Il y joignait une grande ardeur pour la prière, et apportait tant de ferveur à ce saint exercice qu'il oubliait entièrement les choses de la terre pour se livrer à la contemplation des choses célestes. Sa conversation était toute sainte ; elle n'avait pour but que d'exciter dans les âmes le désir des biens éternels ou d'inspirer l'amour de Dieu et du prochain. Chaque jour, sans y manquer jamais, il célébrait la messe et offrait le saint Sacrifice avec une grande abondance de larmes. Sa charité pour les malades était admirable. Il termina sa sainte vie en l'année 1307. Le Pape Clément XIII le plaça au nombre des bienheureux le 27 mai 1766. On l'honore dans son ordre le 22 juin ².

Dans le treizième siècle encore naquit à Sienne le bienheureux Antoine Patrizzi ; il fut élevé dans l'innocence par ses parents, qui joignaient la piété à la noblesse. Dès son jeune âge il fut favorisé des plus précieuses faveurs de Dieu, et, pour les conserver avec plus de soin, il embrassa l'état religieux. Envoyé par ses supérieurs au couvent de Montéciano, il y vécut si saintement qu'on le regardait comme un modèle de la perfection chrétienne. Le bienheureux Antoine mourut l'an 1311. Le Pape Pie VII permit, le 1^{er} mars 1804, de rendre un culte public à ce saint religieux, dont la fête se célèbre le 28 mars ³.

Le bienheureux Grégoire Celli, né à Veruchio, dans le diocèse de Rimini, en Italie, de parents nobles et pieux, fut, dès l'âge de trois ans, consacré à la sainte Vierge, à saint Augustin et à sainte Monique, par sa mère, qui perdit alors son époux. A quinze ans il

¹ Godescard, et *Acta SS.*, 28 avril.

¹ Godescard, 28 avril, édition 1835. *Acta SS.*, 8 avril.
— ² *Ibid.*, 28 avril. — ³ Godescard.

entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin et dota de ses biens patrimoniaux le couvent dans lequel il prit l'habit. Il passa dix années dans sa ville natale, et l'édifia tellement par ses vertus qu'on le désignait ordinairement par le nom de Bienheureux. Ses supérieurs l'ayant ensuite employé à travailler au salut des âmes, il convertit un grand nombre de pécheurs et combattit avec succès des ariens qui semaient leurs erreurs à Bauco, petite ville des États romains. En butte à la méchanceté de quelques mauvais religieux, Grégoire fut obligé de quitter le couvent qu'il habitait. Il se rendait à Rome, lorsque, passant par le diocèse de Riéti, il trouva des ermites qui servaient Dieu sur une montagne ; il se joignit à eux et y vécut dans la pratique de la perfection religieuse jusqu'à l'âge de cent dix-huit ans. Il mourut, comblé de mérites, en l'année 1343. Son culte fut approuvé par le Pape Clément XIV, le 16 septembre 1769, et sa fête est fixée au 22 octobre¹.

Mais le saint le plus illustre que l'ordre des Ermites de Saint-Augustin produisit dans le treizième siècle fut saint Nicolas de Tolentino, ainsi nommé de la ville de Tolentino, où il passa la plus grande partie de sa vie et dans laquelle il mourut. Il naquit, vers l'an 1246, à Saint-Angélo. Ses parents étaient peu favorisés des biens de la fortune, mais ils étaient riches en vertus. Ils regardèrent leur fils comme le fruit d'un pèlerinage qu'ils avaient fait à la chässe de saint Nicolas de Bari. Ils voulurent qu'il prit au baptême le nom du saint à l'intercession duquel ils attribuaient sa naissance.

Nicolas, dès son enfance, parut un enfant de bénédiction. Il passait plusieurs heures de suite à prier et le faisait avec une attention singulière. Il écoutait la parole de Dieu avec une sainte avidité et montrait une modestie qui charmait tous ceux qui le voyaient. Rempli d'une tendre charité pour les pauvres, il les conduisait à la maison paternelle afin de partager avec eux ce qu'on lui donnait pour sa subsistance. Il se fit un devoir de pratiquer la mortification ; il contracta,

dans un âge encore tendre, l'habitude de jeûner trois jours par semaine, et il en ajouta un quatrième dans la suite. Ces jours-là il ne vivait que de pain et d'eau ; encore le seul repas qu'il faisait était-il fort léger. On ne remarqua jamais en lui les faiblesses et les passions de l'enfance. Son plus grand plaisir était de lire des livres de piété, de s'entretenir de choses spirituelles et de vaquer aux exercices de religion. Ses parents, charmés de ces heureuses dispositions, mirent tout en œuvre pour les cultiver et les perfectionner.

Comme il joignait à la vivacité de l'esprit une excellente mémoire et un jugement solide, il fit de rapides progrès dans l'étude. Son mérite l'ayant fait connaître, il fut pourvu d'un canonicat dans l'église du Saint-Sauveur, à Tolentino, avant même qu'il fût sorti des écoles publiques. Il ne vit dans le genre de vie qu'il allait embrasser que la faculté qu'il y trouverait de se livrer à son attrait pour la prière. Son cœur n'était cependant point encore satisfait ; il soupirait après le moment où il pouvait se consacrer à Dieu sans réserve et sans interruption aucune.

Ayant entendu un Ermite de Saint-Augustin prêcher sur les vanités du monde, il se sentit plus fortement confirmé dans la résolution qu'il avait déjà prise de vivre dans une entière retraite. Il crut donc devoir embrasser l'ordre de ce prédicateur, dont le discours avait fait sur lui des impressions si profondes. Il alla sans délai se présenter au couvent de Tolentino, où il prit l'habit. Après son noviciat, qu'il fit avec une ferveur extraordinaire, il prononça ses vœux, n'ayant pas encore dix-huit ans accomplis. Il se regardait comme le dernier de la communauté et tâchait de faire en tout la volonté de chacun des frères, pour apprendre à mourir plus parfaitement à la sienne. Son amour pour les humiliations lui faisait rechercher les plus bas emplois de la maison. Il était d'un caractère si doux et d'une égalité d'âme si uniforme qu'on ne remarquait jamais en lui la moindre impatience ni le moindre murmure. Ses jeûnes et ses autres mortifications montraient la haine qu'il portait à une chair corrompue. On voit encore aujourd'hui à Tolentino les discipli-

¹ God scard, 28 avril.

nes et les autres instruments de pénitence dont il se servait. De mauvais pain et quelques racines faisaient toute sa nourriture ; il couchait sur la terre nue et avait une pierre pour oreiller. Étant malade, son supérieur lui ordonna de manger un peu de viande ; il obéit, mais il demanda avec larmes la permission de continuer à observer l'abstinence, et elle lui fut accordée. On l'envoya successivement dans plusieurs couvents de son ordre ; il fut ordonné prêtre dans celui de Cingole.

Depuis ce temps-là sa ferveur parut encore plus admirable qu'auparavant. Lorsqu'il était à l'autel son visage s'enflammait d'amour et des larmes abondantes coulaient de ses yeux. On s'empressait d'assister à sa messe, dans la persuasion où l'on était de son éminente sainteté. Les communications secrètes de son âme avec Dieu, surtout quand il sortait de l'autel ou du confessionnal, lui faisaient goûter par anticipation les délices de la béatitude céleste. Il passa les trente dernières années de sa vie à Tolentino, où ses prédications produisirent des fruits surprenants. Il prêchait presque tous les jours et les pécheurs les plus endurcis se convertissaient. On ne pouvait résister à la force et à la douceur insinuantes de ses discours, tant en particulier qu'en public. Il donnait à la prière et à la contemplation tout le temps que lui laissaient les fonctions du ministère. Il fut favorisé de plusieurs visions et opéra divers miracles. Il mourut le 10 septembre 1308, après avoir été éprouvé par une maladie longue et rigoureuse. Eugène IV le canonisa l'an 1446. On l'enterra dans la chapelle où il avait coutume de dire la messe, et les fidèles y vont visiter son tombeau avec beaucoup de dévotion¹.

Un personnage fameux de cette époque était Raymond Lulle. Il naquit à Majorque, vers l'an 1233, de parents nobles, venus de Catalogne à la suite de Jacques, roi d'Aragon, qui conquit cette île. Il avait trente ans quand il se convertit, étant sénéchal, c'est-à-dire maître d'hôtel du roi de Majorque, mais abandonné à des amours criminelles. Il ai-

maît une dame mariée, belle de visage, mais dont le sein était rongé par un chancre hideux. Pour le guérir de sa passion, cette dame, qui était chrétienne, lui fit connaître sa repoussante infirmité. Ce remède ne suffit pas encore. Un soir Raymond s'occupait à composer une chanson amoureuse sur cette femme, quand, regardant à droite, il vit ou crut voir Jésus-Christ en croix. Il eut peur, et, laissant sa chanson, il se coucha. Le lendemain il recommença et eut encore la même vision, et ainsi, pendant une semaine, jusqu'à cinq fois, avec quelques jours d'intervalle. La dernière fois, s'étant couché, il passa la nuit à songer ce que pouvait signifier cette apparition, et, après une agitation très-grande, il crut que Dieu demandait de lui qu'il quittât le monde et se donnât entièrement à son service.

Il commença donc à penser quel service était le plus agréable à Dieu, et il jugea que c'était de donner sa vie pour lui en travaillant à la conversion des Sarrasins ; mais, réfléchissant sur lui-même, il comprit qu'il ne savait rien de ce qui pouvait servir à l'exécution d'un si grand dessein, n'ayant pas même appris la grammaire. Cette réflexion l'affligea sensiblement ; toutefois il lui vint dans l'esprit qu'il ferait un livre meilleur que l'on en eût encore fait pour la conversion des infidèles, et, quoiqu'il ne sût par où s'y prendre pour la composition de ce livre, il s'affermir fortement dans cette pensée, et résolut d'aller trouver le Pape, les rois et les princes chrétiens, pour leur persuader d'établir en différents pays des monastères où l'on apprit l'arabe et les autres langues des infidèles, pour en tirer des missionnaires qui allassent travailler à leur conversion.

Raymond, s'étant donc fixé à cette résolution, entra le lendemain dans une église, où il pria Notre-Seigneur de lui faire la grâce de l'exécuter, comme il le lui avait inspiré. L'habitude de la vie mondaine et voluptueuse le retint encore trois mois dans une grande tiédeur ; mais, le jour de Saint-François, étant allé chez les Frères mineurs de Majorque, il entendit prêcher un évêque qui dit comment ce saint avait tout quitté pour Jésus-Christ. Raymond, touché de cet exem-

¹ Godescard, et *Acta SS.*, 10 septembre.

ple, vendit aussitôt tous ses biens, à la réserve de quelque peu pour la subsistance de sa femme et de ses enfants, et partit avec la résolution de ne jamais revenir chez lui. C'était environ l'an 1266. Il commença par divers pèlerinages à Notre-Dame de Roc-Amadour, en Querci, à Saint-Jacques, en Galice, et à d'autres lieux de dévotion. Après ces pèlerinages il voulait aller à Paris pour apprendre la grammaire et quelque autre science convenable à la fin qu'il se proposait ; mais ses parents, ses amis, et principalement saint Raymond de Pegnafort lui persuadèrent de revenir à Majorque. C'était en 1267. Alors il renonça à la propriété des habits et se revêtit de l'étoffe la plus grossière qu'il put trouver ; il s'appliqua à l'étude de la grammaire, et, ayant acheté un esclave mahométan, il apprit de lui l'arabe.

Neuf ans après, en 1276, il arriva que cet esclave dit quelque blasphème contre Jésus-Christ en l'absence de Raymond ; celui-ci, l'ayant su, le frappa au visage ; l'esclave en conçut un tel dépit qu'un jour, se trouvant seul avec lui, il lui donna un coup de couteau dans l'estomac, criant d'une voix terrible : « Tu es mort ! » Raymond, quoique blessé grièvement, le désarma et le fit lier et mettre en prison, embarrassé de ce qu'il en ferait ; car il ne voulait pas le faire mourir et craignait pour sa propre vie s'il le mettait en liberté. Il eut recours à Dieu, qui le délivra de ce misérable ; car, étant allé dans la prison pour le voir, il le trouva qui s'était étranglé avec la corde dont on l'avait lié.

Ensuite Raymond alla sur une montagne peu éloignée de sa maison pour y vaquer plus tranquillement à la contemplation. Après y avoir été près de huit jours, tout d'un coup il conçut la forme du livre qu'il méditait contre les erreurs des infidèles, ce qu'il attribua à une inspiration divine ; il commença dès lors à composer son livre, qu'il nomma d'abord *le Grand Art*, puis *l'Art général*. Il en fit plusieurs autres dans le même dessein, y expliquant les principes les plus généraux, d'où il descendait à des notions plus particulières, selon la portée des lecteurs. Pendant qu'il était sur cette montagne, dans un ermitage qu'il s'y était fait

et où il demeura plus de quatre mois, un jour, comme il était en prières, vint à lui un jeune berger, beau et joyeux, qui, en une heure de temps, lui dit tant de belles choses de Dieu, des anges et des choses célestes, qu'un autre, à son avis, n'en aurait pu dire autant en deux jours. Ce berger, ayant vu les livres de Raymond, les baisa à genoux et dit qu'il en viendrait de grands biens à l'Eglise. Raymond fut surpris de cette visite, n'ayant jamais vu le berger ni entendu parler de lui.

Ensuite le roi de Majorque, ayant appris que Raymond avait déjà fait plusieurs bons livres, lui manda de venir à Montpellier, où il était alors. Quand il fut arrivé le roi le fit examiner, lui et ses livres, par un religieux de l'ordre des Frères mineurs, qui admira les pieuses méditations qu'il avait faites pour tous les jours de l'année. Raymond fit à Montpellier un livre qu'il appela *l'Art démonstratif* et qu'il y expliqua publiquement. Il obtint du roi la fondation d'un couvent dans son royaume pour treize Frères mineurs qui y apprendraient la langue arabe ; le revenu en était de cinq cents florins. Raymond alla ensuite à Rome pour obtenir, s'il pouvait, du Pape et de ses cardinaux, la fondation de pareils couvents en divers pays du monde pour apprendre les langues ; mais, étant arrivé à Rome, il trouva que le Pape Honorius IV venait de mourir ; c'est pourquoi il prit le chemin de Paris, voulant y communiquer *l'Art*, qu'il croyait avoir reçu de Dieu ; c'était en 1287.

Il expliqua en effet publiquement son livre de *l'Art général* par ordre du chancelier de l'Université, Bertold de Saint-Denis. Un docte professeur d'Arras, nommé Thomas, qu'il appelle son maître, devint son disciple. Après avoir vu la manière d'étudier à Paris, il retourna à Montpellier vers l'an 1289 et y composa son *Art de trouver la vérité*. Il y reçut des lettres patentes du général des Franciscains pour lire et professer sa méthode dans les monastères de l'ordre ; puis, étant à Gènes, il le traduisit en arabe. De là il se rendit à Rome pour la seconde fois, sous le Pape Nicolas IV, en 1291, afin de solliciter l'établissement de ses monastères pour

l'étude des langues orientales et l'union des ordres militaires ; mais il y avança peu, à cause des affaires dont la cour de Rome était alors occupée, et il retourna à Gênes, voulant passer chez les infidèles et essayer ce qu'il pourrait lui seul pour leur conversion. Il espérait, par le moyen de son art, que, conférant avec les savants, il leur prouverait les mystères de l'incarnation et de la Trinité, et, le bruit s'en étant répandu dans la ville de Gênes, le peuple fut très-édifié de sa résolution.

Mais, comme il était près de partir, ayant déjà fait porter ses livres et ses hardes dans le vaisseau, tout d'un coup il lui vint en pensée que, sitôt qu'il serait arrivé, les Sarrazins le feraient mourir, ou du moins le mettraient en prison perpétuelle. Il demeura donc à Gênes ; puis, dès que le vaisseau fut parti, il eut honte de sa faiblesse et du scandale qu'il avait donné, jusqu'à en tomber malade, et, malgré les efforts de ses amis, il s'embarqua, avant que d'être guéri, sur un autre bâtiment qui allait à Tunis. Il y arriva en bonne santé, et, ayant assemblé peu à peu les plus savants musulmans, il leur dit : « Je suis bien instruit des preuves de la religion chrétienne, et je suis venu pour entendre les preuves de la vôtre, afin de l'embrasser si je les trouve plus fortes. » Les musulmans lui ayant apporté les preuves de leur religion, il y répondit facilement et ajouta : « Tout homme sage doit suivre la croyance qui attribue à Dieu le plus de bonté, de puissance, de gloire et de perfection, et qui met entre la première cause et son effet plus d'accord et de convenance. » Il s'efforçait ainsi, par des raisonnements métaphysiques, de leur prouver les mystères de la Trinité et de l'Incarnation, et croyait en avoir persuadé plusieurs qu'il disposait au baptême, quand un musulman, homme de réputation, représenta au roi de Tunis que ce chrétien s'efforçait de renverser leur religion et le pria de lui faire couper la tête. Sur quoi le prince, ayant tenu conseil, penchait à faire mourir Raymond ; mais un autre sage musulman l'en détourna, et il se contenta d'ordonner qu'on le chassât incensamment du royaume, sous peine d'être la-

pidé si on l'y trouvait ; et, en effet, un autre chrétien qui lui ressemblait pensa être lapidé.

De Tunis Raymond vint à Naples, où il continua d'enseigner son art et de composer des livres. Il y demeura jusqu'à l'élection du Pape saint Célestin ; puis il se rendit à Rome et sollicita auprès de Boniface VIII les affaires qu'il avait à cœur depuis si longtemps, surtout l'établissement de l'étude des langues orientales. Ce fut pendant ce séjour de Rome que, pour rendre plus sensible l'exposé de son *Art général* et de sa doctrine, il composa son *Arbre des Sciences*, où les principes et les facultés sont représentés par les racines et le tronc ; les fonctions, les actes et les opérations, par les branches, les rameaux et les feuilles ; les effets et les résultats, par le fruit. Il fit aussi son livre des *Articles de Foi*, et déposa le tout sur l'autel de Saint-Pierre. Mais, pour l'exécution de ses projets, il ne réussit pas mieux à Rome sous ce pontificat que sous les précédents. Ainsi il retourna à Gênes, et ensuite à Paris, où il était au mois d'août 1298. On dit qu'il y obtint du roi Philippe le Bel la fondation d'un collège ; mais ses deux *Vies* disent qu'il n'obtint quoi que ce fût.

Retourné dans l'île de Majorque, il se mit à disputer tous les jours avec les Sarrazins et les Juifs qui s'y trouvaient en grand nombre. Sur le bruit que le khan des Tartares allait s'emparer de la Syrie Raymond s'embarqua pour l'île de Chypre, où il apprit que la nouvelle était fausse. Pour utiliser son temps il pria le roi de Chypre d'obliger les infidèles et les schismatiques à venir conférer avec lui, pour les convertir, ou bien de l'envoyer aux sultans de Syrie et d'Égypte pour les instruire de la foi catholique ; mais le roi n'eut aucun souci ni de l'un ni de l'autre projet.

Raymond, appliqué à prêcher et enseigner, tomba malade, fut empoisonné par des ennemis, et guérit chez le maître du Temple, en Chypre, qui le recueillit dans sa maison. Revenu à Gênes Raymond y publia plusieurs livres et retourna de nouveau à Paris, où il enseigna sa doctrine avec succès. Ce fut alors sans doute qu'il obtint du roi la fondation

d'un collège. Dans un de ses ouvrages il se qualifie du titre d'Ermitte du tiers-ordre de Saint-François.

On le vit entreprendre à Lyon, en 1305, un résumé général de sa philosophie, et composer à Montpellier un traité du mystère de la Trinité, qu'il prétendait expliquer en montrant que Dieu n'eût pu être parfaitement bon si le Père ne s'était manifesté de toute éternité en engendrant le Fils et en produisant le Saint-Esprit. Il se rendit une seconde fois en Afrique. A Bone il réussit à convertir plusieurs philosophes averroïstes qui regardaient la foi comme opposée à la raison. Alger le vit ensuite opérer de nouvelles conversions ; mais, ayant disputé avec un philosophe arabe qu'il réfuta de vive voix et par écrit, il fut arrêté, mis au cachot, et, après des sollicitations et des offres vaines pour lui faire changer de croyance ou du moins lui fermer la bouche, on le bannit à perpétuité, comme perturbateur du repos public. Embarqué sur un vaisseau génois, Lulle fait naufrage à la vue du port de Pise et s'occupe néanmoins de reprendre les principes de sa méthode, de les résumer et de les abrégier. A sa prière les Pisans, déterminés par l'exemple des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, lui remettent, pour le Pape, des lettres dont l'objet est de proposer un ordre de chevaliers chrétiens pour délivrer les saints lieux de la domination des Turcs, dont il voudrait toutefois opérer la conversion. Il obtint de pareilles lettres de Gênes ; les dames génoises mêmes s'engagent à contribuer de leurs deniers à cette expédition ; mais la proposition de Raymond Lulle paraît impraticable au Pape. Il retourne à Paris, où, en vertu de l'approbation donnée à sa doctrine par quarante docteurs et bacheliers de l'Université, il professe son grand *Art général*, résumé et abrégé. C'est là qu'il détermine dans un ordre ternaire, et sous autant de règles corrélatives, ses neuf principes, en les appliquant dans le même ordre à autant de sujets et de questions qui s'y rapportent. En 1310 il achève et dédie au roi de France un livre intitulé *les Douze Principes*, qui sont l'application et l'extension de sa doctrine à la philosophie naturelle ; il y com-

bat les averroïstes, contre lesquels il réclame l'assistance du roi. Il fait voir que ses principes dans l'ordre physique n'ont rien de contraire à la théologie et que celui-ci en est la fin. Une *Logique* qu'il donne a le même but.

En 1311, lors de la convocation d'un concile général à Vienne, Lulle s'y rend et demande au concile : 1° l'établissement dans toute la chrétienté de collèges ou de monastères pour son double objet ; 2° la réduction des ordres religieux militaires à un seul, pour combattre puissamment les ennemis de la foi ; 3° la suppression de l'enseignement de la doctrine d'Averroès. De ses trois demandes il obtint l'établissement ou la confirmation d'écoles pour l'enseignement de sa méthode, dont une avait été fondée, en 1316, par lettres patentes de Philippe le Bel. Lulle revint à Paris et y acheva plusieurs ouvrages de théologie. Il s'occupa aussi de composer ou de traduire ses livres du catalan ou du latin en arabe, pour l'instruction des Sarrasins, qu'il avait toujours en vue.

Enfin, dans le dernier essor de son zèle, il part, l'an 1314, une troisième fois pour l'Afrique, à l'âge de près de quatre-vingts ans, et vient une seconde fois à Bougie. Là il se cache d'abord entre des marchands chrétiens et commence à parler secrètement à des musulmans qu'il avait déjà instruits et qui lui étaient affectionnés. Les ayant affermis dans la foi, il ne put se contenir plus longtemps, mais il alla dans la place publier à haute voix les louanges de la religion chrétienne, ajoutant qu'il admirait la folie de ceux qui mettaient leur confiance en la doctrine infâme de Mahomet. « Pour moi, disait-il, je suis prêt à montrer, soit par des raisons, soit aux dépens de ma vie, que la grâce et le salut du genre humain ne se trouvent que dans la foi de Jésus-Christ, mon Seigneur. Souvenez-vous que je suis celui que vos princes ont ci-devant chassé de ces quartiers et de Tunis. Se sentant vaincus par mes raisons, ils craignaient que je ne vous éclairasse des vérités chrétiennes que vous étiez prêts à écouter ; maintenant c'est le seul désir de votre salut et du martyre qui m'a ramené ici. »

Ces discours et plusieurs autres qu'il y ajouta émurent tellement le peuple qui les écoutait qu'ils se jetèrent en furie sur Raymond, lui donnèrent des soufflets, l'insultèrent et le traînèrent au palais du roi. Ce prince le condamna à mort, et on le mena hors de la ville, où il fut lapidé le jour de la Saint-Pierre, 29 juin 1315, âgé d'environ quatre-vingts ans. Des marchands chrétiens ayant demandé son corps l'obtinrent et le portèrent avec honneur à un vaisseau qui devait partir la nuit suivante. Ils voulaient le mener à Gênes, dont ils étaient; mais les vents contraires les poussèrent à Majorque, où tout le peuple vint au-devant de ce martyr, son compatriote, et enterra son corps dans un lieu élevé de l'église de Saint-François, dont Raymond avait embrassé le tiers-ordre. Depuis ce temps il est honoré publiquement comme saint à Majorque même, dans l'église cathédrale, et on a fait plusieurs informations pour parvenir à sa canonisation trois cents ans après sa mort, c'est-à-dire depuis 1605 jusqu'en 1617; mais l'Église n'a encore rien décidé sur ce sujet ¹.

L'ensemble des vues de Raymond Lulle pour la conversion des infidèles nous paraît excellent : apprendre d'abord leurs langues, surtout celle des Arabes, principal ennemi à gagner; avoir une méthode générale qui parle des vérités universelles dans tous les ordres, pour réfuter et détruire toutes les erreurs particulières et mettre à leur place les vérités catholiques. Comme tous les ordres, et l'ordre matériel du monde visible, et l'ordre intellectuel des esprits créés, et l'ordre surnaturel de la grâce et de la gloire, viennent également d'un seul et même Dieu, dont ils doivent être le vestige, l'image et la ressemblance, ils ont naturellement entre eux une harmonie profonde, intime, inépuisable; les vérités de l'un doivent réfléchir les vérités de l'autre, comme tous les corps terrestres réfléchissent les rayons du soleil, l'un sous une couleur, l'autre sous une autre. On en voit de sublimes échantillons dans saint Bonaventure, dans son *Itinéraire de l'âme vers*

Dieu. Raymond Lulle aura voulu généraliser cette méthode, compléter ce grand art de la vérité. Sans doute il n'aura pas réussi complètement; plusieurs de ses idées n'auront pas été assez nettes ou assez justes; son langage n'aura pas toujours été assez clair ni correct; mais, toujours, la seule conception d'une œuvre pareille témoigne d'un immense génie, et la constance d'y travailler pour la gloire de Dieu jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, et jusqu'au martyre, montre une foi plus grande que le génie même.

Nous souhaitons que Dieu suscite à son Église un homme qui, joignant la foi et la science divine de saint Thomas et de saint Bonaventure à l'infatigable constance de Raymond Lulle, reprenne son œuvre, profite de ses travaux, ainsi que des progrès qu'on a faits dans les connaissances matérielles, expérimentales ou mécaniques, et élève cette œuvre immense à sa perfection, pour la gloire de Dieu et le salut des hommes.

A cette époque il n'y avait qu'un évêque en Afrique, celui de Maroc; c'était ordinairement un Frère mineur.

Quant au salut des chrétiens de Syrie et de Palestine, un seul homme y pensait sérieusement : c'était le Pontife romain. Au lieu de se réunir entre eux et avec les auxiliaires de l'Occident pour réprimer et abattre les puissances musulmanes, ces chrétiens dégénérés se divisaient scandaleusement les uns contre les autres, comme pour hâter leur perte commune.

Bohémond VI, prince d'Antioche et comte de Tripoli, mourut le 11 mai 1275, laissant pour successeur son fils Bohémond VII, encore en bas âge, sous la conduite de sa mère et de l'évêque de Tortose. Or la mère était Sibylle, fille d'Haiton, roi d'Arménie. Hugues III, roi de Chypre, qui était parent, vint à Tripoli, où résidait le jeune prince, pour prendre la régence; mais l'évêque de Tortose, appelé par la mère, l'avait prévenu. Le roi de Chypre se retira donc à Ptolémaïs ou Saint-Jean d'Acre. Le prince défunt avait auprès de lui des Romains qui gouvernaient son État et avaient offensé plusieurs nobles; c'est pourquoi, après sa mort, il y eut grand trouble à Tripoli et trois de ces Romains furent

¹ Voir deux *Vies de Raymond Lulle*, avec les commentaires. *Acta SS.*, 30 juin. *Biographie univ.*, t. 25. Fleury, l. 88, n. 45; l. 89, n. 39; l. 92, n. 19.

tués. L'évêque de Tripoli, qui était aussi Romain, les soutenait ; mais l'évêque de Tortose,¹ régent, prenait le parti des nobles, et cette division entre les évêques fut ensuite la source de plusieurs maux, particulièrement de la mésintelligence entre le prince et les Templiers. Ceux-ci procurèrent un accord entre le seigneur de Gibelet et l'évêque de Tripoli, ce qui fit que l'évêque de Tortose rendit ce seigneur odieux au prince.

Cependant Bibars ou Bondocdar, sultan d'Égypte, le plus terrible ennemi des chrétiens, apprenant que les Tartares assiégeaient une place qu'il avait sur l'Euphrate, marcha contre eux et attaqua un corps de six mille hommes, qui battirent ses troupes ; lui-même reçut une blessure dont il mourut le 15 avril 1277, après avoir régné dix-sept ans. Il laissa deux fils, qui régnèrent l'un après l'autre ; mais les deux règnes ne durèrent que deux ans, et en 1279 fut élu sultan Saïfeddin Kélaoun, surnommé Élalî, qui régna onze ans.

Dans cet intervalle l'occasion était belle pour les chrétiens du pays, s'ils avaient su en profiter. Mais l'animosité était telle entre eux que le prince d'Antioche chassa l'évêque de Tripoli de son Église, se saisit de ses biens et maltraita ses vassaux, et, l'évêque étant retiré avec ses domestiques dans la maison que les Templiers avaient à Tripoli, le prince vint l'y assiéger avec des troupes mêlées de chrétiens et de Sarrasins et fit dresser des machines contre la maison ; puis, en ayant chassé l'évêque, il la fit piller, et il y laissa des Sarrasins pour la garder. L'évêque de Tripoli excommunia le prince et ses complices et mit la ville en interdit. Nous apprenons ce détail par une lettre du Pape Nicolas III à ce prince, en date du 1^{er} juin 1279, où il lui fait de grands reproches de ces violences. « Prenez-y garde, mon fils. Sont-ce là les œuvres d'un chrétien ? Sont-ce là les louables prémices de votre règne ? Comment pourrions-nous disposer les rois et les fidèles de l'Occident à venir à votre secours tandis que la renommée vous signale comme un cruel persécuteur des chrétiens et de l'Église de Tripoli ? Prenez-y garde. De nos jours même beaucoup de rois et de princes, pour avoir regimbé contre la Chaire apostolique,

ont été brisés. Prenez exemple sur vos ancêtres. Tant que les princes d'Antioche ont été dociles à l'Église leur principauté a subsisté ; devenus indociles aux remontrances apostoliques, ils ont perdu Antioche qui est devenue la proie des infidèles. » Enfin il enjoint au prince d'envoyer dans huit mois des ambassadeurs pour réparer les torts faits à l'Église de Tripoli, faute de quoi il menace d'employer contre lui tous les moyens ecclésiastiques et séculiers, et d'armer contre lui les chevaliers du Temple, de l'Hôpital et de l'ordre Teutonique¹.

Le sultan d'Égypte, Kélaoun, remplit bien au delà les menaces du Pape. L'an 1288, après avoir pris plusieurs châteaux qui en défendaient les avenues, il vint mettre le siège devant Tripoli. Bohémond VII venait de se montrer soumis aux ordres du sultan en livrant et en rasant une de ses propres forteresses ; mais ni cette soumission récente ni la foi des traités ne purent retarder d'un moment la chute de cette place. Tel était l'esprit de division qui régnait alors parmi les Francs que les Templiers, d'accord avec le seigneur de Gibelet, avaient, peu de temps auparavant, formé le dessein de s'emparer de la ville. Tout était prêt pour l'exécution du complot, et l'entreprise n'échoua que par une circonstance imprévue.

L'historien Michaud ajoute : « Nous avons sous les yeux une déclaration manuscrite, rédigée par un notaire de Tripoli et signée par un grand nombre de témoins, dans laquelle le sire de Gibelet raconte toutes les circonstances de sa trahison. Après la découverte de ce complot, le même seigneur de Gibelet se mit, par ordre du grand-maître du Temple, à guerroyer contre les Pisans et à les piller. Il n'avait aucun démêlé avec eux, c'est lui-même qui avoua sa félonie ; mais il agissait ainsi parce que ledit maître lui avait demandé du froment et de l'orge pour sa maison et ses gens. Toutes ces violences, tous ces désordres mettaient sans cesse en péril les cités chrétiennes, et personne n'avait assez d'ascendant ou de patriotisme pour chercher à en prévenir les effets. Poussé par le

¹ Raynald, ann. 1279, n. 49-51.

remords ou par la crainte, le sire de Gibelet voulut solliciter sa grâce auprès du comte de Tripoli, offrant d'abandonner sa terre et d'aller vivre ailleurs comme il pourrait ; mais les Templiers refusèrent d'intercéder pour lui et de se mêler d'une affaire où ils l'avaient engagé. Ibn-Férat rapporte que le sire de Gibelet fut tué par les ordres de Bohémond. Son fils, dépouillé de l'héritage paternel, ne songea plus qu'à venger la mort de son père et implora l'assistance des musulmans. La mort de Bohémond, qui suivit celle du seigneur de Gibelet, acheva de jeter le trouble et la discorde parmi les habitants de Tripoli. La sœur et la mère du prince se disputèrent son autorité ; tous ceux qui, jusque-là, avaient médité des projets de trahison ou de révolte, se mirent à renouveler leurs complots ¹. »

Toutefois la nouvelle certaine que le sultan d'Égypte faisait des préparatifs formidables pour venir assiéger la ville mit fin aux divisions. On implora le secours du roi de Chypre et de la chevalerie de Ptolémaïs. Le roi Henri de Chypre envoya quatre vaisseaux, avec une troupe considérable à pied et à cheval, sous la conduite de son frère ² ; les Hospitaliers et les Templiers, ainsi que les chevaliers laïques de Syrie, même les Pisans et les Vénitiens, accoururent de Ptolémaïs à Tripoli pour prendre part à la défense de cette ville contre la nombreuse armée du sultan d'Égypte, et l'amiral génois, Benoît Zacharie, qui était venu depuis peu avec quelques navires pour sommer Tripoli de remplir ses obligations envers la république de Gênes, ne refusa point son assistance à la ville menacée ³. Il est donc faux de dire, avec certains auteurs, qu'aucune ville chrétienne, aucun prince de la Palestine ne vint au secours de Tripoli ; mais les forces réunies des chrétiens ne purent en empêcher la perte.

Dix-sept grandes machines furent dressées contre les murailles ; quinze cents ouvriers ou soldats s'occupaient de miner la terre ou de lancer le feu grégeois. Après trente-cinq jours de siège les musulmans pénétrèrent

dans la ville, le fer et la flamme à la main. Suivant un auteur du temps ils y pénétrèrent par trahison ¹. Les chrétiens se défendirent vaillamment jusqu'à la neuvième heure du jour, et les chevaliers de l'Hôpital repoussèrent les Sarrasins du côté de la mer, où il en périt beaucoup ; mais enfin les infidèles, par trahison ou autrement, se rendirent maîtres de tous les remparts, et il ne restait plus d'autre salut aux chrétiens que la fuite. Les vaisseaux génois et les autres bâtiments qui se trouvèrent dans le port reçurent tout ce qu'il leur fut possible d'hommes, de femmes et d'enfants, et les transportèrent en Chypre ; néanmoins un grand nombre des malheureux habitants de Tripoli périrent sous le glaive des Sarrasins. Sept mille succombèrent en défendant avec courage la ville. Comme les Sarrasins perdirent eux-mêmes beaucoup de monde, leur vengeance n'eut point de bornes ; ils égorgèrent non-seulement les prêtres et les moines, mais généralement tous les hommes, et emmenèrent en esclavage les enfants et les femmes. Ils gagnèrent à la nage l'île de Saint-Nicolas, y égorgèrent les hommes qui s'y étaient réfugiés dans une église et se partagèrent les femmes et les enfants. Aboulféda rapporte qu'étant allé lui-même dans cette île quelques jours après il la trouva couverte de morts.

C'est ainsi que, le 27 avril 1289, après un siège de trente-cinq jours, la ville de Tripoli fut prise par les Sarrasins, après que les chrétiens en eurent été les maîtres depuis le 10 juin 1109, pendant près de cent quatre-vingts ans. Kélaoun fit de Tripoli ce que Bibars avait fait d'Antioche ; il la ruina de fond en comble et en bâtit une autre à quelque distance ².

Henri, roi de Chypre et de Jérusalem, qui se trouvait à Ptolémaïs, craignant, non sans raison, que le secours envoyé de Ptolémaïs à Tripoli ne fût une cause pour le sultan d'Égypte de regarder comme rompue la trêve

¹ Michaud, *Croisades*, t. 5, p. 563. — ² Makrisi. Apud Reinaud. *Extraits des historiens arabes relatifs aux guerres des Croisades*. — ³ *Annales Genuens.*, l. 160.

¹ Martène, *Ampl. Collect.*, t. 5, p. 759. — ² Wilken, *Hist. des Croisades* (en allemand), t. 7, p. 702-706. Wilken, qui cite ses auteurs, est bien plus sûr que Michaud, qui s'occupe un peu moins de l'exactitude des faits que de l'arrangement des phrases.

existante, lui envoya des négociateurs pour la renouer. Le sultan la renouela effectivement pour deux ans deux mois deux semaines et deux heures. Pendant les négociations Henri envoya demander aussi du secours au Pape et aux princes de l'Occident ; il députa pour cet effet Jean de Grelli, avec quelques autres personnages. Ils demandaient en particulier vingt galères bien armées pour la garde de la Terre-Sainte, et fournies de toutes les munitions nécessaires pour servir un an. Le Pape, qui était Nicolas IV, accorda les vingt galères, prenant cette dépense sur le fonds des subsides qu'il avait reçus pour ce sujet. Il envoya ces galères de Venise, sous la conduite de l'évêque de Tripoli, qu'il avait chargé de prêcher la croisade en Esclavonie et en Vénétie ; mais il ordonna que, quand elles seraient arrivées à Ptolémaïs ou Acre, le patriarche de Jérusalem et Jean de Grelli, capitaine du roi de France, en eussent le commandement, ainsi que des troupes qu'elles portaient. C'est ce qui paraît par la lettre du Pape au patriarche, du 13 septembre 1289¹. Ces vingt galères furent donc armées à Venise ; mais, quand elles furent arrivées à Ptolémaïs, les soldats et les croisés qu'elles avaient amenés étant demeurés à terre, il se trouva à peine de quoi armer treize galères, faute d'armes et principalement d'arbalètes ; de quoi le Pape se plaignit vivement à l'évêque de Tripoli, qu'il cita pour rendre compte de l'emploi des sommes qui lui avaient été confiées. D'un autre côté, le sultan n'ayant point attaqué Ptolémaïs, comme l'on croyait, en 1290, ces troupes ne firent rien de considérable².

Au commencement de la même année le Pape Nicolas IV publia une bulle où il déplore la prise et la ruine de Tripoli et le péril extrême où se trouve la Terre-Sainte, exhortant tous les fidèles à la croisade qu'il avait ordonné de prêcher, et promettant l'indulgence plénière et les autres grâces que l'on avait accoutumé d'accorder aux croisés, même l'absolution des censures qu'ils auraient encourues. Cette bulle est du 5 janvier 1290. Vers le même temps il en adressa

une à Nicolas, patriarche latin de Jérusalem et son légat en Orient, par laquelle il lui ordonne d'établir dans les terres de sa légation des inquisiteurs, par le conseil des provinciaux des Frères prêcheurs et des Frères mineurs. C'est qu'en Syrie, en Palestine, les désordres de la guerre attiraient l'impunité aux hérétiques et aux Juifs¹. Nous verrons plus tard qu'il y avait un mal encore plus profond et plus caché, et qui était la cause secrète de beaucoup d'autres.

Pour avancer l'affaire de la croisade le Pape envoya aux rois d'Angleterre et de France, mais sans résultat. Ces rois voulaient bien percevoir les dîmes pour le service de la Terre-Sainte, mais sans faire ce service. Désormais nous ne verrons que le père commun de la chrétienté s'intéresser loyalement au salut commun de la chrétienté et la défendre contre la domination musulmane.

Ptolémaïs était alors la capitale des colonies chrétiennes et la ville la plus considérable de la Syrie. La plupart des Francs chassés des autres villes de la Palestine s'y étaient réfugiés avec leurs richesses ; c'était là qu'abordaient toutes les flottes qui venaient d'Occident ; on y voyait les plus riches marchands de tous les pays du monde. La ville n'avait pas reçu moins d'accroissement en étendue qu'en population ; elle était construite en pierres de taille carrées ; tous les murs des maisons s'élevaient à une hauteur égale ; une plate-forme ou terrasse couvrait la plupart des édifices ; des peintures ornaient l'intérieur des principales habitations, et ces habitations recevaient le jour par des fenêtres vitrées, ce qui était alors un luxe extraordinaire. Dans les places publiques des tentures de soie ou d'une étoffe transparente garantissaient les habitants des ardeurs du soleil. Entre les deux remparts qui bornaient la ville à l'orient s'élevaient des châteaux et des palais habités par les princes et les grands ; les artisans et les marchands habitaient l'intérieur de la cité.

Parmi les princes et les nobles qui avaient des habitations à Ptolémaïs on remarquait le roi de Jérusalem, ses frères et sa famille,

¹ Raynald, ann. 1289, n. 69. — ² Id., *ibid.*, n. 8 et 7. Wilken, t. 7, p. 706 et seqq.

¹ Id., n. 2, et Wadding, ann. 1290, n. 2.

le roi de Chypre et les siens, les princes de Galilée et d'Antioche, le lieutenant du roi de France, le duc de Césarée, les comtes de Tripoli et de Joppé, les seigneurs de Béryte, de Tyr, de Tibériade, de Sidon, d'Ibelin, d'Ar-sur, etc. On lit dans une vieille chronique que tous ces princes et seigneurs se promenaient sur les places publiques portant des couronnes d'or comme des rois ; leur suite nombreuse avait des vêtements éclatants d'or et de pierreries. Les jours se passaient en fêtes, en spectacles, en tournois, tandis que le port voyait s'échapper les trésors de l'Asie et de l'Occident et montrait à toute heure le tableau animé du commerce et de l'industrie.

L'histoire contemporaine déplore avec amertume la corruption des mœurs qui régnaient à Ptolémaïs ; la foule des étrangers y apportait les vices de toutes les nations ; la mollesse et le luxe étaient répandus dans toutes les classes ; le clergé lui-même n'avait pu éviter la contagion ; parmi les peuples qui habitaient la Syrie, les plus efféminés, les plus dissolus étaient les habitants de Ptolémaïs.

Non-seulement Ptolémaïs était la plus riche des villes de Syrie, elle passait encore pour être la place la mieux fortifiée. Aucune puissance n'aurait pu la réduire si elle avait eu pour habitants de véritables citoyens, et non des étrangers, des pèlerins, des marchands, toujours prêts à se transporter d'un lieu à un autre avec leurs richesses. Ceux qui représentaient le roi de Naples, les lieutenants du roi de Chypre, les Français, les Anglais, le légat du Pape, le patriarche de Jérusalem, le prince d'Antioche, les trois ordres militaires, les Vénitiens, les Génois, les Pisans, les Arméniens, les Tartares avaient chacun leur quartier, leur juridiction, leurs tribunaux, leurs magistrats, tous indépendants les uns des autres, tous avec le droit de souveraineté. Ces quartiers étaient comme autant de cités différentes qui n'avaient ni les mêmes coutumes, ni le même langage, ni les mêmes intérêts. Il était impossible d'établir l'ordre dans une ville où tant de souverains faisaient des lois, qui n'avait point d'administration uniforme, où souvent le crime se trouvait poursuivi d'un côté, protégé de

l'autre. Aussi toutes les passions étaient sans frein et donnaient lieu souvent à des scènes sanglantes. Outre les querelles qui naissaient dans le pays, il n'y avait pas une division en Europe, et surtout en Italie, qui ne se fit ressentir à Ptolémaïs. Les discordes des Guelfes et des Gibelins y agitaient les esprits, et les rivalités de Venise et de Gênes y avaient fait couler des torrents de sang. Chaque nation avait des fortifications dans le quartier qu'elle habitait ; on y fortifiait jusqu'aux églises. A l'entrée de chaque place il y avait une forteresse, des portes et des chaînes de fer. Il était aisé de voir que tous ces moyens de défense avaient été employés moins pour arrêter l'ennemi que pour élever une barrière contre des voisins et des rivaux.

Les chefs de tous les quartiers, les principaux de la ville se rassemblaient quelquefois ; mais ils s'accordaient rarement et se défiaient toujours les uns des autres ; ces sortes d'assemblées n'avaient jamais aucun plan de conduite, aucune règle fixe, surtout aucune prévoyance. La cité tout à la fois demandait des secours à l'Occident et sollicitait une trêve auprès des musulmans. Lorsqu'on venait à conclure un traité, personne n'avait assez de puissance pour le faire respecter ; chacun, au contraire, était maître de le violer et d'attirer ainsi sur la ville tous les maux que cette violation pouvait entraîner.

Pendant le Pape Nicolas IV faisait tout son possible pour procurer des secours à la Terre-Sainte et en conserver le peu qui restait aux chrétiens. Il envoya des sommes considérables à Ptolémaïs, à son légat le patriarche de Jérusalem, dans l'année 1290, en attendant la croisade générale, qui ne devait partir qu'à la Saint-Jean, sous la conduite du roi Édouard d'Angleterre. Ce qui donnait quelque espoir, c'est que le khan des Tartares, Argoun, promettait de seconder l'armée chrétienne contre les Sarrasins dès qu'elle serait arrivée en Syrie.

Mais, tandis que le souverain Pontife travaillait ainsi à la défense de la chrétienté contre les infidèles, deux rois chrétiens conspirent avec ces mêmes infidèles contre la chrétienté. Ce mystère d'iniquité a été longtemps inconnu ; mais l'acte authentique en

a été mis au grand jour de nos temps. Le roi d'Aragon, Alphonse III, et son frère, Jacques de Sicile, envoyèrent des ambassadeurs avec de riches présents au sultan d'Égypte, lui remirent soixante-dix prisonniers musulmans, depuis longtemps en esclavage, et le prièrent d'accorder à leurs sujets les mêmes avantages dans ses États que le sultan Malec-Kamel avait accordés aux sujets de l'empereur Frédéric II, et, dans le temps même que le Pape faisait prêcher avec zèle la croisade pour la délivrance de la Terre-Sainte, ces deux rois conclurent, le 25 avril 1290, avec le sultan Kélaoun, un traité commercial par lequel ils s'obligeaient : 1^o de détourner le Pape et les princes chrétiens, y compris les Génois, les Vénitiens, les Grecs, les Templiers et les Hospitaliers, de toutes hostilités contre le sultan et ses terres ; 2^o d'attaquer même, par terre et par mer, ceux des chrétiens qui entreprendraient la guerre contre le sultan ; 3^o d'avertir de bonne heure le sultan de tous les plans qui pourraient se concerter en Occident à son préjudice ; 4^o dans le cas où la trêve existante vint à être rompue ou dissoute, de n'accorder aux chrétiens de Syrie aucun secours que ce soit, ni d'armes, ni d'argent, ni d'autre espèce, non plus qu'au Pape, aux rois chrétiens, aux Grecs et aux Tartares, s'il prenait envie à ces rois et à ces peuples de faire la guerre au sultan à ce sujet. Pour toutes ces conditions déshonorantes les rois d'Aragon et de Sicile n'obtinrent d'autre avantage, sinon que le sultan promit que les pèlerins aragonais et siciliens, munis de lettres royales, pourraient visiter le Saint-Sépulcre et les autres sanctuaires chrétiens de son royaume, et que les vaisseaux aragonais et siciliens seraient reçus dans ses ports sur le même pied que ceux de ses sujets dans les ports de Sicile et d'Aragon¹.

Pour le fond ce traité ressemble à celui que le traître Judas conclut avec les chefs du peuple décide : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai*? Car, vendre le

Christ ou la chrétienté, trahir le Christ ou la chrétienté, c'est tout un. Honte et infamie aux Judas de tous les siècles et de toutes les nations!

Les historiens arabes nous apprennent que le sultan Kélaoun était résolu depuis longtemps à profiter du premier prétexte pour recommencer la guerre contre les chrétiens de Syrie et achever d'anéantir leur domination, lorsque ce prétexte s'offrit en 1290. La trêve fut violée à Ptolémaïs. Par qui? Les récits sont très-divers.

D'après un poète allemand de l'époque, qui tenait ses renseignements des Templiers, c'est le légat du Pape qui viole la trêve et rallume la guerre; c'est le légat du Pape qui fait insulter des marchands arabes, maltraiter les ambassadeurs du sultan envoyés pour demander réparation; c'est le légat du Pape qui excommunie tous ceux qui s'opposent à ses violences, et qui ensuite, avant le siège, s'enfuit à Rome. Et Michaud remarque en effet que, pendant le siège, il n'est plus question du légat, mais uniquement du patriarche de Jérusalem, homme sage et vénérable. Mais il est une circonstance curieuse qui nous montre quelle confiance mérite ce récit : c'est que ce légat emporté qui s'enfuit à Rome avant le siège est ce même patriarche, sage et vénérable, qui demeure pendant le siège et que nous y verrons mourir par un excès de charité. Ce légat et le patriarche étaient un seul et même homme.

D'après d'autres relations occidentales, ceux qui violèrent la trêve furent les troupes envoyées par le Pape, qui, malgré les chevaliers de Ptolémaïs, se mirent à piller et à fuir les musulmans des environs. Mais les historiens arabes soutiennent unanimement que la violation de la trêve fut commise par les Francs de Syrie, et que c'était par une excuse mal fondée que la chevalerie de Ptolémaïs s'efforça d'en faire tomber la faute sur des chrétiens venus d'Occident depuis peu. Un auteur arabe du temps, d'après le récit d'un de ses coreligionnaires, qui était alors à Ptolémaïs, explique ainsi la rupture de la paix : « Un musulman, qui avait séduit l'épouse d'un riche citoyen de Ptolémaïs, se rendit

¹ *Vie de Kélaoun*, publiée par Silvestre de Sacy. *Magasin encyclopédique*, VIII^e année, 1801, t. 1, p. 145 et suivantes. *Notices et extraits des Manuscrits de la bibliothèque du Roi*, t. 11. Reinaud, *Extraits des Historiens arabes*, p. 564.

avec son amante dans un jardin hors de la ville; soudain apparaît le mari de la femme séduite, qui tue avec son poignard son épouse et le séducteur; puis, comme un furieux, s'en revient à la ville le poignard à la main et tue plusieurs musulmans qu'il rencontre sur son passage¹. »

On voit ici une chose assez singulière. Les bruits répandus en Occident, particulièrement par les Templiers, accusent de tout le mal tantôt le légat du Pape, tantôt les soldats du Pape. Les historiens musulmans disent, au contraire, que c'est une mauvaise excuse, un mensonge, une calomnie; que la rupture ne vint pas des pèlerins d'Occident, mais des Francs de Syrie; ils en articulent même une cause précise, qui est accidentelle et commune aux deux partis, chrétiens et musulmans. D'où vient cette hostilité des relations occidentales envers les hommes du Pape? N'y aurait-il pas là-dessous quelque mystère d'iniquité? Nous avons vu que, dans ce temps-là même, les rois Alphonse et Jacques d'Aragon vendaient et trahissaient la chrétienté: n'y avait-il pas encore d'autres traîtres parmi les chrétiens? Les uns et les autres n'auront-ils pas été bien aises de faire retomber la perte de Ptolémaïs sur celui-là même qui avait fait le plus d'efforts pour la prévenir?

Quant au sultan Kélaoun, il envoya demander à Ptolémaïs l'extradition des meurtriers, avec menace, en cas de refus, d'assiéger la ville au mois de mars de l'année suivante (1291). Après en avoir délibéré, on lui envoya une députation qui offrit seulement de punir les coupables de la prison et du bannissement. Le sultan n'accepta point ces offres et déclara la guerre. Tel est le fond des relations occidentales. Les historiens arabes s'accordent à dire que le sultan était résolu depuis longtemps à profiter du premier prétexte pour recommencer la guerre contre les chrétiens et anéantir leur domination; apprenant donc que la trêve avait été violée par les chrétiens, il rassembla ses émirs et ses hommes de loi en conseil,

où la guerre fut résolue parce que le sultan la voulait¹.

Le sultan Kélaoun s'était déjà mis en marche du Caire, au milieu des préparatifs, lorsqu'il tomba malade et mourut, le 11 novembre 1290. Sa mort ne changea rien à l'état des affaires; Malek-al-Aschraf, son fils et son successeur, persévéra dans le plan de son père d'assiéger Ptolémaïs avec toutes les forces de l'Égypte et de la Syrie, et repoussa la demande que lui firent plusieurs députations chrétiennes pour le rétablissement de la trêve. Tout étant prêt, il partit de l'Égypte pour la Syrie le 7 mars 1291.

Dès le milieu du même mois de nombreuses troupes de Sarrasins parurent dans les plaines de Ptolémaïs. Il y eut des escarmouches. Les chrétiens se battirent avec bravoure. Ces combats journaliers durèrent jusqu'en avril, sans rien de décisif ni pour un parti ni pour l'autre; mais alors, le nouveau sultan étant arrivé avec quarante mille chevaux et deux cent mille hommes de pied, le siège de Ptolémaïs commença le 5 avril 1291².

Les environs de la ville furent ravagés par le fer et le feu. Ce spectacle ne fit point cesser la mésintelligence et la division qui régnaient dans la ville depuis le commencement. Les Pisans et les Vénitiens s'opposèrent aux ordres religieux militaires; les Hospitaliers et les Templiers étaient si indisposés les uns contre les autres qu'ils ne voulaient point combattre ensemble. Les chefs, n'étant pas d'accord, ne savaient pas maintenir la discipline parmi la milice inférieure, qui continuait, dit-on, à respirer plus la débauche que les combats. Dans ces circonstances le maître du Temple, qui était très-ami et familier avec le sultan, alla lui demander un armistice; le sultan offrit même la paix, sous la condition que chaque habitant chrétien de Ptolémaïs lui payerait un denier de Venise. Le maître du Temple ayant rendu compte de sa négociation au peuple de la ville, rassemblé dans l'église de Sainte-Croix, et lui ayant conseillé d'accepter ces conditions, le peuple, mécontent,

¹ *Vie du sultan Kélaoun*. Reinaud, p. 567. Wilken, t. 7, p. 720 et seqq.

¹ Wilken, t. 7, p. 723-726. — ² Anonym., de *Excidio Aconis*. Apud Martène, *Ampliss. Collectio*, t. 5, p. 769.

s'écria d'une voix que le maître du Temple était traître à la ville et qu'il méritait la mort. Il retourna donc près du sultan lui annoncer le refus des habitants.

Quoique les forces des chrétiens fussent singulièrement affaiblies par ces divisions, la garnison de la ville assiégée était néanmoins si hardie et si déterminée que, pendant plusieurs semaines, on ne ferma les portes ni jour ni nuit, et qu'on faisait des sorties l'une sur l'autre, dont plusieurs furent très-préjudiciables aux Sarrasins. On voit que, bien unis entre eux, les assiégés auraient pu se défendre avec gloire et succès ; mais, comme ils n'agissaient pas d'accord, leurs sorties ne réussissaient pas toujours.

D'ailleurs les troupes du sultan augmentaient d'un jour à l'autre ; ses tranchées et ses mines avançaient sous les murs de la ville ; ses formidables machines en approchèrent et se mirent à lancer dix jours de suite une grêle de traits et de pierres ; il n'y avait plus moyen aux habitants de faire des sorties. Alors diminua leur confiance et leur hardiesse. Les plus opulents mirent leurs femmes, leurs enfants, leurs richesses, les reliques de saints sur des vaisseaux et les envoyèrent en Chypre ; même plusieurs hommes d'armes, tant chevaliers que fantassins, abandonnèrent la ville pendant ces dix jours, en sorte qu'il n'y restait que douze mille guerriers obligés au service, huit cents chevaliers et quelques pèlerins volontaires. Enfin le roi Henri de Chypre et de Jérusalem, qui était venu à Ptolémaïs, le 4 mai, avec deux cents chevaliers et cinq cents fantassins, abandonna la ville, dans la nuit du 15 au 16, avec toute sa troupe et trois mille notables de Ptolémaïs.

Dès le lendemain, 16 mai, les Sarrasins commencèrent l'assaut. Ils remarquèrent que les Chrétiens n'étaient plus en aussi grand nombre sur les remparts que les jours précédents. Les habitants, toutefois, se défendirent avec courage ; mais enfin il fallut céder au nombre et se replier dans la ville. Les chevaliers des ordres militaires n'avaient pas pris part au combat de ce jour. Comme ils n'avaient point participé à la rupture de la trêve ils s'abstenaient de combattre le plus

qu'ils pouvaient, durant ces derniers jours de péril, dans le fol espoir que le sultan les épargnerait ; mais, quand ils entendirent tout à coup les cris de détresse des habitants, les cris de triomphe des Sarrasins, ils changèrent d'idée, se rappelant qu'un sultan turc n'épargnait point un ennemi qui n'était plus à craindre. Le maréchal de l'Hôpital, Matthieu de Clermont, et ses chevaliers s'armèrent aussitôt, montèrent à cheval, coururent au plus fort du danger et ramenèrent les fuyards chrétiens au combat. Le maréchal Matthieu, quand il fut à proximité des Sarrasins, qui avaient déjà pénétré au centre de la ville, fondit sur eux avec impétuosité, tua un de leurs chefs, en blessa ou désarma plusieurs autres. Son exemple rendit le courage et l'avantage aux chrétiens ; les ennemis furent repoussés par la brèche ; la nuit survint, et le sultan fit sonner la retraite.

Ce succès inespéré rendit le cœur aux chrétiens ; plusieurs capitaines sortirent des tours où ils se tenaient enfermés et aidèrent les vainqueurs à réparer la brèche durant la nuit ; avant l'aurore tous les chefs tinrent un conseil de guerre dans la maison des Hospitaliers. Plusieurs y dirent qu'il n'y avait plus moyen de défendre Ptolémaïs : deux mille hommes avaient été tués la veille ; l'unique moyen de sauver le reste du peuple était d'abandonner la ville ; mais ce moyen était impraticable ; la mer était libre, mais il n'y avait de disponibles que deux petits bâtiments, pouvant à peine contenir deux cents personnes. Comme on ne savait quel parti prendre, le patriarche leur remontra par un discours fort sage que, pour des guerriers chrétiens, il n'y avait d'autre parti à prendre dans cette extrémité que de combattre vaillamment et de se confier en Dieu ; car point de grâce à espérer de la part des Sarrasins, qui ne trouveraient à satisfaire dans la ville évacuée ni leur avidité par les richesses ni leur lubricité par de belles femmes, les unes et les autres ayant été transportées en Chypre ; d'un autre côté, nul moyen de se sauver par la fuite. Le vénérable patriarche les engagea donc à ne pas craindre une mort généreuse et méritoire pour Jésus-Christ, leur maître, de même qu'un vassal mourrait pour

défendre l'honneur de son seigneur et ne point imprimer à son nom et à sa famille la flétrissure de lâcheté, d'autant plus que la valeur du guerrier, soutenue de la confiance en Dieu, pouvait faire des prodiges. Seulement la veille, sept mille chrétiens avaient tué vingt mille infidèles. « Vendez donc votre sang le plus chèrement que vous pourrez; vengez celui que vous avez déjà versé; faites-le dans une vraie foi, par laquelle tout est possible à qui croit vraiment; dans une espérance ferme, par laquelle le salut est donné à qui fermement espère dans la foi; enfin dans une inextinguible charité les uns envers les autres, car c'est par elle que s'unit au Seigneur celui qui soutient Dieu et le prochain pour la justice. Par cette voie, que le Seigneur a ouverte aux pécheurs pour se sauver, vous pourrez après la mort parvenir heureusement à la vie éternelle sans autre pénitence. Confessez donc vos péchés les uns aux autres, avec l'espérance d'obtenir de Dieu miséricorde dans votre passage. »

Ce discours du patriarche produisit un grand effet. Après qu'on eut promptement célébré la messe les assistants confessèrent leurs péchés, se donnèrent le baiser de paix au milieu des larmes et des sanglots, sachant qu'ils allaient s'exposer à la mort pour le Seigneur, et ils reçurent son corps adorable avec toute la dévotion possible. Quelques-uns même de ceux qui avaient quitté leur poste et songeaient à s'enfuir en cachette remontèrent sur les remparts et dirent aux gardes ce qui venait de se passer. Alors on vit sur les remparts mêmes bien des gardes, touchés de componction, se confesser les uns aux autres et s'encourager à bien faire¹.

Enfin parut l'aurore. C'était le 18 mai 1291, dernier jour de Ptolémaïs. Deux fois les Sarrasins pénétrèrent dans la ville par la brèche et par la porte Saint-Antoine; deux fois les chrétiens, ayant à leur tête Matthieu de Clermont, repoussèrent les Sarrasins et par la brèche et par la porte. Alors le sultan fit avancer toute son armée par ces deux endroits. Au moment décisif, Jean de Grelli, lieutenant du roi de France, et Otton de

Grandison, lieutenant du roi d'Angleterre, abandonnèrent lâchement leur poste avec leurs milices, gagnèrent un vaisseau et s'enfuirent. Cependant les chrétiens fidèles défendaient le terrain pied à pied contre les masses de Sarrasins qui avaient des apostats à leur tête et pénétrèrent de nouveau par la brèche et la porte Saint-Antoine. Le maître des Templiers, qui s'était abstenu de combattre, vint alors avec les siens pour défendre la porte; mais il était trop tard; il fut transpercé d'une lance et tomba mourant de cheval. Le maître de l'Hôpital, blessé mortellement sur la brèche, fut transporté sur des navires. Le maréchal de l'ordre, Matthieu de Clermont, voyant qu'il n'y avait plus d'espoir, se jette au milieu des infidèles, en tue à droite et à gauche, jusqu'à ce que, son cheval succombant de fatigue, il est transpercé de plusieurs lances ennemies. Quant au patriarche Nicolas, il refusait de se sauver, voulant mourir avec son peuple; il fut entraîné malgré lui par les siens à une chaloupe, pour gagner une galère qui était proche; mais le bon pasteur reçut tant de monde dans sa frêle embarcation qu'elle coula à fond. Ainsi mourut le dernier patriarche latin de Jérusalem qui ait résidé dans le pays¹.

Il y avait à Ptolémaïs un monastère fameux des filles de Sainte-Claire. L'abbesse, apprenant que les Sarrasins étaient dans la ville, rassembla toutes ses sœurs en chapitre et leur dit : « Mes filles, méprisons cette vie pour nous conserver à notre Époux pures de corps et de cœur; faites ce que vous me verrez faire. » Aussitôt elle se coupa le nez et son visage fut couvert de sang; les autres suivirent son exemple et se découpèrent le visage en diverses manières. Les Sarrasins, étant entrés dans le monastère l'épée à la main, furent saisis d'étonnement à ce spectacle; puis, l'horreur se tournant en furie, ils les massacrèrent toutes². »

Si les hommes avaient eu du cœur comme ces femmes de Ptolémaïs, la Terre-Sainte n'eût pas été perdue; mais, le jour même de la prise de Ptolémaïs, les habitants de Tyr abandonnèrent leur ville sans la défendre et

¹ De *Excidio urbis Aconis*, l. 1, p. 776. Martène, t. 5.

¹ *Ibid.*, p. 776 782. — ² Wadding, ann. 1291, n. 1

se sauvèrent par mer. Les Templiers qui s'étaient enquis de Ptolémaïs à Sidon firent des dispositions pour défendre cette dernière ville; mais, à la nouvelle qu'un émir faisait des préparatifs pour venir les attaquer, ils perdirent courage et se retirèrent à Tortose et enfin en Chypre. La forteresse de Sidon fut rasée par l'émir. Les habitants de Béryte se rendirent sans résistance. Enfin les chrétiens d'Occident perdirent tout ce qu'ils avaient dans le pays ¹.

Quand le Pape Nicolas IV eut reçu ces tristes nouvelles il fit tous ses efforts pour exciter les princes chrétiens à reconquérir la Terre-Sainte et pour fortifier la croisade qui devait s'exécuter deux ans après. Le premier jour d'août il publia une bulle adressée à tous les fidèles, puis une autre adressée à tous les métropolitains, tant pour eux que pour leurs suffragants, où il leur donne commission de prêcher la croisade. Il écrivit en particulier aux Génois et aux Vénitiens de faire la paix ensemble et de tourner leurs forces réunies contre les infidèles. Le 23 du même mois il écrivit à même fin au roi de France et aux prélats de son royaume. Il écrivit à l'empereur de Constantinople, Andronic Paléologue, et à l'empereur de Trébisonde, Jean Comnène, aux rois d'Arménie, d'Ibérie et de Géorgie; il écrivit même au khan des Tartares, Argoun; il négociait avec le roi d'Angleterre, qui devait se mettre à la tête de la croisade; il avait grande confiance pour cette affaire au roi des Romains, Rodolphe de Habsbourg; mais Rodolphe mourut le 30 septembre 1291. Alphonse d'Aragon était mort le 18 juin, après avoir signé un traité de réconciliation avec Charles de Valois et l'Eglise romaine; enfin le Pape Nicolas IV mourut lui-même le 4 avril 1292. Sa mort et la longue vacance du Saint-Siège arrêtaient tous les projets de la croisade ².

La nouvelle soudaine et terrible que la Terre-Sainte était perdue pour les chrétiens répandit une profonde tristesse dans les âmes pieuses, tristesse qui n'y est point encore effacée; car, si Jésus a pleuré sur Jérusalem, un vrai chrétien peut-il y être insensible? Mais

dans le même temps une autre nouvelle, silencieuse et calme, vint réjouir les âmes pieuses et les réjouit encore : la sainte maison de Nazareth, où la Vierge Marie conçut le Verbe fait chair, avait été transportée par les anges en Dalmatie, et de là dans la Marche d'Ancône, près de Récanati, à Lorette, où elle est encore.

C'était dans l'année 1291; les saints lieux de la Palestine étaient envahis; l'église magnifique que l'impératrice Hélène avait élevée à Nazareth venait de tomber sous le marteau destructeur; la sainte maison qu'elle renfermait allait bientôt peut-être avoir le même sort, lorsque Dieu ordonne à ses anges de la transporter sur les terres heureuses de la fidèle Dalmatie. On était au 10 du mois de mai; à la seconde veille de la nuit le sanctuaire de Nazareth avait été déposé sur les rivages de l'Adriatique, entre Tersatz et Fiume, dans un lieu appelé vulgairement Rauniza par les habitants du pays. Nicolas IV gouvernait alors l'Eglise et Rodolphe de Habsbourg l'Empire; la ville de Tersatz obéissait à Nicolas Frangipane, issu de l'antique race des Aniciens, dont l'autorité s'étendait sur les terres de la Croatie et de la Slavonie. Au lever de l'aurore quelques habitants aperçurent avec étonnement le nouvel édifice, placé dans un lieu où jamais l'on n'avait vu jusque-là ni maison ni cabane. Le bruit du prodige est bientôt répandu; on accourt, on examine, on admire le bâtiment mystérieux, construit de petites pierres rouges et carrées, liées ensemble par du ciment; on s'étonne de la singularité de sa structure, de son air d'antiquité, de sa forme orientale; on ne peut surtout expliquer comment elle se tient debout, posée sur la terre nue sans aucun fondement.

Mais la surprise augmente quand on pénètre dans l'intérieur. La chambre formait un carré oblong. Le plafond, surmonté d'un petit clocher, était de bois peint en couleur d'azur et divisé en plusieurs compartiments, parsemé çà et là d'étoiles dorées. Autour des murs et au-dessous des lambris on remarquait plusieurs demi-cercles qui s'arrondissaient les uns près des autres et paraissaient entremêlés de vases diversement variés dans

¹ Wilken, p. 771 et 772. — ² Raynald, ann. 1291 et 1292.

leurs formes. Les murs, épais d'environ une coudée, construits sans règle et sans niveau, ne suivaient pas exactement la ligne verticale. Ils étaient recouverts d'un enduit où l'on voyait en peinture les principaux mystères de ce lieu sacré. Une porte assez large, ouverte dans une des parties latérales, donnait entrée dans ce mystérieux séjour. A droite s'ouvrait une étroite et unique fenêtre. En face s'élevait un autel construit en pierres fortes et carrées, que dominait une croix grecque antique, ornée d'un crucifix peint sur une toile collée au bois, où se lisait le titre de notre salut : « Jésus le Nazaréen, Roi des Juifs. »

Près de l'autel on apercevait une petite armoire d'une admirable simplicité, destinée à recevoir les ustensiles nécessaires à un pauvre ménage ; elle renfermait quelques petits vases semblables à ceux dont se servent les mères pour donner la nourriture à leurs enfants. A gauche, une espèce de cheminée ou de foyer, surmontée d'une niche précieuse, soutenue par des colonnes ornées de cannelures et de volutes, et terminée par une voûte arrondie, formée par cinq lunes qui se joignaient et s'enchaînaient mutuellement. Là était placée une statue de cèdre, représentant la bienheureuse Vierge debout et portant l'Enfant Jésus dans ses bras. Les visages étaient peints d'une espèce de couleur semblable à l'argent, mais noircis par le temps et sans doute par la fumée des cierges brûlés devant ces saintes images. Une couronne de perles posée sur la tête de Marie relevait la noblesse de son front ; ses cheveux, partagés à la Nazaréenne, flottaient sur son cou et sur ses épaules. Son corps était vêtu d'une robe dorée qui, soutenue par une large ceinture, tombait flottante jusqu'aux pieds ; un manteau bleu recouvrait son dos sacré ; l'un et l'autre étaient ciselés et formés du même bois que la statue elle-même. L'Enfant Jésus, d'une taille plus grande que celle des enfants ordinaires, avec un visage où respirait une divine majesté et qu'embellissait une chevelure partagée sur le front, comme celle des Nazaréens, dont il portait l'habit et la ceinture, levait les premiers doigts de la main droite, comme pour donner la bénédiction,

et, de la gauche, soutenait un globe, symbole de son pouvoir souverain sur l'univers. L'image de la sainte Vierge, au moment de son arrivée, était couverte d'une robe de laine de couleur rouge, qui s'en conserve encore aujourd'hui et demeure sans altération. Telle était la disposition de la sainte chapelle lorsqu'elle vint se reposer dans la Dalmatie ¹.

La stupeur était générale ; on se demandait l'un à l'autre quelle pouvait être cette demeure inconnue, quelle main avait tracé ces figures, quelle puissance avait fait apparaître en un instant ce nouveau sanctuaire ; tous interrogeaient, nul ne pouvait répondre, lorsque tout à coup s'élança au milieu du peuple le vénérable pasteur de l'église Saint-Georges, l'évêque Alexandre, natif de Modruzia. Sa présence excita un cri général de surprise ; on le savait gravement malade, sans espérance presque de guérison, et cependant le voilà plein de vie et de santé ; le mal a disparu ; la fièvre n'a pas laissé la moindre trace.

La nuit, dans son lit de douleur, il avait ressenti le plus ardent désir d'aller contempler de ses yeux le prodige dont il vient d'apprendre la nouvelle ; dans ce moment il se voua à Marie, dont on lui a dépeint la miraculeuse image. Soudain le ciel s'ouvre à ses yeux, la très-sainte Vierge se montre au milieu des anges qui l'environnent, et, d'une voix dont la douceur ravit intérieurement le cœur : « Mon fils, lui dit-elle, tu m'as appelée ; me voici pour te donner un efficace secours et te dévoiler le secret dont tu souhaites la connaissance. Sache donc que la sainte demeure apportée récemment sur ce territoire est la maison même où j'ai pris naissance et reçu presque toute mon éducation. C'est là qu'à la nouvelle apportée par l'archange Gabriel j'ai conçu par l'opération du Saint-Esprit le divin Enfant ; c'est là que *le Verbe s'est fait chair* ! Aussi, après mon trépas, les apôtres ont-ils consacré ce toit illustre par de si hauts mystères et se sont-ils disputé l'honneur d'y célébrer l'auguste Sacrifice. L'autel, transporté au même pays, est celui même que dressa l'apôtre saint Pierre.

¹ *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette*, par A.-B. Caillaud, Paris, 1843, p. 9 et seqq.

Le crucifix que l'on y remarque y fut placé autrefois par les apôtres. La statue de cèdre est mon image faite par la main de l'évangéliste saint Luc, qui, guidé par l'attachement qu'il avait pour moi, a exprimé, par les ressources de l'art, la ressemblance de mes traits, autant qu'il est possible à un mortel. Cette maison, aimée du Ciel, environnée pendant tant de siècles d'honneur dans la Galilée, mais aujourd'hui privée d'hommages au milieu de la défaillance de la foi, a passé de Nazareth sur ces rivages. Ici point de doute ; l'auteur de ce grand événement est ce Dieu près duquel nulle parole n'est impossible. Du reste, afin que tu en sois toi-même le témoin et le prédicateur, reçois ta guérison. Ton retour subit à la santé au milieu d'une si longue maladie fera foi de ce prodige. »

Ainsi parla Marie, et, s'élevant vers le ciel, elle disparut, laissant la chambre embaumée d'une odeur céleste. Le ministre fidèle sentit le mal s'évanouir, la fièvre s'éteindre, la force renaître ; se lever, se jeter à genoux, bénir sa bienfaitrice, courir à l'auguste sanctuaire pour lui présenter ses actions de grâces furent tout à la fois et le besoin de sa reconnaissance et la preuve que cette visite surnaturelle n'était pas une chimère enfantée dans un cerveau égaré par la douleur.

Nicolas Frangipane, qui gouvernait alors cette contrée, était absent ; il avait suivi à la guerre Rodolphe de Habsbourg ; au milieu de cette expédition militaire il reçoit la nouvelle de ce prodigieux événement. Le prince lui donne la permission de quitter le camp pour aller s'assurer de la vérité. La longueur du chemin ne l'arrête point ; il vient en personne à Tersatz, où, sans se laisser entraîner par un premier enthousiasme, il prend les plus minutieuses informations. Ce n'est pas encore là à ses yeux une démonstration assez assurée ; quatre de ses sujets, choisis de sa main, hommes sages et prudents, entre lesquels on remarquait, outre l'évêque Alexandre, Sigismond Orsich et Jean Grégoruschi, se transportèrent à Nazareth pour examiner et rapprocher les circonstances de ce fait extraordinaire. Leur commission sera remplie avec autant de fidélité que de diligence. Leur rapport sera concluant : à Nazareth de

Galilée la maison natale de la très-sainte Vierge ne se trouvait plus ; elle avait été détachée de ses bases, qui existaient encore ; nulle différence entre la nature des pierres restées dans les fondements et la qualité de celles qui composaient le saint édifice ; conformité parfaite dans les mesures pour la longueur et la largeur du bâtiment. Leur témoignage est rédigé par écrit ; il est confirmé par un serment solennel ; il est authentiqué selon les formes voulues par la loi. Plus de doute, plus d'incertitude. La dévotion a pris un rapide essor ; les peuples accourent de toutes parts. Les provinces de la Bosnie, de la Servie, de l'Albanie, de la Croatie, semblent se vider pour répandre leurs habitants sur cette terre favorisée du Ciel. Pour faciliter l'empressement des pèlerins Frangipane fit entourer les murs bénis de grosses poutres recouvertes avec des planches, selon le goût dupays, où les constructions de ce genre étaient encore en usage, et prodigua les plus riches offrandes pour augmenter la splendeur de ce vénérable sanctuaire à mesure que la renommée en répandait plus loin la connaissance.

Trois ans et demi après son arrivée à Tersatz, la maison de Nazareth, portée par les mains des anges, s'éleva de nouveau dans les airs et disparut aux regards de ce peuple désolé. Le prince fit construire à la même place et sur les mêmes vestiges une petite chapelle, où on lit encore aujourd'hui : « Ici est le lieu où fut autrefois la très-sainte demeure de la bienheureuse Vierge de Lorette, qui maintenant est honorée sur les terres de Récanati. » Sur le chemin on fit graver cette inscription en langue italienne : « La sainte maison de la bienheureuse Vierge vint à Tersatz l'an 1291, le 10 mai, et se retira le 10 décembre 1294. » Les souverains Pontifes accordèrent plusieurs grâces à la chapelle commémorative de Tersatz. Le clergé et le peuple continuent d'y chanter cette hymne : « O Marie ! ici vous êtes venue avec votre maison afin de dispenser la grâce comme pieuse Mère du Christ. Nazareth fut votre berceau, mais Tersatz fut votre premier port quand vous cherchiez une nouvelle patrie. Vous avez porté ailleurs votre demeure sacrée,

mais vous n'en êtes pas moins restée avec nous, ô Reine de clémence ! Nous nous félicitons d'avoir été jugés dignes de conserver votre présence maternelle. »

Depuis cette époque jusqu'à nos jours on voit tous les ans les Dalmates traverser par troupes la mer Adriatique et venir à Lorette autant pour déplorer leur veuvage que pour vénérer le berceau de Marie. Toujours dans leur bouche sont ces paroles solennelles : « Revenez à nous, Marie, revenez. » L'an 1559 plus de trois cents pèlerins de cette contrée, avec leurs femmes et leurs enfants, arrivèrent à Lorette, portant des flambeaux allumés, s'arrêtèrent d'abord à la grande porte, où ils se prosternèrent pour implorer le secours de Dieu et de sa sainte Mère, puis se mirent tous à genoux, rangés en ordre par les prêtres qu'ils avaient amenés avec eux, et entrèrent ainsi dans le temple en criant d'une seule voix dans leur idiome national : « Retournez, retournez à nous, ô Marie ! Marie, retournez à Fiume !... Marie !... Marie !... Marie ! » Leur douleur était si vive et leur prière si fervente que le témoin qui en écrivit l'histoire cherchait à leur imposer silence, « craignant, dit-il, que de si ardentes supplications ne fussent exaucées et que la sainte chapelle ne fût ravie à l'Italie pour aller à Tersatz reprendre son ancienne position. » Aussi le souverain Pontife voulut-il favoriser la dévotion de ce bon peuple en fondant à Lorette un hospice pour recevoir plusieurs familles de Dalmatie qui n'avaient pu se déterminer à retourner dans leur pays en quittant la Vierge de Nazareth, et ne regardaient plus pour leur patrie que le lieu qu'elle avait elle-même daigné choisir pour sa résidence.

Quant à l'histoire de la nouvelle translation, voici en quels termes un ermite du temps et du pays, Paul della Selva, l'écrivit au roi de Naples Charles II :

« Au nom de Dieu, ainsi soit-il. Roi, pour satisfaire à votre pieuse curiosité, qui m'a confié la narration du grand miracle de la translation faite par les anges de la maison de la sainte Vierge, apportée sur les rivages de l'Italie, dans la province d'Ancône, au territoire de Récanati, entre les fleuves d'As-

pis ou Mosciou et Potentia, voici comment la chose est arrivée, ainsi que je l'ai souvent entendu raconter par des hommes dignes de foi et originaires de Récanati, savoir : François Pétri, chanoine de cette ville, et Ugucion, ecclésiastique exemplaire, de même que par les jurisconsultes distingués Cisco de Cischis et François Percivallino de Récanati, qui tous, avec plusieurs de leurs concitoyens, vivaient du temps de ce miracle, dont j'ai lu également avec attention la narration dans les registres publics.

« L'an de l'incarnation du Seigneur 1294, le samedi 10 décembre, lorsque tout était plongé dans le silence et que la nuit dans son cours était au milieu de sa route, une lumière sortie du ciel vint frapper les regards de plusieurs habitants des rivages de la mer Adriatique, et une divine harmonie, réveillant la paresse des plus endormis, les tira du sommeil pour leur faire contempler une merveille supérieure à toutes les forces de la nature. Ils vinrent donc et contemplèrent à loisir une maison environnée d'une splendeur céleste, soutenue sur les mains des anges et transportée à travers les airs. Les paysans et les bergers s'arrêtèrent stupéfaits à la vue d'une si grande merveille et tombèrent à genoux en adoration, dans l'attente du terme et de la fin où aboutirait ce prodige. Cependant cette sainte maison portée par les anges fut placée au milieu d'un grand bois, et les arbres eux-mêmes s'inclinèrent comme pour vénérer la Reine du ciel. Aujourd'hui on les voit encore penchés et courbés comme pour témoigner leur allégresse. On dit que dans ce lieu était autrefois un temple dédié à quelque fausse divinité et entouré d'une forêt de lauriers, ce qui lui a fait donner le nom de Lorette, comme on l'appelle encore aujourd'hui. A peine le matin était arrivé que les paysans se hâtèrent d'aller à Récanati pour raconter ce qui s'était passé, et tout le peuple s'empressa d'accourir au bois des Lauriers, pour s'assurer de la vérité de cette narration. Parmi les nobles et le peuple plusieurs restaient muets d'étonnement; plusieurs ne pouvaient se résoudre à croire le miracle. Les mieux disposés pleuraient de joie et disaient avec le

prophète : « Nous l'avons trouvée dans les champs de la forêt; » et encore : « Il n'a pas traité ainsi toutes les nations. » Ils honorèrent cette petite et sainte maison, et, pénétrant dans l'intérieur avec dévotion, ils rendirent leurs hommages à la statue de bois de la divine Vierge Marie, qui tenait son Fils entre ses bras. De retour à Récanati, ils remplirent la cité d'une sainte joie; le peuple quittait souvent la ville pour aller vénérer la sainte chapelle; c'était un concours perpétuel de fidèles qui se croisaient sur la route.

« Cependant la bienheureuse Vierge Marie multipliait les prodiges et les miracles. Le bruit d'une si grande merveille s'étendait dans les contrées lointaines, comme dans les provinces voisines, et tous accouraient à la forêt des Lauriers, qui se remplit bientôt de différentes habitations en bois pour servir de refuge aux pèlerins. Tandis que ces événements se passaient, le lion infernal, qui tourne sans cesse, cherchant quelque proie à dévorer, suscita des brigands, dont les mains impies souillaient le bois sacré par des vols et des homicides, de sorte que la dévotion de plusieurs se refroidit par la crainte des malfaiteurs.

« Au bout de huit mois le premier miracle fut confirmé par un second prodige. La sainte maison quitta la forêt profanée et fut placée par le ministère des anges au milieu d'une colline appartenant à deux nobles frères, les comtes Étienne et Siméon Rainaldi de Antiquis, de Récanati. Cependant la dévotion des fidèles croissait, et la petite et sainte demeure s'enrichissait par de grands dons et de nombreuses offrandes. Les nobles et pieux frères en étaient les dépositaires; mais bientôt ils cédèrent à l'avarice, s'appliquèrent les présents et laissèrent pervertir leur jugement jusqu'à en venir à de scandaleuses discussions pour savoir qui des deux l'emporterait sur l'autre.

« Alors la sainte maison se retira, quatre mois après son arrivée, de la colline des deux frères, et par un troisième miracle fut portée par les anges dans un nouveau site distant à peu près d'un jet de pierre, au milieu de la voie publique qui conduit de Récanati au rivage de la mer, et c'est là que je la vois encore

aujourd'hui, et que je contemple de mes propres yeux les grâces continues qu'elle accorde à ceux qui viennent y faire leurs prières.

« Néanmoins, quoique les prodiges célestes démontrassent que ce toit modeste était le séjour de la Mère de Dieu, le lieu où le Verbe s'est fait chair, pour découvrir plus clairement la vérité, les habitants de Récanati tinrent une assemblée générale, à laquelle se rendirent les principaux seigneurs de la province, et il fut décidé qu'on enverrait seize des hommes les plus illustres pour examiner si les mesures de la sainte maison étaient conformes, soit aux vestiges restés à Tersatz, soit aux fondements demeurés à Nazareth, où elle fut primitivement bâtie et où elle subsista durant de longues années. Le décret fut exécuté, et parmi les seize députés de Récanati on comptait, pour le quartier Sainte-Marie, Politus, fils du comte Matthieu de Politis; pour le quartier Saint-Flavien, Marchio jeune, comte Matthieu, fils du comte Siméon Rainaldi de Antiquis; pour le quartier Saint-Ange, le célèbre docteur en droit Cicottus, fils de Monaldutius des Monaldutiens. Ces personnages distingués, accompagnés de leurs collègues, allèrent, virent, revinrent et déclarèrent qu'ils avaient trouvé partout une entière conformité, tant à l'égard des mesures que par rapport aux témoins dont ils avaient recueilli sur les lieux les dépositions.

« Recevez, prince, cette courte narration en témoignage de la réalité du sanctuaire miraculeux et de mon respectueux dévouement envers Votre Majesté, et, afin que vous ayez l'assurance que vos aumônes ont été fidèlement remises, je vous atteste avoir reçu les offrandes, dont vous recevrez la récompense dans le ciel. Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Près de la sainte demeure, l'an du Sauveur 1297, le 8 juin. Paul, serviteur de Jésus-Christ. »

Au-dessous on lit ces mots : « Les prieurs du peuple de la cité de Récanati, à tous faisons connaître que tous les faits ci-dessus racontés sont véritables et conformes à nos annales et à nos archives publiques. En témoignage et en foi de quoi nous avons or-

donné que cette pièce serait scellée de notre cachet et souscrite par notre notaire public, établi par l'autorité impériale, et maître des actes, le 12 juin de l'année de la circoncision de Notre-Seigneur Jésus-Christ 1297. François Jacobi, maître des actes ¹. »

Cependant les citoyens de Récanati voyaient avec anxiété la faiblesse des saintes murailles ; posées sur la terre, elles n'avaient point de fondements pour les soutenir. N'était-il pas à craindre que, subissant peu à peu les effets du temps, elles ne vinssent à s'écrouler et à priver ainsi le pays de ses plus beaux ornements ? Ce qui augmentait encore leur crainte, c'était la situation même du lieu, exposé à de violents tourbillons et à de fréquents orages, où les torrents de pluie semblaient conspirer avec la fureur des vents. Ils se décidèrent, en conséquence, à élever autour de ce frêle édifice une forte muraille établie sur des bases solides et construite en briques durcies au feu. Ils firent plus encore, et, instruits chaque jour des miracles nombreux que Dieu opérait par la vertu de cette sainte maison, ils appelèrent des peintres habiles pour représenter par le pinceau, sur cette muraille, particulièrement du côté du nord, tous les détails de la prodigieuse histoire, afin de donner à tous, et surtout aux ignorants, la faculté de comprendre cette merveille et d'en rendre grâce à la très-sainte Vierge.

Or voici maintenant ce qui arriva, d'après le témoignage d'un historien, le Père Riéra. « Le bruit public, dit-il, a propagé dans les provinces d'Ancône, comme un grand miracle, qu'au moment où l'ouvrage venait d'être terminé on trouva les nouvelles murailles tellement séparées des anciennes qu'un petit enfant pouvait y passer facilement avec un flambeau à la main, pour montrer à la foule, quand l'occasion se présentait, la vérité de cet écartement. Ce prodige frappa vivement les esprits, d'autant plus que l'on savait avec certitude qu'auparavant elles étaient si étroitement unies qu'il n'y avait pas entre les deux l'épaisseur d'un cheveu.

De là cette opinion commune que rien absolument ne peut rester attaché aux murailles de l'auguste maison de Lorette, la sainte Vierge le voulant ainsi pour empêcher de croire qu'elle ait besoin du secours des hommes pour soutenir sa vénérable demeure. Quelle que soit la cause de ce phénomène, la vérité du fait est au-dessus de toute controverse ; car aujourd'hui encore vivent plusieurs témoins qui ont contemplé de leurs propres yeux cet admirable spectacle. Aussi, quand, au temps de Clément VII, Rainéro Nérucci, architecte de la sainte chapelle, et qui depuis est resté avec moi dans une douce intimité, voulut, par ordre du Pontife, abattre ce mur de briques, que le temps avait déjà presque renversé, pour élever à la place ce magnifique monument en marbre que l'on voit aujourd'hui, il remarqua, non sans un grand étonnement, que, contre les règles de l'architecture et les plans de l'art humain, toutes les pierres étrangères à la sainte maison s'étaient éloignées comme pour lui rendre de justes hommages. Le même Rainéro, ainsi que plusieurs autres, m'ont également raconté que ces murs rapportés s'étaient, depuis plusieurs années, tellement entr'ouverts que, par de longues fentes, on pouvait facilement contempler l'ancien bâtiment et jouir des admirables délices qui semblent émaner de sa sainteté ¹. »

Au commencement du quatorzième siècle les habitants de Récanati élevèrent à Lorette un temple pour y enfermer la sainte chapelle. Une ville se forma autour, à laquelle les souverains Pontifes n'ont cessé de prodiguer des faveurs spirituelles et temporelles. L'an 1464, le Pape Pie II offrit à Notre-Dame de Lorette un calice d'or pour obtenir la guérison d'une maladie, qu'il y obtint en effet. La même année, son successeur, Paul II, qui éleva une nouvelle basilique autour de la sainte chapelle, disait dans une bulle du 15 octobre : « On ne saurait douter que Dieu, à la prière de la très-sainte Vierge, Mère de son divin Fils, n'accorde tous les jours aux fidèles qui lui adressent pieusement leurs vœux des grâces singulières, et que les égli-

¹ *Histoire critique et religieuse de Notre-Dame de Lorette*, par A.-B. Caillau, Paris, 1843, p. 39-43.

¹ Riéra, *Hist. Lauret.*, c. 7.

ses dédiées en l'honneur de son nom ne méritent d'être honorées avec la plus grande dévotion ; cependant celles-là doivent recevoir des hommages plus particuliers dans lesquelles le Très-Haut, à l'intercession de cette auguste Vierge, opère des miracles plus évidents, plus éclatants et plus fréquents. Or il est manifeste par l'expérience que l'église de Sainte-Marie de Lorette, dans le diocèse de Récanati, à cause des grands, inouis et infinis miracles qu'y fait éclater la puissance de cette Vierge bienheureuse, et que nous avons éprouvés nous-même dans notre propre personne, attire dans son enceinte les peuples de toutes les parties du monde ¹.

Sixte IV, successeur de Paul II, déclara Lorette propriété du Saint-Siège ; toutes les personnes attachées au service de l'église relèveront immédiatement de lui et seront exemptes de toute autre juridiction ; deux sujets capables seront nommés par le souverain Pontife, l'un pour prendre soin du spirituel, sous le nom de vicaire, l'autre pour veiller aux intérêts temporels, avec le titre de gouverneur. Le vicaire instituera huit chapelains obligés à la résidence et chargés de chanter tous les jours une messe solennelle, appelée depuis la messe votive ; les pénitenciers ajouteront au pouvoir d'absoudre déjà concédé celui de dispenser des vœux, ou plutôt de les commuer en bonnes œuvres et secours appliqués aux besoins de la sainte chapelle. Les Carmes, chargés de la garde des lieux saints de la Palestine, furent appelés à garder la sainte chambre de la Mère de Dieu.

Léon X renouvelle tous les privilèges passés et en accorde de plus précieux et de plus abondants. Une collégiale fut établie, avec douze chanoines, douze prêtres mansionnaires et six choristes ; les indulgences des stations apostoliques à Rome furent étendues au sanctuaire de Lorette, où l'on gagnait dans la visite d'une seule église ce que l'on ne pouvait obtenir que par la visite de plusieurs églises dans la capitale du monde chrétien. Les marchés d'automne à Ancône, à Pisaure et ailleurs, furent supprimés, pour donner plus d'éclat à celui qui se tenait à Récanati à

l'époque de la Nativité, où l'on vit non-seulement des catholiques, mais des Grecs mêmes et des Arméniens, quoique schismatiques, le disputer en dévotion pour Marie avec les fidèles enfants de l'Église catholique. Le vœu de faire un pèlerinage à Lorette fut réservé au Pape, comme ceux de visiter les tombeaux des saints apôtres ou le sépulcre de Jésus-Christ. Le fameux statuaire Sansovino fut chargé d'entourer d'un magnifique travail en marbre blanc de Carrare le précieux sanctuaire. Le gouverneur reçut le privilège de célébrer la messe en habits pontificaux et de donner au peuple la bénédiction épiscopale. Des ordres furent donnés pour fortifier le château et construire des boulevards, des bastions et des fossés défendus par de grosses pièces d'artillerie, afin de mettre le temple à l'abri de surprise et d'attaques.

Clément VII exécuta le plan de Léon X ; il donna un nouveau relief et une certitude nouvelle à la translation de la miraculeuse chapelle en députant trois de ses camériers d'abord à Lorette, puis en Dalmatie, et enfin à Nazareth, pour examiner soigneusement les lieux et consulter les traditions des peuples. Les larmes des Dalmates, les aveux des Orientaux, l'exactitude des mesures, la similitude des pierres, dont deux furent rapportées par un des envoyés, tout concourt également à confirmer la translation prodigieuse et à rassurer la piété des peuples. C'est également à lui que Lorette fut redevable de l'assainissement de la température, par le soin qu'il prit de dessécher les marais voisins, d'abattre les forêts, dont l'humidité malfaisante engendrait de dangereuses maladies, et d'aplanir même deux montagnes pour prévenir les brouillards, étendre davantage l'horizon et donner à l'air plus de dégagement.

Mais sa première et principale pensée était de réaliser le plan sublime formé par son prédécesseur et son parent Léon X, le plan des décorations magnifiques qui devaient revêtir à l'extérieur de sculptures en marbre blanc les humbles murailles de la sainte maison. Il appelle pour ce grand travail les plus illustres artistes, pour rivaliser de talent et de génie dans l'accomplissement d'un si noble ouvrage. Il établit comme architecte

¹ Tursell, *Hist. Lauret.*, 1. 2, c. 1.

en chef, pour l'église comme pour le portique, le fameux Nerucci. Déjà les marbres avaient été taillés, déjà les ornements étaient prêts à être mis en place. Nerucci fait abattre la muraille antique, qui se trouva, comme il a été dit, écartée des murs fragiles de la chambre miraculeuse. Durant plusieurs jours elle demeura exposée dans toute sa simplicité aux regards empressés de la dévotion et de la curiosité populaires ; chacun put s'assurer qu'elle était posée sans fondements sur le sol nu. On voyait au-dessous une terre poudreuse et broyée, semblable à celle d'une voie fréquentée et passagère ; on y remarquait même une ronce qui s'était trouvée prise sous le saint fardeau déposé par les anges ; tout annonçait une route publique, conformément au témoignage constant de la tradition. Cependant il fallut commencer les excavations nécessaires à la construction des bases qui devaient soutenir les marbres précieux, et alors il fut facile de se convaincre sans aucun doute que les saintes murailles étaient posées comme en suspens sur un terrain inégal et poudreux. Jérôme Angélita, dans son rapport officiel au même Pape Clément VII, fait une mention particulière de tous ces faits prodigieux, que l'on ne saurait révoquer en doute.

Les fondements sortaient déjà de terre, mais le plan arrêté par Léon X, et approuvé par Clément VII, exigeait que l'unique porte de la sainte maison fût murée, et que l'on en ouvrit trois autres à la place, pour éviter les accidents qui arrivaient tous les jours par suite de l'encombrement des pieux pèlerins dans un espace si étroit. A cette nouvelle le peuple fut dans la consternation ; une rumeur subite s'éleva de toutes parts. Qui oserait violer par les coups d'un audacieux marteau ces murailles que les siècles eux-mêmes ont respectées ? Cependant l'ordre du Pape était pressant ; le bien commun en demandait l'exécution ; la beauté du travail l'exigeait impérieusement. L'architecte Nerucci s'arme de courage ; il lève la main, frappe un premier coup ; à l'instant il pâlit, il tremble, il sent défaillir ses forces, il tombe sans connaissance ; on l'emporte dans sa maison ; le danger est imminent, sa vie elle-même pa-

rait compromise. Sa pieuse épouse, le voyant dans cet état funeste, se prosterne aux pieds de Marie, elle invoque l'auguste patronne de Lorette ; ses vœux sont exaucés, la mortelle léthargie se dissipe bientôt, et l'imprudent architecte est heureusement rendu à sa famille et à ses travaux.

Cependant on se hâte de faire part au Pontife de ce merveilleux événement et de lui demander sa décision dans un cas si difficile. Il répond en ces termes : « Ne craignez pas de percer les murs du sanctuaire auguste et d'ouvrir les portes ; ainsi l'ordonne Clément VII. » Un commandement si formel et toute l'autorité du Siège apostolique ne purent déterminer l'architecte Nerucci à déposer sa crainte et à obéir. En vain on l'excite, en vain on s'efforce de le persuader ; toutes les tentatives sont inutiles. D'un côté l'ordre du Pape pressait le travail, de l'autre la stupeur publique en arrêtait l'exécution. Tout à coup, contre toute attente, un homme se présente pour une œuvre qui paraissait si dangereuse ; il était clerc et attaché au chœur du sanctuaire ; son nom était Ventura Périni. Il prend d'abord trois jours pour se préparer à cette entreprise par de ferventes prières et un jeûne rigoureux ; le dernier jour, vers le soir, il s'avance vers le saint lieu, environné d'une foule innombrable de peuple ; il fléchit les genoux, il baise et rebaise mille fois les saintes murailles ; il prend le marteau ; mais, avant de frapper, le bras suspendu en l'air, il s'adresse à Marie et lui dit avec confiance : « Pardonnez, ô sainte maison de la plus pure des vierges ! Ce n'est pas moi qui vous perce, c'est Clément, vicaire de Jésus-Christ, dans l'ardeur qui l'anime pour votre embellissement. Permettez-le, ô Marie ! et satisfaites le bon désir de son cœur. » A ces mots il frappe un premier coup, suivi de plusieurs autres, sans en ressentir aucun dommage ; les autres ouvriers reprennent courage, l'imitent dans son travail comme dans sa dévotion ; les portes s'ouvrent, les pierres recueillies avec respect sont employées à refermer la seule ouverture qui auparavant donnait entrée dans le précieux sanctuaire. La poutre qui servait d'architrave est conservée dans la bâtisse

comme un monument et un souvenir de l'ancienne disposition de ce lieu, et le nouveau plan avec ses magnifiques sculptures reçoit son exécution¹.

Sixte V, devenu Pape en 1585, « considérant, dit-il, que la ville de Lorette est célèbre par toute la terre et qu'elle renferme dans son enceinte une insigne église collégiale sous l'invocation de la bienheureuse Vierge Marie ; considérant combien est vénérable cette église, au milieu de laquelle s'élève l'auguste maison consacrée par les divins mystères, où cette Vierge pure est née, a été saluée par l'ange et a conçu du Saint-Esprit le Sauveur du monde ; considérant que cette maison a été transportée dans ce lieu par le ministère des anges, que des miracles s'y opèrent tous les jours par l'intercession et les mérites de cette puissante patronne, et que les fidèles serviteurs de Jésus-Christ y accourent de toutes les parties du monde pour y satisfaire leur dévotion par de pieux pèlerinages, » Sixte V éleva la ville de Lorette au rang de cité, donna à son église le titre de cathédrale et y établit un évêché².

Clément VIII, devenu Pape en 1592, fit en personne le pèlerinage de Lorette et défendit de chanter d'autres litanies que celles dont l'Église fait maintenant usage, et qu'on appelle vulgairement les litanies de Lorette, parce que c'est dans cette église qu'elles furent chantées pour la première fois, d'après la rédaction du cardinal Savelli, à qui on les attribue communément, sur la foi d'une lame d'argent où elles furent gravées, l'an 1483, avec cette inscription qu'on lit au bas : « Paul Savelli, prince d'Albano et député impérial³. »

Clément IX, Pape en 1667, prescrivit, après un sévère examen de la congrégation des Rites, par un décret solennel, de consigner dans le *Martyrologe romain*, au 10 décembre, l'histoire du grand prodige de Lorette par ces mots remarquables : « A Lorette, dans le territoire d'Ancône, translation de la sainte maison de Marie, Mère de Dieu, dans laquelle le Verbe s'est fait chair. » Inno-

cent XII, en 1691, assigna un office et une messe particulière pour cette grande solennité, et fit ajouter dans le Bréviaire romain, à la fin de la sixième leçon, l'histoire de ce prodige.

Défenseur aussi docte que zélé de la sainte maison, Benoît XIV, avant son exaltation sur le Saint-Siège, avait établi victorieusement son identité avec la demeure humble et modeste de Nazareth contre les critiques du protestant Casaubon et des autres adversaires de la vérité. Aussi n'avons-nous pas lieu de nous étonner qu'il ait conservé toutes les exemptions et les privilèges de ses prédécesseurs, et travaillé à l'embellissement de l'auguste sanctuaire par l'érection de la masse imposante du grand clocher et par l'achèvement de la belle terrasse du palais apostolique.

Mais le règne de ce grand Pontife n'offre rien de plus remarquable, par rapport à Lorette, que la restauration du pavé de la sainte chapelle et les conséquences qui résultent de l'examen fait à cette époque. C'était en l'année 1751 ; Jean-Baptiste Stella, Bolognais, gouvernait la cité ; sur le point de mettre les ouvriers au travail, il crut avec raison devoir s'entourer des témoins les plus respectables. Il pria monseigneur Alexandre Borgia de venir l'assister dans cette occasion importante, et il appela en même temps quatre autres prélats, les évêques de Iési, d'Ascoli, de Macérata et de Lorette. Il manda d'office un architecte et quatre maîtres maçons, auxquels se joignirent par circonstance trois architectes étrangers, venus dans la ville pour vénérer la sainte maison. Tous étant présents, on commence les fouilles ; on arrive bientôt à la fin des saintes murailles, enfoncées de moins d'un pied au-dessous du pavé ; les architectes et les maîtres maçons, descendus les premiers dans l'ouverture, en tirent une terre superficielle et desséchée, mêlée de petits cailloux à demi écrasés, semblables à ceux que l'on trouve dans les sentiers battus et dans les voies publiques. L'archevêque et les prélats assistants s'approchent tous pour s'assurer de ce fait merveilleux. Ils regardent, ils examinent ; ils voient avec étonnement que les

¹ Caillau, *Histoire de Notre-Dame de Lorette*, c. 6 Murri, c. 5, n. 23. — ² *Bull. Sixti V. Murri*, c. 5, n. 45. — ³ *Id.*, n. 49.

murs bénis penchaient un peu vers l'occident, et, passant eux-mêmes les mains pardessus, ils remarquent la même inégalité de terrain observée déjà sous Clément VII et déjà certifiée par l'antique tradition. L'évêque de Lorette amena avec une poignée de terre une coquille de limaçon et une noix entière, mais desséchée, témoins sacrés qu'il voulut garder dans son palais comme souvenir et preuve de la réalité de l'auguste sanctuaire.

Cependant un des plus habiles architectes s'attache fortement au dessein de creuser plus bas pour voir à quelle profondeur se trouvait la terre vierge, sur laquelle on a coutume d'établir les fondements pour assurer leur solidité. Déjà il s'est tellement enfoncé sous l'un des côtés qu'il disparaît entièrement dans l'excavation. Le gardien Xavier Monti commence à trembler. Le mur de la sainte maison est si mince ! Ne tombera-t-il pas en ruine ? ne se fendra-t-il pas en quelques endroits ? En vain il exprime ses craintes ; le curieux artiste continue ses recherches. Les terrassiers étaient déjà arrivés à la profondeur de huit à neuf pieds lorsqu'un cri s'élève : « La terre vierge ! la terre vierge ! » Il en ramasse une poignée, et, sortant tout joyeux, il la montre à tous les assistants, qui se retirent en bénissant Dieu, dont la main soutient, contre toutes les lois de l'architecture, depuis tant de siècles et malgré les secousses des tremblements de terre, la simple et humble demeure de sainte Marie ¹.

La sainte maison n'est pas construite, comme quelques-uns l'ont pensé, en briques cuites au feu, mais elle est composée de pierres vives et travaillées, légères, rougeâtres, poreuses et imprégnées d'une certaine odeur d'antiquité. « Finalement, conclut l'estimable auteur qui a consciencieusement traité toute cette histoire, la sainte maison de Lorette est bâtie avec des matériaux inconnus en Italie et communs à Nazareth ; tous les objets qu'elle renferme ont un caractère évident d'antiquité et d'orientalisme qui ne permet pas d'en fixer l'origine

en Occident ; les dimensions de son étendue se rapportent avec une entière exactitude aux fondements restés à Nazareth ; elle subsiste d'une manière miraculeuse, en demeurant debout au milieu des ruines des constructions les plus solides, quoique posée sans fondement et sans aplomb sur la terre nue ; toujours elle a conservé une entière inviolabilité, sans que jamais on ait pu impunément en ravir la moindre partie ; donc la maison de Lorette n'est pas un bâtiment ordinaire ; donc elle est une enceinte protégée par la main toute-puissante de Dieu ; donc elle ne s'est pas primitivement élevée sur les terres d'Italie, mais y a été transportée d'au delà des mers ; donc elle est vraiment la chambre dont les bases sont restées comme témoins dans la Galilée, c'est-à-dire la chambre de Marie, la chambre où s'est accompli le plus auguste de nos mystères ¹. »

L'Orient, en perdant le sanctuaire de la Vierge Marie, parut devenir de plus en plus stérile en sainteté ; on n'y trouve plus ni saints personnages, ni saintes entreprises, tandis qu'en Occident, malgré toutes les misères humaines et toutes les révolutions politiques, toujours il s'y produit des personnes et des œuvres saintes. Nous en avons déjà vu plusieurs de la fin du treizième siècle, mais il en reste encore plusieurs, entre autres saint Yves, que les avocats honorent comme leur patron.

Yves Hélori, issu d'une famille également illustre et vertueuse, naquit en 1253 près de Tréguier, en basse Bretagne. Il étudia la grammaire dans son pays, et ses succès répondirent à son application. A l'âge de quatorze ans il fut envoyé à Paris pour y faire son cours de philosophie et de théologie, et de droit tant civil que canonique. Il se rendit à Orléans, où il étudia les Décrétales sous le célèbre Guillaume de Blaye, qui devint évêque d'Angoulême, et les Institutes sous Pierre de la Chapelle, depuis évêque de Toulouse et cardinal.

Dans les instructions que lui donnait sa mère elle lui répétait souvent qu'il devait vivre de façon qu'il pût devenir un saint.

¹ Murri, c. 5, n. 21 et 22. Caillau, c. 6.

¹ Caillau, p. 329.

« C'est bien le but où je tends, » répondit-il alors. De tels sentiments se fortifiaient en lui tous les jours et faisaient sur son âme les plus profondes impressions. Cette pensée : *Je dois devenir un saint*, le portait puissamment à la vertu en l'éloignant de tout ce qui avait l'apparence du mal. Les mauvais exemples de ses compagnons d'étude ne servaient qu'à lui inspirer plus d'horreur pour le vice et à le rendre plus exact à veiller sur lui-même. La sainte gravité de sa conduite toucha plusieurs libertins et les retira du désordre. Son temps était partagé entre l'étude et la prière. Dans ses heures de récréation il visitait les hôpitaux, servait les malades avec charité et les consolait dans leurs peines.

Pendant le séjour qu'il fit à Paris et à Orléans il s'attira l'admiration des universités de ces deux villes par la beauté de son esprit et par sa piété extraordinaire. Toujours il portait le cilice et s'interdisait l'usage du vin et de la viande. Il jeûnait au pain et à l'eau durant l'Avent, le Carême et plusieurs autres jours de l'année. Le peu de repos qu'il accordait à la nature il le prenait sur une natte de paille, n'ayant qu'un livre ou une pierre pour chevet. Jamais il ne se couchait qu'il ne fût accablé par le sommeil. Il avait fait secrètement le vœu de chasteté perpétuelle ; comme personne n'en était instruit, on lui proposa d'entrer dans l'état du mariage, et on lui offrit même plusieurs partis honorables. Il les refusa tous avec modestie, alléguant pour raison qu'une vie d'étude comme la sienne renfermait une sorte d'incompatibilité avec le mariage.

A la fin pourtant il fit connaître ses intentions en se déterminant pour l'état ecclésiastique. Le désir de servir le prochain influa principalement sur son choix. Il eût bien voulu, par humilité, rester toujours dans les ordres mineurs ; mais son évêque l'obligea de recevoir la prêtrise. La réception du sacerdoce lui coûta beaucoup de larmes ; il s'y était cependant préparé par une vie toute remplie de bonnes œuvres et surtout par une inviolable pureté d'âme et de corps.

Maurice, archidiacre de Rennes, qui, en cette qualité, était vicaire perpétuel de l'é-

vêque, le fit official du diocèse. Yves s'acquitta de cet emploi avec toute la vertu et toute la sagesse possibles. Les orphelins, les veuves et les pauvres trouvaient en lui un père et un défenseur. L'impartialité la plus exacte dictait tous ses jugements ; ceux même qui perdaient leur cause ne pouvaient s'empêcher de lui rendre justice. Jamais il ne prononçait de sentence sans verser de larmes ; il se rappelait alors le dernier jour où il paraissait devant le tribunal du souverain Juge pour y répondre sur toutes les actions de sa vie.

Sa sainteté jetait au loin un tel éclat que plusieurs évêques se disputaient l'avantage de l'attacher à leurs diocèses ; ce fut ce qui priva l'Église de Rennes du trésor qu'elle possédait. Alain de Bruc, évêque de Tréguier, qui croyait avoir des droits sur lui, le détermina enfin à venir dans son diocèse et le fit son official. Le saint eut bientôt établi partout la réforme. S'il était le fléau des méchants, les personnes vertueuses l'aimaient et le respectaient comme leur père. Quoiqu'il fût juge par sa place, il ne laissait pas de s'intéresser en faveur des pauvres dans les autres cours ; il se chargeait lui-même du soin de plaider leurs causes ; aussi était-il surnommé *l'Avocat des pauvres*. Sa charité le portait encore à visiter et à consoler ceux qui étaient détenus en prison. Il employait toutes sortes de moyens pour terminer les différends. N'ayant pu réussir une fois à réconcilier une mère et un fils qui plaidaient l'un contre l'autre, il pria pour eux, dit la messe à leur intention, et obtint de Dieu qu'ils se prêtassent à un accommodement. Son désintéressement égalait son intégrité ; il refusait ce qu'il eût pu exiger avec justice.

L'esprit de sagesse dont il était rempli le rendait extrêmement habile à démêler le vrai du faux dans les contestations. En voici un trait qui a été cité et admiré par les plus habiles jurisconsultes.

Saint Yves étant allé à Tours pour poursuivre l'appel d'une de ses sentences trouva l'hôtesse chez laquelle il avait coutume de loger dans une grande consternation. Deux voleurs habillés en marchands lui avaient mis entre les mains une valise où ils lui dirent

qu'il y avait douze cents écus d'or et des papiers importants. Ils convinrent avec elle qu'elle ne la donnerait à l'un d'eux qu'en présence de l'autre. Cette hôtesse, sans avoir la précaution de s'assurer de ce qui était dans cette valise, s'en chargea et en donna une reconnaissance. Au bout de six jours un de ces prétendus marchands vint en l'absence de son compagnon et demande à l'hôtesse sa valise, sous prétexte de faire quelque paiement. L'hôtesse, qui, six jours auparavant, avait été témoin de la bonne intelligence qui existait entre ces deux marchands, sans se souvenir qu'elle s'était obligée à ne donner la valise à l'un qu'en présence de l'autre, la remet à celui qui la lui demandait. Il disparut aussitôt. L'autre voleur vint bientôt après réclamer la valise à l'hôtesse et la fit assigner devant la justice de Touraine. Saint Yves, arrivé la veille du jugement et trouvant son hôtesse dans cet embarras, l'exhorta à la patience et à la confiance en Dieu. Puis, ayant appris le fait tant de sa bouche que de celle de son avocat, il prie celui-ci de vouloir bien lui permettre de plaider lui-même la cause. L'avocat eut d'autant moins de peine à le lui accorder qu'il regardait cette affaire comme perdue. Saint Yves se trouve à l'audience avec cette femme et demande d'abord de voir en face la partie adverse. L'exposé du procès étant fait, il ne restait plus qu'à prononcer ; mais saint Yves prend la parole pour son hôtesse et dit : « Monsieur, nous avons un nouveau fait qui décide la difficulté ; c'est que la défenderesse, depuis la dernière audience, a heureusement recouvré la valise en question, et qu'elle est prête à la représenter lorsque vous l'ordonnerez. » L'avocat du voleur prétendit qu'il fallait que l'hôtesse représentât sur-le-champ la valise, faute de quoi il soutenait que le fait allégué de nouveau ne devait pas empêcher la sentence. Saint Yves répliqua et dit : « Le fait positif du demandeur est que lui et son compagnon, en mettant la valise entre les mains de l'hôtesse, la chargèrent de ne la donner à l'un d'eux qu'en présence de l'autre ; c'est pourquoi le demandeur est obligé de faire venir son compagnon, et la défenderesse représentera la valise. »

Le juge, par sa sentence, ordonna que le demandeur représenterait son compagnon, et qu'autrement la défenderesse serait déchargée de la demande. Cette sentence frappa si fort le voleur qu'on vit à sa figure, à ses yeux et à un tremblement soudain, combien devaient être grands les remords de sa conscience. On l'arrête, on l'emprisonne, on l'interroge, et, dans les trois jours, il est condamné à être pendu, après avoir été convaincu, entre autres choses, de n'avoir mis, au lieu de douze cents écus d'or, que des têtes de clous et des ferrailles dans la valise qu'il demandait avec tant d'instance.

Quant à saint Yves, après avoir rempli durant plusieurs années les fonctions d'officiel à Tréguier, il fut nommé curé de Tresdretz et il desservit pendant huit ans cette paroisse. Geoffroi de Tournemine, successeur d'Alain de Bruc, le transféra à la paroisse de Lohanec, où il demeura jusqu'à sa mort. Il se levait tous les jours à minuit pour réciter matines et ne laissait passer aucun jour sans dire la messe. On le voyait à l'autel pénétré de la plus grande ferveur. Dans sa préparation il était longtemps prosterné, afin de mieux considérer la bassesse de son néant et la majesté du Dieu auquel il allait offrir le Sacrifice et la sainteté de la victime qui devait s'immoler par son ministère. Quand il se relevait ses yeux étaient ordinairement baignés de larmes, qui continuaient à couler avec abondance pendant tout le temps qu'il employait à célébrer les saints mystères.

Lorsqu'il accepta la cure de Tresdretz il renonça à tous les ornements de sa première dignité et se réduisit à ne plus porter que des habits simples et pauvres. Les jours où il ne jeûnait point, et qui étaient en petit nombre, il ne mangeait qu'un potage et quelques légumes. Toujours il couchait sur la paille et même sur une claie. Il s'attendrissait jusqu'aux larmes quand il parlait des choses de Dieu ; aussi ses discours avaient-ils une onction admirable. Non content d'instruire son troupeau, il allait encore prêcher dans d'autres églises éloignées de la sienne. Il y avait des jours où il prêchait quatre ou cinq fois. On le faisait juge de toutes les contestations qui survenaient dans

le pays ; il réunissait les cœurs divisés, et par là il prévenait un grand nombre de procès.

Le saint fit bâtir auprès de son presbytère un hôpital où les pauvres et les malades étaient reçus. Il leur lavait les pieds, pansait leurs ulcères, les servait à table et mangeait souvent leurs restes. Dès que la récolte était finie il distribuait aux indigents son blé ou le prix qu'il l'avait vendu. On lui conseillait un jour d'attendre quelques mois pour le vendre plus cher. « Que sais-je, répondit-il, si je serai alors en vie ? — En attendant ainsi, dit ensuite la même personne, j'ai gagné le cinquième. — Et moi, répliqua le saint, j'ai gagné le centuple pour n'avoir pas gardé mon blé. » Un jour qu'il n'avait plus qu'un pain dans sa maison il commanda de le donner aux pauvres. Son vicaire lui ayant fait là-dessus des représentations, il lui en donna la moitié. Les pauvres reçurent le reste ; il ne se réserva rien pour lui-même. Il comptait sur la Providence, qui ne lui manqua jamais dans le besoin.

Durant le carême de l'année 1303 il s'aperçut que ses forces diminuaient chaque jour ; il n'en continua pas moins ses austérités, persuadé qu'il devait redoubler de ferveur à mesure qu'il approchait de l'éternité. La veille de l'Ascension il se trouva très-faible ; il prêcha néanmoins encore, et il dit la messe à l'aide de deux personnes qui le soutenaient ; il répondit à ceux qui étaient venus le consulter. Enfin il succomba et fut obligé de se mettre au lit. Ayant reçu ses derniers sacrements, il ne s'entretint plus qu'avec Dieu jusqu'à son dernier soup'r. Il mourut le 19 mai 1303, à l'âge de cinquante ans. La plus grande partie de ses reliques se garde à Tréguier. Charles de Blois, duc de Bretagne, en mit une portion dans l'église de Notre-Dame de Lamballe, chef-lieu du duché de Penthievre ; une autre portion fut donnée à l'abbaye de Saint-Sauveur, de l'ordre de Cîteaux. Il s'est fait encore plusieurs autres distributions des reliques du saint.

Jean de Montfort, duc de Bretagne, alla à Rome solliciter la canonisation du serviteur de Dieu ; il déclara qu'il avait été guéri par son intercession d'une maladie que les mé-

decins avaient jugée incurable. Les commissaires nommés en 1338 par Jean XXII constatèrent la vérité de plusieurs autres miracles. Le bienheureux Yves fut canonisé en 1347 par Clément VI. Son nom se trouve dans le *Martyrologe romain* le 19 mai, et l'on fait sa fête en ce jour dans plusieurs diocèses de Bretagne. L'université de Nantes l'avait choisi pour patron. Il y a eu à Paris une église dédiée sous son invocation, et qui fut bâtie aux dépens des Bretons en 1348. Cette église, dans laquelle était érigée la confrérie des avocats, a été détruite en 1823¹.

Vers la fin du treizième siècle un autre saint personnage édifiait le pays de Gênes. Le bienheureux Jacques, surnommé de Varasc, du lieu de sa naissance, petit village entre Gênes et Savone, entra dans l'ordre de Saint-Dominique et s'y livra avec succès à l'étude des sciences ecclésiastiques. Il y acquit une connaissance profonde de la théologie, des saintes Écritures et des ouvrages des Pères de l'Église. Il fit même un recueil des plus belles maximes qu'il rencontra dans les écrits de ces derniers, les apprit par cœur, et s'en servit avec fruit, soit dans les instructions qu'il adressait au peuple, soit dans les conférences qu'il faisait de temps en temps pour les étudiants en théologie. Ses supérieurs, témoins de sa vertu et de sa science, ne voulurent pas laisser cette lumière sous le boisseau ; ils le destinèrent à la prédication et l'envoyèrent dans le nord de l'Italie pour y annoncer la parole sainte. Les fruits de son zèle y furent abondants.

En 1267 Jacques fut nommé provincial pour la Lombardie, n'ayant encore que trente-sept ans. Sa jeunesse causa d'abord quelque surprise dans l'ordre, où l'on avait l'usage de n'appeler à ces fonctions importantes que des hommes d'un âge plus avancé et déjà mûris par une longue expérience ; mais tout le monde applaudit bientôt à sa nomination quand on fut témoin de son zèle, de sa prudence, de sa charité et des bénédictions qu'il attira sur les maisons confiées à ses soins. Il fut continué pendant vingt ans dans la même charge et fit régner parmi ses

¹ Godescard, et *Acta SS.*, 19 mai. Lobineau-Tres-Vaux, *Vies des Saints de Bretagne*.

religieux une régularité inconnue à beaucoup d'autres couvents de son ordre.

La réputation de sagesse et de sainteté que Jacques de Varasc s'était acquise engagea le Pape Honorius IV à le charger d'une commission délicate, celle d'aller lever les censures qu'il avait lancées contre les habitants de la ville de Gênes, et l'interdit porté sur tout le territoire à cause de la part qu'il avait prise à la révolte des Siciliens contre leur roi, Charles d'Anjou. Le bienheureux s'en acquitta de manière à mériter l'estime et la confiance de tout le monde, et bientôt l'occasion se présenta de lui en donner des preuves. L'archevêque de Gênes étant mort en 1292, le chapitre l'élut d'une voix unanime pour lui succéder.

Jamais choix n'avait été reçu du public avec plus de satisfaction ; disons mieux, jamais un choix plus heureux n'avait été fait dans des circonstances difficiles. La ville de Gênes était divisée depuis cinquante ans par des factions qui la désolaient et qui en avaient fait plus d'une fois un théâtre de meurtres et des scènes les plus horribles. En vain les Papes avaient cherché à se rendre médiateurs entre les partis, soit par leurs légats, soit par eux-mêmes. Innocent IV s'était rendu sans succès sur les lieux mêmes pour essayer d'éteindre ces haines aussi aveugles qu'invétérées. C'est au bienheureux Jacques qu'était réservé de triompher de toutes les résistances et de tous les obstacles. En 1295 la paix s'opéra enfin et fut jurée solennellement des deux côtés, dans une assemblée générale présidée par le saint archevêque, qui fit rendre de publiques actions de grâces au Seigneur pour cet événement si heureux et si longtemps désiré.

D'un autre côté, Jacques ne négligeait pas les soins spirituels que demandait son diocèse. Il convoqua, l'an 1293, un concile composé de tous ses suffragants, et y fit rédiger des statuts pleins de sagesse pour la réforme de son clergé. Ces statuts opérèrent en peu de temps un changement si édifiant dans les mœurs des prêtres de la province génoise que plusieurs évêques voisins les lui demandèrent pour les mettre en vigueur dans leurs propres diocèses. On le consultait de toutes

parts sur les affaires les plus délicates qui intéressaient le bien de la religion ; il était le conseiller et le directeur de la plupart des prélats du nord de l'Italie.

Jacques de Varasc composa plusieurs ouvrages de littérature : une traduction de la Bible en langue italienne ; des sermons ; un livre sur saint Augustin ; une chronique de la ville de Gênes jusqu'à l'an 1295 ; une histoire des archevêques ses prédécesseurs ; un traité des louanges de la sainte Vierge ; une table historique de la Bible et quelques autres opuscules. Mais celui de tous qui a le plus de vogue est un recueil assez court des vies des saints. Ce recueil, fait sans critique, mais disposé dans un ordre et écrit d'un style qui alors devaient plaire, fut reçu avec un si grand applaudissement qu'on lui donna le surnom de *Légende dorée*. Ce n'est pas qu'il n'y eût dès lors des personnes d'esprit qui auraient souhaité que, par un sage discernement, on eût séparé le vrai du fabuleux. Bérenger de Landore, général de l'ordre des Frères prêcheurs vers le commencement du quatorzième siècle, et depuis archevêque de Compostelle, donna cette commission à Bernard Guidonis, homme capable de l'exécuter bien. Guidonis travailla sur des Mémoires plus fidèles ou plus authentiques ; il examina tout avec plus de soin et choisit avec discernement. Néanmoins ce second recueil ne fit point tomber le premier ; on continua longtemps encore à le rechercher et à le lire avec complaisance. Depuis il est tombé dans un discrédit aussi peu mérité que son ancienne vogue.

Quant à l'auteur, Jacques de Varasc ou Voragine, il était l'idole de son troupeau, et il méritait son attachement par le zèle et le dévouement qui l'animaient. Dans un temps de disette extrême il vendit jusqu'à ses meubles pour venir au secours des plus nécessiteux, dont le nombre était très-grand. La charité était sa vertu favorite, et il en recommandait la pratique aux fidèles dans toutes les occasions. Il allait lui-même visiter les pauvres dans les réduits les plus obscurs et leur prodiguait avec une bonté toute paternelle les secours spirituels et temporels que leur état réclamait.

Il se distingua également par son zèle pour la maison de Dieu. Plusieurs églises avaient été détruites ou fortement endommagées pendant la fureur des guerres civiles qui avaient désolé le pays de Gênes ; il vint à bout, à force de persévérance et de sollicitations adressées aux fidèles pieux, de les rendre toutes à leur première destination. Le bienheureux Jacques de Varasc donnait depuis huit ans l'exemple de toutes les vertus apostoliques lorsqu'il fut atteint d'une maladie mortelle qui l'emporta au tombeau, au mois de juillet 1298, dans sa soixante-huitième année. Le Pape Pie VII a confirmé, en 1816, le culte qu'on lui rendait de temps immémorial, et l'a déclaré bienheureux¹.

Un autre saint personnage de ce temps fut le bienheureux Albert de Bergame, laboureur. Il naquit à Ville-d'Ogna, dans le territoire de Bergame, et montra dès sa première jeunesse beaucoup d'attrait pour la piété. Il n'avait encore que sept ans qu'il jeûnait déjà trois fois la semaine et distribuait aux pauvres des aliments qu'on lui donnait pour sa propre nourriture. Comme ses parents étaient laboureurs ils l'occupèrent comme eux au travail des champs ; mais pendant qu'il cultivait la terre de ses mains il nourrissait son cœur par la méditation des vérités saintes et faisait des progrès admirables dans la vertu. Lorsqu'il fut marié sa libéralité envers les pauvres n'en devint que plus généreuse et plus active, malgré les reproches que sa femme lui en faisait de temps en temps. Il les supportait avec patience et n'en continuait pas moins à secourir de son mieux tous ceux qui se présentaient à lui. On rapporte même que, pour récompenser sa charité, Dieu daigna plusieurs fois en multiplier miraculeusement les ressources, afin qu'en faisant du bien aux autres il ne fût pas privé lui-même du nécessaire.

Cependant sa patience et sa confiance en Dieu furent éprouvées d'une autre manière. Des hommes puissants lui disputèrent quelques champs qu'il avait hérités de ses parents et vinrent à bout de l'en dépouiller, ce qui réduisit le saint homme à louer ses journées

pour vivre ; mais tel était son amour pour les pauvres qu'il trouvait encore de quoi les soulager après avoir ainsi satisfait à ses propres besoins. Il fit deux pèlerinages de Rome et de Compostelle, par esprit de dévotion, et répandit partout sur son passage la bonne odeur de Jésus-Christ, tant il était rempli de foi, de simplicité et de zèle pour la gloire de Dieu.

Le bienheureux Albert mourut à Crémone au mois de mai 1279, et y fut honoré d'un culte public qui a été approuvé par Benoît XIV le 9 mai 1749. Il avait fini par embrasser le tiers-ordre des Dominicains¹.

Le bienheureux Névolon, son contemporain, né à Faënza, dans la Romagne, y exerçait le métier de cordonnier. Ayant eu le malheur de s'écarter, dans sa première jeunesse, des saintes voies de l'Évangile, une maladie grave qu'il essuya à l'âge de vingt-quatre ans fut un moyen de la grâce pour le rappeler à la vertu. Revenu en santé il donna des preuves d'une sincère conversion, d'abord par un entier changement de conduite, puis par le sacrifice du peu qu'il possédait en faveur des pauvres, auxquels il consacra ensuite tout le produit de son travail.

Non content de pratiquer les œuvres de miséricorde, le nouveau converti, afin de châtier son corps, embrassa le genre de vie le plus austère ; il jeûnait trois fois la semaine, et au pain et à l'eau lorsque les jeûnes étaient commandés par l'Église. Les pèlerinages étaient très en usage dans ce siècle ; par esprit de mortification Névolon entreprit ceux du tombeau des saints apôtres à Rome et de saint Jacques en Galice ; il les fit en véritable pénitent et acheva le second nu-pieds.

De retour dans sa patrie, le serviteur de Dieu eut beaucoup à souffrir de la mauvaise humeur de son épouse, qui, le voyant avec peine s'occuper uniquement de son salut et faire d'abondantes aumônes, s'en plaignait amèrement. Il supportait ces plaintes avec patience et continuait à marcher avec courage dans le chemin de la perfection. Un jour, un mendiant lui ayant demandé l'aumône, il dit à son épouse de lui donner un pain. « Il

¹ Godescard, et *Acta SS.*, 13 juill. Touron, *Hist. des Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. 1.

¹ Godescard, et *Acta SS.*, 13 mai.

n'y en a plus dans l'armoire, » répondit-elle. Comme il insistait elle lui fit plusieurs fois la même réponse. « Au nom du Seigneur, allez, ajouta-t-il enfin, et donnez l'aumône à ce pauvre. » Touchée de ces paroles, elle ouvre l'armoire, et, quel fut son étonnement ! elle y trouve une grande quantité de pain. Ce prodige la frappa tellement qu'elle changea de sentiments à l'égard de son vertueux époux et l'accompagna dès lors dans ses voyages de dévotion ; elle mourut au retour de l'un de leurs pèlerinages, et Névolon, qui ne laissait échapper aucune occasion de soulager les indigents, distribua aux veuves, aux orphelins et aux pauvres, tous les objets qui composaient l'héritage qu'il recueillait de son épouse.

Sa générosité envers les pauvres l'ayant réduit lui-même à une extrême indigence, il se logea dans la petite maison du frère Laurent, ainsi appelée parce qu'un ermite de ce nom, qui était de l'ordre de Vallombreuse, l'habitait avec cinq de ses frères et y menait un genre de vie très-austère. Névolon y couchait sur une table ou sur la terre nue, donnait peu de temps au sommeil, et le prenait de manière que ce soulagement devenait pour lui un acte de mortification. Il quittait quelquefois ce lieu pour entreprendre des pèlerinages. Un jour qu'il se trouvait en route et qu'il se sentait pressé par la faim il supplia vainement un aubergiste de lui donner un morceau de pain ; il ne put l'obtenir parce qu'il n'avait pas d'argent ; cet homme lui dit même d'aller en demander de porte en porte. A ces paroles, le serviteur de Dieu leva les yeux au ciel et pria le Seigneur de le secourir dans sa nécessité. Les ayant ensuite baissés, il vit à ses pieds une pièce de monnaie qui lui servit à payer le pain qu'il avait d'abord demandé en aumône. Ce secours inespéré de la Providence toucha l'aubergiste, qui, se rappelant que Dieu lui demanderait un jour à son jugement s'il avait soulagé les pauvres, devint dès cette heure moins insensible à leurs besoins.

Le bienheureux Névolon, parvenu à une extrême vieillesse, mourut saintement à Faënza, le 27 juillet 1280. On assure que les cloches de l'église dans laquelle il allait habi-

tuellement prier sonnèrent d'elles-mêmes pour annoncer son trépas. Surpris de cette merveille, le curé de cette église se rendit avec plusieurs témoins à la petite maison qu'habitait le serviteur de Dieu ; ils le trouvèrent à genoux et crurent qu'il priait ; mais bientôt, en l'examinant de plus près, ils reconnurent qu'il était mort. Le curé crut devoir informer l'évêque de cet événement. Le prélat, accompagné d'une grande foule de peuple, vint prendre le saint corps et le déposa dans sa cathédrale, où on lui a érigé un monument en marbre. La confiance des fidèles en ce bienheureux a été autorisée par plusieurs miracles qu'il a opérés. Son culte fut approuvé par le Pape Pie VII, le 31 mai 1817¹.

Marguerite de Cortone fut, comme Madeleine de Béthanie, d'abord une grande pécheresse, ensuite une illustre pénitente. Marguerite naquit à Alvino, en Toscane ; elle est nommée de Cortone du lieu de sa sépulture. Sa beauté l'exposa dans sa jeunesse à de grands désordres. Elle resta neuf ans unie à un homme riche qui lui fournissait abondamment de quoi satisfaire son penchant pour le luxe et les plaisirs. Elle en eut un fils qui entra plus tard dans l'ordre des Frères mineurs. Cependant, au milieu de sa vie coupable, elle avait une compassion singulière pour les pauvres. Il lui arrivait des accès de dévotion où elle disait, à la vue de certains lieux : « Qu'il ferait bon prier ici ! que cet endroit est charmant pour mener une vie pénitente et solitaire ! » Rentrée dans sa chambre, plus d'une fois elle déplorait son état misérable, et, quand les habitants la saluaient, elle les blâmait, disant que, comme ils connaissaient sa vie criminelle, ils ne devraient pas même lui adresser la parole. Un jour que ses compagnes lui reprochaient sa parure, disant : « Qu'en sera-t-il de toi, vaniteuse Marguerite ? » elle leur répondit : « Il viendra un temps où vous m'appellerez sainte, lorsque je le serai vraiment, et vous viendrez me visiter avec un bâton de pèlerin. »

En l'année 1277 son mari ou son séduc-

¹ Godescard, et *Acta SS.*, 27 juillet.

teur sortit un jour de la maison, emmenant avec lui une petite chienne. Quelques jours après la chienne revint toute seule, et, tirant Marguerite par ses vêtements, elle s'efforçait de l'entraîner hors de la maison. Marguerite la suivit avec étonnement jusqu'à un monceau de bois où l'animal s'arrêta, en regardant le bois et en y touchant, comme pour avertir sa maîtresse de l'ôter. Marguerite, en ayant détourné quelques pièces, aperçut son maître qui était mort et déjà en proie aux vers.

Elle fut tellement émue de ce spectacle que, repentante de sa vie passée, elle alla tout en pleurs se jeter aux pieds de son père pour lui demander pardon. Le père, à l'instigation d'une marâtre, la chassa de la maison. Elle se retira dès lors à Cortone, dans la société de quelques personnes pieuses, où elle changea complètement de vie. Bientôt, aspirant à quelque chose de plus parfait, elle sollicita les Frères mineurs de Cortone de lui donner l'habit de pénitente du tiers-ordre de Saint-François. Les frères hésitèrent longtemps; Marguerite était encore jeune; elle n'avait que vingt-cinq ans. Quoiqu'elle ne portât plus ni or ni perles, mais des habits pauvres, et que, bien loin de se parer, elle cherchât à s'enlaidir, elle paraissait toujours fort belle. Les bons religieux craignaient donc pour sa persévérance. Toutefois, la voyant croître en ferveur de jour en jour, ils acquiescèrent à ses prières et à ses larmes et lui accordèrent l'habit de pénitente.

Dès ce moment l'Esprit d'en haut la transforma en une autre créature; ce qui domina dès lors dans tout son être, ce fut l'amour de Dieu. C'était où elle trouverait le lieu le plus solitaire pour s'y entretenir avec Dieu seul, dans la méditation, la prière, les larmes, les jeûnes, les veilles; sa seule couche était la terre nue; sa demeure, une petite cellule. Son attention était pour les pauvres. Elle transforma une maison en infirmerie pour les malades; le fruit de son travail, les aumônes qu'on lui faisait ou qu'elle ramassait, tout était pour eux. Sa méditation habituelle était les mystères de Jésus-Christ, particulièrement sa douloureuse Passion; elle

était attachée à la croix avec lui par ses propres souffrances. Le Sauveur lui révéla bien des secrets là-dessus. La veille de Sainte-Claire, après la communion, elle l'entendit disant: « Bénies sont toutes les peines que j'ai souffertes pour ton âme, ainsi que l'Incarnation; bénis tous les travaux que j'ai endurés et l'amour qui m'a uni au genre humain. Aujourd'hui j'ai peu de bons enfants en comparaison des mauvais; mais, quand je n'en aurais qu'un seul dans l'univers, je bénirais encore, à cause de lui, les peines que j'ai supportées. »

Voici la méthode ordinaire qu'elle suivait dans l'oraison: « Après avoir invoqué la très-sainte Trinité, qui est un seul Dieu éternel et immense, je me recommande à Jésus, le Fils de Dieu, incarné pour nous, notre Rédempteur, et à sa Mère, la bienheureuse Vierge Marie, notre avocate, et à tous les ordres des Saints, commençant par les Séraphins enflammés. Ensuite je retourne au Seigneur Jésus-Christ, conçu de la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit, à l'enfantement sans douleur, à la joie des anges, à l'adoration des mages, à la fuite de mon Seigneur, né enfant, et à ses laborieux voyages. Ensuite je médite le miséricordieux entretien de la Samaritaine, la défense de la femme au temple, la compassion qu'il montre pour la fille de la Chananéenne, pour les lépreux, les aveugles et le paralytique de la piscine. Je considère les pieds si tendres de cette pureté souveraine, sans chaussure, courant par les villages, les bourgs et les cités, et marchant sur les flots de la mer sans se mouiller. Je contemple de même l'opération des miracles, la componction de Matthieu et de Madeleine, la merveilleuse résurrection de Lazare et d'autres, et, m'élevant sur ces degrés, je célèbre relativement à chacun les louanges du Créateur. Je le loue semblablement dans les ordres des saints, aux fêtes desquels il m'accorde des grâces nombreuses et nouvelles. Et, continuant l'oraison, quoique avec tiédeur et défaut, je le bénis de tous les bienfaits dont il m'a gratifiée, sans aucun mérite de ma part. Ensuite, autant qu'il daigne m'en rendre capable, j'attache mon esprit à la fontaine secrète et vivante, le Seigneur

Jésus; là mon âme, demeurant altérée, contemple le baiser de la trahison, l'indigne vente du trésor incomparable, la sueur de sang, le disciple qui renie, l'injure des soufflets, l'ignominie des crachats, l'outrage des paroles, le portement de croix, les clous qu'on enfonce, les yeux qu'on voile, la corruption des témoins, l'impiété des juges, la perfidie des Juifs, le larron qui reconnaît son crime, le Seigneur qui pardonne, Jésus qui recommande sa Mère à son disciple. Après quoi je contemple ou médite avec des pleurs amers le breuvage de fiel, le soleil obscurci, les rochers fendus, les monuments ouverts, la tête inclinée, et l'esprit de mon Seigneur recommandé à son Père.

« Et, ainsi consumée de tristesse auprès de la croix, je désire mourir avec la Vierge mère et être transpercée spirituellement du glaive de sa douleur, la suppliant avec larmes de vouloir bien me rendre participante de cette douleur ineffable qu'elle a soufferte; car c'est pour moi pécheresse, c'est pour me racheter que mon Seigneur est mort. »

Cette fréquente méditation de la Passion du Sauveur et de ses autres mystères inspirait à Marguerite une immense charité pour le salut des âmes, soit en ce monde, soit en l'autre. L'exemple de sa vie sainte et pénitente, joint à l'efficacité de ses prières et de ses austérités continuelles, convertit un grand nombre de personnes, qui vinrent quelquefois de pays éloignés lui témoigner leur reconnaissance ou se recommander à ses prières. Les âmes du purgatoire elles-mêmes, par la permission divine, entraient avec elle dans cette mystérieuse correspondance pour solliciter ses pieux suffrages. Comme elle priait un jour pour deux artisans qui lui étaient apparus et qui lui apprirent qu'ils avaient été tués par des voleurs sans pouvoir se confesser, mais cependant ayant du regret de leurs fautes, le Sauveur lui répondit : « Dites aux Frères mineurs qu'ils se souviennent des âmes des défunts; elles sont en si grande multitude que l'esprit de l'homme peut à peine l'imaginer, et cependant elles sont peu secourues par leurs amis. » Marguerite apprit par révélation que sa mère

avait été délivrée du purgatoire après dix ans, que son père en avait été tiré pareillement, mais après y avoir enduré des peines bien plus grandes.

Un jour qu'elle priait pour sa défunte servante, l'ange gardien lui dit : « Elle demeurera en purgatoire pendant un mois, mais souffrira des peines légères à cause des colères où elle est tombée par zèle; après quoi elle sera transportée parmi les chérubins. » Le Sauveur lui dit encore un jour de Purification de la sainte Vierge : « Les trois défunts pour lesquels vous avez prié ce matin, d'après l'opinion de leurs juges, ne sont nullement damnés; mais ils souffrent des tourments si extrêmes que, s'ils n'étaient visités par les bons anges, ils se croiraient damnés, parce qu'ils se trouvent tout proches de ceux qui le sont réellement. Comme, parmi les religieux, il y a des cellules distinctes, il en est de même pour les peines du purgatoire; les uns sont purifiés dans d'épaisses ténèbres, les autres dans de rapides torrents, les autres dans des feux dévorants, etc. »

Quant à Marguerite de Cortone, elle fut purifiée dès cette vie par la pénitence, les jeûnes, les austérités, les maladies, les croix, et surtout une ardente charité de Dieu et du prochain. Elle mourut le 22 février 1297. Le Pape Léon X, ayant constaté la vérité des miracles qui s'étaient opérés par son intercession, permit à la ville de Cortone de célébrer sa fête. En 1623 Urbain VII étendit cette permission à tout l'ordre de Saint-François; enfin Benoît XIII canonisa la bienheureuse Marguerite en 1723. Son corps s'est conservé sans la moindre marque de corruption; il est à Cortone, dans l'église des religieuses de Saint-François, laquelle a quitté le nom de Saint-Basile pour prendre celui de Sainte-Marguerite.

Cependant, au diocèse d'Isernia, en Apulie, il y avait un homme et une femme qui eurent douze fils; le père se nommait Ange-lier, la mère Marie, gens obscurs selon le monde, mais vertueux. Ils souhaitaient que quelqu'un de leurs douze fils se donnât à Dieu; ce fut le onzième, qui s'appelait Pierre et qui était né l'an 1215. Il témoi-

gna dès l'enfance tant d'inclination à la vertu que sa mère, demeurée veuve, le fit étudier, et, comme il avait toujours senti un grand attrait pour la solitude, il commença, dès l'âge de vingt ans, à exécuter son dessein, et se retira premièrement dans une église de Saint-Nicolas, près du château de Sangre, puis dans un ermitage de la montagne voisine, et enfin dans une grotte d'une autre montagne, où il trouva une grande roche sous laquelle il creusa un peu, en sorte qu'il s'y logea, mais si à l'étroit qu'à peine pouvait-il s'y tenir debout ou s'étendre pour se coucher; toutefois il y demeura trois ans.

Comme tout le monde lui conseillait de se faire ordonner prêtre, il se rendit à Rome et y reçut la prêtrise; puis il vint à la montagne de Mouron, près de Sulmone, ville épiscopale de l'Abruzzi ultérieure, et, y ayant trouvé une grotte à son gré, il s'y arrêta et y demeura cinq ans. Là il fut tenté de s'abstenir de célébrer la messe par humilité; mais Dieu lui fit connaître qu'il devait continuer à la dire. Comme il ne trouva pas ce lieu assez solitaire, parce qu'on avait défriché les bois d'alentour, il passa au mont de Magelle, près de la même ville de Sulmone, où il trouva une grotte spacieuse qui lui plut beaucoup, mais non pas à deux compagnons qu'il avait, ni à ses amis; c'est pourquoi il y demeura seul.

Toutefois ses compagnons, qui l'aimaient, vinrent y demeurer quelques jours après, et il lui arriva ensuite plusieurs autres disciples. Il refusait, autant qu'il pouvait, de les recevoir, disant qu'il était un homme simple et que son inclination était de demeurer toujours seul; mais quelquefois, vaincu par la charité, il consentait à leur désir. Ensuite on bâtit en ce lieu de Magelle un bel oratoire en l'honneur du Saint-Esprit, et plusieurs y venaient avec grande dévotion, même des pays étrangers. C'est ainsi que Pierre raconte lui-même les commencements de sa vie, mais avec plusieurs autres circonstances qui, au jugement de Fleury, font voir qu'il était en effet très-simple, et qu'il prenait aisément ses pensées pour des inspirations, ses songes pour des révélations, et tout ce qui lui

paraissait extraordinaire pour des miracles¹. D'autres que Fleury n'ont vu dans le récit de Pierre de Mouron qu'une aimable candeur, qui raconte avec simplicité ce qu'elle a vu et entendu, sans rien décider sur la nature de la chose.

Ses disciples choisirent ensuite la règle de saint Benoît, comme le fait voir la confirmation de leur institut, accordée par le Pape Urbain IV en 1263, le 1^{er} juin, et adressée à Nicolas, évêque de Chiéti, en faveur des Frères du désert du Saint-Esprit de Magelle, situé dans son diocèse. Mais Pierre, leur instituteur, ajoutait aux observances de la règle plusieurs austérités. Il était reclus dans une cellule particulière si bien fermée que celui qui lui répondait à la messe le servait par la fenêtre. Jamais il ne mangeait de viande; il jeûnait tous les jours, excepté le dimanche. Chaque année il faisait quatre carêmes. Durant trois de ces carêmes, ainsi que tous les vendredis, il n'avait d'autre nourriture que du pain et de l'eau, excepté que de temps en temps il substituait au pain quelques feuilles de choux. Le pain même qu'il mangeait était si dur qu'il ne pouvait le couper; il était obligé de le casser par morceaux. Ses austérités allaient si loin qu'il fut averti dans une vision de ménager son corps et de ne pas l'accabler sous tant de macérations. Il portait un cilice de crin de cheval rempli de nœuds et une chaîne de fer autour de sa ceinture. Il couchait sur la terre nue ou sur une planche, avec une pierre ou un billot de bois pour chevet. Il passait les nuits à réciter des psaumes, sans dormir, et, pour éviter l'oisiveté, il faisait de ses mains des cilices qu'il donnait. Malgré l'amour qu'il avait pour la contemplation, il ne refusait pas d'assister ceux qui s'adressaient à lui pour leurs besoins spirituels. On pouvait le consulter tous les jours, excepté les mercredis, les vendredis et pendant ses carêmes, qu'il passait dans un silence absolu.

Ayant appris que, dans le concile général de Lyon, on devait supprimer les nouveaux ordres religieux, Pierre de Mouron, ainsi nommé de la montagne où il faisait habituel-

¹ Fleury, l. 86, n. 35.

lement sa résidence, prit avec lui deux de ses frères, Jean d'Arri, prêtre, et Placide de Morée, laïque, et se mit en chemin au mois de novembre 1273, nonobstant la rigueur de la saison. Étant arrivé à Lyon, le Pape saint Grégoire X le reçut avec honneur, tout mal vêtu qu'il était et méprisable par son extérieur. Il lui accorda la confirmation de son institut par une bulle du 22 mars 1274, adressée au prieur et aux frères du monastère du Saint-Esprit de Magelle, et où le Pape les prend sous sa protection et ordonne que l'ordre monastique y sera gardé inviolablement à perpétuité. Il leur confirme la possession de tous leurs biens, dont il fait le dénombrement, et leur donne plusieurs privilèges. Pierre de Mouron revint à Magelle au mois de juin de la même année (1274).

Vingt ans après, en 1294, il s'était retiré sur la montagne de Mouron ou Morrani, qu'il avait habitée d'abord. Il y vivait avec grande austérité dans une pauvre cellule, s'attendant à mourir bientôt ; car il était dans sa soixante-quatorzième année. Il y vivait reclus depuis treize mois lorsque tout à coup le concours et les acclamations du peuple chrétien lui annoncent la plus étrange nouvelle du monde, savoir, qu'il venait d'être élu souverain Pontife, d'une voix unanime, par le collège des cardinaux.

Nous avons vu le Pape Grégoire X, au concile général de Lyon, établir une constitution pour la tenue du conclave, dans le but d'obliger les cardinaux à une prompté élection et de prévenir ainsi les longues vacances du Saint-Siège. Deux de ses successeurs eurent l'imprudence, l'un de suspendre, l'autre de révoquer cette constitution si importante et si nécessaire. Ce fut un grand malheur pour l'Église. Au lieu d'y porter remède les cardinaux ne feront qu'empirer le mal, et il faudra plus d'un siècle de calamiteuse expérience pour montrer combien la mesure de Grégoire X est nécessaire au bien de la chrétienté, et pour convaincre à jamais ceux qui sont les premiers en dignité qu'ils doivent être aussi les premiers à observer la règle.

A la mort du Pape Nicolas IV, arrivée le vendredi saint, 4 avril 1292, le Saint-Siège

vaqua deux ans et trois mois par suite de la division qui régnait entre les cardinaux, dont une partie voulaient un Pape agréable au roi Charles de Sicile ; leur chef était Matthieu des Ursins ; le chef du parti opposé était Jacques Colonne. Il se trouvait à Rome douze cardinaux : six Romains, quatre du reste de l'Italie, et deux Français. Après les funérailles du Pape défunt ils s'enfermèrent ensemble, et l'évêque d'Ostie, Latino des Ursins, de l'ordre des Frères prêcheurs, leur fit une belle exhortation pour les persuader d'élire promptement un digne sujet ; mais ils n'en furent point touchés et ne purent même demeurer en place. Après avoir été dix jours au palais que Nicolas IV avait fait bâtir à Sainte-Marie-Majeure ils passèrent à celui d'Honorius IV, près de Sainte-Sabine, au mont Aventin. De là, ne pouvant s'accorder, ils allèrent à la Minerve. Mais à la Saint-Pierre, c'est-à-dire à la fin de juin, survinrent des maladies dont mourut le cardinal Cholet, le second jour d'août. Des onze cardinaux restants quatre se retirèrent à Riéti et y passèrent l'été dans un air plus sain, savoir : Gérard de Parme, Matthieu d'Aqua-Sparta, Hugues, du titre de Sainte-Sabine, Français de nation, Pierre, du titre de Saint-Marc, Milanais. Six, qui étaient Romains, demeurèrent à Rome : deux évêques, Latino d'Ostie, Jean de Tusculum ; quatre diacres, Matthieu et Napoléon des Ursins, Jacques et Pierre Colonne. Benoît Cajétan se retira dans la ville d'Anagni, sa patrie. Les chaleurs et les maladies étant passées, ils revinrent à Rome vers la mi-octobre et s'assemblèrent encore à la Minerve, mais sans pouvoir davantage s'accorder¹.

Cependant il s'éleva à Rome une violente sédition à l'occasion des sénateurs qu'il fallut renouveler au commencement de l'année 1293, en sorte que pendant six mois Rome fut sans sénateurs et que ses citoyens se firent une guerre cruelle. On enfonça des portes, on brûla des tours et des maisons, on pillait des meubles. Trois des cardinaux romains, se sentant les plus faibles, allèrent passer l'été à Riéti avec Matthieu d'Aqua-

¹ Raynald, ann. 1292, n. 17-20.

Sparta et Gérard de Parme ; Benoît Cajétan demeura seul à Viterbe. Les trois autres Romains demeurèrent à Rome, savoir, Jacques et Pierre Colonne, et Jean, évêque de Tusculum. Ces trois cardinaux écrivirent aux autres : « Nous pouvons, étant à Rome, faire un Pape en votre absence ; mais nous aimons mieux le faire de concert avec vous. Venez donc promptement, si vous voulez mettre fin à la vacance du Saint-Siège. »

Cette déclaration fit craindre un schisme, en cas que les trois cardinaux qui étaient à Rome prétendissent avoir droit d'élire seuls par le privilège du lieu et que les autres qui étaient à Riéti voulussent prévaloir par leur nombre. Ceux-ci rassemblèrent les plus habiles jurisconsultes pour examiner la question, et, par leur conseil, ils firent un compromis et prirent des arbitres, qui décidèrent que tous les cardinaux s'assembleraient à Pérouse à la Saint-Luc, la seconde année de la vacance, c'est-à-dire le 18 octobre 1293, terme qui était alors assez proche. Les cardinaux suivirent cette résolution ; ils se rendirent à Pérouse ; mais l'hiver se passa encore avant qu'ils fissent une élection¹.

L'hiver était presque passé quand Charles le Boiteux, roi de Sicile, revenant de France, arriva à Pérouse, où il rencontra son fils aîné, Charles-Martel, roi de Hongrie, qui venait de la Pouille au-devant de lui. Les cardinaux envoyèrent pour les recevoir, à quelque distance de la ville, deux cardinaux diacres, savoir, Napoléon des Ursins et Pierre Colonne, avec un nombreux clergé. Le reste des cardinaux les reçut à l'entrée de l'église et les salua par le baiser ; puis ils les firent asseoir au milieu d'eux. Le roi de Sicile les exhorta à remplir promptement le Saint-Siège, et le cardinal Latino lui répondit au nom de tout le collège ; mais le roi eut une discussion assez vive sur ce sujet avec le cardinal Benoît Cajétan. Après avoir séjourné peu de jours à Pérouse, il continua son voyage et vint à Naples.

Le Saint-Siège vaquait depuis vingt-sept mois, et l'on était au commencement de juin 1294, quand les cardinaux, étant assem-

blés, vinrent à parler de la mort, à l'occasion du cardinal Napoléon, qui avait été obligé de s'absenter parce qu'il avait perdu son frère, tué d'une chute de cheval. Cet accident fit faire aux cardinaux de sérieuses réflexions, et Jean, évêque de Tusculum, dit : « Pourquoi donc différons-nous si longtemps de donner un chef à l'Eglise ? Pourquoi cette division entre nous ? » Le cardinal Latino ajouta : « Il a été révélé à un saint homme que, si nous ne nous pressions d'élire un Pape, la colère de Dieu éclatera avant quatre mois. » Le cardinal Benoît Cajétan dit en souriant : « N'est-ce pas frère Pierre de Mouron à qui cette révélation a été faite ? » Latino répondit : « C'est lui-même ; il me l'a écrit, et, qu'étant la nuit en prières devant l'autel, il avait reçu ordre de Dieu de nous en avertir. » Alors les cardinaux commencèrent à s'entretenir de ce qu'ils savaient du saint homme ; l'un relevait l'austérité de sa vie, l'autre ses vertus, l'autre ses miracles. Quelqu'un proposa de le faire Pape, et l'on raisonna sur cette proposition.

Le cardinal Latino, voyant les esprits bien disposés, s'avança et donna le premier sa voix à Pierre de Mouron pour être Pape ; puis il demanda les suffrages et six autres le suivirent. Jacques et Pierre Colonne différèrent de se déclarer jusqu'à ce qu'on eût appris l'intention du cardinal Pierre de Saint-Marc, qui était à son logis, malade de la goutte. On envoya au cardinal Napoléon, qui vint et approuva les avis des autres. Enfin tous les suffrages des onze cardinaux s'accordèrent, même celui du cardinal de Saint-Marc, absent, et tous, fondant en larmes, se sentirent comme inspirés d'élire Pierre de Mouron ; mais, pour procéder plus régulièrement, ils donnèrent pouvoir au doyen Latinus, évêque d'Ostie, d'élire Pierre au nom de tous, ce qu'il fit aussitôt, et les autres ratifièrent l'élection. C'est ce que porte l'acte public qui en fut dressé à Pérouse, le lundi 5 juillet 1294. Ensuite ils écrivirent une lettre à Pierre pour lui notifier l'élection et le supplier d'accepter. Ils la lui envoyèrent, avec le décret, par Béraud de Gout, archevêque de Lyon, Léonard Mancini, évêque d'Orviète, et Pandulfe, évêque de Patti, en Sicile,

¹ Raynald, ann. 1293, n. 1.

avec deux notaires du Saint-Siège. On aurait dû envoyer des cardinaux ; mais, la division recommençant entre eux, ils ne purent s'accorder sur ce point.

Les cinq députés arrivèrent à la ville de Sulmone, près de laquelle était Mouron, sur une montagne haute et escarpée ; c'était là que demeurait le Pape élu, dans une petite cellule, comme un reclus. Ils lui firent demander audience par l'abbé du Saint-Esprit de Magelle, chef de son nouvel ordre, et le lendemain ils montèrent la montagne par un chemin très-rude, où ils fondaient en sueur et à peine pouvaient passer deux de front. Le cardinal Pierre Colonne se joignit à eux de son propre mouvement. Enfin ils arrivèrent à la cellule du saint reclus, qui ne parlait que par une fenêtre grillée. Ce fut ainsi qu'il leur donna audience.

A travers cette grille ils virent un vieillard d'environ soixante-douze ans, pâle, exténué de jeûnes, la barbe hérissée, les yeux enflés des larmes qu'il avait répandues à cette surprenante nouvelle, dont il était encore tout effrayé. Les députés se découvrirent, s'agenouillèrent et se prosternèrent sur le visage. Pierre se prosterna de son côté. Alors l'archevêque de Lyon commença à parler et lui déclara comment il avait été élu Pape par acclamation, tout d'une voix et contre toute espérance, le conjurant d'accepter et de faire cesser les troubles dont l'Église était agitée. Pierre répondit : « Une si surprenante nouvelle me jette dans une grande incertitude ; il faut consulter Dieu ; priez-le aussi de votre côté. » Alors il prit par la fenêtre le décret d'élection, et, s'étant encore prosterné, il pria quelque temps. Puis il dit : « Il ne faut point de grands discours pour des personnes telles que vous êtes. J'accepte le pontificat et je consens à l'élection ; je me sou mets, et je crains de résister à la volonté de Dieu et de manquer à l'Église dans son besoin. » Aussitôt les députés lui baisèrent les pieds ; mais il les baisa à la bouche ; ils louèrent Dieu et soupirèrent de joie. La nouvelle de cet événement s'étant répandue, on accourut de tous côtés voir le nouveau Pape, et entre les autres y vint Jacques Stéphaneschi, Romain, depuis cardinal, de qui nous tenons tout ce

détail. Il y vint des évêques, des ecclésiastiques, des religieux, des comtes, des seigneurs, des nobles, des grands et des petits ; tous s'empressaient de voir le saint homme, qui auparavant ne se laissait pas voir à tous ceux qui le désiraient. Charles-Martel, fils du roi de Sicile et roi titulaire de Hongrie, vint à ce spectacle comme les autres, et le roi Charles II, son père, vint le lendemain trouver le nouveau Pape à l'abbaye du Saint-Esprit, où il avait passé pendant la nuit, accompagné du cardinal Pierre Colonne. Ce monastère du Saint-Esprit, près de Sulmone, était le chef de l'ordre fondé par Pierre de Mouron, suivant la règle de saint Benoît, et approuvé vingt ans auparavant par saint Grégoire X.

Pierre de Mouron, ayant renoncé dès sa jeunesse à toutes les espérances du siècle, n'avait étudié ni le droit ni les autres sciences, et il avait formé dans le même esprit les moines de sa nouvelle congrégation, en sorte que c'étaient de bonnes gens rustiques et sans études. Il se défiait des cardinaux et de tout le clergé séculier, et se livra à des juriconsultes laïques, dont il estimait l'habileté pour les affaires, mais peu instruits des matières ecclésiastiques, qui leur étaient nouvelles. Il écrivit aux cardinaux, qui étaient à Pérouse, qu'il lui était impossible de les y aller trouver et de faire un si grand voyage dans les chaleurs de l'été, lui qui était avancé en âge et accoutumé au froid des montagnes ; il pria donc les cardinaux de venir jusqu'à la ville d'Aquila et de lui faire savoir leur intention. Cependant il se rendit à cette ville nouvelle et encore peu habitée, n'ayant été fondée qu'environ quarante ans auparavant par l'empereur Frédéric II. Le nouveau Pape y entra monté sur un âne, dont la bride était tenue à droite et à gauche par les deux rois de Sicile et de Hongrie. Cette humble monture fit souvenir les spectateurs de l'entrée du Sauveur à Jérusalem. D'autres croyaient qu'il eût mieux fait de renfermer l'humilité dans son cœur et de monter, suivant la coutume, un cheval richement enharnaché.

Pendant que le Pape attendait les cardinaux dans Aquila il donna diverses charges à des hommes du pays, c'est-à-dire de l'Abruzzi, et prit un laïque pour son secrétaire, ce qui

parut une étrange nouveauté. Il fit vice-chancelier de l'Église romaine Jean de Castrocelli, qui, de moine et prévôt du mont Cassin, avait été élu archevêque de Bénévent et confirmé, par le Pape Martin IV, en 1282. Il savait la théologie et le droit canonique ; mais il était intéressé, et on lui attribua plusieurs fautes qu'il fit faire au nouveau Pontife.

Cependant le Pape reçut une lettre des cardinaux, qui le priaient de venir les trouver et de considérer le mauvais exemple qu'il donnerait de transférer la cour de Rome, si jamais on élisait un Pape de pays étranger ; ils représentaient en outre le péril des maladies dans la saison où l'on était et la dépense que toute la cour serait obligée de faire pour se rendre auprès de lui. Ils avaient écrit cette lettre avant de recevoir celle du Pape, après laquelle ils s'expliquèrent plus clairement, en disant : « Il nous est dur d'être appelés dans le royaume d'Apulie, et nous n'avons pas oublié que le Pape Martin IV fut pressé par les Français d'y passer quand les Aragonais menaçaient ce royaume ; mais ce sage Pontife aima mieux l'exposer aux ennemis que de sortir de ses terres. Nous voyons bien qu'à votre âge il est incommode de voyager au mois d'août ; mais vous pouvez venir en litière. »

Le Pape ne fut point touché de leurs raisons et persista à vouloir être sacré dans Aquila, cédant aux persuasions du roi Charles II, qui voulait montrer sa puissance à faire de nouveaux cardinaux. Le cardinal Latinus des Ursins devait sacrer le Pape, comme étant évêque d'Ostie ; mais il mourut à Pérouse le 10 août. Alors le Pape donna l'évêché d'Ostie à Hugues Séguin, né à Billoin, en Auvergne, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine, et le fit sacrer par l'archevêque de Bénévent ; puis il prit lui-même les ornements de Pape élu, savoir la mitre ornée d'or et de pierreries. Il les reçut de Napoléon, cardinal-diacre, qui était venu à Aquila avec le cardinal Hugues, et en même temps il changea son nom de Pierre en celui de Célestin ; ce que le cardinal Napoléon ayant publié, tout le monde vint baiser les pieds au nouveau Pontife, les évêques, les rois, le clergé, les seigneurs ; puis il monta

sur un lieu élevé, d'où il donna la bénédiction au peuple.

Les cardinaux, ayant appris ces nouvelles, vinrent en diligence à Aquila, où Célestin fut sacré le dimanche 27 août, jour de la Décollation de saint Jean-Baptiste, par les mains du nouvel évêque d'Ostie, le cardinal Hugues. Matthieu des Ursins, le plus ancien cardinal-diacre, lui présenta le pallium, l'ayant pris sur l'autel, et après la messe lui mit sur la tête la couronne papale. Ensuite le Pape s'assit sur une estrade dressée dans la campagne, près de l'église, pour se montrer au peuple, et rentra dans Aquila en procession, monté sur un cheval blanc ; enfin il mangea en festin avec les cardinaux, suivant la coutume.

Quoiqu'il ne manquât pas de bon sens, ni de discernement pour parler à propos, son défaut d'expérience et de connaissance du monde le rendait incertain et timide. Il parlait peu, et toujours en italien, ne sachant pas assez de latin pour s'exposer à le parler ; il ne rendait jamais de sa bouche aucune réponse en public, il les faisait rendre par d'autres. Comme il ne consultait point les cardinaux, il fit plusieurs mauvais choix d'évêques et d'abbés, soit de lui-même, soit par suggestion d'autrui.

Étant encore dans la ville d'Aquila il envoya, suivant la coutume, une lettre circulaire aux évêques sur sa promotion au pontificat, où il dit : « Cette charge nous paraissait tellement au-dessus de nos forces que nous en étions épouvanté, d'autant plus que, vivant depuis très-longtemps en solitude, nous avions renoncé à tous les soins des affaires du monde. Toutefois, considérant qu'un plus grand retard dans l'élection d'un Pape attirerait de grands maux à toute l'Église, et pour ne pas résister à la vocation divine, nous avons subi le fardeau, nous confiant au secours de Celui qui nous l'a imposé ¹. » Ces paroles font voir la fausseté de ce qu'on publiait cent ans après, que ce saint homme avait d'abord refusé le pontificat et s'était même enfui pour l'éviter ; car il n'aurait pas manqué de le dire en cette lettre ².

¹ Raynald, ann. 1294. — ² Petr. Alliac. *Apud Acta SS.*, 19 mai.

Le samedi des Quatre-Temps, 18 septembre, il fit une promotion de douze cardinaux, sept Français et cinq Italiens; en voici les noms : Béraud de Gout ou Got, fils du seigneur de Villandrau, en Gascogne, et frère de Bertrand de Got, qui fut depuis Pape. Béraud était archevêque de Lyon dès l'an 1290 et le Pape saint Célestin le fit cardinal-évêque d'Albane. Le second cardinal fut Simon de Beaulieu, archevêque de Bourges dès l'an 1282. Célestin le fit évêque de Palestrine. Le troisième fut Jean Lemoine, natif de Créci, près d'Abbeville, au diocèse d'Amiens, et frère d'André Lemoine, depuis évêque de Noyon. Jean, ayant étudié à Paris et été reçu docteur en droit, passa en cour de Rome, où il fut auditeur de rote et se fit particulièrement connaître du roi de Sicile. Célestin le fit cardinal-prêtre du titre de Saint-Marcellin et Saint-Pierre. Le quatrième, nommé Guillaume Ferrier et prévôt de l'Église de Marseille, fut cardinal-prêtre du titre de Saint-Clément. Le cinquième, Nicolas de Nonancourt, natif de Paris, mais d'une ancienne noblesse, fut cardinal-prêtre du titre de Saint-Laurent. Le sixième fut Robert, abbé de Cîteaux, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Pudentienne. Le septième, Simon, moine de Cluny et prieur de la Charité-sur-Loire, fut cardinal-prêtre du titre de Sainte-Balbine. Voilà les cardinaux français.

Les cardinaux italiens furent premièrement deux moines du nouvel ordre institué par le Pape même, qui les fit tous deux cardinaux-prêtres, savoir, Thomas de Téramo, du titre de Sainte-Cécile, et Pierre d'Aquila, du titre de Saint-Marcel. Célestin fit cardinaux ces deux religieux pour les avoir auprès de lui et continuer avec eux les exercices de la vie monastique, autant que sa dignité le permettait. Pour cet effet il fit faire dans son palais une petite cellule de bois où il se retirait de temps en temps pour méditer et prier avec plus de recueillement. Les trois autres cardinaux n'étaient que diacres, savoir : Landolfe Brancaccio, d'une famille noble de Naples, du titre de Saint-Ange ; Guillaume de Longi, né à Bergame, chancelier du roi de Sicile, du titre de Saint-Nicolas, et Benoît Cajétan, du titre de Saint-Côme. Il était d'Anagni et ne-

veu du cardinal du même nom qui fut depuis Pape; ce dernier fut le seul tiré des terres de l'Église.

Cette promotion déplut à la plupart des autres cardinaux, auxquels Célestin en fit un secret et ne déclara les noms des nouveaux que le vendredi, veille de l'ordination. De plus ils étaient choqués qu'on leur donnât des collègues inconnus, comme étaient les Français, inconnus au Pape même, qui avait passé sa vie dans la solitude, en sorte qu'on voyait clairement qu'il ne les avait faits cardinaux qu'à la persuasion du roi Charles de Sicile. Il eut encore la complaisance d'aller s'établir à Naples, où le prince faisait sa résidence, et il l'y attira sous prétexte de procurer la paix de Sicile, au lieu que, les chaleurs de l'été étant passées, on s'attendait avec raison qu'il viendrait à Rome. Il semblait que ce bon Pape ne comprît pas qu'étant évêque de Rome il était obligé d'en prendre soin par lui-même.

Étant encore à Aquila, le 27 septembre, il donna une bulle en faveur de la nouvelle congrégation de moines qu'il avait formée, lui attribuant toute sorte de privilèges. La bulle est adressée à Onufre, abbé du Saint-Esprit de Sulmone, et aux autres abbés, prieurs et supérieurs des couvents soumis à ce monastère et de l'ordre de Saint-Benoît. Le pape les exempte de toute juridiction des évêques et les prend sous la protection particulière du Saint-Siège; il les exempte de dîmes et de décimes; il leur permet de recevoir les religieux des autres ordres, mais non pas aux leurs de passer à d'autres. Il leur permet de prêcher et d'ouïr les confessions; enfin il accumule en leur faveur tous les privilèges des autres religieux; mais ces privilèges ont été depuis restreints par diverses constitutions des Papes. C'est cette congrégation qui a pris le nom de Célestins, à cause de son fondateur.

Il prétendait y réduire tout l'ordre de Saint-Benoît, et, comme il allait à Naples au mois d'octobre, il passa au mont Cassin, dont était alors abbé Thomas de Rocca. Le Pape Célestin persuada à la plupart des moines de cette maison de quitter leur habit noir et de prendre celui de ses disciples, qui était gris et

d'une étoffe très-grossière ; il leur envoya environ cinquante des siens et nomma leur supérieur prieur, au lieu de doyen. Il exila même un des anciens moines pour lui avoir résisté en cette occasion. Mais cette réforme du mont Cassin finit avec son pontificat.

Charles, roi de Sicile, voulut aussi profiter du pouvoir qu'il avait sur Célestin pour ses intérêts particuliers ; il obtint de lui la confirmation du traité qu'il avait fait avec Jacques, roi d'Aragon, dont les principaux articles étaient : « 1^o Charles procurera la réconciliation de la maison d'Aragon avec l'Église et la révocation de toutes les sentences prononcées contre le roi Pierre, Alphonse, Jacques et Frédéric, ses enfants. 2^o Jacques d'Aragon rendra au roi Charles ses fils Louis, Robert et Raymond Bérenger, et tous les autres qu'il tient comme otages ou prisonniers, ainsi que toutes les terres et les places qu'il tient en deçà du Phare. 3^o Trois ans après la Toussaint prochaine (1294) il rendra l'île de Sicile à l'Église romaine, qui la tiendra un an en ses mains et ne la restituera à personne sans le consentement du roi Jacques. » Le pape Célestin approuva et confirma ce traité, pourvu que le roi de France et son frère Charles y consentissent. La bulle est datée d'Aquila le 1^{er} octobre 1294.

Saint Louis, second fils du roi Charles et prisonnier du roi d'Aragon, n'avait que vingt et un ans et n'était pas encore tonsuré ; seulement il témoignait sa résolution d'entrer dans l'état ecclésiastique. Le Pape ne laissa pas de lui donner l'archevêché de Lyon, vacant par la promotion au cardinalat de Béraud de Got, évêque d'Albane, et donna à ce jeune prince l'administration de cet archevêché tant au spirituel qu'au temporel. La bulle est datée de Sulmone, le 9 octobre ; mais elle fut sans effet et le siège de Lyon ne fut rempli que deux ans après.

Ainsi, quoique les intentions de Célestin fussent très-pures, la simplicité dans laquelle il avait passé sa vie, le défaut d'expérience, la faiblesse de l'âge lui firent commettre bien des fautes par les artifices de ses officiers et des autres auxquels il était livré, en sorte qu'on trouvait quelquefois les mêmes grâces accordées à trois ou quatre personnes et des

bulles scellées en blanc ; on trouvait des bénéfices donnés avant qu'ils fussent vacants. Il en donnait plusieurs sans consulter les cardinaux et en leur absence, même des évêchés. Enfin les cardinaux furent extrêmement indignés de ce qu'il renouvela l'ordonnance relative au conclave publiée vingt ans auparavant par saint Grégoire X, mais demeurée sans exécution. Célestin fit trois constitutions sur ce sujet : par la première il leva la suspense de l'exécution ordonnée par ses prédécesseurs ; par la seconde il releva le roi Charles du serment que les cardinaux avaient exigé de lui de ne les point enfermer ni de les retenir dans son royaume si Célestin y venait à mourir ; par la troisième, il ordonna que le décret du conclave serait exécuté soit en cas de mort, soit en cas de renonciation du Pape. Elle est datée du 9 décembre, lorsqu'il avait déjà pris la résolution d'abdiquer. En effet sa conduite excita des plaintes de quelques cardinaux, qui trouvaient l'Église et la ville de Rome en danger sous un tel gouvernement, et, pendant qu'il allait à Naples, quelques-uns lui insinuèrent qu'il devait renoncer à sa dignité et qu'il ne pouvait demeurer Pape en sûreté de conscience.

Le temps de l'Avent étant proche, Célestin voulut se mettre en retraite, suivant sa coutume, et s'enfermer dans la cellule qu'il s'était fait faire au palais, laissant cependant à trois cardinaux le pouvoir d'expédier en son nom toutes les affaires. Leur commission était déjà dressée, mais non encore scellée, quand le cardinal Matthieu des Ursins revint de Rome à Naples et fit voir au Pape les inconvénients de cette commission, qui semblerait faire trois Papes, et l'obligea de la suspendre. Alors Célestin, méditant dans sa cellule, et voyant combien il était déchu de la perfection dont il approchait auparavant, disait en pleurant : « On dit que j'ai tout pouvoir en ce monde sur les âmes ; pourquoi ne puis-je donc pas assurer le salut de la mienne et me décharger de tous ces soins, pour procurer mon repos aussi bien que celui des autres ? Dieu me demande-t-il l'impossible et ne m'a-t-il élevé que pour me précipiter ? Je vois les cardi-

naux divisés et j'entends des plaintes contre moi de toutes parts. Ne vaut-il pas mieux rompre mes liens et laisser le Saint-Siège à quelqu'un qui sache gouverner l'Église en paix, si toutefois il m'est permis de quitter cette place et de retourner à ma solitude? »

Dans ce doute il eut recours à un petit livre qu'il consultait dans son désert pour suppléer à la science qui lui manquait et qui contenait en abrégé les maximes du droit. Il y trouva qu'il est permis à tout ecclésiastique de renoncer à son bénéfice ou à sa dignité pour cause valable et du consentement de son supérieur; mais il douta si le Pape, qui n'a point de supérieur, était compris dans la règle générale, et, sur cette difficulté, il consulta un ami, qui lui dit : « Vous pouvez sans doute renoncer, pourvu que vous en ayez une cause suffisante. — Je n'en manque pas, reprit Célestin, j'en ai plusieurs, et c'est à moi à en juger. » Il consulta encore une autre personne, qui décida de même; ainsi il s'affermir dans la résolution d'abdiquer.

Cette autre personne était le cardinal Benoît Cajétan, depuis Boniface VIII; car voici ce qu'on lit dans une vie anonyme de Célestin, conservée dans les *archives secrètes* du Vatican¹, et qui a pour titre : *Écrit sur toute sa vie par un homme qui lui était dévoué*. « A l'approche du carême de la Saint-Martin ce saint pontife résolut de demeurer seul et de se livrer entièrement à l'oraison; il s'était fait faire dans sa chambre une cellule en bois, et il commença à y demeurer seul comme il avait coutume de le faire auparavant. Ainsi livré à la solitude, ses idées se portèrent vers le fardeau dont il était chargé et sur les moyens qu'il aurait pour s'en débarrasser sans mettre son âme en péril. Au milieu de ces pensées qui le travaillaient il appela à son aide le cardinal Benoît, homme très-habile et très-estimé, qui, dès qu'il eut appris de la bouche du Pape de quoi il s'agissait, en éprouva une grande joie et lui répondit qu'il était tout à fait libre d'exécuter son dessein; il lui cita l'exemple de quel-

ques Pontifes qui avaient abdiqué (saint Clément, cité par Célestin dans sa bulle). Dès que Célestin eut vu par là qu'il pouvait renoncer à la papauté, il s'affermir tellement dans ce dessein que personne ensuite ne put l'en détourner. »

Voilà ce que témoigne un disciple profondément dévoué à Célestin, dont tout l'écrit prouve une connaissance parfaite des actions de ce Pape, et qui parle constamment de Boniface en termes acerbes. Un autre contemporain, dont nous verrons plus bas les paroles, nous apprend que, si le cardinal Benoît assura Célestin qu'il pouvait abdiquer, il l'engagea à ne pas le faire.

Mais ces consultations ne furent pas si secrètes qu'elles ne vinssent à la connaissance des Célestins, c'est-à-dire des moines de la nouvelle congrégation, qui étaient continuellement auprès du Pape. Ils firent tous leurs efforts pour lui faire changer de résolution, lui représentant que, s'il les abandonnait, ils seraient insultés de toutes parts et ne pourraient subsister longtemps. Ils excitèrent secrètement le peuple de Naples à se présenter en tumulte au château où logeait le Pape, dont ils rompirent les portes, et vinrent jusqu'à sa cellule, que plusieurs nobles enfoncèrent, demandant à le voir. Il vint à eux, leur parla, et sut si bien dissimuler son dessein qu'il les apaisa.

Cinq jours après il assembla les cardinaux et leur représenta comment il avait passé sa vie dans le repos et la pauvreté, les douceurs qu'il y avait goûtées, les grâces qu'il avait reçues de Dieu, à qui il rapportait tous ses biens sans se rien attribuer. Puis il ajouta avec larmes : « Mon âge, mes manières, la grossièreté de mon langage, mon peu d'esprit, le manque de prudence et d'expérience me font craindre le péril auquel je suis exposé sur le Saint-Siège. C'est pourquoi je vous demande instamment votre conseil. Puis-je céder en sûreté, et ne sera-t-il pas utile à l'Église que je renonce à un métier que je ne sais pas? » Les cardinaux, après y avoir bien pensé, lui conseillèrent de s'essayer encore pendant quelque temps, évitant les mauvais conseils qui nuisaient aux affaires et à sa réputation, et ils lui

¹ Cod. arm. VII, capsula 1, n. 1. Voir la *Défense de divers points de la vie de Boniface VIII*, par monseigneur Wiseman. *Université catholique*, t. 12, p. 59.

promirent un heureux succès s'il voulait les croire.¹ Cependant ils lui conseillèrent d'ordonner des processions et des prières publiques pour demander à Dieu qu'il fit connaître ce qui serait le plus utile à son Église.

On fit donc une procession solennelle, depuis la grande église de Naples jusqu'au palais du roi, où logeait le Pape, comme le raconte Ptolémée de Lucques, qui y assista. Plusieurs évêques du pays s'y trouvèrent avec tous les religieux et tout le clergé, et, quand on fut arrivé au palais, toute la procession s'écria, demandant au Pape sa bénédiction. Il vint à une fenêtre accompagné de trois évêques, et, après qu'il eut donné la bénédiction, un des évêques de la procession lui demanda audience ; puis, au nom du roi, de tout le royaume, du clergé et du peuple, il le supplia à haute voix que, puisqu'il était la gloire du royaume, il ne se laissât persuader en aucune manière d'abdiquer. Un de ceux qui étaient avec le Pape répondit, par son ordre, que ce n'était point son intention, à moins qu'il ne vît quelque autre raison qui l'y obligeât en conscience. Alors l'évêque qui parlait pour le roi et le royaume entonna le *Te Deum*, et chacun s'en retourna chez soi. C'était au commencement de décembre, vers la Saint-Nicolas ; tout le monde, le roi même, croyait que Célestin ne songeait plus à renoncer.

Le biographe anonyme du Vatican dit à ce sujet : « Le Pape, ayant écouté ces représentations et voyant la grande affection de ceux qui se trouvaient présents, différa l'exécution de son dessein, mais n'y renonça point, malgré les larmes, les cris et les supplications qu'on lui adressait. Afin de n'être plus tourmenté il cessa d'en parler pendant une huitaine de jours, de sorte que l'on croyait qu'il se repentait de l'avoir formé. Mais au bout de ce temps il fit venir près de lui le cardinal Benoît, dont nous avons déjà parlé, se fit donner par lui les instructions nécessaires et même le modèle de l'acte d'abdication ¹. »

Donc, le 13 du même mois, jour de la Sainte-Lucie, il tint un consistoire, où, étant

assis avec les cardinaux, revêtu de la chape d'écarlate et des autres ornements de Pape, il tira un papier fermé, et, après avoir défendu aux cardinaux de l'interrompre, il l'ouvrit et lut ces mots : « Moi, Célestin, Pape, cinquième du nom, mû par des causes légitimes d'humilité, le désir d'une meilleure vie, de ne point blesser ma conscience, la faiblesse de mon corps, le défaut de science et la malignité du peuple, et pour retrouver le repos et la consolation de ma vie passée, je quitte volontairement et librement la papauté et je renonce expressément à cette charge et à cette dignité, donnant dès à présent au sacré collège des cardinaux la pleine et libre faculté d'élire canoniquement un Pasteur à l'Église universelle. » A cette lecture les cardinaux ne purent retenir leurs soupirs et leurs larmes, et Matthieu des Ursins, le plus ancien diacre, par ordre de tous, dit à Célestin : « Très-saint Père, s'il n'est point possible de vous faire changer de résolution, faites une constitution qui porte expressément que tout Pape peut renoncer à sa dignité et que le collège des cardinaux peut accepter sa résignation. » Célestin l'accorda ; Matthieu dicta la constitution, et elle fut insérée depuis au Sixte des Décrétales.

Alors Célestin sortit du consistoire, et les cardinaux, après en avoir délibéré, admirent sa résignation, et, l'ayant fait rentrer, l'exhortèrent à demeurer tranquille et à prier pour le peuple qu'il laissait sans pasteur. Mais l'état où ils le virent leur fit encore répandre des larmes ; car il avait quitté toutes les marques de sa dignité et avait repris celles de simple moine. Il avait tenu le Saint-Siège cinq mois et quelques jours depuis son élection, et, depuis son sacre, trois mois et demi.

La plupart des littérateurs supposent que, quand le poète de Florence, Dante Alighiéri, dans le troisième chant de son *Enfer*, parle de celui qui fit, par lâcheté, le grand refus, il entend parler de l'abdication de son contemporain, le Pape Célestin V. La chose n'est pas certaine ; Célestin ne refusa point, mais abdiqua. Il est probable qu'il s'agit de quelque chef de faction à Florence, qui refusa le

¹ Ubi supra.

commandement suprême de sa patrie¹. Ce qui n'est point incertain, c'est que c'est de l'abdication de ce Pape qu'un autre poète de Florence, Pétrarque, a dit : « Cette action suppose une grandeur d'âme toute divine, qui ne peut se rencontrer que dans un homme parfaitement convaincu du néant de toutes les dignités du monde. Le mépris des honneurs vient d'un courage héroïque, et non de pusillanimité. Au contraire, le désir des honneurs ne possède qu'une âme qui n'a pas la force de s'élever au-dessus d'elle-même². »

Après l'abdication de Célestin les cardinaux attendirent dix jours, suivant la règle, et, s'étant enfermés en conclave dans le palais du roi, ils célébrèrent la messe et firent les prières accoutumées, et le 24 décembre, veille de Noël, l'an 1294, ils élurent Pape, à la pluralité des voix, le cardinal Benoît Cajétan, alors prêtre du titre de Saint-Sylvestre et Saint-Martin, qui prit le nom de Boniface VIII. Il était né à Anagni et fils de Leufroi Cajétan. Dès sa jeunesse il s'appliqua à l'étude du droit, tant civil que canonique, et fut docteur en cette faculté. Il fut chanoine de Paris et de Lyon, et exerça à Rome la fonction d'avocat et de notaire du Pape. Son premier emploi fut auprès du cardinal Ottonbon, légat en Angleterre. En 1280 le Pape Nicolas III l'envoya avec le cardinal Matthieu des Ursins pour le traité entre Rodolphe, roi des Romains, et Charles I^{er}, roi de Sicile. L'année suivante le Pape Martin IV le fit cardinal du titre de Saint-Nicolas, puis l'envoya au même roi Charles pour le détourner du duel avec Pierre d'Aragon. Nicolas IV le fit légat en Apulie, puis le chargea de l'accommodement entre le clergé de Portugal et le roi Denis. Ce même Pape le fit cardinal-prêtre et l'envoya, avec le cardinal Gérard de Parme, pour terminer le différend entre le roi Charles de Sicile et Alphonse, roi d'Aragon, entre Philippe le Bel et Édouard d'Angleterre. Un auteur du temps, Égidius Colonne, archevêque de Bourges, dit de lui : « Il est facile de prouver, par le témoignage de plusieurs personnes vivantes, que Boniface VIII, lorsqu'il était cardinal, avait tâché

de persuader au Pape Célestin de ne point renoncer au pontificat, parce que le nom d'un personnage aussi saint qu'il l'était tenait lieu de tout au sacré collège¹. » Un autre contemporain, le cardinal Jacques, assure que ce n'est qu'en pleurant que le cardinal Cajétan accepta le pontificat, et en faisant connaître qu'il savait quel en était le poids².

Les meilleurs amis de Célestin, loin de croire son abdication inconvenante et arrachée à sa faiblesse, regardèrent comme une preuve qu'elle était approuvée du Ciel les miracles qu'il opéra dans la suite. C'est dans ce sens qu'en parle son biographe inédit, que nous avons cité plus haut. Il dit, en outre, que Célestin prédit au cardinal Cajétan et à un autre cardinal quel serait son successeur. « Après cela, dit-il, les cardinaux s'assemblèrent pour élire un autre Pape, et ce saint homme prédit celui qui serait nommé, et l'affirma plus particulièrement au seigneur Thomas, qu'il avait lui-même fait cardinal, et au seigneur Benoît, qui fut élu Pape. Le Pape étant élu, et c'était précisément celui qu'il avait annoncé, le saint homme alla aussitôt le trouver et lui baisa les pieds³. »

Boniface commença son pontificat par la révocation des grâces accordées par Célestin, de la simplicité duquel on avait abusé, et cette révocation se fit, de l'avis des cardinaux, dès le jour de la Saint-Jean l'Évangéliste, 27 décembre. Ensuite il se mit en chemin pour aller à Rome, nonobstant la rigueur de la saison, et partit de Naples au commencement de janvier 1295. Il passa par Anagni, sa ville natale, où il fut reçu avec acclamations. Là vint une grande partie de la noblesse romaine lui offrir la dignité de sénateur, qu'il accepta. Rome le reçut comme s'il eût été délivré de la prison des ennemis ; la noblesse faisait des courses à cheval ; le clergé marchait en procession avec l'encens et au milieu des hymnes et des cantiques. Le nouveau Pontife alla d'abord à Saint-Jean-de-Latran ; puis il vint loger à Saint-Pierre, où il fut sacré solennellement le dimanche 16 janvier,

¹ Artaud, *Hist. de la Vie et des Œuvres de Dante*, c. 22. — ² Petr., *Vita solit.*, l. 2, c. 17.

¹ Egid. Columna, *lib. de Renuntiatione Papæ*, c. 23. — ² Apud Raynald, ann. 1294, n. 23. — ³ *Cod. arm. VII, capsula 1, n. 1, fol. 41.*

puis couronné à la porte de l'église, au haut des degrés, de la couronne que l'on croyait alors avoir été donnée au Pape saint Sylvestre par l'empereur Constantin. Ensuite le Pape marcha en cavalcade à Saint-Jean-de-Latran, accompagné de deux rois à pied, Charles, roi de Sicile, tenant la bride de son cheval à droite, et son fils, le roi de Hongrie, à gauche. Les mêmes princes le servirent à table au festin solennel, la couronne en tête. Boniface, avant son sacre, fit serment sur l'autel de Saint-Pierre de conserver la foi et la discipline de l'Eglise, particulièrement les huit conciles généraux; ce qui montre que cette formule de serment était au moins du dixième siècle.

Cependant Boniface veillait avec une attention particulière sur la conduite de Pierre de Mouron, son prédécesseur, craignant, non sans quelque raison, qu'on n'abusât de sa simplicité pour lui persuader de reprendre la dignité qu'il avait quittée ou pour le reconnaître Pape malgré lui, sous prétexte qu'il n'avait pu abdiquer, comme en effet quelques-uns le prétendirent. Malgré son désir de retourner à la solitude Célestin, après son abdication, demeura quelques jours auprès du nouveau Pape, et cela pour lui faire sa confession générale. Aussi Boniface le traita-t-il avec humanité, résolu de le mener avec lui à Rome. Il l'avait envoyé devant, avec quelques personnes pour l'accompagner et l'observer; mais en partant de Naples, le premier ou le second jour de janvier, il apprit avec étonnement que Pierre Célestin s'était dérobé de nuit à sa compagnie et s'était échappé, suivi seulement d'un jeune religieux de son ordre, voulant retourner à sa cellule près de Sulmone. Boniface, alarmé de cette nouvelle, fit courir après lui, et on le trouva près de Viesti, ville maritime de la Capitanate; car, sachant qu'on le cherchait, il avait résolu de passer en Grèce pour se mettre en sûreté; mais le vent contraire le retint, et il fut reconnu quoiqu'il se fût déguisé. On l'arrêta par ordre du Pape Boniface et du roi Charles, mais avec un grand respect; car le peuple le regardait toujours comme un saint, coupait des morceaux de son habit et arrachait du poil de son âne

comme des reliques. Quand on l'eut amené à Boniface il le reçut avec beaucoup d'honnêteté, lui donna de grandes louanges, l'envoya d'abord à Anagni, et le fit enfin convenir de demeurer au château de Sulmone, en Campanie.

Là il était enfermé dans une tour très-forte, gardé jour et nuit par six chevaliers et trente soldats. On lui fournissait abondamment les choses nécessaires, dont il usait très-sobrement, gardant son ancienne abstinence, mais on ne le laissait voir à personne. Il demanda deux frères de son ordre pour célébrer avec eux l'office divin et on les lui accorda; mais ces frères ne pouvaient supporter longtemps cette prison si étroite; on les en tirait malades et d'autres leur succédaient. Le lieu était si serré que le saint homme, la nuit, en dormant, avait la tête au même endroit où il posait les pieds le jour en disant la messe. Il souffrait toutes ces incommodités et les mauvais traitements de ses gardes sans donner aucun signe d'impatience. Il chargea même deux cardinaux qui le visitèrent de dire à Boniface qu'il était content de son état et qu'il n'en désirait point d'autre. Souvent il répétait les paroles suivantes avec une merveilleuse tranquillité : « Je ne souhaitais rien au monde qu'une cellule, et cette cellule on me l'a donnée. »

Après qu'il eut été dix mois dans cette prison, le jour de la Pentecôte, 13 mai 1296, ayant dit la messe, il fit appeler les chevaliers qui le gardaient et leur dit qu'il mourrait avant le dimanche suivant. En effet il fut attaqué le jour même d'une fièvre violente; il demanda l'Extrême-Onction, et, l'ayant reçue, il se fit mettre sur une planche, couvert d'un mauvais tapis, et le samedi 19 du mois, comme il achevait de dire vêpres avec ses religieux, il rendit l'esprit, âgé de soixante-quinze ans. Quelques-uns de ses gardes rapportèrent ensuite au Pape Boniface et à d'autres que, depuis le vendredi jusqu'à l'heure de sa mort, ils avaient vu une petite croix de couleur d'or suspendue en l'air devant la porte de sa chambre. Un cardinal, envoyé par Boniface, assista à ses funérailles, et Boniface même célébra pour lui à Rome une messe solennelle.

Son corps, qui avait été enterré à Férentino, fut transporté ensuite à Aquila. Il est encore dans l'église des Célestins, près de cette ville. On rapporte plusieurs miracles authentiques du serviteur de Dieu, qui fut canonisé, en 1313, par Clément V¹.

En 1297 Boniface VIII termina lui-même une affaire glorieuse pour la France, savoir la canonisation du roi saint Louis. Elle avait été commencée sous le Pape saint Grégoire X, trois ans après la mort du saint roi, c'est-à-dire l'an 1273. Dix Papes se succédèrent durant les vingt-quatre ans qu'elle dura. L'information secrète des miracles, qui précède, suivant l'usage; l'information juridique, avait été confiée au cardinal Simon de Brion, qui l'envoya au saint Pape Grégoire X; mais, celui-ci étant mort, les procédures ne purent être suivies par aucun de ses trois successeurs, qui n'occupèrent que peu de temps le Saint-Siège.

Le Pape Boniface VIII, dans le premier de ses deux discours à ce sujet, nous apprend tout cela et le reste sommairement. « Comme affaire singulière et importante, qu'il n'appartient qu'au Pape de terminer, le Saint-Siège a voulu apporter la plus grande maturité dans celle du roi Louis. Quoiqu'on eût vu durant sa vie quantité de miracles manifestes, quoique les rois, les barons et les prélats eussent réitéré plusieurs fois leurs prières et qu'on eût fait plusieurs informations particulières, on a jugé à propos d'employer encore un temps considérable pour les informations solennelles. Cette affaire a duré vingt-quatre ans et plus. Le Pape Nicolas III avait dit que la vie du saint lui était si connue que, s'il eût vu deux ou trois miracles constatés, il l'aurait canonisé. La mort ne lui a pas permis d'achever ce qu'il avait commencé. » Ainsi parle Boniface VIII².

En effet le roi Philippe le Hardi avait fait prier le Pape Nicolas III d'ordonner l'information publique. Les trois ambassadeurs du roi étaient Guillaume de Mâcon, évêque d'Amiens, Guillaume, doyen d'Avranches, et Raoul d'Estrées, maréchal de France. Nicolas avait chargé le cardinal de Sainte-Cécile,

Simon de Brion, de recommencer avec soin les perquisitions secrètes. Il les fit, et son information, plus ample que la première, fut donnée par le Pape Nicolas III à Gérard de Parme, cardinal-prêtre du titre des Douze-Apôtres, et à Jourdain, cardinal-diacre du titre de Saint-Eustache. Simon de Brion, successeur de Nicolas III sous le nom de Martin IV, nous apprend ce détail, et ce qu'il avait fait auparavant, par sa lettre, datée d'Orviète, le 23 décembre 1281. Il fut sollicité lui-même, étant Pape, dereprendre cette affaire. Les archevêques de Reims, de Sens et de Tours, outre plusieurs prélats de l'Église de France, l'en prièrent instamment, persuadés qu'il était plus en état que personne de finir un projet qu'il avait avancé comme légat sous ses prédécesseurs, à commencer par Grégoire X. Les deux députés qu'on lui envoya furent Simon, évêque de Chartres, son neveu, et Guillaume, évêque d'Amiens.

Martin IV fit voir en cette conjoncture jusqu'à quel point l'Église porte son attention quand il s'agit de canoniser un saint. Malgré les recherches qu'il avait faites lui-même sur saint Louis et les démarches auprès des Papes précédents, il chargea de nouveau trois prélats, l'archevêque de Rouen, Guillaume de Flavacourt, l'évêque d'Auxerre, Guillaume de Grès, et l'évêque de Spolète, Rolland Palma, de la commission dont il s'était acquitté lui-même avec tant de soin, savoir d'aller à Saint-Denis et ailleurs faire un nouvel examen sur les articles qu'il leur envoya.

Le sire de Joinville nous dit dans son langage naïf que ces prélats allèrent à Saint-Denis, en France, et là demeurèrent longtemps pour s'enquérir de la vie, des œuvres et des miracles du saint roi. « Et on me manda que j'allasse à eux, et ils me tinrent deux jours. Et après qu'ils eurent enquis à moi et à autrui, ce qu'ils eurent trouvé fut porté à la cour de Rome; et diligemment virent l'Apostole (le Pape) et les cardinaux ce qu'on leur porta; et, selon ce qu'ils virent, ils lui firent droit et le mirent au nombre des martyrs confesseurs, dont grande joie fut et doit être à tout le royaume de France, et grand honneur à toute sa lignée qui à lui voudront ressembler de bien faire, et grand

¹ Voir les vies de saint Pierre Célestin, *Acta SS.*, 19 mai. — ² Duchesne, t. 5, p. 485.

déshonneur à tous ceux de son lignage qui par bonnes œuvres ne le voudront ensuivre ; grand déshonneur, dis-je, à son lignage qui mal voudront faire ; car on les montrera au doigt et l'on dira que le saint roi dont ils sont extraits rend plus odieuse leur mau-vaïseté¹. »

Ces paroles de Joinville mériteraient d'être écrites en tête de la législation française. Il est étonnant qu'on ne les trouve citées dans aucune histoire de France ; pour nous, comme pour le sire de Joinville, saint Louis sera la règle pour juger les rois ses descendants.

Boniface VIII, reprenant toute cette affaire dans son premier sermon, continue en ces termes : « Les trois évêques écoutèrent les témoins sur soixante-trois miracles qu'ils examinèrent et vérifièrent. Seize ans se passèrent encore, durant lesquels la France eut toujours à Rome des personnes chargées de solliciter l'affaire, particulièrement Jacques de Samoïs (c'était un Frère mineur qui devint évêque de Bayeux). Le Pape Martin commit l'examen des informations à trois cardinaux ; mais, le rapport n'ayant pas été fait de son vivant, elle tomba entre les mains de son successeur Honorius, qui ne put achever l'exacte discussion commencée sous Martin IV. La procédure fut commise à trois autres cardinaux, parce que les trois premiers étaient morts. Ces nouveaux commissaires étaient les évêques d'Ostie et de Porto avec nous, alors Benoît Cajétan. L'évêque d'Ostie mourut ; on lui substitua l'évêque de Sabine. Ainsi cette affaire a été tant et si souvent discutée, et par tant de personnes, qu'on a fait pour cela plus d'écritures qu'une bête de somme n'en pourrait porter. Nous en fîmes nous-même beaucoup, et nous jugeâmes plusieurs miracles suffisamment prouvés. De mon temps, ajoute-t-il, les commissaires n'ont point été changés ; mais nous avons fait relire, examiner et vérifier plusieurs miracles par eux et par quantité d'autres cardinaux, exigeant que chacun donnât son avis par écrit, afin que les opinions fussent libres et à couvert de tout soupçon de haine, d'amitié ou de crainte. De tout cela on peut juger qu'on a gardé dans cette affaire toutes

les précautions imaginables de prudence. » Boniface conclut à la canonisation dans ce premier discours, prononcé à Orviète, en son palais, le 6 août 1297, le mardi avant la Saint-Laurent.

Dans le second, qu'il prononça le jour même de la canonisation, c'est-à-dire le 11 août, dans l'église des Cordeliers d'Orviète, il rehaussa la grandeur du saint roi, en développant son texte : « Un roi pacifique a été glorifié. » La bulle de canonisation, datée du même jour, est adressée à tous les archevêques et évêques de France ; c'est l'éloge du saint. Elle fixe la célébration de la fête au lendemain de la Saint-Barthélemy, apôtre, jour de la mort de saint Louis, et accorde quarante jours d'indulgence à ceux qui visiteront son tombeau pendant l'octave¹. La fête du saint roi ne put être célébrée que l'année suivante.

Huit jours après cette canonisation du saint roi Louis de France mourut un autre saint Louis, qui fut aussi canonisé en son temps. C'était le petit-neveu du saint roi et le second fils de Charles II, roi de Naples. Nous avons vu sa sainte vie.

Aux Quatre-Temps de l'Avent 1295 le Pape Boniface fit une promotion de cinq cardinaux, savoir : frère Jacques Thomassio Gaétan, de l'ordre des Frères mineurs, né à Anagni, et neveu du Pape, fils de sa sœur. Il le fit cardinal-prêtre du titre de Saint-Clément, et voulut aussi faire cardinal un autre Frère mineur, son parent, savoir André d'Anagni, de la famille des comtes de Segni ; mais le saint religieux ne voulut pas accepter cette dignité. Un autre neveu du Pape l'accepta, savoir, François Gaétan, fils de Geoffroi, frère du Pape ; il fut cardinal-diacre de Sainte-Marie en Cosmedin. Le troisième cardinal de cette promotion fut François-Napoléon des Ursins, diacre du titre de Sainte-Lucie ; le quatrième, Jacques Stéphaneschi de Rome, qui avait célébré en vers latins l'élection du Pape Célestin et écrivit depuis le commencement de Boniface. Il fut cardinal-diacre de Saint-Georges au voile d'or. Le cinquième, aussi cardinal-diacre du titre de Sainte-Marie-la-Neuve, fut Pierre-Valérien de Piperno, qui,

¹ *Recueil des Historiens de France*, t. 20, 303, in-fol.

¹ Duchesne, t. 5, p. 485 et seqq.

sous le Pape Célestin, avait été vice-chancelier de l'Église romaine. Le Pape Boniface l'envoya peu de temps après en qualité de légat dans la Toscane, la Romagne, la Marche d'Ancone et les provinces voisines, pour pacifier les peuples divisés, avec pouvoir de procéder spirituellement et temporellement contre les auteurs des troubles et les ennemis de la paix. Sa commission est du 27 avril 1296 ¹.

Au commencement de l'Avent 1298 le Pape Boniface fit encore six cardinaux, savoir : Gonsalve Rodrigue, Espagnol, archevêque de Tolède, cardinal-évêque d'Albane, qui mourut le 7 novembre de l'année suivante. Thierrî Rainier d'Orviète, élu archevêque de Pise, fut fait cardinal-prêtre du titre de Sainte-Croix de Jérusalem. Nicolas de Trévise, neuvième général des Frères prêcheurs, fut cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine et depuis Pape sous le nom de Benoît XI. Gentil de Montefioré, de l'ordre des Frères mineurs, maître du sacré palais, fut cardinal-prêtre du titre de Saint-Sylvestre. Les deux derniers furent cardinaux-diacres : Luc² de Fiesque, noble génois, du titre de Sainte-Marie *in via lata*, et Richard Pétroni, de Siennne, du titre de Saint-Eustache. Il était jurisconsulte fameux et vice-chancelier de l'Église romaine ³.

C^e dernier cardinal fut un des trois docteurs dont le Pape Boniface se servit pour la compilation du Sexte des décrétales. C'est le recueil des constitutions des Papes publiées depuis la collection de Grégoire IX, savoir : du même Grégoire, d'Innocent IV, d'Alexandre IV, d'Urbain IV, de Clément IV, de Grégoire X, de Nicolas III et de Boniface lui-même. Il fit choisir entre toutes leurs constitutions celles qui paraissaient les plus utiles pour être suivies dans les jugements et enseignées dans les écoles ; on en retranscrivit et on changea ce qu'on jugea à propos, et, comme les Décrétales de Grégoire IX étaient divisées en cinq livres, ce nouveau recueil fut nommé le Sexte, c'est-à-dire le sixième, et toutefois il est encore divisé en cinq. Boniface employa à ce travail Guillaume de Mandegot, archevêque d'Embrun, Béranger de Fré dol, évêque de Béziers, et Richard de

Siennne. C'est ce que porte la bulle mise en tête du Sexte et adressée aux universités de Bologne, de Padoue, de Paris et d'Orléans. Ce livre fut publié le troisième jour de mars, à la fin de l'année 1298, c'est-à-dire en 1299, avant Pâques.

Vers la fin de cette même année, avant-dernière du treizième siècle, il se répandit un bruit à Rome, que l'année suivante (1300), tous les Romains qui visiteraient l'église de Saint-Pierre gagneraient une indulgence plénière de tous les péchés et que chaque centième année avait cette vertu. Ce discours étant venu jusqu'au Pape Boniface, il fit chercher dans les anciens livres ; mais on n'y trouva rien de clair pour l'autoriser. Le premier jour de janvier se passa presque entier sans qu'on vit rien d'extraordinaire ; mais, le soir et jusqu'à minuit, il se fit à Saint-Pierre un concours prodigieux de peuple, qui s'empressait d'y venir, comme si l'indulgence devait finir avec cette journée. Ce concours dura près de deux mois, les uns disant que le premier jour de la centième année on gagnait l'indulgence plénière, les autres, que c'était seulement une indulgence de cent ans. La presse fut grande le jour où l'on montrait la Véronique, c'est-à-dire la sainte Face de Notre-Seigneur. C'était le dimanche après l'octave de l'Épiphanie, lequel se rencontrait cette année le 17 janvier.

Le Pape, qui résidait au palais de Latran, observait attentivement cette dévotion du peuple et la favorisait. Il fit venir devant lui un vieillard qui disait avoir cent sept ans, et qui dit en présence de plusieurs témoins appelés exprès : « Je me souviens qu'à l'autre centième année, mon père qui était un laboureur, vint à Rome et y demeura, pour gagner l'indulgence, autant que durèrent les vivres qu'il avait apportés ; il m'avertit de ne pas manquer d'y venir à la prochaine centième année si je vivais encore, ce qu'il ne croyait pas. » Quelques-uns des assistants ayant demandé à ce vieillard ce qui l'avait fait venir à Rome, il dit que l'on pouvait gagner cent ans d'indulgence chaque jour de cette année. On avait en France la même opinion de l'indulgence qu'on gagnait à Rome, comme le témoignaient deux hommes

¹ Ciacon. — ² Raynald, ann. 1298, n. 23.

du diocèse de Beauvais âgés de plus de cent ans, et plusieurs Italiens parlaient de même.

Après ces informations le Pape Boniface consulta les cardinaux, et, suivant leur avis, il fit dresser la bulle suivante :

« Boniface, évêque, pour mémoire perpétuelle. On sait, sur le rapport fidèle des anciens, qu'il y a de grandes indulgences et rémissions de péchés accordées à ceux qui visitent la vénérable basilique du Prince des apôtres. Nous donc, qui, par notre ministère, devons désirer de procurer le salut de chacun, ayant pour agréables ces sortes de rémissions et indulgences, nous les confirmons et approuvons, et même nous les renouvelons et autorisons par le présent écrit. Et afin que les bienheureux apôtres saint Pierre et saint Paul soient toujours plus honorés par les visites que les fidèles feront de leurs basiliques de la ville, et par l'abondance des grâces que les mêmes fidèles y recevront, nous, par la confiance que nous avons en la miséricorde du Dieu tout-puissant, ainsi qu'aux mérites et en l'autorité des mêmes apôtres, de l'avis de nos frères, et par la plénitude de notre puissance apostolique, accordons à tous ceux qui, vraiment pénitents et confessés, visiteront ces basiliques pendant cette année mil trois cent, qui a commencé au jour de la Nativité de Notre-Seigneur, et chaque centième année dans la suite, une pleine et entière rémission de tous leurs péchés ; déclarant et entendant que ceux qui voudront participer à cette indulgence que nous accordons, s'ils sont Romains, visiteront ces basiliques pendant trente jours de suite ou interrompus, et au moins une fois le jour ; s'ils sont pèlerins ou étrangers, ils les visiteront de même pendant quinze jours ; mais plus ils y viendront souvent et dévotement, plus leur mérite sera grand et l'indulgence efficace. Donnée à Rome, à Saint-Pierre, aux calendes de mars, l'an six de notre pontificat. »

Cette bulle fut reçue avec une extrême joie par les peuples. Les Romains les premiers, sans distinction d'âge et de sexe, visitaient les églises des Apôtres pendant le nombre de jours prescrit. Ensuite on y vint de toute l'Italie, de Sicile, de Sardaigne, de Corse, de

France, d'Espagne, d'Angleterre, d'Allemagne, de Hongrie. Non-seulement les jeunes gens et les hommes vigoureux y venaient, mais des vieillards de soixante-dix ans et des infirmes portés dans des litières. On remarqua entre autres un Savoyard âgé de plus de cent ans, que ses enfants portaient, et qui se souvenait d'avoir assisté à la cérémonie de l'autre centième année. Ces circonstances sont rapportées par le cardinal Jacques Stéphaneschi, qui était alors à Rome et avait part aux conseils du Pape. L'historien de Florence, Jean Villani, rend le même témoignage, et dit que la plus grande merveille qu'on eût jamais vue fut que, pendant toute l'année, il y eut continuellement à Rome deux cent mille pèlerins, outre le peuple romain, sans compter ceux qui étaient par les routes, et tous furent pourvus suffisamment de vivres, tant les hommes que les chevaux.

Enfin une inscription monumentale de Florence atteste qu'en l'année 1300 de Notre-Seigneur les Tartares eux-mêmes vinrent à Rome pour gagner l'indulgence plénière du jubilé¹.

Ainsi c'est la foi et la dévotion des peuples qui, nonobstant les divisions et les guerres des rois, proclament, pour l'humanité chrétienne, l'année séculaire du jubilé la grande année de la rémission, de la paix, de l'indulgence, de la réconciliation universelle ; c'est la foi et la dévotion qui amènent le Sicilien, le Lombard, l'Espagnol, le Français, l'Anglais, le Danois, l'Allemand, le Hongrois, le Tartare même au tombeau du prince des apôtres, le centre de l'unité et de la fraternité catholiques ; c'est la foi et la dévotion des peuples qui accomplissent ainsi les oracles des prophètes touchant la réunion dans le Christ de toutes les nations de la terre.

Cette foi et cette dévotion universelles des peuples chrétiens à la fin du treizième siècle, foi et dévotion qui viennent du Ciel, sont une protestation et une condamnation solennelles, devant Dieu et devant les hommes, de cet esprit de division et d'égoïsme, venu de l'enfer, que nous avons vu, que nous verrons trop souvent encore dominer dans le conseil des rois.

¹ Apud Raynald., ann. 1300, n. 1 et seqq., note de Mansi.

LIVRE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

DU GRAND JUBILÉ SOUS BONIFACE VIII (1300) AU CONCILE ŒCUMÉNIQUE DE VIENNE (1311).

Constitution divine de la chrétienté. — Origine de la Confédération suisse. — État du Catholicisme en Chine. — Dégénération des Grecs. — Démêlé de Philippe le Bel avec Boniface VIII. — Affaire des Templiers. — Concile œcuménique de Vienne.

Dans le septième livre de cette histoire nous avons vu trois des plus beaux génies de l'antiquité cherchant, l'un après l'autre, quels devaient être un gouvernement, une société, pour atteindre à la perfection. Or, ce que, dans ce dessein, Confucius à la Chine, Platon en Grèce, Cicéron à Rome ont imaginé de plus parfait, nous l'avons vu, nous le voyons réalisé dans Moïse et dans le Christ, autrement dans l'Église catholique.

Un point surtout remarquable dans la doctrine de Confucius et de ses disciples, c'est l'attente du SAINT qui doit venir de l'Occident, porter la loi à la perfection et étendre son règne sur tout l'univers. Confucius disait que *le Saint, envoyé du Ciel, saurait toutes choses, et qu'il aurait tout pouvoir au ciel et sur la terre*¹. « Qu'elle est grande, s'écrie-t-il, la voie du Saint ! Elle est comme l'Océan ; elle produit et conserve toutes choses ; sa sublimité touche au ciel. Qu'elle est grande et riche !... Attendons un homme qui puisse suivre cette voie ; car il est dit que, si l'on n'est doué de la suprême vertu, on ne peut parvenir au sommet de la voie du Saint². »

D'après Platon, comme d'après Confucius, ce n'est pas un homme, mais Dieu, qui peut fonder une législation. En conséquence, l'ordre que le législateur humain doit suivre et qu'il doit prescrire à tous, c'est de subordonner les choses humaines aux choses divines

et les choses divines à l'intelligence souveraine. Jamais homme n'a fait proprement de lois ; c'est la fortune ou les circonstances qui les font, ou plutôt Dieu, qui, en gouvernant tout l'univers par la nécessité, gouverne en particulier toutes les choses humaines par les circonstances et la fortune. « Prions Dieu, dit-il, pour la constitution de notre cité, afin qu'il nous écoute, nous exauce et vienne à notre secours pour dispenser avec nous son gouvernement et ses lois. Les monarchies, les aristocraties, les démocraties absolues sont moins des sociétés politiques que des cohabitations aux mêmes villes. Une partie y domine l'autre, qui est esclave ; c'est la partie dominante qui donne le nom à tout l'ensemble. S'il fallait prendre de là un nom, il fallait du moins lui donner le nom de Dieu, vrai dominateur de tous les êtres raisonnables¹. »

Le consul romain parle à cet égard comme le sage de la Chine et le philosophe d'Athènes. Dans son *traité de la République* Cicéron, cherchant quel est le vrai souverain et la loi véritable, n'en reconnaît point d'autre que Dieu et sa loi.

« La loi véritable, dit-il, est la droite raison conforme à la nature, loi répandue dans tout le genre humain, loi constante, éternelle, qui rappelle au devoir par ses commandements, qui détourne du mal par ses défenses, et qui, soit qu'elle défende, soit

¹ *Morale de Confucius*, p. 196. — ² *L'Invariable Milieu*, traduit par Abel Rémusat, p. 94.

¹ Platon, édit. Bipont., t. 8, l. 1, p. 4 et 8 ; l. 4, p. 170-181.

qu'elle commande, est toujours écoutée des gens de bien et méprisée des méchants. Substituer à cette loi une autre loi est une impiété; il n'est permis d'y déroger en rien et l'on ne peut l'abroger entièrement. Nous ne pouvons être déliés de cette loi ni par le sénat ni par le peuple. Elle n'a pas besoin d'un autre interprète qui l'explique; il n'y aura point une autre loi à Rome, une autre à Athènes, une autre maintenant, une autre après; mais une même loi, éternelle et immuable, régira tous les peuples dans tous les temps; et celui qui a porté, manifesté, promulgué cette loi, Dieu, sera le seul maître commun et le souverain monarque de tous; quiconque refusera de lui obéir se fuira lui-même, et, renonçant à la nature humaine, par cela même il subira de très-grandes peines, quand il échapperait à ce qu'on appelle des supplices ici-bas ¹. »

« Où cette loi est méconnue, violée par la tyrannie d'un, de plusieurs ou de la multitude, non-seulement la société politique y est vicieuse, il n'y a plus même de société. Cela est encore plus vrai d'une démocratie que de tout autre gouvernement ². »

Dans son premier livre *des Lois* le même Cicéron dit que, « pour établir le droit, il faut remonter à cette loi souveraine, qui est née tous les siècles avant qu'aucune loi eût été écrite ni aucune ville fondée. Pour y parvenir il faut croire avant tout que la nature entière est gouvernée par la divine Providence, que l'homme a été créé par le Dieu suprême, et que, par la raison, il est en société avec Dieu. Cette raison, commune à Dieu et à l'homme, voilà la loi qui fait de cet univers une seule cité sous le Dieu tout-puissant. De croire que tout ce que décrètent les peuples est juste, rien de plus insensé. Si le droit dépendait des ordonnances des peuples, des décrets des princes, des arrêts des juges, le vol, l'adultère, la supposition de faux testaments seraient un droit s'il en prenait envie à la multitude ³. »

Examinant, au second livre, la nature de cette loi première, à laquelle se doivent rapporter toutes les autres, il s'exprime ainsi :

« Je vois que c'était le sentiment des sages que la loi n'est point une invention de l'esprit de l'homme, ni une ordonnance des peuples, mais quelque chose d'éternel qui régit tout l'univers par des commandements et des défenses pleins de sagesse. C'est pourquoi ils disaient que cette loi première et dernière est le jugement même de Dieu, qui ordonne ou défend selon la raison, et c'est de cette loi que vient celle que les dieux ont donnée à l'homme ¹. »

« Dès notre enfance, dit-il ensuite, nous nous accoutumons à nommer lois les ordonnances des hommes; mais en parlant de la sorte nous devons toujours nous rappeler que ces commandements et ces défenses des peuples n'ont point la force d'obliger à la vertu et de détourner du péché. Cette force est non-seulement plus ancienne que toutes les nations et les cités, elle est du même âge que ce Dieu qui soutient et régit le ciel et la terre. La loi véritable est la raison conforme à la nature des choses, qui nous porte à faire le bien et à éviter le mal; elle ne commence pas à être loi au moment où on l'écrit, mais elle est loi dès sa naissance, et elle est née avec la raison divine; c'est pourquoi la loi véritable et souveraine, à laquelle il appartient d'ordonner et de défendre, est la droite raison du Dieu suprême. Ce que décrètent les peuples, suivant les temps et les circonstances, reçoit le nom de loi plus de la flatterie que de la réalité. Quant aux décrets injustes, ils ne méritent pas plus le nom de lois que les complots des larrons ². »

De tout cela Cicéron conclut que, hors cette loi souveraine, nulle autre ne mérite d'être regardée comme loi, ni même d'en porter le nom; et, comme il soutient en même temps qu'une cité sans loi doit être comptée pour rien, il s'ensuit qu'un gouvernement, qu'une souveraineté qui n'est pas fondée sur la loi divine n'est fondée sur aucune loi, et par conséquent doit être comptée pour rien ³.

Voilà comment les trois représentants de l'antique sagesse, Confucius, Platon, Cicéron, professent d'une voix que Dieu seul est le

¹ Cicéron, *de Republica*, l. 3, n. 16. — ² Id., *ibid.*, n. 25. — ³ Cicéron, *de Legibus*, l. 1, n. 6 et 7, 15 et 16.

¹ Cicéron, *de Legibus*, l. 2, n. 1. — ² Id., *ibid.*, n. 5. — ³ Id., *ibid.*, l. 2, n. 5 et 6.

vrai souverain des hommes; qu'il n'est point de puissance qu'elle ne vienne de lui; que sa raison est la loi souveraine et normale de toutes les autres; que ce que les princes, les juges et les peuples décrètent de contraire à cette règle suprême n'est rien moins qu'une loi; qu'il viendrait un temps où le *Saint* par excellence, le Verbe, la Raison même de Dieu, se manifestant d'une manière sensible, donnerait à tous les peuples la même loi, et ferait de tout le genre humain un seul empire dont Dieu serait le seul maître commun et le souverain monarque.

Cette antique doctrine de la sagesse humaine est comme un lointain écho de la sagesse divine. En joignant l'une à l'autre on peut établir les articles suivants du gouvernement divin de l'humanité :

ARTICLE I^{er}. — DIEU SEUL EST PROPREMENT SOUVERAIN.

« Et (six siècles avant le sage de la Chine) David bénit Dieu devant toute la multitude, et il dit : Seigneur, qui êtes le Dieu d'Israël, notre père, vous êtes béni dans tous les âges. A vous, Seigneur, appartient la grandeur, la puissance, la gloire et la victoire; à vous la louange, car tout ce qui est dans le ciel et sur la terre est à vous. A vous est l'empire, et vous êtes élevé au-dessus de tous les princes. Les richesses sont à vous, la gloire est à vous; c'est vous qui avez la souveraine puissance sur toutes les créatures. La force et le pouvoir sont entre vos mains, la grandeur et l'empire sur tous les hommes ¹. »

« Toutes les extrémités de la terre se ressouviendront du Seigneur et se tourneront vers lui; toutes les familles des nations se prosterneront devant lui. A lui appartient l'empire; il régnera sur tous les peuples ². »

Nabuchodonosor, roi de Babylone, reconnaît dans un édit public que Dieu l'avait dépouillé de son royaume, privé de sa raison et confiné parmi les animaux sauvages, *jusqu'à ce qu'il reconnût que le Très-Haut domine l'empire des hommes, qu'il le donne à qui il veut, et que, quand il lui plaît, il établit roi le dernier des hommes.* « A la fin des jours, moi, Nabu-

chodonosor, je levai mes yeux au ciel; la connaissance me revint; je bénis le Très-Haut, je louai Celui qui vit dans les siècles, je le glorifiai, parce que sa puissance est une puissance éternelle et que son règne est de génération en génération. Tous les habitants de la terre sont réputés un néant; il fait suivant son bon plaisir et dans l'armée des cieux et dans les habitants de la terre. Nul qui lui frappe dans la main et lui dise : Qu'avez-vous fait ? »

« Cyrus, roi des Perses, publia dans tout son royaume ce décret : Ainsi, parle Cyrus, roi des Perses : Jéhova, le Dieu du ciel, m'a donné tous les royaumes de la terre; c'est lui qui m'ordonne de lui bâtir une maison à Jérusalem dans la Judée ³. »

Aussi, dans les divines Écritures, le trône de David et de Salomon est-il appelé le trône de Jéhova ⁴, comme, dans les anciens livres des Chinois, il est appelé la place céleste, et l'empire, la commission du ciel.

ART. II. — LE FILS DE DIEU FAIT HOMME, LE CHRIST OU MESSIE, A ÉTÉ INVESTI PAR SON PÈRE DE CETTE PUISSANCE SOUVERAINE.

« J'ai été établi Roi sur Sion, sa montagne sainte, et j'en publierai le décret. Le Seigneur m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui. Demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage, et pour empire les confins de la terre. Tu les gouverneras avec un sceptre de fer et tu les briseras comme un vase d'argile. Et maintenant, ô rois! comprenez; instruisez-vous, juges de la terre; servez le Seigneur avec crainte et réjouissez-vous en lui avec tremblement. Embrassez sa loi ⁵, de peur que le Seigneur ne s'irrite et que vous ne périssiez dans votre voie quand sa colère s'allumera soudain ⁶. »

« Jéhova a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marchepied. Jéhova va faire sortir de Sion le sceptre de votre autorité. Établissez votre empire au milieu de vos ennemis. La principauté est avec vous, elle éclatera au jour de votre force, dans la splendeur des saints. Je vous ai engendré de

¹ 1 Paral., c. 29. — ² Psaume 22, 30.

³ Daniel, 4. — ⁴ Esdras, 1, 1. — ⁵ Paral., 29, 23. — ⁶ Dans l'hébreu : « Baisez ou adorez le Fils. » — ⁷ Ps. 2.

mon sein avant l'aurore. Jéhova l'a juré, et il ne révoquera point son serment : Vous êtes le Prêtre éternel, selon l'ordre de Melchisédech. Le Seigneur est assis à votre droite ; il écrasera les rois au jour de sa colère, il jugera les nations, il multipliera les cadavres, il brisera la tête d'un grand nombre sur la terre. Il boira en passant l'eau du torrent ; c'est pourquoi il lèvera la tête ¹. »

« Dans le temps de ces rois, dit Daniel au roi de Babylone en lui expliquant sa mystérieuse vision, le Dieu du ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit, un royaume qui ne passera point à un autre peuple, qui renversera et réduira en poudre tous ces royaumes, et qui subsistera éternellement, selon que vous avez vu la pierre détachée de la montagne, sans la main d'aucun homme, réduire en poussière l'argile, le fer, l'airain, l'argent et l'or... Alors le roi Nabuchodonosor se prosterna le visage contre terre et dit à Daniel : Votre Dieu est vraiment le Dieu des dieux et le Maître des rois ². »

« Je considérais ces choses dans une vision de nuit, dit le prophète, et je vis comme le Fils de l'homme qui venait avec les nuées du ciel et s'avança jusqu'à l'Ancien des jours ; ils le présentèrent devant lui, et il lui donna la puissance, l'honneur et le royaume ; et tous les peuples, toutes les tribus et toutes les langues le serviront ; sa puissance est une puissance éternelle, qui ne lui sera point ôtée, et son royaume ne sera jamais détruit ³. »

« Et l'ange dit à la Vierge de Nazareth : Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grâce auprès de Dieu ; voici que vous concevrez et enfanterez un fils, et vous appellerez son nom Jésus. Celui-ci sera grand, et il se nommera le Fils du Très-Haut ; et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père, pour l'éternité, et son règne n'aura point de fin ⁴. »

« Dieu, écrit saint Paul, a déployé sa puissance en Jésus-Christ lorsqu'il l'a ressuscité des morts et fait asseoir à sa droite dans les cieux, au-dessus de toute principauté, de toute puissance, de toute force, de toute domination, et au-dessus de toute dignité con-

nue, non-seulement dans le siècle présent, mais encore dans l'avenir ; enfin il a tout assujéti sous ses pieds, et l'a donné lui-même pour tête sur toutes choses à l'Église, qui est son corps, la plénitude de celui qui accomplit toutes choses en lui ¹. »

« Nous rendons grâces à Dieu le Père... qui nous a délivrés de la puissance des ténèbres et transférés dans le royaume de son Fils bien-aimé, en qui nous avons la rédemption par son sang, la rémission des péchés ; qui est l'image du Dieu invisible, le premier-né avant toute créature ; car c'est en lui qu'ont été créées toutes choses, et celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les visibles et les invisibles, soit les trônes, soit les dominations, soit les principautés, soit les puissances. Toutes choses ont été créées par lui et pour lui ; et il est avant toutes choses, et toutes choses ont en lui leur ensemble ; et il est la tête du corps de l'Église, lui qui est le principe, le premier-né d'entre les morts, afin qu'il ait la primauté en toutes choses ; car il a plu à son Père que toute la plénitude résidât en lui ². »

« Jean aux sept Églises qui sont en Asie : La grâce et la paix soient avec vous de la part de Celui qui est, qui était et qui doit venir... et de la part de Jésus-Christ, le témoin fidèle, le premier-né d'entre les morts, et le Prince des rois de la terre, qui nous..... a faits le royaume et les prêtres de Dieu, son Père ; à lui la gloire et l'empire dans les siècles des siècles. Amen ³. »

« Les dix cornes que tu as vues, dit l'ange au disciple bien-aimé, sont dix rois qui n'ont pas encore reçu le royaume ; mais ils recevront la puissance à la même heure avec la bête (Rome païenne). Ceux-ci ont un même dessein, et ils donneront leur force et leur puissance à la bête. Ceux-ci combattront contre l'Agneau, mais l'Agneau les vaincra, parce qu'il est le Seigneur des seigneurs et le Roi des rois, et ceux qui sont avec lui sont les appelés, les élus et les fidèles ⁴. »

« Je vis alors le ciel ouvert, écrit ce bienheureux disciple, et il parut un cheval blanc ; Celui qui était dessus s'appelait le Fidèle et

¹ Psaume 109. — ² Daniel, 2. — ³ Id., 7. — ⁴ Luc, 1, 30.

¹ Éphés., 1, 20. — ² Coloss., 1, 12-19. — ³ Apocal., 1, 4-6. — ⁴ Ibid., 17, 12-14.

le Véritable, qui juge et qui combat justement. Ses yeux étaient comme une flamme de feu ; il avait plusieurs diadèmes sur la tête et un nom écrit que nul ne connaît que lui. Il était vêtu d'une robe teinte de sang, et il s'appelait le VERBE DE DIEU. Les armées qui sont dans le ciel le suivaient sur des chevaux blancs, vêtues d'un lin blanc et pur. Et il sort de sa bouche une épée à deux tranchants pour en frapper les nations, car il les gouvernera avec un sceptre de fer, et c'est lui qui foule la cuve du vin de la fureur et de la colère de Dieu tout-puissant. Et il porte ce nom écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : LE ROI DES ROIS ET LE SEIGNEUR DES SEIGNEURS. Et je vis un ange debout dans le soleil, qui cria à haute voix, en disant à tous les oiseaux qui volaient par le milieu de l'air : Venez et assemblez-vous au grand souper de Dieu, pour manger la chair des rois, la chair des officiers de guerre, la chair des forts, la chair des chevaux et des cavaliers, la chair de tous les hommes libres et esclaves, petits et grands. Et je vis la bête, et les rois de la terre, et leurs armées assemblées pour faire la guerre à Celui qui était sur le cheval et à son armée ; mais la bête fut prise, et avec elle le faux prophète qui avait fait en sa présence les prodiges par lesquels il avait séduit ceux qui avaient le caractère de la bête et qui avaient adoré son image, et les deux furent jetés vifs dans l'étang brûlant de feu et de soufre. Les autres furent tués par l'épée qui sortait de la bouche de Celui qui était monté sur le cheval, et tous les oiseaux se rassasièrent de leurs chairs ¹. »

Nous avons vu, avec Bossuet, comment ce passage s'applique à la destruction de Rome païenne.

Enfin « le septième ange sonna de la trompette, et le ciel retentit de grandes voix qui disaient : Le royaume de ce monde est devenu le royaume de Notre-Seigneur et de son Christ, et il régnera aux siècles des siècles ². »

ART. III. — PARMI LES HOMMES IL N'Y A PAS DE PUISSANCE OU DROIT DE COMMANDER, SI CE N'EST DE DIEU ET PAR SON VERBE.

Cela suit d'abord de ce qui précède ; car,

¹ Apoc., 19. ² — *Ibid.*, 11, 15.

si Dieu seul est proprement souverain et s'il a donné à son Fils toute la puissance au ciel et sur la terre, nul homme n'a par lui-même le droit de commander à personne ; ce droit ne peut lui venir que de Dieu et par son Verbe.

Ensuite l'Écriture sainte proclame expressément l'une et l'autre vérité.

Quant à la première, saint Paul dit aux Romains : *Que toute personne soit soumise aux puissances qui sont au-dessus d'elle ; car il n'y a point de puissance si ce n'est de Dieu, et toutes les puissances qui existent, c'est Dieu qui les a ordonnées* ¹.

Non-seulement la puissance suprême est de Dieu, mais encore la puissance subalterne. Jésus-Christ dit à Pilate : *Vous n'auriez aucune puissance contre moi s'il ne vous en avait été donné d'en haut* ². En effet, remarque saint Augustin, *Dieu avait donné à Pilate une puissance telle qu'elle était en même temps sous la puissance de César* ³.

Il en est de même de la puissance du père sur les enfants, du maître sur les serviteurs ; aussi est-il dit : *Serviteurs, obéissez à vos maîtres selon la chair comme à Jésus-Christ* ⁴. Et encore : *Soyez soumis pour Dieu à toute créature : au roi, comme à celui qui est au-dessus, et aux gouverneurs, comme étant envoyés de lui pour la répression des malfaiteurs et la louange de ceux qui font bien ; car telle est la volonté de Dieu* ⁵.

Quant à la deuxième vérité, savoir, que Dieu communique sa puissance par son Verbe, la sainte Écriture n'est pas moins formelle. « A moi est le conseil et la constance, dit l'éternelle Sagesse ; c'est à moi l'intelligence, c'est à moi la force. C'est par moi que les rois règnent et que les consuls décernent la justice. C'est par moi que règnent les princes, les puissants et tous les juges de la terre ⁶. »

Ce Verbe fait chair a dit à ses apôtres : *Toute la puissance au ciel et sur la terre m'a été donnée* ⁷ ; et si, pendant sa vie mortelle, il a bien voulu payer à César le didrachme pour lui et pour Pierre, il a eu soin de faire remarquer qu'ils n'y étaient pas tenus ⁸.

¹ Rom., 13. — ² Jean, 19. — ³ *Tract. in Joann.*, 116. — ⁴ Éphés., 6. — ⁵ 1 Pierre, 2, 13. — ⁶ Prov., 8, 14-16, selon l'hébreu. — ⁷ Matth., 23. — ⁸ Matth., 17.

Aussi les premiers chrétiens dataient souvent les actes des martyrs en cette manière : « Ces choses ont eu lieu sous les consuls ou empereurs N. N., comme disent les Romains ; mais, pour nous, sous le règne, sous l'empire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soient l'honneur et la gloire aux siècles des siècles. Amen. » C'est ainsi que se terminent, entre autres, les actes de saint Pionus et de ses compagnons, qui souffrirent l'an de Jésus-Christ 280. L'empereur Justinien a placé à la tête du code des lois romaines ces paroles : *In nomine Domini nostri Jesu Christi*, AU NOM DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST.

On lit au commencement des capitulaires de Charlemagne :

« Notre-Seigneur Jésus-Christ régnant à jamais, moi, Charles, par la grâce et la miséricorde de Dieu roi et chef du royaume des Francs, dévot défenseur et humble coadjuteur de la sainte Église de Dieu, à tous les ordres de la piété ecclésiastique et à toutes les dignités de la puissance séculière le salut de la perpétuelle paix et béatitude au Christ, Seigneur Dieu éternel ¹. »

Les successeurs de Charlemagne commencent souvent leurs ordonnances par ces paroles : AU NOM DE NOTRE SEIGNEUR, DIEU ET SAUVEUR, JÉSUS-CHRIST ².

Dans les actes des particuliers, pendant le moyen âge, on trouve fréquemment, avec l'année du règne des princes, cette formule des premiers chrétiens : *Regnante Jesu Christo*, JÉSUS-CHRIST RÉGNANT. Souvent, à la mort d'un roi, on lit : *Fait dans l'année que mourut le roi N., sous le règne de Jésus-Christ, et tandis que nous attendions de lui un nouveau roi* ³.

Suivant le protestant Blondel nos ancêtres apposaient cette sorte de formule à leurs actes pour nous rappeler sans cesse que tout ce qui nous regarde est administré sous la royauté du Christ, dépend de lui, doit être rapporté à lui ; que les rois eux-mêmes, maîtres des affaires sous lui, sont, avec les peuples, ses heureux serviteurs, qu'avec

leurs sujets ils se reconnaissent les sujets de ce Roi souverain ¹.

Ce dogme de la royauté temporelle du Christ était empreint, jusqu'à ces derniers temps, sur les monnaies publiques ; on lisait sur les pièces d'or : *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*, AU CHRIST EST LA VICTOIRE, AU CHRIST LA ROYAUTE, AU CHRIST L'EMPIRE.

ART. IV. — LA PUISSANCE EST DE DIEU, MAIS NON PAS TOUJOURS L'HOMME QUI L'EXERCE NI L'USAGE QU'IL EN FAIT.

« Ils ont régné par eux-mêmes, dit le Seigneur, mais non pas par moi ; ils se sont faits princes, mais je ne les ai point reconnus. » Autrement, selon l'hébreu : « Ils ont établi des rois, mais non par moi ; ils ont fait des princes, mais je ne les ai point connus ². »

Sur ces paroles de saint Paul : *Que toute personne soit soumise aux puissances qui sont au-dessus d'elle*, saint Chrysostome s'exprime ainsi : « La première raison de cette ordonnance, raison conforme aux principes de la foi, c'est que c'est l'ordre de Dieu ; car il n'est point de puissance si ce n'est de Dieu. — Que dites-vous ? Tout prince est-il ordonné de Dieu ? — Je ne dis pas cela, répondit-il. Je ne parle pas maintenant de chaque prince, mais de la chose même ; car, qu'il y ait des gouvernements, que les uns commandent et que les autres obéissent, afin que le monde n'aille pas au hasard, les peuples se laissant pousser çà et là comme les vagues de la mer, je dis que c'est là l'œuvre de la divine sagesse. Il ne dit donc pas : Il n'y a de prince si ce n'est de Dieu ; mais il parle de la chose même en disant : *Il n'est point de puissance si ce n'est de Dieu*. De même, quand le sage dit : *C'est Dieu qui unit la femme à l'homme* ³, il parle de cette sorte parce que c'est Dieu qui a institué l'union conjugale et non point parce qu'il unit quiconque prend une femme ; car nous en voyons beaucoup qui s'unissent mal, et non point suivant la loi du mariage, ce que nous devons bien nous garder d'imputer à Dieu. Mais ce que le Christ lui-même a dit : *Celui qui a fait l'homme dès le commen-*

¹ Baluze, *Capitul. reg. Franc.*, t. 1, col. 209. — ² Id., *ibid.*, col. 549, 573, etc. — ³ Id., *ibid.*, t. 2, col. 1535 et 1536.

¹ Blondel, *de Formula, Regnante Christo*, p. 371. — ² Osée, c. 8. — ³ Prov., 19, 14, suivant les Septante.

cement les fit l'un mâle, l'autre femelle ; c'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à sa femme ; voilà ce qu'expliquait le sage.

« Attendu que l'égalité d'honneur produit souvent la guerre, Dieu a fait en grand nombre les supériorités et les subordinations, comme celles entre l'homme et la femme, entre le fils et le père, entre le vieillard et le jeune homme, entre l'esclave et l'homme libre, entre le magistrat et son subordonné, entre le maître et le disciple ¹. »

D'ailleurs cette vérité est de sens commun ; toujours on a distingué la légitimité de l'usurpation, l'usage légitime de la force de son abus. Or, si tout homme qui, par la permission divine, obtient le pouvoir de la force, recevait en même temps de Dieu la puissance ou le droit de commander tout ce qu'il lui plairait ; en un mot, si tout souverain était de Dieu, ainsi que l'usage qu'il fait de son pouvoir, il n'y aurait plus ni usurpation ni abus possible : tout serait légitime ; il n'y aurait plus d'autre droit que la force, et il serait vrai de dire, non-seulement selon la fable, mais encore selon l'Évangile, que la raison du plus fort est toujours la meilleure, ou plutôt la seule bonne.

Le souverain peut être de Dieu en deux manières : *immédiatement*, comme David, qui fut nommément désigné de Dieu et appelé au trône par l'organe du prophète Samuel ; *médiatement*, lorsqu'un homme parvient à la souveraineté par une voie reconnue généralement pour légitime et approuvée de Dieu.

La souveraineté de ces rois, du moins celle des seconds, n'est pas tellement de Dieu qu'elle ne soit aussi du consentement des peuples. Bossuet reconnaît cette proposition comme une chose incontestable ². Fénelon dit encore plus expressément : « La (puissance) temporelle vient de la communauté des hommes qu'on nomme nation ; la spirituelle vient de Dieu par la mission de son Fils et de ses apôtres ³. »

Ce n'est pas que la nation soit la source de

la souveraineté ; elle n'est qu'un canal. La puissance temporelle viendrait ainsi de Dieu habituellement par le peuple, tandis que la puissance spirituelle vient de Dieu directement par Jésus-Christ et les apôtres.

La souveraineté peut être considérée sous deux points de vue : *en soi* et dans son *sujet*, ou l'homme qui en est revêtu. *En soi* elle est immédiatement de Dieu et indépendamment des hommes ; c'est-à-dire, Dieu ayant créé les hommes pour vivre ensemble, il est absolument nécessaire qu'il y ait une subordination parmi eux. Il n'est pas en leur pouvoir de changer cette nécessité. Mais la souveraineté, nécessaire en soi, n'est pas nécessairement dans un ou dans plusieurs, élective ou héréditaire, dans tel homme, dans telle famille ou dans telle autre. Voilà ce qui dépend plus ou moins de la nation.

Au reste, ce que dit Platon de la loi, on peut le dire du souverain. Suivant cet ancien sage, ainsi que nous l'avons vu, les hommes ne font pas proprement de lois ; elles sont le produit du temps et des circonstances, ou plutôt de Dieu, gouvernant les choses humaines par les circonstances et le temps. De même jamais nation ne fait proprement de souverains ; ceux-ci sont l'ouvrage de la fortune, du temps, des circonstances, ou plutôt de Dieu gouvernant les empires par les circonstances, le temps et ce qu'on appelle la fortune. En pareil cas les peuples ne sont, à vrai dire, que des circonstances plus ou moins décisives.

ART. V. — ET LA SOUVERAINETÉ, ET LE SOUVERAIN, ET L'USAGE QU'IL FAIT DE SA PUISSANCE, ET LES HOMMES SUR LESQUELS IL L'EXERCE, SONT ÉGALEMENT SUBORDONNÉS A LA LOI DE DIEU.

« Écoutez donc, ô rois, et comprenez ! s'écrie le sage ; instruisez-vous, vous qui jugez la terre ! Prêtez l'oreille, vous qui contenez les peuples et qui vous complaisez dans la multitude de vos sujets ! La puissance vous est donnée par le Seigneur, et la force par le Très-Haut, qui interrogera vos ⁴œuvres et scrutera vos pensées ; car, étant les ministres de son royaume, vous n'avez pas jugé équitablement ; vous n'avez pas gardé la loi de justice et vous n'avez pas marché selon la

¹ Chrysost., in *Epist. ad Rom.*, homil. 23, t. 10, p. 686, édit. Bénédict. — ² *Defensio Cleri Gall.*, l. 4, c. 21. — ³ *Œuvres de Fénelon*, t. 22, p. 583, édit. de Versailles.

volonté de Dieu. Il vous apparaîtra formidable et soudain, car un jugement très-rigoureux est réservé à ceux qui règnent. La miséricorde est accordée aux petits, mais les puissants seront puissamment tourmentés. Dieu n'épargnera personne ni ne respectera aucune grandeur, parce qu'il a fait les grands et les petits et qu'il a également soin de tous. Mais aux plus grands est destiné un plus grand supplice¹. »

Ainsi, bien loin d'être dispensés de suivre la loi de Dieu dans leur gouvernement, les rois y sont obligés plus sévèrement que les autres.

Quant aux sujets, voici d'où saint Paul déduit leurs obligations. « Que toute personne, écrit-il aux fidèles de Rome, soit subordonnée aux puissances qui sont au-dessus ; car il n'y a point de puissance si ce n'est de Dieu² ; et les puissances qui sont ordonnées de Dieu³, en sorte que celui qui se contre-ordonne à la puissance résiste à l'ordre même de Dieu. Or ceux qui résistent s'attireront à eux-mêmes le jugement ; car ceux qui commandent ne sont point l'effroi des bonnes œuvres, mais des mauvaises. Voulez-vous donc ne pas craindre la puissance : faites le bien, et vous aurez des louanges à cause d'elle ; car elle vous est le ministre de Dieu pour le bien. Mais, si vous faites le mal, craignez ; car elle ne porte pas en vain le glaive ; elle est en effet le ministre de Dieu, le vengeur pour punir qui fait mal. C'est donc une nécessité d'être subordonné, non-seulement à cause de la punition, mais encore à cause de la conscience. C'est pourquoi vous payez les tributs, car ils sont les ministres de Dieu, s'appliquant avec force à ce ministère. Rendez donc à chacun ce qui lui est dû : le tribut à qui est dû le tribut, l'impôt à qui est dû l'impôt, la crainte à qui est due la crainte, l'honneur à qui est dû l'honneur. Ne devez rien à personne, si ce n'est de vous aimer les uns les autres ; car qui aime le prochain a rempli la loi⁴. »

D'après l'Apôtre des nations l'on doit obéir

à la souveraineté ou au souverain légitime, parce qu'il est le ministre de Dieu. Mais tout ministre est lui-même subordonné à son maître ; nul ne lui doit d'obéissance qu'autant que le maître le commande. La volonté du maître commun, Dieu, voilà donc la commune loi du ministre et du sujet, du roi et du peuple.

Lorsque, au lieu d'encourager le bien et de punir le mal, l'homme abuse de la force pour encourager le mal et punir le bien, les apôtres ne voient plus en lui le ministre de Dieu, mais l'homme seul, et ils répondent à toutes ses injonctions : *Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes.*

Les saints martyrs ont fait comme les apôtres. Il leur était ordonné par les lois de l'empire romain, et cela sous peine de mort, d'adorer les empereurs et leurs divinités ; mais, en rendant à César ce qui était à César, en payant fidèlement les impôts, les Chrétiens rendaient surtout à Dieu ce qui est à Dieu, le proclamant le souverain Monarque, et sa loi la règle souveraine.

« Connaissez-vous l'ordonnance du prince qui vous commande de sacrifier ? demande le magistrat Polémon à Pionius, prêtre de Smyrne. — A la vérité, répond le martyr, nous connaissons des ordonnances, mais celles-là seulement qui nous commandent d'adorer Dieu. — Quel Dieu adorez-vous ? — Le Dieu tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'elle renferme, ainsi que nous tous ; qui nous envoie tout par sa providence, et que nous avons connu par son Verbe, Jésus-Christ. — Sacrifie du moins à l'empereur. — Non, jamais je ne sacrifierai à un homme¹. »

« Il n'est de Roi que celui que j'ai vu, dit le martyr Genest à Dioclétien ; c'est lui que j'adore. Dussé-je mourir mille fois pour sa religion, je serai tel que j'ai commencé d'être. Jamais tourments ne pourront m'arracher Jésus-Christ ni de la bouche ni du cœur. Mon grand regret, c'est d'avoir commencé si tard à adorer le Dieu véritable². »

« Que cherchez-vous, encore tyran ? disait le martyr Romain ; déjà je vous ai con-

¹ Sap. 6. — ² Ou « sous Dieu », ὑπὸ Θεοῦ. — ³ Autrement : « Les vraies puissances sont subordonnées à Dieu. » Cornelius a Lapide remarque que le texte grec peut avoir ce sens. — ⁴ Rom., 13.

¹ Ruinart, *Acta prim. Martyr.*, edit. 2, Amstelod., p. 140 et 144. — ² Id., *ibid.*, p. 270.

fessé de bouche que le Christ est le vrai roi ¹. »

« Il fallait, dit le pronconsul de Carthage au martyr Théllica, il fallait observer l'ordre des empereurs et des césars. — Je ne me mets en peine que de la loi de Dieu, répond le saint; c'est celle que je garde, c'est pour elle que je meurs; hors elle il n'y en a point d'autre. »

« Pourquoi, dit le même proconsul au prêtre Saturnin, avez-vous tenu des assemblées contre la défense des empereurs? — Ces assemblées, répond le martyr, ne peuvent s'interrompre; ainsi l'ordonne la loi, ainsi l'enseigne la loi. »

« Pourquoi, contre la défense des empereurs, dit le même au martyr Émérit, avez-vous laissé tenir ces assemblées dans votre maison? — Je ne pouvais m'empêcher de recevoir mes frères. — Mais l'édit des empereurs et des césars devait l'emporter. — Le plus grand, c'est Dieu, non les empereurs. — Nous sommes Chrétiens! s'écrient tous les martyrs ensemble; il nous est impossible de ne pas garder la sainte loi de Dieu jusqu'à l'effusion de notre sang ². »

Ce que les martyrs proclamaient au milieu des supplices, la souveraineté de Dieu et de son Christ, plus tard, ainsi que nous l'avons vu, les empereurs et les peuples chrétiens le proclamèrent en tête de leurs lois, comme la loi première et dernière. D'après cela voici comment les docteurs de l'Église développent l'ensemble de la législation chrétienne. « La loi éternelle, source de toutes les autres, est la raison de Dieu en tant qu'elle règle l'univers. La loi naturelle est une participation faite aux hommes de cette raison, de cette loi souveraine. La loi écrite a été donnée à Moïse pour conserver parmi les Juifs une connaissance exacte de la loi primitive et les disposer à son entier développement. L'Évangile est venu compléter tout cet ensemble et l'élever à une plus haute perfection. Les lois humaines, ecclésiastiques ou civiles, sont des applications de la loi divine, soit naturelle, soit écrite, à des cas particuliers. Ces applications ne sont lois qu'au-

tant qu'elles sont justes, c'est-à-dire conformes à la raison et loi souveraine ¹. »

La raison de Dieu, le Verbe de Dieu, voilà donc suréminemment la loi, la règle, la voie, la vérité et la vie, et, par là même, le roi, le souverain.

C'est en lui que l'univers a été créé et qu'il subsiste ².

C'est lui cette sagesse qui, bien qu'unique, peut tout; bien qu'immuable en soi, renouvelle toutes choses; qui se répand parmi les nations dans les âmes saintes et y établit des amis de Dieu et des prophètes; qui atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec douceur ³.

C'est lui cette lumière qui luit dans le monde et qui éclaire tout homme venant en ce monde. La lumière de l'homme, la raison de l'homme, n'est qu'une perpétuelle irradiation de la lumière, de la raison divine.

C'est lui ce Verbe qui s'est fait chair et a demeuré parmi nous plein de grâce et de vérité, unissant et subordonnant en sa personne la terre au ciel, l'humanité à la Divinité.

Ce qui s'est accompli dans l'Homme-Dieu s'accomplira proportionnellement dans toutes les créatures; tout doit être assujéti au Christ, et, par le Christ, à Dieu son Père. Cette grande subordination sera consommée lorsque, après avoir détruit toute principauté, toute puissance, toute force, le Christ se soumettra lui-même, avec son royaume, à Celui qui lui aura soumis toutes choses afin que Dieu soit tout en tous ⁴.

Finalement l'univers entier est une vaste théocratie qui se forme dans le temps pour s'accomplir dans l'éternité.

ART. VI. — L'INTERPRÈTE INFALLIBLE DE LA LOI DIVINE EST L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Cette Église est en général la société de Dieu avec les intelligences fidèles, c'est-à-dire avec les intelligences qui croient et professent les vérités que Dieu a révélées et qu'il leur communique par voie de tradition.

De toute éternité elle subsistait en Dieu, ou plutôt était Dieu lui-même; société ineffable de trois personnes dans une même essence,

¹ Ruinart, *Acta prim. Martyr.*, edit. 2, Amstelod., p. 358. — ² Id., *ibid.*, p. 384, 386, 387.

¹ *Summa sancti Thomæ*, 1, 2, q. 96, art. 4. — ² Coloss., 1, 17. — ³ Sap., 6 et 7. — ⁴ 1 Cor., 15.

et où l'être même se communique par une incompréhensible tradition.

Depuis qu'a commencé le temps elle traverse les siècles, passe sur la terre pour associer à cette unité sainte, universelle et perpétuelle, toutes les créatures intelligentes, et retourner avec elles à l'éternité d'où elle est sortie.

Dans son premier état sur la terre, sous les patriarches, elle n'avait d'autre constitution extérieure que celle de la famille. Adam, Noé étaient les chefs ou papes naturels de l'Église pendant cette période. Ses docteurs étaient *ces âmes saintes, ces amis de Dieu et ces prophètes que la Sagesse éternelle suscitait parmi les nations*¹. C'est là cette Église des premiers-nés, avec lesquels l'Apôtre nous apprend que nous ne faisons qu'un en Jésus-Christ².

Chez les Hébreux Dieu lui donna une constitution nationale, figurative d'une autre plus complète, qui devait ramener l'unité et l'universalité primitives. Aaron et ses successeurs étaient les chefs divinement institués de cette Église typique. Plus tard le Sauveur du monde établit dans la société des fidèles une hiérarchie qui embrasse, non plus une famille isolée ni un peuple, mais tout le genre humain. Il lui donne Pierre pour chef à sa place. Pierre ou son successeur est, par l'ordre du Christ, ce qu'Adam et Noé étaient par l'ordre de la nature : le père commun de l'humanité entière.

C'est à l'Église ainsi constituée que la Vérité même a dit : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre; allez donc, enseignez toutes les nations... leur apprenant à observer tout ce que je vous ai commandé. Et voici, je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles³. »

Par ces paroles Jésus-Christ confère à son Église le pouvoir et le devoir d'enseigner, non-seulement les individus, mais les nations entières, non pas telle ou telle nation en particulier, mais toutes les nations de l'univers. Il lui confère le pouvoir et le devoir de leur apprendre non-seulement à croire les dogmes, mais encore à observer les préceptes

suivant les temps et les circonstances; non pas seulement tels ou tels préceptes qui regardent plus directement le culte divin, mais tout ce qu'il a commandé, tout ce qui intéresse la conscience, tout ce qui importe au salut éternel; et, afin que les plus scrupuleux fussent pleinement rassurés, tant sur la manière dont l'Église enseignerait en général les commandements de Dieu que sur la manière dont elle en ferait chaque jour l'application pratique, Jésus-Christ a promis d'être avec elle non-seulement pendant les premiers siècles ou à certaines époques, mais tous les jours, jusqu'à la consommation du monde.

Ainsi l'application que l'Église fait de la loi divine aux temps et aux lieux, voilà, d'après la parole même de l'éternelle Vérité, la règle infaillible de conscience, et pour les individus, et pour les nations entières.

Pour plus d'assurance encore, et afin que le chrétien fidèle ne fût tourmenté d'aucun doute entre d'anciens et de nouveaux liens, le Fils de Dieu a dit expressément à son Église, en la personne de son chef : « Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux¹. » Or qui dit tout n'excepte rien, ni pour les personnes, ni pour les choses. « Tout est soumis à ces clefs, s'écrit Bossuet; tout, mes frères, rois et peuples, pasteurs et troupeaux; nous le publions avec joie; car nous aimons l'unité et nous tenons à gloire notre obéissance². »

Donc, pour tout ce qui regarde la loi de Dieu, la conscience, le salut éternel, tout le monde, nations et individus, souverains et sujets, est subordonné au pouvoir de l'Église et de son chef.

Donc encore, dans tout ce qui intéresse la conscience, la législation civile est subordonnée à la législation de l'Église catholique. Aussi le premier axiome que pose M. de Marca, dans son livre *de la Concorde du sacerdoce et de l'empire*, c'est que les constitutions des princes et les lois temporelles contrai-

¹ Sap., 6 et 7. — ² Hébr., 12. — ³ Matth., 28.

¹ Matth., 16. — ² Sermon sur l'Unité de l'Église.

res aux canons sont nulles de plein droit ¹.

Pour échapper à cette conséquence il faut de deux choses l'une : ou refuser à l'Église catholique le droit de décider en dernier ressort les doutes concernant la loi divine, la conscience, le salut; ou bien dire que la soumission à la puissance et à la loi temporelles n'est pas une chose qui concerne la loi de Dieu, le salut, la conscience. Des deux côtés on arrive à l'anarchie, à un état où il n'y a plus ni droit ni devoir connus. Car, si ce n'est pas à l'Église catholique, autorité incontestablement la plus haute qui soit sur la terre, à interpréter définitivement la loi divine, ce droit n'appartient à personne. En effet, qui le refuse à l'autorité la plus grande, ne peut l'accorder à aucune, pas plus au prince ou à la nation qu'au dernier des individus. S'il est permis, dans ces cas, au prince ou à la nation de se moquer de l'Église et de son chef, il est permis au dernier des individus de se moquer de la nation et du prince. Cette divine loi, unique source du devoir, sera pour l'homme comme si elle n'était pas. Que si la soumission à la puissance et à la loi temporelles n'est pas une chose qui intéresse la conscience, le salut, il n'y a plus de devoir de s'y soumettre, il n'y a plus de droit, il n'y a plus de société.

Finalement, point de milieu : ou bien la société temporelle est nulle de plein droit, ou bien elle est subordonnée à l'Église catholique, apostolique et romaine.

Mais c'est là une vérité bien dure. Quel roi pourra l'entendre? Elle révolta les empereurs idolâtres de Rome païenne, eux qui se prétendaient non-seulement empereurs, mais encore souverains pontifes et dieux. Trois siècles durant ils firent la guerre à l'Éternel et à son Christ pour repousser le joug du Christ et de son Église; mais l'Éternel s'est ri d'eux; mais son Christ les a brisés, eux et leur empire, comme un vase d'argile, sous les pieds des Barbares.

Cette subordination au royaume de Dieu

sur la terre déplut généralement aux empereurs grecs de Constantinople; peu s'y soumièrent avec sincérité; la plupart ne le firent que d'une manière astucieuse, ou s'y refusèrent ouvertement, se prétendant eux-mêmes, sinon dieux, au moins souverains pontifes. Nous avons vu l'empereur Nicéphore, pour justifier son mariage adultère, faire déclarer par un conciliabule de prélats courtisans que l'empereur était au-dessus des lois divines. Les Grecs de Constantinople seront et de nom et de fait le bas-empire, jusqu'à ce qu'ils disparaissent sous le cimetière des mahométans.

En Allemagne Frédéric Barberousse et les empereurs de sa race et de son caractère se prétendaient la loi vivante et souveraine, de qui émanent tous les droits particuliers des peuples et des rois. En conséquence ils ne voulaient point de la loi divine interprétée par l'Église de Dieu. Par leur force, leur adresse et leur activité, ils comptaient prévaloir contre cette Église et contre la pierre sur qui elle est bâtie; ils ont fini par se briser contre elle, eux et toute leur race.

En France nous allons voir un petit-fils de saint Louis, oubliant les leçons et les exemples de son aïeul, oubliant surtout les leçons et les exemples de Charlemagne, qui se disait et se montrait le dévot défenseur de la sainte Église et l'auxiliaire du Siège apostolique en toutes choses, nous verrons Philippe le Bel, marchant sur les traces des Allemands et des Grecs du bas-empire, insulter l'Église dans son chef, et nous verrons en peu d'années Philippe le Bel disparaître avec toute sa postérité. Et la France qui, au lieu d'expier l'iniquité de son roi, en augmentera les suites funestes, nous la verrons livrée aux Anglais et sur le point de devenir province anglaise, lorsque Dieu, dans sa miséricorde, enverra une vierge de Lorraine qui rendra la France aux Français.

Ce qui principalement égara et perdit Frédéric Barberousse et Philippe le Bel, ce fut ce qu'on appelle les légistes, ces hommes qui étudient les lois, mais les lois purement humaines, surtout les lois de Rome païenne, où les césars étaient à la fois empereurs, souverains pontifes et dieux, et par

¹ « Primum est (axioma) constitutiones principum canonibus et decretis receptis contrarias nullas esse jure ipso.

« Certa est regula non subsistere leges canonibus contrarias. » *Prolegom.*, p. 10, col. 2, edit. Baluzii.

suite la loi unique et suprême. Plus ou moins imbus de cette idolâtrie politique, les légistes faisaient entendre à chaque prince qu'au lieu d'être soumis à la loi de Dieu interprétée par l'Église il était lui-même la loi vivante et souveraine des autres ; regardant ainsi comme non avenues et l'autorité de l'Église catholique et la souveraineté du Christ sur la terre ; ramenant ainsi et justifiant en principe, tout à la fois, et la plus effroyable tyrannie et la plus effroyable anarchie. Car, si la loi de Dieu, si l'Église du Christ qui l'interprète, n'est de rien pour les rois, elle ne sera de rien pour les peuples, elle ne sera de rien pour personne ; chacun n'aura d'autre loi que soi-même.

Aussi peut-on remarquer dès lors, parmi les légistes et leurs semblables, un certain bas-empire des intelligences ; bas pour les idées et les sentiments ; ne voyant que la matière, que l'individu, que le roi, tout au plus un peuple particulier, mais point l'humanité entière, l'humanité régénérée en Dieu par le Christianisme et s'avancant dans l'Église catholique vers l'humanité parfaite et triomphante au ciel. On ne voit rien, on ne veut rien voir de tout cela ; on ne veut pas même le laisser voir aux autres. Pour cela on altère, on déguise les faits, on les fausse par des interprétations malignes. On dissimule le bien, on relève et on exagère le mal. On dirait que le bas-empire des Grecs, avec sa bassesse d'idées et de sentiments, avec son esprit de chicane, de duplicité, mais surtout d'antipathie contre l'Église romaine, a passé de Constantinople en Occident et s'y est comme naturalisé parmi les écrivains des trois derniers siècles. C'est comme une invasion de barbarie savante, qui ne laisse apparaître dans l'histoire que des querelles, des guerres, des ruines, sans rien qui console ou édifie l'âme du lecteur chrétien.

Ainsi, quand nous arrivâmes à l'époque de Boniface VIII, nous pensions, d'après l'idée que généralement on s'en forme, y rencontrer excessivement peu de saints. Or, en y regardant de près, nous y en avons trouvé plus de quarante que l'Église honore ou permet d'honorer d'un culte public. Nous en verrons l'histoire dans le livre suivant. Ce

qui prouve une fois de plus, et ce qu'on oublie trop souvent, que l'Église de Dieu, dans la guerre comme dans la paix, au milieu des troubles et des révolutions politiques ou autres, arrive toujours à son but, la sanctification des âmes.

En Allemagne, après la mort du roi des Romains ou empereur élu, Rodolphe de Habsbourg, arrivée au mois de septembre 1291, son fils Albert, duc d'Autriche, comptait être élu à sa place et dans cette confiance s'était emparé des ornements royaux ; mais, comme il s'était montré assez dur envers ses sujets d'Autriche et de Styrie, et qu'il paraissait disposé à se montrer de même sur le trône impérial, les électeurs donnèrent la préférence au comte Adolphe de Nassau. Il fut élu le 1^{er} mai 1292 et couronné à Aix-la-Chapelle le jour de la Saint Jean-Baptiste, 24 juin. Adolphe était brave de sa personne ; mais il n'était ni riche ni soutenu par sa parenté, quoique d'une ancienne famille. Albert, embarrassé d'une première insurrection en Suisse, reconnut Adolphe, lui envoya les ornements impériaux et consentit à lui faire hommage de ses fiefs. Le nouveau roi des Romains, cherchant partout des ressources à son peu de richesses, se mit d'abord à la solde de l'Angleterre contre Philippe le Bel, et se fit payer par Édouard 1^{er} cent mille livres sterling de subside. L'Allemagne vit de mauvais œil que son chef se mit au rang des mercenaires. Adolphe fit un autre marché ; il acheta la Thuringe du landgrave Albert le Dénaturé, qui avait pris en aversion ses fils légitimes. Cette transaction révolta contre Adolphe une partie de l'Allemagne, entre autres l'archevêque Gérard de Mayence, son parent, qui avait principalement contribué à l'élever sur le trône. La Thuringe se déclara pour les jeunes princes dépouillés. Adolphe se vit engagé dans une guerre qui dura cinq ans ; il ne parvint jamais à soumettre les peuples qu'il prétendait avoir achetés, et, contraint de tolérer les excès de ses troupes qui ne le servaient qu'à regret et dont il fallait vaincre la répugnance par le pillage, il acheva de s'aliéner tous ses partisans.

L'an 1298 trois des électeurs, savoir, l'ar-

chevêque de Mayence, le duc de Saxe et le margrave de Brandebourg, voyant que le roi Adolphe ne voulait pas suivre leurs conseils dans le gouvernement du royaume, résolurent de le déposer et d'appeler Albert, duc d'Autriche, qui, dans l'intervalle, s'était montré plus humain. Par leur conseil Albert envoya à Rome solliciter auprès du Pape la déposition d'Adolphe comme incapable de gouverner l'empire; mais Adolphe y envoya aussi de son côté, et le Pape Boniface VIII déclara à ses envoyés qu'il n'aurait point d'égard aux poursuites d'Albert ni des électeurs, et ajouta : « Dites hardiment au roi qu'il n'a qu'à venir, et je le sacrerai empereur. »

Cependant, la veille de Saint-Jean, 23 juin 1298, les trois électeurs, étant à Mayence, rassemblèrent le peuple au son des cloches et vinrent à l'église, où, se tournant vers l'autel, ils dirent avec serment : « L'empire étant vacant il y a six ans, nous élûmes canoniquement pour roi des Romains Adolphe de Nassau, n'en connaissant point alors de plus digne. D'abord il s'est gouverné sagement; mais peu de temps après il a suivi de mauvais conseils et se trouve destitué de richesses et d'amis, outre plusieurs autres défauts. Nous l'avons fait savoir au Pape, lui demandant le pouvoir de le déposer et d'en élire un autre. On nous a dit que nos envoyés l'ont obtenu, quoique les envoyés d'Adolphe disent qu'il l'a refusé. Donc, par l'autorité qui nous a été donnée, nous déposons Adolphe comme incapable, et nous élisons pour roi des Romains le seigneur Albert, duc d'Autriche. » Ensuite on chanta le *Te Deum* ¹.

Albert cependant marchait avec une armée pour se faire reconnaître. Adolphe s'avancait, de son côté, avec de plus grandes forces. Ils se rencontrèrent près de Spire. Pour affaiblir son rival Albert feignit de se mettre en retraite; Adolphe le poursuivit avec peu de monde. Albert l'attaqua avec une troupe d'élite, à laquelle il ordonne de ne viser qu'au roi. Adolphe, ayant été blessé, fond néanmoins sur Albert; mais il est tué de sa main, suivant un bruit qui courut alors. Après cette victoire Albert se rendit à

Francfort, où il fut élu roi des Romains par tous les électeurs, la veille de Saint-Laurent, 9 août, et couronné à Aix-la-Chapelle le jour de la Saint-Barthélemy, 24 du même mois. Élu de cette manière roi d'Allemagne, dit un contemporain, Ptolomée de Lucques, Albert envoya une ambassade solennelle au Pape Boniface VIII, le priant de confirmer son élection; ce que le Pape refusa d'abord, alléguant beaucoup de raisons de droit et de fait et assurant que cette élection était nulle ¹. »

Boniface VIII écrivit en effet le 13 avril, l'an 1301, aux électeurs de l'empire, en particulier aux trois électeurs ecclésiastiques, une lettre où il relève d'abord l'attentat d'Albert contre son souverain et dit : « Albert, duc d'Autriche, après avoir fait hommage-lige à Adolphe, roi des Romains, du vivant de ce prince s'est révolté, s'est fait élire roi de fait, ne le pouvant de droit, a fait la guerre et livré bataille au roi, son seigneur, qui y a été tué. Après quoi, par un exemple bien pernicieux et pour le scandale d'un grand nombre, sans approbation ni nomination du Siège apostolique, il n'a pas craint de se faire élire de nouveau roi de fait des Romains et de commencer à en exercer les fonctions, surtout en Allemagne. Or c'est à nous qu'appartient le droit d'examiner la personne de celui qui est élu roi des Romains, de le sacrer et de le couronner, ou de le rejeter s'il est indigne. C'est pourquoi nous vous ordonnons de dénoncer, dans les lieux où vous le jugerez expédient, qu'Albert, qui se prétend roi des Romains, compare devant nous par ses envoyés, suffisamment autorisés et munis des pièces justificatives de ses droits, pour se purger, s'il le peut, du crime de lèse-majesté commis contre le roi Adolphe et de l'excommunication qu'il a encourue en persécutant le Saint-Siège et les autres Églises, et pour faire sur tous ces points ce que nous lui prescrivons. Autrement nous défendons étroitement aux électeurs et à tous les sujets de l'empire de le reconnaître pour roi des Romains, nous les déchargerons de leur serment de fidélité, et nous procéde-

¹ *Annal. Colmar.* Apud Raynald, ann. 1298, n. 12 et seqq.

¹ Raynald, ann. 1298, n. 14.

rons contre lui et ses fauteurs spirituellement et temporellement, comme nous jugerons à propos. »

En conséquence de cet ordre du Pape, les trois électeurs ecclésiastiques, vers la Saint-Michel, c'est-à-dire à la fin de septembre, cette année 1301, appelèrent Rodolphe, duc de Bavière et comte palatin, pour procéder contre Albert d'Autriche; car ils prétendaient que, selon la coutume, le comte palatin du Rhin était le juge des instances formées contre le roi des Romains, et, de fait, cela se trouve dans le code de l'ancien droit germanique. Ils accusèrent donc Albert d'avoir tué le roi Adolphe, son seigneur, et, par conséquent, d'être indigne de régner, et ils songeaient à le déposer. Albert, irrité de cette procédure, fit la guerre aux trois archevêques électeurs, qui enfin s'accommodèrent avec lui ¹.

En même temps il envoya des ambassadeurs à Rome, non pour implorer le jugement du Pape, mais sa miséricorde, offrant toutefois de donner des preuves de son innocence et se montrant prêt à faire tout ce qu'il plairait au Saint-Siège. Les ambassadeurs étaient chargés de lettres patentes qui portaient en substance ce qui suit : « Je reconnais que l'empire romain a été transféré par le Siège apostolique des Grecs aux Germains en la personne de Charlemagne; que le droit d'élire le roi des Romains destiné à être empereur a été accordé par le Siège apostolique à certains princes ecclésiastiques et séculiers; que les rois et les empereurs reçoivent du Siège apostolique la puissance du glaive matériel; que les rois des Romains qui doivent être promus empereurs sont agréés par le même Siège, principalement et spécialement pour être les avocats et les principaux défenseurs de la sainte Église romaine et de la foi catholique. » Viennent ensuite le serment de fidélité au Pape et la confirmation de toutes les promesses et donations faites par Rodolphe et les empereurs, ses prédécesseurs. Albert confirma aussi les concessions faites par l'empereur Louis le Débonnaire et le roi Otton. Il promit de défendre les droits du Saint-

Siège contre tous ses ennemis, quels qu'ils fussent, rois ou empereurs; de ne faire avec eux aucune alliance, de leur faire, au contraire, la guerre, si le Pape l'ordonnait ¹.

Boniface se laissa donc fléchir et fit expédier une bulle en date du 30 avril 1303. Après y avoir fait un grand éloge de Rodolphe de Habsbourg, exposé l'élection, les démarches et les promesses d'Albert, son fils, il conclut : « Pour la gloire de Dieu tout-puissant, Père, Fils et Saint-Esprit, de la bienheureuse Marie toujours vierge et des bienheureux apôtres Pierre et Paul; pour l'honneur et l'exaltation de la sainte Église romaine et de l'empire romain, et pour l'état prospère du monde; de l'avis de nos frères, en présence d'une grande multitude de prélats et d'autres officiers de la cour, de l'autorité apostolique et de la plénitude de la puissance apostolique, nous vous recevons pour notre fils spécial et celui de ladite Église, et vous prenons pour roi des Romains, devant être promu empereur par l'autorité de Dieu. Voulons et statuons que vous soyez tel désormais, que tel vous soyez reconnu par les autres, que tous les sujets du saint-empire romain vous obéissent, comme il est coutume d'obéir aux légitimes rois des Romains approuvés par le Saint-Siège, suppléant tout ce qui pourrait être defectueux dans votre élection, couronnement et administration ». »

Ces documents sont bien remarquables, mais ils ne contiennent rien de nouveau; car ce que l'empereur Albert I^{er} proclame dans le quatorzième siècle, l'empereur Louis II le proclamait dès le neuvième. L'empereur Basile de Constantinople lui ayant demandé par quel droit il portait le titre d'empereur des Romains, Louis lui répondit qu'il était reconnu empereur par les rois, ses oncles, non parce qu'il avait été élu par son père ou que cette dignité lui appartenait par droit de succession, mais parce qu'il avait été élevé à la dignité impériale par le Pontife romain; que ce titre n'était pas nouveau dans sa famille, mais que son bisaïeul Charlemagne l'avait déjà eu, non par usurpation, mais par l'au-

¹ Apud Raynald., ann. 1301, n. 1 et seqq.; ann. 1302, n. 18.

¹ Raynald., ann. 1303, n. 9. — ² Raynald., ann. 1303, n. 2.

torité du souverain Pontife et le jugement de l'Église, de laquelle sa famille avait reçu d'abord l'autorité de la royauté et ensuite celle de l'empire¹. Tel fut donc, pendant six siècles, le droit constant de l'Église romaine touchant l'empire d'Occident. C'est d'après ce droit, si l'on veut être juste, qu'il faut examiner et juger la conduite des Papes, des empereurs et des peuples.

Albert d'Autriche était un bon père et un bon époux, mais un maître dur. Il eut vingt et un enfants de sa femme Élisabeth de Carinthie. Ayant triomphé d'Adolphe de Nassau, il attaqua la Hollande, la Zélande et la Frise, les réclamant comme des fiefs de l'empire. Il se porta ensuite contre les Hongrois pour les forcer à recevoir un roi de sa maison et de la main du Pape. Il pénétra en Bohême pour y attaquer Wenceslas, qui était en même temps roi de Hongrie. Bientôt après ce fut la Bohême elle-même dont il voulut s'emparer. Il parvint à faire élire par les états du royaume son fils Rodolphe et à lui faire épouser la veuve de Wenceslas. Dans le même temps il renouvela contre la Thuringe les entreprises d'Adolphe; mais enfin sa puissance et celle de sa maison vinrent échouer contre un petit peuple de pâtres.

D'après une vieille tradition, il y eut autrefois dans un royaume de Scandinavie une grande famine. Pour ne pas périr tous, les habitants résolurent que chaque dixième homme, désigné par le sort, émigrerait avec sa femme, ses enfants et ses troupeaux. Six mille combattants partirent ainsi, on ne sait à quelle époque, pour aller se faire une patrie ailleurs. Ils s'arrêtèrent dans les vallées de l'antique Helvétie. Pasteurs de troupeaux au milieu des montagnes, longtemps ils n'eurent point de ville. Devenus chrétiens, ils eurent une église; une bourgade se forma autour; ils lui donnèrent leur propre nom de Schwitz ou Suisse, qui, avec le temps, et nous verrons pourquoi, est devenu le nom propre de l'Helvétie entière. Les Suisses donc, s'étant multipliés, multiplièrent leurs églises et leurs tribunaux. Chacune des vallées de Schwitz, d'Uri et d'Unter-

wald fut indépendante quant à ses propres affaires; mais vis-à-vis de l'étranger ces trois peuplades n'en faisaient qu'une. Telle est l'antique origine de la Confédération suisse.

Libres et indépendantes, ces peuplades choisirent spontanément, en 1240, la protection de l'empereur et de l'empire, ainsi que le témoigne Frédéric II dans un de ses diplômes. Comme l'empereur était souvent très-loin, elles avaient la coutume de confier, pour plus ou moins d'années, le protectorat spécial de leur pays au comte de Lenzbourg; c'était à cause des guerres privées, alors si fréquentes. Mais rien de considérable ne se faisait sans la commune ou corporation de tous les habitants, tant libres que censitaires. La commune élisait les magistrats civils; la justice criminelle se rendait au nom de l'empereur, mais publiquement et dans le pays. Ainsi, quoique libre et indépendant, ce peuple de pâtres était dans des relations très-diverses avec l'empereur, avec des seigneurs, des évêques, des abbayes, notamment celle d'Einsiedlen.

Au milieu du treizième siècle le comte Rodolphe de Habsbourg était le protecteur librement élu de ces Suisses primitifs. Devenu roi, il les remercia publiquement de leur loyal attachement, les assura qu'il maintiendrait toujours leurs droits et leurs libertés, et il tint parole; aussi lui furent-ils toujours dévoués. Il n'en fut pas de même de son fils Albert. Il avait de bonnes et grandes qualités, mais il aspirait au pouvoir absolu; il n'entendait pas que les libertés des cités et des provinces y missent des bornes; puissant et riche, il poursuivait ses ambitieux desseins avec une roideur implacable; tel il se montra dès le commencement en Autriche et ailleurs. Le sentiment général qu'il provoqua fut la crainte et la haine, quand, à la mort de son père, il prit l'administration de ses pays héréditaires en Helvétie. A ces nouvelles inquiétantes, les trois cantons de Schwitz, d'Uri et d'Unterwald renouvelèrent leur ancienne confédération, et résolurent entre autres de n'admettre dans leurs vallées aucun juge qui ne fût habitant du pays ou qui eût acheté sa charge. Le roi Adolphe confirma les libertés des Suisses, qui, en re-

¹ Baron, ann. 871, n. 58 et seqq.

tour, lui jurèrent fidélité. Ils furent effrayés quand ils apprirent sa mort funeste, l'approche du nouveau roi des Romains et les attaques de ses partisans contre leurs adversaires.

Occupé d'arrondir et d'agrandir ses possessions héréditaires en Helvétie et regardant les libertés des trois cantons comme un obstacle à son dessein, Albert leur envoya dire qu'il leur serait avantageux, à eux et à leurs descendants, de se soumettre à la protection perpétuelle de la maison royale. Toutes les villes et contrées voisines, les avoueries de presque tous les couvents qui avaient des biens et des gens parmi eux, et tout ce que Kibourg et Lenzbourg possédaient dans les trois cantons, étaient au roi; il leur était impossible de résister à sa majesté et à sa belliqueuse armée, mais le roi aimerait à les voir enfants chéris de sa maison; il était le petit-fils de leurs anciens avoyers de Lenzbourg, le fils du roi Rodolphe, un puissant seigneur, auquel il était également nécessaire et honorable d'obéir. S'il leur offrait la perpétuelle protection de sa glorieuse dynastie, ce n'est pas qu'il convoitât leurs troupeaux ou voulût aucun argent de leur pauvreté, mais parce qu'il avait appris de son père et des anciennes histoires quel vaillant peuple ils étaient. Le roi aimait beaucoup les braves; il serait bien aise de les mener à la victoire, de les enrichir par le butin et d'introduire parmi eux l'honneur de la chevalerie et des fiefs. Au message les nobles, les hommes libres et tout le peuple des trois vallées répondirent : « Nous savons bien et nous nous souviendrons toujours combien le feu roi a été pour nous un bon capitaine et avoyer, et nous en garderons à sa race un éternel souvenir; mais nous aimons l'état de nos ancêtres et voulons y persévérer; nous prions, en conséquence, le roi de vouloir bien le confirmer comme son père. »

Ils envoyèrent un baron du pays porter cette réponse, avec prière au roi de confirmer leurs libertés et de leur envoyer des gouverneurs. Albert envoya Gesler et Landenberg, avec quelques autres, plus faits pour exciter la haine que l'amour. Les moindres

délits furent punis avec une rigueur excessive, les péages augmentés, et souvent l'exportation fut défendue. Les Suisses en firent des plaintes au roi, mais sans succès. Ce qui les blessait encore davantage, c'était l'insultante hauteur des gouverneurs et de leurs gens. Les familles les plus anciennes et les plus honorables du pays étaient appelées noblesse de paysans. Un jour Gesler, passant à Stein dans le pays de Schwitz, devant la maison de Werner, homme riche et considéré, et la voyant élégamment bâtie, avec de nombreuses fenêtres, avec des noms et des devises peintes, dit en présence de Werner même : « Peut-on souffrir que des paysans soient bien logés ! » Au même pays de Schwitz le commandant d'une forteresse fit violence à la fille d'un villageois; il fut tué par les frères de la fille. Un autre, ayant voulu faire la même chose à une femme, fut tué par le mari.

Avant que Gesler pût tirer vengeance de ces faits, Werner de Stein, éveillé par sa femme sur les dangers qui le menaçaient, alla trouver à Uri son ami Walther. Il trouva chez lui un jeune homme, réfugié d'Unterwald; son nom était Arnold. Pour une petite chose qu'il avait faite le gouverneur Landenberg lui avait confisqué deux bœufs des plus beaux. Comme son vieux père déplorait cette perte, le valet du gouverneur dit que, si les paysans voulaient manger du pain, ils n'avaient qu'à tirer la charrue eux-mêmes. A ce mot, le sang monta à la tête d'Arnold; d'un coup de bâton il rompit un doigt au valet. Voilà pourquoi il était caché chez Walther. Pendant ce temps le gouverneur avait fait crever les yeux à son vieux père. Les trois hommes, après s'être consultés, tombèrent d'accord qu'il valait mieux mourir que de supporter un pareil joug. Ils résolurent de se trouver de nouveau ensemble, durant la nuit, dans une prairie sur le bord du lac de Lucerne, chacun avec dix hommes de confiance, pour délibérer sur l'affranchissement de leur pays.

C'était au mois de novembre 1307, dans la nuit du mercredi avant la Saint-Martin. Werner, Walther et Arnold arrivèrent à la prairie, chacun de son côté, avec dix hommes de

leur pays. Là ils convinrent des articles suivants : « Nul ne fera rien dans ces affaires d'après ses propres idées, nul n'abandonnera l'autre. Nous voulons vivre et mourir dans cette amitié et alliance. Chacun dans sa vallée, et d'après l'avis commun, maintiendra dans les antiques droits de leur liberté le peuple innocent qu'on opprime, de telle sorte que tous les Suisses pourront à jamais jouir de cette alliance et amitié. Ils n'enlèveront aux comtes de Habsbourg quoi que ce soit, ni de leurs biens, ni de leurs droits, ni de leurs gens ; les gouverneurs, leur parti, leurs valets, leurs soldats ne perdront pas une goutte de leur sang ; mais la liberté que nous avons reçue de nos ancêtres, nous voulons la conserver et la transmettre à nos descendants. » Ces articles étant convenus, Werner, Walther et Arnold levèrent leurs mains au ciel, et jurèrent, au nom de Dieu, de les maintenir courageusement ensemble. Ce qu'entendant, les trente confédérés, et parmi eux un gentilhomme, levèrent chacun la main et firent le même serment devant Dieu et ses saints. Ils étaient d'accord sur la manière d'exécuter leur résolution ; chacun s'en retourna dans sa cabane, garda le silence et fit hiverner le bétail.

Cependant il arriva que le gouverneur Gesler fut tué par Guillaume Tell, du pays d'Uri, beau-fils de Walther et l'un des conjurés. Voici comment la chose est communément racontée. Le gouverneur, soit manie de tyran, soit qu'il eût vent de quelque complot, voulut expérimenter qui supportait le plus impatiemment sa domination. Il fit élever en public, par manière d'étendard, un chapeau, probablement le chapeau ducal d'Autriche, comme emblème de la souveraineté. De nos jours, en France, on érigea pour la même fin un bonnet rouge. Tous les passants devaient lui rendre hommage. Guillaume Tell s'y refusa. Le gouverneur le fit arrêter et l'obligea d'abattre d'un coup de flèche, et d'assez loin, une pomme placée sur la tête de son fils. Guillaume l'abattit heureusement. Mais le gouverneur, lui apercevant une seconde flèche, demanda ce qu'il en voulait faire. « C'était pour t'en percer, » répondit-il, si j'avais eu le malheur de tuer

mon fils. » Gesler le fit enchaîner, et, contrairement au droit des cantons, l'emmena hors du pays, par-dessus le lac de Lucerne ; mais, à la hauteur de la prairie où la conjuration avait pris naissance, un ouragan menaça d'engloutir le bateau. Comme Guillaume Tell était connu pour habile marinier Gesler lui fit ôter ses chaînes. En effet, malgré la tempête, il vint à bout d'amener le bateau près d'une plate-forme qu'on nomme encore aujourd'hui *le Saut de Tell*. Là, repoussant du pied le bateau, il s'élança sur le rivage et traversa le territoire de Schwitz. Gesler eut aussi le bonheur d'échapper ; mais, comme il passait dans un chemin creux pour gagner Kusnach, Tell lui décocha une flèche dont il mourut sur-le-champ. Ainsi se termina, en Suisse, l'année 1307. Une chapelle a été bâtie à la place où habitait Guillaume Tell ¹.

A la première heure de l'an 1308 un jeune homme d'Unterwald montait dans le château de Rozberg par une corde qu'une servante lui avait tendue de sa chambre. Le jeune homme tira de même en haut vingt patriotes qui attendaient dans le fossé. Les jeunes gens firent prisonniers le commandant, sa famille et quatre valets, se rendirent maîtres de la porte et gardèrent le silence. De grand matin, lorsque à Sarnen le gouverneur Landenberg descendait du château pour aller à la messe, il rencontra vingt hommes d'Unterwald avec des veaux, des chèvres, des agneaux, des poules et des lièvres, qu'ils lui offrirent en cadeau de nouvel an, suivant l'antique usage des montagnes. Le gouverneur, fort satisfait de leurs étrennes, dit aux hommes de les porter au château. Lorsque les vingt patriotes furent au dedans de la porte l'un d'eux donna du cor ; aussitôt chacun tira de son sein un fer qu'il mit au bout d'un bâton pointu ; trente compagnons s'élancèrent de la forêt voisine dans le château, et tous ensemble en firent les habitants prisonniers. Alors ils donnèrent le signal, qui mit en mouvement tout le pays d'Unterwald pour le maintien de la liberté. Les signaux se répétèrent d'une montagne à l'au-

¹ Jean de Muller, *Hist. de Suisse*, t. 2, en allemand, Reutling, 1824.

tre. Les hommes d'Uri s'emparèrent du château de Gesler ; ceux de Schwitz, sous la conduite de Werner de Stein, s'emparèrent d'un autre. Pas une goutte de sang ne fut versée, pas un droit de seigneur méconnu. Lorsque le gouverneur Landenberg, qui s'enfuit de l'église, fut atteint, on l'obligea de jurer qu'il ne remettrait pas les pieds en Suisse. Il alla trouver le roi Albert. Le dimanche suivant les Suisses se rassemblèrent et jurèrent de nouveau leur antique alliance.

Au printemps le roi Albert s'avancait avec une puissante armée ; il interdit toute communication avec les trois cantons de Schwitz, d'Uri et d'Unterwald ; il était résolu à les punir comme il avait puni d'autres peuplades. Mais autour de sa personne se formait une conjuration plus funeste que celle des pâtres de la montagne. Avec lui était Jean, le fils unique de son frère cadet Rodolphe, mécontent de ce que, quoiqu'il fût majeur, Albert différait de lui donner sa part de l'héritage de Habsbourg et des fiefs communs ; pour le satisfaire le roi voulait conquérir d'abord une contrée lointaine en Saxe. Le duc Jean demanda plusieurs fois, mais en vain, les pays que son père administrait sous l'ancien roi. Irrité de ces refus, il résolut, avec quatre seigneurs de ses amis, de tuer le roi Albert.

Un jour qu'ils avaient fixé passa, faute d'occasion ou de résolution. Un des conjurés eut des remords de conscience et se confessa ; sa pénitence fut d'avertir le roi. Albert, dans la persuasion que son neveu voulait lui faire peur, écouta l'avis froidement et sans y croire.

Le matin du 1^{er} mai, après la messe, Jean supplia l'électeur de Mayence et l'évêque de Constance de parler à Albert pour son héritage. Le roi le fit venir et le lui promit pour un temps indéterminé. En même temps il tâcha, par l'électeur de Mayence, de le persuader d'attendre que la guerre prochaine de Bohême fût terminée. Le jeune homme se tut ; son cœur était ulcéré ; il s'en alla murmurant. On se mit à table. Un page apporta des couronnes ; Albert se leva, fit le tour, en donna beaucoup, la plus belle à son neveu ; mais le chagrin de son âme était visible à chacun. Alors arriva la nouvelle que la reine ap-

prochait ; on résolut d'aller au-devant d'elle. Le roi espérait encore rasséréner le malheureux Jean en lui envoyant les mets les plus délicats ; mais celui-ci, à jamais aliéné de son oncle et de son roi, se contenta de dire aux trois conjurés en se levant de table : « Il veut aller à cheval, et avec peu de monde ! »

Le mercredi après dîner, 1^{er} mai, la dixième année depuis que le roi Adolphe avait été tué par lui ou près de lui, le roi Albert chevauchait plus joyeux qu'à l'ordinaire, entre deux conjurés, qui le séparèrent exprès du reste de son cortège, vers l'endroit où il fallait traverser une rivière sur un bateau. On arrivait dans les broussailles, lorsque Jean dit : En voilà assez ! Un des conjurés saisit le cheval du roi par la bride ; Albert, étonné, crut encore que c'était un badinage. Mais soudain le duc Jean s'écria : C'est ici le prix de l'injustice ! et lui enfonça la lance dans la gorge. Alors un des conjurés lui fendit la tête, un second le frappa au visage, le troisième demeura stupéfait ; on ne sut jamais ce que devint le quatrième. Après un grand cri, le roi tomba dans son sang ; une pauvre mendiante, qui en fut témoin, accourut pour le recevoir, et il expira sur ses genoux.

Aussitôt le crime commis les meurtriers et leurs complices en furent si épouvantés qu'ils se sauvèrent dans toutes les directions et ne se revirent plus jamais. Le duc Jean pénétra en Italie sous un habit de moine ; on ne sait ce qu'il devint ; suivant une tradition il mourut ermite dans un domaine de son père. Un de ses complices mourut de regret. Un second vécut encore trente-cinq ans à garder un troupeau dans le Wurtemberg et ne se fit connaître qu'à la mort. Un troisième, celui qui était demeuré stupéfait en voyant tuer le roi, fut pris lorsqu'il venait de demander l'absolution au Pape ; quelques-uns de ses propres parents le livrèrent aux enfants du roi Albert. Les juges le condamnèrent à mort. Étendu sur la roue, les membres brisés, il dit tout haut : « Il faut que je meure innocent ! mais, en vérité, les autres eux-mêmes, ce n'est pas un roi qu'ils ont tué, mais celui qui, contre l'honneur et le serment, a porté une main sanglante sur son seigneur, le roi Adolphe ; qui, contre Dieu

et le droit, a retenu le bien de son neveu, le duc Jean, et qui eût bien mérité de souffrir ce que je souffre maintenant. Dieu veuille me pardonner mes péchés ! « Sa femme demeura trois jours et trois nuits, sans boire ni manger, en prières sous la roue, jusqu'à ce que son mari y eût rendu le dernier soupir. Elle mourut peu après de chagrin. Beaucoup d'autres périrent par la main du bourreau, plus d'un, dit-on, qui n'était point complice.

La reine Élisabeth, veuve du roi Albert, et sa fille Agnès, veuve d'André, roi de Hongrie, fondèrent dans le champ du meurtre deux monastères, l'un de Frères mineurs, l'autre de pauvres Clarisses. Sur les ruines d'un palais de l'ancienne cité de Vindonisse la reine Élisabeth posa la première pierre ; elle bâtit le grand autel à l'endroit où le roi mourut ; à chaque anniversaire on donnait du pain à tous les nécessiteux d'une lieue à la ronde. Le double monastère fut nommé Koenigsfeld, c'est-à-dire champ du roi. La reine Agnès, qui dès son enfance avait de l'attrait pour la vie religieuse, et qui eût bien souhaité demeurer vierge, demeurait auprès du monastère, dans une maison assez pauvre. Le matin, après avoir entendu la messe, et l'après-dinée, après avoir travaillé avec ses demoiselles à des ornements d'église, elle avait coutume de lire dans une Bible allemande et dans une vie des saints. Elle jeûnait souvent, lavait les pieds des pauvres, répandait beaucoup d'aumônes et était d'une piété fervente¹.

Après la mort d'Albert, les sept électeurs de l'empire, s'étant préalablement entendus près de Coblenz, s'assemblèrent à Francfort le 27 novembre de la même année 1308. L'archevêque-électeur de Trèves lut d'abord, au nom de tous, une protestation portant que tous excommuniés, interdits, ou autres qui n'avaient point droit d'assister à l'élection, eussent à s'en retirer, et que, s'il se trouvait quelqu'un de cette qualité qui y eût assisté, sa présence ne porterait aucun préjudice. Ensuite, ayant délibéré, ils élurent tout d'une voix Henri, comte de Luxembourg, comme prince catholique, zélé pour la foi et la défense de l'Église et de ses ministres, et orné de toutes les autres vertus

convenables. Puis le duc de Bavière, qui était aussi comte palatin du Rhin, dit au nom de tous : « J'élis Henri, comte de Luxembourg, pour roi des Romains, futur empereur protecteur de l'Église romaine et universelle, et défenseur des veuves et des orphelins. » On chanta le *Te Deum*. Le comte de Luxembourg, qui était présent, consentit à l'élection, et, du lieu où elle s'était faite, et qui était le lieu accoutumé en pareil cas, on le conduisit à l'église des Frères prêcheurs de Francfort, où l'élection fut publiée solennellement devant le clergé et le peuple¹.

Un auteur italien du temps, Jean Villani, ajoute que le roi Philippe le Bel voulut faire élire son frère Charles de Valois pour remettre l'empire entre les mains des Français, comme il était au temps de Charlemagne ; que le roi voulait engager le Pape Clément V à l'aider dans cette entreprise ; mais que le Pape, averti de son dessein, pressa secrètement les électeurs de le prévenir, comme ils le firent par la crainte de tomber sous la domination des Français. Le roi se disposait à s'aboucher avec le Pape à Avignon lorsqu'il apprit que par ses suggestions secrètes l'élection était terminée, ce qui l'indisposa contre le Pape pour le reste de sa vie. Telle est l'anecdote de l'auteur italien. Comme il est le seul qui la raconte, on peut n'y croire pas. Comme d'ailleurs on sait que le Pape ne mit pas le pied dans Avignon en l'an 1308, c'est une erreur manifeste de supposer que le roi se disposait à l'y aller voir. On a du cardinal Raymond une lettre écrite de Poitiers, où était le Pape, à l'archevêque de Cologne, où il l'exhorte à procurer l'élection de Charles de Valois comme agréable au Pape et utile à l'Église. D'ailleurs, pour élire Henri de Luxembourg, les électeurs n'avaient pas besoin des secrètes suggestions du Pape ; Henri était frère de l'archevêque de Trèves, ami de l'archevêque de Mayence et gendre du duc de Brabant. Henri, septième du nom entre les empereurs, fut couronné à Aix-la-Chapelle, par les mains de l'archevêque de Cologne, le jour de l'Épiphanie, 6 janvier 1309².

¹ Baluze, *Vitæ Páparum Avenion.*, t. 2, p. 267. —

² Raynald, ann. 1308, n. 19, avec la note de Mansi.

¹ Jean de Muller, *Hist. de la Suisse*, t. 2, p. 1-25.

Au milieu de cette révolution les Suisses s'étaient tenus tranquilles. Le nouveau roi des Romains reconnut et confirma tous leurs droits et libertés, les déclarant immédiatement soumis au consistoire impérial et indépendants de toute juridiction hors de leurs vallées.

Le roi André de Hongrie, dont Agnès d'Autriche demeura veuve en 1302, avait pour compétiteur Charobert, c'est-à-dire Charles Robert, petit-fils de Charles II, roi de Naples. Dès l'année précédente (1301) le Pape Boniface VIII envoya comme légat en Hongrie Nicolas de Trévise, cardinal-évêque d'Ostie, de l'ordre des Frères prêcheurs, étendant sa légation sur les pays voisins, la Pologne, la Dalmatie, la Croatie, la Serbie. Le sujet de sa légation était de pacifier la Hongrie, divisée entre le parti de Charobert et celui d'André, et, pour donner plus d'autorité au légat, le Pape lui permit de porter, mais en Hongrie seulement, les mêmes marques qui distinguaient les légats *a latere* qui passaient la mer, et par lesquelles ils représentaient le Pape en personne. La commission est du 13 mai 1301; par une lettre à tout le clergé du pays il lui ordonne de procurer au légat et à sa suite tous les secours nécessaires, non-seulement pour la sûreté des chemins, mais pour les voitures et la subsistance.

Le roi André étant mort peu après, les seigneurs hongrois qui tenaient son parti envoyèrent en Bohême, au mois de juillet 1301, prier le roi Wenceslas de prendre possession du royaume de Hongrie, « de peur, disaient-ils, que nous ne perdions notre liberté en recevant un roi de la main de l'Église. » Or ils s'adressaient à Wenceslas parce que par sa mère il était fils d'Anne, fille de Béla IV, roi de Hongrie. Wenceslas, qui était fort avancé en âge, ne voulut point quitter son royaume, et déclara qu'il cédait tout son droit sur la Hongrie à son fils, nommé Wenceslas comme lui. Les Hongrois emmenèrent donc ce jeune prince, qu'ils nommèrent Ladislas, et le couronnèrent à Albe-Royale. Ce fut Jean, archevêque de Colocza, qui en fit la cérémonie, parce que le siège de Strigonie était vacant.

Le Pape Boniface, ayant appris ce couron-

nement, le trouva fort mauvais et en écrivit en ces termes à l'évêque d'Ostie, son légat : « Le Pontife romain, établi de Dieu sur les rois et les royaumes, souverain chef de la hiérarchie de l'Église militante, et tenant le premier rang sur les mortels, juge tranquillement de dessus son trône et dissipe tous les maux par son regard. Nos prédécesseurs, de sainte mémoire, au milieu de leur sollicitude pastorale pour les divers rois et royaumes, ont cependant veillé au salut de la Hongrie avec une attention particulière, attendu que ce royaume appartient d'une manière spéciale au Siège apostolique. Aussi, quand nous l'avons vu divisé contre lui-même, vous y avons-nous envoyé avec des pleins pouvoirs de légat. Mais, après votre départ, nous avons appris que l'archevêque de Colocza, accompagné de quelques évêques, prélats et barons, est venu à ce point d'audace ou plutôt de folie de couronner roi de Hongrie Wenceslas, fils du roi de Bohême, sans attendre votre arrivée dans le royaume où vous alliez entrer. Il n'a pas considéré que cette fonction appartenait à l'archevêque de Strigonie, que Wenceslas n'a aucun droit que nous sachions sur ce royaume, et qu'au moins, dans le doute, il devait nous consulter, ou vous, qui nous représentiez dans le pays, d'autant plus que le prince Charles, petit-fils du roi de Sicile, a été couronné roi de Hongrie par l'archevêque élu de Strigonie, établi par notre autorité administrateur de cette Église. Vous devez encore savoir que saint Étienne, premier roi chrétien de Hongrie, offrit et donna ce royaume à l'Église romaine, et ne voulut pas en prendre la couronne de son autorité, mais la recevoir du vicaire de Jésus-Christ, sachant que personne ne doit s'attribuer l'honneur s'il n'est appelé de Dieu. Tout cela est conservé dans les archives de l'Église romaine. Comme l'archevêque de Colocza a pu le savoir, il en est d'autant plus coupable. » En conséquence le Pape ordonne au légat de citer cet archevêque à comparaître dans quatre mois en cour de Rome, sous peine de privation de son archevêché. La lettre est du 17 octobre 1301. Mais l'évêque mourut peu après le couronnement de Wenceslas

En même temps Boniface écrivit amicalement au roi de Bohême, père du jeune prince, le même fonds d'idées qu'à l'archevêque, et finit en disant : « Si vous ou votre fils avez quelque droit sur la Hongrie ou sur d'autres provinces, et que vous les poursuiviez devant nous, nous sommes disposé à vous les conserver en leur entier ¹. »

Le cardinal-légat, évêque d'Ostie, étant arrivé en Hongrie, rassembla tous les prélats du royaume et fit tous ses efforts pour y rétablir la paix ; mais, voyant qu'il n'avancait rien, il sortit de Hongrie et revint à Vienne en Autriche, d'où il envoya au Pape pour l'informer du résultat de sa négociation : c'était en 1302. Cependant le roi de Bohême, Wenceslas, fit réponse au Pape et envoya sa lettre par un chanoine de Prague, docteur en droit. Il soutenait que son fils avait été légitimement élu roi de Hongrie et priait le Pape de lui être favorable. Le Pape lui répondit entre autres choses : « Le trône apostolique est établi de Dieu sur les rois et les royaumes pour rendre à chacun ce qui lui appartient. Or Marie, reine de Sicile, soutient que le royaume de Hongrie appartient à elle et à Charles, son petit-fils. C'est pourquoi nous ne pouvons vous accorder votre demande sans lui porter préjudice ; mais, pour rendre justice à tout le monde, nous nous proposons de vous faire citer devant nous, vous, cette reine, son petit-fils et tous les autres qui croient y avoir intérêt. »

Wenceslas, dans sa lettre, outre le titre de roi de Bohême, prenait aussi celui de roi de Pologne. Le Pape Boniface lui en fait de grands reproches, supposant comme notoire que la Pologne appartenait au Saint-Siège et traitant cette entreprise de crime d'État. « C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous vous défendons étroitement, sous les peines spirituelles et temporelles que nous voudrions vous imposer, de prendre davantage le nom et le sceau de roi de Pologne ou d'en faire aucune fonction ; mais nous offrons de vous conserver les droits que vous pouvez avoir sur ce royaume en les prouvant légitimement devant nous. » La lettre

est du 10 juin 1302. En exécution de l'ordre du Pape les prétendants au royaume de Hongrie furent cités par le légat Nicolas d'Ostie ¹.

Marie, reine de Naples, et son petit-fils Charobert ne manquèrent pas, l'année suivante (1303), de se présenter devant le Pape par leurs procureurs. Wenceslas, roi de Bohême, ni son fils ne comparurent point ; ils se contentèrent d'envoyer trois députés, mais sans les pouvoirs nécessaires, qui proposèrent d'abord de vaines excuses et finirent par déclarer que le roi, leur maître, ne prétendait point plaider pour le royaume de Hongrie. Sur quoi le Pape, ayant examiné l'affaire à fond, décida que ce royaume était successif, et non électif, et en conséquence l'adjugea à la reine Marie et à Charobert, son petit-fils, donnant quatre mois à Wenceslas, comme terme péremptoire, pour prouver ses droits, après lequel il ne serait plus recevable. La sentence est du 13 mai 1303. Le Pape en écrivit au roi Charobert, l'exhortant à toutes les vertus d'un roi chrétien. Le jeune prince donnait dès lors les plus belles espérances et la suite ne les démentit pas. Plusieurs historiens, entre autres Dubraw dans son *Histoire de Bohême*, rapportent que les Hongrois obéirent au Pape et abandonnèrent le jeune Wenceslas ; que, ce prince se trouvant ainsi très en danger, son père vint avec une armée à son secours, le ramena en Bohême et renonça à ses prétentions ².

Le vieux roi Wenceslas mourut l'an 1305 en odeur de sainteté ; on parla de plusieurs miracles faits à son tombeau. Quand il s'agissait de punir, il répétait souvent cette parole de l'Écriture : « Lorsque vous serez en colère, vous vous souviendrez de la miséricorde. » Son fils de même nom, qui lui succéda, ne profita guère de ses exemples ni de ses leçons ; il se rendit si odieux qu'il fut tué l'année suivante (1306), avant d'être couronné ³.

Après sa mort quelques Hongrois appelèrent Otton, duc de Bavière, et le firent cou-

¹ Raynald, ann. 1301, n. 7-10.

² Raynald, ann. 1302, n. 20-22. — ³ Id., ann. 1303, n. 16-23. Dubraw, l. 18. — ³ Raynald, ann. 1305, n. 15 ; ann. 1306, n. 16.

ronner à Albe-Royale par Benoît, évêque de Vesprim, et Antoine, évêque de Chonad. Alors le Pape Clément V, successeur de Boniface VIII, confirmant à Charobert le royaume de Hongrie, rendit une bulle où il ordonne aux Hongrois, sous peine des censures les plus rigoureuses, de se désister de tout ce qu'ils ont entrepris en faveur d'Otton, au préjudice de Charobert et de Marie, sa mère; il défend à Otton, sous les mêmes peines, de se dire roi de Hongrie ou de s'emparer de ce royaume, et, s'il y prétend quelque droit, le Pape lui donne un an de terme pour venir le poursuivre devant le Saint-Siège; après quoi il ne serait plus reçu. La bulle est du 10 août 1307; elle fut adressée à l'archevêque de Strigonie et à l'évêque de Colocza pour être publiée en Hongrie, avec ordre de citer devant le Saint-Siège Antoine, évêque de Chonad. Enfin, pour tenir la main à l'exécution et rétablir la paix en Hongrie, le Pape y envoya, en qualité de légat, le cardinal Gentil de Montéfiore avec de très-amples pouvoirs ¹.

Arrivé en Hongrie, le cardinal-légat indiqua une assemblée de tous les prélats et seigneurs et de toutes les personnes notables du royaume, pour le 18 novembre 1308; elle se tint près de Bude, dans une grande plaine, au couvent des Frères prêcheurs. Le jeune roi Charobert s'y trouva avec le légat, les deux archevêques Thomas de Strigonie et Vincent de Colocza, et les sept évêques de Vaccia, de Vesprim, de Nitria, de Cinq-Églises, d'Agria, de Zagrab et de Javarin. A la tête des seigneurs était Henri, baron de Sclavonie, avec plusieurs autres en personne, et les députés des absents, environné d'une grande multitude d'autres nobles et de peuple. Alors le légat commença à prêcher, prenant pour texte l'évangile de la zizanie, et appliquant la bonne semence aux rois catholiques que Dieu avait donnés à la Hongrie, particulièrement saint Étienne, qui avait reçu sa couronne du Pape, comme témoignaient leurs propres histoires qu'il avait lues.

Ce discours excita le murmure des sei-

gneurs et des autres nobles, qui déclarèrent que ce n'était point leur intention que l'Église romaine, ou le légat pour elle, leur donnât un roi. « Mais nous voulons bien, ajoutèrent-ils, qu'elle confirme celui que nous aurons appelé et pris pour roi, suivant l'ancienne coutume du royaume, et qu'à l'avenir les Papes légitimes aient le droit de confirmer et de couronner les rois de Hongrie, issus de la race royale, que nous aurons élus unanimement. » Sur quoi le légat, du consentement de tous les prélats et les seigneurs, et à leur prière, déclara véritable roi de Hongrie Charles, issu de la race de ses rois par Marie, reine de Sicile et fille du roi Étienne, le confirmant et l'acceptant au nom de l'Église romaine. Après quoi tous les assistants, tant ceux qui avaient adhéré à Charles que ceux qui lui avaient été opposés, le reçurent et le reconnurent pour roi, lui prêtèrent serment, l'élevèrent en haut de leurs mains et chantèrent le *Te Deum*. C'est ce que porte l'acte authentique qui en fut dressé le 26 novembre 1308 ¹.

Sous le règne de Charobert la Hongrie parvint à son plus haut point de splendeur et fut plus puissante que les empereurs mêmes, qui la regardaient auparavant comme un de leurs fiefs. La Dalmatie, la Croatie, la Servie, la Transylvanie, la Bulgarie, la Bosnie, la Moldavie et une partie de la Valachie reçurent les lois de Charobert, et formèrent un vaste empire. L'an 1320, il remporta une éclatante victoire sur Urose, roi de Rascie, et rendit la Macédoine à la liberté, ainsi qu'à la communion de l'Église romaine ². L'an 1322 il parcourut la Servie en vainqueur ³. L'an 1325 il combat avec succès contre les infidèles ⁴; il purge d'hérétiques la Dalmatie et la Bosnie ⁵. L'an 1331 il triomphe des Tartares ⁶. L'an 1335 il remporte une victoire signalée contre les infidèles ⁷. Et, chose remarquable, nous ne connaissons tant de glorieuses victoires que par les lettres de félicitation que lui adressèrent les souverains Pontifes. Charobert eut toujours pour eux

¹ Raynald, ann. 1308, n. 22 et seqq. — ² Id., ann. 1320, n. 1. — ³ Id., ann. 1322, n. 15. — ⁴ Id., ann. 1325, n. 29. — ⁵ Id., ann. 1327, n. 48. — ⁶ Id., ann. 1331, n. 25. — ⁷ Id., ann. 1335, n. 56.

¹ Raynald., ann. 1307, n. 19 et seqq.

une dévotion filiale. Sa piété envers Dieu n'était pas moindre que sa valeur. Étant encore dans sa première jeunesse, et voyant comment le royaume lui était disputé, il fit à diverses fois des vœux de dire à certains jours un certain nombre de *Pater*, d'*Ave* et de *Salve, Regina*, en sorte que tel jour il en disait cent et tel jour deux cents ; ce qui lui devint enfin à charge avec les conseils qu'il tenait et les autres affaires de son royaume. C'est pourquoi il pria le Pape Benoît XII de lui commuer ces vœux ; ce que le Pape lui accorda par une bulle du 17 janvier 1339, où il restreignit ces prières à quinze par jour, à la charge de nourrir douze pauvres les jours où il s'était obligé à plus de cinquante de ces prières¹. Charobert mourut l'an 1342, dans la cinquantième année de son âge, laissant deux fils, Louis, surnommé le Grand, qui fut roi de Hongrie et de Pologne, et André, qui fut roi de Naples.

En Danemark l'archevêque de Lunden, Jean Drosse, étant mort l'an 1289, on élut à sa place, d'un consentement unanime, Jean Grandt, évêque, ou, selon d'autres, prévôt de Rotschild ; mais cette élection ne plut ni au roi Éric VII ni à la reine, sa mère, qui avait la principale autorité sous ce prince, âgé seulement de quinze ans. La raison de leur mécontentement était la liaison de parenté qu'avait ce prélat avec Jacques, comte de Halland, et quelques autres rebelles. Il ne laissa pas d'aller à Rome, malgré le roi, poursuivre la confirmation de son élection, et l'obtint. Étant de retour, il tint à Rotschild, en 1291 ou 1292, un concile dans lequel il travailla principalement à la conservation des droits et des privilèges de l'Église, qu'il prétendait avoir reçu des atteintes considérables sous les deux derniers rois, Christophe et Éric VI.

En 1294 l'on mit en prison Rannon, qui avait été chambellan du même roi Éric, père du roi régnant, et qui était un des conjurés qui avaient assassiné ce prince en 1286. Il était neveu de l'archevêque de Lunden ; ayant été mis à la question, il confessa son crime et fut exécuté à mort. Peu de temps après, Christophe, frère du roi, fit emprisonner par

son ordre l'archevêque même et Jacques Lang, prévôt de l'Église de Lunden, comme ayant été l'un et l'autre d'intelligence avec les conjurés et leur ayant donné secours. Mais, afin que l'absence du pasteur ne nuisît point au troupeau, le roi, par ses lettres du 15 juillet, déclara qu'il prenait sous sa protection le chapitre de Lunden et tout le clergé du diocèse. Le prévôt Lang se sauva de prison quelques semaines après sa détention, s'en alla à Rome, et fit de grandes plaintes au Pape de la manière dont on l'avait traité, ainsi que l'archevêque.

Le Pape Boniface VIII envoya en Danemark Isarn, archiprêtre de Carcassonne, avec une lettre au roi, où il lui reproche d'avoir suivi de mauvais conseils en faisant emprisonner l'archevêque de Lunden. « En quoi, dit-il, vous avez notablement offensé la majesté divine, méprisé le Saint-Siège et blessé la liberté ecclésiastique. C'est pourquoi nous vous prions et vous ordonnons de mettre en liberté l'archevêque, et de lui permettre de venir librement en notre présence avec notre nonce Isarn. Nous voulons aussi que vous nous envoyiez au plus tôt des ambassadeurs qui puissent nous instruire pleinement de l'état de votre royaume, afin que nous puissions travailler efficacement à y rétablir la paix. » La lettre est datée d'Anagni, le 23 août 1295.

Cependant l'archevêque de Lunden était gardé dans une tour, les fers aux pieds ; toutefois il fit si bien qu'il s'en tira par le moyen d'une lime et d'une échelle de corde qu'on lui porta enfermées dans un pain. Il passa d'abord dans l'île de Bornholm et ensuite en cour de Rome, où le roi de Danemark envoya des ambassadeurs selon le désir du Pape, savoir, Martin, son chancelier, et Gui, prévôt de Ripen. Le Pape nomma quelques cardinaux pour commissaires, et, après que l'affaire eut été examinée longtemps et à grands frais, le Pape excommunia le roi, le condamna à quarante-neuf mille marcs d'argent envers l'archevêque, et mit le royaume en interdit quant aux lieux où le roi se trouverait. Le nonce Isarn fut envoyé, l'an 1298, pour faire exécuter cette sentence ; comme il était à Lubeck, où il s'arrêta quelque temps,

¹ Raynald, ann. 1339, n. 82.

Jacques Lang, prévôt de Lunden, mourut. Au mois de janvier de l'année suivante (1299) le nonce entra en Danemark et fit publier l'interdit à Odensée, dans l'île de Funen. Ensuite, vers le carême, il écrivit au roi une lettre où il lui déclarait la somme qu'il était condamné de payer à l'archevêque, le menaçant, s'il n'y satisfaisait, de perdre sa couronne, qui serait donnée à un autre. Cette lettre ne produisit qu'un sauf-conduit à l'archevêque pour venir à Copenhague et tenter de terminer l'affaire à l'amiable; mais le prélat demeura dans l'île de Bornholm et se contenta d'envoyer à la conférence un chanoine de Rotschild pour agir en son nom.

Le roi Éric et le duc Christophe, son frère, avaient cependant fait prier le Pape Boniface de lever les censures, offrant de satisfaire à l'archevêque; sur quoi le Pape écrivit au nonce Isarn de lever les censures à cette condition. La lettre est du 18 mars 1299. En même temps le Pape lui donna pouvoir de confirmer le mariage du roi avec Ingeburge, sœur du roi de Suède, quoique contracté au quatrième degré de parenté, et de lui accorder quelques autres grâces, le tout après qu'il aurait été absous de l'excommunication encourue pour la capture de l'archevêque. La conférence de Copenhague dura longtemps. Enfin le nonce Isarn donna sa sentence, par laquelle il adjugea à l'archevêque le titre de la ville de Lunden et de la fabrique de la monnaie, et les domaines qu'avait le roi dans l'île de Bornholm et dans le diocèse de Lunden. Mais le roi appela au Pape de ce jugement et le nonce ne leva point l'interdit, en sorte que l'office divin cessait partout où le roi et la reine se trouvaient ¹. Les choses s'arrangèrent définitivement l'an 1302, l'archevêque de Lunden ayant été transféré à Riga en Livonie et Isarn de Riga à Lunden ².

Telles étaient alors les relations, généralement filiales, des rois de Scandinavie et d'Allemagne avec le chef de l'Église catholique. La chrétienté apparaissait toujours comme une grande et nombreuse famille où le père commun tâchait de maintenir ou de rétablir la paix et l'union par un sage tempé-

rament de fermeté et de condescendance.

Ce qui n'est pas moins curieux, c'est de trouver au quatorzième siècle, à l'extrémité de l'Asie, en Chine, sous la domination des Tartares, un archevêque catholique à Péking, la capitale, avec plusieurs suffragants, soit en Chine, soit en Tartarie. Ce fait, généralement peu connu, n'en est pas moins certain.

Nous avons déjà vu précédemment des voyageurs chrétiens et des religieux envoyés par le Pape à la cour de Koublai, autrement Chi-tsou, grand-khan des Tartares et empereur de la Chine, résidant à Pékin. Koublai, étant mort en l'an 1294, eut pour successeur son neveu Timour-Khan, autrement l'empereur Tching-Tsong, qui mourut lui-même l'an 1307, avec la réputation d'un excellent prince. Après sa mort huit princes de sa famille se succédèrent sur le trône impérial par des révolutions de cour, quelquefois sanglantes, jusqu'à l'an 1370, où leur dynastie, celle des Mongols ou Tartares, fut remplacée par la dynastie des Ming, dont le fondateur fut un ex-bonze ¹.

Or, comme nous l'avons déjà vu, frère Jean de Montcorvin, de l'ordre de Saint-François, envoyé comme missionnaire en Orient par son supérieur général, avait rapporté, l'an 1289, au Pape Nicolas IV, que le khan des Tartares, Argoun, qui commandait en Perse, était favorablement disposé envers lui et l'Église romaine. Le Pape renvoya le frère avec des lettres, non-seulement pour Argoun, mais encore pour le grand-khan Koublai, à qui Argoun avait recommandé d'écrire ².

Il y avait plus de quinze ans que Jean de Montcorvin était occupé dans ces missions lointaines quand il écrivit au vicaire général de son ordre une lettre où il dit :

« Je partis de Tauris, ville de Perse, l'an 1291, et j'entrai dans l'Inde, où je fus treize mois à l'église de l'apôtre saint Thomas, et je baptisai environ cent personnes en divers lieux. Mon compagnon de voyage fut frère Nicolas de Pistoie, qui mourut là et fut enterré dans la même église. Pour moi, passant plus avant, j'arrivai au Catai (la

¹ Raynald, ann. 1295, n. 50; ann. 1299, n. 9 et seqq.
— ² Id., ann. 1303, n. 56, avec la note de Mansi.

¹ *Hist. de la Chine*, par le P. de Mailla, t. 9. —
² Wadding, ann. 1289, n. 12.

Chine), royaume de l'empereur des Tartares, que l'on nomme le grand-khan. Je l'invitai, suivant les lettres du Pape, à embrasser la religion chrétienne ; mais il est trop endurci dans l'idolâtrie ; toutefois il fait beaucoup de bien aux chrétiens, et il y a déjà plus de deux ans que je suis chez lui. Des nestoriens qui portent le nom de chrétiens, mais qui sont fort éloignés de la vraie religion, sont si puissants en ces quartiers-là qu'ils ne permettent à aucun chrétien d'un autre rite d'y avoir un oratoire, quelque petit qu'il soit, ni de prêcher aucune doctrine que la leur ; car aucun des apôtres ni de leurs disciples n'est venu en ce pays. Ces nestoriens donc, tant par eux que par d'autres gagnés à force d'argent, m'ont suscité de très-rudes persécutions, disant que je n'étais point envoyé par le Pape, mais que j'étais un grand espion et un séducteur. Quelque temps après ils ont amené d'autres faux témoins qui disaient qu'on avait envoyé à l'empereur un ambassadeur qui lui portait de grandes richesses, que je l'avais tué dans l'Inde et avais emporté ce trésor. Cette imposture a duré environ cinq ans, en sorte que j'ai été souvent traîné en jugement avec honte et en péril de mort. Enfin, par la confession d'un coupable, l'empereur a reconnu mon innocence et la malice de mes ennemis, qu'il a envoyés en exil avec leurs femmes et leurs enfants.

« J'ai passé onze ans en cette maison sans compagnon, jusqu'à l'arrivée de frère Arnold, Allemand de la province de Cologne, depuis laquelle c'est ici la seconde année. J'ai bâti une église dans la ville de Cambalick, qui est la principale résidence du roi ; il y a six ans que je l'ai achevée. J'y ai fait un clocher et y ai mis trois cloches. J'y ai baptisé, comme je crois, jusqu'à présent environ six mille personnes ; sans les calomnies dont j'ai parlé j'en aurais baptisé plus de trente mille, et je suis souvent occupé à baptiser. J'ai instruit aussi successivement cent cinquante enfants de païens, de l'âge de sept à onze ans, qui ne connaissaient encore aucune religion. Je les ai baptisés et leur ai appris les lettres latines et grecques, et j'ai écrit pour eux trente-deux psautiers avec les hymnes et deux bréviaires, par le moyen

desquels onze enfants savent déjà notre office, tiennent le chœur et font leurs semaines, comme dans les couvents, que je sois présent ou non. Plusieurs d'entre eux écrivent des psautiers et d'autres choses convenables, et l'empereur se plaît fort à les ouïr chanter. Je sonne les cloches pour toutes les heures et je fais l'office avec les enfants ; mais nous chantons par routine, n'ayant pas de livres notés.

« Un roi de ce pays-là, nommé Georges, de la secte des nestoriens et de la race du prêtre Jean, de l'Inde, s'attacha à moi la première année que je vins ici, et, s'étant converti à la foi catholique par mon ministère, il reçut les ordres mineurs et me servit la messe, revêtu de ses habits royaux. Quelques autres nestoriens l'accusèrent d'apostasie ; mais il ne laissa pas d'amener à la foi catholique une grande partie de ses sujets. Il fit bâtir une église magnifique en l'honneur de Dieu, de la sainte Trinité et du Pape, la nommant l'Église romaine. Ce prince mourut, il y a six ans, bon chrétien, laissant un fils qui a maintenant neuf ans. Mais les frères du roi Georges, étant nestoriens, pervertirent après sa mort tous ceux qu'il avait convertis et les ramenèrent à leur schisme. Ainsi, comme j'étais seul et ne pouvais quitter le khan, je ne pus aller à cette église, qui est à la distance de vingt journées ; toutefois, s'il me vient quelques bons ouvriers, j'espère en Dieu que tout pourra se rétablir, car j'ai encore le privilège du roi Georges. Je le répète, sans ces calomnies le fruit aurait été grand, et, si j'avais eu deux ou trois compagnons, peut-être que le khan serait baptisé. Je vous prie donc, si quelques frères veulent venir, qu'ils soient de ceux qui cherchent à donner le bon exemple et non à se faire valoir.

« Quant au chemin, je vous avertis qu'il est plus court et plus sûr par les terres de l'empereur des Tartares septentrionaux, en sorte qu'on peut arriver en cinq ou six mois. L'autre chemin est très-long et très-dangereux. Il y a deux trajets de mer, le premier de Provence à Acre, le second d'Acre à Angélie, et il pourrait arriver qu'à peine ferait-on ce voyage en deux ans. Depuis douze ans

je n'ai point reçu de nouvelles de la cour de Rome, de notre ordre et de l'état de l'Occident; mais il y a deux ans qu'il vint un chirurgien lombard qui répandit sur ce sujet, en ces quartiers, des médisances incroyables. Je prie donc nos frères à qui cette lettre parviendra de faire en sorte que ce qu'elle contient vienne à la connaissance du Pape, des cardinaux et des procureurs de notre ordre en cour de Rome. Je supplie notre ministre général de m'envoyer un Antiphonier, une légende des saints, un Graduel et un Psautier, avec la note, pour servir d'original; car je n'ai qu'un bréviaire portatif, avec de courtes leçons, et un petit missel. Si j'ai un original, les enfants dont j'ai parlé en écriront. Je suis maintenant occupé à bâtir une autre église pour diviser ces enfants en plusieurs lieux. Je suis déjà vieux, et j'ai blanchi plutôt par les travaux et les afflictions que par l'âge, car je n'ai que cinquante-huit ans.

« J'ai appris suffisamment la langue et l'écriture des Tartares, et j'ai déjà traduit en cette langue tout le Nouveau Testament et le psautier. J'enseigne et je prêche publiquement la loi de Jésus-Christ, et, si le roi Georges avait vécu, j'avais résolu de traduire avec lui tout l'office latin, afin qu'on le chantât dans tout son royaume. De son vivant je célébrais la messe dans son église suivant le rite latin, lisant dans cette écriture et cette langue-là tant les paroles du Canon que celles de la Préface. Le fils de ce roi s'appelle Jean, à cause de mon nom, et j'espère en Dieu qu'il marchera sur les traces de son père. Selon ce que j'ai vu et ouï, je ne crois pas qu'aucun prince au monde puisse être égal au seigneur khan pour l'étendue du pays, la multitude du peuple et la grandeur des richesses. Donné en la ville de Cambalick, au royaume de Catai, l'an 1305, le 8 janvier ¹. » Telle est la lettre de frère Jean de Montcorvin.

Le royaume du Catai est la Chine. On a autrefois disputé pour savoir à quelle ville moderne répondit Khanbalick ou Cambalu; des savants ont comparé les positions, rap-

proché les dénominations anciennes et récentes, proposé des étymologies. « Ces savants s'y prenaient mal, dit Abel Rémusat. Il suffisait d'observer que le nom de Khanbalick signifie en mongol *résidence royale*, et que les empereurs Khoubilaï et Temour contemporains de Jean de Montécervino, résidaient à Yanking, maintenant chef-lieu du département de Chunthian ou Péking ¹. » C'est sans doute une chose curieuse de voir, au commencement du quatorzième siècle, dans la capitale de la Chine, à Péking, un pauvre religieux de Saint-François, demeurer onze ans tout seul, convertir des milliers de personnes, bâtir deux églises, enseigner les lettres grecques et latines, célébrer les heures canoniales au son des cloches, traduire en tartare tout le Nouveau Testament, ainsi que l'office divin.

L'année suivante (1307) frère Jean de Montcorvin envoya une seconde lettre, datée de Cambalick ou Péking, le dimanche de la Quinquagésime, qui était le 13 février. Cette lettre fut apportée en Europe par frère Thomas de Tolentin, religieux du même ordre, qui revenait de Tartarie. Jean de Montcorvin y racontait les progrès que faisait le Christianisme dans ces régions lointaines. Il avait reçu des ambassadeurs d'une certaine partie de l'Éthiopie, qui le priaient d'aller chez eux ou d'y envoyer de bons missionnaires, parce que, depuis le temps de Matthieu l'Évangéliste et de ses disciples, ils n'avaient eu personne pour les instruire, en sorte que plusieurs n'étaient chrétiens que de nom, et croyaient en Jésus-Christ sans connaître ni l'Écriture ni les dogmes de la religion. Frère Jean de Montcorvin ajoutait que, depuis la Toussaint, il avait baptisé quatre cents personnes, et que plusieurs frères de l'un et de l'autre ordre, Prêcheurs et Mineurs, étaient allés en Perse et en Gazarie prêcher et gagner des âmes.

Frère Thomas de Tolentin, porteur de cette lettre, étant de retour en Italie, et apprenant que la cour de Rome était en deçà les monts, s'y rendit, s'adressa au cardinal Jean de Mur, qui avait été général de l'ordre

¹ Wadding, ann. 1305, n. 10. Raynald, ann. 1305, n. 19.

¹ Abel Rémusat, *Nouveaux Mélanges asiatiques*, t. 2, p. 198.

des Frères mineurs, et lui raconta les progrès de cette mission. Le cardinal en rendit compte au Pape Clément V et aux autres cardinaux. Frère Thomas fut appelé au consistoire, où il fit le même récit, et pria le Pape et les cardinaux de donner des ordres pour la conduite et l'accroissement de l'œuvre de Dieu. Le Pape, rempli de joie pour ces heureux succès, chargea Gonsalve, alors général des Frères mineurs, de choisir incessamment, par le conseil des plus sages, sept frères de l'ordre, vertueux et savants; pour les faire ordonner évêques et les envoyer en Tartarie, où ils ordonneraient frère Jean de Montcorvin archevêque de tout l'Orient et demeureraient ses suffragants. En exécution de cet ordre du Pape le général Gonsalve choisit frère André de Pérouse, professeur en théologie; frère Nicolas de Bantra ou d'Apulie, frère Pierre de Castel, frère Andrucio d'Assise, frère Guillaume de Franchia ou de Villelongue, frère Gérard et frère Pérégrin.

Le Pape leur fit expédier à chacun une bulle de provision, qui est la même, avec la seule différence de noms, et qui porte en substance : « Considérant les grandes œuvres que frère Jean de Montcorvin a faites par le secours de la grâce en Tartarie et y fait encore continuellement, nous l'avons fait archevêque de la grande ville de Cambalu, lui confiant la conduite de toutes les âmes de la domination des Tartares; et, pour procurer plus avantageusement en ce pays la propagation de la foi et le salut des âmes, nous vous députons pour l'aider en son ministère et vous faisons évêque dans le même pays, ordonnant aux trois cardinaux, Jean, évêque de Porto, Jean, prêtre du titre de Saint-Marcellin et Saint-Pierre, et Luc, diacre du titre de Sainte-Marie, de vous faire sacrer et vous établir son suffragant. Et nous vous accordons, et aux évêques vos successeurs, toutes les grâces que nous avons accordées depuis peu aux frères de votre ordre qui vont chez les Sarrasins et les autres infidèles. » La bulle est datée de Poitiers, le 23 juillet 1307¹.

Outre ces sept évêques tirés d'entre les Frè-

res mineurs, le Pape Clément en envoya, l'an 1311, encore trois autres du même ordre, savoir, frère Pierre de Florence, frère Thomas et frère Jérôme, lequel il fit ordonner évêque, mais sans titre d'aucune église¹.

Avec ces dispositions des Tartares et de leur chef, l'empereur de la Chine, s'il y avait eu un Charlemagne sur le trône de Constantinople, un saint Louis sur le trône de France, on aurait pu faire entrer les Tartares ou Mongols dans la grande unité chrétienne, au lieu de les laisser, pour des siècles, se fourvoyer dans les absurdités du mahométisme et du bouddhisme. Ce qui facilitait le succès de cette grande œuvre, c'est que la nation intermédiaire entre les Tartares et les Grecs, les Arméniens, était alliée politiquement avec les Tartares et unie religieusement avec l'Église romaine.

L'Arménie avait déjà eu deux rois du nom de Hayton. Le premier, après avoir régné quarante-cinq ans, laissa le royaume à son fils Léon, se fit moine dans l'ordre des Prémontrés et prit le nom de Macaire, suivant la coutume des Arméniens, qui changeaient de nom en entrant en religion. Il mourut quelques mois après, le 12 décembre 1271, et fut enterré dans le monastère d'Épiscopia, dans l'île de Chypre, selon les historiens de l'ordre de Prémontré². Hayton II, petit-fils du précédent, monta sur le trône d'Arménie en l'an 1289, après la mort de son père Léon III. Il ne voulut point qu'on lui plaçât la couronne sur la tête et ne prit même qu'à regret les rênes du gouvernement; car il avait beaucoup d'inclination pour la vie monastique, et pendant la vie de son père il n'avait jamais voulu se marier. Peu après son avènement il envoya un moine latin, nommé Jean, auprès du Pape Nicolas IV, pour l'assurer de son attachement à la foi orthodoxe. Le Pape renvoya, par le même moine, une profession de foi destinée à être signée par les parents du roi et par les évêques du royaume qui n'étaient pas sincèrement unis à l'Église romaine. Ce fut le signal d'un grand trouble dans le royaume. Le patriarche Constantin refusa de signer cette profession de foi; le ro-

¹ Raynald, ann. 1307, n. 29 et 30. Wadding, ann. 1307, n. 67. Fleury, t. 90, n. 46; t. 91, n. 15.

¹ Wadding, ann. 1311, n. 3. — ² Biographie univ. t. 19.

le fit déposer et l'exila. Il mit à sa place Étienne IV, qui, de concert avec Hayton, convoqua, l'an 1292, à Sis, un concile où il fut réglé que les Arméniens célébreraient la fête de Pâques le même jour que les Latins. L'année suivante (1292) Hayton résolut de déposer les rênes du gouvernement ; il associa au trône son frère Théodore III et peu après lui céda la royauté. Il embrassa l'état monastique dans l'ordre de Saint-François et prit le nom de Jean ; mais, pressé par les sollicitations des grands du royaume et de Théodore lui-même, il consentit, deux ans après, à reprendre la couronne. Plusieurs barons, mécontents de ce changement et dédaignant d'obéir à un moine, voulurent se révolter ; mais le patriarche Grégoire VII parvint à les réconcilier avec le prince. En même temps Hayton alla trouver Gazan, nouveau roi des Tartares de Perse, et gagna tellement ses bonnes grâces que Gazan ordonna de lui donner une robe royale, contracta une nouvelle alliance avec lui et sa nation, fit cesser à sa considération les persécutions qu'on exerçait contre les chrétiens, et le renvoya dans ses États comblé de présents.

Hayton, de retour en Cilicie, reçut une ambassade de l'empereur de Constantinople, Andronic II, qui lui demandait une de ses sœurs pour son fils Michel, associé à l'empire. Hayton, voulant condescendre aux désirs de l'empereur, remit aux ambassadeurs ses sœurs, Marie, âgée de quinze ans, et Stéphanie, âgée de treize. Michel épousa Marie, qui fut peu après couronnée impératrice, l'an 1296. L'année précédente Hayton avait déjà marié Zablon, l'ainée de ses sœurs, au comte de Tyr, Amauri de Lusignan, frère de Henri II, roi de Chypre. De ce mariage naquirent trois fils, Henri, Jean et Gui, dont les deux derniers devinrent rois d'Arménie.

Hayton et son frère Théodore, désespérant de recevoir des secours de l'Occident pour se défendre contre les musulmans, cherchèrent à tirer parti de leur nouvelle alliance avec les Grecs. Ils confièrent le soin du royaume à leur frère Sempad et partirent pour Constantinople. L'ambitieux régent voulut profiter de l'éloignement de son frère pour usurper la couronne ; il gagna ses frè-

res Constantin, Oschin et Alinack, ainsi qu'un grand nombre de seigneurs et le patriarche Grégoire, qui le sacra à Sis. Gazan-Khan le confirma dans sa dignité et lui donna en mariage une de ses parentes. Hayton et Théodore, revenant de Constantinople l'an 1297, furent chassés par l'usurpateur, et, n'ayant pu obtenir de secours ni du roi de Chypre ni de l'empereur grec, résolurent de se rendre à la cour de Gazan-Khan pour en obtenir justice ; mais Sempad les surprit sur la route, donna ordre de mettre à mort Théodore et d'aveugler Hayton, en lui faisant passer un fer chaud devant les yeux. La cruauté de Sempad irrita son autre frère Constantin, seigneur de Gaban, qui se souleva contre lui l'an 1298, le fit prisonnier, délivra son frère Hayton et monta lui-même sur le trône. L'an 1299 Hayton recouvra la vue ; le peuple regarda cet événement comme un miracle. Plusieurs des barons et le patriarche Grégoire voulurent alors lui donner la couronne ; Hayton refusa d'abord de satisfaire à leur désir : il songeait à se retirer dans un monastère ; mais les troupes l'en empêchèrent et le replacèrent malgré lui sur le trône. Constantin, peu satisfait de ce changement, rassembla ses partisans et délivra son frère Sempad ; mais Hayton parvint à s'emparer d'eux et les envoya prisonniers à Constantinople, où l'empereur les retint jusqu'à leur mort.

Hayton eut ensuite plusieurs guerres à soutenir contre les mameluks d'Égypte. Les ayant chassés de la Cilicie en 1305, il abdiqua la couronne, malgré les prières des grands de l'État, et, ayant adopté le prince Léon, fils de son frère Théodore, il le fit sacrer à Sis, conservant le titre de père du roi et de grand-baron ; il se retira dans un monastère auprès de Sis, continuant de gouverner le royaume par ses conseils, parce que le prince Léon était encore fort jeune. L'an 1308 des princes schismatiques d'Arménie gagnèrent un général tartare qui haïssait secrètement Hayton. Sous un vain prétexte ce général le fit venir avec le roi Léon IV dans la ville d'Anazarbe et les y fit périr l'un et l'autre. Le frère d'Hayton, Oschin, connétable et prince de Gantchoé, se mit aussitôt à la tête des troupes pour venger la mort de son neveu, vainquit Bilarghou, le

général tartare, le chassa de la Cilicie et fut proclamé roi. Il mourut en 1320, après un règne de douze ans et quelques mois, ne laissant qu'un jeune enfant âgé de dix ans, nommé Léon, qu'il avait eu d'une fille du roi de Chypre, de la maison de Lusignan. Oschin, prince de Garigos, qui épousa la veuve du dernier roi, fut créé régent, et on couronna à Sis le jeune Léon¹.

Le régent Oschin de Garigos avait un frère, nommé Hayton, qui se distingua dans plusieurs guerres. L'an 1305, le jour même de la bataille où les Égyptiens furent vaincus, le prince Hayton de Garigos, fort âgé et dégoûté du monde, résigna sa principauté entre les mains du roi pour embrasser l'état monastique, afin d'accomplir un vœu qu'il avait fait depuis longtemps. Il passa ensuite dans l'île de Chypre, où il prit l'habit des religieux de Prémontré. Il vint à Rome, puis à Avignon, où le Pape Clément V lui donna la charge de supérieur d'une abbaye de son ordre, dans la ville de Poitiers. Il y composa par ordre du Pape une histoire d'Orient. Nicolas Salcon, interprète du Pontife, l'écrivit à Poitiers même, d'abord en français, comme Hayton la lui dictait de mémoire, puis il la traduisit en latin au mois d'août 1307.

Ce livre contient, en soixante chapitres, la description de l'Orient, l'histoire de tous les rois mongols de la postérité de Ginguiskhan, et des considérations sur l'état de la Terre-Sainte et des chrétiens du Levant à son époque. Sa description des royaumes d'Orient commence par le Cathai ou la Chine, qu'il dit être le plus grand qu'on puisse montrer au monde ; puis le royaume de Tarse, dont les habitants, nommés Iogoures, autrement Ouïgoures, sont idolâtres. Il termine son livre par montrer combien il était alors facile aux chrétiens de recouvrer la Terre-Sainte et d'anéantir la puissance des musulmans. « La puissance des infidèles est à présent merveilleusement diminuée, tant par les guerres des Tartares, contre lesquels ils viennent de perdre une sanglante bataille, que par la faiblesse du sultan qui règne aujourd'hui en Égypte, et qui est un homme sans valeur et

sans aucun mérite. Tous les princes et les sultans des Sarrasins, qui donnaient du secours à celui d'Égypte dans les occasions, ont succombé sous la puissance des Tartares, et le sultan de Mérédin, qui était demeuré le seul, est aussi tombé sous leur servitude et devenu leur prisonnier après la perte de ses États. Enfin les Tartares offrent du secours aux chrétiens contre les Sarrasins, et c'est exprès pour ce sujet que leur roi Carbanda, suivant les traces de son frère Casan, a envoyé des ambassadeurs¹. »

Ainsi ni les connaissances exactes sur l'état de l'Orient, ni l'occasion favorable ne manquaient alors aux chrétiens pour récupérer la Terre-Sainte et garantir l'Europe contre l'invasion musulmane ; mais ceux qui devaient en profiter le plus en profitèrent le moins, savoir les Grecs et leur empereur Andronic II. Séparés de l'Église romaine, ils ne purent jamais rester unis ni entre eux ni avec personne. Les Turcs, sous la conduite d'Ottoman ou d'Orcan, son fils, s'avançaient de plus en plus vers les frontières. Philanthropène, général habile, courut au-devant de ces Barbares et les battit en plusieurs rencontres, tandis qu'Andronic, au sein du luxe et de la mollesse, occupé de misérables intrigues de cour, dépouillait de tous ses biens son propre frère Constantin Porphyrogénète, prince rempli de mérite, et, sous de vains prétextes, le faisait jeter dans une cage de fer. Ce fut alors, en 1273, que, pour se donner un appui, Andronic associa au trône son fils, le jeune Michel ; mais à ce moment Philanthropène, qui depuis quelques années combattait les Turcs avec succès, ayant à se plaindre de la cour, leva l'étendard de la révolte. Ses progrès devenaient de jour en jour plus inquiétants lorsqu'il tomba entre les mains de Libadaire, gouverneur de Lydie, qui lui fit crever les yeux et étouffa ainsi la rébellion.

La situation d'Andronic n'en fut pas plus tranquille ; trompé par de lâches ministres, il avait laissé tomber la marine et les pirates ravageaient les côtes de l'Hellespont. Les Vénitiens vinrent insulter l'empereur jusque

¹ *Biographie univ.*, t. 19. *Mémoires sur l'Arménie*, par Saint-Martin, t. 1, p. 400.

¹ Hayton, c. 55.

dans le port de Constantinople ; les Serviens violaient en même temps le territoire de l'empire, tandis qu'en Asie les Perses d'un côté, de l'autre les Turcs, saccageaient les frontières. Dans ces fâcheuses extrémités Andronic chercha des secours étrangers ; un corps nombreux d'Alains lui vendit ses services, et bientôt Roger de Flor, célèbre aventurier, lui amena un puissant renfort de Catalans ; mais ces nouveaux alliés ne tardèrent pas à devenir plus incommodes que les Barbares dont ils devaient délivrer l'État. Roger, nommé César pour ses victoires contre les Turcs, tourna ses armes contre ceux mêmes qu'il avait promis de défendre ; il pilla plusieurs villes et menaçait Andronic lui-même, lorsque ce prince en fut débarrassé par un assassinat. La mort de Roger fut vengée par de nouveaux ravages ; des essaims de Barbares entamèrent de toutes parts les provinces presque sans défense. Quelques victoires ne suffirent point pour les arrêter, et dans le même temps Andronic perdit son fils Michel, qu'il avait associé à l'empire.

Ce prince laissait un fils, nommé aussi Andronic, qui prétendit bientôt partager le trône avec son aïeul. Celui-ci refusa d'abord d'y consentir, et pendant quelques années l'État chancelant fut encore ébranlé par les divisions de ces princes. Enfin, l'an 1328, le vieil Andronic fut contraint de reconnaître son petit-fils empereur ; mais bientôt, jaloux du crédit qu'il obtenait sur l'esprit du peuple, il lui suscite de nouvelles tracasseries ; le jeune prince, forcé de reprendre les armes, entre en vainqueur dans Constantinople et se fait reconnaître pour seul souverain. L'empereur détrôné, condamné à ne plus quitter son palais, achevait sa carrière dans le mépris et presque dans le besoin ; pour comble de maux il venait de perdre la vue, lorsque ceux qui le gardaient, apprenant que son petit-fils était dangereusement malade, et craignant de voir le vieil empereur recouvrer l'autorité, le forcèrent, en 1330, à prendre l'habit monastique. On exigea de plus une renonciation en forme à la couronne, et deux ans après, le 13 février 1332, Andronic, qui, avec le froc, avait pris le nom d'Antoine, mourut presque subitement, âgé de soixante-

quatorze ans et après soixante ans de règne ¹.

Ce règne si long, il le commença par se séparer de Rome, unique centre de l'unité catholique, en rompant l'union que son père avait faite et que lui-même avait jurée, et il le consuma tout entier en vains et ridicules efforts pour réunir entre eux les Grecs désunis d'avec le centre de l'unité chrétienne et d'avec eux-mêmes. Au lieu de l'unique centre d'unité divine posé par le Christ à Rome dans la personne de saint Pierre, il voulut en poser un de main d'homme à Constantinople, dans la personne du patriarche schismatique. Encore, au lieu d'un seul de ces patriarches de fabrique impériale, il en avait continuellement deux ou trois de rechange, ce qui naturellement augmentait la division qu'il voulait éteindre. Ainsi, à la fin du treizième siècle, où nous l'avons laissé, il y avait le parti du patriarche Arsène, rétabli et déposé deux fois ; le parti du patriarche Joseph, déposé et rétabli deux fois. Ces deux patriarches venaient de mourir, mais leurs partis n'étaient pas morts. En fait de patriarches vivants il y avait Grégoire II ou de Chypre, Athanase et Jean Cosme, dit de Sozopolis, tous démissionnaires, déposés ou chassés, excepté le dernier, mais qui va avoir son tour.

Jean Cosme avait embrassé autrefois l'union avec le patriarche Veccus. Lui-même avait été fait patriarche le premier jour de janvier 1294, après la démission forcée d'Athanase. L'an 1302, Hilarion, évêque de Sélivrée, révéla en secret à l'empereur Andronic un crime dont on chargeait le patriarche Jean Cosme, non qu'il l'eût vu commettre, mais il disait l'avoir appris de celui qui l'avait vu. Or ce premier délateur était mort et connu d'ailleurs pour un calomniateur ; aussi l'évêque témoignait-il ne pas croire l'accusation, qui, en effet, était incroyable et hors de la vraisemblance. L'empereur, la jugeant importante, en fut affligé, et, bien qu'il n'y ajoutât pas foi, il crut devoir en garder le secret, tant pour l'indécence de la chose que pour la fausseté.

Cependant les évêques, à la réserve de quelques-uns qui étaient unis avec le patriarche, le pressaient de rétablir Jean d'É-

¹ *Biograph. univ.*, t. 2. Lebeau, *Hist. du Bas-Empire*, l. 104-108.

phèse. L'empereur ne croyait pas devoir le contraindre à rétablir cet évêque, quoiqu'il le souhaitât comme les autres et y concourût avec eux ; mais il ne voulait pas que pour ce sujet ils fissent schisme avec le patriarche. Or il arriva que le mauvais bruit qui courait contre le patriarche Jean se répandit, principalement par l'artifice de ceux qui n'aimaient pas ce prélat, et qui relevaient cette calomnie commesans dessein afin d'avoir un prétexte de se séparer de lui. Alors l'empereur soupçonna l'évêque de Sélivrée d'avoir dit ce secret à d'autres qu'à lui ; c'est pourquoi il ne se crut plus obligé à le garder et déclara que c'était l'évêque de Sélivrée qui le lui avait dit le premier. La chose vint jusqu'au patriarche, qui en fut outré de douleur, et, comme le premier auteur de la calomnie n'était plus au monde, il s'en prit à l'évêque de Sélivrée et se plaignit au concile, voulant avoir réparation. Tout le monde convenait qu'il fallait lui rendre justice ; mais quelques-uns excusaient l'évêque de Sélivrée, parce qu'il n'avait pas dit la chose comme la sachant par lui-même ni par manière d'accusation, et l'avait confiée à l'empereur croyant qu'elle demeurerait secrète.

Le patriarche manda plusieurs fois les évêques pour les assembler en concile sur ce sujet ; mais ils se trouvèrent partagés. Les uns y venaient volontiers et étaient prêts à condamner l'évêque de Sélivrée, disant qu'il était malhonnête de rapporter de tels discours à l'empereur. Les autres alléguaient divers prétextes pour différer de venir au concile et donnaient de bonnes espérances à l'évêque de Sélivrée ; ce qui faisait penser qu'ils en usaient ainsi par le ressentiment qu'ils avaient contre le patriarche au sujet de l'évêque d'Éphèse. Enfin le patriarche, se voyant d'ailleurs méprisé pour son ignorance et sa simplicité, perdit patience. Étant donc une fois assis en concile avec une partie des évêques, comme il eut attendu les autres jusqu'à la fin du jour, il se laissa emporter à l'ardeur de son tempérament et sortit brusquement avec chagrin, protestant aux évêques qu'il ne se trouverait plus au milieu d'eux, quoi qu'ils pussent faire. Or, en disant cela dans son grec vulgaire, il se servit d'une

expression que plusieurs prirent pour une formule de serment. C'était le vendredi 6 juillet, l'an 1302. Le patriarche Jean se retira au monastère de la Pammacariste, c'est-à-dire la Très-Heureuse, qui est la sainte Vierge, où il avait coutume de demeurer, laissant un ou deux des siens pour garder le palais patriarcal ; car il ne prétendait pas renoncer absolument à sa dignité.

Il ne laissa pas d'envoyer quelques jours après à l'empereur un acte de démission, adressé à ce prince et aux évêques, où il dit : « Je passais doucement ma vie, ne pensant qu'à expier mes péchés, quand j'ai été forcé, comme Dieu le sait, à monter sur le trône patriarcal. Ensuite j'ai reçu tous les outrages que tout le monde connaît, et dont je n'ai pas été le seul objet, mais toute l'Église dont je suis le chef, après Jésus-Christ. Voyant donc qu'il n'est ni bienséant ni juste de garder cette dignité après un tel affront, j'ai été contraint de jurer que j'y renoncerais, et je viens tenir ma parole. Je renonce donc au siège patriarcal, et, en même temps, pour ne donner à l'avenir aucun prétexte de scandale, je renonce à mon sacerdoce, quoique je n'aie rien de plus cher. Par ce même acte je pardonne entièrement à ceux qui m'ont outragé, à leurs complices, et à ceux qui se sont laissés entraîner à leur ajouter foi, et je prie Dieu de leur pardonner. Que s'il arrive à l'Église ou au peuple fidèle quelque mal spirituel, j'en suis innocent par la grâce de Jésus-Christ. »

On peut remarquer ici la prétention pitoyable de cet ignorant patriarche. Jouet du caprice impérial, détaché du centre de l'unité chrétienne posé par Jésus-Christ, il se prétend le chef de l'Église universelle.

Ayant écrit et souscrit cet acte, Jean Cosme quitta les marques de l'épiscopat et demeura en repos. Quant à l'empereur Andronic, ayant reçu cette démission, il voulait par scrupule la jeter au feu sans l'ouvrir, comme il avait fait une autre fois ; néanmoins il se la fit lire, et, quand il ouït que le patriarche avait juré de renoncer, il en fut fort alarmé et voulut savoir ce qu'en jugeraient les évêques ¹.

¹ P. chym., l. 10, c. 27-29

Des importuns vinrent l'empêcher de donner à cette affaire toute l'attention nécessaire. Ces importuns, c'étaient les Turcs, qui, sous la conduite d'Ottoman, prétendaient dès lors à la possession de Constantinople pour mettre à néant l'empire grec. Cette fois les aventuriers de Catalogne les repoussèrent. Ce ne fut qu'alors que l'empereur Andronic put s'occuper activement de l'affaire de son patriarche ou de ses patriarches.

Doutant si Jean Cosme avait valablement renoncé au siège de Constantinople, il assembla les évêques, le clergé et les moines, et passait les journées à délibérer avec eux sur ce sujet. Ils se trouvèrent partagés ; ceux qui étaient attachés à Jean Cosme disaient que, n'ayant pu recevoir de satisfaction sur la calomnie répandue contre lui, il avait été contraint de renoncer et qu'il reviendrait sitôt qu'on lui aurait fait justice. Quant à son prétendu serment, ce n'était qu'une manière de parler qui lui était échappée dans l'excès de sa douleur. Les autres disaient qu'il avait renoncé avec réflexion, et que son serment était si sérieux qu'il l'avait inséré dans l'acte de sa démission ; qu'ainsi il n'était plus permis de reconnaître pour patriarche un homme convaincu de parjure. Après avoir perdu bien du temps à cette dispute on convint de s'adresser à Jean lui-même pour savoir ce qu'il pensait de sa renonciation et de son serment, et pour cet effet on lui envoya Athanase, patriarche titulaire d'Alexandrie, avec deux évêques, de la part de l'empereur et du concile.

Il répondit par un écrit où il disait qu'il ne prétendait point avoir fait un serment en usant d'une expression qui lui était familière, et que, si les quarante évêques qui étaient assemblés jugeaient sa renonciation valable, il se soumettait à leur avis ; « mais, ajoutait-il, s'il y en a seulement trois qui la jugent nulle, je suis avec eux, et je conserve le pouvoir que le Saint-Esprit m'a donné. Au reste, j'ai juste sujet de me plaindre de Votre sacrée Majesté et des évêques en ce que, depuis huit mois que j'ai été outragé, vous ne m'en avez point fait de justice. Ce ne sera pas moi qui rendrai compte du préjudice qu'en reçoit l'Eglise. » L'empereur ayant

communiqué cette réponse au concile, les contestations entre les deux partis s'échauffèrent plus qu'auparavant, sans que l'on pût rien conclure ; toutefois on continuait de nommer Jean aux prières publiques, et ses gens gardaient toujours le palais patriarcal.

Cependant il vint en pensée à l'empereur Andronic que le parti le plus agréable à Dieu était celui des arsénites, quoique les plus opposés à Jean Cosme ; c'est pourquoi il voulut faire encore une tentative pour les réunir aux autres. Il fit donc venir secrètement et de nuit cinq des principaux d'entre eux, et mit pour fondement de la négociation de conserver ce qui avait été fait, soit l'ordination du patriarche Jean, soit celle des autres évêques ; car pour Joseph il n'en était plus mention. Or l'empereur craignait qu'en apaisant un parti on n'excitât l'autre, et il cherchait une paix entière. Les arsénites voulaient commencer par faire un nouveau patriarche, et disaient avoir un sujet convenable ; mais, pour mettre un fondement solide à la réunion, ils prétendaient qu'il ne fût ni élu ni ordonné par les évêques qui avaient eu part à la réunion avec les Latins, mais par ceux de leur parti seulement. Ils proposaient donc pour patriarche l'évêque de Marmaritzza, dans les îles Cyclades, qui était déjà vieux et de l'ancienne ordination, et n'avait eu aucune part à ce qui s'était fait avec les Latins.

L'empereur, s'étant informé de ce qu'il était, apprit qu'il y avait contre lui de grands reproches, qu'il avait rendu vénal le sacerdoce, qu'il avait donné le même ordre à plusieurs personnes en même temps par une seule cérémonie, sans la faire sur chacune en particulier, et commis d'autres fautes contre les canons. L'empereur ayant proposé ces objections aux arsénites, ils répondirent que les difficultés du temps devaient faire passer par-dessus, et l'empereur, voulant absolument les ramener, ne crut pas non plus devoir y regarder de si près. Ainsi il promit d'approuver tout ce qu'ils feraient, et la convention fut rédigée par écrit. On en était là, et les prélats continuaient de disputer entre eux sur la renonciation et le serment de Jean Cosme, quand il survint un incident qui changea toute la face des affaires.

Un moine nommé Ménas, qui passait pour vertueux et homme de mérite, connu de l'Église et de l'empereur, avait coutume de visiter l'ancien patriarche Athanase. Le 15 janvier 4303 Ménas vint chez l'empereur et annonça qu'il avait quelque chose à lui dire de nécessaire. L'empereur était occupé et le fit prier d'attendre. Après s'être fait annoncer une seconde fois il dit : « L'avis que j'ai à donner sera inutile s'il n'est reçu avant la nuit. » L'empereur le fit entrer aussitôt et lui donna audience seul à seul. « Seigneur, dit Ménas, étant allé aujourd'hui voir le seigneur Athanase à mon ordinaire, je l'ai trouvé triste et pensif, et, lui en ayant demandé la cause, il m'a dit : « Je vois que cette ville est menacée de la colère de Dieu, et je souhaiterais que quelqu'un dit à l'empereur que je lui conseille d'envoyer dès cette nuit par tous les monastères ordonner des prières continuelles pour préserver la ville et tout le pays de famine, de peste, de tremblement de terre et d'inondation. » J'ai rapporté ce discours du patriarche au métropolitain d'Héraclée, et il m'a pressé de venir trouver Votre Majesté pour lui en rendre compte. »

L'empereur reçut agréablement ce discours, et, ayant réfléchi aux menaces d'une punition divine, il crut que les deux plus pressantes étaient le tremblement de terre et l'inondation. Il envoya donc par tous les monastères l'ordre de commencer des prières sur-le-champ et en fit dire la cause. Il veilla lui-même, selon sa coutume, et, occupé de la pensée du tremblement de terre, il crut en sentir un, mais si doux qu'à peine pouvait-on s'en apercevoir. Il le prit pour un prélude de l'accomplissement de la prédiction et en attendait la suite. Le 17 janvier vint un tremblement plus fort, sans toutefois être plus dangereux. A ce coup l'empereur fut convaincu de la prophétie, et, transporté d'admiration, il louait hautement le prophète sans toutefois le nommer.

Le lendemain matin il rassembla les évêques, le clergé et les principaux d'entre les moines, et leur demanda avec empressement ce qu'il leur semblait du moine qui avait prédit cet accident. Tous convinrent que, pour

asseoir un jugement certain, il fallait connaître la personne, afin de discerner si c'était une révélation, une illusion du démon ou une connaissance naturelle ; car la plupart des Grecs croyaient à l'astrologie et aux divinations. « Nous savons tous, ajoutaient-ils, que l'empire est menacé de grands maux, nous n'avons pas besoin de prophète pour nous l'apprendre ; l'important serait de connaître par quel péché nous les avons mérités, afin d'y porter remède. » La journée se passa dans ces contestations, sans que l'empereur voulût découvrir son prophète.

Le lendemain, 19 janvier, il rassembla les citoyens les plus distingués et presque tous les moines, et les harangua d'une galerie haute, d'où il leur raconta en détail tout ce qui s'était passé depuis trois jours, témoignant une grande admiration pour le prophète et s'efforçant de le leur faire admirer, mais cachant toujours son nom. Aussitôt qu'il eut fini sa harangue il descendit, et, marchant à pied, il se mit en chemin pour aller trouver cet inconnu ; il exhorta ceux qui voudraient à le suivre, mais sans y obliger personne. Il permit aux vieillards de monter à cheval, d'autant plus que les rues étaient sales, et il l'ordonna même au patriarche d'Alexandrie. L'empereur fut suivi d'une multitude innombrable, pleine d'empressement et de curiosité, et il les mena au monastère de Cosmidion, où Athanase s'était renfermé neuf ans et trois mois auparavant, savoir le 16 octobre 4293. La porte s'en trouva ouverte, et, l'empereur s'y étant présenté avec les évêques et l'élite des moines, Athanase sortit de sa cellule, vêtu d'un manteau, portant un chapeau de paille et appuyé sur un bâton. Il s'avança ainsi jusqu'au vestibule, où était déjà une grande multitude de peuple, et alors tout le monde connut quel était ce prophète de l'empereur. Aussi ils se prosternèrent devant lui avec empressement, principalement les évêques, le nommant patriarche et l'exhortant à reprendre sa dignité ; et, se découvrant la tête, ils lui demandaient sa bénédiction.

Athanase s'en défendait, s'excusant sur sa vieillesse et ses infirmités ; mais il promit de prier Dieu pour eux, et, sans leur donner de

bénédiction en forme, il présenta sa main, qu'ils baisèrent. Alors il congédia le peuple, en témoignant prendre fort à cœur ses intérêts. « Je sais, dit-il, l'injustice qui règne, le mépris des grands pour les petits, l'inclination des puissants à opprimer les faibles, parce qu'ils n'ont point de protecteur. » L'empereur entra dans cette considération, et, jugeant Athanase plus propre qu'un autre à intercéder pour les malheureux, il lui ordonna d'ouvrir sa porte et de recevoir ceux qui s'adresseraient à lui. Dès lors il y eut un grand concours, chaque jour, depuis le matin jusqu'au soir ; les uns demandaient la révision des jugements, les autres des recommandations pour obtenir des grâces de l'empereur, qui y avait toujours égard.

Ainsi Jean Cosme tombait de plus en plus dans le mépris, et le crédit d'Athanase se relevait par l'espérance qu'il donnait de rétablir les affaires en meilleur état. Alors l'empereur assembla les évêques, le clergé et les moines, non pour délibérer si Athanase devait revenir, ce qu'il comptait pour résolu, mais sur la manière et le temps de son retour, supposé qu'on pût le lui persuader. Les évêques, revenus du premier mouvement qui leur avait fait traiter Athanase comme patriarche, se partagèrent en deux avis. Les uns persistèrent dans la résolution de le rejeter, alléguant ses renonciations, le repos où il était demeuré depuis tant d'années et l'élection canonique d'un autre patriarche, qui cependant avait gouverné l'Eglise et fait plusieurs ordinations ; d'où ils concluaient qu'il fallait condamner nécessairement l'un des deux, Athanase ou Jean Cosme. Ils regardaient l'offre de protéger les opprimés comme un artifice d'Athanase pour rentrer dans le siège.

Les autres disaient qu'on lui avait fait injustice et qu'il était en droit d'en demander satisfaction, et quelques-uns de ceux-là, ayant reçu de lui l'ordination, se reconnaissaient coupables envers lui. Mais ceux qui ne voulaient point le recevoir objectaient, outre sa renonciation, sa dureté inflexible et sa rigueur à punir pour les moindres fautes, soutenant que c'était de quoi le déposer selon les canons ; ce qui forma un tiers parti de

ceux qui voulaient bien recevoir Athanase, mais à condition qu'il donnerait sûreté de ne plus user à l'avenir de rigueurs semblables.

L'empereur, voyant que ces délibérations ne finissaient point, déclara qu'il voulait bien s'exposer le premier aux duretés d'Athanase et qu'il les préférerait aux flatteries des autres, mais il ne persuada pas aux prélats de s'accorder à le recevoir. Il prit donc la résolution d'aller trouver Jean Cosme, espérant le faire consentir au retour d'Athanase, d'autant plus que Jean lui-même avait envoyé prier l'empereur de le venir voir ; et le temps paraissait favorable, car c'était la semaine de Sexagésime, où les Grecs commençaient leur carême.

L'empereur Andronic, accompagné de trois évêques, étant arrivé au monastère où était Jean Cosme, lui demanda sa bénédiction. Jean lui dit : « Me reconnaissez-vous patriarche ? » L'empereur, soit par mauvaise honte ou autrement, avoua qu'il le reconnaissait pour tel. « Et moi, reprit Jean, si je suis patriarche, j'excommunie, de la part de la sainte Trinité, quiconque veut ou voudra établir patriarche le seigneur Athanase. » L'empereur, chargé de confusion, se retira sans rien dire et témoigna sa colère aux évêques qui l'accompagnaient, les soupçonnant d'être complices de l'affront qu'il avait reçu. Le lendemain il assembla les évêques qu'il avait coutume de consulter et leur déclara ce qui s'était passé, se plaignant d'avoir été surpris ; mais il se ralentit de son empressement pour Athanase, et son application aux affaires ecclésiastiques fut interrompue par la mort de l'impératrice Théodora, sa mère, arrivée la seconde semaine de carême, et par les noces du despote Jean, son fils, célébrées incontinent après Pâques, qui, cette année, fut le 7 avril.

Andronic, délivré de ces soins, recommença d'assembler les évêques et de les consulter sur l'excommunication de Jean Cosme. Les uns disaient qu'elle était valable, puisqu'on le nommait encore aux prières publiques, et que l'empereur lui-même l'avait reconnu pour patriarche ; les autres, déjà déclarés contre lui, alléguaient sa renonciation et son serment et soutenaient que l'ex-

communication était nulle. L'empereur cependant les sollicitait de recevoir Athanase et envoyait souvent vers Jean Cosme pour le agner. Il s'adoucit en effet, et envoya à l'empereur un écrit par lequel il révoquait l'excommunication, mais sans consentir au rétablissement d'Athanase. Dans la souscription il ne se nommait que l'abbé Jean.

L'empereur reçut cet écrit le vendredi 21 juin 4303 et ne le montra pas d'abord à tout le monde, mais seulement à quelques évêques ; puis il leur ordonna de s'assembler tous, les deux jours suivants, samedi et dimanche, dans l'église des Apôtres, et de faire en sorte de s'entendre ensemble, parce qu'il n'était plus temps d'user de remise ni de traîner l'affaire en longueur. Ils s'assemblèrent, mais ils ne purent s'accorder ; ce que l'empereur ayant appris, il monta à cheval en plein midi, le dimanche 23 du mois, et vint à l'église des apôtres, où, après avoir parlé longtemps aux évêques, voyant qu'il ne pouvait les réunir, il prit ceux qui recevaient Athanase et marcha au monastère de Cosmidion, où il était. On le revêtit pontificalement, comme l'on put, et ils vinrent à l'église à pied, par une chaleur excessive, avec les clercs qui se rencontrèrent et le peuple qui survint. C'est ainsi qu'Athanase fut rétabli dans le siège de Constantinople ; mais la moitié des évêques, quelques-uns du moins des plus estimés du clergé, prirent une ferme résolution de demeurer séparés de lui. Le patriarche Jean Cosme, ayant fait secrètement les préparatifs de son voyage, partit dès le lendemain, sans prendre congé de l'empereur, et se retira à Sozopolis, voulant faire entendre à tout le monde qu'il était chassé de son Église et qu'on devait attribuer à son absence les maux dont l'empire était affligé.

Les évêques séparés d'Athanase de Constantinople se résolurent enfin à le reconnaître par les pressantes instances de l'empereur Andronic, et la réunion se fit le dimanche des Rameaux, 11 avril 1305 ; mais le patriarche d'Alexandrie, nommé aussi Athanase, demeura opiniâtre dans sa résolution de rejeter celui de Constantinople, quoi que l'empereur pût faire pour le persuader. Il ne

nommait donc plus dans la liturgie ni Athanase de Constantinople ni l'empereur ; c'est pourquoi les évêques voulaient l'ôter lui-même des diptyques. Toutefois ils ne se pressèrent pas de le faire, espérant qu'il changerait d'avis et craignant de l'aigrir davantage, outre que la cause ne paraissait pas suffisante pour effacer son nom. Ils crurent donc plus sage de différer, comme devant le retrancher s'il continuait de résister. En attendant ils s'avisèrent de ce ménagement, que le patriarche de Constantinople ne célébrerait point la liturgie, de peur que les diacres officiant avec lui ne fussent obligés de lire dans les diptyques le nom de celui d'Alexandrie, et que les prêtres célébreraient seuls, sans diacres. On le pratiqua ainsi dans le palais et même dans la grande église, non-seulement les jours ordinaires, mais aux fêtes les plus solennelles ¹.

Dans tout ceci l'empereur Andronic ne montre pas l'esprit d'un homme capable de se gouverner et de gouverner les autres ; aussi se livra-t-il au patriarche, qui, de son côté, se rendait odieux de plus en plus par la dureté de sa conduite. Il écarta d'auprès du prince plusieurs prélats qui pouvaient l'aider à faire le bien et les réduisit à se retirer dans d'autres villes. Cependant il faisait tous les jours des prières et des processions pour détourner les calamités publiques, environné d'une troupe de moines et de prêtres avec lesquels il tenait aussi des conciles, où il était seul d'évêque ; car il n'était point changé ni moins sévère qu'avant sa retraite. Il voulait que les moines jeûnassent toute l'année, ne faisant qu'un repas, à l'heure de none, sans excepter les fêtes ni le temps pascal. Il fatiguait les clercs et les laïques sous prétexte de tout rapporter à la loi de Dieu. Dès le commencement de son retour l'empereur lui avait renvoyé le jugement de toutes les affaires, tant à cause de son intégrité et de son désintéressement que pour lui attirer le respect et la crainte de ceux qui ne l'aimaient pas ².

Les religieux de Saint-François ou de Saint-Dominique, que les Grecs appelaient *frères*,

¹ Pachym., l. 9, c. 20. — ² Id., l. 12, c. 21.

même dans leur langue, avaient acheté à Constantinople, par la permission de l'empereur, une place appartenant à la ville, pour y bâtir un monastère, ce qu'ils avaient exécuté malgré les oppositions de plusieurs Grecs schismatiques qui regardaient cet établissement comme contraire à la pureté de leur religion, et cela, dit Pachymère, à cause de leur violente aversion pour les rites et la doctrine des Latins. Nous voyons ici chez les Grecs, comme nous l'avons vu chez les Juifs, l'aveuglement et l'obstination croître avec les calamités qui viennent les punir. Les Juifs haïssaient et persécutaient les chrétiens et croyaient faire en cela une chose agréable à Dieu, quand les Romains s'avançaient pour les en punir par le sac de Jérusalem et la ruine irrémédiable de la nation juive. Les Grecs schismatiques haïssent et persécutent les catholiques romains et croient faire en cela une chose agréable à Dieu, quand les Ottomans s'avancent pour les en punir par la prise de Constantinople et la ruine irrémédiable de l'empire grec.

Parmi tous ces patriarches de rechange l'ignorant Athanase était un des plus entêtés contre l'Église romaine; il entreprit donc de détruire le couvent des religieux latins et de le réduire à un lieu profane. Les frères en étaient fort indignés et ne pouvaient souffrir que l'on ruinât une maison établie par autorité publique, où l'on avait dressé un autel, où l'on célébrait le service divin, et où l'on avait enterré des morts. Toutefois l'empereur, qui ne pouvait rien refuser au patriarche, y consentit, et donna la place à l'amiral, qui était Latin, à la charge de dédommager les frères, qui refusèrent de rien recevoir. Ils auraient donné leur vie pour conserver le monastère, et, quoiqu'ils ne pussent résister à l'ordre de l'empereur, ils ne pouvaient croire qu'ayant du respect pour la religion il poussât la chose à l'extrémité. Il le fit néanmoins, et envoya ordre au consul des Pisans, qui était leur voisin, de prendre avec lui les prêtres de l'église de Saint-Pierre pour les mettre en possession de celle des frères latins, après avoir fait un fidèle inventaire de tout ce qu'on y aurait trouvé et qu'on l'en aurait enlevé, en sorte que rien ne fût

pillé et que tout fût transporté à Saint-Pierre. Les frères se plaignirent aux Gênois de Péra de la violence du consul des Pisans, et le consul des Gênois envoya secrètement le maltraiter. Il reçut plusieurs coups d'épée, en sorte qu'on le laissa presque mort; ce que l'empereur ayant appris, il en fut fort irrité contre les Gênois; mais ils l'apaisèrent ensuite ¹.

L'empereur Andronic faisait tout son possible pour engager le patriarche d'Alexandrie à approuver la conduite de celui de Constantinople; mais, loin d'y consentir, il faisait ouvertement schisme avec lui. C'est pourquoi l'empereur, ne pouvant lui rien faire à cause du rang qu'il tenait par lui-même et de l'estime où il était pour son esprit et sa prudence, le pressa de s'embarquer et de s'en aller à son Église. Athanase, car ce patriarche avait le même nom que celui de Constantinople, ne pouvant alors se rendre à Alexandrie, monta sur une galère vénitienne pour passer en Crète, résolu de s'y arrêter dans un monastère dépendant du mont Sinai, dont il avait été tiré; mais en y allant il aborda dans le Négrepont, l'ancienne Eubée, alors occupé par les Latins. Cependant Athanase de Constantinople se fit donner par l'empereur deux monastères qu'Athanase d'Alexandrie avait, l'un à l'Anaplis, l'autre à Constantinople même, et un troisième qui appartenait à l'Église d'Antioche, dont le siège était vacant ².

Le patriarche grec d'Alexandrie, étant arrivé à Négrepont, se logea pour son argent dans une hôtellerie publique. Quelque temps s'étant passé, comme il n'avait aucun commerce avec ceux du lieu, il devint suspect, principalement aux frères ou religieux mendiants, zélés pour la religion. Ils allèrent le trouver avec quelques-uns des principaux et des magistrats et lui demandèrent le sujet de son voyage; il répondit qu'il ne séjournait là qu'en passant et attendant la commodité de continuer son chemin. On l'interrogea sur sa créance, sur ce qu'il pensait de l'Église latine et de l'usage des azymes au saint Sacrifice. Comme il ne voulait point s'expliquer, ils

¹ Pachym., l. 12, c. 28. Alias, *Andron.*, l. 6, c. 28. — Pachym., l. 13, c. 8. Alias, *Andron.*, l. 7, c. 8.

lui dirent qu'étant patriarche il ne pouvait s'en dispenser, qu'autrement il confirmerait les mauvais soupçons qu'on avait de lui. Après l'en avoir pressé plusieurs jours inutilement, ils lui déclarèrent enfin qu'il devait leur donner sa confession de foi telle qu'ils la désiraient, ou qu'ils le brûleraient, lui et les siens, comme ennemis de l'Église. C'est du moins ce que rapporte le Grec Pachymère, pour l'avoir ouï dire à des Grecs.

On marqua donc le jour; le peuple s'assembla; on pressa encore le patriarche de répondre. Il n'en dit pas plus que devant, savoir qu'il était en voyage et qu'on ne pouvait l'obliger à répondre que dans un concile. Ils se disposaient donc à le brûler, toujours d'après l'ouï-dire du Grec Pachymère, quand un d'entre eux s'avança et leur dit : « Cette exécution ne sera pas avantageuse à votre nation. Ce patriarche doit être puissant à Alexandrie et avoir des parents considérables, qui chercheraient à venger sa mort sur ceux d'entre vous qui vont trafiquer en Égypte. » Ils trouvèrent qu'il avait raison, et se contentèrent de donner au patriarche un terme de dix jours dans lesquels il devait sortir du pays. Il passa en terre ferme; mais il fut arrêté à Thèbes par le seigneur du lieu, qui le mit dans une étroite prison; puis il le relâcha, en ayant reçu du soulagement dans une maladie¹.

Cependant le patriarche de Constantinople continuait de faire des processions deux ou trois fois la semaine; mais en même temps il faisait enlever de la grande église les portraits du patriarche Germain et de l'empereur Michel Paléologue, par haine de l'union avec l'Église romaine à laquelle ces deux personnages avaient contribué. Mais en même temps il tyrannisait les clercs de son Église, les privant de leurs offices et de leurs pensions, les obligeant d'obéir à tous ses caprices, qu'il appelait les ordonnances de Dieu, les punissant de la moindre négligence par la prison et d'autres peines semblables. Il n'y avait plus de concile à qui l'on pût recourir; le patriarche avait mis de côté et les évêques et les principaux du clergé. Il était

même le seul des quatre patriarches qu'on nommait aux prières publiques; celui d'Alexandrie était banni, comme nous venons de voir; le siège d'Antioche était vacant, et, quand il eût été rempli, le nouveau patriarche aurait été hostile à celui de Constantinople, à cause du monastère des Hodèges qu'on avait ôté à son Église. Le patriarche grec de Jérusalem, nommé aussi Athanase, avait été chassé de son siège sur les accusations de Broulas, évêque de Césarée de Philippi, qui fut intrus à sa place; mais on trouva qu'il était lui-même chargé d'excommunication. Tel était le triste état des Églises grecques, état que l'historien grec Pachymère déplore comme sans remède et comme annonçant la ruine prochaine de l'empire. En effet nous avons entendu dire à saint Ignace, patriarche de Constantinople au neuvième siècle, que le remède et le salut des Églises particulières ne se trouvent que dans l'Église principale, l'Église romaine, mère et maîtresse de toutes les Églises.

Pour en revenir au patriarche Athanase, il tenait des conciles à Constantinople, non avec des évêques, mais avec des moines. C'est avec eux qu'il jugeait et condamnait sans appel. Recourir à l'empereur ne servait de rien; car tous ceux à qui le patriarche en voulait, n'importe pourquoi, l'empereur croyait de la piété de les poursuivre sans miséricorde. Dans cette extrémité plusieurs des moines grecs se réfugièrent au faubourg de Péra, chez les religieux latins; d'autres furent jetés en prison, sans aucun espoir de délivrance. Le reste du clergé, privé de ses bénéfices et de ses pensions, n'avait pas de quoi vivre. Ils réclamèrent auprès de l'empereur les rétributions ordinaires; l'empereur en fit des remontrances au patriarche, qui, après bien des résistances, condescendit enfin à donner, par an, six écus à l'un, huit à l'autre, suivant leur dignité. L'empereur eut beau dire que c'était une pension dérisoire, le patriarche n'en voulut pas démordre. Les clercs refusèrent d'accepter un marché pareil, et adressèrent au patriarche une longue requête à laquelle nous ne savons quelle réponse fut faite; car c'est là que Georges Pachymère finit son

¹ Pachym., l. 13, c. 16. Alias, *Andron.*, l. 7, c. 16.

Histoire, qui contient treize livres, dont six sur Michel Paléologue et sept sur Andronic, en tout quarante-neuf ans, dont vingt-quatre du premier et vingt-cinq du second, finissant ainsi en l'an 1307 ¹.

Vers ce temps mourut Constantin Meliténiote, fidèle compagnon du patriarche catholique Veccus ; il mourut en prison, étant demeuré ferme dans la foi catholique et dans l'union avec l'Église romaine. Il demanda pour toute grâce à l'empereur d'être enterré dans une des îles désertes voisines de Constantinople, ce qui lui fut accordé. Georges Métochite, compagnon de sa prison, y demeura seul et persévéra dans la même fermeté. Nous avons plusieurs écrits de l'un et de l'autre contre les schismatiques. Ce sont deux témoins qui, au jour du jugement, s'élèveront contre les Grecs obstinés dans le schisme et la rébellion ².

L'an 1310 quelques-uns des adversaires du patriarche Athanase de Constantinople, ennuyés de le voir si longtemps en place, dérobèrent le marchepied de son trône patriarcal et y peignirent l'image du Sauveur, et, des deux côtés, l'empereur Andronic avec un frein à la bouche, et le patriarche Athanase le tirant, comme un cocher tire le cheval ; puis ils remirent le marchepied à sa place. Quelques-uns, l'ayant vu par hasard, en firent grand bruit et en accusèrent le patriarche auprès de l'empereur comme d'une impiété. L'empereur envoya chercher les dénonciateurs, et, ne doutant pas qu'ils ne fussent eux-mêmes les auteurs de cette malice, il les mit dans une prison très-rude et perpétuelle ; mais le patriarche, indigné de ce qu'il ne les avait pas punis plus rigoureusement, renonça aussitôt à son siège ³. Ce ne fut pas toutefois la seule cause de cette seconde cession d'Athanase ; on trouva que Théophane, un de ses plus fidèles ministres, acceptait des présents pour la promotion aux Ordres, et on prétendit, quoique faussement, qu'Athanase ne l'ignorait pas. On lui faisait encore d'autres reproches ⁴.

Deux ans après sa retraite, c'est-à-dire en 1312, Niphon, métropolitain de Cyzique, fut transféré au siège patriarcal de Constantinople par la volonté de l'empereur et la complaisance des évêques. C'était un homme entièrement ignorant de la théologie et des lettres humaines, jusqu'à ne savoir pas écrire. Voilà, de suite, sur le siège de Constantinople, trois patriarches distingués par leur ignorance. Niphon l'emportait sur les autres ; à peine avait-il goûté quelque commencement d'étude qu'il crut que l'esprit naturel suffisait ; il s'appliqua entièrement à acquérir des richesses et des honneurs. Aussi était-il très-habile pour la conduite de toutes les affaires temporelles, l'agriculture, les bâtiments, l'amas des provisions, l'augmentation des revenus. Il donnait aussi dans la magnificence des habits et des chevaux et la délicatesse de la table. Il gouvernait les biens de deux monastères de filles, non par manière d'acquit, mais sérieusement et comme s'il n'eût pu s'en dispenser, afin de profiter de leurs revenus, d'être souvent dans ces maisons et d'y vivre délicieusement.

Il feignait d'être l'ami de tous les hommes de mérite qui, par leurs talents naturels ou parce qu'ils excellaient en quelque art, étaient agréables au public ou aux empereurs en particulier ; mais il en était envieux, les haïssait tous et les décriait secrètement auprès de l'empereur. Le seul bon conseil qu'il lui donna fut de ramener les arsénites à la communion patriarcale, ce que l'empereur lui-même souhaitait depuis longtemps. Les arsénites étaient ceux qui avaient fait schisme quarante-huit ans auparavant, à l'occasion du patriarche Arsène, déposé en 1264. L'empereur Andronic les fit donc assembler, et, sortant de leurs cachettes, ils parurent couverts de haillons ; mais dans le cœur ils étaient pleins de vanité et faisaient des demandes exorbitantes, pour faire croire au peuple qu'ils ne s'étaient pas séparés sans sujet : premièrement que le corps d'Arsène fût transféré honorablement de Saint-André à Sainte-Sophie ; secondement que le clergé expiât sa faute en s'abstenant pendant quarante jours du service divin ; enfin que tout le peuple fit aussi pénitence par les jeûnes et

¹ Pachym., l. 13. Alias, *Andron.*, l. 7, c. 23, 28 et 36.

— ² Pachym., l. 13. Alias, *Andron.*, l. 7, c. 31. Allat., t. 2, p. 767-773. — ³ Nicéphore Grégoras, l. 7, c. 9. —

⁴ Boivin, *Not. in Greg.*, p. 763 ; alias, 38.

les génuflexions qui lui seraient prescrits. L'empereur leur accorda tout pour le bien de la paix, et le patriarche, monté sur l'ambon et revêtu de ses ornements, donna une absolution générale, comme au nom d'Ar-sène. Mais ceux du parti qui n'obtinrent pas des évêchés, des abbayes ou d'autres récompenses à leur gré, retournèrent bientôt à leur schisme.

Pour n'avoir point à revenir tant de fois sur ces tristes et interminables divisions des Grecs, qui d'ailleurs ne se lient à rien de l'Occident, nous en continuerons la suite jusqu'à une époque qui en montre à nu la nature servile.

Niphon ne tint le siège de Constantinople que trois ans, car il en fut chassé l'an 1315, à cause de son avarice, qui lui avait fait commettre plusieurs sacrilèges et employer pour s'enrichir des moyens injustes et peu convenables à sa dignité. S'étant retiré il logea au monastère de la Périblepte. Un an après, c'est-à-dire en 1316, on éleva sur le trône patriarcal un laïque, Jean Glykys, contrôleur des postes. Il avait femme et enfants, mais il était des plus savants et fort attaché au style noble des anciens Athéniens, qu'il regardait comme un excellent modèle. Personne, au dire de son ami Nicéphore Grégoras, n'approchait de lui pour la solidité du jugement, l'inclination au bien et la gravité des mœurs, ce qui fit regarder sa promotion comme la récompense de son mérite. Sa femme prit aussitôt l'habit monastique, et il voulait de son côté s'en revêtir par respect pour le trône patriarcal ; mais l'empereur l'en empêcha, parce qu'il était sujet en certaines saisons à de violentes attaques de goutte, ce qui lui rendait nécessaire, au jugement des médecins, l'usage de la viande, dont l'abstinence est inséparable de la vie monastique chez les Grecs ².

En 1320 le nouveau patriarche, désespérant de recouvrer la santé, prit le parti de se retirer. La paralysie lui ôtait l'usage des pieds et des mains, en sorte qu'il ne pouvait ni s'acquitter de ses fonctions ni vaquer aux affaires, et n'avait besoin que de repos. L'em-

pereur consentit à sa retraite et lui donna pour demeure le monastère de la Kyristisse, où le prélat, s'étant démis de sa dignité, se fit porter la quatrième année de son pontificat, qui était l'an 1320. Il emporta peu d'argent du palais patriarcal, n'étant pas intéressé comme la plupart des autres, et l'employa à l'entretien du monastère. Or, attendant la mort de jour en jour, il voulut faire son testament et le fit écrire par Nicéphore Grégoras, qui a composé l'histoire de ce temps-là.

Le successeur de Jean Glykys sur le siège de Constantinople fut Gerasime, prêtre et moine du monastère de Manges, vieillard portant les cheveux blancs et presque sourd, simple et entièrement ignorant des sciences profanes ; mais c'était cela même qui le rendait agréable à l'empereur ; « car, dit Grégoras, c'est par cette raison que les princes choisissent de tels sujets pour les grandes places, afin qu'ils soient servilement soumis à leurs ordres et ne leur résistent en rien ¹. »

Le patriarche Gerasime mourut le 19 avril 1321, n'ayant tenu le siège qu'environ un an, et, après quasi trois ans de vacance, l'empereur lui donna pour successeur un moine du mont Athos, âgé de plus de soixante-dix ans, qui n'avait rien de la dignité d'un évêque et savait à peine assembler ses lettres. L'empereur le choisit pour sa grande simplicité, quoiqu'il eût été accusé de plusieurs fautes dont il y avait nombre de témoins, ce qui l'avait exclu depuis longtemps d'être promu aux Ordres. Il se nommait Isaïe et monta sur le siège de Constantinople le 30 novembre 1323 ².

L'empereur Andronic associa à l'empire son petit-fils, nommé aussi Andronic, et le fit couronner par le patriarche Isaïe, le 2 février 1325. Ils ne furent pas longtemps d'accord ; le jeune Andronic se plaignait de la faiblesse de son aïeul, qui, abattu par la vieillesse, négligeait les affaires et laissait le peuple exposé aux insultes des Barbares, au pillage, à la captivité et à la mort. En effet les Turcs avançaient leurs conquêtes de jour en jour et faisaient des courses jusques aux

¹ Nic. Grég., l. 7, c. 9. — ² Id., *ibid.*, c. 11.

¹ Nic. Grég., l. 8, c. 2. — ² Id., *ibid.*, c. 6, n. 7, c. 12.

portes de Constantinople. Le vieil empereur disait qu'il ne pouvait se résoudre à laisser le gouvernement à un jeune homme sans expérience, qui ne savait pas se conduire lui-même, qui s'abandonnait à des jeunes gens ignorants, auxquels il donnait les domaines de l'empire, ne s'occupant que de ses chiens et de ses oiseaux et passant les nuits en festins et en débauches. Ces plaintes réciproques, qui semblent fondées de part et d'autre, vinrent jusqu'à une rupture ouverte et une guerre civile.

Le jeune empereur, soutenu d'un puissant parti, se saisit de quelques villes de Thrace, et marcha ensuite sur Constantinople, où son aïeul lui défendit d'entrer ; mais, se voyant presque abandonné, il assembla les évêques avec le patriarche Isaïe, pour prendre leurs avis. Il leur demanda d'ôter le nom de son petit-fils des prières publiques et de le menacer d'excommunication pour le ramener à son devoir. Les plus sages et les savants pensèrent aussi que le nom du jeune Andronic devait être partout retranché des prières jusqu'à ce qu'il changeât de conduite ; mais le patriarche et quelques évêques, avec quelques-uns du clergé, ne goûtèrent pas cet avis. C'est pourquoi ils se levèrent sans rien dire et se retirèrent chez eux, puis s'assemblèrent de nuit chez le patriarche ; ils conjurèrent contre le vieil empereur, ce qui engagea plusieurs personnes, même considérables, à entrer secrètement dans la conspiration, et, trois jours après, le patriarche, ayant assemblé le petit peuple au son des cloches, prononça excommunication contre quiconque supprimerait le nom du jeune empereur et ne lui rendrait pas tous les honneurs dus à sa dignité. Il prononça encore une autre excommunication contre les évêques qui avaient pris le parti contraire.

Le vieil empereur fut surpris et outré de cette conduite du patriarche et dit : « Si celui qui doit prêcher la paix est si emporté contre moi par l'espérance de ce que lui a promis mon petit-fils, et s'il renonce à toute pudeur et à toute gravité pour se rendre chef de parti, qui pourra arrêter la violence du peuple inconstant ? » Les autres évêques s'assemblèrent de leur côté et prononcèrent ex-

communication contre le patriarche, comme auteur de sédition et gagné par intérêt, alléguant contre lui les canons, particulièrement le dix-huitième du concile de Chalcédoine, qui condamne les conjurations et les cabales des clercs ou des moines contre les évêques ou les clercs ; d'où ces évêques concluaient que c'était un plus grand crime de conjurer contre l'empereur et de prononcer contre lui des malédictions, nonobstant les défenses expresses de l'Écriture. Le vieil empereur, voyant à quel excès on avait porté les choses et craignant encore pis, fit enfermer le patriarche dans le monastère des Manganes, sans le mettre aux fers, mais sans qu'il pût sortir.

Cependant le jeune empereur était campé non loin de Constantinople quand deux artisans, qui étaient de garde près d'une des portes, s'adressèrent au capitaine des gardes, Jean Cantacuzène, et s'offrirent de livrer la porte à l'empereur. On convint du jour et de la manière, et la chose s'exécuta ainsi. Le jour de la Pentecôte, après vêpres, le jeune empereur, averti par un des deux artisans, décampa et se rendit à un lieu nommé Clepta, où il s'arrêta jusqu'au grand jour du lundi, qui était le 23 mai. Ils marchèrent encore tout ce jour jusqu'à la nuit et arrivèrent à Ambylope, près de Constantinople, où ils se préparèrent à l'attaque, qu'ils firent la nuit même ; quelques soldats, se servant de deux échelles de cordes, étant montés sur la muraille, firent ouvrir la porte, et le jeune empereur entra dans la ville avec son armée sans éprouver de résistance.

Le vieil Andronic entendait de son palais le tumulte, le bruit des armes et les acclamations du peuple ; il alla se prosterner devant une image de la sainte Vierge, transférée au palais quelques jours auparavant, et pria la Mère de Dieu de le garder d'une mort violente ; mais le jeune empereur, avant que d'entrer au palais, avait assemblé les chefs et les principaux officiers de son armée, leur défendant très-expressément de tuer ni même d'injurier personne, parce que c'était de Dieu seul qu'il tenait cette victoire. Il entra, salua l'empereur, son aïeul, comme à l'ordinaire, et tous deux s'assirent et s'entreten-

rent quelque temps, attribuant à la malice du démon ce qui s'était passé. Le jeune empereur alla dans la chapelle de la sainte Vierge la remercier de cet heureux succès. Ensuite il alla au monastère de Manganes, où le patriarche Isaïe était enfermé, l'en tira et le fit monter sur un des chevaux de l'empereur; mais il n'était accompagné ni d'évêques ni de prêtres; ce n'étaient que des joueurs de flûte et des danseurs, avec des femmes de même profession; une entre autres, la plus fameuse de toutes, accoutumée à suivre l'armée, marchait à cheval, habillée en homme, et excitait le rire des assistants par des discours dignes d'elle. C'est ainsi que le patriarche fut ramené en triomphe, le mardi de la Pentecôte, 24 mai.

Le soir, comme le jeune empereur retournait au palais, il rencontra l'ancien patriarche, Niphon, qui lui demanda comment il voulait traiter son aïeul : « Humainement et en empereur, » répondit le prince. Niphon ajouta : « Si vous voulez régner sans crainte, ôtez-lui les marques d'empereur, faites-le revêtir d'un méchant cilice et envoyez-le en prison ou en exil. » Niphon gardait du ressentiment contre le vieil Andronic pour l'avoir laissé déposer et se flattait de pouvoir remonter sur le siège patriarcal. Quelques-uns de ceux qui approchaient l'empereur lui tinrent des discours semblables et le détournèrent de garder son aïeul comme associé à l'empire. C'est pourquoi, après plusieurs délibérations, il fut résolu que le vieil Andronic conserverait les ornements impériaux et demeurerait dans les appartements du palais, mais sans en sortir ni se mêler de rien, ayant toutefois de quoi subsister honnêtement avec ses officiers.

Le patriarche Isaïe, loin de compatir à sa disgrâce, ne put dissimuler sa joie et dit ces paroles du psaume : « Le juste se réjouira quand il verra la vengeance. » Ensuite il chercha à se venger des évêques et des prêtres qui lui avaient été opposés et attachés au vieil empereur; il suspendit les uns de leurs fonctions pour un temps et interdit les autres pour toute leur vie. Le jeune empereur, étant allé le trouver pour le remercier et s'entretenir avec lui familièrement, le

pria de pardonner aux évêques, mais il ne put le fléchir. Ensuite il lui envoya le capitaine de ses gardes, Jean Cantacuzène, qui d'abord ne put rien gagner sur son esprit; le patriarche soutenait qu'il fallait commencer par châtier ces évêques, qui, disait-il, l'avaient trahi. Enfin il convint avec Cantacuzène que, pour les juger, on tiendrait un concile où lui-même comparaitrait, non comme juge, mais comme partie.

Le jour marqué étant venu tous les évêques s'assemblèrent au palais patriarcal. Cantacuzène, qui a écrit l'histoire de cette époque, s'y trouva aussi et recommanda aux évêques accusés de garder le silence, se chargeant de parler pour eux. Le patriarche Isaïe se plaignit qu'ils avaient voulu le chasser de son siège et l'emprisonner. Cantacuzène dit : « Notre-Seigneur dit dans l'Évangile : « Si votre justice ne surpasse celle des scribes et des pharisiens vous ne pouvez entrer au royaume des cieux. » Or c'est à dire, comme je l'apprends de vous, qu'il ne suffit pas de ne point rendre la pareille à celui qui nous maltraite, mais qu'il faut encore lui faire tout le bien que nous pouvons. Il nous ordonne ailleurs de cacher nos bonnes œuvres, et, d'un autre côté, d'en faire éclater la lumière, afin que le Père céleste soit glorifié; ce qui semble des préceptes contradictoires. Mais je crois que le premier nous regarde, nous autres qui sommes imparfaits, et qui, en montrant nos bonnes œuvres, pourrions en perdre la récompense; mais vous, qui êtes nos maîtres, et qui êtes proposés à tout le monde comme des modèles de vertu, c'est à vous qu'il convient de faire éclater vos bonnes œuvres. Si donc vous êtes durs et implacables à ceux qui vous ont offensés, quel exemple nous donnez-vous et quel châtiment ne vous attirez-vous point ? » Il leur propose ensuite l'exemple du jeune empereur, qui venait de pardonner généreusement à un particulier qui lui avait dit des injures atroces et ne s'attendait qu'à une cruelle mort, et il finit en adressant la parole au patriarche en particulier.

Après ce discours Cantacuzène se leva, ce que firent tous les autres, même le patriarche; et, prenant avec lui les évêques accusés,

et exhortant les autres à faire comme eux, ils se jetèrent tous aux pieds du patriarche et dirent : « Pardonnez-nous, mon père; nous avons failli; remettez-nous notre faute, afin que le Père céleste vous remette aussi les vôtres. » Alors le patriarche dit en parlant à Cantacuzène : « Vous m'avez pris dans un filet dont je ne puis me retirer; il n'est pas possible de faire autre chose que ce que vous voulez. » Aussitôt il pardonna aux évêques qui l'avaient offensé, demanda miséricorde pour eux, les embrassa l'un après l'autre et leur donna sa bénédiction en signe de réconciliation sincère; enfin, après un petit discours, il congédia l'assemblée, et les évêques accusés allèrent au palais remercier l'empereur¹.

Le patriarche Isaïe mourut en 1333, un an après le vieil Andronic. Comme Andronic le jeune se disposait à porter la guerre en Macédoine il s'empessa de donner un successeur à Isaïe. On proposa divers sujets. Jean Cantacuzène, capitaine des gardes, conseilla à l'empereur de faire patriarche un prêtre nommé Jean, natif d'Apro ou Apri, autrement Théodosiople, en Thrace, d'une famille fort obscure, mais fort habile homme pour les fonctions de son ministère. Cantacuzène l'avait pris pour son chapelain domestique; mais peu de temps après il l'avait placé dans le clergé impérial, où il était fort estimé et fort agréable à l'empereur, en sorte qu'il approuvait le dessein de Cantacuzène de le faire patriarche si l'on pouvait y réussir. Mais quand on le proposa aux évêques ils le rejetèrent tous aussitôt, comme de concert, et l'empereur remit le soin de cette affaire au capitaine des gardes, en grec le grand-domestique.

Celui-ci, sans différer, assembla les évêques dans l'église des Apôtres et s'efforça de leur persuader d'élire Jean d'Apri pour patriarche; mais ils continuèrent de s'y opposer, et quelques-uns insistèrent sur ce que c'était un homme engagé dans les affaires temporelles, qui avait femme et enfants dans sa maison. C'est que les Grecs permettent bien aux prêtres de vivre dans le mariage,

mais non pas aux évêques. Cantacuzène répondit que Jean quitterait sa femme si d'ailleurs on le jugeait digne du patriarcat; mais, voyant que les évêques le refusaient toujours, il rompit l'assemblée.

Il en tint une autre, dix jours après, dans la même église, où il dit aux évêques : « Je ne prétends point vous persuader de mettre Jean sur le siège patriarcal, puisque vous ne l'avez pas agréable, mais il faut voir s'il est juste de lui donner le gouvernement d'une autre Église, puisqu'il n'y a qu'un reproche contre lui. » Les évêques, ne se défiant de rien, reçurent avec plaisir la proposition et déclarèrent Jean archevêque de Thessalonique. Cantacuzène voulut qu'ils en fissent un décret par écrit, et ils le firent aussitôt. Quand il l'eut entre les mains il dit : « Si l'empereur nous disait : Puisque, après une mûre délibération, vous avez jugé Jean d'Apri digne de l'épiscopat, pourquoi ne serait-il pas patriarche, selon mon désir? que répondrions-nous, et quelle excuse plausible lui donnerions-nous? Le patriarche a-t-il besoin de recevoir d'en haut quelque grâce ou quelque pouvoir que ne puissent recevoir les autres évêques? Or il n'en est pas ainsi; tous les évêques des grandes et des petites villes participent également à la grâce; la différence de l'éclat et de l'honneur des sièges dépend de l'empereur, qui peut transférer à une plus grande ville celui qui a été jugé digne d'être évêque d'une moindre. A quoi donc sert de le choquer inutilement et d'alléguer des excuses si frivoles? » A ce discours les évêques se regardèrent l'un l'autre, comme ayant été trompés, et, ne pouvant s'en dédire, ils élurent malgré eux Jean d'Apri patriarche de Constantinople, et peu après il fut ordonné¹.

Quand le capitaine des gardes impériales dit aux évêques grecs que, dans leur Église, séparée de l'Église romaine, c'est l'empereur qui donne la juridiction aux évêques, c'est l'empereur qui les transfère d'une Église à une autre, il ne faut pas s'étonner que les évêques grecs ne répondent rien; c'est que, dans la réalité, ils n'avaient rien à répondre.

¹ Cantacuzène, l. 1, c. 56, 58 et 59; l. 2, c. 1. Grégoras, l. 9, c. 6 et 7.

¹ Cantacuz., l. 2, c. 21.

Autant en arrive à tout évêque, à toute Église schismatiques, à tout évêque, à toute Église séparés du chef divinement institué de l'Église universelle, séparés de la source unique et divine de la juridiction spirituelle.

En effet il n'est qu'un Dieu, qu'une foi, qu'un baptême, qu'un bercaïl et qu'un pasteur. Il n'y en a qu'un à qui le Christ ait dit au singulier : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Il n'y en a qu'un à qui le Christ ait dit : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Il n'y en a qu'un à qui le Christ ait dit : « J'ai prié pour toi afin que ta foi ne défaille point ; lors donc que tu seras converti, affermis tes frères. »

Aussi nous avons entendu Tertullien dire : « Le Seigneur a donné les clefs à Pierre, et par lui à l'Église ¹ ; » et saint Optat de Milève : « Saint Pierre a reçu seul les clefs du royaume des cieux pour les communiquer aux autres pasteurs ² ; » et saint Augustin : « Le Seigneur nous a confié ses brebis parce qu'il les a confiées à Pierre ³ ; » et saint Grégoire de Nysse : « Jésus-Christ a donné par Pierre aux évêques les clefs du royaume céleste ⁴ ; » et saint Léon : « Tout ce que Jésus-Christ a donné aux autres évêques il le leur a donné par Pierre ⁵. »

De là saint Chrysostome concluait que Pierre avait, sans aucun doute, le pouvoir d'élire lui-même un apôtre à la place de Judas, mais qu'il s'en abstint de peur de paraître favoriser quelqu'un ⁶. C'est de Pierre que d'autres Pères de l'Église dérivent la prééminence des chaires patriarcales de Rome, d'A-

lexandrie et d'Antioche. C'est au successeur de Pierre, au Pape saint Léon, que s'adressent et le concile œcuménique de Chalcédoine et l'empereur Marcien pour obtenir la même prééminence à l'évêque de Constantinople, sans pouvoir réussir. C'est au successeur de Pierre, au Pape saint Hormisdas, que tous les évêques d'Orient disent dans leur profession de foi : « Inviolablement attaché au Saint-Siège, et publiant toutes ses ordonnances, j'espère mériter d'être avec vous dans une même communion, qui est celle de la Chaire apostolique, dans laquelle réside la vraie et entière solidité de la religion chrétienne, promettant aussi de ne point réciter dans les sacrés mystères les noms de ceux qui sont séparés de la communion de l'Église catholique, c'est-à-dire qui ne sont point unis en tout avec le Siège apostolique ¹. » C'est du successeur de Pierre que les historiens grecs Socrate et Sozomène écrivent dès le cinquième siècle : « La règle ecclésiastique défend de rien décider, de s'assembler en concile et de faire aucuns canons sans le consentement de l'évêque de Rome ². » Pierre et son successeur, telle est donc la source première de la juridiction ecclésiastique, la source première de toute délégation légitime pour exercer un ministère spirituel.

Mais voilà ce qu'ignorent, et volontairement, les Grecs du quatorzième siècle ; voilà ce que les Grecs ignorent encore aujourd'hui ; ils rompent avec leurs ancêtres pour rompre avec l'Église romaine. Leurs anciens Pères et docteurs, saint Athanase, saint Chrysostome, saint Paul et saint Ignace, cherchaient à Rome le remède à leurs maux ; les Grecs dégénérés ont encore plus peur du remède que du mal. Au lieu de dociles enfants de saint Pierre ils aiment mieux être les esclaves de l'empereur, fût-il Turc ou Moscovite : *Non hunc, sed Barabbam*. C'est par là que finit le Bas-Empire des Grecs, tout comme le Bas-Empire des Juifs.

Nous allons voir cet esprit du Bas-Empire apparaître en Occident sur le trône de France ; nous allons parler du démêlé entre le Pape Boniface VIII et le roi de France Phi-

¹ « Si adhuc clausum putas cœlum, memento claves ejus hic Dominum Petro, et per eum Ecclesiæ, reliquisse. » Tertull., *Scorpiac.*, c. 10. — ² « Bono unitatis, beatus Petrus... et præferri apostolis omnibus meruit, et claves regni cœlorum communicandas cæteris solus accepit. » Optat., l. 7, *contra Parm.*, n. 3. — ³ « Commendavit nobis Dominus oves suas, quia Petro commendavit. » Aug., *sermo* 296, n. 11. — ⁴ « Per Petrum episcopis dedit (Christus) claves cœlestium honorum. » T. 2, p. 316, edit. Paris. — ⁵ « Si quid cum eo commune cæteris voluit esse principibus, nunquam nisi per ipsum dedit quidquid aliis non negavit. » T. 2, col. 16, edit. Ballerini. — ⁶ *Homil. 3 in Act. Apost.*, n. 2.

¹ Labbe, t. 4, p. 1444. — ² Socr., l. 2, c. 17. Sozom., l. 3, c. 10.

lippe le Bel. Voici comment un homme de génie, Frédéric de Schlegel, qui a vécu de nos temps, caractérise l'influence des Papes durant le moyen âge :

« La puissance morale que le Pape exerça réellement dans le moyen âge sur les États catholiques se rend de la manière la plus frappante par les expressions républicaines et les formes de liberté de l'ancien État des Romains, où l'idée de tous ces pouvoirs protecteurs des droits du peuple se montre précisée avec une sagacité si particulière et où elle se développe tout entière historiquement ; car l'influence politique des Papes n'était, on le sait, qu'une influence négativement limitante et protectrice pour le maintien des principes de justice ou pour la cause du peuple et de tous les faibles. Dans l'idée du Pape, prissions-nous même cette idée dans sa plus haute extension, il n'y avait au fond que ceci : qu'il devait être un doux et pacifique préteur et arbitre, suivant le droit de l'équité, dans toutes les querelles inutiles et les guerres sans fin de ce temps-là, ou bien un austère censeur contre toute injustice et contre les violences des puissants, mais surtout un tribun vigilant de la chrétienté entière en faveur de tous ceux qui étaient opprimés ou lésés. A peine ose-t-on encore le dire, quoique la chose soit historiquement tout à fait vraie, que les Guelfes, le Pape à leur tête, ont été les libéraux parfaits du moyen âge, parce qu'ils avaient de leur côté l'Église et la religion, par où aussi l'état des choses se montre tout différent, tant les modernes libéraux, dans leur dégénération, sont tombés au-dessous de la dignité d'un semblable parallèle. Les Gibelins, au contraire, parce qu'ils s'étaient mis en opposition avec l'Église et le sentiment religieux, perdirent en même temps toute douceur morale, et, même pris individuellement, ils le cèdent partout, pour la grandeur du caractère, aux héros de l'autre parti ¹. » Ainsi parle cet homme de génie, que ses études profondes de l'histoire ramenèrent du protestantisme au sein de l'Église catholique.

Quant au cardinal Benoît Cajétan, succes-

seur de Célestin V, on le tenait, dit Bossuet, très-habile dans les affaires et autant homme de bien que savant. Il prit, comme nous avons vu, le nom de Boniface VIII. De son temps l'Italie était déchirée par deux factions implacables, les Guelfes et les Gibelins : les premiers, partisans du Pape et de la liberté de l'Italie ; les seconds, partisans de la domination teutonique. Boniface eut naturellement pour ennemis les Gibelins, à la tête desquels était la puissante famille des Colonne ; il encourut encore l'inimitié des Français par suite de ses démêlés avec leur roi. Les auteurs gibelins et gallicans sont ainsi légalement suspects et récusables, soit comme témoins, soit comme juges, dans tout ce qui tend à incriminer Boniface VIII. Pour être juste il ne faut s'en rapporter qu'aux actes ; c'est ce que nous tâcherons de faire à la suite du Père Bianchi, dans son ouvrage de *la Puissance indirecte de l'Église*, ainsi que de monseigneur Wiseman, dans une dissertation expresse.

Quant à Philippe le Bel, voici le tableau de son règne tracé par le fils de Louis XIV, ou plutôt par Bossuet, son précepteur : « Le règne de Philippe fut plein de séditions et de révoltes parce que le peuple et le clergé furent fort chargés, à cause qu'on haussait et baissait les monnaies à contre-temps, et même qu'on les fabriquait de bas aloi, ce qui causait de grandes pertes aux particuliers et ruinait tout le commerce. Le roi alla en personne en Languedoc et en Guienne pour apaiser les mouvements de ces provinces, ce qu'il fit en caressant la noblesse et en traitant doucement les villes. » Voilà ce qu'on lit dans l'*Abrégé de l'Histoire de France* pour le Dauphin. Et, ce qui est à remarquer, dans le manuscrit original le règne de Philippe le Bel est de la main de Bossuet. Pour achever ce tableau ajoutez-y un trait qu'on voit dans le Père Daniel. « Le petit peuple de Paris, qui souffrait le plus de cette continuelle altération des monnaies, s'étant mutiné par l'excès de sa misère, Philippe, qui avait promis plus d'une fois de réparer les pertes, fit pendre un bon nombre de ces malheureux. » Ainsi, roi faux-monnayeur, qui trompe, qui ruine ses sujets, et, pour

¹ Frédéric de Schlegel, *Concordia*, 6^e livraison, p. 390.

toute indemnité, fait pendre les plus misérables, tel paraît dans ce tableau Philippe le Bel. Et pourquoi un argent si cruellement ramassé ? Pour faire la guerre, non pas aux nations barbares, mais à des princes chrétiens, tels que le roi d'Aragon, le roi d'Angleterre, le roi de Germanie.

Maintenant que fera *l'ambitieux, le fougueux* Boniface VIII, pour parler le langage de ses ennemis ? La première année de son pontificat (1295) il procure la paix à la France avec l'Aragon et travaille à la lui procurer avec toutes les puissances. Édouard d'Angleterre soudoyait contre Philippe le comte de Flandre et le roi des Romains, Adolphe ; Boniface envoie des légats à Édouard et à Adolphe avec des lettres pressantes où il leur reproche de faire la guerre à un roi catholique, les conjure de ne pas attaquer davantage son très-cher fils Philippe, roi de France, mais de s'accorder à la paix ou du moins à une longue trêve¹. Ses instances restant infructueuses, il intime, sous peine d'excommunication, le 13 août 1296, aux rois d'Angleterre, de France et de Germanie, une trêve de deux ans. Édouard et Adolphe l'acceptent et soumettent leur différend au Saint-Siège ; Philippe, pour qui Boniface se donne tous ces mouvements, est le seul à y résister ; livré à de mauvais conseils, au lieu de seconder les pacifiques et bienveillantes intentions du Pontife, il se met à protester que le gouvernement de son royaume dans les choses temporelles appartient à lui seul, qu'il n'y reconnaît aucun supérieur sur la terre, qu'il n'entend se soumettre à qui que ce soit pour le temporel de son royaume, mais que, pour ce qui regarde le salut de son âme et les choses purement spirituelles, il est prêt à obéir aux admonitions du Siège apostolique².

Ce qui suppose que chercher à concilier les princes chrétiens, employer les armes spirituelles pour empêcher les meurtres, les incendies, les rapines et autres crimes qu'entraîne inévitablement la guerre, n'est aucunement dans les attributions du Pontife

romain, père commun des rois aussi bien que des simples fidèles ; ce qui suppose que le vicaire de Jésus-Christ peut bien excommunier un obscur brigand qui ne³ désole qu'un petit canton, mais que, quand les rois s'amuseront à ravager les provinces, à ruiner leurs peuples, à désoler la chrétienté entière, il ne pourra que bénir et bourreaux et victimes ; ce qui suppose que, telle guerre que fasse le prince, tels moyens qu'il emploie pour la soutenir, cela n'intéresse point le salut de son âme ; ce qui suppose que le roi, en tant que roi, est indépendant de la loi de Dieu interprétée par l'Église, c'est-à-dire que le souverain, en tant que souverain, est athée et doit l'être.

Pour continuer la guerre que le Pape voulait éteindre, les princes, comme l'avouent Jordan et Polydore Virgile, auteurs de l'époque¹, non-seulement épuisaient leurs peuples, mais accablaient le clergé et les églises de taxes nouvelles et extraordinaires. Dans la vue de les forcer à la paix Boniface avait rendu, le 18 du même mois d'août 1296, une constitution commençant par ces mots : *Clericis laicos*, où il défendait, sous peine d'excommunication, au clergé de payer, et aux laïques, fussent-ils rois ou empereurs, d'exiger aucune contribution extraordinaire sur les biens ecclésiastiques, sans le consentement et l'autorité du Saint-Siège.

Il n'entendait ni les redevances féodales ni les contributions déjà autorisées, mais les impositions nouvelles ; encore ne les défendait-il pas absolument, mais seulement celles qui étaient faites sans l'autorité du Pontife romain, chose déjà décrétée par les conciles de Latran, reconnue de Philippe lui-même, et décrétée de nouveau depuis au concile de Constance². Cette constitution, en préparant la paix générale, favorisait en particulier la France, aux ennemis de laquelle elle ôtait les moyens de lui nuire. Que ce motif ne fût pas étranger à l'esprit de Boniface on le voit par une lettre datée du même jour, où il prie Philippe d'envoyer à Rome son frère, Charles de Valois, pour

¹ Raynald, ann. 1295, n. 41-46. — ² Raynald, ann. 1296, n. 18 et seqq.

¹ Id., *ibid.*, n. 23. — ² Thomassin, *de la Discipline*, part. 3, l. 1, c. 43. *Concil. Constant.* Labbe, t. 12, col. 276.

s'entretenir avec lui d'affaires très-importantes et secrètes.

Malgré cela, cette constitution, reçue, observée en Angleterre et en Allemagne, Philippe la prit en mauvaise part. Pour s'en venger il défendit de transporter sans sa permission aucun argent hors du royaume, n'exceptant ni Rome ni le Saint-Siège. Dans une lettre du 24 septembre de la même année le Pape se plaignit à Philippe d'être si mal récompensé par un roi pour lequel il se donnait tant de peines et passait tant de nuits sans repos; ce qu'il avait prescrit était conforme aux canons; il ne prohibait point les contributions ecclésiastiques d'une manière absolue, il voulait seulement qu'on n'en fit point sans l'autorité du Saint-Siège, et cela pour empêcher les exactions intolérables des gens du roi; que si la France éprouvait une nécessité grave, non-seulement il permettrait ces impositions, mais, s'il en était besoin, il sacrifierait jusqu'aux calices, croix et autres vases sacrés, pour défendre un royaume aussi noble et aussi cher au Siège apostolique¹. Le 16 février 1297 il écrit au clergé et au roi dans le même sens; si le royaume de France était menacé dans ses droits ou dans son existence, non-seulement il approuverait les subventions des Églises gallicanes, il exposerait les biens et la puissance de l'Église romaine, autant du moins que le souffriraient son honneur et celui de l'Église. Enfin, le 22 juillet de la même année, Boniface déclara par une bulle que sa constitution du 18 août 1296 ne s'étendait point au cas de défense nécessaire du royaume; que, dans ces occasions, les subventions ecclésiastiques pouvaient être demandées et payées sans consulter le Pontife romain; que le Saint-Siège s'en rapportait à la conscience du roi et de son conseil, supposé que le roi n'eût pas vingt ans, pour décider si le cas de nécessité existait ou non, voulant ainsi que, hors la nécessité de défendre le royaume, on suivit la règle commune qui demandait le consentement du Pape².

Ainsi Philippe n'avait aucune raison de se fâcher de la décrétale *Clericis laicos*, surtout

après les explications si bienveillantes du Pontife. Tout le tort jusque-là est du côté du roi. Pour le faire retomber sur le Pape Bossuet, dans sa *Défense de la Déclaration gallicane*, se rejette sur un bref adressé à Philippe au mois de septembre 1296 pour lui faire révoquer son édit. Boniface y avouait qu'il est quelquefois à propos de faire ces sortes de défenses de peur que les sujets ne soient privés des choses nécessaires et qu'elles ne passent aux ennemis. « Mais, ajoutait-il, si, ce qu'à Dieu ne plaise, l'intention de ceux qui ont dressé cette ordonnance avait été de l'étendre à nous, à nos frères les prélats, aux autres personnes ecclésiastiques, aux églises même, en comprenant dans la défense les biens que l'Église possède au dedans et au dehors de votre royaume, ce serait une entreprise non-seulement imprudente, mais insensée, de vouloir ainsi porter une main téméraire à des choses sur lesquelles ni à vous ni à un prince séculier n'est attribuée aucune puissance. Bien plus, violant par là la liberté ecclésiastique, vous auriez encouru la sentence d'excommunication prononcée par les canons. »

Sur quoi Bossuet se récrie : « En vérité, je ne crois pas que, parmi les défenseurs les plus outrés des décrets des Papes, il s'en trouve un seul qui ose soutenir ce que dit ici Boniface : qu'un prince fait une action imprudente, insensée et digne d'anathème dès qu'il défend aux ecclésiastiques de transporter hors de son royaume, sans sa permission, des choses aussi nécessaires. Défendre de la sorte la liberté de l'Église, certes, ce n'est pas la défendre, mais la rendre odieuse et funeste aux empires; c'est faire des ecclésiastiques, non pas des citoyens, mais presque des ennemis à charge et en haine à tout le monde. Aussi Philippe ne se relâcha-t-il point de la gravité et de l'autorité de son édit¹. »

Mais, pour parler sur ce ton d'un Pape si renommé par la science qu'il avait du droit, Bossuet oublie qu'il ne s'agit ni de la défense nécessaire de l'État, ni des contributions légales, mais d'exactions contraires aux lois;

¹ Raynald, ann. 1296, n. 25 et seqq. — ² Id., 1297, n. 47 et seqq.

¹ *Defensio Declarat.*

Bossuet ignore ou feint d'ignorer qu'en s'exprimant comme il le fait Boniface parle le langage des canons ; Bossuet ignore ou feint d'ignorer qu'Innocent III avait rappelé dans une décrétale qu'il n'a été attribué aux laïques, même pieux, aucun pouvoir sur les églises et les personnes ecclésiastiques ; que leur part en cela est la nécessité d'obéir, non l'autorité de commander ; que ce qu'ils régleraient là-dessus de leur propre mouvement, fût-il avantageux aux églises, n'a aucune force, à moins que l'Église ne l'approuve. Bossuet ignore ou feint d'ignorer que le successeur d'Innocent, Honorius III, avait excommunié tous ceux qui établiraient, transcriraient, voudraient faire observer, suivraient dans leurs jugements des statuts, édits, usages contraires à la liberté de l'Église. Bossuet ignore ou feint d'ignorer que les décrétales de ces deux Papes avaient été insérées au corps du droit canon près d'un siècle avant le pontificat de Boniface VIII¹.

Que dis-je ? la première d'entre elles ne fait que rappeler les dispositions, les paroles même du concile tenu à Rome au commencement du sixième siècle. L'an 483 Odoacre, roi d'Italie, défendit d'aliéner les biens de l'Église romaine. Ce décret était en soi juste, l'intention en était bonne ; néanmoins, ayant été lu dans le concile de 502, le quatrième sous le Pape saint Symmaque, qui le présidait, l'évêque de Milan dit : « Cet écrit n'a pu obliger aucun Pontife de Rome, parce qu'il n'est point donné à un laïque d'avoir aucun pouvoir de rien statuer dans l'Église sans l'aveu du Pontife romain, *præter Papam Romanum*² ; sa part est d'obéir, non l'autorité de commander. » L'évêque de Ravenne parla dans le même sens. Celui de Syracuse dit : « Cet décret est évidemment nul, parce que, contre la règle des Pères, il a été fait par des laïques, auxquels, si pieux qu'ils soient, on ne lit point qu'il ait été attribué aucun pouvoir de rien statuer sur les biens ecclésiastiques. » Enfin tout le concile conclut en s'adressant au Pape : « Il est clair

que cet écrit est de nulle autorité, et, en eût-il, Votre Béatitudo devrait l'annuler afin qu'il ne fût pas un exemple aux laïques, de quelque condition et de quelque piété qu'ils soient, pour avoir la présomption de rien décerner en façon quelconque touchant les biens ecclésiastiques, desquels il est enseigné que la disposition a été incontestablement commise de Dieu aux prêtres seuls¹. » Voilà ce qu'ignore ou dissimule Bossuet avec Fleury.

Ce n'est pas tout : l'édit de Philippe, par sa généralité, empiétait sur les legs et les oblations que faisaient alors les fidèles pour le recouvrement de la Terre-Sainte. Or, sans parler ici des peines que prononce le droit canon contre quiconque entraverait l'emploi de ces pieuses contributions, voici ce que le même Pape Symmaque, dans le sixième concile de Rome, auquel assistaient plus de cent évêques, décrétait, en 504, contre les usurpateurs des biens ecclésiastiques. Après avoir rappelé en quels termes le concile de Gangres, vers l'an 324, anathématisa tous ceux qui recevraient les oblations des fidèles et en disposeraient sans l'autorité de l'évêque, il ajoute : « C'est donc une iniquité et un énorme sacrilège que les oblations et les legs que quelqu'un aura faits à l'Église pour la rémission de ses péchés et le repos de son âme soient détournés à autre fin par ceux qui devraient le plus y tenir la main, savoir les chrétiens, mais surtout les princes et les magistrats. » En conséquence il frappe d'un perpétuel anathème, à moins d'une prompte correction, quiconque se rendrait coupable de ce crime, et généralement tous ceux qui, par fraude, par violence, par la faveur des princes, par la tyrannie des hommes puissants, oseraient confisquer, envahir ou retenir les biens de l'Église. « Il n'est pas juste, disait-il aux évêques, que nous soyons seulement les gardiens des papiers au lieu d'être les défenseurs des choses qui nous sont confiées. Si les remèdes doux ne suffisent point à guérir la plaie il faut y employer le fer. Il n'est point permis à l'empereur ni à quiconque professe la piété de rien présumer contre les commandements divins,

¹ Cap. Eccles. S. Mariæ de Constitut., l. 1. Decret., tit. 2, cap. Noverit ; de Sent. excomm. 5. Decretal., tit. 39, c. 49. V. Bianchi, *Traité de la Puissance ecclésiastique*, l. 6, § 6. — ² Labbe, t. 4, col. 1336.

¹ Id., *ibid.*

ni de rien faire qui soit opposé aux règles de l'Évangile, des prophètes et des apôtres. Tout jugement injuste, toute injuste décision que prononceraient les juges par la crainte ou par l'ordre du souverain est sans autorité. Nul acte ne subsistera de contraire soit à la doctrine, soit à une constitution de l'Évangile, des prophètes, des apôtres ou des saints Pères; ce qui aura été fait par les infidèles ou par les hérétiques sera absolument cassé. »

Ainsi parlait Symmaque; et le concile se leva tout entier en criant : « Jésus-Christ, exaucez-nous ! Longue vie à Symmaque ! Tout cela nous plaît ; quiconque y contreviendra volontairement qu'il soit frappé d'un perpétuel anathème ! Confirmez nos décrets, nous vous en prions ! » Ces dernières paroles furent répétées dix-huit fois. Symmaque répondit aux évêques que leurs acclamations seraient consignées dans les archives du concile, avec ses ordonnances, qu'il confirma à perpétuité, soumettant aux peines susdites tout contrevenant sans distinction de personnes ¹.

Tout cela se voit littéralement non-seulement dans la collection des conciles, mais encore dans le droit canon. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'est qu'un roi goth et arien, Théodoric, se soumit à ces décrets et les fit observer dans toute sa domination. Eh bien ! le judicieux Fleury, dans son *Histoire ecclésiastique*, le savant Bossuet, dans sa *Défense de la Déclaration gallicane*, ne disent pas le plus petit mot ni du concile, ni de ses décrets, ni de la conduite de Théodoric. Pourquoi ? parce que tout cela condamnait, huit siècles d'avance, la conduite de Philippe le Bel et autres. On supprime ce que dit un Pape à la tête d'un concile, au sortir du cinquième siècle, pour blâmer plus hardiment un Pape qui répète la même chose à la fin du treizième. On tait l'admirable soumission d'un prince hérétique et on loue la coupable désobéissance d'un prince catholique.

Boniface disait encore à Philippe : « Songez aux royaumes des Romains, d'Angleterre et d'Espagne, qui vous entourent de toutes parts ; songez à leur puissance, à la valeur et

à la multitude de leurs habitants, et vous reconnaîtrez clairement que le temps n'est pas favorable pour nous harceler, nous et l'Église, par des piqures pareilles. Vous auriez dû ne point oublier que la seule soustraction de notre assistance et de notre faveur, ainsi que de celle de l'Église, vous affaiblirait, vous et les vôtres, au point que, sans parler des autres désavantages que vous éprouveriez, vous seriez hors d'état de résister aux attaques du dehors. Que vous arriverait-il donc si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous offensiez grièvement le Saint-Siège et en faisiez l'auxiliaire de vos ennemis, ou plutôt votre principal adversaire ? »

« Que le lecteur juge, s'écrie encore là-dessus Bossuet, s'il est d'un Pontife et d'un père de faire là-dessus de pareilles menaces à un roi catholique, qui remplissait avec fermeté et sans reproche son devoir de roi sans rien entreprendre contre la religion ou l'Église ; s'il est d'un Pontife et d'un père d'exciter contre lui les rois ses voisins, de leur donner du secours, de se déclarer même son principal adversaire ¹. »

Mais où Bossuet a-t-il vu ce que suppose insidieusement sa phrase ? où a-t-il vu que Boniface VIII excitât contre Philippe les autres souverains, qu'il leur donnât du secours, qu'il se fit même son principal ennemi ? Lorsque Boniface devint Pape Philippe n'avait-il pas la guerre avec le roi d'Aragon, avec le roi d'Angleterre, avec Adolphe, roi des Romains ? N'est-ce pas Boniface même qui lui avait procuré la paix avec le premier et qui travaillait continuellement à la lui procurer avec les deux autres ? Ce même Boniface n'avait-il pas écrit à ceux-ci des lettres pleines de reproches sur ce qu'ils attaquaient alors son fils bien-aimé, le roi Philippe et le royaume de France ? Pour leur en ôter les moyens ne leur avait-il pas défendu, sous peine d'excommunication, de faire, sans son consentement, aucune nouvelle levée sur les biens ecclésiastiques ? Philippe n'était-il pas le seul qui résistât à la pacifique médiation du Pontife ? Pour se venger de Boniface, qui voulait l'observation des canons et la paix,

¹ Labbe, t. 4, col. 1376.

¹ *Defensio*.

Philippe ne violait-il pas les canons pour faire la guerre en empêchant l'Église de disposer de ses revenus ainsi que des oblations des fidèles pour la Terre-Sainte ? Que le lecteur juge après cela s'il était d'un roi très-chrétien d'en agir de la sorte ; que le lecteur juge si, dans de pareilles circonstances, il n'était pas d'un Pontife et d'un père de rappeler à un prince ingrat et entêté à quoi il s'exposerait si, par des offenses encore plus graves, il forçait le Saint-Siège soit à l'excommunier, soit à simplement approuver l'entreprise de ses ennemis. Que le lecteur juge enfin s'il était d'un évêque catholique, s'il était d'un Bossuet de travestir ainsi les faits et les paroles pour blâmer la conduite louable d'un Pape attaché aux canons et louer la conduite blâmable d'un roi livré à de mauvais conseils.

Continuons d'examiner les actes du *fougueux* Boniface VIII.

Non content d'avoir donné de sa décrétale *Clericis laicos* des explications aussi avantageuses à Philippe, il écrit, le 6 mars 1207, au clergé de France que, sans crainte de la décrétale, il peut accorder au roi, sur les biens ecclésiastiques, les subsides jugés convenables pour l'aider à réduire le comte de Flandre. Peu après il confirme et loue la délibération du clergé de payer au roi la dîme pendant deux ans ; il permet de plus à Philippe d'employer à la même fin la moitié des legs pour la Terre-Sainte. En outre, il lui accorde le privilège de nommer à un bénéfice dans chaque église cathédrale ou collégiale de son royaume ; tout cela avant que Philippe eût révoqué son édit anticanonique. Une nouvelle marque d'affection pour la France fut la canonisation de saint Louis, grand-père du roi, que le Pape termina et prononça la même année ¹.

Au commencement de l'année suivante (1298), pour ménager la paix entre Édouard et Philippe et procurer à celui-ci le moyen de réduire les Flamands rebelles, le Pontife envoie des légats en Angleterre et en France. Les deux rois s'en remettent à Boniface, non comme Pape, mais comme médiateur ami-

cal, et font une trêve de deux ans pour lui donner le loisir de concilier leurs différends. Dès le 17 juin 1298 Boniface publie le traité de paix, où, pour resserrer l'union entre les deux royaumes, il propose le mariage de la sœur de Philippe avec Édouard et celui de la fille de Philippe avec le fils du monarque anglais. Il en est qui disent que Philippe fut mal satisfait de la sentence arbitrale, parce que, contre son attente, Boniface y comprenait le comte de Flandre ; mais il n'est question du comte ni dans la sentence ni dans les lettres du Pontife. Ce qu'il y a de certain, c'est que le traité de paix fut accepté de part et d'autre, et les mariages proposés eurent lieu.

Une des plus puissantes familles de Rome était celle des Colonne. Dans le principe elle fut un des plus fermes appuis du Pape Boniface VIII ; deux cardinaux de cette famille, oncle et neveu, lui donnèrent leurs voix dans le conclave ¹. Dans le cours de la seconde année de son pontificat on trouve dans son registre une grâce accordée à un membre de cette famille. La même année 1296, Égidius Colonne, de l'ordre de Saint-Augustin et docteur fameux, fut fait par le Pape archevêque de Bourges. La division se mit à Rome dans cette famille puissante ; elle eut pour cause la tyrannie exercée par le cardinal Jacques Colonne et ses partisans envers ses propres frères, Matthieu, Odon et Landolphe. Ceux-ci eurent recours à la protection du Pape, leur seigneur commun, pour être réintégrés dans leurs droits de famille et leurs possessions ². Le cardinal contre lequel ses trois frères portaient plainte était connu, lui et tous ceux de son parti, pour être affectionnés à la maison d'Aragon, devenue alors l'ennemie du Pape depuis qu'elle s'était injustement emparée de la Sicile. Comme gage de la fidélité des Colonne suspects Boniface demanda qu'une garnison composée de soldats à lui fût reçue dans leur forteresse de Palestrine ; c'était un droit que tout seigneur avait coutume de réclamer dans le cas où il avait des doutes sur la fidélité de ses vassaux. Or on ne peut douter que les Colonne ne tinssent Palestrine à titre de fief du Saint-Siège. En même temps

¹ Raynald, ann. 1297.

¹ S. Anton. Pétr., *Memor. Prænest.*, p. 145. —

² Bonif. Bull. Pétrini, p. 147.

Boniface demanda réparation et satisfaction pour les injustices faites aux trois frères que nous avons nommés. Mais les Colonne suspects, au lieu d'accorder ces dédommagements et de donner à leur souverain des gages de leur fidélité, ou du moins d'entrer en pourparlers avec lui, aimèrent mieux recourir à un moyen tout à fait déraisonnable, celui de mettre en doute la validité de son élection et de ses droits au pontificat.

Alors Boniface, le 4 mai 1297, fit venir Jean de Palestrine, un des clercs de sa chambre, et l'envoya au cardinal Pierre Colonne pour lui intimier l'ordre de comparaître devant lui ce soir-là même, parce qu'il désirait lui demander s'il le reconnaissait ou non pour Pape¹. Le cardinal, au lieu d'obéir, s'enfuit de Rome avec son oncle, le cardinal Jean, et tout le reste de sa famille. Le 10 au matin, se trouvant à Lunghezza avec le fameux frère Jacopone de Todi, Jean de Gallicano et d'autres, ils firent écrire par un notaire de Palestrine, nommé Dominique Leonardi, un acte dans lequel ils excusaient leur refus d'obéir à l'appel du Pape par les craintes qu'ils avaient conçues. En même temps ils déclarèrent ouvertement que Boniface n'était point Pape, parce que Célestin n'avait pas eu le droit d'abdiquer, et qu'en supposant même qu'il eût eu ce droit sa renonciation n'avait pas été libre et volontaire. C'était lever ouvertement l'étendard du schisme. Ce fut le premier pas fait dans cette querelle, et, comme on le voit, le blâme en doit retomber tout entier sur les Colonne².

Mais pendant ce temps Boniface n'avait pas manqué de témoigner sa juste indignation pour le mépris que l'on faisait de son autorité. C'est pourquoi, ce jour-là même, il convoqua un consistoire, déclara les Colonne contumaces, rebelles, coupables de grands torts envers le reste de leur famille, et les priva de leurs bénéfices ecclésiastiques et de leurs chapeaux de cardinaux³. Certes il ne viendra à l'idée de personne que, même en mettant de côté l'acte formel de rébellion commis par les Colonne le même jour, il ne fût dans le droit et le devoir du Pape de faire

le procès à des ecclésiastiques qui, dans la ville même de Rome, avaient défié son autorité.

Mais bientôt les Colonne agrandirent la brèche au point de la rendre presque irréparable ; ils répandirent de tous côtés l'acte plein de calomnies qu'ils avaient publié contre le Pape et poussèrent l'impudence jusqu'à en faire attacher une copie à l'autel de Saint-Pierre⁴. Voici comment Bernard Guidi raconte la chose dans sa *Vie de Boniface VIII* : « L'an du Seigneur 1296, le Pape Boniface commença à faire le procès aux Colonne, par suite et à l'occasion de son trésorier Étienne, qui avait été dépouillé⁵. Alors les cardinaux Jacques et Pierre Colonne, oncle et neveu, voyant le Pape irrité contre eux, firent contre lui un libelle qui fit beaucoup de bruit et qu'ils répandirent de tous côtés, affirmant dans ledit libelle que ce n'était point lui qui était Pape, mais Célestin. Cités à comparaître pour cela devant le Pape Boniface, ils ne le firent point et furent déclarés contumaces. » La relation d'Amalric est presque la même⁶ ; seulement il parle en termes plus formels encore de la publication du libelle : « Ils l'envoyèrent de différents côtés et le firent publier. » En effet ils envoyèrent ce libelle ou un autre à l'université de Paris⁷.

Boniface, voyant l'obstination des Colonne, publia contre eux une autre bulle, le jour de l'Ascension, 23 mai. Voici comment il les y réfute par eux-mêmes sur l'article de son élection : « Ils nous ont rendu près de trois ans l'obéissance et le respect comme à un Pape, ont participé avec nous au corps et au sang du Seigneur, nous ont assisté à la messe et aux offices divins, comme les cardinaux ont accoutumé de faire aux Pontifes romains ; ils nous ont donné leurs conseils pour les provisions et définitions que nous avons faites, ont souscrit aux privilèges que nous avons accordés, ont fait avec nous et reçu de nous d'autres choses, ce qu'ils n'auraient pas dû faire avec un homme qui n'eût pas eu une entrée canonique. Et ils ne peuvent pas dire

¹ Pétrini, *Mem.*, p. 428. — ² Raynald, t. 15, *appendix*. — ³ Raynald, ann. 1297, n. 27.

⁴ Apud Muratori, *Script. rer. Ital.*, t. 3, p. 670. — ⁵ Boniface ne parle de cet acte de violence dans aucune de ses bulles ; on peut donc en douter. — ⁶ Apud Murat., t. 3, pars 2, p. 436. — ⁷ Pétrini, p. 116.

qu'ils l'ont fait par crainte, puisque, dans le scrutin de notre élection, ils nous ont élu et nommé Pape lorsqu'il n'y avait rien à craindre de nous ; et lorsque, après notre élection, réception, consécration et couronnement, nous logeâmes avec confiance dans le château de Zagarole, il nous ont rendu, eux et les leurs, le respect et l'honneur comme Pape, sans qu'il y eût aucun motif de craindre. »

Dans cette bulle du 23 mai Boniface confirme la sentence portée, et déclare que, persistant dans leur schisme, ils doivent être punis comme hérétiques. Il ajoute à leur condamnation celle de leurs plus proches parents, au nombre de cinq, entre lesquels il nomme Jacques Colonne, surnommé Sciarra, c'est-à-dire Querelle. Il les déclare incapables de toutes charges publiques, ecclésiastiques ou séculières, infâmes et excommuniés. Il ordonne ensuite aux inquisiteurs de les poursuivre comme hérétiques¹. Mais les Colonne, loin de se rendre à ces menaces, se liguerent avec Frédéric d'Aragon, roi de Sicile, et reçurent ses ambassadeurs dans leur ville de Palestrine. C'est pourquoi le Pape donna contre eux une troisième bulle, qui confirme les précédentes, et qui fut publiée le jour de la dédicace de Saint-Pierre, 18 nombre de cette année 1297².

Certains auteurs modernes supposent que Boniface VIII fulmina des excommunications contre les Colonne à cause de leur liaison intime avec Frédéric de Sicile, et que, par représailles, ils nièrent son droit au pontificat. Ceci est une erreur, volontaire ou non ; car la déclaration schismatique des Colonne, souscrite à Lunghezza et placée sur l'autel de Saint-Pierre, est du 10 mai, tandis que la bulle du Pape qui la condamne et la réfute, et qui rappelle la circonstance qu'elle fut audacieusement placée sur l'autel du prince des apôtres, est du 23 du même mois. L'acte de Boniface ne fut donc pas une provocation, mais la réponse à une provocation qu'on lui avait faite ; il fut l'effet et non la cause de la conduite des Colonne, et certainement Boniface ne pouvait, sans renier son droit et re-

noncer à son autorité, moins faire que de déclarer schismatiques ceux qui lui refusaient de le reconnaître pour le véritable Pape.

Maintenant pouvait-il laisser les choses en cet état ? Il était leur souverain temporel et spirituel, et ils avaient secoué comme un poids insupportable toute sujétion temporelle et spirituelle ; ils s'étaient fortifiés à Palestrine et avaient continué à insulter à son pouvoir. Pouvait-il faire autre chose que de les réduire à l'obéissance par la puissance des armes ? La guerre contre Palestrine était pleinement justifiée, et même la situation des choses la rendait nécessaire. Mais voici un fait que nous apprend Wiseman, et qui montre avec une nouvelle évidence de quel côté fut le bon droit en cette circonstance.

Le sénat de Rome, désireux d'empêcher la guerre civile, s'entremet comme médiateur. Les Colonne s'engagèrent à demander leur pardon ; Boniface consentit à le leur accorder, à condition qu'ils se mettraient entre ses mains, eux et leurs places fortes. Dans les temps féodaux cette condition était généralement imposée lorsqu'on accordait le pardon à un sujet rebelle. Mais, au lieu d'exécuter leur promesse, les Colonne reçurent dans leur ville François Crescenzi, Nicolas Pazzi et quelques envoyés du roi d'Aragon. Alors seulement le Pape promulgua une croisade contre eux, comme schismatiques et ennemis du Saint-Siège. La guerre, comme on le voit, fut manifestement provoquée par les Colonne, et le blâme ne peut en retomber sur Boniface ; néanmoins la manière dont elle se termina a été l'occasion des plus graves accusations contre lui.

On prétend que, pendant le siège, Boniface promit plein et entier pardon aux Colonne, que ceux-ci devaient conserver la possession de leurs forteresses, mais qu'à la vérité la bannière du Pape devait être arborée sur Palestrine et les autres forteresses. On ajoute que cette promesse fut faite en présence des magistrats de Rome, et qu'ayant de cette manière obtenu la possession de Palestrine Boniface viola ses promesses et démantela la place. Mais au concile de Vienne, pour les motifs que nous verrons plus tard, un procès fut intenté à la mémoire de Boniface VIII ; sa

¹ Raynald, ann. 1297, n. 35 et seqq. — ² Id., *ibid.*, n. 41.

cause y fut défendue par son neveu, le cardinal Gaétan, et par d'autres. Or une des principales accusations des Colonne roulait sur cette prétendue violation de la foi donnée. La réponse du cardinal Gaétan est claire et paraît tout à fait satisfaisante. Elle a été mise au jour par Petrini, qui la tira des Mémoires renfermés dans les archives secrètes du Vatican. En voici les principaux points.

1° Le Pape Boniface étant à Riéti, les deux cardinaux s'y rendirent. Ils vinrent devant lui en consistoire public, vêtus de noir, la corde au cou, et, prosternés devant lui, ils lui demandèrent pardon, l'un d'eux s'écriant : « Père ! j'ai péché contre le Ciel et contre vous ; je ne suis plus digne d'être appelé votre fils ; » et l'autre ajoutant : « Vous nous affligez à cause de nos crimes. » Tout cela montre qu'il n'y eut ici ni traité ni convention particulière, mais qu'ils s'étaient rendus à discrétion.

2° Avant que les Colonne sortissent de la ville elle était au pouvoir du capitaine général du Pape. « Est-il probable, demande le cardinal Gaétan, que le Pape voulût se contenter de planter sa bannière sur les murs de la ville dans un moment où cette ville était entre ses mains ? »

3° On n'avait pu produire aucune lettre ou bulle de Boniface à l'appui des allégations des Colonne.

4° Il n'était point venu d'envoyés de Rome pour se rendre garants de l'exécution de ce prétendu traité ; car ceux que les Colonne nous représentent comme tels avaient été amenés par eux-mêmes, afin d'intercéder pour eux.

5° Beaucoup de témoins encore vivants, entre autres le prince de Tarente, pouvaient attester qu'il n'y avait eu aucune convention faite, mais que les deux cardinaux avaient demandé merci et pardon comme coupables de grandes fautes.

Telle est donc l'histoire de cet événement, à propos duquel on a écrit tant de choses injustes et calomnieuses. Que si on accuse le Pape de dureté pour avoir ordonné la destruction totale de la ville, on peut répondre que la rébellion répétée des seigneurs soutenus par leurs vassaux, le caractère sévère du Pontife qui avait été tant de fois provoqué,

la coutume de ce siècle spécialement en temps de guerre, la libéralité que montra plus tard le Pape en rebâtissant une ville nouvelle, en rendant à tous les habitants leurs terres et leurs possessions, à condition qu'ils les tiendraient en fief de lui directement, au lieu de les tenir des Colonne, toutes ces raisons, disons-nous, doivent suffire pour l'excuser pleinement¹.

D'ailleurs un trait général et caractéristique ressort des négociations sans nombre que ce grand Pontife eut avec les princes de son temps : c'est que chacune de ces négociations tendait à obtenir la paix et à mettre fin aux querelles et à l'effusion du sang. Quelque fortes et énergiques que fussent ses convictions, quelque rigidité qu'il y eût dans ses procédés, ses efforts tendirent constamment à ce que les souverains remissent leur épée dans le fourreau, à ce qu'ils respectassent les droits de voisins plus faibles qu'eux, et à ce qu'ils réunissent toutes leurs forces pour l'exécution du grand dessein qui était le but de toute la ligue chrétienne à cette époque, c'est-à-dire la destruction de la puissance toujours croissante des Sarrasins. Si la maxime des tyrans est de diviser pour régner, Boniface ne fut certainement point un tyran ; si le système des ambitieux pour s'agrandir est de faire que tout autour d'eux se consume dans de perpétuelles discordes, on ne peut lui reprocher ni ambition ni désir désordonné de domination.

Aussitôt après son avènement au trône pontifical, nous l'avons vu cherchant à réconcilier le roi des Romains avec les rois de France et d'Angleterre, et plus tard ces deux derniers entre eux, et Hallam, historien anglais et protestant, convient que l'accommodement qu'il proposa était très-juste. Il réconcilia les républiques rivales de Gênes et de Venise, qui se faisaient depuis longtemps la guerre. Pise, par un mouvement spontané, mit tout le gouvernement de sa république sous sa direction en lui payant un tribut annuel, et, quand il lui envoya un gouverneur, ce fut avec l'ordre de jurer qu'il observerait

¹ Voir la dissertation de Wiseman. *Annales des Sciences religieuses*, t. 11, n. 32, Rome, 1840. *Université catholique*, t. 12, p. 56.

ses lois et qu'il emploierait l'argent qu'il toucherait à l'entretien de la milice nécessaire pour la défense de l'État. Vellétri le nomma podestat; Florence, Bologne, Orviète lui firent élever à grands frais des statues de marbre. Quand il fit la guerre, Florence, Orviète, Matélica et d'autres pays lui envoyèrent des troupes, et l'on raconte que les femmes elles-mêmes, ne pouvant combattre, recrutaient des soldats pour lui ¹. Il était aimé des Romains, dont tout le désir était qu'il séjourât plus longtemps au milieu d'eux. Tous ces faits montrent qu'il fut pacifique et juste, et un objet de respect pour les hommes bons et vertueux de cette époque. De plus on a remarqué que, parmi ses ennemis les plus acharnés, pas un n'osa blâmer sa conduite sous le rapport des mœurs; non-seulement ils ne lui reprochent aucun vice, mais encore ils déclarent positivement qu'il n'en avait point d'autre que l'orgueil et l'ambition. On peut ajouter que, malgré ces accusations de tyrannie et d'ambition si souvent répétées, il ne refusa pas une seule fois le pardon à qui le demandait, et que jamais il ne fit mourir un ennemi tombé en son pouvoir.

Dès l'an 1296 Boniface ménagea la paix entre Charles II, roi de Naples, et Jacques, roi d'Aragon. Robert, fils de Charles, épousa Yolande, sœur de Jacques, lequel venait de se réconcilier avec l'Église. A cette occasion le Pape donna une bulle en faveur du roi d'Aragon. Après y avoir déploré la perte de la Terre-Sainte, il dit qu'entre les princes chrétiens il ne n'en voyait point de plus capables de la secourir que ce roi nouvellement réconcilié à l'Église romaine, de laquelle il le fit gonfalonier, capitaine et amiral général pendant sa vie, pour commander toutes les armées de mer que l'Église formera et qu'elle entretiendra à ses dépens, et pour les conduire, suivant les ordres qu'il recevra d'elle, soit pour le secours de la Terre-Sainte, soit contre tous les autres ennemis de l'Église, aux conditions spécifiées dans la bulle, entre autres que, tant qu'il fera ce service en personne, il recevra la dime des revenus ecclésiastiques dans tous ses

États pendant trois ans et tous les legs pieux destinés au service de la Terre-Sainte. La bulle est du 20 janvier 1296 ¹. On voit bien que le Pape ne savait pas que ce même prince avait fait avec le sultan d'Égypte un traité secret au préjudice de la chrétienté.

Jacques d'Aragon vint à Rome l'année suivante (1297), et, le 4 avril, le Pape Boniface lui donna en fief, pour lui et pour toute sa postérité, le royaume de Sardaigne et de Corse, à condition de fournir à l'Église romaine un certain nombre de troupes et de lui payer tous les ans un cens de deux mille livres sterling. Le Pape lui donna l'investiture par une coupe d'or et reçut son serment de fidélité ². Il lui avait déjà promis ce royaume par sa bulle du 20 janvier 1296, en le faisant gonfalonier de l'Église romaine.

Une chose que le Pape Boniface VIII avait particulièrement à cœur, c'était de faire rentrer la Sicile sous la domination de la dynastie française de Charles d'Anjou, frère de saint Louis. Il employa les exhortations orales, les lettres et même les armes spirituelles pour porter Frédéric d'Aragon à remettre la Sicile et les Siciliens à se remettre eux-mêmes au roi Charles II. Il obligea Jacques d'Aragon, non-seulement à ne pas aider son frère Frédéric, mais à aider contre lui le roi Charles. Cependant l'affaire ne s'arrangeait pas. Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, vint aider son parent de Naples à récupérer la Sicile. Obligé, l'an 1302, de revenir en France, il traita avec Frédéric pour terminer ce différend, de concert avec Robert, fils aîné du roi de Naples. Les principales conditions furent que Frédéric serait pendant toute sa vie roi de l'île de Sicile et la posséderait en chef sans en devoir aucun service à personne; qu'il épouserait Éléonore, fille du roi Charles, et que le traité serait ratifié et confirmé par le Pape. Le traité était daté du 19 août 1302. Frédéric en ayant demandé la confirmation, le Pape la refusa jusqu'à ce que ce traité fût corrigé et qu'on y eût ajouté la reconnaissance que la Sicile relevait de l'Église romaine. En attendant, pour attirer Frédéric à se réconcilier, il le fit absoudre de l'excom-

¹ Pétrini, *Mem.*

¹ Raynald, ann. 1297, n. 18. — ² Id., *ibid.*, n. 1 et seqq.

munication, et leva l'interdit sur la Sicile, et lui accorda la dispense de parenté pour son mariage avec Éléonore. La lettre est du 6 décembre 1302 ¹.

Frédéric, résolu de satisfaire le Pape, lui envoya trois ambassadeurs avec plein pouvoir de réformer le traité et de suppléer ce qui y manquait. Il convint donc de tenir du Pape l'île de Sicile en qualité de vassal, de lui payer tous les ans à la Saint-Pierre un tribut de trois mille onces d'or, et de lui fournir cent chevaliers bien armés pour servir trois mois toutes les fois que le Pape dirait en avoir besoin. Il promit aussi de tenir pour amis et ennemis ceux de l'Église romaine, et de poursuivre les derniers de tout son pouvoir quand il en recevrait l'ordre. A ces conditions le Pape confirme le traité, de l'avis de tous les cardinaux, excepté Matthieu des Ursins. Et comme Frédéric avait offert de prendre le nom de roi de Sicile ou de Trinacrie, selon que le roi Charles l'aimerait mieux, ce prince, voulant garder le titre de roi de Sicile, fit déclarer par ses envoyés que Frédéric serait nommé roi de Trinacrie, qui était un ancien nom grec de cette île. La bulle de confirmation de ce traité est du 21 mai 1303 ².

Nous avons déjà vu que le Pape Boniface VIII avait mandé en Italie Charles de Valois, frère du roi Philippe de France, pour traiter avec lui d'affaires importantes. Charles arriva vers la fin du mois d'août 1301 dans la ville d'Anagni, où était la cour de Rome, accompagné de beaucoup de seigneurs et de cinq cents chevaliers français. Il fut reçu fort gracieusement par le Pape et les cardinaux, et le 3 septembre le Pape le fit capitaine général de l'Église romaine, avec pouvoir de faire la guerre aux ennemis par lesquels elle était attaquée et de traiter avec eux s'ils se soumettaient. Le Pape le fit aussi comte de Romagne et pacificateur de Toscane, et, en cette qualité, il entra le jour de la Toussaint à Florence, où le Pape renvoya un mois après le cardinal Matthieu d'Aqua-Sparta en qualité de légat, pour travailler avec Charles à réunir les factions qui déchiraient cette

grande ville. Boniface avait fait épouser à ce prince, avec dispense de parenté, Catherine de Courtenai, héritière de l'empire latin de Constantinople. Le principal objet de son voyage était pour le moment d'aider son parent, le roi de Naples, à recouvrer la Sicile ; c'est pourquoi le Pape lui donna des dîmes à lever en France, en Italie, en Sicile, en Sardaigne, en Corse, dans la principauté d'Achaïe, le duché d'Athènes et les îles voisines ¹.

Certainement la France ni son roi ne pouvaient se plaindre du Pape Boniface VIII ; cependant c'est de la France et de son roi que le Pape Boniface VIII aura le plus à souffrir et pendant sa vie et après sa mort. Les Colonne schismatiques, à peine reçus en grâce et absous de l'excommunication par le Pape, recommencent la guerre. Expulsés de l'Italie, les principaux se réfugient en France, où Philippe le Bel les reçoit avec une bienveillance marquée, dès l'an 1298. La même année, le Pape ayant suspendu de ses fonctions et cité à Rome l'évêque de Laon, aussitôt Philippe saisit les biens de cette Église comme si elle était vacante. Il n'ignorait pas sans doute ce qu'il en était ; mais à la rapacité de ses ministres tout prétexte était bon. Voici qui est encore plus indigne d'un roi, surtout d'un roi de France. La même année, Jean, cardinal-prêtre du titre de Sainte-Cécile, ayant laissé par testament, pour œuvres pies, entre autres pour fonder à Paris un collège en faveur des pauvres clercs, une partie considérable de ses biens, Philippe confisqua tous ces legs à son profit. Tout cela nous découvre la véritable cause de la discorde entre Philippe et Boniface. Un roi hautain, gouverné par des ministres sans probité, ne peut souffrir les justes reproches du Pontife et s'empporte contre lui aux sacrilèges excès que nous verrons.

Quelque peu de fruit qu'il retirât de ses admonitions Boniface ne laissait pas que d'en faire, et sur les griefs précédents, et sur l'occupation de Cambrai, dont la juridiction temporelle et spirituelle appartenait à l'évêque, et sur l'installation de l'archevêque de Reims, qu'empêchait Philippe pour s'attri-

¹ Raynald, ann. 1302, n. 2 et seqq. — ² Id., ann. 1303, n. 24 et 25.

¹ Id., ann. 1301, n. 11 et seqq.

huer plus longtemps les revenus de cette Église, et sur les plaintes du clergé, que Philippe opprimait de plus en plus, en abusant du privilège que lui avait accordé le Pape de percevoir le revenu d'une année de tous les bénéfices qui viendraient à vaquer pendant la guerre de Flandre, et sur les maux extrêmes que souffrait le peuple par le changement continuel des monnaies, etc.¹ Si mal que répondit Philippe à tous ces avertissements, Boniface ne cessait point de favoriser la France et sa royale maison; car c'est en 1300 qu'il appela en Italie le frère du roi, Charles de Valois, le reçut avec de grands honneurs, le nomma capitaine général des États de l'Église, vicaire impérial en Toscane, et lui fit épouser en secondes noces Catherine de Courtenai, héritière unique de Baudouin II, dernier empereur latin de Constantinople.

Parmi les sollicitudes qui occupaient la grande âme de Boniface VIII, la principale était de propager le nom chrétien en Orient; c'est pour cela qu'il travaillait avec tant de zèle à ménager la paix entre les princes catholiques. Il espérait que, une fois d'accord, ils se ligueraient ensemble pour récupérer la Terre-Sainte. Il avait mis cette clause au bas de la sentence arbitrale entre Philippe et Édouard. Une circonstance bien extraordinaire vint augmenter ses espérances et sa sollicitude. L'année même du jubilé (1300), un roi chrétien des Tartares, nommé Casan, fils d'Argoun, envoya des ambassadeurs à Rome et dans tout l'Occident, demandant du secours pour pouvoir conserver les villes de Syrie et de Palestine, entre autres celle de Jérusalem, qu'il venait de conquérir sur les Mahométans. Boniface tint à ce sujet un concile et envoya des lettres pressantes à tous les souverains d'Europe, en particulier à Philippe le Bel.

Mais Philippe, au lieu de terminer la guerre avec les Flamands, comme il en avait eu l'occasion, l'avait rendue plus terrible par un trait peu digne d'un roi de France. Son frère, Charles de Valois, ayant remporté plusieurs victoires sur le comte de Flandre

et subjugué presque tout le pays, le comte reçut les conditions que lui proposa Charles et vint à Paris se soumettre au roi avec ses deux fils. Charles lui avait promis que, si le roi ne ratifiait point le traité, il le reconduirait en sûreté à Gand; Philippe, contre la parole de son frère, retint prisonniers le comte et ses deux fils. Cette conduite révolta les Flamands; ils reprirent les armes et commencèrent une guerre désespérée, où périt bientôt la plus grande et la plus illustre partie de la noblesse française, entre autres un prince du sang. Le roi même faillit perdre la vie. Pour soutenir cette guerre, qu'avait rallumée son peu de loyauté, Philippe falsifiait les monnaies, s'emparait des dîmes levées pour la Terre-Sainte, usurpait les biens des églises; le clergé s'en plaignit à Rome.

Ce fut dans ces conjonctures que Boniface envoya, l'an 1301, comme légat en France, Bernard, évêque de Pamiers, pour engager Philippe à la croisade, ainsi qu'il l'avait promis l'année précédente, lui défendant de détourner à d'autres usages les dîmes accordées pour l'expédition d'Orient, de retenir les fruits des Églises vacantes, d'en conférer les bénéfices sans le consentement du Siège apostolique, et de violer les libertés de l'Église, toutes choses dont la renommée accusait Philippe. Le légat, dit-on, exécuta sa commission avec hauteur et jusqu'à menacer le roi de la déposition s'il ne se corrigeait de tout ce qu'on lui reprochait. Mais de ces menaces il n'y a nulle preuve dans les actes, d'ailleurs si nombreux, du temps. Quoi qu'il en soit, le légat est arrêté, accusé de lèse-majesté sur plusieurs chefs, et remis à l'archevêque de Narbonne pour être jugé par ses comp provinciaux.

A ces nouvelles, le Pape, qui pensait avec raison que des imputations si subites étaient des calomnies pour colorer l'excès commis dans la personne d'un légat apostolique, écrivit à Philippe pour qu'il mît en liberté ledit prélat, lui permit de se présenter au Saint-Siège, et lui rendit les biens de son Église, ajoutant que, si Philippe ne donnait de cet emprisonnement une excuse raisonnable, il ne voyait pas comment il n'avait point encouru l'excommunication. En même

¹ Raynald, ann. 1298, n. 9 et 24; ann. 1299, n. 23 et seqq.

temps, pour garder en tout la plus exacte justice, il manda à l'archevêque de Narbonne de tirer l'évêque des mains des juges séculiers, s'il y était encore, de faire des informations sur tous les faits dont on l'accusait, de les lui envoyer quand elles seraient faites, et enfin de faire transporter l'évêque en Italie sous bonne et sûre garde.

Pour justifier son procédé Philippe députa à Rome Pierre Flotte, son conseiller, qui remit au Pape les chefs d'accusation contre son légat. Cet envoyé soutint avec tant de hardiesse tout ce que Philippe se permettait contre les Églises et contre les personnes ecclésiastiques que Boniface ne put s'empêcher de lui dire qu'il avait puissance de punir le roi et de tirer contre lui le glaive spirituel. Flotte répondit : « Votre glaive n'est qu'en paroles, celui de mon maître est réel ; » c'est-à-dire : Droit, justice, religion ne sont que des mots ; il n'y a de réel que la force. Un chef de voleurs ne parlerait pas mieux.

Le Pape envoya un autre légat, Jacques des Normands, archidiacre de Narbonne, homme distingué et loué par tous les écrivains de son temps. Il devait, de la part du Saint-Siège, enjoindre à Philippe de relâcher l'évêque de Pamiers, de ne plus vexer le clergé, opprimer la liberté de l'Église, usurper les revenus des églises vacantes, conférer les bénéfices ecclésiastiques, ni s'approprier les dîmes qui appartenaient aux expéditions de la Terre-Sainte, avec ordre, en cas de refus, de soumettre le royaume aux censures de l'Église, et d'intimer à tous les prélats et docteurs de France de se trouver à Rome le 1^{er} novembre de l'année suivante, pour redresser, avec leur conseil, les injures et les dommages que soit les ecclésiastiques, soit les laïques, souffraient de la part du roi et de ses officiers.

Des auteurs modernes ajoutent qu'en cas de résistance l'archidiacre devait déclarer le royaume de France dévolu au Saint-Siège et délier les sujets du serment de fidélité ; mais cette imputation, contre laquelle protestèrent et Boniface et le collège des cardinaux, ne repose que sur les bruits calomnieux répandus par les conseillers de Philippe pour

colorer leurs attentats contre le Pontife. Arrivé à Paris, le légat se préparait à remplir sa commission lorsqu'on lui enleva les lettres apostoliques. Le comte d'Artois, prince du sang, qui périt peu après dans une bataille de Flandre, les jeta au feu en présence du roi et de la cour. Le légat eut ordre de s'en retourner à Rome avec l'évêque de Pamiers, qui fut mis en liberté.

Boniface, voyant que Philippe outrageait à ce point le Siège apostolique, en méprisait l'autorité, repoussait ses corrections, et que, se faisant juge en sa propre cause, il s'arrogeait les droits du sacerdoce, voulant disposer à son gré des biens et des personnes ecclésiastiques, conférer les titres spirituels, faire plus que le Pape dans son royaume, comme l'ont écrit deux historiens désintéressés, Vicénius, dans sa *Vie de l'empereur Henri VII*, et Mutius, dans sa *Chronographie germanique* ; Boniface, voyant tout cela, résolut d'employer des remèdes plus efficaces. « Quand il s'agit de faire observer les canons et de maintenir les règles, dit Fleury, la puissance des Papes est souveraine et s'élève au-dessus de tout¹. » Or c'est précisément de cela qu'il s'agissait avec Philippe le Bel. Boniface expédia donc, le 5 décembre 1301, plusieurs bulles, l'une adressée à tous les archevêques, évêques, chapitres et docteurs de France, les convoquant au concile de Rome pour le 1^{er} novembre de l'année suivante, afin de traiter avec eux, comme personnes non suspectes à Philippe, tout ce qui serait expédient, selon Dieu, pour la réformation du roi et du royaume, la correction des désordres passés et le bon gouvernement à l'avenir. Et comme Philippe se prévalait de privilèges apostoliques pour fouler aux pieds les droits de l'Église, le Pape, par une autre bulle du même jour, suspendit toutes les grâces, privilèges, concessions accordés par le Saint-Siège aux rois de France, ordonnant qu'on les lui représentât, afin que, les ayant reconnus, il pût juger s'il devait modérer leur suspension. Enfin, le même jour encore, il écrivit à Philippe la fameuse lettre qui commence par ces mots : *Ausculat, fili carissime, Écoutez,*

¹ Fleury, *Discours sur les Libertés de l'Église gallicane*, édit. de M. Émeri.

très-cher fils. Voici comment Fleury la résume en son histoire :

« Après une exhortation à l'écouter avec docilité, le Pape dit au roi : Dieu nous a établi sur les rois et sur les royaumes pour arracher, détruire, perdre, dissiper, édifier et planter en son nom et par sa doctrine. Ne vous laissez point persuader que vous n'ayez point de supérieur et que vous ne soyez pas soumis au chef de la hiérarchie ecclésiastique ; qui pense ainsi est un insensé, et qui le soutient est un infidèle, séparé du troupeau du bon Pasteur. Or l'affection que nous vous portons ne nous permet pas de dissimuler que vous opprimez vos sujets ecclésiastiques et séculiers, les seigneurs, la noblesse, les communautés et le peuple ; de quoi nous vous avons souvent averti sans que vous en ayez profité.

« Pour venir plus au détail, quoiqu'il soit certain que le Pape a la souveraine disposition des bénéfices, soit qu'ils vaquent en cour de Rome ou au dehors, et que vous ne pouvez avoir aucun droit de les conférer sans l'autorité du Saint-Siège, toutefois vous empêchez l'exécution de ces collations quand elles précèdent les vôtres et vous prétendez être juge en votre propre cause. En général vous ne reconnaissez d'autres juges que vos officiers pour vos intérêts, soit en demandant, soit en défendant. Vous traînez à votre tribunal les prélats et les autres ecclésiastiques de votre royaume, tant réguliers que séculiers, tant pour les actions personnelles que pour les réelles, même touchant les biens qu'ils ne tiennent pas de vous en fief. Vous exigez d'eux des décimes et d'autres levées, quoique les laïques n'aient aucun pouvoir sur le clergé. Vous ne permettez pas aux prélats d'employer le glaive spirituel contre ceux qui les offensent, ni d'exercer leur juridiction sur les monastères dont vous prétendez avoir la garde. Enfin vous traitez si mal la noble Eglise de Lyon et l'avez réduite à une telle pauvreté qu'il est difficile qu'elle s'en relève ; et toutefois elle n'est pas de votre royaume ; nous sommes parfaitement instruit de ses droits, en ayant été chanoine.

« Vous ne gardez point de modération dans la perception des revenus des églises

cathédrales, ce que vous, par vos abus, vous appelez régales ; vous consommez ces fruits et tournez en pillage ce qui a été introduit pour les conserver. Nous ne parlons point maintenant du changement de la monnaie et des autres griefs dont nous recevons des plaintes de tous côtés ; mais, pour ne pas nous rendre coupable devant Dieu, qui nous demandera compte de votre âme, voulant pourvoir à votre salut et à la réputation d'un royaume qui nous est si cher, après en avoir délibéré avec nos frères les cardinaux, nous avons, par d'autres lettres, appelé par-devant nous les archevêques, les évêques sacrés ou élus, les abbés de Cîteaux, de Cluny, de Prémontré, de Saint-Denis en France et de Marmoutier ; les chapitres des cathédrales de votre royaume, les docteurs en théologie, en droit canon et en droit civil, et quelques autres ecclésiastiques ; leur ordonnant de se présenter devant nous le 1^{er} jour de novembre prochain pour les consulter sur tout ce que dessus, comme personnes qui, loin de vous être suspectes, sont affectionnées au bien de votre royaume, dont nous traiterons avec eux. Vous pourrez, si vous croyez y avoir intérêt, vous y trouver en même temps, par vous-même ou par des envoyés fidèles et bien instruits de vos intentions. Autrement nous ne laisserons pas de procéder en votre absence ainsi que nous jugerons à propos. » La lettre finit par une exhortation à secourir la Terre-Sainte ¹.

Si, d'un côté, cette missive, énumérant ainsi les torts de Philippe, n'était point faite pour lui plaire, d'un autre côté, elle ne disait rien que de vrai et respirait d'ailleurs un ton de charité chrétienne et de tendresse paternelle. Aussi Pierre Flotte la tint cachée, et, comme en conviennent Henri de Sponde et Pierre de Marca ², lui substitua cette autre, toute brève et piquante : « Boniface, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à Philippe, roi des Francs. Craignez Dieu et gardez ses commandements. Apprenez que vous nous êtes soumis pour le spirituel et le temporel. La collation des bénéfices ne vous

¹ Fleury, l. 90, n. 7. Raynald, ann. 1301, n. 31 et seqq. — ² Spond., ad ann. 1301, n. 11. Marca, de Concordia, l. 4, cap. 16.

appartient en aucune manière. Si vous avez la garde de quelques-uns de ces bénéfices pendant qu'ils sont vacants, vous êtes obligé d'en réserver les fruits à leurs successeurs¹. Si vous avez conféré quelques bénéfices, nous déclarons nulle cette collation pour le droit, et nous révoquons tout ce qui s'est passé dans ce cas pour le fait. Ceux qui croient autrement nous les réputons hérétiques. Au palais de Latran, le 5 décembre, l'an 7 de notre pontificat; » c'est-à-dire le même jour où fut expédiée la lettre *Ausculat, fili*.

Or qui jamais pourra s'imaginer que Boniface écrivit à Philippe, le même jour, deux lettres d'une forme et d'un style si différents? Qui ne voit, au contraire, que le style également laconique et incohérent de cette lettre si courte est aussi éloigné du style grave, soutenu, même un peu prolixe de Boniface, que le ciel l'est de la terre? Pour plus d'évidence encore, que l'on compare à cette petite lettre le début de la lettre *Ausculat, fili*: « Écoutez, très-cher fils, le précepte du père, inclinez l'oreille de votre cœur à la doctrine du maître, qui tient la place de celui qui est Maître et Seigneur. Recevez volontiers et tâchez d'accomplir efficacement les admonitions de votre mère, la sainte Église. C'est à vous que s'adresse notre discours; c'est à vous que s'exprime notre amour paternel; c'est à vous que la tendre mère ouvre son cœur. » A ce début répondent la suite et la fin. La lettre se terminait ainsi: « Mais vous, ô notre fils, mettez pour les trois temps votre vie en assurance, réglant les choses présentes, vous rappelant les choses passées et prévoyant les choses futures, afin que, préparé de cette manière, vous méritiez la grâce de Dieu en ce monde, et dans l'autre la gloire du salut et de la récompense éternelle. »

Or, pendant que Boniface épuisait dans cette lettre toutes les expressions de douceur et de charité pour s'insinuer dans l'esprit du roi et lui faire reconnaître ses torts, qui pourra croire que le même jour il voulût l'irriter par un billet désobligeant, qui ne renferme que des reproches et des paroles pi-

quantes? Mais tout moyen était bon aux ministres de Philippe; ils répandirent donc cette fausse lettre comme étant de Boniface, et cela pour le rendre odieux et faire accroire qu'il voulait que le roi reconnût tenir de lui le royaume.

Pour achever cette œuvre de ténèbres, un autre conseiller du roi, dont le grand-père avait été brûlé comme manichéen, Guillaume de Nogaret, inspiré par les schismatiques Colonne, présenta, le 12 mars 1302, un réquisitoire à Philippe, où il soutenait quatre articles: 1° que Boniface n'était point Pape; 2° qu'il était hérétique manifeste et entièrement retranché du corps de la sainte Église; 3° qu'il était si horriblement simoniaque que jamais personne ne l'avait été davantage depuis le commencement du monde; 4° qu'il était manifestement plongé dans des crimes énormes, infinis, qu'il y était endurci au point d'être entièrement incorrigible. En conséquence il suppliait le roi d'assembler un concile pour juger et punir ce monstre.

Est-il un catholique qui n'envisage avec horreur, je ne dis pas seulement la sacrilège impudence de Nogaret, mais la connivence de Philippe? Non-seulement il écouta le réquisitoire, mais, pour donner à toutes ces manœuvres une apparence légale, il convoqua, pour le 10 avril de la même année 1302, les états du royaume, les prélats, les nobles et les syndics des communes. Dans cette assemblée Pierre Flotte, devenu garde des sceaux, parla au nom de Philippe. Tous les maux que les églises de France avaient à souffrir de la part du roi, de ses ministres et des seigneurs, il en accusa la cour de Rome. Mais surtout il accusa Boniface de prétendre que le roi lui était soumis pour le temporel de son royaume et qu'il devait reconnaître le tenir de lui; en preuve Flotte produisit la lettre que lui-même avait fabriquée.

Pour achever l'imposture le roi demanda gravement aux prélats et aux barons de qui ils tenaient leurs fiefs, de lui ou du Pape, comme si Boniface prétendait que le royaume de France fût un fief de l'Église romaine. Les barons, trompés par Pierre Flotte ou feignant de l'être, répondirent dans son sens.

¹ « Et si aliquorum vacantium custodiam habeas, fructus eorum successoribus reserves. » Cette phrase, non latine, trahit la main du faussaire.

Ils avaient pour cela des raisons particulières ; à l'exemple du roi, ils tyrannisaient, dépouillaient les églises de leurs domaines ; un Pape qui voulait pour les églises la liberté et la justice leur était naturellement odieux. Les prélats, interpellés à leur tour, demandèrent du temps pour délibérer, et s'efforcèrent de persuader au roi et aux principaux seigneurs que l'intention du Pape n'était pas de combattre la liberté du royaume ou la dignité royale ; mais on les pressa de répondre sur-le-champ, et on déclara publiquement que, si quelqu'un paraissait d'un avis contraire, il serait tenu pour ennemi du roi et du royaume. Telle était la liberté des suffrages dans cette assemblée. On dirait un concile impérial du Bas-Empire chez les Grecs de Byzance.

Les évêques, très-embarrassés, ayant répondu qu'ils assisteraient le roi de leurs conseils et des secours convenables pour la conservation de sa personne, des siens et de sa dignité, de la liberté et des droits du royaume, le supplièrent de leur permettre d'aller trouver le Pape suivant son mandement, à cause de l'obéissance qu'ils lui devaient ; mais le roi et les barons déclarèrent qu'ils ne le souffriraient en aucune sorte. Voilà comment dès lors l'Église de France commençait à être libre, un peu moins que sous les empereurs païens.

Il sera curieux d'entendre sur tout cela un historien protestant.

« Malgré la faveur que Boniface avait montrée en général à toute la nation de France, dit Sismondi, il avait déjà eu quelques altercations avec Philippe le Bel, et ce prince, non moins impatient, non moins irritable que Boniface, avait plus de mémoire pour les injures que pour les bienfaits. Par une trahison insigne, Philippe tenait en prison Gui, comte de Flandre, et ses deux fils, qui, pour faire lever le siège de Gand, avait signé un traité avec Charles de Valois, dont le roi ne tenait aucun compte. Boniface sollicitait la libération de ces prisonniers, et le roi s'offensait d'autant plus de ces sollicitations que sa conduite était plus honteuse. Le Pape avait voulu mettre un terme à la guerre entre la France et l'Angleterre, et Philippe s'était

choqué de son interposition comme si elle dérogeait à ses droits. Enfin le Pape, sans le consentement du roi, avait érigé un nouvel évêché à Pamiers, et il avait nommé l'évêque de Pamiers légat apostolique en France.

« Quoique dans plus d'une occasion il eût accordé des annates et des décimes au prince français pour la guerre de Flandre, il avait aussi cherché quelquefois à fermer le trésor ecclésiastique, ou du moins à le dispenser avec plus d'économie que ne le désirait un prince toujours avide d'y puiser. De son côté le roi avait défendu la sortie de l'argent hors du royaume, afin de priver la cour de Rome de l'espèce de revenu qu'elle tirait de la conscience de ses sujets. A l'occasion de quelques démêlés qu'il avait eus avec l'évêque de Pamiers il avait fait jeter cet évêque en prison, et il avait intenté contre lui une accusation, comme contre un rebelle coupable du crime de lèse-majesté, et, comme le Pape, outre cette violation des immunités ecclésiastiques, lui reprochait d'avoir saisi les revenus de plusieurs menses épiscopales, Philippe crut convenable de s'appuyer de l'autorité des états de son royaume contre celle de l'Église.

« C'est alors que, pour la première fois, la nation et le clergé s'ébranlèrent pour défendre les libertés de l'Église gallicane. Avides de servitude, ils appelèrent *liberté* le droit de sacrifier jusqu'à leur conscience aux caprices de leurs maîtres et de repousser la protection qu'un chef étranger et indépendant leur offrait contre la tyrannie. Au nom de ces libertés de l'Église on refusa au Pape le droit de prendre connaissance des taxes arbitraires que le roi levait sur le clergé, de l'emprisonnement arbitraire de l'évêque de Pamiers, de la saisie arbitraire des revenus ecclésiastiques de Reims, de Châlons, de Laon, de Poitiers ; on refusa au Pape le droit de diriger la conscience du roi, de lui faire des remontrances sur l'administration de son royaume, et de le punir par les censures ou l'excommunication lorsqu'il violait ses serments. Sans doute la cour de Rome avait manifesté une ambition usurpatrice et les rois devaient se mettre en garde contre sa toute-puissance ; mais il aurait été trop heu-

reux pour les peuples que des souverains despotiques reconnussent encore au-dessus d'eux un pouvoir venu du Ciel, qui les arrêtaient dans la route du crime¹; et si les Papes, au lieu de tomber sous la dépendance de Philippe le Bel, étaient toujours restés ses supérieurs, la France se serait sauvée tout au moins l'opprobre de la condamnation des Templiers². »

On aura sans doute remarqué ces paroles de l'auteur protestant : « C'est alors que, pour la première fois, la nation et le clergé s'ébranlèrent pour défendre les libertés de l'Église gallicane. Avides de servitude, ils appelèrent *liberté* le droit de sacrifier jusqu'à leur conscience aux caprices de leurs maîtres et de repousser la protection qu'un chef étranger et indépendant leur offrait contre la tyrannie. » Ces paroles étonneront plus d'une personne. Cependant Fleury, sans y penser, s'exprime à peu près de même quand il appelle les libertés gallicanes « libertés à l'égard du Pape, servitudes à l'égard du roi. » Mais Bossuet a dit quelque chose de bien autrement fort sur le caractère intime des libertés ou maximes gallicanes. La principale de ces maximes est la non-subordination du temporel au spirituel. Bossuet a travaillé vingt ans pour l'établir dans un de ses ouvrages. Or voici quel principe il pose comme le pivot de toute son argumentation : « L'empire ou le gouvernement civil est donc subordonné à la vraie religion et en dépend dans l'ordre moral, mais non dans l'ordre politique, ou en ce qui concerne les droits de la société humaine³. » D'après cela il est clair que, selon Bossuet, l'ordre politique est distinct de l'ordre moral; que, de soi, l'ordre politique est sans morale et sans religion; que, de soi, l'ordre politique est athée, et même qu'il doit l'être, s'il veut éviter la subordination à la puissance religieuse et sacerdotale; qu'enfin telle est la base nécessaire du gallicanisme.

Mais revenons à l'assemblée nationale de

1302, où ces maximes furent proclamées et mises en pratique. Les résultats de cette première assemblée furent plusieurs lettres. Voici celle que Philippe écrivit au vicaire de Jésus-Christ : « Philippe, par la grâce de Dieu roi de France, à Boniface, soi-disant Pape, peu ou point de salut. Sache ta très-grande fatuité que pour le temporel nous ne sommes soumis à personne, que la collation des bénéfices et des prébendes vacantes nous appartient par le droit de notre couronne, que les fruits de ces bénéfices sont à nous, que les provisions que nous avons données et que nous donnerons sont valides pour le passé et pour l'avenir, et que nous en maintiendrons courageusement les possesseurs envers et contre tous. Ceux qui croient autrement, nous les réputons fous et en démenche. Donnée à Paris, etc. »

Dans cette lettre Philippe traite le vrai et unique Pape de Pape prétendu, ce qui est schismatique; de plus, il soutient que c'est, non pas un privilège pontifical, mais un droit propre de sa couronne, de conférer les églises vacantes, c'est-à-dire que, par un droit inhérent à sa couronne, il est en France à la fois évêque et Pape, ce qui est hérétique. Après cela l'on s'étonnera peu que le ton de ce libelle soit celui d'un hérésiarque.

Les barons écrivirent, non pas au Pape, mais au collège des cardinaux; ils disaient entre autres : « Celui qui occupe le Saint-Siège prétend que le roi est son sujet quant au temporel et le doit tenir de lui. » Les prélats disaient dans leur lettre au Pape : « Le roi, dans l'assemblée des états, a publiquement assuré par ses ministres que vous lui aviez intimé, par le nonce Jacques des Normands, que, pour son royaume même, il vous était temporellement assujéti, et qu'il devait reconnaître le tenir de vous, et que c'est en exécution de cela que vous appeliez les prélats et les docteurs à Rome. »

Les cardinaux en corps répondirent à la noblesse de France que Boniface et tout leur collège, conjointement avec lui, n'oublieraient rien pour conserver l'union entre l'Église, le Saint-Siège, le roi et le royaume de France; que le Pape n'avait point écrit, ni au roi ni à d'autres, que ce prince lui fût

¹ Voici la pensée de Sismondi, réduite à sa plus simple expression : « Les souverains doivent se bien garder de se soumettre au Pape; cela serait trop heureux pour les peuples. » — ² *Hist. des Républ. ital.*, t. 4, c. 24, p. 141 et suivantes. — ³ *Défens.*, l. 1, sect. 2, cap. 5, 32 et 35.

soumis pour le temporel ou qu'il tint de lui le royaume qu'il possède ; qu'il n'en avait jamais eu la prétention ni la pensée ; que l'archidiacre de Narbonne, nonce de Sa Sainteté, ayant été ouï depuis son retour à Rome, soutenait n'avoir rien dit en cour, ni rien donné par écrit, qui fût approchant de ce qu'on lui imputait sur cela ; qu'ainsi les conclusions données par Pierre Flotte devant le roi, dans l'assemblée des états, étaient fausses et sans aucun fondement ; qu'à la vérité les prélats et les autres ecclésiastiques du royaume avaient été mandés à Rome par le Pape pour délibérer avec eux sur ce qu'il y aurait à faire pour la réformation des désordres ; mais que Sa Sainteté ne prétendait conférer qu'avec des gens non suspects, agréables au roi et affectionnés au bien de la France ; que, loin de recevoir avec mépris les bulles que le Pape avait écrites au roi, et de les rejeter injurieusement, comme on avait fait à la cour, on aurait dû le remercier, puisqu'elles ne tendaient qu'à remédier aux maux que souffraient les gens d'Église et à rétablir le bon ordre par tout le royaume ; que, s'il était vrai que le Pape eût foulé le clergé, ce n'aurait été qu'à la prière du roi, en lui accordant de lever des dîmes ; que ce n'était qu'en faveur du roi et des grands du royaume qu'il avait donné les dispenses dont on se plaignait, et qu'ainsi il ne pouvait lui en faire de reproches sans ingratitude ; qu'il ne se souvenait pas d'avoir pourvu d'étrangers aucune église cathédrale, hors celles de Bourges et d'Arras, qu'il avait remplies de sujets très-capables et agréables à Sa Majesté, qui d'ailleurs avaient été élevés dans le royaume, dont l'un, quoique Romain, était docteur en théologie de la faculté de Paris et avait été précepteur du roi ; l'autre, quoique pareillement Italien, avait professé l'un et l'autre droit dans l'université de Paris ; que, pour un étranger ou deux qui avaient été recommandés d'ailleurs par le roi, l'on trouvait cent Français que le Pape avait comblés de grâces et de bienfaits¹.

Boniface, non content de répondre dans le même sens à la lettre du clergé de France,

en lui reprochant néanmoins sa pusillanimité, tint, vers la fin du mois d'août, un grand consistoire auquel il fit assister les députés du même clergé. Le cardinal de Porto y parla au nom de tous ses collègues. Ayant pris pour texte ces paroles dites à Jérémie : *Voici que je t'ai établi sur les nations et les royaumes pour arracher et détruire, pour planter et bâtir*, il dit que ces paroles prophétiques devaient s'entendre de la puissance du Pape sur tous les peuples de la terre, non-seulement par le ministère évangélique de la parole de Dieu, mais encore par un droit de juridiction dévolu aux successeurs de saint Pierre, et que l'usage de cette puissance regardait aussi bien la punition des méchants que la récompense des bons ; qu'il y avait une union si étroite entre le Pape et le sacré collège que l'un ne voulait rien sans l'autre, et que, dans ce qui regardait l'affaire présente, rien ne s'était fait que d'un commun accord ; que la bulle écrite par le Pape au roi, et dont on se plaignait si haut en France, avait été lue et relue en plein consistoire ; qu'elle y avait été examinée fort exactement, et qu'elle ne respirait que la charité chrétienne en des termes pleins de douceur et de tendresse ; qu'on s'était trompé en France de croire que l'intention du Saint-Père, dans cette lettre, fût d'obliger le roi à reconnaître qu'il tenait son temporel de l'Église ; que ce n'avait été la pensée ni du Pape ni du sacré collège, et que ce n'était nullement le sens de la lettre ; qu'à la vérité l'on parlait d'une autre petite lettre en forme de billet où se trouvaient les prétentions dont on se plaignait, et que l'on avait fait courir en France sous le nom du Pape ; mais qu'on n'en connaissait pas l'auteur à Rome et qu'on y était très-persuadé que le Pape n'y avait point de part ; qu'il voulait croire que le roi était un bon prince et fort catholique, mais qu'il avait auprès de lui de mauvais conseillers qui abusaient de sa facilité et de ses bonnes intentions ; qu'à l'égard de la collation des bénéfices, il était certain qu'elle ne pouvait appartenir aux laïques par aucun droit, et qu'une marque de cette vérité c'est que le roi lui-même avait demandé là-dessus le privilège de l'Église.

Le Pape, prenant pour texte ces paroles de

¹ *Différend*, p. 63.

l'Évangile : *Ce que Dieu a joint ensemble, que l'homme ne le sépare point*, et les appliquant à l'Église romaine et au royaume de France, dit que leur union commença par Clovis, auquel saint Remi prédit que le roi et le royaume de France seraient heureux tant qu'ils demeureraient unis à cette Église, mais qu'ils périeraient dès qu'ils viendraient à s'en séparer. Cette union avait procuré à la France les plus grands avantages; pour vouloir la rompre il faut être Satan ou de ses suppôts. Tel était Pierre Flotte, borgne de corps, aveugle d'esprit, hérétique plein de fiel, auteur de la discorde entre le roi et l'Église romaine.

La lettre pontificale, écrite du consentement des cardinaux, après une mûre délibération, mais qui, de concert avec les ambassadeurs de France, ne fut pas envoyée au roi, parce qu'on jugea convenable de lui en écrire auparavant, c'est lui, Flotte, qui l'a corrompue, ou qui a suggéré au roi des faussetés à ce sujet. On avait affecté de cacher la lettre aux grands du royaume et aux prélats pour les persuader plus aisément que le Pape avait voulu obliger le roi à reconnaître qu'il tenait de lui sa couronne et son temporel. Rien n'était plus faux. Depuis quarante ans qu'il étudiait le droit il n'ignorait pas qu'il y a deux puissances ordonnées de Dieu. Il ne pensait aucunement s'attribuer la juridiction du roi, qui toutefois ne pouvait nier qu'il ne fût soumis au Pontife romain à raison du péché. Quant à la collation des bénéfices, il avait souvent dit aux ambassadeurs de France qu'il voulait faire en sorte *que le roi fît licitement ce qu'il faisait illicitement*. D'après toutes les lois il est certain que cette collation ne peut appartenir à un laïque comme en ayant le droit spirituel.

Le Pontife ajoutait que, si par aventure il avait été trop loin en quelque chose, soit à l'égard du roi, soit à l'égard de son royaume, il était prêt à le réparer d'après le jugement des cardinaux, ou même des seigneurs de France qui fussent hommes d'honneur et de probité, tels que le duc de Bourgogne et le comte de Bretagne, rien ne lui tenant plus au cœur que de conserver la bonne intelligence avec le roi. Son penchant pour la nation française était si connu qu'avant son pon-

tificat les Romains lui reprochaient d'être Français. Malgré tout cela, si le roi ne se remettait dans le droit chemin, et ne se désistait de son entreprise, et ne permettait aux prélats de se présenter au Siège apostolique, il serait forcé de procéder contre lui. Philippe avait déjà commis des choses plus graves que les rois de France qui furent déposés par ses prédécesseurs; il ne laisserait donc pas de le déposer aussi, comme il ferait à quelqu'un d'une infime condition, quoique avec une grande douleur. Il ordonnait de nouveau aux prélats de venir à Rome, et de faire le voyage à pied s'ils n'avaient pas de chevaux.

Malgré les défenses et les menaces de Philippe, plus de la moitié des prélats, savoir quatre archevêques et trente-cinq évêques, arrivèrent à Rome pour le concile indiqué au 1^{er} novembre 1302. Le Pape y publia, le 18 du même mois, la fameuse bulle *Unam sanctam*, insérée au droit canon. En voici la substance :

« Nous croyons et confessons une Église, sainte, catholique et apostolique, hors laquelle il n'y a point de salut; nous reconnaissons aussi qu'elle est unique, que c'est un seul corps qui n'a qu'un chef, et non pas deux, comme un monstre. Ce seul chef est Jésus-Christ, et saint Pierre, son vicaire, et le successeur de saint Pierre. Soit donc les Grecs, soit d'autres qui disent qu'ils ne sont pas soumis à ce successeur, il faut qu'ils avouent qu'ils ne sont pas des ouailles de Jésus-Christ, puisqu'il dit lui-même qu'il n'y a qu'un troupeau et un pasteur. Que dans cette Église et sous sa puissance il y a deux glaives, le spirituel et le temporel, nous l'apprenons de l'Évangile; car les apôtres ayant dit : *Voici deux glaives ici*, c'est-à-dire dans l'Église, le Seigneur ne leur répondit pas : C'est trop, mais : *C'est assez*. Assurément celui qui nie que le glaive temporel soit en la puissance de Pierre méconnaît cette parole du Sauveur : *Remets ton glaive dans le fourreau*. Le glaive spirituel et le glaive matériel sont donc l'un et l'autre en la puissance de l'Église; mais le second doit être employé pour l'Église, et l'autre par l'Église. Celui-ci est dans la main du prêtre, celui-là est dans la main des rois et des guerriers, mais sous

la direction du prêtre. Or il faut que l'un de ces glaives soit soumis à l'autre, et la puissance temporelle au pouvoir spirituel; car, suivant l'Apôtre, *toute puissance vient de Dieu, et celles qui existent sont ordonnées de Dieu*. Or elles ne seraient pas ordonnées si un glaive n'était pas soumis à l'autre glaive, et, comme inférieur, ramené par lui à ce qu'il y a de suprême. Car, suivant saint Denis, c'est une loi de la Divinité que ce qui est infime soit coordonné par des intermédiaires à ce qui est au-dessus de tout. Ainsi, en vertu des lois de l'univers, toutes choses ne sont pas ramenées à l'ordre immédiatement et de la même manière, mais les choses basses par les choses moyennes, ce qui est inférieur par ce qui est supérieur.

« Or, que la puissance spirituelle surpasse en noblesse et en dignité toute puissance terrestre, nous devons le confesser d'autant plus clairement que les choses spirituelles sont plus au-dessus des choses temporelles. Nous le voyons évidemment encore par l'oblation, la bénédiction et la sanctification des dîmes, par l'institution de la puissance et le gouvernement du monde. En effet, d'après le témoignage de la Vérité même, il appartient à la puissance spirituelle d'instituer la puissance terrestre et de la juger si elle n'est pas bonne. Ainsi se vérifie l'oracle de Jérémie touchant l'Église et la puissance ecclésiastique : *Vcilâ que je t'ai établi sur les nations et les royaumes*, et le reste comme il suit. Si donc la puissance terrestre dévie, elle sera jugée par la puissance spirituelle. Si la puissance spirituelle d'un ordre inférieur dévie, elle sera jugée par son supérieur. Si c'est la puissance suprême, ce n'est pas l'homme qui peut la juger, mais Dieu seul, suivant la parole de l'Apôtre : *L'homme spirituel juge toutes choses et n'est jugé lui-même par personne*.

« Or cette puissance, qui, bien qu'elle ait été donnée à l'homme, est, non pas humaine, mais plutôt divine, Pierre l'a reçue de la bouche divine elle-même, et celui qu'il confessa l'a rendue, pour lui et ses successeurs, inébranlable comme la pierre; car le Seigneur lui a dit : *Tout ce que tu lieras*, etc. Donc quiconque résiste à cette puissance résiste à l'ordre même de Dieu, à moins que, comme le

manichéen, il n'imagine deux principes; ce que nous jugeons faux et hérétique, car, suivant le témoignage de Moïse, c'est, non pas dans les principes, mais *dans le principe que Dieu créa le ciel et la terre*.

« Ainsi toute créature humaine doit être soumise au Pontife romain, et nous déclarons, affirmons, définissons et prononçons que cette soumission est absolument de nécessité de salut. »

Cette bulle étant dogmatique, il faut plus s'attacher à la conclusion qu'aux prémisses. Elle définit donc que toute créature humaine, autrement toute puissance parmi les hommes, est soumise au Pontife romain; elle définit, en un mot, que la puissance temporelle est subordonnée à la puissance spirituelle, chose reconnue par les défenseurs mêmes de Philippe le Bel, et déjà consignée dans le droit canon par la décrétale *Novit* d'Innocent III.

En effet, dans le démêlé entre Boniface VIII et Philippe le Bel, Gilles Romain, de la famille des Colonne, archevêque de Bourges, et Jean de Paris étaient naturellement partisans du roi. Voici cependant ce que dit le premier : « Les causes mixtes sont des causes temporelles qui ont une certaine connexion avec des causes spirituelles; ainsi une cause féodale est de soi temporelle, mais elle peut avoir une connexion avec le serment ou le pacte... Et de cette manière le roi de France, suivant le droit, n'est point sujet au souverain Pontife, ni tenu de lui répondre, quant à son fief; il peut toutefois lui être soumis incidemment, à raison de la connexion avec une cause spirituelle, comme il est dit dans la décrétale d'Innocent III, chap. *Novit*¹. »

Le second s'exprime de la manière suivante : « Si le prince était hérétique et incorrigible, le Pape pourrait faire en sorte qu'il fût dépouillé de sa dignité séculière et déposé par le peuple; le Pape le ferait dans un crime ecclésiastique dont la connaissance lui appartient, savoir, il excommunierait tous ceux qui lui obéiraient encore comme à leur seigneur, et de cette manière le peuple le déposerait, et le Pape seulement par acci-

¹ Egidius Romanus, *Disput.*, art. 4.

dent¹. » Comme on voit, et avant et pendant le démêlé, les partisans de Philippe reconnaissent que le roi est soumis au Pape et tenu de lui répondre, même pour une cause temporelle, lorsqu'elle est liée à une cause spirituelle.

Si Boniface rappelle cette doctrine dans sa bulle et en fait une décision, c'est que Philippe ne voulait point reconnaître dans la pratique le souverain pouvoir spirituel du Pontife de reprendre de péché qui que ce fût, et, par suite, lui refusait ouvertement l'obéissance et empêchait les prélats de la lui rendre. Afin donc d'empêcher qu'un aussi pernicieux exemple n'occasionnât immédiatement et par la suite un grave scandale dans l'Église, il était urgent de déclarer que, par nécessité de salut, toute créature humaine, c'est-à-dire (dans le sens de l'épître de saint Pierre d'où cette expression est tirée) toute puissance humaine est soumise au Pontife romain. L'exposé de la bulle tend à prouver que la souveraineté temporelle n'exempte point le prince de cette subordination à la puissance directrice et ordinatrice de l'Église, comme l'appelle Gerson.

Des diverses raisons qu'en rapporte Boniface il n'en est pas une qui lui appartienne en propre. D'abord, que l'Église soit une, que son chef soit unique, et que ce chef soit le successeur de saint Pierre, cela est de foi. Ce qu'il dit des deux glaives et de leur subordination est pris mot à mot d'un des plus illustres docteurs de l'Église des Gaules, saint Bernard, et ne signifie d'ailleurs que la subordination générale du temporel au spirituel, de la force à la justice, comme du corps à l'âme : doctrine enseignée bien avant lui, et par saint Grégoire de Nazianze, et par saint Isidore de Péluse, et par Yves de Chartres, et par Hugues de Saint-Victor, et par Alexandre de Halès, et par saint Thomas. Qu'il appartienne à la puissance spirituelle d'instituer la puissance terrestre et de la juger si elle n'est pas bonne, cela se trouve en toutes lettres dans un des plus fameux docteurs de Paris, Hugues de Saint-Victor, et équivalent dans la consultation de la nation fran-

¹ Joann. de Parisiis, *Tract. de Potest. reg. et papali*, c. 7.

çaise pour substituer Pépin le Bref à Childéric, dans le discours de Charles le Chauve au concile de Toul, dans la lettre de l'empereur Louis II à Basile de Constantinople, sans parler du reste.

L'application au sacerdoce chrétien des paroles dites au prophète Jérémie avait été faite bien avant lui : en 431, par Théodote, évêque d'Ancyre, au concile d'Éphèse; en 512, par toute l'Église d'Orient dans sa lettre, au Pape Symmaque; en 548, par Jean, patriarche de Jérusalem, dans une lettre synodale souscrite par trente évêques de sa province; en 536, par le patriarche Mennas de Constantinople, dans un décret approuvé par soixante et onze évêques; en 845, par le concile de Meaux, auquel assistait Hincmar de Reims; en 878 et 879, par le Pape Jean VIII, dans ses lettres à Basile, empereur d'Orient; plus tard, mais toujours avant Boniface, par saint Bernard, par Pierre le Vénérable, par Hugues de Saint-Victor, par Guillaume, archevêque de Sens, par Pierre de Blois, par Innocent III¹.

Quant à la remarque que Moïse ne dit pas dans les principes, mais dans le principe Dieu créa le ciel et la terre, elle est fondée sur l'interprétation la plus relevée qu'ont donnée du premier mot de la Genèse et les docteurs de la synagogue et les Pères de l'Église², savoir que le principe dans lequel Dieu créa le ciel et la terre, c'est la Sagesse éternelle, le Verbe, le Fils, par qui toutes choses ont été faites, qui lui-même, dans l'Évangile, s'appelle le principe, et que saint Paul appelle également le principe, dans lequel toutes choses ont été créées et tiennent ensemble. Saint Ambroise, en rappelant les divers sens que l'on donne à cette première parole, mais qui ne s'excluent pas l'un l'autre, dit positivement : « C'est

¹ Theod. Ancyrr., *Homil. contra Nestorium*, Labbe, t. 3, col. 1024. *Epist. Eccl. orient. ad Symmach.*, Labbe, t. 4, col. 1304. *Epist. Joann. Hieros.*, Labbe, t. 5, p. 190. *Conc. Const. sub Menna*, act. 4, Labbe, t. 5, p. 90. *Conc. Meld.*, Labbe, t. 6, p. 1816. *Epist. Joann. VIII ad Basil. imp.*, Labbe, t. 9, p. 66. S. Bernard, *Epist.* 237; Petr. Vin., l. 6, *Epist.* 24; Hugues de Saint-Victor, l. 2, *de Sacrament. fidei*, pars 2, cap. 4; Guillelm. Senon., *Exhort. ad Alex. III*; Petr. Bles., *Epist. 144 ad Celestin. III*, Innoc. III, *sermo 1, in consecr. sui pontif.* —

² Voir Jansen., in *Pentateuch.*, et les lettres de M. Drach, rabbin converti.

donc dans ce principe, c'est-à-dire dans le Christ, que Dieu a fait le ciel et la terre, parce que toutes choses ont été faites par lui et que sans lui rien n'a été fait. Ce qui a été fait était vie en lui, parce que c'est en lui que tout subsiste¹. »

Or, ce Christ, alpha et oméga, principe et fin de toutes choses, ce Christ à qui a été donnée toute puissance au ciel et sur la terre, n'a établi qu'une loi pour toute créature humaine ; qu'un interprète infaillible de cette loi, l'Église catholique, et, dans cette Église, qu'un chef, un organe nécessaire. Donc, prétendre que la puissance temporelle est indépendante, soit de la loi divine, soit de l'Église catholique, soit du Pape, c'est supposer nécessairement que pour la puissance temporelle il est un autre principe que le Christ ; que ce n'est pas dans ce seul principe, mais dans plusieurs, que Dieu a créé et qu'il gouverne le ciel et la terre ; c'est tomber nécessairement dans un dualisme de manichéen.

Ainsi, et pour ce qu'elle décide, et pour les preuves sur lesquelles elle s'appuie, la bulle *Unam sanctam* est conforme à la tradition des Pères et des docteurs².

¹ In *Hexaemer*, l. 1, c. 4. — ² La Providence vient de mettre au jour un document des plus importants relatif à cette bulle mémorable *, et qui prouve une fois de plus combien l'histoire, même celle de notre auteur, qu'on accuse si à la légère d'exagération, est loin encore de la vérité exacte et de la pleine justice, combien enfin il y a à gagner dans la voie qu'il a si laborieusement et si intrépidement ouverte en France. Ce Gilles de Rome, un Colonna de cette famille qui va renouveler sur la joue du vicaire de Jésus-Christ le soufflet du valet de Caïphe, cet archevêque de Bourges, un des grands représentants de l'épiscopat français, derrière lequel Bossuet se retranche contre Boniface VIII, ce docteur auquel il attribue, après les protestants et tout le monde après lui, le traité demi-schismatique des *Deux Pouvoirs*, et à qui il fait dire : « Nulle puissance sur les choses temporelles n'a été adjointe par le Seigneur au pouvoir des clefs (*Defens. eccl.*, l. 3, cap. 25), » ce précepteur de Philippe le Bel enfin dont on fait le patriarche du gallicanisme, voici qu'il est l'auteur probable de la bulle *Unam sanctam*. Il en a été au moins, et à coup sûr, le précurseur ou l'apologiste, et les phrases les plus capitales de cette bulle se lisent dans un ouvrage de sa main intitulé *du Pouvoir ecclésiastique*. Voici le résumé de cet ouvrage. Il est divisé en trois livres. Le premier établit la position du pouvoir ecclé-

Le même jour, 18 novembre 1302, où Boniface publia cette fameuse décrétale, il excommunia par une autre quiconque empêcherait ou molesterait ceux qui allaient à Rome ou qui en revenaient. Philippe n'était nommé ni dans l'une ni dans l'autre. Boniface voulait moins se venger que prévenir les suites d'un si mauvais exemple.

Pour ne négliger aucun moyen de ramener le roi, il lui envoya le cardinal Lemoine, homme estimable sous tous les rapports et Français de nation ; en même temps il traitait avec son frère, Charles de Valois, qui lui avait promis d'arranger le différend. L'an 1303, le légat étant arrivé en France, Boniface lui adressa douze griefs sur lesquels Charles de Valois et l'ambassadeur de Philippe, auxquels ils avaient été communiqués, assuraient que le roi donnerait satisfaction. Le légat devait les lui présenter, et si, dans un certain temps, il n'y mettait ordre, comme l'avaient promis son frère et son ambassadeur, lui annoncer que le Pape procéderait contre lui spirituellement et temporellement. Les réponses de Philippe sur ces articles, ayant été examinées par le collège des cardinaux, furent trouvées inadmissibles ; Boniface se

siaistique vis-à-vis du pouvoir civil. Le Pontife romain est cet homme spirituel qui juge de tout et de tous, n'ayant lui-même d'autre juge que Dieu. C'est à lui que le Seigneur s'adresse par la bouche de son prophète quand il dit : « Je t'ai établi sur les nations et sur les royaumes pour que tu arraches et détruises, que tu fondes et édifies. » Les preuves en sont dans la dime due à l'Église et offerte à Melchisédech par Abraham, au nom de tous les croyants, dans le privilège de bénir les puissances séculières, dans l'établissement même de ces puissances issues de la consécration sacerdotale quand elles ne l'ont pas été d'un brigandage triomphant, dans cette règle de l'univers que les corps sont régis par les esprits, dans la priorité historique du sacerdoce, ce qui vient le premier devant rester le premier, et Abel avec son sacrifice ayant précédé Cain, le fondateur des cités mondaines, et Nemrod, l'organisateur violent du premier des empires. La société a donc deux glaives qui la régissent, mais subordonnés l'un à l'autre, tous deux entre les mains du Pape et devant se mouvoir à son ordre, comme les facultés de l'âme et les organes du corps à l'ordre de l'âme.

Le second livre pose le pouvoir ecclésiastique vis-à-vis des biens civils, traçant les limites de ce pouvoir comme le premier a défini son caractère. Il a quatorze chapitres et le premier neuf. Non-seulement l'Église peut posséder des biens temporels, mais tous les biens temporels sont, en dernière analyse, sous sa dépendance, relevant des corps qui relèvent des âmes, qui relèvent d'elle-même. Le propriétaire d'un champ ou d'une

* Voir le *Journal de l'Instruction publique*, 24 et 27 février 1858. L'ouvrage découvert par M. Jourdain, à la Bibliothèque impériale, est in-4° et porte le n° 4222 de l'ancien catalogue des manuscrits latins.

plaignit au prince Charles qu'elles ne répondaient nullement aux promesses qu'il lui avait faites, ni à celles de l'ambassadeur du roi à Rome ; il avertit que, si Philippe ne les corrige de façon que le Saint-Siège pût s'en contenter, il serait procédé contre lui. Cette lettre est du 26 février.

Le 12 mars, dans une assemblée tenue au Louvre, Guillaume de Nogaret, qui avait succédé à Pierre Flotte dans la charge de garde des sceaux, présenta requête au roi contre Boniface, qu'il accusait d'être un malfaiteur, un Pape intrus, un hérétique, un schismati-

que, chargé de crimes affreux, endurci et incorrigible. Il supplia le roi qu'il lui plût d'assembler les états pour y procéder à la convocation d'un concile général où Boniface fût déposé ; qu'en attendant on fit gouverner l'Église par un vicaire, afin d'ôter toute occasion de schisme, et qu'enfin on se saisît de la personne de Boniface, de peur qu'il ne traversât cette bonne œuvre.

Un mois après, le 13 avril, environ deux mois après l'arrivée des réponses de Philippe à Rome, Boniface, qui, dans cet intervalle, pouvait avoir appris ce qui s'était passé au

vigne ne peut les posséder justement, s'il ne les possède sous l'autorité et par l'autorité supérieure de l'Église. « Nous sommes d'injustes possesseurs si nous ne possédons pour servir Dieu, » dit l'auteur. L'Église, quand elle aboutit un pécheur, lui rend littéralement son droit de propriété dont il était vraiment déchu par son crime, et, si elle tolère habituellement une situation contraire, si elle laisse le droit naturel établir toutes sortes de liens valables parmi les infidèles, ce n'est que parce qu'elle le veut bien, dans l'intérêt de l'ordre temporel, qu'elle a grandement à cœur et qui importe tant au salut des âmes, mais avec son droit toujours réservé d'intervenir sitôt qu'elle le jugera à propos au nom d'un intérêt supérieur. « Il est évident, dit Gilles de Rome, que, le pouvoir terrestre et l'art de gouverner les peuples selon ce pouvoir terrestre, c'est l'art même de disposer la matière pour la disposition du pouvoir ecclésiastique. Le pouvoir terrestre doit être sujet du pouvoir ecclésiastique comme il suit : lui-même, tous ses organes, tous ses instruments, il doit les ordonner pour l'obéissance, au moindre signe, au pouvoir spirituel ; et comme les organes et instruments du pouvoir terrestre sont le pouvoir civil, les armes de guerre, les biens temporels qu'il a, les lois et les constitutions qu'il fait, il faut que tout cela, lui-même, dis-je, et tous ses instruments, il ordonne tout pour le commandement et le bon vouloir du pouvoir ecclésiastique. »

Dans la troisième partie le précepteur de Philippe le Bel établit que cette doctrine de la suprématie de l'Église sur les princes et sur les choses civiles n'altère point la notion de l'autorité temporelle, mais l'assied au contraire, la consacre et l'élève. Les biens sont pour le corps, le corps pour l'âme, l'âme pour l'Église, qui conduit tout à Dieu ; mais les biens sont des biens cependant et les corps des corps ; et Dieu, la cause première qui donne leur activité propre aux causes secondes, a voulu que les corps humains eussent dans le monde une providence spéciale qui leur procurât d'office ce qui convient à leur entretien périssable pendant qu'ils sont au service des âmes impérissables. Cette providence établie de Dieu, ce sont les princes temporels ; ils ont leurs droits imprescriptibles comme les corps qu'ils représentent, et l'Église ne peut les abolir non plus que l'âme ne peut abolir le corps, sous peine de sacrilège et de suicide. Ils possèdent leur sphère comme elle possède la sienne ; ils ont droit d'y agir comme elle dans la sienne ; César est César comme Dieu est Dieu, et il faut rendre à chacun ce qui lui revient ; mais il faut reconnaître que les causes inférieures sont sujettes des supérieures,

qu'elles doivent respecter leur position si elles veulent qu'on la respecte ; que, si elles compromettent l'ordre, on peut intervenir pour les y ramener ou les briser ; que l'âme est tenue à se sauver malgré le corps, s'il veut obstinément la perdre, « et que, dans l'Église, pour conclure par les paroles de Gilles de Rome, si grande est la plénitude de la puissance que ce qu'elle peut est sans poids, sans nombre et sans puissance mesurée quelconque. »

Telles sont les idées de cet ouvrage, un des plus considérables de la tradition ecclésiastique et par sa doctrine et par les circonstances singulières dans lesquelles elle a été formulée. Le style est calme, serein, pieux, et comme l'expression d'une conviction nette, chaleureuse, inébranlable. Il étonnera bien des lecteurs après le premier qui nous en a fait la révélation, et une telle raison au service de si « étranges maximes, » comme il les appelle, sera longtemps un problème, jusqu'au jour où, de vieux préjugés faisant place à une réflexion impartiale, on reconnaîtra que ce sont là précisément les allures de la vérité. L'ouvrage est dédié à Boniface VIII. « par son humble créature. » Convoqué par le Pape au concile de Rome, en 1302, le primat d'Aquitaine n'avait point hésité à s'y rendre malgré les menaces du roi, son élève. Les liaisons personnelles de Gilles avec Boniface, le séjour qu'il fit à Rome après la conclusion du concile, son grand savoir, son courage plus grand encore ne permettent pas de douter de l'ascendant exceptionnel qu'il exerça sur cette assemblée. Il y porta certainement son ouvrage ou du moins les matériaux de son ouvrage. Or la bulle qui est l'œuvre de ce concile en est le résumé et est tissée en grande partie avec des textes qu'on y lit mot pour mot. Il est plus que probable que Gilles, s'adressant à Boniface VIII et rapportant les paroles de la bulle fameuse, la citerait comme bulle si son ouvrage n'avait sur elle la priorité de fait. Quoi qu'il en soit de ces probabilités qui paraissent approcher de la certitude, c'est une chose éternellement mémorable que le précepteur de Philippe le Bel, le représentant de l'Église de France en ce temps critique, nœud du moyen âge et des temps modernes, se dresse en face du roi tout comme Boniface VIII lui-même, et ce ne sera pas une des moindres surprises de notre siècle quand verra le jour un tel ouvrage que les ennemis du Saint-Siège et les flatteurs des rois ont trouvé le moyen d'étouffer dès sa naissance, en imposant de la manière la plus odieuse à la postérité sur l'auteur et sa doctrine, et jouissant du succès de leur imposture durant bientôt dix siècles.

(Note des éditeurs.)

Louvre, écrivit au légat de signifier au roi, en présence de son conseil, qu'à l'exception de ce qui regardait l'Église de Lyon il s'en rapporterait volontiers aux ducs de Bretagne et de Bourgogne, s'il voulait les envoyer à Rome. Il adressait au légat, en même temps, plusieurs décrets : l'un où il excommunait nommément Philippe ; l'autre où il convoquait à Rome les prélats français qui ne s'y étaient pas encore rendus. Ces décrets ne furent pas publiés ce jour-là, mais seulement envoyés au légat pour qu'il les publiât en France, au cas où le roi s'opiniâtrerait à ne point satisfaire le Saint-Siège. Noël Alexandre en convient. Et de fait il eût été par trop absurde d'excommunier un prince le jour même où on lui offrait des moyens plus faciles d'accommodement. Mais le légat n'eut point occasion de traiter avec Philippe ni d'exécuter les commissions du Pontife. Le roi et les ministres, qui avaient déjà perdu le respect au Siège apostolique, violèrent encore à son égard le droit des gens. Le courrier du légat, l'archidiacre de Constance, fut arrêté, mis en prison, et ses dépêches interceptées.

Pour couvrir l'odieux d'une pareille violence on entreprit quelque chose de plus monstrueux encore. Dans une assemblée des trois ordres de l'État, convoquée et tenue au mois de juin, Guillaume du Plessis, au nom de quatre ou cinq laïques, les seuls à parler dans cette assemblée, accusa Boniface de nier l'immortalité de l'âme, la vie éternelle, la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, de pratiquer des sortilèges, d'entretenir des familiarités avec le diable, d'avoir commis tous les péchés défendus dans le Décalogue, violé les lois divines et humaines, soit dans sa conduite particulière, soit dans celle qu'il avait gardée avec la France. En même temps le saint homme, ayant assuré qu'il se portait à cette accusation non par haine, mais par zèle de la foi et par dévouement au Saint-Siège, en appela au concile général, et au Saint-Siège apostolique, et à celui et à ceux à qui il appartiendrait, etc., suppliant le roi de procurer la convocation du concile en sa qualité de défenseur de la sainte mère Église

et de la foi catholique. Le roi, faisant droit à sa requête, en appela audit concile général, ainsi qu'au vrai et légitime Pape futur, etc., c'est-à-dire le roi se déclara schismatique. Le légat, que l'on gardait à vue, s'était enfui.

Pour apprécier en ceci la conduite de Philippe rappelons-nous celle que tint en pareil cas un roi barbare et arien. L'an 503, le Pape saint Symmaque fut accusé, devant Théodoric, roi des Goths, de crimes énormes par une faction schismatique dont étaient plusieurs sénateurs. Théodoric, quoique Goth et arien, jugeant, comme il le dit lui-même, qu'il ne lui appartenait point de rien décider sur des causes ecclésiastiques, convoqua les évêques d'Italie. Ceux-ci lui remontrèrent que le Pontife accusé aurait dû assembler le concile lui-même, attendu que le mérite et la principauté de saint Pierre d'abord, et ensuite la vénérable autorité des conciles, suivant le commandement du Seigneur, ont attribué à son Siège une puissance singulière dans les Églises, et qu'on ne trouvait aucun exemple qu'en pareil cas le Pontife de ce Siège eût été soumis au jugement de ses inférieurs. Alors le roi leur apprit que le Pape lui-même avait manifesté par ses lettres la volonté d'assembler le synode, et, pour preuve, leur communiqua les lettres mêmes. Arrivés à Rome, Symmaque leur confirma la même chose de vive voix et leur donna autorité pour juger les accusations auxquelles il était en butte. Le concile, sans discuter l'affaire au fond, déclara devant le peuple que le Pontife était innocent des crimes qui lui étaient imputés, protestant qu'il ne faisait cette déclaration que pour les hommes et pour ôter le scandale du peuple, attendu que le Pontife n'était soumis qu'au jugement de Dieu.

Comme quelques schismatiques se plaignaient du concile, saint Ennodius, évêque de Pavie, en fit, par ordre des Pères, une apologie célèbre où on lit entre autres : « Peut-être, pour les causes des autres hommes, Dieu a-t-il voulu qu'elles se terminassent par les hommes ; mais, pour le Pontife de ce Siège, il l'a réservé, sans aucune enquête, à son tribunal. Il a voulu que les successeurs de l'apôtre saint Pierre ne fussent

comptables de leur innocence qu'au ciel¹. »

Quelque prudente que fût la conduite du concile, les évêques des Gaules en furent néanmoins alarmés quand ils apprirent qu'on parlait de juger le Pape. Saint Avit, évêque de Vienne, écrivit, au nom de tous, aux chefs du sénat romain, pour se plaindre que, le Pape étant accusé devant le prince, les évêques se soient chargés de le juger au lieu de le défendre. « Car, disait-il, il n'est pas aisé de comprendre comment le supérieur peut être jugé par les inférieurs, et principalement le chef de l'Église. Aussi le concile a-t-il bien fait de réserver au jugement de Dieu une cause qu'il avait témérairement entrepris de discuter. Dans les autres évêques, si quelque chose paraît contre l'ordre, on peut le réformer; mais, si l'on révoque en doute l'autorité du Pape de Rome, ce n'est plus un évêque, c'est l'épiscopat même qui paraît vaciller. Celui qui est à la tête du troupeau du Seigneur rendra compte de la manière dont il le conduit; mais ce n'est pas au troupeau à demander ce compte à son pasteur, c'est au juge². » Voilà comment, au commencement du sixième siècle, en agirent, dans la cause d'un Pape accusé, un roi barbare et arien, les évêques d'Italie et des Gaules.

Au commencement du neuvième siècle, sous Charlemagne, les évêques d'Italie et de France s'écriaient, au sujet des accusations portées contre le Pape Léon III : « Nous n'osons juger le Siège apostolique, qui est le chef de toutes les Églises. Nous sommes tous jugés par ce Siège et par son vicaire. Ce Siège n'est jugé par personne; c'est là l'ancienne coutume. Que le souverain Pontife nous commande comme il a accoutumé, nous obéirons suivant les canons³. »

Il en fut bien autrement de la cause de Boniface VIII. Philippe le Bel s'y montra plus barbare et moins chrétien que le Goth Théodoric. Ce sont les ministres de Philippe qui accusent le Pape; c'est Philippe qui juge le Pape sans l'entendre; c'est Philippe qui le déclare intrus, puisqu'il en appelle au futur Pape légitime. Des laïques seuls parlent dans

l'assemblée. Les évêques, au nombre de vingt-six, ou plutôt vingt-cinq, l'un n'étant pas évêque en France, n'y ouvrent la bouche que pour adhérer à l'iniquité du roi. Ces serviles prélats croient faire beaucoup d'insérer dans leur schismatique appel qu'ils ne prétendaient pas se rendre partie en cette affaire. Après une lâcheté pareille de la part des évêques de l'assemblée, Philippe entreprend d'entraîner dans son schisme tous les autres; il y emploie la ruse et la violence. Ceux dont il ne peut venir à bout, il les chasse et les bannit du royaume⁴.

Le Pape, ayant appris par le cri public ce qui s'était passé à Paris, se justifia, par un serment en plein consistoire, des horreurs qu'on lui imputait en France, surtout du crime d'hérésie. Puis, rappelant la série des faits, il montra que Philippe ne se retirait de son obéissance que parce qu'il ne voulait pas être repris de ses péchés; que, s'il était permis une fois aux princes d'accuser le Pape d'hérésie pour se soustraire à sa correction, c'en serait fait de l'autorité de l'Église et des Pontifes. En conséquence, pour qu'un si détestable exemple ne prît point racine dans l'Église catholique, il fit, le même jour 15 août, plusieurs constitutions. L'une portait que, conformément aux anciennes règles établies sur cette matière, les citations faites par autorité du Pape à quelque personne que ce soit, principalement s'ils empêchent qu'elles ne viennent jusqu'à eux, seront faites dans la salle du palais pontifical et ensuite affichées aux portes de la principale église du lieu où réside le Pape; après quoi, le terme de la citation, suivant la distance des lieux, étant expiré, elle vaudra comme si elle avait été faite à la personne. Par deux autres il suspend les docteurs de Paris de la faculté d'enseigner, de conférer les grades, et se réserve la provision de tous les évêchés et abbayes qui viendraient à vaquer jusqu'à ce que le roi revienne à l'obéissance du Saint-Siège.

Cependant il se tramait un attentat plus digne du Vieux de la montagne que d'un roi de France. Le garde des sceaux, Guillaume de

¹ Labbe, t. 4, col. 1352. — ² Id., *ibid.*, col. 1363.

³ Id., t. 7, col. 1082.

⁴ Apud Raynald., ann. 1303, n. 34.

Nogaret, se rend secrètement en Italie, avec ordre de s'emparer de la personne du Pape. Il est accompagné de Sciarra Colonne et de ses partisans. Pour cacher ses manœuvres il répand le bruit qu'il arrive pour négocier la paix entre Philippe et Boniface. Sous main il soudoie une bande de sicaires, corrompt les gardes pontificales, soulève la populace d'Anagni, où Boniface s'était retiré, puis envahit comme un chef de brigands le palais du Pontife, dont il cause la mort par ses outrages.

L'on ne peut guère douter, dit le protestant Sismondi, que l'intention des conjurés ne fût de massacrer le Pape; ils n'avaient pris aucune mesure ni pour le conduire ailleurs, ni pour le garder avec sûreté où ils étaient. Mais ce vieillard, que son grand âge seul de quatre-vingt-six ans aurait dû rendre vénérable, et qui, à l'approche de ses ennemis, s'était revêtu de ses habits pontificaux et s'était mis à genoux en prières, devant l'autel, frappa, malgré eux, les conjurés d'un respect insurmontable ¹. » Ainsi parle cet auteur protestant.

D'après le récit combiné des divers historiens du temps, la chose s'est passée ainsi. Guillaume de Nogaret, accompagné de Sciarra Colonne, vint secrètement avec trois cents cavaliers. Il se tint dans les environs d'Anagni, dont plusieurs des principaux, traîtres au Pape, leur seigneur et leur compatriote, renforcèrent la troupe des conjurés par des auxiliaires. On attendit le moment favorable. A l'heure donc de minuit, les trois cents Français, avec les schismatiques Colonne et les traîtres d'Anagni, entrent dans la ville et attaquent le palais pontifical aux cris de : « Meure le Pape Boniface ! Vive le roi de France ! » Les gardes du palais résistèrent si vigoureusement que les assaillants ne purent y pénétrer que vers midi. Le Pape, ayant su ce qui se passait, se revêtit de ses ornements pontificaux, se prosterna au pied de l'autel, puis s'assit sur son trône, la couronne sur la tête, les clefs et la croix à la main, et commanda d'ouvrir les portes de sa chambre. Sciarra Colonne entre furieux ;

l'attitude calme et majestueuse du Pontife l'arrête; il n'ose porter sur lui une main sacrilège, comme on l'a dit souvent à tort; et quand Nogaret, s'étant insolemment approché de lui, le menace de le conduire à Lyon et de l'y faire déposer par un concile général, il lui répond : « Voici ma tête, voici mon cou. Je suis disposé à tout souffrir pour la foi du Christ et la liberté de son Église. Pape, légitime vicaire de Jésus-Christ, je me verrai patiemment condamné et déposé par les hérétiques ! » Ce dernier mot atterra Nogaret : son grand-père avait été brûlé comme Albigeois ou manichéen.

Le Pape Boniface VIII resta trois jours captif; pendant ce temps les ennemis et les traîtres pillaient son palais et ses trésors. Le troisième jour, les habitants d'Anagni, se repentant d'avoir abandonné le Pape, leur compatriote et leur bienfaiteur, et d'ailleurs excités par le cardinal Luc de Fiesque, se soulevèrent contre les Français, prirent les armes et se mirent à crier : « Vive le Pape ! et meurent les traîtres ! » Et en effet ils les chassèrent du palais et de la ville. Un chef des traîtres est pris et amené aux pieds du Pontife, qui aussitôt lui pardonne et le rend à la liberté ¹. Ce trait, rapporté par un témoin oculaire, le cardinal de Saint-Georges, a été négligé jusqu'à présent par les historiens; à lui seul cependant il peint tout l'homme.

Le Pape Boniface, ainsi délivré, se rendit d'Anagni à Rome. De nouvelles traverses l'y attendaient, d'après le témoignage de deux historiens du temps. La famille des Ursins eut l'insolence de lui fermer l'entrée des habitations pontificales. Il ne se voyait guère plus libre à Rome que dans Anagni. Tant de contrariétés, jointes à son grand âge de quatre-vingt-six ans, le firent tomber malade, et il mourut le 10 octobre 1303, après avoir fait sa profession de foi ².

Pour pallier aux yeux de la France une conduite aussi indigne d'elle, on lui fit ac-

¹ ... « Capitur qui maximus horum
Extiterat, sum usque pater jam carcere liber
Protinus hunc solvit... »

Raynald, ann. 1303, n. 42. — ² *Id.*, *ibid.*, n. 41, avec la note de Manis.

¹ *Hist. des Républ. ital.*, t. 4, c. 24.

croire que le Pape venait de rédiger une bulle où il menaçait de déposer le roi, et, en attendant, l'excommuniait et déliait ses sujets du serment de fidélité. Mais, la chose fut-elle vraie, il ne faisait qu'user du droit que tout le monde lui reconnaissait, de déclarer que, tel prince s'opiniâtrant dans le schisme, ses sujets n'étaient plus tenus de lui obéir. Dans le vrai l'assertion est bien suspecte. L'unique preuve est un manuscrit unique de Paris, où il est dit que cette bulle devait être publiée le 8 septembre, tandis qu'elle est datée du 8 décembre, deux mois après la mort de Boniface. Des écrivains gibelins et gallicans rapportèrent encore que ce Pontife, en mourant, s'était rongé les bras et les mains ; mais, trois siècles plus tard, son tombeau ayant été ouvert, on trouva son corps, y compris les mains et les bras, tout entier et parfaitement conservé. L'historien Henri de Sponde en fut lui-même témoin oculaire ¹. Ce qui montre quelle confiance on peut avoir dans tant d'histoires contre les Papes.

On est fâché de voir Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'outre tombe* ², se faire l'inintelligent écho de ces odieuses calomnies en disant : « Un Colonne le frappe au visage : Boniface en meurt de rage et de douleur. » Cela n'est ni vrai ni français.

Après la mort de Boniface VIII l'Église eut pour Pape saint Benoît XI ; il s'appelait Nicolas Bocasini et était né à Trévise l'an 1240. Il y commença ses études et alla les achever à Venise, où il prit l'habit de Saint-Dominique, à l'âge de quatorze ans. S'il montra beaucoup d'ardeur pour se perfectionner dans la connaissance des saintes lettres, il n'en montra pas moins pour s'exercer à la pratique de toutes les vertus. Quatorze ans après son entrée chez les Dominicains il fut envoyé, en qualité de professeur et de prédicateur, à Venise et à Bologne, afin qu'il fit part aux autres des trésors spirituels qu'il avait amassés dans le silence et la retraite.

¹ Raynald, ann. 1303, n. 44. Spond. — ² T. 5, p. 437, édit. 1849. Voir dans le savant *Traité de la Puissance ecclésiastique* du P. Bianchi, récemment traduit, le complément de cette appréciation de la conduite de Philippe le Bel envers Boniface VIII.

Nous avons encore aujourd'hui plusieurs sermons de lui, et des commentaires qu'il composa sur l'Écriture sainte.

Ayant été élu général de son ordre l'an 1296, il écrivit une lettre circulaire dans laquelle il exhortait ses frères d'une manière fort touchante à l'amour de la pauvreté, de l'obéissance, de la retraite, de la prière et de la charité ¹. L'année suivante il tint le chapitre général à Venise. Comme le parti schismatique des Colonne attaquait dès lors le pontificat de Boniface VIII, le sage supérieur rappela aux enfants de saint Dominique ce qu'ils avaient à faire dans cette circonstance. « Puisqu'il est de notre devoir et de notre profession particulière, dit-il dans une ordonnance du chapitre, de rechercher avec soin la paix de l'Église et de nous employer avec zèle à la procurer ou à l'entretenir, nous défendons très-expressément, et en vertu de la sainte obéissance, à tous nos religieux, de favoriser en quelque manière que ce puisse être, soit en public, soit en secret, les coupables desseins de ceux qui se sont témérairement élevés contre le souverain Pontife, et nous voulons qu'ils prêchent partout hautement et qu'ils soutiennent de même, dans toutes les occasions, que notre saint père le Pape Boniface VIII est le véritable successeur de saint Pierre et le vicaire de Jésus-Christ ². » Les lettres dont il accompagna l'envoi de cette ordonnance dans toutes les provinces disaient encore : « Dans la tribulation que quelques-uns s'efforcent de susciter au très-saint Siège et à son pasteur, opposez-vous pour la maison du Seigneur comme un mur inexpugnable, déployez le zèle que des enfants dévoués et reconnaissants doivent avoir pour l'honneur d'un père et pour la majesté de la dignité apostolique. Pour détourner ces maux, très-chers frères, frappez sans cesse les oreilles de la divine clémence par d'humbles supplications, qui seront d'autant plus saintes qu'elles seront plus continuelles ³. »

La même année 1297 le Pape Boniface VIII l'envoya en France, avec la qualité de nonce, pour être le médiateur de la paix entre ce

¹ Apud Martène, *Anecdotes*, t. 4. — ² Id., *ibid.*, col. 1866. — ³ Id., *ibid.*, col. 1869.

royaume et celui d'Angleterre. Pendant qu'il travaillait à ce grand ouvrage il fut créé cardinal. Il en apprit la nouvelle avec douleur, parce qu'il redoutait les dignités ecclésiastiques ; il versa même des larmes, et n'aurait point accepté le cardinalat si le Pape ne le lui eût ordonné. Peu après il fut nommé évêque d'Ostie et doyen du sacré collège.

L'an 1301 il fut envoyé en Hongrie, avec le titre de légat *a latere*, pour étouffer l'esprit de discorde qui avait formé diverses factions et qui avait déjà causé beaucoup de ravages dans le pays. Il se conduisit avec tant de sagesse que la paix succéda aux troubles. Il abolit aussi certaines pratiques superstitieuses et d'autres abus d'où résultaient de grands scandales. Les légations qu'il exerça en Autriche et à Venise ne firent pas moins d'honneur à la sagesse et à la vivacité de son zèle.

Boniface VIII étant mort le 11 octobre 1303, les cardinaux entrèrent au conclave onze jours après, et, dès le lendemain, ils élurent tout d'une voix Bocasini pour lui succéder. Le saint fut saisi de frayeur en apprenant cette nouvelle ; mais on l'obligea d'acquiescer à son élection et on l'intronisa le dimanche suivant. Il prit le nom de Benoît par reconnaissance pour le Pape Boniface, qui s'appelait Benoît de son nom de baptême.

Le nouveau Pape n'oublia point qu'il sortait d'une pauvre famille de Trévise. Sa mère, qui vivait encore, étant venue le voir à Pérouse, ses amis lui firent prendre des vêtements comme il convenait à la mère d'un si grand prince ; mais, avant de la recevoir, le Pape demanda comment elle était vêtue. On lui répondit qu'elle était vêtue de soie, pour l'honneur du Siège apostolique. « Oh ! alors, répliqua-t-il, ce n'est pas ma mère ; car ma mère est une pauvre femme qui ignore ce que c'est que la soie. » A cette réponse la pieuse mère reprit ses humbles vêtements ; sur quoi le Pape dit : « Pour le coup, c'est ma mère ; qu'elle vienne ! » Et il l'embrassa tendrement ¹.

Peu de temps après son exaltation le Pape saint Benoît XI écrivit à Charles, roi de Na-

ples, pour le féliciter d'avoir chassé les Sarrasins de Nocéra et en avoir rétabli l'église cathédrale ; en récompense il lui accorde la faculté de présenter à l'évêque des personnes capables pour la place de doyen, d'archidiaque, de chantre, et la moitié des prébendes. La bulle est du 26 novembre 1303. Le 8 décembre suivant Frédéric d'Aragon, nouveau roi de Sicile, prêta serment de fidélité au Pape Benoît par André Doria, son procureur. Le roi y reconnaît tenir ce royaume de la pure libéralité de l'Église romaine, s'engage à payer un cens annuel de trois mille onces d'or, à entretenir cent chevaliers au service du Saint-Siège, à avoir pour amis et ennemis les amis et ennemis de l'Église, à maintenir les immunités ecclésiastiques, à garder le traité fait avec le roi Charles de Naples, aux successeurs duquel la Sicile reviendrait après la mort de Frédéric ¹. L'année suivante le roi Jacques d'Aragon fit serment de fidélité au même Pape pour la Sardaigne et la Corse, qu'il avait reçues de Boniface VIII ².

Benoît XI écrivit à l'archevêque d'Antibari, en Albanie, pour la répression de plusieurs abus. Il travailla, de concert avec Hélène, reine de Serbie, à procurer la conversion d'Orose, fils de cette princesse. Il reçut les envoyés d'un patriarche des chrétiens orientaux, avec des lettres écrites en langue chaldaïque, dans lesquelles l'Église romaine était appelée mère et maîtresse de toutes les Églises, et son Pontife pasteur et juge suprême de tous les chrétiens ³. Il en reçut également des rois tartares, qui avaient embrassé le Christianisme ou du moins le favorisaient, et qui demandaient du secours pour les aider à chasser les Sarrasins de Syrie. Afin de leur en procurer le saint Pape Benoît XI employa tous ses soins à pacifier les princes et les États chrétiens de l'Europe, envoyant partout des nonces pour accorder leurs différends. Grâce à lui Venise et Padoue se réconcilièrent sans répandre de sang. Il pacifia le Danemark et les autres royaumes du Nord. Mais le principal était de concilier le différend avec la France.

Philippe le Bel, ayant appris l'élection du

¹ S. Antonin, part. 3, tit. 20, c. 9. Raynald, ann. 1304, n. 35.

¹ Raynald, ann. 1303, n. 50. — ² Id., ann. 1304, n. 16.

— ³ Id., *ibid.*, n. 23.

nouveau Pontife, le félicita par une lettre dont il chargea ses ambassadeurs, Bérard, seigneur de Merceuil, le chevalier Guillaume de Plessis et Pierre de Belleperche, célèbre jurisconsulte, alors chanoine de Chartres, depuis doyen de l'Église de Paris, garde des sceaux et évêque d'Auxerre. Nogaret était de cette ambassade, mais il ne parut point en présence du Pape. Le roi, dans sa lettre, témoignait au Saint-Père beaucoup d'estime et de confiance. « L'ordre sacré des Prédicateurs, disait-il entre autres, doit être comblé de joie d'avoir enfanté celui qui est assis sur le trône suprême de la justice, comme le père du monde, le successeur de la foi de Pierre et le vicaire du Christ. » Mais en même temps Philippe n'épargnait pas la mémoire de Boniface, le traitant de faux pasteur et de mercenaire, qui, par ses mauvais exemples et ses crimes, avait exposé l'Église à des périls extrêmes. Les ambassadeurs étaient chargés de traiter avec Benoît de son démêlé et de recevoir en son nom l'absolution des censures qu'il pouvait avoir encourues. Ils ne parlèrent point de cet article, et le Pape la donna sans être prévenu. Ainsi l'écrivit-il au roi dans sa réponse du 2 avril 1304. « Jugez de notre tendresse par le soin que nous avons eu de vous prévenir en vous donnant ce que vous ne demandiez pas, l'absolution des censures peut-être encourues. » Le saint Pontife le conjurait en même temps de considérer que Joas, roi de Juda, régna avec gloire et pratiqua la vertu tant qu'il suivit les conseils du grand-prêtre Joad, mais que, s'en étant écarté, il tomba dans le mépris, et fut enfin assassiné par ses propres domestiques ; qu'il doit donc écouter le Pontife romain, son père, et se rendre à ses avis, afin que Dieu affermisse son règne et qu'il le rende glorieux.

Il paraît, par les actes, que Pierre de Pérédo, envoyé par le roi en Italie du vivant de Boniface, s'était présenté à Benoît, récemment élu, pour lui représenter les plaintes de la France contre son prédécesseur ; que le nouveau Pape, qui voulait étouffer cette affaire, se contenta de faire dire à Nogaret, qui était à Rome, par l'évêque de Toulouse, de ne passer pas outre dans ses opérations con-

tre le Pape défunt sans nouvel ordre du roi, parce qu'il était résolu, lui successeur de Boniface, d'apaiser toute cette affaire. Il le fit promptement connaître en révoquant coup sur coup les bulles qui avaient l'air d'hostilités, comme la défense faite aux universités de donner des degrés, celle de pourvoir les églises vacantes, et les censures portées durant ces démêlés contre les Français. Il n'excepta que Nogaret, dont il se réserva la cause à lui et au Saint-Siège. Du reste tout fut rétabli dans le même état qu'auparavant, quant au roi et au royaume, par quantité de bulles datées les unes d'avril, les autres de mai 1304.

Avant cette réconciliation les ambassadeurs se croisaient à cause de la mort imprévue de Boniface ; car Philippe le Bel avait chargé d'une lettre datée du 1^{er} juillet 1303, deux autres chevaliers, savoir Guillaume de Chastenay et Hugues de Celle. Boniface vivait encore. Le roi adressait sa lettre aux cardinaux, les priant de l'aider dans la convocation du concile général et d'adopter son appel. Boniface n'étant plus et Benoît lui ayant succédé, les envoyés du roi, accompagnés d'un notaire, allèrent successivement chez dix cardinaux. Cinq répondirent : « Nous avons toujours aimé et aimons le roi de France ; mais, le Pape ayant déjà mis cette requête en délibération dans le consistoire, nous nous en tiendrons à ce qu'il réglera. » Les cinq autres dirent : « Nous consentons à la convocation du concile général et nous y contribuerons de notre pouvoir. » Des six cardinaux qui restaient, quatre furent du premier avis et deux du second. Il est aisé de conclure de ce monument, daté du 8 avril 1304, que le nouveau Pape crut devoir remettre à un autre temps la réponse à cette requête, et qu'il voulut commencer par les révocations dont nous venons de parler ; c'est pour cela qu'il avait éludé aussi la négociation de Pérédo ¹.

Tandis que le Pape Benoît égalait le nombre de ses bulles favorables pour la France à celles qui lui étaient contraires du côté de Boniface, les Colonne réfugiés tournèrent à

¹ *Hist. de l'Église gallic.*, t. 35.

leur avantage cette bonne volonté de Rome pour le roi ; ils firent présenter un Mémoire à Philippe le Bel pour le conjurer de joindre leur démêlé au sien et de les protéger auprès du Pape ; ce qu'il fit. Le Pape y eut égard ; il révoqua la sentence que Boniface avait portée contre eux et leurs adhérents, c'est-à-dire qu'il leva les censures de toute espèce ; mais il ne permit pas que les ex-cardinaux Jacques et Pierre, quoique rentrés en grâce avec l'Église, reprissent la pourpre romaine. Il tint encore en suspens l'article des biens confisqués et défendit le rétablissement de Palestrine. En un mot il ne fit pas la restitution en entier comme ils souhaitaient. Il avait à ménager, outre la mémoire de Boniface, la maison des Ursins et celle des Gaétans, qui étaient en possession de leurs biens. Les Colonne n'y furent rétablis dans la suite que pendant la vacance du Saint-Siège, par la protection du sénat et du peuple.

Dans le même temps Charles de Valois, frère du roi Philippe, envoya des députés au Pape Benoît lui représenter qu'il armait pour le recouvrement de l'empire de Constantinople, comme appartenant à Catherine de Courtenai, son épouse, et, pour cet effet, il demandait au Pape de commuer les vœux de ceux qui s'étaient croisés pour la Terre-Sainte et qui voudraient passer avec lui contre les schismatiques, et de lui accorder pour les frais de cette guerre les legs pieux et les autres donations destinées au secours de la Terre-Sainte. Enfin il demandait que le Pape fit prêcher une croisade générale pour cette entreprise de Constantinople. Sur quoi le saint Pontife écrivit à ce prince qu'il lui accordait ses demandes, excepté la prédication générale de la croisade, qu'il différerait à un autre temps, considérant l'état présent du royaume de France, c'est-à-dire la guerre contre les Flamands, où toutes les forces du royaume étaient occupées. La lettre est du 27 mai 1304.

Mais le 20 juin le Pape saint Benoît écrivit à l'évêque de Senlis et aux autres prélats de France une lettre où il dit : « Le zèle de la foi doit sans doute enflammer les cœurs des fidèles à délivrer l'empire de Constantinople du pouvoir des schismatiques ; car, s'il arri-

vait, ce qu'à Dieu ne plaise ! que les Turcs et les autres Sarrasins, qui attaquent continuellement Andronic, s'en rendissent maîtres, il ne serait pas facile de le tirer de leurs mains. Et quel péril, quelle honte serait-ce pour l'Église romaine et pour toute la chrétienté ! Nous désirons donc que l'entreprise du comte Charles ait un heureux succès, comme très-utile au secours de la Terre-Sainte, si longtemps retardé par diverses causes. C'est pourquoi nous vous prions tous de concourir puissamment à cette bonne œuvre ; car, si vous saviez le mépris que les Grecs ont pour nous, leur haine et leurs erreurs dans la foi, vous n'auriez pas besoin de notre exhortation pour entreprendre cette affaire avec ardeur¹. »

Au milieu de ces sollicitudes pour la pacification et la défense de la chrétienté le saint Pape Benoît XI n'oublia pas ce qu'il devait à son prédécesseur Boniface VIII ; il n'oublia pas le traitement qu'il avait souffert dans sa ville natale d'Anagni. Il regardait ce traitement comme une injure faite au Saint-Siège et à l'Église, qu'il se crut obligé de venger. Le 7 décembre 1303 il avait déjà chargé Bernard de Royard, archidiacre de Saintes, de se transporter sur le lieu, de faire des informations et de sauver ce qu'il pourrait des débris du trésor qu'on avait pillé. Royard n'omit rien pour instruire le procès que le Pape voulait faire à tous ceux qui avaient trempé dans la conspiration. Les informations faites et le procès instruit, le saint Pape Benoît, qui était à Pérouse, fit publier, le 7 juin 1304, une bulle dont voici la substance :

« Une scélératesse infâme et une infamie scélérate a été commise, non sans une grave perfidie, par des hommes exécrables, osant le plus grand des forfaits, sur la personne de notre prédécesseur, de bonne mémoire, le Pape Boniface VIII. Jusqu'à présent, pour de justes causes, nous avons différé d'en poursuivre la punition ; mais nous ne pouvons attendre davantage que nous nous levions, ou plutôt que Dieu se lève en nous, pour que ses ennemis soient dissipés et qu'ils fuient de devant sa face ceux qui le haïssent ;

¹ Raynald, ann. 1304, n. 28 et 29.

qu'ils soient dissipés, disons-nous, par un sincère repentir, comme Ninive s'est convertie à la prédication de Jonas; autrement qu'ils soient renversés comme Jéricho. Car, comme le même Boniface résidait avec sa cour dans Anagni, son endroit natal, plusieurs fils de perdition, premiers-nés de Satan, disciples de l'iniquité, savoir Guillaume de Nogaret, Sciarra de Colonne, quatorze complices ici nommés, avec d'autres ministres de leur faction, foulant aux pieds toute pudeur et tout respect, l'ont pris à main armée, hostilement et injurieusement, inférieurs leur prélat, enfants leur père, vassaux leur seigneur; ils ont jeté sur lui des mains impies, ils l'ont outragé par des blasphèmes. Par le même fait et par les mêmes factieux le trésor de l'Église romaine a été forcé et pillé. Et ils ont fait cela publiquement et sous nos yeux. En quoi nous signalons le crime de lèse-majesté, de rébellion, de sacrilège, de félonie et plusieurs autres des plus énormes.

« Qui serait assez cruel pour ne pas verser des larmes? qui assez haineux pour n'être pas touché de compassion? quel juge assez négligent pour ne s'empresser point à procéder? qui assez miséricordieux pour ne pas devenir sévère? La sécurité a été violée, l'immunité enfreinte. La propre patrie n'a pas été une sauvegarde; le foyer domestique n'a pas été un asile; le souverain pontificat a été outragé, et, avec son époux captif, l'Église a été en quelque sorte captive elle-même. Quel lieu de sûreté se trouvera-t-il désormais? quel sanctuaire respecté encore après qu'on a violé le Pontife de Rome? O forfait inoui! O misérable Anagni, qui as laissé faire en toi des choses pareilles! Que la rosée et la pluie ne tombent plus sur toi, mais qu'elles descendent sur d'autres montagnes; qu'elles passent à côté de toi, parce que, toi le voyant et pouvant l'empêcher, le héros est tombé, celui qui était revêtu de force a été renversé. Oh! malheur à vous qui dans votre action n'avez pas imité celui que nous voulons prendre pour modèle, saint David, lequel n'a pas voulu étendre la main sur l'oint du Seigneur, quoique son ennemi, son persécuteur, son rival! lequel, au contraire,

a ordonné de frapper du glaive celui qui avait étendu sur lui la main, parce qu'il est écrit : « Ne veuillez pas toucher à mes oints. » Cruelle douleur, lamentable action, pernicieux exemple, mal inexpiable et confusion manifeste! Entonne, ô Église! un chant lugubre; que tes lamentations inondent de larmes ton visage, et, pour t'aider à tirer une juste vindicte, que tes fils arrivent de loin et que tes filles se lèvent à tes côtés! »

En conséquence, pour s'acquitter de son devoir, le saint Pape Benoît XI, de l'avis de ses frères les cardinaux et en présence d'une grande multitude de peuple, déclare avoir encouru l'excommunication les auteurs et complices des excès commis dans Anagni contre le Pape Boniface; il les cite à comparaître personnellement devant lui dans la fête de Saint-Pierre et Saint-Paul, pour entendre la juste sentence de leurs actes notoires et s'y soumettre humblement; sinon il procédera contre eux, nonobstant leur absence¹.

Un fait mémorable est ici à remarquer. L'anathème prononcé par le Pape saint Benoît XI sur la ville d'Anagni, comme celui de David sur la montagne de Gelboé, a été exécuté par les événements; cette ville, jusqu'alors très-riche et très-populeuse, n'a cessé de déchoir depuis cette époque. Voici comment en parle un voyageur du seizième siècle, Alexandre de Bologne : « Anagni, ville très-ancienne, à demi ruinée et désolée. Y passant l'an 1526, nous y vîmes avec étonnement d'immenses ruines, en particulier celles du palais bâti autrefois par Boniface VIII. En ayant demandé la cause, un des principaux habitants nous dit : La cause en est à la capture du Pape Boniface; depuis ce moment la ville est toujours allée en décadence : la guerre, la peste, la famine, les haines civiles l'ont réduite à l'état calamiteux que vous voyez; dans la réaction des partis opposés les vainqueurs brûlaient les maisons des vaincus et des bannis; ceux-ci en faisaient de même à leur tour. C'est pourquoi, il n'y a pas bien longtemps, le petit nombre de citoyens qui restaient encore, ayant cher-

¹ Raynald, ann. 1304, n. 13-15.

ché avec anxiété quelle pouvait être la cause de tant de malheurs, ils reconnurent que c'était le crime de leurs ancêtres, qui avaient trahi le Pape Boniface, crime qui n'avait point été expié jusque-là. En conséquence ils supplièrent le Pape Clément VII de leur envoyer un évêque afin de les absoudre de l'anathème encouru par leurs pères pour avoir mis la main sur le souverain Pontife¹. »

On peut faire une remarque semblable touchant Romé. Nous avons vu Boniface VIII, trahi, outragé dans Anagni par la famille romaine des Colonne, vexé et tyrannisé dans Rome même par la famille romaine des Orsini. Nous verrons la ville de Rome privée de la présence de ses Pontifes pendant soixante-dix ans et menacée de s'en aller en ruines comme Anagni. Ces faits méritent attention.

Quant à Philippe le Bel, depuis qu'il se fut oublié envers le vicaire de Jésus-Christ, la malédiction du Ciel parut s'attacher à sa famille. Il avait trois fils, Louis, Philippe et Charles, qui promettaient une nombreuse et longue postérité; leurs femmes furent accusées d'adultère, en plein parlement, le roi y séant. Celle de l'aîné et celle du troisième furent convaincues et enfermées, leurs complices pendus; celle du second fut renvoyée de l'accusation, ou par sa propre innocence ou par la bonté de son mari. A la mort du père ses trois fils se succédèrent l'un à l'autre en moins de quatorze ans et moururent tous sans laisser d'enfants mâles. La postérité de Charles, comte de Valois, ami et capitaine général de Boniface VIII, remplaça sur le trône celle de Philippe le Bel et régna plus de deux siècles et demi.

La France a pris part au crime, elle aura part au châtement; comme Anagni nous la verrons déchoir, travailler elle-même à sa ruine sous un roi en démente, une reine maudissant le fruit de ses entrailles, ses premiers princes s'égorgeant l'un l'autre pour livrer le royaume à l'étranger, un roi anglais couronné roi de France à Paris, un prince royal, l'héritier dégénéré de saint Louis, désespérant de sa cause et s'amollis-

sant dans les bras de la volupté, lorsqu'une jeune fille viendra sauver la France et les Français.

Si la pensée du Pape saint Benoît XI avait été entendue, si, à sa voix, les coupables avaient expié leur faute, ces malheurs auraient été prévenus. Mais le saint Pontife mourut à Pérouse, le 7 juillet 1304, à l'âge de soixante-trois ans, n'ayant occupé le Saint-Siège que huit mois et dix-sept jours. Il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau, et son nom se trouve dans le Martyrologe romain au jour de sa mort.

Le bruit courut que le saint Pape était mort de poison; ce bruit s'accrédita si fort que, sous le pontificat suivant, on fit le procès à un mauvais moine accusé d'avoir été l'instrument de ce crime¹. Selon Ferréto de Vicence, historien contemporain, Philippe le Bel, averti que le Pape préparait contre lui des édits redoutables, séduisit à force d'or deux écuyers du Pape qui mêlèrent du poison parmi des figues-fleurs qu'ils lui présentèrent. Le Pontife, en ayant mangé, lutta huit jours contre le poison qui lui dévorait les entrailles².

Après la mort du saint Pape Benoît XI, le conclave, divisé en deux partis, fut neuf mois sans pouvoir s'accorder. Enfin l'on convint que le parti italien désignerait trois évêques de France, parmi lesquels le parti opposé serait obligé de choisir dans un temps donné. La faction française en avertit secrètement Philippe, qui s'abouche, sous un autre prétexte, avec l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got, un des trois candidats désignés. Le roi lui apprend qu'il dépend de lui de le faire souverain Pontife; l'ambitieux archevêque tombe à ses genoux, prêt à tout ce qui lui serait demandé. Philippe exige six promesses, que l'archevêque jure, sur la sainte Eucharistie, d'accomplir fidèlement : la première, de le réconcilier parfaitement avec l'Église et de le décharger du péché qu'il avait pu commettre en faisant arrêter le Pape Boniface; 2^e de lever l'excommunication lancée contre lui et ses partisans; 3^e de lui accorder les décimes de

¹ Apud Raynald, ann. 1303, n. 43.

² Apud Muratori, *Script. rer. Italic.*, t. 9, p. 1013.

son royaume durant cinq ans pour se remettre des dépenses faites en la guerre de Flandre; 4° d'abolir la mémoire du Pape Boniface; 5° de rétablir les deux cardinaux Colonne et d'élever au cardinalat quelques-uns de ses amis. Pour la sixième chose il se réservait de la demander en temps et lieu. Voilà comment, d'après le récit de l'Italien Jean Villani, cet archevêque de Bordeaux devint Pape sous le nom de Clément V.

Mais, comme l'observent le docte Mansi et d'autres, ce récit présente des difficultés qui le rendent fort suspect. Le roi Philippe y demande, avant tout, d'être réconcilié avec l'Église et absous de l'excommunication. Or Benoît XI lui avait accordé l'un et l'autre, même avant qu'il l'eût demandé. Comment donc le même roi aurait-il pensé ensuite à demander, avant tout, une chose déjà faite? En second lieu, d'après Jean Villani, l'élection du nouveau Pape aurait eu lieu par compromis et non par scrutin; mais il est seul à le dire avec ceux qui l'ont copié. Il n'en est pas question dans les autres contemporains, tels que les quatre vies de Clément, que nous avons, tels encore que Ferréto de Vicence et cinq ou six autres. Il y a plus : nous avons le décret authentique de cette élection en forme de lettre au nouveau Pape. Or ce décret dément tout à fait l'assertion de Villani. Les cardinaux y disent en substance :

« L'Église romaine étant privée de son pasteur par la mort du Pape Benoît XI, de sainte mémoire, nous entrâmes en conclave à Pérouse, dans le palais où il demeurerait au temps de sa mort; mais quatre cardinaux en sortirent, savoir, Jean, évêque de Tusculum; Matthieu, de Sainte-Marie au Portique, et Richard, de Saint-Eustache, diacres; puis Gautier, cardinal-prêtre, qui était entré au concile après les autres et fut aussi obligé d'en sortir pour maladie. Après quoi nous avons choisi d'entre nous des scrutateurs de nos suffrages, et aujourd'hui samedi, veille de la Pentecôte, nous avons procédé à l'élection en cette manière. Premièrement nous avons fait examiner les scrutateurs, puis ils ont pris les suffrages en secret et aussitôt les ont publiés, et nous

avons trouvé que nous étions en tout quinze cardinaux, demeurant dans le conclave, qui avons donné nos suffrages dans le scrutin, dix desquels vous avaient élu Pape; ce que voyant les cinq autres, ils se sont rangés à leur avis par voie d'accession. En conséquence de quoi François Cajétan, cardinal-diacre de Sainte-Marie en Cosmedin, par notre mandement spécial, vous a élu en cette forme : « J'élis en souverain Pontife et pasteur le seigneur Bertrand, archevêque de Bordeaux, tant en mon nom qu'au nom de tous ceux qui l'ont élu. Et, après avoir chanté le *Te Deum*, nous avons fait publier solennellement cette élection au clergé et au peuple, suivant la coutume. » L'acte est daté du 5 juin 1305, qui était le même jour veille de la Pentecôte, et souscrit par dix-sept cardinaux¹.

Ainsi donc le récit de Jean Villani touchant le compromis des cardinaux se trouve démenti non-seulement par le silence des contemporains, mais encore par un acte authentique des cardinaux eux-mêmes. Or, comme c'est sur ce compromis que Villani fonde son histoire des conventions secrètes et honteuses entre le roi Philippe et l'archevêque de Bordeaux, cette histoire ou historiette tombe avec le fondement même, d'autant plus que nul autre des contemporains n'en parle².

Ferréto de Vicence rapporte d'autres circonstances. Les cardinaux ne demeurèrent pas toujours dans le conclave; ne pouvant s'accorder, ils se séparèrent jusqu'à deux fois, pour habiter, hors du palais pontifical, des maisons de campagne plus agréables. Les Colonne, qui étaient rentrés clandestinement en Italie, faisaient jouer l'or de Philippe le Bel auprès des cardinaux pour déterminer un choix au gré du roi de France et du roi de Naples. Les habitants de Pérouse, voyant que ceux qui devaient donner un chef à l'Église traînaient l'affaire en longueur, leur persuadèrent de se réunir de nouveau dans le palais. Quand ils y furent, sans pouvoir s'accorder encore, les habitants

¹ Labbe, t. 11, p. 1496. — ² Voir la note de Mansi. Apud Raynald., ann. 1305, n. 1.

ôtèrent le toit de la maison et leur déclarèrent qu'on ne leur fournirait point de vivres qu'ils n'eussent élu un Pape. En conséquence les cardinaux, ne pouvant s'entendre pour choisir quelqu'un de leurs collègues, jetèrent les yeux sur un étranger, et, grâce à l'or de la France et aux sollicitations des Colonne, choisirent l'archevêque de Bordeaux¹.

Pepin de Bologne, Frère prêcheur, rapporte encore d'autres circonstances dans sa *Chronique*. « Lorsque Philippe le Bel, dans son assemblée d'évêques et de seigneurs, voulut faire passer Boniface VIII pour un faux Pape, tous y consentirent, excepté l'archevêque de Bordeaux, Bertrand de Got. Craignant alors l'inimitié du roi, il sortit secrètement du royaume, en habit militaire, pour se réfugier à la cour de Rome. Passant dans la ville d'Asti, il logea au couvent des Frères prêcheurs, dont le prieur Isnard, ayant su la cause de son voyage, le reçut avec beaucoup d'humanité et le conduisit, sous l'habit de frère, en des lieux sûrs. L'archevêque, devenu Pape, témoigna sa reconnaissance à frère Isnard en le faisant patriarche d'Antioche et administrateur de l'évêché de Pavie. Arrivé donc auprès de Boniface VIII, l'archevêque de Bordeaux y séjourna quelque temps et acquit à un haut degré l'amitié et les bonnes grâces du Pape, des cardinaux et de toute la famille pontificale. A la mort de Boniface il rentra également en grâce auprès du roi Philippe, par l'intercession des prélats et des seigneurs. C'est donc par la bienveillance réunie du roi et des cardinaux que l'archevêque Bertrand de Got parvint à la papauté². »

Bertrand de Got était né à Villandrau, dans le diocèse de Bordeaux. Il fut fait évêque de Comminges en 1295 par Boniface VIII, qui peu avant Noël, en 1299, le transféra à l'archevêché de Bordeaux. Son père était de la première noblesse du pays; un de ses oncles était évêque d'Agen; son frère Béraud de Got fut archevêque de Lyon depuis l'an 1290 jusqu'en 1294 où il fut fait cardinal-évêque d'Albane, et envoyé l'année sui-

vante comme légat en France, avec Simon, cardinal-évêque de Palestrine, pour négocier la paix entre les deux rois de France et d'Angleterre. Tel était l'archevêque de Bordeaux, sur qui se portèrent les voix du conclave le 5 juin 1305.

Le décret de son élection lui fut envoyé à Lusignan, en Poitou, non par un cardinal, mais par trois députés, dont deux étaient Français : Gui, abbé de Beaulieu, dans le diocèse de Verdun; Pierre, sacristain de l'Église de Narbonne, et André, chanoine de Châlons. Les cardinaux le conjuraient, par les motifs les plus pressants, de se transporter promptement en Italie, comme si la crainte leur eût fait prévoir sa détermination de ne pas quitter la France. Il faisait alors la visite de sa province. Il se transporta à Bordeaux, où il parut d'abord en archevêque; mais, ayant reçu juridiquement le décret des mains des députés, dès le lendemain, jour de Sainte-Madeleine, 22 juillet, il le fit publier dans sa cathédrale et prit le nom de Clément. Il fut le cinquième de ce nom. Ensuite, ayant passé et séjourné à Agen, Toulouse, Montpellier, Nîmes, il se rendit à Lyon, où il convoqua les cardinaux pour son couronnement. Ils sentirent alors qu'ils n'en étaient pas où ils pensaient. Matthieu des Ursins dit à l'évêque d'Ostie : « Vous voilà venu à bout de vos desseins. La cour romaine a passé les monts; elle ne reviendra de longtemps en Italie; je connais les Gascons. »

Le Pape avait aussi mandé le roi de France, le roi d'Angleterre et tous les grands seigneurs de deçà les Alpes pour assister à son couronnement, qui se fit à Lyon, dans l'église de Saint-Just, le dimanche après la Saint-Martin, 14 novembre 1305. Ce fut le cardinal Matthieu des Ursins qui mit au Pape la couronne sur la tête; elle avait été apportée exprès à Lyon par un camérier du Pontife. La fête fut troublée par un accident funeste. Le Pape, après la cérémonie, reprit le chemin de son palais; il marchait en cavalcade, entouré d'une cour nombreuse. Le roi Philippe le Bel parut quelque temps à pied, tenant la bride du cheval sur lequel Clément était monté; les autres princes, qui étaient en grand nombre à cette fête, rendirent le

¹ Muratori, t. 9, p. 1014. — ² *Chronic.*, l. 4, c. 41. Apud Muratori, t. 9, p. 739 et 740.

même honneur au Pontife. On arriva le long d'un vieux mur mal échafaudé et surchargé de peuple ; il s'écroula tout à coup, et dans sa chute il écrasa, étouffa ou blessa quantité de personnes. Jean II, duc de Bretagne, qui tenait les rênes avec le comte de Valois, y périt ; le comte, frère du roi, fut grièvement blessé ; le Pape, renversé de cheval, la couronne détachée de la tête, y perdit, outre une escarboucle d'un grand prix, son frère, Gaillard de Got, qui fut écrasé. Plusieurs autres personnes de qualité eurent le même sort. Présage funeste, dirent les Italiens, de la translation du Saint-Siège au delà des monts. Nous verrons plus d'une fois les traits de la douleur sensible que causa dans la suite à cette nation le séjour des Papes en France.

Cette douleur était juste ; mais l'Italie, mais Rome elle-même en étaient plus ou moins coupables ; mais l'Italie, mais Rome elle-même ne s'étaient pas toujours montrées dignes ni reconnaissantes de l'honneur que Dieu leur a fait par-dessus toutes les nations, par-dessus toutes les cités du monde. Trop souvent une partie de l'Italie, une partie de Rome même trahissait ou abandonnait le vicaire du Christ pour l'amitié de César. Boniface VIII, trahi, livré aux gendarmes d'un roi étranger par ses compatriotes d'Anagni, au lieu de trouver des consolations dans Rome, y rencontre des vexations nouvelles, et cela, non de la part du peuple en tumulte, mais de la part des familles princières, qui regardaient presque comme leur patrimoine de donner des cardinaux et des Papes à l'Eglise. Il était juste que Dieu punit ces familles, punit Rome, punit l'Italie de cette ingratitude ; il était juste que ces familles, que Rome, que l'Italie entière apprissent par un long deuil à mieux faire leur devoir dans tous les siècles à venir.

Le nouveau Pape Clément V, étant à Lyon, n'oublia pas son Eglise de Bordeaux ; n'étant qu'archevêque il se disait primat d'Aquitaine ; devenu Pape il affranchit son ancienne Eglise de la primatie de Bourges par une bulle du 26 novembre 1305, adressée à Arnaud de Chanteloup, son parent et son successeur dans le siège de Bordeaux. Le 15 décembre, mercredi des Quatre-Temps, il fit

à Lyon une promotion de cardinaux où il rétablit Jacques et Pierre Colonne dans leurs dignités. Les nouveaux cardinaux qu'il créa furent neuf Français et un Anglais. Le plus remarquable est cet Anglais, Thomas de Jorz, Dominicain, provincial en Angleterre et confesseur du roi Édouard. Il devint cardinal-prêtre du titre de Sainte-Sabine ; il a laissé plusieurs écrits, dont quelques-uns ont été attribués à saint Thomas d'Aquin à cause de la conformité du nom. Le principal mérite des autres fut, à ce qu'il paraît, d'être Français, bien vus du roi ou parents du Pape.

Jusque-là nous avons vu monter sur le siège de saint Pierre des hommes de tous les pays et de toutes les nations, des Syriens, des Grecs, des Thraces, des Italiens, des Allemands, des Lorrains, des Français, des Anglais, des Espagnols ; mais en montant sur le trône du pasteur universel ils oubliaient qu'ils étaient d'un pays ou d'un peuple particulier ; ils apparaissaient là comme ce roi de Salem, comme Melchisédech, sans père, sans mère, sans généalogie, avec la seule qualité de Pontifes du Très-Haut ; dès lors leur famille c'était le peuple romain, leur diocèse c'était le monde entier : ils prenaient leurs conseillers parmi toutes les nations chrétiennes. Clément V commence une série de pontifes un peu différents ; ce qu'on remarque le plus dans ses premiers actes, ce qu'on y remarque même uniquement, c'est qu'il est Gascon, sujet du roi de France et du roi d'Angleterre, comme tous les cardinaux qu'il vient de nommer. La plupart des Français qui lui succéderont n'auront pas les vues plus grandes ; de là naîtra un schisme déplorable, et, après le schisme, une répugnance traditionnelle chez les électeurs du pontificat suprême à élire un Pape qui ne soit pas né en Italie.

L'an 1306 le Pape Clément V se réserva la provision de quelques évêchés vacants en France. D'abord, le siège de Langres ayant vaqué dès le mois de septembre précédent, il y transféra son oncle, Bertrand de Got, évêque d'Agen, en le recommandant au roi, et il mit à Agen son neveu, Bernard de Farigis, archidiacre de Beauvais, avec dispense

d'âge. Il n'avait pas encore vingt-cinq ans. Sur ces entrefaites, Guillaume de Flavacourt étant mort à Rouen le 6 avril, le Pape Clément nomma à ce siège le même Bernard de Fargis, son neveu, remit son vieil oncle Bertrand à Agen, d'où il l'avait transféré à Langres, et plaça dans ce dernier siège Guillaume, abbé de Moissac, en faveur duquel il écrivit en cour. Enfin, le siège de Clermont n'ayant pu être rempli à cause d'une élection disputée entre un Dominicain, Bernard Ganniac, et Rolland, prévôt de Clermont, le second ayant renoncé à son élection, le Pape cassa l'autre et nomma à l'évêché Hébert Aycelin de Montaigu, neveu de l'archevêque de Narbonne et d'une ancienne maison d'Auvergne. Le roi, à la prière du Pape, accorda mainlevée de la régle.

Trois lettres du roi au Pape font voir leur accord parfait pour le choix de quelques évêques quand les élections étaient litigieuses. Philippe le remercie d'avoir élevé sur le siège d'Auxerre Pierre de Belleperche, sur celui de Bayeux Guillaume Bonnet, et sur celui d'Avranches Nicolas de Lusarche. Ces trois Églises étaient vacantes, Auxerre, par le décès de Pierre de Mornai, savant dans le droit et du conseil royal, mort en 1306, après avoir gouverné successivement les diocèses d'Orléans et d'Auxerre. Son successeur, garde des sceaux et attaché à la personne du roi, mourut un an après, en 1307, et fut remplacé par Pierre des Gris.

Pour Bayeux, cette Église vaquait depuis longtemps par la retraite et ensuite par la mort de l'évêque Pierre de Benais. Son successeur, Guillaume Bonnet, fonda, en l'an 1309, le collège de Bayeux, à Paris, pour douze boursiers, dont six du Mans, parce qu'il en était, et six d'Angers, parce qu'il y avait étudié et qu'il avait été trésorier de cette Église. Il donna à ce collège le nom de l'évêché de Bayeux parce qu'il y fut évêque. Quant au diocèse d'Avranches, on n'en dit rien, sinon que le siège vqua depuis Geoffroi Boucher, mort en 1296, jusqu'à Nicolas de Lusarche, promu par Clément V en 1305 et mort en 1311.

Pour contenter le roi le Pape Clément V évoqua, le premier jour de février 1306, la

bulle *Clericis laicos* et les déclarations faites en conséquence, à cause des scandales et des inconvénients qu'elles avaient produits et pouvaient produire encore, et ordonna que l'on s'en tiendrait à ce que les Papes précédents avaient ordonné dans le concile de Latran et les autres conciles généraux contre ceux qui font des exactions sur les églises et sur le clergé. Nous avons vu que Boniface VIII ne faisait que renouveler les ordonnances de ses prédécesseurs, entre autres du Pape saint Symmaque. Quant à la bulle *Unam sanctam* Clément V ne la révoqua point, comme il est dit à tort dans quelques histoires; il déclara seulement, à la même date, qu'elle n'assujettissait pas plus étroitement le roi de France au Saint-Siège qu'il ne l'était auparavant; ce qui est vrai et détruit seulement l'interprétation calomnieuse qu'en avaient faite les ministres du roi, savoir que le Pape prétendait faire du royaume de France un fief de l'Église romaine. La même année Clément V accorda au roi Philippe les décimes pour cinq ans au sujet des frais immenses employés pour la guerre de Flandre. Il lui avait déjà remis toutes les levées faites sur le clergé, même celles qui avaient l'air d'exactions.

Clément V, étant encore à Lyon, montra son affection pour les lettres et sa reconnaissance pour l'école où il les avait cultivées dans sa jeunesse. L'étude du droit était florissante à Orléans quoiqu'il n'y eût pas encore d'université dans cette ville. On y allait profiter de l'habileté des maîtres, et il fallait que leur réputation fût grande, puisque Boniface VIII leur adressa sa compilation du Sexte, sans mettre presque aucune différence entre eux et les docteurs de Paris. Le Pape Clément avait fréquenté cette école; il l'estimait, et il le lui témoigna en la déclarant université établie sur le même pied et jouissant des mêmes droits que celle de Toulouse. Les bulles de cette érection sont du 27 janvier 1306. Le Pape y dit que les docteurs d'Orléans pourront faire des constitutions et des statuts, élire un recteur, régler les heures des exercices, punir ceux des étudiants qui contreviendraient aux règlements, poursuivre la réparation des injures faites à leur corps jus-

qu'à employer même la cessation des leçons, si l'on ne répare l'insulte dans l'espace de quinze jours. Il déclare encore qu'il y aura un chancelier qui fera serment, en présence de l'évêque, de ne donner la licence qu'à de bons sujets, et sans exiger aucun engagement, promesse ou salaire ; que les licenciés reçus et approuvés à Orléans pourront lire et enseigner partout dans le genre de faculté et de science où ils auront pris leur degré ; que l'évêque sera le juge ordinaire des causes de l'Université, avec défense de traduire aucun docteur ou aucun étudiant devant le juge séculier, si ce n'est que l'évêque l'eût renvoyé à ce tribunal ; qu'enfin il ne serait point permis de mettre en prison qui que ce soit de cette école pour la seule cause de dette. Au reste dans ces bulles il n'est question que de deux facultés de droit, que le Pape ne laisse pas d'appeler université et étude générale, sans doute à cause de l'étendue des privilèges et du droit d'enseigner partout après y avoir été agréé.

Les docteurs d'Orléans trouvèrent de grandes difficultés à faire confirmer leurs privilèges en cour et à les faire agréer des habitants de la ville. On conçoit assez que le roi, par la crainte de faire tort à l'université de Paris, pouvait n'être pas disposé en faveur de celle d'Orléans ; mais, pour les habitants, on ne voit pas ce qui pouvait les animer si fort contre un établissement qui, après tout, donnait de l'éclat à la patrie et qui devait y attirer beaucoup d'étrangers. Apparemment qu'ils craignaient que l'esprit d'indépendance ne se mît parmi la jeunesse rassemblée à cette occasion dans l'enceinte de leurs murs et que la tranquillité publique n'en souffrit.

Quoi qu'il en soit, l'an 1309, l'école d'Orléans commençant à se former, et voulant mettre en exercice les privilèges qui lui avaient été accordés par Clément V, ce fut une vraie sédition dans la ville. Le peuple alla en foule chez les Dominicains, où les docteurs s'étaient assemblés ; on rompit les portes, on fit voler les pierres, on maltraita les professeurs et les écoliers, matière de procès entre la ville et l'université. La plainte fut portée au parlement de Paris, qui rendit, l'année suivante (1310), un arrêt très-sévère

contre les habitants. Outre une amende de mille livres, ils devaient aller processionnellement, et le cierge à la main, chez les Dominicains, où le tumulte était arrivé, et là demander pardon à genoux en présence de six docteurs et de six étudiants, sans compter la réparation du dommage, s'il en avait été fait quelqu'un dans la maison des religieux. Rien de tout ceci néanmoins ne fut exécuté ; les docteurs eux-mêmes firent grâce aux bourgeois et se contentèrent de presser la confirmation de leurs privilèges auprès du roi. Ils eurent beaucoup de peine à réussir ; Philippe voulait bien leur accorder la jouissance des privilèges accordés aux universités, mais non pas le titre d'université ni le droit de faire des statuts. La poursuite des docteurs dura deux ans, et leur persévérance obtint enfin tout ce qu'ils souhaitaient.

Le roi, par sa lettre du mois de juillet 1312, confirma les privilèges, tels que Clément V les avait donnés ; mais, afin qu'on ne les étendit pas plus loin, il était fait défense expresse de créer des docteurs en théologie à Orléans, de peur, disait le roi, que cela ne portât préjudice aux privilèges accordés par le Saint-Siège à l'université de Paris. Il semblait que, le souverain ayant parlé, toutes difficultés étaient levées ; mais un peuple prévenu est, pour ainsi dire, un ennemi irréconciliable. Les facultés de droit voulant jouir à Orléans de ce qui leur avait été promis par le concert des deux puissances, les Orléanais firent presque autant de bruit que la première fois. On alla encore au roi, qui était alors Louis le Hutin. Ce prince donna ordre, le 10 juin 1313, de faire exécuter l'arrêt du Parlement de 1310 contre six bourgeois des plus mutins ; mais, comme cela ne rendait le calme ni à la ville ni aux écoles, les professeurs quittèrent la partie et se retirèrent à Nevers, où ils trouvèrent un peuple presque aussi difficile à contenter. Voici ce que dit sur cela l'ancien historien du Nivernais : « Les habitants de Nevers recueillirent ladite université (d'Orléans) et les supposts d'icelle, qui pour quelque temps y demeurèrent. Mais, comme le peuple de Nevers est assez mal endurant, et qu'entre les écoliers se trouvent plusieurs malcomplexionnés, ils

n'arrestèrent guère à avoir débat, et à certain jour plusieurs particuliers citoyens de Nevers prindrent la chaise du docteur, en colère, la portèrent sur le pont et la jetèrent en Loire, disant qu'elle retournast à Orléans, dont elle estoit venue ¹. » Cette insulte fut encore punie par de grosses amendes envers le roi ; mais les deux facultés exilées et fugitives en prirent occasion de ménager leur retour à Orléans. Le roi Philippe le Long et le Pape Jean XXII interposèrent leur puissance pour les y faire rétablir. Ce fut en 1320, et depuis ce temps-là elles y continuèrent leurs fonctions avec autant de tranquillité que de succès ².

Le Pape Clément V, après avoir passé l'hiver à Lyon, en sortit pour se transporter à Bordeaux. Il passa à l'abbaye de Cluny au mois de février 1306 avec une nombreuse suite et beaucoup de dépense pour l'abbé ; il n'en procura pas moins, dit-on, à Nevers et à Bourges. On se plaignait partout des frais immenses que causait la présence du Pape et de toute la cour, jusque-là que l'archevêque de Bourges, Gilles de Colonne, épuisé par les dépenses de cette réception, fut réduit à suivre tous les offices de son église, comme un simple chanoine, afin de recevoir les distributions dont il avait besoin pour vivre. On donne une autre cause de l'indigence de ce prélat : c'est qu'étant obligé de visiter le Saint-Siège tous les deux ans, et y ayant manqué durant les années 1304 et 1305, le Pape Clément le taxa à trois cents livres d'amende. Apparemment que les anciennes querelles entre Bourges et Bordeaux pour la primatie entrèrent pour quelque chose dans l'imposition d'une taxe si exorbitante pour ce temps-là.

Le Pape passa à Limoges, où il logea chez les Dominicains, de là à Périgueux, et ensuite à Bordeaux. Les trois cardinaux qui vinrent à Paris vers Pâques de la même année occasionnèrent les mêmes plaintes dans le clergé ; en conséquence il y eut plusieurs assemblées d'évêques en divers lieux, pour délibérer sur la manière de remédier au mal dont se plaignaient les églises. Le meilleur était que le

Pape s'en allât à Rome, où, tout étant réglé depuis longtemps par l'usage, il y avait moins de dépenses et moins d'abus à craindre. Les évêques s'en tinrent aux avis du roi et de la cour. Philippe députa à Clément Milon de Noyers, maréchal de France, et deux gentilshommes, pour lui porter les remontrances du clergé. Clément, de son côté, envoya au roi Guillaume, abbé de Moissac, et Arnaud d'Aux, chanoine de Coutances, qui rendirent sa réponse, datée du 27 juillet à Bourges. Le Pape déclare qu'il n'a rien à se reprocher sur ce point, mais qu'il s'étonne que les prélats, ses amis, ne lui aient pas porté directement leurs plaintes, qu'il y aurait remédié, et qu'il examinera la conduite de ses nonces et de ses gens.

Le roi, de son côté, éprouvait les mécontentements du peuple et du clergé au sujet de la refonte des monnaies, qu'il avait altérées d'abord et qu'il voulut rétablir sur l'ancien pied en 1306. Le système qu'on prit était peu propre à prévenir les séditions. On fit une nouvelle fonte de monnaie plus forte et meilleure, sans supprimer ni diminuer l'ancienne, qui était beaucoup plus faible et moins bonne. Quand il fallut acquitter les dettes et payer les loyers des maisons, les créanciers et les propriétaires ne voulaient recevoir que la nouvelle monnaie ; les débiteurs et les locataires voulaient qu'on se contentât de l'ancienne, ce qui causa des mouvements étranges à Paris. Le roi lui-même fut assiégé dans la maison du Temple, et il n'évita de plus grandes extrémités qu'en faisant armer sa noblesse et en répandant le sang des plus séditions.

Ce prince, pour calmer le peuple toujours animé contre les Juifs, qu'on accusait d'impiétés horribles et qui exerçaient des usures manifestes, porta contre eux un arrêt de bannissement, avec confiscation de tous leurs biens, excepté ce qui leur serait absolument nécessaire pour se transporter hors du royaume. Les Juifs possédaient des richesses immenses. L'attribution de ces trésors au domaine royal fit croire dans le public que le zèle de Philippe contre les ennemis de la religion n'était pas fort désintéressé. Il paraît qu'il ne fut pas seul à en profiter, la reine

¹ Coquille, *Hist. ducal. Nivern.* — ² *Hist. de l'Église gallic.*, l. 35.

Marié, douairière de Philippe le Hardi, eut part à la dépouille des Juifs, et, sur un scrupule qui lui vint dans la suite à ce sujet, s'étant adressée au Pape Clément, il lui fut ordonné d'appliquer ces sommes à l'expédition de la Palestine ¹.

Durant le séjour de la cour romaine à Poitiers Clément V fut témoin d'un prodige qu'il reconnut malgré les conséquences qu'il devait en tirer contre lui-même. Voici le fait. L'Église de Poitiers avait été gouvernée par un saint évêque dont nous avons déjà fait mention ; c'était Gautier de Bruges, religieux de Saint-François, homme droit et sans respect humain quand il était question de la gloire de Dieu. Dans les disputes pour la primatie entre les archevêques de Bourges et de Bordeaux, Gautier, quoique suffragant de ce dernier siège, reconnaissait l'archevêque de Bourges pour son primat. Bertrand de Got, depuis Clément V, tenait alors le siège de Bordeaux et Gilles de Colonne celui de Bourges. Ce dernier prélat, qui savait que l'évêque de Poitiers était dans ses intérêts, le chargea de défendre en son nom à l'archevêque Bertrand de porter le titre de primat d'Aquitaine, et cela sous peine d'excommunication en cas de désobéissance. L'évêque s'acquitta de sa commission, croyant obéir à son supérieur légitime et trop peu complaisant pour ménager son métropolitain aux dépens de la justice, quand il aurait pu deviner que le prélat qu'il attaquait deviendrait Pape. La chose arriva. Bertrand de Got, transformé en Clément V, vengea l'injure prétendue faite à l'archevêque de Bordeaux ; il poursuivit Gautier de Bruges en souverain irrité ; il lui ôta son évêché, et il le renvoya finir ses jours parmi les Frères mineurs de Poitiers. Gautier ne survécut pas longtemps à sa déposition ; il mourut en saint, comme il avait vécu ; mais par zèle apparemment pour l'épiscopat outragé en sa personne, et par affection pour son Église privée de son pasteur légitime, il fit, avant que de mourir, un acte d'appel au jugement de Dieu, contenant tous les mauvais traitements qu'il avait reçus du Pape, et il voulut être enterré tenant en main le papier où la formule de cet appel

était transcrite. Les frères, les Franciscains de Poitiers, l'inhumèrent dans leur église, et son tombeau fut bientôt célèbre par beaucoup de miracles.

Gautier était mort le 21 janvier 1307. Le Pape arriva deux mois après à Poitiers. La mémoire de l'appel interjeté au jugement de Dieu était récente et l'on en parlait beaucoup. Clément fut tenté d'une curiosité dont la politique seule aurait dû le guérir ; il succomba à la tentation, il voulut voir si l'évêque mort avait effectivement en main cet acte d'appel dont on faisait tant de bruit. Sur cela il se détermine à aller de nuit dans l'église des Franciscains ; peu de gens l'y accompagnent ; il prend seulement avec lui un de ses écuyers et un archidiacre de la ville. On arrive, on ouvre le tombeau, on trouve ce cadavre avec la cédule fatale ; l'archidiacre veut l'enlever pour la faire lire au Pape ; il sent une résistance invincible. Le Pape fait ordonner au mort, par l'archidiacre, de lâcher le papier, avec promesse de le lui remettre fidèlement quand on l'aurait lu ; le mort obéit sans délai ; il ouvre les mains ; il livre ce qu'on demande. L'archidiacre prend l'acte et le donne au Pape ; puis il veut sortir du tombeau ; mais une force supérieure l'y retient, et il n'a la liberté de s'en aller qu'après qu'on a remis le papier entre les mains du saint évêque, plus formidable ainsi dans la poussière du tombeau que ne l'était sous la tiare celui dont il avait éprouvé le ressentiment. Clément V ne s'endurcit point sur un événement qui le touchait si fort ; il adora les merveilles du Tout-Puissant, il honora le saint prélat, et il ordonna qu'on décorât son tombeau, qui depuis a été ruiné par les guerres. Au reste ce trait d'histoire semble revêtu de tous les caractères qui peuvent en assurer la véracité. Le récit en a été conservé sous une forme authentique par un chanoine de Sainte-Croix de Loudun, qui témoigne l'avoir appris de la bouche de l'écuyer de Clément. Cet officier avait tout vu ; il protesta au chanoine, sous la religion du serment, que toutes les circonstances du fait, tel que nous venons de le raconter, étaient véritables ¹.

¹ *Hist. de l'Egl. gallic.*, 1. 35.

¹ Duboulai, p. 110. *Hist. de l'Eglise gall.*, 1. 35.

Clément V eut une entrevue à Poitiers avec Philippe le Bel.

Toutes les faveurs accordées jusqu'alors par le nouveau Pape n'avaient pu éteindre la haine du roi contre Boniface VIII; et cela se concevait, car ce que l'on pardonne le plus difficilement aux autres, ce sont les outrages qu'on leur a faits. Dans l'entrevue de Poitiers Philippe demanda donc à Clément d'effacer le nom de Boniface du catalogue des Papes et de faire brûler son corps et ses os, s'offrant de prouver, par le témoignage des propres clercs de ce Pontife, qu'il avait été infecté d'hérésie et adonné à plusieurs autres crimes. Clément V et les cardinaux furent surpris d'une demande si injuste et qu'on ne pouvait accorder sans impiété et qu'au grand déshonneur de l'Église. A l'égard du crime d'hérésie, dont le roi voulait noircir Boniface VIII, Clément déclara que le livre des Décrétales, dont Boniface était l'auteur, faisait assez connaître la fausseté de cette accusation et paraître la sincérité de sa foi. Outre ces raisons Clément fit entendre au roi qu'on ne pouvait faire passer Boniface pour un faux Pape sans dégrader en même temps les cardinaux qu'il avait créés et qui étaient les mêmes par lesquels lui Clément avait été fait Pape¹; et, pour mieux adoucir l'esprit du roi, Clément fit une bulle par laquelle il lui accordait de nouveau un plein pardon des excès qu'il avait commis et fait commettre contre Boniface, étendant cette grâce sur Nogaret même et ses complices qui avaient arrêté ce Pape, et leur remettant cet attentat, moyennant une pénitence légitime qui leur serait imposée².

Le roi Philippe parut satisfait de ce procédé; mais, deux ans après, sollicité par Nogaret et d'autres personnes de son conseil, il revint à la charge, demandant que l'affaire fût discutée et jugée dans un concile oecuménique. Clément fit en sorte que le prince lui en remit entièrement la décision par ses lettres écrites de Fontainebleau au mois de février 1311³. Ensuite de quoi le Pape, dans un consistoire tenu à Avignon, après les informations nécessaires, déclara et prononça

que Boniface VIII avait toujours été bon catholique, exempt de toute hérésie, et qu'il devait être regardé et tenu pour un vrai et légitime souverain Pontife; à l'égard du procès que le roi Philippe, par la persuasion de ses ministres, avait fait intenter contre la mémoire de Boniface, et des traitements injurieux faits autrefois à sa personne par les Colonne ou autres de la part de ce prince, que la mémoire en serait abolie, les écrits brûlés, avec défense à toute personne, de quelque dignité ou prééminence qu'elle puisse être, d'en rien retenir, soit en original, soit en copie, sous peine d'excommunication⁴. Ainsi finit alors ce différend odieux, qui avait si longtemps scandalisé les fidèles⁵.

Depuis la division de l'empire de Charlemagne sous ses petits-fils dans les royaumes de France, de Lorraine et d'Allemagne, la ville de Lyon, qui ne faisait point partie de la France, était devenue libre et indépendante, sous le gouvernement même temporel de son archevêque et de son chapitre. Au temps de Philippe le Bel il y eut quelques difficultés entre les bourgeois de Lyon et les tribunaux de l'archevêque. Philippe le Bel, comme bon voisin, en profita pour confisquer la souveraineté de l'archevêque et déclarer Lyon réuni à la France⁶. C'était, comme on voit, en vertu de cet axiome de la politique moderne : Lorsque le voisin a quelque brouille chez lui par sa faute ou par la vôtre, vous avez droit de confisquer sa maison pour y remettre la paix.

Une autre affaire faisait alors du bruit, qui en fait encore, l'affaire des Templiers. Ces religieux militaires paraissent n'avoir pas mérité longtemps les éloges que faisait d'eux saint Bernard, en l'an 1128, lorsqu'il rédigea les statuts de leur ordre. Dès l'an 1155, deux ans après la mort de saint Bernard, Guillaume de Tyr rapporte un fait qui est loin de leur faire honneur. Un prince musulman d'Égypte, fuyant une insurrection populaire, était tombé entre les mains des Templiers. Ils lui font entendre qu'il aurait sa liberté en se faisant chrétien. Le prince musulman

¹ S. Antonin, *Hist.*, pars 3, tit. 21, c. 1. — ² Raynald, ann. 1307. — ³ Id., ann. 1310, n. 2.

⁴ Sponde, ann. 1310, n. 3 et 4. — ⁵ Sommier, *Hist. dogmat. du Saint-Siège*, l. 12. — ⁶ Ménestrier, *Hist. de Lyon*.

apprend les lettres latines, les principaux articles de la foi chrétienne et demande instantamment le baptême. Alors les Templiers le vendent pour soixante mille pièces d'or à ses ennemis, qui le coupent en morceaux¹. Autre fait non moins significatif. Le chef des Assassins, le Vieux de la montagne, qui se faisait payer tribut par les autres souverains, en payait un de deux mille pièces d'or aux Templiers. L'an 1173 le Vieux de la montagne, peut-être pour se libérer de ce tribut, eut envie d'embrasser le Christianisme. A cet effet il envoya un ambassadeur au roi Amauri de Jérusalem, qui en eut une grande joie, et qui, pour faciliter un bien si considérable, était prêt, dit-on, à payer lui-même aux Templiers le tribut annuel des deux mille pièces d'or. L'ambassadeur s'en retournait très-content lorsqu'il fut assassiné par un Templier, de l'avis, dit-on, de ses frères². Vers le milieu du treizième siècle Frédéric disait d'eux : « Élevés dans les délices des barons de l'Orient, les Templiers sont ivres d'orgueil ; je sais de bonne source que plusieurs sultans avec les leurs ont été reçus volontiers et avec grande pompe dans l'ordre, et que les Templiers eux-mêmes leur ont permis de célébrer leurs superstitions, avec invocation de Mahomet et pompe séculière³.

Quant aux mœurs, des dictons populaires ont transmis leur renommée jusqu'à nos jours, par exemple, boire comme un Templier. Trithème nous apprend, vers la fin du quinzième siècle, qu'en Allemagne on disait communément maison de Templier pour maison de débauche⁴, et aujourd'hui encore, au milieu du dix-neuvième siècle, il est tel village de Lorraine, autrefois ville, où la tradition s'est conservée vivante que les filles et les femmes ne pouvaient avec honneur et sécurité passer par le quartier du Temple.

Aussi, vers l'an 1273, le Pape saint Grégoire X, dans ses projets de réformation pour les ordres religieux, pensait-il à unir ensemble les Templiers et les Hospitaliers⁵.

L'an 1289 on donna le même conseil à Nicolas IV, qui passa pour en avoir écrit aux chefs des deux ordres ainsi qu'aux princes chrétiens¹. Clément V nourrissait la même pensée ; mais sous son pontificat le mal se découvrit au grand jour et parut irrémédiable.

On raconte de deux manières comment le secret fut découvert. Jean Villani et ceux qui l'ont suivi disent que le mécontentement de deux chevaliers en fut l'occasion. Le premier était un prieur de Montfaucon, de la province de Toulouse, homme de mauvaise vie et condamné par le grand-maître, pour cause d'hérésie, à une prison perpétuelle. L'autre, nommé Noffodei, Florentin, s'y trouvait aussi relégué par le prévôt de Paris pour d'autres crimes. Ces deux malheureux, pour acheter leur liberté, se mirent en tête de déclarer les impiétés de l'ordre aux ministres du roi. On ajoute que ces délateurs périrent depuis malheureusement, mais que le roi, soit par curiosité, soit par zèle, voulut approfondir la vérité de cette accusation.

L'autre récit, tiré de la sixième vie de Clément V, par Amauri Auger de Béziers, prieur de Sainte-Marie d'Aspiran, diocèse d'Elne, en Roussillon, est conçu en ces termes : « Un certain Squin de Florian, bourgeois de Béziers, et un Templier apostat furent pris et mis ensemble, pour leurs crimes, dans une forte prison d'un château royal du territoire de Toulouse. Comme ils s'attendaient chaque jour à être punis de mort, ils firent entre eux comme les gens de mer battus par la tempête : ils se confessèrent l'un à l'autre. Le Templier avoua à son compagnon d'infortune des choses abominables qu'il disait avoir faites depuis son entrée dans l'ordre, savoir, d'être tombé dans quantité d'erreurs contre la foi et d'avoir commis d'autres forfaits souvent réitérés, qu'il détailla. Dès le lendemain Squin fit appeler l'officier royal d'un autre château, auquel il déclara qu'il avait à révéler au roi un secret de telle importance qu'il en tirerait plus d'avantage que de la conquête d'un nouveau royaume. « Faites-moi donc, ajouta-t-il, conduire enchaîné jusqu'en sa présence ; car je

¹ Guill. de Tyr, l. 18, c. 9. — ² Id., l. 20, c. 32. Jacq. de Vitri. — ³ Matth. Paris, p. 618. — ⁴ Joann. Trithem., *Annal. Hirs.*, p. 109 et seqq. — ⁵ *Magn. Chron. Belg.*, apud Pistor., t. 3, p. 260.

¹ *Chron. Thomas. Annal. Eberhard*, Apud Canis., t. 1.

ne révélerai mon secret à personne qu'à lui, dût-il m'en coûter la vie. » L'officier, n'ayant pu, ni par caresses ni par menaces, engager ce prisonnier à lui confier ce mystère, écrivit le tout au roi, qui lui ordonna d'amener à Paris Squin sous bonne garde. Cet homme fut présenté au roi, qui, l'ayant tiré à part, lui promit la vie, la liberté et des récompenses, s'il disait la vérité. Le prisonnier lui raconta exactement la confession du Templier apostat; sur quoi le roi fit prendre quelques Templiers, avec ordre d'informer sur ces articles, qui se trouvèrent véritables¹. » Telle est la narration de l'ancien auteur que nous venons de nommer.

Quoi qu'il en soit de ces deux récits, qui se ressemblent assez pour le fond, comme il s'agissait d'un ordre religieux, le roi crut devoir en parler au Pape. Il le fit par lui-même à Lyon, lorsque Clément y fut couronné, l'an 1303, et à Poitiers pendant l'entrevue qu'ils eurent ensemble, l'an 1307. Cependant le bruit de cette accusation revint aux oreilles du grand-maître et des principaux, de l'ordre; ils en portèrent leurs plaintes au Pape, et ils le prièrent de rendre justice à leur corps en faisant dresser des procédures dans les formes. Clément convient de ces faits dans sa lettre au roi, datée du 24 août de la même année 1307, où il dit que la chose lui avait paru incroyable et hors de toute vraisemblance quand le roi lui en parla, mais que, sur la plainte du grand-maître et des chevaliers, qui le priaient d'informer de la vérité, se soumettant à toutes sortes de peines s'ils se trouvaient coupables, il commencerait au plus tôt les informations. Il demandait au roi des Mémoires sur ce qu'il savait de cette affaire.

Philippe le Bel craignit l'irrésolution du Pape, la lenteur de ses procédures et l'éclat que pourrait faire en France le secret ébruité de la justice qu'il voulait faire des Templiers. Ils étaient fort puissants et alliés aux meilleures maisons du royaume, de sorte qu'il lui parut dangereux de différer l'information juridique dont son confesseur, Dominicain et inquisiteur, le pressait, et dont

les Templiers avaient pénétré le mystère. Il apprit même que plusieurs d'entre eux se disposaient à enlever leurs biens et à s'évader de France.

Le roi, après avoir pris l'avis de quelques théologiens, fit porter à tous les baillis et sénéchaux du royaume des lettres secrètes, avec défense, sous peine de la vie, de les ouvrir qu'au jour qu'il leur marqua, et ordre à eux d'exécuter sur-le-champ ses volontés, c'est-à-dire de se mettre en armes, de saisir tous les Templiers de leur district et de les transporter, sous sûre garde, dans des forts. La chose fut exécutée de point en point le même jour et à la même heure, le vendredi d'après la Saint-Denys, 13 octobre de l'an 1307. On arrêta même le grand-maître de l'ordre, qui était arrivé depuis peu de Poitiers au Temple à Paris. C'était Jacques de Molai, gentilhomme de Besançon; il revenait de Chypre, où il s'était distingué dans les guerres contre les infidèles, et il avait amené avec lui soixante chevaliers, dont les plus considérables étaient Gui, frère du Dauphin d'Auvergne, et Hugues Péraud ou Péarlde. Le roi s'empara aussitôt du Temple, y prit son logement, y déposa son trésor avec les chartes, et fit saisir dans le royaume tous les biens des Templiers, qu'il mit sous sa main¹.

A ce récit, dont les auteurs conviennent, nous ajouterons quelques circonstances tirées de Jean, chanoine de Saint-Victor, contemporain, qui a pu, ce semble, être témoin oculaire de plusieurs faits qu'il raconte. « Cette expédition, dit-il, fut exécutée le même jour. Le grand-maître avait été longtemps à Poitiers (où était le Pape), d'où il avait passé à Paris. Quelques cardinaux étaient convenus depuis longtemps de sa prise et en laissaient l'exécution au roi Philippe. L'événement surprit tout le monde comme étant réglé par la cour romaine, ordonné par le roi et exécuté par Guillaume de Nogaret et Renaud de Roje. Le roi fit mettre dans les maisons de l'ordre des gardes chargés de rendre compte en temps et lieu, à lui et au Pape, des biens meubles et immeubles

¹ *Nangis Continuât.*, ann. 1307. Apud d'Acheri, t. 3. Baluze, t. 1, p. 100. Dupuy, *Hist. de la Condamnation des Templiers*, p. 10 et 100.

¹ Baluze, *Papæ Aven.*, t. 1.

des Templiers. La cause de leur prise fut véritablement l'accusation d'hérésie, de blasphème, de mépris de Jésus-Christ et de la foi chrétienne, avec l'impureté qui révolte la nature, choses découvertes depuis longtemps par quelques grands de cet ordre, et par certains nobles et roturiers qui (comme l'on croit) avaient été Templiers, et que Nogaret fit prendre en divers endroits du royaume et amener pour servir de témoins. Il les fit garder longtemps et fort secrètement à Corbeil, de l'avis et par les ordres de frère Ymbert, Dominicain, confesseur du roi. Ils étaient prêts à prouver hardiment que les crimes dont on vient de parler étaient en usage dans l'ordre et attachés à l'esprit de cette profession. Ces accusateurs furent gardés en prison à Corbeil, jusqu'à ce que le grand-maître et les autres chevaliers, étant pris, eurent avoué ces crimes, du moins en partie.

« Dès le lendemain de l'emprisonnement des chevaliers, savoir le samedi 14 octobre 1307, on fit une assemblée dans le chapitre de Notre-Dame de Paris, où se trouvèrent les docteurs de l'Université, les chanoines de cette église, Guillaume de Nogaret, le prévôt de Paris et quelques autres officiers du roi. Le seigneur de Nogaret, qui était principalement chargé de la commission, raconta le fait et les cinq cas énormes dont on chargeait les Templiers.

« Le dimanche quinziesme du même mois le roi fit assembler dans son jardin le clergé et le peuple des églises paroissiales de Paris, à qui l'on fit un discours en forme de manifeste par lequel, afin de prévenir le scandale sur l'arrestation si prompte des chevaliers, fort considérés par l'éclat de leurs richesses et de leurs dignités, on exposa les motifs de leur emprisonnement, et l'on toucha les cinq cas dont ils étaient chargés ¹. » Tout ceci est de la relation de Jean de Saint-Victor.

Peu de temps après, le roi, déterminé à poursuivre vivement la procédure, de l'avis de son conseil, des princes et des prélats, en qualité de défenseur de la foi et de l'Église, donna commission à Guillaume de Paris, au-

trement Ymbert ou Humbert, Dominicain, confesseur et inquisiteur en France, qui avait requis cette commission, d'informer dans les règles avec quelques gentilshommes, en interrogeant les chevaliers détenus à Paris. Cet interrogatoire se fit par autorité du roi sans consulter le Pape. On ne perdit point de temps; l'inquisiteur, avec ses associés, interrogea à Paris, en différents jours de l'an 1307, jusqu'à cent quarante chevaliers, qui convinrent des faits suivants; car nous ne pouvons nous dispenser de rapporter succinctement ce que d'autres historiens exposent fort au long sur des actes qui ont en effet transmis à la postérité ces horreurs ¹.

Les dépositions se réduisent donc en substance à des impiétés étranges et à des impuretés abominables.

1° On accusait les Templiers de renier Jésus-Christ à leur réception dans l'ordre et de cracher sur la croix. Presque tous, jusqu'au grand-maître, Jacques de Molai, avouèrent le renoncement à Jésus-Christ, qu'on faisait faire en entrant dans l'ordre, ou peu après, avec des insultes au crucifix. Plusieurs dirent qu'on les y avait forcés par la prison et les tourments.

2° On les accusait de s'abandonner entre eux aux plus grands désordres, avec défense d'avoir des habitudes ailleurs, de peur d'éclat. Quelques-uns avouèrent ces abominations, et d'autres des libertés infâmes et détestables, regardées comme des cérémonies de la réception dans l'ordre.

3° On les accusait d'adorer une espèce d'idole dorée et argentée dans leurs chapitres généraux. Quelques-uns convinrent de l'avoir vue et adorée; ils en firent même la peinture aux assistants, comme d'une tête qui avait une grande barbe, un regard terrible, quatre pieds, et qui était alors à Montpellier. Ils ajoutèrent d'autres superstitions, comme celle du cordon magique dont ils se ceignaient la chair.

4° Quelques-uns disaient que ces coutumes affreuses avaient été introduites par un grand-maître qui, étant pris par les Sarrasins, acheta sa liberté en promettant de faire

¹ Baluze, t. 1, p. 8 et seqq.

¹ *Hist. de l'Égl. gall.*, l. 36. Dupuy, p. 17 et seqq. Baluze, t. 1, p. 591, et t. 2, p. 113.

observer ces usages dans tout l'ordre; c'était Roncelin selon les uns et Béraud selon d'autres. Quelques-uns des accusés dirent que ces sacrilèges pratiques avaient commencé depuis quarante ans au plus.

5° Il y avait, disait-on, des statuts secrets dans l'ordre, où le tout était écrit, sous des peines terribles pour quiconque révélerait le mystère. Quelques-uns dirent qu'ils les avaient vus, quoique tard, et peu de temps avant d'avoir été arrêtés.

Il est certain que les cent quarante accusés, excepté trois, qui nièrent tout, avouèrent sans y être forcés les deux premiers articles. Il y en eut qui dirent qu'ils avaient tâché d'expié leurs crimes par la confession aux pénitenciers et par le jeûne, qu'ils avaient même songé à quitter l'ordre, ou du moins à aller à Rome au jubilé de 1300, pour se faire absoudre.

Cet interrogatoire, fait à Paris en 1307, fut suivi de plusieurs autres dans les provinces, surtout à Troyes, à Bayeux, à Caen, à Rouen, au Pont-de-l'Arche, à Carcassonne, à Cahors, à Bigorre. L'inquisiteur, Guillaume de Paris, était à la tête des informations, soit par lui-même, soit par ses délégués. Partout les Templiers s'accordaient dans les mêmes réponses sur les impiétés et les abominations¹. Mais il paraît que ce détail d'interrogatoires ne se fit pas si promptement; le Pape avait tout arrêté.

On le voit par plusieurs lettres de Clément V. La première, datée du 27 octobre 1307, représente à Philippe le Bel que, les Templiers étant un corps religieux et dépendant immédiatement du Saint-Siège, le roi n'a pas dû s'en constituer le juge, ni confisquer leurs biens et arrêter leurs personnes. Dans une seconde lettre, du 1^{er} décembre, le Pape prie ce prince de s'en tenir, sur l'affaire des Templiers, à ce que lui diront les cardinaux qu'il envoie à Paris; c'étaient Bérenger de Frédol et Étienne de Suisi, chargés de la part du Pape de faire désister le roi de ses poursuites contre les chevaliers et de l'engager à les remettre, eux et leurs biens, entre les mains de Clément, et le ju-

gement à la connaissance des commissaires qu'il nommerait pour cela. Mais le Pape marqua surtout son mécontentement contre Guillaume de Paris, qui avait repris la poursuite juridique des Templiers; il traita cette entreprise d'attentat contre l'autorité du Saint-Siège, et il suspendit sur cet article tous les pouvoirs des prélats et des inquisiteurs de France, évoquant toute l'affaire à son tribunal¹. C'est ce que Clément V nous apprend lui-même dans une lettre à tous les évêques, datée du 5 juillet 1308. La réponse des prélats et des inquisiteurs consista à faire sentir au Pape que le mal avait paru de nature à ne point souffrir de délai, que les crimes des Templiers mettaient la foi en danger, et qu'enfin les procédures faites contre eux montraient assez qu'on n'avait pu user de trop de diligence pour prévenir leurs mauvais desseins².

Le roi, mécontent à son tour de ce procédé du Pontife, se plaignit que Sa Sainteté semblât si indifférente à seconder une poursuite très-juste et qu'elle montrât tant d'ardeur à suspendre les pouvoirs des évêques. Il représenta que, tolérer les méchants, c'était autoriser en quelque sorte leurs crimes; qu'elle aurait dû plutôt animer les prélats à faire leur devoir dans leurs diocèses pour extirper un ordre infâme; que leur présence les mettait plus en état de s'instruire du fond et du détail de ce mystère d'iniquité que Sa Sainteté même, qui traînerait l'affaire en longueur et donnerait lieu aux accusés de varier dans leurs dépositions, comme ils commençaient déjà à le faire, et de chercher des protecteurs auprès d'elle; qu'après tout le roi de France ne se donnait point pour délateur ou accusateur de l'ordre des chevaliers, mais pour défenseur et vengeur de la foi et de l'Église, ministère dont il devait rendre compte à Dieu³.

Cependant Philippe, pour ne pas aigrir le Pape Clément et pour faire voir à tout le monde la franchise avec laquelle il s'était comporté dans cette affaire, consentit à tout ce que demandaient les deux cardinaux. Il

¹ Dupuy, p. 11 et 100, n. 2 et 3. Baluzc, t. 2, p. 112.

— ² *Spicileg.*, vet. edit., t. 10, p. 357. — ³ Dupuy, p. 11-13 et 78.

¹ Dupuy, p. 81 et seqq.

marqua au Pape, dans sa réponse du 24 décembre 1307, qu'étant bien éloigné de porter aucun préjudice aux droits de l'Eglise et aux siens propres (qu'il voulait conserver en leur entier), il avait remis les personnes des chevaliers entre les mains des cardinaux-légats; qu'à l'égard de leurs biens, tant meubles qu'immeubles, il les faisait garder pour être employés totalement au secours de la Terre-Sainte; que dans ce dessein il avait destiné à la garde et à la recette de ces biens des gens de probité, qui n'étaient pas ses propres receveurs et qui en rendraient un compte fidèle ¹.

Le roi fit plus; il envoya à Poitiers quelques-uns des principaux Templiers, afin que le Pape sût par leur bouche la justice de son procédé. Le Pape interrogea ces Templiers et d'autres de l'ordre, au nombre de soixantedouze; il fut extrêmement surpris de voir que leurs aveux étaient précisément conformes à ceux qui avaient été faits dans les informations ordonnées par le roi. Il fit rédiger par écrit leurs dépositions. Ces malheureux comparurent en plein consistoire, et, ayant entendu la lecture de ces actes rendus en leur langue, ils confirmèrent publiquement la vérité de leurs dépositions contre eux-mêmes et y persistèrent, en présence de Pierre, évêque de Palestrine, des deux légats envoyés à Paris et de trois autres cardinaux. Le Pape convint, dans la même bulle d'où nous tirons ce récit, qu'un chevalier des premiers de l'ordre vint lui confesser toutes les horreurs qu'il avait reconnues dans ce corps, et cela en présence d'un cardinal, neveu de Clément, savoir Raymond de Got, qui écrivit cette déposition. Ce chevalier était domestique du Pape même ².

Tant d'aveux semblables, non forcés et capables de faire frémir, la franchise avec laquelle le roi en avait usé et les plaintes qui revenaient de tous côtés contre les Templiers ouvrirent les yeux à Clément V; il leva enfin la suspense qu'il avait fait signifier aux ordinaires et aux inquisiteurs de France. Sa bulle, datée du 5 juillet de l'an 1308, à Poitiers, et adressée à tous les évêques et inquisiteurs français, est d'autant plus curieuse

qu'on y voit la suite toute simple des faits que nous venons de raconter. Le Pape, en levant la suspense, permet à chaque évêque, dans son diocèse, et à chacun des inquisiteurs d'examiner les Templiers du district; mais il réserve leur jugement canonique aux conciles provinciaux que tiendront les métropolitains. Il ne veut point que ces conciles prennent connaissance de l'ordre entier; il les fait seulement juges des particuliers. Il se réserve à lui-même le procès et le jugement du grand-maître et de quelques principaux précepteurs, c'est-à-dire commandeurs ou grands-prieurs, sans lesquels, dit-il, on ne pouvait instruire la cause générale de tout l'ordre, qu'il se réserve aussi; il veut enfin que les accusés soient sous la garde de son nonce, le cardinal-évêque de Palestrine, avec tout pouvoir de les faire garder au nom de Sa Sainteté et des évêques. Par d'autres lettres consécutives le Pape voulait que les évêques s'associassent, dans cet examen, deux chanoines de leurs cathédrales, deux Frères prêcheurs et deux Frères mineurs; que, s'il se présentait des cas qui ne regardassent pas l'hérésie, ils procédassent par son autorité et jugeassent suivant les canons. Le Pape enfin remerciait le roi de la manière franche dont il en usait dans le cours de cette affaire en se conformant aux volontés de Sa Sainteté ¹.

Cependant, comme l'affaire était mixte ou composée de spirituel et de temporel, il n'était pas possible que le roi, jaloux de ses droits et de son autorité, qui lui semblaient lésés par ces bulles, n'en fit paraître quelque mécontentement; mais le Pape ayant expressément déclaré que ce qu'il avait fait ou ferait par ses agents, au sujet des personnes et des biens des accusés, ne pourrait porter préjudice au roi, aux prélats, aux barons et autres Français, pour les droits d'hommages et de fiefs qu'ils prétendaient sur les Templiers, ce démêlé fut dès lors assoupi et se calma entièrement dans l'entrevue du Pape et du roi, dont nous parlerons ².

Le Pape, de son côté, avait pris à cœur la poursuite des Templiers. Dès l'an 1307 il

¹ Baluze, t. 2, p. 113. — ² Dupuy, p. 13 et 103.

¹ Dupuy, p. 13. *Spicileg.*, t. 3, in-fol., p. 199. — ² *Spicileg.*, t. 3, in-fol., p. 16 et 102.

avait écrit au régent du royaume de Chypre, Amauri, seigneur de Tyr, qu'il fit arrêter tous les Templiers de l'île. Le régent répondit alors que la chose avait souffert des difficultés, que les chevaliers s'étaient armés, mais qu'enfin ils s'étaient soumis aux ordres du Pape, et qu'après avoir rendu leurs armes ils étaient gardés séparément. Clément, instruit par lui-même, après l'examen de soixante-douze chevaliers, que les accusations n'étaient que trop fondées, continua depuis de donner ses ordres pour faire saisir les chevaliers dans tout le monde chrétien. Sa lettre au duc de Calabre, fils aîné du roi de Naples, est remarquable en ce que Sa Sainteté demande qu'on suive l'exemple du roi de France, qui a fait arrêter tous les Templiers de son royaume en un même jour. Il écrivit la même chose, et apparemment de la même manière, mais en divers temps, surtout en 1308, aux rois et aux souverains de tous les pays du Christianisme, Angleterre, Écosse, Hibernie, Allemagne, Bohême, Pologne, Hongrie, Aragon, Majorque, dans toute l'Italie, partout enfin où les Templiers étaient répandus, avec ordre de faire des informations détaillées, à peu près comme en France. Dans ces lettres circulaires il rend compte de ses diligences pour être instruit à fond de la vérité des faits. Il y dit que le roi de France était le premier qui eût fait et suivi la découverte de cette corruption universelle dans l'ordre des chevaliers, non point par un motif d'avarice, puisque, loin de prétendre se rien approprier de leurs biens, il a consenti d'en laisser l'administration aux évêques de France et la disposition au Saint-Siège. Clément entre dans le détail des dépositions qu'il a entendues lui-même de la bouche de soixante-douze chevaliers, et en particulier d'un de ses domestiques, ainsi que nous avons dit ; il raconte ensuite les nouvelles informations que nous allons dire ; enfin il spécifie à ses commissaires quatorze articles sur lesquels il veut qu'on interroge les Templiers détenus dans chaque royaume, chaque province et chaque diocèse. Ces quatorze articles sont tirés des accusations intentées contre les chevaliers et des aveux déjà faits par eux-mêmes, à Paris sous l'autorité

du roi et à Poitiers dans le consistoire ¹.

Le roi, pour n'avoir rien à se reprocher sur la prise des Templiers et sur ses poursuites, consulta encore une fois la faculté de théologie de Paris, qui lui donna son décret, daté du 25 mars 1307, c'est-à-dire 1308, avant Pâques, le jour même où l'Université fut témoin d'un interrogatoire. Ce décret porte qu'un prince laïque ne peut connaître d'hérésie (s'il n'en est requis par l'évêque), mais qu'en cas de péril urgent il peut faire prendre les accusés avec intention de les rendre à l'Église ; que les militaires qui font profession d'une religion approuvée par l'Église doivent être regardés comme religieux et exempts ; que les biens doivent être réservés pour la fin qu'on s'est proposée en les donnant à l'ordre ².

Depuis cette consultation le roi et le Pape agirent avec encore plus de concert qu'ils n'avaient fait jusque-là. Jaloux de leur réputation dans la poursuite d'une affaire qui intéressait un ordre si puissant et qui tenait de tous côtés à la première noblesse du royaume, ils voulurent éviter tout reproche d'animosité ou de précipitation mal placée. Pour y procéder avec plus de maturité il fut résolu qu'ils auraient une entrevue à Poitiers ; c'était l'an 1308, et la seconde fois que le roi s'abouchait avec le Pape dans cette ville. Philippe, par le même motif, voulut, chemin faisant, consulter tous les corps de son royaume, et pour cela, avant que d'aller droit à Poitiers, il assembla un nombreux parlement à Tours, où il appela les députés de toutes les villes et châtellenies de France, nobles et roturiers, avec ordre de s'y trouver au premier mois d'après Pâques, c'est-à-dire au mois de mai 1308. « Car Philippe, dit sur cela Jean de Saint-Victor, pour faire voir la droiture de ses intentions et la sagesse de son procédé, voulut savoir l'avis des gens de toute condition. Ainsi, non content de prendre les jugements délibératifs des nobles et des lettrés, il exigea celui des bourgeois et des laïques. Tous ces députés parurent en personne au temps marqué, et, ayant entendu lire les dé-

¹ Dupuy, p. 110. — ² Id., preuve 78. Baluze, t. 1, p. 8 et 589.

positions des Templiers, ils les jugèrent dignes de mort¹.

Pour les lettrés le roi requit les principaux docteurs de l'université de Paris de lui envoyer leur sentence ou leur censure, avec la confession du grand-maître et des plus considérables commandeurs; car l'Université avait assisté à deux interrogatoires des Templiers, savoir au Temple, le 25 mars 1308, ainsi que nous venons de le remarquer, et dans une autre occasion où le grand-maître réitéra tous ses aveux, aussi bien que plusieurs autres chevaliers. « L'Université, continue le même auteur, chargée de répondre au roi, s'assembla donc pour cela le samedi après l'Ascension, 25 mai 1308; elle fit écrire par un notaire les dépositions des Templiers, et elle les envoya à Tours avec la copie d'une lettre circulaire écrite par le grand-maître à tous les chevaliers de son ordre. Il leur mandait qu'il avait confessé telle et telle chose, et il les exhortait à faire les mêmes aveux, comme ayant été séduits par une ancienne erreur. L'Université joignit à ces actes la sentence que le roi demandait et que voici : « Il faut s'en tenir à la censure du Saint-Siège, qui a spécialement droit de juger des faits religieux et des hérésies ou d'autres crimes énormes². »

« Le parlement de Tours étant fini, le roi partit pour Poitiers, accompagné de ses frères, de ses fils et de ses conseillers. L'affaire des Templiers fut de nouveau agitée et mûrement pesée entre le Pape et le roi, en présence des cardinaux, du clergé et d'autres. On discuta les raisons de part et d'autre, les objections et les réponses, et l'on convint enfin que le roi ferait administrer et garder par ses officiers les biens des Templiers jusqu'à nouvelle délibération du Pape et du roi sur l'usage qu'il conviendrait d'en faire. Quant à leurs personnes, il fut conclu que le roi ne les punirait point sans l'aveu du Pape, mais qu'il les retiendrait sous bonne garde, comme il l'avait fait, et qu'ils seraient entretenus sur les revenus de leurs maisons jusqu'au futur concile général. Dès ce moment le Pape remit les chevaliers aux

maines du roi. Ce prince, avant de retourner à Paris, fit amener à Poitiers le grand-maître et d'autres chevaliers, à qui l'on fit entendre les volontés du Pape et du souverain. On les ramena bientôt dans leurs prisons, où ils devaient rester jusqu'à la tenue du concile, qui fut résolu pour l'octave de la Toussaint, au bout de deux années, en 1310, et indiqué pour ce temps-là aux parties les plus éloignées de la chrétienté. Il se passa un délai considérable, à Poitiers, en allées et venues, en discussion d'autres affaires, dont les unes furent expédiées, les autres différées ou suspendues. Après quoi le Pape et le roi se séparèrent vers le mois d'août 1308, le premier pour aller en Gascogne et le second pour retourner à Paris¹. » Tel est, mot pour mot, l'exposé de Jean de Saint-Victor.

Le Pape, dans ses lettres circulaires citées ci-dessus, assure que son dessein était de faire par lui-même l'information sur le grand-maître et les principaux commandeurs qu'on avait amenés à Poitiers; mais, quelques-uns d'entre eux étant tombés malades en chemin, jusqu'à ne pouvoir souffrir le cheval ni se rendre au terme, Sa Sainteté, qui désirait savoir la vérité de leurs dépositions par leur bouche, avait commis en sa place les cardinaux Bérenger de Frédol, Étienne de Suisi et Landolfe Brancaccio, pour s'en instruire en son nom et lui en faire le rapport par écrit authentique, avec plein pouvoir d'informer sur les principaux chevaliers et sur les autres par rapport au corps entier. (Ce fut là l'objet et la fonction de toutes les commissions que Clément nomma dans la suite.) Enfin le Pape donnait permission aux trois cardinaux d'absoudre le grand-maître et les autres des censures s'ils demandaient cette grâce. Les malades étaient en effet restés à Chinon, en Touraine. Après avoir comparu à la cour du Pape, le grand-maître et les commandeurs de Poitou, de Guienne et de Normandie, avaient été reconduits dans la même ville pour y subir l'examen des trois cardinaux. Il se passa de la manière que le raconte le Pape dans ses bulles et les deux premiers cardinaux dans

¹ Baluze, t. 1, p. 8. *Nangis Conf.* Apud d'Acheri.

— ² Baluze et Duboulai, t. 4, p. 111.

¹ Duboulai, t. 4, p. 12 et 13.

le rapport qu'ils envoyèrent au roi, en ces termes :

« Nous nous transportâmes à Chinon, par ordre du Pape, pour examiner les prisonniers, savoir, le grand-maître, le commandant de Chypre, le visiteur de France, le commandeur de Guienne et de Poitou, et celui de Normandie, avec plein pouvoir d'informer tant sur les faits personnels que sur l'état de tout l'ordre. Le samedi d'après l'Assomption, 17 août 1308, le commandeur de Chypre fut appelé, comparut, prêta le serment à l'ordinaire, puis confessa le renoncement à Jésus-Christ et le crachement sur la croix. Le commandeur de Normandie en fit autant pour le reniement. Le soir du même jour nous appelâmes le commandeur de Poitou et de Guienne, qui demanda permission de délibérer jusqu'au lendemain. Il avoua qu'il avait promis à celui qui le recevait dans l'ordre que, si quelqu'un des frères lui demandait s'il avait renoncé à Jésus-Christ, il dirait que oui. Le dimanche suivant nous fîmes paraître Hugues de Péralde, au matin, et, en dernier lieu, le grand-maître, au soir. Après avoir vu les articles de l'interrogatoire ils demandèrent à délibérer jusqu'au lendemain. Ce jour-là le frère Hugues, après le serment, persista dans son aveu fait à Paris, et spécialement à l'égard du renoncement à Jésus-Christ, de l'idole qu'il avait vue et des actions illicites qu'il avait commises, ainsi que l'acte de sa confession le porte plus au long. Enfin, le mardi suivant, le grand-maître comparut, et, après avoir juré et entendu les articles d'information, il convint du renoncement. Du reste il nous pria d'écouter la confession que voulait faire un sien frère servant qu'il aimait. Comme nous vîmes le grand-maître repentant de ses crimes, quoique notre commission ne regardât, pour Chinon, que les cinq chevaliers nommés, nous crûmes pouvoir compter sur l'intention du Pape, et nous entendîmes le frère servant, qui, après le serment fait, confessa le renoncement, comme vous le verrez plus au long dans nos actes rédigés en forme authentique et scellés de nos sceaux. Tous abjurèrent l'hérésie et nous demandèrent l'absolution des censures. Nous la don-

nâmes à chacun en particulier. » Les deux cardinaux finissent leur lettre, datée du mardi même, 20 août, à Chinon, en priant le roi de traiter favorablement les cinq chevaliers, en considération du repentir qu'ils ont marqué, surtout le grand-maître, Hugues de Péralde et le commandeur ou grand-prieur de Chypre ¹.

Les trois cardinaux retournèrent à Poitiers pour faire leur rapport au Pape, à qui ils présentèrent les actes de la procédure de Chinon. Après quoi Clément ne balança point à en insérer le précis dans les bulles circulaires qu'il adressa partout pour ordonner les informations juridiques concernant l'affaire des Templiers. Il inséra même le détail de tous les faits imputés à ces chevaliers, de toute la procédure commencée contre eux, dans la bulle de convocation pour le concile de Vienne, adressée au roi, à tous les souverains et à tous les prélats du monde. Elle est datée du 12 août de l'an 1308, la troisième année de son pontificat, c'est-à-dire de son couronnement, qui s'était fait le 14 novembre, l'an 1305.

C'est la même bulle, quant au fond, pour tous ceux à qui elle est adressée ; les divers exemplaires ne diffèrent entre eux que par les noms, quelques légers changements de dates et quelques additions, soit pour les rois et les princes chrétiens que le Pape invite à assister au concile en personne, soit pour les archevêques et leurs suffragants sur la manière de procéder au sujet des Templiers ; par exemple, le Pape ajoute à l'archevêque de Cantorbéry ces paroles :

« Ne pouvant informer par nous-mêmes dans tous les lieux où l'ordre est répandu, nous chargeons vous et les évêques, chacun dans son diocèse, de faire citer publiquement tous les Templiers qui se trouveront dans chaque district, et de les interroger, avec les adjoints que nous nommerons, sur les articles que nous vous envoyons inclus et sur ce que vous jugerez de plus convenable. Nous voulons de plus qu'après ces informations vous prononciez, en concile provincial et suivant les canons, la sentence d'absolu-

¹ Baluze, t. 2, p. 121. Dupuy, p. 31.

tion ou de condamnation, en admettant les inquisiteurs députés par nous, s'ils veulent assister aux examens et à la sentence. » Le Pape excepte le grand-prieur d'Angleterre, à qui il réserve d'autres examinateurs. Cette manière de procéder est la même que le Pape avait déjà recommandée aux archevêques et évêques de France, après la suspense levée par sa lettre du 5 juillet 1308, pour faire recommencer les informations déjà faites, de l'autorité du roi, par l'inquisiteur, accompagné de quelques gentilshommes, procédure qui avait fort déplu au Pape.

A l'égard des commissaires marqués par le Pape pour ce qui regardait tout le corps des Templiers, on a vu qu'ils étaient différents des archevêques, qui devaient juger les personnes en concile. Les commissaires qu'il nomma pour la France, et surtout pour la province de Sens, furent l'archevêque de Narbonne, les évêques de Bayeux, de Mende et de Limoges, avec Matthieu de Naples, Jean de Mantoue, Jean de Montlaur, tous trois archidiaques, le premier de Rouen, le second de Trente et le troisième de Maguelone, et Guillaume Agaron, prévôt d'Aix. Ces huit commissaires se rendirent à Paris durant la vacance du siège de Sens par la mort d'Étienne Bécard, décédé le 29 mars, jour du samedi saint de l'année 1309.

Arrivés à Paris au mois d'août 1309 les huit commissaires du Pape commencèrent à procéder contre les Templiers. Dès le 8 de ce mois ils citèrent tout l'ordre de France à comparaître en leur présence le premier jour après la Saint-Martin, dans la salle de l'évêché. Le lendemain ils envoyèrent la citation dans les provinces de Reims, de Rouen, de Tours, de Lyon, de Bourges, de Bordeaux, de Narbonne et d'Auch. Quant à la province de Sens ils s'y étaient rendus en personne pour y faire les citations ; le Pape l'avait ainsi ordonné¹ ; il fallait que le mal fût plus grand dans ce canton du royaume que partout ailleurs. Le 22 novembre de la même année 1309, c'était un samedi, les commissaires tinrent leur tribunal dans la salle du palais épiscopal de Paris.

« Un homme, disent-ils dans l'acte de leur procès-verbal, se présenta en habit de séculier, disant qu'il venait pour l'affaire des Templiers. Interrogé sur son nom, sa condition et la cause de son arrivée, il répondit qu'il se nommait Jean de Molai et qu'il était du diocèse de Besançon. Il montra un cachet qu'il assura être le sien, où ce nom était gravé. Il ajouta qu'il avait été Templier, qu'il en avait porté l'habit dix ans, puis était sorti de l'ordre, mais que, sur son âme et sur sa foi, il n'avait ni vu ni su le moindre mal dans cet ordre ; que, du reste, il venait se présenter aux commissaires, prêt à faire et à sceller tout ce qui leur plairait. Interrogé s'il venait défendre l'ordre, qu'en ce cas il dit tout avec franchise, parce qu'ils étaient disposés à l'entendre favorablement, il répondit qu'il n'était venu que pour cela, et qu'il était bien aise de savoir ce qu'on ferait de l'ordre qu'il prétendait défendre, demandant avec instance qu'on fit de lui ce qu'on voudrait, mais qu'on commençât par lui donner le nécessaire parce qu'il était pauvre. A le voir et à l'entendre il leur parut un homme simple, comme hébété et hors de son assiette. Les commissaires n'allèrent pas plus loin dans la procédure et lui conseillèrent de se rendre auprès de l'évêque de Paris, chargé de recevoir les fugitifs de l'ordre et de les entretenir. Après quoi il se retira¹. » Ce narré fait sentir que ce Jean de Molai, qui était imbécile ou le contrefaisait, vêtu d'ailleurs d'un habit laïque, et qui se présenta de lui-même, n'était pas le grand-maître Jacques de Molai, prisonnier. Il pouvait être son parent.

Le vrai grand-maître, Jacques de Molai, fut tiré de prison et amené le 26 décembre aux commissaires, dans le même lieu. L'évêque de Paris lui avait lu la citation, et il avait répondu qu'il voulait comparaître. Les commissaires lui demandèrent s'il avait dessein de défendre l'ordre. Sa réponse fut « que l'ordre était confirmé et privilégié par le Saint-Siège, de sorte qu'il lui paraissait étrange que l'Eglise romaine voulût procéder si vite à le perdre sans se souvenir que la sentence de déposition contre Frédéric avait été différée

¹ Dupuy, p. 40 et 115.

¹ Dupuy, p. 122.

pendant trente-deux ans. Il ajouta qu'il n'était pas aussi savant qu'il conviendrait pour défendre l'ordre par lui-même, mais qu'il le ferait de son mieux; que, du reste, il se réputerait et serait digne d'être réputé un misérable et une âme basse s'il ne prenait en main la cause d'un ordre dont il avait reçu tant de biens et d'honneurs, quelque difficile que lui semblât cette défense entre ses mains, étant prisonnier du Pape et du roi, n'ayant rien, pas même quatre deniers à employer pour le défendre, et n'usant, non plus que les autres chevaliers, que des choses qu'on leur fournissait. C'est pourquoi il demandait secours et conseil, son intention étant que la vérité sur les accusations dont on chargeait son ordre fût connue non-seulement d'eux commissaires, mais, dans toute la terre, des rois, des princes, prélats, ducs, comtes et barons, avouant toutefois que ses confrères avaient été trop roides dans la poursuite de leurs droits contre plusieurs prélats; qu'après tout il était prêt à s'en rapporter aux dépositions et aux témoignages des rois, des princes, des prélats et des seigneurs; mais que l'affaire était difficile, et qu'il n'avait avec lui pour conseil qu'un bon frère servant¹. » Les commissaires lui dirent qu'il songeât mûrement à la défense qu'il offrait; qu'il se souvînt de ce qu'il avait confessé, tant contre lui-même que contre son ordre; qu'ils étaient disposés néanmoins à le recevoir comme défenseur s'il persistait à vouloir l'être, et même à lui accorder un délai s'il souhaitait délibérer davantage; qu'ils voulaient pourtant qu'il sût qu'en matière d'hérésie et d'infidélité il fallait procéder simplement, sans avocats et sans l'éclat de la forme judiciaire.

Pour lui donner lieu de délibérer pleinement ils lui firent lecture de leur commission et d'autres lettres apostoliques sur l'information touchant les Templiers. On lui exposa le tout en langue vulgaire. Quand on vint au récit de la procédure de Chinon, où le grand-maître avait tout confessé contre son ordre, en présence de trois cardinaux commis par le Pape pour tenir la place de

Sa Sainteté, il se signa deux fois et fit beaucoup l'étonné sur cette confession marquée dans les lettres apostoliques. Il dit, entre autres choses, que, « si les commissaires devant qui il parlait étaient d'autres gens, il saurait bien répondre autrement. » Sur quoi les commissaires lui ayant dit qu'ils n'étaient pas personnes à recevoir des défis militaires, le grand-maître reprit qu'il ne voulait pas dire cela, mais que plutôt à Dieu qu'on usât à l'égard de gens aussi pervers comme les Sarrasins et les Tartares en usent en pareil cas, en leur coupant le cou ou les fendant en deux. C'est qu'il traitait de calomnieurs ceux qui alléguaient ses propres aveux. Il finit cette conférence par demander un délai jusqu'au vendredi suivant. Non-seulement on le lui accorda, mais on lui offrit un plus long terme s'il le souhaitait. Puis l'appariteur fit la proclamation, comme les jours précédents, pour inviter ceux qui voudraient défendre l'ordre à comparaître. Personne ne se présenta.

Le vendredi venu, le grand-maître fut amené, comme il l'avait déjà été, par le prévôt de Poitiers et Jean de Jamville, huissier du roi, garde des prisonniers. Jacques de Molai remercia les commissaires ou juges du délai qu'ils lui avaient accordé et de l'offre d'une prolongation. C'était là, disait-il, lui mettre la bride sur le cou. Mais quand il fallut répondre à la question, savoir s'il voulait défendre l'ordre, il répondit qu'il était un gentilhomme sans lettres, et qu'il avait ouï lire une certaine lettre apostolique qui disait que le Pape s'était réservé le jugement de sa personne et de celle des principaux Templiers; qu'ainsi il s'en tenait là; qu'il était prêt à aller se désister en la présence du Pape; mais qu'étant mortel, et ayant peu de temps à vivre, il les pria d'engager Sa Sainteté à l'appeler au plus tôt.

Les commissaires lui dirent que la commission regardait l'ordre entier et non les personnes en détail. Ils demandèrent s'il trouvait à redire à leur procédure d'information; il dit que non et les requit de se bien conduire en cette affaire. Il ajouta que, pour la décharge de sa conscience, il avait trois choses à leur déclarer sur son ordre :

¹ Dupuy, p. 123.

la première, qu'il ne connaissait point d'autres églises, excepté les cathédrales, où il y eût de plus beaux ornements et plus de reliques, et où le service divin fût mieux célébré par les prêtres que celles de l'ordre des Templiers ; la seconde, que nulle part on ne faisait plus d'aumônes que chez eux, où, par un décret général, on les distribuait trois fois par semaine dans chaque maison ; la troisième, qu'il ne savait ni ordre religieux ni même nation au monde où l'on montrât tant d'ardeur à répandre son sang pour la foi que chez les chevaliers ; qu'il y avait paru dans l'occasion où le comte d'Artois fut tué en Palestine, où il voulut qu'ils fissent l'avantgarde de son armée, malheureux de n'avoir pas écouté alors le grand-maître, qui lui donnait des conseils capables de sauver le prince, les Français et les chevaliers. Comme on lui répliqua que tout cela était inutile pour le salut sans le fondement de la foi chrétienne : « Cela est vrai, dit-il ; aussi je crois en un seul Dieu, la Trinité et tout ce qui concerne la foi catholique. »

Il continuait sa confession de foi lorsque le seigneur Guillaume de Nogaret, garde des sceaux du roi, étant survenu, et voyant que le grand-maître éludait la défense de son ordre, lui dit qu'on lisait dans les chroniques de Saint-Denis que Saladin, sultan de Babylone, ayant reçu l'hommage du grand-maître et des principaux de ce temps-là, et ayant appris une disgrâce qui leur était arrivée, dit publiquement que les Templiers étaient punis pour avoir prévariqué à leur foi et s'être souillés d'impuretés exécrables. Le grand-maître parut fort étonné, disant qu'il n'avait jamais ouï parler de cela ; qu'il se souvenait seulement, quant à l'hommage, que, lui étant outre-mer sous le grand-maître de Beaujeu, quantité de jeunes gens, Templiers et autres, avides d'acquérir de la gloire par les combats, murmurèrent contre Beaujeu de ce que, durant la trêve faite par le roi d'Angleterre, qui était mort depuis, les Templiers rendaient encore hommage au sultan pour ne pas l'irriter ; mais le murmure fut apaisé quand Beaujeu fit voir que l'ordre tenait en sa garde quantité de cités et de forteresses sur les frontières des terres du sultan, de

sorte qu'on ne pouvait les garder autrement qu'en lui faisant hommage ; encore auraient-elles été perdues si le roi d'Angleterre n'y eût fait passer des vivres. Enfin Jacques de Molai demanda qu'il lui fût permis d'avoir sa chapelle et ses chapelains, afin d'entendre la messe et l'office divin ; ce qu'on lui promit¹.

Les actes qui suivent ce procès-verbal des commissaires au sujet du grand-maître nous apprennent que le roi donna dès lors ses lettres patentes en faveur des Templiers, qui demandaient qu'on leur permit d'avoir des défenseurs de l'ordre. Il ordonna à ses officiers de faire conduire à Paris tous ceux des chevaliers détenus dans les provinces qui se proposeraient d'entreprendre cette défense. C'était en partie l'objet de la commission donnée par le Pape. Les ordres du roi furent exécutés ; on amena à Paris tout ce qui se trouva de Templiers résolus à plaider pour eux et pour leur ordre. Les commissaires les firent comparaître au nombre de soixante-quatorze, le samedi 14 mars de l'an 1310. C'était encore dans la salle de l'évêché. On leur lut en français la commission du Pape et les articles de l'interrogatoire qu'il avait envoyés. Cet interrogatoire regardait spécialement l'état de l'ordre en général, pour juger s'il méritait d'être conservé ou aboli ; il contenait dans un plus grand détail les points capitaux avoués par les cent quarante Templiers à Paris, dès l'an 1307. Cela fait, on reconduisit les soixante-quatorze au Temple, où l'on envoya des notaires, qui leur demandèrent s'ils avaient délibéré entre eux sur le choix de leurs procureurs, comme on le leur avait dit le samedi où ils avaient comparu. Le frère Pierre de Boulogne, prêtre et procureur général de l'ordre, même en cour romaine, où il avait, disait-il, son homme d'affaires, répondit pour tous et dicta aux notaires ce qui suit :

« Quoique nous ne puissions pas nous donner des procureurs publics sans la permission de notre chef et de l'ordre entier, ni par conséquent faire ce qu'on veut de nous, nous y suppléerons par nous-mêmes en nous

¹ Dupuy, p. 122 et suiv.

chargeant de notre propre cause. Nous sommes tous préparés à la défendre. Quant aux articles qu'on nous a lus, ce sont autant de mensonges abominables, inventés, forgés et suggérés par des ennemis. L'ordre des chevaliers de la milice du Temple est pur et fort éloigné de ces horreurs; ceux qui disent le contraire parlent en hérétiques et en infidèles. Nous sommes prêts à le prouver et à justifier l'ordre; mais, pour le faire, nous demandons la liberté et le pouvoir d'aller nous-mêmes personnellement au concile général ou d'y envoyer d'autres de nos frères pour ceux de nous qui ne pourraient pas s'y rendre. Quant à ceux des Templiers qui ont déposé ces mensonges comme des vérités, ce sont ou des gens timides et lâches, à qui la crainte de la mort et l'épreuve des tourments ont arrachés ces fausses dépositions qui ne peuvent tirer à conséquence ni contre l'ordre ni contre eux, ou bien ce sont des misérables, corrompus peut-être par argent ou par sollicitations, par promesses ou par menaces. Cela est si notoire que nous avons droit de demander pour Dieu qu'on nous fasse justice, qu'on nous délivre d'une si longue et si cruelle oppression, et que dès à présent on nous admette aux sacrements de l'Église. »

Cela se passait le mardi 7 avril de la même année 1340. Le même jour, les notaires s'étant rendus à l'évêché, on amena devant les commissaires neuf Templiers nommés dans les actes. Deux étaient prêtres, savoir Pierre de Boulogne et Raynaud de Puyno. Ils présentèrent aux juges, au nom de tous les soixante-quatorze, un cahier qui contenait, outre ce que nous venons de dire, « qu'ils ne pouvaient ni ne voulaient se choisir des procureurs en titre sans le consentement du grand-maître et de tout l'ordre; qu'ils n'aspiraient qu'à aller se défendre en plein concile à Vienne; qu'ils commettaient pour défenseurs les deux frères que nous avons nommés et deux chevaliers présents, Guillaume de Chambonet et Bertrand de Sartigues; qu'ils souscrivent d'avance à tout ce que ces quatre défenseurs diront ou écriront de favorable à la dignité de l'ordre, mais qu'ils déclarent nul et de nul effet ce qui leur échapperait de contraire; qu'ils annulent le

témoignage de ceux qui auront déposé ou déposeront contre l'ordre et contre eux-mêmes durant le cours de l'emprisonnement, vu la notoriété publique du peu de poids de ces dépositions extorquées ou gagnées; qu'ils demandent que les apostats de l'ordre soient mis en prison sous bonne garde jusqu'à ce que la vérité ou la fausseté de leur témoignage soit connue; que, dans les interrogatoires des Templiers, on n'admette point de laïques, de peur qu'il ne semble qu'on les appelle pour inspirer la terreur aux accusés, qui en sont très-susceptibles, par la comparaison naturelle qu'ils font de l'état fortuné des menteurs à qui l'on ajoute foi avec les misères, les persécutions et l'opprobre des accusés qui soutiennent la vérité comme des martyrs. Chose inconcevable! ajoutent-ils, qu'on s'en rapporte plus à des faussaires corrompus par argent qu'à ceux mêmes qui ont supporté tant de maux et qui ont expiré dans les tourments avec la palme du martyre! Enfin, dit ce Mémoire, nul chevalier, en aucun autre lieu que la France, n'a autorisé par son témoignage les calomnies dont on charge ici les accusés. » D'où il conclut qu'elles sont des fruits de la crainte ou de la séduction.

Ensuite le Mémoire s'étend sur les louanges de l'ordre, en remontant à son institution toute sainte, aux liens sacrés des trois vœux de tous les ordres réguliers, et du quatrième, qui distinguait celui de ces religieux armés pour la défense de l'Église, à laquelle ils ont prodigué leur sang depuis tant de siècles. Rien n'était omis pour persuader que l'esprit et la pratique de cette sainte institution s'étaient perpétués sans que la moindre tache en eût flétri l'éclat ou la pureté. On y peignait avec des couleurs bien différentes de celles des accusateurs la manière prétendue simple et innocente dont on recevait les prosélytes dans l'ordre, en leur donnant l'habit sanctifié par la croix et le baiser fraternel. On insistait avec les traits les plus énergiques sur la cupidité et sur l'envie que l'on supposait dans ceux qui, pour empoisonner l'esprit du roi et du Pape, avaient suscité des apostats de l'ordre en les subornant, pour leur faire parler le même langage concerté,

de sorte que les accusés mêmes, intimidés par les supplices, ont cru pouvoir se sauver en avouant, contre leur conscience, des crimes dont ils étaient innocents. Enfin les défenseurs avertissaient les juges que, de la manière dont on s'y était pris, ils ne sauraient agir juridiquement, ni aller contre les privilèges de l'ordre, attendu qu'il n'était point diffamé avant l'emprisonnement qui a donné lieu à ses ennemis de suggérer des faussetés au roi et de renverser la tête aux prisonniers, en leur extorquant leurs dépositions, en les menaçant du feu s'ils les désavouaient.

Les commissaires du Pape répondirent « que ce n'étaient point eux qui avaient mis en prison les accusés ; que leurs personnes et leurs biens étaient entre les mains du Pape ; qu'ainsi il n'était pas en leur pouvoir de les mettre en liberté comme ils le demandaient ; que leur ordre était diffamé avant leur arrestation, comme il apparaissait par les lettres apostoliques qui décernaient qu'on informât d'abord de cette infamie, ainsi qu'on l'avait fait ; que des évêques et des inquisiteurs avaient donc pu informer juridiquement, sans blesser les privilèges de l'ordre, d'autant plus qu'il était question d'hérésie et que les juges agissaient de l'autorité du Pape. » Quant au grand-maître, dont parlaient leurs Mémoires, ils dirent qu'étant interrogé s'il voulait défendre son ordre il avait répondu que le Pape s'était réservé son jugement et qu'il défendrait sa cause en sa présence. Les autres réponses des commissaires roulèrent sur des articles qu'il n'était pas en leur pouvoir d'accorder, suivant leur commission. C'est tout ce qu'en dit le procès-verbal ; ils assurent, ajoutent-ils, qu'ils en useraient avec humanité, qu'ils écouteront les défenses des accusés et qu'ils en rendraient compte au Pape¹.

Le samedi suivant, 11 avril, avant le dimanche des Rameaux, les juges, rassemblés au même lieu, se firent amener les quatre premiers Templiers qui avaient pris la défense de l'ordre et qui leur parurent plus propres à entendre les témoins. Ces quatre avocats furent les deux prêtres et les deux chevaliers que nous avons nommés. Les

vingt-quatre témoins qui parurent ce jour-là devant eux, savoir vingt Templiers et quatre laïques, firent le serment ordinaire de dire la vérité pour ou contre l'ordre, et jurèrent qu'ils n'étaient ni sollicités ni gagnés, en un mot qu'aucun motif humain ne les ferait parler. Cette forme de serment fut le modèle de ceux que les commissaires exigèrent des deux cent trente et un témoins qui furent écoutés durant cette procédure¹.

Cette histoire du procès des Templiers est du Jésuite Brumoi, dans son livre XXXVI de l'*Histoire de l'Eglise gallicane*. C'est ce que nous avons trouvé de plus clair, de plus net et de plus exact. Mais pour la suite du procès on a découvert de nos jours de nouveaux documents. Par exemple, des deux cent trente et un témoins entendus par les commissaires du Pape, on ne connaissait que la déposition d'un seul. Vers la fin du siècle dernier, un protestant d'Allemagne² trouva dans la Bibliothèque royale de Paris les actes originaux de cette commission, avec les dépositions de tous les témoins. Plus tard un protestant du Danemark³ trouva dans la bibliothèque du Vatican les actes originaux de la procédure faite en Angleterre. Enfin, tout récemment, un ministre protestant d'Allemagne, mettant à profit tous les documents anciens et nouveaux, a publié une nouvelle *Histoire des Templiers*⁴. Voici comment cet écrivain résume lui-même le résultat final de son travail.

« L'ordre était coupable et digne de la peine qu'il a subie si on juge ses crimes d'après les idées de ce temps-là ; c'est pourquoi les juges ecclésiastiques jugèrent justement, mais injustement Philippe, parce que le jugement n'était pas de sa compétence et qu'il ne s'y portait point par amour de la justice ; il aurait pu abolir l'ordre dans ses États, mais rien de plus. Devant le tribunal ecclésiastique l'ordre était très-punissable et sa peine proportionnée ; la puissance séculière pouvait seulement révoquer ou restreindre ses privilèges, et requérir la hiérarchie d'abolir l'ordre ou de l'associer à un

¹ Dupuy, p. 155. — ² Moldenhawer. — ³ Munter. — ⁴ Wilcke, *Hist. des Templiers* (en allemand), 3 vol. in-8° ; le dernier est de 1835.

¹ Dupuy, p. 130-154.

autre. Notre temps jugerait de même devant les deux fors, par l'abolition de l'ordre et la saisie des biens ¹. » Le même auteur fait observer à plusieurs reprises que, si les justices particulières et royales employèrent la question suivant la jurisprudence d'alors, les commissaires du Pape ne l'employèrent pas, mais procédèrent avec douceur, circonspection et conscience ². Il remarque en particulier, sur les actes originaux retrouvés à Paris, qu'ils montrent dans un jour magnifique la douceur et la justice des commissaires pontificaux ³.

Quant au résultat des dépositions consignées dans ces actes, voici ce qu'il dit entre autres : « Pour ce qui est de renier le Christ et de cracher sur la croix, ces deux points sont avoués par tous les témoins, à peu d'exceptions près ⁴. » Les témoins étaient au nombre de deux cent trente et un. Voici quelques-unes des dépositions les plus importantes. Raoul de Prêles avait un ami, le commandeur de Laon, Gervais de Beauvais, qui lui dit très-souvent, en présence de plusieurs autres, que dans l'ordre il y avait un point singulier et tellement secret qu'il aimerait autant qu'on lui coupât la tête que de le révéler; que, de plus, il y avait dans le chapitre général un autre point d'un secret si important que, si par malheur son ami de Prêles ou le roi même le voyaient, nul motif n'empêcherait les frères assemblés de les tuer, s'ils le pouvaient ⁵.

Jean de Saint-Benoît, prieur de l'Isle-Bouchard, fut obligé de renier le Seigneur et de cracher sur la croix; il disait qu'il n'avait reçu personne de cette manière dans l'ordre, mais il mentait, comme le prouve l'interrogatoire ⁶. Guichard de Marziac, chevalier séculier, raconte que son ami, Hugues de Marchant, entra à la réception bien portant et plein de joie, mais qu'il en sortit pâle comme la mort et avec l'expression d'un trouble et d'une stupeur extrêmes, disant qu'il lui était impossible d'être plus jamais content au fond de son cœur. Il fut accablé d'une

mélancolie incurable et y mourut après deux ans ¹.

Beaucoup de témoins confessèrent qu'ils avaient été contraints de renier le Christ par la menace d'être mis en un lieu où ils ne verraient jamais ni leurs mains ni leurs pieds ². A Gérard de Passage on montra une croix de bois en lui demandant s'il croyait que ce fût le Seigneur Dieu. Il répondit que c'était l'image du Crucifié. « Ne le croyez pas, fut la réponse; ce n'est qu'un morceau de bois; Notre-Seigneur est dans le ciel ³. » Raymond Vassiniac avait renié, conspué et foulé aux pieds la croix sur son manteau, et cela en mépris du Crucifié; il dut le faire parce que c'était un usage de l'ordre ⁴. Baudouin de Saint-Just dut renier Dieu ⁵. Guillaume de Cardillac fut requis de renier Dieu et de cracher sur la croix; comme il ne le voulait pas, un chevalier du Temple, Dominique de Linac, le saisit d'une main à la poitrine, et, brandissant de l'autre un poignard, lui cria avec plusieurs des assistants : « Obéis, ou tu es mort! » Il cracha sur la croix, mais il fut dispensé du reniement par l'entremise de celui qui le recevait ⁶. Gilles de Rotangi, clerc de l'ordre, ne voulait pas renier le Christ parce qu'il était et voulait demeurer bon chrétien; on lui répliqua : « Nous te connaissons pour tel et nous voulons l'être nous-mêmes, mais il faut que tu renies parce c'est un point de l'ordre ⁷. »

A Albert de Canelles on dit, en lui montrant la croix du manteau : « Ce crucifié-là était un faux prophète; ne croyez pas en lui; n'espérez ni ne vous confiez en lui; en mépris de lui crachez sur cette croix. » Comme Albert ne le voulait pas, on l'y contraignit l'épée à la main; il s'y prêta par la crainte de la mort et hors de lui-même ⁸.

Lorsque le Templier Bosco de Masvalier demanda à un vieux prieur pourquoi on faisait renier aux frères Jésus, le fils de la sainte Vierge, qu'un cantique si souvent chanté par eux célébrait comme le Sauveur du monde, on lui répondit de se garder de toutes recherches curieuses, qui ne lui atti-

¹ Wilke, *Hist. des Templiers*, t. 2, p. 10 et 11. — ² T. 1, p. 291, 297 et 323; t. 2, p. 7, 24. — ³ T. 1, p. 343. — ⁴ T. 1, p. 302. — ⁵ Moldenhawer, p. 152 et 154. — ⁶ Id., p. 156 et 193.

¹ P. 160-163. — ² P. 164, 180, 234, etc. — ³ P. 185. — ⁴ P. 202. — ⁵ P. 209. — ⁶ P. 628. — ⁷ P. 378, — ⁸ Moldenhawer, p. 355.

raient que le mécontentement des supérieurs, et d'aller tranquillement à table, attendu qu'il n'était pas le premier qui eût renié et qu'il ne serait pas le dernier; qu'on entendait un certain prophète dont l'histoire serait trop longue. Bosco croit avoir entendu parler d'un prophète qui s'appelait Josué¹. A Jean de Pont-l'Évêque on montra un crucifix, avec la demande s'il croyait que ce fût l'image de Dieu. Il répondit: « Non, mais cela représente Dieu et le Crucifié. » Celui qui le recevait lui dit: « Quoi qu'il en soit, ne croyez plus jamais en Celui que doit représenter cette image! Il n'était pas Dieu, mais faux prophète. Reniez-le. » Il le fit². Presque tous les témoins furent de même reçus d'une manière blâmable; c'est pourquoi les réceptions se faisaient si secrètement que les parents mêmes du novice ne pouvaient y assister³. Les chapitres se tenaient de même en secret, d'ordinaire vers la pointe du jour; nul n'osait approcher de la porte de la salle capitulaire⁴.

Quant aux baisers obscènes dans les réceptions, on en dispensait les uns, on les exigeait des autres. La tête ou l'idole qu'on adorait n'avait été vue que du petit nombre des témoins. Du cordon mystérieux les applications variaient. Beaucoup de témoins rappellent la permission de sodomie. Le prieur Raymond de Vassiniac n'en parlait point aux récipiendaires âgés, mais aux plus jeunes⁵.

Sur l'omission des paroles de la Consécration au saint sacrifice de la messe on trouve ce qui suit: « Le prêtre Gui de la Roche-Talhat était demeuré fidèle aux règles de l'Église, le président de sa réception s'étant borné à dire que l'omission de ces paroles était un usage habituel dans l'ordre, sans y joindre un commandement formel⁶. » Le prêtre Jean de Braulis fut extrêmement effrayé de l'injonction d'omettre à l'avenir les quatre paroles de la Consécration en disant la messe; il s'abstint de célébrer jusqu'à ce qu'il eût reçu l'absolution d'un Frère mineur⁷. Gautier de Buris devait omettre

désormais à la messe les quatre paroles mystérieuses du canon; comme le président de sa réception ne les avait pas nommées expressément, le prêtre de l'ordre, Jean de Buris, lui apprit qu'on entendait les quatre mots: *Hoc est corpus meum*; cependant il ne les avait jamais omises à la messe¹. Bertrand de Villars devait également, en disant la messe, passer sous silence ces paroles².

Par d'autres dépositions on voit que les chefs de l'ordre, quoique laïques, s'attribuaient le pouvoir d'absoudre des péchés; qu'il y avait deux espèces de statuts, les uns plus communs quoiqu'ils ne fussent pas entre les mains de tous les frères, les autres si secrets que Gervais de Beauvais disait: « Je possède un petit livre des statuts de l'ordre que je montre volontiers; mais il y en a un autre, plus secret, que je ne voudrais pas laisser voir pour tout l'univers³. » On remarque encore que dans la règle primitive, dressée par saint Bernard, il y avait une année de noviciat, mais que dans le fait les Templiers l'avaient supprimée. Telle est la substance de cette procédure.

Cependant, le 7 mai 1310, après la déposition de Jean Langlois, les quatre Templiers qui s'étaient portés défenseurs de l'ordre comparurent dans la chapelle où étaient les juges et leur présentèrent un nouvel écrit de défense, qui fut lu. Il contient en substance leurs premiers écrits et des plaintes sur la violence des procédures, où ils prétendaient qu'on n'avait gardé nulle forme de droit; « qu'on les avait tous pris en France, jetés dans les fers à l'improviste, menés à la boucherie comme des brebis, tourmentés de manière que les uns étaient morts, d'autres avaient perdu la force et la santé pour toujours, d'autres avaient été obligés de déposer faux contre l'ordre et contre eux-mêmes; qu'on leur avait enlevé jusqu'au plus précieux des biens, qui est le libre arbitre, de sorte que les confessions des frères ne prouvaient rien contre la dignité de l'ordre et leur propre innocence; que les témoins chevaliers n'étaient pas plus croyables que les autres en témoignant contre eux-mêmes,

¹ P. 617. — ² P. 507, 342, 423, 598. — ³ P. 518, 563, 568. — ⁴ P. 174. — ⁵ P. 204 et 205. Wilcke, t. 1, p. 306-315. — ⁶ P. 575. — ⁷ P. 280.

¹ Moldenhawer, p. 257, 259, 262. — ² P. 554. — ³ P. 152, 154.

parce qu'on leur montrait des lettres du roi pour leur faire entendre qu'on leur donnerait la vie, la liberté et des revenus considérables, en les avertissant, au reste, que tout l'ordre était proscrit; sur quoi les accusés protestaient contre tout ce qui s'était dit par ces motifs, dont ils s'offraient de prouver la notoriété. Ils ajoutaient que la présomption était tout entière en faveur de l'ordre. Quelle vraisemblance, disaient-ils, qu'aucun fût assez insensé pour entrer ou persévérer, au préjudice de son salut, dans un corps aussi corrompu! que tant de personnes nobles et réputées vertueuses n'eussent pas élevé la voix contre les horreurs qui font actuellement la matière des procédures, si elles les eussent remarquées dans l'ordre!»

Les quatre défenseurs demandaient encore « qu'on leur communiquât la copie des pièces de la commission et des articles d'information marqués par le Pape; qu'on leur donnât les noms des témoins, afin qu'on pût agir contre eux; qu'on ne confondit point les témoins entendus avec ceux qui ne l'étaient pas; qu'on leur fit à tous jurer de n'informer qu'à ce qui se passait, de ne suborner personne par lettres ou autrement et de garder le secret, article qu'on priait les commissaires eux-mêmes d'observer jusqu'à ce que les dépositions fussent portées à Sa Sainteté. Enfin ils priaient qu'on interrogeât les gardes, les compagnons et les serviteurs des chevaliers détenus sur ce qu'ils avaient entendu ou su de ceux qui étaient morts en prison, savoir, dans quels sentiments ils avaient fini leurs jours et ce qu'ils avaient dit de l'ordre en mourant, surtout ceux qu'on disait réconciliés; qu'on interrogeât de plus les frères qui s'étaient défendus de rien déclarer pour ou contre l'ordre sur les raisons de cette conduite; qu'on leur fit prêter le serment et qu'on les contraignît de parler, puisqu'ils savaient la vérité touchant l'ordre, ainsi que les autres frères. »

Telles furent les demandes des quatre défenseurs, leurs protestations et leurs raisons, conformes à tout ce qu'ils avaient avancé dans les autres interrogatoires. Ils finirent ce Mémoire par l'histoire suivante : « Il y a chez nous un noble chevalier nommé Adam de

Valincour. Après avoir vécu longtemps dans l'ordre il eut dessein de passer dans un ordre plus austère. Il en obtint la permission et se fit Chartreux; mais peu de temps après, étant sorti de chez eux, il revint nous supplier avec de vives et longues instances de le recevoir une seconde fois. On le reçut, mais sous les conditions qui s'observent parmi nous à l'égard des apostats. D'abord il parut nu et en simple caleçon à la porte extérieure; il entra ainsi, s'avança jusqu'au chapitre, tous les frères assemblés, et en présence de plusieurs nobles, ses parents et ses amis, se prosterna aux pieds du maître, demandant miséricorde et priant avec larmes d'être reçu encore une fois parmi les frères. Il le fut, mais on ne lui fit point grâce de la pénitence. Durant une année entière tous les vendredis il couchait sur la dure, jeûnant au pain et à l'eau; tous les dimanches il se présentait devant l'autel en posture de pénitent, préparé à recevoir la discipline que lui donnait le prêtre officiant. Il reçut enfin l'habit et la communication avec les frères. Comme Adam est à Paris, et qu'il ne s'est pas présenté pour défendre l'ordre, nous supplions les juges de le faire comparaître, prêter serment et déposer en vérité sur l'état de l'ordre et sur les articles proposés. « Est-il croyable, ajoutaient-ils, qu'un personnage si vertueux eût souffert un traitement pareil, réservé aux apostats, si l'ordre était tel qu'on le prétend ? »

Le dimanche suivant, 10 mai, comme on eut annoncé aux commissaires que les quatre Templiers députés par les autres souhaitaient d'être ouïs, on les admit. Pierre de Boulogne, au nom de tous, dit aux juges « que le Pape les avait commis pour entendre les Templiers qui voudraient prendre en main la cause de l'ordre, et que les défenseurs avaient déjà été entendus en conséquence par les commissaires. Cependant, ajouta-t-il, nous avons ouï dire, et nous le croyons avec autant d'effroi que de fondement, nous avons ouï dire que dès demain l'archevêque de Sens doit tenir un concile provincial à Paris, avec ses suffragants, contre plusieurs de nos frères qui se sont présentés pour défendre l'ordre, procédé qui les

¹ Dupuy, p. 160-164.

obligerait à se désister de leur défense. Nous vous prions donc d'entendre la lecture de notre appel du concile de Sens au souverain Pontife. »

L'archevêque de Narbonne, président de la commission, répondit que cet appel ne regardait ni lui ni ses collègues, puisque ce n'était point d'eux qu'on appelait, mais que, si l'on avait quelque chose à dire pour la défense de l'ordre, on pouvait s'expliquer en toute liberté. Sur cela Pierre de Boulogne présenta une requête par laquelle il demandait « qu'on envoyât les prisonniers, sous la foi publique, au Saint-Siège pour s'y défendre ; qu'on dénonçât à l'archevêque de Sens de suspendre ses procédures ; qu'on les conduisît eux-mêmes chez ce prélat pour lui signifier leur appel ; qu'on leur donnât deux notaires pour les accompagner et transcrire leur acte ; qu'aux dépens de l'ordre on fit signifier à tous les archevêques de France l'appel de leur tribunal à celui du Saint-Siège. » Cela se passait le matin ; on les remit au soir pour leur rendre réponse. Quand on les eut fait revenir les commissaires leur dirent qu'ils plaignaient beaucoup leur sort, mais qu'il n'était pas en leur pouvoir d'empêcher l'archevêque de Sens et ses suffragants de tenir concile, et que, de même qu'eux commissaires sont commis par l'autorité apostolique pour informer sur l'ordre en général, afin d'en instruire le Pape, ainsi l'archevêque de Sens et ses suffragants le sont pour tenir le concile provincial ; que c'étaient deux tribunaux différents, dont le premier ne pouvait rien sur le second ; qu'ils verraient cependant ce qu'il serait possible de faire en faveur des prisonniers ¹.

Avant que de parler du concile de Sens, qui se tint en effet à Paris le lendemain 11 mai 1310, il est bon de se rappeler deux points essentiels que la plupart des historiens méconnaissent, oublient ou confondent : le premier, que le Pape, ayant trouvé mauvais qu'on eût arrêté en France les Templiers et commencé contre eux les procédures par voie d'inquisition, de l'autorité royale et sans le consulter, suspendit le pouvoir de

les continuer, en évoquant cette affaire à son tribunal. Le second est que Clément, ayant ouï par lui-même en plein consistoire les aveux libres de soixante-douze Templiers, sans compter celui de son domestique, et ayant su le rapport de ses trois commissaires de Chinon sur les dépositions répétées du grand-maître et des autres principaux chevaliers, dont il avait transporté l'examen en son nom aux trois cardinaux, songea dès lors à éteindre cet ordre. Mais il prit deux partis : l'un, de nommer ses propres commissaires pour informer sur le corps même de l'ordre afin de savoir au juste les raisons et les fondements de le conserver ou de l'abolir, ce qu'il réservait au jugement du concile de Vienne ; l'autre, de lever la suspense pour la France et d'ordonner dans tout le monde chrétien qu'après les informations de chaque évêque diocésain et des inquisiteurs les conciles provinciaux jugeraient en dernier ressort, non du corps de l'ordre, mais des individus, soit pour les absoudre, soit pour les condamner selon la rigueur des canons ; de sorte que ces conciles pouvaient, en agissant canoniquement, livrer certains coupables au bras séculier. Nous avons montré en détail ces deux points par les actes ¹.

Le concile provincial fut assemblé à Paris par l'archevêque de Sens, Philippe de Margni, le jour que nous venons de dire, et dura jusqu'au 26 mai, c'est-à-dire quinze jours. Les actes en sont perdus ; mais on sait par les auteurs du temps qu'on y examina et jugea les causes particulières de chaque Templier, dont quelques-uns furent dégagés de leurs vœux, d'autres renvoyés après une pénitence canonique, plusieurs condamnés à une prison perpétuelle, quelques-uns livrés au bras séculier, comme relaps et contumaces. On dégrada les prêtres, et cinquante-neuf Templiers furent brûlés à Paris, dans la campagne, derrière l'abbaye de Saint-Antoine. Peu après on déterra les ossements d'un certain Jean de Thur, Templier, et on les jeta au feu, comme on aurait fait pour le corps d'un hérétique notoire.

¹ Dupuy, p. 165.

¹ *Hist. de l'Église gallic.*, t. 36.

Il se tint, le mois suivant, un autre concile provincial à Senlis sur le même sujet, par l'archevêque de Reims, et l'on y condamna comme relaps neuf Templiers, que le juge séculier fit brûler. Ce qu'il y eut d'étonnant, c'est que les cinquante-neuf de Paris et les neuf de Senlis rétractèrent leurs aveux à la mort, en disant qu'on les condamnait injustement, et que, s'ils avaient déposé contre eux-mêmes, c'était par la crainte des tourments ; ce qui fit d'étranges impressions sur l'esprit du peuple¹.

Quant aux commissaires du Pape, dès qu'ils entendirent parler de ces exécutions, ils suspendirent leur procédure ; ils envoyèrent prier l'archevêque de Sens et son concile d'agir avec la plus grande maturité par rapport au jugement qu'ils avaient porté et de différer l'exécution, si cela leur semblait possible, d'autant plus que des frères décédés en prison, comme l'assuraient les inspecteurs et beaucoup d'autres, avaient protesté jusqu'à leurs derniers soupirs et sur leur âme qu'eux et leur ordre étaient accusés fausement des crimes qu'on leur imputait. Il semblait aussi aux commissaires que, si le jugement définitif s'exécutait dans ce moment, leur propre procédure serait inévitablement arrêtée, attendu que déjà plusieurs témoins avaient perdu l'esprit d'épouvante².

Les commissaires pontificaux suspendirent, en effet, leur procédure pendant près de six mois pour laisser aux témoins le temps de se remettre ; ils ne reprirent leurs séances que le 3 novembre. Les quatre défenseurs de l'ordre devaient y être entendus ; mais Guillaume de Chambonet et Bertrand de Sartiges demandèrent, comme étant d'ignorants laïques, qu'on les réunît à leurs collègues Rainaud de Prugno et Pierre de Boulogne. Les commissaires répondirent que ces deux défenseurs s'étaient volontairement et solennellement désistés de la défense de l'ordre ; sur quoi Pierre de Boulogne s'était évadé de la prison et Prugno avait été dégagé de ses vœux au concile de Sens, ce qui ne permettait plus de l'admettre comme défenseur. Alors les deux chevaliers se désistèrent éga-

lement de la défense, qui fut entièrement abandonnée¹.

Les commissaires du Pape s'étaient fixés à Paris depuis le mois d'août 1309 jusqu'au mois de mai 1311. Ils entendirent les deux cent trente et un témoins, Templiers et autres, qui tous, excepté un petit nombre, ayant déjà déposé ce qu'ils savaient des Templiers devant les ordinaires, reconnurent, en présence des commissaires, les crimes énoncés dans les articles envoyés par le Pape. Les commissaires jugèrent qu'il était temps de terminer leur commission et d'en rendre compte à Sa Sainteté. L'évêque de Bayeux fut chargé d'aller à la cour du Pape pour exposer tout l'ordre de ces procédures. Après les avoir communiquées à Clément et au sacré collège, il se rendit à Pontoise, où le roi tenait son parlement. L'archevêque de Narbonne, autre commissaire, y était déjà appelé. Cette assemblée tirant en longueur, le roi appela aussi à Pontoise les évêques de Limoges, de Mende, avec Matthieu de Naples et l'archidiacre de Trente, en un mot tous les commissaires du Pape.

Ils conférèrent avec le roi sur ce que le Pape avait approuvé qu'on terminât la commission, qui lui paraissait suffisamment remplie, « à moins, ajoute Sa Sainteté, que les commissaires ne pussent la rendre plus complète en interrogeant les Templiers d'outre-mer sur la manière de leur réception dans l'ordre. » Sur quoi il leur vint en pensée, dans cette conférence avec le roi, savoir que d'un côté on avait entendu deux cent trente et un témoins, dont quelques-uns avaient répondu sur l'état et la réception des Templiers d'outre-mer, et qu'on avait de plus les réponses des autres informations pour ou contre l'ordre, en différents endroits du monde, et les mêmes témoignages des soixante-douze individus interrogés par le Pape et le sacré collège ; que, d'une autre part, on ne voyait plus personne à interroger en France ; qu'un cardinal, même par lettres, pressait l'envoi des Mémoires à Sa Sainteté, et que le temps marqué pour le concile de Vienne approchait ; qu'ainsi l'on

¹ Baluze, t. 1, p. 16, 71 et 72. *Nang. Continuat.* Apud d'Acheri, t. 3, p. 63, in-folio. — ² Moldenhawer, p. 236.

devait conclure de tout cela que l'intention du Pape était qu'on mît fin à la commission. Ils se déterminèrent sur ces motifs et changèrent de leur registre deux licenciés en droit, avec une lettre au Pape Clément, datée du 5 juin 1311, à l'abbaye royale, près de Pontoise ¹.

A Londres les informations durèrent de 1309 à 1311. Dans la collection des conciles d'Angleterre, complétée par les actes retrouvés au Vatican, il y eut dix-sept témoins sur le reniement au Christ, seize pour le crachement sur la croix, huit sur le mépris des sacrements, deux sur l'omission des paroles de la Consécration, treize sur l'absolution laïque, plusieurs sur les baisers obscènes. Vingt-sept avaient juré de ne pas sortir de l'ordre ; cinquante-deux témoignèrent de réceptions occultes, sept de sodomie, quelques-uns d'idoles. Généralement en Angleterre on entendit pour le moins deux cent vingt-huit Templiers. A York et à Cantorbéry, en Irlande et en Écosse, les chevaliers ne confessèrent rien de criminel ².

Quant aux informations faites en Espagne on n'a que des renseignements incomplets. En Castille le Pape commit les archevêques de Compostelle et de Tolède, et d'autres évêques, auxquels il joignit l'inquisiteur dominicain Eymeric. En Aragon cette commission fut donnée aux évêques Raimond de Valence et Ximènès de Saragosse. Ainsi en usa-t-on dans les autres provinces, avec ce tempérament que, les informations faites, le jugement serait réservé aux conciles provinciaux ; mais les Templiers aragonais prirent les armes et se défendirent dans leurs forteresses. Le roi Jacques II les vainquit et les mit aux fers. Pour la Castille, où régnait Ferdinand IV, Gonzalve, archevêque de Tolède, ayant cité le grand-prieur, Rodrigue Ibagnès, et tous les chevaliers, le roi les fit tous prendre. Le concile qui s'assembla à Salamanque était composé de dix évêques. On informa sur les accusés suppliants, et le concile prononça unanimement en leur faveur et les déclara innocents, renvoyant toutefois au Pape la décision suprême ³.

A Brindes, dans le royaume de Naples, l'archevêque entendit deux Templiers, qui confessèrent le reniement : c'était en juin 1310. En Sicile, au mois d'avril de la même année, six Templiers furent entendus, qui confessèrent plusieurs articles. Trente-deux Templiers à Messine ne confessèrent rien. En Chypre l'information se fit en mai et juin 1310 contre cent dix témoins ; la plupart reconnurent l'ordre pour innocent ¹.

Rainald, archevêque de Ravenne, comme commissaire du Pape, avait à informer contre l'ordre en Lombardie, dans les Marches, en Toscane et en Dalmatie ; les actes sont à Ravenne. Les Dominicains voulaient qu'on employât la torture ; la majorité des évêques assemblés s'y opposa. Devant le concile provincial de Ravenne (1310) les chevaliers soutinrent leur innocence et furent acquittés. Le concile prononça tout d'une voix cette sentence : « On doit absoudre les innocents et punir les coupables suivant la loi. Ceux-là seront encore censés innocents qui auront tout avoué contre eux par la crainte des tourments, en révoquant ensuite cette fausse confession, ou même s'ils n'osent la révoquer par la même crainte, pourvu que la crainte et le reste soient bien et dûment constatés. Quant à l'ordre en général et à ses biens, on les conservera en faveur des innocents, s'ils font le plus grand nombre, à condition que les coupables soient punis dans l'ordre même suivant leur mérite ². »

A Florence l'information se fit dans l'église Saint-Gilles, avec dix témoins. Le crachement et le reniement furent avoués. Pour commettre ces crimes on avait établi un chapitre exprès au mois de mai ; un autre pensait que c'était principalement le vendredi saint qu'on outrageait la croix. On fit mention de l'idole et de l'injuste acquisition des biens dans l'ordre. Au concile provincial de Pise, en 1308, où siégeait l'archevêque de Pise avec l'évêque de Florence et d'autres délégués apostoliques les Templiers confessèrent la culpabilité de l'ordre. A Césène et dans la Marche d'Ancône il n'y eut aucune charge contre les chevaliers ³.

¹ Dupuy, p. 51, 52 et 170. *Hist. de l'Église gallic.*, t. 36. — ² Wilcke, t. 1, p. 325-335. — ³ Labbe, Mansi.

¹ Wilcke, t. 1, p. 310. — ² Labbe, Dupuy, p. 53, etc. — ³ Wilcke, t. 1, p. 338 et 339.

Dans les États de l'Église les informations commencèrent en décembre 1308, à Viterbe, sous l'évêque de Sutri, et finirent en juillet 1310. Cettus Ragonis avait été reçu à Rome d'une manière irréprochable ; quelques années après, un commandeur le requit d'adorer une idole en ces termes : « Recommande-toi à cette tête d'idole et demande-lui ton bien. » André Armani avait marché sur la croix et adoré une image. Guillaume de Verdun, prêtre de l'ordre, fut contraint de renier Jésus-Christ ; il avait entendu que le vendredi saint était désigné pour profaner la croix, et qu'un statut défendait aux prêtres de prononcer les paroles de la Consécration. Le servant Gérard de Plaisance dit : « De mon temps Jacques de Montaigu a été provincial en Lombardie, Toscane, États de l'Église, Spolète, Campanie et Sardaigne. Gérard dut renier le Christ ; la sodomie, lui dit-on, n'est point un péché. » Il a vu une idole de bois d'une aune de hauteur, et il l'a adorée parce qu'elle pouvait rendre riche. Le servant Pierre Valentini confessa qu'il y avait des idoles à Rome. Le servant Bevole en a adoré une de force¹.

En Allemagne l'archevêque Pierre de Mayence tenait son concile provincial le 11 mai 1310. Pendant l'un des trois jours que dura le concile, comme on traita de l'affaire des Templiers, un de leurs chefs, comte du Rhin, nommé Hugues, entra brusquement à la tête de vingt chevaliers bien armés. L'archevêque, craignant les suites, pria poliment le commandeur de s'asseoir et de s'expliquer ; celui-ci le fit d'un air cavalier et à haute voix. « Moi et mes confrères, dit-il, avons su que ce synode était principalement assemblé par commission du Pape pour abolir notre ordre, que l'on charge de certains forfaits énormes et plus que païens, lesquels on nous spécifiera en particulier. Cela nous serait intolérable, surtout si l'on nous condamnait sans être ouïs et convaincus suivant l'usage. C'est pourquoi je déclare, en présence des Pères du concile, que j'appelle au futur souverain Pontife et à tout son clergé. Je proteste aussi publiquement que

ceux qui, pour ces crimes, ont été brûlés ailleurs, les ont niés constamment jusqu'au dernier soupir, en périssant dans ce désaveu au milieu des tourments. Leur innocence même a été justifiée par un miracle singulier du souverain Juge ; c'est que leurs habits blancs et leurs croix n'ont point souffert l'atteinte des flammes. »

L'archevêque, pour prévenir l'éclat et la violence, reçut la protestation et répondit qu'il agirait auprès du Saint-Père pour les mettre en repos. Il les congédia et obtint du Saint-Siège une autre commission suivant laquelle il procéda et jugea pouvoir absoudre les Templiers de Mayence. On dit que, quand Hugues cita le prétendu miracle des habits des Templiers qui ne brûlèrent pas comme eux, quelqu'un reprit : « C'est que les robes étaient saintes et les hommes pervers¹. »

Le concile général de Vienne avait été convoqué pour la Toussaint de l'an 1310. Comme l'affaire des Templiers n'eût pas encore été prête pour cette époque le Pape Clément V prorogea le concile au 1^{er} octobre 1311. Il se tint, en effet, au jour marqué. Il s'y trouva, dit un des continuateurs de Nangis, cent quatorze prélats mitrés, sans compter les députés. Le nombre des évêques, selon Jean Villani, monta à plus de trois cents. On y vit deux patriarches, celui d'Antioche et celui d'Alexandrie.

Dans la première session, tenue le 16 octobre, le Pape ouvrit le concile, prêcha et prit pour texte ce passage : « Les œuvres du Seigneur sont grandes dans l'assemblée des justes. » Il proposa les trois objets principaux du concile, savoir : l'affaire des Templiers, le secours de la Terre-Sainte, la réformation des mœurs et de la discipline. Tout l'hiver se passa en diverses conférences sur les trois motifs que le Pape avait proposés, spécialement sur le premier. On attendait l'arrivée du roi Philippe, qui avait été l'auteur de la découverte et qui passait pour le principal zéléteur de l'affaire des Templiers. En l'attendant, le Pape, au commencement de décembre, assembla les cardinaux et les

¹ Wilcke, t. 1, p. 339 et 340.

¹ Labbe.

prélats, à qui on lut les actes faits contre les chevaliers du Temple. Neuf Templiers se présentèrent pour défendre leur ordre, assurant que dans le voisinage de Lyon il y avait jusqu'à quinze cents et deux mille de leurs confrères qui adhéraient à cette défense ¹. Chacun des prélats étant requis en particulier par le Pape de dire leur avis, ils convinrent qu'il devait écouter les accusés dans leurs défenses. Ce fut l'avis de tous les évêques d'Italie, excepté d'un seul, et de tous ceux d'Espagne, d'Allemagne, de Danemark, d'Angleterre, d'Écosse et d'Irlande. Ceux de France en jugèrent de même, hormis les trois archevêques de Reims, de Sens et de Rouen.

Il y eut d'autres conférences sur cela, et nous apprenons des auteurs contemporains qu'il s'en tint durant plusieurs mois. Enfin, le mercredi 22 mars de l'année suivante (1312), le Pape Clément V, ayant appelé en conseil secret les cardinaux avec plusieurs prélats, cassa par provision, plutôt que par voie de condamnation, l'ordre des Templiers, réservant leurs personnes et leurs biens à sa disposition et à celle de l'Église ².

La seconde session se tint le 3 avril. Le roi de France étant arrivé avec le comte de Valois, son frère, et les trois fils de France, Louis, roi de Navarre, Philippe et Charles, il entra au concile et prit place à la droite du Pape, sur un trône un peu plus bas. Clément V ayant pris pour texte ces paroles : « Les impies ne se relèveront point dans le jugement, ni les pécheurs dans l'assemblée des justes, » s'adressa par manière de sermon aux Templiers, en citant cet ordre militaire. Ensuite il publia contre lui la sentence provisionnelle en ces termes :

« Clément, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, pour la certitude de ceux qui sont présents et pour la mémoire de ceux qui sont à venir ; considérant depuis longtemps les diverses informations et procédures faites par mandement du Siège apostolique dans toutes les parties de la chrétienté contre le ci-devant ordre de la milice du Temple et contre ses membres en particulier, soit sur

les hérésies touchant lesquelles ils étaient grièvement diffamés, et spécialement sur ce que les frères, quand ils étaient reçus dans l'ordre et quelquefois après leur réception, passaient pour renier le Christ, et, en son mépris, cracher sur une croix, et quelquefois la fouler aux pieds ; considérant que le maître général du même ordre, le visiteur de France, les principaux commandeurs et beaucoup de frères confessèrent en jugement l'article desdites hérésies et que ces confessions rendaient l'ordre grandement suspect ; considérant de plus l'infamie publique, la véhémence suspicion et les instances pressantes des prélats, ducs, comtes, barons et communes de France, le scandale soulevé par tout cela contre cet ordre, scandale qui semblait ne pouvoir être apaisé tant que ledit ordre subsisterait ; considérant beaucoup d'autres raisons et causes justes qui ont déterminé notre esprit, et dont il est parlé dans les procédures, avec griève amertume et affliction de cœur, non par manière de sentence définitive, que nous ne pourrions donner de droit suivant les informations et procédures, mais par voie de provision et d'ordonnance apostolique, nous avons aboli, supprimé, cassé le ci-devant ordre du Temple, son état, son habit et son nom, le soumettant à une prohibition perpétuelle, avec l'approbation du saint concile, et réservant les personnes et les biens dudit ordre à la disposition du Siège apostolique. Donné à Vienne, le 2 des nones de mai, l'an 7 de notre pontificat. »

Enfin le Pape fit lire la constitution qu'il avait faite contre ceux qui retiendraient ou prendraient de nouveau l'habit ou qui en choisiraient un autre pour faire profession de cet ordre ; le tout sous peine d'excommunication, qui serait encourue par les recevants et les reçus. La bulle ne fut promulguée dans les formes que le 6 mai ¹.

L'historien protestant des Templiers fait à ce sujet les observations suivantes : « L'ordre était donc aboli par l'Église universelle. Les défenseurs de l'ordre regardent cette décision comme très-injuste et arbitraire ; mais, en y regardant de plus près, on voit s'évanouir

¹ Raynouard, *Monuments histor. relatifs aux Templiers*, p. 177. — ² Raynald, ann. 1312.

¹ Ann. 1312, n. 3. Nang. *Continuat.* Rymer, t. 2, pars 1, p. 5.

l'injustice envers l'ordre. Lorsque Clément dit que la sentence définitive ne pouvait pas être donnée de droit d'après les actes, cela montre qu'il n'avait procédé ni voulu procéder injustement : un juge injuste ne confesse pas si hautement son injustice. Clément donne à entendre qu'il ne résultait pas des actes d'informations que tout l'ordre fût corrompu, beaucoup de membres ne sachant rien des mystères, n'étant que membres et non pas chefs, mais que tout l'ordre pouvait se corrompre, et que lui, Pape, y voulait obvier et l'abolir ¹. Pour prévenir le scandale du peuple chrétien, la culpabilité de l'ordre fut donc couverte d'un voile et son abolition remise à la sagesse du Pape. Qui jamais eût douté de la culpabilité de l'ordre, qui surtout l'eût jamais combattu, si Clément eût exposé au monde les actes du procès et porté un jugement conforme dans sa bulle d'abolition ? Mais, comme les historiens subséquents n'entendirent parler de ces hérésies que comme d'un bruit, leur jugement demeura incertain ²... Que si l'on découvre de l'arbitraire dans la conduite de Philippe envers l'ordre, il n'en est pas de même de Clément, non plus que des informations en général depuis que le Pape en eut pris la direction. Si Philippe et Clément avaient voulu se mettre au-dessus des formes ils auraient arrêté les membres, aboli l'ordre sans informer de sa culpabilité ; mais quatre années entières sont employées à des informations qui, eu égard à l'époque, notamment sous la direction du Pape, doivent être appelées extrêmement douces. Pour prévenir toutes les accusations d'arbitraire Clément convoque un concile général pour y abolir l'ordre. La marche de l'affaire fut donc, non pas arbitraire, mais conforme à la justice, à la loi et à l'usage de l'Église d'alors ³. » Ainsi parle cet auteur protestant.

Ce jugement et ces paroles sont d'autant plus remarquables que l'auteur se montre encore plein de préventions surannées contre l'Église romaine et qu'il est loin de blâmer la doctrine secrète des Templiers ; car il dit

que, vu du bon côté, c'était le protestantisme en général et le rationalisme en particulier, et que le *templerisme* ne succomba que parce qu'il était venu trop tôt ¹. Ailleurs il dit que, considéré historiquement, c'était un gnosticisme mahométan ². Ce qui donne une idée assez curieuse du protestantisme.

Le même auteur, examinant les prétentions de quelques sectaires qui, vers le milieu du dix-huitième siècle, se donnèrent pour les successeurs occultes des anciens Templiers, est amené à conclure « que les soi-disant Templiers modernes n'ont guère de commun avec les anciens que le nom et quelque chose du costume ; qu'au lieu de remonter à Jacques Molai ils ne sont qu'une excroissance de la moderne franc-maçonnerie ; que leur charte de transmission est une pièce moderne, fabriquée avec assez peu d'adresse pour oublier deux ou trois noms dans la liste des premiers grands-maîtres, en transporter plusieurs à des années qui ne sont pas les leurs, et même d'un seul en faire deux ; que leur culte, singé du catholicisme, n'est que jeux d'enfants et une auguste fadaise ; que leur *Credo* réel est zéro, leur doctrine officielle le panthéisme, la négation de la trinité des personnes en Dieu, de la divinité du Christ et ce qui s'ensuit ; que leur recueil de dogmes et de rites, qu'ils nomment *Leviticon* et qu'ils attribuent aux anciens Templiers, est une imposture calquée sur les idées de Spinoza et de Locke ; que leur évangile de saint Jean, venu du mont Athos et souscrit en grec des cinq premiers grands-maîtres du Temple, n'est que l'évangile connu de cet apôtre, mais mutilé, tronqué, interpolé, falsifié par un faussaire moderne, de manière à y insinuer le panthéisme du Juif Spinoza, supprimant tout ce qui établit la distinction des personnes divines, la divinité du Christ, ses miracles, la primauté de saint Pierre, pour la transporter à saint Jean par une interpolation frauduleuse, imposture fondée sur une erreur grossière. Les anciens Templiers avaient entre autres pour principal patron saint Jean-Baptiste ; les Templiers modernes, croyant que c'était saint Jean l'É-

¹ Wilcke, t. 2, p. 37. — ² T. 2, p. 38. — ³ T. 2, p. 39.

¹ T. 3, p. 356. — ² T. 1, p. 373.

vangéliste, ont attribué à leurs devanciers l'évangile falsifié de l'apôtre ¹. »

Tout cela nous montre quelle idée ont des anciens Templiers leurs défenseurs et leurs imitateurs modernes, l'idée de moines apostats et hypocrites, qui renient, blasphèment et trahissent le Christ en feignant de le servir, qui conspuent la croix en feignant de combattre pour elle ; tout cela nous montre quelle idée les Templiers modernes ont d'eux-mêmes, puisqu'ils se glorifient d'être les héritiers et les imitateurs d'hommes pareils ; tout cela nous montre ce mystère d'iniquité, qui opère et s'opère dans le monde ; mystère d'iniquité, guerre contre l'Éternel et son Christ ; guerre incessante dont le chef est Satan, le prince de ce monde, le dieu de ce siècle. C'est d'abord, de la part des empereurs et des sophistes idolâtres, la guerre contre l'Éternel en faveur des idoles ; c'est ensuite, de la part des gnostiques, des ariens, des manichéens, des mahométans, des protestants, des incrédules, la guerre contre le Christ et sa divinité en faveur de l'Antechrist, cet ange de ténèbres qui se transforme en ange de lumière. Voilà l'inférieur secret de cette lutte, de cette guerre qui sans cesse remue et agite le monde et l'Église, et parmi laquelle les enfants de Dieu, les fidèles catholiques, leurs pasteurs surtout, ne doivent jamais s'endormir.

Mais revenons au concile de Vienne. Il y fut souvent question des biens des Templiers et de l'usage qu'il conviendrait d'en faire. Les avis se trouvèrent partagés. Quelques-uns voulaient qu'on créât un nouvel ordre ; le Pape Clément V eut une autre pensée qui fut approuvée universellement. Il considéra que, les biens des Templiers leur ayant été donnés pour le secours de la Terre-Sainte, il était juste de suivre cette destination et de les transporter, pour le même usage, aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, depuis chevaliers de Rhodes et enfin de Malte. Les circonstances étaient favorables ; on ne parlait, dans tout le monde chrétien, qu'avec admiration des Hospitaliers, qui venaient de consommer une des plus glorieuses

entreprises qu'on fit jamais contre les Turcs, sur qui ils avaient fait la conquête de l'île de Rhodes, commencée l'an 1308 et terminée le jour de l'Assomption, 15 août de l'an 1310 ¹. Le roi Philippe consentit à ce transport, comme il paraît par sa lettre au Pape du 24 août 1312. Il y dit que, les biens dont il s'agit pour la France étant sous sa garde, le droit de patronage lui appartenant, et le Pape avec le concile lui ayant demandé son consentement pour cette destination, il le donne volontiers, déduction faite des sommes employées à la garde et à l'administration de ces biens. Enfin les chevaliers de l'Hôpital en furent mis en possession la même année 1312, par arrêt du Parlement, après la bulle de translation, datée du 2 mai ².

L'emploi de ces biens ne fut pas le même partout ; le Pape et le concile exceptèrent les biens situés dans les royaumes d'Espagne, de Castille, de Portugal, d'Aragon, de Majorque, et, parce que les Templiers s'y trouvaient obligés de défendre l'État contre les entreprises des Sarrasins et des Maures de Grenade, ainsi qu'on l'exposa, ces biens y furent appliqués à la même défense. Dans la suite les possessions des Templiers en Aragon et à Majorque furent mises dans la main des Hospitaliers, comme ailleurs, à quelques exceptions près.

L'exception que fit le concile eut lieu à la sollicitation des souverains d'Espagne, qui alléguèrent, pour être saisis des biens, la nécessité indispensable de se défendre contre les Maures, serpents dangereux qui vivaient dans le sein de la domination espagnole pour la déchirer et conserver leur ancienne conquête. Jacques II, roi d'Aragon, eut pour sa part dix-sept places fortes des Templiers ; il les demandait pour l'établissement de l'ordre de Calatrava, qui se forma depuis. Ferdinand IV, roi de Castille, ne s'étant pas présenté au jour que le Pape avait marqué pour décider sur ce qui le concernait quant à l'emploi de ces biens, le Pape unit ceux qui se trouvaient en Castille aux possessions des chevaliers de l'Hôpital. Mais Ferdinand ne tint aucun compte de cette union ; par voie

¹ Wilcke, t. 3, p. 399-466.

² Baluze, t. 1, p. 76. — Dupuy, p. 178.

de fait il mit la main sur les biens et les nombreuses places des Templiers de son royaume. Le roi de Portugal, Denys, par le conseil du Pape, fonda de ces biens abandonnés l'ordre des chevaliers du Christ, dont le principal emploi était alors de combattre contre les Maures. En Angleterre, comme en France, et dans tous les autres pays chrétiens, ces biens furent remis fidèlement aux Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, devenus chevaliers de Rhodes.

Pour les personnes des Templiers, le concile général régla qu'à l'exception de quelques-uns dont le Pape se réserva nommément la destinée, tous les autres, qui restaient en très-grand nombre, seraient renvoyés au jugement du concile de leur province, lequel procéderait en cette manière : ceux qu'on trouvera innocents ou ayant mérité l'absolution seront entretenus honnêtement, suivant leur condition, sur les revenus de l'ordre ; ceux qui auront confessé leurs erreurs seront traités avec indulgence. Pour les impénitents et les relaps on les traitera avec rigueur. Ceux qui, après la question même, ont persisté à nier qu'ils fussent coupables, seront mis à part et logés séparément, ou dans les maisons de l'ordre, ou dans des monastères, aux dépens de l'ordre. Voilà pour ceux qui avaient déjà été examinés par les évêques et les inquisiteurs ou qui étaient en état de l'être par leur détention. Quant aux autres, qui étaient en fuite ou cachés, on les cita par un acte public du concile pour se présenter, dans le terme d'une année, devant leurs évêques, afin d'être jugés par les conciles provinciaux, sous peine, s'ils différaient à comparaître, d'être d'abord excommuniés, puis, au delà du terme prescrit, d'être regardés et traités comme hérétiques.

En définitive la plupart des Templiers furent rendus à la liberté ; un grand nombre entrèrent dans l'ordre de Saint-Jean, avec les mêmes dignités qu'ils avaient dans celui du Temple ; ainsi Albert de Blacas, prieur d'Aix, conserva, sa vie durant, la commanderie de Saint-Maurice comme prieur des Hospitaliers ; Frédéric, grand-prieur de la Basse-Allemagne, entra comme tel dans l'or-

dre de Saint-Jean¹. En Portugal les Templiers formèrent le nouvel ordre du Christ, qui a subsisté jusqu'à nos jours et auquel Napoléon fut agrégé l'an 1805².

Avant le concile de Vienne le Pape Clément s'était réservé l'examen et le jugement du grand-maître Jacques de Molai, du visiteur de France et des commandeurs de Guienne et de Normandie. Nous avons vu qu'il en chargea d'abord trois cardinaux, qui firent leur rapport à Sa Sainteté après le voyage de Chinon, et qu'ensuite ces commandeurs furent encore interrogés par les commissaires du Pape à Paris. Enfin le Pape, après le concile, nomma d'autres commissaires, auxquels il abandonna le jugement des quatre chevaliers en son nom. Ces derniers commissaires furent Arnaud d'Aux, évêque d'Albane, deux autres cardinaux-légats, l'archevêque de Sens et quelques évêques, avec des docteurs qu'on avait fait venir exprès de Paris. Ils tinrent conseil entre eux sur la sentence qu'ils devaient prononcer touchant les quatre chevaliers du premier rang. Ceux-ci, sans exception, avaient confessé ouvertement et publiquement les crimes dont on les chargeait, et cela en présence des nouveaux commissaires, de sorte qu'ils leur parurent déterminés à persister dans le parti qu'ils avaient pris. Les commissaires-juges ayant donc rédigé mûrement leur sentence firent dresser une estrade au parvis de Notre-Dame, le lundi après la fête de saint Grégoire, 18 mars 1314, et les condamnèrent tous quatre à une prison perpétuelle. La sentence prononcée, les juges croyaient tout fini, lorsque, contre toute apparence, deux de ces quatre chevaliers, savoir le grand-maître et le frère du Dauphin d'Auvergne, réclamèrent sur l'estrade contre un des cardinaux qui prêchait actuellement et contre l'archevêque de Sens. Ils rétractèrent à haute voix leur confession, et soutinrent avec opiniâtreté, devant le peuple, qu'ils n'étaient point coupables, au grand étonnement des assistants. Les cardinaux prirent le parti de les remettre entre les mains du prévôt de Paris, qui était présent, afin qu'il les repré-

¹ Wilcke, t. 2, p. 54. — ² Voyez *le Moniteur*, 2 prairial an 13.

sentât le lendemain et qu'on eût le temps de délibérer sur cet incident singulier ¹.

Cependant, dès que le roi Philippe le Bel, qui se trouvait dans son palais, eut appris cette nouvelle, il prit l'avis de son conseil, sans y appeler d'ecclésiastiques, et, sur le soir du même jour, il fit conduire les deux criminels dans une petite île de la Seine, qui était entre le jardin du roi et les ermites de Saint-Augustin. Ils y furent livrés aux flammes, et soutinrent la rigueur de ce supplice en persistant jusqu'à la fin dans le désaveu de leur confession, avec une constance et une fermeté qui causèrent beaucoup de surprise à tous ceux qui en furent témoins ². Ce fut un acte de cruauté inouïe, allant droit contre les intentions du Pape et qui charge à jamais la mémoire d'un roi de France. Le grand-maître surtout parut supérieur à tous les tourments. Sollicité par ses amis de se conserver la vie en répétant les aveux qu'il avait faits dans sa prison, il eut le courage, si nous en croyons l'historien Paul-Émile, de répondre en ces termes : « Prêt à finir mon sort, et au moment où l'on ne peut mentir sans un crime affreux, je confesse de tout mon cœur la vérité, savoir, que j'ai commis un forfait abominable contre moi et contre mes frères, et que j'ai mérité le dernier supplice, avec les plus horribles tourments, pour avoir, par le désir d'une vie heureuse et en faveur de personnes qui ne méritaient pas cette lâche complaisance, forgé et soutenu, jusqu'à la torture, des calomnies exécrables contre mon ordre, qui a rendu tant de services à la religion chrétienne. Je n'ai plus besoin d'une vie qu'il me faudrait acheter par un nouveau mensonge plus détestable que le premier. » Jacques de Molai et son compagnon, le frère du Dauphin d'Auvergne, moururent dans ces sentiments; pour les deux autres, qui avaient avoué, on les laissa encore quelque temps en prison; puis on les renvoya, selon la promesse qu'on leur avait faite ³.

Outre l'affaire des Templiers le concile de

Vienne termina encore celle des poursuites contre la mémoire de Boniface VIII, poursuites poussées avec vigueur durant plusieurs années et dont le roi s'était désisté au commencement de l'an 1311. Comme le concile n'avait été résolu d'abord que pour cela, le Pape, malgré le désistement du roi, ne laissa pas de mettre encore cette affaire en délibération dans l'assemblée des prélats, en présence du roi même. Trois savants cardinaux, savoir, Richard de Sienne, Jean de Namur et Gentil de Montefiore, se chargèrent de justifier la mémoire de Boniface du crime d'hérésie par des preuves tirées de la théologie, du droit civil et du droit canon. Les autres accusations furent réfutées par le cardinal Gaétan ¹. Le concile œcuménique déclara que Boniface VIII avait été Pape catholique et indubitable ². Deux Catalans qui se trouvèrent à cette assemblée s'offrirent brusquement à prouver la même chose par un défi de duel. On n'alla pas plus loin; mais, comme de la déclaration du concile il s'ensuivait que la conduite des Colonne et de Philippe le Bel envers Boniface VIII avait été criminelle et schismatique, le Pape Clément V, pour contenter le roi, fit un décret portant qu'on ne pourrait jamais inquiéter ce prince ni ses successeurs sur ce qu'il avait fait au sujet du Pape Boniface.

Le 21 mars 1313 Clément V promulgua les constitutions approuvées par le concile de Vienne, avec quelques autres qu'il avait fait ranger en un corps d'ouvrage qu'il prétendait nommer le septième des Décrétales, pour servir de suite au Sixte de Boniface VIII; mais la mort empêcha qu'il n'envoyât cet ouvrage aux écoles, suivant l'usage, c'est-à-dire qu'il ne le publiât authentiquement. Ce ne fut qu'en 1317 que Jean XXII, son successeur, rendit public et autorisa, par une bulle adressée aux universités, le recueil et les constitutions promulguées, partie dans le concile de Vienne, partie avant et après. On l'appelle le volume des *Clémentines*; il est inséré dans le corps du droit.

Pour dresser ces constitutions avec plus de maturité le Pape Clément avait demandé aux

¹ *Nangis Continuat.* Apud d'Acheri, t. 3, in-fol., p. 67. Dupuy, p. 66 et seqq. — ² Dupuy, p. 66 et seqq. —

³ Paul Émile, in *Philipp. Pulchr. Hist. de l'Église gall.*, p. 36.

¹ Petrini, *Memor. Prænest.* — ² Sanct. Antonin, et Villan — ³ Apud Raynald., ann. 1312, n. 15 et 16.

évêques des Mémoires sur les abus à corriger. Plusieurs en apportèrent au concile, comme des conseils sur les objets que l'on y devait traiter. Les deux seuls Mémoires qui nous restent sont de deux évêques de France. Le nom du premier n'a pas passé jusqu'à nous; mais on assure que c'était un prélat distingué par son zèle et sa science. Il y paraît par l'abrégé de son Mémoire.

Son avis sur les Templiers est qu'on abolisse au plus tôt, sans égard aux représentations, un ordre qui déshonore le Christianisme chez les Sarrasins. Son avis sur la Terre-Sainte est qu'il y a fort peu à espérer de succès pour cela durant la division des princes chrétiens. Sur la réformation des mœurs l'évêque allègue des abus à corriger; par exemple, en France, la profanation des dimanches et des principales fêtes par la tenue des foires et des tribunaux de plaidoiries, sources de querelles ou de débauches dans les cabarets, l'abus du pouvoir des clefs dans les archidiacres, archiprêtres et doyens ruraux, soit par eux-mêmes, soit par d'ignorants substitués, de sorte qu'il y a souvent des excommuniés sans nombre et très-souvent sans cause. L'évêque dit qu'il a vu jusqu'à quatre cents, pour ne pas dire sept cents excommuniés dans une paroisse. De là le mépris des censures et les scandales. Il remonte aux sources du mal, qu'il attribue aux évêques et au Pape même : aux évêques par le mauvais choix des sujets qu'ils ordonnent, et dont plusieurs sont méprisables, faute de science et de bonnes mœurs, et sont, en effet, méprisés par les laïques; au Pape et à la cour romaine parce que les ecclésiastiques déréglés y accourent de toutes parts et obtiennent des bénéfices et des cures que les évêques n'osent refuser, et que ces ecclésiastiques déshonorent par leurs dérèglements, tandis que les prélats ne peuvent conférer leurs bénéfices aux bons sujets, aux gens de lettres, qui se dégoûtent et prennent parti chez les princes ou dans les tribunaux séculiers, pour devenir les ennemis des libertés de l'Église qui a paru dédaigner leurs services.

Après les prélats le Mémoire de l'évêque s'occupe du clergé inférieur et des moines;

partout il signale sans ménagement les relâchements et les abus. Aussi le médecin guérit-il les plaies, non pas en les dissimulant, mais en les sondant jusqu'à fond. Le remède qu'il propose, c'est de garder et faire garder les anciens canons, principalement ceux des quatre premiers conciles généraux et du concile de Latran, ainsi que les décrets des souverains Pontifes. « Si toutes ces saintes lois, dit-il, étaient observées, tant par le chef de l'Église que par les membres, il semble que la chrétienté serait suffisamment réformée. Car c'était le Saint-Esprit qui inspirait les hommes de Dieu, auteurs de tant de sages règlements, qui ont répandu partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Et qu'on ne s'étonne pas que je parle du chef de l'Église; car quoique le prince ne soit pas soumis aux lois, il n'y a rien toutefois qui lui convienne mieux que de s'astreindre à l'observation des lois; et c'est une parole digne de la majesté d'un souverain : Je suis prince, et les lois me commandent¹. »

Le second Mémoire est de l'évêque de Mende, Guillaume Durand ou Duranti. Cette Église eut successivement deux évêques de ce nom, l'oncle et le neveu, que l'on a quelquefois confondus. Duranti l'oncle était né à Puimisson, diocèse de Béziers. Il fit à Bologne ses études de droit civil et canonique sous les plus grands maîtres. Docteur lui-même, il y professa, aussi bien qu'à Modène; on l'appelait le *Père de la pratique*. Il fut employé par les Papes, en cette qualité. Clément IV lui donna les charges de chapelain et d'auditeur général du sacré palais; il eut deux canonicats en France, à Beauvais et à Narbonne, et le doyenné de Chartres. Au second concile de Lyon saint Grégoire X l'établit son secrétaire pour dresser plusieurs statuts. Nicolas III le fit recteur et comte du patrimoine de saint Pierre. Il eut même le titre de général d'armée, qu'il exerça plus d'une fois contre les rebelles. En 1286 il fut promu à l'évêché de Mende. En 1294 Boniface VIII voulut le transférer à l'archevêché de Ravenne, mais on ne put gagner sur lui de l'accepter. En 1296 le même Pape le manda

¹ Raynald, ann. 1311, n. 55 et seqq.

pour une affaire à Rome, où il mourut la même année, le 1^{er} novembre; on voit son tombeau et son épitaphe à la Minerve, où il fut inhumé. Il s'est distingué par plusieurs écrits, dont les principaux sont le *Miroir du Droit* et le *Rational des Offices divins*, qu'il acheva l'an 1286, n'étant encore que doyen de Chartres. On trouve dans ce dernier ouvrage beaucoup de points curieux de l'ancienne discipline en usage de son temps. Son successeur à l'évêché de Mende fut son propre neveu, qui portait le même nom; il était archidiacre de la même Église. Boniface VIII le pourvut de l'évêché par considération pour l'oncle, en le lui proposant pour modèle, comme l'exprime la bulle du 17 décembre 1296¹.

C'est Duranti le neveu qui présenta au Pape Clément V le second Mémoire sur les réformes à faire dans l'Église. C'est un traité dans les formes, traité ample et fondé sur de fortes preuves. Il veut, comme le précédent, que l'on rappelle les anciens canons, dont il respecte l'autorité, au point de dire que l'on blasphème contre le Saint-Esprit en les contredisant. Il donne d'étroites bornes aux dispenses et aux exemptions; il s'oppose aux commendes qui commençaient à s'établir. Il se plaint beaucoup des entreprises des seigneurs temporels et fait voir aussi jusqu'où l'on étendait la juridiction ecclésiastique, qui n'était rien moins que gratuite, tous les officiers se faisant payer fort cher, jusqu'à que les prélats mettaient à ferme les revenus de leurs justices.

L'évêque Duranti se déclare en faveur des études et des universités pour bien remplir les bénéfices; il demande qu'on en réserve le dixième pour l'entretien des écoliers pauvres dans chaque faculté, et que le Pape ne donne aucun bénéfice à d'autres qu'à des docteurs tant qu'il s'en trouvera qui ne seront pas pourvus dans chaque diocèse. Il veut en même temps qu'on réforme les études et l'éducation des universités: les études, en ce qu'on y néglige l'essentiel, c'est-à-dire la science de l'Écriture sainte et de la vraie théologie, pour courir après des gloses et de

vaines subtilités. Afin d'y remédier il souhaiterait que l'on fit composer par des gens habiles de courts et solides traités où les hommes destinés à la conduite des âmes pussent apprendre en peu de temps le détail et l'étendue de leurs devoirs. Quant à l'éducation, il voudrait retrancher certains usages ou plutôt certains abus nés dans les universités, comme la vaine gloire, la dépense superflue, les repas de fêtes, les discordes, les brigues et tout ce qui détourne l'attention des étudiants, de sorte que les docteurs, même en titre, ne sont rien moins que doctes à leur retour chez eux.

L'évêque de Mende paraît très-favorable aux religieux mendiants, qu'il loue du côté des mœurs, de la science, de l'austérité de vie, des talents pour la chaire et du zèle pour le salut des âmes, surtout pour la conversion des infidèles. Il les croit propres à suppléer au peu de mérite des curés; il propose de les employer au soin des âmes en ajoutant deux choses: la première, de faire en sorte qu'ils aient des revenus en commun ou qu'ils subsistent du travail manuel; la seconde, de réprimer leur curiosité dans les études et les prédications, en les ramenant à la solide manière d'étudier et de raisonner.

Il voudrait qu'on rédigeât en un livre d'usage, pour les curés, les confesseurs et les prêtres, les canons de la pénitence, avec des instructions faciles pour augmenter ou diminuer la peine suivant les cas et pour faire sentir aux pénitents l'énormité de leurs péchés. Il ne peut souffrir l'usage établi en plusieurs lieux d'accepter de l'argent quand on confère des sacrements; il en rejette l'abus sur l'exemple des évêques. Il signale plusieurs abus dans la cour romaine et y souhaite une réforme considérable, ainsi que dans les évêques et le clergé.

Au reste dans tout cet écrit de l'évêque de Mende il n'est jamais question que du rétablissement des mœurs et de l'ancienne discipline. Sur la foi il n'accuse les Papes, les évêques, le clergé d'aucune prévarication. Pour ce qui est de l'Église romaine, voici comment il en parle: « Quant à la réforme, il paraît qu'il faut la commencer par la sainte Église romaine, qui préside à toutes les au-

¹ Gallia Christiana, t. 3, p. 730 et seqq.

tres, qui est le chef dont tous les membres dépendent, qui est le centre où il faut rapporter tout ce qui concerne la religion, qui est placée pour servir d'exemple et de miroir à tous les fidèles... qui est la maîtresse et le juge de toutes les autres Églises, qui est gouvernée par un pasteur que Jésus-Christ a établi son vicaire et son lieutenant sur la terre ¹. »

Nous voyons ici une chose qui devrait se faire toujours : le chef de l'Église interrogeant ses frères dans l'épiscopat, les sentinelles du camp de Dieu, sur ce qu'ils remarquent le jour et la nuit, et au dedans et au dehors, et les sentinelles signalant sans aucune réticence les périls et les abus qui se forment et autour du chef, et autour d'eux, et partout. Heureux le camp lorsque le chef tient les gardes éveillés et qu'il profite de leurs avis ! mais malheur lorsque les sentinelles ou s'endorment, ou dissimulent, ou se taisent, lorsque le chef néglige de stimuler leur vigilance ou de profiter de leurs avertissements ! L'ennemi, qui profite de tout pour le mal, ne manquera pas de se glisser dans le camp, de gagner une partie des troupes, et de fomenter le relâchement, l'indiscipline, la division parmi les autres.

Ainsi, vers la fin du treizième siècle, par la négligence ou la mollesse des supérieurs, le relâchement s'était glissé parmi les religieux de Saint-François. On s'écartait de la sainte pauvreté tant recommandée par le saint patriarche ; on recevait de l'argent à l'offrande, aux premières messes des nouveaux prêtres ; on mettait des tronc dans les églises, on recevait des rétributions pour les messes ; les frères allaient aux anniversaires pour les morts moyennant un certain salaire comme les prêtres séculiers ; ils mettaient aux portes de leurs églises de petits garçons qui demandaient de l'argent aux passants et leur présentaient dans des bassins de petites bougies à acheter, pour les faire brûler en l'honneur des saints ; les frères eux-mêmes trafiquaient dans les rues et les marchés, menant avec eux ces enfants, qui recevaient l'argent et l'employaient. Ils quit-

taient leurs maisons solitaires et pauvres pour en bâtir à grands frais de belles et grandes dans les villes, où ne logeaient que ceux du lieu, à l'exclusion des étrangers ; aucun ne voulait plus demeurer loin de son pays et de ses parents ¹.

Tous ne donnaient pas dans ce relâchement ; il y eut un bon nombre de zélateurs pour la stricte observance de la règle ; mais il leur arriva quelquefois de ne pas garder toute la mesure convenable, de quoi les autres profitaient pour s'autoriser dans leur relâchement.

Le plus ardent de ces zélateurs était Pierre-Jean d'Olive, né à Sérignan, en Languedoc. Il fut offert par ses parents à saint François, au couvent de Béziers, à l'âge de douze ans, l'an 1259. Il s'y fit aimer de tout le monde par la vivacité de son esprit, la gravité de ses mœurs et l'étendue de sa doctrine. Étant venu à Paris il devint bachelier en théologie. Son attachement à la rigueur de l'observance et son ardeur contre le relâchement lui attirèrent beaucoup d'ennemis, et il donna souvent prise sur lui par les opinions singulières et outrées qu'il répandit dans ses écrits. Dès l'année 1278 il fut accusé devant le général de l'ordre, Jérôme d'Asoli, d'avoir avancé des nouveautés dans quelques petits traités sur la sainte Vierge. Le général les ayant lus y trouva des propositions si excessives qu'il commanda à l'auteur de les brûler de sa main, et il obéit sans résistance. Au chapitre général tenu à Strasbourg en 1282 frère d'Olive fut accusé de parler trop librement contre l'observance commune de l'ordre, ainsi que d'avoir composé et répandu des écrits pleins d'erreurs, et même contenant quelques hérésies. L'accusation vint de la part de ceux dont il blâmait le relâchement, sans épargner les supérieurs, et disant hautement qu'il fallait les corriger ou les chasser, de peur qu'ils ne gâtassent les autres et n'attirassent tout l'ordre dans leur relâchement. Il parlait même contre les prélats de l'Église et blâmait trop librement leur vie molle et sensuelle. Le chapitre ordonna que le général visiterait la province de France où

¹ Guill. Dur., de *Mod. gen. Concil. celebr.*, part. 2, fol. 52, édit. 1531, Lugduni, in-4°.

¹ Wadding, ann. 1278, n. 28.

était ce frère et qu'il examinerait sa personne et ses écrits¹.

Après le chapitre de Strasbourg le général donc revint en France et se fit apporter tous les écrits de frère d'Olive; il les donna à examiner dans Paris à quatre docteurs et trois bacheliers de l'ordre, qui tout d'une voix en condamnèrent plusieurs propositions, les unes comme dangereuses, les autres comme malsonnantes, et donnèrent leur censure par écrit. Le général, l'ayant reçue, se rendit à Avignon pour désabuser plusieurs sectateurs qu'y avait frère d'Olive. Celui-ci y vint aussi du lieu de sa résidence, mais sans permission; de quoi le général irrité convoqua le chapitre, où frère d'Olive parla si bien qu'il l'apaisa; mais le général l'admonesta d'écrire désormais avec plus de précaution et de rétracter cependant les erreurs qu'il avait avancées².

Frère d'Olive fut examiné de nouveau sur sa doctrine l'an 1283; mais il se défendit si bien qu'il n'y eut pas de condamnation³.

Pierre-Jean d'Olive mourut le 16 mars 1297, à l'âge de cinquante ans, après avoir reçu tous les sacrements et déclaré ses derniers sentiments sur l'observance de la règle. Il le fit en ces termes : « Je dis qu'il est essentiel à notre vie évangélique de renoncer à tout droit temporel et de nous contenter du simple usage des choses. C'est un péché mortel de soutenir opiniâtrément les transgressions de la règle et les imperfections contraires à la pauvreté, d'y vouloir contraindre les frères et persécuter ceux qui observent la règle dans sa pureté. Il est plus criminel d'introduire les relâchements dans tout le corps de l'ordre que d'y induire quelques particuliers, et les relâchements les plus pernicioeux sont ceux qui sont les plus durables et les plus publics et par conséquent les plus scandaleux, comme les grands bâtiments qui engagent à des quêtes importunes. C'est un grand éloignement de la règle de plaider pour des frais funéraires ou des legs pieux, quoique les poursuites se fassent en apparence par des séculiers. J'en dis autant de l'empressement à procurer qu'on se fasse en-

terrer dans nos églises, à cause du profit qui en revient, et de s'engager à des annuels de messes, et en général de procurer à nos maisons des revenus ou des provisions certaines tous les ans. Enfin c'est une dérision de la règle de prétendre qu'il soit permis à nos frères d'être bien vêtus et bien chaussés, d'aller à cheval et de vivre aussi commodément qu'il est en usage chez les chanoines réguliers. »

A cette déclaration Pierre-Jean d'Olive ajouta sa profession de foi, en disant : « Je proteste devant Dieu et devant vous que je ne m'attache qu'à l'Écriture sainte et à la foi de l'Église catholique et romaine, à laquelle préside maintenant le Pape Boniface. Je ne m'attache, comme de foi, à aucune opinion humaine, soit la mienne, soit une autre, de quelque grand docteur qu'elle soit. Je ne me crois point obligé de convenir qu'une proposition soit de foi si elle n'est déclarée telle par le Pape ou le concile général; mais je ne laisse pas de respecter les opinions des théologiens, et je crois qu'il est utile d'en soutenir de contraires pour exercer les esprits et éclaircir la vérité. » Pierre-Jean d'Olive mourut à Narbonne, au couvent de son ordre, où il fut enterré, et ses partisans prétendirent qu'il s'y était fait des miracles. Il laissa plusieurs écrits, entre autres des Commentaires sur la Bible, et en particulier sur l'Apocalypse.

Sa mort n'éteignit pas l'animosité des frères de Provence, principalement de ceux qui aimaient le relâchement; ils firent condamner sa mémoire, comme d'un hérétique, par Jean de Mur, général de l'ordre, et il châtia rigoureusement ceux qui gardaient par devers eux quelques-uns de ses ouvrages, s'ils ne les remettaient aux juges commis pour cette affaire, afin de les brûler. Plusieurs frères furent mis en prison pour ce sujet, et, dans le premier chapitre général qui suivit, on défendit absolument la lecture des livres de Pierre-Jean d'Olive. Il eut toutefois des défenseurs, entre autres frère Urbain de Casal, son disciple, qui naquit en 1259 et entra dans l'ordre en 1273. Il était grand zéléteur de l'observance et fut encouragé dans ces sentiments par Jean de Parme, ancien géné-

¹ Wadding, ann. 1282, n. 1. — ² Id., ann. 1283, n. 1.
— ³ Id., ann. 1285, n. 45.

ral de l'ordre. Il écrivit une apologie pour Pierre-Jean d'Olive, où il répond à onze articles d'erreurs dont il était accusé ¹.

Sous le Pape Célestin V ceux des Frères mineurs qui se prétendaient les plus zélés pour l'étroite observance ne manquèrent pas de profiter de la disposition favorable de ce Pontife pour l'austérité et la réforme. Ils lui envoyèrent donc frère Libérat et frère Pierre de Macérata, revenus depuis peu d'Arménie et déjà connus du Pape. Ils vinrent le trouver en 1294 et lui demandèrent que, sous son autorité, à laquelle personne n'oserait s'opposer, il leur fût permis de vivre selon la pureté de leur règle et l'intention de saint François; ce qu'ils obtinrent facilement; mais, de plus, Célestin V leur accorda la faculté de demeurer ensemble partout où il leur plairait, pour y pratiquer en liberté la rigueur de leur observance. Il leur donna pour supérieur frère Libérat, et, pour les mettre à couvert des supérieurs majeurs de l'ordre, il voulut qu'ils ne s'appelassent plus Frères mineurs, mais les Pauvres Ermites, et on les appela ensuite les Ermites du Pape Célestin. Il leur donna des lettres de recommandation pour Napoléon des Ursins, cardinal de Saint-Adrien, homme libéral et favorable aux causes pieuses. Les supérieurs majeurs furent très-mécontents de cette division de l'ordre; mais ils n'osèrent rien entreprendre contre elle pendant le pontificat de Célestin ².

Les Pauvres Ermites passèrent en Achaïe, et, un seigneur, nommé Thomas de Sole, leur ayant donné une petite île, ils y bâtirent une habitation et pendant quelque temps y servirent Dieu en repos. Des pères de la province de Roumanie, l'ayant appris, firent tous leurs efforts pour les ramener à l'unité de l'ordre; mais les Ermites leur résistèrent constamment, s'appuyant sur la concession du Pape Célestin. Leurs adversaires, voulant absolument les chasser de leur île, les accusèrent d'être manichéens, car cette secte était encore nombreuse, sous prétexte qu'ils s'abstenaient de viande et de vin et fuyaient la compagnie des hommes. On les accusait de

plus d'entendre la messe très-rarement et d'avoir de mauvais sentiments touchant le Saint-Sacrement et l'autorité du Pape.

Ces reproches ayant été portés aux seigneurs et aux évêques latins du pays, ils envoyèrent dans l'île des hommes savants et pieux pour examiner la vie des Ermites; ils trouvèrent que c'étaient des mensonges et des calomnies; que les Ermites prêtres disaient la messe tous les jours, qu'ils célébraient dévotement l'office divin et priaient pour le Pape et l'Église romaine; que leur abstinence et leur solitude n'avaient pour principe que l'esprit de mortification. Les prélats et les seigneurs, satisfaits de ce rapport, firent venir les Ermites et leur conseillèrent de venir dire la messe dans la grande église, de rendre compte de leur foi dans leurs sermons, et, quand ils seraient invités à manger, d'user librement de viande et de vin. Les Ermites le firent et rejetèrent ainsi toute la haine sur leurs calomnieurs. Ceux-ci, n'ayant pas réussi en Grèce, résolurent de les poursuivre en cour de Rome jusqu'à ce qu'ils les eussent ramenés; ce qui se passa vers l'an 1301 ¹.

L'année suivante le chapitre général des Frères mineurs se tint à Gènes, d'où, pendant qu'il se tenait, Jean de Mur, quatorzième général de l'ordre, écrivit à tous les supérieurs et à tous les frères une lettre dans laquelle il dit: « Je trouve que quelques-unes de nos communautés ont des terres, des maisons et des vignes, ou des pensions perpétuelles à prendre sur ces fonds; que quelques-uns de nos frères ont non-seulement des revenus personnels, mais encore se chargent d'exécutions de testaments perpétuelles, ce qui les engage à prendre soin de la culture des terres et de la récolte des fruits et à poursuivre des procès. » Il défend tous ces abus, sous peine d'excommunication par le seul fait, et exhorte tous ses frères à rappeler l'esprit de la première pauvreté.

Dans ce même chapitre les frères de la province de Roumanie firent prendre une conclusion en pleine assemblée qu'il fallait obvier au schisme de l'ordre et employer tous

¹ Wadding, ann. 1297, n. 33, 35; ann. 1299, n. 4 et 37.

— ² Id. ann. 1294, n. 4. Raynald, n. 26.

¹ Wadding, ann. 1301, n. 1.

les moyens possibles pour y réunir les Ermites célestins. On s'adressa au Pape Boniface et on lui demanda la révocation des privilèges de son prédécesseur ; mais il répondit qu'il fallait laisser ces Ermites dans leur observance, et qu'il était bien informé qu'ils gardaient mieux la règle que ceux qui les persécutaient. Alors ceux-ci lui dirent : « Les Ermites ont toujours été attachés à Célestin et ne vous reconnaissent point pour vrai Pape. » C'était frapper Boniface à l'endroit le plus sensible, principalement dans le fort de ses différends avec Philippe le Bel, et il craignit que ce parti ne se fortifiât en Grèce. Il écrivit donc à Pierre, patriarche latin de Constantinople, qui était alors à Venise, et aux archevêques d'Athènes et de Patras, de s'informer exactement de cette affaire. L'archevêque d'Athènes ordonna à Thomas de Sole de chasser les Ermites de son île, et ils passèrent sous la domination des Grecs, où ils demeurèrent deux ans. Mais le patriarche Pierre étant venu à Négrepont, et sollicité par les frères de Roumanie, publia deux fois excommunication contre les Ermites s'ils ne revenaient à l'obédience de l'ordre.

Pendant ces troubles frère Libérat, supérieur des Ermites, crut que le plus sûr était de retourner en Italie et de se justifier devant le Pape, lui et ses confrères. Ils abordèrent à un port de la Pouille, l'an 1303, dans le temps de la capture de Boniface VIII ¹. Un seigneur du pays, nommé André de Segna, leur donna une pauvre habitation dans un désert où ils s'arrêtèrent ; mais le quinzième général de l'ordre, le Portugais Gonzalve de Balboa, sollicita le roi de Naples, Charles II, de chasser de son royaume ces schismatiques, qu'il accusait même d'hérésie. Le roi écrivit à Thomas d'Averse, inquisiteur de l'ordre des Frères prêcheurs, de s'en informer exactement et de punir les coupables. L'inquisiteur les ayant fait venir dans un château du comte de Molisse les examina et ne trouva point d'erreur contre la foi. Toutefois en s'en allant il leur conseilla de le suivre, pour éviter d'être inquiétés par leurs ennemis. Ceux-ci ne laissèrent pas de les insulter

par le chemin et de redemander frère Libérat comme ayant quitté la communauté sans permission des supérieurs. L'inquisiteur l'avertit de se mettre en sûreté pour ne pas tomber entre leurs mains et lui conseilla d'aller droit au Pape. Il se mit en chemin avec un compagnon pour venir en France trouver Clément V ; mais il tomba malade à Viterbe et mourut en 1307.

Ses compagnons voulaient sortir du royaume de Naples, ne s'y trouvant pas en sûreté ; mais l'inquisiteur le leur défendit et leur ordonna de comparaître encore devant lui. Il joignit avec eux d'autres religieux de mauvaise réputation, nommés de Saint-Onufre, et des hérétiques de la secte des apostoliques. Il les condamna tous indistinctement par une même sentence, comme hérétiques et schismatiques, notant même comme fauteurs ceux qui les protégeaient. André de Segna, qui avait logé les Ermites, s'en plaignit à l'inquisiteur, qui n'en fut que plus irrité contre eux et les fit conduire à Trivento, ville épiscopale du comté de Molisse. Après les avoir mis à la question pour leur faire confesser leur hérésie prétendue et les avoir tenus cinq mois en prison, il les condamna à être fustigés publiquement à Naples, puis chassés du royaume ; mais il mourut peu de temps après, déclarant qu'il les avait condamnés injustement.

Quelques-uns succombèrent aux tourments et les autres vinrent en France pour se justifier devant le Pape ; puis ils se joignirent aux autres Frères mineurs qu'ils trouvèrent en Provence, qui s'étaient aussi séparés de l'ordre par zèle pour l'observance, comme il était arrivé en d'autres provinces, particulièrement en Toscane ; ce qui produisit deux partis dans l'ordre, dont l'un se nommait les Spirituels, plus tard Observantins, l'autre les Frères de la communauté, plus tard les Conventuels ¹. Celui-ci était le plus nombreux et le plus puissant, mais l'autre ne laissait pas de se soutenir, principalement en Provence. Raymond de Villeneuve, natif de cette province et médecin du roi Charles II, l'excita, peu avant sa mort, à interposer son autorité

¹ Wadding, ann. 1302, n. 1-8.

¹ Id., ann. 1304, n. 13 ; ann. 1307, n. 2-4.

pour garantir d'oppression les Frères spirituels ou observantins et écrire au général de l'ordre de leur être favorable. Le roi écrivit non-seulement au général, mais au Pape Clément, le priant de faire cesser ce scandale. Suivant la prière et le conseil du roi le Pape fit venir en sa présence, par des ordres secrets, le général de l'ordre, Gonzalve, et ceux qu'il crut les plus capables de l'instruire de cette affaire, savoir, Raymond Goffrédi, qui avait été le treizième général de l'ordre, Guillaume de Cornillon, Ubertain de Casal et quelques autres. Il les fit venir à Malause, au diocèse de Vaison, et interrogea secrètement le général Gonzalve, et les autres ensuite, pour savoir la vérité; mais, voyant que la multitude des affaires ne lui permettait pas de vaquer à celle-ci en personne, il en donna la commission à trois cardinaux.

Or, comme l'affaire tirait en longueur, les Frères spirituels, ou observantins, que le Pape avait appelés, craignirent d'être cependant maltraités par les supérieurs de l'ordre; c'est pourquoi le Pape donna une bulle provisionnelle par laquelle il les exempta, au nombre de huit qu'il nomme, de l'obéissance et de la juridiction du général et des supérieurs pendant le cours de l'affaire. Il défend aussi d'inquiéter ceux qui, en diverses provinces, adhèrent à ces huit, auxquels il ne veut point que la poursuite de cette affaire nuise en aucune manière. La bulle est datée d'Avignon, le 14 avril 1310; l'affaire demeura en cet état pendant deux ans, jusqu'au concile de Vienne. Cependant frère Ubertain de Casal, le plus ardent de tous les Spirituels, donna aux commissaires un Mémoire contenant trente-cinq chefs de transgression, vingt-cinq contre la règle et dix contre la déclaration de Nicolas III; à quoi les Frères conventuels répondirent par un grand écrit. Les Spirituels de la province de Toscane furent les plus emportés; ils se séparèrent du corps de l'ordre de leur seule autorité, et se donnèrent un général et des supérieurs; mais cette révolte fut désapprouvée en cour de Rome et aliéna des Spirituels ceux qui leur étaient auparavant favorables¹.

En 1312, au concile de Vienne, le Pape Clément V essaya de faire cesser cette division entre les Frères mineurs et de lever les scrupules de ceux qui se plaignaient que le corps de l'ordre n'observait pas fidèlement la règle de saint François. C'est pourquoi il fit une grande constitution dont voici les principaux chefs. Les Frères mineurs, en vertu de leur profession, ne sont pas tenus, plus que tous les autres chrétiens, à l'observation de tout l'Évangile, et le Pape détermine en particulier les paroles de la règle qui ont force de précepte. Les Frères mineurs ne doivent aucunement se mettre en peine des biens temporels que leurs novices ont possédés dans le monde. Ils ne doivent pas porter plusieurs tuniques sans nécessité, et c'est aux supérieurs à déterminer, selon les pays, le bas prix de l'étoffe et de la chaussure. Ils sont obligés aux jeûnes de l'Église qui ne sont pas exprimés dans la règle. Défense à eux de recevoir de l'argent à la quête ou autrement, d'avoir des troncs dans leurs églises, ni de s'adresser à leurs amis spirituels en matière d'argent, sinon aux cas exprimés dans la règle ou dans la déclaration de Nicolas III. Ils sont incapables de successions. Ils ne doivent point avoir de revenus annuels, ni paraître avec leurs avocats ou procureurs dans les cours de justice, ni être exécuteurs de testaments. Défense d'avoir des jardins excessifs ou des vignes, des celliers et des greniers pour mettre le produit de leur quête, des églises magnifiques ou curieusement ornées et des parements précieux. Enfin ils sont obligés à se contenter de l'usage pauvre des choses nécessaires, selon qu'il est prescrit par la règle.

Cette constitution fut approuvée en consistoire secret le 5 mai et publiée le lendemain à la troisième et dernière session du concile. Après quoi le Pape exhorta les supérieurs de l'ordre qui se trouvaient auprès de lui à faire observer la règle selon cette déclaration, à traiter charitablement les frères qui, deux ans auparavant, avaient été exemptés de leur juridiction, et à les promouvoir aux charges indifféremment comme les autres. Il enjoignit aussi à ceux-ci, c'est-à-dire aux Spirituels ou Observantins, de re-

¹ Wadding, ann. 1310, n. 1-7.

venir incessamment à l'obéissance des supérieurs et de vivre en paix et en union avec les autres. Mais Ubertain de Casal se mit à genoux devant le Pape, criant et disant qu'il était venu par son ordre en cour de Rome, en quoi il avait beaucoup souffert et craignait de souffrir encore plus s'il était remis entre les mains des supérieurs. C'est pourquoi il pria le Pape de leur permettre, à lui et aux siens, de vivre séparément hors de leur dépendance, pour pratiquer la règle plus commodément, suivant la déclaration du concile. Le Pape le refusa, ne voulant point de division dans l'ordre ; plusieurs obéirent, mais plusieurs se séparèrent en diverses provinces, particulièrement dans la Narbonnaise, où ils prirent tellement le dessus qu'ils chassèrent les autres de Narbonne et de Béziers, étant soutenus par le peuple, qui les nommait les Spirituels. Ainsi la constitution de Clément V ne termina point la division entre les Frères mineurs ¹ ; elle ne cessera que par l'autorisation donnée vers l'an 1370 aux zélateurs de la règle de former une congrégation particulière de l'observance sous saint Bernardin de Sienne.

Ubertain de Casal, devenu chef des Spirituels ou Observantins au temps du concile de Vienne, avait été fort attaché à Pierre-Jean d'Olive. Cet attachement fut cause qu'on l'observa de plus près sur ses sentiments. On aperçut dans ses écrits des principes erronés ou du moins tels que ses disciples en tiraient des erreurs assez semblables à celles de l'abbé Joachim, renouvelées par Pierre-Jean d'Olive ; par exemple celles-ci : « L'essence divine engendre et est engendrée. L'âme n'est pas la forme substantielle du corps humain. » Ubertain était encore accusé d'avoir dit que Jésus-Christ vivait quand on lui perça le côté, et que les enfants ne reçoivent, par le baptême, que la rémission du péché d'origine, non la grâce et les vertus de ce sacrement. Ces erreurs furent condamnées par le premier capitule du concile général de Vienne.

Ce capitule est une profession de foi qui dit : « Le Fils de Dieu existe de toute éternité

avec le Père et de la même subsistance que le Père. Il s'est revêtu de toute notre nature, qu'il a prise entièrement, savoir le corps passible et l'âme raisonnable. Celle-ci est essentiellement la forme du corps humain. Le Fils de Dieu, revêtu de la nature humaine, a voulu opérer le salut de tous les hommes, et pour cela être crucifié, mourir sur la croix et ensuite être percé au côté d'une lance. Tel est le récit de l'évangéliste saint Jean, où nous déclarons, avec l'approbation du concile, que saint Jean a suivi l'arrangement des faits. » Pierre-Jean d'Olive passait pour soutenir le contraire et s'appuyait sur un texte corrigé, qu'il prétendait être de saint Matthieu. Le concile décide qu'on doit regarder comme hérétiques ceux qui soutiendront que l'âme n'est pas essentiellement la forme du corps humain. Il ajoute, quant à l'effet du baptême pour les enfants, que, comme il y a en théologie deux sentiments sur cet effet, il choisit le plus probable, savoir, que le baptême confère la grâce et les vertus aux enfants comme aux adultes ; « et ce choix est fait, dit le concile, par égard à l'efficacité de la mort de Jésus-Christ, que le baptême applique également à quiconque le reçoit ¹. »

Ce détail d'erreurs condamnées regarde évidemment la doctrine de Pierre-Jean d'Olive, dont plusieurs Frères mineurs révéraient la mémoire, aussi bien que ceux qu'on appelait Bégards et Béguines, ou même Fraticelles ou Bizoques, déjà pros crits par Boniface VIII. Les premiers se disaient Frères pénitents du tiers-ordre de Saint-François, et les autres suivaient une secte d'apostats de l'ordre même. Tous soutenaient qu'il n'y avait rien que de catholique dans la doctrine de Pierre-Jean d'Olive, qu'ils appelaient par respect saint Pierre non canonisé.

La secte des Bégards et des Béguines est notée et censurée par un décret du concile, où le Pape Clément dit : « Nous avons su qu'en Allemagne il se trouve une secte d'hommes qu'on appelle Bégards et des femmes nommées Béguines, dont voici les erreurs : l'homme peut dans cette vie s'élever à un degré

¹ Wadding, ann. 1312, n. 3. Clem., de Verb. signi/.

¹ Clément., l. 1, tit. 1, de Trinit., c. 1.

de perfection qui le rend impeccable, sans qu'il puisse avancer en grâce au delà; autrement, en avançant toujours, il pourrait devenir plus parfait que Jésus-Christ. L'homme arrivé à ce degré de perfection n'a plus besoin de prières et de jeûnes. La concupiscence est soumise à la raison, de sorte qu'il peut accorder aux sens ce qu'il veut. Il a acquis la vraie liberté, parce qu'il a l'Esprit de Dieu. Il n'est plus obligé d'obéir aux hommes, pas même aux commandements de l'Église. On peut dès cette vie jouir de la béatitude, ainsi que dans l'autre. Toute nature intelligente porte en soi son bonheur, de sorte que l'âme peut voir Dieu et jouir de lui sans lumière de gloire. L'exercice des vertus est pour les imparfaits; le parfait leur dit adieu; il est dispensé de se lever et de marquer son respect à l'élévation du corps de Notre-Seigneur. Ce serait être imparfait que de descendre des sublimités de la contemplation pour s'occuper de l'Eucharistie, de la Passion et de l'humanité de Jésus-Christ. » Telles étaient les erreurs que le Pape condamna, de l'aveu du concile, avec ordre aux prélats et aux inquisiteurs de châtier les Bégards et les Béguines qui soutenaient cette pernicieuse doctrine.

Nous ajouterons que, selon les apparences, Marguerite Porrète, dont parle un auteur contemporain sous l'an 1310, était du nombre de ces Béguines hérétiques. Elle avançait dans un ouvrage de sa façon, outre quantité d'erreurs, celle-ci en particulier : « Qu'une âme anéantie dans l'amour du Créateur peut et doit sans remords accorder à la nature tout ce qu'elle veut. » Elle soutint opiniâtrément cette doctrine et fut brûlée en Grève à Paris, aussi bien qu'un Juif relaps qui crachait sur les images de la sainte Vierge, et un certain Guiard de Cressonessard, qui se disait l'ange de Philadelphie ¹.

Outre ces Béguines, évidemment entachées d'erreurs si criminelles, il se trouvait d'autres femmes dévotes, à qui l'on donnait le même nom de Béguines, dont le concile condamne aussi, par un autre décret, la manière de vivre. Elles se disaient religieuses,

mais sans liaison d'obéissance, ni renoncement à leurs biens, ni profession d'aucune règle approuvée, ne s'attachant qu'à certains religieux, selon leur caprice. L'écueil de leur piété était qu'elles faisaient les théologiennes, aimant à disputer sur l'essence divine, sur la Trinité, sur les mystères et les sacrements, à pénétrer enfin dans la profondeur des articles de la foi. Curiosité dangereuse, qui était pour elles une source d'erreurs, comme il est arrivé de tout temps dans la naissance et le progrès des hérésies anciennes et modernes. Le concile crut devoir prohiber cette manière de vivre; il défend à ces dévotes de demeurer dans cet état ou d'y en associer d'autres, et à tous les religieux de les y maintenir ¹.

Il excepte pourtant les femmes qui, touchées de l'esprit de pénitence et d'humilité, veulent pratiquer ces vertus si estimables dans leurs maisons; c'est-à-dire qu'il retranche les abus de la dévotion, dont les principes sont la vanité, l'orgueil, la curiosité, et les effets quelques nouveautés de mode et la fureur d'être théologiennes, qui avaient infatué tant de dévotes qu'on appelait Béguines, nom rendu odieux par les deux sortes de femmes que le concile condamne, quoique respecté dès son origine et perpétué jusqu'à nos jours en Belgique dans celles qui suivaient l'esprit de Lambert le Bègue, leur instituteur, un siècle et demi avant le concile de Vienne. Aussi Jean XXII, successeur de Clément, en abrogeant comme lui les Fraticelles, Béguins et Béguines, déclara-t-il, par une lettre à l'évêque de Strasbourg, qu'il n'entendait point comprendre dans sa bulle les vraies Béguines, qui s'étaient conservées sans tache et dont l'évêque faisait l'éloge ².

Quant aux Bégards et Béguines dont nous avons exposé les erreurs sur la perfection, l'impeccabilité et le reste, il s'en trouva de cette sorte hors de l'Allemagne et même en Italie, comme à Spolète et dans les cantons voisins. Ces misérables portaient leur prétendue liberté de l'esprit divin jusqu'à un libertinage monstrueux, de sorte que Clément V, sept mois avant le concile de Vienne, adressa

¹ Spond., ann. 1310, n. 6. *Continuat. Nangis.*

¹ Clément., l. 3, tit. 2, de *Relig. Domib.*, c. 1. —
² Apud Baluz., t. 2, p. 446.

une bulle, datée du 1^{er} avril 1311, à l'évêque de Crémone, Rainier, pour lui donner ordre d'aller lui-même procéder contre cette secte abominable, sans égard ni au rang ni aux privilèges; ce qui montre qu'il y avait parmi eux des nobles, des ecclésiastiques et des religieux, que l'évangile éternel des Joachimites et les folies de Doucin de Navarre avaient corrompus ¹.

Doucín était le chef d'un reste des faux apostoliques condamnés par le Pape Nicolas IV en 1290. Voici quelles étaient ses erreurs. « L'Église romaine a perdu depuis longtemps toute l'autorité qu'elle avait reçue depuis Jésus-Christ, et l'Église où sont le Pape, les cardinaux, le clergé et les religieux, est une Église réprouvée et sans fruit; c'est la grande prostituée de l'Apocalypse; la puissance que Jésus-Christ lui avait donnée d'abord a passé à notre église, qui est la congrégation spirituelle de l'ordre des apôtres. » C'est ainsi qu'ils se nommaient. « Nous seuls, ajoutaient-ils, sommes dans la perfection où étaient les apôtres et dans la liberté qui vient immédiatement de Jésus-Christ; c'est pourquoi nous ne sommes tenus d'obéir ni au Pape ni à aucun autre homme, et il ne peut nous excommunier. Tous les hommes, de quelque condition qu'ils soient, peuvent librement passer à notre congrégation, religieux ou séculiers, même les personnes mariées, sans le consentement l'un de l'autre; mais personne ne peut quitter notre congrégation pour entrer dans un autre ordre ou se soumettre à l'obéissance d'aucun homme: ce serait déchoir de la perfection; et hors de notre congrégation il n'y a point de salut; aussi tous ceux qui nous persécutent sont en état de damnation.

« Le Pape ne peut donner l'absolution des péchés s'il n'est saint comme était saint Pierre, vivant dans une entière pauvreté et dans l'humilité, sans faire de guerre ni persécuter personne, mais laissant vivre chacun dans sa liberté. Aussi tous les Papes et les prélats, depuis saint Sylvestre, s'étant écartés de cette première sainteté, sont des prévaricateurs et des séducteurs, excepté le Pape

Célestin, Pierre de Mouron. On ne doit donner les dîmes à aucun prêtre ou prélat s'il n'est dans la pauvreté que gardaient les apôtres; c'est pourquoi on ne doit les donner qu'à nous. Les hommes et les femmes peuvent indifféremment habiter ensemble, car la charité veut que toutes choses soient communes. Il est plus parfait de ne point faire de vœu que d'en faire. On peut aussi bien et mieux prier Dieu dans les bois que dans les églises, et la prière ne vaut pas mieux dans une église consacrée que dans une écurie ou une étable à pourceaux. On ne doit faire aucun serment, si ce n'est pour conserver la foi. » C'est que, comme ils défendaient de jurer, même en justice, on les reconnaissait au refus qu'ils en faisaient. Ils permettaient donc de jurer en ce seul cas pour tromper les prélats et les inquisiteurs; mais ils ne croyaient pas que ce serment les obligeât à dire la vérité, et ils employaient tous les artifices possibles pour déguiser leur créance, si ce n'est lorsqu'ils ne pouvaient éviter la mort; car ils disaient qu'en ce cas il la fallait professer ouvertement, sans toutefois découvrir aucun de leurs confrères.

Doucín, en enseignant cette doctrine, y attirait un grand nombre de sectateurs de l'un et de l'autre sexe, la plupart de basse condition, et on en comptait jusqu'à quatre mille. Doucín ayant été réduit à s'enfuir de Milan, ils demeuraient sur les montagnes et dans les bois comme des bêtes, vivant de ce qu'on leur donnait par aumône ou de ce qu'ils pouvaient prendre, car ils disaient que les biens étaient communs. Le Pape Clément, en étant averti, envoya des inquisiteurs de l'ordre de Saint-Dominique pour ramener ces sectaires ou du moins s'informer exactement de leur conduite et lui en faire le rapport. En étant instruit, il fit prêcher contre eux la croisade avec de grandes indulgences, en sorte que les croisés s'engageaient même par leur vœu à servir à leurs dépens. Ainsi les inquisiteurs rassemblèrent une armée, et elle fut conduite par l'évêque de Verceil, Rainier de Advocatis, qui tenait ce siège depuis l'an 1303.

Il poursuivit les sectaires pendant le carême de l'année 1308, et les serra de si près que plusieurs périrent de faim et de froid dans

¹ Raynald, ann. 1311, n. 66 et seqq.

leurs montagnes; car il était tombé une grande quantité de neige. Il en mourut près de quatre cents, en comptant ceux qui furent tués, et l'on en prit environ cent cinquante, entre autres Doucin et Marguerite, sa concubine. Ayant été déclarés hérétiques par le jugement de l'Église, ils furent livrés à la cour séculière, qui les fit exécuter l'un et l'autre. On punit de même quelques-uns de leurs complices en proportion de leurs crimes ¹. On voit que ces hérétiques étaient au fond ce que nous appellerions aujourd'hui des anarchistes, des révolutionnaires, prêchant le renversement de toute autorité civile et religieuse, l'abolition du mariage et de la propriété, en un mot la ruine de toute société humaine.

On traita encore d'autres articles dans le concile de Vienne; on y parla surtout des exemptions des religieux. Avant le concile le bruit courait qu'on devait réduire au droit commun tous les réguliers, « de sorte, dit un auteur anglais sur lequel on ne peut pas compter beaucoup ², que l'ordre de Cîteaux députa au Pape pour le prévenir en sa faveur et le prévint en effet par ses présents; ce qui fit dire à plusieurs que le Pape n'avait assemblé le concile qu'à dessein de tirer des sommes d'argent. » La vérité est que les évêques paraissaient disposés à la révocation des exemptions. Cela produisit des cris de part et d'autre, pour et contre les exempts. Gilles de Colonne, archevêque de Bourges, quoiqu'il eût été Augustin, attaqua les réguliers, qui furent défendus par Jacques de Thermes, abbé de Chailli, Cistercien, dans le diocèse de Senlis. L'archevêque, en se déclarant contre les exempts, excepte les religieux mendiants et par conséquent les Augustins; mais, en revanche, il n'épargne pas les religieux rentés, à qui il attribue, généralement parlant, l'oisiveté et la fierté, suite des richesses, aussi bien que le peu de soumission aux évêques, dont ils n'ont pas besoin pour vivre. L'abbé répond en faisant remarquer la partialité de l'archevêque, autrefois Augustin, et alléguant, pour la justification

des réguliers rentés, leur pauvreté réelle, qui consistait à ne rien posséder en propre et à vivre dans l'austérité des monastères. Il les justifie aussi de l'oisiveté en montrant leur occupation tant du côté du service divin que de l'étude, et quelquefois même du travail des mains. Mais il ne fait cette justification des réguliers rentés qu'en récriminant un peu contre les mendiants, dont il dit qu'ayant plus de liberté ils trouvent, en courant le monde, des agréments humains dont les autres ne jouissent pas, et des tentations de s'approprier souvent quelque chose contre la pauvreté, pour assurer leur vie, ou d'être adulateurs des riches et de commettre des bassesses; qu'ils étudient, à la vérité, mais une philosophie vaine et propre à les égarer dans des erreurs dangereuses.

Gilles de Colonne ou de Rome alléguait contre les exemptions l'exemple présent des Templiers, qui en avaient abusé, exemple qui, sans doute, avait donné lieu de traiter cet article au concile. « Les visites des évêques, disait-il, auraient prévenu ou du moins éteint de bonne heure le principe de corruption qui avait rendu cet ordre infâme et abominable. » L'abbé répond que de l'exemple des Templiers, gens qui ne vquaient ni aux lettres ni au service divin, qui n'étaient que rarement occupés du service militaire et nullement du travail des mains, à cause de leurs immenses richesses, capables d'ailleurs de séduction par leur ignorance et leur commerce avec les infidèles, on ne peut rien conclure contre les autres religieux, occupés à célébrer l'office divin et à étudier, au point d'avoir parmi eux des théologiens habiles et de doctes jurisconsultes.

L'abbé, non content de réfuter les raisons de l'archevêque contre les exemptions, entreprenait même de renverser les preuves que saint Bernard établit en divers endroits de ses ouvrages, surtout dans les livres de la *Considération*. En général il se fondait sur ce principe que le Pape est le pasteur immédiat de tout chrétien, comme chef de l'Église; qu'il a la toute-puissance spirituelle et même temporelle par rapport au salut; qu'il peut fixer les bornes des diocèses, les étendre et les retrécir à son gré, et que, par conséquent, il

¹ Baluze, t. 1, p. 26, 66, 605. *Cont. Nangis*, Jean Villani, l. 8, c. 84. S. Anton., t. 3, p. 270. Fleury, l. 91, n. 23. — ² Valsingham, ann. 1311, p. 99.

est de sa grandeur qu'il y ait des exemptions, pour la rendre respectable à la vue des personnes qui, dans chaque province, dépendent immédiatement de Sa Sainteté; préservatif contre le schisme, ajoute l'auteur ¹.

Le concile de Vienne, suivant l'esprit de saint Bernard et de l'Eglise, prit un milieu entre ces deux partis extrêmes : l'un d'étendre et de soutenir les exemptions sans réserve, l'autre de les abolir. Il donna quelques constitutions, dont la première, favorable aux réguliers, contient les plaintes qu'ils formaient à leur tour contre le clergé séculier. « Ils se plaignaient, dit le Pape, de plusieurs griefs ou vexations des évêques, au nombre de trente articles, sur lesquels le concile défend aux prélats d'inquiéter les exempts. » Ces griefs ne regardent que le temporel pour les religieux rentés, et nullement l'administration des sacrements pour les autres.

Quant à la seconde, qui suit immédiatement, elle défend aux religieux, sous peine d'être excommuniés par le fait, de donner l'Extrême-Onction, l'Eucharistie, la bénédiction nuptiale sans la permission du curé, et l'absolution aux excommuniés, si ce n'est dans le cas de droit. Elle leur défend, en vertu de l'obéissance, de parler mal des prélats dans leurs sermons, de détourner des laïques d'aller à la paroisse et les testateurs de faire des restitutions légitimes et des legs aux églises mères; de se procurer à eux-mêmes des legs, ou l'attribution des biens incertains, ou des dons faits par forme de restitution; d'absoudre des cas réservés aux ordinaires, et le reste. Le Pape excepte des deux premiers articles les religieux à qui le Saint-Siège a accordé le pouvoir d'administrer les sacrements à leurs domestiques et aux pauvres qui demeurent dans leurs hôpitaux. Le concile veut encore que l'ordinaire demande compte aux religieux, même exempts, de l'exécution des testaments qui passeraient par leurs mains et punisse les fautes qu'on y aurait commises. Il excommunique les mêmes si dans les cas non permis ils enterrent, en temps

d'interdit, des excommuniés notoires ou des usuriers manifestes ¹.

D'un autre côté le Pape Clément V renouvela dans le concile la décrétale de Boniface, que Benoît XI avait révoquée par une autre qui n'avait pas terminé les démêlés entre les religieux mendiants et le clergé. Clément permet aux Dominicains et aux Franciscains de prêcher dans leurs églises, dans leurs écoles et dans les places publiques, excepté aux heures où les prélats des lieux voudraient prêcher ou faire prêcher en leur présence. « Les religieux, ajoute-t-il, ne prêcheront point dans les paroisses sans être invités par les curés ou sans l'ordre des évêques. Pour ce qui regarde les confessions, les supérieurs présenteront aux évêques ceux de leurs inférieurs qu'ils y croiront propres, pour en obtenir l'approbation. Si les prélats jugeaient à propos de la refuser à quelques-uns on pourra en présenter d'autres; mais, s'ils refusent généralement tous ceux que les supérieurs auront choisis et présentés, les religieux pourront entendre les confessions par le pouvoir que le Pape leur en donne. » Il leur permet aussi d'enterrer chez eux ceux qui le souhaiteraient, à condition de payer les droits aux églises paroissiales ².

Il y eut dans le concile d'autres règlements dont nous rapporterons les principaux. 1^o Sur les moines noirs et sur les religieuses. On défend aux premiers l'abus de leurs richesses, la superfluité, la mondanité, la chasse, les voyages chez les princes; on les exhorte à la retraite, à l'étude et à la paix avec leurs supérieurs. A l'égard des religieuses on leur défend d'être curieuses, de se parer, d'assister aux fêtes du monde et de sortir de leurs monastères. On veut qu'elles aient des visiteurs, sans excepter celles mêmes qui se disaient chanoinesses non religieuses ³.

2^o Le règlement sur les hôpitaux est remarquable parce qu'il a réellement donné lieu aux administrations laïques de ces maisons. Le concile se plaint que leurs biens et leurs droits sont quelquefois négligés par

¹ Clément., l. 5, tit. 6, de *Excess. prolat.*, cap. unic. Id., tit. 7, c. 1; l. 3, tit. 6. De *Testam.*, l. 3, tit. 7, c. 1. — ² De *Testam.*, l. 3, tit. 7, c. 2. — ³ Clément., l. 5, tit. 10, c. 1 et 2.

¹ *Biblioth. Cisterc.*, l. 4, p. 261.

leurs directeurs, au point de laisser dépérir leurs bâtiments sans les tirer des mains qui les ont usurpés, et que ces directeurs abusent à leur profit de revenus destinés aux pauvres et aux lépreux, à qui ils refusent l'hospitalité. Sur quoi il règle deux choses : la première, que ces abus soient réformés par ceux de qui dépend la fondation, et que, hors de ce cas, le soin des hôpitaux sera mis entre les mains de personnes sages, intelligentes, sensibles aux misères des pauvres et capables de se comporter en vrais tuteurs, obligées, au reste, à prêter serment, à faire leur inventaire, à rendre des comptes annuels aux ordinaires ¹. Cela ne regarde point les hôpitaux des ordres militaires.

3° Les règlements sur le clergé consistent, entre autres, dans la défense de pratiquer des métiers ou de vaquer à des commerces peu convenables aux clercs même mariés ; celle de porter des habits de couleur ou indécents ; l'âge nécessaire pour les Ordres : dix-huit ans pour le sous-diaconat, vingt ans pour le diaconat, vingt-cinq pour la prêtrise. Point de voix au chapitre pour les chanoines s'ils ne prennent l'ordre attaché à leur prébende ².

4° Le premier chapitre du titre XI, au livre cinquième des *Clémentines*, roule sur un abus dont on se plaignit au concile, par rapport aux coupables condamnés à mort. Les canons avaient pourvu à leur faire administrer les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie s'ils le souhaitent ; cependant plusieurs juges laïques leur refusaient cette consolation, alléguant l'usage contraire. Le concile condamne cet usage ou plutôt cet abus. Il conjure les juges et les seigneurs, par les entraînes de la miséricorde divine, de renoncer à cette inhumaine coutume. De plus il enjoint aux ordinaires d'avertir les juges de ne pas refuser les sacrements aux condamnés et même de les contraindre, s'il le faut, par les censures, à les accorder ³.

5° Le second chapitre du titre II, dans le premier livre, règle la juridiction des cardinaux, le siège vacant. Ils n'ont pas celle du

Pape, mais ils peuvent pourvoir aux charges de camérier et de pénitencier en cas de mort. L'élection du Pape doit se faire dans le lieu où son prédécesseur est mort ; mais, pour obvier aux inconvénients, on se propose deux cas dans le décret : le premier, celui où les cardinaux sortiraient tous du conclave avant l'élection ; le second, celui où quelques-uns d'eux auraient encouru quelque censure. On déclare que, dans le premier cas, ceux à qui l'exécution de la bulle de Grégoire X appartient doivent les contraindre à rentrer pour reprendre l'affaire de l'élection où ils l'auront laissée, et que, dans le second cas, pour éviter tout schisme dans le sacré collège, les censures ne sont point un obstacle qui empêche les cardinaux d'avoir voix à l'élection des Papes. En un mot le concile lève les difficultés qu'on formait contre la constitution de Grégoire X et il la confirme ¹.

6° Le chapitre unique du titre XVI, dans le livre troisième, regarde la fête du Saint-Sacrement. Urbain IV, ainsi que nous l'avons vu en son lieu, avait établi, l'an 1264, cette fête, qu'il fixait au jeudi après l'octave de la Pentecôte ; mais, soit qu'elle n'eût pas encore été universellement reçue dans toutes les Églises, ou qu'elle eût été négligée ou peu célébrée, le concile et Clément V confirment la bulle d'Urbain, qui est rapportée tout au long dans cet article des *Clémentines* ².

7° Le concile, animé de l'espérance d'une croisade en faveur de la Terre-Sainte, ordonna la levée des décimes pour dix années. Cette espérance parut aux Pères du concile bien fondée sur le succès récent des Hospitaliers, qui venaient d'enlever aux Turcs l'île de Rhodes, et sur la disposition des princes chrétiens, qui semblaient vouloir concourir au recouvrement de la Palestine, entre autres l'empereur Henri VII et les rois Philippe de France, Édouard d'Angleterre, Louis de Navarre qui s'étaient engagés par vœu à mener en Syrie une armée au bout de six ans. Ainsi l'assure le Pape dans la bulle qu'il promulgua avec l'approbation du concile. En conséquence la dime fut réglée ; ce qui donna lieu à un autre règlement du concile, qui

¹ L. 3, tit. 11, de *Relig. Dom.*, c. 2. — ² *Ibid.*, tit. de *Vita et Honest. cleric.*, c. 1 et 2. — ³ *Clément.*, l. 5, tit. 11, de *Pœnit.*, c. 1.

¹ *Ibid.*, l. 1, tit. 2, de *Elect.*, c. 2 ; *Spond.*, ann. 1311, n. 12. — ² *Clément.*, l. 3, tit. 16, cap. 1. *Ibid.*, n. 11.

porte défense de faire les levées trop rigoureusement, c'est-à-dire d'enlever les vases et les ornements sacrés, avec les livres d'églises ¹.

8° Enfin, pour la gloire de la religion et des sciences, le concile écouta les sollicitations que faisait depuis longtemps Raymond Lulle au sujet des langues savantes. On assure même qu'il alla de Paris, où il était alors, au concile de Vienne, et qu'il y proposa les quatre articles qu'il avait demandés jusqu'à l'opportunité aux princes et aux Papes précédents, surtout à Nicolas IV, savoir, d'établir dans toute la chrétienté des écoles pour y enseigner les langues orientales, afin d'en rendre l'usage facile à des missionnaires qui ne craindraient pas de mourir pour la conversion des infidèles ; de réunir en un seul corps tous les ordres militaires pour la conquête de la Terre-Sainte ; enfin de condam-

ner les écrits d'Averrhoès, qu'il prétendait être pernicieux au point de conduire à l'impiété. Il obtint une partie de ce qu'il demandait ; le concile ordonna qu'on enseignerait publiquement les langues orientales ; qu'on établirait deux maîtres pour l'arabe et autant pour le chaldéen, et cela à Bologne, à Paris, à Salamanque, à Oxford, et dans les lieux où résiderait la cour romaine, le tout aux dépens du Pape et des prélats, excepté à Paris, où le roi Philippe le Bel fit cet établissement à ses frais en faveur de Raymond Lulle, qui l'en avait souvent pressé ¹.

Tandis que le Pape et les évêques unissaient ainsi leurs efforts pour réformer les abus et seconder le bien dans toute l'Eglise, l'Esprit de Dieu, qui demeure avec cette Eglise éternellement, ne cessait d'y produire des fruits de sainteté et de vie éternelle. C'est ce que nous verrons dans le livre suivant.

¹ *Clément.*, tit. 8, de *Decimis*, c. 2 ; Raynald, ann. 1312, n. 21 et 22.

¹ *Clément.*, l. 4, tit. 1, de *Magistr.*, c. 1.

LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

DU CONCILE ŒCUMÉNIQUE DE VIENNE (1311) A LA MORT DE L'EMPEREUR HENRI VII, DU PAPE CLÉMENT V ET DU ROI PHILIPPE LE BEL (1314).

Grand nombre de saints dans l'Église malgré les troubles de l'Église.

Pourquoi Jésus-Christ a-t-il établi son Église, son royaume qui n'est pas de ce monde, mais qui pourtant est dans ce monde? qui n'est pas de ce monde par son origine, son autorité, sa fin, mais qui pourtant est dans ce monde comme le royaume impérissable de l'Éternel et de son Christ? Pourquoi Jésus-Christ a-t-il organisé dans son royaume cette hiérarchie toujours vivante d'apôtres, de prophètes, d'évangélistes, de pasteurs et de docteurs? Saint Paul nous l'a dit : c'est *pour la consommation des saints*¹; c'est pour peupler le ciel d'âmes parfaites; c'est pour commencer en elles, dès le temps, cette vie surnaturelle et divine de la grâce, qui doit se consommer éternellement dans la gloire, par la claire vue de Dieu en lui-même. Voilà pourquoi Dieu a créé le monde et le conserve; voilà pourquoi le Fils de Dieu s'est fait homme; voilà pourquoi l'Église, le Pape, les évêques, les prêtres, les sacrements, et l'Esprit-Saint, animant tout cet ensemble, atteignent d'une fin à l'autre avec force et disposent tout avec douceur.

Voilà ce qu'il faut comprendre si l'on veut comprendre quelque chose à l'histoire de Dieu et de l'homme, à l'histoire universelle de l'Église catholique. Ne voir que les événements extérieurs, que les révolutions politiques, c'est ne voir dans les mines d'or ou d'argent que les manœuvres, leurs coups de pioche, les galeries souterraines, les téné-

bres, le mauvais air, les eaux qui suintent, les décombres sans fin, les creusets, la fournaise, le fracas du marteau et de l'enclume, les accidents innombrables qui peuvent blesser ou même tuer; c'est tout voir, excepté l'or et l'argent qui sortent de tout cela, et auprès desquels tout le reste paraît de la boue. Le monde, le temps, l'Église, c'est la mine d'or et d'argent pour le ciel; l'or, l'argent, qui sortent de cette mine, ce sont les âmes saintes, auprès de qui tout le reste est à peine quelque chose; car le bien surnaturel d'un seul individu l'emporte sur le bien naturel de tout l'univers : nous l'avons appris de saint Thomas. C'est donc cet or pur que le chrétien intelligent doit chercher parmi les décombres des révolutions humaines, comme l'ouvrier cherche le minerai parmi les débris d'une masse de terre ou de roche que la poudre vient de faire sauter. *

A l'époque où nous sommes, tel historien ne voit que les Grecs qui disputent entre eux, le roi Philippe de France et le Pape Boniface VIII qui se querellent, les Templiers qui remplissent le monde de leur procès; il ne verra ni or ni argent.

Et cependant l'Italie, délaissée de la cour romaine, divisée entre les Gibelins et les Guelfes, sans gouvernement central, l'Italie produisait une foule de saints et de saintes et dans le cloître et dans le monde. Les obstacles deviennent des moyens pour qui est fidèle à la grâce de Dieu.

A cette époque rien n'était fertile en saints personnages comme la ville de Sienne et

¹ *Ad consummationem sanctorum.* Éphés., 4, 12.

l'ordre des Servites ou Serviteurs de Marie. Vers l'an 1258 naquit à Sienne un enfant dans l'illustre famille de Pélacani ; il fut appelé Clermont ; mais il est plus connu sous le nom de Joachim. A peine eut-il atteint l'âge de raison qu'on vit en lui les plus heureuses dispositions à la vertu. Il avait une tendre dévotion envers la sainte Vierge ; jamais il ne passait devant une de ses images sans lui adresser dévotement la Salutation angélique ; il pratiquait volontiers des jeûnes et des abstinences pour l'amour de Marie ; aussi le favorisa-t-elle de grâces particulières dès sa première enfance. Sa charité pour les pauvres avait aussi quelque chose d'extraordinaire ; il se dépouillait de ses propres habits pour les revêtir, leur distribuait tout ce qu'on lui donnait pour les amusements de son âge et sollicitait encore en leur faveur les libéralités de ses parents. Son père lui ayant un jour représenté qu'il devait mettre des bornes à ses aumônes, afin de ne pas réduire sa famille à la mendicité, il lui répondit : « Vous m'avez appris que c'était à Jésus-Christ qu'on faisait l'aumône en la personne des pauvres ; pourrait-on lui refuser quelque chose ? Quel est l'avantage des richesses, sinon de procurer les moyens d'amasser des trésors dans le ciel ? » Le père pleura de joie en voyant de si beaux sentiments dans un âge aussi tendre ; il résolut avec sa femme de se donner tout à Dieu, comme leur enfant.

A l'âge de quatorze ans, sur une invitation de la sainte Vierge, il résolut d'entrer dans son ordre des Servites. Ses parents, l'ayant su, le supplièrent avec larmes de rester avec eux, menant dans leur maison le genre de vie qui lui plairait. Pour le détourner de son dessein ils convinrent secrètement avec leurs amis de l'envoyer dans une autre contrée ; mais le saint jeune homme, l'ayant connu surnaturellement, sortit de nuit de la maison paternelle, entra chez les Servites et y reçut l'habit des mains de saint Philippe Bénéti. C'était l'an 1272. Il prit le nom de Joachim, par affection pour la sainte Vierge, sa mère et sa patronne. Sa ferveur fut si grande dès les premiers jours du noviciat que les plus parfaits le regardaient comme

un modèle accompli. Entre autres vertus qui brillaient en lui on remarquait surtout un esprit de prière, une humilité et un amour de l'abjection dont il y avait peu d'exemples. On voulut l'élever au sacerdoce, mais cette dignité lui paraissait si redoutable qu'on ne put jamais le déterminer à se laisser ordonner. Toute son ambition se bornait à pouvoir servir la messe, et il lui arriva plus d'une fois, durant le saint Sacrifice, d'avoir des ravissements.

Il n'était occupé que du soin de se cacher aux yeux des hommes ; mais plus il fuyait l'estime, plus il en acquérait. Se trouvant trop honoré à Sienne, où tout le monde le vénérât comme un saint, il pria son général de l'envoyer à quelque maison éloignée. On lui permit de se retirer dans celle d'Arezzo. La nouvelle de son départ ne se fut pas plus tôt répandue que les habitants de Sienne demandèrent son rappel. On le rappela donc dans sa patrie, où il mourut le 16 avril 1305, à l'âge de quarante-sept ans. Dieu l'honora du don des miracles avant et après sa mort. Les Papes Paul V et Urbain VIII permirent aux Servites de rendre un culte public au serviteur de Dieu, d'en célébrer la fête et d'en faire l'office ¹.

A Sienne encore naquit, dans le treizième siècle, le bienheureux Antoine Patrizzi. Il fut élevé dans l'innocence par ses parents, qui joignaient la piété à la noblesse. Favorisé dès son jeune âge des grâces les plus précieuses, il embrassa l'état religieux pour les conserver avec plus de soin. Envoyé par ses supérieurs au couvent de Montéciano, il y vécut si saintement qu'on le regardait comme un modèle de la perfection chrétienne. Le bienheureux Antoine mourut l'an 1311. Le Pape Pie VII permit, le 4^{er} mars 1804, de rendre un culte public à ce saint religieux, dont la fête se célèbre le 28 mars ². De la même famille de Sienne était François Patrizzi, dont nous avons déjà parlé dans le livre précédent.

Une gloire de l'ordre des Servites fut encore le bienheureux André, issu de la noble famille des Dotti, né à Borgo di San-Sépol-

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 16 avril. — ² Godescard, 28 avril.

cro, ville de Toscane, vers l'an 1256. Saint Philippe Béniti, prêchant dans cette ville en 1274, prit pour texte d'un de ses sermons ces paroles de l'Évangile : « Quiconque ne renonce pas à tout ce qu'il possède ne peut être mon disciple. » Son discours fut si éloquent qu'André, qui se trouvait au nombre des auditeurs, et qui était alors dans sa première jeunesse, en fut vivement touché et forma aussitôt la résolution d'embrasser l'état religieux. Abandonnant donc courageusement sa famille et renonçant au riche patrimoine qu'il possédait, il alla se jeter humblement aux pieds du saint prédicateur et se fit admettre dans l'ordre des Servites. André, parvenu au sacerdoce, travailla avec un zèle infatigable à procurer le salut des âmes ; mais, ayant appris que l'évêque de Città di Castello avait donné au couvent de Borgo di San-Sépulcro des maisons qui étaient habitées par des solitaires et qui se trouvaient près des Apennins, il sollicita avec instance de ses supérieurs la permission de se retirer dans cette solitude ; il y passa plusieurs années, comblé de faveurs et de consolations célestes, et paraissant par sa sainteté plutôt un ange qu'un homme. Aussi se vit-il bientôt forcé de se charger du gouvernement de cet ermitage. Il y avait trouvé des solitaires qui n'appartenaient à aucun institut ; ses exhortations et ses manières pleines de douceur les déterminèrent, en 1294, à s'attacher à l'ordre des Servites. Il ne resta pas longtemps parmi eux ; les ordres de son général l'obligèrent à quitter sa paisible retraite pour aller annoncer la parole de Dieu. On avait jugé, et avec raison, qu'une lumière si vive et si pure ne devait pas davantage être laissée sous le boisseau. Ses discours enflammés par la charité excitèrent dans un grand nombre d'âmes l'amour des biens éternels. La réputation de sainteté qui le précédait donnait une nouvelle force à ses paroles. L'estime qu'on avait pour sa personne en inspira une plus grande pour l'ordre religieux dont il était membre et fut cause de la fondation de plusieurs monastères de religieux servites.

Le serviteur de Dieu continua pendant plusieurs années le cours de ses travaux

apostoliques. Lorsque ses forces épuisées ne lui permirent plus de s'occuper du salut du prochain et de l'accroissement de son ordre, il retourna avec empressement dans son ermitage et s'y livra tout entier à la prière, à la contemplation et à la pratique de la pénitence. Il avait annoncé sa mort comme prochaine et s'y préparait avec soin. Sachant donc qu'il touchait à sa dernière heure, il sort un matin en bonne santé, monte sur un rocher, et là il rend son âme à Dieu, le 31 août 1315. Au bout de quelque temps, les solitaires, qui avaient coutume de se réunir en ce lieu pour y écouter les conférences qu'André leur faisait habituellement, s'étant approchés de lui et l'ayant trouvé agenouillé, les yeux élevés au ciel, les mains jointes devant la poitrine, le visage animé et resplendissant, crurent qu'il avait un ravissement et ne s'aperçurent pas d'abord qu'il était mort. Le bruit de son bienheureux trépas s'étant répandu dans le pays, le peuple accourut en foule à l'ermitage pour rendre à ce saint homme les derniers devoirs. Ses frères portèrent son corps dans l'église de Borgo, où il fut honorablement inhumé et où il n'a cessé de recevoir des marques de la dévotion des fidèles, à cause des miracles qui s'y sont opérés. Le Pape Pie VII, informé du culte qu'on rendait au bienheureux André, y donna son approbation ¹.

La conversion de Bonaventure Bonacorsi fut encore plus merveilleuse. Il naquit à Pistoie, en Toscane, où sa famille était une des plus distinguées, à l'époque des plus vives dissensions entre les Gibelins et les Guelfes. Aussitôt qu'il fut en âge de prendre part aux discordes civiles, il s'y livra avec impétuosité et finit par devenir un des chefs les plus ardents de la faction gibeline. Tout occupé du soin de soutenir le parti qu'il avait embrassé et de faire du mal à ses ennemis, il étouffait en lui les sentiments de la religion et contribuait à causer la désolation de sa ville natale, qui se trouvait dans un désordre effroyable. Saint Philippe Béniti, s'enfuyant de Florence, dont on voulait le faire évêque, vint prêcher à Pistoie et exhor-

¹ Godescard, 3 septembre.

ter ses habitants à faire cesser leurs funestes divisions. Son discours simple, mais plein d'onction et accompagné de cette bénédiction particulière que le Seigneur accorde aux paroles des saints, produisit des effets merveilleux ; plusieurs de ses auditeurs, touchés de la grâce, se convertirent à l'heure même et se réconcilièrent avec leurs ennemis.

Mais personne ne profita mieux que Bonacorsi du sermon de saint Philippe. Pénétré de douleur à la pensée des crimes qu'il avait commis, il va se jeter aux pieds du prédicateur, et, sans écouter le respect humain, il lui en fait publiquement l'aveu, lui demandant la faveur d'être admis dans son ordre et d'en recevoir l'habit. L'homme de Dieu l'embrasse tendrement et lui promet de satisfaire à sa demande à deux conditions : la première, qu'il se réconcilierait avec tous ses ennemis et principalement avec les partisans de la faction opposée, qu'il avait si cruellement traitée ; la seconde qu'il réparerait tout le dommage qu'il avait causé pendant le cours de la guerre civile. Le nouveau pénitent promit tout et remplit fidèlement sa promesse. S'étant prosterné devant tout le peuple, il demanda publiquement pardon à ses concitoyens du mal qu'il leur avait fait et les sollicita de lui accorder sa grâce. Malgré son orgueil et sa fierté il alla voir ses plus mortels ennemis et souffrit patiemment les rebuffades de plusieurs d'entre eux. Ses restitutions surpassèrent de beaucoup les injustices dont il s'était rendu coupable. Après une confession publique de ses désordres il reçut l'habit des Servites et donna par cette démarche éclatante un exemple de générosité chrétienne qui porta plusieurs chrétiens à se convertir.

Bonacorsi, qui, pour exprimer la joie qu'il ressentait de son retour à Dieu, avait pris le surnom de Bonaventure, se hâta de se rendre au mont Sénario, où il fit de si grands progrès dans la vertu que saint Philippe le proposait aux autres religieux pour modèle. Il se livrait sans relâche aux jeûnes, aux veilles et à la prière. Sa pratique favorite était de méditer souvent sur la mort, dont la pensée est si salutaire et si négligée de la

plupart des chrétiens. Devenu ministre de Jésus-Christ par le sacerdoce, le serviteur de Dieu établit à Pistoie, sous la direction de saint Philippe, une congrégation appelée des Pénitents de Sainte-Marie, et dans la même ville, ainsi que dans plusieurs autres, des maisons pour les sœurs du tiers-ordre des Servites. Rarement séparé de saint Philippe, Bonaventure, sous la conduite de ce grand maître de la vie spirituelle, y fit tant de progrès qu'après la mort de ce saint le général qui lui succéda lui confia les affaires les plus importantes de l'ordre et lui donna successivement plusieurs couvents à gouverner en qualité de supérieur. Il s'acquitta de son emploi de la manière la plus édifiante et la plus utile à ses religieux.

Non content de diriger ses frères dans les voies de la perfection religieuse avec prudence et sagesse, le serviteur de Dieu travaillait avec un saint zèle au salut des peuples ; il fit rentrer un grand nombre de pécheurs dans les sentiers de la pénitence, et porta d'autres âmes à mener une vie plus parfaite. Pendant qu'il était prieur de Monte-Pulciano, l'évêque de cette ville, qui avait en lui beaucoup de confiance, le chargea de recevoir les vœux de sainte Agnès, célèbre religieuse dominicaine, de lui donner le voile et de gouverner le monastère que cette sainte fille avait fondé. Les habitants de Monté-Pulciano et d'Orviète, ainsi que des lieux d'alentour, avaient tant de vénération pour Bonaventure que, de son vivant, ils l'appelaient ordinairement le Bienheureux. Il mourut à Orviète l'an 1315, et fut enterré dans l'église de son ordre, sous l'autel de la sainte Vierge. Les miracles opérés à son tombeau et le concours du peuple qui venait honorer ses reliques depuis un temps immémorial déterminèrent le Pape Pie VIII à approuver son culte le 23 avril 1822¹.

Entre ceux que l'exemple de ce saint personnage fit rentrer dans la voie du salut, le plus remarquable peut-être fut Ubald d'Adimari, noble florentin et l'un des chefs les plus furieux de la faction gibeline. Le généreux sacrifice de Bonacorsi le toucha et il

¹ Godescard, 14 décembre.

résolument de l'imiter. Ayant été admis dans l'ordre des Servites par saint Philippe, en 1280, il se retira au mont Sénario, qu'habitaient encore les saints fondateurs de son institut, et il y pratiqua de grandes austérités. Ses vertus éminentes lui procurèrent l'honneur d'être élevé au sacerdoce. Devenu le compagnon de saint Philippe, il partagea les travaux apostoliques de cet illustre serviteur de Dieu, qui lui donna toute sa confiance et le choisit pour son confesseur. Après la mort de celui-ci Ubald revint au mont Sénario, où il passa le reste de ses jours dans la pratique de la pénitence et d'une humilité d'autant plus remarquable qu'il avait l'esprit cultivé et joignait à une rare prudence beaucoup de capacité. Plusieurs miracles qu'il opéra pendant sa vie devinrent autant de preuves de sa sainteté. Des membres de son illustre famille, touchés de ses exemples, entrèrent dans l'ordre des Servites, auxquels ils donnèrent un nouvel éclat. Le bienheureux mourut à l'âge de plus de soixante-six ans, le 9 avril 1315. Le Pape Pie VII approuva son culte le 31 mars 1821. Il est honoré dans son ordre le jour de sa mort¹.

Sainte Agnès, dont le bienheureux Bonacorsi fut chargé de recevoir les vœux, naquit à Mont-Politien ou Monté-Pulciano, en Toscane, de parents fort riches. Elle avait à peine atteint l'âge où l'on sait discerner le bien d'avec le mal qu'elle montra beaucoup de mépris pour toutes les choses du monde ; elle n'avait de goût que pour les exercices de piété et elle y consacrait un temps considérable. Lorsqu'elle fut dans sa neuvième année ses parents la mirent chez les religieuses nommées Sachines, de leur habit ou de leur scapulaire, qui était de cette grosse toile avec laquelle on fait les sacs. La jeune Agnès ne fut point effrayée des mortifications qu'elle voyait pratiquer ; elle s'y assujettit avec plaisir et devint bientôt elle-même le modèle de toutes les vertus. Elle résolut de renoncer pour toujours au monde, afin de préserver son innocence des dangers qui se rencontrent dans le siècle.

Elle n'avait que quinze ans lorsqu'on l'envoya dans le couvent des Dominicaines qui venait d'être fondé à Précéno, dans le comté d'Orviète. Quelque temps après elle en fut nommée abbesse par le Pape Nicolas IV. Cette place ne fit que redoubler son zèle pour la perfection ; elle couchait sur la terre nue et n'avait qu'une pierre pour oreiller. Durant l'espace de quinze ans elle jeûna continuellement au pain et à l'eau ; il fallut un ordre exprès de son directeur pour l'obliger ensuite à modérer ses austérités, à cause de l'extrême faiblesse de sa santé.

Ses compatriotes, touchés de l'éclat de ses vertus, mirent tout en œuvre pour la rappeler à Monté-Pulciano ; ils lui donnèrent un couvent qu'ils avaient fait bâtir dans un lieu où était auparavant une maison de débauche. Cette circonstance engagea la sainte à retourner dans sa patrie ; elle prit possession du monastère et y mit des religieuses de Saint-Dominique, dont elle suivait la règle. Sa sainteté reçut un nouveau lustre du don des miracles et de celui de prophétie. Ses longues infirmités, qu'elle supporta avec une soumission entière à la volonté du ciel, achevèrent de perfectionner ses vertus. Elle mourut à Monté-Pulciano, le 20 avril 1317, dans la quarantième année de son âge. En 1435 son corps fut porté chez les Dominicains d'Orviète où il est encore. Clément VIII approuva un office fait en son honneur pour l'usage de l'ordre de Saint-Dominique et inséra son nom dans le martyrologe romain. La bienheureuse Agnès fut solennellement canonisée par Benoît XIII en 1726¹.

D'autres saintes illustraient encore à cette époque le tiers-ordre de Saint-Dominique. Émilie fut de ce petit nombre d'âmes pures qui, ne vivant que pour Dieu, sont absolument étrangères à la corruption du monde et passent leurs jours dans l'innocence. Cette sainte fille, qui appartenait à une famille illustre, celle des Bicchiéri, naquit à Verceil le 3 mai 1238. Elle perdit sa mère dès son bas âge et la piété devançant en elle les années, elle pria la sainte Vierge de la prendre sous sa protection et de suppléer ainsi à la perte

¹ Godescard, 14 décembre.

¹ Acta SS., et Godescard, 20 avril.

qu'elle venait de faire. Cette confiance filiale en Marie lui mérita des grâces spéciales.

Sentant de bonne heure le prix du silence et de la mortification, elle parlait aux créatures le moins qu'elle pouvait, afin de s'entretenir plus facilement avec Dieu dans l'oraison, exercice qui avait pour elle beaucoup d'attrait. Elle affligeait son corps par le jeûne et domptait sa volonté par des actes continuels de renoncement. D'un autre côté elle était si ennemie du faste et des parures mondaines qu'elle ôtait les ornements que ses femmes de chambre ajoutaient à ses vêtements. Remplie de compassion pour les pauvres, elle les soulageait de tout son pouvoir. Pierre Bicchieri, son père, la regardait comme la gloire et le soutien de sa maison; aussi formait-il des projets pour son établissement dans le monde; mais tout le désir d'Émilie était de se consacrer à Dieu dans l'état religieux. A l'âge de quinze ans elle se jeta aux pieds de son père et lui demanda son consentement pour suivre la voix du Seigneur, qui l'appelait à son service. Cette prière inattendue surprit et troubla Bicchieri; il se montra d'abord peu disposé à répondre aux vœux de sa fille; mais bientôt, vaincu par ses pressantes sollicitations, il la laissa libre d'exécuter sa pieuse résolution.

La servante de Dieu, se regardant dès ce moment comme séparée du monde, commença dans la maison paternelle à essayer du genre de vie qu'elle voulait embrasser. Accoutumée au jeûne depuis son enfance, elle s'y livra plus fréquemment alors et elle y joignit plusieurs jours d'abstinence par semaine. Quoique très-fervente, elle mettait tant de discrétion dans sa conduite qu'on ne pouvait blâmer sa dévotion.

A l'âge de dix-huit ans, l'année 1256, elle entra dans l'ordre de Saint-Dominique, pour lequel elle s'était décidée après de sérieuses réflexions et d'ardentes prières, son père ayant fait construire exprès un couvent de cet ordre pour recevoir sa fille et l'ayant en même temps doté de revenus suffisants. Mais, avant de se séparer de ce bon père, elle lui demanda pardon des fautes qu'elle avait commises contre lui, ainsi que sa bénédic-

tion, d'une manière si touchante que Bicchieri fondit en larmes et la bénit avec tendresse.

Émilie, au comble de ses désirs, prit l'habit du tiers-ordre de Saint-Dominique, et, après avoir passé une année dans les exercices d'un fervent noviciat, elle se lia au Seigneur par les vœux de religion. Il serait difficile d'exprimer avec quelle joie elle fit son sacrifice. Tout entière à Dieu, elle ne voulut plus avoir aucun commerce avec les personnes séculières; les dames même les plus distinguées de Verceil essayèrent vainement de la voir au parloir; elle refusait leurs visites et ne recevait que celles de son père. Bicchieri ne vécut pas longtemps après la profession de sa fille; elle fut avertie de Dieu qu'elle le perdrait dans huit jours. On comprend aisément combien cette nouvelle lui causa de douleur; mais, résignée à la volonté divine, elle se soumit avec courage à une si grande affliction, et, lorsqu'au moment qui lui avait été indiqué d'avance on vint lui annoncer que son père avait passé du temps à l'éternité, elle supporta ce coup sans émotion, se contentant de prier avec ardeur pour une âme qui lui était si chère et du bonheur de laquelle le Seigneur lui donna bientôt la consolante assurance.

Devenue, malgré sa résistance, supérieure du couvent qu'elle avait fondé, elle s'en montra la plus humble des religieuses; elle partageait avec toutes les travaux les plus vils et les plus abjects de la maison. Zélée pour la sanctification de ses sœurs, elle étudiait le degré de perfection de chacune d'entre elles et leur prescrivait des actes de vertu plus ou moins difficiles selon la mesure de courage qu'elle leur connaissait; mais ce que la bienheureuse demandait de toutes indistinctement, c'était la pureté d'intention. Elle voulait que ses religieuses eussent en vue la gloire de Dieu dans toutes leurs œuvres et qu'elles en fissent le motif de leur obéissance; elle ne leur en proposait pas d'autre lorsqu'elle leur commandait quelque chose. Ses soins pour conserver et entretenir la charité entre les membres de la communauté n'étaient pas moins grands. Elle établit à cet

effet une pratique touchante. Aux approches de chaque grande fête chaque religieuse se mettait à genoux devant ses compagnes et leur donnait le baiser de paix, après leur avoir demandé pardon de ses mauvais exemples et des peines qu'elle leur avait causées ; admirable invention et que l'esprit de Dieu a pu seul inspirer.

Sévère pour elle-même, ne vivant que de privations, elle se livrait à de grandes austérités, au point de jeûner au pain et à l'eau deux fois par semaine, quoique sa vie fût très-innocente et très-pure. Elle était saintement prodigue lorsqu'il s'agissait de soulager les indigents ; elle défendait qu'on en refusât aucun, et elle leur donnait tout ce que son amour pour la pauvreté la portait à se retrancher à elle-même.

On ne doit pas être étonné qu'une âme si sainte ait mérité d'obtenir de Dieu des faveurs extraordinaires. L'auteur de la *Vie* de la bienheureuse assure qu'une fois, n'ayant pu faire la communion avec ses sœurs, parce que la charité l'avait retenue auprès d'une infirme, comme elle s'en plaignait amoureusement à Notre-Seigneur, un ange lui apparut et lui donna la communion en présence de toute la communauté. Trois religieuses malades furent subitement guéries au même moment, en recevant sa bénédiction. Elle arrêta par ses prières et par le signe de la croix un violent incendie qui était sur le point de consumer son monastère. Le don des miracles ne fut pas la seule grâce spéciale que Notre-Seigneur accorda à sa fidèle épouse ; il la rendit participante des douleurs de sa Passion et surtout de son couronnement d'épines, à la suite d'une demande qu'elle lui en avait faite dans sa méditation.

Telle fut la vie angélique de cette sainte fille jusqu'à l'âge de soixante-seize ans. Elle tomba alors malade et comprit que sa fin approchait. Soumise à son infirmière, entièrement obéissante aux ordres du médecin, elle offrait à toutes les personnes religieuses un modèle accompli de la résignation qu'elles doivent avoir dans leurs infirmités corporelles. La prière, le silence, les oraisons jaculatoires l'occupaient constamment. Après avoir reçu les sacre-

ments en présence de toutes ses sœurs, qui fondaient en larmes, elle leur adressa quelques paroles pleines d'édification et les embrassa l'une après l'autre pour dernier adieu. Enfin, sentant qu'elle s'affaiblissait, elle joignit les mains, et levant les yeux au ciel, comme si elle voyait venir l'Époux, elle disait ces paroles : « Et je verrai dans ma chair Dieu, mon Sauveur. Je suis prête et n'ai point été troublée à garder vos commandements. Vienne sur moi votre miséricorde, ô Seigneur, votre salut selon votre promesse ! » Mais ce qu'elle répétait le plus souvent était le verset suivant : « Que votre miséricorde, ô Seigneur, se hâte de me consoler selon votre parole. » A la fin elle dit avec un grand courage : « Seigneur, je recommande mon âme entre vos mains ! Marie, mère de grâce ! » Enfin elle rendit sa sainte âme à Dieu en disant : « Jésus, Marie, Dominique ! » C'était le 3 mai 1314. Son corps fut exposé pendant huit jours, et plusieurs infirmes qui en approchèrent recouvrèrent aussitôt la santé. Le Pape Clément XIV approuva, le 19 juillet 1769, le culte rendu à la bienheureuse Émilie, et fixa sa fête au 17 août, qui est le jour de la seconde translation de ses reliques ¹.

Quelques années auparavant une autre vierge du tiers-ordre de Saint-Dominique, Bienvenue Bojano, avait terminé sa sainte carrière. Bienvenue naquit dans le Frioul, vers le milieu du treizième siècle. Sa famille était une des plus illustres du pays. Dès ses plus jeunes années elle n'éprouvait que du dégoût pour les jeux et les autres amusements de l'enfance ; tout son plaisir était de se retirer à l'écart dans un coin du jardin de son père, d'où elle voyait une église située sur le sommet d'une haute montagne et dédiée à la sainte Vierge. Là, cachée à tous les regards, elle passait plusieurs heures de suite en prières et faisait plusieurs prostrations et genuflexions, selon la dévotion de ce temps. Parvenue à un âge un peu plus avancé, comme elle ne soupirait qu'après la mortification, elle se couvrit le corps d'un cilice et se ceignit les reins d'une corde, qui, ayant

¹ Godescard, 17 août. *Acta SS.*, 3 mai. Dans l'appendice du premier vol. de mai.

fini par entrer dans la chair, ne pouvait être arrachée que par le secours des chirurgiens. Bienvenue, craignant d'être découverte, pria avec ferveur afin d'être délivrée de cette infirmité, et obtint, dit-on, que la corde tombât à ses pieds sans qu'elle eût besoin de l'aide de personne.

Cette fidèle servante de Dieu embrassa ensuite la règle du tiers-ordre de Saint-Dominique et voulut imiter le genre de vie du saint patriarche dont elle devenait la fille. Elle se retrancha l'usage du vin et de la viande, prit l'habitude de passer souvent les nuits entières en prières, surtout les veilles des fêtes solennelles. Elle dormait sur la dure et n'ayant qu'une pierre pour oreiller. Trois fois chaque nuit elle prenait une rude discipline ; mais elle fut obligée de renoncer en partie à cette pratique de mortification pour obéir à son confesseur. Un genre de vie si austère eut bientôt épuisé les forces de Bienvenue et la fit tomber malade ; il lui survint des ulcères si douloureux qu'on ne pouvait la remuer, même légèrement, sans lui faire éprouver de très-grandes souffrances. Après avoir passé cinq ans dans cet état elle fit vœu d'aller à Bologne visiter les reliques de saint Dominique afin d'obtenir le rétablissement de sa santé. On la transporta dans cette ville, et à peine fut-elle auprès du tombeau du saint qu'elle se trouva subitement guérie.

De retour dans son pays Bienvenue reprit son ancien genre de vie, que ses infirmités l'avaient forcée d'interrompre. Par les saintes rigueurs qu'elle exerçait sur son corps elle voulait entièrement soumettre la chair à l'esprit. Consumée par les jeûnes, les veilles et un long épuisement, cette sainte fille, qui ne soupirait que pour le ciel et qui désirait ardemment d'être réunie à Jésus-Christ, se trouva réduite à l'extrémité dans un âge encore peu avancé. Elle reçut avec une tendre dévotion les derniers sacrements, et rendit son esprit à son Créateur dans les sentiments de joie qu'éprouve une âme entièrement détachée des choses de la terre. Sa mort arriva le 19 octobre 1272. La haute idée que les fidèles avaient de sa sainteté la leur fit regarder comme une nouvelle protectrice qu'ils avaient dans le ciel. Son corps fut porté dans l'église

des Dominicains, où il s'opéra, dit-on, plusieurs miracles. Le culte qu'on rendait à la bienheureuse Bienvenue fut approuvé par le Pape Clément XIII, le 6 février 1763¹.

En 1320 mourut saintement une autre vierge du même ordre, la bienheureuse Marguerite. Elle naquit à Météla, forteresse située à peu de distance d'Urbino et de Città di Castello, dans le temps où les miracles opérés sur le tombeau du bienheureux Jacques, de l'ordre de Saint-François, commençaient d'attirer dans cette dernière ville un nombreux concours de fidèles, d'infirmes, de malades, de malheureux de toute espèce, qui venaient implorer l'assistance et l'intercession de ce pieux serviteur de Dieu.

Marguerite, aveugle de naissance, fut conduite par ses parents au tombeau du bienheureux Jacques ; mais leurs prières ne furent point exaucées. Quelques années plus tard ils la placèrent dans le couvent de Sainte-Marguerite, à Città di Castello, dans lequel néanmoins elle ne put rester à cause de son infirmité, qui exigeait des soins que les religieuses n'avaient pas le temps de lui donner. Cette malheureuse fille fut alors recueillie par un pieux habitant de la ville, qui se plut à développer les germes de piété qu'il avait remarqués en elle.

Les religieuses du tiers-ordre de Saint-Dominique, ayant entendu parler de cette pieuse fille d'une manière très-avantageuse, désirèrent la voir ; elle leur fut présentée, et, après quelques entrevues, elles lui offrirent de la recevoir dans leur monastère pour y prendre le voile, proposition qui fut acceptée avec autant d'empressement que de reconnaissance. Marguerite passa le reste de ses jours dans ce monastère, où régnait la plus édifiante régularité, et mourut le 13 avril 1320. Plusieurs miracles opérés sur sa tombe, joints au souvenir des grâces dont le Seigneur l'avait comblée dès son vivant, lui attirèrent dès lors la vénération publique².

L'ordre de Saint-Dominique produisit encore dans le même temps le bienheureux Simon Ballachi, fils de Rodolphe, comte de Saint-Archange, qui naquit vers le milieu

¹ Godescard, 29 octobre. — ² Acta SS., 13 avril. Godescard, 14 avril.

du treizième siècle, dans la ville de Saint-Archange, territoire de Rimini. Il avait été entraîné dans sa jeunesse aux désordres qui ne sont que trop ordinaires à cet âge et que rendaient encore plus communs les funestes divisions qui désolaient alors l'Italie ; mais son cœur fut touché de la grâce dans le moment où il pensait le moins à son salut, et il prit aussitôt la résolution d'entrer dans l'ordre de Saint-Dominique en qualité de simple frère lai, afin que son sacrifice fût plus entier et plus agréable à Dieu. Jamais il ne voulut consentir à accepter aucune charge dans l'ordre, et il fit toute sa vie ses délices des fonctions les plus basses et les plus pénibles. Sans cesse on le voyait occupé à nettoyer la maison et l'église, à travailler au jardin, à porter l'eau, à fendre le bois ; mais ces travaux, tout pénibles qu'ils devaient être pour lui, qui n'en avait point contracté l'habitude dans son jeune âge, ne l'empêchèrent nullement de se livrer encore à des austérités secrètes dont le récit épouvante la nature. Souvent aussi il parcourut les rues de Rimini une croix à la main, rassemblant autour de lui les enfants pour leur faire le catéchisme, exhortant les pécheurs à la pénitence et les menaçant des jugements de Dieu. Plusieurs conversions éclatantes furent le fruit de son zèle. Simon fut appelé à une vie meilleure l'an 1319 et invoqué comme saint presque aussitôt après sa mort. Son culte, non interrompu depuis cinq siècles, a été enfin approuvé par le Pape Pie VII, l'an 1821 ¹.

L'ordre des ermites de Saint-Augustin, outre les saints en grand nombre dont nous avons parlé dans le dernier livre, nous offre encore deux saintes vierges au commencement du quatorzième siècle. Sainte Claire de Monté-Falco naquit à Monté-Falco, près de Spolète, vers l'an 1275. Elle fut dès son enfance un modèle admirable de piété et de pénitence. Ayant embrassé la règle des religieuses augustines, elle se distingua bientôt par sa ferveur. On l'élut abbesse, étant encore fort jeune, et elle remplit les espérances que l'on avait conçues d'elle. Tous ceux

qui avaient le bonheur de s'entretenir avec elle se sentaient animés d'un ardent désir de tendre à la perfection. Son recueillement profond était l'effet de l'union constante de son âme avec Dieu. Lorsqu'il lui échappait quelque parole qui lui semblait inutile elle s'imposait une pénitence, qui consistait à réciter un certain nombre de prières. Elle aimait surtout à méditer sur la Passion du Sauveur. Elle mourut le 18 août 1308. Jean XXII ordonna le procès de sa canonisation, mais il fut interrompu par la mort de ce Pape. Sainte Claire est nommée dans le Martyrologe romain ¹.

A Sainte-Croix, petite ville de Toscane, près de Florence, naquit une sainte fille qui reçut au baptême le nom d'Oringa. Ses parents étaient de pauvres laboureurs. Dès l'âge de huit ans elle fut employée à garder les bœufs de son père. Elle recommandait naïvement à ces animaux dociles de ne pas faire de dommage, et puis se retirait dans le creux d'un arbre ou d'un rocher pour vaquer à la prière et à la contemplation ; car, dès ce premier âge, le Ciel l'avait prévenue de grâces singulières. Elle ressentait un vif amour pour Dieu, et une si grande estime pour la pureté que, s'il lui arrivait d'entendre quelques paroles peu honnêtes ou de voir quelqu'un qui ne le fût pas, elle en était saisie d'horreur, éprouvait des maux d'estomac, des vomissements, et en devenait quelquefois très-malade. Ayant perdu ses parents dans sa jeunesse, elle reste sous la tutelle de ses frères, qui veulent la contraindre à se marier. Oringa a d'autres desseins ; déjà elle a choisi Jésus-Christ pour l'unique époux de son âme. Ses frères ont beau la traiter inhumainement, l'accabler de coups de fouet, ils ne sauraient lui faire violer les saints engagements qu'elle a contractés. Pour échapper à leurs violences quotidiennes elle se voit obligée de fuir. Une rivière se rencontre sur la route, sans aucun moyen de la traverser ; pleine de confiance Oringa la passe à pied sec. Elle se retire à Lucques, entre au service d'un homme noble et pieux, à qui elle ne demande pour tout salaire que

¹ Godescard, 3 novembre.

¹ Id., 18 août.

la nourriture et les vêtements, mais les plus simples et les plus communs. Dans cette maison Oringa, se livrant à la plus rigoureuse pénitence, commence ce genre de vie austère qu'elle continue le reste de ses jours. Elle marche toujours pieds nus, même au cœur de l'hiver, couche constamment sur la dure, quelque fatiguée qu'elle puisse être, jeûne chaque jour, et ne prend vers le soir de nourriture que le poids et la grosseur d'une pomme ordinaire. La beauté du visage, qui est pour tant d'autres une occasion de vanité bien dangereuse, n'est pour Oringa qu'un sujet de peine; aussi cherche-t-elle à perdre ce frivole avantage en employant des sucs et d'autres moyens pour détruire les agréments de sa figure, tant elle craint que son aspect ne soit pour le prochain une occasion de péché.

Tout occupée de Dieu, cette sainte fille ne connaît pas même les plus proches voisins de la maison qu'elle habite. Lorsque la nécessité l'oblige à traiter avec le prochain, elle le fait avec tant de modestie que, quoique jeune et d'une figure agréable, elle n'inspire d'autre sentiment que le respect; mais elle ne laisse pas échapper ces occasions de donner de salutaires conseils à ceux avec qui elle s'entretenait. Le Saint-Esprit l'avait tellement formée à la vie intérieure qu'elle parlait des matières spirituelles avec une facilité et une exactitude surprenantes, et c'était une chose merveilleuse de voir une pauvre fille, qui n'avait point reçu d'éducation, qui ne savait même pas lire, expliquer les points les plus relevés de la religion de manière à étonner les hommes instruits.

Une vertu si pure et si parfaite acquit à Oringa l'estime générale des habitants de Lucques; mais elle était trop humble pour être flattée de la considération dont elle était l'objet; au contraire elle songea à s'y dérober par la fuite. Elle avait reçu une grâce particulière de Dieu, par l'intercession de saint Michel, qu'elle honorait comme son protecteur. Elle va visiter la célèbre église dédiée à cet archange, au mont Gargan, et se rend ensuite à Rome, pour y vénérer les cendres des martyrs. Ce fut dans

cette capitale du monde chrétien qu'elle fit la connaissance d'une veuve riche et vertueuse, nommée Marguerite, qui, désirant avoir à son service une personne de piété, la reçut avec joie dans sa maison. Cette veuve, d'une noblesse illustre, exige d'Oringa qu'elle accepte des vêtements convenables à sa nouvelle position; celle-ci n'y consent qu'avec beaucoup de peine et ne les garde pas longtemps; car, quelques jours après, ayant rencontré une pauvre étrangère qui était presque nue, elle lui donne ses habits neufs et reprend les vieux qu'elle avait quittés. Cette action, qui eût irrité une maîtresse mondaine, ne mécontenta pas Marguerite; déjà elle savait apprécier le mérite de sa domestique, et bientôt elle eut pour elle l'affection la plus sincère; aussi loin de vouloir en être servie, elle allait jusqu'à la servir elle-même. Au reste cette vertueuse femme ne fut pas la seule qui vénérât Oringa; Rome, au bout de quelque temps, retentit du bruit de la sainteté de cette humble servante, et le peuple lui donna le surnom de Chrétienne de Sainte-Croix surnom qu'elle porta depuis et dont nous nous servirons aussi pour la désigner désormais.

Après avoir passé quelque temps à Rome Chrétienne eut le désir d'aller à Assise pour y visiter le tombeau de saint François; elle s'y rendit avec sa bonne maîtresse, qui ne voulut plus se séparer d'elle. S'étant mise en prières dans l'église du saint, elle eut une extase pendant laquelle Dieu lui fit connaître qu'il l'avait choisie pour fonder un monastère dans son pays natal. Il lui fit aussi voir la gloire et le bonheur des saints dans le ciel, faveur qui la charma tellement que pendant plusieurs mois elle en conserva la plus vive et la plus douce impression. Son désir d'accomplir la volonté divine la ramena à Sainte-Croix, où elle éprouva d'abord de grandes difficultés pour exécuter son dessein. Pauvre et sans secours, il semblait qu'elle ne dût jamais réussir; les habitants du pays et l'évêque de Lucques, de qui dépendait Sainte-Croix, lui étaient opposés; cependant sa confiance en Dieu et sa patience finirent par triompher de tous les obstacles. Le monastère fut construit, et bientôt habité

par plusieurs vierges chrétiennes qui vinrent s'y consacrer au Seigneur. La servante de Dieu y introduisit la règle de saint Augustin et dressa des constitutions sévères, mais si sages qu'on les adopta dans d'autres communautés du même institut, qui plus tard furent fondées dans diverses villes d'Italie. Sa qualité de fondatrice semblait exiger qu'elle prît le gouvernement de la maison qu'elle venait d'établir et qui portait le nom de Sainte-Marie-la-Neuve ; mais son humilité ne put être vaincue sur ce point, et jamais elle ne voulut accepter cet emploi ni commander en aucune manière à ses sœurs ; au contraire, elle se regardait comme la dernière de toutes, et, si elle croyait en avoir désobligé quelqu'une, elle se mettait à genoux devant elle pour lui demander pardon. Les austérités qu'elle avait pratiquées à Lucques étaient étonnantes ; elle les continua dans son monastère ; elle se refusait même le soulagement d'un lit, et sa couche n'était autre chose que la terre nue.

Mais, si Chrétienne était si sévère pour elle-même, on peut dire que sa compassion et sa tendresse pour les pauvres n'avaient point de bornes. On la voyait se dépouiller de ses vêtements pour les leur donner, et même une fois elle disposa en leur faveur de la seule pièce d'argent qui se trouvait dans la maison. Pendant une grande disette qui affligeait le pays cette sainte fit placer dans le seul champ que sa maison possédât, et qui était ensemencé de fèves, une espèce d'enseigne pour avertir que ces fèves étaient à tous ceux qui voudraient en prendre. Son exemple toucha les laboureurs, qui le suivirent, et Chrétienne, dont le champ parut produire miraculeusement pour satisfaire aux besoins de tous ceux qui y avaient recours, eut la consolation d'avoir conservé la vie à un grand nombre de pauvres gens qui, sans elle, seraient morts de faim pendant cette calamité.

Dieu se plut à manifester la sainteté de sa servante en lui accordant le don de prophétie et celui des miracles ; elle fit plusieurs prédictions qui toutes furent accomplies. L'architecte de son monastère lui dut la guérison subite d'une blessure grave qu'il s'était faite en s'enfonçant un clou dans le pied.

Mais le plus grand miracle de Chrétienne, c'était sa vie sainte, son attrait pour la pauvreté, qui lui donnait plus d'amour pour cette vertu que les avares n'en ont pour les richesses ; c'était son invincible patience. Trois ans avant sa mort elle fut frappée d'une paralysie qui la rendit percluse de tout le côté droit ; dans cet état pénible elle montrait un contentement que sa soumission à la volonté divine pouvait seule lui inspirer. Enfin, après avoir annoncé l'heure précise de sa mort et reçu avec ferveur les sacrements de l'Église, elle rendit son âme pure à son Créateur, à l'âge de soixante-dix ans, au mois de janvier de l'année 1310. Son corps, qui était resté flexible et sans aucune marque de corruption, fut conservé dans cet état jusqu'en 1514, époque à laquelle un incendie le consuma presque entièrement, ainsi qu'une partie du monastère. Le culte de cette bienheureuse a été approuvé par le Pape Pie VI, le 15 juin 1776 ¹.

L'ordre de Saint-François, malgré la division dont nous avons vu qu'il était travaillé au sujet de la règle, continuait néanmoins à produire des saints. De ce nombre est le bienheureux Conrad d'Offida, né vers l'an 1241 dans la ville dont il porte le nom ; il entra dès l'âge de quinze ans dans l'ordre de Saint-François. Le mont Alverne, consacré par les faveurs spirituelles que le vieux patriarche des Frères mineurs y avait reçues, était le séjour de quelques religieux fervents, tous prêtres, qui y employaient leur temps à la prière et à la méditation. L'on crut Conrad assez élevé en vertu pour mériter d'y être envoyé. Il songea à refuser cette grâce, s'en croyant indigne par humilité. Ce fut dans ce lieu que, sous la conduite de l'Esprit-Saint, il acquit des choses divines une connaissance qu'il ne devait point à l'étude ; il s'en servit pour annoncer avec fruit la parole de Dieu. Sa mort arriva le 12 décembre 1306. Le Pape Pie VII a permis de lui rendre un culte public et il est honoré le jour de son trépas. Conrad avait pour ami un saint religieux de son ordre, nommé Pierre de Tréja, qui était son émule dans la vertu. Pierre fut doué de

¹ Acta SS., 10 janvier. Godescard, 18 février.

grâces extraordinaires et mourut de la mort des justes. Le Pape Pie VI le béatifia le 11 septembre 1795. On en fait la fête le 14 mars¹.

Le bienheureux François Vénimbeni, né d'une famille honnête de Fabriano, se crut appelé d'une manière miraculeuse à l'état religieux. Il entra dans l'ordre de Saint-François, à l'intercession duquel il avait dû dans son enfance le recouvrement de sa santé. Novice fervent et ensuite profès plein d'ardeur pour la régularité, il montra qu'il savait estimer la grâce de sa vocation. Malgré son attrait pour l'oraison il ne négligeait pas l'étude des sciences. Il devint habile prédicateur ; ses entretiens avaient tant de force et d'onction qu'il déterminait trois de ses neveux, qui pouvaient espérer de grands avantages dans le monde, à se consacrer à Dieu chez les Frères mineurs. Son humilité était aussi remarquable que ses talents. Il avait une dévotion particulière au saint sacrifice de la messe ; l'on rapporte qu'en célébrant un jour celle des Morts, comme il disait en finissant : *Requiescant in pace*, l'on entendit plusieurs voix qui répondirent avec un cri d'allégresse : *Amen* ! Il mourut à l'âge de soixante et onze ans, le 27 avril 1322. On l'honore dans son ordre le 12 avril, depuis que le Pape Pie VI a approuvé son culte, le 1^{er} avril 1775².

Ailleurs déjà nous avons parlé d'un autre Franciscain, le bienheureux Oderic de Frioul, que le zèle pour le salut des âmes fit aller dans les Indes. Dans l'espace de dix-sept ans qu'il y demeura il convertit et baptisa plus de vingt mille infidèles. Revenu en Italie pour recruter des collaborateurs, il y tomba malade, épuisé par les travaux et la pénitence, et mourut à Udine le 14 janvier 1331. Son corps, visité quelque temps après sa mort par le patriarche d'Aquilée, fut trouvé aussi frais et aussi flexible que s'il avait été vivant. L'on honore ce saint religieux le 3 février³.

La bienheureuse Angèle, dit de Foligni, parce qu'elle était née dans cette ville, est un nouvel exemple des miséricordes du Seigneur envers les âmes pénitentes. D'une famille distinguée et engagée dans l'état du

mariage, elle oublia son rang, les devoirs de son état, et elle donna dans des égarements déplorables. Le Seigneur, pour la faire revenir à lui, la priva de son époux et de ses enfants. Cette perte sensible fut pour elle un coup de la grâce ; elle pleura ses fautes et chercha à les expier en vendant ses biens pour en distribuer le prix aux pauvres et en embrassant le tiers-ordre de Saint-François. Ses larmes et sa pénitence durèrent autant que sa vie ; sa patience dans les peines extérieures et les fréquentes maladies qu'elle éprouva était admirable. Sa méditation habituelle était la Passion du Sauveur, à qui elle aspirait sans cesse de se conformer dans les souffrances. Dieu la favorisa d'un grand nombre de grâces extraordinaires et de révélations. Sa vie a été écrite très en détail par son confesseur ; on y trouve bien des choses remarquables sur la théologie surnaturelle, les mystères de la foi et les sacrements. La bienheureuse Angèle de Foligni mourut en 1309. Le Pape Innocent XII autorisa son culte en 1693. Sa fête est le 31 mars, mais sa grande vie se trouve, dans les Bollandistes, au 4 janvier⁴.

L'Italie voyait des exemples de sainteté éminente jusque dans l'état laïque. Le bienheureux Henri de Trévise naquit à Bolsano, dans cette partie du Tyrol qui est remplie de montagnes et située entre les villes de Trente et de Bresse. La pauvreté de ses parents fit qu'il ne put être élevé dans l'étude des lettres ; mais il apprit dès ses premières années le grand art de se perfectionner chaque jour dans l'amour de Dieu, qui est la vraie science du chrétien.

Ayant quitté sa patrie, où il ne trouvait pas de quoi subsister, il alla se fixer à Trévise ; là il était obligé de travailler chaque jour afin de pourvoir aux différents besoins de la vie. Il s'appliquait à son travail avec une ardeur infatigable et il le sanctifiait par un esprit de recueillement et de pénitence. Comme il ne savait pas lire il assistait autant qu'il lui était possible aux instructions publiques, et il y était si attentif qu'il ne manquait jamais d'en retirer de grands avantages ; il

¹ Godescard, 14 mars. — ² *Acta SS.*, et Godescard, 12 avril. — ³ *Acta SS.*, et Godescard, 3 févr.

⁴ *Acta SS.*, 4 janvier. Godescard, 30 mars.

assistait aussi fort régulièrement à tous les offices de l'Église. Chaque jour il entendait la messe avec une ferveur angélique. Durant son travail il s'unissait de cœur à ceux que leur état mettait à portée de chanter continuellement les louanges du Seigneur. Sa vie était fort austère, et il donnait secrètement aux pauvres ce qu'il pouvait épargner sur son salaire.

Son humilité le portait à dérober aux hommes la connaissance de ses bonnes œuvres ; mais plus il cachait ses vertus, plus était vif l'éclat dont elles brillaient. Sa douceur avait quelque chose d'étonnant ; on ne l'entendit jamais se plaindre ni murmurer dans la maladie et les autres afflictions. Sa tranquillité le faisait chérir de tout le monde. On eût dit qu'il ne ressentait point les injures et les affronts. Lorsque les enfants ou d'autres personnes le raillaient ou l'insultaient, il leur répondait par des paroles de bénédiction et priait pour eux. Souvent il s'unissait à Jésus-Christ dans le sacrement de son amour. Il se confessait tous les jours, non par scrupule ou par petitesse de jugement, mais pour s'entretenir dans la plus exacte pureté et pour se rendre plus digne de louer Celui qui est la sainteté même et aux yeux duquel les anges ne sont point sans tache. Il avait un soin extrême de ne rien faire qu'en vue de Dieu, et il s'accusait d'immortification ou de vaine curiosité si quelque regard jeté sur un objet extérieur détournait son attention et donnait la moindre atteinte au recueillement de son âme.

Son grand âge l'empêchant de continuer son travail ordinaire, une personne le logea dans sa maison. Ce serviteur de Dieu vivait des aumônes qu'on lui faisait chaque jour, sans jamais rien réserver pour le lendemain. Il donnait ce qu'il s'était retranché à ceux qu'il voyait dans une plus grande misère. Il mourut le 10 juin 1315. Il se fit un concours prodigieux à la petite chambre où son corps était exposé, et trois notaires, placés par les magistrats, dressèrent les procès-verbaux d'un grand nombre de miracles qui s'opérèrent alors par son intercession. Chacun s'empressait d'emporter comme une relique quelque chose de ce qui avait appartenu à

son usage. Les Italiens appellent le serviteur de Dieu saint Rigo, diminutif d'*Arrigo*, qui a la même signification que Henri¹.

Claire ou Clara de Rimini, étant devenue veuve très-jeune encore par la mort de son premier mari, s'abandonna à toutes les frivolités et à tous les plaisirs où on se laisse trop souvent entraîner dans le monde. Les malheurs mêmes de sa famille et de son pays, dans ce temps de désordres et de guerres civiles, ne furent pas capables de la faire rentrer en elle-même. Mais, au moment où elle s'y attendait le moins, Dieu jeta sur elle un regard de miséricorde et lui inspira un profond repentir de ses écarts. Un jour qu'elle était entrée dans l'église des Franciscains, il lui sembla entendre une voix qui disait : « Efforcez-vous, Clara, de dire un *Pater* et un *Ave* à la louange de Dieu et comme une marque de votre souvenir, et de les réciter avec attention, sans penser à autre chose. » Elle ne comprit pas d'abord ce que cet avis signifiait ; il la porta à la réflexion. Enfin elle ouvrit les yeux sur sa vie passée et résolut d'en expier les égarements par une sincère pénitence. Son second mari, cédant à ses instantes prières, lui permit de se vêtir en religieuse et d'embrasser ce genre de vie. Il mourut bientôt après, et Clara, désormais dégagée de ses liens, ne voulut plus d'autre époux que Jésus-Christ ni d'autre soin que celui de sa sanctification.

Afin d'opérer plus sûrement son salut la nouvelle convertie se dévoua entièrement à la pénitence ; pour vaincre sa délicatesse elle s'accoutuma à marcher pieds nus et le fit le reste de sa vie. Des habits grossiers, de couleur grise et brune, succédèrent à ces riches vêtements dont jadis elle aimait à se parer. La nourriture la plus frugale lui servit à expier le plaisir qu'elle avait pris à la bonne chère ; c'était ordinairement du pain et de l'eau ; les dimanches et les grandes fêtes elle y ajoutait un peu d'huile ; mais pendant le carême elle ne vivait que de pain et d'herbes crues. Elle portait au cou, aux bras et aux genoux, des cercles de fer, et avait le corps couvert d'une espèce de cuirasse

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 10 juin.

du même métal, que l'on conserve encore à Rimini. Tels furent les moyens qu'elle employa, telles furent les armes dont elle se revêtit pour résister à l'ennemi qui l'avait si longtemps retenue captive.

Malgré ces précautions elle eut encore de rudes combats à soutenir, surtout pour triompher des tentations qui la portaient à la gourmandise. Un jour qu'elle était presque vaincue, Jésus-Christ, qu'elle priait avec ferveur, lui inspira de dire ces paroles : « Levez-vous, ô Christ ! et secourez-moi ; levez-vous, vous qui êtes le défenseur des hommes, ô Rejeton de David ! Alleluia ! » Clara n'eut pas plutôt prononcé ces paroles qu'elle se sentit pleine de force et de vigueur pour repousser la tentation ; cependant, afin de s'en préserver à l'avenir, elle va chercher un animal dégoûtant, et, le faisant rôtir, elle le porte à la bouche en se disant à elle-même : « Prends, gourmande, prends ce mets délicat et mange. » C'en fut assez pour qu'elle n'eût plus rien dans ce genre à souffrir. Tant il est vrai que les victoires remportées sur les passions sont une source féconde de tranquillité.

Ces austérités ne furent pas les seules que pratiqua cette courageuse pénitente ; elle se privait presque entièrement de sommeil, passant en prières la plus grande partie des nuits. Pendant le carême elle se retirait dans un réduit que lui offrait l'ancien mur de la ville ; là, exposée au froid, à la pluie et à toutes les autres injures du temps, elle demandait humblement à Dieu miséricorde en confessant ses péchés, et récitait plus de cent fois l'Oraison dominicale en versant des larmes abondantes. Telle fut sa pratique durant les trente années qui s'écoulèrent depuis l'époque de sa conversion.

Clara puisa dans ses communications avec le Seigneur une tendre compassion pour tous les affligés ; son propre frère en éprouva d'abord les effets. Ayant appris qu'il se trouvait malade à Urbin, où il s'était retiré après avoir été une seconde fois banni de Rimini, elle alla lui porter tous les secours dont il avait besoin et l'aider à sanctifier ses souffrances. La paix ayant été conclue quelque temps après, la servante de Dieu revint avec

sa famille dans sa ville natale et y continua ses œuvres de charité, qu'elle savait très-bien allier avec ses pieux exercices et la sainte communion. Les guerres fréquentes qui désolaient cette contrée avaient forcé les religieuses de Sainte-Claire établies à Bégno de se réfugier à Rimini, où elles se trouvaient dans une grande détresse ; la servante de Dieu, en ayant été informée, alla de maison en maison quêter pour ces pauvres filles dans le voisinage de la ville et dans les bourgs qui en dépendaient. Un jour qu'elles manquaient de bois, Clara trouva dans la campagne un tronc d'arbre et le chargea sur ses épaules ; elle le porta jusqu'à la maison d'un de ses parents, qui, la voyant ainsi chargée, commanda à un domestique de prendre ce tronc et de le porter où elle voudrait ; mais elle n'y consentit pas, et, après avoir souhaité des bénédictions à son parent pour la charité qu'il lui témoignait, elle continua de porter son fardeau sans être arrêtée par aucun respect humain.

Elle avait une grande crainte de causer la moindre peine à son prochain. Un jour, s'étant aperçue qu'elle avait dit à quelqu'un une parole qui n'était point assez polie, elle se renferma aussitôt dans sa cellule, et, se tirant avec une tenaille la langue hors de la bouche, elle la tint un temps si considérable que le sang en coulait et qu'elle fut ensuite plusieurs jours sans pouvoir parler. Ce fut par cette sévérité à se punir de ses moindres fautes qu'elle parvint à dompter toutes ses passions et à se rendre entièrement maîtresse d'elle-même.

Mais, si les besoins corporels de ses frères excitaient la compassion de Clara, elle était encore bien plus touchée de leurs nécessités spirituelles ; aussi s'employait-elle avec zèle et succès à la conversion des pécheurs. Une veuve noble dont la conduite était suspecte, un usurier de Rimini, le seigneur de Mercatello et beaucoup d'autres lui durent leur retour à Dieu. Ce ne fut pas toujours sans peine que la sainte pénitente obtint ces heureux changements ; elle fut souvent injuriée et même accusée publiquement d'hérésie ; mais sa patience ferma enfin la bouche à ses calomniateurs, et sa vertu finit par triom-

pher de ceux qui voulaient en ternir l'éclat. Clara acquit même une si grande réputation de sainteté que, plusieurs personnes dévotes ayant voulu se réunir à elle et vivre sous sa conduite, elle répondit à leurs vœux en bâtissant un monastère qui fut d'abord sous le titre de l'Annonciation, et qui prit ensuite celui de Notre-Dame des Anges, nom qu'il portait encore dans le siècle dernier.

La servante de Dieu ne se cloîtra pas dans cette maison, mais elle continua de sortir pour vaquer aux œuvres de miséricorde. Sa grande charité la porta une fois à s'offrir en vente pour racheter un criminel condamné à avoir la main coupée et lui fit obtenir la grâce de ce malheureux. Elle opéra plusieurs miracles pour rendre la santé aux malades. Le Seigneur la favorisait du don de conseil, et lui inspira une si grande sagesse que les plus doctes en étaient ravis d'admiration. Enfin, après avoir pratiqué pendant plus de trente ans les vertus chrétiennes dans un degré héroïque, cette sainte femme rendit son âme à son Créateur le 10 février 1326. Elle fut enterrée dans l'église de son monastère, où ses reliques sont encore conservées. Le pape Pie VI approuva, le 12 décembre 1784, le culte que les fidèles rendaient à la bienheureuse Clara¹.

D'un autre côté, tandis que des nobles d'Italie et de France, avec le roi de France lui-même, ainsi que nous l'avons vu, tenaient une conduite si peu noble envers le père commun des chrétiens, un noble de Provence, avec sa noble épouse, menait sur la terre une vie plus angélique qu'humaine; nous voulons parler de saint Elzéar de Sabran et de sainte Delphine de Glandèves.

Elzéar était de l'ancienne et illustre maison de Sabran, en Provence. Son père, Herménigilde ou Hermengaud de Sabran, fut fait comte d'Arian, au royaume de Naples. Landune d'Albes, sa mère, sortait également d'une famille très-distinguée; on la nommait la Bonne Comtesse, à cause de sa piété et de ses autres vertus. Enceinte de ce fils, elle sentit un redoublement de ferveur et un grand désir de quitter le monde. Une pieuse

dame de ses amies, Garsende d'Alphant, et son confesseur, Jean de Julien, de l'ordre des Frères mineurs, à qui elle en fit confidence, présagèrent que, si elle vivait longtemps, Dieu ferait en elle de grandes choses ou que le fruit qu'elle portait dans ses entailles serait quelque chose de grand. Ayant donc enfanté ce fils, aussitôt elle l'offrit à Dieu en disant : « Seigneur Dieu, de qui proviennent toutes les créatures, je vous rends grâces de ce fils, que vous m'avez donné par votre clémence, et je vous prie humblement de le recevoir pour votre serviteur et de répandre sur lui la grâce de votre bénédiction. Si vous prévoyez qu'il doive être rebelle à votre volonté, prenez-le de ce monde sitôt qu'il aura été purifié par le saint baptême; car il vaut mieux qu'il meure à ce monde pour vivre avec vous innocent et sans mérites propres que si dans cette vie mortelle il offensait votre majesté. »

Saint Elzéar naquit en 1295, au château d'Ansois, entre Apt et Aix. La miséricorde naquit avec lui. Il n'avait pas encore trois ans que dès qu'il voyait un pauvre, il le regardait avec compassion, refusait de passer outre, et se mettait à pleurer jusqu'à ce que le pauvre eût reçu quelque aumône. Aussi sa nourrice emportait-elle toujours quelques morceaux de pain quand elle sortait avec lui du château. Dès l'âge de cinq ans il distribuait aux pauvres tout ce qu'il gagnait dans ses petits jeux ou qu'il pouvait acquérir d'ailleurs. Il faisait inviter à dîner avec lui les enfants, surtout les pauvres, avec lesquels il prenait quelquefois ses ébats. Ces mouvements de miséricorde et de charité s'accrurent avec l'âge; ils étaient accompagnés de tout ce qu'on pouvait imaginer de plus vertueux dans un enfant bien né et favorisé du Ciel. Il était modeste, doux et civil envers tout le monde, respectueux et soumis à l'égard de ses parents, de sa gouvernante, la pieuse amie de sa mère, Garsende d'Alphant, de son précepteur et de tous ceux qui avaient quelque inspection sur lui. Son éducation ne leur coûtait rien; sa conduite semblait être plutôt la règle que l'effet de leurs avertissements.

Il fut élevé ensuite auprès de son oncle,

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 10 février.

Guillaume de Sabran, abbé de Saint-Victor de Marseille, qui n'oublia rien de ce qui pouvait lui former l'esprit dans les sciences et le cœur dans la piété; mais Elzéar avait pour la science du salut un maître intérieur qui le dressait à la vertu et le conduisait dans les voies du Ciel. On ne remarquait rien de léger, rien d'inconsidéré ou de frivole dans ce jeune homme; il était retenu dans ses paroles, sage et composé dans ses mœurs, sérieux et réservé dans toutes ses manières d'agir; cependant toujours gai et agréable, d'un naturel vif, d'une humeur charmante, qui, jointe à une grande beauté de corps, le faisait affectionner de tout le monde. Il croissait ainsi en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes, et formait le projet d'aller annoncer la foi parmi les infidèles afin d'y trouver l'occasion de souffrir le martyre; la Providence en disposa différemment. Il n'avait encore que dix ans lorsque Charles II, roi de Naples, comte de Provence, envoya un ordre exprès à son père de le marier avec une demoiselle de la maison de Glandèves, qu'on lui avait recommandée. Elle s'appelait Delphine et n'avait que douze ans. Elle était très-digne de lui, mais plus encore par sa vertu que par la noblesse de son sang ou la grandeur de sa famille, qui était des premières de la Provence. On la fiança aussitôt dans Marseille, en présence du roi même, sans que l'un et l'autre se connussent encore et sans qu'ils eussent beaucoup de part à ce qu'on leur faisait faire.

Delphine avait perdu de bonne heure son père et sa mère, E. de Sinha, seigneur de Puy-Michel, et Delphine de Barras. Quand elle entendit ses oncles et ses tuteurs parler de la marier à quelque jeune seigneur des plus nobles et des plus puissants de la Provence, à cause des grands biens qu'elle possédait, elle en ressentait une grande peine, car elle souhaitait demeurer toujours vierge, prévenue qu'elle était de l'amour divin. Elle eût donc voulu que tous ses châteaux fussent brûlés, toutes ses terres anéanties et ses vassaux dispersés, pour qu'on ne lui parlât jamais d'aucun mariage charnel. Plus d'une fois même elle eût désiré être aveugle pour

servir plus librement Dieu dans sa virginité. Quand il fut donc question de la marier au jeune comte de Sabran elle résista tant qu'elle put; même à Marseille, près de paraître devant le roi, elle se déroba à ses oncles et à ses tuteurs et se cacha dans le comble de la maison, où elle recommanda sa virginité avec beaucoup de larmes à Jésus-Christ et à sa sainte Mère, en disant : Vierge bénie, Mère de Notre-Seigneur Jésus-Christ, s'il plaît à votre bonté maternelle que j'aie votre Fils béni pour époux, secourez-moi à cette heure où je suis délaissée et destituée de tout secours humain. » Après cette prière elle ressentit une grande consolation intérieure et obtint que le mariage qu'on voulait faire ne fût que des fiançailles.

Cependant, trois ans après, le mariage fut célébré solennellement, en face de l'Église, le jour de Sainte-Agathe, au château de Puy-Michel. Elzéar était dans sa treizième année, Delphine dans sa quinzisième. La première nuit qu'ils se trouvèrent seuls dans la chambre nuptiale, elle apprit confidentiellement à son jeune époux qu'elle ne s'était mariée que forcée par ses proches, que tout son désir était de demeurer vierge pour l'amour de Dieu; elle en avait demandé la grâce à la Vierge Marie, qui lui avait promis son assistance. Si donc elle avait consenti à l'épouser, c'est que, connaissant sa vertu et sa piété, elle espérait que non-seulement il ne s'y opposerait point, mais qu'il ferait lui-même comme elle. Elzéar, à qui cette pensée n'était pas encore venue, fut bien surpris de la proposition; mais, comme il était d'un naturel doux et complaisant, il respecta le désir de sa jeune épouse et ne lui dit pas un mot qui pût lui déplaire. Delphine passa toute cette nuit sans fermer l'œil, priant incessamment Dieu, avec beaucoup de larmes et de soupirs, de vouloir bien être le protecteur de sa virginité. Les nuits suivantes elle obtint de même de son époux, par de douces paroles, de les passer ensemble, comme le jeune Tobie et Sara passèrent ensemble les trois premières à prier Dieu avec ferveur. La chambre nuptiale fut dès lors un oratoire.

Cette première année, quoiqu'il en fût exempt par son âge, Elzéar jeûna tout le ca-

rême ; de plus il se procura, par le moyen d'une religieuse, parente de sa femme, une corde pleine de nœuds, dont il se ceignit le corps, mais au point de le mettre en sang et en plaies. La religieuse, s'en étant aperçue à la pâleur de son visage, menaça de le dire à ses parents s'il n'ôtait la corde ; il le fit, mais la remplaça par un cilice.

A l'âge de quinze ans il se trouvait, avec son oncle paternel, l'abbé de Marseille, dans le château de son oncle maternel, le seigneur du Sault. Un nouveau prêtre devait y chanter sa première messe, un noble y être armé chevalier, le jour de l'Assomption de la sainte Vierge. Elzéar assista la nuit à matines, fit ensuite la confession de ses péchés et communia dévotement à la messe, comme pour se préparer aux grâces extraordinaires que Dieu devait lui faire en ce jour. Au festin il fit l'écuyer tranchant, par honneur pour ses oncles. Après le repas, comme il prenait sa réfection lui-même, l'Esprit de grâce descendit subitement sur lui ; son visage parut changé ; ses compagnons, croyant qu'il avait la fièvre, le menèrent dans sa chambre. Dès qu'il y fut seul il se prosterna par terre, s'abandonnant suivant que l'esprit intérieur le lui suggérait. Il ressentit une si vive flamme de l'amour divin qu'elle faisait fondre toute son âme et la transformait totalement en Dieu. Alors Dieu lui montra la brièveté de cette vie caduque et combien ce monde est méprisable en comparaison des biens célestes. Il conçut un si grand mépris de tous les avantages temporels que, si on lui avait offert toutes les richesses de ce monde, il n'eût rien accepté, mais méprisé tout comme de la boue, tant il avait soif de Dieu seul.

Il voyait aussi très-clairement par quelles miséricorde et bienveillance Dieu l'avait préservé jusqu'à ce jour de tomber dans toutes sortes de péchés et par quelle grâce singulière il l'avait conservé dans sa virginité. Il se résolut donc dès ce moment à ne plus songer à laisser d'héritiers, mais à garder constamment la virginité, à quoi l'exhortait tant son épouse. Il commença donc à penser fortement aux moyens de plaire à Dieu seul. Dans cette méditation et cet incendie d'amour il se mit à prier Dieu de tout son cœur

de lui montrer de quelle manière il voulait qu'il vécût dans ce monde. Il aspirait à quitter tout pour se retirer dans un désert et y servir Dieu sans être connu de personne ; mais une voix intérieure lui dit de ne pas changer d'état. Il objecta sa fragilité ; mais la voix répondit : « Je sais ce que vous pouvez, et ce que vous ne pouvez faire, je le ferai et le suppléerai. » Elzéar sortit de cette extase résolu à garder la virginité perpétuelle, sans pourtant en faire de vœu. Et, merveille bien extraordinaire de la grâce divine, attestée par les deux époux, quand ils étaient ensemble ils se sentaient plus affermis dans leurs saintes résolutions que quand ils se trouvaient éloignés l'un de l'autre.

Après cette première extase Elzéar en eut plusieurs autres dans lesquelles Dieu lui fit voir sans nuage les principaux mystères de la foi, les mystères de la Trinité, de l'Incarnation, de la Rédemption, ainsi que les autres vérités du Symbole ; ce qui le remplit d'un amour ineffable pour Dieu. Plusieurs âmes pieuses connurent par révélation la vie angélique et virginale des deux époux.

Ils vécurent ainsi sept ans au château d'Ansois ; mais Elzéar ne pouvait jouir en ce lieu de toute la tranquillité d'esprit qu'il souhaitait, à cause des inquiétudes et des soins excessifs que son grand-père et tous ses proches avaient pour les choses temporelles et dans lesquelles ils tâchaient de l'entraîner. A l'âge de vingt ans il demanda et obtint, après de longues sollicitations, la liberté d'aller demeurer au château de Puy-Michel, qui lui appartenait par sa femme ; ils y demeurèrent trois ans.

En changeant de lieu ils changèrent de bien en mieux encore. Le nouveau père de famille régla d'abord sa maison comme une espèce de monastère ; il lui donna un règlement en huit articles. 1^o Toutes les personnes à son service, hommes et femmes, devaient entendre chaque jour au moins une messe. 2^o Tous devaient mener une vie chaste et pure ; ceux qui se trouvaient convaincus du contraire étaient chassés de la maison. 3^o Les nobles et les chevaliers, les demoiselles et les dames se confesseront une fois chaque semaine et se disposeront à communier dé-

votement chaque mois. 4° Ces mêmes demoiselles et dames s'occuperont le matin de prières et d'actes de piété et de dévotion jusqu'au dîner, après quoi elles vaqueront au travail manuel. 5° Nul n'osera proférer de blasphème contre Dieu, contre la sainte Vierge, contre aucun saint, ni jurer à faux, à la légère et sans cause, ni proférer des paroles déshonnêtes ; car la vie et la mort sont dans les mains de la langue, dit le sage ; les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs, dit l'Apôtre. Les transgresseurs de ce statut étaient punis de cette manière. A dîner ils étaient assis à terre devant les autres, ne mangeant que du pain et ne buvant que de l'eau, ou bien ils étaient enfermés toute la journée dans une chambre où ils ne recevaient à manger que des choses communes. 6° Nul ne devait jouer aux dés ni à aucun jeu illicite ou déshonnête ; les contrevenants étaient punis avec sévérité. 7° Tous ceux de sa famille devaient vivre ensemble dans la paix, l'amitié et la concorde, nul n'offenser l'autre de parole ni d'action ; si quelqu'un avait fait le contraire, il devait se réconcilier aussitôt avec l'offensé. Le saint veillait à cela d'une façon spéciale et punissait le délinquant selon la gravité de sa faute. 8° Tous les jours, après le dîner ou à une autre heure du soir, à moins qu'on ne soit empêché par une autre cause légitime, ils auront une conférence ensemble, et lui-même avec eux, sur les paroles du Seigneur, pour l'édification de leurs âmes. Dans cet entretien, tandis que l'un parlera, tous les autres prieront pour lui dans leur cœur, afin que Dieu lui inspire des paroles profitables à tous. Nul ne doit interrompre ni empêcher de quelque manière celui qui parle. Le contrevenant était privé de ce bon et dévot entretien jusqu'à ce que, s'étant corrigé, il y fût rappelé par les autres.

Lui-même, dans ces entretiens, le visage rayonnant d'une sainte joie, avait des paroles de feu qui jaillissaient de la source même de la divine sagesse ; les auditeurs sentaient leurs cœurs tout changés, remués par de saints desirs, et devenaient humbles et timorés ; car, comme un autre Tobie, il enseignait à sa famille à craindre Dieu, à s'abstenir du péché et à observer les divins commandements. Il

les exhortait à aimer Dieu et à s'aimer les uns les autres, et à conserver leurs corps purs et sans tache. Quant à l'oraison, il disait que le chrétien doit la commencer par s'humilier profondément ; car la prière de qui s'humilie pénétrera les nues.

Son confesseur lui ayant demandé un jour quelle méthode il suivait dans l'oraison et quel saint il avait choisi pour son patron spécial, le saint lui répondit : « J'ai choisi pour mon avocate la glorieuse Vierge Marie, et, quand je veux me préparer à l'oraison, je considère d'abord mon indignité et ma vileté, à cause de quoi je me tourne vers la Mère de grâce, et je la supplie humblement qu'elle mette dans mon cœur et dans ma bouche ce qui lui est agréable, à elle et à son béni Fils. Je lui offre, avec toute la dévotion que je puis, un *Ave, Maria* ; lequel dit, je ne manque jamais de matière nouvelle pour les choses divines. »

Dans la maison d'Elzéar ainsi réglée il régnaient une charité, une dévotion, une paix, une aménité, une pureté si grande que, sauf l'habit, ce paraissait plutôt un vrai monastère et une vie religieuse que la maison d'un comte et une vie séculière. Aussi la religieuse Alasia, sœur de Delphine, assurait qu'elle vivait plus saintement auprès de ces deux époux que dans son couvent. De plus, beaucoup de nobles et de chevaliers, ainsi que d'autres personnes, inspirés par un si bel exemple, promirent et gardèrent la chasteté perpétuelle, plusieurs même la pureté virginale. Enfin, la renommée publiant partout de quelle manière le comte Elzéar de Sabran avait réglé sa maison, plusieurs commencèrent à vivre et à former leurs maisons sur ce modèle ; entre autres l'évêque de Digne, Renaud de Porcellets, cousin du saint, et qui lui-même est appelé saint dans quelques auteurs du temps, lui demanda le règlement de sa famille et le fit observer dans la sienne.

Outre ce règlement domestique on attribue encore à saint Elzéar un règlement public pour ses domaines, en dix articles. « 1° Nul de mes sujets ne blasphémara d'une manière quelconque en mes domaines ; car, comme les louanges de Dieu nous attirent ses faveurs et ses grâces, de même les parjures et les ju-

rements, qui sentent plus le langage des enfers que celui des hommes, attirent sur nous les foudres du Ciel qui perdent et nos corps et nos âmes. 2° Je veux introduire dans toutes mes terres la piété envers la sainte Mère de Dieu ; en conséquence je veux que tous mes sujets la choisissent pour leur patronne ; car, quand nous avons besoin de la miséricorde de Dieu, nous ne pouvons mieux recourir qu'à cette Reine toute-puissante, puisqu'elle daigne nous recevoir sous sa protection et qu'elle se montre le refuge de tous les pécheurs. Je défends spécialement, aux jours de fêtes consacrés à son culte, de se livrer à aucune œuvre servile, et je veux que ces jours-là tous mes sujets assistent à la messe et aux offices divins, sous peine de châtiments à infliger par mes officiers. 3° J'ordonne à tous mes officiers de veiller à ce qu'on vive chastement dans mes terres et d'en expulser les hommes de débauche ; car, comme rien de souillé ne doit entrer dans le paradis, rien d'impur ne doit se tolérer parmi les chrétiens destinés à la gloire éternelle. 4° Je veux que toutes les grandes fêtes de l'Église soient exactement et solennellement célébrées chez moi, telles que Pâques, la Pentecôte, la Toussaint et Noël ; que tous se confessent de leurs péchés en ces jours, ou du moins que nul n'en passe deux sans le faire. Il en est de même de l'Assomption de la Vierge, notre mère, et de son Annonciation, afin que toujours elle nous favorise en ce monde, et qu'à l'heure de notre mort elle nous assiste comme notre avocate, pour nous obtenir la grâce de son Fils. 5° J'interdis ma maison à tous les paresseux qui ne veulent pas travailler pour gagner leur vie, et, pour que la distribution de blé que j'ai soin de faire tous les ans pour secourir les pauvres ne leur soit pas une cause de paresse, et que dans l'espoir de cette aumône ils ne cessent pas de travailler pour vivre, je défends expressément à tous mes officiers de donner du blé à ceux qu'ils trouveront qui abusent de cette grâce. Je veux qu'ils les abandonnent à leur misère, de peur que je ne perde leur âme par l'oisiveté en cherchant par ce secours à ce que leur corps ne meure pas de faim. 6° Je proscriis les jeux de hasard, les assemblées où l'on offense Dieu

par d'exécrables jurements, ainsi que toutes les occasions de rixes. Je ne défends cependant pas qu'on s'amuse les jours de fêtes, pour récréer le corps des fatigues précédentes ; mais que ces amusements soient sans profit ni perte des biens temporels, car ces sortes de pertes ne peuvent engendrer que des inimitiés parmi mes sujets. 7° Que tous vivent dans la paix, et, pour conserver une si belle vertu, qu'ils évitent les rixes, les contentions et les injures, qui conviennent plus à des démons qu'à des hommes raisonnables. 8° S'il leur arrive de se disputer, je ne veux pas que le soleil se couche qu'ils ne se soient réconciliés ; c'est le conseil de l'Évangile, qui nous avertit de ne pas nous endormir dans l'inimitié, de peur que l'ennemi commun de tous, qui veille sans cesse, n'abuse la nuit contre nous de nos emportements. 9° J'ordonne expressément que, tous les jours de fêtes et les autres où il y a sermon, tous les habitants viennent à l'église pour entendre la parole de Dieu, la vraie nourriture de leurs âmes ; si, pendant le sermon, on trouve sur les places des paresseux ou des gens irréligieux, ils seront mis en prison et punis comme négligeant le salut de leurs âmes. 10° Nul de mes sujets ne doit nuire à son prochain ni dans son bien ni dans son honneur ; mais ils s'honoreront les uns les autres, comme le doivent faire des chrétiens qui ont été décorés du caractère de Jésus-Christ par le baptême et sont tous destinés à jouir ensemble de la félicité éternelle. » La sanction la plus efficace à tous ces règlements était l'exemple même de celui qui les prescrivait.

Son père mourut vers l'an 1309, le laissant héritier du comté d'Arian, en Italie, et de ses diverses baronnies en Provence. Elzéar avait alors vingt-trois ans. Il se rendit au royaume de Naples pour prendre possession du comté paternel ; mais, par suite de la guerre entre les Siciliens et les Français, les citoyens d'Arian refusèrent de l'admettre dans leur ville. Leur rébellion dura trois ans. Le prince de Tarente, fils de Charles II, qui aimait beaucoup Elzéar, s'offrit à réduire les rebelles par la force en en faisant pendre quelques-uns et mutiler d'autres ; mais Elzéar s'y opposa toujours et dit : « Dieu et la justice les

ramèneront. » En effet tous finirent par l'honorer comme leur seigneur et par l'aimer comme leur père.

Il trouva des lettres que certains nobles avaient écrites contre lui à son père encore vivant, pour l'engager à le déshériter, alléguant beaucoup de raisons calomnieuses ; il lut ces lettres en secret à sa sainte compagne, qui lui demanda s'il pensait les montrer aux accusateurs pour les rendre plus humbles et repentants d'un si grand crime. Il répondit : « Je le leur pardonne entièrement et de tout cœur ; je n'ai garde de leur montrer ces lettres ; au contraire, je veux qu'ils sachent que j'ignore tout cela ; car, s'ils s'apercevaient que je le sais, ils seraient déjà punis en grande partie ; ils me craindraient toujours, et je serais toujours suspect dans leurs cœurs. » Il détruisit donc ces lettres, sans que jamais ce fait vint à leur connaissance. Bien plus, quelque temps après, le principal fabricant de ces calomnies étant venu le voir un jour de fête, avec d'autres nobles, le comte lui témoigna plus d'honneur qu'aux autres, l'admit dans sa familiarité, lui donna de ses vêtements et lui témoigna toute sa vie une amitié particulière.

Sa douceur était telle que, dans toute sa vie, personne ne le vit jamais donner des signes d'impatience ou de colère. C'est pourquoi sainte Delphine, qui l'observait dans toutes ses actions, lui dit un jour : « Quel homme êtes-vous, qui ne vous fâchez ni ne vous troublez jamais contre ceux qui vous injurient ? Vous paraissez insensible, et cependant vous êtes un homme passible et séculier. Peut-être que vous ne savez ou ne pouvez vous mettre en colère. Quel mal y aurait-il pour les méchants, qui de temps à autre vous font du tort, si vous leur montriez quelquefois de l'indignation ? » Le saint homme répondit : « Delphine, à quoi bon se fâcher ? Cette colère ne profite à rien. Cependant je vous ouvrirai le secret de mon cœur. Sachez que plus d'une fois, quand on m'attaque, je commence à m'indigner dans mon cœur ; mais aussitôt je me tourne à penser aux outrages que l'on a faits à Jésus-Christ, et je me dis à moi-même : Quand même tes serviteurs t'arracheraient la barbe et te don-

neraient des soufflets, Jésus-Christ a souffert encore davantage. Et je vous assure, Delphine, que je ne cesse jamais de méditer les outrages du Sauveur que mon cœur ne soit entièrement apaisé. Et Dieu m'a fait cette grâce singulière que j'aime mes adversaires avec une dilection égale ou même plus grande après qu'ils m'ont outragé qu'auparavant, et je prie spécialement pour eux. Enfin je sais et confesse que je mérite des outrages plus grands encore. »

Comme il trouva le comté et la baronnie grevés de beaucoup de dettes et d'obligations, il en séquestra une partie pour que les revenus en servissent à éteindre ces dettes. Il disait à cette occasion : « Je vous rends grâces, Seigneur, de ce que, dans votre première visite, vous m'avez ôté du cœur tout amour du siècle et des biens terrestres ; voici que, par votre providence, je possède des terres et des héritages chargés de tant de dettes que même un amateur du siècle pourrait à peine s'y plaire quelque peu. »

Comme la piété sans la justice est vaine, surtout dans un prince, Elzéar joignait l'une à l'autre ; non moins juste que miséricordieux, il rendait la justice à ses sujets en la tempérant par la miséricorde. Il ordonnait à ses officiers de ne s'écarter en rien de la règle de la justice dans leurs jugements et leurs sentences. Ceux qui se montraient négligents, il les réprimandait avec sévérité et même les remplaçait par de plus dignes. Il poursuivait vigoureusement les malfaiteurs publics et les punissait suivant leurs crimes. Quand il y en avait de condamnés à mort il les exhortait lui-même à se réconcilier avec Dieu par la confession de leurs péchés afin que le supplice leur servît d'expiation. Quant à ceux qui étaient condamnés à des amendes pécuniaires, il leur en remettait ordinairement le tiers, à quelques-uns la moitié ; s'ils étaient pauvres, il leur remettait le tout, mais secrètement et par une main tierce, afin qu'étant punis de la sorte ils ne perdissent pas la crainte et qu'ils s'abstinssent de délits semblables. Pour les biens des condamnés à mort, qui étaient dévolus au fisc, il les remettait à leurs femmes et à leurs enfants, mais secrètement et par une autre main.

Lorsque le roi Robert, qui l'aimait beaucoup, l'arma chevalier à Naples, Elzéar, suivant la coutume, fit la veille des armes dans l'église où se célébrait la fête. Cette nuit tout entière, il la passa dans une extase continuelle, s'entretenant avec Dieu et ses anges et goûtant une joie ineffable. Il éprouva surtout un désir plus vif qu'à l'ordinaire de faire avec sa sainte épouse le vœu de virginité, comme l'Esprit-Saint le leur avait inspiré plusieurs fois ; il lui écrivit donc de venir avec la dame Garsende d'Alphant. Elle vint, mais sans la dame, qui était tombée malade. Elzéar apprit à Delphine que c'était pour faire ensemble le vœu de virginité, mais qu'il voulait le faire devant la dame d'Alphant, qui l'avait élevé dès sa plus tendre jeunesse avec beaucoup de dévotion et de soin et qui désirait de tout son cœur lui voir faire cet acte. « Nous irons donc à elle puisqu'elle ne peut venir à nous. » En effet, ayant obtenu du roi Robert la permission de s'absenter pendant deux ans, ils se rendirent tous deux en Provence.

Étant donc à leur château d'Ansois, le jour de Sainte-Madeleine, ils entendirent la messe, y communierent, puis se rendirent à la maison de la dame d'Alphant, qui était toujours malade, n'ayant avec eux que la religieuse Alasie, sœur de la comtesse, et le chevalier Isnard, fils de la dame d'Alphant. Là, en présence de cette pieuse dame, ils firent leur vœu en cette manière. Le comte, à genoux et les mains sur le Missel, le fit en ces termes : « Seigneur Jésus-Christ, de qui procèdent tout bien et tout don, moi pécheur fragile et infirme, sans votre don spécial je ne puis être ni continent ni chaste ; mais, confiant en votre secours particulier, je voue et promets, à vous et à la glorieuse Vierge Marie, et à tous les saints, de vivre chastement tout le temps de ma vie, et de garder la virginité que votre clémence a conservée en moi jusqu'à présent ; et, pour garder cette promesse, je suis prêt à souffrir toutes les tribulations et les peines, même la mort temporelle. » Quand il eut fini, la comtesse renouvela publiquement le vœu qu'elle avait déjà fait en secret. Le chevalier Isnard en fit un semblable. Alors sa mère, la dame d'Alphant, s'écria : « Louange, honneur et

gloire au Dieu tout-puissant, qui m'a fait voir ce que j'ai tant désiré ! Maintenant je mourrai joyeuse ; je ne désire plus rien en ce monde ; mais, Seigneur, recevez dès maintenant votre servante, et que votre sainte volonté s'accomplisse totalement de moi et en moi. » Elle mourut quelque temps après, et les deux saints époux eurent révélation de sa gloire.

Saint Elzéar étant de retour à Naples après les deux ans, le roi Robert le nomma gouverneur de Charles, son fils aîné, duc de Calabre. Le jeune prince avait les défauts de son âge ; il aimait, entre autres choses, à entendre et à proférer des discours frivoles et peu honnêtes. Le saint le prit à part et lui dit : « Il ne convient pas à une personne considérable et à un roi d'écouter ou de proférer des propos frivoles et deshonnêtes, car les mauvais discours corrompent les bonnes mœurs ; il faut plutôt que la noblesse du sang se distingue noblement par des paroles honnêtes et des mœurs vertueuses. » Le jeune duc profita de ces remontrances ; un esprit de douceur descendit aussitôt sur lui. Les courtisans, étonnés, disaient : « Monseigneur le duc est devenu un autre homme ; » d'autres ajoutaient : « C'est que le comte d'Arian lui a parlé. »

Le roi Robert étant parti pour son comté de Provence, le gouverneur du prince royal eut la principale part au gouvernement du royaume. Dès ce moment les nobles et les grands lui témoignèrent beaucoup plus d'honneur, et, pour le rendre favorable à leurs affaires, lui offraient des présents, celui-ci de l'or, celui-là des étoffes d'écarlate. Elzéar refusa constamment tous les présents quelconques. Un jour que, revenu de la cour dans sa chambre, il se recueillait dans l'oraison, il s'écria tout à coup : « Seigneur Dieu ! vous me devez en paradis cent onces d'or et deux pièces d'écarlate. » Sa belle-sœur, la religieuse Alasie, qui entra par hasard, lui demanda ce que voulaient dire ces paroles ; il répondit : « Aujourd'hui même j'ai pu avoir ces présents, mais, pour l'amour de Dieu, je n'ai pas voulu les recevoir. »

Les plaintes de bien des pauvres arrivaient à ses oreilles, mais il s'aperçut bientôt que

leurs affaires dormaient à la cour. Il alla trouver le duc, lui demandant d'être chargé de leurs affaires et d'être leur avocat ; le duc y consentit volontiers. Elzéar se fit un grand sac où il mettait les requêtes de tous les pauvres, qui dès lors affluaient sur son passage et à sa porte au point qu'il avait souvent de la peine à y entrer, lui et ses gens. Il lisait leurs requêtes avec beaucoup d'attention, résumait en peu de mots ce que leur ignorance noyait quelquefois en beaucoup de paroles, parlait pour eux au duc et aux officiers, et terminait ainsi leurs affaires. Un jour qu'il se mettait à table pour dîner, un pauvre entra tout à coup et lui dit : « Seigneur, qu'avez-vous fait de ma supplique ? » Le saint lui répondit avec douceur : « Attendez-moi un peu ; car, avant de manger, je veux expédier votre affaire. » Et, se levant de table, il alla promptement à la cour, et, ayant expédié le pauvre, se remit à table. Lorsque leurs affaires devaient traîner en longueur, il leur donnait lui-même du sien ce qui leur était nécessaire, et cela pour l'amour du Sauveur, qui a voulu naître, vivre et mourir pauvre, et qui a dit : « Tout ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. »

Jésus-Christ était sa règle et son modèle, le centre de son esprit et de son cœur, le principe de toutes ses pensées et de toutes ses affections. Un jour qu'il demeurait un peu longtemps à Montpellier, sa sainte épouse lui envoya du château de Puy-Michel une domestique, avec une lettre, pour lui demander de ses nouvelles ; il lui répondit : « Je me porte bien du corps, et, si vous voulez me voir, cherchez-moi dans la plaie du côté droit de Jésus ; c'est là que j'habite, c'est là que vous pourrez me trouver ; ne me cherchez point ailleurs. »

Outre les jeûnes ordonnés par l'Église il jeûnait tous les vendredis, tout l'Avent et aux vigiles de beaucoup d'autres fêtes. Il portait un cilice sous ses vêtements précieux. Souvent il se donnait la discipline avec des chaînettes de fer, en mémoire des plaies du Sauveur, récitant tout le *Miserere* et se donnant trois coups à chaque verset. Il communiait tous les dimanches de l'Avent et du Ca-

rême, toutes les grandes fêtes de l'année et à plusieurs autres, principalement de vierges. Il reçut de Dieu une grâce si merveilleuse pour la prière et la contemplation qu'à toute heure, en tout temps et en tout lieu son esprit s'y portait sans peine. Continuellement et intimement uni à Dieu, il lui survenait fréquemment des illuminations, des ravissements, des extases au milieu des repas, des conversations, des concerts de musique, et même des danses, à tel point que sa sainte compagne, qui en savait quelque chose par expérience, avait bien peur dans ces occasions que, tout absorbé en Dieu, il ne vînt à faire un faux pas et à tomber.

Voici quelle était une de ses récréations. Chaque jour il avait douze pauvres et lépreux auxquels il lavait et baisait lui-même les pieds et la bouche ; il leur donnait ensuite à manger et les renvoyait avec d'abondantes aumônes. Un jour qu'il allait à la chasse avec une nombreuse société il s'écarta des autres avec un chevalier et un serviteur pour aller visiter une léproserie ; il y trouva six hommes frappés d'une lèpre très-pernicieuse. Quelques-uns avaient les lèvres déjà toutes consumées ; on leur voyait les dents, qui commençaient à tomber ; ils faisaient horreur à voir. Le saint les salua d'abord avec bonté, leur fit une exhortation pieuse, et enfin les embrassa très-dévotement l'un après l'autre. Après qu'il les eut ainsi embrassés ils furent tous rendus à une santé parfaite, et toute la maison fut remplie d'une odeur très-agréable. Le saint leur fit une aumône et repartit, mais après leur avoir fait promettre à tous de n'en rien dire pendant sa vie. Dieu multiplia d'une manière semblable, dans des temps de disette, le blé qu'il distribuait aux pauvres.

Tel était saint Elzéar de Sabran, lorsqu'en 1323 il fut envoyé à la cour de France par le roi de Naples en qualité d'ambassadeur. Un grand nombre de seigneurs du royaume l'accompagnèrent. L'objet de cette ambassade était de demander en mariage, pour le duc de Calabre, Marie, fille du comte Charles de Valois. Il fut reçu avec toute la distinction que méritaient sa naissance, son rang et sa

vertu. Sa négociation eut un heureux succès et le mariage fut arrêté.

Elzéar tomba malade à Paris. Il avait fait son testament longtemps auparavant ; il y donnait ses biens meubles à sainte Delphine, sa femme, et ses terres à Guillaume de Sabran, son frère. Il y avait dans son testament des legs pour ses parents, ses domestiques, et surtout pour les monastères et les hôpitaux. Le saint, connaissant que sa mort était proche, fit une confession générale, accompagnée de beaucoup de larmes ; chaque jour il entendait la messe devant son lit et se confessait fréquemment. Quoiqu'il eût caché toute sa vie la virginité qu'il gardait avec son épouse, il la fit connaître en ces derniers moments et dit : « Un méchant homme a été sauvé par une bonne femme, que j'ai reçue vierge et que je laisse vierge en cette vie mortelle. » Sa maladie, qui fut très-douloureuse, il la supporta non-seulement avec patience, mais avec joie. Son esprit était continuellement uni à Dieu ; avec cela il aimait à entendre des paroles édifiantes et la Passion de Jésus-Christ, qu'il se faisait lire. Sa langue ne cessait de louer Dieu ; il répétait souvent ces paroles du psaume : « Le Seigneur lui portera secours sur son lit de douleur ; vous avez remué toute sa couche dans son infirmité. » Lorsque, après le saint Viatique, on lui administra l'onction des malades et qu'on fut arrivé à ces paroles des litanies : « Par votre sainte croix et votre Passion, délivrez-le, Seigneur, » il répéta trois fois ces paroles et dit à la fin : « Voilà mon espérance, c'est en elle que je veux mourir. »

Tombé en agonie, il commença à faire un visage terrible, comme un homme qui lutte contre de redoutables adversaires et de puissants obstacles. Dans ce combat il dit tout haut : « Les démons ont une grande puissance, mais ils ont perdu leur force par la vertu et les mérites de la bienheureuse incarnation et Passion de Jésus-Christ. » Quelques moments après il cria de nouveau : « Enfin je l'ai vaincu entièrement ! » Après quelque temps il ajouta avec un grand cri : « Je me remets entièrement au jugement de Dieu ! » Cela dit, son visage fut renouvelé,

devint tout vermeil et resplendissant, et il rendit l'esprit. C'était le 27 septembre 1323, la trente-huitième année de son âge. Il fut extraordinairement regretté à la cour de France et à celle de Naples. Pour se conformer à ses dernières volontés on porta son corps en Provence, et on l'enterra dans l'église des Franciscains de la ville d'Apt, où il est encore. Il était, ainsi que sa femme, du tiers-ordre de Saint-François. Le Pape Clément VI ayant fait constater la vérité d'un grand nombre de miracles opérés par son intercession, Urbain V signa le décret de sa canonisation, qui ne fut cependant publiée qu'en 1369 par Grégoire XI.

Delphine vivait encore quand on mit son mari au nombre des saints. Le roi et la reine de Naples, qui l'avaient à leur cour et qui voyaient qu'elle en était le modèle par ses vertus, ne voulurent jamais consentir à sa retraite. Le roi Robert étant mort en 1343, la reine, qui se nommait Sancier, et qui était fille du roi de Majorque, renonça aux grandeurs humaines et prit l'habit dans le monastère des Pauvres Clarisses qu'elle avait fondé à Naples ; elle y vécut dix ans, sans vouloir se séparer de sa chère Delphine, qui l'avait formée aux exercices de la vie spirituelle. Après la mort de cette pieuse princesse Delphine retourna en Provence et s'enferma dans le château d'Ansois, où elle continua de vivre dans la pratique des plus héroïques vertus. Elle mourut à Apt, l'an 1369, dans la soixante-seizième année de son âge. Sa bienheureuse mort arriva le 26 septembre, jour auquel elle est nommée dans le martyrologe franciscain. Ses reliques se gardent avec celles de saint Elzéar ¹.

Une cousine de saint Elzéar de Sabran fut sainte Roseline de Villeneuve, famille également ancienne et illustre en Provence. Roseline entra dans l'ordre de Saint-Bruno, dont elle fut une des gloires. Elle s'était consacrée à Dieu dès l'âge le plus tendre et embrassa la vie de Chartreuse vers seize ans. Sa vie entière ne fut qu'un progrès continu dans les vertus les plus parfaites. Elle s'appliquait surtout à une vigilance extrême sur

¹ Acta SS., 27 septembre.

tous les mouvements de son cœur et de sa volonté, de crainte qu'il ne s'y glissât quelque chose d'impur ou quelque disposition au relâchement. Elle aimait aussi beaucoup la prière et Dieu lui avait accordé le don des larmes. Sainte Roseline mourut le 11 juin 1329 ¹.

Un saint illustre du même temps et de la même partie de la France fut saint Roch. Il naquit à Montpellier, vers le commencement du règne de Philippe le Bel, d'un gentilhomme nommé Jean. Sa mère, nommée Libaire, qui avait demandé souvent un fils à Dieu, mit tous ses soins à lui inspirer la piété chrétienne dès le berceau. Roch, dont toutes les inclinations se portaient à la vertu, vécut depuis ce premier âge dans une grande pureté de mœurs et accoutuma son corps encore tendre à supporter l'abstinence et les autres mortifications. Ayant perdu son père et sa mère à l'âge de vingt ans, il se vit maître de grandes richesses ; il distribua aux pauvres ce dont il put disposer, laissa l'administration des fonds de terre à un de ses oncles, se déroba de son pays et s'achemina vers Rome en habit de pèlerin et de mendiant. Traversant la Toscane, il apprit que la peste était dans la ville d'Aquapendente ; il alla s'y offrir pour servir les pestiférés. Il suivit la peste à Césène, à Rimini, et enfin à Rome, servant partout et sans relâche ceux qu'elle attaquait. Tout son désir était de faire à Dieu le sacrifice de sa vie dans cette espèce de martyre. Après s'y être dévoué plusieurs années et dans plusieurs villes de Lombardie, il tomba lui-même malade à Plaisance. Pour ne point incommoder les autres malades de l'hôpital par les cris involontaires que lui arrachait l'excès des douleurs, il se traîna dans une hutte à l'entrée d'un bois. Un gentilhomme, appelé Gothard, qui demeurait dans le voisinage, lui procura les choses nécessaires. Dieu récompensa l'un et l'autre ; il rendit à Roch une santé parfaite, et Gothard, touché de ses exemples de vertu, résolut de quitter le monde pour servir Dieu dans la retraite.

Saint Roch, sortant de l'Italie, revint dans

le Languedoc sous son habit de pèlerin et alla se loger dans un village qui avait appartenu à son père et que lui-même avait cédé à son oncle. Comme c'était à une époque d'hostilité, on rapporte qu'il fut pris pour un espion et amené devant le juge de Montpellier, qui était son oncle même et qui le mit en prison sans le connaître. Roch, qui n'aspirait qu'à vivre caché en Dieu au milieu des humiliations et des souffrances, demeura cinq ans dans cette prison, sans que personne s'avisât de solliciter cette affaire ni que lui-même s'en mît en peine. Il y mourut, suivant l'opinion la plus commune, le 16 août 1327. Sa mémoire devint bientôt célèbre et par les miracles opérés à son tombeau et par la dévotion des peuples, qui l'invoquèrent dès lors contre les épidémies. Son nom a été inséré dans le Martyrologe romain au 16 août ¹.

Vers cette époque l'Espagne vit deux de ses enfants terminer une sainte vie par une sainte mort, martyrs de la charité l'un et l'autre. Saint Pierre Pascal eut pour patrie la ville de Valence ; il descendait de l'ancienne famille des Pascal, qui avait eu la gloire de donner cinq martyrs à l'Église de Jésus-Christ. Ses parents étaient distingués par leur vertu et surtout par leur charité. C'était chez eux que logeait saint Pierre Nolasque dans ses voyages. Pierre Pascal fut regardé comme le fruit de ses prières, et il reçut de lui les premiers principes de la piété. Il fit ses premières études dans la maison paternelle. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut pourvu d'un canonicat de Valence, ville que le roi d'Aragon avait prise depuis peu sur les Maures. On lui donna pour précepteur un prêtre de Narbonne, docteur de la faculté de théologie de Paris. Les parents du jeune Pierre Pascal avaient depuis peu racheté ce prêtre, que les infidèles avaient fait captif. Notre saint le suivit à Paris ; il y étudia en théologie et prit le bonnet de docteur. Il prêcha ensuite et y enseigna avec beaucoup de réputation. De retour à Valence, il employa une année à examiner ce que Dieu demandait de lui ; il entra dans l'ordre de la Merci pour la ré-

¹ Acta SS., 11 juin.

¹ Acta SS., 16 août.

démption des captifs, dont il prit l'habit en 1251. Il eut pour directeur, à Barcelone, saint Pierre Nolasque, et fit, sous un maître aussi expérimenté, de grands progrès dans les voies intérieures de la perfection.

Jacques I^{er}, roi d'Aragon, instruit du mérite et de la vertu de Pierre Pascal, le choisit pour précepteur de son fils don Sanche, qui voulait se consacrer à Dieu dans la cléricature. Il entra depuis dans l'ordre de la Merci, qu'il fut obligé de quitter en 1262 pour remplir le siège archiépiscopal de Tolède. Ce prince, qui n'avait pas encore l'âge requis par les canons, fit sacrer notre saint évêque de Grenade, ville alors soumise aux mahométans, afin de lui confier le gouvernement de son diocèse. L'infant mourut, en 1275, des blessures qu'il avait reçues en volant au secours de son troupeau, devenu victime de la fureur des Maures. Pierre Pascal revint dans son couvent, où il sut allier les fonctions du saint ministère avec les exercices de la vie religieuse. Il fonda des maisons de son ordre à Tolède, à Baëça, à Xérès et à Jaën dans la Castille. En fondant la dernière il se proposa de procurer quelques secours spirituels aux chrétiens de Grenade, qui avaient des droits particuliers à sa sollicitude, quoiqu'il ne pût vivre au milieu d'eux.

Le bienheureux Pierre du Chemin, religieux de la Merci, ayant été mis à mort à Tunis par les infidèles, en 1284, Pierre Pascal se sentit enflammé d'un désir ardent de sacrifier sa vie pour Jésus-Christ, et ce désir augmentait de jour en jour. Lorsqu'on l'eut fait évêque de Jaën, en l'an 1296, il allait souvent à Grenade, malgré les dangers auxquels il s'exposait. Il rachetait les captifs, il instruisait et consolait les chrétiens, il prêchait aux infidèles, il gagnait les renégats et les faisait rentrer dans le sein de l'Église. Les mahométans, irrités de son zèle, le mirent dans une prison obscure et défendirent à qui que ce fût de lui parler; mais il trouva le moyen de composer un traité solide contre le mahométisme, et cet ouvrage opéra plusieurs conversions. La fureur des infidèles en devint plus grande, et ils portèrent leurs plaintes au roi, qui leur permit de se défaire de lui de la manière qu'ils le jugeraient à

propos. Ils saisirent le moment où il faisait son action de grâces, après avoir dit la messe, et le massacrèrent au pied de l'autel. Ils lui coupèrent ensuite la tête. Il fut martyrisé le 6 décembre 1300, à l'âge de soixante-douze ans. Les chrétiens l'enterrèrent secrètement dans une grotte et se procurèrent diverses choses qui avaient été à son usage. Peu de temps après on transporta son corps à Baëça, où il est encore. Le nom de ce saint se trouve dans le Martyrologe romain sous le 6 décembre et le 23 octobre¹.

Un autre Pierre naquit dans le diocèse de Tarragone, de parents nobles et pieux, vers l'an 1238. Son père, don Arnould Armengol de Moncada, était de la famille des comtes d'Urgel, alliée à celle des rois de Castille. Pierre reçut une éducation soignée et conforme à sa naissance; mais, loin d'en profiter et de marcher sur les traces de ses vertueux parents, il s'abandonna à toute sorte d'excès, au point de devenir chef d'une troupe de bandits qui parcouraient les montagnes, pillaient les voyageurs et les accablaient de mauvais traitements, jusque-là qu'ils en avaient fait mourir plusieurs; mais Dieu daigna jeter sur lui un regard de miséricorde au plus fort de ses égarements.

Le malheureux jeune homme, repentant de ses crimes, alla se jeter aux pieds du vénérable Père Guillaume de Bas, Français de nation et successeur de saint Pierre Nolasque dans le gouvernement de l'ordre de la Merci. Ce saint religieux, après avoir, pendant quelque temps, éprouvé la vocation du postulant et l'avoir exercé à la pratique des vertus les plus austères, lui donna l'habit de l'ordre en 1258, dans le couvent de Barcelone. A peine Pierre eut-il quitté le siècle qu'il devint un homme nouveau; le souvenir de ses désordres passés était un aiguillon qui le pressait sans cesse de se livrer à la plus sévère pénitence; aussi fit-il de son corps une victime sur laquelle il exerçait sans relâche de saintes rigueurs. Il se couvrait de haïres et de cilices, se chargeait de chaînes de fer qui lui serraient les reins, se déchirait par de sanglantes disciplines, s'imposait des

¹ Godescard, 6 décembre.

jeûnes très-rigoureux et de longues veilles. Il passait en larmes et en prières la plus grande partie du jour et de la nuit. On l'entendait souvent gémir et implorer la miséricorde de Dieu par des paroles entrecoupées de sanglots, qui prouvaient l'extrême douleur dont son âme était pénétrée.

La piété exemplaire et la rigoureuse pénitence d'Armengol inspirèrent tant de confiance à ses supérieurs qu'ils le joignirent aux religieux qu'ils envoyaient parmi les infidèles pour traiter de la rédemption des captifs. Ses premiers essais eurent lieu dans les royaumes de Grenade et de Murcie, qui gémissaient encore sous la tyrannie des mahométans, et il y obtint des succès si marqués que le général de l'ordre n'hésita pas à lui confier une rédemption pour la diriger ; il l'envoya en Algérie. Dieu bénit le zèle et la foi de son pieux serviteur ; en moins de deux mois Armengol racheta trois cent quarante-six esclaves, qu'il fit partir aussitôt pour l'Espagne, sous la conduite de quatre de ses confrères. Quant à lui, il resta parmi les Maures, avec le vénérable Guillaume, son compagnon, parce qu'il voulait aller à Bougie, ville des États d'Alger, pour y délivrer quelques-uns de ses frères qui y étaient restés en otage et briser les fers de cent dix-neuf chrétiens qui, par les cruels traitements qu'ils éprouvaient, étaient en danger d'apostasier. Pierre fit en effet ce voyage et procura la liberté à tous ces objets de sa sollicitude.

Heureux d'avoir pu réussir dans sa pieuse entreprise, il ne songeait qu'à retourner en Europe, et il était près de s'embarquer lorsqu'on l'avertit que dix-huit enfants chrétiens se trouvaient très-exposés à perdre en même temps la foi et les mœurs si on les laissait davantage entre les mains de patrons impies et corrompus qui, par leurs cruautés envers ces malheureux enfants, les avaient presque réduits à apostasier et à devenir les victimes de leurs débauches. A cette triste nouvelle le cœur charitable du saint religieux est ému de compassion ; il court au lieu où se trouvaient ces jeunes esclaves ; il les exhorte à résister courageusement à toutes les tentatives de séduction qu'on emploierait pour les perdre ; il les embrasse avec ten-

dresse et finit par leur promettre de leur procurer la liberté aux dépens de la sienne, et de sa vie même, s'il le fallait, pourvu qu'ils conservassent fidèlement la foi qu'ils avaient reçue au baptême. En ayant obtenu d'eux l'assurance, il se rend chez leurs patrons et traite avec eux de la rançon des enfants moyennant la somme de mille ducats ; mais, comme il n'avait point d'argent, il propose de rester en otage, et même esclave, jusqu'au moment où le religieux qui allait conduire les autres chrétiens reviendrait et apporterait la somme convenue. Sa proposition ayant été agréée, les enfants sont rendus à la liberté et embarqués pour l'Espagne avec leurs compatriotes.

La captivité du serviteur de Dieu à Bougie lui fournit des occasions fréquentes d'exercer la charité dont son cœur était embrasé. Il ne se contenta pas d'exhorter les esclaves chrétiens à la fidélité envers Dieu, il instruisit aussi plusieurs mahométans des vérités de la religion, et, en ayant converti quelques-uns, il leur procura la grâce du baptême. La chose ne put être si secrète que les zélés sectateurs de Mahomet n'en fussent avertis ; il n'en fallut pas davantage pour faire arrêter le saint religieux et le jeter dans une noire prison, où l'on devait le faire mourir de faim ; mais les Turcs qui lui avaient vendu les jeunes esclaves, voyant qu'il ne les payait pas, parce que l'argent qu'il leur avait promis éprouvait quelque retard à arriver, l'accusèrent d'être un espion envoyé par les rois chrétiens pour connaître l'état du pays et le firent condamner à être pendu.

Cette injuste sentence reçut aussitôt son exécution. Les patrons dont il était le débiteur demandèrent que son cadavre restât suspendu et qu'il servît de pâture aux oiseaux de proie. Il y était suspendu effectivement depuis six jours lorsque le Père Guillaume Florentin, son compagnon, arriva d'Espagne à Bougie, apportant avec lui l'argent pour sa rançon. Quelle fut sa douleur lorsqu'il apprit que le saint avait été condamné à mort et exécuté ! Il se rend au lieu du supplice en versant des larmes abondantes. Mais, ô prodige inattendu ! Pierre, que l'on croyait mort depuis longtemps, lui dit ces

paroles : « Cher frère, ne pleurez pas ; je vis encore, soutenu par la sainte Vierge, qui m'a assisté tous ces jours-ci ! » Le Père Guillaume, rempli d'une joie difficile à décrire, détache du gibet le bienheureux martyr en présence de toute la ville, qui était accourue pour voir cette merveille, et de plusieurs matelots espagnols qui montaient le navire qui venait d'apporter ce Père. Le divan ou tribunal turc, au lieu de laisser remettre l'argent de la rançon aux barbares patrons qui l'avaient exigé avec tant de rigueur, en acheta vingt-six esclaves qui furent remis au saint et à son compagnon, et tous ensemble partirent aussitôt pour l'Espagne.

Depuis ce temps le serviteur de Dieu eut le cou tors et le visage d'une pâleur très-grande, le Seigneur sans doute le permettant pour prouver la vérité du miracle. Plein de reconnaissance envers la sainte Vierge, à laquelle il devait sa conservation, il se retira dans un couvent solitaire qui lui était dédié sous le titre de Notre-Dame-des-Prés. Il y passa dix années dans l'exercice continuel de la prière et de la pénitence ; du pain et de l'eau faisaient sa seule nourriture. La réputation de sa sainteté et le bruit du miracle dont il avait été l'objet attirèrent bientôt dans sa solitude un grand nombre de personnes qui venaient le voir et réclamer son secours ; il les recevait avec bonté, les soulageait et les guérissait de leurs infirmités.

On le voyait parfois ravi en extase, élevé de terre, ne sentant rien, mais disant de très-douces paroles, par lesquelles il semblait répondre à la sainte Vierge. Interrogé par ses frères sur ce qu'il avait vu, il répondait : « Je ne sais pas, Dieu le sait. » Souvent, lorsqu'il parlait de la gloire du ciel, il se rappelait les jours où il avait été pendu au gibet en Afrique, et il disait : « Pensez, bien-aimés frères, quelles sont les joies du royaume des cieux si les délices des tourments endurés pour Jésus-Christ sont si grandes ! Si, pour Jésus, la mort est si douce, l'ignominie si agréable, que sera-ce donc, avec Jésus, que la vision éternelle, que la gloire ! Croyez-moi, je pense n'avoir vécu que le peu de jours heureux que j'ai passés au gibet et où je paraissais déjà mort au monde. » Et en

disant cela il était ravi en esprit et ne faisait plus que répéter ces mots : « Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant la face du Seigneur ? »

Tombé dangereusement malade, il demanda et reçut dévotement la sainte Eucharistie et prédit qu'il mourrait le lendemain. Étant à l'extrémité, il chantait ces paroles du psaume : « Retourne, ô mon âme, à ton repos, parce que le Seigneur t'a fait du bien. » Enfin, ayant fait le signe de la croix, il dit tout joyeux : « Je plairai au Seigneur dans la terre des vivants, » et il rendit sa sainte âme à Dieu. C'était le 27 avril 1304. La même année tous ces faits furent attestés juridiquement et sous la foi du serment par des témoins oculaires, entre autres par Guillaume Florentin, qui l'avait trouvé pendu au gibet en Afrique. Plusieurs miracles opérés par son intercession, en prouvant sa sainteté, contribuèrent à lui faire rendre un culte public. Ce culte fut approuvé par Innocent XI, le 28 mars 1686, et Benoît XIV a inséré le nom de Pierre Armengol dans le Martyrologe romain ¹.

Le Portugal continuait à être édifié par sa reine, sainte Élisabeth. Elle eut du roi Denys deux enfants, Alphonse, qui succéda à son père, et Constance, qui fut mariée à Ferdinand IV, roi de Castille. Alphonse épousa depuis l'infante de Castille. Peu de temps après son mariage il se mit à la tête d'une conjuration formée contre son père. Élisabeth fut vivement affligée de ces troubles ; elle employa le jeûne, la prière, les aumônes pour obtenir de Dieu le rétablissement de la paix ; elle exhorta son fils de la manière la plus pressante à rentrer dans le devoir et pria en même temps le roi de pardonner au coupable. Enfin la conduite qu'elle tint en cette occasion fut si sage et si religieuse que le Pape Jean XXII lui écrivit une lettre où il en faisait de grands éloges ; mais certains flatteurs trouvèrent le moyen de prévenir le roi ; ils lui représentèrent même la reine comme une mère aveugle qui favorisait le parti de son fils. Le prince crédule ajouta foi à ce qu'on lui disait et exila la reine à Alanquer.

¹ Godescard, 27 avril. *Acta SS.*, 1^{er} septembre.

Élisabeth supporta cette disgrâce avec beaucoup de patience et se servit de l'occasion que lui procurait sa retraite pour redoubler ses austérités et ses autres pratiques de piété. Elle ne voulut point entendre les propositions que lui faisaient les mécontents, ni même avoir avec eux aucune correspondance. Le roi ne put s'empêcher d'admirer les vertus qu'elle fit éclater dans sa disgrâce ; il la rappela et se montra plus que jamais pénétré d'amour et de respect pour elle.

Comme la sainte était d'un caractère doux et paisible, elle s'employait de toutes ses forces à étouffer les divisions et surtout à écarter les guerres, qui traînent tant de maux à leur suite. Elle réconcilia son fils avec le roi, lorsque leurs armées étaient près d'en venir aux mains, et fit rentrer tous les rebelles dans le devoir ; elle rétablit aussi la paix entre Ferdinand IV, roi de Castille, et Alphonse de la Cerda, son cousin germain, qui se disputaient la couronne, ainsi qu'entre Jacques II, roi d'Aragon, son frère, et le roi de Castille, son gendre. Pour parvenir à la dernière de ces réconciliations elle fit avec son mari un voyage dans les deux royaumes et y étouffa jusqu'au germe de toute division.

Peu de temps après le roi Denys, qui régnait depuis quarante-cinq ans, tomba malade. Élisabeth lui donna en cette occasion les plus grandes marques d'attachement et d'affection ; elle le servait elle-même et ne sortait presque jamais de sa chambre que pour aller à l'église ; mais son principal soin était de lui procurer une sainte mort. Elle distribua donc d'abondantes aumônes et fit faire des prières de tous côtés dans l'intention de lui obtenir cette grâce. Le roi, durant tout le cours de sa maladie, donna des preuves d'une sincère pénitence. Il mourut à Santarem le 6 janvier 1325. Lorsqu'il eut expiré la reine alla prier pour lui dans son oratoire ; puis elle se consacra au service de Dieu en prenant l'habit du tiers-ordre de Saint-François. Elle assista aux funérailles de son mari et suivit son corps jusqu'à l'église des Cisterciens d'Odivéras, où le prince avait choisi sa sépulture. Elle resta là un temps assez considérable ; après quoi elle fit un pèleri-

nage à Compostelle, d'où elle revint à Odivéras pour célébrer l'anniversaire du roi.

La cérémonie finie, elle se retira dans un monastère de Clarisses qu'elle avait commencé à faire bâtir dès avant la mort du roi. Elle désirait s'y consacrer à la pénitence par la profession religieuse ; mais elle en fut d'abord détournée par des motifs de charité pour le prochain et surtout pour les pauvres. Ainsi elle se contenta de porter l'habit du tiers-ordre de Saint-François et de vivre dans une maison attenante au monastère, où elle rassembla quatre-vingt-dix religieuses ; elle les visitait souvent et les servait quelquefois, avec Béatrix, sa belle-fille.

La guerre s'étant allumée entre Alphonse IV, surnommé le Brave, roi de Portugal, et Alphonse XI, roi de Castille. les deux princes se hâtèrent de lever chacun une armée. Cette nouvelle pénétra la sainte d'une vive douleur ; elle résolut de prévenir les malheurs de la guerre en éloignant le feu de la discorde. Comme on voulait lui persuader de différer son voyage à cause de la chaleur elle répondit qu'il n'y aurait peut-être jamais de circonstance où elle dût être plus disposée à faire le sacrifice de sa vie s'il le fallait. A peine eut-on appris qu'elle était en route que l'animosité diminua dans les cœurs. Enfin elle arriva à Estrémoz, sur les frontières de Portugal et de Castille, où était son fils, qu'elle exhorta fortement à faire la paix et à mener une vie sainte.

La fièvre dont elle fut prise en arrivant annonça bientôt qu'elle touchait à la fin de sa vie. Elle se confessa plusieurs fois, reçut le saint Viatique à genoux et au pied de l'autel, puis le sacrement de l'Extrême-Onction. Elle montra pendant toute sa maladie une grande dévotion à la sainte Vierge, qu'elle invoquait très-fréquemment ; elle paraissait remplie de joie et de consolation intérieure. Elle mourut entre les bras de son fils et de sa belle-fille, le 4 juillet 1336, à l'âge de soixante-cinq ans. On l'enterra chez les Clarisses de Coïmbre et il s'opéra plusieurs miracles à son tombeau. En 1612 on leva de terre son corps, qui se trouva entier et qui est présentement renfermé dans une châsse magnifique. Urbain VIII canonisa

la servante de Dieu en 1625 et fixa sa fête au 8 juillet ¹.

L'Allemagne n'était pas non plus stérile en saints personnages.

Les bienheureux Herman et Otton étaient frères ; ils prirent ensemble l'habit religieux dans un couvent, au diocèse de Cologne, l'an 1320 ; mais ils n'y trouvèrent pas toute la ferveur qu'ils auraient désirée, et ils se décidèrent à quitter ce monastère pour mener une vie entièrement solitaire. Herman se retira dans une solitude du pays où il pratiqua toutes sortes d'austérités et de pénitences. Bientôt usé par un pieux excès, il mourut vers l'an 1326 ou 1327 et fut enterré devant la porte de l'église de Richnack, où l'on construisit dans la suite une chapelle en son honneur. Son frère Otton, qui s'était enfoncé dans d'épaisses forêts du côté de la Bohême, les abandonna dix ans après et vint habiter les lieux où ce saint homme avait terminé sa carrière, s'y étant réuni à un autre pieux solitaire nommé Hartwic, qui y était déjà depuis quelque temps. Otton y vécut encore neuf ans, favorisé du don des miracles et de celui de prophétie, et passa à une meilleure vie l'an 1344.

Le bienheureux Dégenhard, d'une naissance illustre, s'était fait disciple de Herman et avait généreusement renoncé à tous les avantages de la terre pour s'attacher aux vrais biens, aux biens solides, qui ne craignent ni la rouille ni les voleurs. Il passa plusieurs années sous la direction d'Otton, et après sa mort il vint fixer sa demeure dans une afreuse solitude, près de Pristenau, où il passa plus de trente ans. On rapporte sa mort au 3 septembre 1374. Sa sainteté a été attestée par plusieurs miracles authentiques ².

Sainte Mechtilde ou Mathilde et sainte Gertrude naquirent à Islèbe, dans la haute Saxe ; elles étaient comtesses de Hackborn et proches parentes de l'empereur Frédéric II. Mechtilde fut élevée chez les Bénédictines de Rodersdorf, au diocèse de Halberstadt. Elle montra dès ses premières années une grande innocence de mœurs et beaucoup d'éloignement pour les vanités mondaines. Son obéis-

sance charmait ses supérieures ; on la voyait toujours exécuter avec autant de joie que de ponctualité ce qui lui avait été prescrit. Son amour pour la mortification frappait toutes les personnes qui vivaient avec elle. Jamais elle ne flattait son corps, et, quoiqu'elle fût d'une complexion très-délicate, elle s'interdisait l'usage de la viande et du vin. Son humilité lui faisait éviter tout ce qui aurait pu sentir l'ostentation ; elle prenait même autant de soin pour cacher ses vertus que les autres en prennent ordinairement pour cacher leurs vices.

Elle ne voulut point sortir de la solitude, et, quand elle fut en âge de se consacrer à Dieu par des vœux, elle fit profession dans le monastère de Rodersdorf. Quelque temps après on l'envoya à Diessen, en Bavière, où elle devint supérieure du monastère de ce nom. Elle y introduisit bientôt la pratique des plus sublimes vertus. Persuadée qu'on ne peut atteindre à la perfection monastique sans une exacte observation de tous les points de la règle, elle exhortait ses sœurs à s'y conformer avec promptitude, et à anticiper plutôt sur le temps marqué pour chaque exercice qu'à se permettre le moindre retardement par négligence.

Le monastère d'Edelstein, en Souabe, était alors tombé dans un grand relâchement. Les évêques du pays, voulant y introduire la réforme, ordonnèrent à Mechtilde de s'y retirer et de se charger de cette bonne œuvre ; mais la sainte employa diverses raisons pour s'en dispenser ; elle eut même recours aux larmes et aux prières. Tout fut inutile, il fallut obéir. Étant arrivée dans sa nouvelle communauté, elle y rétablit en peu de temps l'esprit d'une régularité parfaite. Personne ne put résister à la force réunie de sa douceur et de ses exemples. Austère pour elle-même, elle était pleine de bonté pour les autres ; elle savait faire aimer la règle en la faisant observer, et tenir ce juste milieu qui consiste à ménager la faiblesse humaine sans élargir les voies évangéliques. Ses instructions étaient toujours accompagnées de cet esprit de charité et d'insinuation qui rend la vertu aimable. Elle obligeait ses sœurs à la plus exacte clôture et les tenait éloignées de

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 8 juillet. — ² Godescard et Raes, 3 septembre.

tout commerce avec les gens du monde; par là elle les préservait de la dissipation, dont l'effet ordinaire est de refroidir la charité et d'éteindre la ferveur.

Elle n'avait d'autre lit qu'un peu de paille. Sa nourriture était fort grossière; encore ne mangeait-elle que pour soutenir son corps. Elle partageait tous ses moments entre la prière, la lecture et le travail des mains; elle observait le silence le plus rigoureux. L'esprit de componction dont elle était animée fournissait à ses yeux une source continuelle de larmes. Elle ne se crut jamais dispensée de la règle, pas même à la cour de l'empereur, où elle avait été obligée d'aller pour les affaires de son monastère. Lorsque la maladie la forçait à garder le lit, sa plus grande douleur était de ne pouvoir assister, avec les autres sœurs, à la prière et à l'office de la nuit. Elle mourut à Diessen le 29 mars, quelque temps après l'an 1300 et avant sainte Gertrude, sa sœur. Son nom n'a jamais été inséré dans le Martyrologe romain, mais on le trouve dans plusieurs calendriers sous le 10 avril, le 29 mars et le 30 mai ¹.

Sa sœur sainte Gertrude, qui prit l'habit dans le même monastère de Rodersdorf, en devint abbesse l'an 1294. L'année suivante elle se chargea du gouvernement du monastère de Heldels, où elle se retira avec ses religieuses. Elle avait appris le latin dans sa jeunesse, ce que faisaient alors les personnes du sexe qui se consacraient à Dieu dans la retraite, et elle parvint à bien écrire en cette langue. Elle avait aussi une connaissance peu commune de l'Écriture et de toutes les sciences qui ont la religion pour objet. Mais la prière et la contemplation furent toujours son principal exercice, et elle y donnait la plus grande partie de son temps. Elle aimait surtout à méditer sur la Passion et sur l'Eucharistie, et elle ne pouvait alors retenir les larmes qui, malgré elle, coulaient de ses yeux avec abondance. Lorsqu'elle parlait de Jésus-Christ et des mystères de son adorable vie, c'était avec une telle onction et de si vifs transports d'amour qu'elle ravissait ceux qui l'entendaient. Elle était habituellement favo-

risée des dons extraordinaires que produit quelquefois l'union divine dans la prière; les ravissements et les extases lui étaient pour ainsi dire familiers. Un jour qu'on chantait à l'église ces paroles : *J'ai vu le Seigneur face à face*, elle vit comme une face divine d'une éclatante beauté, dont les rayons percèrent son cœur et remplirent son âme et son corps de délices qu'aucune langue ne pourrait exprimer ¹.

L'amour divin qui la brûlait et la consumait paraissait être l'unique principe de ses affections et de ses actions. De là ce crucifiement entier au monde et à toutes ses vanités. Elle domptait sa chair, et détruisait en elle tout ce qui pouvait s'opposer au règne parfait de Jésus-Christ, par la pratique de l'obéissance et du renoncement à sa propre volonté, par les veilles, les jeûnes et l'abstinence. Elle y joignait une humilité profonde et une douceur inaltérable. Ce fut là le fondement de ces vertus admirables dont il plut au Seigneur de l'orner et de ces grâces signalées dont il voulut bien la combler.

Quelque distinguée qu'elle fût par ses qualités personnelles et par les dons de la grâce, elle ne s'occupait que de la vue de ses imperfections, de sa bassesse et de son néant. Elle désirait que les autres la méprisassent autant qu'elle se méprisait elle-même, et elle avait coutume de dire qu'un des plus grands miracles de la bonté divine était qu'elle fût encore soufferte sur la terre. Loin d'être éblouie par la qualité de supérieure, elle se comportait comme si elle eût été la dernière servante du monastère; elle se jugeait même indigne d'approcher des sœurs. Son amour pour la contemplation ne lui faisait point négliger les devoirs communs; elle avait soin encore de pourvoir à tous les besoins de ses filles, tant pour le corps que pour l'âme; aussi les voyait-elle avec plaisir faire de nouveaux progrès dans les voies intérieures de la perfection.

Son amour pour Jésus-Christ lui faisait aimer tendrement la sainte Vierge, et chaque jour elle exprimait sa dévotion envers la Mère de Dieu en réclamant sa protection. Les

¹ Godescard, et *Acta SS.*, 1^{er} avril.

¹ *Insinuat. div.*, l. 2, c. 22.

âmes qui souffrent en purgatoire étaient aussi l'objet de sa charité ; elle demandait sans cesse à Dieu qu'il les fit entrer, par sa miséricorde, dans un lieu de rafraîchissement et de paix.

Sainte Gertrude a tracé le vrai portrait de son âme dans le livre de ses *Révélations*. C'est le récit de ses communications avec Dieu et des transports de son amour. Cet ouvrage, après ceux de sainte Thérèse, est peut-être le plus utile aux contemplatifs et le plus propre à nourrir la piété dans leurs âmes. La sainte propose divers exercices pour conduire à la perfection. Ce qu'elle prescrit pour la rénovation des vœux du baptême a pour objet de porter l'âme à renoncer entièrement au monde et à elle-même, à se consacrer au pur amour de Dieu, à se dévouer à l'accomplissement de sa volonté en toutes choses. S'agit-il de la conversion d'une âme à Dieu, du renouvellement des saints engagements qu'elle a contractés avec le céleste Époux, de la consécration d'elle-même au Sauveur par le lien inviolable de l'amour : elle développe sur tous ces points les maximes les plus sublimes et les plus solides. Elle demande à Dieu de mourir absolument à elle-même pour être ensevelie en lui, en sorte que lui seul connaisse son tombeau et qu'elle n'ait plus d'autres fonctions que celles de l'amour ou celles que l'amour dirige. Ces sentiments sont répétés avec une variété admirable en divers endroits de l'ouvrage.

Dans la dernière partie la sainte s'arrête principalement aux brûlants désirs d'être au plus tôt unie à l'objet de son amour dans la gloire éternelle ; elle prie son Sauveur, par toutes ses souffrances et son infinie miséricorde, de la purifier de ses souillures et de toutes les affections terrestres, afin qu'elle puisse être admise en sa divine présence. Les soupirs par lesquels elle exprime l'ardeur de ses désirs pour être unie à son Dieu dans la béatitude sont pour la plupart si célestes qu'on les croirait moins d'un mortel que d'un habitant des cieux. C'est ce qu'on remarque particulièrement dans les exercices où elle conseille à l'âme dévote de prendre quelquefois un jour pour s'occuper de la louange et de l'action de grâces, afin de suppléer aux

défauts qui peuvent journellement se glisser dans l'accomplissement de ce double devoir, et de s'associer dans cette fonction, aussi parfaitement qu'il est possible, aux esprits célestes. Elle veut aussi que, pour suppléer aux défauts qui n'accompagnent que trop souvent notre amour pour Dieu, l'âme emploie de temps en temps un jour entier à produire les actes les plus fervents de cette vertu.

Que n'aurions-nous pas à dire de la chasteté de sainte Gertrude ? Aucune épouse de Jésus-Christ n'a jamais porté plus loin les précautions propres à conserver la pureté de l'âme et du corps. Il serait également trop long de rapporter tous les traits qui ont caractérisé sa confiance en Dieu. Elle ne voulait recevoir aucune consolation humaine, et elle attendait avec patience qu'il plût au Seigneur d'accomplir ses désirs ; elle se réjouissait dans l'espérance et dans l'amour durant les temps d'épreuves. Être visitée du Saint-Esprit, souffrir la privation de ses visites, boire dans le calice de la Passion du Sauveur, être dans la joie ou dans l'affliction, c'était pour elle une même chose, parce qu'elle était pleinement résignée à la volonté de Dieu.

Enfin arriva le moment où elle fut réunie pour toujours à son céleste Époux ; elle mourut en 1334, après avoir été quarante ans abbesse. Sa dernière maladie ne fut, à proprement parler, qu'une langueur de l'amour divin, tant furent délicieuses et ineffables les consolations dont son âme fut alors inondée. Plusieurs miracles attestèrent combien sa mort avait été précieuse devant le Seigneur. Il y a un office en son honneur dans le Bréviaire romain, sous la date du 15 novembre ¹.

L'Allemagne voyait une pauvre servante donner l'exemple des plus hautes vertus. Sainte Nothburge naquit au village de Rothembourg, dans le Tyrol, l'an 1265, d'un pieux cultivateur. Elle avait à peine six ans que déjà elle rompait avec les pauvres le pain que ses parents lui donnaient. A l'âge de dix-huit ans elle entra au château de Rothembourg en qualité de fille de cuisine et

¹ Godescard, 15 novembre.

mérita l'estime du comte Henri par ses belles qualités. Contente de peu, elle partageait avec les pauvres la nourriture qu'on lui laissait pour elle-même et s'acquittait avec un soin religieux de son emploi. Après la mort de la mère du comte Henri elle fut renvoyée du service, parce que l'épouse de ce jeune seigneur, femme avare et intéressée, prétendait qu'elle dissipait son bien. Cette dame tomba malade quelque temps après, et Nothburge, sans songer aux mauvais traitements qu'elle en avait reçus autrefois, alla la voir et lui prodigua tous les secours qui dépendaient d'elle. Elle l'assista au moment de la mort et regagna ensuite ses travaux. Le comte Henri, revenu sur le compte de Nothburge, la fit rentrer au château et lui confia le soin de toute sa maison. La pieuse fille resta ainsi jusqu'à sa mort un modèle constant de toutes les vertus, alliant surtout deux choses si difficiles, le travail extérieur avec la contemplation des choses célestes. Elle reçut du Ciel des faveurs extraordinaires. Une cruelle maladie vint lui apprendre que sa dernière heure approchait ; alors, rassemblant ses forces, elle adressa au comte et à ses enfants une touchante allocution, en leur recommandant surtout le soin des pauvres. Elle s'endormit bientôt après dans la paix du Seigneur, le 14 septembre 1313, jour de l'Exaltation de la sainte Croix, à l'âge de quarante-sept ans. Plusieurs miracles attestèrent sa sainteté. L'Eglise honore cette sainte fille le 14 et le 15 septembre ; elle est une des patronnes du Tyrol, où on lui a dédié une magnifique église¹.

La Pologne avait vu, quelques années auparavant, une sainte princesse, sainte Cunégonde, nom qui veut dire Reine. Elle eut pour père Béla IV, roi de Hongrie, et pour mère Marie, fille de Théodore Lascaris, empereur de Constantinople. Elle épousa, en l'an 1239, Boleslas le Chaste, souverain de la basse Pologne, ou des palatinats de Cracovie, de Sandomir et de Lublin ; mais elle s'engagea par vœu, ainsi que son mari, à vivre dans une continence perpétuelle. Elle s'occupait presque uniquement de la

prière et des exercices de mortification. Elle faisait d'abondantes aumônes et allait elle-même servir les pauvres dans les hôpitaux. Boleslas étant mort l'an 1279, elle prit le voile dans le monastère de Sandecz, bâti depuis peu pour des religieuses de l'ordre de Sainte-Claire. Elle mourut le 24 juillet 1292. On l'honore avec une singulière vénération dans le diocèse de Cracovie et dans plusieurs autres endroits de la Pologne. Son nom fut inscrit dans le catalogue des saints par Alexandre VIII, en 1690¹.

Cunégonde eut encore deux sœurs, Hélène et Marguerite, qui sont honorées d'un culte public dans l'Eglise ; elles étaient toutes les trois petites-nièces de sainte Elisabeth de Hongrie ou de Thuringe². Voilà comment la race, autrefois si terrible, des Huns ou Hongrois s'était adoucie et transformée par la piété chrétienne.

Ainsi, notwithstanding les querelles, les divisions, les scandales qui apparaissent à la surface de l'histoire, comme l'écume à la surface de l'Océan agité, l'Eglise de Dieu ne laissait pas d'accomplir son œuvre, la sanctification des âmes, la consommation des saints, depuis la Chine jusqu'à l'Ecosse, mais notamment dans le pays le plus divisé et le plus agité de tous, l'Italie. L'Océan, notwithstanding les tempêtes qui le remuent et le bouleversent, ne laisse pas de nourrir et de multiplier les innombrables animaux qui l'habitent ; la tempête est à craindre pour ce qui est sur les bords ou à la surface ; mais pour ce qui vit au fond des abîmes elle est à peine sensible ; la plupart même des poissons aiment la tempête, s'en jouent et en vivent. Ainsi en est-il de l'Eglise de Dieu, que les tempêtes politiques, autrement les révolutions, agitent en tous sens ; ces tempêtes sont à craindre pour les âmes qui vivent sur les bords et à la surface ; mais, pour celles qui vivent dans les profondeurs de la foi, ce n'est qu'un mouvement salutaire, qui exerce, qui ranime, qui perfectionne. Aussi, non contentes de ces épreuves communes, les âmes d'élite y en ajoutent de particulières ; les travaux, les humiliations, les souff-

¹ Godeseard, et *Acta SS.*, 14 septembre.

² *Ibid.*, 24 juillet. — ² *Ibid.*, 6 mars.

frances, c'est leur élément, c'est leur vie ; si le monde subsiste, ce n'est que pour ces âmes d'élite, en qui Dieu est glorifié et sur la terre et au ciel ; qui ne comprend pas cela ne comprend rien au fond divin de l'histoire ; il ne voit que la surface, que l'écume de l'Océan, que quelques débris de naufrages ; il ne soupçonne même pas que sous cette surface uniforme il y a tout un monde d'êtres variés et vivants.

Les naufrages qui occupent plus volontiers que d'autres les historiens, ce sont ceux des sociétés, des monarques qui périssent au milieu de leurs projets de puissance et de gloire. Il y en eut de tels à l'époque où nous en sommes. L'ordre des Templiers périt, avec sa bonne renommée, au moment où il songeait peut-être à se rendre souverain quelque part, comme les chevaliers Teutoniques en Prusse, les Hospitaliers dans l'île de Rhodes. Trois personnages semblaient alors conduire les choses humaines : l'empereur élu d'Allemagne, Henri de Luxembourg ; le Pape Clément V ; le roi de France, Philippe le Bel. Nous allons les voir mourir inopinément l'un après l'autre. Il semblait que Dieu voulût revoir les procès de ce temps-là et qu'il assignât à comparaître les principaux acteurs.

Henri de Luxembourg ayant été élu roi des Romains à Francfort le 27 novembre 1308, couronné à Aix-la-Chapelle le 6 janvier 1309, envoya une ambassade solennelle au Pape Clément V. Les ambassadeurs arrivèrent à Avignon vers le 1^{er} juillet 1309 et présentèrent au Pape leur procuration, portant textuellement ces mots entre autres : « Nous leur donnons et concédons une pleine, générale et libre puissance et un spécial mandat.... de promettre, d'offrir ou de prêter, en et sur notre âme, le serment de la fidélité qui vous est due et à la sainte Église romaine, ainsi que toute autre espèce de serment¹. » La procuration portait encore pouvoir spécial de demander au Pontife la couronne im-

périale, avec ses bonnes grâces. Ils lui présentèrent aussi le décret d'élection ; sur quoi le Pape déclara qu'il reconnaissait Henri pour roi des Romains, et promit de le couronner empereur à Saint-Pierre de Rome, le jour de la Purification prochaine en deux ans, c'est-à-dire le 2 février 1312, disant qu'il ne le pouvait plus tôt à cause du concile général qu'il devait tenir. Ensuite, le samedi 26 juillet, dans un consistoire public et solennel, où se trouvaient le Pape, les cardinaux, avec des archevêques, des évêques, des abbés, des prélats et autres personnes tant ecclésiastiques que séculières en grand nombre, les ambassadeurs prêtèrent le serment qui suit :

« Nous, Siffrid, évêque de Coire ; Amédée, comte de Savoie ; Jean, dauphin de Vienne et comte d'Albon ; Gui de Flandre ; Jean, comte de Sarrebruck, et Simon de Manulle, trésorier de Metz, nonces et procureurs du sérénissime prince Henri, roi des Romains, ayant de lui, pour tout ce que dessus, plein, général et libre pouvoir et spécial mandat, comme il conste par ses lettres patentes qui viennent d'être lues, à vous, très-saint Père et seigneur, seigneur Pape Clément V, au nom et à la place du roi, notre maître, nous promettons et jurons sur son âme, par le Père, le Fils et le Saint-Esprit, par ces saints Évangiles de Dieu, par ce bois de la croix vivifiante et par ces reliques des saints, que jamais, de sa volonté, de son consentement, de son conseil ou de son exhortation, vous ne perdrez ni la vie, ni les membres, ni l'honneur que vous avez ; que, dans Rome, il ne se fera nul plaïd ni ordonnance, sur rien de ce qui vous intéresse, vous ou les Romains, sans votre conseil et consentement. Tout ce qui, de la terre de l'Église, est venu ou viendra en son pouvoir, il vous le rendra le plus tôt possible ; toutes les fois qu'il enverra quelqu'un en Lombardie et en Toscane pour administrer ses terres et ses droits, il lui fera jurer d'être votre aide pour défendre la terre de saint Pierre et l'Église romaine selon son pouvoir, et si, par la permission du Seigneur, ledit roi, notre maître, vient à Rome, il exaltera suivant son pouvoir la sainte Église romaine, et vous, son

¹ « ... *Damus et concedimus eisdem plenam, generalem et liberam potestatem ac speciale mandatum... promittendi, offerendi seu præstandi, in animam et super animam nostram, debitæ vobis et sanctæ Romanæ Ecclesiæ FIDELITATIS, et cujuslibet alterius generis JURAMENTUM.* » Apud Raynald, ann. 1309, n. 10.

pasteur, ainsi que vos successeurs ; et quand il devra être couronné par vous à Rome ou ailleurs il renouvellera en personne ce serment, et l'autre qui a coutume de se faire ¹. » Tel fut le serment que les ambassadeurs de Henri de Luxembourg, autrement Henri VII, prêtèrent en son nom au Pape Clément V, le 28 juillet 1309.

Peu de jours après le même Pape couronna le nouveau roi de Naples, Robert. Charles II ou le Boiteux mourut à Casenove, le 5 mai 1309, âgé de soixante-trois ans, après en avoir régné vingt-quatre. Robert, son fils aîné, lui succéda au royaume de Naples ou de Sicile en deçà du Phare et au titre de roi de Jérusalem. Il vint à Avignon, où, le 26 août, il prêta au Pape pour le royaume de Sicile foi et hommage, que le Pape reçut aux conditions de la concession faite à Charles, aïeul du nouveau roi ; il lui remit de plus généreusement toutes les sommes qu'il devait à l'Église romaine, montant, disait-on, à trois cent mille onces d'or. Ensuite le Pape le couronna le jour de la Nativité de Notre-Dame, le 8 septembre. Il régna près de trente-quatre ans ².

Henri de Luxembourg, après avoir confié l'administration de l'empire à son fils Jean, devenu récemment roi de Bohême, s'avança jusqu'à Lausanne, dans l'été de 1310, pour s'y préparer à passer en Italie. Là il fit au Pape Clément le serment solennel de défendre la foi catholique, d'exterminer les hérétiques, de ne faire aucune alliance avec les ennemis de l'Église, de protéger le Pape et de conserver tous les droits de l'Église romaine. Il confirma de plus et renouvela tous les privilèges et toutes les donations qu'elle a reçues de Constantin, de Charlemagne, de Henri, d'Otton IV, de Frédéric et des autres empereurs. Ce serment, dont nous avons encore l'acte, fut fait le 11 octobre 1310, entre les mains de l'archevêque de Trèves, Baudouin de Luxembourg, frère du roi, et de Jean de Molans, écolâtre de l'Église de Toul, commis l'un et l'autre par le Pape pour cet effet ³.

Dans la même ville de Lausanne Henri reçut des ambassadeurs de presque tous les États italiens. Les chefs des factions dominantes voulaient, avec son appui, conserver leur pouvoir ; les exilés s'adressaient à lui, au contraire, pour qu'il les aidât à rentrer dans leur patrie ; les Guelfes, comme les Gibelins, croyaient avoir des droits à sa protection, puisqu'il était allié du Pape. En effet Clément V écrivit en sa faveur aux Gênois, aux Florentins, aux Milanais et aux autres peuples d'Italie, et chargea le cardinal Arnaud de Pélegrue, légat, de l'aider dans son entreprise. Comme Henri annonçait en même temps l'intention de pacifier l'Italie et de faire rentrer les émigrés dans toutes les villes, il y fut généralement bien reçu, quoiqu'il eût d'abord avec lui peu de troupes. Il passa deux mois en Piémont, y réforma le gouvernement de toutes les villes, établit partout des vicaires impériaux pour rendre la justice en son nom, abassa les tyrans et rappela dans toutes les cités les exilés et les émigrés. Une conduite aussi belle le fit également bien recevoir à Milan, où il fut couronné roi de Lombardie le 6 janvier 1311. « Tous les députés des villes, dit un témoin oculaire, l'évêque de Botront, dans la relation de ce voyage qu'il adressa au Pape Clément, tous les députés prêtèrent serment de fidélité, sauf les Gênois et les Vénitiens, qui dirent beaucoup de choses, que j'ai mal retenues, pour expliquer pourquoi ils ne jureraient pas qu'ils reconnaissent le roi des Romains pour leur seigneur. De quoi je ne sache aucune bonne raison, si ce n'est qu'ils sont d'une cinquième essence, et qu'ils ne veulent reconnaître ni Dieu, ni l'Église, ni empereurs, ni mer, ni terre, qu'autant qu'il leur plaît. Voilà ce qu'insinuaient leurs raisonnements ⁴. »

Dans le mois qui suivit son couronnement Henri pacifia, sans distinction de parti, toutes les villes qui s'étaient soumises à lui ; mais Henri était pauvre, et n'avait en quelque sorte formé son armée que d'aventuriers titrés, de princes et de seigneurs qui avaient abandonné leurs petits États dans l'espé-

¹ Apud Raynald, ann. 1309, n. 12. — ² Id., *ibid.*, n. 18 et seqq. — ³ Id., ann. 1310, n. 3 et seqq.

⁴ Baluze, *Papæ Aven.*, t. 2, p. 1161.

rance de faire, à la suite de l'empereur, une rapide et brillante fortune. La nécessité de satisfaire à leur avidité mettait Henri dans un état de gêne continuel et le força bientôt à mécontenter des peuples, que personnellement il était digne de gouverner. Une contribution imposée à la ville de Milan sous le nom de don gratuit provoqua une sédition ; ce fut un signal contagieux pour les autres villes ; presque toutes se révoltèrent ; il fallut employer la voie des armes pour les ramener à la soumission. Les murailles de Crémone furent rasées, ses principaux citoyens jetés en prison, les autres dépouillés de leurs biens. Brescia résista plus longtemps ; de cruelles représailles se commirent de part et d'autre pendant le siège ; un frère du roi fut tué dans une sortie ; les habitants obtinrent, par l'entremise des cardinaux, une capitulation honorable, mais qui ne fut guère bien observée.

Le Pape avait promis d'aller à Rome donner à Henri, de sa main, la couronne impériale ; mais ensuite il en donna la commission à cinq cardinaux, trois évêques et deux diacres. La bulle de leur commission commence ainsi : « Jésus-Christ, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, a honoré de bien des prérogatives la reine son épouse, savoir la sainte Église, qu'il a rachetée par son sang et s'est unie par une alliance indissoluble. Il lui a conféré sur tout une telle plénitude de puissance qu'aux personnes les plus éminentes elle peut conférer un nouveau degré de puissance et de gloire ; car le dominateur du Ciel, le Très-Haut, qui seul a la puissance dans l'empire des hommes, et qui y suscite ce qu'il veut, lui a donné sur cet empire la puissance, l'honneur et la royauté ; puissance éternelle qui ne lui sera point enlevée, royauté qui ne sera point détruite, afin que les empereurs, les rois et les juges de la terre apprennent salutairement en elle et par elle à servir Celui qui commande aux vents et à la mer et à lui obéir avec crainte. Car tout ce qu'il y a au ciel et sur la terre est à lui ; à lui est le royaume, il est sur tous les princes ; à lui les richesses et la gloire, lui qui domine sur tout ; en sa main sont la force et la puissance, la grandeur et l'empire de

toutes choses, lui sous qui se courbent ceux qui portent l'univers. Car c'est par lui que les rois règnent et que les législateurs décrètent ce qui est juste, lui qui a écrit sur sa cuisse : Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs ; au commandement duquel l'aigle s'élèvera et posera son aire sur les hauteurs escarpées. »

Après avoir ainsi, avec les paroles mêmes de l'Écriture, rappelé la souveraineté éternelle du Christ et montré son empire réalisé dans l'Église, le Pape Clément dit comment il a confirmé l'élection du roi Henri et promis de le couronner empereur. « Mais, ajoutait-il, ce prince, étant rentré en Italie, nous a envoyé des ambassadeurs, qui nous ont prié d'avancer le terme du couronnement et de le fixer à la Pentecôte (alors prochaine), pour être fait par quelques cardinaux, puisque nous ne pouvons le faire en personne, à cause du concile général que nous devons tenir au 4^{or} octobre et de plusieurs autres affaires pressantes qui nous retiennent en deçà des monts. Ensuite le roi est convenu de proroger le terme de son couronnement jusqu'à l'Assomption de la sainte Vierge, pour recevoir l'onction et la couronne impériale dans l'église de Saint-Pierre, à la manière accoutumée. C'est pourquoi nous vous ordonnons de vous trouver à Rome ce jour-là, auquel vous, évêque d'Ostie, célébrerez la messe et donnerez au roi l'onction sacrée, et les quatre autres lui donneront la couronne impériale, le sceptre, la pomme, l'épée et le reste. » Le Pape prescrit ensuite aux cardinaux tout le détail de cette cérémonie, suivant le formulaire gardé dans les archives de l'Église romaine. La bulle est du 19 juin 1311¹.

Le roi Henri, ayant passé l'hiver à Gênes, vint par mer à Pise, puis à Rome où il arriva le dimanche avant l'Ascension, dernier jour d'avril 1312. Il prétendait se faire couronner empereur à Saint-Pierre par les cardinaux auxquels le Pape en avait donné commission et qu'il amenait avec lui ; mais il trouva dans Rome le prince d'Achaïe, Jean, frère de Robert, roi de Naples, qui, avec des troupes et soutenu par la faction des Ursins, s'opposait

¹ Raynald, ann. 1311, n. 6 et seqq.

à son couronnement. Henri ne laissa pas d'entrer dans la ville, ayant pour lui les Colonne, et se logea au palais de Latran ; mais, quand il voulut s'ouvrir un chemin pour passer à Saint-Pierre, il fut obligé de combattre les troupes de Naples, dans Rome même, le 26 mai. Le combat fut sanglant ; les Allemands y furent battus, plusieurs seigneurs tués, entre autres l'évêque de Liège.

Henri, voyant donc qu'il ne pouvait se faire couronner à Saint-Pierre, résolut de le faire à Saint-Jean de Latran ; mais les cardinaux y résistaient, s'attachant à la coutume et aux termes de leur commission, qui portait expressément que ce serait à Saint-Pierre. Les opinions étaient partagées sur ce point ; le peuple, voyant que la ville de Rome se détruisait par la guerre qui continuait au dedans, pria les cardinaux d'en avoir pitié. Ils en vinrent même à la sédition et attaquèrent le roi Henri dans son logis, où les cardinaux étaient avec lui. Ceux-ci craignirent la fureur du peuple, et, n'ayant point de réponse du Pape, auquel ils avaient envoyé un courrier, ils résolurent de contenter le roi et de le couronner à Saint-Jean de Latran. Des cinq cardinaux nommés dans la commission du Pape il en était mort deux ; les trois restants étaient Arnaud, évêque de Sabine, légat ; Nicolas, évêque d'Ostie, et Luc de Fiesque, nonces. Les trois cardinaux donc couronnèrent l'empereur Henri VII le jour de Saint-Pierre, jeudi 29 juillet 1314, et lui firent renouveler et confirmer le serment qu'il avait fait à Lausanne le 11 octobre 1310, avant d'entrer en Italie.

Ensuite les cardinaux reçurent du Pape une lettre où il les chargeait de procurer la paix entre l'empereur et le roi Robert, ou du moins de leur ordonner une trêve, disant entre autres choses que ces deux princes, étant engagés à l'Église par serment de fidélité, devaient être les plus disposés à la défendre et qu'il pouvait les obliger à faire la trêve. Sur quoi l'empereur consulta les plus habiles jurisconsultes de Rome, qui répondirent : « Nous ne trouvons ni dans le droit canonique ni dans le droit civil que le Pape puisse ordonner une trêve entre l'empereur

et son vassal, parce que, si le Pape avait une fois ce pouvoir, il l'aurait toujours, même dans le cas où le vassal serait coupable de lèse-majesté ; ainsi l'empereur ne pourrait jamais en faire justice, ce qui est contre le droit naturel et le droit divin. De plus l'empereur et le roi Robert ne sont pas également soumis à l'Église quant au temporel : l'empereur n'est que son protecteur et ne tient rien d'elle ; le roi est son sujet et son vassal et tient d'elle son royaume. Enfin, si l'empereur se soumettait au Pape comme vassal de l'Église, il violerait le serment de ne point diminuer les droits de l'empire. » Suivant cet avis l'empereur refusa la trêve et fit une protestation publique, par-devant plusieurs tabellions appelés exprès, qu'il n'était engagé à personne par serment de fidélité, et que ni lui ni les empereurs ses prédécesseurs n'en avaient jamais fait de semblable ¹.

Mais, pour parler ainsi, l'empereur Henri VII oubliait ce qu'il disait lui-même dans la procuration de ses ambassadeurs envoyés naguère à Avignon : « *Nous leur donnons plein, général et libre pouvoir... de prêter sur notre âme LE SERMENT DE FIDÉLITÉ qui vous est dû et à la sainte Église romaine, ainsi que toute autre espèce de serment* ². » Ainsi donc sa protestation tombe d'elle-même. D'ailleurs les considérations des jurisconsultes ne se contredisent-elles pas ? Suivant eux, la différence entre l'empereur et le roi de Naples, c'est que ce roi est vassal de l'Église romaine, c'est que c'est de l'Église romaine qu'il tient son royaume ; mais, s'il tient son royaume de l'Église, il ne le tient donc pas de l'empereur ; si, pour ce fait, il est vassal de l'Église, il ne peut pour le même fait être vassal de l'empereur. L'Église pouvait donc s'entremettre de la paix et de la trêve d'une manière spéciale entre ces deux princes, qui, n'importe à quel titre, lui avaient fait l'un et l'autre serment de fidélité. La vraie cause de ceci, c'est que les légistes considéraient moins les faits de l'histoire, passés ou présents, que ce principe païen de l'idolâtrie politique : L'empereur est le seul souverain

¹ Raynald, ann. 1312, n. 44. Baluze, t. 2, p. 1206 et 1207. — ² Raynald, ann. 1309, n. 10.

et propriétaire du monde; il est la loi vivante et suprême de qui émanent tous les droits; les autres rois ne sont et ne peuvent être que ses vassaux. C'est dans ce sens qu'il procédera contre le roi de Naples.

Après son couronnement l'empereur Henri VII sortit de Rome et s'arrêta dans la Toscane pour s'opposer au parti des Guelphes ligüés contre lui et soutenus par le roi de Naples, Robert. Étant à Pise il y érigea un tribunal d'empire, y cita les villes qui lui avaient résisté, et entreprit de soumettre par des sentences les ennemis qu'il n'avait pu humilier par des victoires. Le 25 avril 1313 il y donna contre le roi de Naples, une sentence par laquelle, le traitant de vassal rebelle et traître, il le déclare criminel de lèse-majesté, et, comme tel, il le prive de tous ses États, honneurs, dignités et droits, le met au ban de l'empire, le défie, le condamne à perdre la tête, et défend à qui que ce soit de lui obéir et de le reconnaître. Telle fut la sentence de l'empereur Henri VII contre Robert, roi de Naples ¹.

Il se disposait à l'exécuter. Dans cette vue il fit une étroite alliance avec Frédéric, roi de Sicile, qui vint attaquer celui de Naples en Calabre avec cinquante galères. A la réquisition de l'empereur les républiques de Pise et de Gênes armèrent soixante-dix galères de leur côté et les envoyèrent sur les côtes de Naples. D'autre part de très-grands renforts arrivèrent à Henri et d'Italie et d'Allemagne; enfin, le 3 août 1313, malgré la défense et l'excommunication du Pape, il s'avança de Pise contre Naples avec une armée formidable; nulle part il ne se présentait de troupes en campagne pour le combattre.

Mais au milieu de cette pompe militaire Henri portait en lui-même le germe d'une maladie mortelle, contractée par le mauvais air de Rome, ou, plus anciennement peut-être, pendant les souffrances du siège de Brescia. La décomposition de son sang s'était déjà manifestée par un charbon au-dessous du genou; mais, comme Henri n'avait rien diminué de son activité, le danger qu'il courait n'était soupçonné de personne. Un bain

qu'il prit hors de saison fit éclater sa maladie; il fut enfin forcé de s'arrêter à Bonconvento, douze milles au delà de Sienne, et là, le jour de Saint-Barthélemi, 24 août 1313, Henri VII mourut au milieu de son armée, d'une manière si inattendue que plusieurs attribuèrent sa mort au poison, et qu'on répandit même le bruit qu'un frère dominicain, en lui donnant la communion le jour de l'Assomption, avait mêlé du napel à l'hostie ou à la coupe consacrée ¹. C'est ainsi que, d'après les auteurs contemporains, le protestant Sismondi résume les causes réelles et les circonstances fabuleuses de cette mort.

Mussat, auteur du temps et favorable à l'empereur, écrit qu'on découvrit de sa mort trois causes: l'une, le charbon sous le genou; la seconde, une rupture à la vessie par suite de la strangurie dont il souffrait habituellement; la troisième, un apostume dans la poitrine, qu'il est certain qu'il vomit après avoir expiré ². D'autres Italiens de la même époque parlent de la mort de l'empereur; aucun n'en donne pour cause le poison; un seul en parle, mais comme d'un faux bruit répandu par la malveillance. Il n'y a pour y croire que deux ou trois chroniqueurs allemands, écrivant au fond de l'Allemagne et prenant pour des vérités certaines les soupçons de l'antipathie nationale. Les médecins interrogés par le Pape Clément V protestèrent qu'il n'y avait aucune trace de poison. Mais l'historien Mussat, quoique partisan de l'empereur, fait observer que ce prince, tant qu'il fut d'accord avec l'Église, réussit dans ses affaires, mais que, dès qu'il s'éleva contre elle, il fut accablé par la vengeance divine ³.

Après la mort de l'empereur Henri le Pape Clément publia deux constitutions qui le concernent; la première au sujet de la protestation que l'empereur avait faite de n'être engagé à personne par serment de fidélité. Le Pape déclare, au contraire, que les serments prêtés par Henri avant et après son couronnement sont des serments de fidélité

¹ Sismondi, *Hist. des Républ. ital.*, t. 4, p. 337, édit. 1826. — ² Mussat, l. 16, c. 6. Apud Raynald., ann. 1313, n. 25. — ³ Raynald, ann. 1313, n. 25, avec la note de Mansi.

¹ Raynald, ann. 1313, n. 15.

et doivent être réputés tels. Par la seconde constitution le Pape déclare nulle la sentence prononcée par l'empereur contre le roi Robert, attendu qu'il n'avait pas été cité légalement et ne pouvait se présenter en sûreté au lieu où était l'empereur. « De plus, ajoute le Pape, ce roi est notre vassal et a son domicile continuel dans son royaume et non dans l'empire, en sorte qu'il n'est point sujet de l'empereur ni capable d'être accusé de lèse-majesté envers lui. Nous donc, par la supériorité que nous avons sur l'empire, par la puissance en laquelle nous succédons à l'empereur pendant la vacance, et par la plénitude de puissance que Jésus-Christ nous a donnée en la personne de saint Pierre, nous déclarons nulle et de nul effet cette sentence et tout ce qui s'est ensuivi ¹. » L'empire étant vacant, le Pape en fit le roi Robert vicair en Italie quant au temporel, tant qu'il plairait au Saint-Siège. La bulle est du 14 mars 1314².

Le 5 mai de l'année précédente le Pape Clément avait canonisé solennellement, dans la cathédrale d'Avignon, son prédécesseur Célestin V, et marqué sa fête le jour de sa mort, 19 mai. L'année suivante (1314), le 21 mars, il publia en consistoire les constitutions du concile de Vienne qu'il avait fait mettre en ordre. Le jeudi saint, 4 avril, il publia une sentence contre les Modenais, les bannis de Bologne, et d'autres de la Romagne et de Mantoue, pour avoir attaqué à main armée Raymond, marquis d'Ancône, neveu du Pape, qui conduisait le trésor de l'Église, accompagné de quarante personnes et avec un sauf-conduit. Ils ne laissèrent pas de le tuer et de piller tout le trésor.

Le Pape Clément était dès lors malade ; il se fit porter à Bordeaux pour reprendre son air natal ; mais il mourut en route, à la Roquemare, près d'Avignon, le 20 avril 1314, après avoir tenu le Saint-Siège huit ans dix mois et quinze jours. Parmi les auteurs italiens de l'époque Jean Villani accuse Clément V d'avarice et de simonie et rapporte un bruit défavorable à ses mœurs ; mais, dans les six biographies que nous avons de ce Pape, il n'est point fait mention de ces

reproches. D'ailleurs, comme Clément V s'attira l'inimitié de bien du monde par sa condamnation des Templiers, particulièrement des Italiens par son séjour en France, les accusations italiennes surtout sont loin d'être des preuves. Il y a plus : parmi les Italiens mêmes, il y en a qui parlent de sa conduite et de ses mœurs avec éloge ; tel, entre autres, Ferret de Vicence. Après avoir rapporté comme un bruit que le grand-maître du Temple, au moment de la mort, avait ajourné le Pape et le roi de France à comparaître dans l'année au tribunal de Dieu, et avoir remarqué qu'ils moururent effectivement tous deux avant l'année révolue, Ferret ajoute néanmoins, en parlant de la condamnation des Templiers : « Quoique la rigueur de cet édit soit condamnée par l'impéritie du vulgaire, il ne faut pas penser pour cela qu'un pasteur aussi exemplaire et aussi agréable à Dieu se soit laissé corrompre par l'argent ou des sollicitations pour s'écarter de la justice ; car nul homme de bon sens ne met en doute qu'il n'ait bien et sagement fait toutes choses ¹. » Enfin le Pape Jean XXII appelle son prédécesseur, Clément V, « un Pontife de sainte mémoire, qui passa des afflictions de la vie présente à la patrie céleste ². »

Cependant le roi Philippe de France, surnommé le Bel à cause de la beauté de sa taille et de sa robuste constitution, était dans la force de l'âge ; il n'avait que quarante-six ans. Il se voyait entouré de trois fils qui lui ressemblaient pour la beauté et la santé ; tous les trois avaient épousé des princesses dignes d'eux par leur rang et promettaient une postérité nombreuse et florissante. Le roi Philippe le Bel pouvait se croire au comble de la prospérité ; il avait réussi dans ses principales entreprises. C'était en 1314. Tout à coup les épouses de ses trois fils sont accusées toutes trois en même temps d'avoir trahi la foi conjugale ; l'affaire se débat en plein Parlement, en présence du roi ; les corrupteurs présumés sont mis à la torture, ils avouent le crime ; deux des princesses sont convaincues, la troisième échappe ou

¹ Clément, de *Jurejurando pastor. 2 de Sent.* — ² Raynald, ann. 1314, n. 2.

¹ Murat., *Script. rer. Ital.*, t. 9, p. 1018. — ² Jean XXII, l. 1, *epist.* Apud Raynald., ann. 1314, n. 15.

par son innocence ou par l'indulgence de son mari ; les corrupteurs périssent dans d'affreux supplices, ainsi que leurs complices en grand nombre. La même année, le roi Philippe le Bel étant à la chasse, un sanglier vient se jeter entre les jambes de son cheval et le renverse ; Philippe se fait transporter à Fontainebleau, lieu de sa naissance, et y meurt le 29 novembre 1314, dans la trentième année de son règne et la quarantesixième de son âge. Quatorze ans après, le troisième de ses fils suit dans la tombe les deux autres, sans postérité, et le fils de Charles de Valois, l'ami et le capitaine de Boniface VIII, monte sur le trône de France pour y régner dans sa postérité pendant deux siècles et plus.

Un prêtre français, dans un ouvrage tout récent, *la France et le Pape*, signale ainsi un ensemble et une suite d'autres calamités qui sortirent du règne de Philippe le Bel pour infecter l'Église et la France jusqu'à nos jours.

« De tous les maux qui résultèrent de la division entre Boniface VIII et Philippe le Bel, dit-il, le plus désastreux fut, sans contredit, celui qui amena le schisme. Jamais il n'aurait pris naissance si l'on eût laissé l'Église se gouverner elle-même et respecté ses lois sacrées. Quand, suivant les règles des saints canons, elle se choisit elle-même son chef, tout est dans l'ordre, et le Ciel bénit une élection qu'il sanctionne et qui devient son ouvrage. Philippe le Bel veut se mêler du gouvernement de l'Église, et, par ses intrigues, la tiare, en 1307, est placée sur la tête de Bertrand de Got, qui prend le nom de Clément V ; *première calamité*. Le Pape tient la parole qu'il avait donnée au roi de fixer son séjour à Avignon, et à cette époque commence pour l'Église romaine cette captivité que l'on a comparée à celle des Juifs dans Babylone ; *seconde calamité*. Les Pontifes successeurs de Clément V, méconnaissant cet avis de l'Esprit-Saint : *Si l'esprit de celui qui a la puissance se communique à vous, n'abandonnez pas le lieu de votre demeure*¹, habitent Avignon jusqu'à ce que soient con-

sommées les soixante-douze années de leur exil volontaire ; *troisième calamité*. Que de larmes versa l'Église pendant ces jours de deuil pour l'univers catholique ! La Ville éternelle était presque déserte ; l'Italie était livrée à toute l'effervescence des factions, de la sédition et de la révolte. La catholicité toute entière se ressentait de cette situation irrégulière du chef de l'Église. Cependant Grégoire XI, quoique Français de nation, ne put résister aux reproches d'une conscience alarmée, à la vue des maux occasionnés par l'éloignement des souverains Pontifes du séjour qu'ils devaient habiter. Sainte Catharine de Sienne, dont le Ciel confirmait les vertus par les plus étonnants prodiges, n'avait cessé de lui rappeler l'obligation qu'il avait de rentrer dans Rome ; lui-même s'y était engagé par un vœu secret ; il l'accomplit en 1377, et tout ce que l'on a dit du regret que lui avait causé ce retour est une de ces fables que l'on devrait être honteux de reproduire. Il mourut l'année suivante. Pendant le séjour des Papes à Avignon la dignité pontificale avait étrangement perdu de cette considération universelle qu'elle inspirait auparavant, et c'est en grande partie à cette cause qu'il faut attribuer le schisme qui survint bientôt. Grégoire XI eut pour successeur Barthélemy Brignano, archevêque de Bari, dans la Pouille ; il prit le nom d'Urban VI. On ne s'avisait pas d'abord de contester la légitimité de son élection, qui s'était faite selon toutes les règles canoniques et avec une pleine liberté de la part des cardinaux. Mais le nouveau Pape avait une sévérité de mœurs qui contrastait d'une manière frappante avec le relâchement trop universel de cette époque. Peut-être aurait-il dû mettre un peu moins de précipitation et plus de prudence dans les projets de réforme qu'il voulait réaliser. Il se fit trop tôt connaître ; le voilà dès lors aux prises avec autant d'ennemis qu'il y avait d'hommes asservis à leurs passions et sous son autorité immédiate. Seize cardinaux se prononcent contre son élection, qu'ils prétendent n'avoir été faite que sous l'impression d'une crainte grave. Ils se donnent le droit de créer un nouveau Pape, et leurs suffrages se réunissent

¹ Ecclésiaste, 10, 4.

en faveur du cardinal Robert de Genève, évêque de Cambrai, qui prend le nom de Clément VII. Rome fut la demeure d'Urbain; Clément, qui était reconnu par le roi de France Charles V, se fixa à Avignon. Telle fut l'origine de ce schisme lamentable qui déchira l'Église pendant quarante ans, c'est-à-dire jusqu'à l'an 1417, époque où le concile de Constance, ayant déposé tous ceux qui se disputaient la papauté, élut le cardinal Colonne, qui prit le nom de Martin V et qui fut reconnu seul pour Pape légitime....

Ce fut sous le roi Charles VI, encore jeune et d'une intelligence bornée, que l'on commença à faire valoir les *libertés de l'Église* contre les exactions des Pontifes que l'on avait eu l'imprudence de reconnaître, quoiqu'ils fussent rejetés comme antipapes par la plupart des nations. On se récriait contre les réserves des bénéfices qui étaient en opposition avec les anciens usages de l'Église de France; on se plaignait des charges intolérables que l'on ne voulait plus supporter. L'AUTORITÉ SÉCULIÈRE seconda puissamment le clergé; mais il résulta de tous ces mécontentements et de ce mélange du pouvoir civil et du pouvoir ecclésiastique un *inconvenient notable*; les docteurs de Paris, et principalement les jurisconsultes, se crurent et se donnèrent le droit d'examiner jusqu'où pouvait aller et où devait s'arrêter l'autorité d'un souverain Pontife. Une prétention en attire bientôt une autre; ils ne tardèrent pas à se persuader qu'il leur appartenait d'empêcher qu'au préjudice du clergé du royaume l'autorité pontificale ne vînt à franchir les limites qui avaient été fixées par Jésus-Christ; ils s'en constituèrent sans façon les juges. On poussera même la liberté jusqu'à scruter l'étendue des droits que pouvaient avoir les conciles œcuméniques, quoique l'on s'accordât à dire qu'ils agissaient sous l'influence de l'Esprit-Saint. Cette marche était bien alarmante, et, pour peu que l'on ait étudié le cœur humain, on ne pourra s'empêcher de voir là une tendance vers l'hérésie¹. »

De cette source creusée par Philippe le Bel le docte et judicieux prélat français que nous citons fait dériver et la servitude séculière de l'Église gallicane, sous le nom décevant de ses libertés, et la déclaration gallicane de 1682, qui consacre cette servitude, donne naissance à la constitution civile du clergé en 1790 et à tous les maux qui s'ensuivent.

« On peut être excusable devant Dieu, suivant saint Antonin, dit-il, en envisageant comme Pape légitime celui qui ne l'est pas; mais nous devons regarder aujourd'hui comme un grand malheur que notre patrie se soit jetée à cette occasion dans une fausse route qui aurait fait perdre la foi à beaucoup d'autres nations. La haute idée qu'avaient nos pères de la dignité des Papes leur fit désirer qu'ils fixassent leur séjour en France; mais la France n'avait pas été destinée par le Ciel pour être la demeure des vicaires de Jésus-Christ. Dès l'instant où commença cette habitation irrégulière, selon la remarque du savant Générard, « la face, auparavant si belle et si radieuse de l'Église, » perdit toute son antique splendeur. La France, qui offrait l'hospitalité aux Papes « qu'elle s'était donnés, crut qu'elle avait droit d'en être récompensée; elle demanda et obtint des faveurs jusque-là inouïes. Les saints canons furent éternés, et l'on ne tint plus compte de cette loi divine : « Aux séculiers les choses séculières, au clergé les choses religieuses. Cette transmigration, pire que celle des Juifs à Babylone, accoutuma les malheureux Pontifes d'Avignon à oublier qu'un Pape est l'homme de l'Église entière et non pas d'une seule nation. En voulant favoriser la France et ses princes aux dépens de la religion, dont ils se proclamaient les chefs, ils posèrent un principe destructeur des observances régulières et de la discipline ecclésiastique, et tous les droits furent altérés et confondus. » Voilà donc la source d'une servitude ironiquement décorée du nom de liberté¹. »

¹ *La France et le Pape*, par monseigneur Villecour, évêque de la Rochelle, Paris, 1849, p. 130-133.

¹ *La France et le Pape*, p. 137.

LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME.

DE LA MORT DE CLÉMENT V (1314) A LA MORT D'URBAIN V (1370).

Séjour des Papes à Avignon. — Sort de la postérité de Philippe le Bel. — Double élection dans l'empire d'Allemagne. — Origine de la politique moderne. — Baisse dans les idées et les caractères. — Schisme de Louis de Bavière. — Archevêques catholiques à Péking. — Correspondance de l'empereur de la Chine, chef des Tartares, avec le Pape. — État des lettres et des arts en Italie. — Le Dante. — L'Italie également féconde en saints. — Relations filiales de l'Arménie avec le Pontife romain. — La Poméranie demande à être fief de l'Église romaine. — Mort funeste de Louis de Bavière. — Guerre civile entre la France et l'Angleterre. — Différence de la théologie mystique en Occident et en Orient.

Pendant les cinquante-six années qu'embrasse ce livre le siège de saint Pierre fut occupé : de l'an 1316 à 1334, par Jean XXII; de 1334 à 1342, par Benoît XII; de 1342 à 1352, par Clément VI; de 1352 à 1362, par Innocent VI; de 1362 à 1370, par Urbain V. Tous ces Papes étaient Français. Nous avons sur chacun d'eux plusieurs vies contemporaines : sept de Jean XXII, huit de Benoît XII, six de Clément VI, quatre d'Innocent VI, quatre d'Urbain V. Pas une ne dit rien contre les mœurs de ces Papes; au contraire, tous y sont loués sous ce rapport. Seulement l'Italien Matthieu Villani, dans sa continuation des *Histoires florentines* commencées par Jean Villani, son frère, reproche à Clément VI que les grandes et nobles dames étaient admises dans ses appartements comme les prélats; mais l'auteur de la troisième vie de ce Pape l'appelle expressément un modèle de religion et de modestie¹; ce qui donne lieu de penser que le reproche contraire était un bruit répandu par la malveillance et accueilli un peu légèrement par Matthieu Villani, qui, comme les autres Italiens, en voulait aux Papes français de ce qu'ils demeuraient en deçà des monts.

Jean XXII fut élu Pape le 7 août 1316, après que le Saint-Siège eut vaqué deux ans trois mois et dix-sept jours. D'après ce qui paraît, cette longue vacance est due aux compatriotes du précédent Pape, aux Gascons.

Clément V était mort, le 20 avril 1314, à la Roquemaure, près d'Avignon. Son corps fut d'abord reporté à Carpentras, où résidaient les cardinaux avec le reste de la cour de Rome; mais au mois d'août il fut transféré en Gascogne, sa patrie, et enterré, comme il en avait donné l'ordre, à Usteste, diocèse de Bazas. Incontinent après la mort du Pape son trésor fut pillé, et l'on accusa son neveu, le Gascon Bertrand, comte de Lomagne, d'avoir détourné plus de trois cent mille florins d'or destinés aux frais de la croisade. D'ailleurs, au mois de juin de la même année, Hugucion de Fayole, avec ses Gibelins, surprit Lucques, qui fut pillée pendant huit jours par les Pisans et les Allemands. Ils prirent entre autres le trésor de l'Église romaine, que, par ordre du Pape, le cardinal Gentil de Montefiore avait amené de Rome, de la Campanie et du patrimoine de Saint-Pierre, et déposé dans l'église de Saint-Fridien, à Lucques; mais il fut enlevé tout entier et porté à Pise. L'Église romaine se

¹ « Modestiae norma, religionis exemplar. » Baluze, *Vitæ Paparum Avenionensium*, t. 1, p. 300.

voyait ainsi volée en même temps et par des Italiens, et par des Allemands, et par des Gascons.

Après la mort du Pape les cardinaux qui étaient à Carpentras, au nombre de vingt-trois, la plupart Gascons, entrèrent au conclave, dans le palais épiscopal, pour procéder à l'élection du successeur; ils y demeurèrent quelque temps, mais sans pouvoir s'accorder. Survint une querelle entre leurs domestiques, qui pillèrent les marchands romains et les autres étrangers qui suivaient la cour; on mit le feu à la ville, dont une partie fut brûlée. Touchés de ce désordre, les cardinaux convinrent de se séparer, à la charge de se réunir à un certain jour. Ils sortirent ainsi du conclave vers la fin de juillet 1314; mais ils furent deux années entières sans se rassembler, n'étant pas moins divisés sur le lieu de l'élection que sur le choix de la personne. Les Italiens disaient qu'il fallait aller à Rome, d'autres ailleurs, et ainsi ils se dispersèrent; quelques-uns se retirèrent à Orange, d'autres à Avignon, chacun où il lui plut¹.

Les cardinaux italiens, qui n'étaient que six, écrivirent sur ce sujet une lettre circulaire aux cinq premiers abbés de Cîteaux et au chapitre général de l'ordre pour les prémunir contre les faux bruits et les instruire au vrai de ce qui s'était passé à Carpentras; ce qu'ils racontent ainsi : « Comme nous étions dans le palais, en conclave pour élire un Pape, tout d'un coup les Gascons, sous prétexte d'emporter le corps de Clément V, prirent les armes le 4 juillet, étant en grand nombre à pied et à cheval, conduits par Bertrand de Got et Raimond Guillaume, neveux de Clément, soit qu'ils craignissent que le Pape futur ne recherchât leur conduite, soit qu'ils voulussent s'assurer par la force, comme un droit héréditaire, la possession du Saint-Siège.

« Étant ainsi dans Carpentras, ils tuèrent plusieurs Italiens de la cour de Rome, car ils n'en voulaient qu'à notre nation; puis ils commencèrent à piller, et, leur fureur croissant, ils mirent le feu dans divers quartiers de la ville. Non contents de cela ils attaquè-

rent à main armée et au son des trompettes les logis de plusieurs de nous autres cardinaux, et, le bruit augmentant comme dans une ville prise, ils assiégèrent la porte du conclave en criant : « Meurent les cardinaux italiens ! Nous voulons un Pape ! nous voulons un Pape ! » D'autres Gascons et d'autres cavaliers armés se jetèrent dans la place du conclave et environnèrent le palais avec des vociférations semblables. En cette extrémité, nous, cardinaux italiens, craignant une mort si honteuse et ne pouvant sortir publiquement, nous fîmes une petite ouverture à la muraille de derrière du palais, et, sortant séparément de Carpentras, nous nous retirâmes en divers lieux, non sans péril de notre vie, et, par la miséricorde de Dieu, nous sommes en terre d'amis.

« Considérez donc s'il n'a pas tenu aux Gascons de répandre le sang des principaux membres de l'Église romaine, elle qui les a nourris, enrichis et comblés d'honneurs, ainsi que de la charger de confusion et de l'exposer à la risée des infidèles. Au reste, nonobstant tout ce que nous avons souffert, nous ne cherchons que la paix et l'unité de l'Église, et nous faisons tous nos efforts pour les procurer. Que si, ce qu'à Dieu ne plaise ! l'affaire venait à une rupture, nous nous assurerons sur votre zèle que vous combattriez avec nous pour la justice, et que vous et les autres bons catholiques assisteriez l'Église en ce besoin. » La lettre est datée de Valence, le 8 septembre 1314¹.

Un de ces cardinaux italiens, savoir Napoléon des Ursins, écrivit à Philippe le Bel, sur le même sujet, une lettre où il dit : « Nous avons pris les précautions possibles dans l'élection du Pape défunt, croyant avoir procuré un grand avantage à vous et à votre royaume; mais nous avons été fort trompés, et, si on examine bien sa conduite, il n'a point pourvu à votre royaume; et a pensé nous jeter dans le précipice. Sous son pontificat la ville de Rome est tombée en ruine; le patrimoine de saint Pierre a été pillé par des voleurs plutôt que des gouverneurs. Toute l'Italie est négligée comme si elle n'était pas du corps de l'Église, et elle est pleine de séditions. Il n'est

¹ Raynald, ann. 1314, n. 16. Baluze, t. 1, p. 80.

¹ Baluze, t. 2, p. 287.

presque pas resté de cathédrale ou de bénéfice un peu considérable qui ne soit vendu à prix d'argent ou donné suivant l'inclination de la chair et du sang. Ce Pape nous a traités avec le dernier mépris, nous autres Italiens qui l'avions fait Pape. Souvent, après avoir cassé, sans forme de droit, des élections unanimes de personnes de mérite, il nous appelait quand il voulait publier la sentence, comme pour nous faire dépit. J'aime mieux toutefois qu'il ait fait ces injustices sans notre participation. Quelles mortelles douleurs souffrions-nous en voyant cette conduite, moi principalement, à qui mes amis reprochaient sans cesse d'avoir été cause de ce mal ! Dieu a eu compassion de nous ; car le Pape Clément voulait réduire l'Église à un coin de la Gascogne, et nous savons certainement qu'il avait formé un dessein dont l'exécution l'aurait perdu, lui et l'Église.

« Ne doutez point, Sire, que tout le monde n'ait les yeux ouverts en cette occasion et ne soit prêt à témoigner son mécontentement s'il arrivait, ce qu'à Dieu ne plaise ! que le successeur fût semblable. Certainement ce ne fut jamais mon intention de transférer de Rome le Saint-Siège, ni de rendre déserts les sanctuaires des apôtres. C'est pourquoi nous autres cardinaux italiens souhaitons un Pape de sainte vie, et qui, avec les autres qualités nécessaires, soit affectionné à vous et à votre royaume ; qui s'applique à l'affaire de la Terre-Sainte, que vous avez entreprise, et s'y applique, non avec des discours trompeurs, mais efficacement ; qui réforme les abus, bannisse la simonie qui a eu cours jusqu'à présent, et n'enrichisse pas ses parents des dépouilles de l'Église. Pour cet effet nous avons tourné nos pensées sur le cardinal Guillaume de Mandagot, évêque de Palestrine, auparavant archevêque d'Aix. Nous l'avons nommé d'abord, croyant que les Gascons l'accepteraient aussitôt, et nous avons été surpris de leur résistance, dont nous ne pouvons trouver la cause. » Il conclut en conjurant le roi de procurer avec eux l'élection d'un bon Pape et lui demande le secret à l'égard des cardinaux créés par le défunt ¹.

Philippe écrivit de son côté à deux des principaux cardinaux français, Bérenger de Frédole, évêque de Tusculum, et Arnaud de Pèlegrie. « Nous avons appris depuis peu, dit-il, par le bruit public, votre sortie du conclave, et nous en avons été sensiblement affligé, à cause des périls et des scandales qui peuvent en être les suites. Pour y obvier nous vous avons écrit dès lors par des courriers envoyés exprès, vous priant et vous exhortant de vous assembler avec les autres cardinaux en un lieu convenable, dans notre royaume ou ailleurs, où vous puissiez jouir d'une sûreté et d'une liberté entières, afin de pourvoir au plus tôt l'Église d'un pasteur tel que le demandent le besoin qu'elle en a et le pitoyable état de la Terre-Sainte.

« Nous avons ensuite reçu vos lettres et celles des cardinaux italiens, et, après les avoir lues et avoir écouté vos envoyés, nous avons fait examiner l'affaire par quelques-uns de nos conseillers, savants dans l'un et l'autre droit, et par d'autres habiles gens, et nous avons fait tenir à Paris et ailleurs des conférences sur ce sujet en notre présence.

« Ceux que nous avons consultés ont jugé d'abord que les villes d'Avignon et de Carpentras sont justement suspectes aux cardinaux italiens, et que la ville de Lyon, qu'ils offrent entre plusieurs autres, est un lieu commode et convenable pour l'élection dont il s'agit ; qu'il n'y a aucune violence à craindre, qu'on y sera en toute sûreté et liberté, enfin qu'on n'a aucune cause de la refuser. Ils ont aussi jugé raisonnable l'autre voie que proposent les Italiens, que le lieu de l'élection soit choisi par un des vôtres et par un d'entre eux, avec le cardinal Nicolas de Fréauville, qui en est d'accord, comme nous. Par là les Italiens rendent leur cause favorable et vous mettent dans votre tort ; car, si, au mépris de leurs remontrances, vous procédez à l'élection en leur absence, à Avignon ou à Carpentras, ils ont résolu de faire une autre élection de leur côté, et nous vous laissons à penser quels périls et quels scandales s'ensuivraient de ces élections ; car plusieurs personnes sages soutiennent qu'en ce cas nous ne pourrions, en conscience, reconnaître pour Pape aucun des deux élus,

¹ Baluze, t. 2, p. 289.

ni permettre qu'on lui rendît obéissance, et on croit que les autres princes chrétiens en useraient de même jusqu'à ce que l'élection fût approuvée par un concile. C'est pourquoi nous vous exhortons et vous conjurons de prévenir de si grands maux en vous assemblant à Lyon et en pourvoyant promptement au besoin de l'Eglise ¹. »

Philippe le Bel mourut quelque temps après, le 29 novembre de la même année 1314. Son fils aîné Louis, déjà roi de Navarre, lui succède à l'âge de vingt-cinq ans. Dixième du nom, il est surnommé le *Hutin*, parce qu'il aimait le *hutin* ou le désordre comme un jeune homme, de quoi il avait été puni plusieurs fois par son père. Son oncle, Charles de Valois, obtient la plus grande part au nouveau gouvernement. Avant la fin de l'an 1314 le nouveau roi ôte les sceaux au chancelier Pierre de Latilli, évêque de Châlons-sur-Marne, pour les donner à Étienne de Maruges, chambellan de son oncle, Charles de Valois. Il fait jeter Latilli dans un cachot, ayant obtenu pour son arrestation l'assentiment de l'archevêque de Reims, et il l'accuse d'avoir fait périr par des maléfices et le prélat auquel il avait succédé dans l'évêché de Châlons et le roi Philippe. La lenteur des procédures criminelles dans les cours ecclésiastiques sauve Pierre de Latilli. Son procès ne commence devant le concile provincial de Sens qu'en octobre 1315 ; il n'est jugé que l'année suivante, après la mort du roi ; il est acquitté ².

Immédiatement après l'évêque de Châlons Louis X fait arrêter Enguerrand de Marigny, trésorier des finances et principal ministre de son père ; Charles de Valois l'accuse d'avoir été l'instigateur des fréquents changements dans la monnaie, l'auteur des taxes oppressives qui avaient soulevé le peuple, et d'avoir détourné à son profit les sommes énormes qu'il levait ainsi sur la France. La haine publique secondait les dénonciations de Charles de Valois. Les employés de l'ex-ministre sont arrêtés, plusieurs mis à la torture. Marigny demande à être entendu dans sa défense et ne peut l'obtenir. Toute-

fois Louis Hutin paraît disposé à le traiter avec douceur. Alors Charles de Valois produit une nouvelle accusation ; il prétend que Jacques Delor, magicien, avec sa femme et son valet, avaient, à la persuasion de la femme et de la sœur de Marigny, fait des images de cire pour *envoulter le roi, ses oncles et ses frères*, en sorte qu'à mesure que ces images se seraient fondues *lesdits rois et comtes n'eussent fait chacun jour que amenuiser, sécher, et en brief de male mort mourir* ¹. Delor, pour se soustraire à la torture, se pendit dans sa prison ; sa femme et son valet furent brûlés vifs ; la femme et la sœur d'Enguerrand furent enfermées dans un cachot. « Enfin, dit le continuateur de Guillaume de Nangis, Marigny, jugé devant les chevaliers, fut pendu au commun gibet des larrons de Montfaucon, la veille de l'Ascension, 30 avril 1315, sans avoir cependant rien avoué des maléfices ci-dessus, si ce n'est qu'il avait contribué avec les autres aux exactions et aux changements de la monnaie. Jusqu'à la fin il se plaignit de n'avoir point obtenu d'audience pour se défendre, quoiqu'on lui eût promis au commencement de l'entendre ². » Charles de Valois eut depuis un si grand regret de cette affaire que, dans sa dernière maladie, qui dura plusieurs mois, il fit distribuer des aumônes à tous les pauvres de Paris sous condition qu'ils prieraient *pour le seigneur Enguerrand et pour le seigneur Charles*, mettant le nom de sa victime avant le sien ³.

Enguerrand de Marigny avait deux frères dans le clergé : Philippe, d'abord évêque de Cambrai, puis archevêque de Sens, et Jean, d'abord évêque de Beauvais, et transféré depuis à l'archevêché de Rouen par Clément VI. Ce fut apparemment par suite de la haine populaire pour le ministre qu'en 1315 il se forma dans la province de Sens, dont Philippe de Marigny était archevêque, une conjuration singulière de laïques de la lie du peuple. Les conjurés, se plaignant des vexations et des extorsions qui se commettaient par les avocats et les procureurs de la

¹ Baluze, t. 2, p. 293. — ² *Gallia Christiana*, t. 10, p. 890 ; Labbe, t. 11, p. 1623.

¹ *Chron. de Saint-Denys*, fol. 149. — ² *Contin. Nang.*, p. 70 ; Raynald, ann. 1315, n. 3 ; Paul Émile, p. 362. — ³ *Contin. Nang.*, p. 84 ; Raynald, ann. 1326, n. 21.

justice de l'archevêque, s'avisèrent de se choisir parmi eux un roi, un pape, des cardinaux et le reste, de lancer des excommunications; en un mot, disaient-ils, de rendre le mal pour le mal. Le roi dissipa ce fanatisme par la punition des coupables ¹.

Louis X fit la guerre en Flandre, mais n'y réussit guère. Pour se procurer de l'argent il permit aux Juifs, bannis par son père, de rentrer dans le royaume. Jusqu'à présent les Juifs ont été comme les sangsues des peuples; certains princes leur ont fait rendre l'argent, comme on a trouvé le moyen de faire rendre le sang aux sangsues. Au reste Louis X se fit un peu Juif avec les Juifs; il leur permit de réclamer le paiement de leurs anciennes créances, mais à condition que les deux tiers seraient pour lui et un seul pour eux ². Un autre expédient de finance fut de vendre la liberté aux serfs et aux gens de mainmorte. Comme beaucoup ne voulurent point l'acheter, il rendit une ordonnance pour les y contraindre. C'est que, pour acheter la liberté, plusieurs n'avaient plus de quoi vivre ³.

Marguerite de Bourgogne, femme de Louis, avait été convaincue d'adultère en plein Parlement et emprisonnée dans un château. Au commencement d'avril 1315 Louis la fit étouffer pour épouser Clémence de Hongrie, sœur du roi Charobert. Louis X mourut le 5 juin 1316, par suite d'une imprudence. Le chanoine de Saint-Victor raconte qu'il était à Vincennes, où, suivant ses goûts de jeunesse, il s'était fort échauffé au jeu de paume; après quoi, ne consultant indiscrètement que l'appétit de ses sens, il était descendu dans une cave très-froide où il se mit à boire sans mesure du vin très-frais. Le froid pénétra ses entrailles; il fut porté au lit, où il ne tarda pas à mourir ⁴. Il laissait sa seconde femme enceinte, de sorte que la couronne balançait entre l'enfant qui naîtrait, si c'était un fils, et Philippe, comte de Poitiers, frère du roi défunt. »

Dès les premiers jours de son règne, Louis

le Hutin avait envoyé aux cardinaux Girard, évêque de Soissons, avec deux autres ambassadeurs, pour solliciter l'élection du Pape, mais sans effet. En 1316 il envoya le comte de Poitiers, son frère, pour les assembler à Lyon, s'il pouvait, suivant le projet du roi Philippe le Bel. Le comte de Poitiers y travailla près de six mois, et enfin il les fit venir à Lyon, au nombre de vingt-trois, et leur promit par serment de ne leur faire aucune violence et de ne point les contraindre à s'enfermer pour l'élection. Les choses étant ainsi disposées, il reçut la nouvelle que le roi son frère était mort. Grand fut alors l'embaras du comte Philippe; il ne jugeait pas à propos de demeurer plus longtemps à Lyon et ne voulait pas laisser imparfaite l'affaire de l'élection du Pape. Ayant pris conseil, il fut jugé que le serment qu'il avait fait de ne point enfermer les cardinaux était illícite, et que, par conséquent, il ne devait point le garder. Alors il fit venir tous les cardinaux en la maison des Frères prêcheurs et leur déclara qu'ils n'en sortiraient point qu'ils n'eussent élu un Pape, et, après avoir mis des gardes pour les empêcher de sortir, il revint à Paris.

« Cependant la reine Clémence accoucha le 14 novembre 1316 d'un fils qui fut nommé Jean et mourut cinq jours après. Alors le comte Philippe, son oncle, qui avait été nommé régent du royaume en attendant la naissance de l'enfant, fut reconnu roi cinquième du nom. On le surnomma Philippe le Long à cause de sa grande taille. Il n'avait que vingt-trois ans et fut sacré à Reims le dimanche après les Rois, 9 janvier 1317.

Cependant les cardinaux enfermés en conclave à Lyon firent une élection le 7 août 1316. Le quatorzième jour après avoir été enfermés ils élurent tous unanimement pour souverain Pontife Jacques d'Euse ou d'Ossa, alors cardinal-évêque de Porto. On convient qu'il était de Cahors; mais tout le monde ne convient pas qu'il fût d'aussi basse naissance que le font ou saint Antonin, archevêque de Florence, qui veut qu'il fût fils d'un savetier, ou Jean Villani, qui le fait fils d'un cabaretier. On démontre que ce Pape ne put être poussé par charité aux études, comme

¹ Raynaud, ann. 1326, n. 21. Baluze, t. 1, p. 83. —

² *Ordonn. de France*, t. 1, p. 595. — ³ *Ibid.*, p. 583. *D'Ach. Spic.*, t. 3, p. 707. — ⁴ *Joann., canonici S. Victor.*, p. 477.

quelques-uns le prétendent, par Pierre de Ferrières, archevêque d'Arles, peu riche alors et de même âge à peu près que lui. De plus on cite des témoignages clairs et désintéressés qui semblent prouver qu'il avait été honnêtement élevé par ses parents et conduit dans le cours des études par un précepteur domestique, qu'il fit dans la suite cardinal. Lui-même fut le maître de saint Louis, évêque de Toulouse, qu'il canonisa. Aussi s'était-il attaché de bonne heure à la cour des rois de Naples. Enfin Albert de Strasbourg, son contemporain, le fait de famille noble. Quoi qu'il en soit de ce détail et quelle que fût la naissance de Jean XXII, car c'est le nom qu'il prit, il est certain qu'il devint évêque de Fréjus quelques années avant que Pierre de Ferrières, qu'on dit avoir été son protecteur, fût lui-même promu à l'archevêché d'Arles; qu'il fit d'excellentes études, comme il parut dans la suite; que Clément V le transféra de Fréjus au siège d'Avignon, et qu'ensuite il le fit cardinal dans sa troisième et dernière promotion. Du reste tous les auteurs du temps le peignent ainsi : « Il avait peu d'extérieur, le teint pâle, la taille petite et la voix grêle; mais il était plein de feu, d'âme, d'esprit, de science, d'adresse et de courage. » Tel était, selon ses censeurs mêmes, Jean XXII, second Pape d'Avignon; car, à l'exemple de son prédécesseur, il fixa sa cour dans cette ville, alors dépendante du roi de Naples, comte de Provence ¹.

Le Pape s'était fait couronner à Lyon, sans attendre le prince Philippe, régent du royaume et roi de France, quelques semaines après. Ce prince voulait y assister, et il avait envoyé prier le Pape de différer la cérémonie afin de lui donner le temps de se rendre à Lyon. La prorogation fut accordée jusqu'à deux fois. Le régent demanda un troisième délai; mais le cardinal Arnould de Pélegrue lui manda, de la part du Pape, que le couronnement, différé tant de fois, portait un vrai préjudice à toute la chrétienté, parce qu'en attendant on ne pouvait expédier les affaires ni envoyer les nonces, la coutume étant de n'apposer les bulles ou sceaux en plomb qu'après le cou-

ronnement de Sa Sainteté. La lettre est du 29 août 1316, et Jean XXII fut couronné le 5 septembre. Pendant la cavalcade qui suivit la cérémonie, Charles, comte de la Marche, frère de Philippe, régent du royaume, et Louis d'Auxerre, oncle de l'un et de l'autre, tinrent les rênes du cheval que montait le Pape. On a remarqué cette cavalcade pour réfuter ce que dit Ptolémée de Lucques, auteur contemporain, que le Pape Jean XXII, au jour même de son élection, avait fait serment de ne monter ni mule ni cheval jusqu'à ce qu'il eût été à Rome; « promesse, ajoute cet historien, que le Pontife garda, sans néanmoins sortir de France, sa chère patrie; car il alla par eau à Avignon, et, quand il fut établi en cette ville, il ne sortit plus de son palais qu'à pied, pour entrer dans la cathédrale qui est contiguë ¹. »

Quoi qu'il en soit de cette assertion de l'auteur italien, l'amour de la patrie terrestre l'emporta dans le cœur du nouveau Pape sur l'amour qu'il devait à son épouse spirituelle, à Rome, la capitale de la patrie universelle. Il se concentra dans la Provence; il s'établit dans Avignon et y régna plus de dix-huit années, gouvernant de là toutes les Églises et paraissant à la tête de toutes les grandes affaires de son temps. Il commença par demander aux évêques et aux princes de la chrétienté le secours de leurs prières. Sa lettre circulaire est remarquable par la déclaration authentique qu'il y fait de l'union avec laquelle les cardinaux ont procédé à son élection et de l'état d'incertitude où il s'est trouvé lui-même touchant la papauté, doutant s'il devait se charger d'un si pesant fardeau ou le laisser imposer à un autre; ce qui paraît suffisant pour détruire ce qu'avance Jean Villani, et après lui quelques autres, que, dans l'embarras où étaient les cardinaux pour donner un successeur à Clément V, on en vint à un compromis, et que le cardinal d'Ossa, chargé de faire le choix, se nomma lui-même, engagé à cela par le cardinal Napoléon des Ursins. Que ce trait ne soit qu'une fable, plusieurs faits le démontrent. Des six vies contemporaines

¹ *Hist. de l'Église gallic.*, l. 36. Baluze, t. 1, p. 689.

¹ Apud Baluz., t. 1, p. 177.

que nous avons de ce Pape, pas une ne parle de compromis ; toutes elles disent ou supposent qu'il a été élu unanimement en la forme ordinaire. En second lieu jamais les nombreux ennemis de ce Pontife ne lui ont reproché un excès d'ambition si indécent, ce que certainement ils n'auraient pas manqué de faire. Enfin il n'est pas dans la nature qu'après s'être revêtu lui-même de la souveraine dignité il eût publié partout le concert des suffrages dans l'événement de son élection, et qu'il se fût vanté, avec aussi peu de raison que de prudence, d'avoir hésité entre l'acceptation et le refus de la tiare.

Le Pape, déterminé à résider dans Avignon, augmenta sa cour par une promotion de huit cardinaux, dont un seul était Italien, savoir Jean Gaetan des Ursins; tous les autres étaient Français. En quoi Jean XXII oubliait que le Pape ne doit être ni Français, ni Allemand, ni Russe, ni Anglais, ni Espagnol, ni Italien, mais tout cela ensemble, parce qu'il est le père commun de tous, pour les gagner et les conserver tous au Christ et à son Église.

Le nouveau Pape écrivit au nouveau roi de France, Philippe le Long, une lettre pleine de conseils paternels, où il dit : « Nous avons appris que, quand vous assistez à l'office divin, particulièrement à la messe, vous parlez tantôt à l'un, tantôt à l'autre, et vous vous appliquez à des affaires qui vous détournent de l'attention que vous devez donner aux prières qui se font pour vous et pour le peuple. Vous devriez aussi, depuis votre sacre, prendre des manières plus graves et porter le manteau royal comme vos ancêtres. On dit que, dans vos quartiers, on profane le dimanche, en rendant la justice, en faisant la barbe, les cheveux; ce que vous ne devez pas dissimuler, sachant que la sanctification du sabbat est un des préceptes du Décalogue, d'autant plus que la loi civile elle-même interdit les plaudoiries en ce jour. » Il lui recommande enfin de lire lui-même les lettres que lui adressaient le Pape, les rois et les princes, et de les déchirer ensuite ou de les conserver en lieu sûr, pour éviter que les secrets de l'État ne fussent divulgués ¹.

¹ Raynaud, ann. 1337, n. 2 et 3.

Le Pape Jean donna de semblables conseils à Édouard II, roi d'Angleterre, par deux légats; ils étaient aussi chargés de procurer la paix entre Édouard et Robert de Bruce, roi d'Écosse, et d'obliger Édouard à faire hommage au Pape entre leurs mains, et à lui payer le tribut que Jean sans Terre avait promis à Innocent III un siècle auparavant. Le roi Édouard II envoya effectivement à Jean XXII des seigneurs chargés de sa procuration, qui firent ses excuses pour le passé, déclarèrent avoir payé l'année courante, et promirent de payer à certains termes vingt-quatre années qui étaient encore dues. L'acte est daté d'Avignon, le 1^{er} avril 1317 ¹.

Outre le cens ou tribut établi par le roi Jean le Pape levait toujours en Angleterre le denier de saint Pierre, imposé depuis plusieurs siècles, et il ne l'exigeait pas seulement en Angleterre, mais en Galles et en Irlande, et de plus dans les royaumes du Nord, en Suède, en Norvège, en Danemark, en Pologne, comme on voit par les lettres de Jean XXII aux rois et aux archevêques de ce pays-là ².

Comme il avait donné des conseils au roi de France et au roi d'Angleterre, il en donna aussi au roi de Naples, Robert, par une lettre où il dit : « Entre tous les princes chrétiens, vous êtes le plus lettré et vous avez naturellement l'esprit excellent; mais on dit que vous ne suivez pas les conseils des personnes les plus sages, et que vous êtes environné de jeunes gens sans expérience, sans noblesse de naissance ni de sentiments. » Il l'exhorte à suivre l'exemple de ses ancêtres et à prendre des conseillers habiles, sincères et désintéressés. La lettre est du 17 juin ³.

Deux mois auparavant le Pape Jean avait canonisé saint Louis, évêque de Toulouse, frère aîné du roi Robert, et mort vingt ans auparavant. Ce Pape était entré autrefois dans la confidence du jeune Louis; il avait été le directeur de ses études, il avait suivi ses démarches. Il connaissait mieux que personne le degré de perfection auquel Dieu l'avait élevé; ainsi le Pontife réunissait dans sa personne et les lumières du témoin le plus

¹ Id., ann. 1316, n. 24; ann. 1317, n. 42-45. —

² Id., ann., 1317 n. 49. — ³ Id., *ibid.*, n. 25.

éclairé sur la sainteté de ce prince et l'autorité nécessaire pour lui décerner les honneurs que l'Église rend aux saints. Ayant donc terminé la procédure de la canonisation, commencée sous Boniface VIII et Benoît XI, il mit solennellement au nombre des saints confesseurs le bienheureux évêque de Toulouse; c'était le 7 avril 1317. La bulle qu'il publia à ce sujet contient un précis des vertus et des miracles du saint, avec cette éloquente invitation sur la fin : « Que le Seigneur, notre Dieu, soit béni d'avoir donné une couronne si brillante au saint évêque, son serviteur ! Que les habitants du ciel applaudissent en recevant parmi eux ce nouvel astre, plus éclatant que le soleil ! Que les royaumes de France, de Sicile et de Hongrie, fassent retentir des chants d'allégresse en voyant sortir de leur sein cette fleur si pure, ce fruit si exquis et si mûr pour le banquet sacré du souverain Monarque des cieux ! Que la ville de Toulouse se félicite d'avoir été gouvernée par un si digne pasteur et d'être protégée par un intercesseur si puissant auprès de Dieu ! Que Marseille se glorifie de posséder les dépouilles de ce saint corps ! Que l'ordre de Saint-François éclate en actions de grâces, et qu'il représente sans cesse au Très-Haut les mérites d'un enfant si illustre ! »

Le Pape règle ensuite qu'on célébrera tous les ans la fête du saint le 19 août, jour auquel, délivré des liens du corps, il était allé prendre possession du royaume de Dieu, et, pour rendre le concours des fidèles plus grand à son tombeau, la bulle accorde deux ans et deux quarantaines d'indulgence à ceux qui, véritablement contrits et confessés, iront tous les ans le visiter au jour de la fête, avec un an et une quarantaine pour quiconque ira pendant un des jours de l'octave. Par une autre bulle du lendemain, 8 avril, sept années d'indulgence et sept quarantaines sont accordées à ceux qui visiteront le tombeau au jour de la fête, qui devait se célébrer pour la première fois cette présente année 1317. Le Pape écrivit encore à cette occasion aux princes et aux princesses qui avaient des liaisons étroites de parenté avec le saint évêque de Toulouse.

La reine, sa mère, veuve de Charles II, roi de Sicile, vivait encore ; personne ne dut être plus sensible qu'elle à cet événement, aussi glorieux qu'il était singulier. Une mère et une reine qui voit son fils l'objet de la vénération publique, qui peut lui offrir son encens et ses vœux, recueillir ses reliques sacrées, les orner de tout ce que l'amour et la vénération imaginent de plus précieux, qui contemple surtout les merveilles que Dieu opère par son intercession, c'est peut-être la situation la plus touchante que l'esprit humain puisse se figurer. Aussi le Pape, dans la lettre suivante, prend un ton proportionné aux transports de cette heureuse mère : « Quel triomphe pour vous, notre très-chère fille, quel sujet de joie d'avoir mis au monde un fils dont la protection vous soutient auprès de Dieu et dont la gloire vous rend infiniment respectable aux yeux des hommes ! C'est le fils, c'est le saint évêque de Toulouse, que Dieu, toujours magnifique dans tous ses dons, honore sur la terre de la grâce des miracles et qu'il couronne dans la gloire d'un diadème immortel ! En considération de ses mérites et de l'avis de tous les prélats de notre cour, nous venons de le mettre solennellement au nombre des saints. Rendez donc des actions de grâces à Dieu, notre très-chère fille, de l'heureuse fécondité qu'il vous a donnée ; mais profitez en même temps des exemples de votre bienheureux fils ; courez à l'odeur de ses parfums, adonnez-vous comme lui à la pratique des bonnes œuvres. S'il était encore au monde et qu'un malheureux sort l'eût condamné à l'exil, la tendresse maternelle vous donnerait assez de courage pour le suivre. Avec quel empressement ne devez-vous donc point marcher sur ses traces, pour arriver au royaume qu'il possède aujourd'hui ! »

Cette lettre, qui est du 9 avril, fut suivie d'une autre que le Pape adressa le même jour au roi Philippe le Long. Jean XXII y compare les deux saints Louis l'un à l'autre, l'un roi de France, l'autre évêque de Toulouse ; le premier sanctifié par le sceptre, le second par le renoncement aux couronnes ; tous deux de la même maison, tous deux arrivés au même bonheur par différentes rou-

tes de sainteté. Ce sont des exemples domestiques que la bulle propose au roi.

Jean XXII mit encore au nombre des saints deux illustres personnages : saint Thomas de Chanteloup, évêque d'Hereford en Angleterre, décédé l'an 1283 ; ensuite saint Thomas d'Aquin, de l'ordre des Frères prêcheurs, mort l'an 1274.

Le même Pape érigea plusieurs églises cathédrales et métropolitaines. Il détacha de la province de Narbonne l'église cathédrale de Toulouse et l'érigea en archevêché, lui soumettant les évêchés de Pamiers, de Saint-Papoul, de Rieux, de Lombez, de Lavaur, de Mirepoix, détachés tous les six de Narbonne, de Montauban, détaché de Cahors. Il érigea, dans le royaume d'Aragon, Saragosse en métropole, en la démembrement de l'archevêché de Tarragone et lui unissant cinq de ses suffragants. Il créa deux nouveaux évêchés dans le diocèse de Narbonne, savoir, Aleth et Saint-Pons. Il érigea Castres en évêché d'un démembrement du diocèse d'Albi, Tulle d'un démembrement de celui de Limoges, Sarlat de celui de Périgueux, Agen de celui de Condom, Saint-Flour de celui de Clermont, Vabres de celui de Rodez, Maillezais et Luçon de celui de Poitiers. Il avait honoré l'église abbatiale du mont Cassin de la dignité épiscopale, l'avait rendue immédiatement sujette au Saint-Siège, et avait gratifié le monastère du droit de nomination à l'évêché. Mais Urbain V remit cette église dans l'état purement monastique ¹.

En multipliant les évêques Jean XXII sentit la nécessité d'animer les bonnes études dans les écoles publiques pour en tirer des sujets capables de gouverner tant de diocèses ajoutés aux anciens. Nous trouvons diverses lettres de ce Pontife où il marque son ardeur pour faire fleurir les sciences dans le royaume. Par une de ces lettres, adressée à l'université de Paris en date du 8 mai 1317, il se plaint que quelques maîtres commencent par expliquer un livre sans le finir, par inconstance ; qu'il y en a qui, à force de s'attacher aux sentiments des philosophes, s'écartent de l'intelligence de la vraie sagesse de Jésus-

Christ, qui en a les trésors, ou se laissent séduire par de vaines subtilités, sans respecter assez les dogmes de la foi ; qu'on en reçoit quelques-uns comme docteurs sans assez d'examen et en effet peu capables ; que d'autres s'absentent des disputes publiques que l'on fait depuis si longtemps dans l'Université ; qu'il est des professeurs qui négligent leurs leçons pour s'occuper de procès et d'emplois de barreau ; que certains théologiens, pour donner dans des questions plus curieuses qu'utiles, abandonnent l'édifiante et solide doctrine.

Il vent que l'on corrige ces abus et il recommande à l'évêque de Paris d'y tenir la main. Il répète ces ordres au même évêque par une autre lettre, et il le charge surtout d'empêcher qu'il ne s'insinue aucune doctrine étrangère dans les écoles de Paris, « de peur, dit-il, que la source de la vérité, qui se répand chez les nations les plus éloignées, ne semble y faire couler des erreurs. Ainsi, continue-t-il, que chacun s'étudie à suivre le mot de saint Paul, d'être sage et pénétrant autant qu'il faut l'être ; que personne ne s'occupe des profanes nouveautés de paroles et des recherches trop curieuses, pour en paraître plus savant. Il faut, comme le sage, savoir mettre des bornes à sa prudence. » En même temps, pour attirer plus de monde à l'université de Paris par l'espoir des récompenses, il exhortait tous les prélats à préférer, dans la collation des bénéfices, ceux qui y auraient fait leurs études, ajoutant que, faute de cette attention, l'Université perdrait son éclat et l'Église des sujets savants ¹.

Le Pape joignit les bienfaits aux avis qu'il donnait pour le bon gouvernement de cette fameuse école. Il lui donna tant de privilèges ou confirma les anciennes grâces avec tant de libéralité que le roi d'Angleterre, Édouard, en fut jaloux pour son université d'Oxford, de sorte qu'il demanda et obtint pour elle le même avantage qu'avait celle de Paris pour ses docteurs, savoir le droit d'enseigner partout sans nouvel examen. Il fit plus ; il érigea l'université de Cambridge, par une bulle

¹ Baluze, *Vita 3 Joann. XXII.* Raynald. Sommier, *Hist. dogmat. du Saint-Siège.*

¹ Raynald, ann. 1317, n. 15 ; ann. 1318, n. 26.

datée d'Avignon le 9 juin 1318. Le zèle du Pape s'étendit aussi aux universités d'Orléans et de Toulouse, sans oublier celles d'Italie, surtout quand il publia les *Clémentines*, ce qui arriva au mois de novembre 1317.

Le roi de France et le roi d'Angleterre, qui en avait épousé la sœur, témoignèrent l'un et l'autre un grand désir de passer en Terre-Sainte en exécution de leur vœu ; mais le Pape leur représenta que le temps n'était pas favorable. Voici comme il en écrivit au roi Édouard : « Avant que de songer au passage d'outre-mer nous voudrions que vous eussiez bien affermi la paix chez vous ; premièrement dans votre conscience, en sorte qu'elle ne vous reprochât rien contre Dieu ni le prochain ; puis dans votre royaume. » C'est qu'il y avait une grande division entre lui et les seigneurs, très-mécontents de sa conduite. La lettre est du 25 mai 1319¹.

La réponse au roi Philippe porte en substance : « La paix, qui serait si nécessaire pour une telle entreprise, est presque bannie de la chrétienté. L'Angleterre et l'Ecosse sont animées l'une contre l'autre ; les princes d'Allemagne se font mutuellement la guerre ; les rois de Naples et de Sicile n'ont entre eux qu'une trêve de peu de durée et ne sont point disposés à la paix ; les rois de Chypre et d'Arménie sont continuellement en soupçon et en défiance l'un de l'autre ; les rois d'Espagne sont assez occupés pour la garde de leurs frontières contre le royaume musulman de Grenade ; les villes de Lombardie s'élèvent l'une contre l'autre ; elles sont divisées au dedans, remplies de haines et de cabales, et le pays plein de tyrans qui persécutent par le fer et par le feu ceux qui refusent de leur obéir. Gênes, cette ville si célèbre et si commode pour le passage d'outre-mer, est désolée elle-même par ses divisions et presque déstituée de tout secours. La mer est impraticable en ces quartiers-là ; par terre les chemins ne sont pas libres ; enfin tous ces pays sont plus capables de nuire que d'aider à l'entreprise. Considérez encore le misérable état des Hospitaliers, dont l'ordre est quasi prêt à tomber en ruines, puisqu'il

doit à deux seules compagnies plus de trois cent soixante mille florins ; et cependant c'était de cet ordre qu'on avait sujet d'espérer le plus de secours. Ces considérations vous feront voir que le temps du passage d'outre-mer est encore éloigné. Que si, nonobstant ces obstacles, vous le voulez entreprendre, examinez les dépenses qu'il demande et comment on y pourra subvenir sans tenter l'impossible, comme on a fait autrefois. » La lettre est du 20 novembre 1318.

Le retardement de la croisade, malgré l'empressement des rois de France et d'Angleterre, fut l'occasion et le prétexte d'un trouble semblable à celui qui était arrivé soixante-dix ans auparavant, pendant la prison de saint Louis. Le bruit se répandit, comme alors, que la délivrance de la Terre-Sainte était réservée à des gens du petit peuple ; ainsi les bergers et les autres pâtres abandonnèrent leurs troupeaux et s'assemblèrent au commencement de l'année 1320, sans armes ni provisions, et prirent le nom de pastoureaux, comme les premiers. Ils marchaient à grandes troupes, qui grossissaient tous les jours par l'adjonction des fainéants, des mendiants, des voleurs et des autres vagabonds. Ils entraînaient jusqu'à des enfants de seize ans et au-dessous ; il s'y mêlait aussi des femmes. Entre eux étaient un prêtre privé de sa cure pour ses crimes et un moine apostat de l'ordre de Saint-Benoît, qui, par leurs exhortations, en attiraient d'autres.

Ces pastoureaux, passant par les villes et les villages, marchaient en procession, deux à deux, derrière une croix, sans dire mot, et visitaient ainsi les principales églises, demandant l'assistance comme pauvres, et on leur donnait des vivres abondamment ; car le peuple les estimait, et le roi même, par l'affection qu'il avait pour la croisade, les favorisa d'abord, en sorte que le Pape en fit des plaintes par le cardinal Jossemaume, son légat à la cour de France. Mais les pastoureaux se rendirent bientôt odieux à tout le monde par leur pillage et leurs violences, qui allaient jusqu'à commettre des meurtres. On en mettait en prison ; mais les autres venaient en grande multitude, forçaient les

¹ Raynald, ann. 1319, n. 19.

portes et mettaient leurs camarades en liberté.

Ainsi, étant venus à Paris, ils en délivrèrent quelques-uns que l'on avait mis dans la prison de Saint-Martin-des-Champs. Ils vinrent ensuite au Châtelet, et le prévôt de Paris ayant voulu leur résister, ils le jetèrent en bas d'un escalier, ce dont il fut considérablement froissé. Ils passèrent à Saint-Germain-des-Prés, où il furent reçus civilement, et, sachant qu'il n'y avait là aucun des leurs en prison, ils s'arrêtèrent dans le Pré-aux-Clercs, préparés à se défendre contre le chevalier du guet; car ils avaient ouï dire qu'il devait venir avec main-forte contre eux; mais il n'y vint point, et ils s'éloignèrent de Paris, marchant vers la Guienne, où étant arrivés ils commencèrent à se jeter sur les Juifs, à en tuer autant qu'ils en pouvaient trouver et à piller leurs biens; ce qui les rendit agréables au peuple. Le seul moyen qu'ils laissaient aux Juifs pour sauver leur vie était de se faire baptiser. Quand ils furent près de Carcassonne le gouverneur du pays fit publier, dans les lieux qui étaient sur leur route, l'ordre de défendre les Juifs contre leurs violences, comme appartenant aux rois; mais plusieurs disaient qu'on ne devait pas s'opposer à des chrétiens pour sauver des infidèles; ce que voyant le gouverneur, il rassembla des troupes, défendit sous peine de la vie d'aider ou de favoriser les pasteurs, et fit mettre en prison tous ceux qu'il put prendre; puis, s'avancant vers Toulouse, il en fit pendre dans les lieux où ils avaient commis leurs crimes, ici vingt, là trente, plus ou moins. A Toulouse même ils tuèrent tous les Juifs et s'emparèrent de leurs biens, sans que les officiers du roi ni les capitouls pussent les en empêcher. Passant au bas Languedoc, ils continuèrent leurs violences contre les Juifs et leurs pillages sur tout le monde, même sur les églises.

Ils marchèrent ensuite vers Avignon, où le Pape tenait sa cour, voulant s'en rendre les maîtres; mais le Pape, bien informé de leurs crimes, écrivit au sénéchal de Beaucaire, l'exhortant à réprimer, dans tous les lieux de sa juridiction, ces prétendus pèlerins. La lettre est du 29 juin 1320. Les officiers, les

prélats prirent les mesures nécessaires pour arrêter le mal; ils mirent des garnisons aux églises et aux forteresses, avec les munitions convenables; ils empêchèrent de vendre des vivres aux pasteurs, leur fermèrent les passages, et firent si bien que, plusieurs ayant été tués et plusieurs pendus, les autres s'enfuirent et se dissipèrent entièrement. L'Angleterre fut agitée d'un pareil mouvement, qui se dissipa de même¹.

Le Pape prit en cette occasion la défense des Juifs et écrivit aux princes et aux seigneurs de les protéger contre la fureur des pasteurs; et, comme plusieurs se convertirent pour éviter leur persécution, il renouvela les constitutions qui défendaient de dépouiller de leurs biens ces nouveaux convertis, ce qui pouvait les tenter de retourner au judaïsme. La constitution de Jean XXII sur ce sujet est adressée aux gouverneurs et aux officiers du comtat Venaissin et des autres terres appartenant au Saint-Siège, et datée du 23 juillet 1320. Mais il renouvela aussi la condamnation du Talmud et les ordres d'en brûler tous les exemplaires, rappelant à cet effet les bulles de ses prédécesseurs².

L'année suivante (1321) la France se vit menacée d'une catastrophe plus terrible encore. Il y avait alors dans ce pays un grand nombre de lépreux; ces misérables, séparés du commerce des hommes, éprouvaient toute la dureté d'une solitude forcée et honteuse. Les principaux d'entre eux ou les plus hardis formèrent le projet détestable d'empoisonner les fontaines et les puits, dans la vue de procurer la mort ou de faire passer leur mal à tous ceux qui boiraient de ces eaux infectées. Dans le premier cas, qui était la mortalité générale, ils se flattaient d'entrer en possession de tous les biens qui demeureraient sans maîtres, et, dans le second, qui était la maladie communiquée à tout le monde, ils comptaient que, parmi une nation composée désormais de lépreux, ils ne seraient plus regardés comme infâmes. On dit qu'ils avaient été sollicités à ce crime par les Juifs, irrités de la persécution qu'ils avaient soufferte de la part des pasteurs. D'autres

¹ Raynald, ann. 1320. *Cont. Nang.*, ann. 1320. Wat sing. — ² Id., n. 23 et seqq.

prétendent que l'attentat venait de plus loin, et que c'étaient les rois mahométans de Grenade et de Tunis qui avaient mis les Juifs en œuvre pour persuader l'entreprise aux lépreux. On ajoute à ce récit diverses circonstances qui ne paraissent fondées que sur des bruits populaires, telle, entre autres, la composition des poisons employés par les lépreux, mélange, disait-on, de certaines herbes inconnues avec du sang humain et des hosties consacrées. Quoi qu'il en soit, la conspiration fut exécutée en quelques cantons de la Guienne; mais on eut des soupçons sur les auteurs du crime; on en arrêta quelques-uns; leurs aveux en firent saisir d'autres. On découvrit que les Juifs entraient dans le complot et le supplice du feu fut la punition des coupables. Le roi Philippe le Long était en Poitou quand il apprit le danger qu'avait couru son royaume et les exécutions qu'on venait de faire en Guienne; il retourna à Paris pour y ordonner des recherches et des informations. Le ministère public sévit encore pendant quelques mois contre les lépreux et contre les Juifs qui se trouvèrent chargés par les dépositions. Le reste des lépreux fut renfermé dans les hôpitaux, et l'on proscrivit les Juifs, qui, depuis ce temps-là, n'ont plus été reçus dans le royaume par autorité publique¹.

Philippe le Long avait trouvé la guerre engagée avec le comte et les communes de Flandre; elle traîna en longueur sans aucun exploit militaire. Les légats du pape Jean XXII s'interposèrent pour procurer d'abord une trêve, puis la paix; les négociations traînèrent également. L'an 1320 le comte Robert vint à Paris avec les députés des communes. Le comte, n'ayant pu obtenir les conditions qu'il prétendait, reprit subitement, pendant la nuit, la route de la frontière. Les députés des communes envoyèrent le rejoindre pour l'engager à revenir. « On nous a donné commission, lui dirent-ils, de prendre part à la paix que vous ferez avec le roi, ce qui semble indiquer que nous ne devons pas traiter sans vous; mais, d'autre part, nous connaissons

nos communes, et nous sommes bien sûrs que, si nous revenons à elles sans que la paix soit signée, elles ne nous laisseront point de têtes à mettre dans nos capuchons; aussi ne bougerons-nous point d'ici que la paix ne soit conclue. » Le comte fut troublé de ce message; en se brouillant avec ces riches et puissantes communes il ne pouvait plus espérer de résister à la France. Il revint donc à Paris et accepta les conditions que lui offrait le roi Philippe, dont l'une était le mariage d'une fille du roi de France avec Louis, comte de Réthel, petit-fils du comte de Flandre¹.

Philippe le Long annonçait un long règne, lorsque, attaqué d'une fièvre quarte, accompagnée de dysenterie, il mourut à Longchamp, après cinq mois de souffrances, non sans quelque soupçon de poison, le 3 janvier 1322, après cinq années de règne et n'étant âgé que de vingt-huit ans. Il avait perdu un fils au berceau; il ne laissa que des filles : Jeanne, mariée au duc de Bourgogne; Marguerite, femme de Louis, comte de Flandre; Isabelle, qui épousa le Dauphin de Viennois, et Blanche, qui embrassa la vie monastique. Philippe était un prince religieux, de mœurs douces et porté à la modération. Il aima les lettres et protégeait ceux qui les cultivaient; la plupart des officiers de sa maison étaient poètes : il composa lui-même des poésies en langue provençale. Il rendit son règne recommandable par des sages ordonnances; mais le continuateur de Nangis l'accuse d'avoir trop chargé la France d'impôts. Il avait formé le projet d'établir en France l'uniformité des poids et des mesures, ainsi que de réserver à lui seul le droit de battre monnaie, droit qui, depuis Charlemagne, avait été concédé à un grand nombre d'évêques et de seigneurs ou usurpé par eux. La mort l'empêcha d'exécuter ces utiles desseins, dont le succès était d'ailleurs assez difficile.

Lorsque Louis le Hutin mourut en 1316 il ne laissait pour héritiers qu'un fils posthume, nommé Jean, qui mourut peu de jours après sa naissance, et une fille nommée

¹ Baluze, t. 1, p. 130 et 164. *Contin. Nang.*, ann. 1321.

¹ Raynald, ann. 1320, n. 20. Jean Villani, l. 9, c. 120, et autres.

Jeanne, qui survécut à son père et à son frère. Il y eut alors hésitation parmi les nombreux princes du sang royal pour savoir qui monterait sur le trône, ou la princesse Jeanne, ou son oncle, le comte Philippe le Long. Philippe l'emporta, en vertu de la loi salique, qui exclut les femmes de la succession féodale parmi les Francs Saliens. Lorsque Philippe le Long mourut en 1322, ne laissant que quatre filles, il n'y eut plus d'hésitation; son frère Charles, comte de la Marche, lui succéda sans contradiction aucune, sous le nom de Charles IV, autrement Charles le Bel.

Le nouveau roi écrivit au Pape une lettre touchante sur la mort de son frère, dont il fait l'éloge et qu'il recommande aux prières du Pontife. Le Pape Jean lui répondit entre autres choses : « Nous sommes très-sensible à la triste nouvelle que vous nous annoncez. Le prince objet de vos pleurs a gouverné sagement ses États; il a soutenu avec résignation les épreuves de la maladie qui l'a consumé; il a reçu avec autant de piété que de respect les sacrements de l'Église; il a invoqué avec confiance le Seigneur son Dieu et les bienheureux protecteurs qu'il avait au ciel. Il a rendu en prince vraiment très-chrétien son esprit au Maître suprême de qui il tenait tout. Il est passé, comme nous l'espérons, de cette vallée de larmes dans la région sainte habitée par les anges et toute remplie de la gloire du Très-Haut. Voilà, notre très-cher fils, ce qui doit nous consoler; autrement vous manqueriez de cette charité solide qui fait qu'on se réjouit du vrai bonheur de ceux qu'on aime. Pour nos prières et celles de nos frères les cardinaux, elles n'ont pas manqué à l'illustre mort que vous nous recommandez, et nous les continuerons volontiers pour lui tout le reste de notre vie. Ce que vous nous mandez des dispositions de votre cœur à notre égard et des bons offices que vous êtes prêt à nous rendre n'a pu que nous flatter beaucoup; la reconnaissance et l'inclination nous portent à vous promettre de notre part toutes les attentions que vous pouvez souhaiter pour vous-même et pour votre royaume.

« Mais, notre très-cher fils, un des pre-

miers effets de cet amour paternel que nous vous portons est de vous prémunir contre les dangers du trône où vous êtes assis. Les bons conseils et la défiance de vous-même, la pensée fréquente de la mort, des jugements de Dieu et de la vie future : voilà ce qui doit vous soutenir dans la carrière glissante où vous entrez. Ces objets si salutaires vous rempliront de la crainte du Seigneur, ils conserveront votre jeunesse dans l'innocence, ils fortifieront votre cœur contre les divers événements, ils vous animeront à la pratique des bonnes œuvres. Celles que nous vous recommandons très-instamment sont de protéger les églises, de conserver leurs libertés et leurs droits, de chérir les personnes ecclésiastiques. En général, faites en sorte, notre très-cher fils, de vous rendre les bonnes mœurs comme naturelles par l'exercice continuel des vertus. Donné à Avignon, le 8 février 1322. »

Le Pape ne se borna pas à de simples démonstrations de bienveillance envers le jeune roi; il lui accorda plusieurs grâces, entre autres quarante jours d'indulgence à quiconque prierait pour lui, ce que les Papes Célestin et Clément V avaient déjà fait pour ses prédécesseurs¹.

Charles le Bel avait épousé Blanche, fille d'Otton IV, duc de Bourgogne; il en avait eu un fils qui était mort; mais Blanche avait été convaincue juridiquement d'adultère et condamnée à une prison perpétuelle. Charles répugnait à la reprendre. On découvrit dans leur mariage un empêchement dirimant dont il n'y avait pas eu dispense. La chose ayant été examinée et devant les évêques et devant le Pape, il fut constaté qu'il y avait une affinité spirituelle, Charles ayant été tenu sur les fonts de baptême par la mère de Blanche, ce qui formait alors un empêchement même avec les enfants de la marraine; que Clément V ne parlait point de cette affinité dans sa dispense pour le quatrième degré de parenté; que d'ailleurs cette dispense n'était point dans les formes voulues. En conséquence, par une bulle du 19 mai 1322, Jean XXII déclara le mariage nul. Le roi Charles épousa Marie de

¹ Raynald, ann. 1322, n. 26 et 27.

Luxembourg, fille de l'empereur Henri VII et sœur du roi Jean de Bohême¹.

On croit que le Pape était bien aise de contenter le roi Charles, à cause du zèle que ce prince témoignait pour la croisade, comme avait fait le roi Philippe, son frère. Jean XXII lui en écrivit plusieurs fois, particulièrement pour le secours de l'Arménie ; le roi, de son côté, envoya au Pape des ambassadeurs, entre lesquels était le comte de Clermont, qui demeura après les autres en cour de Rome, et la négociation dura tout le reste de l'année. Mais elle fut sans effet, à cause des guerres qui survinrent au Pape en Italie et au roi en Guienne contre les Anglais².

Le désir que le Pape Jean XXII témoignait de secourir la Terre-Sainte attira auprès de lui un Vénitien nommé Marin Sanuto, qui raconte ainsi sa première audience : « L'an 1321, le 24 septembre, je fus admis devant notre Saint-Père le Pape et lui présentai deux livres pour le recouvrement et la conservation de la Terre-Sainte, l'un couvert de rouge et l'autre de jaune. Je lui présentai aussi quatre cartes géographiques, l'une de la mer Méditerranée, la seconde de la terre et de la mer, la troisième de la Terre-Sainte, la quatrième de l'Égypte, et je lui donnai par écrit tout ce que j'avais résolu de lui dire de bouche. Le Saint-Père reçut le tout agréablement et fit lire en ma présence mon écrit, une grande partie du prologue et des rubriques. Il me fit aussi plusieurs questions auxquelles je répondis. Enfin il dit : « Je veux que ces livres soient examinés. » Je lui répondis respectueusement que j'en étais fort content, pourvu que les examinateurs fussent fidèles. « N'en doutez point, » dit-il ; puis il ajouta : « Allez vous reposer jusqu'à ce que je vous envoie quérir. » Je me retirai, et le même jour il manda Boence d'Asti, de l'ordre des Frères prêcheurs, vicaire de la province d'Arménie ; Jacques de Camérino, de l'ordre des Frères mineurs, qui portait une barbe et qui était venu en cour de Rome pour les frères de Perse ; Mathias de Chypre et Paulin de Venise, pénitenciers du Pape, l'un et l'autre du même ordre des Frères mineurs, et leur

donna le livre jaune, avec ordre de l'examiner soigneusement et de lui en faire le rapport.

« Ces quatre religieux s'assemblèrent chez frère Paulin, examinèrent mon livre soigneusement et fidèlement, et firent mettre leur rapport par écrit. Un mois après, un samedi soir, le Pape fit venir premièrement les religieux, puis moi, et leur demanda plusieurs fois : « Êtes-vous d'accord de vos faits ? » Ils répondirent très-respectueusement : « Saint-Père, nous avons écrit tout d'abord ce que nous pensions. » Il y eut plusieurs autres discours, les frères et moi répondant aux questions du Pape. Enfin il dit : « Il est tard ; vous laisserez ici votre rapport, je le verrai, puis je vous enverrai chercher. » Ainsi le livre et le rapport demeurèrent par devers lui.

Dans le Mémoire que Sanuto présenta au Pape en sa première audience il disait : « Je ne suis envoyé par aucun roi, ni prince, ni république, ni aucune personne particulière ; c'est de mon propre mouvement que je viens aux pieds de Votre Sainteté lui proposer des moyens faciles de combattre les ennemis de la foi, d'extirper la secte de Mahomet et de conquérir la Terre-Sainte. J'ai passé cinq fois outre mer, en Chypre, en Arménie, à Alexandrie, à Rhodes, et, avant que d'écrire sur ce sujet, j'avais été plusieurs fois dans Alexandrie et dans Acre, et j'ai passé en Roumanie la plus grande partie de mes jours. »

Le corps de son ouvrage est divisé en trois livres, chaque livre en plusieurs parties, et chaque partie en chapitres. Dans le premier livre il propose d'affaiblir le sultan d'Égypte en ruinant son commerce, et, pour cet effet, de tirer d'ailleurs les épiceries et les marchandises des Indes, et de n'y porter de la chrétienté ni vivres, ni métaux, ni bois, ni autres choses nécessaires à la navigation. A cette fin il demande que l'on étende et que l'on aggrave les censures ecclésiastiques contre ceux qui portent aux infidèles des marchandises de contrebande. Le second livre explique en particulier les moyens d'exécuter le passage, le nombre des troupes, les qualités du capitaine, l'armement des vaisseaux, la route qu'il faut tenir. Il montre les

¹ Raynald, ann. 1322, n. 28. — ² Id., ann. 1321, n. 30 et 31.

inconvenients d'aller par terre, comme à la première croisade; il veut que l'on aille droit en Égypte et s'étend sur les moyens de s'y fortifier après la descente. Le troisième livre est historique et contient les différents états de la Terre-Sainte, et particulièrement ce qui s'y est passé depuis la première croisade jusqu'à l'an 1313. Il fait la description de cette terre, finit par les moyens de la conserver après l'avoir conquise, et entre dans un assez grand détail d'art militaire. Le titre de l'ouvrage est : *les Secrets des fidèles de la Croix*.

Sanuto continua de se donner de grands mouvements pour la croisade. Dès l'année 1324 il en écrivit en ces termes à l'empereur Andronic Paléologue : « J'ai été assez longtemps à la cour de Rome, et enfin à celle du roi de France, pour traiter des affaires de la Terre-Sainte, et j'ai appris de quelques religieux qui venaient d'auprès de vous, principalement de l'évêque de Cafà, la bonne disposition où vous êtes pour l'union des Églises. J'en ai eu bien de la joie, sachant que cette union est le vrai moyen d'accomplir le passage à la Terre-Sainte et le plus grand bien qui se puisse faire en ce monde. C'est pourquoi j'en ai souvent parlé à plusieurs cardinaux, au roi Robert, à plusieurs seigneurs de France, à Pierre de Via, neveu du Pape, et principalement à Guillaume, comte de Hainaut, gendre de Charles de Valois, à Gauthier de Châtillon, connétable de France, et à Robert, comte de Boulogne, qui ont grande part au gouvernement du royaume. J'ai parlé aussi à plusieurs prélats de ce qui regarde l'honneur et la sûreté de votre empire et les ai trouvés très-bien disposés. C'est pourquoi je m'offre pour travailler à cette union des Églises, conjointement avec l'Église romaine, avec Charles de Valois et les autres personnes que vous jugerez convenables. J'ai expliqué plusieurs autres choses sur ce sujet au seigneur frère Jérôme, évêque de Cafà, qui pourra les exposer de bouche à Votre Majesté. »

Sanuto écrivit cette lettre à Venise et en chargea l'évêque, lui donnant en même temps un Mémoire instructif où il disait : « Vous direz à l'empereur de Constantinople que j'ai fait un ouvrage touchant la conquête

de la Terre-Sainte, où je montre qu'il faut aller directement par mer dans les États du sultan d'Égypte, ce qui est contre l'opinion de quelques-uns, qui veulent qu'on commence par la conquête de l'empire de Constantinople. Je m'y suis opposé, et j'ai dit à plusieurs cardinaux, et même au conseil du roi Robert, que l'on pourrait détruire l'empire grec, mais non pas le conserver, à cause des nations qui l'environnent, principalement des Tartares. Et supposé que nous eussions une grande partie du pays, nous n'aurions pas pour cela les cœurs du peuple afin de le ramener à l'obéissance de l'Église romaine, comme nous voyons manifestement en Chypre, en Candie, dans la Morée, le duché d'Athènes, l'île de Négrepont et les autres pays qui sont sous la domination des Francs. Les peuples n'y sont point soumis à l'Église romaine, et si quelquefois ils témoignent l'être, ce n'est que de bouche, et non de cœur. La voie de la réunion serait d'avoir l'empereur avec son patriarche et ceux de sa maison; ce qui ramènerait à l'obéissance de l'Église romaine tous ses sujets, et même les Russes, les Serviens, les Géorgiens et ceux qui sont sous la domination des Francs, des Tartares et du sultan d'Égypte. Mais pour cet effet il faudrait avoir le consentement du seigneur Charles, en lui donnant et à ses héritiers quelque dédommagement des prétentions qu'ils ont sur l'empire¹. » Il parle de Charles, comte de Valois, qui avait épousé Catherine de Courtenai, fille du dernier empereur titulaire de Constantinople, et en avait eu une fille alors mariée à Philippe, prince de Tarente, frère du roi Robert, auquel elle avait porté les droits de sa défunte mère.

Sanuto reçut ensuite une lettre de l'empereur Andronic par un nommé Constantin Fuscomale et lui écrivit encore de Venise l'an 1326, l'exhortant fortement à l'union. La même année le Pape envoya un nonce à Andronic et le chargea d'une lettre à Robert, roi de Naples, où il disait : « Le roi de France, Charles, nous a fait savoir qu'Andronic, qui se dit empereur des Romains, lui a écrit que son intention est d'avoir la paix

¹ Raynald, ann. 1324, n. 39 et 40.

avec tout le monde et particulièrement avec les chrétiens. Or le roi, voulant savoir plus certainement si c'est en effet l'intention d'Andronic, a résolu de lui envoyer, sous notre bon plaisir, Benoît de Cunes, de l'ordre des Frères prêcheurs, docteur en théologie. Mais, considérant l'intérêt que vous avez en cette affaire, vous et votre frère Philippe, le prince de Tarente, nous voulons que ce docteur, avant que d'aller vers Andronic, aille vous trouver l'un et l'autre pour savoir vos intentions et nous en écrire. » La lettre est du 20 août 1326 ; mais ces projets d'union n'eurent point de suite ¹.

Le nouveau comte de Flandre, Louis de Réthel, s'étant brouillé avec les communes flamandes, qui le firent même prisonnier, le roi Charles le Bel les réconcilia par sa médiation. Il eut lui-même la guerre en Guienne avec le roi d'Angleterre ; mais, par l'entremise des légats du Pape, il y eut d'abord une trêve et ensuite la paix. Après la déclaration de nullité de son premier mariage le roi Charles avait épousé Marie de Luxembourg, sœur du roi Jean de Bohême. L'an 1324 elle accoucha avant terme d'un fils qui mourut aussitôt et que sa mère suivit peu de jours après dans la tombe. C'était au commencement de mai. Le 5 juillet suivant Charles, avec la dispense du Pape, épousa sa cousine germaine, Jeanne, fille de Louis, comte d'Évreux. En même temps il fit épouser Blanche, fille de Charles de Valois, au fils du roi de Bohême, nommé Venceslas au baptême, mais qui avait changé son nom en l'honneur de son oncle, depuis qu'il était élevé en France, et qui fut depuis l'empereur Charles IV.

L'an 1303, un courrier traversait la ville de Maurienne, annonçant la capture du Pape Boniface VIII par les Français. L'évêque de Maurienne, qui était un saint homme, dit aussitôt en présence d'un grand nombre de personnes : « Cette nouvelle va donner bien de la joie au roi de France ; mais cette joie se terminera par un long deuil ; car, en punition de cet excès, un mémorable jugement de Dieu fondra sur lui et sa postérité ². »

¹ Rainald, ann. 1326, n. 26. — ² Jean Villani, l. 9, c. 65. S. Antonin., tit. 20, c. 8, § 21. Raynald, ann. 1303, n. 43.

Philippe le Bel, dont la beauté même annonçait la forte constitution, meurt à quarante-six ans, encore dans la force de l'âge. Il laisse trois fils parvenus à l'âge d'homme et non moins remarquables que lui par leur beauté ; tous trois sont en même temps trompés par leurs femmes et révèlent leur honte à l'Europe par des procès scandaleux. Le premier meurt à l'âge de vingt-six ans, laissant un fils posthume qui ne vécut que cinq jours ; le second meurt âgé de vingt-huit ans, après avoir vu mourir son fils avant lui ; le troisième, Charles le Bel, avait déjà perdu ses deux fils lorsque, dans sa trente-quatrième année, il tombe malade à Vincennes, le jour même de Noël 1327. Sa maladie est longue et douloureuse. Il y succombe dans la nuit du 31 janvier au 1^{er} février 1328, laissant sa troisième femme, Jeanne d'Évreux, enceinte. Ainsi s'accomplissaient le jugement de Dieu et la prédiction de l'évêque sur la maison de Philippe le Bel.

Cependant la race du persécuteur de Boniface VIII n'était pas entièrement éteinte ; il restait une fille, de qui la postérité sera un des plus terribles fléaux dont Dieu ait encore châtié la France depuis qu'elle est France ; c'était Isabelle, épouse d'Édouard II, roi d'Angleterre.

Édouard était bon, mais faible. Dès son enfance il avait vécu dans la plus grande intimité avec Pierre de Gaveston, fils d'un gentilhomme de Guienne, que son père lui avait donné pour compagnon. Les deux enfants grandirent ensemble, partagèrent les mêmes amusements et s'appliquèrent aux mêmes exercices ; un goût semblable pour la dissipation et les plaisirs cimentait, comme ils avançaient en âge, l'attachement de leurs jeunes années. Le roi Édouard I^{er} eut fréquemment l'occasion de réprimander son héritier présomptif pour ses excès de jeune homme, quelquefois même de le punir, et, environ trois mois avant sa mort, il bannit Gaveston du royaume et exigea de son fils la promesse, sous serment, qu'il ne rappellerait jamais son favori sans le consentement préalable de son parlement. Peu avant de mourir il lui réitéra la même défense, sous peine de sa malédiction. Le père mourut

le 7 juillet 1307. Le fils n'eut rien de plus pressé que de rappeler son favori, de l'accabler d'honneurs, de dignités et de richesses, jusqu'à le nommer régent du royaume, en 1308, lorsqu'il vint à Paris épouser la fille unique de Philippe le Bel, Isabelle de France.

A plusieurs reprises les barons d'Angleterre mécontents demandèrent et obtinrent le bannissement du favori, qui revenait toujours. A la fin ils prirent les armes, ayant à leur tête Thomas de Lancastre, petit-fils de Henri III, qui possédait à la fois les cinq comtés de Lancastre, de Lincoln, de Leicester, de Salisbury et de Derby. Gaveston, assiégé dans un château, capitule et se rend prisonnier, sous condition que, s'il n'intervenait un arrangement pour une époque déterminée, il serait remis en liberté. Malgré la capitulation Thomas de Lancastre le condamne à mort, et lui fait couper la tête en sa présence. C'était le 19 juin 1312. Une guerre civile allait s'ensuivre lorsque les légats du Pape et les envoyés du roi de France parvinrent à réconcilier les barons avec le roi Édouard II, à qui venait de naître un fils, qui fut depuis Édouard III.

Pendant que le roi et les barons guerroyaient pour un favori, le roi d'Écosse, Robert Bruce, battait les troupes anglaises et rétablissait l'indépendance de son royaume. Le 24 juin 1314 les Écossais remportèrent une éclatante victoire sur le roi d'Angleterre lui-même. Au point du jour ils se rassemblèrent sur une éminence, où Maurice, abbé d'Inchaffray, célébra la messe et harangua ses auditeurs sur l'obligation de combattre pour la liberté de leur patrie. De bruyantes acclamations furent toute leur réponse, et l'abbé, pieds nus, un crucifix à la main, marcha devant eux jusqu'au champ de bataille. Lorsqu'ils se furent formés il les exhorta de nouveau, se mit en prières, et les Écossais, le voyant dans cette attitude, s'agenouillèrent comme lui. « Ils sont à genoux ! s'écrièrent quelques Anglais, ils demandent miséricorde. — Ne vous y trompez pas, répliqua un autre, ils demandent miséricorde, mais c'est à Dieu seul qu'ils s'adressent¹. »

¹ Fordun. XI, 21. Lingard, *Hist. d'Angleterre*, Édouard II.

Les Écossais victorieux, non contents d'avoir assuré leur propre indépendance, voulurent délivrer l'Irlande du joug de l'Angleterre.

L'Irlande était alors partagée entre deux races d'hommes différentes de langage, de mœurs et de lois, et animées d'une haine mortelle l'une contre l'autre. Les districts les plus sauvages et les plus montagneux étaient occupés par les indigènes ; les côtes et les principales villes, par des aventuriers anglais, gallois et gascons. Les Écossais, venus au secours des indigènes, avec qui d'ailleurs ils ne formaient qu'une même race de peuple, parlant une même langue, remportèrent plusieurs avantages sur leurs ennemis communs. La guerre se prolongeait et s'envenimait. Beaucoup d'ecclésiastiques entretenaient le patriotisme de l'Irlande ; le gouvernement anglais se plaignit de leur conduite devant la cour de Rome, et Jean XXII chargea les évêques de Dublin et de Cassel de prévenir ceux qui fomentaient la révolte qu'ils seraient tous excommuniés s'ils persistaient dans leur désobéissance. Cette communication produisit une vive sensation parmi les tribus irlandaises ; un Mémoire qui justifiait leur conduite, et que signèrent la plupart des chefs, fut remis aux cardinaux Joscelin et Fiesque, légats du Pape en Écosse, afin de l'envoyer au Pontife.

Cet acte important commence par établir que durant quarante siècles l'Irlande avait été gouvernée par ses propres monarques, de la race de Milésius, jusqu'en 1170, où un Pape anglais, Adrien IV, conféra, contre toute espèce de droit, la souveraineté de cette île au meurtrier de saint Thomas, Henri II, qui pour ce crime aurait plutôt dû être dépouillé de sa propre couronne¹ ; que depuis cette époque une guerre continuelle avait existé entre l'Irlande et l'Angleterre et avait causé la mort de plus de cinquante mille hommes de chaque côté, et que les Anglais avaient étendu leur domination jusque sur les plus belles parties de l'île, tandis que les Irlandais étaient forcés de combattre pour conserver leurs frontières et leurs

¹ Il y a ici anachronisme ; Adrien IV était mort douze ans avant le meurtre de saint Thomas de Cantorbéry.

montagnes, seules possessions qui leur restassent de leur terre natale. Après cette introduction on prétend que la concession originaires est nulle, parce qu'aucune des conditions stipulées n'a été remplie ; que Henri s'était engagé, pour lui et ses successeurs, à protéger l'Église, et que cependant elle avait été dépouillée de la moitié de ses possessions ; à établir de bonnes lois, et qu'il n'en avait fait que de contraires à toute notion de justice ; à extirper les vices des indigènes, et qu'on avait introduit parmi eux une race d'hommes plus méchants qu'en quelque pays que ce fût sur la terre, des hommes dont l'avidité était insatiable, qui employaient indifféremment la force ou la trahison pour parvenir à leur but, et qui démontraient publiquement que assassiner un Irlandais n'était pas commettre un crime. C'était pour s'affranchir du joug de ces tyrans qu'ils avaient pris les armes. Ils n'étaient pas rebelles au roi d'Angleterre, puisqu'ils ne lui avaient jamais fait serment de fidélité ; ils étaient hommes libres, déclarant une guerre mortelle à leurs ennemis ; ils avaient choisi Édouard de Bruce, comte de Carrick, pour leur protecteur et leur souverain. Ils terminaient en montrant l'espérance que le Pontife approuverait leur conduite et défendrait au roi d'Angleterre et à ses sujets de les persécuter à l'avenir ¹.

Ce Mémoire fit impression sur l'esprit du Pape Jean ; il en écrivit au roi, l'an 1317, lui rappelant à quelles conditions l'Irlande avait été concédée par Adrien IV, lui remontrant que, d'après les plaintes des Irlandais, ces conditions n'avaient point été remplies et lui recommandant avec instance d'y porter remède ; il enjoignit en même temps aux deux légats d'y tenir la main. Pressé par toutes ces remontrances, Édouard II chercha à se justifier en disant que, si jamais les Irlandais avaient été opprimés, c'était à son insu et contre ses intentions, et il promit de les prendre sous sa protection et de donner tous ses soins à ce qu'ils fussent désormais traités avec douceur et justice. Cette pro-

messe était à peine donnée que la guerre d'Irlande se trouva terminée ¹.

Les légats du Pape travaillaient encore à rétablir la paix entre l'Angleterre et l'Écosse. Robert de Bruce n'y voulut point entendre, parce que, dans ses lettres, le Pape l'appelait seulement gouverneur d'Écosse, et non pas roi. Les légats représentèrent que, ce dernier titre étant précisément le sujet de la difficulté, le Pape ne pouvait pas la décider d'avance en le lui donnant. On conclut simplement une trêve ; les Écossais la violèrent ; ils furent excommuniés par les légats, du moins Bruce et ses partisans. Vers la fin de 1319 il y eut une nouvelle trêve pour deux ans.

Le roi d'Écosse, Robert de Bruce, profita de cette suspension d'hostilité pour essayer de faire sa paix avec le Saint-Siège ; il assembla un parlement, et une lettre, signée de huit comtes et de trente et un barons, fut envoyée au Pape Jean XXII, par les messagers du roi, au nom de toutes les communes d'Écosse.

Cette lettre disait que les Écossais s'étaient établis au nord de la Grande-Bretagne douze siècles environ après le passage de la mer Rouge et qu'ils avaient été convertis à la foi catholique par les prédications de l'apôtre saint André ; qu'ils avaient toujours joui de leur indépendance jusqu'à ce que Édouard I^{er} eût saisi, comme occasion de leur imposer le joug de l'Angleterre, le moment même où leur trône était vacant ; que, depuis, ils avaient été affranchis du joug anglais par Robert de Bruce, que, d'un consentement unanime, ils l'avaient élevé au trône, auquel il était appelé par la divine Providence et ses droits légitimes d'hérédité, qu'ils étaient déterminés à maintenir ; mais que, s'il les abandonnait, ils le traiteraient en ennemi, choisiraient un autre roi, et défieraient la puissance de l'Angleterre aussi longtemps qu'il resterait encore cent Écossais vivants. La liberté était leur objet, et cette liberté, aucun homme sage ne voulait lui survivre.

Après avoir ainsi, dans le langage le plus

¹ Fordun. XII, 26-32.

¹ Raynald, ann. 1317, n. 43. Rymer, t. 3, p. 727.

énergique, exprimé leur résolution, ils demandaient au souverain Pontife d'employer son influence sur le roi d'Angleterre pour l'engager à se contenter de ses propres domaines, qui jadis paraissaient suffisants à sept rois, et à laisser aux Écossais leur sol stérile, la plus reculée des terres habitables, mais qui leur était chère parce qu'elle était à eux et que leur but unique était de la posséder en paix. Ils concluaient en ces termes : « Si toutefois Votre Sainteté écoutait trop favorablement les rapports de nos ennemis et persistait à favoriser les prétentions de l'Angleterre, nous vous rendrions responsable devant Dieu de la perte de notre vie, de la damnation de nos âmes, et de toute autre calamité qui pourrait naître de la continuation de la guerre entre les deux nations. Nous sommes vos enfants respectueux autant que notre devoir nous l'ordonne ; nous avons pour vous, comme le représentant de Dieu, l'obéissance qui vous est due ; mais à Dieu, comme au souverain Juge, nous mettons la protection de notre cause. Nous mettons tout notre espoir en lui, assurés qu'il nous rendra capables d'agir vaillamment et qu'il terrassera tous nos ennemis ¹. »

Le Pape traita les envoyés avec bonté, et, à leur requête, il consentit à suspendre pour un an le procès intenté contre le roi d'Écosse et à lui accorder ensuite un délai supplémentaire de six mois. Il écrivit une lettre au roi d'Angleterre, l'exhortant vivement à profiter de la circonstance pour conclure une paix utile et durable. Édouard y consentit ; des commissaires furent nommés par le Pape et le roi de France, pour se réunir en congrès, et on attendit avec confiance un résultat favorable de cette assemblée ; mais les conférences, si l'on en tint quelques-unes, traînèrent en longueur ; le roi d'Angleterre était trop occupé de la révolte de ses barons pour se livrer à d'autres affaires, et Bruce espérait, en aidant les rebelles, obtenir des conditions plus favorables qu'en traitant avec leur souverain ². Ce ne fut qu'en 1323, après vingt-trois ans de guerre interrompue par quelques trêves, que l'on conclut une

suspension d'armes pour treize ans entre les deux nations.

Édouard II ne pouvait se passer d'un favori, ni en avoir un sans blesser l'orgueil des grands. Leur chef, le comte de Lancastre, avait fait décapiter Gaveston contre la parole donnée ; il le remplaça près du roi par une de ses créatures, Hugues Spenser, fils d'un vieux gentilhomme. Par ses talents et son zèle le jeune chambellan se fut bientôt concilié l'estime de son souverain, qui le combla d'honneurs, de dignités et de richesses, comme il avait fait pour Gaveston. Les barons reprennent les armes, ayant à leur tête le comte de Lancastre. Les deux Spenser, père et fils, sont bannis du royaume ; mais les prélats protestent contre la sentence ; les deux Spenser reviennent pour la faire casser dans un nouveau parlement. Dans l'intervalle on découvre que le comte de Lancastre est d'intelligence avec les Écossais, qu'il a réuni ses troupes pour les seconder à l'expiration prochaine de la trêve. Le roi marche contre les traîtres, le comte de Lancastre est pris, condamné à mort et exécuté le 22 mars 1322 ¹.

Une brouillerie existait entre les rois de France et d'Angleterre au sujet de la Guienne. L'an 1325 la reine Isabelle, femme d'Édouard II, fit le voyage de France pour négocier plus facilement l'affaire avec son frère, le roi Charles le Bel. Un traité fut en effet conclu. Édouard se mit lui-même en route pour venir rendre hommage au roi de France comme duc de Guienne. Il est arrêté par une maladie à Douvres. On lui fait entendre de Paris que, s'il résignait la Guienne à son fils unique, on se contenterait de l'hommage du fils. Le jeune Édouard, à peine âgé de douze ans, après avoir promis à son père de hâter son retour et de ne pas se marier pendant son absence, fait voile pour les côtes de France avec un cortège nombreux. Mais, à l'étonnement général, quoique les cérémonies de l'hommage eussent été promptement terminées, plusieurs semaines s'écoulèrent sans que la reine ni le prince témoignassent le désir de revoir l'Angleterre. Le roi réitéra

¹ Fordun. X, II, 2, 3. Anderson, *Diplom. Scot.*, tab. 52

— ² Rymer, t. 3, p. 246, 848, 867, 884, 891

¹ Lingard, *Édouard II*.

vainement à son fils l'ordre de revenir. Ses lettres au roi de France et à ses pairs, au Pape, à la reine et à son fils, existent encore ; elles détruisent complètement le prétexte par lequel la reine prétendait justifier son absence, ses craintes des desseins hostiles de Hugues Spenser. Le roi affirme que ses craintes sont chimériques, qu'en Angleterre elle n'avait jamais témoigné de soupçons contre Spenser, qu'à son départ elle en avait pris congé comme d'un ami, et que, même depuis son absence, elle lui avait écrit des lettres de compliment et d'estime ; que depuis son mariage elle avait toujours été traitée avec respect et tendresse, et que, si lui-même avait employé quelquefois des expressions de correction, c'était toujours en secret et parce qu'elle l'avait mérité par ses folies ¹. Le Pape écrivit aux uns et aux autres pour prévenir les malheurs qu'il prévoyait ; ce fut en vain.

La cause secrète de ce mystère était ceci. Un desseigneurs rebelles, le jeune Mortimer, s'était échappé de prison ; il rejoignit la reine Isabelle à Paris ; elle le créa surintendant de sa maison, et il fut bientôt reconnu publiquement qu'une princesse, fille de France, fille unique de Philippe le Bel et reine d'Angleterre, avait abandonné son mari pour devenir la maîtresse d'un rebelle et d'un banni ². La nouvelle Jésabel, non contente de ses adultères, soudoie des troupes, sollicite les rebelles d'Angleterre, y aborde avec une armée, marche contre son époux et son roi, fait répandre dans le peuple que le Pape excommunie quiconque prendrait les armes contre elle. Les deux Spenser sont éviscérés et pendus, le roi Édouard déposé, tandis qu'on fait accroire au public qu'il a renoncé volontairement au trône en faveur de son fils.

Le roi était captif, mais ses geôliers le traitent avec moins d'inhumanité que ne voudraient sa femme et son adultère. Afin de laisser ignorer sa résidence on le transfère d'une prison dans une autre ; à force d'indignités et de rigueurs on travaille à le priver de sa raison et à abrégier son existence. En

vain cet infortuné monarque sollicite une entrevue avec sa femme ou qu'on lui permit de jouir de la compagnie de ses enfants ; Isabelle lui refuse l'un et l'autre. Mais elle apprend que des associations se forment pour la délivrance du captif ; que des ecclésiastiques, dans leurs sermons, ont fait connaître ses liaisons avec Mortimer ; elle a lieu de craindre que l'Église, par ses censures, ne la force d'habiter avec son époux ; aussitôt elle se fait défendre par le parlement de ne plus habiter avec lui, quand même elle le désirerait.

Malgré cela l'opinion publique se prononçait de plus en plus pour le monarque trahi par son épouse adultère. En conséquence les deux surveillants qui étaient vendus à Mortimer reçurent ordre de hâter la fin du prince. Le 21 septembre 1327 ils se saisissent d'Édouard, le jettent sur un lit, lui mettent un coussin sur le visage pour étouffer ses cris, et, au travers d'un tuyau de corne, lui enfoncent un fer rouge dans les entrailles ¹. Ainsi périt Édouard II par le crime de sa femme.

Voici les réflexions qu'un historien anglais fait sur le règne de ce prince, en le comparant à celui de son père. « Le premier Édouard avait montré le caractère d'un tyran. Toutes les fois qu'il l'osa il foula aux pieds les libertés et s'empara des biens de ses sujets ; et cependant il mourut dans son lit, respecté de ses barons et admiré de ses contemporains. Édouard II, son fils, avait un caractère moins impérieux ; ses plus grands ennemis mêmes ne purent lui imputer aucun acte d'injustice ou d'oppression ; cependant il fut renversé du trône et assassiné dans une prison. Nous ne devons accuser que les mœurs et le caractère du siècle de la différence qui existe entre le sort du père et celui du fils. Ils régnèrent l'un et l'autre sur une noblesse factieuse et fière de ses privilèges, mais sans égard pour les libertés des autres, et qui, bien qu'elle respectât le pouvoir arbitraire d'un monarque aussi hautain, aussi violent qu'elle-même, méprisait l'administration plus douce et plus équitable de son successeur. Ce successeur, naturellement facile

¹ Rymer, t. 4, p. 180, 194, 200, 210. — ² Walsing, p. 122.

¹ Lingard, *Biographie universelle, Édouard II*.

et indolent, passionné pour la chasse et les plaisirs de la table, se reposait volontiers sur les autres des soins et des travaux du gouvernement. Mais dans un âge où l'on ne connaissait pas l'expédient moderne de la responsabilité d'un ministre, les barons regardaient l'élévation d'un favori comme leur propre abaissement et son pouvoir comme une infraction à leurs droits. Le résultat fut, comme nous l'avons vu, une série d'associations qui eurent originairement pour objet l'éloignement de la personne du prince de mauvais conseillers, comme on les appelait, mais ensuite l'envahissement graduel des droits légitimes de la couronne, et enfin la déposition et l'assassinat du souverain ¹.

Cependant l'adultère Isabelle ou Jésabel de France jouissait du fruit de ses crimes avec le meurtrier de son époux et de son roi ; elle gouvernait l'Angleterre pendant la minorité de son fils Édouard, troisième du nom. Son amant Mortimer exerçait tout le pouvoir ; il surpassait en ambition les favoris précédents, Gaveston et Spenser, et se fit entourer d'une garde. Pour perdre le duc de Kent et épouvanter tous les barons il lui fit accroire, par une fausse correspondance, que le roi, son frère, Édouard II, vivait encore, puis l'accusa de conspiration et le fit condamner au supplice des traîtres. Isabelle eut pitié de son beau-frère et lui fit seulement couper la tête ; mais il fallut attendre quatre heures sur le lieu de l'exécution pour trouver un bourreau.

Enfin, l'an 1330, Édouard III atteignit sa dix-huitième année, âge de majorité pour les rois d'Angleterre. Sa femme, Philippine de Hainaut, lui donna un fils, le même qui fut si célèbre sous le nom de Prince Noir. Mais en même temps Édouard reconnut l'état de dépendance dans lequel on l'avait tenu et vit avec douleur la conduite présente et passée de sa mère. Il éprouva des remords pour la part qu'il y avait prise lui-même. Si son extrême jeunesse pouvait l'acquitter du crime d'avoir détrôné son père, il avait cependant donné son consentement à l'exécution de son oncle, dupe et victime de Mortimer. Il

résolut de punir enfin l'auteur de tant de crimes ; le 19 octobre Mortimer est arrêté en présence et par ordre d'Édouard, malgré les cris et les larmes d'Isabelle, livré à la justice, convaincu et pendu. Isabelle dut aux sollicitations du Pape d'éviter l'ignominie d'un jugement public. Jean XXII écrivit au roi pour l'exhorter à pardonner à ses prisonniers et à ne pas publier la honte de sa mère, mais à la cacher le plus qu'il serait possible ¹. Il écrivit dans le même but à son épouse, la reine Philippine, au comte de Lancastre, à Guillaume de Montaigu et à l'archevêque de Cantorbéry. Édouard réduisit Isabelle à trois mille livres de revenu et l'exila dans un château, où elle passa dans l'obscurité les vingt-sept dernières années de sa vie. Le roi allait tous les ans lui faire une visite de cérémonie ; il ajouta même mille livres à son revenu annuel ; mais il ne lui permit jamais de reprendre aucune part aux affaires publiques. Ensuite le jeune roi consulta le Pape sur la conduite à tenir dans son gouvernement. Jean XXII lui répondit de la manière suivante :

« D'abord, pour ce qui est de la réformation du royaume et de son salutaire gouvernement, nous répondons qu'avant tout votre royale prudence doit se proposer de plaire à Celui de qui procèdent tous les biens et par qui il est donné aux princes de régner, et d'éviter avec tout le soin possible ce qui peut offenser les regards de sa majesté. Et parce que l'Église, épouse du Christ, est si indivisiblement unie à son Époux qu'on ne peut honorer ou déshonorer l'un sans honorer ou déshonorer l'autre, il convient, très-cher fils, si vous désirez plaire au Christ, que vous empêchiez vos ministres et vos officiers de faire aux églises de votre royaume les injustices qu'on leur y fait au delà de toute mesure. Ensuite, quant à l'administration de la justice, comme il est écrit : « Où il y a beaucoup de conseils, là est le salut, » il paraît expédient que la circonspection royale communique le gouvernement du royaume non à un ou deux, et qu'il soit régi non par le conseil d'un ou de deux,

¹ Lingard, t. 3, *Édouard II*, p. 538-540.

¹ Raynald, ann. 1330, n. 50.

mais que, par le conseil général des prélats, des princes et autres nobles, ainsi que des communes, on cherche avec une vigilante attention, non pas brusquement, la voie salutaire pour un gouvernement si considérable, et que, l'ayant trouvée, on la mette à exécution, non pas de parole et d'une manière simulée, mais en réalité et en vérité, faisant prêter serment à ceux qu'on choisit pour conseillers et administrateurs qu'ils rempliront fidèlement leur office, sans prévention d'amour ni de haine, ajoutant, de plus, des peines formidables contre ceux qui ne l'observeraient pas.

« Ceci ainsi réglé, comme on dit qu'il y a dans ce royaume beaucoup de coutumes non conformes, mais plutôt contraires au droit divin, au droit humain et à la raison naturelle, coutumes dont l'observation offense Dieu, viole la liberté ecclésiastique, blesse le droit du prochain, ouvre la porte à de faux témoignages, et par conséquent à des jugements iniques, il semblerait très-expédient que la royale providence fit examiner, avec grande délibération, par des hommes craignant Dieu et habiles, si ces coutumes sont telles, afin de les abolir ou de les tempérer de manière à en ôter l'iniquité ¹. » Tels sont les conseils que le Pape Jean XXII donnait à Édouard III d'Angleterre, qui les lui demandait. Il nous semble qu'aujourd'hui même et la chambre des Lords, et la chambre des Communes, et tout le peuple d'Angleterre ne pourraient guère désirer mieux.

Édouard avait encore demandé au Pape si, pour pacifier l'Irlande, il devait s'y rendre lui-même; le Pontife lui conseilla de ne pas quitter l'Angleterre, à cause des troubles qui pourraient y naître en son absence, mais d'envoyer en Irlande des hommes sages, propres à concilier les partis, sans en favoriser aucun au préjudice de l'autre ².

L'an 1328 Édouard fit une expédition en Écosse pour y rétablir la suzeraineté de l'Angleterre; mais les Écossais, sous la conduite de Robert de Bruce, furent assez adroits pour harceler, fatiguer et vaincre les Anglais sans que ceux-ci pussent seulement les joindre.

La campagne se termina par la paix. Par une déclaration solennelle du 1^{er} mars Édouard renonça à toute prétention de suzeraineté sur la couronne d'Écosse, qu'elle eût été avancée par lui ou ses prédécesseurs; il consentit à ce que les États de Bruce, son plus cher ami et allié, formassent un royaume indépendant et distinct de celui d'Angleterre, sans sujétion, droit de service, réclamation ou demande quelconque. En même temps, et afin de perpétuer la concorde entre les deux nations, on convint de rétablir la pierre sur laquelle étaient couronnés les anciens rois d'Écosse, et l'on arrêta que le roi d'Angleterre emploierait ses bons offices auprès du Pape en faveur de Bruce, que sa sœur Jeanne épouserait David, le fils et l'héritier du monarque écossais, et qu'on payerait à Édouard la somme de trente mille marcs en indemnité des dommages éprouvés dans la dernière invasion ¹.

Le roi d'Écosse envoya une ambassade au Pape pour demander la levée des censures; ce que Jean XXII lui accorda volontiers par une lettre du 15 octobre de la même année 1328 ². Le monarque écossais demanda quelque chose de plus: ce fut d'être sacré et couronné au nom de l'autorité apostolique, par l'évêque de Saint-André, comme ses prédécesseurs. Le Pape lui répondit, le 13 juin 1329, par un diplôme dont voici le préambule: « A notre très-cher fils dans le Christ, Robert, illustre roi d'Écosse. Le souverain et éternel Roi du royaume céleste, par qui les rois règnent et les princes commandent, leur a donné la puissance du glaive temporel pour la punition des méchants et la louange des bons, afin qu'ils jugent dans l'équité les peuples et qu'ils dirigent sur la terre les nations qui leur sont soumises; que leur volonté soit dans l'exécution de la justice, leur méditation dans la loi de rectitude et dans l'observation d'une bonne paix. Pour le faire plus parfaitement, ces mêmes rois, par la vertu de l'onction sacrée que leur confèrent les ministres de Dieu suivant l'antique usage, reçoivent une grâce plus abondante, afin qu'ils aient plus de force à gouverner avec

¹ Raynald, ann. 1331, n. 36. — ² Id., *ibid.*

¹ Rymer, 1, 5, p. 337. *Ford. XIII*, 12. — ² Raynald, ann. 1328, n. 74.

justice et qu'ils soient dirigés par un esprit plus prudent et plus saint, tant par rapport à eux que par rapport à leurs sujets. Car l'efficace de cette onction dans les rois est bien grande; Saül ayant été oint, l'Esprit du Seigneur s'empara de lui et il fut changé en un autre homme; de même, David ayant reçu cette onction, il fut dirigé par l'Esprit du Seigneur. De plus, pour insinuer que dans les rois doit être la plénitude des vertus et l'autorité entière du domaine temporel, on place sur la tête du prince, sous forme circulaire, le diadème d'honneur, afin que, décoré de ces insignes et distingué par ces titres, il indique à ses sujets, comme le chef à ses membres, la droite façon de vivre et la règle de la modestie. »

Après ces belles considérations le Pape rappelle et loue la demande que le roi avait faite à l'Église, et accorde à lui et à ses successeurs légitimes d'être sacrés et couronnés, de l'autorité apostolique, par l'évêque de Saint-André, et, à son défaut, par l'évêque de Glasgow, après avoir prêté le serment de défendre l'Église et d'extirper les hérétiques. Des lettres dans le même sens furent adressées à l'évêque de Saint-André¹.

Le roi d'Écosse, Robert de Bruce, mourut bientôt; son fils et successeur David en informa le Pape, lui demandant des consolations et des conseils. Le 10 août de la même année 1329 Jean XXII lui répondit une lettre paternelle, où il le console de la mort de son père, lui accorde de nouvelles grâces pour la parfaite réconciliation de son royaume et lui donne des conseils pour le bien gouverner. « Quant au royaume dont vous avez reçu le gouvernail par la disposition du Seigneur, pour le diriger à la louange et gloire de Dieu, l'accroissement de votre honneur et salut, la paix et l'utilité de vos sujets, usez des conseils d'hommes sages qui cherchent le salut et le repos tant de vous que de vos sujets; tâchez d'avoir des conseillers, des justiciers et des officiers qui craignent Dieu, aiment la justice, et ne cherchent point leurs propres intérêts aux dépens des vôtres et de ceux de vos sujets, en sorte que dans votre

royaume cessent les oppressions des pauvres, que les pupilles, les veuves et autres personnes malheureuses y soient protégées, et qu'avec la paix y règne la justice tempérée par la miséricorde¹. » Tels sont les conseils que le Pape Jean XXII donnait aux jeunes rois de son temps.

Lorsque le roi de France, Charles IV ou le Bel, mourut, le 1^{er} février 1328, il laissa sa veuve enceinte. Le cousin du roi défunt, Philippe de Valois, fils de Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, fut nommé régent du royaume comme prince du sang. La reine étant accouchée d'une fille le 1^{er} avril suivant, le régent Philippe prit aussitôt le titre de roi, fut reconnu pour tel et sacré le 29 mai. D'après ce qui précède il ne pouvait y avoir de doute sur son droit. L'exclusion perpétuelle des femmes pour le trône de France avait été prononcée en 1316, lorsque Philippe V ou le Long succéda à Louis X ou le Hutin, au préjudice de la fille de son frère; cette exclusion fut confirmée l'an 1317 par l'assemblée des états du royaume, et de nouveau l'an 1322 par la succession de Charles IV ou le Bel, au préjudice des filles de ses deux frères. Mais il restait la fille unique de Philippe le Bel, la fameuse Isabelle d'Angleterre, la meurtrière de son époux et de son roi. Elle prétendit, malgré les Français, succéder au trône de France, non en personne, attendu qu'elle était femme, mais par son fils Édouard III, comme si elle pouvait lui transmettre un droit qu'elle n'avait pas elle-même. D'ailleurs, si les femmes n'étaient pas exclues, il y avait sept filles de ses frères à passer avant elle : une de Louis X, quatre de Philippe V et deux de Charles IV, dont l'une posthume. Ses prétentions furent donc justement rejetées.

Philippe VI, autrement Philippe de Valois, ayant remporté une victoire sur les Flamands révoltés contre leur comte, somma pour la seconde fois Édouard d'Angleterre de renoncer à ses prétentions sur la France et de venir lui rendre hommage comme duc de Guienne. Édouard obéit et vint rendre hommage à Philippe, le 6 juin 1329, dans l'é-

¹ Raynald, ann. 1329, n. 82 et 80.

¹ Id., *ibid.*, n. 79.

glise cathédrale d'Amiens, en présence de plusieurs pairs de France et d'Angleterre. Comme on répandait des doutes sur la nature de cet hommage, Édouard déclara, le 30 mars 1334, que l'hommage qu'il avait rendu deux ans auparavant, quoique exprimé en termes généraux, devait être tenu pour un hommage lige, puisque c'était celui qu'il devait en effet ¹. Le 4 avril enfin Édouard vint une seconde fois en France et eut avec Philippe une entrevue où ils aplanirent plusieurs difficultés secondaires. La paix fut ainsi cimentée pour le moment. Mais nous verrons les prétentions d'Isabelle, renouvelées par son fils, occasionner des guerres longues et sanglantes, et faire naître entre les deux nations une antipathie héréditaire que six siècles n'ont pas encore entièrement éteinte.

En Allemagne, après la mort de l'empereur Henri VII (20 août 1313), l'empire fut vacant près de quatorze mois. Enfin les électeurs s'assemblèrent à Francfort à un jour marqué, le 19 octobre 1314. Ceux qui s'y trouvèrent furent Pierre, archevêque de Mayence; Baudouin de Luxembourg, archevêque de Trèves; Jean, roi de Bohême, son neveu, fils de l'empereur Henri VII; Waldemar, margrave de Brandebourg, et Jean, duc de Saxe. Ces cinq électeurs s'assemblèrent au lieu accoutumé dans le faubourg de Francfort, et, après qu'on eut célébré la messe du Saint-Esprit, voulant procéder à l'élection, ils attendirent, autant qu'ils crurent le devoir, Henri, archevêque de Cologne, et Rodolphe, comte palatin du Rhin. N'ayant pas eu de leurs nouvelles, quoiqu'ils fussent proche, ils remirent l'élection au lendemain et le leur notifièrent par des envoyés exprès. Ils ne vinrent point le lendemain 20 octobre. Les cinq autres, après les cérémonies accoutumées, élurent roi des Romains Louis, comte palatin du Rhin et duc de Bavière, frère de Rodolphe; car ils étaient tous deux fils de Louis le Sévère, duc de Bavière, de la maison de Wittelsbach, qui règne encore en Bavière. Louis, qui était présent, consentit à son élection, et fut mené par les électeurs dans la ville de Francfort,

à l'église de Saint-Barthélemy, où ils le mirent sur l'autel avec les cérémonies accoutumées; puis ils chantèrent le *Te Deum* et publièrent l'élection. C'est ce que porte la lettre de l'archevêque de Mayence au Pape futur, datée du 23 octobre 1314, où les électeurs supplient le Pape d'agréer leur élu pour roi des Romains, et de lui conférer en temps et lieu la grâce de l'onction, ainsi que le diadème de l'empire ¹. Clément V venait de mourir.

Cependant les deux autres électeurs, Henri, archevêque de Cologne, et Rodolphe, comte palatin et duc de Bavière, étaient à Saxenhausen, près de Francfort, où ils élurent roi des Romains Frédéric, duc d'Autriche, fils de l'empereur Albert et petit-fils de Rodolphe de Habsbourg, qui fut couronné à Bonn par l'archevêque de Cologne. Louis de Bavière le fut à Aix-la-Chapelle par l'archevêque de Mayence ². Telle est une des narrations; mais des écrivains germaniques du temps racontent la chose d'une manière différente. Suivant les uns il y eut seulement quatre électeurs pour Louis et trois pour Frédéric; d'autres assurent qu'il y eut quatre électeurs pour chacun, le duché électoral de Saxe étant disputé entre deux princes ³. D'après ces relations divergentes d'auteurs contemporains on voit que la chose n'était pas bien claire. Ce qui est hors de doute, c'est que cette double élection causa ensuite de grands maux, non-seulement dans l'empire, mais encore dans l'Église.

Toute l'Allemagne se divisa entre les deux compétiteurs, qui étaient cousins. Les Suisses des trois cantons de Schwitz, d'Uri et d'Unterwald, se déclarèrent pour Louis de Bavière, ce qui déplut extrêmement au duc Léopold d'Autriche, frère du roi Frédéric. Il résolut de les châtier et d'en faire un exemple. Ils sont excommuniés par l'évêque de Constance et mis au ban de l'empire par Frédéric; mais l'archevêque de Mayence, métropolitain, les absout de l'excommunication; Louis de Bavière annule le ban. Léopold résolut de pénétrer dans leurs vallées

¹ Rymer, t. 4, p. 477, 481.

¹ Raynald, ann. 1314, n. 18-22. — ² Albert. Argent., p. 119. Jean Villani, l. 9, c. 66. — ³ Spond., ann. 1314, n. 5 et 6.

avec des forces telles que ce ne serait plus qu'un jeu de les soumettre. On s'accorde à dire qu'il menaça de fouler aux pieds ces paysans et fit apporter beaucoup de cordes pour emmener ou pendre les chefs. Les voisins cherchèrent par leur médiation à prévenir la guerre; mais Léopold demandait aux Suisses des choses inconciliables avec leur liberté. Ils répondirent : « Nous aurions bien le droit de nous plaindre du duc; que s'il marche contre nous, nous l'attendrons avec l'aide de Dieu, et nous saurons nous défendre de sa puissance. »

Après qu'on eut célébré à Bâle, avec beaucoup de magnificence, les noces du roi Frédéric avec Isabelle d'Aragon et celles du duc Léopold avec Catherine de Savoie, le duc Léopold se mit en marche pour attaquer et accabler les Suisses par trois côtés à la fois. Les villes de Zurich et de Lucerne tenaient pour lui. La division qu'il commandait en personne était d'environ dix mille hommes; dans leur nombre se trouvait beaucoup de noblesse, entre autres les Landenberg et les Gessler, animés par la vengeance. Les troupes confédérées de Schwitz, d'Uri et d'Unterwald, ne montaient qu'à treize cents hommes. D'après le conseil d'un vieux guerrier, nommé Reding, ils se campèrent sur une colline qui commandait un étroit défilé, entre la montagne et le lac, par où devait entrer l'armée de Léopold, ce qui rendait inutile le grand nombre. Dans ce moment cinquante hommes, bannis de la Confédération, vinrent demander à leurs treize cents compatriotes la grâce de combattre dans leurs rangs pour la liberté du pays. Leur offre ou leur prière ne fut point agréée; mais, probablement d'après le conseil des chefs, ils allèrent se poster sur la hauteur de Morgarten, qui dominait le défilé un peu plus loin, hors des limites du canton. C'était le 15 novembre 1315.

Dès le matin la cavalerie de Léopold entra dans le défilé; l'infanterie suivait; les rangs étaient serrés. Dans ce moment les cinquante bannis de Suisse, placés sur la hauteur de Morgarten, poussèrent de grands cris, roulèrent et lancèrent d'énormes pierres sur les chevaux et les cavaliers. Bientôt le trou-

ble et le désordre s'y mirent. Les treize cents confédérés, s'en étant aperçus, s'avancèrent à l'entrée de la gorge et tuèrent un bon nombre de gentilshommes. Comme les chemins étaient à moitié gelés la cavalerie n'était d'aucun secours; plusieurs chevaux se jetèrent dans le lac. L'infanterie, qui venait derrière, fut longtemps à s'apercevoir de ce qui se passait; resserrée dans le défilé, elle ne put ouvrir ses rangs pour donner passage à la cavalerie qui revenait sur ses pas; un grand nombre furent écrasés sous les pieds des chevaux; le duc Léopold se sauva avec peine de la mêlée, et, par des sentiers détournés, s'enfuit à Winterthur. Enfin, dans l'espace d'une heure et demie, et sans perdre beaucoup des leurs, les Suisses remportèrent une victoire complète. La renommée s'en étant répandue bien vite paralysa les deux autres attaques et les rendit faciles à repousser.

Les Suisses victorieux rouvrirent la patrie aux cinquante bannis. Ils décidèrent que le jour de cette victoire serait solennisé comme la fête d'un apôtre; chaque année on célébre des messes pour les défenseurs morts de la patrie et on proclame tous leurs noms devant le peuple. Le roi Louis de Bavière apprît avec plaisir la victoire des Suisses. Le duc Léopold lui-même, voyant que ces montagnards, contents de leur liberté, ne cherchaient pas à faire de conquêtes, conclut la paix avec eux pour un an et en reçut même dans ses troupes¹; mais, sauf quelques intervalles de paix ou de trêve, la lutte entre la maison d'Autriche et la Confédération suisse dura encore plus de deux siècles. Ce qu'il y a de plus merveilleux, peut-être d'unique dans l'histoire, c'est que, jusqu'à nos jours, le petit peuple de Schwitz, d'Uri et d'Unterwald, n'a cessé d'être le modèle d'un peuple libre, brave, loyal, constant, catholique et pieux. Honneur à lui!

A cette époque la Hongrie continuait d'admirer la piété, la sagesse et la valeur de son roi Charobert, de la maison d'Anjou; mais la Pologne était sans roi depuis deux cent quarante ans, c'est-à-dire depuis que Boles-

¹ Jean de Muller, *Hist. de Suisse*, t. 2.

las le Cruel, son quatrième roi, s'était attiré la haine publique par le meurtre de saint Stanislas, évêque de Cracovie. Le Pape saint Grégoire VII le déclara déchu de la dignité royale et ses sujets absous de son obéissance; les grands se soulevèrent contre lui, et il mourut en Carinthie, abandonné de tout le monde. La Pologne revint au gouvernement des ducs comme avant Boleslas, son premier roi, et se trouva notablement affaiblie par ce partage de l'autorité souveraine. En 1316 Ladislas Loctec, duc de Cracovie, envoya au Pape Jean XXII Gêruard, évêque de Wladislaw, pour demander en sa faveur le rétablissement de la dignité royale, attendu que la plupart des duchés de Pologne étaient réunis en sa personne et qu'il serait plus en état de résister aux puissances voisines, qui faisaient des incursions dans la Pologne, particulièrement aux chevaliers de Prusse, qui avaient depuis peu usurpé la Poméranie.

Les chevaliers envoyèrent aussi à Avignon pour soutenir leur cause devant le Pape; d'un autre côté ils envoyèrent au roi de Bohême pour l'exciter à faire valoir ses prétentions sur la Pologne. Ce roi était alors Jean de Luxembourg, fils de l'empereur Henri VII, devenu roi de Bohême en 1310 par son mariage avec Élisabeth, héritière du royaume, fille de Wenceslas, qui avait été élu et couronné roi de Pologne en 1300. Jean, roi de Bohême, envoya donc aussi des députés à Avignon pour s'opposer à la demande du duc Ladislas. La contestation entre ces deux princes dura longtemps en cour de Rome; enfin le Pape Jean XXII ne prononça qu'un interlocutoire par une bulle adressée à l'archevêque de Gnesen et à ses suffragants, où il dit en substance :

« Notre vénérable frère Gêruard, évêque de Wladislaw, envoyé de votre part et de toute la nation polonaise, nous a rendu vos lettres portant que jadis, après la mort du roi qui était alors, la Pologne fut troublée par des séditions et des guerres civiles. Elle fut aussi troublée par les incursions des Tartares, des Lithuaniens, des Russes et d'autres païens, qui, menant en captivité les Polonais nouvellement convertis à la foi, les contraignaient de retourner à l'idolâtrie, et d'ailleurs

ces païens, dans les pays dont ils s'emparaient, désolaient les églises et les monastères, en faisaient leurs retraits ou les détruisaient et les réduisaient en solitude. C'est pourquoi vous craigniez la perte irréparable de ce royaume, s'il n'y était promptement pourvu par le Saint-Siège, auquel il est soumis immédiatement, et, pour marque de sujétion, il lui paye tous les ans un cens nommé le denier de saint Pierre. Par ces raisons vous demandiez un roi et nous proposiez la personne de Ladislas, duc de Cracovie, Sandomir, Siradie, Lancicie et Cujavie, comme revêtu de toutes les qualités nécessaires.

« Nous avons écouté favorablement vos propositions; mais ensuite sont venus les envoyés de Jean, roi de Bohême, qui nous ont représenté que le royaume de Pologne lui appartenait, comme ils offraient de le prouver en temps et lieu, nous priant de nous abstenir de la promotion du duc Ladislas. L'évêque, votre envoyé, a insisté, au contraire, soutenant que le roi de Bohême n'avait aucun droit au royaume de Pologne et qu'il appartenait à Ladislas par succession légitime, comme héritier naturel. Sur quoi voulant conserver à chacun son droit, nous avons jugé à propos de nous abstenir quant à présent de toute promotion. » La bulle est du 20 août 1319 ¹.

Les seigneurs et la noblesse de Pologne, ayant reçu la lettre du Pape et entendu les conseils de l'évêque Gêruard, qu'ils lui avaient envoyé, résolurent d'un commun consentement qu'il fallait couronner roi Ladislas Loctec, sans attendre du Pape une décision plus expresse, et marquèrent pour cette cérémonie le jour de Saint-Sébastien, 20 janvier, qui, cette année (1320), était le dimanche; et, afin que la fête fût plus solennelle, ils convinrent que le couronnement ne se ferait plus à Gnesen, ainsi qu'on l'avait fait jusqu'alors, mais à Cracovie, ville plus considérable par sa situation, ses murailles, la multitude de ses habitants et l'abondance des choses nécessaires à la vie, et qui enfin avait été autrefois métropole. Ce

¹ Raynald, ann. 1319, n. 2.

fut donc là que Ladislas fut couronné par Janislas, archevêque de Gnesen, assisté des évêques de Cracovie et de Posnanie, et de quatre abbés, tous en chape et en mitre. La duchesse Hedwige, son épouse, fut en même temps couronnée reine. Depuis ce jour la ville de Cracovie a toujours été le lieu du couronnement des rois de Pologne, et l'on y gardait dans le château les ornements royaux qui étaient auparavant à Gnesen, savoir, la couronne, la pomme, le sceptre et le reste. Le Pape approuva tacitement le couronnement de Ladislas, lui donnant le titre de roi dans une lettre qu'il lui écrivit peu de temps après ¹. L'an 1324 Ladislas écrivit au Pape une lettre où il se dit roi de Pologne par la providence de Dieu et du Siège apostolique, et reconnaît que la Russie était tributaire de l'Église romaine ². Il mourut l'an 1333, laissant un fils, Casimir le Grand, qui lui succéda, et une fille, Élisabeth, femme de Charobert, dont le fils, Louis, succéda à son oncle Casimir, mort sans enfants.

Il eût été à désirer, pour le bien de l'Église et de l'empire, que l'affaire de l'Allemagne pût s'arranger aussi pacifiquement que celle de la Pologne ; il en fut différemment. La principale cause en est à ce que l'idée chrétienne de l'empire d'Occident s'effaçait de plus en plus de l'esprit et du cœur des princes pour faire place à une idée toute païenne. Par leur institution même, dans la personne de Charlemagne, les empereurs d'Occident étaient les défenseurs titulaires de l'Église romaine contre les infidèles, les hérétiques, les schismatiques et les séditeux. Défendre l'Église romaine, voilà ce qu'ils promettaient avec serment à leur sacre. D'après cela il était tout naturel que le chef de l'Église romaine, le Pape, choisît celui des princes chrétiens qu'elle devait avoir pour protecteur. Cette réflexion, l'historien Glaber la faisait déjà dans le onzième siècle. « Il paraît très-raisonnable, dit-il, et très-bien établi, pour maintenir la paix, qu'aucun prince ne prenne le titre d'empereur sinon celui que le Pape aura choisi pour son mérite et auquel il aura donné la marque de

cette dignité ¹. » Voilà ce que dit Glaber à une époque où les Papes avaient déjà transféré la dignité impériale des princes de France à ceux d'Allemagne. De là cette autre conséquence : comme le roi de Germanie est le candidat à l'empire, il est naturel que son élection soit soumise à l'examen et à la confirmation du Pape.

En général le fondement de la politique ou de l'art de gouverner les États, au moyen âge, était le sentiment religieux. Charlemagne et l'empereur saint Henri peuvent en cela servir de modèles. La subordination de l'État à l'Église, de la force à la justice, semblait passée en nature. Avec Henri IV de Germanie s'ouvre la lutte publique entre l'Église et l'empire, entre la justice et la force. Ce fut une époque pénible, mais cependant honorable pour l'humanité ; des deux côtés l'on y voit combattre de grands caractères, des intérêts puissants, de hauts motifs, des idées et des sentiments généralement élevés ; mais avec Philippe le Bel commence une ère de dégradation complète pour la politique, qui déjà n'était plus chrétienne. Au lieu de ces grands motifs, de ces vues élevées qu'on aperçoit dans un Grégoire VII et dans un empereur Conrad et Barberousse, s'introduit une politique commune, une ambition égoïste, une indigne astuce. Sous tous les rapports Philippe peut être regardé comme le digne prédécesseur de Louis XI. Ces réflexions sont de la meilleure tête de l'Allemagne moderne ².

La politique, ainsi redevenue païenne, fut plus tard réduite en principe et portée à toute sa perfection par le Florentin Nicolas Machiavel. Cet auteur a été décrié mal à propos ; son unique tort est d'avoir mis nettement en théorie ce que les gouvernements mettaient et mettent encore secrètement en pratique. Ces gouvernements, au reste, ne font que tirer les conséquences d'un principe admis. Si la politique ne doit point être subordonnée à la loi de Dieu interprétée par l'Église, elle ne sera naturellement que le froid calcul d'un prudent égoïsme. Le ma-

¹ Raynald, n. 5 ; ann. 1320, n. 4. — ² Id., ann. 1324, n. 53.

¹ Glaber, l. 1, *sub fin.* — ² Frédéric de Schlegel, *Philosophie de l'Histoire*, 14^e leçon.

chiavélisme se trouve ainsi, du moins en germe, dans tous les systèmes d'insubordination ; c'est l'enfant naturel du droit impérial de Rome idolâtre, ainsi commenté et résumé par les légistes allemands et autres : l'empereur est la loi vivante et souveraine de qui émanent tous les droits ; ce que le protestantisme et le philosophisme généraliseront de cette manière : chacun est la loi vivante et souveraine, et pour soi et pour les autres.

Tel est à peu près l'esprit qu'on voit dominer dans la conduite des deux candidats à l'empire élus contradictoirement l'an 1314, savoir Louis de Bavière et Frédéric d'Autriche. L'ordre naturel était qu'ils soumissent leurs droits respectifs au jugement du Pape, de qui seul ils pouvaient recevoir la couronne impériale. Le malheur voulut que la Chaire apostolique restât vacante plus de deux ans. Les électeurs de Louis de Bavière envoyèrent leur acte d'élection au Pape futur ; ceux de Frédéric d'Autriche n'en envoyèrent point ; Frédéric espéra ou préféra décider le différend par la voie des armes. Jean XXII, devenu Pape l'an 1316, écrivit à l'un et à l'autre, le 5 septembre, pour les engager à faire la paix et à décider leur différend par la voie de la justice¹. Il ne fut point écouté. L'an 1317 Frédéric lui envoya Conrad, abbé de Salem, depuis évêque de Gurk, pour solliciter son approbation et sa confirmation. L'ambassadeur relevait la fidélité qu'avaient eue pour le Saint-Siège son aïeul Rodolphe et son père Albert, ajoutant : « Si la racine est sainte les branches le seront ; si la masse est sainte il en sera de même de la parcelle. » Le Pape répondit que Roboam avait bien dégénéré de Salomon et n'admit point la demande². La raison principale, c'est que l'ambassadeur n'avait point exhibé de décret d'élection. La guerre continuait entre les deux prétendants. Frédéric d'Autriche et son frère le duc Léopold, qui, après avoir fait la paix avec les Suisses, en avait plusieurs dans son armée, remportèrent plusieurs avantages sur Louis de Bavière, entre autres, l'année 1330, à Muhldorf-sur-l'Inn. Deux ans après Frédéric

s'avança dans la même contrée avec une armée considérable pour livrer une bataille ; il amenait avec lui un secours de Hongrois et de Comans ; il attendait de plus son frère Léopold, qui devait venir de Souabe avec son armée. Léopold s'arrêta en route pour attendre que son frère lui fasse connaître l'époque et le jour de la bataille ; les courriers sont interceptés par Louis de Bavière. La bataille se donne la veille de la Saint-Michel 1322. Frédéric remporte encore la victoire ; déjà il se reposait à l'écart lorsqu'il voit accourir un corps d'armée ; il croit que c'est son frère Léopold : c'était un corps ennemi. Malgré des prodiges de valeur Frédéric est fait prisonnier avec Henri, son frère, et un grand nombre de seigneurs¹. Frédéric fut confiné dans la forteresse de Trausnitz, et son frère, le duc Henri, remis au roi de Bohême.

« Pendant la vacance de l'empire et la guerre des deux prétendants le Pape avait nommé vicaire impérial en Italie le roi Robert de Naples ; de plus ce prince fut élevé au rang de sénateur de Rome ; par droit héréditaire il était souverain du royaume de Naples et du comté de Provence ; enfin il avait été reconnu pour seigneur par la Romagne et par les villes de Florence, Lucques, Ferrare, Pavie, Alexandrie et Bergame, et il y avait joint plusieurs fiefs en Piémont². Mais, au milieu des luttes incessantes entre les Guelles et les Gibelins, il s'était élevé quelques puissantes familles qui aspiraient à la souveraineté de leur patrie ; tels étaient les Visconti à Milan. Matthieu Visconti était leur chef ; il refusa de se soumettre à l'autorité du roi Robert de Naples, tantôt se prétendant lui-même vicaire impérial de l'empereur Henri VII, tantôt comme capitaine du peuple milanais. Le 29 janvier 1317, première année de son pontificat, le Pape Jean XXII adressa une lettre affectueuse et paternelle à tous les Italiens pour les exhorter à la paix et à la concorde, en leur représentant les maux temporels et spirituels des guerres civiles ; il écrivit en particulier, et avec la même tendresse à Matthieu Visconti qui faisait alors la guerre aux Bressans, tâchant de lui persua-

¹ Raynald, ann. 1316, n. 10. — ² Anonym. *Leob. Chron.*, l. 5, ann. 1317. Apud Perz., *Rev. Austriac.*, t. 1, p. 918.

¹ Id., *ibid.*, p. 919, et *passim*, t. 2, p. 787. — ² Sismondi, *Hist. des Républ. ital.*, t. 4, p. 364.

der avec de douces paroles de ne leur faire point de mal et priant d'un autre côté les Bressans de ne lui point faire d'offense. Il adressa dans le même sens des lettres particulières aux principaux chefs des factions italiennes pour les porter à la paix entre eux et avec le roi Robert¹.

L'an 1349 le Pape envoya en Lombardie le cardinal-légat Bertrand du Poët, avec des troupes, pour soutenir l'autorité du vicaire impérial et de l'Église, faire cesser les guerres civiles et procurer la paix par les armes tant spirituelles que temporelles². Un des perturbateurs les plus coupables était Isnard, patriarche titulaire d'Antioche et administrateur de l'évêché. Au lieu de seconder les vues du Pape et d'engager les Italiens à la concorde, il fomentait publiquement les dissensions et excitait les Gibelins contre les Guelfes. Jean XXII lui fit faire son procès par deux cardinaux et enfin le cita devant lui-même. Isnard, ayant été convaincu et ne pouvant se justifier, s'échappa clandestinement, malgré la défense du Pape, qui alors prononça contre lui une sentence définitive, par laquelle il le dépose et le prive de toute fonction de patriarche, d'évêque, de prêtre et de clerc, et de plus l'excommunie. La bulle est du 30 juillet 1349. Isnard ne se soumit point. Retourné à Pavie il continua d'y faire les fonctions épiscopales. Mais, l'an 1350, il fut pris et amené au Pape, qui finit par lui pardonner; car l'an 1358, il l'envoya comme son nonce dans l'Achaïe³.

De son côté Matthieu Visconti, ne cessant de repousser toutes les exhortations pacifiques du Pape et de son légat, fut déclaré excommunié et suspect d'hérésie, tant par le légat que par l'archevêque de Milan et les évêques du Milanais. Comme il ne se soumettait pas le Pape engagea Frédéric d'Autriche et le marquis de Montferrat à le réduire par la force des armes. Frédéric envoya le duc Henri; son frère, qui, malgré les avertissements du Pape, se laissa gagner par Visconti et s'en retourna en Allemagne sans avoir rien fait. C'était en 1322. La même an-

née Matthieu Visconti mourut à Milan; Frédéric et Henri furent faits prisonniers en Bavière. Quelques jours avant sa mort Visconti fit assembler le clergé dans la grande église de Milan, et là, devant l'autel, il prononça à haute voix le Symbole des Apôtres; puis, levant la tête, il s'écria : « Telle est la foi que j'ai tenue toute ma vie, et si l'on m'a accusé d'autre chose c'a été fausement. » Et il en fit dresser un acte public. On l'enterra secrètement, de peur que le Pape n'empêchât de l'enterrer d'aucune manière, le regardant comme excommunié⁴.

Louis de Bavière, ayant remporté la victoire sur son compétiteur, en informa le Pape, qui lui répondit par une lettre du 18 décembre 1322, où il l'exhorte à la clémence envers le vaincu et lui offre sa médiation pour faire la paix entre eux deux⁵. Cela sans doute était bien; mais, ce qui eût été mieux encore, c'était d'envoyer en Allemagne des légats vertueux et capables, pour travailler sur les lieux à concilier les hommes et les choses, et on ne voit pas qu'il l'ait fait, ni alors, ni avant, ni après, quoiqu'il le fit pour la France, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande. La cause secrète en fut probablement qu'il espérait faire élever à l'empire le roi de France, Charles le Bel. De cette manière on eût vu régner des Français non-seulement en France, mais en Angleterre par les Plantagenets, mais à Naples et en Hongrie par la maison d'Anjou, mais enfin dans toute l'Allemagne et l'Italie. Cette idée nous semble plus d'un bon Français que d'un bon Pape, qui doit être également Pape pour toutes les nations.

En mourant Matthieu Visconti laissa cinq fils : Galéas, Marc, Luquin, Jean, qui fut depuis archevêque de Milan, et Étienne. Galéas, qui était l'aîné, fut chassé de Milan par un parti opposé; mais il y rentra un mois après et y demeura le maître. Comme c'était le chef des Gibelins en Lombardie, le Pape Jean entreprit de réduire ce parti. Pour cet effet il joignit aux troupes qu'il avait dans le pays celles du roi Robert, vicaire impérial, des Guelfes confédérés en Italie, et plusieurs Al-

¹ Raynald, ann. 1317, n. 32-34. — ² Id., ann. 1319, n. 8. — ³ Id., *ibid.*, n. 8; ann. 1320, n. 19; ann. 1328, n. 86. Baluze, *Miscell.*, t. 6, p. 445.

⁴ Raynald, ann. 1320, n. 9 et seqq.; ann. 1322, n. 5-11. Corio, p. 449. — ⁵ Raynald, ann. 1322, n. 15.

lemands qui s'étaient croisés pour marcher contre les ennemis de l'Église. Les troupes particulières du Pape étaient commandées par le cardinal-légat Bertrand de Poiet et celles du roi Robert par Bertrand de Cardone. Ils eurent quelques avantages sur les Gibelins, en sorte que Cane de la Scale, qui était maître de Vérone, Passarin, qui l'était de Mantoue, et quelques autres demandèrent à se réconcilier avec le Pape, en reconnaissant tenir de lui les places qu'ils prétendaient tenir au nom de l'empereur, et le Pape donna pouvoir au légat de les absoudre des censures.

Mais Louis de Bavière, qui venait de faire prisonnier son compétiteur Frédéric d'Autriche, envoya en Lombardie des ambassadeurs qui relevèrent le courage des Gibelins. C'était au mois d'avril 1323. Les ambassadeurs allèrent trouver le légat Bertrand à Plaisance et le prièrent de ne point attaquer la ville de Milan, qui appartenait à l'empire. C'est qu'elle était assiégée et pressée vivement par l'armée de l'Église. Le légat répondit : « Quand il y aura un empereur légitime l'Église ne prétend pas lui ôter aucun de ses droits ; au contraire, elle veut les lui conserver ; mais je m'étonne que votre maître veuille défendre et favoriser les hérétiques, et je vous prie de me montrer le pouvoir que vous avez de lui, écrit et scellé. » Les ambassadeurs craignirent d'attirer à Louis l'indignation de l'Église s'ils montraient par écrit qu'il favorisait ceux qui étaient révoltés contre elle ; c'est pourquoi ils dirent qu'ils n'avaient pas de pouvoir sur ce qu'ils avaient dit, demandèrent pardon au légat, puis s'en allèrent, l'un à Lucques et à Pistoie, les autres à Mantoue et à Vérone, exécuter leur commission. Ils négocièrent si bien que les Gibelins de ces villes et d'autres, appelés par les Milanais, se réunirent sous la conduite du comte Bertold, chef de l'ambassade, marchèrent vers Milan et en firent lever le siège au mois de juin 1323 ¹.

Le Pape, craignant que son silence ne fût pris pour une approbation tacite de la conduite de Louis de Bavière, publia contre lui

un monitoire où il dit en substance : « L'empire romain ayant été autrefois transféré par le Saint-Siège des Grecs aux Germains en la personne de Charlemagne, l'élection de l'empereur appartient à certains princes, qui, après la mort de Henri de Luxembourg, se sont partagés, dit-on ; les uns ont élu Louis, duc de Bavière ; les autres Frédéric, duc d'Autriche. Or Louis a pris le titre de roi des Romains sans que nous eussions examiné son élection pour l'approuver ou la rejeter, comme il nous appartient, et, non content du titre, il s'est attribué l'administration des droits de l'empire, au grand mépris de l'Église romaine, à laquelle appartient le gouvernement de l'empire vacant. A ce titre il a exigé et reçu le serment de fidélité des vassaux de l'empire, tant ecclésiastiques que séculiers, en Allemagne et en quelques parties d'Italie, et a disposé à son gré des dignités et des charges de l'empire, comme ces jours passés du margraviat de Brandebourg, qu'il a donné publiquement à son fils aîné. De plus il s'est déclaré fauteur et défenseur des ennemis de l'Église romaine, comme de Galéas Visconti et de ses frères, quoique juridiquement condamnés pour crime d'hérésie.

« Voulant donc obvier à de pareilles entreprises pour l'avenir, défendre les droits de l'Église et ramener ce prince de son égarement, nous l'admonestons par ces présentes et lui enjoignons, sous peine d'excommunication encourue par le fait même, de se désister dans trois mois de l'administration de l'empire et de la protection des ennemis de l'Église, et de révoquer, autant qu'il sera possible, tout ce qu'il a fait après avoir pris le titre de roi des Romains ; autrement nous lui déclarons que, nonobstant son absence, nous procéderons contre lui selon que la justice le demandera. De plus nous défendons à tous évêques et autres ecclésiastiques, sous peine de suspense, à toutes villes et communautés, à toutes personnes séculières, de quelque condition et dignité qu'elles soient, sous peine d'excommunication sur les personnes, d'interdit sur leurs terres et de perte de tous leurs privilèges, d'obéir à Louis de Bavière en ce qui regarde le gouvernement de l'empire, ni de lui donner aide ou conseil,

¹ Raynald, ann. 1323, n. 25-29.

nonobstant tout serment de fidélité ou autre, dont nous les déchargeons. » La bulle est du 9 octobre 1323 ¹.

Louis, en étant informé par le bruit public, envoya au Pape Albert de Strasbourg, maître des Hospitaliers en Allemagne, Ernest de Sebech, archidiacre de Wurzburg, et Henri de Throne, chanoine de Prague, pour savoir les causes de cette monition et demander un délai. La commission de ces envoyés est datée de Nuremberg, le 12 novembre de la même année 1323. Louis acceptait ainsi la marche régulière d'un jugement; mais à peine les ambassadeurs furent-ils en route qu'il changea d'avis. Le dimanche 18 décembre il tint une assemblée à Nuremberg même, où, en présence de Nicolas, évêque de Ratisbonne, et plusieurs autres personnages constitués en dignité, il dit en substance :

« Nous, Louis, roi des Romains, comparaissons devant vous comme si nous étions devant le Pape, où nous ne pouvons être, vu la distance des lieux et le terme trop court, et nous disons que nous avons appris que le Pape a publié contre nous quelques procédures, où il nous accuse d'avoir pris le titre de roi injustement, » et le reste des reproches du Pape; puis il ajoute : « Nous répondons que la coutume observée de temps immémorial et connue de tout le monde, principalement en Allemagne, est que le roi des Romains, dès qu'il est élu par tous les princes ou par leur plus grand nombre, et couronné aux lieux accoutumés, est reconnu pour roi, en prend le titre et en exerce librement les droits. Tous lui obéissent; il reçoit les serments de fidélité, confère les fiefs, et dispose comme il lui plaît des biens, des dignités et des charges du royaume. Or il est notoire que nous avons été élu par le plus grand nombre des électeurs et couronné dans les lieux accoutumés; enfin nous sommes en paisible possession depuis environ dix ans.

« C'est donc à tort que le Pape nous accuse d'avoir usurpé le titre et les fonctions de roi, et il le dit sans avoir vu la loi, ouï la partie, examiné l'affaire, ni observé l'ordre

judiciaire, prétendant que nous nous dégradions nous-même en quittant le nom de roi et la conduite des affaires du royaume. Il paraît de ce qui a été dit que le Pape avance, contre la vérité, que l'empire est maintenant vacant et que le gouvernement lui en appartient. Il n'est point vacant puisque nous en sommes en possession. Nous ne convenons pas non plus simplement, comme il le propose, qu'il appartienne au Saint-Siège d'examiner notre élection et notre personne, de l'approuver ou de la rejeter. Si ce droit lui appartenait ce serait peut-être quand l'affaire lui serait portée par plainte, ou si nous avions demandé la couronne impériale, et que le Pape prétendît avoir de justes raisons pour nous la refuser. Quant à ce qu'il ajoute que nous avons donné protection à Galéas Visconti, ainsi qu'à ses frères condamnés pour hérésies et à quelques autres que toutefois il ne nomme point, nous n'en avons aucune connaissance. Nous ne savons point si les Visconti sont condamnés comme hérétiques, et nous conjecturons qu'on nomme rebelles à l'Église quelques-uns qui sont fidèles à l'empire. C'est le Pape lui-même qui est fauteur d'hérétiques puisqu'il a reçu des plaintes de prélats contre les Frères mineurs, de ce qu'ils révélaient les confessions; et toutefois il a dissimulé ces plaintes jusqu'à présent et négligé de remédier à un si grand mal, se déclarant, au contraire, protecteur de ces religieux. » Louis ajoute enfin : « Voyant donc que le Pape veut éteindre l'un des deux grands luminaires du monde et abolir les droits de l'empire, dont nous avons juré la conservation, nous appelons au Saint-Siège pour nous et pour tous ceux qui voudront adhérer à notre appel, et nous demandons la convocation d'un concile, où nous prétendons assister en personne. » Tout ce que Louis de Bavière avait proposé de déclarer dans cette assemblée fut rédigé par écrit en la forme la plus authentique ¹.

Dans cet acte Louis de Bavière n'est pas d'accord avec lui-même. Puisqu'il appelle au Saint-Siège il lui reconnaît donc le droit de juger cette affaire; mais alors pourquoi ap-

¹ Raynald, ann. 1323, n. 30-33.

¹ Raynald, ann. 1323, n. 34 et seqq.

peler, puisque c'est pour juger cette affaire que le Saint-Siège commence la procédure ? Il convient que le Pape aurait droit d'examiner son élection et sa personne s'il avait demandé la couronne impériale. C'était précisément le cas. En effet pourquoi était-il élu roi des Romains, sinon pour recevoir la couronne de l'empire ? Il se dit paisible possesseur du royaume depuis environ dix ans, et depuis dix ans il est en guerre pour cela et avec son propre frère, et avec tous les princes d'Autriche ; et c'est pour mettre un terme à ces guerres civiles que le Pape veut examiner juridiquement le droit des deux compétiteurs. Jusqu'à ce que le jugement intervienne il conserve à chacun le droit et le titre de roi élu des Romains, mais il ne veut pas qu'aucun prenne purement et simplement le titre de roi avant la décision à intervenir. Quant au droit immémorial et même originel du Saint-Siège pour décider cette sorte d'affaire, Louis VII aurait pu l'apprendre de l'empereur Louis II dans sa lettre à l'empereur Basile de Constantinople ; mais Louis de Bavière ne méconnaissait pas moins le présent que le passé ; car, quand il accuse le Pape d'hérésie parce qu'il favorisait les Frères mineurs, il se trompe doublement. En effet, dans ce moment-là même, bien loin de favoriser ces frères dans ce qu'il pouvait y avoir de répréhensible, le Pape les traitait avec rigueur.

Le 7 janvier 1324 les envoyés de Louis de Bavière présentèrent au Pape en consistoire une requête très-humble et très-soumise, où ils disaient de la part de ce prince : « On lui avait rapporté depuis peu de temps, sans preuve certaine, que Votre Sainteté avait fait contre lui quelques procédures où ses droits et son état se trouvaient notablement intéressés ; ce qu'il ne pouvait croire et regardait comme une invention de ses ennemis, n'ayant été ni admonesté ni cité par la sainte Église romaine. Il nous a toutefois envoyés, pour le plus sûr, savoir ce qui en est, et supplier Votre Sainteté de lui accorder un délai convenable pour prendre conseil des princes de l'empire et informer Votre Sainteté de son innocence et de la justice de sa cause, et réformer sa conduite s'il a manqué en quelque

chose. C'est pourquoi, très-saint Père, ayant trouvé que des procédures ont été faites, nous supplions humblement et dévotement Votre Sainteté, de la part de notre maître, sauf en tout son droit, de vouloir bien accorder un terme convenable, notre maître voulant, autant qu'il est en lui, comme dévot fils de Votre Sainteté, honorer votre paternité et la mère sainte Église, l'aider suivant son pouvoir avec une obéissance filiale, la défendre et la protéger. Nous demandons un terme de plus de six mois¹. »

C'est avec ce ton d'humilité que les ambassadeurs de Louis de Bavière parlent au Pape dans le mois de janvier 1324, tandis qu'au mois de décembre précédent, le même Louis traitait le même Pape d'hérétique. On voit combien il y avait de sincérité dans cette ambassade, qui, au fond, n'était que pour gagner du temps.

Le Pape répondit par écrit : « Nous nous souvenons du dévouement pour nous et pour l'Église romaine que le duc de Bavière nous a témoigné par d'autres envoyés chargés de ses lettres de créance, disant qu'il était prêt à venir en Lombardie, pour notre service, contre les rebelles à l'Église. C'est pourquoi nous sommes fort étonnés d'un si prompt changement, dont nous ne lui avons donné aucun sujet. » Le Pape réitère ensuite les reproches portés par sa monition : d'avoir pris le titre de roi des Romains, au lieu de roi élu, ainsi que l'administration de l'empire, avant sa confirmation, et d'avoir donné protection aux Visconti et aux autres rebelles. Après quoi il conclut : « Si nous avons égard à ces faits plutôt qu'aux paroles de votre supplique, nous devrions ne vous donner aucune réponse ; toutefois nous voulons bien surseoir pour deux mois à la publication des peines encourues par votre maître. » La réponse est du même jour, 7 janvier, et ces écrits furent envoyés à l'évêque de Frising, pour être publiés en Allemagne².

On voit par cette réponse du Pape que déjà précédemment Louis de Bavière lui avait envoyé une ambassade pour lui pro-

¹ Raynald, ann. 1324, n. 1. — ² Idem, *ibidem*, n. 2 et 3.

tester de son dévouement et de sa résolution à lui soumettre les rebelles de Lombardie. Tout cela n'était que de la politique; il n'y eut pas plus de sincérité dans ce qui suit. Louis de Bavière laissa passer le terme de deux mois, mais fit devant les siens une nouvelle protestation qu'il voulait aimer et défendre la sainte Église romaine, sa mère; en poursuivre et exterminer tous les ennemis ou rebelles; qu'il ne croyait point avoir jamais offensé la sainte Église en quelque chose, et que, s'il l'avait fait, il était prêt à s'amender humblement sur sa correction, à se tenir obéissant sous la règle de sa discipline et à se gouverner par son conseil et son régime; qu'il voulait rendre à son seigneur, le souverain Pontife, l'obéissance, la dévotion et la révérence qu'il lui devait et que lui avaient rendues ses prédécesseurs, mais qu'en même temps il voulait conserver intacts les droits de l'empire romain¹.

Par ces mots *droits de l'empire* Louis de Bavière entendait probablement bien autre chose que Charlemagne et le saint empereur Henri; car ce fut vers 1324 que deux légistes, Marsile de Padoue et Jean de Gand, lui adressèrent un ouvrage intitulé : *le Défenseur de la Paix*. Le but principal en est de relever la puissance temporelle et de combattre la doctrine chrétienne touchant la puissance du Pape. Il est divisé en trois parties : dans la première l'auteur prétend démontrer ses propositions par les principes de la droite raison et de la lumière naturelle; dans la seconde, les appuyer par l'Écriture et les Pères et répondre aux objections; dans la troisième il promet d'en tirer des conséquences qui seront des maximes de politique. Les maximes de Marsile de Padoue et de son complice de Gand ou Jandun se réduisent à cinq principales erreurs. 1^o Quand Jésus-Christ paya le tribut de deux dragmes il ne le fit point par condescendance, mais parce qu'il y était obligé; par conséquent les biens de l'Église appartiennent à l'empereur et il peut les reprendre quand il veut. 2^o Saint Pierre ne fut pas plus chef de l'Église que chacun des autres apôtres; il n'eut pas plus

d'autorité qu'eux; Jésus-Christ n'en a fait aucun son vicaire ni chef de l'Église. 3^o C'est à l'empereur de corriger et de punir le Pape, de l'instituer et de le destituer. 4^o Tous les prêtres, le Pape, l'archevêque, le simple prêtre, ont une égale autorité par l'institution de Jésus-Christ, même pour la juridiction, et ce que l'un a de plus que l'autre vient de la concession de l'empereur, qui peut la révoquer. 5^o Ni le Pape ni toute l'Église ensemble ne peut punir personne, quelque méchant qu'il soit, de peine coercitive, si l'empereur ne lui en donne autorité¹.

Telles étaient les erreurs ou les hérésies de Marsile de Padoue et de Jean de Gand; c'est le développement de cette politique impériale : l'empereur est le seul propriétaire du monde, la loi vivante et souveraine de qui émanent tous les droits. Louis de Bavière recueillit les deux sectaires à sa cour, les admit dans sa familiarité, les combla de libéralités; ils enseignèrent leur doctrine publiquement, même en sa présence. Lors donc que le Pape le déclare lui-même suspect d'hérésie, ainsi que ses partisans, ce n'est pas tout à fait sans raison.

Le 23 mars 1324 Jean XXII publia contre les Visconti une bulle où, après avoir rappelé leurs crimes contre l'Église, il ordonne une croisade contre eux, avec l'indulgence de la Terre-Sainte². Le même jour il publia une seconde monition contre Louis de Bavière; il s'y plaint que ce prince n'a point profité du second délai qu'il lui avait accordé ni comparu devant lui en personne ou par procureur. « Et toutefois, pour essayer encore ce que pourrait sur son esprit l'indulgence de l'Église, nous voulons bien, ajoute le Pape, surseoir quant à présent à la publication de l'excommunication prononcée contre lui, à condition que dans trois mois il quittera le titre de roi des Romains, s'abstiendra de la protection des Visconti et des autres ennemis de l'Église, et se mettra en devoir de réparer tous les torts qu'il lui a faits³. »

Au lieu de profiter de cette seconde moni-

¹ Raynaud, ann. 1324, n. 4.

¹ Idem, ann. 1327, n. 27-35. — ² Id., ann. 1324, n. 7-12. — ³ Id., *ibid.*, n. 13.

tion Louis de Bavière et ses partisans publiaient en Allemagne que les procédures du Pape contre ce prince tendaient à priver les électeurs de l'empire de leurs droits, puisque le Pape prétendait que leur élection ne devait produire aucun effet qu'il ne l'eût examinée et approuvée. Pour répondre à ce reproche le Pape Jean écrivit à Jean, roi de Bohême, et aux trois archevêques de Trèves, de Mayence et de Cologne, une lettre où il protesta que ce sont des calomnies. « Ce n'a jamais été notre intention de déroger à vos droits, et il ne conviendrait pas à la main paternelle qui vous a élevés de vouloir vous nuire. » La lettre est du 27 mai 1324 ¹.

Enfin le Pape, voyant expirés les délais qu'il avait donnés à Louis, rendit contre lui sa sentence définitive, où, après avoir répété les chefs d'accusation proposés contre lui et rapporté la procédure faite jusqu'alors, il prononce ainsi : « Nous le déclarons contumace, tant pour n'avoir pas comparu que pour n'avoir pas acquiescé à nos monitions et à nos ordres, et, en conséquence, nous le dénonçons privé de tout le droit qui pouvait lui appartenir en vertu de son élection, nous réservant de le punir ensuite de plus grandes peines selon l'exigence des cas, s'il ne se soumet à l'Église avant le 1^{er} octobre ; et cependant nous lui défendons strictement de prendre désormais le titre de roi des Romains ou d'élu, de s'ingérer au gouvernement du royaume ou de l'empire. » Cette bulle est du 15 juillet ; elle fut envoyée aux princes chrétiens, entre autres à Charles, roi de France, et à Édouard, roi d'Angleterre, et publiée en France par Guillaume de Melun, archevêque de Sens, en Angleterre par les archevêques de Cantorbéry et d'York, en Allemagne par celui de Magdebourg, en Italie par celui de Capoue ².

Loin de s'y soumettre Louis de Bavière, conseillé par l'hérétique Marsile de Padoue et par certains faux frères de l'ordre de Saint-François, assembla une grande diète à Saxenhausen et y publia contre le Pape un long manifeste ou libelle ouvertement schismatique ; car il l'y appelle plus d'une fois le soi-

disant Pape Jean XXII. Il l'accuse de tous les maux de l'empire, et, quant à la religion, le traite d'hérétique manifeste, et cela parce qu'il avait condamné les erreurs de quelques Franciscains entêtés et rebelles. Plus haut nous l'avons vu traiter le Pape d'hérétique parce qu'il ne condamnait pas les excès des Franciscains ; ici il le traite d'hérétique notoire parce qu'il les condamne. Ce très-long libelle ayant été lu dans l'assemblée, Louis de Bavière lut lui-même une protestation où il dit en substance :

« Nous, Louis, par la grâce de Dieu roi des Romains, toujours auguste, nous protestons que nous proposons les choses susdites, non par aucune haine contre celui qui se dit le Pape Jean XXII, mais par le zèle de la foi et la dévotion que nous avons pour la sainte Église de Dieu, de laquelle nous sommes le défenseur. Nous jurons de poursuivre contre lui lesdites accusations dans un concile général, que nous demandons instamment et où nous assisterons en personne. Et pour que ledit Jean ne mette obstacle à la convocation et tenue de ce concile d'une manière quelconque, nous appelons par écrit et audit concile général, et au futur Pape légitime, et à la sainte mère Église, et à celui qu'il appartiendra ¹. » Ainsi parle Louis de Bavière. Certes, s'il y a un acte ouvertement schismatique, c'est celui-là, et Fleury aurait dû ne pas le dissimuler.

Cependant Frédéric d'Autriche était retenu prisonnier depuis deux ans et demi ². Pour obtenir sa délivrance par la force des armes, les ducs, ses frères, avaient sollicité et obtenu l'alliance et les secours du roi de France, Charles le Bel, que le Pape favorisait. Louis, de Bavière, voyant cette coalition, à laquelle se réunissaient plusieurs de ses propres partisans, fit sa paix avec Frédéric et lui rendit la liberté au mois d'avril 1325, suivant les uns à condition qu'il renoncerait aux droits de son élection à l'empire, suivant d'autres qu'il ne garderait que le nom de roi, suivant plusieurs sans aucune condition, suivant quelques-uns qu'ils partageraient l'empire en deux, que Louis aurait l'Italie et Frédéric

¹ Raynald, ann. 1324, n. 17. — ² Id., ann. 1326, n. 22-25.

¹ Baluze, *Vitæ Pap. Aven.*, t. 2, p. 478-512. — ² Voir la note de Mansi. Raynald, ann. 1322, n. 14.

l'Allemagne¹. Il est possible que, dans leurs conférences secrètes, les deux compétiteurs et cousins aient pris successivement ces divers partis; du moins on trouve des actes subséquents où Frédéric prend encore le titre de roi des Romains et d'autres où il le donne à Louis de Bavière.

Le Pape, ayant appris par la renommée que Frédéric n'avait obtenu sa liberté qu'à des conditions préjudiciables et à lui-même, et à l'empire, et à l'Église, lui écrivit, le 4 mai 1325, pour l'informer des sentences prononcées contre Louis de Bavière, déclarer nuls les engagements contractés pour sa délivrance, et lui défendre de les observer². Le duc Léopold d'Autriche ayant communiqué au Pape la demande que les deux compétiteurs lui avaient faite, à lui et aux ducs ses frères, le Pape lui répondit que cette demande était manifestement téméraire et insensée, tendait au déshonneur de l'Église et des électeurs de l'empire, et à détacher Léopold et ses frères de l'obéissance à l'Église. Il se plaint de Frédéric, qui, après sa délivrance, donnait à Louis le titre de roi et de son prince; il lui reproche de n'être pas sincère, mais variant dans ses discours, et le soupçonne de n'avoir pas dit toute la vérité à son frère Léopold, à qui le Pape recommande d'être sur ses gardes³.

Le Pape avait restitué à Frédéric les droits de son élection, qu'il passait pour avoir cédés à Louis comme prix de sa liberté. Les Allemands prièrent alors le Pontife de confirmer la royauté de Frédéric; il répondit qu'il n'avait reçu jusqu'alors ni l'acte de son élection, ni aucune information à cet égard⁴. Il fit la même réponse par rapport à Louis de Bavière⁵. Les Allemands en conclurent que le Pape, étant Français, cherchait à faire passer l'empire au roi de France; ils se rapprochèrent les uns des autres, et ce fut alors que Frédéric et Louis s'accordèrent à partager l'empire et à prendre le premier l'Allemagne, le second l'Italie. C'est ce que le Pape, dans une lettre du 30 juillet 1325,

mande au roi de France, Charles le Bel, qu'il accuse d'y avoir donné lieu par sa négligence¹.

L'année suivante (1326), à la prière du roi Robert de Naples, le Pape envoya un nouveau légat en Italie, savoir Jean Gaétan des Ursins, cardinal-diacre; il eut la légation particulière de la Toscane et des provinces voisines, le cardinal Bertrand étant assez occupé de sa légation de Lombardie. Le cardinal-légat Jean des Ursins vint à Florence le 30 juin 1326, et y fut reçu avec presque autant d'honneur que le Pape. On lui fit présent de mille florins d'or dans une coupe. Il logea chez les Frères mineurs, et le 4 juillet il publia ses pouvoirs, c'est-à-dire qu'il était légat et pacificateur dans la Toscane, le duché d'Urbain, la Marche d'Ancône et l'île de Sardaigne. Peu après vint à Florence Charles, duc de Calabre, fils aîné du roi de Naples, Robert, avec plusieurs seigneurs et des troupes pour soutenir le parti guelfe, et, le 30 août, le légat, voyant que Castruccio, seigneur de Lucques, et Gui, évêque d'Arezzo, qui avaient demandé à se réconcilier avec l'Église, l'amusaient de paroles, publia contre eux les bulles dont il était chargé. Elles portaient que Castruccio était excommunié comme schismatique, fauteur d'hérétiques et persécuteur de l'Église, avec privation de toutes ses dignités et permission à tout le monde de nuire à lui et aux siens, tant en leurs biens qu'en leurs personnes, sans péché. L'évêque aussi était excommunié et privé de tout droit épiscopal, spirituel et temporel. Cette proclamation du légat se fit dans la place de Sainte-Croix, en présence du duc de Calabre, avec toute sa suite, et d'un grand peuple de Florentins et d'étrangers².

La même année Frédéric d'Autriche, les archevêques de Mayence et de Cologne, voyant que le Pape s'était prononcé contre Louis de Bavière, envoyèrent à Avignon une ambassade solennelle, dont le chef était le duc Albert d'Autriche; elle venait supplier Jean XXII de confirmer l'élection de Frédéric. Il fit une réponse honnête, mais dilatoire, et cela parce qu'il avait d'autres desseins :

¹ Voir Pez, *Rer. Austr.* et Raynald, ann. 1325, n. 1, avec la note de Mansi. — ² Raynald, ann. 1325, n. 2. — ³ Id., *ibid.*, n. 3 et 4. — ⁴ Id., *ibid.*, n. 5. — ⁵ Id., *ibid.*, n. 8.

¹ Id., *ibid.*, n. 5 et 6. — ² Idem, ann. 1326, n. 1-4.

c'était de procurer au roi de France, Charles le Bel, la couronne impériale, comme il s'en explique lui-même à ce prince dans une lettre du 24 août 1326¹ ; en quoi ce Pape français se montrait certainement plus Français que Pape.

Cependant les Gibelins et les petits tyrans de Toscane et de Lombardie furent alarmés de voir à Florence le duc de Calabre, avec tant de noblesse et de troupes, soutenir le parti du Pape et des Guelfes. Au mois de janvier 1327 ils envoyèrent leurs ambassadeurs en Allemagne pour exciter Louis de Bavière à venir à leur secours. Il vint à Trente, et, au mois de février, tint une diète où se trouvèrent tous les chefs des Gibelins, entre autres l'évêque excommunié d'Arezzo, Gui Tarlat. Dans cette diète Louis promit avec serment de passer en Italie et de ne point retourner en Allemagne qu'il n'eût été à Rome.

Dans ce même lieu, par le conseil de l'hérétique Marsile de Padoue, de quelques Franciscains et prélats schismatiques et excommuniés, il publia que le Pape Jean XXII était hérétique et indigne d'être Pape, lui objectant seize articles d'erreurs. Le principal était d'être ennemi de la pauvreté de Jésus-Christ pour avoir soutenu qu'il avait eu quelque chose en propre. Louis de Bavière, au mépris des excommunications, faisait continuellement célébrer devant lui l'office divin et excommunier le Pape, qu'il nommait par dérision le prêtre Jean².

L'arrivée de Louis de Bavière mit en mouvement toute l'Italie et Rome en particulier, où le peuple, indigné de l'absence du Pape et de sa cour, ôta le gouvernement aux nobles, craignant qu'ils ne missent Rome sous la puissance du roi Robert. Ils déclarèrent donc capitaine du peuple romain Sciarra Colonne pour gouverner la ville, avec un conseil de cinquante-deux citoyens. Ils envoyèrent des ambassadeurs à Avignon, priant le Pape de venir avec sa cour résider à Rome, comme il le devait ; autrement ils recevraient Louis de Bavière en qualité de leur roi ; mais en même temps ils envoyèrent à Louis et au roi Robert, faisant entendre à chacun d'eux qu'ils te-

naient la ville pour lui, et cette conduite dissimulée tendait à rappeler à Rome la cour du Pape et les richesses qu'elle y attirait¹.

Le Pape dissimulait aussi de son côté, feignant de vouloir retourner à Rome comme il le témoigne dans une lettre du 20 janvier, en réponse à une première invitation des Romains, où il s'excuse sur les affaires pressantes qui le retiennent, même pour procurer la tranquillité de l'Italie. Le roi Robert, en qualité de sénateur de Rome, y avait mis deux lieutenants, qui écrivirent au Pape une lettre où ils disent : « Le bruit court que le tyran de Bavière marche vers votre ville pour y entrer de force. Le peuple romain le regarde comme ennemi, et nous sommes résolus à lui résister vigoureusement pour Votre Sainteté et pour l'Église jusqu'à souffrir des tourments. » A quoi le Pape répondit encore par des compliments, le 8 juin, et de même à une lettre pressante qu'ils lui avaient envoyée par Matthieu des Ursins, de l'ordre des Frères prêcheurs, depuis cardinal².

Cependant le Pape, pour consoler les Romains ou par quelque autre motif, confirma l'indulgence qu'il avait donnée neuf ans auparavant à ceux qui réciteraient tous les soirs la Salutation angélique. Cette dévotion s'était introduite dans l'Église de Saintes, d'avertir les fidèles au son de la cloche pour faire cette prière à la sainte Vierge au déclin du jour, et le Pape Jean XXII, l'approuvant par sa bulle du 13 octobre 1318, accorda dix jours d'indulgence à ceux qui feraient cette prière à genoux. C'est cette grâce qu'il confirma par une autre bulle du 7 mai 1327, adressée à l'évêque Ange de Viterbe, son vicaire à Rome³.

Dans l'intervalle, ayant appris l'acte schismatique de Louis de Bavière à Trente, le Pape Jean publia, le 3 avril 1327, une constitution qui le prive du duché de Bavière, ainsi que de tous les fiefs qu'il tenait de l'Église ou de l'empire, et le somme de se purger du crime d'hérésie devant le Pontife, avant le 1^{er} octobre, notamment pour ce qui regarde les erreurs de Marsile de Padoue.

¹ Raynald, ann. 1326, n. 7. — ² Jean Villani, l. 10, c. 1 et 17. Raynald, ann. 1327, n. 1.

¹ Raynald, c. 20. — ² Id., ann. 1327, n. 4-8. — ³ Id., ann. 1318, n. 58, et ann. 1327, n. 54.

Cette constitution était accompagnée d'une citation juridique à la même date. Le 9 du même mois et de la même année il lui adressa une sommation publique de sortir de la Lombardie et de l'Italie entière ¹.

Louis de Bavière n'ayant point profité du délai qui lui avait été accordé jusqu'au 1^{er} octobre, le Pape rendit, le 23 du même mois, une dernière constitution contre lui. Jean XXII y rappelle qu'il a condamné l'hérésie de ceux qui nient opiniâtrément que Jésus-Christ et ses apôtres aient eu la propriété des choses qu'ils consummaient par l'usage; que, malgré cette condamnation, Louis de Bavière professait ladite hérésie, entre autres dans un libelle muni de son sceau et envoyé en divers lieux d'Allemagne et d'Italie. Le Pape ajoute : « Deux méchants, fils de perdition et de malédiction, dont l'un se fait nommer Marsile de Padoue et l'autre Jean de Jandun, ont été le trouver comme un fauteur d'hérétiques et un persécuteur de la sainte Église romaine, et lui ont présenté un livre plein d'erreurs qu'ils ont enseignées dans ses terres et même publiquement en sa présence; et quoiqu'il fût averti par quelques savants catholiques que cette doctrine était hérétique, et que Marsile et Jean devaient être punis comme hérétiques, il n'a pas laissé de les retenir et de les admettre en sa familiarité. De plus, quoique excommunié par diverses sentences, il a fait célébrer l'office divin en des lieux interdits, quelquefois même contre la volonté des curés et des religieux qui desservaient les églises, ce qui le rend suspect d'hérésie, comme méprisant le pouvoir des clefs. » Le Pape rapporte ensuite comment il l'a admonesté et cité plusieurs fois, de la manière dont peut l'être un homme qui ne donne pas libre accès auprès de lui, et enfin il le déclare contumace et convaincu d'hérésie, pour laquelle il le condamne judiciairement, le privant de toutes dignités, de tous biens meubles et immeubles, de tout droit au palatinat du Rhin et à l'empire, et défendant à qui que ce soit de lui obéir, de le favoriser ou de lui adhérer ².

Le même jour, 23 octobre 1327, le Pape Jean XXII donna une autre bulle contre les hérétiques Marsile et, Jean, dont il réduit les erreurs à cinq principales.

« 1^o Ces hommes réprouvés osent soutenir que, quand le Sauveur, dans l'Évangile, paya le didrachme avec le statère trouvé dans la bouche d'un poisson, il le fit, non par condescendance, mais contraint par la nécessité, et que de là suit que tous les biens ecclésiastiques appartiennent à l'empereur, et qu'il peut les reprendre quand il lui plaît; ce qui, ajoute le Pape, est contraire à la doctrine de l'Évangile et à la sentence de notre Sauveur. Car il interrogea d'abord Pierre : « De qui les rois de la terre reçoivent-ils tribut? de leurs enfants ou des étrangers? » Pierre répondit : « Des étrangers. » D'où le Christ concluant que les enfants des rois sont libres, il dit : « Les enfants sont donc libres. » Or il est certain que le Christ, selon la chair, est fils de David. Par conséquent il était exempt de payer aucun tribut. Ce qui paraît encore par ce qu'il ajoute aussitôt : « Mais, afin que nous ne les scandalisons pas, va et donne un statère pour moi et pour toi. » D'où il est évident que ce n'est pas comme y étant obligé, mais pour éviter le scandale, qu'il fit donner le statère aux exacteurs du tribut. Puis donc qu'il en était exempt, on ne peut nullement en conclure que les biens temporels de l'Église appartiennent à l'empereur et qu'il peut les prendre quand il veut. D'ailleurs le Christ et saint Pierre fussent-ils obligés à payer le didrachme, comme c'était un tribut personnel, *pour moi et pour toi*, il ne s'ensuivrait pas encore que les biens y fussent assujettis comme les personnes.

« 2^o Ces enfants de Bélial osent enseigner que le bienheureux apôtre Pierre ne fut pas plus chef de l'Église que chacun des autres apôtres, qu'il n'eut pas plus d'autorité qu'eux, que Jésus-Christ n'en a fait aucun son vicaire ni chef de l'Église; ce qui est tout à fait contraire à la vérité de l'Évangile, où le bon Pasteur par excellence dit à Pierre seul, en nombre singulier, et non à aucun autre : « Pais mes brebis, pais mes agneaux. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié

¹ Martène, *Thesaurus anecdot.*, t. 2, col. 684 et seqq.
— ² Raynald, ann. 1327, n. 20.

dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » Paroles qui montrent clairement que Jésus-Christ a établi Pierre son vicaire sur tout le troupeau, qu'il en est ainsi le chef, avec une puissance plus grande qu'il n'en a été donné aux autres, comme d'ailleurs les empereurs eux-mêmes l'ont reconnu dans leurs lois.

« 3^e Les mêmes imposteurs osent soutenir que c'est à l'empereur de corriger et de punir le Pape, de l'instituer et de le destituer ; ce qui répugne à tout droit. Ceci est d'abord manifeste pour saint Pierre, qui a été institué souverain Pontife non par aucun empereur, mais par le Christ lui-même, disant : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. » Il en est de même des Papes, depuis saint Pierre jusqu'à saint Sylvestre ; ils n'ont certainement pas été institués par les empereurs idolâtres et persécuteurs. Les empereurs chrétiens n'y ont pas acquis plus de droit ; car en devenant chrétiens les empereurs deviennent les fils, les disciples, les sujets du Pape, et non les maîtres. Ce qui est tellement vrai que les empereurs chrétiens reconnaissent que, bien loin d'être les juges des Pontifes, ils sont jugés par eux. »

Pour soutenir leur erreur les sectaires s'appuyaient de l'exemple de Pilate et disaient : « Pilate a crucifié Jésus-Christ comme son sujet ; donc l'empereur peut instituer et destituer le Pape. » Jean XXII répond : « Il l'a crucifié ou de droit ou de fait : de droit, non, puisque lui-même a plusieurs fois reconnu et proclamé son innocence ; de fait, mais injustement, oui. Mais, tout ce que l'on peut en conclure, c'est que l'empereur peut de fait et injustement tuer le Pape, comme plusieurs empereurs ont été tués par des particuliers. »

La quatrième erreur des novateurs, c'est que tous les prêtres, le Pape, l'archevêque, le simple prêtre, ont une égale autorité par l'institution de Jésus-Christ, même pour la juridiction, et ce que l'un a de plus que l'autre vient de la concession de l'empereur, qui peut la révoquer. Ce qui est contraire et à l'ancienne et à la nouvelle alliance, dans lesquelles on voit une subordination hiérarchique se propageant de siècle en siècle. Si

elle ne peut venir que de l'empereur il s'ensuit qu'il n'y en avait point dans l'Église jusqu'à Constantin, et que par conséquent l'Église s'est trompée et se trompe encore en honorant comme des saints et des martyrs les Pontifes qui s'attribuaient cette prééminence dans les trois premiers siècles ; ce qui va contre cette parole du Christ : « Voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation du monde. »

Ces blasphémateurs disaient, en cinquième lieu, que ni le Pape ni toute l'Église ensemble ne peuvent punir personne, quelque méchant qu'il soit, par une peine coactive, si l'empereur ne lui en donne l'autorité. Ce qui est contraire à la doctrine de l'Évangile ; car le Seigneur y dit à Pierre : « Tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux. » Or on ne lie pas seulement ceux qui le veulent, mais encore et surtout ceux qui ne le veulent pas. De plus l'Église a le pouvoir de contraindre par l'excommunication, qui exclut non-seulement de la participation aux sacrements, mais de la société des fidèles. Et de fait Pierre n'a pas attendu la concession impériale pour frapper de mort Ananie et Saphire, ni Paul pour frapper d'aveuglement Élymas ou livrer l'incestueux de Corinthe à Satan, pour la perte de sa chair et le salut de son âme. Ensuite, écoutez le même apôtre disant aux Corinthiens : « Que voulez-vous ? que je vienne avec la verge, ou avec la charité et dans un esprit de mansuétude ? » En quoi il suppose assez expressément qu'il y a une puissance coactive. De même quand il écrit : « Les armes de notre milice ne sont point charnelles, mais puissantes de Dieu, c'est-à-dire octroyées de Dieu, pour détruire toutes les forteresses et les machinations ennemies, pour abattre toute hauteur qui s'élève contre la science de Dieu. Nous avons sous la main de quoi punir toute désobéissance. » Par où il est évident que Paul avait reçu une puissance, même coactive, non de l'empereur, mais de Dieu.

Le Pape déclare ensuite qu'il a cité à comparaître devant lui les deux sectaires, Marsile et Jean ; qu'ils ne se sont pas présentés au terme indiqué ; en conséquence il condamne

les cinq articles susdits comme hérétiques et erronés, et les auteurs comme hérétiques notoires et même hérésiarques ¹.

Nous venons de voir les erreurs de deux sectaires; voici les enseignements d'un docteur catholique qui mourut dans ce temps-là; c'est le bienheureux Augustin d'Ancône, docteur fameux de l'ordre des Ermites de Saint-Augustin, plus connu sous le nom d'Augustin Triomphe. Étant encore jeune il assista au second concile de Lyon, en 1274. Il était natif d'Ancône, passa quelque temps dans l'université de Paris et demeura plusieurs années à Venise; mais son principal séjour fut à Naples, où il fut extrêmement chéri du roi Charles et du roi Robert. Il y mourut l'an 1328, âgé de quatre-vingt-cinq ans. Quelques auteurs lui donnent le titre de bienheureux ². Son ouvrage le plus considérable est sa *Somme de la Puissance ecclésiastique*, dédiée au Pape Jean XXII. Il y enseigne les propositions suivantes :

La puissance du Pape est la seule qui vienne immédiatement de Dieu; ce qu'il explique de la puissance de juridiction, tant au spirituel qu'au temporel ³. La puissance du Pape est plus grande que toute autre, puisqu'il juge de tout et n'est jugé de personne ⁴. La puissance du Pape est sacerdotale et royale, parce qu'il tient la place de Jésus-Christ, qui avait l'une et l'autre; elle est temporelle et spirituelle, parce que qui peut le plus peut aussi le moins ⁵. L'auteur ne manque pas de traiter la question tant agitée à l'occasion de saint Célestin, savoir si le Pape peut abdiquer, et il conclut qu'il le peut ⁶. Il enseigne que le Pape ne peut être déposé pour aucun autre crime que pour hérésie, et qu'en ce cas il peut être déposé par le concile général et condamné même après sa mort. On ne peut appeler du Pape au concile général parce que c'est du Pape que le concile général reçoit son autorité ⁷. C'est au Pape, comme chef de l'Église, à déterminer ce qui est de foi, et personne ne peut informer de l'hérésie sans son ordre ⁸. Il n'appar-

tient qu'au Pape de canoniser les saints et il ne peut se tromper dans le jugement qu'il en porte ¹.

Le Pape seul est l'époux de l'Église universelle; il a juridiction immédiate sur chaque diocèse, parce que la juridiction de tous les évêques est dérivée immédiatement de lui, et, quoiqu'il soit plus particulièrement évêque de Rome, il peut faire par lui-même ou par ses commis, en chaque diocèse et en chaque paroisse, ce que peuvent les évêques et les curés ². Il est plus convenable que le Pape réside à Rome que partout ailleurs, tant à cause de la dignité de ville que parce qu'il en est seigneur temporel ³. Il traite ensuite de l'obéissance au Pape, non-seulement par les chrétiens, mais encore par les païens et par les Juifs ⁴. Il enseigne qu'il appartient au Pape de punir les tyrans, même de peine temporelle, en prêchant contre eux la croisade ⁵.

Le Pape seul peut excommunier parce que lui seul peut séparer de la communion de tous les fidèles; les évêques ne le peuvent que par la juridiction qu'il leur a communiquée et déterminée ⁶. Le Pape punit les hérétiques, non-seulement de peines spirituelles, mais encore de peines temporelles, savoir de confiscation des biens et de punition corporelle, par le bras séculier ⁷. La puissance du Pape s'étend jusque sous terre, par le moyen des indulgences, c'est-à-dire sur le Purgatoire et sur les limbes des enfants, qu'il peut dépouiller tous deux entièrement ⁸.

Le Pape pourrait élire l'empereur par lui-même, sans le ministère des électeurs qu'il a établis, changer les électeurs et les prendre d'ailleurs que de l'Allemagne, ou rendre l'empire héréditaire ⁹. Le Pape ne tient point de l'empereur son domaine temporel ¹⁰. C'est par l'autorité du Pape que l'empire a été transféré des Romains aux Grecs et des Grecs aux Germains, et il pourrait de même le transférer à d'autres. L'empereur élu doit être confirmé et couronné par le Pape et lui prê-

¹ Raynald, ann. 1327, n. 27-35. — ² *Acta SS.*, 2 avril. — ³ Quæst. 1, art. 1. — ⁴ Quæst. 1, art. 3. — ⁵ Art. 7 et 8. — ⁶ Quæst. 4, art. 3. — ⁷ Quæst. 5, art. 1, 6 et 7. — ⁸ Quæst. 6, art. 6; quæst. 10, art. 1 et 4.

¹ Quæst. 14, art. 1 et 4. — ² Quæst. 19, art. 1, 3, 4 et 5. — ³ Quæst. 21, art. 1. — ⁴ Quæst. 22, 23 et 24. — ⁵ Quæst. 26, art. 3, 4 et 5. — ⁶ Quæst. 29, art. 1. — ⁷ Quæst. 28, art. 6. — ⁸ Quæst. 29; quæst. 32, art. 3; quæst. 33, art. 3. — ⁹ Quæst. 33, art. 3 et 4. — ¹⁰ Art. 6 et 7; quæst. 36, art. 3.

ter serment de fidélité, sans quoi il ne peut prendre le gouvernement de l'empire. Enfin le Pape peut déposer l'empereur et absoudre ses sujets du serment de fidélité ¹.

Tous les autres rois sont aussi obligés d'obéir aux commandements du Pape et de reconnaître qu'ils tiennent de lui leur puissance temporelle, comme ayant toute juridiction au spirituel et au temporel, en qualité de vicaire de Jésus-Christ, Dieu, et quiconque se sent grevé par qui que ce soit, roi ou empereur, peut appeler de son jugement à celui du Pape. Il peut corriger tous les rois, quand ils pèchent publiquement, les déposer pour juste cause, et instituer un roi en quelque royaume que ce soit ². Telle est la doctrine du bienheureux Augustin d'Ancône. Le fond en est le même que dans saint Thomas et dans tous les docteurs catholiques du moyen âge.

Dans l'intervalle Louis de Bavière, après avoir fait acte de schisme à Trente, ainsi que nous avons vu, vint à Milan le 16 mai 1327. Galéas Visconti, seigneur de la ville, l'y reçut avec grand honneur ; Louis, de son côté, lui confirma le vicariat impérial ou la seigneurie non-seulement de Milan, mais encore de Pavie, de Lodi et de Verceil. Le 31 du même mois Louis fut couronné comme roi de Lombardie dans la basilique de Saint-Ambroise, non par l'archevêque de Milan, qui était banni comme fidèle au Pape, mais par trois évêques excommuniés, Gui d'Arezzo, Frédéric de Bresce et Henri de Trente.

Les Romains, voyant que le Pape ne faisait que les amuser par des paroles sans effet, lui envoyèrent une dernière ambassade, avec une lettre datée du 6 juin, six jours après le couronnement de Louis à Milan, où ils disaient : « Nous supplions à genoux Votre Sainteté de venir incessamment, et sans user de vos remises ordinaires, visiter en personne votre premier siège, que vous semblez avoir oublié. Autrement nous protestons dès à présent que nous sommes excusables devant Dieu et toute la cour céleste, devant l'Église même et tous les chrétiens du monde, s'il arrive quelque accident sinistre, et si les en-

fants, destitués de la présence de leur père et comme sans chef, se détournent à droite ou à gauche. C'est pour vous le représenter sérieusement de vive voix que nous vous envoyons ces trois ambassadeurs, et, comme nous avons besoin d'effets, et non de paroles, nous leur avons enjoint étroitement de ne pas demeurer plus de trois jours à la cour de Rome ou plutôt d'Avignon, mais de revenir promptement, afin qu'après avoir ouï leur rapport nous puissions mieux pourvoir à notre sûreté. »

Le Pape, les ayant entendus, mit l'affaire en délibération avec les cardinaux, et, voyant qu'après trois jours les ambassadeurs se disposaient à partir et que la réponse dont il voulait les charger n'était pas encore composée, il leur permit de s'en aller, et leur dit qu'il ferait savoir ses intentions par des nonces qu'il enverrait incessamment. Il écrivit donc aux Romains une lettre où il dit en substance : « Nous ne pouvons partir si promptement pour aller à Rome, vu les préparatifs que demande un tel voyage ; d'ailleurs les chemins ne sont pas sûrs, soit par mer, soit par terre, et nous serions exposés à une infinité de périls, nous, nos frères les cardinaux, ceux qui suivent notre cour, et ceux qui y viennent pour leurs affaires de tous les pays du monde. Quant à l'état de Rome, vous savez si la paix y règne et la sûreté. On vient d'en chasser les nobles, et on les a contraints de livrer au peuple leurs forteresses et de donner leurs enfants pour otages. On a défendu l'entrée de la ville au roi Robert, que nous y avons fait notre lieutenant ; on n'y reçoit ni ses lettres ni ses envoyés, et ceux qui étaient chers au peuple romain lui sont devenus odieux et suspects à cause de ce prince. De plus Louis de Bavière, ennemi de Dieu et le nôtre, dit hautement et écrit aux prélats et aux seigneurs que ces changements à Rome sont en sa faveur, qu'il y a du pouvoir, et qu'il ne croit pas qu'aucune puissance soit capable de l'empêcher d'y entrer. »

Le Pape leur fait ensuite de grands reproches sur la protestation d'être excusés devant Dieu et devant les hommes s'il arrivait quelque accident sinistre ; ce qui signifiait la réception du Bavaïois, suivant l'explication de

¹ Quæst. 38, 39 et 40. — ² Quæst. 45, art. 1, 2 et 3 ; quæst. 46. Fleury, I. 93, n. 43.

leurs propres envoyés. Il leur rappelle ce que dit saint Paul, que la foi des Romains est publiée par tout le monde, et les exhorte à résister courageusement aux Bavaois, « auxquels, ajoute-t-il, nous avons particulièrement défendu d'entrer dans Rome par les bulles que l'évêque de Viterbe, notre vicaire, doit avoir publiées. » Cette lettre est du 27 juillet et fut portée par deux nonces ¹.

En même temps, c'est-à-dire le 20 juillet, le Pape manda au cardinal Jean des Ursins, légat en Toscane, de se rendre à Rome ou à quelque lieu voisin, comme il jugerait plus expédient, pour y rétablir la paix et l'union. Le légat était à Florence, où, le jour de la Saint-Jean, 24 juin, il publia dans la place de Saint-Jean de nouvelles bulles contre Louis de Bavière; puis il marcha vers Rome le 30 août, pour exécuter sa commission et réconcilier les Romains avec le roi Robert, qui, sur la nouvelle de l'entrée de Louis en Lombardie, avait envoyé son frère Jean, prince de la Morée, avec des troupes, pour défendre l'entrée de son royaume. Ce prince s'avança près de Rome, pensant y entrer; mais les Romains ne voulurent pas le recevoir. Le légat Jean des Ursins s'étant joint à lui, ils entrèrent à Rome par surprise, la nuit du 28 septembre, et se saisirent de l'église et du quartier de Saint-Pierre; mais, le jour étant venu, ils furent abandonnés de ceux qui avaient promis de les soutenir, et après un sanglant combat ils furent contraints de se retirer honteusement. C'est ainsi que le légat exécuta sa commission, du moins d'après Jean Villani ².

Quant à la conduite du Bavaois, voici comment le protestant Sismondi la juge : « Tant que Louis de Bavière avait fait la guerre en Allemagne pour s'y faire reconnaître comme roi des Romains sa conduite avait été franche, honorable et souvent généreuse; en Italie, au contraire, elle fut presque toujours perfide et vénale. Ce dernier pays lui paraissait en quelque sorte livré au pillage; il s'y voyait entouré de tyrans qu'aucun scrupule n'arrêtait, et il croyait lui-même y être dispensé de toute vertu. On a presque toujours

tourné contre les Italiens la politique perfide qu'on leur reproche, et leurs ennemis ont accrédité leur réputation de fausseté pour n'être eux-mêmes obligés à aucun devoir envers ceux qu'ils accusaient. Louis de Bavière devait reconnaître dans Galéas Visconti le plus ancien et le plus intrépide champion du parti gibelin; il n'hésita pas cependant à le trahir dans le temps même où il recevait de lui l'hospitalité. Il séduisit les connétables des troupes allemandes qui étaient à sa solde, et, dans une assemblée publique le 6 juillet, après lui avoir reproché amèrement de n'avoir pas encore payé la contribution qu'il avait promise, il le fit arrêter avec son fils et deux de ses frères. Il lui arracha, par la crainte du supplice, les clefs de toutes ses forteresses, et il l'envoya avec sa famille dans les affreuses prisons que Galéas lui-même avait fait construire à Monza. Louis de Bavière rétablit ensuite à Milan un simulacre de république; il fit choisir par les vingt-quatre tribus de la ville un conseil de vingt-quatre membres, auquel il donna pour président Guillaume de Montfort, gouverneur impérial; mais de fortes contributions, perçues par les ordres du monarque, apprirent suffisamment aux citoyens qu'ils n'avaient point recouvré l'avantage de se gouverner par eux-mêmes ¹. » Voilà comment le protestant Sismondi juge la conduite de Louis de Bavière.

« Une trahison aussi insigne, continue l'historien protestant, pouvait avoir de fâcheuses conséquences pour l'empereur élu, en détachant de lui les chefs gibelins, sur l'appui desquels il comptait uniquement; il crut donc nécessaire de la justifier dans une diète qu'il convoqua pour cet effet à Orzi, dans l'État de Brescia. Il accusa Galéas d'avoir voulu trahir la cause des Gibelins en faveur de l'Église; il produisit à l'assemblée des papiers du seigneur de Milan qui prouvaient ses négociations avec le Pape. Il réveilla l'animosité et la jalousie de ses auditeurs contre le chef de la maison Visconti, et il se disculpa aux yeux des gens qui désiraient le trouver innocent. Il demanda et obtint ensuite des secours d'argent et de soldats, et,

¹ Raynald, ann. 1327, n. 9 et seqq. — ² Jean Villani, l. 10, c. 21 et 26.

¹ Sismondi, *Républ. ital.*, t. 5, p. 139.

après la conclusion de la diète, il se mit en route pour la Toscane, suivi de quinze cents cavaliers allemands, qui la plupart avaient appartenu à Galéas, et de quinze cents gendarmes, fournis par les trois seigneurs gibelins de Lombardie (Cane de la Scala, seigneur de Vérone; Passerino de Bonacossi, seigneur de Mantoue, et le marquis d'Este, seigneur de Ferrare). Le 3 août il passa le Pô, et le 1^{er} septembre il parvint à Pontremoli, sans que le cardinal-légat, qui avait plus de trois mille chevaux dans l'État de Parme, osât se présenter pour arrêter sa marche.

« Castruccio, seigneur de Lucques, avait été des premiers à solliciter la venue de Louis de Bavière en Italie, et l'empereur élu comptait sur les conseils, la valeur et les soldats de ce grand capitaine, dont la réputation surpassait déjà celle de tous les autres seigneurs gibelins. Castruccio soupirait après l'arrivée de l'empereur; il courut donc à sa rencontre; il lui fit porter à Pontremoli de magnifiques présents; il lui ouvrit le château de Piétra-Santa, et de là, laissant Lucques à sa gauche, il lui fit prendre la route de Pise.

« Les Pisans n'avaient point conservé dans sa première ardeur le zèle qui les animait autrefois pour le parti gibelin; ils étaient affaiblis par la guerre de Sardaigne, pendant laquelle leurs anciens alliés les avaient abandonnés; ils avaient été trahis par Castruccio, et ils désiraient conserver avec les Florentins la paix que ceux-ci leur avaient accordée. Ils craignaient aussi le courroux du Pape et ne voulaient pas attirer sur eux une excommunication, en sorte que les ambassadeurs qu'ils avaient envoyés au congrès de Trente, loin d'inviter l'empereur à venir dans leur ville, lui avaient offert soixante mille florins pour prix de la conservation de leur neutralité et de leur indépendance. La conduite de Louis de Bavière envers Galéas Visconti redoubla la défiance des Pisans; pour n'être pas trahis, comme le seigneur de Milan, par les Allemands qu'ils avaient à leur solde, ils leur ôtèrent leurs chevaux et leurs armes. Cependant, à la persuasion de Guido des Tarlati, évêque d'Arezzo, leur allié, ils envoyèrent à Ripafratta,

frontière de l'État lucquois, trois nouveaux ambassadeurs au-devant du monarque.

« Castruccio n'avait point abandonné le projet de soumettre Pise à sa domination; il engagea l'empereur à ne pas accueillir les députés de cette république, à refuser leur argent et à rejeter leurs offres, et, comme ces députés s'en retournaient, il les fit arrêter, et leur déclara qu'il les traiterait comme otages et les ferait mourir si leur patrie n'ouvrait pas ses portes au roi des Romains. L'évêque d'Arezzo, qui avait engagé sa foi pour leur sûreté, vint réclamer devant Louis de Bavière leur élargissement. Par cette violation du droit des gens, disait-il, sa parole était compromise; l'honneur même du monarque était sacrifié, et tous les anciens Gibelins, effrayés de ce manque de foi, abandonneraient la cause du chef de l'empire au lieu de s'exposer pour elle ¹.

Castruccio répondit à l'évêque avec violence, et Louis de Bavière se décida pour Castruccio. Aussitôt l'évêque d'Arezzo quitta le camp et abjura la cause du Bava-rois. S'en retournant chez lui, il tomba malade en chemin. Se voyant en danger, il se repentit du parti qu'il avait pris, soit par chagrin, soit par remords de conscience, et, en présence de plusieurs personnes, religieux, clercs et séculiers, il reconnut qu'il avait failli contre le Pape et contre l'Église, que Jean XXII était un homme juste et saint, et que le Bava-rois, qui se faisait nommer empereur, était hérétique et fauteur de tyrans, loin d'être prince légitime. Il promit avec serment d'en faire dresser des actes publics par plusieurs notaires, et, si Dieu lui rendait la santé, d'être toujours obéissant à l'Église et au Pape et ennemi de ceux qui lui étaient rebelles. Ensuite, fondant en larmes, il demanda pénitence, reçut les sacrements, et mourut avec de grands témoignages de contrition, le 21 octobre. Son corps fut porté à Arezzo et enterré avec un grand honneur. Toutefois le Pape donna commission à ses nonces d'informer si la pénitence avait paru sérieuse et si on pouvait lui donner la sépulture ecclésiastique ².

¹ Sismondi, *Républ. ital.*, t. 5, p. 141-145. — ² J. Villani, l. 10, c. 36. Raynald, ann. 1327, n. 18.

La ville de Pise, ayant été assiégée pendant un mois par Louis de Bavière et par Castruccio, se rendit à des conditions honorables, entre autres que Castruccio n'y mettrait pas les pieds; mais Louis n'observa point les conditions, il imposa aux Pisans une contribution de cent cinquante mille florins, permit à Castruccio l'entrée de la ville et lui donna le titre de duc.

Louis, s'étant mis en route au mois de décembre 1327 pour aller de Pise à Rome, arriva le 2 janvier 1328 à Viterbe, dont le seigneur, Sylvestre des Gatti, le reçut avec grand honneur; de quoi le Bavaois le récompensa quelques jours après en le faisant arrêter et mettre à la torture pour savoir où était son trésor; Sylvestre n'en fut quitte que pour trente mille florins et la seigneurie de Viterbe ¹. Castruccio y arriva dans le même temps avec trois cents de ses meilleurs cavaliers et mille arbalétriers. Les Romains n'étaient pas bien d'accord sur la question de recevoir le Bavaois et lui envoyèrent des ambassadeurs à Viterbe pour traiter avec lui; mais, à la secrète instigation de Sciarra Colonne et des autres Gibelins, il amusa les ambassadeurs, fit marcher ses troupes, arriva le 7 janvier 1328 à la cité Léonine, monta au palais de Saint-Pierre et y demeura quatre jours. Il entra ensuite dans Rome, et, étant monté au Capitole, fit faire une harangue au peuple romain, avec force remerciements, louanges et promesses d'exalter Rome jusqu'aux nues. Ces paroles emmiellées plurent tant aux Romains qu'ils le déclarèrent sénateur et capitaine de Rome pour un an ².

Mais avec Louis étaient venus à Rome plusieurs prélats, clercs et religieux schismatiques, révoltés contre le Pape; cela fut cause que plusieurs clercs et religieux catholiques se retirèrent de la ville, qui demeura interdite, en sorte qu'on n'y sonnait point les cloches et qu'on n'y chantait point l'office divin, si ce n'était de la part des schismatiques. Louis chargea Sciarra Colonne d'y contraindre les catholiques; mais ils y résistèrent, et un chanoine de Saint-Pierre cacha le saint suaire, autrement la Véronique, qu'il avait

en garde, ce qui causa dans Rome un grand trouble ¹.

Le dimanche, 17 du même mois de janvier, Louis se fit couronner avec sa femme à Saint-Pierre, non par le Pontife romain ou ses délégués, comme c'était l'ordre, mais par deux évêques schismatiques et excommuniés. Il fit ensuite lire trois décrets impériaux par lesquels il promettait de maintenir la foi catholique, d'honorer le clergé, de protéger les orphelins et les veuves; ce qui ne fit pas un médiocre plaisir aux Romains. Le jeudi 14 avril Louis tint une assemblée dans la place de Saint-Pierre et y publia une loi portant que quiconque serait trouvé coupable d'hérésie ou de lèse-majesté serait puni de mort suivant les anciennes lois, que tout juge compétent pourrait le juger, soit qu'il en fût requis ou non, et que cette loi s'étendrait aux crimes déjà commis comme à ceux qui se commettraient à l'avenir ².

On vit bientôt où devaient aboutir tous ces préliminaires: c'était tout simplement à déposer le Pape Jean XXII comme hérétique et criminel de lèse-majesté. Voici comment se joua la comédie impériale. Le lundi 18 avril le soi-disant empereur Louis de Bavière vint à la même place, revêtu de la pourpre, la couronne en tête, le sceptre d'or à la main droite et la pomme ou le globe à la gauche. Il s'assit sur un trône riche et élevé, en sorte que tout le peuple pouvait le voir; il était entouré de quelques prélats schismatiques et excommuniés, ainsi que de seigneurs et de nobles. Quand il fut assis il fit faire silence. Aussitôt un moine schismatique et excommunié s'avance et crie à haute voix: «Y a-t-il quelque procureur qui veuille défendre le prêtre Jacques de Cahors, qui se fait nommer le Pape Jean?» Il cria la même chose par trois fois. Personne n'ayant répondu, un abbé allemand se mit à prêcher en latin sur ce texte: «C'est ici un jour de bonne nouvelle.»

Après la prédication latine de l'abbé allemand le soi-disant empereur romain fit lire une longue sentence qu'il conclut en ces termes: «Ayant donc trouvé Jacques de Cahors

¹ Muratori, *Annali d'Italia*, ann. 1328. — ² Id., *ibid*

¹ Baluze, t. 1, p. 713. — ² J. Villani, l. 10, c. 56 et 69.

convaincu d'hérésie par ses écrits contre la parfaite pauvreté de Jésus-Christ et de lèse-majesté par ses injustes procédures faites contre l'empire en notre personne, nous le déposons de l'évêché de Rome par cette sentence, donnée de l'avis unanime et à la réquisition du clergé et du peuple romains, de nos princes et prélats allemands et italiens, et de plusieurs autres fidèles, y étant encore induit par les instantes prières de plusieurs syndics du clergé et du peuple romains, chargés de commission spéciale et par écrit. En conséquence, ledit Jacques étant dépouillé de tout ordre, office, bénéfice et privilège ecclésiastiques, nous le soumettons à la puissance séculière de nos officiers pour le punir comme hérétique. Enfin, voulant pourvoir incessamment d'un pasteur catholique à Rome et à toute l'Église, nous ordonnons à tous les chrétiens d'éviter ledit Jacques comme notoirement convaincu d'hérésie, sous peine de privation de tous les bénéfices qu'ils tiennent de l'empire, ainsi que de tous privilèges ¹. »

C'est ainsi qu'un duc de Bavière, roi équivoque de Germanie, soi-disant empereur des Romains, s'arrogé de déposer le vicaire du Christ, le chef de l'Église universelle, reconnu en cette qualité depuis douze ans par tous les rois et tous les peuples chrétiens, et même, comme nous le verrons, par l'empereur de la Chine, le grand-khan des Tartares. Et ce qui montre à quel point cette altesse bavaroise savait ce qu'elle disait et faisait, c'est qu'en usurpant ainsi l'une et l'autre puissance elle accusait le Pape d'avoir usurpé l'une des deux et d'avoir mis en oubli cette parole de l'Évangile : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Car, si le royaume du Christ n'est pas de ce monde, tout ce qui s'ensuit, c'est qu'un prince de ce monde, fût-il duc de Bavière, n'a rien à y voir.

Le soi-disant empereur assure encore que, s'il dépose le Pape, c'est à la réquisition et de l'avis unanime du clergé et du peuple romains. Certes voilà un des plus gros mensonges que jamais prince ait dit dans une pièce officielle. On le vit bien quatre jours après.

Le 22 avril, Jacques Colonne, fils d'Étienne, vint à Rome, dans la place de Saint-Marcel. Là, en présence de plus de mille Romains qui y étaient assemblés, il tira une bulle du Pape contre le Bavarois, que personne n'avait encore osé publier à Rome. Il la lut exactement et dit : « Il est venu aux oreilles du clergé de Rome qu'un certain syndic a comparu devant Louis de Bavière, soi-disant empereur, au nom du clergé romain, et un autre au nom du peuple, et que celui du clergé a proposé des accusations contre le Pape Jean XXII. Mais ce prétendu syndic n'était pas véritable, puisque les chanoines de Saint-Pierre, de Saint-Jean de Latran et de Sainte-Marie-Majeure, qui sont les premiers du clergé romain, les autres ecclésiastiques les plus considérables, et, après eux les abbés, les religieux et les frères mendiants, étaient déjà partis de Rome il y a plusieurs mois, à cause des excommuniés qui y étaient entrés ; autrement, s'ils y étaient demeurés, ils auraient été excommuniés eux-mêmes. C'est pourquoi je m'oppose à ce qui a été fait par Louis de Bavière, et je soutiens que le Pape Jean est catholique et Pape légitime, et que celui qui se dit empereur ne l'est point, mais excommunié, et tous ses adhérents avec lui. »

Jacques Colonne parla beaucoup sur ce sujet, offrant de prouver ce qu'il soutenait par raison, et, s'il était besoin, l'épée à la main, en lieu neutre. Puis il alla promptement afficher de sa main la bulle à la porte de l'église de Saint-Marcel, sans aucune opposition. Cela fait il monta à cheval, lui cinquième, partit de Rome et se rendit à Palestrine. Cette action fit grand bruit dans tout Rome ; le soi-disant empereur, qui était à Saint-Pierre, l'ayant apprise, envoya courir après Jacques Colonne quantité de gens d'armes à cheval pour le prendre ; mais il s'était déjà fort éloigné. Le Pape, informé de cette action de valeur et de hardiesse, le fit évêque et lui manda de venir auprès de sa personne, comme il fit ¹.

Le lendemain, samedi 23 avril 1328, Louis de Bavière fit venir devant lui les sénateurs

¹ Baluze, t. 2, p. 512 et seqq.

¹ J. Villani, l. 10, c. 71.

et les autres chefs du peuple romain, et, après qu'ils eurent délibéré longtemps sur l'action de Jacques Colonne, on publia une loi portant que le Pape serait tenu de faire à Rome sa résidence continuelle, sans s'en éloigner plus de deux journées, s'il n'en obtenait la permission du clergé et du peuple romains, auquel cas la cour et le consistoire demeureraient à Rome. « Si le Pape s'absente contre cette règle, et, après trois monitions de la part du clergé et du peuple, ne revient pas à Rome au terme prescrit, pour y faire sa continuelle demeure, nous voulons, dit le soi-disant empereur, que, de plein droit, il soit privé de sa dignité pontificale, et nous ordonnons qu'il sera procédé à l'élection d'un autre Pape, comme si l'absent était mort ¹. » Voilà comment Louis de Bavière, qui ne savait pas même lire ², s'occupait à régler l'Église de Dieu, ou plutôt servait d'instrument à quelques brouillons schismatiques.

Pour achever la comédie il ne manquait plus au soi-disant empereur que de faire un soit-disant Pape. Cela ne tarda guère. Le jour de l'Ascension, 27 mai 1328, au matin, le peuple de Rome s'assembla devant Saint-Pierre, hommes et femmes, tous ceux qui voulurent : c'était le sacré collège qui entrait en conclave. Le soi-disant empereur Louis parut sur l'échafaud qui était au haut des degrés de l'église ; il était couronné et paré des ornements impériaux, accompagné de clercs et de religieux schismatiques, avec le capitaine du peuple de Rome, et environné de plusieurs seigneurs de sa cour. Alors il appela un certain moine, et, s'étant levé de son siège, il le fit asseoir sous le dais. C'était un Franciscain schismatique, Pierre, natif de Corbière, dans l'Abruzzi, qui soutenait que les religieux mendiants ne pouvaient pas même avoir la propriété de la soupe qu'ils mangeaient et que prétendre le contraire était une hérésie. C'était pour cela que Louis de Bavière le fit asseoir à ses côtés. Ensuite un autre moine, également schismatique, prêcha sur ces paroles de saint Pierre quand il se vit délivré de la prison : « Maintenant

je sais que le Seigneur a envoyé son ange et m'a délivré de la main d'Hérode. » Cet ange, suivant le moine, était Louis de Bavière, et Hérode était le Pape Jean XXII. Après l'ingénieux sermon l'évêque déposé de Venise s'avança vers le sacré collège, c'est-à-dire les hommes, les femmes, les enfants qui stationnaient sur la place, et cria trois fois : « Voulez-vous pour Pape frère Piétro di Corbario ? » Le peuple, qui ne s'attendait point à cette demande, en fut fort troublé, d'autant plus qu'il s'attendait à ce qu'on leur donnerait un Pape romain. Toutefois les pauvres gens eurent si peur qu'ils crièrent : « Oui ! » Aussitôt le soi-disant empereur se leva debout, l'évêque déposé de Venise lut le décret d'élection, le soi-disant empereur nomma le soi-disant Pape Nicolas V, lui donna l'anneau, le revêtit de la chape et le fit asseoir à sa droite, à côté de lui. Puis ils se levèrent, entrèrent à Saint-Pierre, et, après la messe, allèrent au festin ¹.

Trois jours après le prétendu Pape fit neuf prétendus cardinaux ; deux refusèrent, ne croyant pas pouvoir accepter en conscience. Les sept autres furent privés de leurs bénéfices, comme schismatiques, par le Pape Jean. Louis de Bavière les soutint et les fournit de chevaux et d'équipage, aussi bien que l'antipape. Celui-ci avait toujours blâmé les richesses et les honneurs du vrai Pape, de ses cardinaux et des autres prélats, soutenant que Jésus-Christ et les apôtres n'avaient jamais rien possédé en propre ; mais, quant il se vit Pape de fabrique impériale, il souffrit, il voulut même, avec ses cardinaux postiches, avoir des chevaux, des domestiques vêtus de leurs livrées, des gentilshommes et des pages, et il tenait une grande table comme les autres. Le soi-disant empereur fournissait comme il pouvait à cette dépense ; mais il manquait d'argent lui-même, en sorte que son antipape fut bientôt réduit à vendre des privilèges, des dignités et des bénéfices, en cassant les concessions que le Pape Jean en avait faites ².

Pour achever cette sacrilège comédie le soi-disant empereur sortit de Rome 14 mai

¹ Raynald, ann. 1328, n. 21. — ² Id., *ibid.*, n. 26, note de Mansi.

¹ J. Villani, l. 10, c. 73. — ² Id., c. 75.

et se rendit à Tivoli, laissant à son idole de Pape le palais de Saint-Pierre. Ensuite, le samedi 21 du même mois, il vint à Saint-Laurent hors les murs de Rome, où il logea avec ses gens campés à l'entour. Le lendemain, 22 mai, jour de la Pentecôte, il fit son entrée dans Rome ; le faux Pape et ses cardinaux allèrent au-devant de lui jusqu'à Saint-Jean de Latran ; puis ils traversèrent ensemble la ville de Rome et descendirent de cheval à Saint-Pierre, où le soi-disant Pape reçut la calotte rouge de la main du soi-disant empereur, et fut sacré évêque par l'évêque déposé de Venise, qu'il avait fait le premier de ses cardinaux prétendus. Enfin, pour mettre le comble à cette solennité schismatique, le soi-disant empereur mit la tiare au soi-disant Pape, et celui-ci mit le diadème au soi-disant empereur, pour que celui-ci pût dire que son élection avait été confirmée par un Pape. Ils se donnèrent ainsi réciproquement ce qu'ils n'avaient ni l'un ni l'autre.

L'antipape, continuant de jouer son personnage, publia, le 27 du même mois de mai, deux bulles contre le Pape légitime Jean XXII. Dans la première il dit : « Comme tous les adhérents et fauteurs de Jacques de Cahors, soi-prétendant Pape, ont été condamnés comme hérétiques par la sentence de notre cher fils Louis, empereur toujours auguste, et privés de tous les bénéfices, fiefs et biens, nous, voulant adhérer à une sentence aussi juste et aussi raisonnable, nous la confirmons de toute manière, et déclarons tous les clercs réguliers ou séculiers qui adhèrent audit Jacques privés de tous leurs bénéfices, que nous réservons à notre disposition. » La seconde bulle regarde les laïques, auxquels il défend d'obéir en aucune manière à Jacques de Cahors, de lui donner le nom de Pape, ou de le refuser à lui-même, sous peine d'être punis comme hérétiques. Il y eut donc, à Rome même, une persécution contre les catholiques, et deux hommes de bien, l'un de Toscane, l'autre de Lombardie, y furent brûlés par le sénateur impérial parce qu'ils disaient que Pierre de Corbière n'était point Pape légitime¹.

Quant au Pape véritable, Jean XXII, il ordonna des prières solennelles pour demander à Dieu d'apaiser ces troubles, et accorda vingt jours d'indulgence à ceux qui réciteraient ces prières¹.

Dès ce moment les affaires de Louis de Bavière allèrent de mal en pis ; ses principaux partisans périrent l'un après l'autre. Tandis qu'il perdait son temps à Rome en vaines cérémonies et à faire un ridicule antipape, il perdait l'occasion de s'emparer du royaume de Naples ; son plus ferme appui, Castruccio, le quitta pour aller reprendre Pistoie, surpris par les Guelfes ; d'un autre côté Frédéric de Sicile n'envoyait point la flotte qu'il avait promise. Louis, avec ceux des Romains qui le soutenaient, fit bien quelque guerre, mais de peu d'importance, parce qu'il manquait d'argent et que la discorde était dans son armée. Au contraire le roi Robert de Naples prit Ostie, Anagni et d'autres lieux. Par ces motifs et d'autres le Bavaïrois, ne se voyant plus en sûreté à Rome, en partit le 4 août avec son antipape. Les Romains les traitaient d'hérétiques et d'excommuniés et criaient contre eux : « Qu'ils meurent ! et vive la sainte Église ! » Ils leur jetaient des pierres et tuèrent de leurs gens. Cette nuit même Bertold des Ursins, neveu du cardinal-légat, entra dans Rome avec ses troupes, et le matin vint Étienne Colonne. Le cardinal-légat Jean des Ursins y vint le dimanche, 7 août, avec sa suite, et fut reçu avec grand honneur et grande joie. Rome étant ainsi revenue à l'obéissance du Pape on fit plusieurs actes contre Louis de Bavière et l'antipape ; on brûla dans la place du Capitole tous leurs privilèges ; les enfants mêmes allaient au cimetière déterrer les corps des Allemands et des autres partisans de Louis, et, après les avoir traînés par la ville, ils les jetaient dans le Tibre².

Le Pape Jean, ayant reçu dans Avignon cette heureuse nouvelle, en fit part au roi Philippe de Valois par une lettre où il ajoute que, quand son légat entra dans Rome, le peuple criait : « Vivent la sainte Église, no-

¹ Raynald, ann. 1328, n. 45 et 46. J. Villani, l. 10, c. 76.

¹ Raynald, ann. 1328, n. 47. — ² Id., *ibid.*, n. 48.

tre mère, notre saint Père le Pape Jean et le cardinal-légat ! Meurent Pierre de Corbière, les hérétiques, les Patarins et les autres traîtres ! » Et ensuite le saint suaire de Notre-Seigneur, que quelques Romains gardaient avec grande crainte dans l'église de Notre-Dame de la Rotonde, fut reporté par le légat à Saint-Pierre, la veille de la Saint-Laurent, avec grande dévotion du clergé et du peuple qui suivait, et il fut mis à sa place honorablement. La lettre du Pape est du 27 août ¹.

Sciarra Colonne s'était enfui de Rome et mourut peu après. Louis de Bavière étant arrivé à Toli fit payer à cette ville une contribution de quatorze mille florins. A Cornéto il eut une autre entrevue avec Pierre, fils du roi de Sicile, qui amenait enfin la flotte ; Louis et Pierre se firent mutuellement des reproches de ce que l'un venait si tard et que l'autre s'en allait sitôt. La flotte, s'en retournant sans avoir rien fait, essuya une si furieuse tempête qu'elle perdit quinze galères et que le reste arriva bien délabré en Sicile. Castruccio avait recouvré la ville de Pistoie, mais, au lieu de la rendre à Louis de Bavière, qui en avait fait cadeau à sa femme, il la garda pour lui-même. Il rentra dans sa ville de Lucques comme un triomphateur couvert de gloire, lorsqu'il fut attaqué d'une épidémie qui se mit dans son armée. Galéas Visconti servait dans les troupes de Castruccio, qui lui avait obtenu sa liberté l'année précédente ; il fut atteint par le même mal au château de Pescia, et là cet homme, qui avait été seigneur de Milan, Pavie, Lodi, Crémone, Côme, Bergame, Novare, et Verceil, réduit à n'être plus qu'un pauvre soldat à la merci de Castruccio, mourut en peu de jours misérable et excommunié. Castruccio lui-même mourut le 3 septembre de la même année 1328. Passerino, seigneur ou tyran de Mantoue et de Modène, est tué le 14 août. Cane de la Scala, le grand capitaine gibelin, meurt le 22 juillet de l'année suivante, à l'âge de quarante et un ans. Les marquis d'Este, plus sages et plus heureux, font leur paix avec le Pape et l'Église.

Quant à Louis de Bavière il arriva le 21 septembre 1328 à Pise, où il fut reçu avec une grande allégresse. Les fils de Castruccio s'étaient enfuis à Lucques, sachant qu'ils étaient trop odieux aux Pisans. Louis de Bavière se rendit ensuite à Lucques, sur la demande des citoyens, et ôta la seigneurie de cette ville aux fils de Castruccio, à la grande satisfaction du peuple ; mais cette satisfaction ne dura guère, car le Bavaois leur imposa une contribution de cent cinquante mille florins d'or, ce qui leur fit bien mal au cœur. Ensuite, pour de l'argent encore, il confirma la seigneurie de cette ville aux mêmes fils de Castruccio. L'allégresse des Pisans fut ainsi bientôt changée en deuil quand ils durent payer pour la seconde fois cent cinquante mille florins d'or. Tels étaient les bienfaits par lesquels Louis de Bavière se rendait aimable au peuple d'Italie. Et pourtant, malgré cette libéralité à puiser dans la bourse d'autrui, il ne payait point ses soldats ; aussi, le 29 octobre, huit cents de ses meilleurs cavaliers allemands désertent de Pise, courent à Lucques pour s'en rendre maîtres, et, en ayant trouvé les portes fermées, ils saccagent les environs, se retirent sur la montagne de Céruglio, s'y fortifient, et commencent à vivre de brigandage sur les populations environnantes, sans distinction de Guelfes ou de Gibelins. Pour les ramener Louis leur envoya Marc Visconti, avec promesse de payer leur solde ; comme l'argent n'arrivait pas, ils arrêterent Marc Visconti comme otage et finirent par en faire leur chef. Louis avait revendu la ville de Lucques aux fils de Castruccio ; le 16 mars 1329, il y entra comme leur tuteur, mais en prit possession. Quelques jours après il la revendit pour vingt-deux mille florins à François Castacani, parent, mais ennemi de Castruccio et de ses fils. Louis de Bavière quitte la Toscane le 11 avril 1329 ; dès le 15 du même mois Marc Visconti, avec les Allemands de Céruglio, s'empare de la ville de Lucques ; les Allemands offrent jusqu'à deux fois de la vendre aux Florentins, qui n'en veulent point ; ils finissent par la vendre à un émigré de Gènes, le 2 septembre, pour le prix de trente mille florins. Pour faire de l'argent

¹ Raynald, n. 50.

Louis de Bavière avait vendula seigneurie de Milan à Azzon Visconti, frère de Galéas. Azzon y fut reçu avec grande joie par le peuple. Considérant le peu de confiance qu'on pouvait avoir en la parole du Bavarois, il envoya secrètement au Pape Jean pour se réconcilier avec l'Église. Quand Louis se présenta pour entrer à Milan il en trouva les portes fermées, Azzon lui offrit en compensation quelques milliers de florins; Louis les prit et s'en alla, vers la fin de l'année 1329, à Trente, pour conférer avec quelques princes allemands et tirer d'eux de nouveaux soldats. Tandis qu'il était dans cette ville Frédéric d'Autriche mourut le 13 janvier 1330, et ses frères Albert et Otton rassemblèrent des troupes pour attaquer la Bavière. Louis, pressé d'aller défendre ses États héréditaires, abandonna pour toujours l'Italie, où il laissait, parmi les Gibelins comme parmi les Guelfes, la triste mémoire d'un prince ingrat et perfide envers ses meilleurs amis ¹.

Quant à son antipape il le laissa d'abord à Viterbe, puis le fit venir à Pise, où il le reçut avec grand honneur. Y étant, le 18 février 1329, le Pape soi-disant tint une assemblée à laquelle assista le soi-disant empereur avec ses barons et une partie des notables de Pise. Après un sermon il y publia une sentence d'excommunication prétendue contre le Pape Jean, le roi Robert, les Florentins et leurs adhérents; mais, comme on allait à cette assemblée, survint la plus furieuse tempête de vent, de grêle et de pluie qu'on eût jamais vue à Pise, et, comme la plupart des Pisans croyaient mal faire d'aller à ce sermon, le mauvais temps fit qu'il y en alla peu. C'est pourquoi le soi-disant empereur envoya son maréchal par la ville, avec des gens d'armes et des soldats à pied, pour contraindre les bons citoyens à y venir; mais, avec toute cette violence, l'assemblée ne fut pas nombreuse. Le maréchal, dans cette course pendant l'orage, ayant gagné du froid, se fit faire le soir un bain où l'on mit de l'eau-de-vie; le feu y prit, le maréchal fut brûlé et en mourut sans autre maladie; ce qui fut regardé comme un miracle et un mauvais pré-

sage et pour le soi-disant empereur et pour le soi-disant Pape ¹.

Cependant le prétendu Pape faisait des évêques, des cardinaux, des légats; mais à peine Louis de Bavière eut-il quitté Pise que les Pisans lui signifièrent qu'il eût à se retirer, sans que le gouverneur voulût lui donner de sauf-conduit pour aller rejoindre son maître. Il fut donc obligé de se cacher chez un comte Boniface. Aussitôt les Pisans envoyèrent à Jean XXII des ambassadeurs qui lui dirent: « Louis de Bavière nous ayant fait savoir qu'il voulait venir en notre ville, nous le priâmes de n'y venir que du consentement de l'Église, et, comme il ne laissait pas de s'approcher, nous lui résistâmes vigoureusement un mois et plus, jusqu'à ce que, destitués de tout secours et de toute espérance d'en avoir, nous ne pûmes lui résister davantage. Alors il entra malgré nous dans notre ville, suivi de troupes nombreuses de gens armés, à pied et à cheval, menant avec lui Castruccio, notre ennemi, Gui, prétendu évêque d'Arezzo, et plusieurs autres rebelles à l'Église. »

Les Pisans racontaient ensuite comment Louis avait introduit l'antipape à Pise et l'y avait fait reconnaître et obéir, « quoique ce procédé, ajoutaient-ils, nous parût abominable, et que nous ayons toujours cru fermement que vous êtes le vrai Pape, et ne nous soyons jamais écartés de la foi catholique que vous enseignez. Louis s'étant retiré de chez nous, nous avons chassé honteusement de notre ville l'antipape et ses officiers, n'osant pas l'arrêter alors par la crainte du lieutenant de Louis et de la garnison qu'il avait laissée, et qu'ensuite, ayant repris nos forces, nous avons chassée courageusement; nous sommes revenus à l'observation de l'interdit qui avait été violé et à l'obéissance de Simon, notre archevêque. C'est pourquoi nous vous supplions d'oublier nos fautes, de nous rendre vos bonnes grâces, de lever l'interdit de notre ville et de notre territoire, et les censures sur nos personnes, offrant de subir telle pénitence qu'il vous plaira nous enjoindre. » Les ambassadeurs de Pise ayant

¹ Sismondi, *Républ. ital.*, t. 5. Muratori, *Annali d'Italia*, ann. 1328 et 1329.

¹ J. Villani, l. 10, c. 123.

ainsi parlé en consistoire, le Pape reçut les excuses des Pisans et leur donna l'absolution, comme il le témoigne par sa bulle du 15 septembre 1329¹.

Il en usa de même avec les Romains, qui, dès le commencement de l'année, étaient revenus à son obéissance et lui avaient prêté serment de fidélité entre les mains de Jean, cardinal de Saint-Théodore, son légat en Toscane. Puis ils lui envoyèrent Hildebrandin, évêque de Padoue, qui, en leur nom, lui demanda pardon d'avoir éloigné de Rome Jean, prince d'Achaïe, et le même légat, et de ne s'être pas opposés à l'intrusion de l'antipape et au couronnement de Louis. Le Pape leur pardonna et en donna sa bulle, datée du 13 octobre².

Outre cette soumission les Romains envoyèrent encore, l'année suivante, à Avignon, des ambassadeurs qui, en présence du Pape et des cardinaux, reconnurent qu'à lui seul, tant qu'il vivrait, appartenait la seigneurie de la ville de Rome, qu'ils avaient grièvement failli d'y recevoir Louis de Bavière et les siens, et d'avoir permis qu'il y fût couronné empereur et Pierre de Corbière élu antipape. Ils déclarèrent qu'ils y avaient été contraincts par la tyrannie qu'exerçait alors sur eux Sciarra Colonne et par la séduction de Marsile de Padoue. Ensuite les syndics ou ambassadeurs présentèrent au Pape des lettres closes et certains articles qui furent lus, et qui portaient que les Romains étaient très-affligés et très-repentants de ces excès commis contre le Pape et contre l'Église, et le suppliaient humblement de leur pardonner et de les absoudre des censures et des autres peines qu'ils avaient encourues, renonçant expressément à tous les actes faits par Louis de Bavière et par l'antipape. Jean XXII, ayant ouï les syndics, accorda aux Romains le pardon qu'ils demandaient, comme il paraît par sa bulle du 15 février 1330³.

En même temps le Pape travaillait à faire arrêter Pierre de Corbière et à éteindre le schisme; il en donna la commission, le 1^{er} mars, à trois prélats. Peu après il eut nou-

velle que l'antipape était au pouvoir de Boniface, comte de Donoratique; ce qu'il regarda comme un effet de la Providence, pour empêcher que l'antipape ne continuât de troubler l'Église en se retirant en quelque autre pays. Il exhorta donc le comte Boniface à le livrer pour être mené au Saint-Siège, lui exposant les périls auxquels il s'exposait lui-même s'il ne le faisait. La lettre est du 10 mai 1330.

L'évêque de Lucques négocia cette affaire avec le comte Boniface, qui nia d'abord absolument qu'il eût l'antipape en son pouvoir; mais enfin, après plusieurs conférences avec lui et avec ses amis, où on lui fit voir les maux qu'il s'attirait, à lui et à sa maison, il convint de le rendre et en écrivit au Pape, à qui l'antipape écrivit lui-même en ces termes : « Au très-saint Père et seigneur le Pape Jean, frère Pierre de Corbière, digne de toute peine et prosterné à ses pieds. J'avais osé proposer contre vous des accusations si atroces d'hérésie que j'eus la témérité de monter injustement sur le Saint-Siège; mais, étant venu au territoire de Pise et m'étant soigneusement informé de ces accusations, j'en ai découvert la fausseté, et j'ai conçu une grande douleur et un grand repentir de ce que j'ai fait contre vos droits par le conseil des méchants. La preuve est qu'il y a un an entier que j'ai abandonné volontairement votre adversaire et quitté ma prétention sur le Saint-Siège, et je me propose fermement d'y renoncer à Pise, à Rome et partout où Votre Sainteté l'ordonnera. » Il finit en demandant pardon au Pape.

Jean XXII lui fit réponse. D'abord il lui avait adressé une lettre où, pour l'humilier et l'exciter à un plus sensible repentir, il lui reprochait ses crimes; mais il n'envoya pas cette lettre, et en écrivit une autre pleine de douceur et de consolation, où il l'exhorte à achever ce qu'il a bien commencé et à se rendre promptement auprès de lui¹.

Avant de livrer Pierre de Corbière le comte Boniface prit ses sûretés de la part du Pape, qui promit de lui sauver la vie et de lui donner pour sa subsistance trois mille florins

¹ Raynald, ann. 1329, n. 8. — ² Id., *ibid.*, n. 18. — ³ Id., ann. 1330, n. 40 et 41.

¹ Raynald, ann. 1330, n. 2-5. Baluze, *Vitæ Papæ*, t. 1, p. 144.

d'or par an. Ces lettres sont du 13 juillet, aussi bien que la commission de l'archevêque de Pise pour l'absoudre des censures. Le jour de Saint-Jacques, 25 du même mois, Pierre étant encore à Pise fit publiquement son abjuration en présence de l'archevêque Simon, de Guillaume, évêque de Lucques, et de Raymond, nonce du Pape. Il confessa ses erreurs et ses crimes avec amertume de cœur et reçut l'absolution de toutes les censures qu'il avait encourues. Ensuite, le 4 août, il fut embarqué au port de Pise dans une galère provençale et mis entre les mains du nonce du Pape, envoyé exprès avec une escorte de gens armés. Il arriva à Nice, en Provence, le 6 août, puis à Avignon le 24 du même mois. Par tous les lieux où il passait il confessait publiquement ses fautes ; mais le peuple ne laissait pas de se charger de malédictions comme antipape ; c'est pourquoi il entra dans Avignon en habit séculier, n'osant paraître avec le sien.

Le lendemain de son arrivée, c'est-à-dire le samedi 25 août 1330, il parut en consistoire public devant le Pape et les cardinaux. Afin qu'il fût mieux vu de tout le monde on lui avait dressé un échafaud sur lequel il monta revêtu de son habit de Frère mineur, et commença à parler, prenant pour texte ces paroles de l'enfant prodigue : « Mon père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. » Ensuite il confessa et abjura toutes les erreurs dans lesquelles il était tombé en prenant le titre de Pape et en adhérant à Louis de Bavière et à Michel de Césène ; mais, comme il était fatigué du voyage et accablé de douleur et de confusion, outre le bruit que faisaient les assistants, il perdit la parole et ne put achever son discours. Le Pape parla à son tour sur le devoir du bon pasteur pour ramener la brebis égarée. Puis Pierre, étant descendu de l'échafaud, ayant une corde au cou et fondant en larmes, se jeta aux pieds du Pape, qui le releva, lui ôta la corde et le reçut à lui baiser les pieds, puis les mains et la bouche, de quoi plusieurs s'étonnèrent. Le Pape entonna le *Te Deum*, que les cardinaux et les assistants continuèrent, et il dit la messe solennellement en actions de grâces.

Le reste de la confession de Pierre fut re-

mis au 6 septembre, auquel jour s'étant encore présenté, mais en consistoire secret, il dit en substance : « Quoique j'aie déjà fait à Pise mon abjuration publique et reçu l'absolution, toutefois je veux encore reconnaître et abjurer mes erreurs en présence de Votre Sainteté et du sacré collège des cardinaux. Premièrement, donc, Louis de Bavière étant arrivé à Rome, le provincial des Frères mineurs et votre légat Jean, cardinal de Saint-Théodore, nous enjoignirent publiquement, à moi et aux autres frères qui demeuraient à Rome, d'en sortir sous peine d'excommunication. A quoi je n'obéis point, mais je demeurai à Rome, quoique Louis y fût présent avec plusieurs autres schismatiques et hérétiques, et, quoique vous eussiez justement mis la ville en interdit, j'y célébrai plusieurs fois les divins offices.

« Enfin, Louis s'étant fait couronner empereur et ayant publié contre vous une sentence injuste de déposition, et m'ayant élu pour Pape ou plutôt pour antipape, je me suis laissé séduire par ses prières et celles de plusieurs autres, tant clercs que laïques romains, qui disaient que l'empereur pouvait déposer le Pape et en mettre un autre à sa place. Ainsi, par une action damnable, j'ai consenti à cette élection, et me suis laissé sacrer par Jacques, ci-devant évêque de Castello, et couronner par Louis de Bavière, à qui toutefois ce droit n'appartenait pas, quand il aurait été vrai empereur et moi vrai Pape. De plus j'ai fait de prétendus cardinaux, avec tous les officiers qu'un vrai Pape a coutume d'avoir, ainsi qu'un sceau, et, pour mieux affermir mon état et celui de Louis, et les fausses opinions de Michel de Césène, j'ai confirmé par ma pleine puissance les procédures faites par Louis contre vous et contre vos décisions touchant la pauvreté de Jésus-Christ. D'où il s'ensuit que je suis tombé dans l'hérésie que vous avez condamnée.

« De plus, j'ai envoyé mes lettres aux rois et aux princes, où, vous chargeant de plusieurs calomnies, je leur faisais savoir que Louis et moi nous vous avions déposé, et les exhortais à ne vous obéir ni favoriser en rien, mais à nous aider contre vous. J'ai

contraint à Rome et en plusieurs autres lieux les clercs séculiers et réguliers à célébrer l'office divin, nonobstant votre interdit. A Rome et ailleurs j'ai imposé des tailles aux Églises, pour lesquelles je les ai dépouillées de leurs calices et de leurs ornements. J'ai ôté à plusieurs catholiques leurs prélatûres et leurs bénéfices pour les conférer à des hérétiques et des schismatiques, et le plus souvent avec simonie. J'ai employé le glaive spirituel et le matériel contre les Frères mineurs qui ne reconnaissaient pas Michel de Césène pour leur général ou qui observaient les interdicts prononcés par vous ou par vos officiers. J'ai donné des indulgences et accordé des dispenses réservées au Saint-Siège. J'ai disposé en quelques lieux du patrimoine de saint Pierre pour un temps, et quelquefois à perpétuité. Je reconnais que tous ces actes sont nuls par défaut de puissance, et je les révoque autant qu'il est en moi. Je déclare aussi que je tiens la foi que l'Église romaine et vous, Saint-Père, tenez et enseignez. »

« Ensuite le Pape lui donna l'absolution et le fit entrer dans l'unité de l'Église, se réservant de lui imposer la pénitence convenable. On dressa des actes publics de tout ce qui s'était passé, datés de ce jour, 6 septembre, et le Pape reçut à pénitence Pierre de Corbière avec douceur et humanité; mais, pour s'en assurer et éprouver la sincérité de sa conversion, il le fit enfermer dans une prison honnête, où il était traité en ami et gardé comme un ennemi. » Ce sont les paroles de Bernard Guion ou Guidonis, évêque de Lodève, qui écrivait alors et finit ici sa chronique des Papes, dédiée à Jean XXII. La chambre où Pierre était gardé était sous la trésorerie; il était nourri de la viande même du Pape; il avait des livres pour étudier, mais on ne le laissait parler à personne. Il vécut ainsi encore trois ans et un mois, mourut pénitent, et fut enterré honorablement à Avignon, dans l'église des Frères mineurs, en habit de religieux ¹.

Incontinent après la réduction de Pierre de Corbière le Pape fit part de cette heureuse

nouvelle aux prélats et aux princes; il écrivit à Hugues de Besançon, évêque de Paris, de la publier dans l'université. Il écrivit au roi Philippe de Valois tout ce qui s'était passé depuis l'abjuration faite à Pise jusqu'à celle d'Avignon, et la même lettre fut envoyée aux rois de Sicile, d'Aragon, de Castille, de Portugal, de Majorque, de Hongrie et de Pologne. La ville de Pise et le comte Boniface furent depuis en grande faveur auprès du Pape pour lui avoir livré Pierre de Corbière. Enfin il ordonna au cardinal Jean de Saint-Théodore, son légat à Rome, d'y faire faire des actions de grâces pour l'extinction du schisme, et d'obliger les Romains à écrire aux rois et aux princes pour désavouer tout ce qu'ils avaient fait en faveur de Louis de Bavière et de l'antipape ¹.

Précédemment déjà nous avons vu que la division s'était introduite parmi les Frères mineurs; cette division s'envenima beaucoup sous le pontificat de Jean XXII; elle vint au point de brouiller non-seulement l'ordre de Saint-François, mais le sacerdoce et l'empire. Or voici la question qui remuait ainsi le monde : Les Frères mineurs ont-ils, oui ou non, la propriété de la soupe qu'ils mangent? Les zélateurs disaient : Ils n'en ont que l'usage, et non la propriété. Le Pape disait : Ils en ont la propriété, inséparable de l'usage. Les zélateurs crient à l'hérésie; Louis de Bavière prend fait et cause pour eux; il dépose le Pape comme hérétique et fait un antipape.

Voici d'ailleurs les phases les plus importantes de cette guerre incroyable. Jean XXII fit d'abord une constitution contre les Frères mineurs qui, sous prétexte de réforme, s'étaient soustraits à l'autorité de leurs supérieurs et rejetaient les interprétations de la règle de Saint-François faites par les Papes Nicolas III et Clément V ².

Cette constitution ne fit pas cesser la discorde. Quelques religieux du même institut enseignèrent que Jésus-Christ, vivant avec ses apôtres, n'avait rien possédé en propre, soit en commun, soit en particulier. L'inquisiteur de Narbonne étant sur le point de con-

¹ Raynald, ann. 1330, n. 97 et seqq. Baluze, t. 1, p. 144 et seqq. J. Villani, l. 10, c. 164.

¹ Raynald, ann. 1330, n. 26 et 27. — ² Extravag., cap. Quorundam, tit. de Verb. signif.

damner cette proposition comme hérétique, ceux qui la soutenaient appelèrent au Pape, qui imposa silence aux parties jusqu'à ce qu'il en eût délibéré¹. Nonobstant ce jugement la question fut traitée au chapitre général des Frères mineurs, tenu à Pérouse, et il y fut déclaré que, conformément à la décision de Nicolas III dans sa décrétale : *Exiit qui seminat*, Jésus-Christ et ses apôtres n'avaient rien possédé par droit de propriété et de domaine, ni en commun, ni en particulier, et que cette proposition n'était point hérétique, mais qu'elle contenait une doctrine saine, catholique et conforme à la foi². Ensuite de quoi on l'enseigna partout dans l'ordre, et on la répandit au dehors par des écrits publics, en y ajoutant que les Frères mineurs faisaient profession d'une pauvreté plus parfaite que les autres religieux mendiants, parce qu'ils renonçaient au domaine de toutes choses, et qu'à l'exemple de Jésus-Christ ils n'en avaient qu'un simple usage. « En quoi, dit un habile Franciscain moderne, Antoine Pagi, ces Frères mineurs étaient très-condamnables de prononcer avec audace sur une question qui était pendante par-devant le Siège apostolique, contre la constitution même de Nicolas III, dont ils se prévalaient, puisque ce Pape y déclare que, si quelqu'un forme du doute en cette matière, il se pourvoira au souverain tribunal du Saint-Siège, pour en recevoir la décision; que c'est à lui seul à faire des lois à cet égard et à les interpréter³. »

Les plus ardents à la désobéissance étaient le général même de l'ordre, Michel de Césène, et un provincial, Guillaume Ockam.

Jean XXII, ayant bien examiné la matière, déclara : 1^o que la proposition qui affirme que Jésus-Christ et ses apôtres n'ont rien eu en propre, ni en commun, ni en particulier, de même que celle qui affirme que le Sauveur et ses apôtres n'ont pas eu le droit de consumer, vendre ou donner les choses que l'Écriture marque qu'ils ont eues, ni de les employer pour en acquérir d'autres, étaient des propositions erronées et hérétiques ; 2^o que la décrétale de Nicolas III, qui réserve au souverain Pontife le domaine et la propriété des choses, qu'on donne aux Frères mineurs, et qui leur en laisse seulement l'usage, ne doit point s'entendre de celles qui se consomment par l'usage même, parce qu'à leur égard le domaine est inséparable de l'usage ; 3^o et, comme le général de cet ordre et quelques-uns de ses religieux demeuraient opiniâtres dans le premier sentiment, le Pape, par une nouvelle constitution qui confirmait les précédentes, déclara hérétiques ceux qui admettraient ou soutiendraient les propositions touchant le simple usage des choses en Jésus-Christ et ses apôtres, et défendit d'enseigner ou approuver les autres qui regardent les Frères mineurs, sous peine d'être traités comme contumaces et rebelles à l'Église romaine⁴. Le général, Michel de Césène, fut déposé et on mit à sa place le frère Gérard Odon, qui reprima par ses écrits la témérité de ceux des frères qui avaient osé contredire le souverain Pontife⁵.

Les frères indociles, notamment Guillaume Ockam et Michel de Césène, se réfugièrent auprès de Louis de Bavière et le poussèrent au schisme et aux excès que nous avons vus.

On s'étonnera sans doute que dans l'ordre si pieux de Saint-François ait pu naître une division aussi funeste à l'Église et à l'empire, et cela pour une chose de si peu d'importance ; c'est qu'à l'esprit de ténèbres peu importe par où il nous égare et nous perd. La grande tragédie humaine a commencé par une pomme et au paradis terrestre ! Veillons et prions ! Il faut le zèle, l'énergie, le courage, mais humble, mais docile à l'Esprit de Dieu et de son Église. Tels étaient le zèle, l'énergie, le courage de ces bons Frères mineurs et Prêcheurs, qui, à cette même époque, allaient jusqu'à l'extrémité de l'Asie travailler à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Nous avons vu, l'an 1307, le Pape Clément V envoyer au secours de Jean de

¹ *Extravag.*, cap. *Quia nonnunquam*. — ² Wadding, ann. 1322. — ³ Aut. Pagi, *Gest. Pont. Rom.*, in Joann. XXII, n. 40.

⁴ *Extravag.*, cap. *Cum inter nonnullos*. *Ibid.*, cap. *Ad conditorem*. *Ibid.*, *Quorundam mentes*. — ⁵ Raynald, ann. 1322, n. 55. Sommier, *Hist. dogmat. du Saint-Siège*, t. 6, art. JEAN XXII.

Montcorvin, à Péking, dans la Chine, plusieurs Frères mineurs, entre lesquels frère André de Pérouse. Voici maintenant comment frère André fait connaître la suite de cette œuvre et ses progrès. Sa lettre s'adressait au gardien de son couvent à Pérouse, et il y parlait ainsi : « Après beaucoup de fatigues et de périls j'arrivai enfin à Cambalick, qui est la ville capitale du grand-khan, avec frère Pérégrin, mon confrère dans l'épiscopat et le compagnon inséparable de mon voyage. C'était, comme je crois, l'an 1308. Nous y sacrâmes l'archevêque, savoir Jean de Montcorvin, suivant l'ordre que nous avions reçu du Saint-Siège, et y demeurâmes environ cinq ans, pendant lesquels nous reçûmes de l'empereur la pension nommée *alafa*, pour la nourriture et le vêtement de huit personnes. Cette *alafa* peut valoir par an cent florins d'or, suivant l'estimation des marchands génois, et c'est ce que l'empereur donne aux envoyés des grands, à des guerriers, à des ouvriers de divers arts et d'autres personnes de diverses conditions. Je passe ce qui regarde la richesse et la magnificence de ce prince, la vaste étendue de son empire, la multitude des peuples, le nombre et la grandeur des villes, et le bel ordre de cet État, où personne n'ose lever l'épée contre un autre. Tout cela serait trop long à écrire et paraîtrait incroyable, puisque moi-même, qui suis présent, à peine puis-je croire ce que j'entends dire. » Et ensuite :

« Près de l'Océan est une grande ville nommée en persan Cayton, où une riche dame arménienne a bâti une église assez belle et grande, que l'archevêque a érigée en cathédrale, du consentement de cette dame, et, l'ayant suffisamment dotée, il l'a donnée pendant sa vie et laissée en mourant à frère Gérard, évêque, et aux frères qui étaient avec lui, et c'est le premier qui a rempli cette chaire. Après sa mort l'archevêque me voulut faire son successeur, et, comme je n'y consentis pas, il donna cette Église à frère Pérégrin, qui, après l'avoir gouvernée quelque peu d'années, mourut l'an 1322, le lendemain de l'octave de Saint-Pierre, c'est-à-dire le 7 juillet. Environ quatre ans avant son décès, comme je ne me

trouvais pas bien à Cambalick pour quelques raisons, je me procurai l'*alafa* ou aumône impériale pour la recevoir à Cayton, distante de Cambalick d'environ trois semaines de chemin, et, avec huit cavaliers que l'empereur m'accorda, je m'y rendis en grand honneur. Dans un bois à deux cent cinquante pas de la ville j'ai fait bâtir une église avec tous les lieux réguliers pour vingt-deux frères, et quatre chambres, dont chacune serait suffisante pour quelque prélat que ce fût. Je demeure continuellement en ce lieu et j'y subsiste de l'aumône royale. J'en ai employé une grande partie à ce bâtiment, et je ne sache pas qu'il y ait de semblable ermitage dans toute notre province pour la beauté et l'agrément.

« Peu de temps après la mort de frère Pérégrin j'ai reçu un décret de l'archevêque pour m'établir dans le siège de Cayton. Je l'ai accepté, et je suis tantôt dans la ville à la cathédrale, tantôt à l'ermitage, selon qu'il me plaît. Je me porte bien, et, autant que mon âge avancé le souffre, je pourrai travailler à cette moisson encore quelques années. En ce vaste empire il y a des gens de toutes les nations du monde et de toutes les sectes, et on permet à chacun de vivre selon la sienne ; car ils croient que chacun s'y peut sauver, et nous pouvons prêcher avec liberté et sûreté ; mais il ne se convertit point de Juifs ni de Sarrasins. Un grand nombre d'idolâtres reçoivent le baptême, mais plusieurs ensuite ne vivent pas en bons chrétiens. Quatre de nos frères ont été martyrisés dans l'Inde par les Sarrasins ; un d'entre eux, ayant été jeté deux fois dans un grand feu, en sortit sain et sauf, et toutefois ce miracle ne convertit personne. Ces quatre frères se nommaient Thomas de Tolentin, Jacques de Padoue, Pierre de Sienne et Démétrius, frère lai. Ils furent martyrisés le 1^{er} jour d'avril 1322, qui était le jeudi avant le dimanche des Rameaux, et leurs reliques rapportées de Thana, où ils avaient souffert, à Polombe ou Colombe, autre lieu de l'Inde, par frère Odoric de Port-Naon, qui a écrit l'histoire de leur martyre ¹. »

¹ Acta SS., 1^{er} avril.

La lettre de frère André de Pérouse continue ainsi : « Je vous ai écrit tout ceci en peu de mots, afin que, par vous, il vienne à la connaissance des autres. Je n'écris point à nos frères spirituels ni à mes principaux amis, parce que je ne sais point ceux qui sont morts et ceux qui restent ; c'est pourquoi je les prie de m'excuser. Je les salue tous et me recommande intimement à eux, et vous, père gardien, recommandez-moi au ministre et au custode de Pérouse et à tous nos autres frères. Tous les évêques suffragants du siège de Cambalick qu'avait faits le Pape Clément sont morts en paix, et je suis demeuré seul. Frère Nicolas de Banthéra, frère Andrucio d'Assise et un autre évêque sont morts à l'entrée de l'Inde inférieure, dans un pays très-cruel, où plusieurs autres sont morts et enterrés. Donné à Cayton, l'an 1326, au mois de janvier ¹. »

L'an 1318 le Pape Jean XXII érigea de nouveaux évêchés chez les infidèles. Franco de Pérouse, de l'ordre des Frères prêcheurs, était en mission dans la Perse soumise aux Tartares ; il s'y était fait grand nombre de conversions, ainsi que dans les pays voisins. Le Pape, l'ayant appris, érigea en cité et en métropole la ville de Sultanie, bâtie depuis peu par le khan Aliaptou, qui y avait établi sa résidence. Le Pape en fit premier archevêque frère Franco, et il nomma six autres frères du même ordre pour ses évêques suffragants afin de l'aider dans cette mission. La bulle est du premier jour de mai 1318. Le khan des Tartares en Perse était alors Aboussaï Bahadour, qui avait succédé à son père Aliaptou, mort en 1316. Bahadour-Khan n'avait encore que treize ans en l'an 1318, et l'empire des Tartares lui était disputé par Schah Uzbeg, auquel le Pape écrivit cette même année, le 21 mars, le félicitant de ce qu'il était favorable aux chrétiens et l'invitant à embrasser la vraie religion. Enfin il le prie de protéger les missionnaires et de révoquer la défense qu'il avait faite depuis trois ans de sonner les cloches ².

« L'an 1321 plusieurs missionnaires de l'ordre des Frères mineurs, envoyés en Orient

pour la conversion des infidèles et la réunion des schismatiques, revinrent en cour de Rome et firent au Pape leur rapport de ces missions, ce qui donna occasion d'écrire cette année à plusieurs princes géorgiens, arméniens et tartares. Il y a deux lettres du 22 novembre à des princes tartares favorables aux chrétiens. Deux Frères mineurs, nommés Pierre et Jacques, en furent les porteurs ; mais le plus fameux de ces missionnaires était l'évêque Jérôme. Le Pape Jean XXII érigea en évêché la ville de Caffa, l'ancienne Théodosiopolis, dans la Chersonèse Taurique, alors soumise aux Génois. Il marqua les bornes de ce diocèse depuis Varca, en Bulgarie, jusqu'à Sarai, en longueur et en largeur depuis le Pont-Euxin jusqu'à la Russie, et en fit premier évêque frère Jérôme, par une bulle du 27 février 1321 ¹.

Les missions orientales des Frères prêcheurs et des Frères mineurs continuèrent toujours, comme on le voit par plusieurs lettres du Pape Jean XXII, datées de la fin de 1329 et du commencement de l'année suivante. Il érigea un nouvel évêché à Tiflis, en Géorgie, et en pourvut Jean de Florence, de l'ordre des Frères prêcheurs, qui connaissait le pays et y avait déjà prêché avec fruit. La bulle est du 19 octobre 1329. Un prince hongrois, nommé Jérétanni, avait demandé au Pape un évêque pour instruire son peuple et ceux du voisinage et les affermir dans la foi, à cause des infidèles dont ils étaient environnés ; il lui envoya Thomas, évêque de Séniscante, déjà connu dans le pays. La lettre est du 29 septembre. Le second jour de novembre le Pape écrivit à un prince tartare, nommé Elchigaday, pour le remercier de la protection qu'il donnait aux chrétiens et lui recommander les missionnaires, particulièrement Thomas Mancasole, de l'ordre des Frères prêcheurs, qui était l'évêque de Séniscante. Ce prince, dans l'inscription de la lettre, est qualifié empereur des Tartares du Corassan, du Turquestan et de l'Indostan ².

Au commencement de l'année 1330 le Pape écrivit aux nouveaux chrétiens du

¹ Raynald, ann. 1326, n. 30. — ² Id., ann. 1318, n. 2-4, D'Herbelot, *Biblioth. orient.*

¹ Raynald, ann. 1321. — ² Id., ann. 1329, n. 94 et seqq.

royaume d'Uzbek, les exhortant à persévérer dans la foi et à se garder de la fréquentation des infidèles entre lesquels ils vivaient. Il leur recommande l'évêque Thomas Mancasole et les Frères prêcheurs qui faisaient la mission en ce pays-là. La lettre est du 22 janvier. Le lendemain le Pape écrivit aux chrétiens des montagnes d'Albors, qui, étant aussi nouveaux convertis, demandaient de l'instruction. Il leur envoie Guillaume de Cigi, évêque de Tauris, avec des Frères prêcheurs, et, par une lettre du même jour, 23 janvier, il recommande ces missionnaires à Marforien, patriarche des Jacobites. Par le même Thomas, évêque de Séniscante, et par Jourdain, évêque de Colombo dans l'île de Ceylan, le Pape envoya le pallium à Jean de Core, aussi de l'ordre des Frères prêcheurs, auquel il venait de conférer l'archevêché de Sultanie et dont ces deux prélats étaient suffragants. La lettre est du 14 février ¹.

Mais ils ne partirent pas sitôt puisque, par une autre lettre, datée du 8 avril, adressée aux chrétiens de Colombo, nommés Nascari, le Pape leur recommande le même Jourdain Catalan, de l'ordre des Frères prêcheurs, « que nous avons, dit-il, promu depuis peu à la dignité épiscopale, et que nous vous envoyons avec des religieux de son ordre et des Frères mineurs. » Il est remarquable qu'en toutes ces missions le Pape envoyait des évêques qu'il faisait ordonner exprès sachant bien qu'une Église ne peut subsister sans évêque ².

Entre ces missionnaires de l'ordre des Frères mineurs il ne faut pas omettre le bienheureux Odoric de Frioul, qui est peut-être le plus grand voyageur de tous. Il était né à Port-Naon et entra dès sa tendre jeunesse dans l'ordre des Frères mineurs, où il se distingua par l'austérité de sa vie et son humilité, qui lui fit refuser les charges de l'ordre auxquelles il avait été élu. Vers l'an 1314 le désir de gagner des âmes à Dieu le fit passer chez les infidèles avec la permission de ses supérieurs. S'étant embarqué sur la mer Noire, il arriva à Trébizonde, d'où il passa dans la grande Arménie; puis il vint à Tauris

et ensuite à Sultanie, qui était le séjour de l'empereur des Perses, c'est-à-dire des Mongols ou Tartares qui occupaient ce pays. Odoric prit ensuite le chemin des Indes et vint à Ormus; puis, s'embarquant sur l'Océan, il vint à la côte de Malabar, au cap Comorin, aux îles de Java et de Ceylan. Dans cette dernière les indigènes montraient une haute montagne, où ils disaient qu'Adam avait pleuré cent ans son fils Abel, et que le lac qu'on y voyait était les larmes que versèrent à ce sujet Adam et Ève.

Enfin le bienheureux Odoric passa jusqu'à la Chine, demeura trois ans à Cambalick ou Péking, résidence du grand-khan, aux fêtes duquel il assista plusieurs fois; car les Frères mineurs avaient un logement spécial à la cour, ils devaient marcher les premiers et donner la bénédiction au maître. Odoric convertit plusieurs infidèles, parmi lesquels il y eut plusieurs grands seigneurs. Un jour qu'il était assis, avec quatre Frères mineurs, à l'ombre d'un arbre, non loin du chemin où l'empereur allait passer, l'un d'eux, qui était évêque, le voyant approcher, se revêtit de ses habits pontificaux, éleva une croix et entonna le *Veni Creator*; ce qu'ayant entendu le khan demanda aux princes qui l'accompagnaient ce que c'était. Ils répondirent que c'étaient quatre rabanths francs, c'est-à-dire quatre religieux chrétiens. Il les fit venir, et, voyant la croix, il se leva sur son char, ôta son chapeau de perles et baisa la croix avec humilité. Et parce que c'était la règle que nul n'approchât de son char les mains vides, frère Odoric lui présenta une petite corbeille pleine de belles pommes; il en prit deux, mangea de l'une et garda l'autre. Tout cela fait bien voir que le khan lui-même savait quelque chose de la foi catholique, et cela par l'insinuation des Frères mineurs qui demeuraient continuellement à sa cour.

De la Chine frère Odoric vint au Tibet, royaume soumis au grand-khan. Dans la capitale demeure l'abassi, ce qui signifie Pape dans leur langue. C'est le chef de tous les idolâtres, auxquels il distribue, suivant la coutume, les grades et les dignités. On voit qu'il parle du grand-lama. Odoric ajoute que, dans ce pays, les frères de son ordre chas-

¹ Raynald, ann. 1330, n. 55, 56 et 57. — ² Id., *ibid.*, n. 58.

saient les démoins et convertissaient beaucoup d'âmes. Il termine le récit de ses voyages par ces paroles : « Moi, frère Odoric de Frioul, j'atteste devant Dieu et devant Jésus-Christ que, toutes les choses que j'ai écrites ici, ou je les ai vues de mes propres yeux, ou je les ai apprises d'un grand nombre d'hommes dignes de foi. J'en ai vu beaucoup d'autres que je n'ai point écrites, parce qu'elles paraîtraient impossibles à nos compatriotes, à moins qu'ils ne les eussent vues comme moi, pécheur, dans les terres des infidèles. » Les auteurs de la vie du bienheureux Odoric disent en général qu'il baptisa de ces infidèles plus de vingt mille.

Après seize ans de voyages il revint en Italie, l'an 1330, et se rendit à Pise pour s'embarquer et venir à Avignon rendre compte au Pape de l'état de l'Orient, et pour demander des missionnaires pour la Tartarie, c'est-à-dire cinquante Frères mineurs de diverses provinces, qui voudraient venir avec lui. Mais, étant à Pise, il fut attaqué d'une grave maladie qui l'obligea de retourner dans le Frioul pour reprendre son air natal, et il mourut à Udine le 14 janvier 1331. On lui attribue plusieurs miracles de son vivant et après sa mort, et il est honoré comme saint dans le patriarcat d'Aquilée ¹.

Jean de Montcorvin, archevêque de Cambalick ou Péking, mourut cependant après avoir longtemps travaillé aux missions de la Grande-Tartarie et converti une grande multitude d'infidèles. A sa place le Pape Jean XXII nomma archevêque de Péking ou Cambalick Nicolas, religieux du même ordre des Frères mineurs, qu'il fit sacrer par le cardinal Annibaldo, évêque de Tusculum, et lui fit donner le pallium par deux cardinaux-diacres. C'est ce que porte la bulle du 19 septembre 1333, et, par une autre du 13 février de l'année suivante, le Pape lui permit d'emmener avec lui vingt frères clercs et six frères laïcs du même ordre. Il le chargea de lettres pour le khan et d'autres princes tartares.

Il y en a une pour le Tartare Uzbeg qui commandait en Gazarie, où il l'exhorte à

embrasser et à favoriser la foi chrétienne. Comme les Frères prêcheurs et les Frères mineurs y avaient converti un grand nombre d'infidèles, le Pape érigea la ville de Vospro ou Bosphore en métropole, décida qu'on y bâtirait une église en l'honneur de saint Michel, et nomma pour premier archevêque François de Camérino, des religieux de Saint-Dominique. Vospro ou Bosphore était située sur le détroit que les anciens nommaient Bosphore Cimmérien, entre le Pont-Euxin et les Palus Méotides. Frère Richard, du même ordre et Anglais de naissance, fut établi évêque à Cherson, avec ordre d'y bâtir une église en l'honneur du Pape saint Clément. Deux missionnaires apostoliques y avaient converti une multitude immense, en ramenant à la foi orthodoxe le prince des Alains, Millène, qui déploya beaucoup de zèle pour y ramener tous ses peuples, ce qui lui mérita une lettre de félicitation du Pape. L'exemple du prince des Alains entraîna le roi des Zicques, qui pareillement quitta le schisme des Grecs et se réunit à l'Église romaine; de quoi le Pape le félicita par une lettre où il l'exhorte paternellement à la persévérance.

Le Pape écrivit de plus à tous les Tartares en ces termes : « Jean, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à tout le peuple des Tartares souhaite de reconnaître la voie de la vérité.

« Notre Sauveur, souverain Pontife pour l'éternité, le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, Notre-Seigneur Jésus-Christ a donné au bienheureux Pierre, prince des saints apôtres, les clefs du royaume des cieux, et lui a conféré la puissance de lier et de délier, afin que tout ce qu'il lierait ou délierait sur la terre fût lié ou délié dans les cieux. Cette puissance, il l'a transmise au Pontife romain et à ses successeurs dans le Siège du bienheureux Pierre jusqu'à la fin du monde, les y établissant ses vicaires sur tout l'univers. C'est pourquoi nous, qui, quoique sans l'avoir mérité, avons succédé au bienheureux Pierre et tenons dans le royaume du monde la place du céleste Pasteur et du Seigneur des âmes, nous sommes obligés par notre office et nous désirons ardemment, à l'égard de

¹ *Acta SS.*, 14 janv.

toute créature humaine qui est hors de la sainte Église romaine et qui ignore la foi chrétienne ou s'en écarte, de l'amener au troupeau du Seigneur, ou de la ramener au bercail et de la réconcilier parfaitement à ladite Église. »

Le Pape annonce aux Tartares que, pour les instruire de la doctrine céleste, il leur envoie frère Nicolas, archevêque de Cambalick ou Péking, avec plusieurs hommes religieux chargés de ses lettres. Puis il les exhorte, dans les termes suivants, à adorer le souverain Créateur de toutes choses et d'embrasser la foi chrétienne :

« Nous vous avertissons et vous conjurons tous dans le Seigneur Jésus-Christ, rappelez à votre mémoire que le premier homme, de qui descend tout le genre humain, a été formé par la main de Dieu, placé dans les délices du paradis terrestre, doué de la connaissance du bien et du mal ; que vous êtes des hommes faits à l'image de Dieu, et que la créature ne peut répondre dignement à son Créateur. Levez à Dieu les yeux de votre intelligence, et considérez que c'est lui qui vous a créés et qui vous entretient, que c'est par lui que vous vivez, et que, quand il veut, il dissout la composition de toute chair. L'Écriture sainte nous apprend que tout esprit doit louer le Seigneur, toutes les créatures, animées ou non, le bénir. Pour l'honneur du Créateur, offrez-lui le sacrifice de votre reconnaissance, et aussi pour nous, qui aspirons et travaillons à vous unir au Dieu vivant et véritable. Recevez avec respect, humilité et joie lesdits archevêque et frères chaque fois qu'ils viendront à vous ; prêtez une oreille attentive à leurs salutaires prédications ; ouvrez votre intelligence, et inscrivez soigneusement dans les tables de votre mémoire ce qu'ils vous enseigneront pour la perfection de votre salut ; disposez vos cœurs de toutes manières à recevoir la grâce du baptême, la loi du Christ, la doctrine de l'Évangile et la foi catholique de Notre-Seigneur Jésus-Christ, que ladite Église romaine enseigne, prêche et croit ; et, quand vous aurez reçu la foi, gardez-la fermement et perpétuellement, et devenez désormais, avec les autres chrétiens, des

membres forts du Christ, afin que, repoussant au loin les erreurs de Satan qui vous trompent, vous soyez dégagés de ses liens, et qu'après l'exil de la vie présente vous méritiez d'entrer dans les tabernacles éternels du Seigneur et d'avoir une place glorieuse parmi les citoyens célestes. Et comme le ciel et la terre sont pleins de la gloire de Dieu, il ouvre sa main et remplit de sa bénédiction tout être vivant ; ainsi, tant que vous demeurerez dans cette lumière et que vous serez unis par la foi de Jésus-Christ, vous abonderez des biens temporels par sa grâce surabondante, etc. Donnée à Avignon, le 1^{er} octobre, la dix-huitième année de notre pontificat. »

Au reste, pour lever toutes les difficultés qui pouvaient entraver les progrès de l'Évangile, le Pape donna de grands pouvoirs aux hommes apostoliques, particulièrement aux Frères prêcheurs, qui allaient dans les missions de l'Orient et du Septentrion. En voici la substance : « Nous vous permettons de baptiser, suivant la disposition du droit, ceux dont le baptême est douteux, en disant : « Si tu es baptisé, je ne te rebaptise pas ; mais, si tu ne l'es pas, je te baptise, » et le reste. Nous accordons aussi aux évêques de votre ordre ou aux autres de la communion du Saint-Siège d'ordonner sous condition les fidèles de ces quartiers-là qui, n'ayant pas été ordonnés légitimement, n'ont pas laissé d'exercer les fonctions ecclésiastiques, et de leur conférer les ordres, tant mineurs que sacrés, en gardant les interstices autant qu'il se pourra faire sans scandale » La bulle est du 3 octobre. Par une autre, du même jour, il permet aux nouveaux convertis de demeurer mariés avec les personnes qui sont leurs parentes ou alliées au quatrième degré, et, s'ils étaient païens et mariés avant leur conversion, il le permet en quelque degré que ce soit, pourvu qu'il ne soit pas défendu par la loi divine¹.

Parmi les missionnaires plusieurs remportèrent la palme du martyre ; mais il y en eut aussi quelques-uns qui, peu vigilants sur eux-mêmes, se laissèrent prendre aux at-

¹ Apud Raynald, ann. 1333, n. 17-43.

traits de la volupté, et qui ensuite, craignant la sévérité de la pénitence, embrassèrent la doctrine plus commode du mahométisme et combattirent l'Évangile qu'ils avaient prêché. Le Pape signale avec douleur trois de ces apostats, Bonacurse et Philippe, Frères prêcheurs, et Jacques de Pistoie, Frère mineur. Dieu fit la grâce à tous les trois de venir à résipiscence et de pleurer leur crime, et le Pape donna pouvoir à leurs supérieurs de les réconcilier à l'Église. Un autre Frère mineur, Étienne de Hongrie, s'était de même fait mahométan, lorsque, touché de repentir, il détesta publiquement son apostasie ; il fut condamné à divers supplices, et enfin tué à coups de hache, et répara ainsi sa faute par le martyre. La même année deux Frères mineurs, Dominique de Hongrie et Guillaume d'Angleterre, furent mis à mort pour l'Évangile, le premier par des Tartares, le second par des Sarrasins ¹.

Au commencement de l'an 1338 arrivèrent à Avignon des ambassadeurs du grand-khan des Tartares, avec la lettre suivante :

« En la force du Dieu tout-puissant, précepte de l'empereur des empereurs. Nous envoyons notre ambassadeur, André Franc, avec quinze compagnons, au Pape, seigneur des chrétiens, en France, au delà des sept mers, où le soleil se couche pour ouvrir le chemin aux ambassadeurs que nous enverrons souvent au Pape et à ceux du Pape vers nous ; pour prier le Pape de nous envoyer sa bénédiction et de faire toujours mémoire de nous dans ses saintes prières, et qu'il ait pour recommandés les Alains chrétiens, nos serviteurs et ses enfants. Qu'ils nous amènent aussi d'Occident des chevaux et d'autres merveilles. Écrite à Cambalick, l'année Rati, le sixième mois, le troisième jour de la lunaison. »

C'est ainsi que, vers le milieu du quatorzième siècle, le grand-khan des Tartares, l'empereur de la Chine, écrivait au Pape Benoît XII, en France. Il lui recommande les Alains comme ses sujets et comme les enfants du Pontife.

C'est que, par la même ambassade, quatre

princes chrétiens de cette nation écrivaient au Pape une lettre avec cette inscription : « Dans la force du Dieu tout-puissant, et pour l'honneur de l'empereur, notre maître, nous, Fodim Joens, Gaticen Tungy, Gemboga Evinzi, Jean Jukoy, saluons notre Saint-Père le seigneur, prosternés la face contre terre et baissant ses pieds, demandant sa bénédiction et sa grâce, et que dans ses saintes prières il fasse mémoire de nous et ne nous oublie jamais. Votre Sainteté saura que nous avons été longtemps instruits dans la foi catholique et gouvernés utilement par votre légat, frère Jean, homme de grand mérite, mais qui est mort il y a huit ans. » C'est Jean de Montcorvin, archevêque de Cambalick ou Péking, mort par conséquent vers l'an 1330. « Depuis ce temps, continuent les quatre princes, nous sommes demeurés sans supérieur et sans consolation spirituelle, quoique nous ayons ouï dire que vous nous avez pourvus d'un autre légat ; mais il n'est pas encore venu. » C'est Nicolas, du même ordre des Frères mineurs, sacré archevêque de Péking en 1333. « C'est pourquoi, continue la lettre, nous supplions Votre Sainteté de nous en envoyer un au plus tôt, comme aussi d'écrire gracieusement à l'empereur notre maître, pour établir le commerce d'envoyés réciproques qu'il vous demande et lier amitié entre vous et lui ; d'où s'ensuivra un grand bien pour le salut des âmes, au lieu que son indignation attirerait une infinité de maux. »

Benoît XII fut ravi de joie à ces heureuses nouvelles. Il reçut très-bien les ambassadeurs de l'empereur de la Chine, leur rendit beaucoup d'honneur et leur fit de magnifiques présents. Il les renvoya avec plusieurs lettres, du 13 juin 1338, tant au grand-khan des Tartares, empereur de la Chine, et à d'autres princes tartares, qu'aux princes des Alains, auxquels il envoya aussi une confession de foi entièrement semblable à celle que Clément IV avait envoyée aux Grecs. Quatre mois après le pape Benoît envoya en Tartarie quatre Frères mineurs en qualité de nonces, savoir : Nicolas Bonnet, professeur en théologie, Nicolas de Molan, Jean de Florence et Grégoire de Hongrie, dont la com-

¹ Raynald, n. 44.

mission est datée du 2 novembre et ne devait servir que dix ans ¹.

La plupart de ces hommes apostoliques étaient d'Italie. Le zèle religieux s'y maintenait toujours vivant au milieu de tant de républiques et de principautés presque toujours en guerre les unes avec les autres ou avec elles-mêmes. Ce qui n'étonnera pas moins, c'est que les lettres et les arts y étaient cultivés avec un succès et admirés avec un enthousiasme qui tiennent du prodige.

Cimabué, né à Florence l'an 1240 et mort l'an 1300, était destiné par ses parents à l'étude des sciences lorsqu'il les quitta pour étudier le dessin. Il est regardé comme le restaurateur de la peinture dans les temps modernes. Le sénat de Florence avait fait venir deux Grecs pour peindre une chapelle de l'église souterraine de Santa-Maria-Novella. Cimabué apprit d'eux quelques règles traditionnelles de l'ancienne Grèce ; il y joignit l'étude de la littérature et des statues antiques ; il devint littérateur habile autant que peintre célèbre. Charles d'Anjou, roi de Naples et frère de saint Louis, passant à Florence, vint le voir dans son atelier, accompagné de sa cour. Cimabué peignait alors une Vierge pour l'église Santa-Maria-Novella. Le tableau étant terminé, il excita l'enthousiasme général. Le peuple se rendit en foule chez le peintre, et, s'emparant du tableau, le porta en pompe, au bruit des instruments et des cris de joie, jusqu'au lieu où il devait être placé ².

Un jour Cimabué, traversant les campagnes de Vespignano, à quelques lieues de Florence, surprit un petit pâtre occupé à dessiner sur une pierre l'image d'un de ses moutons. Cimabué l'emmena à Florence et en fit son élève. Giotto, c'était le nom du petit pâtre, surpassa bientôt son maître ; il devint peintre, sculpteur et architecte. Les Papes Boniface VIII et Clément V l'appelèrent à leur cour. Les villes de Provence et d'Italie l'appelèrent de même à l'envi pour décorer leurs églises et autres monuments de piété. Dans la ville d'Assise il continua les peintures commencées par Cimabué dans la célèbre

église des Franciscains, et traça sur les murs de la nef supérieure trente-deux sujets puisés dans l'histoire du fondateur. Chefs-d'œuvre de noblesse et de naïveté, ces peintures, encore existantes, lui firent dès lors obtenir le titre glorieux, et non moins honorable pour le siècle qui le lui décerna, de Disciple de la nature. A Pise, sur les murs du Campo-Santo, il représenta, dans six grandes fresques, les misères et la patience de Job. De là l'origine de ces célèbres peintures du Campo-Santo, où les plus habiles maîtres de la Toscane s'exercèrent à l'envi pendant cent cinquante ans. Le Campo-Santo est un vaste monument de la piété et de l'opulence des Pisans des treizième et quatorzième siècles. Il fut élevé, l'an 1278, sur les dessins de Jean de Pise. La cour destinée à servir de cimetière pour les hommes distingués du pays a quatre cent cinquante pieds de longueur et est environnée d'un vaste portique. Il y a soixante croisées ou arcades. La terre qui remplit la cour ou le cimetière d'honneur a été apportée de la Terre-Sainte et des environs de Jérusalem ¹.

Mais alors florissait un peintre plus prodigieux encore ; sa palette fut la langue italienne, à peine éclos ; son tableau fut l'enfer, le purgatoire et le paradis : tableau vaste comme la Providence, embrassant tous les temps, tous les hommes, tous les crimes, toutes les vertus, tous les tourments, toutes les joies, toutes les passions, et même toutes les sciences alors connues. Ce peintre prodigieux, ce poète géant se nomme Dante Alighiéri. Né à Florence, le 8 mai 1265, d'une famille noble, il fréquenta successivement les universités de Bologne, de Padoue et de Paris ; il étudia non-seulement la belle littérature, mais généralement toutes les sciences, notamment la philosophie d'Aristote et celle de Platon, et la théologie de saint Thomas d'Aquin. Au milieu des divisions politiques il fut Guelfe d'abord, comme sa famille, mais finit par se faire Gibelin. Devenu un des chefs de sa patrie, il fit exiler les chefs gibelins et guelfes des deux factions ; il fut banni à son tour et mourut en exil, à Ravenne, le 14

¹ Raynald, ann. 1338, n. 73-80. — ² *Biographie universelle*.

¹ *Ibid.*

septembre 1321. C'est parmi ces agitations et ces animosités politiques que Dante écrit un poème plus grandiose que celui de Virgile et que celui d'Homère.

Engagé dans une forêt obscure, le poète, après quelques incidents, arrive avec son guide à la porte de l'enfer, sur laquelle on lit cette inscription : « Par moi l'on va dans la cité des larmes ; par moi l'on va dans l'abîme des douleurs ; par moi l'on va parmi les races criminelles et prosrites. La justice anima mon sublime Créateur ; je suis l'ouvrage de la divine puissance, de la suprême sagesse et du premier amour. Rien ne fut créé avant moi que les choses éternelles, et moi je dure éternellement. O vous qui entrez, laissez toute espérance ¹ ! »

La Providence, pour qui tous les morts vivent, lui envoie pour guide le poète de Mantoue, qui le dirige par les neuf enceintes de l'enfer jusqu'aux dernières du purgatoire, où une âme pure qu'il aime sur la terre, et dont le souvenir l'avait ramené à la vertu, le conduit jusqu'aux sphères les plus élevées du ciel, où saint Bernard le fait monter jusqu'au plus haut des cieus, et, par l'intercession de la sainte Vierge, lui fait entrevoir la gloire infinie de l'adorable Trinité, annoncée par l'inscription même de l'enfer.

L'enfer est un gouffre immense, à neuf cercles décroissants en étendue, mais croissants en douleurs comme en crimes ; dans le fond du dernier, le cercle des traîtres, se trouve Lucifer enchaîné. « Ne demande pas, lecteur, quelle fut alors mon épouvante ; je ne la peindrai pas dans ces vers, mes expressions seraient impuissantes. Je ne mourus pas et je ne restai pas vivant. Si tu as quelque génie, pense à ce que je devins dans cet état où j'étais hors de la vie et de la mort.

« Du fond du glacier sortait le souverain de l'empire des douleurs ; on ne le voit que jusqu'à la poitrine. J'atteindrais plutôt à la grandeur d'un géant qu'il ne serait permis à des géants eux-mêmes d'atteindre à la hauteur de ses bras. Que ne devait donc pas être le corps du monstre armé de bras redoutables ?

« S'il a été aussi beau qu'il est effroyable aujourd'hui, s'il a osé élever sa tête superbe contre son Créateur tout-puissant, c'est à juste titre qu'il est la source de toute douleur.

« De quelle stupeur fus-je frappé en voyant trois visages à sa tête ! Le visage qui se présentait devant moi était d'une couleur de sang ; les deux autres, qui naissaient également des deux épaules, se réunissaient vers les tempes ; la face qui était tournée vers la droite paraissait d'un blanc jaunissant ; l'autre avait la couleur des habitants de ces bords où le Nil laisse errer ses eaux fertilisantes. Sous chacun de ces visages paraissaient des ailes proportionnées à la taille démesurée d'un pareil monstre ; jamais voile de vaisseau ne fut d'une pareille grandeur. Ces ailes n'étaient pas revêtues de plumes ; elles présentaient la substance cartilagineuse de celles de la chauve-souris. Le démon produisait trois vents différents de ces ailes qu'il agitait à la fois. Tout le Cocyte était enchaîné sous les glaces autour de lui ; il pleurait de ses six yeux, et ses trois mentons étaient inondés de larmes qui se confondaient avec un sang écumeux que rejetaient ses bouches hideuses ; et dans chacune de ses bouches ses dents retenaient un pécheur : il torturait ainsi trois âmes à la fois. Celle que j'aperçus d'abord souffrait moins des morsures que du déchirement des griffes qui la dépouillaient de sa peau. « L'âme qui est ainsi mordue et déchirée, dit mon maître, est Judas Iscariote ; vois, sa tête est dans la bouche du monstre et ses jambes s'agitent en dehors. Des deux autres esprits, dont la tête est pendante, celui que la bouche africaine déchire est Brutus ; regarde comme il se tord sans se plaindre. L'autre, qui paraît si remarquable par son embonpoint, est Cassius. Mais la nuit commence, il faut partir ; nous avons tout vu, le voyage est achevé ¹. »

Voici comment le poète sort de l'enfer avec Virgile, qui l'accompagne. Lucifer est enchaîné au centre de la terre, dont il forme l'axe intérieur ; la moitié de son corps est en deçà et la moitié au delà du centre. Pour

¹ Commencement du chant 11.

¹ Dante, *Enfer*, chant 34.

sortir il faut descendre le long de son corps jusqu'au point central, et puis remonter au delà le long de ses jambes. Écoutons le poète :

« Suivant l'ordre de mon guide je l'em brassai étroitement ; alors il choisit le lieu et l'instant favorables, et, profitant d'un moment où les ailes étaient déployées, il s'attacha aux côtes velues du monstre ; il descendit ensuite de flocons en flocons entre son épaisse toison et les glaçons amoncelés.

« Lorsque nous fûmes arrivés à la hauteur des hanches difformes du rebelle, mon guide se tourna avec peine et avec efforts vers les flancs ; il plaça, en se renversant, la tête où il avait les pieds, et s'accrocha aux poils hérissés de l'ange perfide comme un homme qui est dans l'action de monter ; aussi pensai-je que nous retournions une autre fois en enfer. « Tiens-toi bien, me dit le maître harassé de fatigue ; c'est par de tels échelons qu'on s'éloigne de la région des plaintes éternelles. » Il sortit ensuite par la fente d'un rocher, me fit asseoir sur le bord, puis, avec prudence, il se plaça près de moi. Je ramenai mes yeux sur Lucifer, croyant le retrouver comme je l'avais laissé ; mais je le vis les jambes tournées en haut. Que le peuple grossier, qui ne devine pas le point où j'étais passé, imagine combien je fus effrayé. « Lève-toi, dit mon maître, la route est longue, le chemin est pénible ; nous sommes arrivés à la huitième heure du jour. »

Les deux poètes arrivent à une montagne escarpée à neuf degrés ou cercles décroissants, qui aboutissent au paradis terrestre : c'est le purgatoire. La porte en est gardée par un ange qui en tient les clefs de saint Pierre et qui a une épée nue à la main. Écoutons le poète :

« L'ange de Dieu, assis sur le seuil de la porte, qui paraissait de diamant, tenait ses deux pieds sur le troisième degré. Mon guide me fit franchir, sans que j'opposasse aucune résistance, les trois marches redoutables, en me disant : « Priez-le humblement d'ouvrir la porte. » Je me jetai dévotement aux pieds sacrés de l'ange. Je lui demandai par miséricorde de m'ouvrir ; mais auparavant je frappai trois fois ma poitrine. Avec la pointe de son épée le gardien traça sept fois

la lettre P sur mon front et dit : « Fais-toi purifier de ces taches quand tu seras entré. » Les vêtements de l'ange me parurent avoir la couleur de la cendre ou de la terre desséchée. Il en tira deux clefs, l'une d'argent et l'autre d'or. Il plaça d'abord la première, ensuite la seconde, dans la serrure de la porte, et combla mes vœux, en ajoutant : « Chaque fois que l'une de ces clefs ne se présente pas bien dans une juste direction cette porte ne peut s'ouvrir ; l'une des clefs est plus précieuse que l'autre, mais celle-ci veut beaucoup d'art et d'intelligence, parce que c'est elle qui fait détendre le ressort. Je les tiens de Pierre, qui me dit de commettre une erreur plutôt pour l'ouvrir que pour la tenir fermée, pourvu que les coupables se prosternent à mes pieds. » Il poussa alors la porte en dedans et ajouta : « Entrez ; mais je vous avertis que celui qui regarde en arrière est condamné à sortir à l'instant. Et les battants de la porte de ce royaume sacré, qui sont d'un métal épais et sonore, roulèrent sur leurs gonds retentissants. Les barrières du Capitole, quand on en chassa Métellus pour dérober le trésor, ne firent pas entendre un aussi épouvantable fracas.

« J'écoutai attentivement le premier bruit qui frappa mes oreilles et il me sembla entendre ces paroles : *Nous te louons, ô Dieu !* Cette impression me faisait ressentir ce qu'on éprouve quand on entend des voix chanter avec l'accompagnement des orgues ; l'instrument exécute un verset, et la voix en exécute un autre ¹. »

Dans les divers cercles ou degrés sont expiés les divers péchés capitaux. Dans le cinquième cercle ils rencontrent Hugues Capet ou plutôt Hugues le Grand, qui leur dit, en parlant d'un de ses descendants, Philippe le Bel : « Je vois les lis entrer dans Anagni et le Christ prisonnier. Je le vois une autre fois moqué ; je vois renouveler la scène du vinaigre et du fiel, et je vois qu'il meurt entre deux larrons vivants. Je vois un nouveau Pilate que ce supplice ne rassasie pas ; il porte dans le temple ses désirs cupides. O mon souverain Maître ! quand serai-je assez

¹ Dante, *Purgatoire*, chant 9.

heureux pour être témoin de la vengeance qui, cachée dans tes vues secrètes, satisfait ta juste colère ¹ ? »

« Nous avions quitté cet esprit, ajoute le poète, et nous tâchions d'avancer aussi vite que nous pouvions, quand je sentis trembler la montagne comme si quelque masse se fût écroulée. Je fus glacé de terreur, ainsi que l'homme que l'on conduit à la mort. Certes Délos n'était pas agitée de tremblements aussi épouvantables avant que la terre y eût préparé sa couche pour enfanter les deux flambeaux de l'univers. Alors on entendit un cri tel que mon maître se tourna vers moi en disant : « Ne crains rien tant que je suis ton guide. » Tous chantaient : *Gloire à Dieu dans le ciel*, autant que je pus le distinguer à la voix de ceux qui chantaient le plus près de moi. Nous restâmes immobiles et en suspens comme les bergers la première fois qu'ils entendirent cet hymne, et bientôt le tremblement cessa de nous effrayer par ses oscillations. Nous continuâmes notre voyage sacré, en regardant les ombres qui étaient étendues à terre, retournées sur le dos pour pleurer, suivant l'ordre du ciel. Si ma mémoire ne m'abuse pas, jamais je ne désirai si vivement connaître la cause ignorée d'un événement. Je n'osais pas interroger mon guide, qui marchait plus vite, et par moi-même je ne pouvais rien comprendre ; aussi continuais-je d'avancer, timide et pensif ². »

Plus loin, interrogé à cet égard, un esprit parla en ces termes : « La montagne sainte n'entend pas ce bruit sans l'ordre de la Divinité, et il n'est pas contraire à ses lois. Ce lieu est exempt des altérations physiques qu'on peut craindre des éléments ; la cause de ce bruit ne peut provenir que de celui que cette montagne transmet au ciel ; car il ne tombe en ce lieu de la pluie, de la grêle, de la neige et du brouillard qu'au delà des trois degrés de la porte ; ici on ne voit ni nuées épaisses, ni vapeurs enflammées, ni éclairs, ni les vives couleurs de la fille de Thaumás, qui, pour vous, paraît à la fois dans plusieurs points du ciel ; le vent ne s'élève aussi qu'au delà des trois degrés dont je t'ai

parlé, là où est placé l'ange, vicaire de Pierre. La partie inférieure peut éprouver des tremblements plus ou moins prolongés ; mais ici où tu te trouves, il n'y en a jamais eu qui aient été occasionnés par des translations d'air souterrain. La montagne ne tremble que quand une âme, se sentant purifiée, s'élève ou se met en mouvement pour monter plus haut, et un cri semblable à celui que tu as entendu accompagne chaque fois ce tremblement.

« La volonté seule donne un indice certain de la purification. Cette volonté toute libre pousse l'âme à changer de séjour et lui suffit pour obtenir cette faveur. D'abord l'âme est bien animée par ce désir, mais une inclination divine combat, dans le supplice, ce désir trop prompt, comme la céleste justice faisait combattre le péché par le remords. Moi qui suis resté étendu et exposé à ces douleurs pendant cinq siècles, je n'ai senti qu'à cet instant même une volonté efficace d'atteindre à un empire plus heureux. Tu as entendu un tremblement de terre, et les pieux esprits ont glorifié le Seigneur pour qu'il les admît bientôt au sein de ses voluptés célestes ¹. » L'âme qui parlait ainsi était le poète Stace.

Purifié lui-même avant de quitter le purgatoire, le poète, délaissé de Virgile, est conduit dans le premier ciel et successivement dans les autres, au nombre de huit, par cette âme pure qu'il aima sur la terre et qui se nomme Béatrix. Dans le quatrième ciel ou la quatrième sphère, celle du soleil, ils se voient entourés d'une troupe lumineuse d'âmes contemplatives. Une d'elles dit au poète :

« Je fus un des agneaux du saint troupeau que conduisit Dominique dans la voie où l'on trouve une nourriture délectable si l'on renonce aux vanités de la vie. Celui qui est le plus près, à ma droite, fut Albert de Cologne, mon frère et mon maître ; moi je suis Thomas d'Aquin. Si tu veux savoir qui sont les autres, sois attentif à mes paroles, je te ferai connaître toute la couronne bienheureuse. Ici tu vois sourire Gratien, qui écrivit

¹ Dante, *Purgatoire*, chant 20. — ² Id. *ibid.*

¹ Id., *ibid.*, chant 21.

sur l'un et l'autre droit ; il a ainsi mérité le paradis. Cet autre, plus éloigné, fut Pierre ¹, qui, comme la veuve, offrit son trésor à l'Église. La cinquième lumière ², qui est la plus belle parmi nous, brûle d'un tel amour que là-bas tout le monde désire connaître son sort. Dans son esprit élevé Dieu mit une telle sagesse qu'aucun autre ne lui a été comparable. Plus loin tu vois cette lumière ³ qui, sur la terre, a le mieux approfondi la nature des anges et le ministère sacré. Ici sourit, dans cette lueur moins éclatante, cet avocat des temples chrétiens ⁴ dont Augustin a si bien goûté les dissertations latines. Continue de considérer avec moi ces différents esprits. Nous sommes arrivés au huitième. Cet homme ⁵ saint montre aisément à celui qui écoute ses leçons combien le monde est trompeur ; il jouit ici du bonheur de voir sans cesse le vrai bien. Le corps qu'il avait sur la terre a été déposé dans l'église du Ciel d'or, et son âme, après son exil et son martyre, est venue trouver ici une paix profonde. Vois maintenant briller l'esprit ardent d'Isidore, de Bède et de Richard ⁶, qui, dans ses contemplations, fut plus qu'un mortel. Celui sur lequel ton œil est fixé est un esprit à qui, dans ses graves méditations, il tarda longtemps de mourir ; c'est l'éternelle lumière de Séguier, qui, à Paris, par des démonstrations évidentes, excita l'envie de ses contemporains ⁷. »

Le docteur si renommé dont parle ici Dante n'est plus connu d'ailleurs ; on croit seulement que c'est le même que Siger ou Suger de Brabant, mentionné honorablement dans un auteur anonyme et contemporain sur la croisade ⁸.

Saint Thomas, que le poète paraît affectionner beaucoup, lui raconte la vie de saint François d'Assise. « Ce soleil, dit-il, était au commencement de sa carrière ; il montrait déjà à la terre l'éclat de sa haute vertu. Malgré son père il aima cette femme que les hommes voient avec aussi peu de plaisir que

la mort ; il l'épousa devant l'autorité spirituelle et en présence même de son père. Il l'aima ensuite tous les jours davantage. Cette femme, veuve de son premier Époux depuis plus de onze siècles, avait vécu jusqu'alors dans la retraite et dans l'obscurité. En vain, pleine d'une patience admirable et d'une noble constance, elle était montée, avec Jésus-Christ, sur la croix dont Marie avait embrassé le pied. Je ne vais plus m'exprimer avec autant de mystère ; c'est de *François* et de la *pauvreté* que je veux parler en ce moment ; leur concorde, leur doux regard, leur amour réciproque, qui se peignait dans leurs traits, disposaient les hommes à de saintes pensées...

« Mais quel fut le digne collègue qui l'aida à conduire la barque de saint Pierre dans la haute mer ? Ce fut notre patriarche. Celui qui est fidèle à la règle de ce dernier voit bientôt qu'il est dans le bon chemin ; mais ses successeurs sont si avides d'une autre nourriture qu'il est difficile qu'ils échappent aux écueils qui peuvent se rencontrer sous leurs pas, et, quand les brebis vivent ainsi sans ordre et vagabondes, elles n'ont plus de lait lorsqu'elles reviennent au bercail. Il en est qui redoutent le péril et se serrent contre le pasteur, mais elles sont en petit nombre ; un peu de laine suffit pour les couvrir. Maintenant, si ma voix s'est bien fait entendre, si tu m'as écouté avec attention, si tu te souviens de tout ce que je t'ai dit, tu dois être en partie satisfait et tu sens la justesse de ce raisonnement : *On trouve une nourriture délectable si l'on renonce aux vanités de la vie* ¹. »

Qui n'aimerait la céleste courtoisie de saint Thomas ? Enfant de saint Dominique, il n'a d'éloge que pour saint François et ses premiers disciples, il n'a de blâme que pour ses propres confrères, qui ne suivent point assez fidèlement la règle et l'exemple de leur saint patriarche.

Alors arrive auprès du poète une autre couronne de saints, l'un desquels lui parle en ces termes : « L'amour qui m'embellit me porte à t'entretenir de l'autre chef, à l'occasion duquel on t'a parlé de celui dont je sui-

¹ Pierre Lombard. — ² Salomon. — ³ S. Denys l'Aréopagite. — ⁴ Paul Orose. — ⁵ Boèce. — ⁶ Richard de Saint-Victor. — ⁷ *Paradis*, chant 10. — ⁸ Apud Bongars, t. 2, cap. 46, p. 337. Artaud, *Histoire de Dante*, p. 421-424.

¹ Dante, *Paradis*, chant 11.

vais la règle : lorsqu'on fait mention de l'un il ne faut pas oublier l'autre. Tous deux ont combattu pour la même foi ; la gloire de tous deux doit briller en même temps. La milice du Christ, qui coûta à Dieu tant de sacrifices lorsqu'il voulut l'armer de nouveau, suivait ses étendards avec un sentiment de crainte, chancelante et en petit nombre. Le Roi dont l'empire est éternel pourvut aux besoins de cette milice moins parce qu'elle s'en était rendue digne que par l'effet de sa grâce, et, comme on te l'a dit, donna pour protecteurs à son épouse deux héros dont les paroles et les actions rallièrent son peuple égaré. »

Le saint interlocuteur, après avoir fait l'éloge de saint Dominique, le compare avec saint François aux deux roues du char sur lequel l'Eglise, en défendant sa gloire, fut obligée de vaincre des ennemis qui avaient été ses enfants. « Mais, ajoute-t-il, la trace des deux roues de ce char est maintenant abandonnée et le scandale est où était la vertu. La famille qui suivait saint François avec zèle paraît aujourd'hui retourner en arrière ; à la récolte on s'apercevra bientôt de la mauvaise moisson, quand on verra que l'ivraie ne sera pas mise au grenier. Si l'on cherchait avec une scrupuleuse attention dans nos couvents on trouverait peut-être un frère qui pourrait dire : « Je n'ai pas dégénéré ; » mais il ne serait ni de Casal, ni d'Aqua-Sparta, où sont nés des hommes qui ont été ou trop relâchés, ou trop sévères.

« Quant à moi je suis Bonaventure de Bagnoregio ; j'ai sacrifié les biens temporels aux biens véritables. Tu vois près de moi Illuminato et Augustin, qui furent du nombre des premiers pauvres de l'ordre, et qui, en portant le saint cordon, se firent aimer de Dieu. Voilà Hugues de Saint-Victor, Pierre Comestor, Pierre l'Espagnol, dont l'esprit brille sur terre dans ses douze livres ; le prophète Nathan, le métropolitain Chrysostome, Anselme, Donato, qui a daigné s'occuper des premiers principes d'éducation. Tu vois aussi Rhaban et le frère Joachim de Calabre, qui avait le don de prophétie. La courtoisie de Thomas et son éloquence m'ont engagé à te faire cet éloge de Dominique et ont amené ici les

esprits que tu vois en ma compagnie ¹. »

Monté au cinquième ciel, le poète y trouve les âmes qui ont combattu pour la vraie foi, et parmi elles un de ses ancêtres, qui avait souffert la mort dans une croisade. Dans le sixième ciel il trouve ceux qui ont bien administré la justice, entre autres Josué, le grand Machabée, Charlemagne, Godefroi, et enfin son propre père. Dans la huitième sphère il voit le triomphe de Jésus-Christ, que suivaient une multitude infinie de bienheureux. Saint Pierre y examine le poète sur la foi, saint Jacques sur l'espérance, saint Jean sur la charité. Arrivé dans la neuvième sphère, le poète voit l'essence divine comme un point infiniment lumineux, au centre des trois hiérarchies des neuf chœurs célestes qui l'environnent.

« J'entends les chœurs chanter *hosanna* autour de ce point immobile qui les a confirmés et les confirme dans cette grâce éternelle. Béatrix voyait en moi de nouveaux doutes ; elle m'adressa la parole et me dit : « Les premiers cercles t'ont présenté les Séraphins et les Chérubins. Ils suivent avec vélocité leur attraction pour ressembler au point suprême, autant qu'ils peuvent, et leur puissance est proportionnée à leur entendement. Les autres amours qui suivent sont appelés Trônes du regard divin ; ils terminent la première des trois hiérarchies. Tu dois savoir quelle joie ils trouvent dans la vue de Celui qui est le principe de toute intelligence ; aussi tu conçois que la béatitude provient plus de l'amour de Dieu que du bonheur de l'aimer, qui n'est qu'un effet secondaire de cet amour. Ce sont les mérites qui procurent cette vue si douce, et c'est la grâce divine et sa volonté bienfaisante qui donnent ces mérites ; c'est ainsi que tout est distribué de degré en degré. L'autre hiérarchie qui brille dans ce printemps sans fin, où elle ne redoute pas les nuits sombres pendant lesquelles se lève le Bélier, chante perpétuellement *hosanna*, en formant trois mélodies qui partent des trois chœurs dont elle est composée. Là sont les Dominations, les Vertus et les Puissances. Dans les deux premiers chœurs de la troi-

¹ Dante, *Paradis*, chant 12.

sième hiérarchie sont les Principautés et les Archanges; le chœur le plus éloigné du centre n'est composé que d'anges seuls. Ces ordres tirent leur lumière de Dieu et rendent successivement aux intelligences inférieures l'influence qu'ils ont reçue. Denys a contemplé avidement ces chœurs sacrés, il les a distingués et nommés comme moi. Grégoire ensuite a été d'un autre sentiment; mais, quand il est arrivé au ciel, il a ri lui-même de sa méprise. Ne t'étonne pas cependant qu'un mortel ait, sur la terre, manifesté cette vérité inconnue aux hommes; celui qui avait vu le ciel la lui avait démontrée, avec d'autres vérités éternelles relatives à ces suprêmes intelligences ¹. »

Monté dans le ciel empyrée, le poète y voit le triomphe des anges et des âmes bienheureuses. Béatrix le quitte pour aller reprendre sa place parmi les bienheureux et envoie près de lui saint Bernard, pour lui montrer la gloire de la Vierge Marie. Saint Bernard lui montre les bienheureux de l'Ancien et du Nouveau Testament, environnant la sainte Vierge comme les feuilles d'une rose dont elle est le centre.

« Regarde maintenant cette figure si semblable à celle de Jésus-Christ; sa beauté te disposera à le contempler lui-même. » « En effet, je remarquai que cette beauté imprimait une vive allégresse sur tous les saints esprits créés pour jouir du droit de s'élever jusqu'au bien éternel. Tout ce que j'avais vu auparavant n'avait pas autant excité mon admiration et ne m'avait pas démontré la gloire de Dieu avec autant de magnificence. Alors l'amour qui descendit sur la terre étendit ses ailes devant le trône de cette beauté divine en chantant :

« Je vous salue, Marie, pleine de grâce. »

« La cour bienheureuse répondit de toutes parts à ce chant en s'animant d'une joie nouvelle. Je dis à celui qui s'embellissait des charmes de Marie, comme l'étoile du matin brille des feux du soleil : « O père saint, qui daignes descendre près de moi et abandonner la place que la faveur éternelle t'a marquée, quel est cet ange qui, avec tant d'allégresse,

regarde les yeux de notre Reine, et est si embrasé qu'il paraît tout de flamme ? » L'esprit me répondit : « Il a toute l'innocence et toute la grâce que peut avoir une âme ou un ange, et nous le voulons tous ainsi, parce que c'est lui qui a porté la palme à Marie quand le Fils de Dieu a daigné consentir à se couvrir de nos dépouilles mortelles.

« Mais maintenant fais attention à mes paroles, et remarque les chefs de ce pieux et juste empire. Les deux vieillards qui sont les plus voisins de l'auguste souveraine sont en quelque sorte les racines de cette rose. A gauche tu vois le père dont la gourmandise a rendu notre vie si amère; à droite est cet ancien Père de la sainte Église à qui Jésus-Christ a donné les clefs de son royaume. Près de ce dernier est celui qui connut avant de mourir tous les malheurs de la belle épouse que Notre-Seigneur s'est acquise par son supplice. Près de l'autre est ce chef sous lequel se nourrit de manne une nation ingrate, indécise et dédaigneuse. Auprès de Pierre tu vois Anne, joyeuse d'admirer sa fille, qu'elle ne perd pas de vue, quoique, comme tous les autres, elle ne cesse de chanter : *Hosanna* ¹. »

Entin saint Bernard adresse à Marie la prière suivante :

« Vierge-Mère, fille de ton Fils, femme modeste, mais élevée plus qu'aucune autre créature, terme de la volonté éternelle, tu as tellement ennobli la nature humaine que Dieu n'a pas dédaigné de devenir son propre ouvrage. Dans ton sein a été rallumé cet amour dont les rayons ont donné la vie à cette fleur étincelante. Soleil dans son midi, tu nous embrases d'une ardente charité, tu es la source d'une vive espérance. O Reine ! tu es si grande, tu as tant de puissance que c'est en vain qu'on recourt à la grâce si on ne t'adresse passes prières. Ta bonté n'exauce pas seulement celui qui l'invoque, souvent elle prévient les désirs. Tu es un prodige de miséricorde, de tendresse, de magnificence; en toi se réunissent les vertus de toutes les créatures.

¹ Dante, *Paradis*, chant 28.

¹ Id., *ibid.*, chant 32.

« Celui que tu vois près de moi a parcouru le monde, du centre de la vallée infernale jusqu'à ce haut empire ; il a vu une à une les âmes des esprits qui habitent le ciel. Il t'en supplie, accorde-lui assez de force pour qu'il puisse embrasser la connaissance parfaite de Dieu. Je n'ai jamais désiré ma vision bienheureuse autant que je souhaite que tu favorises la sienne. Exauce mes vœux, dissipe par ton assistance puissante l'obscurité de ses facultés mortelles, et que Dieu se manifeste à lui de toutes parts. Je t'en conjure aussi, ô Reine qui peux tout ce que tu veux, après un tel bonheur, conserve son cœur dans un état de pureté ! Que ta protection le soutienne contre les passions humaines ! Regarde Béatrix et tous ces esprits divins, ils t'adressent avec moi la même prière. »

« Les yeux que Dieu chérit et vénère se fixèrent sur les saints intercesseurs et montrèrent que la demande était agréée. Ensuite ces divins regards se portèrent vers l'Intelligence suprême qu'aucune créature ne peut envisager aussi facilement. En approchant ainsi de l'objet de mes vœux je sentis mon désir s'éteindre en moi. Bernard, en souriant, m'invitait à regarder plus haut ; mais déjà je lui avais obéi, et mes yeux, pleins d'une nouvelle puissance, pénétraient de plus en plus dans le rayon de lumière où tout est vérité. Qui pourrait décrire ce que j'ai vu ? Ce spectacle est au-dessus de toute éloquence, et la mémoire se fatiguerait en vain à le retracer.

« Semblable à celui qui voit en songe une chose admirable, et qui à son réveil en conserve encore l'impression récente sans pouvoir se rappeler ce qu'il a vu, je dois avouer qu'en ce moment ma vision échappe à mon souvenir, mais un charme vague reste dans mon cœur. C'est ainsi que la neige se fond au soleil ; c'est ainsi que le vent emportait les feuilles légères qui contenaient les oracles de la sibylle. O splendeur éternelle, qui te refuses aux expressions des mortels, redeviens une faible partie de ce que tu me semblais être ! Accorde à ma langue une telle vigueur qu'elle puisse transmettre à la postérité au moins une étincelle de ta gloire. Ta victoire sera encore plus éclatante si tu

daignes renvoyer quelques facultés à ma mémoire et donner quelque noblesse à ces vers.

« Je crois que, si mes yeux avaient cessé d'être attachés fortement sur ce spectacle resplendissant et s'en étaient un moment détournés, j'aurais perdu le don ineffable qui m'était accordé, et je me souviens que, devenant plus hardi à soutenir un tel éclat, je confondis bientôt mes yeux dans l'excellence infinie de cette lumière.

« O grâce abondante ! tu me permettais de contempler la splendeur éternelle, où mes regards s'absorbaient, et je vis dans toute sa profondeur qu'un amour réciproque avait réuni ce qui est répandu dans le monde ; les substances, les accidents et leurs effets y étaient confondus d'une telle manière que mes chants suffisaient à peine pour en faire concevoir une faible idée. Je crois que j'ai bien conservé dans mon esprit la forme universelle de ce nœud qui lie tant de substances diverses, et je pense ne m'être pas trompé ; car, en y réfléchissant, je me sens rempli d'une douce joie. Cependant le moindre point de temps écoulé depuis ma vision en efface la trace plus aisément que vingt-cinq siècles n'effaceraient celle de l'expédition des Argonautes.

« Immobile et attentif, j'admirais en silence et je m'enflammais d'une ardeur nouvelle. L'effet de ce spectacle miraculeux est tel qu'il force de devenir étranger à toute autre pensée. Le bien qu'on désire est tout en cette lumière ; hors d'elle tout est rempli de défaut ; dans elle tout est doué de la perfection.

« Pour décrire ce dont je peux me souvenir ma langue sera donc plus impuissante que celle d'un enfant à la mamelle. Cette vive lumière, qui est toujours la même, ne me semblait présenter en elle d'autre différence qu'un éclat toujours croissant pour ma vue, qui se fortifiait de plus en plus. Dans le fond de cette vive splendeur il me sembla que je distinguais trois cercles de trois couleurs qui n'en formaient qu'un seul ; le premier était réfléchi par le second, comme l'arc-en-ciel se réfléchit lui-même ; le troisième paraissait un feu qui brillait de la lu-

mière des deux autres. Que mes paroles sont vaines ! qu'elles sont faibles pour exprimer ce que je conçois ! Et ce que je conçois n'est plus rien si je le compare à ce que j'ai vu. O lumière éternelle, qui ne reposes qu'en toi, qui seule peux t'entendre, et qui, après t'être comprise, daignes te montrer joyeusement ! le second cercle qui brillait en toi, et que tu réfléchissais, lorsque je l'eus bien considéré, me parut d'une couleur qui approchait de celle de notre corps et en même temps n'avait pas perdu la sienne propre. J'étais alors semblable à ce géomètre qui s'efforce de mesurer le cercle et cherche en vain le principe qui lui manque. Je voulais savoir comment la Trinité sainte et notre image pouvaient s'accorder et comment s'opère l'union des deux natures ; mais pour comprendre un tel mystère mes forces n'étaient pas suffisantes. Alors je fus éclairé d'une splendeur de la divine grâce, et mon noble désir fut satisfait.

« A un tel spectacle mes forces défailirent ; un tel prodige ne put se graver dans ma mémoire, et, ainsi que deux roues obéissant à une même action, ma pensée et mon désir, dirigés avec un même accord, furent portés ailleurs par l'amour sacré qui met en mouvement le soleil et les étoiles¹. »

Voilà comment Dante termine sa triple épopée, au plus haut des cieux, par la contemplation de la Trinité adorable, où il arrive par la théologie de saint Thomas, de saint Bonaventure et de saint Bernard, et par l'intercession de la très-sainte Vierge. On ne peut rien de plus grand ni de plus élevé. Ce terme du poème est le terme final de toutes choses.

Comme le poète écrivit au milieu des animosités politiques, elles apparaissent plus d'une fois dans son œuvre ; on y voit même qu'elles se modifiaient beaucoup avec le temps. En l'an 1300, époque à laquelle il acheva son *Enfer*, Dante était Gibelin et exilé ; Boniface VIII, chef naturel des Guelfes, vivait encore ; aussi le poète le met-il dans son *Enfer* ; mais en 1314, époque où il termina son *Purgatoire*, il en parle différemment en

rappelant la mort du Pontife : « Je vois les lis entrer dans Anagni, et le Christ prisonnier ; je le vois une autre fois moqué ; je vois renouveler la scène du vinaigre et du fiel, et je vois qu'il meurt entre deux larrons vivants. Je vois un nouveau Pilate que ce supplice ne rassasie pas ; il porte dans le temple ses désirs cupides¹. » Certainement, lorsque le Dante nous représente Boniface dans le Christ trahi, haï et mourant entre deux larrons, il était loin de vouloir le damner encore.

Malgré ses préoccupations politiques de Gibelin il déplorait vivement le séjour des Papes hors de l'Italie. A la mort de Clément V, en 1314, il écrivit une lettre très-pressante aux cardinaux italiens en conclave pour leur dépeindre la douleur de Rome, restée seule et veuve, et pour les engager à lui ramener son époux, le souverain Pontife². Dante mourut à Ravenne le jour de l'Exaltation de la Sainte-Croix, 14 septembre 1321, après avoir reçu tous les sacrements de l'Église. Des écrivains franciscains assurent que Dante s'était fait recevoir dans leur ordre et qu'il mourut revêtu de leur habit ; ils donnent pour preuve qu'il fut inhumé dans une de leurs églises. Ces sortes de dévotions étaient très-fréquentes dans ce temps-là³.

Un poète également célèbre, contemporain et compatriote de Dante, fut François Pétrarque. Il naquit le 20 juillet 1304 dans la ville d'Arezzo, où son père, banni de Florence comme Gibelin, s'était réfugié. L'an 1313, la mort de l'empereur Henri VII ayant enlevé toute espérance aux Gibelins, le père de Pétrarque emmena sa famille dans le comtat d'Avignon, où Clément V avait transféré la cour pontificale. Pétrarque dut étudier le droit à Montpellier et à Bologne. C'était la volonté de son père ; mais un goût décidé pour les lettres et la poésie lui faisait préférer Cicéron et Virgile. A Bologne il eut pour professeur de droit un compatriote de Florence, Cinon de Pistoie, qui était en même temps un poète distingué. Cinon fut encore le professeur du fameux Bartole, né à Sasso-Ferrato, dans l'Om-

¹ Dante, *Paradis*, chant 33 et dernier. Traduction de M. Artaud.

¹ Dante, *Purgatoire*, chant 20. — ² Artaud, *Hist. de Dante*, p. 329. — ³ Id., *ibid.*, p. 485.

brie, vers l'an 1313, et mourut l'an 1336, l'un des plus célèbres jurisconsultes et interprètes du droit romain, qui savait en outre l'hébreu, la théologie et toutes les sciences de son temps. Pétrarque embrassa de même toutes les sciences dans ses études, mais la poésie l'emporta sur le reste. Devenu orphelin à l'âge de vingt ans, il eut pour protecteur le cardinal Jean Colonne et son frère Jacques Colonne, évêque de Lombez. Le 6 avril 1327, le lundi saint, à six heures du matin, il vit dans une église d'Avignon la dame Laure de Noves, mariée à Hugues de Sade, jeune patricien, originaire d'Avignon, dont elle eut onze enfants. Fidèle à ses devoirs d'épouse et de mère, Laure était aussi belle que vertueuse. Pétrarque en devint poétiquement amoureux et en fit l'objet continuel de ses vers. Laure mourut le 6 avril 1348, âgée d'environ quarante ans, munie des derniers sacrements, et fut inhumée dans l'église des Frères mineurs; elle mourut d'une peste effroyable, qui à cette époque ravagea le monde entier.

Les chants poétiques de Pétrarque lui attirèrent une si grande renommée que, le 23 août 1340, il reçut, à Vacluse, une lettre du sénat romain qui l'invitait à venir se faire couronner au Capitole. Depuis longtemps il ambitionnait le laurier de poète, et il s'en était ouvert à Robert d'Anjou, roi de Naples, dont l'influence avait hâté l'admiration et les suffrages des sénateurs de Rome. Ce prince cultivait les lettres avec enthousiasme et les protégeait en roi. Pétrarque ne voulut devoir qu'à lui la couronne qui lui était offerte; il s'embarqua pour Naples et lui porta une épopée latine sur la seconde guerre punique, dont le titre était *l'Afrique* et le héros Scipion. Le roi et le poète eurent des conférences sur la poésie et sur l'histoire; celui-ci réclama une épreuve plus rigoureuse; il offrit de répondre pendant trois jours à toutes les questions qui lui seraient proposées sur l'histoire, la littérature et la philosophie, soutint cet examen avec gloire, et Robert le déclara solennellement digne du triomphe qui lui était promis. A son audience de congé le roi, se dépouillant de sa robe, l'en revêtit, et le pria de la porter le jour de son couron-

nement, qui eut lieu à Rome le jour de Pâques, 8 avril 1341.

Cependant, quoique Pétrarque eût des bénéfices ecclésiastiques, ses mœurs n'étaient pas trop exemplaires; outre sa passion profane pour la femme de Hugues de Sade il eut un enfant naturel ou deux. Arrivé à Rome en l'an 1350, il y trouva le jubilé ouvert; cette grande solennité fit sur son âme une impression profonde; ses habitudes devinrent plus graves, ses mœurs plus austères; on put remarquer dès lors qu'à l'élévation de ses pensées il se plaisait à mêler un caractère de sévérité dont ses dernières poésies ont fidèlement gardé l'empreinte. Comme poète italien Pétrarque est un des premiers; mais comme historien et philosophe son autorité est nulle ou à peu près; car dans la philosophie et l'histoire même il fait encore de la poésie. Le 18 juillet 1374 on le trouva mort dans sa bibliothèque, la tête courbée sur un livre ouvert; une attaque d'apoplexie l'avait frappé dans cette attitude¹.

Un marchand de Florence, nommé Boccace, étant à Paris, y eut un bâtard qu'il nomma Jean. Il voulut l'appliquer au commerce; mais Jean Boccace avait un attrait invincible pour le commerce des muses; la poésie, le plaisir, l'occupèrent toujours beaucoup plus que le comptoir. Il fit des vers qui passent pour médiocres; il composa le *Décameron*, recueil de cent contes ou nouvelles qui passe pour un chef-d'œuvre de prose italienne; mais plusieurs de ces contes sont trop libres: c'était le fruit de sa jeunesse. Dans un âge plus mûr il délibérait avec un Père chartreux de renoncer au monde et aux études profanes. Pétrarque, son compatriote et son ami, lui conseilla de ne point prendre ce parti extrême, mais un juste milieu; ce qu'il fit. Il écrivit dès lors en latin plusieurs ouvrages d'érudition historique, entre autres la généalogie des dieux du paganisme. Il mourut en 1375, un peu plus d'un an après Pétrarque, dont la mort lui fut extrêmement sensible. Pétrarque et Boccace avaient l'un et l'autre un grand zèle pour se procurer de bons manuscrits tant grecs que latins. On

¹ *Biographie univ.*, t. 33, art. PÉTRARQUE; t. 31, art. LAURE DE NOVES.

suppose communément que, ce qui fit renaître en Italie le goût des lettres et des arts, ce fut l'arrivée des réfugiés grecs après la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453. Les chefs-d'œuvre de Cimabué et de Giotto dans la peinture, de Cino, de Boccace, de Pétrarque et de Dante en littérature et en poésie italiennes, antérieures d'un siècle à la chute de Constantinople, sont une preuve éclatante que l'Italie n'avait point attendu les réfugiés de la Grèce.

Devenue féconde en artistes et en poètes, l'heureuse Italie, mais surtout Florence, continuait à être fertile en saints. Florence comptait parmi ses plus nobles familles celle des Corsini. Nicolas Corsini et sa femme Pèlerine étaient aussi pieux que nobles, mais ils n'avaient point d'enfants. Ayant entendu un prédicateur rappeler ces paroles de l'Exode : « Tu ne tarderas pas d'offrir à Dieu les dîmes et les prémices, » ils promirent à Dieu de lui consacrer le premier de leurs enfants s'il lui plaisait de leur en donner. Ils firent ce vœu, à l'insu l'un de l'autre, dans l'église des Carmes, devant une image de la sainte Vierge que l'on appelait Notre-Dame du Peuple. De retour à la maison, s'étant communiqué réciproquement ce qu'ils avaient fait, ils se mirent tous deux à genoux et renouvelèrent ensemble leur promesse. Devenue féconde, Pèlerine priaît Dieu que son fruit pût lui être agréable. La veille de son enfantement il lui semblait en songe qu'elle accouchait d'un loup; elle en était excessivement affligée et s'en plaignait à la sainte Vierge, lorsqu'elle vit ce loup entrer dans une église et devenir aussitôt un agneau tout blanc. S'étant éveillée là-dessus, elle pensait quelle pouvait être la cause de ce songe, mais elle n'osa le dire à personne. Le lendemain, jour de Saint-André, 30 novembre 1302, elle mit au monde un très-beau garçon, qui reçut au baptême le nom d'André.

À l'âge de douze ans, comme il était très-bien fait et de beaucoup d'esprit, ses parents l'aimaient à l'excès, quoiqu'ils eussent eu plusieurs autres enfants après lui. André devint indocile, faisant toujours le contraire de ce que voulaient ses parents, occasionnant cha-

que jour des querelles et des disputes, n'aimant que le jeu, les armes et la chasse, et se souciant fort peu des églises et de la religion. Ses parents craignaient qu'il n'eût une mauvaise fin, mais ne savaient qu'y faire. Un jour, comme il avait quinze ans et devenait chaque jour plus mauvais, ils l'appelèrent tous deux; mais il refusa de venir, ajoutant même des paroles de mépris. Alors sa mère dit tout haut : « Vraiment, André, mon fils, tu es le loup que j'ai songé. » À ces paroles André vint à sa mère et dit : « Que dites-vous, maman? Comment suis-je un loup? — Sache, mon fils, dit-elle, que ton père et moi, étant stériles, nous avons fait vœu à la glorieuse Vierge Marie de lui donner le premier de nos enfants, et c'est toi. Sache aussi que j'ai songé que je mettais au monde un loup, mais qui, entrant dans une église, devint un agneau. Ainsi, mon fils, tu n'es à nous que quant à la génération, mais tu es à la Vierge Marie; je te conjure donc, ne dédaigne pas de servir une si puissante patronne. » Ces paroles furent pour le jeune André une flèche divine qui pénétra son cœur; toute la nuit il pensait à la Vierge, disant : « O Vierge Marie, puisque je suis à vous, je vous servirai de grand cœur nuit et jour; seulement priez votre miséricordieux Fils qu'il me pardonne les péchés de ma jeunesse. Autant je vous ai déplu, à vous et à lui, en mal vivant, autant je m'efforcerai de vous plaire à tous deux en changeant de vie. »

Le lendemain il entra de bonne heure dans l'église des Carmes, et, prosterné devant l'image de Notre-Dame du Peuple, il faisait cette prière : « Glorieuse Vierge Marie, voici le loup dévorant et plein d'iniquité qui vous prie humblement que, comme vous avez enfanté l'Agneau sans tache dont le sang nous a rachetés et purifiés, il me purifie de telle sorte et change tellement ma cruelle nature de loup que je devienne un agneau docile, pour lui être immolé et vous servir dans votre très-saint ordre. » Il persévéra dans cette prière jusqu'à la neuvième heure, le visage baigné de larmes. Alors il se leva et alla prier le supérieur du monastère, qui était le provincial des Carmes en Toscane, de le recevoir parmi eux. Le provincial répondit :

« Dites-moi, mon fils, d'où vous vient cette volonté, puisque vous êtes de race noble et que rien ne vous manque ? » André lui dit : « C'est l'œuvre du Seigneur et de mes parents, qui ont fait vœu de me consacrer pour toujours en ce lieu à l'honneur de la sainte Vierge. — Attendez quelques moments, répondit le provincial ; dans peu je vous donnerai une réponse. » Aussitôt il avertit ses parents et assembla ses religieux. Le père et la mère d'André, qui ne savaient ce qu'il était devenu, eurent une grande joie de cette nouvelle ; ils accoururent à l'église, où la mère s'écria : « Voilà mon fils qui, de loup, est devenu agneau. » André Corsini reçut donc l'habit de Carme en l'an 1318, avec la bénédiction de son père et de sa mère.

Pour éprouver la constance du jeune novice on lui imposait les offices les plus bas, comme de balayer la maison, de garder la porte, de servir à table, de laver les écuelles à la cuisine. André regardait tout cela comme une gloire ; il vaquait surtout au silence et à l'oraison. Tourné en dérision par plusieurs de ses proches et par ses compagnons de plaisir, il le supportait avec patience et sans rien dire. Un jour que, pendant le dîner de ses frères, André gardait la porte, quelqu'un vint y frapper avec grande instance. André, regardant par la petite fenêtre, vit un personnage bien vêtu, accompagné de plusieurs domestiques, qui lui dit d'une voix impérieuse : « Ouvrez bien vite, car je suis de tes parents, et je n'entends pas que tu restes avec ces gueux ; et c'est aussi la volonté de ton père et de ta mère, qui t'ont promis pour époux à une fille très-belle. » André lui répondit : « Je n'entends pas ouvrir, parce qu'il m'a été ordonné par l'obéissance de n'ouvrir à personne sans permission. Je ne crois pas que vous soyez de mes parents, car je ne vous ai jamais vu, et, si je sers ici ces humbles frères, Jésus-Christ lui-même s'est fait homme pour nous servir. Je ne crois pas non plus que ce soit la volonté de mon père et de ma mère que je sorte d'ici, car ce sont eux qui m'y ont voué à Dieu, à la Vierge, service dont je me réjouis souverainement. Je crois, au contraire, que vous êtes des parents du diable. » L'autre reprit : « Je te prie, An-

dré, ouvre-moi un moment pour que je cause avec toi de certaines choses, car le prieur ne te verra point. » André répliqua : « Et quand le prieur ne le verrait pas, il y a Dieu au-dessus de lui, qui scrute les cœurs et de qui personne ne peut se cacher. C'est pour l'amour de lui que je garde la porte, afin qu'il me garde lui-même et me soit en aide. » En parlant ainsi André se munit du signe de la croix. Aussitôt le tentateur, qui n'était autre que le malin esprit, disparut comme un éclair fétide. André rendit grâces à Dieu de cette victoire ; il en devint plus fort et plus parfait.

Ayant fait profession après un an, avec la bénédiction de tous les religieux et de ses parents, il redoubla de ferveur dans la pratique des vertus, particulièrement de l'humilité. Sa joie était de servir les pauvres et les malades, se souvenant de cette parole du Seigneur : « Ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. » Jamais il ne manquait aux heures saintes ; nuit et jour il était le premier au chœur ; jamais il ne résistait au commandement des supérieurs ; plus on lui commandait, plus il en avait de joie. Pour ne pas perdre un moment il était assidu à l'étude des lettres sacrées. Un jour il demanda au provincial, comme une très-grande grâce, d'aller à la croix tous les vendredis. Ce jour il prenait la discipline jusqu'au sang, et puis, un panier pendu au cou, il allait dans la grande rue, au milieu des nobles et de ses proches, mendier du pain et des aumônes. Ses proches, persuadés que cela se faisait pour leur faire honte, en étaient indignés et recommandaient à tout le monde de se moquer de lui et de lui dire des injures ; lui, au contraire, s'en allait tout joyeux, disant en lui-même : « Mon Seigneur Jésus-Christ, étant injurié, n'injurait point ; étant accablé de souffrances, il ne s'en irritait point. » André fuyait la société des femmes et les paroles lascives. Sa récréation était le jardin et la solitude de sa chambre ; son paradis était l'église, l'arbre de vie le crucifix, la Terre-Sainte la Vierge Marie. Il était d'une abstinence et d'une austérité extraordinaires ; outre les jeûnes de l'Église et de l'ordre il jeû-

nait au pain et à l'eau les lundis, les mercredis, les vendredis et les samedis pour l'amour de la Mère de Dieu. Il domptait sa chair par un très-rude cilice, avec lequel il dormait toujours sur la paille.

Un de ses proches était tourmenté d'un mal de jambe qui lui rongait les chairs. Pour faire diversion à ses douleurs il se livrait au jeu et sa maison était un rendez-vous de joueurs. Un jour de vendredi, comme André était sorti pour demander l'aumône, il alla le trouver et lui dit : « Mon oncle Jean, voulez-vous être guéri ? » Jean lui répondit : « Va-t'en, mendiant ; tu penses te moquer de moi ! » André lui repartit : « Ne vous troublez pas, mon oncle ; mais, si vous voulez guérir, acquiescez à mes conseils. » Jean, revenu à des sentiments plus humbles, dit alors : « Je ferai tout ce que tu voudras, pourvu que cela soit possible. » André dit : « Si vous voulez être guéri, je veux que pendant sept jours vous vous absteniez de jouer, que vous en jeûniez six, et que pendant sept vous disiez sept *Pater* et sept *Ave*, avec le *Salve, Regina*, et je vous promets que la glorieuse Vierge obtiendra de son Fils votre guérison. » Quoique Jean fût un homme indévot, toutefois, entendant cet agneau et voyant sa simplicité, il prit sur lui de promettre de faire tout cela, et il le fit en effet, quittant le jeu, priant et jeûnant. Le septième jour, qui était le samedi, André alla lui demander comment il se portait ; Jean répondit : « Vous êtes vraiment un ami de Dieu ; je n'ai plus de mal ; je puis marcher comme un jeune homme, tandis que précédemment j'étais toujours couché. » André lui dit : « Allez au couvent. » Et ils vinrent devant l'image de la sainte Vierge et y prièrent ensemble à genoux. Après la prière André dit : « Mon oncle, déliez maintenant votre jambe, car elle est entièrement guérie. » En effet, au lieu d'être rongées jusqu'aux os, les chairs étaient comme celles d'un jeune enfant. Jean devint dès lors tout à fait pieux et dévot, ne cessant de rendre grâces à Dieu et à la sainte Vierge.

André fut ordonné prêtre l'an 1328. Ses parents avaient déjà tout arrangé pour la célébration de sa première messe, qu'ils

avaient dessein de rendre très-solennelle ; mais l'humble religieux déconcerta tous leurs projets ; il se retira dans un petit couvent, à sept milles de Florence, où, sans être connu de personne, il offrit à Dieu les prémices de son sacerdoce, avec un recueillement et une dévotion extraordinaires. Aussitôt après la communion la sainte Vierge lui apparut, disant : « Tu es mon serviteur, je t'ai choisi, et je serai glorifiée en toi. » André n'en devint que plus humble. Après avoir prêché quelque temps à Florence il fut envoyé à Paris, où il étudia pendant trois ans et prit quelques degrés ; il alla ensuite continuer ses études à Avignon, avec le cardinal Corsini, son oncle ; il y guérit un aveugle.

De retour dans sa patrie il fut élu prieur du couvent de Florence par un chapitre provincial. Ses exemples et ses sermons produisaient de si merveilleux fruits qu'il était regardé comme le second apôtre du pays. Outre le don des miracles il avait celui de prophétie.

Pendant que notre saint édifiait ses frères et les peuples de la Toscane par le spectacle de toutes les vertus, la ville de Fiésolo, à trois milles de Florence, perdit son évêque. Le chapitre de la cathédrale choisit d'une voix unanime André Corsini pour lui succéder ; mais celui-ci n'eut pas plus tôt appris ce qui se passait qu'il se cacha dans une maison de Chartreux pour éviter un fardeau aussi redoutable. On fit longtemps d'inutiles recherches pour le découvrir, et les chanoines allaient procéder à une nouvelle élection quand Dieu permit qu'un enfant indiquât la retraite de son serviteur. André donna son consentement dans la crainte de résister à la volonté du Ciel et reçut l'onction épiscopale en 1360. Son changement d'état n'en apporta point dans sa manière de vivre ; il redoubla même ses premières austérités. Ce ne fut plus assez pour lui d'un cilice, il y ajouta encore une ceinture de fer. Chaque jour il disait les sept psaumes de la Pénitence et récitait les litanies des Saints en se donnant une rude discipline. Des sarments de vigne étendus sur la terre lui servaient de lit. Tout son temps était partagé entre la prière et les fonctions de l'épiscopat. Il ne se délaissait de

ses travaux qu'en méditant et en lisant l'Écriture sainte. Il ne parlait que rarement aux femmes et ne pouvait souffrir ni les flatteurs ni les médisants. Sa charité pour les pauvres, et surtout pour les pauvres honteux, était incroyable ; il recherchait ces derniers avec un grand soin et les assistait le plus secrètement qu'il lui était possible. Tous les jeudis il avait coutume de laver les pieds aux pauvres, afin de pratiquer plus parfaitement cette charité et cette humilité tant recommandées par Jésus-Christ. Un d'entre eux ne voulant pas présenter les siens, parce qu'ils étaient tout couverts d'ulcères, le saint surmonta sa résistance ; mais à peine les pieds de ce malheureux eurent-ils été lavés qu'ils se trouvèrent entièrement guéris. L'évêque de Fiésole, digne imitateur de saint Grégoire le Grand, avait sur une liste les noms de tous les pauvres qu'il connaissait, afin d'être plus en état de pourvoir à leurs besoins. Il n'en renvoyait aucun sans lui avoir fait l'aumône, et il arriva une fois qu'il multiplia le pain pour avoir de quoi en distribuer aux indigents. Il avait un talent singulier pour réunir les esprits divisés ; aussi apaisa-t-il toutes les séditions qui s'élevèrent de son temps soit à Fiésole, soit à Florence¹. *

Dans cette dernière ville étaient deux frères nobles et riches, Carissime et Alexis Falconiéri ; ils exerçaient le négoce, comme faisaient les plus illustres familles de Florence et des autres villes d'Italie. Le bienheureux Alexis Falconiéri avait une dévotion particulière à la Mère de Dieu. Il fut un des sept marchands de Florence, tous bienheureux, qui, avec saint Philippe Béniti, leur compatriote, fondèrent l'ordre des Servites. Comme nous l'avons vu, on appelle *servites* des personnes religieuses qui se consacrent au service de Dieu sous la protection spéciale de la sainte Vierge. Carissime Falconiéri, avançant en âge, fut touché de l'exemple et des exhortations de son pieux frère. Faisant une revue exacte de toute sa vie, il conçut de grandes inquiétudes qu'il n'eût acquis quelque chose par des voies injustes. Il pria Dieu de l'éclairer, fit des restitutions et des aumônes.

Enfin, l'an 1263, il supplia le Pape Urbain IV de lui accorder une absolution générale pour tous les torts qu'il pourrait avoir faits sans le savoir ; le souverain Pontife la lui accorda sous certaines conditions que Carissime remplit avec zèle. Outre les restitutions et les aumônes, il fit bâtir à Florence une église de l'Annonciation, qui, pour la richesse et la beauté de l'architecture, est encore aujourd'hui regardée comme une merveille. Il en fut récompensé de plus d'une manière. Il était déjà vieux lorsque lui naquit une fille, qui fut sainte Julienne Falconiéri. C'était vers l'an 1270 ; la joie fut grande dans toute la famille.

Julienne perdit son père de bonne heure ; à peine se souvenait-elle de l'avoir vu ; elle conserva plus longtemps son bienheureux oncle Alexis, qui fut son père dans la piété. Les premiers mots que Julienne apprit à bégayer furent les noms de Jésus et de Marie. Elle les prononçait si souvent que sa nourrice en était dans l'admiration et sa pieuse mère dans la joie. Le bienheureux Alexis disait à sa belle-sœur qu'elle avait mis au monde, non pas une fille, mais un ange. A mesure qu'elle grandissait Julienne s'occupait beaucoup plus volontiers aux exercices de dévotion que lui apprenait son saint oncle qu'aux ouvrages ordinaires de femme, à quoi sa mère tâchait de l'habituer. Au lieu de manier l'aiguille et le fuseau elle construisait de petits autels, lisait des livres de piété, chantait les louanges de la sainte Vierge, disait des prières. Sa mère la grondait quelquefois, disant que, si elle ne savait tenir un ménage, difficilement trouverait-elle un mari. Julienne se contentait de répondre : « Quand il sera temps la sainte Vierge y pourvoira. » Comme elle embellissait avec l'âge et la vertu, sa mère concevait de jour en jour de plus grandes espérances de la voir recherchée par un parti des plus honorables ; déjà l'on commençait à s'en entretenir parmi les gens de la maison : mais Julienne avait de tout autres pensées. D'après les inspirations de son saint oncle, elle avait résolu de garder la virginité et de se consacrer au service de la sainte Vierge. C'est pourquoi, malgré les exhortations de sa mère, malgré les caresses

¹ Voir les deux vies de saint André Corsini, *Acta SS.*, 30 janvier.

de sa famille et du monde, elle se lia d'elle-même par le vœu de continence, prête à renoncer au monde et à sa famille pour suivre Jésus-Christ pauvre, dès qu'elle en aurait la permission.

Ayant donc atteint sa seizième année, elle reçut des mains de saint Philippe Béniti l'habit du tiers-ordre des Servites ; elle en médita pieusement les mystères pendant l'année de sa probation. La tunique noire lui représentait la tristesse de Marie sur le Calvaire et la longueur de son martyre parmi les souffrances de son Fils ; la ceinture de peau lui représentait la peau du Sauveur déchirée par les fouets, les clous et la lance ; le voile blanc, la pureté de la Vierge ; la couronne, les louanges qui lui ont été données par l'archange ; le livre lui suggérait des méditations sur la Passion de Jésus-Christ ; le manteau lui rappelait la protection de la mère de Dieu, à qui elle se réjouissait d'appartenir ; le cierge, cette lampe allumée qu'on l'avertissait de tenir prête, comme une vierge sage, pour aller au-devant du céleste Époux. En méditant ainsi son pieux costume Julienne fut en édification continuelle à sa mère, à sa famille et à toutes ses sœurs. L'année suivante (1285) elle fit profession entre les mains de saint Philippe, qui mourut peu après.

Le souvenir de ce saint homme l'excitait de jour en jour à une plus haute perfection. Elle continua de demeurer chez sa mère, mais elle augmenta de beaucoup ses austérités précédentes. Les mercredis et les vendredis elle ne prenait d'autre nourriture que la sainte communion. Elle jeûnait encore le samedi au pain et à l'eau en l'honneur de la sainte Vierge, dont elle méditait en ce jour les sept douleurs. Elle employait le vendredi à méditer la Passion du Sauveur. Pour se rendre plus semblable à lui elle macérait sa chair jusqu'au sang par de rudes disciplines. Bien des fois elle fut ravie en extase par le véhément désir d'être crucifiée avec Jésus souffrant.

A sa mort on lui trouva sur les reins une ceinture de fer qui était entrée dans la chair si avant qu'on ne put la retirer sans lésion du corps, ce qui fit penser qu'elle la portait

depuis sa jeunesse. A quoi elle aspirait surtout, c'était à l'humilité et à la pauvreté. Son oncle, le bienheureux Alexis Falconiéri, lui en donnait l'exemple ; il refusa toujours d'être promu aux ordres sacrés et demeura toute sa vie dans l'ordre laïque, vaquant aux plus humbles offices et mendiant chaque jour le pain de ses frères. De même sa nièce, au lieu de vivre noblement de ses biens, aimait mieux gagner sa vie par le travail de ses mains et en partager le profit avec ses sœurs. Ce qu'elle imita plus spécialement de saint Philippe Béniti, ce fut son zèle pour la conversion des âmes.

A la mort de sa mère elle entra au couvent de ses sœurs du tiers-ordre et y attira plusieurs autres filles nobles de Florence. En 1316 il fut question de donner à cette maison un règlement définitif et une supérieure. Julienne Falconiéri fut élue prieure d'une voix unanime ; elle refusa longtemps, comme incapable et indigne, et ne finit par accepter qu'en se rappelant les paroles de saint Philippe Béniti qui lui avait recommandé la congrégation naissante comme prévoyant qu'elle en serait un jour la seconde fondatrice. Elle le fut moins par l'autorité que par l'exemple. C'était comme un privilège héréditaire dans sa famille de vivre longtemps ; son oncle, le bienheureux Alexis, comptait sa cent dixième année quand il mourut, le 17 février 1310. Si Julienne ne dépassa pas les soixante-dix elle le dut à ses grandes austérités. Les religieuses du tiers-ordre des Servites se dévouaient particulièrement au service des malades et à d'autres œuvres de charité. Julienne éprouva elle-même une maladie longue et pénible, qu'elle supporta avec une patience inaltérable. Un vomissement continu ne permettant pas qu'on lui administrât le saint Viatique dans ses derniers moments, le Sauveur voulut bien faire un prodige pour contenter son désir de s'unir à lui ; la sainte hostie, placée sur son cœur, disparut subitement. A l'instant même elle rendit l'esprit. C'était le 19 juin 1340. La certitude de plusieurs miracles opérés par son intercession ayant été prouvée juridiquement, Benoît XIII la béa-

tifia l'an 1729, et Clément XII acheva le procès de sa canonisation ¹.

Une des nobles vierges de Florence qui suivirent Julienne dans l'humilité du cloître fut la bienheureuse Jeanne Soderini. Elle vint au monde, l'an 1304, d'une des premières familles de cette illustre cité. Dès que sa raison commença d'éclorre tout son plaisir fut d'entendre parler des mystères de la foi chrétienne et d'en entretenir les autres. Une tendre piété embrasait son cœur. La sainte Vierge était l'objet particulier de sa dévotion; elle l'honora dès ses plus tendres années; chaque jour elle célébrait ses louanges et lui adressait de ferventes prières. Jeanne ayant connu d'une manière surnaturelle que sa gouvernante, nommée Félicie Tonia, devait bientôt mourir, elle en avertit cette fille, qui, se soumettant sans peine à la volonté de Dieu, s'occupait de chercher quelque personne prudente qui pût la remplacer auprès de son élève. A cet effet elle indiqua l'illustre sainte Julienne Falconiéri. Les parents de Jeanne avaient beaucoup de répugnance à la laisser entrer dans une maison religieuse, parce qu'ils n'avaient qu'elle d'enfant et que déjà ils songeaient à la donner en mariage à un jeune Florentin qui était d'un rang aussi élevé que le leur; mais, ayant appris de leur fille qu'elle avait déjà choisi Jésus-Christ pour époux, ils n'osèrent s'opposer au désir qu'elle manifestait. La jeune servante de Dieu, âgée seulement de douze ans, alla donc se ranger sous la discipline de sainte Julienne et se revêtit avec joie de l'habit religieux.

Jeanne, sous la direction d'une si habile maîtresse, ne tarda pas à faire de grands progrès dans les voies de la perfection. Non contente d'avoir renoncé au monde et à tous les avantages temporels qu'elle pouvait y trouver, elle voulut s'attacher à Dieu par des liens indissolubles, et devant l'autel de Notre-Dame de l'Annonciation elle s'engagea par vœu à la chasteté perpétuelle. Mais, persuadée que cette vertu évangélique ne se conserve en tout dans l'âme que par la mortification et la prière, elle affligea pendant

toute sa vie son corps par le jeûne, les veilles, le cilice, la discipline et plusieurs autres austérités. L'oraison et la contemplation l'occupaient tout le temps dont elle pouvait disposer. Son humilité était si grande qu'elle trouvait son plaisir à se livrer aux travaux les plus vils de la maison et à rendre à ses sœurs les services les plus abjects. Sa douceur, sa bonté, sa gaieté simple et franche, qui accompagnait ses actes de charité, lui méritèrent et lui acquirent l'affection de toutes ses compagnes.

Le démon, jaloux d'une vertu si pure, fit tous ses efforts pour triompher de la servante de Dieu; mais, pleine de confiance dans le secours du Ciel, elle résista constamment aux tentations les plus pénibles, supporta patiemment les épreuves les plus mortifiantes, et sortit enfin victorieuse de la lutte qu'elle avait eu à soutenir contre l'ennemi. Le Seigneur, sans doute pour récompenser sa vertu, la favorisa du don de prophétie. Jeanne fit plusieurs prédictions dont les événements prouvèrent la vérité.

Le temps où sa bienheureuse maîtresse, sainte Julienne Falconiéri, allait quitter la terre pour se réunir à son céleste Époux étant arrivé, Jeanne lui prodigua les soins les plus assidus et les plus charitables; elle reçut, en 1340, son dernier soupir, et fut la première à apercevoir l'image du Sauveur miraculeusement imprimée comme un sceau sur la poitrine de cette illustre vierge. Elle fit part de cette merveille à ses sœurs, qui purent elles-mêmes l'admirer tout à l'aise. Quant à elle, cette faveur céleste la toucha tellement qu'elle redoubla de ferveur, et s'appliqua, pendant les vingt-six ans qu'elle vécut encore, à imiter les vertus dont sainte Julienne lui avait donné de si beaux exemples. Enfin, riche en mérites et usée par les pénitences les plus rigoureuses, elle rendit paisiblement son âme à son Créateur, le 1^{er} septembre 1367. Son corps fut porté à l'église de l'Annonciation de Florence, que desservent les Servites, et y devint bientôt l'objet de la vénération du peuple. Le Pape Léon XII approuva, le 1^{er} septembre 1827, le culte immémorial de la bienheureuse Jeanne, à l'instante prière du comte Laurent

¹ *Acta SS.*, in appendice, t. 3, juin. Godescard, 19 juin.

Soderini, patrice romain et de la même famille que la sainte religieuse ¹.

Une autre sainte fille, Ulia, vulgairement appelée Julie, naquit vers le commencement du quatorzième siècle à Certaldo, petite ville du diocèse de San-Miniato, en Toscane. Ses parents étaient nobles et portaient le nom della Rena. Prévenue dès son enfance des plus abondantes bénédictions du Ciel, elle connut à peine le monde, qui ne lui inspira que de l'aversion, et ses pensées se tournèrent vers les choses de Dieu. L'estime qu'elle avait pour la vie obscure et cachée la déterminait, malgré sa naissance, à devenir servante. Elle entra en cette qualité chez des habitants de Florence, nommés Tinolfi, et y demeura quelque temps; mais, craignant ensuite que le service des hommes ne nuisît à celui de son Créateur, elle prit l'habit de saint Augustin, tel que le portaient alors les recluses, et revint à Certaldo. On rapporte qu'en y entrant elle arracha des flammes un enfant qui était en danger d'y périr et le rendit sain et sauf à ses parents. Ce prodige contribua beaucoup à confirmer l'idée que ses concitoyens avaient déjà de sa sainteté; mais ce fut pour elle un nouveau motif de se cacher au monde, dont elle redoutait beaucoup les vaines louanges. Afin de s'en séparer entièrement elle se renferma dans une petite cellule, près de la sacristie de la paroisse de Saint-Michel. Cette cellule était entièrement entourée d'un mur et la mettait ainsi dans une réclusion complète. Julie, tout occupée de Dieu dans sa solitude et s'abandonnant aux soins de la Providence, ne s'inquiéta nullement de sa nourriture et ne vivait que de morceaux de pain que des enfants venaient lui apporter de leur propre mouvement. Ce genre de vie si pénible à la nature lui mérita des consolations spirituelles qui la dédommagèrent pleinement des sacrifices continuels qu'elle faisait au Seigneur. Elle passa trente années dans cet état pénitent et austère, et s'endormit dans la paix du Seigneur le 9 janvier 1367. Aussitôt que le clergé et le peuple de Certaldo eurent appris la nouvelle de son bienheureux trépas ils se rendirent à

sa cellule et y trouvèrent son saint corps à genoux, répandant au loin l'odeur la plus suave. On dit qu'à l'instant même il s'opéra plusieurs miracles par son intercession, et que c'est depuis ce temps que ses concitoyens ont une si grande confiance en son crédit auprès de Dieu qu'ils l'invoquent dans toutes leurs nécessités publiques et particulières. Le Pape Pie VII approuva, le 22 septembre 1821, le culte rendu à la bienheureuse Julie ¹.

On doit regretter que les historiens de Florence ne nous aient pas conservé plus de détails touchant la vie du bienheureux Jean Vespignano. Le peu qu'ils en disent donne une haute idée de sa vertu. Ce serviteur de Dieu naquit et vécut dans la capitale de la Toscane, dans le milieu du treizième siècle; il appartenait à une famille distinguée et était membre du sénat. Le Seigneur lui fit la grâce de trouver un ami fidèle, nommé Barduccio, et la piété fut le lien de leur union. Ils s'animèrent mutuellement à faire l'aumône, à aimer Dieu, à pratiquer la mortification et à vivre dans l'espérance des biens futurs. Ils moururent l'un et l'autre en 1331. Les Florentins avaient conçu une si haute idée de la sainteté de Jean et de Barduccio qu'ils les honorèrent bientôt d'un culte public. Le corps de ce dernier, inhumé dans l'église du Saint-Esprit, à Florence, fut consumé dans un incendie qui, en 1370, détruisit cet édifice et le couvent qui y était joint. Celui du bienheureux Jean est encore conservé dans l'église de Saint-Pierre, et son culte fut approuvé par le Pape Pie VII le 4^{er} octobre 1800 ².

A Sienne, dans la même province de Toscane, un homme illustre par sa naissance, ses talents et ses dignités, Jean Ptolomée, né le 10 mai 1272, docteur en droit civil et canonique et en philosophie à l'âge de quinze ans, créé chevalier par Rodolphe de Habsbourg, honoré de la première magistrature de Sienne, sa patrie, avait annoncé une séance publique à l'académie de cette ville pour y donner des preuves de son savoir extraordinaire et sur les questions les plus ardues.

¹ Godescard, 20 décembre. — ² *Acta SS.*, et Godescard, 4 juillet.

¹ Godescard, 1^{er} septembre.

Les curieux affluaient. Le savant docteur entre dans la salle. Tout à coup, frappé de cécité, il est obligé de se faire reconduire chez lui. Toute la ville de Sienne prit part à son malheur.

Jean était né de parents longtemps stériles ; ils l'avaient obtenu par l'intercession de la sainte Vierge et le lui avaient consacré dès sa naissance. Il fut élevé par Christophe Ptolomée, son parent, religieux dominicain d'un grand savoir et d'une rare piété, qui dans la suite devint évêque. Jean embrassa toutes les sciences ; ses succès furent aussi extraordinaires que ses talents. Il avait en même temps beaucoup d'attrait pour la piété ; mais il se laissa prendre à la vaine gloire ; c'était pour faire ostentation de sa science qu'il avait indiqué une séance publique à l'académie. L'aveuglement corporel lui rendit la vue spirituelle ; il reconnut la main de Dieu qui le frappait dans sa miséricorde ; il implora humblement et avec larmes la sainte Vierge, sa patronne, promettant de faire un meilleur usage de sa vue si elle lui était rendue, savoir de quitter le monde et de mener la vie d'anachorète. A peine a-t-il achevé sa prière que, par un nouveau miracle, il récupère la vue. Ceux qui s'étaient rassemblés pour l'entendre viennent aussitôt le féliciter, mais aussi le prier de leur tenir parole. On convint d'un jour. L'affluence est encore plus considérable ; le docteur monte dans sa chaire ; mais, au lieu d'une dispute profane, il fait un discours sur le mépris du monde. Le discours terminé, il dit adieu à ses amis et à ses parents, avec deux compagnons des plus nobles, Ambroise Piccolomini et Patrizzi, et s'en va dans un désert.

Jean Ptolomée, qui prit dès lors le nom de Bernard, par affection pour saint Bernard de Clairvaux, avait vendu tout ce qu'il avait pour le distribuer aux pauvres, à l'exception d'un champ, nommé Accone, à quinze milles de Sienne. C'était une solitude affreuse, entourée de profondes vallées, de forêts épaisses et de rochers escarpés, à laquelle on ne parvenait que par un pont suspendu. C'est là que les trois amis se retirèrent l'an 1313. Ils y bâtirent un oratoire et de pauvres cellules, qui étaient des espèces de tombeaux. Ber-

nard Ptolomée y pratiqua des austérités incroyables et soutint avec une constance héroïque les assauts violents qui lui furent livrés par l'ennemi du salut, comme autrefois à saint Antoine.

Comme il leur venait des disciples de jour en jour, quelques envieux les déférèrent comme hérétiques au Pape Jean XXII, qui leur manda de venir le trouver à Avignon. Bernard et Ambroise Piccolomini se mirent aussitôt en route, au milieu de l'hiver, et firent tout le chemin pieds nus. Ils étaient à trois journées d'Avignon quand un vieillard vénérable, avec une robe d'ermite, accosta Piccolomini et lui conseilla amicalement de ne pas aller plus avant, parce que, malgré son innocence, il serait livré aux flammes s'il paraissait devant le Pape : la chose lui avait été révélée. Bernard hésita d'abord ; mais, rassuré par l'équité et la sagesse du Pontife et par la pureté de sa foi et de celle de ses compagnons, il dit à l'interlocuteur, en faisant le signe de la croix : « Mais, vous-même, qui êtes-vous ? » Aussitôt à la place du vieillard prétendu il n'y eut qu'une vapeur si fétide qu'elle fit tomber Bernard par terre.

Arrivé devant le Pape, il parla de sa conversion, de sa foi et de celle de ses associés, de manière à exciter l'admiration de toute la cour pontificale. Jean XXII lui donna des louanges et le renvoya avec une lettre à l'évêque d'Arezzo, dans le diocèse duquel se trouvait le désert d'Accone. L'évêque, qui était Gui de Tarlat, devait protéger les nouveaux religieux et leur prescrire une règle approuvée. Comme c'était une affaire importante, l'évêque leur recommanda d'implorer le secours de Dieu par des prières et des jeûnes. Pendant qu'on le faisait la sainte Vierge lui apparut, disant : « La solitude d'Accone m'est consacrée, c'est sous mes auspices que s'y élève la nouvelle famille. Il plaît à Dieu que cette congrégation soit appelée de mon nom la congrégation de Sainte-Marie du mont Olivet, qu'elle observe la règle de Benoît et qu'elle ait des vêtements blancs avec les insignes que voici. » En même temps elle lui montra trois monticules entassés, de couleur blanche, avec des surgeons d'oliviers dans les jointures et

une croix de pourpre sur le monticule du milieu. Tel fut le commencement de l'ordre des Olivétains, que les Papes favorisèrent de plusieurs privilèges.

Le premier abbé en fut Patricio Patrizzi ; le second, Ambroise Piccolomini, qui moururent l'un et l'autre au bout d'une année ; le troisième abdiqua au bout d'un an. Bernard Ptolomée, qui avait refusé de l'être, fut alors obligé d'accepter. Il fut envoyé par le Pape à Sutri pour apaiser une guerre civile ; il y réussit tout d'abord et guérit un homme aveugle depuis sa première enfance. Il prédit une peste cruelle qui ravage toute l'Italie ; Sienne, sa patrie, en étant attaquée, il y accourt avec ses disciples ; quatre-vingts d'entre eux succombent victimes de la charité ; lui-même en meurt saintement le 20 août 1348, à l'âge de soixante-seize ans. L'Église honore sa mémoire le 21 du même mois¹.

A Sienne encore un premier magistrat de la ville, qui faisaient même temps la banque, revenait à la maison pour dîner ; ce n'était pas encore l'heure, mais il avait faim. Comme le dîner n'était pas prêt le magistrat se met en colère contre sa femme. Pour le calmer et lui faire prendre patience elle lui offre un livre à lire. Le magistrat se fâche encore plus, jette le livre par terre et s'emporte contre tous les gens de sa maison. Toutefois, quelques moments après il a honte de lui-même ; il ramasse le livre : c'était la *Vie des Saints* ; il l'ouvre et tombe sur la vie de sainte Marie d'Égypte. Il prend un tel plaisir à cette lecture que, sa femme l'ayant averti que le dîner était prêt, il répondit : « Attendez, à votre tour, que j'aie fini mon histoire. » La femme, toute joyeuse, entra dans un cabinet voisin, et, tombant à genoux, pria Dieu d'achever la bonne œuvre qu'il avait commencée. Sa prière ne fut pas vaine ; Jean Colombini, c'était le nom de son époux, fut dès ce moment un autre homme. Porté à l'avarice, il devint généreux et charitable. Ses concitoyens ne savaient comment expliquer ce changement de conduite. Bien loin de faire davantage aucun tort, il réparait au

triple et au quadruple ceux qu'il croyait avoir faits ; il distribuait aux pauvres d'abondantes aumônes, visitait les hôpitaux, fréquentait les églises et donnait beaucoup de temps à la prière. Sa femme, Blasie, conjurait Dieu de le confirmer dans ces bons sentiments ; elle fut exaucée beaucoup plus qu'elle ne s'y attendait.

D'abord il lui proposa de vivre ensemble désormais comme frère et sœur ; elle en fut émerveillée, mais y consentit ; il fit aussitôt vœu de continence perpétuelle. Pour l'observer fidèlement il s'astreignit à des jeûnes toujours plus austères, couchait sur des planches, dormait peu, consacrait la plus grande partie de la nuit à la prière et à la contemplation, entendait la messe dès le matin, employait le reste de la journée à servir les malades dans les hôpitaux, à réconcilier les ennemis, à soutenir la cause de l'orphelin et de la veuve, à consoler les affligés, à placer partout quelque parole d'édification, à faire du bien à tout le monde, tant par ses conseils que par ses largesses.

Alors lui vint à l'esprit la parole du Sauveur au jeune homme : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez tout ce que vous avez, donnez-le aux pauvres, et puis venez et suivez-moi. » Jean Colombini se mit donc à penser qu'il n'aurait point assez fait tant qu'il ne renoncerait pas à tout pour suivre pauvre Jésus-Christ pauvre. Il avait un ami intime, François Vincent, des premiers de Sienne par ses richesses et sa naissance. Après avoir consulté Dieu dans la prière il lui communiqua son dessein de quitter tout pour vivre à la manière des apôtres. Vincent eut de la peine à goûter ce projet, mais à la longue il s'y rendit, et les deux amis résolurent de le mettre à exécution. Colombini quitta ses habits élégants, en prit de simples, distribua plus largement ses trésors aux malheureux, recueillait les malades dans les rues et les portait quelque part pour les faire soigner. Ses amis lui remontraient qu'il fallait y mettre de la prudence et ne pas se réduire soi-même à la mendicité. Colombini répondit librement : « Trop de précaution est une espèce d'infidélité. Ce que j'ai de plus à cœur, c'est de distribuer tous mes biens aux

¹ Acta SS., et Godescard, 21 août.

pauvres, d'être réduit moi-même à la dernière indigence et de mendier mon pain, et je n'en diffère l'exécution que par des motifs de charité et de justice, qui veulent qu'on ait quelque égard aux gens de sa maison. Ma grande félicité sera d'avoir pour unique richesse le Maître du monde, et de chanter avec le prophète : Mon partage, c'est le Seigneur. » Quand on vit les deux amis aussi fermes dans leur sainte résolution on cessa de leur faire des remontrances ; on finit bientôt par se recommander à leurs prières, ce qui était une manière d'approbation.

Jean Colombini tomba malade d'une grosse fièvre. Sa femme et ses domestiques le servirent avec toutes les attentions possibles ; mais il aurait voulu être traité comme un pauvre. Un matin sa femme et son ami Vincent étant entrés dans sa chambre ne l'y trouvèrent plus ; il avait disparu, avec une couverture. On le chercha toute la journée, on le chercha le lendemain ; ce ne fut que le troisième jour qu'on le découvrit dans l'hôpital le plus pauvre de la ville, où il s'était présenté la nuit, enveloppé de sa couverture et sans vouloir se faire connaître ; son désir était de goûter par expérience le bonheur d'être pauvre. Sa femme et son ami Vincent eurent toutes les peines du monde à lui persuader de revenir à la maison ; il leur protesta que jamais les douceurs qu'on lui avait procurées auparavant ne lui avaient si bien agréé que la tisane de l'hôpital.

Sa femme se plaignait de la vie pauvre et méprisable qu'il menait. Colombini cherchait, mais en vain, à la consoler et à la faire entrer dans les mêmes sentiments. Il finit par lui dire : « Mais, si ma sœur ne peut supporter de me voir en cet état, il y a un remède : nous sommes déjà séparés de lit, séparons-nous encore d'habitation. » Cette proposition l'affligea beaucoup plus encore. L'aventure qui suit mit le comble à sa mauvaise humeur et en même temps la guérit.

Colombini et Vincent allaient à la principale église pour entendre la messe ; à la porte, parmi d'autres mendiants, ils en virent un demi-nu, couvert d'une lèpre hideuse des pieds à la tête. « Que ce serait bien

fait, s'écria Colombini, si nous le portions à la maison pour en avoir soin ! » Vincent ayant approuvé cette pensée, ils l'apportèrent tous deux à travers les rues avec une merveilleuse tendresse ; mais, quand Blasie le vit approcher, elle cria tout haut : « Éloignez de moi cette peste, autrement je quitte la maison et le pays. » Colombini lui représenta doucement que ce pauvre était une créature de Dieu comme elle, et, comme elle, rachetée du sang de Jésus-Christ ; il la pria même de trouver bon, pour l'amour de Notre-Seigneur, qu'on le couchât un moment dans son lit à elle, lui-même n'en ayant plus et couchant sur des planches. Il lui rappelait cette parole : « Ce que vous avez fait au dernier des miens, c'est à moi que vous l'avez fait. » Mais plus il insistait, plus elle se fâchait, protestant que jamais elle n'approcherait plus d'un lit empesté par une infection pareille. Cependant les deux amis prirent le lépreux, le mirent dans un bain, le nettoyèrent eux-mêmes et le baisèrent avec beaucoup d'affection. Enfin, quoi qu'elle pût dire, ils le couchèrent dans le lit de la femme. Colombini la pria de plus d'en prendre soin elle-même pendant qu'il irait entendre la messe. Elle se retira dans une pièce voisine pour dévorer son chagrin. Là, rendue à elle-même, il lui vint des pensées meilleures ; elle commença d'admirer la grande charité de son époux, d'y comparer son propre entêtement ; elle craignit que Dieu ne fût pour elle sans miséricorde si elle l'était pour les malheureux. D'ailleurs convenait-il à une femme bien élevée de se quereller avec son mari, à une femme chrétienne de repousser les pauvres, d'être sans pitié pour les indigents ? Touchée de ces réflexions elle s'approche de la chambre du lépreux et entr'ouvre la porte. Aussitôt elle sent une odeur délicieuse, comme des fleurs les plus odoriférantes et des plus précieux parfums. Soupçonnant qu'il y avait en cela quelque chose de divin, elle n'ose entrer, referme la porte et se met à pleurer. Colombini et Vincent la trouvent en cet état en revenant de la messe. Ils entrent avec elle, ils sentent la même odeur ineffable, mais ne trouvent plus le lépreux. Le lit était arrangé

comme par la domestique la plus soigneuse. Tous reconnurent alors que le Sauveur lui-même, sous la forme d'un lépreux, avait voulu agréer leurs soins charitables; Jean Colombini en eut une révélation expresse la nuit suivante. De ce jour sa femme n'eut garde de le blâmer encore.

Les deux amis sentaient un désir toujours plus ardent de quitter les biens de ce monde, non-seulement de cœur, mais encore de fait, et de n'avoir absolument rien à eux. Ce qui les embarrassait, c'était le moyen d'exécution. Ils consultèrent à cet égard plusieurs personnes de science et de piété; leur principal oracle fut le bienheureux Pierre Pétrone, Chartreux, dont les deux amis écrivirent plus tard la vie. Il leur dit, avec saint Grégoire : « Il y en a qui, possédant les richesses du siècle, s'en servent pour soulager les nécessiteux, défendre les opprimés et faire d'autres œuvres charitables : ceux-là offrent à Dieu des sacrifices ordinaires. Il y en a qui ne se réservent rien, mais immolent à Dieu leur vie, leurs sens, leur langue, leur avoir; ils offrent ou plutôt ils deviennent eux-mêmes un holocauste, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui, étant riche, est devenu pauvre pour l'amour de nous. Ceux auxquels il est donné de le suivre dans la route royale de la pauvreté, ceux-là marchent en assurance et parviennent sûrement au royaume des cieux. Les parfaits serviteurs de Jésus-Christ ne veulent que lui; leur trésor est de l'aimer et de l'imiter. » Les deux amis résolurent donc de renoncer absolument à tout; mais, comme ils savaient de l'Apôtre que qui n'a pas soin des siens est pire qu'un infidèle, ils s'occupèrent avant tout de pourvoir convenablement leur famille. François Vincent avait une jeune fille de cinq ans; il la mit chez d'excellentes religieuses de Saint-Benoît; Jean Colombini en avait une de treize ans, qui demandait à entrer dans la même maison pour en embrasser l'ordre. Jean fit alors trois parts de tous ses biens; il en donna une au grand hôpital de Sienne, la seconde au monastère où était sa fille, la troisième à une confrérie de la sainte Vierge nouvellement érigée, réservant sur les deux dernières une rente via-

gère à sa femme, telle qu'elle la demanda elle-même. Pour lui il ne retint pas un liard, non plus que son ami François. Ils commencèrent tous deux à mendier leur pain de porte en porte, vêtus et vivant comme des pauvres.

Ce fut un spectacle bien étrange pour les habitants de Sienne de voir leur ancien gonfalonier, leur premier magistrat, devenu mendiant volontaire. Chose qui ne les étonna pas moins : tant que Jean Colombini vécut dans les délices il était toujours maladif et d'un estomac débile; dès qu'il vécut d'aumônes on le vit de jour en jour mieux portant et plus robuste; à peine vêtu pendant l'hiver, il éprouvait une chaleur qui se communiquait aux autres. Autrefois avide de gloire, il l'était alors d'humiliations. Le chef des cuisines du palais communal manquait d'un aide; Jean Colombini ambitionna d'en remplir la place, et on vit le sénateur de Sienne, l'ancien magistrat de la république, faire les fonctions d'aide de cuisine dans le même palais où naguère il tenait le premier rang. Se rappelant combien il aimait autrefois à parader dans les rues et les places sur un cheval magnifique, pour s'attirer les applaudissements du peuple, il se procure un âne des plus chétifs, monte dessus avec son habit de mendiant, et fait le tour de la ville pour solliciter et recueillir les dérisions de tout le monde.

Le son de la cloche ou le bruit public lui apprenait-il que quelqu'un venait de mourir : il accourait aussitôt, lavait le corps, l'arrangeait dans la bière et le portait lui-même au lieu de la sépulture. Comme ses amis le détournaient de fonctions aussi peu convenables à sa naissance, il les priait, pour l'amour de Dieu, de ne pas lui envier cette consolation et s'écriait de temps en temps : « Vive Jésus seul dans le cœur de tous ceux qui vivent ! » Telles furent pendant deux ans la vie et les occupations des deux amis, Jean Colombini et François Vincent.

La ferveur de Jean ne pouvait plus se contenir; on l'entendait s'écrier sans cesse : « Vive Jésus-Christ ! loué soit Jésus-Christ à jamais ! » Au milieu de ses prières et de ses bonnes œuvres il prêchait en public et en

particulier ; il convertit un grand nombre de pécheurs ; plusieurs embrassèrent son genre de vie. Les premiers furent trois hommes de l'illustre famille des Piccolomini, savoir Barthélemy et ses deux fils, Binde et Alphonse. Quand ils se présentèrent à Colombini il dit au père : « Va, vends tout ce que tu as, donne-le aux pauvres ; puis viens et suis Jésus-Christ. » Le père s'en alla, fit de ses biens trois parts, distribua la première aux pauvres, consacra la seconde pour servir de dot à des filles pauvres, soit pour se marier, soit pour entrer en religion ; il partagea la troisième entre ses parents. Il ne laissa rien à ses fils, qui, comme lui, avaient choisi le Seigneur pour leur partage. Tous les trois ils dépouillèrent leurs habits du siècle, revêtirent une pauvre tunique et un chétif manteau, et, la tête, les jambes et les pieds nus, se mirent à chanter par la ville : « Vive Jésus-Christ ! loué soit à jamais Jésus-Christ ! » Cet exemple en attira beaucoup d'autres, quoique Colombini les mit à de rudes épreuves. Finalement, au bout de la seconde année, il y avait environ soixantedix des plus nobles, entre autres trois de Florence, qui avaient embrassé ce genre de vie.

Comme la sainte contagion gagnait les jeunes gens des premières familles, les parents s'en plaignirent si vivement au sénat qu'il condamna Jean Colombini à l'exil. Le saint partit aussitôt avec quelques-uns de ses disciples ; mais peu après, sur les réclamations de tout Sienne, le sénat lui envoya des députés pour lui faire des excuses et le prier de revenir. C'est que, depuis son départ, la ville se voyait affligée de toutes sortes de calamités ; il n'y avait presque pas de maison où il n'y eût des funérailles. Le saint reçut les députés avec la plus grande bienveillance, les chargea de reporter à sa chère patrie sa bénédiction, avec l'assurance que, sur leur repentir, les calamités cesseraient, et qu'enfin il reviendrait lui-même aussitôt que possible ; mais il ne le pouvait dans le moment, arrêté qu'il était par des œuvres importantes.

La première ville où il s'arrêta au sortir de Sienne fut Arezzo ; sa première parole fut

d'y crier au milieu des rues : « Vive Jésus-Christ ! » Il y prêcha comme ailleurs, et comme ailleurs y convertit une foule de monde, y réconcilia une foule d'ennemis, et rétablit la première ferveur dans une maison de religieuses. En approchant de Tiferne, autrement Città di Castello, il rencontre un laboureur conduisant sa charrue, le regarde et lui dit : « Viens, et suis-moi. » Le laboureur quitte la charrue sans regarder derrière, suit le saint et devient un de ses plus fervents disciples. Entré dans la ville, il rencontre sur la place un vieux tabellion, qui était là par curiosité, pour voir ce nouveau spectacle. Le saint lui dit : « Vieux méchant, viens, renonce, et suis Jésus-Christ. » Il le suit dans l'église, où le saint l'offre à Dieu. Mais le tabellion avait un abcès dans l'oreille : comment aller tête nue ? mais il avait la goutte : comment aller pieds nus ? « Ne vous inquiétez point de tout cela, répondit Colombini ; venez avec moi et suivez Jésus-Christ. » Le vieux tabellion obéit et il se porta bien. Le saint homme ne produisit pas des fruits moindres dans les autres villes de la Toscane ; il fut surtout bien reçu et bien édifié à Pise. Voici ce qu'il écrivit aux religieuses de Saint-Abondius de Sienne.

« Mes très-chères mères en Jésus crucifié, combien je désire vous voir et vous entretenir, je puis à peine l'exprimer en des paroles, quoique nous ayons trouvé ici un grand nombre d'hommes et de femmes qui excellent en vertus et sont embrasés de saints désirs, en sorte qu'ils peuvent bien justement attirer de cent milles, pour les voir, ceux qui en ont connaissance. Certainement nous ne pouvons sans confusion comparer leur vie avec la nôtre. On trouve ici deux cents hommes qui crucifient leur chair avec de très-rudes cilices, de sorte que nous avons à remercier le Seigneur de ce qu'il s'est réservé, surtout à Pise, un plus grand nombre de fidèles serviteurs que nous ne pensions, qui ne fléchissent pas le genou devant les idoles des pécheurs. On compte de plus beaucoup de nobles matrones qui se méprisent tellement, pour l'amour de Jésus-Christ, qu'elles ne craignent pas d'aller nu-pieds et vêtues pauvrement, au point que toutes nos

dévotes si délicates de Sienne ne sont pas comparables à une seule Pisane.

« Mais je ne saurais assez dire par lettres quelles grâces Dieu fait à ceux qui mettent en lui leur confiance. Je vous fournirai le sujet d'une joie particulière en vous parlant de sa sollicitude paternelle pour nous. Elle a été jusqu'à ne pas souffrir que nous eussions la moindre incommodité à supporter ; car, tout le temps de notre voyage, ni la pluie qui tombait du ciel n'a mouillé si peu que ce fût nos manteaux, ni le froid, quoique extrême, ne s'est fait sentir à nos membres. O bon Jésus ! heureux ceux qui espèrent en vous et se confient à votre providence, laquelle ne manque jamais de les nourrir libéralement ! Je confesse que mon compagnon François et moi avions d'abord quelque crainte, par la suite de la douleur que nos pieds avaient contractée, en sorte que j'avais peur de me mettre en route ; mais à peine avions-nous commencé à fouler le sol que le bon Jésus nous accorda la santé. Celui qui place en Dieu sa confiance, sa grâce le délivre de toute peine. Jamais les pieds de François n'ont été mieux. Moi, pour éviter les piqures des épines, j'avais enduit de poix la plante de mes pieds ; mais j'ai été puni de ma témérité ; car j'en ai été tout déchiré, à cause que moi, Jean, je ne me suis pas confié en Jésus-Christ. Aussi avons-nous résolu tous deux de ne plus rien porter avec nous désormais que Jésus-Christ seul dans notre cœur et de ne plus nous inquiéter de ce qui peut nous être avantageux. Daigne Jésus-Christ nous accorder cette grâce, à nous, à vous et à tout le genre humain ! »

Dans ses courses apostoliques le saint vint à passer par une terre qui lui avait appartenu. Aussitôt, se rappelant les vexations qu'il y avait commises, il se dépouille de ses vêtements, se met une corde au cou, oblige ses compagnons à le traîner par toutes les rues de la bourgade voisine en le frappant de verges et en criant à la multitude : « Voilà cet usurier, cet avaré qui se faisait un jeu de vous opprimer et de vous faire mourir de faim ! Voilà celui qui vous prêtait de mauvais grain et puis en exigeait le double de bon dans le temps de la récolte ! Voilà celui qui vous ven-

daît le blé si cher ! O le cruel ennemi des pauvres et des malheureux ! Frappez, fustigez ce scélérat, cet impie qui a mérité la potence et la mort ! » Parmi le peuple accouru à cet étrange spectacle pas un n'ouvrit la bouche ; un grand nombre pleuraient de compassion. Colombini leur en témoigna sa reconnaissance, ainsi qu'à ceux qui, par ses ordres, l'avaient battu.

De retour à Sienne il y forma, dans le même esprit de pauvreté, d'humilité, d'abnégation et de pénitence, une congrégation de femmes, dont la première fut une de ses cousines. Enfin, l'an 1367, comme le nombre de ses disciples augmentait de jour en jour, il alla trouver le Pape Urbain V, qui revenait d'Avignon à Rome, pour lui demander l'approbation de son ordre. Colombini entra dans Viterbe avec un grand nombre de ses religieux, en chantant : « Vive Jésus-Christ ! loué soit à jamais Jésus-Christ ! » Le peuple les reçut avec beaucoup d'affection ; les petits enfants se mirent à crier : « Voici les Jésuates ! faites du bien aux Jésuates ! » Ce nom demeura au nouvel ordre.

Colombini et les siens ayant appris que le souverain Pontife devait débarquer à Cornéto, ils s'y rendirent, y travaillèrent avec zèle aux préparatifs de réception, se trouvèrent au port avec des couronnes d'olivier et des rameaux à la main, et, quand le Pape mit pied à terre, ils s'écrièrent d'une seule voix : « Vive Jésus-Christ ! et vive le Pape Urbain, vicaire du Christ ! » Ce Pontife, les voyant nu-tête et nu-pieds, apprenant d'ailleurs qu'ils étaient et ce qu'ils demandaient, admira leur simplicité et les reçut favorablement. Ayant interrogé Jean Colombini et François Vincent, il annonça qu'il leur donnerait des habits, mais qu'ils devaient se couvrir la tête et porter au moins aux pieds des sandales de bois. Ils retournèrent avec le Pape à Viterbe. Des personnes malintentionnées les accusèrent d'être des Fraticelles ; Urbain V donna commission au cardinal Guillaume Sudre, évêque de Marseille, d'examiner leur doctrine, et, comme ils se justifièrent pleinement, le Pape approuva solennellement leur institut et leur donna de sa main l'habit qu'ils devaient porter. C'était une tunique

blanche, un chaperon blanc et un manteau de couleur tannée. Le peuple les nomma Jésusates, parce qu'ils avaient toujours à la bouche le nom de Jésus; ils embrassèrent depuis la règle de saint Augustin et prirent saint Jérôme pour patron. Saint Jean Colombini ne survécut que trente-cinq jours à l'approbation de son ordre. Comme il s'en retournait à Sienne, il tomba malade et mourut en chemin, le samedi 31 juillet 1367, jour auquel l'Eglise honore sa mémoire ¹.

Saint Jean Colombini écrivit en italien la vie du bienheureux Pierre Pétrone, Chartreux de Sienne, son ami intime. Cette vie, dont on n'a pas encore retrouvé le texte, a été fondue dans une plus longue, qu'un Chartreux de la même ville composa plus tard en latin. On y voit que Pierre Pétrone, qui mourut le 29 mai 1364, descendait d'une illustre famille, fut prévenu tout jeune de grâces particulières, servit les malades dans les hôpitaux, embrassa l'ordre de Saint-Bruno, s'y distingua par son humilité, son obéissance et son amour de la pauvreté, y fit un grand bien aux âmes qui venaient le consulter de toutes parts, eut des révélations extraordinaires sur le paradis, le purgatoire, l'enfer, et sur l'état intérieur de bien des personnes vivantes. Peu de temps avant sa mort il en communiqua les principales choses à son ami Joachim et à Jean Colombini, avec ordre au premier de dire à certaines personnes ce qui les concernait. Pierre disait, entre autres choses, avoir vu que les enfants morts sans baptême et détenus dans les limbes n'y souffrent aucune peine, si ce n'est qu'ils sont privés de la perpétuelle vue de Dieu, mais qu'ils entendent les cris de l'enfer et en voient les cruels supplices, et, comme ils en sont exempts, ils se félicitent de leur état et en rendent continuellement grâces à Dieu ².

Après la mort du bienheureux Pétrone Joachim alla trouver de sa part le célèbre Boccace, pour lui faire des remontrances sévères sur l'abus de ses talents, sur sa vie peu chrétienne, et l'engager à en consacrer le reste au service de Dieu. Ce qui frappa

surtout le célèbre littérateur, c'est que Joachim lui fit connaître, de la part de Pétrone, les secrets les plus intimes de son cœur. Boccace en écrivit à Pétrarque une lettre où il exprimait le dessein de renoncer au monde; dans sa réponse Pétrarque lui témoigne son étonnement et tâche de lui persuader de prendre un parti moins extrême ³.

L'ordre des Servites, né à Sienne, produisait encore d'autres saints personnages que la bienheureuse Jeanne Soderini de Florence. De ce nombre était le bienheureux Thomas de Cività-Vecchia. Notre-Seigneur dit à ses disciples : « Que celui d'entre vous qui voudra être le plus grand soit le serviteur de tous. » Cette maxime fut la règle de conduite du bienheureux Thomas. Quoique né de parents distingués et comblé des dons de la fortune, il méprisa généreusement tous les avantages qui l'attendaient dans le monde, et, non content d'embrasser la vie religieuse, il voulait encore être le dernier de tous dans cet état humble et pauvre. Il se fit recevoir dans l'ordre des Servites en qualité de simple frère lai. Ses supérieurs, pleins d'estime pour sa vertu, lui fournissaient toutes les occasions de pratiquer ce qu'il mettait au-dessus de tout le reste, l'humilité, la modestie et la patience. On le chargea de quêter des aumônes pour la communauté. Exposé, dans cette occupation pénible, aux injures et aux mauvais traitements, il les souffrait avec un esprit si égal que jamais il n'ouvrait la bouche, si ce n'est pour louer Dieu et la sainte Vierge. Les autres offices qu'il eut successivement à remplir ne purent le détourner de la sainte habitude qu'il avait prise de prier sans cesse. Dans les moments où il était libre il se rendait à l'église, ou bien il allait se cacher dans un petit réduit qu'il avait construit à l'un des coins du jardin, afin de n'être vu de personne. Là, se livrant à de pieuses méditations, il passait plusieurs heures, quelquefois même des nuits entières, persévérant dans la prière, et les consolations surnaturelles qu'il y goûtait lui faisaient oublier le sommeil et la fatigue du corps.

L'esprit de Dieu, dont ce saint religieux

¹ *Acta SS.*, 31 juill. Godescard et Hélyot. — ² N. 69 de sa vie. *Acta SS.*, 29 mai. —

³ *Ibid.*, n. 103-105, et Pétrarque, *Epist. Secilium*, l. 1, epist. 5.

était rempli, le rendait extrêmement charitable envers le prochain; sa coutume était de distribuer aux pauvres non-seulement tout ce que ses frères laissaient de restes, mais même une partie de sa propre nourriture. Pauvre lui-même, il partageait avec les indigents ce qu'il recevait pour ses besoins. Telle fut la vie du bienheureux Thomas; elle parut obscure aux yeux des hommes, mais elle fut éclatante devant Dieu par les vertus qu'il pratiqua constamment et les mérites qu'il acquit pour le ciel. Une heureuse mort termina cette sainte carrière. Ce fidèle disciple de Jésus-Christ s'endormit dans le Seigneur le 1^{er} juin 1343. Aussitôt que son décès fut connu le peuple de Cività-Vecchia et des lieux environnants se porta avec empressement pour vénérer son saint corps. Ce culte, qui depuis ce moment n'a pas cessé, détermina le Pape Clément XIII à l'approuver le 10 décembre 1768 ¹.

L'an 1274, ainsi que nous l'avons vu en son temps, saint Philippe Béniti, alors général de l'ordre des Servites, se rendit à Forli, par ordre du Pape saint Grégoire X, pour y rétablir la paix entre les Guelfes et les Gibelins qui se faisaient la guerre. Il y réussit, mais non sans souffrir beaucoup de la part des séditions. Dans un moment d'irritation un jeune homme des plus nobles, mais d'un caractère violent, lui donna un soufflet. La patience et la douceur du saint le désarmèrent; un entretien qu'il eut avec lui le convertit. Le jeune homme s'appelait Pérégrin Latiozi. Il naquit à Forli, l'an 1263, d'une famille noble et ancienne. Il était fils unique et chéri de ses parents; il les quitta pour entrer dans l'ordre de celui-là même qu'il venait d'insulter. Au milieu d'une fervente prière la sainte Vierge lui apparut et lui fit connaître que c'était la volonté de Dieu, et la suite prouva qu'il ne s'était pas fait illusion à lui-même dans cette circonstance, car, lorsqu'il reçut l'habit en présence de tous les religieux de la maison, ils virent avec admiration une lumière douce et éclatante qui brillait autour de sa tête et qui était un présage non équivoque de sa sainteté future.

A l'âge de trente ans Pérégrin fut envoyé

par ses supérieurs à Forli, sa ville natale; il y passa le reste de ses jours dans les travaux, les veilles, les jeûnes et la prière. Sa mortification était si grande que, pendant trente ans, on ne le vit jamais s'asseoir. Lorsqu'il était accablé de lassitude ou de sommeil il s'appuyait contre une pierre qui lui servait alors de siège. Jamais il ne se coucha dans un lit, même pendant ses maladies. Il passait presque toutes les nuits en oraison et en pieuses méditations. Chaque jour il s'examinait avec soin et s'approchait du tribunal de la pénitence; sa douleur était si vive qu'elle se manifestait par les larmes qu'il répandait.

Une des vertus qui brillèrent le plus dans ce serviteur de Dieu fut la patience. Il lui survint à la jambe un chancre dont la mauvaise odeur était presque insupportable pour tous ceux qui l'approchaient; jamais il ne s'en plaignit; aussi ses concitoyens, frappés de cette patience invincible, l'appelaient-ils un nouveau Job. Les médecins ayant décidé de lui couper la jambe, Pérégrin, pendant la nuit qui précéda le jour où devait se faire l'opération, se leva du lieu où il reposait, et, se traînant comme il put, il se rendit au chapitre, où était placé un crucifix que l'on conserve encore à Forli avec beaucoup de respect. Là, ayant prié avec une nouvelle ardeur, il s'endormit et vit dans son sommeil Jésus-Christ, qui, étant descendu de la croix, lui touchait la jambe. A son réveil il la trouva parfaitement guérie. Les médecins, étant venus le matin pour faire l'amputation, en furent stupéfaits, et, étant sortis du couvent, ils allèrent publier ce miracle dans toute la ville.

Le saint, usé par ses pieux travaux et accablé d'années, éprouva, à l'âge de quatre-vingts ans, une courte fièvre qui le fit passer du temps à l'éternité le 1^{er} mai 1343. Bientôt plusieurs miracles, en montrant quel était son crédit auprès de Dieu, attirèrent les fidèles en foule à son tombeau. Son corps est conservé dans l'église des Servites de Forli. Le Pape Paul V permit, en 1609, à tout l'ordre des Servites de faire l'office de saint Pérégrin, et le Pape Benoît XIII le canonisa formellement le 27 décembre 1726 ¹.

¹ Godescard, 21 juillet.

² *Acta SS.*, et Godescard, 30 avril.

L'ordre des Ermites de Saint-Augustin continuait également à édifier l'Église par de saints religieux. De ce nombre était le bienheureux Ugolin Zéphirini, né à Cortone. Ses parents, d'un rang distingué, avaient eu grand soin de lui donner une éducation chrétienne. Dès son bas âge il montrait une sainte avidité à entendre la parole de Dieu et trouvait sa consolation à assister au saint Sacrifice. Zélé serviteur de Marie, il l'honorait d'un culte particulier et manifestait en toute occasion la tendre vénération qu'il avait pour elle. La protection de cette bonne Mère préserva Ugolin des dangers que les jeunes gens courent si souvent au milieu du monde, et, à un âge où tant d'autres ne sont occupés qu'à satisfaire leurs penchants les plus criminels, il travaillait à réduire son corps en servitude par les pratiques de la mortification.

Des discordes civiles ayant éclaté à Cortone, le vertueux jeune homme se retira à Mantoue, où le duc Louis de Gonzague le reçut avec bienveillance, à cause de la liaison qui existait entre la famille Zéphirini et la sienne. Ce fut dans cette ville qu'Ugolin renonça tout à coup aux espérances du siècle et se consacra généreusement à Dieu dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin.

Il habitait Mantoue depuis plusieurs années lorsqu'un ordre de ses supérieurs le rappela à Cortone, sa patrie. La réputation de sainteté que ses vertus lui avaient acquise le suivit dans sa ville natale, et bientôt ses concitoyens le regardèrent comme un grand serviteur de Dieu. Il n'en fallut pas davantage pour effrayer l'humilité du bienheureux ; il prit donc le parti de la retraite et alla se cacher à Saint-Onuphre, dans un ermitage. Là, entièrement séparé du monde, il se livra tout entier à la prière, à la contemplation, et surtout à la méditation des souffrances et de la mort de Jésus-Christ. Parvenu à l'âge de cinquante ans, et sentant sa fin approcher, il se munit du saint Viatique et termina sa carrière, par une mort précieuse aux yeux du Seigneur, en l'année 1370. Les habitants de Cortone le choisirent pour un des patrons de leur ville, et le Pape Pie VII approuva, le 21

octobre 1804, le culte qu'on lui rendait depuis plusieurs siècles ¹.

Un des spectacles les plus touchants que nous présente la religion, c'est un jeune homme montrant dans l'âge des illusions et des passions un généreux mépris des richesses et des plaisirs de la terre et se vouant tout entier à la pratique de la vertu. Tel est celui que nous trouvons dans la vie du bienheureux Jean de Riéti, qui mourut plein de mérites pour le ciel à un âge où la plupart des hommes n'ont encore songé qu'à leurs amusements et à leur fortune.

Il naquit à Castro Porciano, dans le diocèse d'Amélia, en Ombrie, d'une famille noble qui portait le nom de Bufolasi et qui était distinguée par sa piété. Son enfance se passa dans une grande innocence de mœurs, et la crainte des dangers du monde le détermina dès son bas âge à embrasser la vie religieuse. L'ordre des Ermites de Saint-Augustin d'Amélia fut celui auquel il donna la préférence.

Jean, dans ce pieux asile, s'appliqua avec un soin extrême à faire chaque jour de nouveaux progrès dans la voie de la sainteté. Son attrait pour la contemplation était si grand qu'il y consacrait des nuits entières ; il en employait aussi à méditer la Passion de Jésus-Christ, qui était l'objet particulier de sa dévotion. On remarqua que, quand il sortait du jardin de l'ermitage, il avait souvent le visage inondé de larmes. Quelqu'un lui en ayant demandé la cause : « Peut-on s'empêcher de pleurer, répondit-il, lorsqu'on voit la terre, les herbes et les plantes produire en temps convenable et obéir ainsi aux lois du Créateur, et les hommes, auxquels Dieu a donné l'intelligence et promet des récompenses magnifiques, résister sans cesse à la volonté divine ? »

Le pieux ermite avait pour le prochain la plus grande charité ; mais il la pratiquait surtout envers les malades et les étrangers. Toute son occupation était de servir les messes du couvent et de tenir compagnie aux hôtes qui venaient le visiter. Jean de Riéti mourut le 1^{er} août 1347, et il fut bientôt ho-

¹ *Acta SS.*, et Codescard, 21 mars.

noré d'un culte public à cause des nombreux miracles qui s'opérèrent à son tombeau. Grégoire XVI approuva son culte le 5 avril 1832. Une sœur de ce bienheureux, Lucie d'Amélia, morte en odeur de sainteté en l'an 1350, a été aussi canonisée par le même souverain Pontife, le 28 juillet 1832. Elle avait, comme son frère, embrassé l'ordre des Ermites de Saint-Augustin ¹.

Le bienheureux Grégoire Celli, né à Vérucchio, dans le diocèse de Rimini, de parents nobles et pieux, fut, dès l'âge de trois ans, consacré à la sainte Vierge, à saint Augustin et à sainte Monique, par sa mère, qui perdit alors son époux. A quinze ans il entra dans l'ordre des Ermites de Saint-Augustin et dota de ses biens patrimoniaux le couvent dont il prit l'habit. Il passa dix années dans sa ville natale, et l'édifia tellement par ses vertus qu'on le désignait ordinairement par le nom de bienheureux. Ses supérieurs l'ayant employé à travailler au salut des âmes, il convertit un grand nombre de pécheurs et combattit avec succès des ariens qui semaient leurs erreurs à Bauco, petite ville des États romains. En butte à la méchanceté de quelques mauvais religieux, Grégoire fut obligé de quitter le couvent qu'il habitait. Il se rendait à Rome, lorsque, passant par le diocèse de Riéti, il trouva des Ermites qui servaient Dieu sur une montagne ; il se joignit à eux et y vécut dans la pratique de la perfection religieuse jusqu'à l'âge de cent dix-huit ans. Il mourut, comblé de mérites, en l'année 1343. Son culte fut approuvé par le Pape Clément XIV, le 16 septembre 1769, et sa fête fixée au 22 octobre ².

L'ordre de Saint-François, malgré les fâcheuses divisions qui le troublaient, ne laissait pas de produire toujours des saints, entre lesquels le bienheureux Gentil, martyr. Gentil, issu d'une famille illustre de Matélica, dans la Marche d'Ancône, embrassa l'ordre de Saint-François et fit ses études avec distinction. Promu au sacerdoce, il montra dans tout son jour ses grandes qualités, et fut nommé deux fois de suite gardien du monastère du mont Alverne. Il passait souvent

des nuits entières en oraison. C'est dans ces entretiens avec Dieu qu'il puisait les heureuses inspirations qu'on remarquait dans ses discours, empreints de cette éloquence douce et persuasive qui va droit au cœur. Que d'âmes il a ramenées ! que de ténèbres il a dissipées ! que de vices il a fait disparaître !

Il obtint de ses supérieurs la permission d'aller prêcher la foi dans l'Orient. On élève à plus de quinze mille le nombre des Persans qu'il baptisa. Étant allé visiter le tombeau de sainte Catherine sur le mont Sinaï, il reçut la palme du martyr et fut assassiné par les Sarrasins, jaloux du succès qu'il avait obtenu dans ce pays. Un noble vénitien racheta ses précieuses reliques, qui furent transportées à Venise et déposées dans l'église des Frères mineurs. Son martyr arriva l'an 1340. Le Pape Pie VI approuva son culte ¹.

Les parents de Conrad étaient de bons habitants de Plaisance, qui le marièrent et lui laissèrent à leur mort des biens considérables. Quoique ce jeune homme eût des principes religieux il ne laissa pas que de se livrer aux distractions et aux plaisirs mondains. La vanité et de frivoles occupations lui faisaient négliger ses devoirs de chrétien ; sa vie se passait dans une coupable dissipation.

Un jour qu'étant à la chasse il avait allumé un grand feu pour forcer quelque bête fauve à quitter son terrier, l'incendie se communiqua de proche en proche, et, après de vains efforts pour l'éteindre, Conrad s'enfuit, laissant la forêt sur le point d'être entièrement consumée. Le dégât fut très-considérable, et, l'autorité s'étant mise à rechercher l'auteur du délit, plusieurs personnes furent emprisonnées, entre autres un malheureux qui avait été vu revenant de la forêt peu d'heures avant l'incendie et sur lequel planèrent naturellement les plus violents soupçons. Celui-ci nia d'abord avec fermeté le crime qu'on lui imputait ; mais, comme on le croyait coupable, il fut mis à la question, et, la violence des tortures lui ayant arraché

¹ Godescard, 1^{er} août — ² Id., 22 octobre.

¹ Godescard, 5 septembre.

l'avou qu'on voulait obtenir, il fut sur-le-champ condamné à mort.

C'est alors que Conrad, effrayé et déchiré de remords d'avoir exposé un innocent à périr pour un fait dont il était seul l'auteur, alla trouver les magistrats, leur avoua ce qui lui était arrivé et offrit de payer de ses deniers la valeur du bois consumé par suite de son imprudence. Pour s'acquitter de ce qu'on lui demanda il fut obligé de vendre une partie de son patrimoine. Sa conduite dès lors changea totalement et toutes ses pensées se tournèrent vers l'autre vie; il sut même communiquer à son épouse les sentiments dont il était rempli. En conséquence, après avoir mis ordre à leurs affaires, ils partirent ensemble pour Rome; Conrad entra dans le tiers-ordre de Saint-François et sa femme se fit Carmélite. Tous deux édifièrent leurs monastères par la régularité la plus parfaite et la piété la plus exemplaire. Après quelque temps de séjour à Rome Conrad se rendit en Sicile et se dévoua au service des malades; puis, entraîné par l'amour de la solitude, il gagna une haute montagne, où il passa le reste de ses jours dans la pénitence et les austérités. Sa mort arriva l'an 1351; il était âgé de soixante et un ans. Plusieurs miracles ont attesté sa sainteté et lui ont mérité les honneurs que l'Eglise rend aux saints¹.

La bienheureuse Micheline, née à Pésaro, dans le duché d'Urbain, d'une famille distinguée, fut de l'âge dès douze ans mariée à un seigneur de la maison de Malatesta, une des plus anciennes d'Italie. Elle n'avait que vingt ans lorsqu'elle perdit son époux et peu de temps après son fils unique. Cette double perte, qui la toucha sensiblement, la détacha entièrement du monde et la détermina à entrer dans le tiers-ordre de Saint-François. Sa piété parut bientôt à ses parents une folie; ils la firent charger de chaînes et enfermer dans une tour. Ayant recouvré sa liberté, Micheline en profita pour se livrer à la pratique des œuvres de miséricorde et pour faire un voyage à la Terre-Sainte. Elle mourut dans sa patrie, âgée de cinquante-six ans, le 19 juin 1356. Le Saint-Siège approuva

son culte en 1737 et fixa sa fête au jour de son décès¹.

Mais rien n'est céleste comme la vie et la mort de la bienheureuse Imelda. Elle naquit à Bologne en l'an 1322. Elle était fille d'Egano Lambertini, membre de l'illustre famille à laquelle appartenait le savant Prosper Lambertini, Pape sous le nom de Benoît XIV. Dès sa plus tendre enfance elle montra une maturité d'esprit et un attrait pour la piété qui faisaient l'admiration de tout le monde. Rien de profane ne la touchait ni n'attirait jamais son attention; mais ses larmes coulaient en abondance dès qu'elle entendait ou qu'elle voyait quelque chose d'édifiant. A l'âge de dix ans elle obtint de ses parents la permission d'entrer dans le monastère des Dominicaines de Sainte-Madeleine, pour y vivre dans la pratique des vertus religieuses, en attendant qu'elle eût l'âge nécessaire pour s'y consacrer à Dieu par les vœux de religion. Cette sainte enfant fut vraiment un modèle pour toute la communauté, et les religieuses avouaient qu'elle les surpassait toutes par sa ferveur, sa simplicité, son obéissance, son exactitude à accomplir toutes les prescriptions de la règle.

Rien n'excitait davantage la dévotion d'Imelda et ne touchait plus sensiblement son cœur que la pensée et la considération de l'amour ineffable que Jésus-Christ nous témoigne dans le sacrement adorable de son corps et de son sang. Pendant le saint sacrifice de la messe elle était continuellement baignée de larmes, tant elle sentait profondément la tendresse infinie de ce divin Sauveur. Une chose toutefois l'affligeait vivement: c'est que son âge ne lui permit pas de participer à la table sainte en même temps que les religieuses. Mais le Seigneur, qui connaissait la ferveur de ses désirs, daigna lui-même montrer par un miracle éclatant combien elle était digne de se nourrir du Pain des anges. Un jour qu'elle s'abandonnait à sa pieuse douleur pendant que les religieuses s'avançaient vers la table sacrée, une hostie descendit visiblement d'en haut et resta suspendue sur sa tête jusqu'à ce que

¹ Actes SS., et Godescard, 19 février.

¹ Id., 19 juin.

les assistants s'en aperçurent. Alors le chapelain vint, avec un respect mêlé d'admiration et de frayeur en même temps, la recevoir sur une patène et en communia la jeune vierge, qui, inondée de bonheur et transportée d'amour, rendit aussitôt son âme à son Créateur, l'an 1333, dans sa onzième année. On conserve ses reliques à Bologne. Le 16 décembre 1826 le Pape Léon XII permit à l'ordre de Saint-Dominique de célébrer la fête et de faire l'office de la bienheureuse Imelda ¹.

A l'extrémité septentrionale de l'Italie l'Église d'Aquilée avait pour patriarche le bienheureux Bertrand, né en France. Sa famille, qui était noble, portait le nom de Saint-Geniez, d'un château appelé ainsi et situé à peu de distance de Cahors. Il vint au monde vers l'an 1260. Doué d'un esprit vif et pénétrant, il s'adonna avec succès à l'étude et devint licencié en droit civil et canonique dans l'université de Toulouse. Il professa ensuite pendant quelque temps dans cette école; puis, ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé doyen du chapitre d'Angoulême, dignité qu'il possédait encore en 1326. Le Pape Jean XXII, né en Quercy, et qui résidait à Avignon, fit Bertrand son chapelain et le nomma auditeur de rote. On s'occupait alors de la canonisation de saint Thomas d'Aquin et la rote était chargée de faire des informations. Il paraît que le nouvel auditeur travailla lui-même à ce procès. Ce fut sans doute à cette occasion qu'il conçut pour le Docteur angélique cette grande dévotion qu'il conserva le reste de ses jours, et qui le porta à en établir le culte dans son Église lorsqu'il eut été élevé à l'épiscopat.

Il y avait dix-sept ans que le serviteur de Dieu résidait à la cour d'Avignon lorsque le Pape Jean XXII le nomma pour remplir le siège patriarcal d'Aquilée. Dès qu'il eut pris les rênes de l'administration il s'appliqua sans relâche à remplir tous les devoirs attachés à la charge pastorale. Son zèle le rendait infatigable dans la visite de son vaste diocèse. Les jeunes gens qui aspiraient à l'état ecclésiastique étaient pour lui les ob-

jets d'une attention particulière; il ne s'en rapportait à personne pour leur admission aux saints ordres et les leur conférait tous lui-même. Les pénitents publics avaient également part à sa sollicitude spéciale. Ils étaient d'ordinaire assez nombreux, parce que, la foi étant alors beaucoup plus vive qu'aujourd'hui, on sentait mieux la gravité du péché, l'obligation de réparer le scandale qu'on avait donné et la nécessité de satisfaire à la justice de Dieu par une salutaire confession. L'intérêt qu'il portait à ses pénitents était si vif, que, lorsqu'il se trouvait en voyage pendant le carême, il marchait jour et nuit afin d'être arrivé à temps pour les réconcilier au jour fixé par l'Église. Il avait soin d'appeler auprès de lui un religieux dominicain, savant et qui parlât plusieurs langues, pour l'aider dans son travail, afin que personne ne fût privé de la réconciliation. Persuadé que la prédication de la parole de Dieu est une des obligations les plus indispensables des pasteurs, il instruisait fréquemment son peuple par des discours touchants, ainsi que les personnes religieuses de son diocèse. Il prêchait même le clergé, et de la manière la plus paternelle, dans les synodes qu'il assembla presque tous les ans pendant son épiscopat. Il tint aussi, en l'an 1339, avec ses suffragants, un concile provincial dont il nous reste les constitutions, renouvelées la plupart de son prédécesseur Raymond de Torre et du cardinal-légat d'Ostie ¹.

Il était seigneur temporel du pays; aussi fut-il obligé plus d'une fois d'autoriser ses vassaux à repousser par les armes les injustes spoliations auxquelles ils étaient exposés. Dans ces cas fâcheux, dès le premier signal du combat, il se jetait à genoux, la tête nue, les mains élevées au ciel; il ne se relevait pas qu'on ne vînt lui annoncer la victoire, et il l'obtenait toujours, ce que l'on regardait comme une espèce de prodige.

Parmi les actes de son épiscopat, qui sont des monuments de sa sagesse et de sa vigilance, on cite la suppression qu'il fit de la prévôté du chapitre de Cividale, dignité

¹ Godescard, 16 septembre.

¹ Mansi, t. 25, col. 1110 et seqq.

dont ceux qui en étaient pourvus abusaient fréquemment pour tyranniser les chanoines, et l'établissement qu'il opéra, avec une partie des revenus de ce titre, de douze places destinées à des jeunes gens vertueux et capables, auxquels il donna le nom de Clercs de Marie, et qui, par leur institution, devaient contribuer à la pompe du culte divin. Ce ne fut pas le seul bienfait que ce chapitre reçut de lui. Bertrand renonça au droit de dîme sur les terres que le corps possédait dans la Carniole, et il n'y mit aucune condition, si ce n'est de chanter chaque jour, à la fin de l'office canonial, une antienne à la sainte Vierge, usage qui n'existait pas encore dans cette Église, et qu'il eut la consolation d'y établir, étant animé d'une tendre dévotion envers la Mère de Dieu.

Il fonda aussi deux monastères nouveaux dans son diocèse : l'un, sous le titre de Saint-Nicolas, fut destiné à des religieuses qui vivaient suivant la règle de saint Augustin ; il donna l'autre aux Célestins, qui, ayant été institués à la fin du siècle précédent, étaient encore dans leur ferveur primitive. Tel était l'usage qu'il faisait de ses revenus. Dépositaire plutôt que possesseur des biens de l'Église, il les distribuait avec une générosité dont il donna de fréquents exemples ; car il était surtout remarquable par son amour pour les pauvres et par les grandes aumônes qu'il leur distribuait. Sa coutume était d'en nourrir douze par jour, en l'honneur des douze apôtres, et de les servir de ses propres mains. On porte à deux mille personnes le nombre des indigents auxquels il donna journellement des aliments pendant une longue famine. Les jeunes personnes honnêtes et sans fortune trouvaient en lui un père plein de bienveillance et de sollicitude ; il en dotait plusieurs, soit qu'elles voulussent s'engager dans le mariage, soit qu'elles choisissent Jésus-Christ pour époux en embrassant la vie religieuse. On porte à douze mille florins d'or la somme qu'il dépensa pour cette seule bonne œuvre.

Ce saint homme, qu'on pouvait avec raison appeler le père de tous les malheureux, était aussi sévère pour lui-même qu'il se montrait compatissant pour les autres. Il

donnait peu de temps au sommeil et encore l'interrompait-il pour réciter l'office de la nuit. Il la passait quelquefois tout entière à prier à genoux sur le pavé de sa chambre. Lorsqu'il se trouvait à Aquilée pendant la semaine sainte il renvoyait le soir ses domestiques, comme s'il eût voulu prendre du repos. Alors il se rendait dans une église voisine, et s'y livrait pendant toute la nuit à des méditations pieuses sur le mystère de la Passion.

Bertrand mérita toute la confiance des souverains Pontifes ; il fut chargé par Benoît XII de l'examen d'une affaire importante, celle de la demande en nullité de mariage faite par Marguerite, fille du duc de Carinthie, contre son époux, Jean de Luxembourg. Clément VI, à son avènement au trône pontifical, l'envoya en qualité de nonce à la cour du roi de Hongrie. Le même Pontife ayant, en 1345, reçu contre Bertrand une accusation de la part de quelques habitants d'Udine, que le zèle de leur premier pasteur pour la justice contrariait, rendit un témoignage éclatant à son innocence.

Cependant les ennemis du serviteur de Dieu ne pouvaient lui pardonner la fermeté avec laquelle il soutenait les droits de son Église et la vigueur qu'il mettait à les défendre. Bertrand n'ignorait pas de quels sentiments ils étaient animés à son égard ; mais, à l'exemple de saint Thomas de Cantorbéry, qu'il avait pris pour modèle et pour protecteur, il était tout disposé à souffrir, comme ce glorieux martyr, la mort pour la justice. L'occasion s'en présenta bientôt. Il était allé à Padoue pour y assister à la translation du corps de saint Antoine, célèbre religieux franciscain, ainsi qu'au concile que tenait dans cette ville le cardinal de Sainte-Cécile, légat du Pape Clément VI. Lorsque le concile fut terminé le saint patriarche éprouvait quelque répugnance à retourner dans le Frioul ; mais, cédant aux sollicitations des ecclésiastiques qui l'accompagnaient, il leur dit : « Je vais me sacrifier pour vous. » Il se confessa avec beaucoup d'humilité, célébra la messe et se mit ensuite en route. Le second jour de son voyage, vers trois heures de l'après-midi, il était parvenu à un lieu nommé Richinvelda,

non loin de la forteresse de Spilimberg, lorsqu'une troupe de factieux, à laquelle s'étaient joints quelques soldats du comte de Goritz, vint l'attaquer et dissipa son escorte. Resté seul entre les mains de ses ennemis, il en reçut cinq coups d'épée, dont il mourut peu de temps après, en recommandant à Dieu son âme et ses meurtriers. Ce crime fut commis le 6 juin 1350. Ainsi mourut, à l'âge de quatre-vingt-dix ans, le bienheureux Bertrand, victime de son amour pour son Église. Ses assassins mirent son corps sur une charrette et l'envoyèrent à Udine, en faisant dire par dérision ces paroles aux habitants : « Recevez le corps de votre saint patriarche. » Ils le reçurent en effet avec une profonde douleur et l'inhumèrent dans l'église principale, où il fut, au bout d'une année, trouvé sans corruption. Le culte du saint pontife commença bientôt à s'établir, mais il ne fut approuvé par le Saint-Siège que dans le dix-huitième siècle ; Benoît XIV étendit ce culte par son bref du 18 juin 1756, et Clément XIII accorda au clergé d'Udine la faculté de célébrer sa fête avec le titre de bienheureux ¹.

Pendant le treizième siècle nous avons vu briller dans l'Église une constellation d'illustres docteurs ; c'était l'Ange de l'école, saint Thomas, Albert le Grand, Vincent de Beauvais, tous trois Dominicains ; le Docteur séraphique, saint Bonaventure ; le Docteur irréfragable, Alexandre de Halès ; le Docteur subtil, Duns Scot, et Roger Bacon, tous quatre Franciscains. Ils ont des successeurs dans le quatorzième siècle, mais qui paraissent moins. Les étoiles du firmament n'ont pas toutes le même éclat. La tradition de l'Église catholique est un grand fleuve sorti d'après de Dieu pour arroser toute la terre et retourner d'où il est venu ; les sites qu'il parcourt ont chacun leur avantage et s'embellissent l'un l'autre par leur variété. Vous ne voyez pas toujours sur ses bords des cèdres du Liban ou des palmiers d'Arabie ; mais, si vous regardez bien, à ces arbres plus communs vous verrez pendre des fruits utiles, et à leurs pieds vous apercevrez les

plus belles fleurs. Vous n'entendez pas toujours la voix formidable du lion, le cri perçant de l'aigle ; mais, si vous prêtez une oreille attentive, vous entendrez la délicate mélodie de la vierge qui chante à demi-voix l'office divin.

Même dans les broussailles du moyen âge il y a bien des voix harmonieuses, bien des fleurs charmantes de couleur et de parfum, que l'on ne connaît pas encore. La plupart des modernes qui ont traversé le pays l'ont fait en poste, enveloppés de leur manteau ou de leurs préjugés ; ils n'ont guère vu et entendu, dans l'histoire de l'Église, que des scandales, des schismes et des hérésies ; semblables au voyageur qui, passant par une ville à l'aube du jour, jugerait de ses habitants par les gens qui enlèvent les immondices de la cité.

Quant au quatorzième siècle, nous pouvons ranger parmi ses principaux docteurs le grand poète de Florence, de l'Italie, du monde chrétien, le Dante. Nous avons vu que, pour le fond de la doctrine, c'est la théologie de saint Bernard, de saint Thomas, de saint Bonaventure, mise en action et s'exprimant dans les plus beaux vers.

Parmi les docteurs proprement dits, le premier du quatorzième siècle est le fameux Lyran ou Nicolas de Lyre, surnommé le Docteur *utile*. Il naquit à Lyre, petite ville de Normandie, près de Verneuil, diocèse d'Évreux. On ne peut en douter, puisque son épitaphe, qu'on lisait dans le chapitre des Cordeliers de Paris, le dit positivement. C'est donc une méprise du savant Buxtorf d'en faire un Espagnol, comme d'autres d'en faire un Anglais ou un Flamand. Il semble qu'on se trompe encore quand on dit qu'il avait été juif et rabbin avant que d'être chrétien et religieux de Saint-François. Son épitaphe, qui est longue, ne mentionne pas une circonstance si notable. De plus ses contemporains en étaient si peu persuadés qu'un d'entre eux lui reprochait de n'avoir point appris l'hébreu dans sa jeunesse ; reproche qu'on ne réfutait qu'en disant qu'il en était d'autant plus louable de s'être déterminé à étudier une langue si difficile dans un âge si avancé.

¹ Acta SS., et Godescard, 6 juin. Raynald, ann. 1350.

Quoi qu'il en soit de ses commencements et de sa jeunesse, il est certain que Nicolas de Lyre, vers l'an 1291, embrassa l'ordre de Saint-François dans le couvent de Verneuil et qu'il y fit ses premières études. De là il fut envoyé à Paris pour se perfectionner dans les sciences. Il y fit des progrès rapides, particulièrement dans la connaissance de l'Écriture sainte et de la langue hébraïque. Il obtint le grade de docteur et ne tarda pas à professer la théologie avec éclat. Ses vertus et ses connaissances profondes dans les saintes Écritures lui acquirent une grande considération et l'élevèrent aux dignités de son ordre. Il était provincial de Bourgogne en 1323 ; il se trouva porté en cette qualité dans le codicille de la reine Jeanne, femme de Philippe le Long, parmi ses exécuteurs testamentaires. Il mourut à Paris le 23 octobre 1340. Ses confrères composèrent en son honneur une épitaphe qu'on lit dans plusieurs recueils, et qui donne quelques notions sur sa vie et sur ses ouvrages.

Il a laissé plusieurs opuscules sur la théologie, la philosophie et d'autres matières. Son principal ouvrage est : *la Sainte Bible*, avec des interprétations et des apostilles, publiée à Rome en 1471 et 1472, en cinq volumes in-folio. C'est le premier commentaire sur l'Écriture sainte qui ait été imprimé. On l'a joint à la glose ordinaire, composée par Valafrid Strabon, cinq siècles auparavant. Les commentaires de Lyran sur la Bible, souvent imprimés en totalité ou par parties, et insérés l'an 1660 dans la *Biblia maxima* de Paris, en dix-neuf volumes in-folio, sont généralement estimés et le méritent. L'auteur savait le grec, et mieux encore l'hébreu ; il avait lu les rabbins et mis à profit tout ce qu'ils peuvent avoir de bon ; il avait surtout cette intelligence surnaturelle de la grâce et de la foi qui se nourrit de la doctrine de l'Église et des saints Pères. Lui-même s'en explique dans ses trois prologues, qui sont encore à consulter de nos jours.

Comme l'a dit saint Grégoire, la vie temporelle, comparée à la vie éternelle, mérite plutôt le nom de mort que de vie. Or les sciences des philosophes ne regardent que

la vie présente, tandis que la science de l'Écriture sainte ou la théologie a pour but la vie éternelle. Donc les livres des philosophes, comparés aux livres de la sainte Écriture, sont des livres de mort plutôt que de vie, et le vrai livre de vie, selon le fils de Sirac, c'est la loi de Moïse et le reste de l'Écriture sainte¹.

Une science l'emporte sur l'autre et pour l'objet et pour la certitude. Or la science de l'Écriture sainte a pour objet le plus noble de tout savoir, Dieu même, d'où elle s'appelle théologie ou science de Dieu. Elle l'emporte encore par une certitude plus grande. La philosophie, qui ne s'appuie que sur la raison humaine, a la certitude pour les premiers principes connus par eux-mêmes ; mais elle peut se tromper dans la déduction des conséquences, surtout des conséquences éloignées. Avec tout ce que la philosophie peut avoir la théologie a de plus la révélation divine, qui ne peut tromper en rien. Elle a ainsi une certitude bien supérieure.

Ce que l'Écriture sainte a de spécial, c'est que la même lettre contient plusieurs sens. La raison en est que l'auteur principal de ce livre est Dieu, qui signifie non-seulement par les paroles, mais encore par les choses signifiées. La signification des paroles est le sens littéral ou historique, la signification des choses est le sens mystique ou spirituel. Ce dernier est de trois sortes : quand la chose signifiée se rapporte à ce qu'il faut croire dans la nouvelle alliance, c'est le sens allégorique ; quand elle se rapporte à ce que l'on doit faire, c'est le sens moral ; quand elle se rapporte à ce que l'on espère dans la béatitude future, c'est le sens anagogique. Le mot de Jérusalem peut servir d'exemple ; littéralement c'est la ville capitale de la Judée, allégoriquement l'Église militante, moralement l'âme fidèle, anagogiquement la patrie céleste.

L'Écriture elle-même insinue les deux sens. Saint Jean nous dit dans l'Apocalypse : « Et je vis en la main droite de Celui qui était assis sur le trône un livre écrit au dedans et au dehors². » L'écriture extérieure, c'est le sens

¹ « Hæc omnia, liber vitæ. » Eccl. 24, 32. — ² Apoc., 5, 1.

littéral ; l'écriture intérieure, le sens mystique ou spirituel. Mais tous les sens mystiques supposent le sens littéral comme la base sans laquelle ils s'écroulent, tels qu'une maison qui n'a pas de fondement. Si donc on veut profiter dans l'intelligence de l'Écriture sainte, il faut commencer par le sens littéral.

Nicolas de Lyre trouvait le sens littéral de l'Écriture bien obscurci de son temps par la négligence ou l'ignorance des copistes, qui ponctuaient mal et mettaient une lettre pour une autre ; par la différence de la version latine avec le texte hébreu ; par la multiplicité des interprétations mystiques, qui faisaient oublier ou négliger le sens littéral, lequel toutefois devait leur servir de base. Avec le secours de Dieu Lyran évitera ces défauts ; il insistera sur le sens littéral, n'y ajoutant que de rares et très-courtes interprétations mystiques. Il citera non-seulement les docteurs catholiques, mais encore les docteurs juifs, principalement Rabbi Salomon Iarchi, comme ayant parlé plus raisonnablement que les autres. Il rappellera même quelquefois certaines extravagances des rabbins, non pour qu'on y adhère, mais pour qu'on voie jusqu'où va l'aveuglement d'Israël. Aussi ne faut-il s'attacher à ce qu'ils disent qu'autant que cela est conforme à la raison et à la vérité de la lettre. Encore, la lettre même, l'ont-ils altérée dans bien des endroits, comme Lyran l'a démontré dans un opuscule sur la divinité de Jésus-Christ et comme il le fera voir en détail sur chacun de ces passages. « Cependant, ajoute-t-il, comme je ne suis pas si habile en hébreu et en latin que je ne puisse manquer en beaucoup de choses, je proteste que je n'entends rien dire d'une manière affirmative et absolue, si ce n'est autant que ç'a été manifestement déterminé par la sainte Écriture ou par l'autorité de l'Église ; tout le reste, on doit le prendre comme étant dit par manière de discussion et d'exercice. C'est pourquoi, tout ce que j'ai dit et tout ce que je dirai, je le sou mets à la correction de la sainte mère Église et de tout homme docte, ne demandant qu'un lecteur pieux et un correcteur charitable. »

Nicolas de Lyre expose ensuite, pour l'interprétation de l'Écriture, sept règles ou clefs tirées de saint Isidore de Séville.

La première est relative à Notre-Seigneur Jésus-Christ et à son corps mystique, qui est l'Église ; car, à cause de la connexion du chef au corps, l'Écriture sainte, sous un même contexte, comme sous une même personne, parle quelquefois de tous les deux et passe de l'un à l'autre. Par exemple il est dit dans Isaïe : « L'Éternel m'a revêtu des vêtements du salut et m'a paré du manteau de la justice, comme un époux orné de sa couronne et comme une épouse parée de ses bijoux ¹. » *Comme un époux* s'entend du Christ ; *comme une épouse* s'entend de l'Église. Les choses étant ainsi connexes, le lecteur prudent doit discerner ce qui convient au chef et au corps.

La seconde règle concerne le corps vrai et simulé du Seigneur. L'Église, qui est son corps mystique, est comme un filet qui n'est pas encore tiré sur le rivage ; elle a des méchants mêlés aux bons jusqu'au jugement, où les uns seront séparés des autres. C'est pourquoi l'Écriture recommande quelquefois les méchants avec les bons, comme quand il est dit : « Israël était un enfant, et je l'ai pris en affection ². » Au contraire quelquefois les bons sont blâmés avec les méchants, comme en Isaïe : « Le bœuf a connu son propriétaire et l'âne l'étable de son maître ; mais Israël ne m'a pas connu, et mon peuple n'a pas su me distinguer ³. » Quelquefois le même texte exprime et ce qui regarde les bons et ce qui regarde les méchants, comme quand l'épouse dit dans les Cantiques : « Je suis noire, mais belle ⁴ ; » *noire*, à raison des méchants renfermés dans l'Église ; *belle*, à raison des bons.

La troisième règle est relative à l'esprit et à la lettre, lorsque, sous la même lettre, il y a un sens historique et un sens spirituel, qu'il faut tenir également tous deux. Par exemple ces paroles du Seigneur, dans le premier livre des *Paralipomènes* : « Je lui serai un père et il me sera un fils ⁵, » s'entendent historiquement de Salomon, et ce-

¹ Isaïe, 61, 10. — ² Osée, 11, 1. — ³ Isaïe, 1, 1. —

⁴ Cantiques, 1, 4. — ⁵ 1 Paralip., 17.

pendant saint Paul les interprète comme dites littéralement de Jésus-Christ. Ce qui revient à dire que chacun de ces sens est littéral.

La quatrième règle se rapporte à l'espèce et au genre, à la partie et au tout, lorsque l'Écriture passe de l'un à l'autre, comme quand Isaïe, parlant de Babylone, passe au monde entier pour revenir de nouveau à Babylone.

La cinquième concerne les temps, lorsque l'Écriture met un temps pour un autre, comme quand le prophète annonce comme déjà passé ce qui ne s'accomplira que des siècles plus tard ; ce qui marque la certitude immanquable de la prophétie.

La sixième est de la récapitulation et de l'anticipation, comme quand l'Écriture, après avoir raconté sommairement un fait, reprend ensuite les détails et met quelquefois les derniers avant les premiers.

La septième règle est relative au diable et à son corps ; car, selon saint Grégoire, le diable est certainement le chef de tous les méchants et tous les méchants sont ses membres. C'est pourquoi l'Écriture, en parlant de l'un, passe à l'autre dans le même contexte ; comme Isaïe, parlant du roi de Babylone, qui était un membre du diable, se met à parler du prince des démons quand il ajoute : « Comment es-tu tombé, Lucifer, toi qui te levais le matin ¹ ? »

Telles sont les sept règles ou clefs de Nicolas de Lyre pour bien interpréter l'Écriture sainte.

Au fond, le véritable interprète des livres divins, c'est l'Auteur même de ces livres, c'est Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit : le Père, qui, après avoir parlé à nos ancêtres dans les prophètes, nous a parlé enfin dans son Fils ; le Fils, qui a demeuré parmi nous, plein de grâce et de vérité, et qui a promis d'être avec nous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles ; le Saint-Esprit, que le Fils nous a envoyé de la part du Père pour demeurer éternellement avec nous, nous rappeler tout ce que le Fils aura dit, nous enseigner toute vérité, même cel-

les que nous ne pouvions pas encore porter dans la personne des apôtres. Voilà l'interprétation divine où l'Église vivante du Dieu vivant puise ses infaillibles décisions. C'est de cette fontaine intarissable que découle tout ce qu'il y a de vrai, de beau et de bon dans les Pères, les docteurs et les enfants de l'Église.

Le premier et le meilleur commentaire de l'Écriture sainte, c'est cette Écriture même ; le premier et le meilleur commentaire de l'Ancien Testament, c'est le Nouveau Testament, ce sont les Épîtres de saint Paul entendues suivant l'esprit toujours vivant dans l'Église. Déjà dans l'Ancien Testament bien des psaumes de David sont un commentaire spirituel et prophétique des livres de Moïse. Comme Dieu est à la fois l'auteur de l'esprit et de la lettre, il ne faut négliger ni l'un ni l'autre ; il faut étudier la lettre dans les textes originaux et dans les principales versions ; il faut aspirer l'esprit par la prière, en recueillir les enseignements de la tradition, le tout pour la gloire de Dieu et de sa parole. Voilà comment les enfants de l'Église doivent envisager l'Écriture sainte et l'étudier, chacun suivant ses moyens.

Nicolas de Lyre commença son commentaire littéral et moral sur toute la Bible dès l'an 1293 et le finit en 1330, comme il le déclare lui-même dans un écrit où il excuse les fautes qui auraient pu lui échapper dans un si grand ouvrage ¹.

Alors florissait Paul, évêque de Burgos. Il était Juif d'origine et s'appelait Salomon Lévi. Par la lecture des écrits de saint Thomas, particulièrement des questions 93 et 106 de la première partie de la seconde, il fut déterminé à embrasser le Christianisme, l'an 1390, avec ses trois fils, qui, tous les trois, se rendirent recommandables par leur mérite. Le premier, Alphonse, devint évêque de Burgos après son père ; il est auteur d'un abrégé de l'histoire d'Espagne qui fait partie du recueil *l'Hispania illustrata*. Le second, Gonsalve, fut évêque de Placentia. Le troisième, Alvarès, resté laïque, publia une savante et belle histoire de Jean II, roi de Castille ².

¹ Isaïe, 14.

² Wadding, ann. 1293, n. 21. — ² Drach, de *l'Harmonie entre la synagogue et l'Église*, 1844, t. 1, p. 508.

Quant au père, Salomon Lévi, qui, au baptême, prit le nom de Paul de Sainte-Marie, il embrassa l'état ecclésiastique après la mort de sa femme. Ses talents et sa grande érudition, ainsi que son zèle pour la propagation de la religion véritable, le firent nommer à des places importantes. Il fut précepteur de Jean II, roi de Castille, puis archidiaque de Trévigno, évêque de Carthagène, et enfin évêque de Burgos, après avoir été archichancelier du roi et régent du royaume. Il convertit au Christianisme bien des milliers de juifs et de musulmans, et mourut en 1433, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, après avoir publié un grand nombre d'écrits en faveur de la religion ¹.

L'an 1429 il écrivait à son fils Alphonse, alors doyen de Compostelle : « Que voulez-vous, très-cher fils, que je vous donne de mon vivant ou que je vous laisse par succession, si ce n'est ce qui profite pour la connaissance des saintes Écritures et confirme vos pas dans la très-solide ferveur de la vérité catholique ? Car voilà ce que je porte dans le cœur et professe de bouche, et de quoi je pense qu'il est écrit : « Et le père annoncera la vérité à ses fils. » Cette vérité, je ne l'ai pas reçue dès mon premier âge ; né sous la perfidie de la cécité judaïque, je n'ai point appris les saintes lettres des saints docteurs ; mais, recevant des sens erronés de maîtres d'erreurs, je m'appliquais, comme les autres guides de cette perfidie, à obscurcir témérairement la lettre qui est droite par des chicanes qui ne l'étaient pas. Mais, quand il plut à Celui dont la miséricorde n'a pas de bornes de me rappeler des ténèbres à la lumière et du sombre tourbillon à l'air sercin, il tomba comme des écailles des yeux de mon âme, et je commençai à relire l'Écriture sainte avec un peu plus d'application, et à chercher, non plus perfidement, mais humblement, la vérité, et, me défiant des forces de mon esprit, à demander au Seigneur de tout mon cœur qu'il daignât imprimer en mon cœur ce qu'il y avait de plus salutaire à mon âme ; et jour et nuit j'attendais son secours. Ainsi arriva-t-il que le désir de la foi

catholique s'allumât de jour en jour plus fortement dans mon esprit pour professer publiquement la foi que je portais dans le cœur, et je reçus, avec le nom de Paul, le sacrement de baptême, dans les fonts sacrés de cette Église, à l'âge où vous êtes maintenant ¹. »

Dans la suite de la lettre on voit que le fils, quoiqu'il fût occupé de l'étude du droit et des affaires de justice, aspirait néanmoins à connaître l'Écriture sainte. C'est pourquoi le père lui destine le commentaire de Lyran sur toute la Bible comme ce qu'il y avait de plus récent, de plus renommé et de plus utile. Cependant, comme aucune œuvre humaine n'est parfaite, il y joindra quelques additions, surtout là où il lui semble que l'auteur a omis les doctrines des saints. Ces additions de Paul de Burgos viennent effectivement à la suite des apostilles et des moralités de Nicolas de Lyre.

Ces deux écrivains en citent avec grand éloge un troisième, qui mourut vers la fin du treizième siècle, lorsqu'eux deux commençaient à écrire : c'est frère Raymond Martini ou des Martins, né dans le bourg de Subirah, en Catalogne, pendant la première moitié du treizième siècle. Il embrassa l'institut des Frères prêcheurs, tandis que les Dominicains saint Thomas, Albert le Grand et Vincent de Beauvais, les Franciscains Alexandre de Halès, Duns Scot, saint Bonaventure et Roger Bacon illustraient l'Église comme une constellation de sept étoiles.

Le roi de Castille et celui d'Aragon, à la prière de saint Raymond de Pegnafort, venaient de fonder, dans différentes maisons de l'ordre de Saint-Dominique, des collèges uniquement destinés à l'étude des langues orientales ; c'était pour travailler à la conversion des Juifs et des Sarrasins, si nombreux en Espagne. Raymond fut un des huit premiers religieux que le chapitre provincial, assemblé à Tolède l'an 1250, destina à cette étude. Comme il joignait à sa vivacité naturelle une excellente mémoire et une très-grande application, soutenue par le désir de faire triompher les vérités de la foi contre

¹ Schrœckh, t. 34, p. 133.

¹ *Prologus D. Pauli Burgensis.*

tous les blasphèmes des rabbins juifs et des docteurs musulmans, il réussit tellement dans l'étude des langues qu'il ne parlait pas avec moins de facilité l'arabe et l'hébreu que le latin. Il passait une grande partie du jour et de la nuit à examiner avec soin le Talmud, l'Alcoran et les autres livres estimés par les mahométans ou les docteurs Juifs ; il employait la plume, les conférences, les prédications, pour combattre les impiétés et les dogmes extravagants dont ces livres sont remplis.

Un autre Dominicain, Paul Christiani, né dans la même province de Catalogne, déployait les mêmes connaissances et le même zèle pour la conversion des Juifs, dont il gagna effectivement un grand nombre ; ce que voyant le roi d'Aragon, il ordonna une conférence publique, pour le 20 juillet 1263, à Barcelone. Tous les rabbins célèbres de ses États durent s'y trouver ; le roi y assista lui-même, avec les princes, plusieurs évêques, un grand nombre de théologiens et d'autres savants.

Le rabbin Moïse de Girone fut choisi par les Juifs comme le plus capable de soutenir leur cause ; le Dominicain Paul Christiani parla seul de la part des fidèles. On réduisit la dispute à ces quatre chefs : 1^o la venue du Messie ; 2^o la divinité de Jésus-Christ, Messie promis dans la loi et annoncé par les prophètes ; 3^o les souffrances et la mort du Messie pour le salut des hommes ; 4^o enfin la cessation des cérémonies légales par le sacrifice de la nouvelle loi.

Frère Paul établit toutes ces vérités par les textes mêmes de la Bible hébraïque, interprétés par les anciens docteurs de la synagogue. De cette manière rabbi Moïse se vit serré de si près qu'il finit par garder le silence et s'enfuir de l'assemblée, dont les actes se conservent dans les archives royales de Barcelone. Bon nombre de Juifs se convertirent. Le 29 août de la même année (1263) le roi d'Aragon publia une ordonnance, adressée à tous les Juifs de ses États, d'entrer en conférence avec frère Paul Christiani lorsqu'il viendrait chez eux et de lui présenter tous leurs livres. Frère Paul employa tout le reste de sa vie à ces travaux aposto-

liques, prêchant bien des fois dans les synagogues mêmes des Juifs, et leur démontrant la divinité de Jésus-Christ et de son culte par le texte même de leur Bible et les commentaires de leurs principaux docteurs. Pour couvrir la honte de sa défaite rabbi Moïse de Girone répandit clandestinement un libelle hébraïque où il faisait un récit mensonger de la conférence de Barcelone ; dès que les religieux de Saint-Dominique en eurent connaissance il fut convaincu d'imposture, comme il l'avait déjà été d'ignorance et d'erreur.

Cependant frère Paul, examinant avec attention les livres les plus secrets des Juifs, qu'il se faisait représenter par ordre du roi, reconnut que, dans quelques-uns, les calomnies, les blasphèmes, les termes les plus injurieux à Jésus-Christ et à sa sainte Mère se trouvaient presque à toutes les pages. Il entreprit de les corriger, et il somma les Juifs d'effacer eux-mêmes tout ce qu'il leur montrerait être contraire à la vérité et au texte de la sainte Bible. Il y en eut qui obéirent ; mais, le plus grand nombre refusant avec opiniâtreté de prendre ce parti, le roi donna un édit pour les y obliger. Les rabbins ne se rendirent pas encore ; ils se plaignirent de la sévérité de l'ordonnance. Le prince y eut égard, et, par un second édit du 27 mars 1264, il suspendit le premier, mais à condition que, dans l'espace d'un mois, les Juifs apporteraient tous leurs livres pour être revus et examinés. L'évêque de Barcelone et quatre théologiens de l'ordre de Saint-Dominique, savoir, Saint Raymond de Pegnafort, Raymond Martini, Arnaud de Segarra et Pierre de Gênes, furent choisis par le roi pour cet examen. On le fit avec une grande exactitude, en présence même des rabbins ; on leur montra au doigt les blasphèmes et toutes les impiétés que frère Paul leur reprochait ; on les corrigea sous leurs yeux, et on ne leur rendit les moins mauvais de ces livres qu'à condition qu'ils ne pourraient ni remettre dans leurs exemplaires ce qu'on y avait effacé, ni rien écrire désormais qui fût injurieux à la religion chrétienne.

Les Juifs promirent tout ; mais cela n'eût pas suffi pour les détromper et les disposer

à une sincère conversion. Ce qui les humiliait les irritait en même temps, et ceux que les synagogues reconnaissaient pour leurs conducteurs ou leurs maîtres ne paraissaient ni moins décidés à soutenir toujours leurs préjugés, ni moins déterminés à rejeter toutes les vérités enseignées dans l'Église. Pour les leur persuader efficacement, ces vérités, il fallait en chercher la preuve dans les livres dont la synagogue respecte davantage l'autorité, c'est-à-dire dans les explications des anciens rabbins ou dans les commentaires que leurs plus habiles docteurs avaient publiés sur la loi de Moïse ou sur les livres des prophètes. C'est à cette fin que nos théologiens, savants dans les langues, faisaient servir toute leur érudition rabbinique, et le Père Paul avait puisé dans les mêmes sources ces témoignages décisifs en faveur de la foi chrétienne, auxquels Moïse de Girone n'avait rien trouvé à répliquer. Il s'agissait de faire de toutes ces preuves un corps de doctrine qui pût être transmis à la postérité et servir dans tous les temps, aussi bien que dans tous les lieux, à la défense de la foi et au triomphe de l'Église.

Raymond Martini ou des Martins entreprit ce vaste travail. Ses deux principaux ouvrages sont le *Pugio Fidei*, Poignard de la Foi, et le *Capistrum Judæorum*, Muselière des Juifs. Le premier devait servir à deux choses : à couper le pain de la parole divine aux Juifs sincères et à couper la gorge aux perfides qui attaqueraient la vérité chrétienne. Le second devait fermer la bouche aux Juifs opiniâtres et les empêcher de blasphémer contre le Christ. Ce sont ces deux ouvrages qui méritèrent si fort l'approbation et même l'admiration du Franciscain Nicolas de Lyre et de l'évêque Paul de Burgos. C'est aussi du premier que, dans les siècles suivants, les docteurs catholiques ont pris les plus fortes preuves qu'ils aient employées contre les rabbins pour les combattre par leurs propres armes.

Le serviteur de Dieu ne borna point son zèle à la conversion ou à l'instruction des Juifs, il travailla de même à celle des Sarrasins, et il fit autant par ses prédications que par les écrits qu'il publia pour réfuter les

absurdités de l'Alcoran ou de la loi de Mahomet. Après qu'il eut longtemps combattu les impiétés de cette secte dans les provinces d'Espagne il alla les attaquer dans leur fort, au milieu de la ville de Tunis. Il était accompagné de François de Cendra, religieux du même ordre, qui, repassant en France, reçut de saint Louis une épine de la sainte couronne pour l'église des Dominicains de Barcelone. François était le frère puîné de Pierre de Cendra, religieux de Saint-Dominique, renommé par ses prédications, ses vertus et ses miracles, et qui mourut en odeur de sainteté¹.

De retour de Tunis en Espagne Raymond Martini continua ses travaux apostoliques, se ménageant toutefois quelques moments pour mettre la dernière main à ses écrits. Il en était, l'an 1278, à la moitié de son *Poignard de la Foi*, qui a trois parties ; car on lit ces paroles au dixième chapitre de la seconde : « Il est bon de remarquer qu'en cette année, où nous comptons 1278 de l'ère chrétienne ou de la naissance du Fils de Dieu, les Juifs comptent 5038 ans de la création du monde. » Malgré ses voyages, ses austérités et son travail continuel, le serviteur de Dieu parvint à une heureuse vieillesse ; on trouva sa souscription dans un acte passé à Barcelone le 4^{or} décembre 1286. Il forma parmi ses frères et parmi les séculiers plusieurs savants disciples, qui se sont glorifiés depuis d'avoir été ses élèves et lui ont fait honneur de tout ce qu'ils pouvaient savoir d'hébreu. On ne sait rien sur l'année précise de sa mort.

Ses ouvrages pour réfuter l'Alcoran n'ont pas encore été imprimés, non plus que son abrégé contre les erreurs des Juifs ; on ne sait même s'il en existe encore des manuscrits. C'est aux nouveaux enfants de Saint-Dominique à déterrer ces précieux héritages de leur ordre, enfouis dans quelque bibliothèque d'Espagne ou d'ailleurs, et à se montrer ainsi les légitimes et dignes successeurs de leurs illustres devanciers. Même le *Pugio Fidei* a été oublié durant plusieurs siècles dans la poussière des bibliothèques, et ce

¹ Tournon, *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, t. 1.

n'est qu'en 1651 qu'il a été mis au jour et restitué à son véritable auteur.

Frère Raymond montre son but dans le titre même de l'ouvrage: *Poignard de la Foi de Raymond Martini, des Frères prêcheurs, contre les Maures et les Juifs*. Voici comment il explique son plan dans le préambule.

« Quant à ce qui regarde principalement les Juifs, le fond de cet ouvrage repose sur deux autorités : la première et la principale, c'est l'autorité de la loi et des prophètes, ainsi que de tout l'Ancien Testament ; la seconde, ce sont certaines traditions que j'ai trouvées dans le Talmud et dans les *Midraschim*, c'est-à-dire les gloses et les traditions des anciens Juifs, et que j'ai tirées, avec une joie non médiocre, comme des perles d'un immense fumier. Ces traditions, qu'ils appellent la loi orale, ils prétendent que Dieu les a transmises avec la loi à Moïse sur le mont Sinaï, Moïse à Josué, son disciple, Josué à ses successeurs, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elles eussent été consignées en écrit par les anciens rabbins. Cependant, que Dieu ait transmis à Moïse tout ce qui est rapporté dans le Talmud, croire cela, ce serait le comble de la folie, à cause des absurdités innombrables que le Talmud renferme.

« Mais il s'y trouve en même temps des choses qui ressentent la vérité, la doctrine des prophètes et des saints Pères, expriment la foi chrétienne d'une manière merveilleuse et incroyable, renversent et confondent la perfidie des Juifs modernes. Je ne crois pas qu'il faille disconvenir qu'elles ont pu arriver successivement de Moïse, des prophètes et autres saints Pères, jusqu'à ceux qui les ont écrites ; même nous ne pouvons aucunement imaginer qu'elles viennent d'ailleurs que des prophètes et des saints Pères, puisque ces traditions sont absolument contraires à celles que les Juifs tiennent touchant le Messie et beaucoup d'autres articles, depuis le temps du Christ jusqu'à maintenant. Il ne faut donc pas rejeter ces choses, quoiqu'elles se trouvent chez des gens si perfides, comme nul homme sensé ne rejette la loi et les prophètes quoique l'un et l'autre se trouvent chez eux. On ne dédaigne pas une pierre précieuse, se trouvât-elle dans la gueule d'un

dragon. Le sage profite du miel de l'abeille et évite le venin de son dard. Il ne faut donc pas rejeter ces sortes de traditions, mais les embrasser, au contraire, d'autant plus que rien n'est plus efficace pour convaincre l'impudence des Juifs. C'est faire comme Judith, saisir le poignard d'Holopherne pour lui trancher la tête. »

Pour rendre cette arme plus sûre et ne laisser aux Juifs aucun subterfuge, Raymond ne leur citera l'Écriture que dans leur texte même, ou traduite mot à mot ; d'autant plus, remarque-t-il, que bien des passages sont plus décisifs pour la foi chrétienne dans le texte hébreu que dans notre version latine. Par exemple, au commencement du prophète Habacuc, cette version porte : « Regardez parmi les nations, et voyez ; admirez et soyez dans l'étonnement, parce qu'une œuvre a été faite de vos jours que personne ne croira lorsqu'elle lui sera racontée. » L'hébreu dit, au contraire : « Regardez parmi les nations, et voyez ; admirez et soyez dans l'étonnement, parce qu'une œuvre se fera de vos jours, que vous ne croirez pas lorsqu'elle vous sera racontée ¹. » Appliquée à l'œuvre de l'Incarnation, cette prophétie est d'une justesse merveilleuse ; cette œuvre s'est accomplie dans les jours des Juifs, pendant qu'ils étaient encore maîtres de la Terre promise ; bien des nations, avec un certain nombre de Juifs, y ont cru dès qu'on leur en a parlé ; au contraire la multitude des Juifs a cru tous les autres événements arrivés de leurs jours, excepté celui-là seul.

L'ouvrage même de Raymond contient trois parties. Dans la première il combat les erreurs de ceux qui n'ont point de loi : les athées, les matérialistes, les philosophes. Les athées ou épicuriens mettent le souverain bien dans la volupté charnelle et nient Dieu ; les matérialistes ou naturalistes reconnaissent Dieu, mais nient l'immortalité de l'âme humaine ; les philosophes reconnaissent l'un et l'autre, mais enseignent trois erreurs : que le monde est éternel, que Dieu ne connaît que les choses générales, qu'il n'y a point de résurrection des morts. Martini démontre que Dieu existe, que le souverain bien n'est

¹ Habacuc, 1, 5.

pas la volupté, que l'âme raisonnable est immortelle, que le monde n'est pas éternel, et ainsi du reste, tirant presque toujours ses preuves de philosophes arabes ; car, dans cette première partie, il s'agit principalement des musulmans.

Dans la seconde il prouve contre les Juifs l'avènement du Messie.

La troisième et dernière a trois sections : l'une de la sainte Trinité, l'autre de la chute de l'homme et de la peine du péché, la troisième de la rédemption du genre humain et de la réprobation des Juifs.

Que le Messie soit déjà venu, il le démontre par les septante semaines de Daniel, par la prophétie de Jacob, par la statue prophétique de Nabuchodonosor, par les prophéties de Malachie et d'Aggée, et enfin directement par le Talmud ; après quoi il réfute les objections des Juifs presque toujours par leurs docteurs mêmes¹.

Dieu est un ; cependant, qu'il y ait en Dieu une certaine pluralité, les docteurs de la synagogue le reconnaissent dès les premières paroles de la Genèse : « Dans le principe Dieu créa le ciel et la terre. » Le verbe *créa*, en hébreu *bara*, est au singulier ; mais le mot *Dieu*, en hébreu *Elohim*, est, non pas au singulier, ni même au duel, mais au pluriel, qui suppose trois. C'est là une de ces preuves qu'on peut tirer contre les Juifs, non pas des versions grecques ou latines, mais de l'hébreu seul².

D'autres passages indiquent la distinction des personnes et leur nombre. Tels passages nous montrent Dieu envoyé de Dieu. Dieu lui-même dit dans le prophète Osée : « Et j'aurai pitié de la maison de Juda, et je les sauverai dans Jéhova, leur Dieu³. » Ce que rabbi Jonathan explique ainsi : « Et j'aurai pitié de la maison de Juda, et je les sauverai dans le Verbe de Jéhova, leur Dieu. » Au même sens revient ce que Dieu dit dans le prophète Zacharie : « Chante et réjouis-toi, fille de Sion ; car voici que je viens, et j'habiterai au milieu de toi, dit Jéhova ; et beaucoup de nations se joindront à Jéhova dans ce jour ; et ils me seront en peuple, et j'ha-

biterai au milieu de toi, et tu connaîtras que Jéhova Sabaoth m'a envoyé à toi⁴. » Ce que Jonathan Ben-Uziel explique ainsi : « Chante et réjouis-toi, église de Sion ; car voici que moi je me révélerai, et je placerai ma divinité au milieu de toi, dit Jéhova ; et beaucoup de nations se joindront au peuple de Jéhova ou d'Israël en ce temps-là ; et ils me seront en peuple, et je placerai ma divinité au milieu de toi, et vous saurez que Jéhova Sabaoth m'a envoyé pour vous prophétiser⁵. »

La même distinction des personnes divines paraît dans ces paroles de la Genèse : « Et Jéhova fit pleuvoir sur Sodome et Gomorrhe du soufre et du feu de la part de Jéhova⁶. » Sur quoi rabbi Juda observe que, partout où il est dit dans l'Écriture : *Et Jéhova*, l'on entend Jéhova et la maison de son jugement ; expression qui, chez les Juifs, désigne un tribunal d'au moins trois personnes⁷. Or le Messie est Dieu ; donc il est une des personnes divines.

L'Esprit-Saint paraît dans ces paroles d'Isaïe : « Approchez de moi, et écoutez ceci : Dès le commencement je n'ai point parlé en secret ; j'étais présent lorsque ces choses ont été résolues, et maintenant m'a envoyé Adonai Jéhova et son Esprit⁸. » Et dans ces paroles du psaume : « Les cieux ont été créés par le Verbe de Jéhova, et toute leur armée par l'Esprit de sa bouche⁹. »

D'après l'Écriture le Messie est Fils de Dieu. Dans le psaume II, que les anciens docteurs de la synagogue appliquaient au Messie, il dit lui-même : « J'annoncerai et je publierai le décret. Jéhova m'a dit : Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui¹⁰. »

Tout le monde connaît le chapitre LIII du fils d'Amos, qu'on pourrait intituler : « Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ selon Isaïe. » Or, tout ce chapitre, y compris les trois derniers versets du chapitre précédent, les anciens docteurs de la synagogue l'entendent du Messie. Jonathan Ben-Uziel le fait expressément et d'un bout à l'autre. Sur le treizième verset du chapitre LII : « Voici que mon serviteur sera plein d'intelligen-

¹ *Pugio Fidei*, pars 2. — ² *Ibid.*, pars 3, dist. 1, c. 3. — ³ Osée, 1, 7.

⁴ Zach., 2, 10. — ⁵ *Pugio Fidei*, *ibid.*, c. 4. —

⁶ Gen., 19, 23. — ⁷ *Pugio Fidei*, c. 4. — ⁸ Isaïe, 48, 16. —

⁹ Ps. 33, 6. — *Pugio Fidei*, *ibid.*, c. 4. — ¹⁰ *Ibid.*, c. 8.

ce, etc., » rabbi Salomon s'exprime de la manière suivante : « Nos maîtres, de pieuse mémoire, affirment que cela se dit du Messie ; car ils disent que le Messie a été frappé de plaies, comme il est dit au chapitre LIII, verset 4, d'Isaïe : « Il a véritablement pris sur lui nos langueurs, et il s'est chargé lui-même de nos douleurs. » Ils assurent aussi qu'il est assis dans la porte de Rome parmi les malades, comme il est dit au livre du Sanhédrin en la distinction Chéleck. Quant à ce qui est dit du Messie en Isaïe, chapitre LII, verset 13 : « Il sera exalté et élevé, il montera au comble de la gloire, » j'ai entendu dire qu'il y a une certaine glose qui expose ainsi ce passage : « Dieu exaltera le Messie au-dessus d'Abraham, duquel il est dit : J'exalterai mes mains vers Jéhova¹. » Et il sera élevé plus que Moïse, dont il est dit : « Comme un nourricier élève son enfant². » Et il montera en gloire bien au-dessus des anges, desquels il est dit : « Et à eux sur la sublimité³. » Telles sont les paroles de rabbi Salomon.

Dans le *Bereschit Rabba*, de rabbi Moïse Hadarsan, on lit ces paroles : « Et le Roi Messie fut dans la génération des méchants, et il appliqua son cœur à rechercher les miséricordes pour Isaïe, et à jeûner et à s'humilier pour eux, comme il est dit en Isaïe, chapitre LIII, verset 5 : Et il a été percé de plaies pour nos iniquités ; il a été brisé pour nos crimes, et nous avons été guéris par ses meurtrissures, et il a porté lui-même le péché de la multitude, il a prié pour les transgresseurs. » Voilà ce que dit rabbi Moïse Hadarsan.

Le Dominicain Raymond Martini, ayant ainsi montré aux Juifs, par l'autorité de leurs anciens docteurs, que ce fameux chapitre s'entend et doit s'entendre du Messie, leur fait voir que tout y est : sa naissance, sa gloire, sa Passion, sa mort, son jugement, sa divinité⁴.

Après avoir montré par l'Écriture sainte, interprétée par l'ancienne synagogue, que Dieu est tout ensemble Père et Fils, il fait voir qu'il est encore Saint-Esprit. David fait cette prière à Dieu : « Enseignez-moi à faire

votre bon plaisir, car vous êtes mon Dieu. Que votre bon Esprit me conduise dans une terre unie⁵. »

Le même David nous apprend que ce bon Esprit de Dieu s'appelle le Saint-Esprit : « Ne me rejetez pas de devant votre face, et ne retirez pas de moi votre Esprit-Saint. Rendez-moi la joie de votre salut, et l'Esprit de votre libéralité me soutiendra⁶. » Nous apprenons dans Job que cet Esprit-Saint agit avec le Père et le Fils lorsque Éliu dit : « L'Esprit de Dieu m'a fait et le souffle du Tout-Puissant m'a vivifié⁷. » Les Psaumes nous font entendre que cet Esprit est créateur : « Vous enveloppez votre Esprit, et ils seront créés, et vous renouvellerez la face de la terre⁸. » « Les cieux ont été faits par le Verbe de Jéhova, et toute leur armée par l'Esprit de sa bouche⁹. » Que le Saint-Esprit ait parlé par les prophètes, nous le voyons par David lorsqu'il dit : « L'Esprit de Jéhova a parlé en moi et sa parole est sur ma langue¹⁰. »

Que cet Esprit-Saint ait dû venir sur le Messie ou le Christ, et reposer en lui d'une manière parfaite, nous le voyons dans ce passage d'Isaïe : « Il sortira un rejeton du tronc de Jessé, et un arbrisseau (un Nazaréen) fructifiera de ses racines ; et sur lui reposera l'Esprit de Jéhova, Esprit de sagesse¹¹, » etc. « Remarquez bien, ajoute Raymond, que, dans des endroits innombrables du Talmud, ce passage est appliqué au Messie, et non à aucun autre par qui que ce soit qui ait quelque autorité parmi les Juifs. »

Que le même Saint-Esprit dût être envoyé sur les apôtres, les disciples, et sur les convertis et baptisés d'entre les nations, Dieu même nous l'annonce par Isaïe : « Ne crains pas, Jacob, mon serviteur, et toi, mon cher Israël, que j'ai choisi ! car je répandrai les eaux sur celui qui a soif et des fleuves sur celle qui est aride ; je répandrai mon Esprit sur ta race et ma bénédiction sur ta postérité ; et ils germeront parmi les herbages comme les saules plantés sur les eaux courantes. L'un dira : Je suis à Jéhova ! l'autre

¹ Gen., 14, 22. — ² Nombr., 11, 12. — ³ Ézécl., 1, 18. — ⁴ *Pugio Fidei*, c. 10.

⁵ Ps. 143, 10. — ⁶ Ps. 51 (50), 13. — ⁷ Job, 33, 4. — ⁸ Ps. 104, 3. — ⁹ Ps. 43, 6. — ¹⁰ 2 Rois, 23, 2. — ¹¹ Isaïe, 11, 1.

s'appellera du nom de Jacob. Celui-là écrira sur ma main : A Jéhova ! et il se glorifiera du nom d'Israël¹. » Observez que Jonathan, fils d'Uziel, a transporté cela ainsi dans son targum : « Je donnerai mon Esprit sur ton fils et ma bénédiction sur les fils de tes fils ; et les justes encore tendres et délicats se multiplieront comme des touffes d'herbes, et comme un arbre qui étend ses racines sur des cours d'eaux. » La glose de rabbi Salomon Iarchi porte : « Comme je répands les eaux sur ce qui a soif, ainsi je répandrai mon Esprit-Saint sur votre race ; et ils germeront au milieu de l'herbe, c'est-à-dire au milieu d'Ésaü, c'est-à-dire au milieu des Romains, par les convertis qui se joindront à eux. *L'un dira : Je suis à Jéhova !* ce sont les justes parfaits. *L'autre s'appellera du nom de Jacob :* ce sont les enfants, fils des impies. *Celui-ci écrira sur sa main : A Jéhova !* ce sont les hommes de pénitence. *Et il se glorifiera du nom d'Israël :* ce sont les convertis d'entre les nations. » C'est ainsi que ce passage a été expliqué dans le livre *Aboth* de rabbi Nathanaël².

Après avoir ainsi démontré aux Juifs, dans la première section de la troisième partie, que Dieu est trine et un, que l'Écriture l'appelle Père, Fils et Saint-Esprit, Raymond leur prouve, dans la seconde section, que la sainte Trinité, un seul Dieu, a fait l'homme à son image et à sa ressemblance, et que cet homme, trompé par le diable, est tombé par désobéissance, et que par là il est devenu, avec toute sa postérité, tellement coupable envers Dieu que nul ne pouvait satisfaire pour lui qu'un Dieu homme.

Au chapitre quatrième de cette section l'on voit que, d'après la tradition de l'ancienne synagogue, le monde a été créé à cause du Messie, ce Juste par excellence, qui a dû entrer à Jérusalem monté sur une ânesse, et qu'après avoir créé le premier homme Dieu lui recommanda de ne point troubler la création par le péché, attendu qu'il n'y aurait personne après lui pour réparer sa faute et qu'il serait pour ce Juste-là

une occasion ou cause de mort. C'est ce que dit rabbi Juda, fils de Simon, dans le commentaire sur l'Ecclésiaste¹.

Au huitième chapitre de la même section on voit que, d'après la tradition de la même synagogue, tous les hommes descendaient en enfer, jusqu'au Messie. Voici les paroles de rabbi Barachia : « Quoique les choses aient été créées selon leur beauté et leur perfection, néanmoins, quand le premier Adam a péché, elles ont été corrompues, diminuées et ébranlées, et elles ne retourneront à leur état convenable jusqu'à ce que vienne le fils de Pharès, suivant ce mot du livre de Ruth : *Telle est la généalogie de Pharès ;* » ce que le rabbi développe assez au long. La base mystérieuse de son raisonnement, c'est que, dans ce passage, le mot *Tholdoth* ou généalogie est écrit en toutes lettres, comme en la Genèse pour l'histoire de la création, tandis que, pour la période intermédiaire, ce mot est écrit par abréviation, avec une lettre de moins ; d'où ce docteur et plusieurs autres conclurent que le fils de Pharès rétablira toutes choses comme elles étaient à l'origine.

Ainsi on lit dans le grand commentaire sur l'Exode : « Pourquoi, en ce passage du second chapitre de la Genèse : *Telle est la généalogie du ciel et de la terre*, le mot *généalogie*, *Tholdoth*, est-il écrit en toutes lettres, sans qu'il en manque une ? Parce que, quand Dieu a créé son monde, il n'y avait dans ce monde aucun ange de mort ; voilà pourquoi le mot *Tholdoth* est écrit dans toute son intégrité ; mais, lorsque péchèrent Adam et Ève, Dieu l'a diminué, et a voulu que toutes les généalogies de l'Écriture fussent écrites avec une lettre de moins. Mais à Pharès le mot de généalogie est de nouveau en toutes lettres, parce que le Messie ou le Christ sortira de lui, et, aux jours du Messie, Dieu absorbera la mort, comme il est dit au chapitre XXV d'Isaïe : *Il a détruit la mort à jamais.* »

Raymond Martini fait observer que les rabbins modernes prétendaient que le mot hébreu *Schéol* ne voulait pas dire *enfer*, mais

¹ Isaïe, 44, 2 et seqq. — ² *Pugio Fidei*, pars 3, dist. 1, c. 11.

¹ *Ibid.*, dist. 2, c. 4.

sépulcre ou fosse. Il les réfute par de longues et curieuses citations d'anciens docteurs de la synagogue. Ainsi on lit dans le commentaire sur la Genèse, par rabbi Moïse Hadarsan, le passage suivant : « Rabbi Josué, fils de Lévi, dit : J'allai avec l'ange de la mort, nommé Kippod, jusqu'aux portes de l'enfer ; aussitôt j'envoyai l'ange Kippod, qui préside à la Géhenne, pour la mesurer du commencement à la fin ; mais il n'eut pas le temps de le faire parce qu'on tua dans ce moment rabbi Siméon, fils de Gamaliel. Je voulus aller, mais je ne pus. Après cela j'allai avec Kippod, l'ange de la mort, et avec moi vint le Messie, fils de David, jusqu'aux portes de la Géhenne. Et lorsque les captifs qui sont dans la Géhenne virent la lumière du Messie ils se réjouirent beaucoup de le recevoir, disant : « C'est lui qui nous tirera de cette obscurité, » suivant cette parole d'Osée : « Je les rachèterai de la main de l'enfer, je les délivrerai de la mort¹ ; » et cette autre d'Isaïe : « Et les rachetés de Jéhova reviendront, et ils entreront en Sion², etc. » Sion, dans ce passage, n'est autre chose que le paradis. Dans ce moment il me montra les sept quartiers de la Géhenne. Or dans chaque quartier il y a sept mille maisons, dans chaque maison sept mille ouvertures, dans chaque ouverture sept mille trous, dans chaque trou sept mille fissures, et dans chaque fissure un scorpion. Or ce scorpion a sept mille dards, et dans chaque dard il y a quatre-vingt-douze espèces de venin, par chacune desquelles sont tourmentés les impies. La Géhenne s'appelle de sept noms : Schéol ou enfer, Géhenne, puits de corruption, silence ou perdition, boue de la lie, ombre de la mort et terre infime. La profondeur du Schéol ou de l'enfer est de trois cents ans de marche ; sa longueur et sa largeur, de cinq cents. La Géhenne a trois portes : l'une dans le désert, par où Dathan et Abiron descendirent vivants en enfer ; l'autre dans la mer, où Jonas pria du ventre de l'enfer ; la troisième à Jérusalem, puisque Isaïe nous apprend (34, 9) que l'Éternel a un feu dans Sion et une fournaise dans Jérusalem. Or cette fournaise

n'est autre que la Géhenne. » Voilà ce que dit rabbi Moïse Hadarsan dans le *Bereschit Rabba*, qui fait partie du Talmud.

Une foule de citations analogues font voir que tous les hommes descendaient en enfer, même les saints et les prophètes ; que toute l'Église d'Israël y attendait que Dieu vint l'en tirer ; que cependant les justes n'y souffraient pas, mais y reposaient dans la partie supérieure, près de la porte, dans les limbes ou le sein d'Abraham, tandis que les méchants descendaient au fond de l'abîme, au milieu des tourments¹.

Dans la section troisième et dernière il traite de la réparation, de la rédemption et de la glorification de l'homme par le Messie, qui est Dieu, Fils de Dieu, né d'une vierge, etc. Sur quoi il cite au long une foule d'anciens docteurs de la synagogue, dont les Juifs modernes ont supprimé les ouvrages comme étant trop chrétiens. C'est une vérité reconnue par ceux d'entre eux qui viennent à la lumière de l'Évangile².

Il y a plus : dans le commentaire de rabbi Moïse Hadarsan sur la Genèse, et encore dans d'autres anciens docteurs de la synagogue, on trouve la révélation d'un fait très-peu connu et qui mérite cependant de l'être beaucoup ; c'est qu'à une certaine époque les scribes se sont permis d'altérer jusqu'à dix-huit passages importants de l'Écriture, et que du nombre est cet endroit du psaume XXI suivant la Vulgate, XXII suivant l'hébreu : *Ils ont percé mes mains et mes pieds*, dans lequel, au lieu du verbe *Caru*, ils ont percé, qu'il y avait jusqu'alors, ils ont substitué le substantif *Caari*, comme un lion, qui ne présente point de sens³. Ce témoignage serait fort bien placé dans les grammaires, les dictionnaires et les bibles hébraïques. On dirait que dès lors les Juifs avaient peur de regarder Celui dont ils ont percé les mains, les pieds et le côté. Puisse s'accomplir bientôt sur eux cette promesse du Seigneur : « Et en ce jour je répandrai sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'Esprit de grâce et de prières, et ils regarderont

¹ Océ, 13, 14. — ² Isaïe, 35, 10.

¹ *Pugio Fidei*, pars 3, dist. 2, c. 8. — ² Drach, *Harmonie de la synagogue et de l'Église*, t. 1, p. 187. — ³ *Pugio Fidei*, pars 2, c. 3, p. 222, 243 et 244.

vers moi, qu'ils ont percé, et ils pleureront sur lui comme on pleure sur un fils unique, et ils en seront dans le deuil comme on est dans le deuil à la mort d'un premier-né¹. »

Ainsi, pendant le treizième et le quatorzième siècle, l'Écriture sainte était étudiée à fond, et quant à l'esprit et quant à la lettre, et dans le texte original, et dans les versions authentiques, et dans la tradition des Pères et docteurs de l'Église, et dans la tradition de l'ancienne synagogue, et par les disciples de saint Dominique, comme Raymond Martini, et par les disciples de saint François, comme Nicolas de Lyre, et par des évêques, comme Paul de Burgos, et l'on savait combattre, non sans succès, les erreurs des mahométans et des Juifs par leurs propres armes. Tel siècle qui s'appelle modestement le siècle des lumières pourrait-il en offrir autant ? Nous ignorons jusqu'aux richesses scientifiques que nous ont laissées nos pères, nous les laissons manger par les vers et la moisissure ; et puis nous accusons nos pères d'ignorance et de barbarie !

Parmi les contemporains de Nicolas de Lyre et de Paul de Burgos on trouve encore :

En Espagne, sans compter Raymond Lulle, dont il a été parlé au long, Antoine André, mort en 1320, Frère mineur, du royaume d'Aragon, surnommé le Docteur *Dulciffuus*, dont on a plusieurs traités ou commentaires sur la théologie et sur la philosophie ; Alvare Pélage, Frère mineur, né en Galice, auteur d'une *Somme de Théologie*, du *Miroir des rois*, du *Deuil de l'Église* et de plusieurs autres traités. Gui, né en Catalogne, prieur général des Carmes, puis évêque de Majorque, a écrit, entre autres, un volume de toutes les hérésies. Alphonse Vargas, Ermite de Saint-Augustin, professa la philosophie et la théologie dix ans dans l'université, et mourut en 1359, archevêque de Séville, et auteur d'un commentaire sur Aristote et d'un autre sur le Maître des Sentences.

En Angleterre, Richard de Middleton, Frère mineur, surnommé le Docteur solide, florissait vers 1290 ; il a laissé des traités de théologie et des commentaires sur les Évangiles et sur les Épîtres de saint Paul. Le Fran-

ciscain anglais Duns Scot, surnommé le Docteur subtil, dont nous avons parlé, eut parmi ses disciples le Franciscain écossais François Mayron et le Franciscain anglais Ockam, qui ont laissé chacun plusieurs ouvrages de théologie et de philosophie. Dans ceux du dernier il y a quelque chose à reprendre. Jean de Bacon, ainsi nommé du lieu de sa naissance, au comté de Norfolk, surnommé le Docteur résolu, fut en effet un théologien et un philosophe très-docte. Entré dans l'ordre des Carmes, il en devint provincial, et mourut à Londres en 1346, auteur de plusieurs traités théologiques, et, de plus, de commentaires sur tous les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament, mais qui ne sont pas encore imprimés, non plus que divers traités contre les Juifs. Robert Holkot, Dominicain, né à Northampton et mort en 1349, a laissé des commentaires sur l'Écriture sainte, avec des ouvrages de théologie. Richard Fitz-Ralph, archevêque d'Armagh, en Irlande, écrivit contre les erreurs des Arméniens et contre les privilèges des religieux mendiants ; ses écrits doivent être lus avec précaution, car ils renferment plus d'une erreur. Le Franciscain Walter Burleigh, surnommé le Docteur transparent, a laissé une foule d'écrits sur la philosophie, dont quelques-uns sont imprimés.

En France, Pierre de Tarantaise, Dominicain, cardinal, puis Pape sous le nom d'Innocent V, mort en 1276, a laissé des écrits de théologie et des commentaires sur la Bible. Guillaume Duranti ou Durand, évêque de Mende, étudia d'abord, puis professa le droit civil et canonique à Bologne et à Modène ; on l'appelait le *Père de la Pratique*. Il s'est distingué par plusieurs écrits, dont les principaux sont le *Miroir du Droit* et le *Rational des divins Offices*, qu'il acheva l'an 1286, n'étant encore que doyen de Chartres. On trouve dans ce dernier beaucoup de points curieux de l'ancienne discipline en usage de son temps. Le Dominicain Ulric de Strasbourg écrivit, vers la même époque, une *Somme de Théologie* et des commentaires sur le Maître des Sentences. L'Augustin Gilles Colonne, archevêque de Bourges, qui florissait vers l'an 1290, est auteur d'une foule d'ouvrages

¹ Zachar., 12, 10.

de théologie et de philosophie, dont une partie seulement est imprimée. Henri de Gand, archidiacre de Tournay, mort en 1293, surnommé le Docteur solennel, a laissé une *Somme de Théologie*, des mélanges sur Pierre Lombard, un livre des *Hommes illustres*, sans compter plusieurs opuscules encore manuscrits. Le Dominicain Jean de Paris, qui florissait vers l'an 1296, écrivit sur le Maître des Sentences, mais principalement sur la puissance des rois et celle du Pape. Le Franciscain Pierre Auréol, archevêque d'Aix, a beaucoup écrit, entre autres un traité de l'*Immaculée Conception de la sainte Vierge*. Le Dominicain Durand de Saint-Pourçain, évêque de Meaux, mort en 1333, a écrit un livre remarquable de l'*Origine des Juridictions*, puis des commentaires sur le Maître des Sentences, où il se trouve quelques propositions peu exactes qui ont été justement blâmées. Le Dominicain Hervé Noël, Breton de naissance et général de l'ordre, est auteur d'un commentaire sur les Épîtres de saint Paul, ainsi que de beaucoup d'autres ouvrages de théologie et de philosophie. Pierre Bertrandi, évêque d'Autun, puis cardinal, a laissé plusieurs traités sur les rapports entre les deux puissances; le Dominicain Pierre de la Palu, natif de Bourgogne, un commentaire sur le Maître des Sentences, un excellent traité de la cause immédiate de la puissance ecclésiastique, avec plusieurs ouvrages qui ne sont pas encore imprimés; l'Augustin Thomas de Strasbourg, des mélanges sur la théologie et l'Écriture sainte. Nicolas de Gorham, dont les uns font un Français, les autres un Anglais, ceux-ci un Dominicain, ceux-là un Franciscain, a écrit principalement un commentaire sur le Nouveau Testament.

En Allemagne, vers l'an 1265, le Bénédictin Henri Stéron écrivit une chronique, de la première année de Frédéric I^{er} (1152), à Rodolphe de Habsbourg; l'an 1280 le Franciscain Robert de Russie, des commentaires sur le Maître des Sentences, une exposition de la règle de Saint-François et un livre de l'âme; en 1305, le prêtre Silfrid de Meissen, un abrégé d'histoire, de l'an 458 à 1305; Ebbé-rard, archidiacre de Ratisbonne, une chronique de 1273 à 1305; le Franciscain Mo-

nalde de Dalmatie, une somme de cas de conscience, nommée d'or ou monaldine; le Chartreux Landulphe ou Ludolphe, homme très-pieux, né en Saxe, une *Vie de Notre-Seigneur*, tirée des Évangiles, avec un commentaire sur les psaumes; Lupold, chanoine, puis évêque de Bamberg, un livre du zèle des anciens rois de Gaule et de Germanie, avec un autre des droits du royaume et de l'empire; le Chartreux Henri de Hesse, des commentaires sur le Maître des Sentences et sur plusieurs parties de l'Écriture sainte¹; le vénérable Michel, prieur de la Chartreuse de Prague, mort en 1401, un dialogue sur la garde de la virginité, un livre de remèdes à un supérieur déposé²; le vénérable Engelbert, abbé de Bénédictins, mort en 1331, un miroir des vertus, aux ducs Albert et Otton d'Autriche³; le Franciscain Werner de Ratisbonne, un livre de soliloques; le vénérable Étienne, prieur de la Chartreuse d'Olmütz, une apologie pour les ordres religieux contre les hérétiques⁴.

En Italie, Augustin Triomphe, natif d'Ancone, religieux de Saint-Augustin, homme pieux et docte, mort en 1328, et qualifié de bienheureux, écrivit une excellente somme de la puissance de l'Église, avec un commentaire sur le cantique de la sainte Vierge, et d'autres sur la sainte Écriture, le Maître des Sentences et Aristote; Jean Villani de Florence, une histoire universelle de son temps; Astesan d'Asti, une somme des cas de conscience; Jean-André de Bologne, jurisconsulte, sur plusieurs parties du droit canonique et civil; son fils adoptif, Jean Calderin, sur les Décrétales; le Dominicain Barthélemi de Pise, une somme de théologie; Albéric de Bergame, sur le Sexte des Décrétales; l'Augustin Simon de Cassia, homme très-pieux, plusieurs opuscules de spiritualité; l'Augustin Grégoire de Rimini, des commentaires sur le Maître des Sentences et sur les Épîtres de saint Paul; le Dominicain Rainier de Pise, une somme de toute la théologie par ordre alphabétique⁵.

¹ Voir sur tous ces personnages Bellarmin, de *Scriptoribus ecclesiasticis*; Cave, etc. — ² Pez, *Bibliotheca ascetica*, t. 2. — ³ Id., *ibid.*, t. 3. — ⁴ Id., *ibid.*, t. 4. — ⁵ Bellarmin et Cave.

On voit que, dans le quatorzième siècle, les sciences ecclésiastiques, l'étude de l'Écriture, de la théologie, de la philosophie, de la controverse, de la liturgie, etc., était loin d'être négligée. Quant à la théologie mystique, nous verrons plus loin trois auteurs célèbres.

Cependant le Pape Jean XXII était mort le dimanche 14 décembre 1334, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans, après avoir tenu le Saint-Siège dix-huit ans et quatre mois moins deux jours.

En 1321 il avait condamné les erreurs de Jean de Polliac, docteur de Paris, qui enseignait que ceux qui avaient confessé leurs péchés à des religieux étaient obligés de les confesser encore à leurs curés ; que, tant que le décret du concile de Latran, *Omnis utriusque sexus*, subsisterait dans sa force, ni le Pape ni Dieu même ne pouvaient dispenser les fidèles de confesser une fois l'an tous leurs péchés à leur propre curé. Ces propositions furent discutées en plein consistoire devant le Pape et en présence du docteur, qui avait été mandé.

On y dit pour les confesseurs privilégiés : « La juridiction du Pape n'est pas renfermée dans un diocèse, comme celle d'un évêque, ni dans une province, comme celle d'un archevêque ; elle s'étend par tout le monde. La raison est que la dignité d'archevêque n'est pas de droit divin, mais de droit humain positif, qui a réglé les limites des diocèses, au lieu que celle de Pape est de droit divin, établie par Jésus-Christ, quand il dit à saint Pierre : *Pais mes brebis*, sans aucune exception ni restriction. Sa puissance s'étend donc partout et il ne la tient point des autres hommes ; mais tous tiennent la leur de lui, et il conserve partout une juridiction immédiate. A l'égard du curé il est bien autrement soumis à l'évêque que l'évêque ne l'est au Pape ; le curé n'est point juge ordinaire dans sa paroisse, comme l'évêque dans son diocèse, non plus que l'archidiacre et les autres qui sont établis par provision de l'évêque. L'évêque, en confiant au curé le soin d'une paroisse, ne s'en décharge pas ; il en demeure toujours responsable comme auparavant et y garde toujours la principale autorité ; d'où s'ensuit que l'absolution donnée par le Pape ou par

l'évêque décharge le paroissien de l'obligation de la demander à son curé.

« Quant au canon du concile de Latran, il ne donne aucun nouveau droit au curé ; car le propre prêtre qu'il nomme n'est ainsi nommé que par opposition à l'étranger, qui n'a aucune juridiction sur le pénitent, mais non par opposition au prêtre commun ; autrement le pénitent ne pourrait s'acquitter du devoir de la confession qu'en se confessant à son curé, non à son évêque ni au Pape. Le propre prêtre est donc quiconque a la puissance d'absoudre, soit ordinaire, soit déléguée, c'est-à-dire le Pape, l'évêque, le curé, ou celui auquel ils ont donné ce pouvoir. Or le Pape et l'évêque peuvent le donner à quiconque a reçu l'ordre de prêtrise, et c'est la coutume de l'Église romaine que chacun peut obtenir d'un pénitencier du Pape de s'adresser à quelque prêtre que ce soit pour être absous. Enfin il est expédient que le Pape use de ce pouvoir de commettre des confesseurs, à cause de l'ignorance de plusieurs curés, de la multitude du peuple, et de la difficulté particulière de certains pécheurs pour ne pas se confesser à eux. »

Après que les propositions avancées par le docteur Jean de Polliac eurent été examinées, il se rendit aux raisons qu'on lui opposait et se rétracta en plein consistoire, disant qu'il croyait le contraire véritable. Sur quoi le Pape rendit la sentence par une décrétale fameuse qui commence par ces mots : *Vas electionis*, et qui a été insérée au droit canon. Après y avoir exposé le fait il prononce ainsi : « Nous condamnons ces articles, assurant que la doctrine contraire est vraie et catholique, savoir : que ceux qui se sont confessés aux frères privilégiés ne sont pas plus obligés à réitérer la confession des mêmes péchés que s'ils les avaient déjà confessés à leur propre prêtre, suivant le concile de Latran. » La bulle est adressée à tous les évêques et datée du 25 juillet 1321 ¹.

On reproche ordinairement à Jean XXII d'avoir prêché que les âmes des justes, séparées de leurs corps, ne verront l'essence et les personnes divines qu'après la résurrec-

¹ Raynald, ann. 1321, n. 20 et seqq. *Vas electionis*, *Extravag. commun.*

tion générale, et qu'en attendant elles ne jouissent que de la vue de l'humanité sainte du Sauveur. On répond avec ce Pape même, comme il fit dans une lettre au roi de France, Philippe de Valois, qu'en avançant ce sentiment, touchant lequel rien n'était encore décidé de son temps dans l'Église, il n'avait jamais prétendu en faire un objet de foi pour les fidèles, mais seulement le donner comme une opinion particulière, qui avait quelque fondement dans l'Écriture et dans les saints Pères, et sur laquelle on pouvait disputer pour parvenir à une pleine connaissance de la vérité ¹.

Mais ce qui justifie pleinement l'orthodoxie de sa foi, c'est le diplôme que la mort l'empêcha de publier dans le consistoire qu'il avait indiqué à cet effet. Il y déclare qu'il croit et qu'il confesse que les âmes séparées des corps et purifiées de leurs fautes sont dans le royaume des cieux, avec Jésus-Christ, dans la compagnie des anges, et qu'elles voient Dieu face à face, et la divine essence aussi clairement que leur état peut le permettre; que, s'il a prêché ou écrit quelque chose contre cette doctrine, ou contre tout autre point de la foi catholique, de l'Écriture sainte ou des bonnes mœurs, il le rétracte expressément, soumettant tous ses sentiments et tous ses écrits, sur quelque matière que ce puisse être, à la décision de l'Église et des souverains Pontifes, ses successeurs ².

Suivant Jean Villani ³ le Pape Jean XXII laissa un trésor très-considérable; mais, comme il ne le légua à aucun de ses parents, on voit que ce trésor était pour les besoins de l'Église et pour le recouvrement de la Terre-Sainte, qui continua toujours d'occuper les Papes. Un souverain temporel qui, au lieu de dettes, léguerait des trésors à son royaume, exciterait l'admiration. L'Italien Villani suppose, il est vrai, que ce trésor fut amassé par des moyens qui n'étaient pas toujours très-canoniques; mais il est seul à le dire; les sept vies que nous avons de ce Pontife n'en disent mot.

Neuf jours après la mort de Jean XXII les cardinaux s'assemblèrent en conclave, ou plutôt y furent enfermés par le comte de Noailles, gouverneur du comté Venaissin, et par le sénéchal de Provence, commandant au nom du roi de Naples. Le choix fut plus tôt fait qu'on ne l'avait espéré d'abord. Les vingt-quatre cardinaux qui composaient le conclave étaient partagés en deux factions, dont l'une avait pour chef le cardinal Talleyrand, frère du comte de Périgord, et l'autre le cardinal Jean Colonne. La première, toute de Français, et par conséquent la plus nombreuse, offrit la tiare au cardinal Jean de Comminges, premier archevêque de Toulouse. Il refusa, parce qu'on lui demandait pour condition de promettre qu'il n'irait point s'établir à Rome. Un refus si honorable aurait dû accélérer son élection au lieu de l'empêcher; mais les cardinaux de la faction française ne purent vaincre les répugnances qu'ils avaient pour le voyage d'Italie. Leurs vues s'étant détournées de dessus le cardinal de Comminges, la Providence permit qu'ils les portassent sur le cardinal Jacques Fournier. C'était le 20 décembre 1334. On le proposa simplement pour essayer des suffrages perdus, et il arriva que, sans observer l'ordre du scrutin, chacun des cardinaux, comme par un coup du ciel, lui donna sa voix, au grand étonnement de tout le conclave et du cardinal lui-même, qui, se voyant élu, ne put s'empêcher de dire aux prélats électeurs : « Qu'avez-vous fait, mes frères? Votre choix est tombé sur un homme grossier et sans connaissance. » C'était la modestie qui le faisait parler ainsi, ou plutôt il se rendait justice du côté des manèges de cour, qu'il ne connaissait pas, quoiqu'il fût d'ailleurs homme de lettres et d'un sens très-droit.

Jacques Fournier ou du Four était né à Saverdun, au comté de Foix. Sa naissance n'avait rien d'illustre, mais il n'est pas prouvé qu'il fût fils d'un boulanger, comme on le croit communément. Dès sa première jeunesse il se consacra à Dieu dans le monastère de Bolbone, de l'ordre de Cîteaux, et il fut fidèle aux observances de sa règle jusque sur le trône pontifical, autant que les devoirs de

¹ Raynald, ann. 1333, n. 46. — ² Apud Balluz., in *Vita 6 ejusdem Papæ*. Sommier, t. 6. — ³ J. Villani, l. 11, c. 20.

sa dignité pouvaient compatir avec les usages du cloître. De Bolbone il était allé demeurer à Fontfroide, abbaye située dans le diocèse de Narbonne. Son oncle Arnaud Novelli, depuis cardinal, en était abbé, et Jacques Fournier lui succéda dans le gouvernement de ce monastère. Il avait fait ses études à Paris, et il ne termina les épreuves ordinaires pour le doctorat que depuis sa promotion à la dignité d'abbé de Fontfroide. Ses études avaient été solides ; il nous reste quelques compositions de sa façon, surtout un traité sur l'état des âmes saintes avant la résurrection des corps. En 1317 il fut fait évêque de Pamiers, et, pendant les neuf ans qu'il gouverna cette Église, il vint à bout d'en augmenter les droits et les revenus et d'y extirper les hérésies trop longtemps tolérées avant lui. De Pamiers il passa à l'évêché de Mirepoix, et il parvint, environ deux ans après, au cardinalat, qu'il avait mérité par ses services et par ses talents d'excellent théologien et de savant jurisconsulte. Il paraît que ce fut alors qu'il se fit appeler le cardinal Novelli, pour faire revivre la mémoire de son oncle Arnaud, mort dès l'an 1317. On l'appela aussi le cardinal Blanc, à cause de l'habit de Cîteaux qu'il portait toujours. Du reste sa modestie, la médiocrité de ses revenus et apparemment l'obscurité de sa famille faisaient qu'on le regardait, dans la cour romaine, comme un prélat sans conséquence, respectable à la vérité par sa vertu et par sa doctrine, mais peu entendu dans la politique, et surtout fort éloigné d'aspirer à la première dignité de l'Église ¹.

Le nouveau Pape prit le nom de Benoît XII. Dès le lendemain de son élection il tint le consistoire, et, pour commencer le souverain pontificat par les témoignages d'affection qu'il devait à son Église de Rome, il donna des ordres pour y faire réparer les basiliques abandonnées et les palais désertés depuis longtemps. Les sommes qu'il destina à cet usage montèrent à cinquante mille florins d'or. Il en donna cent autres mille aux cardinaux pour subvenir à leurs besoins. Preuve manifeste que le sacré collège ne s'é-

tait point enrichi des dépouilles du feu Pape Jean XXII.

Le 7 janvier 1335 Benoît XII quitta son palais avec les cardinaux pour se rendre au couvent des Frères prêcheurs, où il voulait se faire couronner. La cérémonie se fit le lendemain dimanche ; il reçut la couronne des mains du cardinal Napoléon des Ursins et il ne retourna au palais que le jour suivant. C'était un temps de grâces ; il se trouva bien des ecclésiastiques qui voulurent en profiter pour obtenir des bénéfices. Le Pape, plus exact observateur des canons qu'empressé à se faire des créatures en prodiguant les biens de l'Église, refusa tous les placets qu'on lui présenta, disant qu'il voulait savoir par lui-même la condition des suppliants, le revenu des bénéfices, et si les requérants n'étaient point déjà bénéficiers. En même temps il dépêcha, suivant l'usage, le 9 janvier, sa lettre encyclique aux prélats et aux princes chrétiens, pour leur notifier son élection et se recommander à leurs prières. Sa lettre fut adressée nommément aux rois Philippe de France, Édouard d'Angleterre, Robert de Sicile ou de Naples, Alphonse de Castille, Philippe de Navarre, Alphonse d'Aragon, Alphonse de Portugal, Charles de Hongrie, Robert de Suède, Casimir de Pologne, Jean de Bohême, Hugues de Chypre et Léon d'Arménie ¹.

Comme le Pape se donnait tout entier aux soins du gouvernement, chaque jour était marqué par quelque trait qui annonçait sa vertu et son amour pour la justice. Le 10 du même mois il déclara, dans un grand consistoire, qu'il congédiait tous les ecclésiastiques courtisans, avec ordre à eux, sous les peines de droit, de retourner à leurs bénéfices dans le mois suivant, à moins d'une raison légitime qu'on lui spécifierait pour avoir permission de rester plus longtemps à la cour. Ce zèle pour la résidence des ecclésiastiques et l'attention à ne donner les bénéfices qu'à des sujets capables furent deux points où il se montra inflexible. Le second surtout, il le porta jusqu'à aimer mieux laisser les places vacantes que de les conférer à des hommes

¹ *Hist. de l'Église gallic.*

¹ Raynald, ann. 1335.

sans talents ou de mauvaise conduite. « Je ne peux me résoudre, disait-il, à parer de joyaux la cendre et la boue. »

Ainsi n'y eut-il jamais à espérer de lui ni canonat de cathédrales pour des enfants au-dessous de quatorze ans, ni dispenses d'âge pour les dignités, tant dans le clergé séculier que dans l'état régulier; ni translation de religieux d'un ordre ou d'un couvent à l'autre pour posséder des revenus; ni permission de garder plusieurs bénéfices quand un seul suffisait; ni faveurs pour les ignorants qui voulaient s'ingérer dans le saint ministère; ni grâces expectatives au profit de gens avides qui ne pouvaient attendre patiemment la vacance des bénéfices; ni commendes dans les chapitres et les abbayes, excepté pour les cardinaux et les patriarches titulaires d'Orient, parce qu'ils n'avaient point d'autre ressource. Tout était distribué après des informations très-exactes sur la conduite et la doctrine des prétendants aux grâces; mais, comme il rejetait sans respect humain les indignes, il se donnait des soins pour démêler les hommes de lettres et les gens de bien. Il les comblait de bienfaits sans qu'ils eussent la peine de se faire jour à travers la foule des aspirants, et, de peur que dans la multitude des expéditions en matière de bénéfices il ne se glissât, comme on s'en était plaint, des signatures supposées, il ordonna d'enregistrer les suppliques avec les brefs de grâce et de déposer les originaux à la chancellerie. Ce fut l'origine de ce qu'on appela dans la cour de Rome le registre des suppliques¹.

Une conduite si édifiante et si digne d'un chef de l'Eglise ne souffrit ni relâchement ni atteinte quand il fut question de ses parents. « Un Pape, disait-il, doit ressembler à Melchisédech, qui était sans père, sans mère, sans généalogie. » Comme on lui demandait un jour d'avancer quelques-uns de ses proches, il répondit par ce verset de David : « Je serai sans tache si les miens ne dominent pas². » Affermi dans ces principes, il n'éleva jamais dans l'Eglise qu'un seul de ses neveux, nommé Jean de Bauzian, qu'il fit archevêque d'Arles; encore fut-ce à la prière

des cardinaux, et il en était digne; mais il ne voulut jamais le faire cardinal. Pour les parents qui lui restaient dans le siècle, il n'en distingua aucun et ne permit pas même qu'ils changeassent d'état. Il avait une nièce; plusieurs grands la recherchèrent en mariage et la lui demandèrent; il leur dit à tous qu'elle n'était pas faite pour eux et enfin il la maria au fils d'un marchand de Toulouse, avec une dot modique et qui n'excédait en rien sa condition. Après le mariage les deux époux vinrent à Avignon pour saluer le Pape, leur oncle; ils en furent reçus avec bonté; mais ils ne gagnèrent auprès de lui que les frais du voyage, avec ces paroles : « Je vous reconnais pour les parents de Jacques Fournier; à l'égard du Pape il n'a ni parents ni alliés. » Puis il leur donna sa bénédiction et il les congédia.

Ces manières n'étaient point en lui l'effet de l'avarice ou de l'indifférence. Resserré pour ses proches, attentif jusqu'au scrupule dans la distribution des bénéfices, il répandit avec profusion les trésors de l'Eglise quand il fut question des pauvres. Rome, l'Italie, la France, diverses provinces de la chrétienté éprouvèrent ses bienfaits, et, selon la maxime de l'Evangile, sa main gauche ignore toujours les aumônes que sa main droite versait dans le sein de l'indigent. C'est la peinture que sept biographes nous ont tracée de la modestie de ce charitable pasteur¹. On en doit croire ces témoignages plutôt que la relation satirique d'un seul auteur anonyme, qui nous représente Benoît XII comme un caractère dur, féroce et avare, comme un maître qui n'était content de personne, qui se défiait de tout le monde, et qui voulait réformer tous les états, clercs et moines, sans s'appliquer à se réformer lui-même². Cet écrit passe constamment pour l'ouvrage de quelques hommes de parti, tels qu'étaient les faux Frères mineurs réfutés dans les dissertations que Benoît avait publiées contre eux n'étant encore que cardinal, ou bien le zèle qu'il témoigna étant Pape pour la réforme des ordres religieux anima contre lui le ressentiment de quelque

¹ *Hist. de l'Eglise gallic.* — ² Ps. 18, 14.

¹ Baluze, t. 1. Les sept premières vies de Benoît XII.
— ² *Id.*, *Vita octava*, p. 240.

particulier, mauvais écrivain et encore plus malhonnête homme ¹. Le torrent des historiens a vengé au centuple la mémoire du Pontife.

Benoît XII employa divers moyens pour rétablir le bon ordre dans le clergé tant séculier que régulier de France. Le chapitre de Narbonne méritait les plus justes reproches pour la licence qu'on remarquait dans plusieurs de ses membres. Oubli des devoirs par rapport à la conduite en matière de mœurs et de continence, abandon de l'office divin, emploi illicite des biens ecclésiastiques, dégradation du lieu saint faute d'appliquer aux réparations l'argent destiné à cet usage, tout cela avait été rapporté au Pape, qui en prit occasion d'exhorter et de menacer par une lettre très-pressante. Il y supprime, par modestie, le récit de quelques abus honteux, et il ordonne simplement aux chanoines de renvoyer de leurs maisons toutes les femmes suspectes, d'assister aux offices avec décence et assiduité, de faire marquer les absents pour les priver d'une partie de leurs revenus, de laisser à la fabrique tout ce que la piété des fidèles avait assigné pour l'entretien de l'église. Ces ordres sont datés du 3 avril 1335 ². Le Pape, pour en assurer l'exécution, commit deux ecclésiastiques distingués, dont le plus connu était Arnaud de Verdale, depuis évêque et évêque illustre de Maguelonne. Il avait ordre de visiter avec son collègue les chapitres des provinces de Narbonne et d'Arles. Il devait en même temps prendre connaissance de l'état des monastères de l'ordre de Saint-Benoît et des chanoines réguliers soit de Prémontré, soit autres ; cette visite fut suivie de plusieurs règlements salutaires.

A l'égard de Cîteaux, le Pape, dès cette première année de son pontificat, prit à cœur d'y régler quantité de points qui concernaient l'édification et les études. Cet ordre était son berceau et il en gardait encore les observances ; il voulait, par cette raison, en renouveler l'éclat et en procurer la conservation. Après avoir communiqué ses vues aux abbés de Cîteaux, de Clairvaux, de la

Ferté et de Morimond, il donna, le 12 juillet, une bulle contenant cinquante-sept articles, dont voici les principaux.

Les abbés ne pourront aliéner les biens des monastères qu'avec certaines précautions qu'on indique et de l'aveu de leur communauté. Les officiers des maisons, comme celleriers et procureurs, prêteront serment d'administrer avec fidélité les biens qu'on leur aura confiés, et ils rendront leurs comptes à l'abbé et à la communauté quatre fois l'année ; l'abbé sera aussi obligé de rendre ses comptes en présence des anciens et des officiers de la maison. Les visiteurs commis pour prendre connaissance de l'état des monastères ne pourront demeurer dans chacun que cinq jours, dont trois seulement seront employés à la visite ; ils ne recevront des maisons que leur nourriture et celle de leur suite, qui n'excédera point ce qui a été réglé par le Pape Clément IV. Chaque maison sera obligée à des contributions pour les besoins communs de l'ordre, et ces sommes seront remises entre les mains des trois abbés nommés par le chapitre général. Tous les religieux, tant les abbés que les inférieurs, garderont l'abstinence de viande, soit hors des monastères, soit dedans, excepté les malades, à qui cet usage sera accordé dans l'infirmerie, et les anciens abbés hors de change, à qui on pourra l'accorder, aussi bien qu'aux abbés et autres personnes notables de l'ordre, quand ils passeront par quelque maison. Tous les religieux logeront dans un dortoir commun et sans séparation de cellules, excepté les supérieurs. On ne partagera point les revenus du monastère pour les distribuer aux moines, mais on mettra tout en commun pour être administré selon les règles de l'ordre et la volonté de l'abbé. Personne, hors les celleriers et procureurs, n'aura ni chevaux ni équipages de voyage, et chaque cellerier ou procureur n'entretiendra qu'un cheval, hors à Cîteaux et dans les quatre autres grandes abbayes, où l'on pourra leur en permettre deux.

On prendra soin de l'instruction des jeunes religieux, et pour cet effet il y aura des maisons d'étude, à Bolcgne pour les Italiens, à Salamanque pour les Espagnols, à

¹ Baluze, t. 1, p. 829. — ² Raynald, ann. 1335, n. 68.

Oxford pour les Anglais, les Écossais et les Irlandais, à Metz pour les Allemands, à Toulouse et à Montpellier pour ceux du Languedoc, de la Provence, de l'Aquitaine, du Dauphiné et de la Catalogne. Comme l'université de Paris l'emporte sur toutes les autres, il sera à propos d'y envoyer étudier de toutes les provinces et de toutes les maisons de l'ordre, en sorte que, des communautés composées de quarante religieux et au-dessus, on en détache deux pour Paris; de celles qui n'en ont que trente et au-dessus jusqu'à quarante, on n'en prendra qu'un; enfin, de celles qui ne contiennent que dix-huit religieux jusqu'à trente, on pourra, si l'on veut, en envoyer un à Paris ou dans les autres maisons d'étude. L'entretien de tous ces religieux, tant les maîtres que les étudiants, sera fourni par les maisons de l'ordre; la pension du premier maître ou professeur dans le collège de Cîteaux à Paris sera de cinq cents livres petits tournois, et celle de chaque étudiant de vingt-cinq livres seulement; les maîtres, les bacheliers et les officiers de cette maison d'étude seront nommés par le chapitre général. Après six mois de théologie à Paris, ou ailleurs, les religieux de l'ordre pourront faire un cours de Bible, c'est-à-dire enseigner l'Écriture sainte à Paris, et, après huit ans, lire les sentences.

La première partie de ce dernier décret était une dérogation aux statuts de l'Université, qui exigeaient sept ans de théologie avant que de pouvoir lire, c'est-à-dire enseigner la Bible. Pour le droit canon, le Pape Benoît XII en défendait l'étude, sous de très-graves peines, aux étudiants de Cîteaux. C'était apparemment de peur qu'ils ne préférassent cette science à la théologie, qui était plus utile à des religieux. Peut-être aussi craignait-on que le droit canon ne leur inspirât le désir et les moyens d'acquiescer des bénéfices et de plaider pour les défendre.

On appelait alors moines noirs tous les religieux bénédictins, hors ceux de Cîteaux, qui étaient vêtus de blanc. Le Pape donc fit d'abord des règlements pour ces derniers, qui étaient, à proprement parler, ses frères,

parce qu'il avait vécu parmi eux. Les moines noirs lui parurent aussi mériter son attention. Il appela à sa cour six abbés des plus considérables de l'ordre, savoir : Pierre de Cluny, Jean de la Chaise-Dieu, Gilbert de Marseille, Raimond de Psalmodi, Guillaume de Montolieu et Grégoire d'Issoire. De leur avis et de concert avec quelques cardinaux, il donna, le 20 juin 1336, une bulle divisée en trente-neuf articles, dont chacun est fort long, mais qui peuvent se réduire à quatre chefs principaux, savoir : le gouvernement de l'ordre en général, les études, la conduite des moines, le soin du temporel.

Sur le premier article voici ce qu'il y a de plus remarquable. Tous les trois ans on tiendra le chapitre provincial dans chacune des provinces qui sont nommées en détail, dont six en France. Les visiteurs nommés par ces chapitres seront des hommes de mérite, zélés et prudents. Défense à eux de rester plus de deux jours dans chaque monastère, d'y exiger autre chose que leur nourriture et de révéler les choses secrètes qu'ils y auront connues. Tous les ans, il y aura dans chaque monastère principal un grand chapitre où seront appelés les abbés et les supérieurs des maisons qui en dépendent. On y rendra les comptes, tant de ces maisons dépendantes que de la maison où le chapitre se tiendra, et pour les frais, tant de ces derniers chapitres que des provinciaux, on fera des impositions sur chaque monastère, en observant de ne remettre cet argent qu'à trois abbés nommés par le chapitre provincial. Enfin, pour veiller de plus près sur l'observation de la règle, tous les jours le chapitre se tiendra dans chaque maison, même dans celles où il n'y aura que six religieux, et l'on y corrigera les fautes et les négligences journalières.

Sur le second article concernant les études, le Pape fait observer d'abord que la science des saintes lettres sert aux religieux pour leur donner une connaissance plus familière de la majesté divine. Il n'exclut pas même l'étude des lois humaines, qui ont cela d'avantageux, dit-il, qu'elles rendent l'esprit plus raisonnable. De là il entre dans une longue suite de règlements qui mon-

trent combien il avait à cœur que l'étude fleurît parmi les moines. Dans chaque maison un peu considérable on obtiendra, pour les religieux seulement, et non pour les externes, un maître de grammaire, de logique et de philosophie, qui sera nourri comme tout autre de la communauté et soldé pour son entretien, si ce n'est pas un religieux. Après les études des premières sciences on enverra les jeunes religieux étudier dans les universités, soit à Paris, soit ailleurs, les uns en théologie, et ce sera le plus grand nombre, les autres en droit canon; mais ils n'iront pas tous; on en prendra seulement un sur vingt, et l'on payera à frais communs la pension, tant des maîtres que des étudiants, pendant tout le temps de leur cours d'étude. La pension du maître en théologie sera de soixante livres, du maître en droit canon de cinquante, et de chaque étudiant de vingt livres petits tournois. On apportera tout le soin possible pour la conservation des livres dont on leur accordera l'usage; défense à eux de les aliéner, distraire ou engager; ordre aux supérieurs de tenir un catalogue exact de ceux qu'on distribuera à cette jeunesse appliquée aux études. Si quelque étudiant dissipe ou engage le livre qu'on lui aura confié, il sera, pour cette faute, inhabile pendant deux ans à posséder aucun bénéfice. On le rappellera de l'étude, un autre sera mis en sa place, et le supérieur, outre cela, lui imposera une pénitence sévère. Les religieux envoyés pour étudier dans une université seront au moins dix ensemble, avec un supérieur à leur tête et quatre domestiques tout au plus. Le prieur aura soin de leur conduite, les empêchera de se dissiper au dehors, les animera à l'étude, leur fera garder la règle, leur demandera compte tous les mois de leurs dépenses et les renverra de l'étude quand ils le mériteront. Il aura aussi tous les pouvoirs pour les absoudre dans le sacrement de Pénitence. A l'égard des temps d'étude, on trouve ici le même règlement que pour les Cisterciens. Après six ans d'étude à Paris ou dans toute université on pourra lire, c'est-à-dire enseigner la Bible, et, après huit ans, expliquer le Maître des Sentences.

Sur le troisième article, qui regarde la conduite des religieux, on renouvelle les canons anciens, qui interdisent aux religieux la propriété et le négoce. Défense aux supérieurs de donner en argent le vivre et le vêtement à leurs inférieurs. Dans les monastères on n'emploiera pour les services domestiques, excepté ceux des infirmeries, que des religieux de la maison. On ne permettra à aucune femme, fût-ce la mère ou la sœur d'un religieux de demeurer dans l'enceinte du monastère. Défense aux religieux d'entretenir des chevaux et des équipages, hors ceux à qui cela est nécessaire à raison de leurs offices. On veillera soigneusement au choix de ceux qui se présentent pour entrer en religion; on les élèvera avec attention, et on les admettra à la profession après le temps du noviciat. On recommande les règlements du concile général de Vienne sur la modestie et la décence des habits dont se servent les religieux. Point de modes séculières, uniformité pour tous les religieux, sans en excepter les abbés et les prieurs. Les moines sortiront rarement du monastère, et seulement avec la permission de leurs supérieurs, en disant où ils doivent aller, et ils reviendront dans un temps marqué, faute de quoi pénitence au chapitre. L'abstinence de viande s'observera pendant l'Avent jusqu'à Noël, depuis la Septuagésime jusqu'à Pâques, et pendant le reste de l'année le mercredi et le samedi de chaque semaine. On croit que cet article de la bulle de Benoît XII suppose plutôt qu'il n'accorde la dispense déjà accordée aux Bénédictins par Clément IV de rompre l'abstinence de viande quatre fois la semaine. Quant à la forme des dortoirs, le Pape Benoît veut qu'on conserve l'ancienne, menaçant même de l'excommunication ceux qui introduiraient la séparation des cellules. Le reste des observances monastiques est également détaillé. Les prêtres célébreront la messe au moins deux ou trois fois la semaine dans les maisons de l'ordre. Les supérieurs tâcheront de la célébrer tous les jours. Les non-prêtres se confesseront au moins une fois la semaine et communieront une fois le mois. On n'écouterà pas aisément les rapports contre les supérieurs; on punira

les auteurs de brigues et de complots contre l'ordre. On ne recevra point les religieux mendiants pour faire profession dans l'ordre, à moins qu'ils ne montrent un bref de dispense et de translation obtenu du Saint-Siège.

Sur le quatrième article, touchant les biens temporels, nous remarquons ce qui suit. On ne fera qu'avec de grandes précautions, et de l'avis de tout le chapitre, les emprunts d'argent, les coupes de bois, les aliénations de biens et de droits. Défense aux supérieurs, sous peine d'excommunication, de faire des emprunts sous d'autres noms, et en général de contracter frauduleusement, de quelque manière que ce soit. Quand ils entreront en charge ils feront serment de ne point distraire ni dissiper les biens du monastère. Quand un prieuré ou bénéfice de leur dépendance viendra à vaquer, ils n'étendront les droits de dépouilles qu'aux effets qui leur sont assignés par les lois monastiques, sans toucher aux ornements de l'Eglise ni aux meubles nécessaires des maisons. A chaque mutation du supérieur on fera un inventaire exact des biens de la maison, et, quand il sortira de charge, on examinera si toutes choses sont au même état qu'il les a trouvées. Les bénéfices possédés par des religieux déjà attachés à une communauté seront censés vacants, à moins que ces religieux n'aillent y résider, et, s'ils aiment mieux résider là que dans la maison où ils vivaient auparavant, leur ancienne place dans cette maison sera vacante¹.

Tels sont les règlements les plus considérables de cette bulle, appelée *Bénédictine* parce que le Pape Benoît en est l'auteur et qu'elle regarde la discipline régulière des maisons de *Bénédictins*. Le Pape l'adressa en particulier aux abbés de Saint-Denis et de Sainte-Colombe de Sens, en leur donnant commission de la publier dans le chapitre provincial, composé des deux provinces de Sens et de Reims. Ces abbés exécutèrent ponctuellement les ordres du Saint-Père; il y eut, le 26 juin de l'année suivante, un grand chapitre composé de plus de cent re-

ligieux ayant droit de suffrage, tous rassemblés à Paris dans l'abbaye de Saint-Germain des Près. On y lut la bulle *Bénédictine*, on en donna copie à tout le monde, et l'on promit de s'y conformer.

D'autres statuts concernant les chanoines réguliers furent encore l'ouvrage du Pape Benoît XII; mais il ne les publia que le 15 mai 1339. On y trouve les mêmes arrangements par rapport à la réception et à la profession des novices, aux chapitres journaliers et annuels; aux études, soit dans les monastères, soit dans les universités; aux dortoirs sans cellules, à la modestie dans la conduite et dans l'office divin, aux devoirs des visiteurs et des supérieurs, au gouvernement du temporel, à la célébration de la messe et à la participation des sacrements, excepté qu'en ce qui regarde les non-prêtres le Pape dit qu'ils se confesseront chez les chanoines réguliers tous les quinze jours, au lieu que chez les *Bénédictins* il marque toutes les semaines pour la réception de ce sacrement. Les points particuliers dont la bulle adressée aux chanoines réguliers fait mention sont les chapitres provinciaux, qui doivent se tenir tous les quatre ans; l'abstinence de viande, qui sera le samedi de l'Avent, outre les jours commandés par l'Eglise; la division des provinces; enfin l'article des habillements, soit pour le chœur, soit pour l'usage commun, est écrit avec un détail difficile à comprendre aujourd'hui à cause des divers usages du temps¹.

Les religieux mendiants, quoique d'une institution plus récente quel'ordre de Saint-Benoît et celui des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, n'étaient pas exempts de quelques taches, et le Pape Benoît les avait remarquées. C'en fut assez pour solliciter sa vigilance pastorale. Il trouva d'abord qu'il n'était pas convenable que les religieux de ces ordres, qui font une profession particulière d'humilité et de mépris du monde, vinssent se montrer en cour de Rome sans y être appelés pour le service de l'Eglise. Il fit donc à leur égard ce qu'il avait fait pour les prélats; il donna ordre à ceux qu'il trouva de trop à

¹ *Bullarium magn.*, t. 1, p. 241 et seqq. *Hist. de l'Eglise gallic.*, l. 38.

¹ *Bullar. magn.*, t. 1, p. 259, etc.

Avignon de retourner dans leurs communautés. Ce premier coup d'autorité annonça des réformes plus importantes. Sur la fin de 1336 il entreprit quelques points qui touchaient à l'ordre de Saint-François. En parcourant la bulle publiée à cette occasion on trouve qu'elle ne contient que des exhortations paternelles pour la modestie dans l'office divin, pour l'éloignement de toute affectation dans les vêtements, pour l'attention à réprimer les faux zélés, vrais ennemis de l'ordre, sous prétexte d'austérité; règlements sages et pleins de modération, dignes d'être approuvés par des esprits exempts de passion, et adoptés en effet par un consentement unanime dans le chapitre général qui fut tenu à Cahors au mois de juin 1337. Le docte et judicieux Franciscain Pagi appelle ces règlements le juste et équitable jugement du Pape Benoît XII¹.

Les Frères prêcheurs eurent aussi part aux ordonnances du Pape Benoît; elles se bornèrent à deux articles. Le premier était une défense de prêcher et de confesser, comme ils faisaient, en passant par les bourgs et les places publiques pour quêter, suivant leur usage. L'autre était un ordre précis de ne recevoir dans chaque maison que le nombre de novices qu'on pouvait y entretenir. Mais ce qui déplut peut-être plus que toute autre chose à certains religieux mendiants, c'est qu'en général Benoît XII ne voulait pas souffrir qu'on les reçût, sans dispense du Saint-Siège, à faire profession dans l'ordre de Saint-Benoît, soit parmi les moines, soit à Cîteaux. C'était une ressource ôtée aux esprits inquiets et volages, tels qu'on en trouve jusque dans les sociétés les plus saintes².

Après la réforme des ordres mendiants le Pape revint aux prélats. Il était question d'extirper un abus dans les visites des archevêques, évêques, abbés et archidiacres. D'un exercice de charité et de zèle on avait fait un trafic honteux, un voile d'avarice et de luxe du côté des prélats, un sujet de plaintes et de murmures de la part des inférieurs. Les frais de visite étaient exorbitants en France, en Navarre, à Majorque, en Dauphiné, en Bour-

gogne, en Savoie, en Provence et autres pays mentionnés dans la bulle; le Pape se proposa de les resserrer dans de justes bornes. Son décret du 18 décembre 1336 prévoit tous les cas, et fixe le droit de chaque prélat à un certain nombre de tournois d'argent, plus ou moins considérable selon les lieux plus ou moins aisés, et selon les personnes qui doivent visiter ou être visitées, avec ordre de s'en tenir précisément à cette taxe³.

A l'exemple du Pape, les évêques s'appliquèrent à retrancher les abus, et ils tinrent pour cela plusieurs conciles. Ainsi l'on trouve sous Benoît XII les conciles de Rouen, de Salamanque, de Bourges, de Château-Gontier, de Tarragone, de Trèves, d'Avignon, d'Aquillee, de Tolède, de Barcelone, de Cantorbéry⁴.

Le Pape, attentif, comme nous l'avons vu, pour le choix des sujets quand il était question des moindres bénéfices, ne pouvait manquer de prudence et de circonspection en donnant des prélats au sacré collège. Un effet de cette circonspection fut de ne créer, pendant tout son pontificat, que six cardinaux, dont aucun n'était de ses parents et qui tous étaient des hommes distingués par leur mérite. Il avait coutume de dire qu'un souverain Pontife pouvait obtenir le pardon de ses autres péchés, mais que celui qu'il commettait en mettant d'indignes sujets dans le sacré collège, qu'on devait regarder comme le séminaire des Papes, était irrémissible. Sa raison était que, l'Église étant née du Saint-Esprit, elle en devait aussi être gouvernée par le ministère de ceux qui sont à sa tête; qu'ainsi les autres péchés étaient contre le Père ou le Fils, mais que celui qu'on commettait en cette matière était contre le Saint-Esprit⁵.

Le sixième et dernier de ces cardinaux fut Bernard d'Albi, né au diocèse de Pamiers et évêque de Rodez. Il était en Espagne, occupé à réconcilier le Portugal avec la Castille, lorsque le Pape le nomma cardinal. On loue sa doctrine et même son goût pour les belles-lettres. Il aimait la poésie, et il mérita par cela même que Pétrarque lui écrivît trois

¹ Pagi, *Brev. Pont.*, c. 4, p. 119. — ² *Bullar. magn.*, t. 1, p. 232.

³ Mansi, t. 25, p. 987. — ⁴ *Id.*, t. 25. — ⁵ Apud Ciacon., in *Notis Andreæ Victorelli*.

épîtres en vers, distinction que cet Italien n'accordait pas à tout le monde, et moins aux Français qu'à d'autres.

Dans la première de ces lettres le poète félicite le cardinal de l'amour qu'il porte aux muses, et, pour l'engager à les cultiver de plus en plus, il lui dit : « Je vous envoie les commentaires de Servius sur Virgile. Le volume est antique et il n'a rien de brillant à l'extérieur ; mais vous y trouverez une source féconde de connaissances ; ce sera comme une lumière brillante qui montre le chemin pendant la nuit, comme un clair ruisseau qui rafraîchit le voyageur altéré. » La seconde lettre est une plainte que fait Pétrarque de sa situation, qu'il dit peu propre à faire des vers. « Permettez-moi, ajoute-t-il en finissant, d'écrire en prose ; on peut dire tout ce qu'on veut quand il n'y a ni règle ni mesure à garder ; mais les vers demandent du soin ; on ne se couronne de laurier qu'en captivant les syllabes et en forçant les mots à se réduire dans un espace déterminé. »

Le poète témoigne, dans sa troisième lettre, que le cardinal lui avait envoyé quelque morceau de poésie, et, par politesse apparemment, il demande grâce au prélat, disant qu'il n'a ni la même facilité ni le même génie que lui pour produire des vers. « Je succombe, dit-il, sous le poids des belles choses que vous m'envoyez. Le Ciel vous a donné un fonds immense. Vous avez une voix de diamant, une plume infatigable. Les vers coulent chez vous avec une rapidité sans exemple ; en une heure vous en donnez plus de trois cents ; combien en donneriez-vous en un jour, en un mois, en un an ? Pour moi, le soleil me trouve, à son lever et à son coucher, sur la même composition. Il est vrai que, quand je prends la plume, je me représente toute la postérité, juge sévère de mes productions ; cela me remplit d'effroi, cela retarde mon travail. Vous autres, grands seigneurs, qui avez tant de moyens pour voler à l'immortalité, vous pouvez être contents quand la page se trouve remplie ; mais moi, qui ne puis espérer de me faire un nom que par ce genre de mérite, je reviens dix fois sur le même endroit ; je retouche sans cesse

ce que j'ai fait ; le temps s'envole, et je ne suis point prêt quand votre courrier vient me demander ma lettre ¹. »

Le même poète avait adressé au Pape Benoît deux épîtres en vers pour l'inviter à venir fixer son séjour à Rome. Dans la première c'est Rome même qu'il fait parler au Pape. « O vous ! lui dit-elle, qui étendez votre empire par toute la terre, qui voyez toutes les nations prosternées à vos pieds, regardez d'un œil de compassion une malheureuse qui embrasse les genoux de son père, de son maître et de son époux. Si j'étais dans les beaux jours de ma jeunesse, lorsque je marchais accompagnée de mes deux époux ² et que les plus grands princes révéraient ma présence, il ne serait pas nécessaire que je disse mon nom ; mais aujourd'hui que les chagrins, la vieillesse et la pauvreté m'ont défigurée, je suis obligée de me nommer pour me faire connaître. Je suis cette Rome si fameuse dans l'univers. Remarquez-vous encore en moi quelques traits de mon ancienne beauté ? Après tout, cependant, c'est moins la vieillesse qui me consume que le regret de votre absence. Il y a peu d'années que toute la terre suivait encore mes lois, et c'était la présence de mon saint époux qui me procurait cette gloire ; aujourd'hui, réduite à une triste viduité, je suis en butte à la tyrannie et aux injures. J'ai souffert les violences d'un infâme adultère. Ofureur ! ô passion aveugle et effrénée ! Que n'a point osé l'indigne Corbario contre votre épouse ! Eh quoi ! Saint-Père, vous pouvez voir mes malheurs d'un œil tranquille ? Vous ne me tendez point une main secourable ! Oh ! si je pouvais vous montrer mes collines ébranlées jusque dans leurs fondements ! vous découvrir mon sein couvert de plaies ! vous faire voir mes temples à demi ruinés, mes autels sans ornements, mes prêtres réduits à la misère ! Je vous représente tout ceci avec quelque confiance, parce que vous parlez souvent de moi, que vous avez souvent à la bouche le nom de votre épouse, et que vous avez commencé vo-

¹ Pétrarque, 1. 2, *epist.* 2, 3, 4. — ² On ne sait si Pétrarque veut parler de saint Pierre et de saint Paul ou du Pape et de l'empereur.

tre gouvernement par soulager un peu mon indigence. On dit même que, dans une maladie dangereuse que vous avez eue depuis, vous croyant déjà aux portes de la mort, vous ordonniez qu'on nous rendit vos ossements et qu'on vous inhumât au Vatican. Si vous aviez dessein de revenir ici après la mort, pourquoi n'espérerais-je pas vous y revoir vivant ? Mais, si vous repassez les monts, je vous conjure de ne pas vous laisser amuser par les villes que vous rencontrerez sur votre passage. Gênes, Plaisance, Florence, Bologne, ce sont autant de rivales que je crains. Souvenez-vous que je suis votre épouse, et que, malgré mes désastres passés, malgré ma vieillesse, je reprendrai tous mes charmes dès que vous reparâtrez. »

Dans la seconde lettre Pétrarque fait de nouvelles instances au Pape pour l'attirer dans sa capitale, et il suit toujours l'allégorie d'une épouse affligée de l'absence de son époux. « J'ai vu, dit-il, très saint-Père, à la porte de votre palais, une dame vénérable que je croyais connaître et que je ne pouvais pourtant nommer ; elle avait l'air fort triste et tout l'extérieur négligé. Cependant on remarquait en elle les traits d'une haute majesté. La noblesse était peinte sur son visage ; elle conservait dans le langage un ton de commandement, et la grandeur de son âme se faisait jour à travers les voiles de la tristesse et de l'indigence. Je lui ai demandé son nom ; à peine a-t-elle osé le prononcer. Je l'ai saisi parmi les sanglots qui lui échappaient : c'était Rome ! Quelle surprise pour moi de trouver un si étrange changement de fortune ! »

Le poète décrit ensuite magnifiquement tous les avantages de Rome sur toutes les villes et sur toutes les nations du monde ; puis, adressant encore la parole au Pape, il lui dit : « Quand Rome, votre sainte épouse, est venue se jeter à vos pieds, vous étiez occupé à examiner si la troupe des saints, dégagée des liens du corps, voit clairement la face de Dieu même, ou bien si elle ne commencera à jouir de cette présence qu'au moment de la résurrection. Cette grande question vous demandait tout entier ; vous ne pûtes répondre alors aux empressements de Rome et de l'Italie. Mais, aujourd'hui que la dispute est terminée, son-

gez, très-saint Père, qu'on vous attend au delà des monts, qu'on n'a de vœux et d'inclination que pour vous. Votre présence fera disparaître les crimes, la superstition, l'idolâtrie, la guerre, la famine, l'indigence ; elle calmera toutes les tempêtes, elle ramènera des jours tranquilles. Vous l'arbitre et la cause de tous ces biens, vous en jouirez longtemps, et vous consommerez une heureuse vieillesse par la couronne de l'immortalité ¹. »

Nous apprenons, par ces deux petits ouvrages du poète italien, quelques événements du pontificat de Benoît XII, les uns conformes aux monuments historiques, les autres entièrement omis par les écrivains du temps. On voit, par exemple, que les grands efforts des Romains pour rappeler le Pape à Rome se firent pendant les deux premières années de son règne ; que les premières instances se rencontrèrent avec l'examen de la question sur l'état des âmes saintes après la mort ; que le Pape parlait assez souvent de son voyage en Italie ; qu'il avait commencé par faire réparer les églises ; que, dans la crainte néanmoins du séjour de Rome, il songeait à s'arrêter d'abord dans quelque une des villes voisines, comme à Florence ou à Bologne. Ce sont là autant de traits que l'on trouve épars dans les historiens. Mais nous aurions ignoré, sans la première épître de Pétrarque, que le Pontife, peu de temps après son exaltation, étant tombé dangereusement malade, ordonna que, si Dieu l'enlevait de ce monde, on portât son corps à Rome et qu'on l'enterât au Vatican. C'est une nouvelle preuve du désir sincère qu'eut ce Pape de revoir la capitale du monde chrétien, et l'Église mère et maîtresse de toutes les autres.

Déjà le Pape Jean XXII avait annoncé qu'il voulait passer en Italie et s'établir à Bologne pour être plus en état de pacifier les troubles du pays et d'avancer la croisade d'outre-mer. Son neveu, le cardinal Bertrand du Poyet, légat en Lombardie et résidant à Bologne, fit si bien par ses diligences et son industrie que, le 10 janvier 1332, les Bolonais se donnèrent au Pape et à l'Église romaine sans autre condition que de conserver leur li-

¹ Pétrarque, l. 1, *epist.* 2 et 4.

berté, sous la promesse que le Pape Jean leur faisait par ses lettres de venir dans un an demeurer à Bologne avec toute sa cour. Ils envoyèrent donc une ambassade solennelle à Avignon pour donner au Pape la seigneurie de leur ville et le prier d'avancer le terme de sa venue. Il les reçut gracieusement, et accepta, au nom de l'Église, leur soumission, leur promettant plusieurs fois, en consistoire public, d'aller certainement à Bologne dans l'année. Pour y disposer les choses convenablement le légat commença de faire bâtir à Bologne un château grand et fort, joignant les murs de la ville, disant que c'était pour le logement du Pape. Le légat fit bâtir un autre château pour lui-même, plus avant dans la ville, prenant pour cet effet plusieurs maisons de citoyens, en disant qu'il y logerait quand le Pape serait venu. Enfin il fit marquer des palais où devaient loger tous les autres cardinaux. Mais, le 17 mars 1334, une des deux factions qui divisaient Bologne comme les autres villes amena le peuple contre le légat en lui persuadant que ces châteaux et ces palais qu'on préparait soi-disant pour le Pape n'étaient qu'une ruse pour opprimer la liberté publique. Le légat fut assiégé dans sa forteresse ; les Florentins vinrent à son secours et le conduisirent avec honneur chez eux ; la forteresse fut rasée par le peuple. Telle était la situation de Bologne lorsque Jean XXII mourut à la fin de la même année ¹.

Le nouveau Pape, Benoît XII, manifesta dès les premiers moments l'intention de se rendre en Italie ; les Romains le confirmèrent dans sa résolution par une ambassade solennelle qu'ils lui envoyèrent. Celui qui portait la parole n'eut pas de peine à toucher son cœur. L'ordre établi par la divine Providence dans le choix de Rome pour être le siège du prince des apôtres, la majesté de la première église du monde, la sainteté des monuments de religion que les fidèles s'empressent d'y visiter, la vénération due aux précieuses dépouilles de tant de saints qui ont versé leur sang dans cette ville, tout était une leçon vive et pressante pour un Pape tel

que Benoît XII. Il ne put s'empêcher de reconnaître la force de ces remontrances ; il promit de contenter les Romains ; mais, comme il attendait le roi Philippe de Valois, qui lui avait communiqué la résolution de le venir voir à Avignon, il ne put marquer le temps de son départ pour Rome. Cependant il publia dans un consistoire et eut soin qu'on publiât ensuite partout qu'il était prêt à aller tenir sa cour à Bologne si les Bolognais voulaient le recevoir honorablement. Il fut même le premier à les rechercher ; il envoya des nonces à Bologne pour déclarer aux citoyens son intention, et, au cas qu'ils les trouvassent bien disposés, il les chargea de lui préparer un palais et des logements pour les cardinaux. Les nonces trouvèrent la ville de Bologne encore pleine de l'esprit de révolte qui avait fait chasser le légat, comme étaient alors presque toutes les autres villes de l'État ecclésiastique. Au retour des nonces le Pape, ayant ouï leur rapport, en fut affligé ; mais, voyant qu'il ne pouvait alors faire autrement, il changea d'avis et résolut de demeurer à Avignon avec sa cour. Il commença donc à faire bâtir depuis les fondements un palais magnifique pour le temps et très-bien fortifié de murailles et de tours, et continua ce bâtiment tant qu'il vécut. Il prit pour cet effet la place de la maison épiscopale et donna un autre palais à l'évêque d'Avignon.

Une affaire qui occupa Benoît XII fut la question fameuse de l'état des âmes saintes après la mort ; il entreprit de la discuter à fond et de terminer l'examen par une décision capable de lever tous les doutes sur une matière aussi intéressante pour tous les fidèles. Dès le jour de la Purification de la sainte Vierge, 2 février 1335, cinq semaines après son exaltation, il avait dit, en prêchant, que les âmes saintes voient clairement l'essence divine. Deux jours après il avait fait appeler et interroger dans le consistoire tous ceux qui s'étaient attachés à l'opinion contraire. Ces informations avaient été suivies, le 17 mars, de la publication du projet de bulle dressé par Jean XXII, et contenant, ainsi qu'il a été dit, une déclaration toute favorable à l'opinion de la vision intuitive

¹ J. Villani, l. 10, c. 207, et alii. Apud Muratori, t. 18, p. 150 et p. 358.

accordée aux justes avant la résurrection des corps.

Tout cela cependant n'était point encore une décision formelle sur cette controverse. Benoît XII, pour la préparer avec plus de tranquillité, se retira, le 6 juillet, à son château du Pont-de-Sorgues, près d'Avignon, et il en donna avis au roi Philippe de Valois par une lettre du 8 de ce même mois. Cette retraite du Pape fut un temps d'étude ; il revit, avec plusieurs docteurs en théologie et avec les cardinaux qui voulurent être de ces conférences, un livre qu'il avait composé, étant cardinal, sur la matière présente. Il en proposa tous les articles, et il les soumit à l'examen le plus sévère, afin de s'assurer si les pensées étaient justes et raisonnables. Ce livre, conservé au Vatican, ne nous est connu que par les extraits qu'on en a donnés au public ; mais ces morceaux sont assez considérables pour faire estimer et l'ouvrage et l'auteur. En voici la préface, qui comprend en abrégé le plan et le fonds du livre entier :

« Saint Pierre, constitué pasteur du troupeau de Jésus-Christ, voulant affermir les fidèles dans la doctrine sainte des Écritures, les avertit d'être toujours prêts à rendre compte de leur espérance et de leur foi, obligation qui ne peut convenir aux simples chrétiens sans regarder bien plus particulièrement les évêques chargés de gouverner l'Église sous l'autorité de Jésus-Christ. Aussi saint Paul, parlant des vertus d'un évêque, dit que ce doit être un homme qui embrasse fidèlement la sainte parole, afin qu'il puisse exhorter dans la saine doctrine et reprendre ceux qui la combattent. C'est pourquoi, Dieu m'ayant donné dans son Église le rang que j'y occupe, j'ai résolu, à l'exemple des deux princes des apôtres, de réfuter de tout mon pouvoir les opinions qui se sont élevées contre la saine doctrine depuis le temps que j'ai été élevé au cardinalat ; en quoi j'ai suivi le mouvement de ma conscience et les ordres que m'en avait donnés le Pape Jean XXII, mon prédécesseur, mon bienfaiteur et mon père.

« Le premier article, sur lequel on a disputé pendant longtemps, regardait l'état des

justes après la mort. Il était question de savoir si les âmes saintes ou purifiées dans le purgatoire voient clairement et face à face l'essence divine avant le jugement dernier et la résurrection des corps. Cette controverse en a fait naître plusieurs autres qui y avaient rapport ; par exemple, si la foi et l'espérance, prises comme vertus théologales, subsistent dans les âmes justes après la mort ; si les âmes de ceux qui meurent en péché mortel vont tout aussitôt en enfer ; si tous les démons habitent dans l'air jusqu'au jour du jugement, ou si quelques-uns d'eux sont dans l'enfer, soit continuellement, soit par intervalles. Les sentiments sur tout ceci n'étaient pas uniformes. Les uns disaient qu'avant la résurrection les âmes saintes, quoique placées dans le ciel, ne voient point l'essence divine ; que la foi et l'espérance subsistent dans elles jusqu'au jour du jugement ; que les âmes des pécheurs, quoique affligées dès l'instant de la mort de quelques sentiments de peine, ne seront cependant tourmentées par le feu de l'enfer qu'après avoir repris leurs corps ; qu'enfin tous les démons habitent la région de l'air jusqu'au jugement dernier. Les autres docteurs, au contraire, et c'était le plus grand nombre, tenaient des sentiments tout opposés sur les quatre points que nous venons de dire. »

Après ce préambule le Pape Benoît, ou plutôt le cardinal Jacques Fournier, expose la division de son livre en six traités. « Dans le premier, dit-il, j'ai rappelé chacune des propositions avancées par ceux qui tiennent le délai de la vision intuitive. Ils reconnaissent que les âmes justes sont, avant le jour du jugement, dans le royaume des cieux et dans le paradis, qu'elles jouissent d'un repos éternel et qu'elles voient Jésus-Christ dans toute sa splendeur. J'ai fait voir qu'en conséquence de ces aveux il fallait reconnaître que ces âmes voient l'essence divine face à face et qu'elles en jouissent. Ensuite je suis entré dans le détail, et j'ai montré, autant que je l'ai pu, que les saints morts avant l'ascension de Jésus-Christ sont dans le ciel, où ils possèdent la vie éternelle et la claire vue de Dieu. J'ai prouvé la même chose des justes morts depuis l'ascension du Fils de

Dieu, tels que sont les martyrs, les simples fidèles décédés en état de grâce, et même les enfants sortis de ce monde avant l'usage de leur liberté. J'en ai conclu que, dans ces saintes âmes, il n'y a plus proprement ni foi ni espérance. Mais, parce que tout cela ne peut se démontrer par la simple raison naturelle, j'ai allégué en preuve de mes conclusions les autorités de l'Écriture, de la glose ordinaire, des saints Pères approuvés dans l'Église, des offices qui sont en usage aux fêtes des saints, et j'ai cité exactement les passages. Voilà pour le premier traité.

« Dans le second j'ai montré, aussi clairement qu'il m'a été possible, que les âmes des hommes morts dans le péché mortel sont dans l'enfer avant le jugement dernier, que c'est aussi le sort de plusieurs démons, et que tous les démons, sans en excepter ceux qui habitent la région de l'air, sont dès à présent tourmentés par le feu de l'enfer. J'ai suivi pour le prouver la même méthode que dans le traité précédent.

« Dans le troisième, après avoir distingué trois sortes de jugements de Dieu, savoir, celui qu'il porte des hommes tandis qu'ils sont sur la terre, celui qu'il rend à la mort de chacun, et le dernier où il jugera le monde entier, j'ai fait voir que, jusqu'à ce jugement général, il y a des secrets ignorés des anges et des saints, lesquels leur seront révélés alors. Ils ignorent, par exemple, les pensées secrètes des hommes, et par conséquent le mérite et le démerite, objet du jugement que Dieu en porte actuellement et qu'il en portera à l'heure de la mort. Ils ignorent la prédestination et la prescience divine sur le salut ou la damnation de telle ou telle personne. Ils ignorent ce qu'on appelle les futurs contingents, à moins que Dieu ne les leur révèle. Mais tout ceci sera découvert au jugement dernier ou après, parce que Dieu leur donnera toutes les connaissances qu'ils peuvent raisonnablement désirer. J'ai aussi expliqué dans le même endroit pourquoi la béatitude accidentelle croîtra pour les saints et le supplice pour les méchants.

« Dans le quatrième traité j'ai répondu aux difficultés que proposent les partisans du délai de la vision intuitive; j'ai suivi pied

à pied les raisons et les autorités dont ils font usage; j'ai tâché d'en approfondir le sens, j'en ai montré le faible, et, comme on avait cité infidèlement plusieurs textes, j'ai rétabli le vrai sens de chacun pour montrer que ces passages ne favorisent point nos adversaires.

« Dans le cinquième traité j'ai combattu les raisons de ceux qui prétendent qu'actuellement il n'y a aucun démon dans l'enfer. Dans le sixième j'ai réfuté le sentiment du délai des peines de l'enfer pour les méchants, et j'ai ajouté plusieurs autorités à celles que j'avais rassemblées sur la même matière dans le second traité.

« Au reste, continue la préface du Pape Benoît, quoique tout ce qui a été avancé par mon prédécesseur, soit de vive voix, soit par écrit, n'ait été que pour le sentiment que je combats, il a néanmoins toujours déclaré au peuple dans les églises, et aux prélats de sa cour dans les consistoires, qu'il ne parlait ainsi que par forme de conférence et pour éclaircir la vérité sur une opinion jusque-là peu soutenue. C'est ce qu'il a encore assuré sur la fin de sa vie, et de plus il a fait un acte, qu'il se proposait d'ériger en bulle, par lequel il déclare qu'il avait cru et qu'il croyait sincèrement que les âmes saintes voient Dieu face à face avant le jugement général. Je dis tout cela dans cette préface, de peur qu'on ne s'imagine que mon prédécesseur a tenu et assuré le contraire de ce que j'ai décidé, de l'avis des cardinaux, après mon élévation au pontificat. »

Benoît XII parle ainsi parce qu'il publia sa bulle dogmatique avant que de mettre son livre au jour et les précautions qu'il prit pour donner ce livre au public sont encore remarquables. Il nous apprend lui-même qu'il l'avait fait examiner jusqu'à deux fois par un grand nombre de prélats et de théologiens. « Après une revue si exacte, dit-il, je consens à le publier pour le bien de l'Église, non que je croie l'ouvrage digne de l'attention des gens habiles, qui peuvent beaucoup mieux faire que moi, mais je le publie pour l'instruction des simples, de peur que, si par hasard de pareilles questions venaient à renaître dans l'Église, ils ne fus-

sent trompés, faute d'avoir vu cet écrit. J'ai aussi en vue la postérité, qui pourra connaître que ce n'est passans raison que la décision précédente a été donnée par le Saint-Siège. » Il parle encore de la bulle définitive portée avant la publication du livre. Enfin, pour soutenir partout le caractère de modestie qui lui était propre, le Pape conclut la préface par la déclaration suivante : « Tout ce que j'ai dit dans ce livre, excepté les articles qui sont les mêmes que ceux de la bulle qui a précédé, je veux qu'on le regarde, non comme les définitions d'un Pape, mais comme les sentiments d'un théologien, de façon qu'il soit permis à quiconque d'y opposer ce qui lui paraîtra plus conforme à la foi, à l'Écriture sainte et à la doctrine des saints Pères. Je sou mets cet écrit, aussi bien que tous mes autres ouvrages, au jugement et à la correction de la sainte Église romaine et de mes successeurs légitimement élus ¹. »

Le séjour du Pape au château du Pont-de-Sorgues fut de près de quatre mois, au bout desquels il rentra dans Avignon pour porter de là le dernier coup à l'opinion du délai de la vision intuitive. Le décret qui devait terminer cette dispute ne tarda pas à paraître. Le Pape s'y exprime en ces termes :

« Du temps de notre prédécesseur Jean XXII, d'heureuse mémoire, il s'émut entre quelques docteurs en théologie une controverse touchant l'état des justes après la mort, savoir s'ils voient l'essence divine avant la résurrection des corps. De cet article on vit naître quelques autres questions; on se partagea de sentiments. Les uns se déclarèrent pour l'affirmative, d'autres embrassèrent le parti opposé; quelques-uns suivirent le tour de leur imagination pour expliquer la manière et les qualités de cette vision de l'essence de Dieu, comme on peut le remarquer dans les écrits qui parurent en ce temps-là. Notre prédécesseur, à qui il appartenait de décider, se disposait à le faire lorsqu'il plut au Seigneur de le retirer de ce monde. Ainsi, nous, qui lui avons succédé, après un long examen et une mûre délibération avec nos frères les cardinaux, et de leur avis, nous

décidons, par cette constitution, que toutes les âmes saintes, tant celles qui ont quitté leur corps avant la Passion de Jésus-Christ que celles qui s'en sépareront dans toute la suite des siècles, sont ou seront dans le ciel, dans le royaume des cieux, dans le paradis, avec Jésus-Christ et dans la compagnie des anges, jouissant de l'essence divine par une vision intuitive, face à face, nue, claire et manifeste, sans interposition d'aucune créature; vision qui est la source de la béatitude, de la vie de l'âme et du corps durant l'éternité; vision qui ne cesse jamais étant une fois commencée, et qui exclut pour toujours les actes de la foi et de l'espérance, en tant que ce sont des vertus théologiques. Nous définissons aussi que les âmes en péché mortel, aussitôt après la séparation du corps, descendent dans les enfers, et y sont tourmentées par les peines infernales; que, néanmoins, au jour du jugement, tous les hommes comparaitront devant le tribunal de Jésus-Christ, en corps et en âme, pour rendre compte de leurs actions, et y recevoir dans leurs corps la récompense du bien ou la punition du mal qu'ils auront fait en cette vie. Nous voulons enfin que quiconque oserait enseigner le contraire de ce qui est ici déclaré soit puni comme hérétique. Donné à Avignon, le 29 janvier, la seconde année de notre pontificat, c'est-à-dire l'an 1336 ¹. »

Ainsi fut décidée pour toujours une controverse qui avait fait beaucoup de bruit par la qualité de ceux qui s'y trouvèrent mêlés. Benoît ne trouva aucune résistance à sa bulle; l'idée du délai de la vision n'avait fait aucun progrès dans les esprits, et l'on reconnut avec joie que le décret apostolique exprimait clairement ce qui avait toujours été enseigné aux fidèles touchant la récompense des justes et la punition des méchants au sortir de cette vie ².

Dans ce temps le roi de Pologne, Casimir III, dit le Grand, ne se distinguait pas moins par sa piété que par sa valeur. Le Pape Benoît lui écrivit, le 17 août 1339, une lettre où il le félicite de ce que, ayant toujours

¹ Raynald, ann. 1335, n. 8 et seqq., et ann. 1336, n. 4 et seqq.

¹ Id., ann. 1336, n. 3 et seqq. — ² *Hist. de l'Église gallic.*, t. 38.

devant les yeux la crainte et l'amour de Dieu, il aime et cultive la paix et la justice, et, comme un enfant de grâce et de bénédiction, révere avec toute l'ardeur d'une dévotion filiale sa mère, la sainte Église romaine. Son beau-frère Charobert, roi de Hongrie, n'était ni moins vaillant ni moins pieux. Comme nous l'avons vu, étant encore dans sa première jeunesse, et voyant comment le royaume lui était disputé, il avait fait à diverses fois des vœux de dire à certains jours un certain nombre de *Pater*, d'*Ave* et de *Salve, Regina*, en sorte que tel jour il en disait cent, et tel jour deux cents ; ce qui lui devint enfin à charge avec les conseils qu'il tenait et les affaires de son royaume. C'est pourquoi il pria le Pape Benoît de lui commuer ces vœux. Le Pape le lui accorda par une bulle du 17 janvier de la même année 1339, où il restreignit ces prières à quinze par jour, à la charge de nourrir douze pauvres les jours où il s'était obligé à dire plus de cinquante de ces prières ¹.

Le roi de Suède et de Norwége, Magnus, se distinguait également par sa dévotion envers l'Église romaine. Christophe, roi de Danemark, ayant été chassé du royaume pour ses violences et sa mauvaise conduite, ayant même été mis à mort l'an 1336, les habitants de la Scanie se donnèrent au roi de Suède, Magnus, pour se délivrer de plusieurs petits tyrans qui les opprimaient. Magnus envoya au Pape Benoît, le priant de lui confirmer la possession de la Scanie, à lui et à sa postérité, et de lui permettre de retirer encore, s'il pouvait, d'autres terres d'entre les mains des tyrans : « Vu principalement, ajoutait-il, que le royaume de Danemark n'a jamais été sujet à l'empire, mais à l'Église romaine, à laquelle il paye tribut, ce que je suis prêt à continuer. » Le Pape répondit, le 23 janvier 1339 : « La justice et l'ancien usage de nos prédécesseurs ne nous permettent pas de procéder à la confirmation et à la concession de ces sortes de biens temporels sans avoir cité ceux qui doivent être appelés et sans nous être informé de l'état des biens

dont il s'agit. C'est pourquoi nous n'avons pu faire ce que vous désirez, quoique nous soyons disposé à vous favoriser dans tout ce que permettra la justice, à cause de votre dévouement pour l'Église romaine. » Telle fut la réponse du Pape. L'année suivante (1340) Waldemar, fils de Christophe, récupéra tout le Danemark et le gouverna paisiblement ¹. La demande du roi Magnus de Suède au Pape est singulièrement remarquable, en ce qu'elle constate que, dans le quatorzième siècle, le royaume de Danemark appartenait à l'Église romaine et lui payait tribut.

Quant au Pape Benoît XII, sa réponse au roi de France, Philippe de Valois, achèvera de nous le faire connaître. En l'an 1337 ce prince vint le voir à Avignon. Entre autres grâces il lui demanda la prorogation des dîmes de la croisade, quoique les termes de la croisade fussent passés. Le Saint-Père lui répondit : « Seigneur, si j'avais deux âmes, je vous en donnerais une volontiers, je l'exposerais avec plaisir à tout ce qui serait de votre service ; mais je n'en ai qu'une, qui est tout mon trésor, et je veux la conserver. Ainsi réglez tellement vos demandes qu'il ne s'y rencontre rien de contraire à la loi de Dieu, rien que je ne puisse accorder sans intéresser ma conscience et mon salut. Celles que vous me faites aujourd'hui ne sont pas de cette nature ; aussi je me sens obligé de vous dire que je ne peux les agréer ni vous satisfaire ². »

Dès la première année de son pontificat (1335) le Pape Benoît XII reçut l'hommage d'Alphonse, roi d'Aragon, pour la Sardaigne et la Corse, et de Robert pour le royaume de Naples ; mais Frédéric, roi de Sicile, le refusa, et le Pape résolut de patienter, nonobstant les instances du roi Robert, qui, regardant ce prince comme un usurpateur, voulait que le Pape le poursuivît sans relâche. Le Pape se contenta de lui envoyer Bertrand, archevêque d'Embrun, chargé d'une monition, en date du 4 mai, où il reprend l'affaire depuis les vèpres siciliennes et l'usurpation

¹ Raynald, ann. 1339, n. 80-82.

¹ Id., *ibid.*, n. 84, avec la note de Mansi. — ² Id., ann. 1337, n. 21 et seqq. Baluze, *Vite*, t. 1, p. 200 et 211.

du roi Pierre, père de Frédéric. Il reproche à celui-ci plusieurs crimes, entre autres de s'être approprié le bien des églises et d'avoir donné retraite à des apostats schismatiques, c'est-à-dire aux Fraticelles. Il conclut en l'exhortant à rentrer dans son devoir et à satisfaire l'Église ¹.

Pierre IV, roi d'Aragon, depuis surnommé le Cérémonieux, succéda, l'an 1336, à son père Alphonse. Au mois de novembre 1339 il vint personnellement à Avignon et renouvela au Pape Benoît XII, pour le royaume de Sardaigne et de Corse, l'hommage que ses ambassadeurs lui avaient déjà prêté auparavant. Ce prince était encore assez jeune et fut accompagné en ce voyage par Jacques, roi de Majorque, qui était comme son gouverneur, et par Jean Ximénès, archevêque de Tarragone. Pendant le séjour du roi Pierre à Avignon le Pape lui donna plusieurs avis sur sa conduite personnelle et sur le gouvernement de son royaume, et en particulier sur le trop de liberté que l'on y donnait aux infidèles. Pour l'en faire souvenir après qu'il fut retourné en Aragon, le Pape lui écrivit une lettre où il dit : « Nous avons appris, par le rapport de plusieurs fidèles habitants de vos États, que les Juifs et les Sarrasins, qui y sont en grand nombre, avaient dans les villes et les autres lieux de leur demeure des habitations séparées et enfermées de murailles, pour tenir les chrétiens éloignés du trop grand commerce avec eux et de leur familiarité dangereuse ; mais à présent ces infidèles étendent leurs quartiers ou les quittent entièrement, logent pêle-mêle avec les chrétiens, et quelquefois dans les mêmes maisons. Ils cuisent aux mêmes fours, se servent des mêmes bains, et ont une communication scandaleuse et funeste. De plus les Juifs bâtissent leurs synagogues et les Sarrasins leurs mosquées, et les conservent au milieu des chrétiens. Dans ces lieux les Juifs blasphèment Jésus-Christ et les Sarrasins donnent publiquement des louanges à Mahomet, contre la défense du concile de Vienne. Pendant que les chrétiens font le service divin dans les églises, près desquelles sont en quelques

lieux des synagogues et des mosquées, ou quand on porte les sacrements aux malades, les infidèles font des éclats de rire ou d'autres dérisions. Nous vous avons prié instamment de faire cesser tous ces désordres, et vous nous l'avez promis gracieusement ; c'est pourquoi nous vous en prions encore, et, afin que l'effet s'ensuive plus promptement, nous en écrivons aux archevêques de Tarragone et de Sarragosse et à leurs suffragants, pour en solliciter l'exécution. » La lettre est du 8 janvier 1340 ¹.

Deux mois après le Pape fit publier la croisade en Espagne contre les mahométans d'Afrique, qui, l'année précédente, étaient entrés en Espagne à cette occasion. Mahomet, roi de Grenade, de la race des Almahares, se sentant trop pressé par les armes des chrétiens et trop faible pour leur résister, passa en Afrique et alla implorer le secours d'Albohacem, roi de Maroc, de la race des Mérino ou Béné-Merin. Ce prince envoya quelques troupes en Espagne sous le commandement de son fils Aboumélit, qui passa le détroit de Gibraltar vers la fin de l'an 1332. Après avoir remporté pendant sept ans quelques avantages sur les chrétiens, il fut tué dans une déroute, l'an 1338. Son père Albohacem, plus animé par cette perte, envoya par toute l'Afrique les hommes estimés les plus dévots et les plus zélés entre les musulmans exciter les peuples à prendre les armes pour la défense et l'accroissement de la religion de leurs ancêtres. C'était à peu près, comme chez les chrétiens, prêcher la croisade. Ainsi Albohacem rassembla soixante-dix mille chevaux et quatre cent mille hommes d'infanterie, avec une flotte de douze cent cinquante vaisseaux et soixante-dix galères.

Les trois rois d'Espagne, c'est-à-dire de Castille, d'Aragon et de Portugal, s'étaient réunis pour s'opposer aux infidèles, et le roi de Castille, Alphonse, onzième du nom, dont les États étaient les plus exposés, envoya au Pape deux chevaliers pour lui demander du secours. Le Pape, de l'avis des cardinaux, lui accorda une croisade pour les royaumes de Castille, d'Aragon, de Navarre et de Major-

¹ Raynald, ann. 1335, n. 39-51.

¹ Id., ann. 1340, n. 56.

que, tant contre le roi des Béni-Merîn que contre le roi de Grenade.

La croisade était accordée pour trois ans, avec une levée de dîmes sur les biens ecclésiastiques ; le Pape l'accorda à ces conditions : « Dans les terres que vous aurez conquises sur les Arabes, nous voulons que l'on bâtit des églises cathédrales, selon que nous l'ordonnerons, eu égard à la qualité et à la commodité des lieux, avec un clergé convenable, qui soit séculier. Les collégiales et les autres moindres églises pourront être fondées par l'ordre des prélats et des autres qui en auront le droit. Dans les lieux conquis sur les Maures, où ils sont mêlés avec les chrétiens, on ne leur permettra point d'aller à la Mecque en pèlerinage ni de prononcer à haute voix le nom de Mahomet. » On entend ceci de la proclamation pour appeler à la prière. La bulle continue : « Nous voulons aussi que, dans le royaume de Grenade et les autres lieux conquis sur les Maures, vous fassiez payer les dîmes et les prémices pour la subsistance des ecclésiastiques. » La bulle est du 7 mars 1340.

La grande armée d'Albohacem employa cinq mois à passer en Espagne et se rassembla près d'Algésiras, à proximité du détroit. Ce fut la faute de Gilbert, amiral d'Aragon, qui commandait toute l'armée navale des chrétiens. Ne pouvant souffrir les reproches qu'on lui faisait d'avoir laissé passer les infidèles, il les attaqua imprudemment, en sorte que sa flotte fut défaite et lui-même tué. Le Pape écrivit sur ce sujet au roi de Castille une lettre dans laquelle, après l'avoir consolé et exhorté à prendre confiance en Dieu, il ajoute : « Nous vous prions de considérer combien il importe à un prince allant à la guerre d'avoir la paix chez lui, c'est-à-dire dans sa conscience. Voyez donc si vous ne sentez point de combat en vous-même au sujet de cette concubine à laquelle vous avez été si longtemps attaché, au préjudice de votre salut et de votre réputation, et si vous n'avez point de remords touchant ce maître de l'ordre d'Alcantara que vous avez fait mourir, quoique religieux et au mépris des censures ecclésiastiques. »

Celui dont parle ici le Pape était Gonsalve

Martinez, qui, en 1338, remporta une grande victoire sur les Maures dans le combat où Aboumélîc fut tué ; mais il fut ensuite accusé de trahison auprès du roi de Castille, qui, nonobstant la remontrance du Pape, le fit décapiter et brûler. La lettre continue en exhortant le roi à éloigner sa concubine et à faire pénitence pour attirer la bénédiction de Dieu sur ses armes. La date est du 20 juin 1340 ¹.

La bataille se donna près de la ville de Tarîf, que les deux rois musulmans de Maroc et de Grenade tenaient assiégée. Leur armée était d'environ cinq cent mille hommes. Celle des chrétiens, très-inférieure par le nombre, était commandée par les deux rois de Castille et de Portugal, présents en personne. Dès la pointe du jour ils se confessèrent et communierent ; leur exemple fut suivi par toute l'armée. Près du roi de Castille était Gilles d'Albornos, archevêque de Tolède, qui ne le quitta point dans le combat ; d'autres évêques s'y trouvaient encore. Un chevalier de France portait l'étendard de la croix par ordre du souverain Pontife. Les infidèles furent complètement défaits ; suivant la plupart des historiens plus de deux cent mille restèrent sur la place ; le nombre des prisonniers fut également considérable. Les chrétiens y firent un si immense butin que le prix de l'or baissa d'un sixième. Albohacem repassa aussitôt en Afrique ; deux de ses fils avaient été tués.

Du champ de bataille les deux rois chrétiens écrivirent au Pape des lettres couronnées de laurier. Benoît XII les félicita de leur victoire, mais surtout de leur union ². Le roi de Castille envoya de plus cent chevaux, et autant d'épées et de boucliers, avec vingt-quatre étendards pris sur les infidèles ; il y ajoutait le cheval et l'étendard dont il s'était servi lui-même dans la bataille. Les cardinaux allèrent recevoir ces trophées hors de la ville ; les drapeaux furent suspendus dans la chapelle du Pontife, qui fit publiquement l'éloge du roi de Castille. Il profita de ces glorieuses circonstances pour engager les rois de France et d'Angleterre à se réconcilier. Nous verrons comment et pourquoi l'Angleterre et la

¹ Raynald, ann. 1340, n. 40, 41, 43, etc. — ² Id., *ibid.*

France, au lieu d'écouter le vicaire du Christ et d'unir leurs armes contre les ennemis de la chrétienté, se firent pendant plusieurs siècles une guerre à mort et prirent l'une pour l'autre cette haine mortelle qui à peine de nos jours commence à diminuer. C'est ce que valut à la France et à l'Angleterre l'oubli des croisades, l'oubli de la défense commune de la chrétienté, l'indifférence pour la propagation de la civilisation chrétienne. Elles ne commenceront à se réconcilier, à s'aimer de nouveau comme des sœurs, qu'à mesure qu'elles commenceront à s'entendre de nouveau pour la cause du Christ et de son Église, et leur entente cordiale couronnera l'œuvre séculaire des croisades et en fera voir l'ensemble providentiel et le but final.

La même année où la chrétienté remporta cette glorieuse victoire sur les infidèles par l'épée des rois de Castille et de Portugal, la ville de Bologne, après diverses négociations, rendit une soumission entière au Pape et pour le spirituel et pour le temporel. L'exemple de Bologne fut imité par plusieurs villes de Lombardie, qui avaient suivi le parti de Louis de Bavière et de son antipape; elles revinrent à l'obédience du Pape légitime, Benoît XII, et envoyèrent un syndic chargé de leur procuration, datée du 30 octobre 1340, pour déclarer qu'ils se soumettent à ses ordres touchant les excès qu'ils ont commis contre lui et l'Église romaine; qu'ils ne croient pas que l'empereur puisse déposer le Pape ni en faire un autre, mais qu'ils tiennent cette proposition pour hérétique; ils promettent de n'adhérer point à Louis de Bavière ni à aucun autre schismatique, et demandent pardon de lui avoir obéi et d'avoir reçu les nonces de l'antipape. Les citoyens de Novare, de Verceil et de Côme, firent même soumission par le même syndic, et tous furent absous des censures¹.

L'année suivante (1341) les deux frères Jean et Luquin Visconti, fils de Matthieu, se réconcilièrent pareillement avec le Pape Benoît. Luquin était en possession de Milan depuis la mort de Galéas, son frère aîné, et Jean était évêque de Novare depuis l'an 1329,

où le Pape Jean XXII lui donna cet évêché, après qu'il eut renoncé au schisme et au titre de cardinal que lui avait donné l'antipape. Ces deux frères envoyèrent donc à Benoît XII un citoyen de Milan, Guidole de Calice, le même qui avait négocié l'accommodement de Bologne et des autres villes de Lombardie. Il était chargé de leur procuration et fit en leur nom les mêmes déclarations et les mêmes promesses : soumission et obéissance au Pape, reconnaissant qu'il ne peut être déposé par l'empereur; promesse de ne jamais adhérer à Louis de Bavière ni à aucun empereur qui ne soit approuvé par le Pape, de payer au Pape et aux cardinaux cinquante mille florins d'or en dédommagement de tous les torts faits par eux et leur famille aux légats et aux nonces du Pape. Enfin ils reconnurent que, pendant la vacance de l'empire, comme il vaquait alors, le Pape en avait l'administration, et, en conséquence, qu'ils voulaient tenir du Pape et de l'Église romaine le gouvernement de Milan et de ses dépendances.

Après ces déclarations et ces promesses faites en consistoire le Pape accorda aux deux frères, leur vie durant, le gouvernement de la ville de Milan et de son territoire, avec toutes juridiction et puissance temporelles, comme vicaires de l'Église romaine pendant la vacance de l'empire, et, pour la réparation des fautes passées, il imposa à la ville de Milan la pénitence suivante : « Vous ferez bâtir deux chapelles en l'honneur de saint Benoît, l'une en la grande église, l'autre en l'église de Saint-Ambroise, en chacune desquelles un prêtre célébrera tous les jours la messe, recevant pour revenu trente florins d'or; et le jour de Saint-Benoît vous ferez l'aumône à deux mille pauvres, en donnant à chacun un pain de douze onces. » A ces conditions furent levés l'interdit et toutes les autres censures. La bulle est du 15 mai 1341¹.

Dès l'année 1339 les seigneurs de Vérone, Albert et Martin de la Scale, avaient fait leur soumission au Pape à des conditions semblables. Martin voulut en outre avoir l'absolu-

¹ Raynald, ann. 1340, n. 59 et 69.

¹ Id., ann. 1341, n. 10.

tion du meurtre qu'il avait commis l'année précédente sur son cousin Barthélemy de la Scale, évêque de Vérone. Pour cet effet il envoya à Avignon, tant en son nom qu'au nom d'Albouin de la Scale, son complice, un procureur chargé d'un pouvoir spécial, attendu que les coupables ne pouvaient y aller en personne sans mettre leur vie en danger. Le Pape, ayant ouï ce procureur, et ayant égard au repentir que témoignaient les deux coupables, donna commission à l'évêque de Mantoue de les absoudre, à la charge de faire la pénitence suivante : « Huit jours après leur absolution ils iront à pied, en simple tunique et nu-tête, depuis l'entrée de la ville de Vérone jusqu'à l'église cathédrale, portant chacun à la main une torche allumée du poids de six livres et en faisant porter devant eux cent autres semblables. Étant arrivés à l'église un dimanche, à l'heure de la grand'messe, ils offriront les torches et demanderont pardon de leur crime aux chanoines. Dans les six mois suivants ils offriront, dans la même église, une image d'argent de la sainte Vierge, du poids de trente marcs, et dix lampes d'argent, de trois marcs chacune, avec les revenus nécessaires pour les entretenir d'huile à perpétuité. Dans l'année ils fonderont à la même église six chapellenies, chacune du revenu de vingt florins d'or. Le jour où l'évêque fut tué chacun des deux pénitents nourrira et vêtira vingt-quatre pauvres, et tous deux, leur vie durant, jeûneront tous les vendredis. Quand on fera le passage général à la Terre-Sainte ils enverront vingt cavaliers qu'ils entretiendront pendant une année, et, s'il n'y a pas de passage de leur vivant, ils chargeront leurs héritiers d'accomplir cette partie de leur pénitence. » La bulle qui la prescrit est du 22 septembre 1339¹. Voilà comment l'Église de Dieu amenait encore les tyrans des villes à faire pénitence de leurs crimes et à perpétuer leur repentir par des monuments publics.

L'action salutaire de cette Église se faisait sentir alors jusqu'à l'extrémité de l'Orient. Nous avons vu le grand-khan des Tartares, l'empereur de la Chine, ainsi que d'autres

princes tartares et alains, envoyâr de Péking des ambassadeurs et des lettres au Pape Benoît XII pour entretenir des relations d'amitié et lui demander des prédicateurs de l'Évangile. Nous avons vu ce Pontife leur envoyer, en 1338, des lettres et des nonces apostoliques pour les affermir dans ces heureuses dispositions. L'an 1340, le même Pape écrivit à ses vénérables frères, les archevêques et les évêques, à ses chers fils, les abbés, les ecclésiastiques, tant réguliers que séculiers, et à tous les fidèles du Christ, établis dans les empires des Tartares, dans les régions de l'Orient et de l'Aquilon. Il les exhorte à la constance dans la foi, à supporter avec patience les adversités, à gagner les païens au Christ par le bon exemple, et leur adresse une profession de foi pour leur servir de règle. La même année 1340 Usbec, empereur des Tartares, écrivit au même Pape une lettre d'amitié pour lui apprendre qu'il s'est rendu à ses prières, de protéger les missionnaires apostoliques, de leur laisser bâtir des églises, malgré les mauvaises impressions qu'on avait voulu lui donner contre eux. La lettre était accompagnée de présents considérables de la part de Tynibec, fils aîné de l'empereur, et de la part de l'impératrice Taydole. Le Pape, dans sa réponse du 17 août, remercie l'empereur, l'impératrice et leur fils, les engage paternellement, non-seulement à protéger la foi chrétienne, mais à l'embrasser eux-mêmes, afin de s'assurer, après cette vie inconstante et périssable, une vie éternellement heureuse ; enfin il offre sa médiation pour prévenir les guerres entre les Tartares et les rois de Hongrie et de Pologne au sujet de la délimitation des frontières¹.

Ce qui occupait singulièrement la sollicitude pastorale de Benoît XII, c'était la première nation chrétienne de l'Orient, les Arméniens. En 1331, comme il était question en Europe d'une croisade, Léon, roi d'Arménie, y envoya demander du secours pour la défense de son royaume contre les infidèles. Le Pape Jean XXII lui envoya une somme considérable d'argent pour restaurer les for-

¹ Raynald, ann. 1339, n. 67.

¹ Raynald, ann. 1340, n. 74 et 75.

teresses. Le roi et les seigneurs de la France annoncèrent avec grand bruit qu'ils allaient faire la guerre au sultan d'Égypte ; mais cette même année ils eurent la guerre avec l'Angleterre pour la France même¹. Leur vaine jactance n'eut d'autre effet que d'irriter le sultan d'Égypte, qui rompit la trêve avec l'Arménie et y fit, en 1333, une irruption désastreuse². L'année suivante Benoît XII écrivit à la reine d'Arménie, Constance, pour témoigner sa compassion de tant de malheurs ; il envoya des vivres, et pressa les chrétiens de Sicile, de Chypre, de Rhodes, de Crète et d'autres contrées orientales, de secourir leurs frères d'Arménie³. Si l'Angleterre et la France, au lieu de consumer les subsides de l'Église à se faire la guerre, les avaient employés à défendre la chrétienté contre les infidèles, le roi d'Arménie eût pu être secouru efficacement. Se voyant abandonné, il fut réduit à se soumettre au sultan d'Égypte à des conditions injurieuses et injustes. Le musulman le contraignit de promettre par serment, sur les Évangiles, qu'il n'enverrait plus jamais ni ambassadeurs ni lettres au souverain Pontife ni à la cour romaine. Benoît XII, l'ayant appris d'ailleurs, écrivit au roi d'Arménie une lettre où il dit : « Un tel serment est contraire à la volonté de Dieu et à la justice et déroge à votre dignité. D'ailleurs il n'est point volontaire, mais extorqué par la violence de l'ennemi ; c'est pourquoi nous vous en déchargeons par l'autorité apostolique et déclarons que vous n'êtes point tenu de l'observer. » La lettre est du 1^{er} mai 1338⁴.

Une réflexion à ce sujet ne sera pas inutile. Tout le monde convient que tout serment n'oblige pas toujours, comme si quelqu'un, par emportement ou par contrainte, avait juré de tuer son père, d'incendier la maison du voisin, de trahir la patrie. Dans ce cas, quand il y a doute, le fidèle catholique consulte le pasteur de l'Église, à qui a été dit : « Tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. » L'homme qui n'est pas catholique n'y met pas tant de fa-

çon ; il se délie lui-même, quand et comme il lui plaît.

Le roi d'Arménie, Léon, fatigué par les incursions des infidèles du voisinage, qui ravageaient continuellement son royaume, envoya au Pape Benoît deux ambassadeurs, dont le premier était Daniel, Frère mineur, vicaire de son ordre en Arménie et natif du pays ; ils demandaient du secours. Le Pape leur répondit : « Nous avons appris avec douleur que, dans la grande et la petite Arménie, plusieurs tiennent des erreurs contre la foi, et, si ce rapport était véritable, nous ne pourrions honnêtement secourir les Arméniens. Pour nous éclaircir et satisfaire au devoir de notre conscience, nous avons fait faire une enquête juridique où plusieurs témoins ont été ouïs, et on nous a représenté les livres dont se servent communément les Arméniens, et ces erreurs ont été prouvées manifestement. » C'est ce que porte la lettre du Pape au roi Léon, et il y joignit un mémoire des erreurs en question.

Le Pape écrivit aussi au *catholique* ou patriarche des Arméniens une lettre semblable, où il ajoute : « Nous vous prions d'assembler un concile où vous fassiez condamner ces erreurs et ordonner que la pureté de la foi soit enseignée chez vous, telle que l'enseigne l'Église romaine ; et, pour déraciner entièrement ces erreurs, on croit qu'il serait utile d'ordonner dans votre concile que vos prélats et votre clergé eussent les livres des décrets, des décrétales et des canons que suit l'Église romaine, afin que vous fussiez mieux instruits de sa foi et de ses observances. Nous sommes persuadé que, si ces erreurs étaient dissipées, les ennemis de la foi ne prévaudraient point contre vous. Enfin il nous paraîtrait expédient que, par délibération du concile, on nous envoyât des hommes savants et zélés, avec lesquels nous pussions conférer sur ces matières, et, si nous le jugeons à propos, nous vous en enverrions aussi de notre côté¹.

Le Mémoire contenant les erreurs des Arméniens porte en substance : « Notre Saint-Père le Pape Benoît XII, et longtemps aupa-

¹ Raynald, ann. 1331, n. 30. — ² Id., ann. 1335, n. 32. — ³ Id., ann. 1336, n. 40 et 41. — ⁴ Id., ann. 1338, n. 24.

¹ Id., ann. 1341, n. 45-47.

ravant Jean XXII, ayant appris qu'en Arménie on enseignait diverses erreurs contre la foi, a fait venir en présence plusieurs Arméniens et quelques Latins qui avaient été dans le pays; il leur a fait prêter serment de dire la vérité, aux uns par lui-même, aux autres par le cardinal Bernard de Saint-Cyriaque. On a interrogé par interprète ceux qui ne savaient que l'arménien; on a représenté au Pape quelques livres arméniens dont ils se servent communément, et on les a soigneusement examinés. Or de cette enquête, rédigée par un notaire apostolique, il résulte que les Arméniens croient et enseignent les propositions suivantes. » Le Mémoire contient cent dix-sept articles¹.

L'Église d'Arménie ayant reçu ces lettres et ce mémoire, les évêques s'assemblèrent en concile, suivant l'intention du Pape, sous la présidence du catholique ou patriarche Mekquitar, et avec l'agrément du roi et des princes. Outre le patriarche il s'y trouva six archevêques : Basile de Sis, Vartan de Tarse, Étienne d'Anazarbe, Marc de Césarée, en Cappadoce, Basile d'Icône et Siméon de Sébaste; quinze évêques ayant des évêchés, quatre qui n'en avaient point, trois qui étaient de la cour du patriarche; cinq docteurs, dont le premier est Daniel, Frère mineur de Sis; dix abbés de monastères et plusieurs prêtres. Le concile examina successivement tous les articles du Mémoire et y répondit avec autant de précision que de candeur. Au temps de Fleury on ne connaissait point ce concile; les actes en ont été retrouvés depuis et publiés par Martène, ainsi que par Mansi².

Le premier article du Mémoire porte : « Les anciens docteurs de l'Arménie enseignaient que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père; mais, depuis six cent douze ans, les docteurs et les prélats de la grande Arménie ont abandonné et même condamné cette ancienne doctrine, en sorte que nul n'ose plus la professer, sinon ceux qui sont unis à l'Église romaine. Enfin, lorsqu'il est dit dans leurs écrits que le Saint-Esprit procède du Fils, ils ne l'entendent que de sa

procession temporelle pour sanctifier la créature, et non de sa procession éternelle, par laquelle il procède éternellement et personnellement du Père et du Fils. »

Le concile répond sur le premier point : « Il est vrai; quoique nous ayons peu d'anciens écrits sur cette matière, on y trouve toutefois en quelques passages que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, comme dans l'oraison de la Pentecôte, que chaque année toute l'Église d'Arménie récite en commun, et où elle dit à l'Esprit-Saint : « Seigneur ! vous qui êtes le Seigneur des vertus et le Dieu véritable, la source de lumière, procédant en vous-même d'une manière inscrutable du Père et du Fils, Esprit-Saint qui opérez les merveilles. » Saint Cyrille dit également : « Il est nécessaire de confesser que l'Esprit est de l'essence du Fils; car, comme il est de lui selon l'essence, il est envoyé par lui aux créatures pour les renouveler. » Quant au second point, d'avoir abandonné ou même condamné cette doctrine, le concile répond qu'il n'en est rien, attendu, entre autres choses, que l'Arménie tout entière n'a cessé et ne cesse de dire tous les ans la susdite oraison de la Pentecôte. » De plus, quand l'Église romaine eut défini que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père, quoique les Grecs y fussent opposés, les docteurs des Arméniens ont reçu cette définition en concile, comme cela se trouve chez nous dans les histoires conservées en la grande Arménie; mais nous n'avons pas retenu au juste le nom du Pape qui envoya la formule. Quant à la petite Arménie, au temps du grand roi Hécon et du catholique Constantin, le Pape Grégoire envoya un légat et ordonna par sa lettre de dire et de confesser que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père; le roi et le patriarche le reçurent en concile, le confirmèrent et l'envoyèrent à ceux de l'Orient, qui le reçurent et y acquiescèrent de même. Mais depuis notre réunion avec l'Église romaine, cela devint plus exprès et plus répandu, au temps du roi Esyn et du catholique Constantin. Quant au troisième point, il n'est pas vrai; car, lorsqu'on trouve dans nos livres que le Saint-Esprit procède et du Père et du Fils,

¹ Raynald, ann. 1341, n. 48 et seqq. — ² Martène, *Collectio amplissima veter. Script.*, t. 7, col. 310-413. Mansi, *Concil.*, t. 25, col. 1185-1270.

ou de l'un des deux, sans qu'il soit question de sa mission vers les créatures, nous l'entendons de la procession éternelle, comme dans l'oraison plus haut; mais, quand l'Esprit-Saint est envoyé par le Fils vers les créatures pour les renouveler et les sanctifier, nous l'entendons de la procession temporelle. »

Sur l'article six, touchant l'état des enfants morts sans baptême, le concile répond : « L'Église des Arméniens ne met point de différence entre les enfants non baptisés, qu'ils soient nés de chrétiens ou d'infidèles; mais, suivant la parole du Seigneur, ils les excluent uniformément du paradis céleste, et, quoiqu'ils n'aient pas la gloire, ni ne doivent avoir de peine sensible, comme dit Saulius, ils n'entreront ni dans la peine ni dans le royaume, parce qu'ils n'ont fait ni bien ni mal. Quant au lieu où ils vont, nos anciens ne disaient rien de précis, mais en général qu'ils vont où Dieu juge à propos. Depuis que nous avons appris de vous qu'ils vont dans le limbe, qui est au-dessus de l'enfer, nous disons comme vous. »

Sur l'article huit, si les justes verront l'essence de Dieu, le concile répond : « De dire que les justes ne verront pas l'essence de Dieu, c'est contraire à la doctrine de l'Évangile et des apôtres, d'après lesquels l'Église d'Arménie croit que nous verrons Dieu et de la même manière que le voient les anges. Il est dit en saint Matthieu que « les anges des petits enfants voient sans cesse la face de mon Père qui est dans le ciel. » Or, que nous devons voir Dieu comme les anges, saint Paul le dit aux Corinthiens : « Maintenant nous voyons par un miroir et comme en énigme, mais alors nous verrons face à face. » Il dit « face à face, » parce que nous verrons manifestement l'essence de Dieu. L'Apôtre caractérise encore cette vision quand il dit : « Maintenant je connais en partie, mais alors je connaîtrai comme je suis connu, » c'est-à-dire comme Dieu nous voit et nous connaît maintenant. Ainsi nous verrons Dieu suivant la mesure de notre dignité et de notre puissance, mais non autant que Dieu se voit lui-même. Que nous devons voir l'essence de Dieu, saint Jean l'atteste encore

par cette parole : « Nous savons que, quand il se manifestera, nous lui serons semblables, parce que nous le verrons comme il est; » c'est-à-dire parce que nous verrons son essence, sa grandeur, sa gloire, sa sagesse et sa bonté, tout cela, en Dieu, étant Dieu. Cependant nous ne le verrons pas autant qu'il se voit lui-même, la science de Dieu étant immense, infinie, incomparable, incompréhensible, incircscriptible.

« Aussi notre Église chante-t-elle dans nos cantiques : « Jésus-Christ, notre Dieu, accordez-nous, avec Pierre et les fils de Zébédée, d'être digne de voir votre divinité. » Et encore : « Purifiez, Seigneur, les sens de vos serviteurs coupables et accordez-leur de vous voir et d'entendre cette parole du Père : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé. » Voyez donc et qu'ici et en beaucoup d'autres endroits nous demandons à voir l'essence de Dieu. Toutefois, s'il est quelques ignorants, ce que nous ne savons pas, qui disent ou écrivent le contraire, nous ne les approuvons point, mais nous les réprouvons et les leçons. »

Sur l'article quinze, que « les Arméniens tiennent communément que dans l'autre vie il n'y a pas de purgatoire pour les âmes, » le concile répond : « Cet article est vrai dans un sens, et non dans un autre. Si quelqu'un entend le nom seul de purgatoire, il est vrai que les Arméniens connaissent ce nom depuis peu; mais si l'on dit que les âmes pécheresses qui sortent de ce monde avec la foi, l'espérance, la contrition et la confession, mais non toutefois avec la pénitence parfaite, ne souffriront dans l'autre vie aucune peine, dans un lieu ou pendant un temps quelconque, pour les péchés non expiés par la satisfaction, cela est faux. Ceci est manifeste en ce que les Arméniens, soit pour un ou plusieurs défunts et aussitôt après leur mort et plus tard, célèbrent par eux-mêmes et font célébrer par d'autres des vigiles, des aumônes et des messes, et que, par ces bonnes œuvres, ils demandent à Dieu, pour les défunts, la rémission des péchés, la délivrance des tourments et l'héritage du royaume des cieux, trois points que le concile prouve par l'office

public des Morts. » Il ajoute : « Mais, depuis que nous sommes venus à la connaissance de la grande, de la sainte et glorieuse Église romaine, nous avons reçu et confirmé, comme elle, l'expression du purgatoire, et, ce que nous avons reçu, nous le prêchons et l'enseignons aux autres. »

L'article quarante-sept porte : « Les Arméniens ne disent pas qu'après les paroles de la Consécration le pain et le vin soient transsubstantiés au vrai corps et au vrai sang de Jésus-Christ, qui est né de la Vierge Marie, a souffert et est ressuscité. » Réponse du concile : « Ceci est réfuté par le texte du canon de la messe arménienne, qui dit : « Ayant le pain et bénissant le vin, il les fait vraiment le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les changeant par le Saint-Esprit. » Par où il est manifeste que l'Église d'Arménie entend consacrer et transsubstantier le pain et le vin, par l'opération du Saint-Esprit, au vrai corps et au vrai sang du Christ, qui est né de la Vierge Marie, a été crucifié et enseveli, est ressuscité et monté au ciel, est assis à la droite de Dieu le Père, d'où il viendra pour exercer le jugement. Jésus-Christ dit la même chose : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; qui mange mon corps et boit mon sang habitera en moi et moi en lui. » Donc, quiconque dira, pensera ou prêchera autre chose que ce que dit le Christ, qu'il soit anathème ! »

L'article continue : « Mais ils tiennent que ce sacrement est une image, une similitude, une figure du vrai corps et du vrai sang du Seigneur. Il y a certains docteurs d'Arménie qui l'enseignent d'une manière spéciale. » Réponse du concile : « De pareils docteurs, avec une pareille doctrine, nous ne les connaissons pas, mais nous les maudissons. »

Le concile professe en plusieurs endroits sa croyance et sa soumission à la primauté du Saint-Siège, en particulier lorsqu'il répond à l'article quatre-vingt-quatre, qui porte : « Les Arméniens disent et tiennent que leur catholique ou patriarche, leurs évêques et leurs prêtres ont une même et égale puissance de lier et de délier que l'apôtre saint Pierre, à qui le Seigneur a dit : Tout ce que tu lieras ou délieras sur la terre

sera lié ou délié dans les cieux. » Réponse du concile : « Suivant le droit tant canonique que civil, les successeurs ont l'autorité de leurs prédécesseurs. Or le Pape est le successeur de l'apôtre Pierre, et il a l'autorité de Pierre ; le catholique est successeur de l'apôtre Thadée, et il en a l'autorité. De plus, dans le saint concile de Nicée, l'assemblée des saints Pères, dont les déterminations et les canons sont d'un grand poids parmi nous, a défini que le chef de toutes les autres Églises est l'Église romaine, de qui le chef est le Pape. C'est pourquoi le catholique des Arméniens, ainsi que les autres patriarches, sont sous sa puissance, et les archevêques sous la puissance du catholique, et non ses égaux. Personne n'ignore parmi nous que le catholique a une plus grande puissance que les évêques, et les évêques que les prêtres, quoique, suivant l'usage de l'Église d'Arménie, nous n'usions point de réserve pour ouïr les confessions et absoudre de tous les péchés. Mais, si vous y voyez de l'inconvénient, nous sommes prêts à faire ce que vous voudrez et en la manière que vous nous l'écrirez. »

L'article quatre-vingt-onze revient au même sujet et le complète. « Les Arméniens disent et tiennent que la puissance générale sur toute l'Église n'a pas été donnée à Pierre et à ses successeurs par Jésus-Christ, mais par le concile de Nicée, et que les successeurs de Pierre l'ont perdue depuis. » Réponse du concile : « C'est la première fois que nous entendons de pareilles choses. Ce que nous voulons dire, nous l'avons expressément dans nos écrits, savoir : que, dans le premier et le deuxième concile, les Pères ont défini que l'Église romaine est le chef des autres Églises, et que le Pontife romain l'emporte sur les autres pontifes. Voilà ce que nous disons et croyons, non-seulement parce que cela a été défini dans le saint concile, mais parce que c'est à Pierre que le Christ a commandé de paître ses brebis. Quant à ce que l'on dit que les successeurs de Pierre en ont perdu l'autorité, ce sont là des paroles de chicane, et non pas de charité ni de vérité. A Dieu ne plaise que paroles si absurdes nous aient jamais passé par la tête ! »

Le concile répond d'une manière semblable sur tous les articles. Il en est quelques-uns où ils conviennent naïvement qu'avant d'avoir été instruits par l'Église romaine ils avaient certaines opinions erronées dont ils s'étaient défaits ; mais il est un très-grand nombre d'articles qu'ils repoussent comme des imputations calomnieuses. Ce qui naturellement y donnait lieu, c'étaient certains individus venus d'Arménie en Occident, qui se donnaient pour ce qu'ils n'étaient pas, et qui répandaient ou occasionnaient sur le compte de leurs compatriotes des idées défavorables.

Ce concile d'Arménie fut tenu en l'an 1342, après la mort du roi Léon V et sous le règne de Constantin III, qui ne demeura qu'un an sur le trône ; les actes en furent envoyés par son frère et successeur Gui ou Kovidon, non pas au Pape Benoît XII, mais à son successeur Clément VI. Ces dates résultent du préambule des actes du concile, combiné avec la liste des rois d'Arménie publiée par Saint-Martin ¹.

Le Pape Benoît XII mourut le 28 avril, jour de Saint-Marc (1342), après avoir tenu le Saint-Siège sept ans quatre mois et six jours. Il mourut comme un saint Pontife, fut enterré dans la cathédrale d'Avignon, et des miracles s'opérèrent à son tombeau ².

Le 7 mai suivant, douze jours après la mort de Benoît XII, les cardinaux élurent d'une voix unanime le Pape Clément VI, appelé auparavant Pierre de Roger, de la noble famille des Roger dans le Limousin, religieux de l'ordre de Saint-Benoît, archevêque de Rouen, cardinal-prêtre du titre des saints Nérée et Achillée. Douze autres jours après son élection, le jour de la Pentecôte, 19 mai 1342, il fut couronné solennellement en présence de Jean, duc de Normandie, fils aîné du roi de France ; de Philippe, duc de Bourgogne ; de Humbert, Dauphin du Viennois, et de plusieurs autres personnes illustres, qui le servirent dans la cérémonie ³.

Le nouveau Pape reçut la députation so-

lennelle de l'Église d'Arménie ; elle était composée de quatre personnages, savoir : deux évêques, Jean de Merkar et Antoine de Trébizonde ; le Frère mineur Daniel, supérieur du couvent de Sis, capitale de l'Arménie, et un gentilhomme nommé Grégoire Cengi. Ces ambassadeurs apportaient au chef de l'Église universelle les actes du concile d'Arménie, et ses réponses aux articles du Mémoire de Benoît XII, avec une lettre de leur patriarche, où il disait : « Si dans les livres dont nous nous servons communément il se trouve d'autres erreurs contraires à la foi de l'Église romaine, que nous reconnaissons pour chef de toutes les autres Églises, nous sommes prêts à les retrancher, à nous servir des décrets et des décrétales qui sont en usage chez vous, et que nous vous prions humblement de nous envoyer. » Dans sa réponse du dernier août 1346, adressée au patriarche, aux archevêques, évêques, abbés et clercs d'Arménie, le Pape Clément VI les félicite de leur zèle pour la foi, de leur soumission et de leur dévouement à l'Église romaine ; il témoigne être content de leurs réponses aux articles du Mémoire. « Mais, ajoute-t-il, il y a d'autres erreurs qu'il s'agit d'extirper. Afin que vous puissiez les discerner et les réfuter plus facilement, ainsi que les autres que le démon s'efforcerait de semer chez vous, nous vous envoyons, en qualité de légats, Antoine, évêque de Gaëte, et Jean, élu évêque de Coron, chargés du décret et des décrétales que vous nous avez demandés. Nous vous prions de les écouter avec docilité, et vous promettons de vous aider en vos besoins autant qu'il sera possible ¹. »

L'année précédente (1345), le Pape avait pourvu de l'archevêché de Séleucie, sous le patriarche d'Antioche, un Frère mineur nommé Ponce, par une bulle du 7 août ; mais ensuite il apprit que ce prélat avait composé et traduit en arménien un commentaire sur l'Évangile de saint Jean où il soutenait l'erreur condamnée touchant la prétendue pauvreté de Jésus-Christ, qu'il avait montré ce commentaire à plusieurs Orientaux et en

¹ Martène, *Collectio*, etc., t. 7, col. 412. Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. 1, p. 436. Raynald, ann. 1344, n. 7. — ² Raynald, ann. 1342, n. 1. — ³ Id., *ibid.*, n. 7.

¹ Id., ann. 1346, n. 68, avec la note de Mansi.

donnait des copies. Sur cet avis le Pape écrivit à l'archevêque de Sultanie et à ses suffragants : « Informez-vous soigneusement de ces faits, et, si vous les trouvez véritables, défendez à tous les fidèles, sous les peines que vous jugerez à propos, d'ajouter foi à ce commentaire ou d'en prêcher la doctrine ; au contraire ils doivent la rejeter ou l'infirmer comme condamnée par l'Église romaine. Quant à l'archevêque Ponce, obligez-le à abjurer publiquement ce commentaire, en présence du clergé et du peuple assemblés, et à prêcher le contraire ; autrement, s'il ne veut pas obéir ou s'il retombe après son abjuration, vous le citerez à comparaître devant nous dans quatre mois ¹. »

Dans la province de Sultanie, l'évêque de Téphélic, institué par Jean XXII pour prêcher l'Évangile aux infidèles, ramener les hérétiques et les schismatiques, en avait converti un grand nombre ; des méchants, envieux de ses succès, lui suscitèrent toute sorte de traverses. Clément VI écrivit à l'archevêque de Sultanie de réprimer par les censures de l'Église ces hommes pervers. Il exhorta aussi par ses lettres les fidèles de Téphélic à obéir à leur évêque comme à leur pasteur et à leur père. En même temps, pour accélérer la propagation de l'Évangile, il donna des évêques à plusieurs Églises parmi les infidèles ; de ce nombre furent deux Frères mineurs qu'il fit archevêques, Daniel de Bosre, en Arabie, et Antoine d'Hiéraple, en Phrygie ².

Des missionnaires apostoliques continuaient à propager la religion chrétienne parmi les Tartares. L'un d'entre eux, Élias de Hongrie, Frère mineur, étant venu de la Tartarie septentrionale trouver Clément VI, lui exposa l'état de la religion dans ces contrées, et comment l'empereur tartare Janibec y permettait aux chrétiens l'exercice de leur culte. Le 24 juillet 1343 le Pape Clément VI, par le même frère Élie, adressa à l'empereur Janibec une lettre où il l'engage à suivre l'exemple de ses prédécesseurs, qui entretenaient des relations d'amitié avec les Pontifes romains et protégeaient les chré-

tiens de leurs États. Il lui propose l'exemple des princes de la chrétienté, qui, ayant des Sarrasins dans leurs royaumes, n'employaient ni la crainte ni la violence pour leur faire embrasser leur religion, mais seulement les accueillaient avec bienveillance quand ils l'embrassaient d'eux-mêmes. Le Pape exhorte donc le khan Janibec à protéger toujours les chrétiens et leurs missionnaires, et à lui envoyer des ambassadeurs pour rendre ces bonnes relations encore meilleures. Cette année-là même les Sarrasins indisposèrent le prince tartare contre les chrétiens, et les bonnes relations ne se rétablirent que quelques années après ¹.

Des deux légats, Antoine et Jean, que le Pape Clément VI envoya aux Arméniens l'an 1346, Antoine, évêque de Gaète, mourut en chemin. Jean rapporta au Pape les réponses du catholique ou patriarche d'Arménie. Le Pape, ayant délibéré là-dessus avec les cardinaux, quelques évêques et quelques docteurs en théologie, écrivit au patriarche, le 29 septembre 1351, une longue lettre dont il marque ainsi le but : « Nous n'avons pu tirer de ces réponses, quant à plusieurs articles, ce que vous croyez nettement, soit par la faute de l'écrivain ou de l'interprète ; c'est pourquoi nous avons cru devoir faire les questions suivantes. »

« Dans le premier article de votre réponse vous posez pour fondement de la foi catholique que vous professez de croire, vous et l'Église d'Arménie, que l'Église romaine, dont le Pape romain est le souverain Pontife, est la seule Église catholique, qu'en elle seule est le vrai salut, la vraie foi, le vrai baptême et la rémission des péchés. Sur cela nous demandons : Croyez-vous que tous ceux qui, au baptême, ont reçu la foi catholique et se sont ensuite séparés de communion d'avec l'Église romaine, sont schismatiques et hérétiques s'ils persévèrent opiniâtrément à demeurer séparés de la foi de cette Église ? Croyez-vous que personne ne puisse être sauvé hors de la foi de l'Église romaine et hors de l'obéissance des Pontifes romains ?

« Dans le second article vous professez de

¹ Raynald, ann. 1346, n. 70. — ² Id., *ibid.*

¹ Id., ann. 1343, n. 21 et 22.

croire que le seul Pontife romain a la plénitude de puissance qu'avait saint Pierre, que le seul Pontife romain est le vicaire universel du Christ, et que vous, *catholique* d'Arménie, êtes et devez être soumis au Pontife romain. Cependant vous demandez que, pour cette soumission et obéissance, on ne diminue en rien les droits et prérogatives que vous tenez de l'Église romaine, mais qu'on les augmente, au contraire, autant qu'il est possible selon Dieu. Sur quoi nous demandons : Croyez-vous que saint Pierre ait reçu de Jésus-Christ la très-pleine puissance de juridiction sur tous les fidèles, que toute la puissance de juridiction que les autres apôtres ont eue en certaines provinces ait été soumise à la sienne, et que tous les Pontifes romains, successeurs canoniques de saint Pierre, aient la même puissance que lui ? Croyez-vous qu'ils la reçoivent immédiatement de Jésus-Christ sur tout le corps de l'Église militante ? Croyez-vous qu'en vertu de cette puissance les Pontifes romains puissent juger immédiatement tous les fidèles et déléguer pour cet effet tels juges ecclésiastiques qu'ils voudront ? Croyez-vous que les Pontifes romains ne peuvent être jugés que de Dieu seul et qu'on ne peut appeler de leur jugement à aucun juge ? Croyez-vous que leur plénitude de puissance aille jusqu'à pouvoir transférer les patriarches, *le catholique*, les archevêques, les évêques, les abbés et les autres ecclésiastiques, d'une dignité à l'autre, ou les dégrader et les déposer s'ils le méritent ? Croyez-vous que l'autorité pontificale ne doive être soumise à aucune puissance séculière, même royale ou impériale, quant à l'institution, la correction ou la destitution ? Croyez-vous que le Pontife romain seul puisse faire des canons généraux, et donner indulgence plénière, et décider les doutes en matière de foi ? »

Dans le reste de la lettre le Pape Clément VI procède de la même manière. Il cite d'abord la réponse du patriarche, sans en condamner aucune ; mais il ajoute beaucoup de questions pour l'éclaircir sous toutes les faces. Il signale certains articles auxquels les Arméniens n'avaient point répondu, et se plaint qu'ils n'ont point observé ce qu'ils avaient

promis, et qu'ils ont méprisé les avis et les instructions de ses nonces et de ses légats ¹. En même temps le Pape écrit à Constantin, roi d'Arménie, le priant de tenir la main à l'acceptation et à l'exécution de cette lettre, et lui donnant avis qu'il lui envoie six mille florins des deniers de la chambre apostolique, à prendre dans le royaume de Chypre ².

Vers ce même temps, à Damas, l'émir qui gouvernait la ville pour le sultan d'Égypte, voulant tirer de l'argent des chrétiens, fit mettre le feu en deux endroits de la ville, et, après qu'il fut éteint, il supposa que les chrétiens l'avaient fait exprès, s'en prit aux plus riches d'entre eux, qui étaient en grand nombre, et les fit mettre à la question. Quelques-uns, par la violence des tourments, confessèrent qu'ils l'avaient fait pour chasser les Sarrasins, et ceux qui voulurent se garantir de ce péril donnèrent à l'émir quantité d'argent ; ils furent en si grand nombre qu'il en tira de grandes richesses ; quant aux autres, il leur donna le choix de renier la foi de Jésus-Christ ou de mourir en croix. Plusieurs renièrent, mais il y en eut vingt-deux qui demeurèrent fermes dans la foi ; l'émir les fit attacher à des croix et mener par la ville sur des chameaux. Ils vécurent trois jours dans ce tourment. On mettait le père crucifié devant son fils renégat et le fils devant son père ; les renégats priaient avec larmes les crucifiés de se délivrer de cette cruelle mort et d'embrasser la religion de Mahomet ; mais les martyrs demeurèrent fermes et désavouaient les apostats, ne les reconnaissant plus pour leurs parents. « Vous voulez, disaient-ils, nous ôter les biens de la vie éternelle, à laquelle vous avez renoncé lâchement par la crainte des peines temporelles ; pour nous, ce nous est un plaisir et une grâce singulière de pouvoir suivre notre Sauveur Jésus-Christ. » Ils moururent ainsi avec constance dans les tourments, à la vue des infidèles. Quand le sultan d'Égypte apprit cette action de son émir il le manda aussitôt et le fit couper par le milieu du corps ³.

¹ Raynald, ann. 1351, n. 2 et seqq. — ² Id., *ibid.*, n. 18. — ³ Matth. Villani, l. 2, c. 53. Apud Murat., t. 14.

L'Égypte, cette antique terre des Pharaons, continuait à être dominée et gouvernée par des esclaves ; car les mameluks étaient un ramassis d'esclaves de tous les pays, les uns nés d'esclaves femelles, les autres achetés sur le marché, les autres pris à la guerre ¹. Quel pouvait être leur gouvernement, on le voit par l'histoire de leurs sultans ou chefs. De l'an 1300 à 1370 il y eut quatorze règnes, ce qui fait cinq ans l'un dans l'autre. A l'exception d'un ou de deux, tous ces souverains moururent déposés, emprisonnés ou étranglés ². C'est ce ramassis d'esclaves qui gouvernait, c'est-à-dire dévastait la Syrie, délaissée par les Francs.

A la porte de Constantinople et de l'Europe campait une horde semblable, attendant la première occasion pour envahir, asservir, abrutir Constantinople et l'Europe, à l'instar de l'Afrique sous les Bédouins et de l'Égypte sous les mameluks. Othoman, premier sultan des Turcs, qui ont pris de lui leur surnom, mourut en 1426. Orcan, son fils et son successeur, qui venait de prendre la ville de Pruse, autrement Brousse, en Bithynie, y transporte sa résidence. Poursuivant ses conquêtes, il prend Nicomédie, Nicée, la Bithynie entière et tout ce que les Grecs possédaient encore en Asie. L'an 1338 son fils Soliman traverse le Bosphore et se rend maître de Gallipoli, regardé comme la clef de Constantinople et de l'Europe. Soliman et son frère Amurath portent la désolation dans la Grèce. Successeur, en 1360, d'Orcan, son père, Amurath s'empare de la plupart des villes de Thrace, assiège et prend Andrinople, réduit sous sa puissance toute la Thessalie, à l'exception de Thessalonique, et transfère à Andrinople le siège de son empire. L'an 1362 il établit la milice des janissaires, composée d'esclaves chrétiens qu'on élevait dès l'enfance dans les erreurs du mahométisme. Ainsi deux milices d'esclaves, les mameluks et les janissaires, dont l'une de chrétiens apostats, devaient subjuguier, corrompre et ensevelir dans la barbarie l'Asie et l'Europe délaissées par les Francs.

Cependant les Francs ou chrétiens d'Eu-

rope avaient plus de facilités que jamais non-seulement pour repousser la barbarie musulmane, mais encore pour conquérir à la civilisation chrétienne et l'Europe septentrionale, et l'Asie, et même l'Afrique. Des chevaliers français, les Lusignan, régnaient en Arménie et en Chypre ; des religieux militaires, les chevaliers de l'Hôpital, régnaient dans l'île de Rhodes ; des seigneurs français, sous le nom de princes et de ducs, régnaient dans la Thessalie, dans l'Attique, dans l'Achaïe, dans le Péloponnèse. Le chemin direct de l'Asie était ouvert et assuré ; à droite, les chrétiens d'Espagne, en continuant encore quelque peu à combattre et à vaincre, allaient refouler et poursuivre les Sarrasins jusqu'en Afrique même ; à gauche les chevaliers Teutoniques, maîtres de la Prusse et de la Livonie, les rois ou princes, aussi pieux que vaillants, de Bohême, d'Autriche, de Hongrie, de Pologne, formaient de ce côté une armée d'avant-postes. Une circonstance unique qui facilitait la conquête de toute l'Asie à la vraie civilisation par les Francs, c'est que, jusque de Péking, l'empereur de la Chine, grand-khan des Tartares, favorisait la prédication de l'Évangile et entretenait des relations d'amitié avec le chef de l'Église catholique. De plus, tous les rois chrétiens de l'Occident étaient parents ou alliés ; des princes français régnaient non-seulement en France, mais en Angleterre, les Plantagenets d'Anjou. Les rois d'Espagne étaient alliés de famille entre eux et avec ceux d'Angleterre et de France. Un prince français régnait en Hongrie, un autre à Naples. L'empereur élu roi des Romains était un prince de la maison si catholique de Bavière. Tous les peuples de l'Europe étaient travaillés d'une ardeur guerrière ; il ne s'agissait que de la diriger à la conquête chrétienne du monde pour procurer à tous et à chacun une part immense de gloire et de prospérité. Les moyens étaient en plus grand nombre et beaucoup meilleurs que dans les premières croisades ; on connaissait mieux et les pays et les nations ; la navigation s'était perfectionnée ; les Génois et les Vénitiens étaient maîtres de la mer, et les Turcs n'avaient pas encore de marine.

¹ Guill. de Tyr, l. 21, n. 23. — ² *Art de vérifier les dates.*

Or, avec tout cela, les Francs, les rois et les peuples d'Europe ne feront rien qui vaille, rien qui réponde à la grandeur des moyens, à la gloire de leurs ancêtres, à la majesté de la cause que la Providence leur met entre les mains. Héritiers dégénérés des Charlemagne, des Godefroi, des Tancrede, des saint Louis, ils n'auront plus ni assez de foi ni assez de sens pour y rien comprendre. Chacun ne verra que soi ; leur politique commune sera celle des Grecs et des Turcs, la ruse et la force. Au lieu de défendre la chrétienté contre les infidèles ils l'ensanglanteront au dedans, tandis que les infidèles l'attaqueront au dehors. Ainsi en sera-t-il à peu près jusqu'à nos jours. Et c'est ce qu'on appellera renaissance, progrès des lumières ! Et, ces rois et ces peuples divisés de l'Europe, il faudra que les Papes, avec un reste de fidèles croisés, et à Belgrade et à Lépante, les préservent de devenir les vils et éternels esclaves des Ottomans !

Ainsi, dans le quatorzième siècle, les Génois et les Vénitiens, au lieu d'unir leurs forces maritimes au profit de la chrétienté et d'agrandir ainsi pour jamais leur propre gloire et puissance, se feront réciproquement la guerre au profit du mahométisme, qui mettra le pied en Europe et leur enlèvera sous peu ce qui est aux uns et aux autres.

Louis de Bavière, élu empereur des Romains, au lieu de s'entendre loyalement avec l'Eglise et son chef pour réunir toutes les forces de la chrétienté et continuer l'œuvre de Charlemagne et de saint Louis, la civilisation chrétienne de l'humanité entière, ne se montre qu'un empereur du bas-empire, occupé à persécuter l'Eglise et son chef. Ignorant lui-même, il fut le jouet de quelques étroits légistes, tels que l'hérétique Marsile de Padoue, et de quelques moines schismatiques et rebelles, tels que Michel de Césène et Guillaume Ockam. Ne sachant ni lire ni écrire, il condamna comme hérétique le Pape Jean XXII pour avoir décidé que les religieux mendians avaient la propriété de la soupe qu'ils mangeaient. En punition de cette énorme hérésie il avait même déposé ce Pape pour le remplacer par un autre de sa façon, le moine Pierre de Corbario. Mais

peu après nous l'avons vu obligé de quitter honteusement et Rome et l'Italie et de regagner l'Allemagne ; son antipape lui-même l'abandonna et se soumit au Pape véritable.

Alors, c'était en 1330, Louis de Bavière fit aussi semblant de vouloir se soumettre. Otton, duc d'Autriche, Jean de Luxembourg et son oncle Baudouin, archevêque de Trèves, entreprirent de le réconcilier avec le Pape, auquel ils envoyèrent des ambassadeurs pour ce sujet, avec une lettre du 26 mai. Louis offrait d'abandonner l'antipape, de révoquer son appel au concile et ce qu'il avait fait contre le Pape, et de reconnaître qu'il avait été justement excommunié, mais à condition qu'il conserverait l'empire. Sur quoi le Pape répondit au roi de Bohême : « Il n'est ni utile ni honorable à l'Eglise d'avoir pour empereur un homme justement condamné comme fauteur d'hérétiques et hérétique lui-même, qui a retiré auprès de lui Marsile de Padoue et Jean de Jandun, et y tient encore Michel de Césène, Guillaume Ockam et Bonnegrace de Bergame, Frères mineurs rebelles. Comment un tel empereur pourrait-il protéger la religion, et quel exemple donnerait-il à ses sujets ?

« Il offre de déposer son antipape ; mais ce n'est rien offrir, puisque, quand il serait véritable empereur, cette déposition ne lui appartiendrait pas. De plus Pierre de Corbario s'est déjà déposé lui-même, comme il nous l'a écrit de sa main ces jours passés. Il offre de se désister de son appel ; mais cet appel est nul, comme interjeté par un hérétique et de celui dont on ne peut appeler, puisqu'il n'a point de supérieur. Enfin, prétendant garder l'empire, il montre qu'il est impénitent et par conséquent indigne d'absolution. Mais encore à quel titre prétend-il garder l'empire ? Il n'y a aucun droit quant à présent, puisque, par sa condamnation, il a perdu celui qu'il pouvait avoir et il n'en peut acquérir de nouveau, puisqu'il est intelligible, comme tyran, sacrilège et excommunié. » Le Pape conclut en exhortant le roi de Bohême à faire élire un autre empereur¹.

¹ Raynald, ann. 1330, n. 30 et seqq.

Il n'y eut rien d'arrangé. L'an 1330 Louis de Bavière envoya en Italie le roi Jean de Bohême, qui fit entendre qu'il venait envoyé par le Pape. Toutes les villes de Lombardie se donnent à lui. Il paraissait d'intelligence avec le cardinal-légat Bertrand du Poyet; mais Louis de Bavière, jaloux de ses succès et de sa gloire, suscite contre lui une ligue de princes allemands. Jean de Bohême quitte l'Italie pour aller défendre son propre royaume¹. L'Allemagne était toujours divisée. Bochart ou Burcard, archevêque de Magdebourg, homme pieux et zélé, avait été assassiné en prison par des partisans de Louis de Bavière, l'an 1326. Jean XXII, ayant appris la nouvelle de ce meurtre, donna commission aux trois évêques de Meissen, de Naumbourg et de Hildesheim, de mettre en interdit la province de Magdebourg, et d'excommunier les meurtriers, avec les peines qui passaient à la postérité. La ville de Magdebourg envoya au Pape des députés pour demander la levée de l'interdit, témoignant un grand repentir du meurtre de l'archevêque Burcard. Ils demeurèrent plusieurs années en cour de Rome à poursuivre cette grâce, et le nouvel archevêque que le Pape leur avait donné intercédait pour eux. C'était Otton, fils du landgrave de Hesse. Le Pape considéra que la multitude des coupables obligeait à modérer la sévérité des canons et se contenta de la satisfaction suivante : « Les consuls de la ville de Magdebourg feront bâtir une chapelle au plus près du lieu où l'archevêque Burcard a été tué. En cette chapelle un prêtre institué par l'archevêque célébrera tous les jours l'office divin pour l'âme de Burcard. Il y aura un luminaire perpétuel et un revenu de quarante-huit florins d'or. Dans la grande église de Magdebourg on fera cinq autels, où cinq prêtres feront à perpétuité l'office divin pour l'âme du même archevêque, et chaque autel aura vingt-cinq florins d'or de revenu. » Les députés ayant accepté ces conditions, le Pape déchargea les bourgeois de Magdebourg de toutes les censures, excepté les meurtriers de l'archevêque. La bulle est du 21 juin 1331¹.

¹ Raynald, ann. 1331, n. 19, etc. — ² Id., ann. 1326, n. 7, 8 et seqq.

L'année précédente (1330), les souverains de Poméranie et des pays environnants avaient fait un acte dont leurs successeurs ne se souviennent guère aujourd'hui : ils adressèrent au Pape la supplique suivante :

« Au très-saint Père, notre seigneur, le seigneur Pape Jean XXII, souverain Pontife de la sainte et universelle Église romaine Otton et Barnim, son fils, par la grâce de Dieu ducs de Poméranie, de Sclavie, de Casubie, et seigneurs de Stettin, et de plus tuteurs de Barnim et de Wartislas, fils de l'illustre prince-duc de Wartislas, notre oncle, de bonne mémoire; avec la révérence qui est due et le dévot baisement des bienheureux pieds. Votre Sainteté saura que, et en notre nom propre et comme tuteurs de nos cousins, nous établissons notre procureur et nonce spécial le seigneur Théodoric, chanoine de Camin, notre chapelain bien-aimé, pour demander à Votre Sainteté l'inféodation de notre duché, de notre terre, ainsi que du duché de nos pupilles, en la meilleure manière et forme que se pourra, pour les recevoir de Votre Sainteté en fief, tant en notre nom qu'au nom de nos pupilles et cousins; pour demander à Votre Sainteté et en recevoir toutes lettres à ce sujet et d'autres; pour faire serment de fidélité à Votre Sainteté et à la sainte Église romaine, en notre nom et sur nos âmes; pour faire, en un mot, tout ce qu'un légitime procureur peut faire, et que nous ferions nous-mêmes si nous étions présents, ratifiant et agréant à perpétuité tout ce qu'il aura fait en notre nom. Nous avons jugé à propos de notifier ceci à Votre Sainteté, sous nos sceaux et par ce présent acte public. Fait à Stettin, l'an du Seigneur 1330, indiction XIII, le 18 du mois de septembre, c'est-à-dire le lendemain de saint Lambert, confesseur. » Suivaient les noms de plusieurs témoins.

Le Pape Jean XXII, par une bulle du 13 mars 1331, agréa la demande des quatre princes de Poméranie, inféoda leurs duchés, comtés et seigneuries à l'Église romaine, tant pour eux que pour leurs héritiers et successeurs à perpétuité, reçut leur hommage et leur serment de fidélité en la personne de leur procureur, puis en la même personne

les investit des mêmes terres comme fiefs de l'Église romaine. Au nombre de ces terres inféodées se trouvent nommément le duché de Stettin, la principauté de Ruig, les comtés de Sutzhoff et de Neugarden¹. Par une lettre du 12 février de la même année le même Pape informe les mêmes princes qu'il a reçu l'abjuration de Pierre de Corbario, et qu'il envoie à l'évêque de Camin les actes contre Louis de Bavière, afin de les publier dans ces quartiers².

Quant au Pape Benoît XII, les auteurs de sa vie rapportent que, dans les commencements de son pontificat, il envoya ses nonces au même Louis de Bavière pour l'exhorter à discontinuer ses attentats contre l'Église romaine et le porter à rentrer dans son obéissance. Le Saint-Père se persuadait qu'il avancerait plus auprès de ce prince par cette manière qu'en poursuivant le procès commencé contre lui par Jean XXII. Louis, de son côté, envoya des ambassadeurs à Benoît pour demander la suppression de ce procès ; mais, pendant les négociations, le soi-disant empereur, par le conseil de quelques moines schismatiques, publia un décret du 8 août 1338, où, de sa seule autorité, il prétendait déclarer nulles les procédures faites contre lui par Jean XXII³. Le Pape Benoît XII ayant donc reconnu que Louis de Bavière n'agissait pas de bonne foi, et qu'il ne demandait d'être réconcilié avec l'Église que pour être mieux en état de la troubler, ne changea rien à tout ce qui avait été fait à son égard. Ils demeurèrent toutefois, durant tout le pontificat de Benoît, dans une espèce de trêve l'un envers l'autre⁴.

Un des motifs pour lesquels ce Pape refusa l'absolution des censures à Louis de Bavière, c'est que ce prince s'était allié avec le roi d'Angleterre et les princes de Flandre pour faire la guerre au roi de France, ce qui contrariait absolument les desseins du Pontife pour la croisade⁵. Clément VI, successeur de Benoît et zélé comme lui pour le recouvrement de la Terre-Sainte, bien informé des me-

nées de Louis, qu'il regardait comme la cause des mauvais succès de l'entreprise, renouvela tous les anathèmes fulminés contre lui par Jean XXII¹, et même, ayant reconnu que Louis, par dérision, avait fait semblant d'accepter les conditions auxquelles il pourrait être réconcilié à l'Église, il le déclara privé de toute dignité dans l'empire et avertit les princes électeurs de choisir un roi des Romains, faute de quoi l'Église romaine, qui se trouvait depuis longtemps sans défenseur, y pourvoirait elle-même. Cette bulle est du jeudi saint, 13 avril 1346².

Cependant le roi de Bohême, Jean de Luxembourg, et son fils aîné Charles, margrave de Moravie, étant venus à la cour d'Avignon, fournirent à Clément VI l'occasion et les moyens d'exécuter ses desseins contre Louis de Bavière. Le 22 avril de la même année 1346, dans la chambre du Pape, en présence de douze cardinaux, Charles de Luxembourg fit au souverain Pontife Clément VI une promesse écrite et jurée, portant en substance : « Si Dieu me fait la grâce d'être élu roi des Romains, j'accomplirai toutes les promesses et les concessions de l'empereur Henri, mon aïeul, et de ses prédécesseurs. Je déclarerai nuls et révoquerai tous les actes faits par Louis de Bavière en qualité d'empereur. Je n'acquerrai ni occuperai en aucune manière Rome, Ferrare ou les autres terres et places appartenant à l'Église romaine, au dedans ou au dehors d'Italie, comme le comté Venaissin, ni les royaumes de Sicile, de Sardaigne et de Corse ; et, pour éviter l'occasion de contrevenir à cette promesse, je n'entrerai point à Rome avant le jour marqué pour mon couronnement, et j'en sortirai le même jour avec tous mes gens ; puis je me retirerai incessamment des terres de l'Église romaine et n'y reviendrai plus sans la permission du Saint-Siège. Avant d'entrer en Italie et de disposer de rien, je poursuivrai auprès de vous l'approbation de mon élection, et je ratifierai ensuite cette promesse et encore après mon couronnement. » Le roi de Bohême approuva et confirma par serment la promesse de son fils³.

¹ Raynald, ann. 1331, n. 23 et 24. — ² Id., *ibid.*, n. 22. — ³ Hervard, t. 2, p. 762. — ⁴ *Auctores*, I, 2, 3 et 4. *Bened. XII.* Apud Baluz., t. 1, et apud Sommier, t. 6. — ⁵ *Vita 3 Bened. XII.*

¹ *Vita 6 Clem. VI.* — ² Raynald, ann. 1346, n. 8. — ³ Id., *ibid.*, n. 19-25.

Clément VI, s'étant ainsi bien assuré de la foi des deux princes, envoya Charles de Luxembourg aux électeurs de l'empire, à qui il le recommanda par une lettre circulaire écrite en ces termes : « Comme il convient beaucoup pour l'utilité de la république que celui qui doit être élevé à la dignité impériale soit vaillant, dévot, catholique et fidèle, afin qu'étant spécialement le défenseur et l'avocat de l'Eglise nous puissions lui accorder nos grâces et nos faveurs, nous croyons qu'entre les princes et les seigneurs de Germanie notre bien-aimé fils Charles, margrave de Moravie, fils du roi Jean de Bohême, est digne de cet honneur par les belles qualités dont l'a doué le Très-Haut. Ainsi nous sommes persuadé que le choix de sa personne pour roi des Romains et empereur ensuite ne peut être que très-agréable à Dieu, à nous et au Siège apostolique, et très-expédient pour l'utilité publique. C'est pourquoi nous vous prions très-affectueusement de vous employer efficacement et avec zèle à ce qu'il soit solennellement élu au plus tôt, vous assurant qu'avec la récompense que vous en recevrez dans l'éternité vous vous ferez un mérite singulier auprès de nous et envers le Saint-Siège¹. »

L'élection se fit le 11 juillet 1346, comme le Pape l'avait souhaité, par le consentement unanime de cinq électeurs, qui furent les archevêques de Mayence, de Cologne, de Trèves, le roi de Bohême et le duc de Saxe. Les deux autres électeurs ne s'y trouvèrent pas, parce qu'ils étaient dévoués à Louis de Bavière. Charles IV, aussitôt après son élection, envoya ses ambassadeurs au Pape, avec le renouvellement et la confirmation du serment qu'il avait prêté entre les mains de Sa Sainteté, savoir : qu'il cassait et annulait tous les décrets que l'empereur Henri, son aïeul, avait faits contre le roi de Sicile et les Romains ; qu'il promettait au Pape et à l'Eglise tout secours contre Louis de Bavière ; qu'il confirmait tous les dons et toutes les concessions que les empereurs avaient faits autrefois au Saint-Siège, et qu'il en défendrait et rétablirait les domaines en Italie et ailleurs ; qu'il

n'entrerait à Rome que dans le temps qui lui serait fixé pour recevoir la couronne impériale et qu'il en sortirait aussitôt qu'il l'y aurait reçue ; qu'il n'exercerait aucune juridiction en Italie qu'après avoir été confirmé empereur, et qu'enfin il s'acquitterait de tous les devoirs que les princes élus rois des Romains sont obligés de rendre au Saint-Siège¹.

Clément VI, ayant reçu cette ambassade solennelle, approuva, par une bulle authentique du 6 novembre, l'élection de Charles IV, qui, le 25 du même mois, fut couronné roi des Romains, non point à Aix-la-Chapelle, qui avait fermé ses portes, mais à Bonn, dans le diocèse de Cologne².

Quant à Louis de Bavière, trois Papes, Jean XXII, Benoît XII et Clément VI, l'avaient averti dans leurs lettres de rentrer en lui-même et de penser au salut de son âme, de peur que la mort ne vint le surprendre dans la disgrâce de Dieu et de son Eglise. Louis de Bavière y pensait moins que jamais le 11 octobre 1347. « Gai et réjoui d'un fils qui venait de lui naître, dit un auteur contemporain, il sortit de Munich au matin pour aller à la chasse, qu'il aimait passionnément. Il poursuivait un ours à deux milles de la capitale, lorsque tout d'un coup, vers le midi, il est frappé d'apoplexie, tombe de cheval au milieu de ses gens, et meurt subitement, la trente-troisième année depuis son élection à l'empire. Il périt ainsi manifestement frappé de Dieu, non sans cause, parce que, depuis quelques années, il mettait, pour officiers et pour juges, des tyrans qui écorchaient les pauvres et ne rendaient nulle justice. Dans ses expéditions il permettait de ravager le pays et les pauvres. En ses voyages il était fort à charge par les logements, lui et ses enfants, aux prélats, aux églises et aux monastères. Il haïssait le clergé séculier, et disait souvent que, quand il pourrait amasser de l'argent comme de la boue, il ne fonderait aucun chapitre de collégiales. Il expira ainsi très-misérablement dans l'excommunication que le Pape Jean avait fulminée contre lui. » Ainsi parle l'auteur contemporain³. C'est une

¹ Raynald, ann. 1346, n. 30.

¹ Id., *ibid.* Item in *Regest. Clementis VI.* — ² Raynald, ann. 1346, n. 33 et 34. — ³ Rebdorf. Apud Raynald, ann. 1346, n. 9.

preuve de plus de la manière funeste dont finissent tous les persécuteurs de l'Église.

La mort de Louis de Bavière aplanit la plupart des difficultés que Charles de Luxembourg avait rencontrées à se faire reconnaître roi des Romains. Une des plus grandes fut la formule d'absolution des censures encourues par ceux qui avaient tenu le parti de Louis. Dès le 15 février 1348 le Pape envoya à Baudouin, archevêque de Trèves, un modèle de la profession de foi et du serment que devaient faire ceux qui voudraient être absous ; il portait en substance : « Je crois qu'il n'appartient point à l'empereur de déposer le Pape et d'en élire un autre, mais je le tiens pour une hérésie. De plus, je jure d'obéir aux ordres de l'Église et de notre Saint-Père le Pape Clément VI, sur les rébellions et les autres excès que j'ai commis et les peines que j'ai encourues, et que je serai fidèle et obéissant au Pape. J'obéirai à Charles, roi des Romains, approuvé par l'Église. Je n'adhérerai point à la veuve et aux enfants de Louis tant qu'ils demeureront dans la révolte, ni ne les favoriserai aucunement. Enfin je ne reconnaitrai désormais aucun empereur s'il n'est approuvé par l'Église. »

Le Pape envoya une pareille commission à l'évêque de Bamberg par le prévôt de cette église, qui, passant à Bâle, y trouva le roi des Romains, Charles, arrivé le même jour, 20 décembre. La formule d'abjuration parut dure ; cependant, après quelques difficultés, le bourgmestre de Bâle et un autre chevalier, du consentement du peuple, firent le serment exigé par le Pape, en présence de son secrétaire, Jean de Pistoie. Les censures furent aussitôt levées, et les bourgeois firent le serment ordinaire à l'empereur élu, qui, à la messe de minuit, chanta l'Évangile l'épée nue à la main et communia à la messe du point du jour¹.

Cependant les seigneurs qui lui étaient opposés, ayant à leur tête Henri, archevêque déposé de Mayence, essayèrent jusqu'à trois fois de faire un autre empereur. Ils élurent d'abord, dans la forteresse de Constein, le roi Édouard d'Angleterre². Édouard ayant

refusé, mais en promettant son assistance contre Charles de Luxembourg, ils offrirent l'empire ou plutôt la tyrannie à Frédéric, margrave de Misnie. C'était au mois de juin 1348. Mais Frédéric, considérant l'injustice de son élection et les périls auxquels il s'exposait, fit solennellement hommage au roi Charles et reçut de lui dix mille marcs¹. L'année suivante (1349) ils offrirent l'empire à Gunther, comte de Schwarzbourg, en Thuringe ; il refusa d'abord, mais accepta le 2 février. Le 10 mars il publia un édit pour confirmer ceux de Louis de Bavière et annuler les décrets des Papes ; mais, au commencement de mai, il tomba malade et prit une médecine que l'on crut empoisonnée, parce que le médecin, qui en avait fait l'essai, mourut au bout de trois jours. Gunther lui-même devint presque aussitôt enflé et perdit l'usage de ses membres, qui se retirèrent. Cet accident le détermina à s'accommoder avec le roi Charles, auquel il céda ses prétentions sur l'empire ; il mourut dans le mois².

Le médiateur de ce traité fut le duc Louis de Bavière, fils aîné du défunt roi des Romains, qui reçut alors du roi Charles l'investiture du margraviat de Brandebourg que son père lui avait donné. Pour l'obtenir Louis rendit à Charles les insignes de l'empire, avec des reliques que les empereurs avaient coutume de remettre à leurs successeurs et qu'il avait en sa possession, savoir : l'épée de Charlemagne, la lance de la Passion, le côté droit de la croix avec un des clous, la nappe que l'on disait avoir servi à la cène de Notre-Seigneur. Ces reliques étaient estimées très-précieuses, surtout par le nouveau roi des Romains. Charles de Luxembourg, se voyant ainsi reconnu de tous les princes, voulut être couronné une seconde fois à Aix-la-Chapelle, non qu'il eût aucun doute sur son premier couronnement, duquel il data toujours les années de son règne, mais pour mieux étouffer tout germe de discorde. Clément VI le félicita de ces heureux succès, l'exhortant à s'en montrer reconnaissant envers Dieu³.

Il restait en Allemagne des Frères mineurs attachés au parti de Louis de Bavière, dont

¹ Raynauld, ann. 1347, n. 10 ; ann. 1348, n. 15. — ² Id., *ibid.*, n. 16.

¹ Id., *ibid.*, n. 20. — ² Id., ann. 1349, n. 12, avec la note de Mensei. — ³ Id., ann. 1349, n. 13 et seqq.

plusieurs, voulant, dès 1348, reconnaître Charles de Luxembourg, en étaient détournés par les plus opiniâtres, comme on le voit par une lettre du Pape à leur général, du 25 mai de la même année. Mais en 1349 le peu qui restait de ces frères schismatiques s'adressèrent au chapitre général de l'ordre, désirant se faire absoudre des censures qu'ils avaient encourues; même Guillaume Ockam, le plus distingué d'entre eux, renvoya au général l'ancien sceau de l'ordre, qu'il avait gardé longtemps. Le chapitre général, qui se tenait à Vérone, présenta requête au Pape en faveur des frères repentants, et le Pape donna une bulle, adressée au général, par laquelle il lui donne pouvoir de les absoudre, en faisant l'abjuration dont il leur envoie la formule, et qui est semblable à celle que nous avons vue, ajoutant seulement renonciation expresse aux erreurs de Michel de Césène, qui était mort dès l'an 1343, et, dit-on, dans des sentiments de repentir ¹. C'est ainsi que l'Allemagne se réconcilia tout entière avec elle-même en se réconciliant avec l'Église.

Quant à la guerre et à la haine internationale de la France et de l'Angleterre, guerre et haine intestines de l'Europe contre elle-même, elle commença seulement alors et n'est pas encore finie. La cause en fut et en est à ce que l'Angleterre et la France, au lieu de suivre la direction de l'Église universelle, et de réunir leurs forces pour défendre et secondar les progrès de la civilisation chrétienne contre l'invasion de la barbarie musulmane, se sont posées chacune comme le centre et la loi du monde, et ont mis toute leur politique à se supplanter et même à s'absorber l'une l'autre. La plus coupable et la plus punie sera la France. Des princes français régnaient à Londres et à Paris : à Londres les Plantagenets d'Anjou, à Paris les Capétiens venus d'Anjou également. Le Capétien Philippe le Bel veut confisquer à son profit le père et le pasteur de tous les chrétiens; les Papes viennent résider en France; la France est envahie par les Anglais, défaite à Crécy et à Poitiers, voit son roi captif et elle-même sur le point d'être démembrée.

Pour retenir le Pape au milieu d'elle la France fera un schisme; la France essuiera la défaite d'Azincourt, verra son roi en démente, sa reine maudissant ses propres entrailles, ses princes s'égorgeant l'un l'autre, presque tout son territoire devenu province anglaise, un enfant anglais couronné roi de France à Paris.

La cause permanente de ce mal fut l'invasion des légistes, hommes qui étudient les lois non dans le sens élevé de Confucius, de Platon et de Cicéron, en Dieu et en sa raison éternelle; moins encore dans le sens plus élevé des prophètes, des apôtres, des docteurs chrétiens, en Dieu fait homme et en son Église, mais dans la loi romaine devenue empereur romain. Partant de ce commun principe que l'empereur romain était à la fois la loi suprême, le souverain pontife et Dieu, les légistes concluent suivant les pays et les siècles; donc l'empereur allemand, l'empereur russe ou grec sont à la fois souverains pontifes et dieux, mais surtout ils sont la loi vivante, de qui dérivent toutes les autres lois, et à laquelle l'Église catholique et son chef doivent se soumettre sous peine de lèse-majesté, ainsi que tous les rois et peuples de la terre; donc les rois ou législateurs de France, d'Angleterre, d'Islande, de Hambourg, de Zurich, sont dans ces pays ou cantons la loi souveraine et véritable, à laquelle le Christ et son Église doivent se soumettre, non moins que le dernier des vagabonds. Tel est l'esprit des législations, des constitutions et des livres modernes.

En conséquence, dans beaucoup de royaumes, le gouvernement a des hommes pour enseigner en son nom que, pareil à l'empereur romain des légistes, chacun n'a d'autre règle que soi-même; ensuite il a d'autres hommes, et les mêmes quelquefois, pour décréter en son nom les plus graves peines contre ceux qui tiraient les conséquences pratiques du principe enseigné en son nom; enfin il a des hommes, quelquefois les mêmes encore, pour vous appliquer en son nom la peine de la prison, des galères, et de la mort même, si vous tirez certaines conséquences, pourtant naturelles, du principe enseigné en son nom. Les premiers sont des

¹ Raynald, ann. 1348, n. 21; ann. 1349, n. 16. Wadding, ann. 1347, n. 22; ann. 1348, n. 10; ann. 1343.

professeurs universitaires, les seconds des législateurs, les troisièmes des juges. Et cela s'appelle progrès des lumières! Et si vous dites qu'il est également absurde et tyrannique à un gouvernement de faire enseigner ou de laisser enseigner que chacun n'a d'autre règle, d'autre loi fondamentale que soi-même, que par conséquent il peut faire tout ce qu'il juge à propos, et puis de défendre de tirer cette conséquence naturelle et de punir celui qui le fait, le gouvernement vous fera condamner par ses juges pour avoir calomnié ses professeurs et méprisé ses législateurs. Et pour qu'on ne traite pas ceci un jour de supposition imaginaire, nous attestons que le gouvernement français agissait ainsi au pied de la lettre pendant que nous écrivions ces lignes, en 1844. Et on appelait cela progrès des lumières, voire même liberté d'enseignement. Et ceux qui avaient la hardiesse de se plaindre étaient signalés, par les journaux du gouvernement et autres, à la vengeance des tribunaux et des émeutes populaires. Ce fait indiquera aux siècles futurs à quel degré était descendue l'intelligence humaine dans le nôtre.

Quant à la guerre civile entre l'Angleterre et la France, en voici les phases principales. Édouard Plantagenet, troisième du nom, roi d'Angleterre, avait fait hommage, en l'an 1329, au roi de France, Philippe de Valois, comme à son suzerain, pour le duché d'Aquitaine et les autres terres qu'il possédait dans le royaume; mais Édouard Plantagenet, déjà Français d'origine par son père, était petit-fils de Philippe le Bel par sa mère Isabelle, la meurtrière du roi son époux. L'an 1336, un prince français, Robert d'Artois, banni du royaume comme faussaire, excite Édouard Plantagenet à déclarer la guerre à leur commune patrie et à la revendiquer comme son héritage du côté de sa mère Isabelle. C'était pousser qui courait déjà. Édouard cherche à se faire des alliés partout. La guerre civile entre les princes français et parents de Londres et de Paris devient une guerre civile de l'Europe. Le roi d'Angleterre fait alliance avec le brasseur de Gand, Arteveld, qui lui persuade de prendre ouvertement le titre de roi de France et veut

lui vendre sa propre patrie, lorsqu'il est tué par le peuple en 1344. Le roi d'Angleterre fait alliance avec Louis de Bavière, soi-disant empereur des Romains, mais en réalité persécuteur de l'Église romaine par la création d'un antipape et d'un schisme. Il demande et obtient du soi-disant empereur le titre de vicaire impérial; il demande et obtient que le soi-disant empereur condamne Philippe de Valois à restituer à l'empire des villes qui en relevaient; il demande et obtient que le soi-disant empereur lui adjuge les provinces d'Aquitaine, de Normandie et d'Anjou, comme faisant partie des anciens domaines de la couronne anglaise; il demande et obtient enfin qu'il lui donne la totalité du royaume de France comme succession de sa mère Isabelle ¹. Nous revoyons ici en action la politique allemande, qui faisait de l'empereur allemand le seul propriétaire du monde, la loi vivante et suprême, de laquelle seule émanent les droits particuliers des rois de province.

Pour prévenir les calamités de cette guerre civile et interminable de l'Europe l'excellent Pape Benoît XII fit tout ce qui était en son pouvoir. Il envoya aux deux rois qui en étaient cause des légats, des nonces, des lettres, pour leur représenter combien leurs dissensions seraient funestes à la chrétienté et utiles à ses ennemis seuls, combien il serait plus honorable et plus politique à tous deux de réunir leurs armes pour la défense et la propagation de la civilisation chrétienne ². Il représente à Édouard combien il est peu royal et peu chrétien au monarque d'Angleterre de se faire le vicaire ou sous-préfet d'un prince allemand, persécuteur excommunié de l'Église, et cela pour persécuter lui-même les fidèles soumis à l'Église, leur mère ³. Vicaire ou sous-préfet impérial de l'excommunié Louis de Bavière, le roi d'Angleterre somma l'évêque de Cambrai de lui livrer la ville qu'il tenait de l'empire; l'évêque s'y refusa et en référa au jugement du Pape, attendu que Louis de Bavière n'avait pas les droits d'empereur. Le Pape écrivit à son très-

¹ *Biographie univ.*, t. 12, art. ÉDOUARD III. — ² Raynald, ann. 1337, n. 7 et seqq. — ³ *Id.*, ann. 1338, n. 54 et seqq.

cher fils Édouard que sa conduite était fort blâmable, qu'il encourrait l'excommunication par le fait même s'il ne s'en désistait ¹.

Comme Édouard prétendait publiquement au titre de roi de France par droit d'hérédité, Benoît XII lui en fit des reproches vifs, mais affectueux. Ce Pontife lui écrivit que son ambition et les avis intéressés de ses alliés l'entraînaient dans de grandes difficultés et des actions honteuses ; que c'était une folie à un étranger de compter sur la fidélité des Flamands, qui toujours avaient été notés pour leur déloyauté envers leurs princes nationaux ; que, dans tous les cas, il aurait agi précipitamment en se proclamant roi de France avant de s'être mis en possession d'aucune partie de ce royaume ; qu'à moins que les descendants des femmes ne fussent devenus légalement capables d'hériter de la couronne il ne saurait y avoir aucune prétention, et que, même si cela pouvait être, il existait encore des personnes, issues des filles de ses oncles, plus près du trône que lui et plus aptes à le réclamer ; qu'en faisant hommage à Philippe de Valois il avait reconnu le titre de ce prince, et qu'en le prenant pour lui-même il irritait tout ce qui était né Français ; qu'arracher par la force le sceptre des mains de son rival était, dans l'opinion de tout juge impartial, une entreprise impraticable, et que les événements le convaincraient de la perfidie de ses alliés, qui, dès qu'ils auraient épuisé ses trésors, l'abandonneraient et le laisseraient s'arranger comme il pourrait avec un adversaire puissant et exaspéré ².

Le Saint-Père eut beau faire des remontrances, s'offrir pour médiateur, son très-cher fils Édouard en crut plus volontiers les conseils du brasseur de Gand et continua à s'intituler roi de France. Toutefois sa première campagne (1339) ne lui valut qu'une dette d'environ cent millions de francs, pour laquelle il fut obligé d'engager tous ses bijoux et ceux de sa femme. De son côté Philippe de Valois, non content d'une dime de deux ans que lui accorda le Pape pour la défense de son royaume, se permit encore

de mettre la main sur les dîmes réservées pour la Terre-Sainte, auxquelles il avait juré de ne point toucher, lui et son fils Jean. Le Pape lui représenta que certainement son parjure ne lui porterait point bonheur. En effet sa flotte fut battue et anéantie par les Anglais, à l'Écluse, le 24 juin 1340. Édouard, débarqué en Flandre avec de l'argent, se voit bientôt à la tête de deux cent mille hommes, avec lesquels cependant il ne fait rien. Une partie, envoyée pour assiéger Saint-Omer, se laisse battre et se disperse avant d'arriver à sa destination. Avec l'autre Édouard assiégea vainement Tournay pendant trois mois ; comme il ne payait plus ses alliés refusaient de combattre. Voyant alors combien étaient justes les prédictions du Pontife, qui ne cessait de l'exhorter à la paix, il céda aux instances des légats Guillaume de Norwich et Guillaume d'Amici, que soutenaient les prières de la mère de sa femme, Jeanne de Valois, sœur du roi de France, laquelle quitta pour cet effet le couvent où elle s'était retirée depuis la mort de son époux. Un armistice fut conclu le 20 septembre 1340, au nom de Jean, roi de Bohême ; Arnoulfe, évêque de Liège ; Raoul, duc de Lorraine ; Aymon, comte de Savoie, et Jean, comte d'Armagnac. La trêve s'étendait aux Anglais, Écossais, Espagnols, Génois et Provençaux, et généralement à tous les alliés de l'un ou de l'autre parti ¹.

Le fâcheux résultat des deux dernières expéditions aurait dû dégoûter Édouard de ses alliances avec les puissances continentales ; mais il était destiné à éprouver une plus cruelle mortification. Louis de Bavière, qui avait conclu sa paix avec la France, révoqua sa commission de vicaire impérial et les princes de l'empire refusèrent de combattre plus longtemps sous les bannières du roi. Il est probable que, dans ces circonstances, la querelle entre les deux couronnes se serait terminée s'il n'était arrivé un événement qui promettait d'ouvrir au roi d'Angleterre une route au cœur de la France. Jean III, duc de Bretagne, avait trois frères, Guy, Pierre et Jean, comte de Montfort. Guy

¹ Raynald, ann. 1339, n. 9 et seqq. — ² Rymer, 5, p. 463. Lingard, t. 4.

¹ Raynald, ann. 1340, avec la note de Mansi sur le n. 32.

et Pierre moururent avant lui ; mais Guy avait laissé une fille nommée Jeanne, considérée par le duc, son oncle, qui n'avait pas d'enfants, et par les états, comme l'héritière présomptive du duché, et mariée comme telle à Charles de Blois, neveu du roi de France. Mais, lorsque Jean mourut, son frère, le comte de Montfort, réclama la succession, s'empara des trésors du dernier duc, obtint la remise des principales forteresses, et passa la mer pour se rendre en Angleterre, où il fit hommage à Édouard comme roi de France et son suzerain. La cause néanmoins fut portée devant le tribunal légal des Pairs de France, qui adjugèrent le duché à Charles de Blois, du droit de sa femme. Le roi de France envoya immédiatement en Bretagne une force considérable sous les ordres de son fils Jean et de son neveu Charles. Le roi d'Angleterre arma pour secourir son prétendu vassal. « Il est difficile, dit à ce sujet un historien d'Angleterre, de justifier la conduite d'Édouard en cette occasion ; car, s'il admettait le droit de Montfort à l'exclusion de Jeanne, il devait admettre aussi celui de Philippe à la couronne de France à l'exclusion d'Isabelle et de ses descendants. Philippe était plus conséquent ; car, par la loi de la monarchie, quoique les femmes ne pussent hériter du trône, elles pouvaient succéder aux fiefs ainsi que les hommes ¹. »

La guerre se fit donc en Bretagne avec des alternatives de succès et de revers pour les deux partis, jusqu'à ce que deux cardinaux légats du Pape Clément VI conclurent, le 19 janvier 1343, à Malestroit, une trêve de trois ans et huit mois, pendant laquelle des négociations de paix devaient s'ouvrir devant le Pontife, considéré comme individu privé, ami commun des deux puissances ².

L'espérance d'un accommodement, que le Pape Clément VI désirait avec ardeur, ne tarda pas à s'évanouir. Les deux partis violaient journellement l'armistice, et les négociateurs, au lieu d'établir les conditions de la paix, ne s'occupaient que de plaintes et de récriminations. Les deux nations s'exaspé-

raient par de mutuelles injures, et leurs souverains ne cherchaient qu'à obtenir un délai afin de pouvoir recommencer la lutte. Des préparatifs de guerre se firent des deux côtés : Édouard obtint de son Parlement des subsides en laine ; Philippe établit la gabelle, ce monopole du sel, au bénéfice de la couronne, qui a été si longtemps considéré par les Français comme un insupportable fardeau. Ces manières de lever de l'argent donnèrent aux deux princes l'occasion d'exercer leur esprit. Le roi d'Angleterre déclara que son adversaire régnait maintenant par la loi *salique*, et le roi de France répondit en appelant Édouard *le marchand de laine*.

La guerre recommence plus vive en 1346. Le 26 août a lieu la bataille de Crécy, si désastreuse pour les Français ; ils y perdirent quatre-vingts bannières, onze princes, douze cents chevaliers et trente mille personnes de condition inférieure. La personne la plus considérable de toutes celles qui avaient été tuées fut le roi Jean de Bohême, dont le fils venait d'être élu roi des Romains. L'âge n'avait pas éteint en lui le feu de la jeunesse ; quoique aveugle il se plaça dans la première division des Français, et, comme l'issue de la lutte devenait douteuse, il ordonna aux quatre chevaliers qui l'entouraient de le conduire au fort de la mêlée, « afin que moi aussi, dit-il, je puisse avoir un coup à l'anglaise. » L'ayant mis au milieu d'eux et ayant entrelacé leurs brides, ils poussèrent leurs chevaux en avant et furent tués presque au même instant.

Édouard, dont le fils aîné de même nom avait principalement gagné la bataille, alla faire le siège de Calais, où commandait Jean de Vienne. Ce brave chevalier s'y défendit avec beaucoup de valeur l'espace de près d'un an ; à la fin le manque total de vivres l'obligea de demander à capituler. Édouard exige pour condition que six des notables de Calais lui soient remis en chemise et la corde au cou, pour être exécutés. Eustache de Saint-Pierre et cinq autres Calaisiens se dévouent eux-mêmes pour la patrie et viennent présenter leurs têtes au vainqueur. Le bourreau était déjà mandé pour l'exécution lorsque la reine d'Angleterre obtint leur

¹ Lingard, t. 4, p. 57. — ² Lingard et Raynald, ann. 1343, n. 24, avec la note de Mansi.

grâce à force de prières et de larmes. Eustache de Saint-Pierre, dans la suite, devint l'homme de confiance et le pensionnaire d'Édouard; cette faveur a fait une tache à sa mémoire. Le roi d'Angleterre entra dans Calais le 3 août 1347.

« Les écrivains, dit à ce sujet l'historien Lingard, n'ont pas toujours apprécié suffisamment les avantages que l'humanité retirait de l'influence pacifique des Pontifes de Rome. Dans les siècles où l'on ne connaissait d'autre mérite que celui des armes, l'Europe eût été plongée dans une guerre perpétuelle si les Papes n'avaient successivement et constamment travaillé soit à la conservation de la paix, soit à son rétablissement. Ils contrôlaient les passions et réprimaient les extravagantes prétentions des souverains; leur caractère, comme père commun des chrétiens, donnait à leurs représentations un poids qu'aucune autre médiation ne pouvait offrir, et leurs légats n'épargnaient ni voyages ni fatigues pour concilier les intérêts opposés des cours et placer l'olivier de la paix entre les épées et les armées rivales. Aussitôt que la guerre eut recommencé entre Édouard et Philippe Clément VI avait repris ses efforts pacifiques; il ne cessait pendant deux ans de supplier, d'exhorter, de réprimander. La violence et l'obstination de ses ouailles belligérantes n'épuisèrent pas sa patience, et, dès que l'armée française eut atteint Wissant, les cardinaux de Naples et de Clermont offrirent leur médiation pour prévenir l'effusion du sang. Mais Philippe refusait de livrer une ville qui depuis si longtemps bravait la puissance de son adversaire, et Édouard ne voulait pas abandonner le prix qu'il attendait de sa persévérance dans un siège aussi pénible. Lorsque Calais eut tombé les légats renouvelèrent leur proposition. Les deux rois désiraient alors un répit temporaire, et l'armistice qui se conclut pour quelques mois, le 28 septembre 1347, fut, sur les instances réitérées du Saint-Siège, prolongé successivement pendant six ans. Ce délai était devenu nécessaire au roi de France pour rétablir ses finances et relever le courage de son peuple, et le roi d'Angleterre l'accepta aussi avec plaisir, parce qu'il lui permettait de se re-

poser avec jouissance sur les lauriers qu'il avait cueillis. Les victoires de Crécy et de Nevils-Cross, remportées sur les Écossais vers le même temps, avaient élevé la réputation des Anglais et placé leur souverain au premier rang parmi les princes de l'Europe. Deux des chefs de ses adversaires, David, roi d'Écosse, et Charles de Blois, duc de Bretagne, étaient ses prisonniers, et non-seulement il avait conservé ses anciennes possessions, mais il y avait encore ajouté la ville et le port de Calais, acquisition importante pour sa marine, et qui lui donnait une ouverture facile sur le territoire de son rival ¹. »

Le roi Philippe de Valois meurt le 22 août 1350; il a pour successeur son fils Jean II, duc de Normandie. Les hostilités recommencent entre la France et l'Angleterre. L'an 1356 les Anglais, sous la conduite du prince de Galles, le vainqueur de Crécy, s'avancent en Aquitaine et pénètrent dans le Berri. Le roi Jean passe la Loire pour s'opposer à leurs progrès. A la nouvelle de sa marche les Anglais retournent sur leurs pas en diligence; on les poursuit; l'armée française les atteint à Maupertuis, à deux lieues de Poitiers. Là, se trouvant serrés de manière que toute retraite leur est coupée, ils prennent le parti de se retrancher. Deux légats du Pape surviennent pour négocier un accommodement et prévenir l'effusion du sang. Par leur entremise le prince de Galles offre d'abandonner les conquêtes qu'il avait faites dans cette campagne et de relâcher tous les prisonniers, avec promesse, pour lui et les siens, de ne porter de sept ans les armes contre la France. Le roi Jean exige que le prince, avec cent de ses chevaliers, se rende prisonnier de guerre. Le prince rejette la condition comme déshonorante; cependant il devait la subir, avec toute son armée, dans deux ou trois jours, faute de vivres; mais les Français n'eurent pas la patience d'attendre. Le roi Jean se détermina pour la bataille le 19 septembre 1356; ce fut une répétition de celle de Crécy. Douze mille Anglais, ayant l'avantage du terrain et commandés par un chef expérimenté, triom-

¹ Lingard, t. 4, p. 91.

phient de quarante mille Français, combattant sans ordre et dans des défilés où la supériorité du nombre devenait un obstacle même à la victoire. La principale noblesse de France périt dans l'action ou fut faite prisonnière ; le roi Jean tomba lui-même, avec Philippe, son fils, entre les mains du vainqueur, qui les fit conduire à Bordeaux, puis, au mois d'avril de l'année suivante, à Londres ¹.

La France est dans un état déplorable : son roi captif, ses provinces désolées par les Anglais, les Navarrais et des bandes de soldats aventuriers ; le peuple mécontent, désaffectionné, à cause des fréquentes altérations de monnaie et d'autres abus que les rois s'étaient permis depuis Philippe le Bel ; pour sauver la France dans ces tristes conjonctures, un prince maladif, fils aîné du roi, qui s'était échappé de la bataille et qu'on n'estimait ni pour son courage ni pour sa capacité : c'était Charles, duc de Normandie, connu plus tard sous le nom de Charles V, surnommé le Sage ou le Savant.

Le 17 octobre 1356 il convoque les états généraux de la langue d'Oïl ou de la France septentrionale, lesquels, ne gardant point assez de mesure dans leurs plaintes et leurs exigences, sont congédiés après huit jours sans avoir apporté à rien aucun remède. Marcel, prévôt des marchands, comme qui dirait maire de Paris, y excite une sédition, et oblige le duc ou Dauphin Charles d'assembler, le 5 février 1358, de nouveaux états généraux, qui exigent le renvoi de vingt-deux ministres et conseillers d'État et nomment eux-mêmes un conseil de régence. La sédition continue à Paris ; elle redouble à l'arrivée du roi Charles de Navarre, surnommé le Mauvais, non sans quelques raisons. Marcel lève alors l'étendard de la révolte et donne aux séditeux, pour les distinguer, un chaperon moitié vert, moitié rouge ; c'était le bonnet rouge de ce temps. Au mois de février 1358 Marcel entre dans la chambre du Dauphin, fait égorger en sa présence les maréchaux de Champagne et de Normandie ; le Dauphin, couvert de leur

sang, demande à genoux la vie sauve à Marcel, qui le rassure, lui met sur la tête le chaperon révolutionnaire, le conduit à l'hôtel de ville, d'où le Dauphin déclare au peuple que les deux maréchaux étaient de mauvais traîtres et qu'il approuvait ce qui s'était fait à leur égard. Toutefois, craignant pour sa vie, il sort de Paris et assemble à Compiègne les états généraux, qui, plus calmes que les précédents, le déclarent régent du royaume, étant parvenu à l'âge de majorité, fixé alors à vingt et un ans. Marcel, redoutant sa vengeance, fait le complot de livrer Paris aux Anglais le 1^{er} août et de mettre sur le trône de France le roi de Navarre. Il est découvert, arrêté et tué, dans la nuit du 31 juillet, au moment où il allait ouvrir aux Navarrais la porte de Saint-Antoine ¹.

Autre mal. Beaucoup de gentilshommes qui s'étaient enfuis de la bataille de Poitiers ou s'étaient rendus prisonniers sans combattre s'en dédommageaient sur les paysans, dont la misère était pour eux un objet de plaisanterie. « Jacques Bonhomme, disaient-ils, ne lâche point son argent si on ne le roue de coups ; mais Jacques Bonhomme payera, car il sera battu. » Bientôt tous les gentilshommes et tous les soldats anglais et français ne désignèrent plus les paysans que sous le nom de Jacques Bonhomme, nom auquel se joignait l'idée qu'on pouvait tout oser avec eux, qu'on pouvait tout leur faire souffrir. Les paysans de l'Ile-de-France, voyant que personne ne les protégeait, se soulevèrent d'un commun accord, le 21 mai 1358, pour se soustraire à la faim, à la misère et au désespoir. Un seul désir les réunissait, celui de détruire les nobles de toute dénomination ; ils voulaient se venger de ceux qui, joignant l'insulte à la violence, les nommaient Jacques Bonhomme en vidant leurs greniers, emmenant leur bétail, déshonorant devant eux leurs femmes et leurs filles, et les brûlant ensuite avec un fer chaud pour les forcer à donner de l'argent. Les insurgés, qu'on nomma les Jacques, se jetèrent avec fureur sur les châteaux ; armés seulement de fourches et de bâtons, ils for-

¹ *Art de vérifier les dates.*

¹ Froissart. *Art de vérifier les dates.*

cèrent l'entrée de ces enceintes qui les avaient si longtemps fait trembler ; ils y mirent le feu, et ils soumirent souvent à des tortures effroyables les chevaliers qu'ils firent prisonniers avec leurs femmes et leurs enfants.

Les gentilshommes prirent une terrible revanche. S'étant réunis et ayant reçu des renforts, ils se jetèrent sur neuf mille Jacques que la ville de Meaux avait reçus dans ses murs ; les gentilshommes, bardés de fer, étaient invulnérables à des paysans moitié nus et mal armés. C'était le 9 juin 1358. A la fin de la journée sept mille Jacques avaient été massacrés ou noyés dans la Marne. Les gentilshommes mettent ensuite le feu à la ville, empêchent les bourgeois de sortir de leurs maisons et les font tous périr dans les flammes. Encouragés par cette victoire les gentilshommes se réunissent en petites troupes et se répandent dans les campagnes, brûlant les villages et massacrant tous les paysans qu'ils peuvent atteindre, sans s'informer trop curieusement s'ils avaient pris part ou non à la Jacquerie. Le roi de Navarre, Charles le Mauvais, avait eu quelques-uns de ses gentilshommes massacrés par les Jacques ; il regarda ceux-ci comme des bêtes furieuses avec lesquelles il était impossible de faire aucune alliance ; aussi, quelques-uns de leurs chefs étant entrés dans son camp pour demander son amitié, il les fit pendre. Il tomba ensuite sur la troupe qu'ils avaient rassemblée à Clermont, en Beauvoisis, et au nom de laquelle ils venaient traiter ; il en tua près de trois mille ; tout le reste se dispersa, mais sans obtenir de pardon. Le soulèvement, qui avait paru si menaçant, ne dura pas plus de six semaines ; mais les campagnes des environs de Paris demeurèrent presque sans habitants¹.

Dans les autres provinces de France des compagnies d'aventuriers pillaient et tuaient, les uns au nom du roi de Navarre, d'autres au nom du roi d'Angleterre, pour mieux colorer leurs brigandages ; plusieurs pillaient et tuaient sous leurs propres enseignes. Une trêve de deux ans avec les Anglais allait expi-

rer le 13 avril 1359, la guerre civile et étrangère allait joindre ses fléaux aux autres fléaux et consommer probablement la ruine de la France. Dans cette situation les deux rois, anglais et français, conclurent un traité de paix par lequel ils se partagent la France à peu près par moitié, pour en posséder chacun son lot au même titre. Charles, régent du royaume, assembla les états généraux à Paris pour délibérer sur l'acceptation du traité. « Là, dit Froissart, auteur français du temps, là furent les lettres lues et relues, et bien ouïes et entendues, et de point en point considérées et examinées ; et leur sembla ce traité trop dur, et répondirent d'une voix auxdits messagers qu'ils auroient plus cher à endurer et porter encore le grand meschef et misère où ils étoient que le noble royaume de France fût ainsi amoindri et défraudé ; que le roi Jean demeurât donc en Angleterre, et que, quand il plairoit à Dieu, il y pourvoiroit de remède¹. »

Pour se venger de ce refus le roi d'Angleterre débarque avec une armée de près de cent mille hommes, parcourt, en les ravageant, plusieurs provinces de France, et se présente devant Reims, qui lui ferme les portes et le repousse. Il se présente même aux portes de Paris, cherchant par tous les moyens à provoquer les Français à une bataille ; mais, par les ordres du régent, les Français se bornent à conserver les villes. En même temps une flotte française infeste impunément les côtes d'Angleterre, surprend et pille la ville de Winchelsey.

Édouard, ravageant des provinces déjà ruinées, y ressent lui-même la disette qu'il augmente ; il est obligé de se retirer du côté de la Bretagne. Sa retraite précipitée ressemble à celle d'une armée défaite, cherchant à échapper à la poursuite d'un ennemi victorieux. La route était couverte de cadavres d'hommes et de chevaux, morts de besoin et de fatigue, et, dans les environs de Chartres, ils se trouvent exposés à l'un des plus terribles orages dont l'histoire fasse mention. La violence du vent, le volume de la grêle, la lumière éblouissante des éclairs répétés et

¹ Froissart. *Cont. Nang.*

¹ Froissart, c. 419.

l'aspect des milliers de gens qui périssent autour de lui éveillent dans le cœur du roi le sentiment des horreurs causées par son ambition. Dans un accès de remords il saute à bas de son cheval, et, tendant les bras vers la cathédrale de Chartres, il fait vœu à Dieu et à la sainte Vierge de ne pas refuser plus longtemps des propositions de paix, pourvu qu'elles soient compatibles avec la conservation de son honneur ¹.

Deux légats du Pape Innocent VI, successeur de Clément, se présentaient de temps en temps devant Édouard pour le porter à la paix, entre autres pendant les fêtes de Pâques de cette année 1360; jamais il n'avait voulu y entendre. Après le terrible orage ce fut différent. On conclut, le 7 mai, un armistice, et, le 8, un traité fut signé à Bretigni, près de Chartres, par les commissaires des deux partis. Le roi d'Angleterre renonçait à ses prétentions sur la couronne de France et à ses droits aux anciennes possessions patrimoniales de sa famille, la Normandie, l'Anjou, la Touraine et le Maine; il rendait toutes ses conquêtes, à l'exception de Calais et de Guines, et il conservait le Poitou et la Guienne, avec leurs dépendances, ainsi que le comté de Ponthieu, l'héritage de sa mère. Le Dauphin, au nom de son père, consentait à ce qu'Édouard et ses héritiers conservassent pour toujours la pleine souveraineté des provinces qui lui étaient assurées par le traité, à payer pour la rançon du roi Jean trois millions de couronnes d'or dans l'espace de six années, et à ce qu'Édouard reçût et gardât comme otages vingt-cinq barons français, seize des prisonniers faits à la bataille de Poitiers et quarante-deux bourgeois des cités les plus riches de la France. Le traité devait être ratifié à Calais par les deux rois, et les renonciations définitives de part et d'autre échangées à Bruges l'année suivante.

Dans les documents relatifs à cette pacification les deux rois disent entre autres choses : « A l'honneur de la *benoite* Trinité, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et de la glorieuse Vierge Marie, et pour la révérence de

notre Saint-Père le Pape Innocent VI, nous acceptons le traité comme si nous l'avions fait en personne. » Ils se louent tous deux des négociateurs du Siège apostolique, savoir, Innocent VI, et comme cardinal et comme Pape; ses légats et ses nonces, les cardinaux de Bologne, de Périgord et d'Urgel; l'abbé de Cluny, Audoin de la Roche et le chevalier Hugues de Genève ¹.

Dans le traité même de Bretigni on lit ces mots : « Et soumettons, quant à toutes ces choses, nous et nos hoirs et successeurs, à la juridiction et *cohercion* de l'Église de Rome, et voulons et consentons que notre Saint-Père le Pape confirme toutes ces choses, en donnant monitions et mandements généraux, sur l'accomplissement d'icelles, contre nous, nos hoirs et successeurs, et contre tous nos sujets, soit communes, collèges, universités ou personnes singulières quelconques, et en donnant sentences générales d'excommunication, de suspension et d'interdit, pour être encourus par nous et par eux pour ce fait sitôt que nous ou eux ferons ou attenterons quelque chose contre ladite paix; desquelles sentences ils ne puissent être absous jusqu'à ce qu'ils aient fait pleine satisfaction à tous ceux qui en auraient souffert ou en souffriraient dommage. » Pour rendre cette paix plus solide les deux rois veulent et consentent que, « toutes les alliances, conventions et serments qui pourraient y être préjudiciables, notre Saint-Père le Pape les casse et les annule comme contraires au bien commun, à la paix commune de la chrétienté et déplaisant à Dieu ². »

Le traité de Bretigni subit à Calais une modification importante, moyennant laquelle il fut ratifié par les deux rois avec une solennité plus qu'ordinaire. Édouard et Jean se réunirent dans l'église de Saint-Nicolas, montèrent les marches et s'agenouillèrent sur la plate-forme de l'autel. C'était le 24 octobre 1360. L'envoyé du Pape, Audoin, abbé de Cluny, qui célébrait la messe, se tourna vers eux après la consécration, tenant à la main la patène sur laquelle était l'hostie, et assisté des évêques de Winchester et de Bou-

¹ Froissart, c. 209. Lingard, *Édouard III*.

¹ Rymer, t. 3, part. 2, p. 7, col. 2. — ² Id., *ibid.*, p. 6, col. 1 et 2.

logne, qui portaient le missel. Il récapitula les principaux articles du traité dont ils avaient juré l'observation. Alors Édouard, après une courte pause, s'adressa au roi de France. « Beau-frère, dit-il, je vous prévien que mon intention est de n'être lié par ce serment qu'autant que de votre côté vous observerez fidèlement tous les articles du traité. » Jean répondit qu'il y consentait, et, plaçant une main sur la patène et l'autre sur le missel, il jura par le corps du Christ et les saints Évangiles. Édouard l'imita, et le même serment fut fait par vingt-quatre princes et barons français et par vingt-sept princes et barons anglais.

Quant à l'importante modification apportée au traité avant sa ratification, les deux rois eux-mêmes nous l'apprennent. Dans un acte du même jour, 24 octobre, ils disent : « Plusieurs articles dudit accord ont été corrigés à Calais en certaines manières, parce que les renonciations qui sont à faire d'une partie et d'autres n'ont pas été faites à Calais purement et simplement. » Les rois convinrent seulement que ces renonciations se feraient et s'échangeraient à Bruges, de la Saint-André en un an ¹. Ils en dressèrent même chacun, et le même jour, une promesse formelle, où ils insérèrent tout le traité de Bretigni, mais avec une clause : « Sauf toutefois et réserve pour nous, nos hoirs et nos successeurs, que lesdites lettres ci-dessus incorporées n'aient aucun effet et ne nous puissent porter aucun préjudice ou dommage jusqu'à ce que notredit frère et notredit neveu auront fait, envoyé et baillé lesdites renonciations par la manière susdite, et qu'ils ne s'en puissent aider contre nous, nos hoirs et successeurs, sinon au cas susdit ². » Ainsi donc, d'après cette clause et réserve, les renonciations et cessions promises de souveraineté ne devaient avoir leur effet que quand la partie adverse aurait déposé en temps et lieu l'acte formel de renonciation définitive. Or il existe une lettre du 13 janvier 1362, dans laquelle le Pape Innocent VI supplie le roi d'Angleterre, pour son propre honneur et par respect pour son ser-

ment, de détruire tous les doutes qui s'élèvent sur ses intentions et d'observer le traité dans tous ses articles ¹. Il y a plus : le même roi, dans son manifeste du 30 décembre 1369, où il reprend le nom et le titre de roi de France, déclare qu'il n'y avait jamais renoncé, ni tacitement, ni expressément ².

D'après cela il est clair que le roi d'Angleterre ne fit jamais les renonciations nécessaires pour que les renonciations promises et conditionnelles du roi de France devinssent effectives et absolues ; par conséquent il est clair que le roi de France ne perdit jamais son droit de souveraineté ou de suzeraineté sur les provinces mentionnées dans le traité de Bretigni. Il est clair que Sismondi se trompe grossièrement quand il dit et répète que, « dans leur réunion à Calais, le roi Jean renonça solennellement à toute espèce de droit, de supériorité sur les provinces qu'il cédait à l'Angleterre ; qu'il renonça formellement à toute souveraineté sur l'Aquitaine ; que le roi Édouard renonça de même à toute prétention à la couronne de France et à tout droit sur les provinces que Philippe-Auguste avait conquises sur les Plantagenets ³. » Il est clair que Sismondi n'a pas lu les pièces qu'il cite, puisqu'elles disent expressément tout le contraire de ce qu'il leur fait dire, et cela pour accuser de parjure un roi de France.

Au mois de janvier 1364, on ne sait trop pour quel motif, le roi Jean retourna en Angleterre, y tomba malade, et y mourut le 8 avril. Son fils, Charles V, est couronné à Reims le 19 mai. Les affaires de France se remettent peu à peu. Un Breton, Bertrand Duguesclin, commence à battre les Anglais ; il emmène les grandes compagnies d'aventuriers en Espagne contre Pierre le Cruel, qui est appuyé par le prince de Galles. Celui-ci mécontente les seigneurs de Gascogne, qui se plaignent de ses exactions à leur suzerain, le roi de France, qui le cite devant la cour des Pairs. Le vainqueur de Crécy et de Poitiers répond qu'il y comparaitra avec soixante mille hommes et fait arrêter les messagers en route. L'an 1369 Charles Ven-

¹ Rymer, p. 7, col. 2. — ² Id., p. 17 et 19.

¹ Id., t. 3, part. 2, p. 52, col. 2. — ² Id., p. 166.
— ³ Sismondi, t. 10, p. 576; t. 11, p. 98.

voie un valet de cuisine déclarer la guerre en forme au roi d'Angleterre. Plusieurs provinces secouent le joug des Anglais, beaucoup de places leur sont enlevées. Le Breton Duguesclin, devenu connétable de France en 1370, contracte une confraternité d'armes avec son compatriote Olivier Clisson, l'ennemi le plus implacable des Anglais. La même année le prince de Galles, autrement le prince Noir, qui avait gagné une hydropisie en Espagne en y combattant pour Pierre le Cruel, brûle la ville et les habitants de Limoges pour son dernier exploit. Depuis il ne fait que languir et il meurt en 1376, ne laissant qu'un fils de dix ans, qui fut Richard II. Édouard III mourut lui-même l'année suivante, ne possédant plus en France que Calais, Bordeaux et Bayonne; il mourut esclave d'une concubine, femme adultère, qui trafiquait des faveurs royales, même de la justice, et ne le quitta mourant qu'après lui avoir ôté son anneau du doigt. Les autres domestiques pillaient le palais; un prêtre, qui s'y trouve par hasard, avertit le roi de sa situation et l'exhorte à une mort chrétienne. Édouard le remercie, prend un crucifix dans ses mains, le baise, pleure et expire¹. »

Son fils de même nom, le prince Noir, valait beaucoup mieux; c'était le modèle des chevaliers, non-seulement par sa valeur, mais par sa modestie et sa politesse. Lorsqu'à la bataille de Poitiers le roi de France fut amené prisonnier, le prince sortit de sa tente pour aller au-devant de lui, le reçut avec les plus grands égards, le servit lui-même pendant le repas, sans vouloir jamais s'asseoir à la même table, quelques instances que le roi pût lui en faire; il répondait modestement qu'il n'était pas encore digne de s'asseoir à la table d'un si haut prince et d'un si vaillant homme. Toujours il s'agenouillait devant le roi et lui disait: « Cher seigneur, ne vous affligez point si aujourd'hui Dieu n'a point fait à votre vouloir, car vous avez aujourd'hui conquis le haut nom de prouesse et avez surpassé tous les plus vaillants des vôtres². » Plus tard, quand la

paix eut été ratifiée à Calais, le prince Noir et le roi Jean firent ensemble à pied le pèlerinage de Notre-Dame de Boulogne.

Pour être le modèle des héros chrétiens il fallait encore au prince Noir la foi héroïque d'un saint Louis, d'un Tancrède, d'un Godefroi de Bouillon, d'un Charlemagne, qui leur faisait prendre l'épée, non pour des ambitions individuelles ou purement nationales, mais pour la gloire de Dieu, mais pour la défense de la chrétienté, mais pour le salut du monde. Malheureusement, à l'époque du prince Noir, les esprits et les caractères étaient généralement déçus de cette région supérieure; rarement s'en trouvait-il encore qui s'élevassent par moments au-dessus de la basse région de l'intérêt privé ou national; Dieu, l'humanité, paraissaient trop haut ou trop loin. Nous verrons cette baisse des esprits et des caractères continuer et même augmenter jusqu'à nos jours.

Le chevalier de l'époque qui rappelait le mieux les vertus de saint Louis était Charles de Blois, duc de Bretagne. Il naquit, vers l'an 1316, de Louis de Châtillon, comte de Blois, et de Marguerite de France, sœur de Philippe de Valois. Son éducation fut plus chrétienne que ne l'est communément celle des grands. On lui apprit à craindre Dieu, à l'aimer, à le prier souvent. Dès l'enfance on enrichit sa mémoire de tout ce que l'Église a de plus beau et de plus touchant dans ses divins offices, et toute sa vie il se fit une loi de réciter ces saintes prières. La pratique des austérités corporelles prévint en lui l'âge des passions, et l'on ne peut se persuader qu'il ait eu dans la suite un fils naturel, comme le dit Froissart, écrivain à qui il est échappé bien des fautes; mais, quand cela serait, il faudrait convenir que jamais personne n'expia mieux une faiblesse. Son attention à crucifier sa chair fut presque sans exemple. Outre des jeûnes fréquents et rigoureux, les incommodités d'un lit préparé par l'esprit de pénitence, des flagellations longues et sanglantes, il porta sans cesse sur son corps les instruments de la mortification la plus recherchée. Sous la pourpre et sous la cuirasse, à la cour et dans le camp, il était couvert sur la peau d'un rude cilice qu'il

¹ Walsing, 192. — ² Froissart, c. 369.

ceignait encore de cordes à gros nœuds pour en rendre l'impression plus vive. Dans la dernière bataille où il perdit la vie on le trouva revêtu de cette armure spirituelle, qu'il n'était plus en état de dissimuler comme il le faisait auparavant.

Devenu comte de Penthievre et duc de Bretagne, il regarda l'élévation de sa fortune comme une obligation et un moyen d'exercer la justice, de soulager les pauvres, d'orner les églises, de faire du bien à tout le monde. Dans le choix de ses officiers il préférait toujours les plus éclairés et les plus gens de bien ; il se les attachait par des bienfaits ; mais il ne voulait pas qu'ils reçussent une gratification pour les fonctions de leurs charges. Son affection pour les pauvres s'était déclarée dès qu'il avait pu comparer leur triste sort avec la fortune des riches. Cette différence le touchait sensiblement, et il s'étudiait souvent à mettre une sorte d'égalité entre son état de souverain et les conditions les plus misérables. Il rassemblait dans son palais des troupes de pauvres qu'il servait lui-même à table et à qui il lavait les pieds. Il les visitait dans leurs maisons ou dans les hôpitaux. Quelquefois il se dépouilla de son manteau ducal pour en appliquer le prix à des malheureux qu'il ne se trouvait pas à portée de secourir autrement. Ses fondations de piété ou de charité, ses présents aux églises sont sans nombre ; c'est surtout à Rennes, à Nantes, à Guingamp, à Morlaix, à Lamballe, qu'il signala sa libéralité. Tout ce qui intéressait le culte divin avait un empire absolu sur ses sentiments ; il assistait aux offices de l'Église avec un esprit de foi qui paraissait dans tout son extérieur. Il entendait tous les jours au moins trois messes, dont une était chantée solennellement. Dans ses courses militaires il prenait toujours des mesures pour ne manquer jamais le saint Sacrifice. Étant un jour en marche pour assiéger Hennebont, il s'arrêta tout à coup pour faire célébrer les saints mystères ; un seigneur de la cour, nommé Aufroi de Montboucher, plus impétueux que le duc et moins dévot, lui représenta assez vivement qu'avec ses dévotions à contre-temps il courait **risque** de se laisser surprendre par les ennemis. « Seigneur Au-

froi, lui répondit Charles, nous aurons toujours des villes et des châteaux, et, si on nous les prend, nous les recouvrerons avec le secours de Dieu ; mais, si nous négligions d'entendre la messe, ce serait une perte que nous ne réparerions jamais. »

Les sacrements étaient pour lui une source de grâces et de consolation. Il se confessait régulièrement deux fois la semaine, et le jour de la bataille d'Auray il s'était purifié trois fois dans ce bain salutaire. Il participait tous les mois et toutes les fêtes solennelles à la sainte table. Son maintien alors était celui d'un homme pénétré de reconnaissance et d'amour. Ses larmes et ses soupirs décelaient le torrent de délices spirituelles qui inondaient son cœur. Son zèle pour honorer les saints le portait à entreprendre des pèlerinages quelquefois nu-pieds, dans les temps et dans les chemins les plus impraticables. Tel fut le voyage qu'il fit depuis la Roche-Dérien jusqu'à Tréguier pour visiter le tombeau de saint Yves. La Reine des saints avait en lui un serviteur fidèle ; tous les jours, outre le grand office de l'Église, il récitait celui de la sainte Vierge, et, quand il terminait les heures canoniales par l'antienne *Salve, Regina*, c'était avec une ardeur et une espèce de ravissement sensible. Il étendait les vues de sa foi jusqu'aux ministres de l'autel ; partout il les traitait comme ses pères et ses maîtres. Quand il se trouvait avec des prélats il ne prenait jamais le pas au-dessus d'eux, et plus d'une fois, pour honorer le sacerdoce, il lui est arrivé de mettre pied à terre afin de saluer les ecclésiastiques qui se rencontraient sur sa route.

Charles de Blois soutint la guerre pendant près de vingt-trois ans pour défendre les droits de Jeanne, son épouse, sur le duché de Bretagne. Ce fut cette princesse qui perpétua la querelle, autant peut-être par la jalousie que lui donnaient les grands exploits de sa rivale, la comtesse de Montfort, que par le désir de conserver la souveraineté dans sa famille. Charles suivit les volontés d'une épouse dont l'alliance l'honorait, et dont les prétentions, après tout, n'étaient pas une chimère ; cependant il ressentit toujours les reproches de sa compassion pour les peu-

ples ; ce qu'ils souffraient à son occasion le remplissait d'amertume. Il aurait voulu finir la guerre ou par un traité, ou par un combat qui n'eût mis que ses jours en danger. Les seigneurs de son parti se plaignaient quelquefois des délicatesses de son cœur ; ils disaient que leur duc était plus fait pour le cloître que pour le trône : manières de parler qui ne surprennent point dans des hommes passionnés, mais qui n'entrèrent jamais dans le cœur d'un prince persuadé que sa véritable gloire était de rendre les peuples heureux. Charles, à la tête de ses troupes et le fer à la main, conservait toute la modération et toute la charité chrétiennes à l'égard de son compétiteur. S'il arrivait que quelqu'un s'emporât contre la maison de Montfort, il lui imposait silence, disant qu'elle croyait défendre ses droits comme lui défendait les siens.

Mais les adversités furent en quelque sorte le bel endroit de sa vie. Vaincu et prisonnier en 1347, il fut envoyé en Angleterre, où il souffrit pendant trois ans toutes les rigueurs d'une affreuse prison. Il était renfermé dans la Tour de Londres, et les Anglais, sans respect pour son rang, lui prodiguaient les injures et les outrages. Sa ressource dans une situation si humiliante fut la prière et la mortification de son corps, qu'il n'a peut-être jamais tant affligé que dans ce lieu, où Dieu seul était témoin des excès de sa ferveur. Il fut traité un peu plus doucement pendant les six autres années que dura encore sa captivité, mais ce fut le temps de ses plus grands malheurs. Il y eut de son côté des batailles perdues et des villes prises. Le connétable Charles d'Espagne, son gendre, fut assassiné par les ordres du roi de Navarre. Cent mille florains d'or destinés pour sa rançon périrent en mer avec le vaisseau qui les portait. Au récit de tous ces événements, Charles, soumis aux ordres de la Providence, s'écriait, en levant les yeux au ciel : « Que Dieu soit loué pour tout ce qu'il nous envoie ! » ou bien : « Prenons courage, mes amis ; tout cela est pour notre bien. » Une vie si sainte fut terminée à la bataille d'Aurai, le 29 septembre 1364. Charles, après des coups extraordinaires de valeur, fut pris par un Anglais et tué

presque aussitôt, sans avoir le temps de dire autre chose que ces mots : « Ah ! Seigneur mon Dieu ! » Il s'était préparé à cette journée par la réception de la sainte Eucharistie et par le rude cilice qu'il portait sous ses armes. Dieu, qui sait, quand il lui plaît, tirer ses élus d'un champ de bataille comme d'un lieu de prières, montra bientôt, par d'éclatants prodiges, combien la mort de ce prince avait été précieuse à ses yeux.

En 1368 Urbain V nomma l'évêque de Bayeux, l'abbé de Marmoutier et l'abbé de Saint-Aubin d'Angers pour faire l'examen juridique de ces merveilles, qu'on publiait de toutes parts, défendant néanmoins de lui rendre aucun culte, comme on avait commencé à le faire, avant la décision du Saint-Siège. La mort du Pape interrompit les procédures ; mais Grégoire XI, son successeur, les reprit avec zèle, malgré les oppositions de Jean IV, duc de Bretagne, qui craignait que, si son compétiteur était canonisé, les peuples ne le regardassent, lui et ses enfants, comme des usurpateurs. L'enquête se fit donc à Angers depuis le 9 septembre 1371 jusqu'au mois de décembre. On entendit soixante témoins sur la vie et cent cinquante-huit sur les miracles, qui étaient des guérisons de malades et même des résurrections de morts. Toutes les pièces du procès furent ensuite envoyées au Pape, qui, apparemment par déférence pour le duc de Bretagne, ne voulut pas alors pousser les choses plus loin. Le schisme survint, et l'on perdit le fil de cette affaire, qui est toujours demeurée suspendue sans qu'on ait parlé de la conclusion ¹.

Un autre Charles du même temps n'a pas laissé une si bonne renommée : c'est Charles le Mauvais, roi de Navarre. En 1354 il fait assassiner Charles d'Espagne, connétable de France, et se ligue ensuite avec les Anglais. Le roi le fait arrêter en l'an 1356 ; mais il s'échappe de la prison en 1357 et cause de grands troubles dans le royaume. En l'an 1378 il forme le dessein d'empoisonner le roi de France, Charles V. Sur la fin de l'an 1385 Charles le Mauvais tombe dans une telle dé-

¹ *Hist. de l'Église gallic.*, t. 40. *Vies des Saints de Bretagne*, édit. Travaux.

faillance, par suite de ses débauches, que, de l'avis d'un médecin, on l'enveloppe d'un drap trempé dans l'eau-de-vie; le feu y ayant pris, il en meurt dans des douleurs atroces, le 1^{er} janvier 1387. Une lettre de l'évêque de Dax, son principal ministre, parle seulement des vives douleurs que le roi avait souffertes dans sa dernière maladie, avec de grandes marques de pénitence et de résignation à la volonté de Dieu ¹.

Un roi contemporain a laissé une renommée plus exécrationnable encore : c'est don Pèdre ou Pierre IV, roi de Castille et de Léon. Le règne de ce prince n'est qu'une suite d'actions barbares et inhumaines, qui lui ont fait donner le surnom de *Cruel*. L'an 1351, à la sollicitation de sa mère, il fait mourir Éléonore de Guzman, maîtresse de son père. L'an 1353, le 3 juin, il épouse Blanche, fille de Pierre, duc de Bourbon, princesse la plus accomplie de son siècle; il la quitte aussitôt après l'avoir épousée, la fait enfermer et la retient en prison. L'an 1354 il fait mourir le grand-maître de l'ordre de Calatrava et fait élire à sa place le frère de Marie Padilla, sa concubine. Il épouse publiquement, cette même année, Jeanne Fernandez de Castro et l'abandonne; il eut d'elle l'enfant don Juan. L'an 1361 il fait massacrer en sa présence don Frédéric, son frère, et traite de même don Jean, son cousin, fils d'Alphonse IV, roi d'Aragon. Éléonore, reine douairière d'Aragon, mère de ce jeune prince, est arrêtée et mise à mort par ses ordres l'année suivante. L'an 1351 il fait mourir Blanche de Bourbon, qu'il retenait en prison depuis huit ans. La fameuse Padilla meurt cette année, laissant quatre enfants. L'an 1362 don Pèdre égorge de sa propre main le roi de Grenade, qui était venu pour lui rendre hommage sur la foi d'un sauf-conduit. Tant de cruautés occasionnent des mécontentements, des murmures, enfin une révolte; elle éclate en l'an 1366, et don Pèdre est chassé de ses États par Henri, comte de Transjume, son frère naturel, avec le secours des troupes françaises conduites par Bertrand Duguesclin. L'an 1367 don Pèdre est rétabli par le prince de Galles, qui gagne, le 3 avril,

la bataille de Najéra ou de Navarette, dans laquelle Henri est défait et Bertrand Duguesclin fait prisonnier. L'an 1368 Henri rentre en Castille, prend plusieurs places, assiège Tolède, défait don Pèdre le 14 mars, l'oblige de se jeter dans Moutiel, d'où, ayant voulu s'échapper à la faveur de la nuit, il est arrêté et conduit à Duguesclin. Henri, son frère, survient et le tue le 23 du même mois. Telle fut la fin du prince le plus cruel dont l'histoire d'Espagne fasse mention. Il eut plusieurs enfants de ses différentes concubines, dont aucun ne lui succéda ¹.

Nous avons vu les légistes allemands et impérialistes, au lieu de prendre pour règle suprême la loi de Dieu interprétée par l'Église de Dieu, poser en principe fondamental du droit, que l'empereur allemand était la loi vivante, la loi souveraine du monde, de laquelle émanaient tous les autres droits. Ce que les légistes allemands attribuent à leur empereur, les légistes espagnols et français le réclameront pour les rois d'Espagne et de France. Partant de ce principe, Pierre le Cruel et Charles le Mauvais avaient tout droit de faire ce qu'ils ont fait.

Quant aux légistes français, on vit leur tendance en l'an 1329, où Philippe de Valois assembla les évêques et les magistrats pour conférer ensemble sur les plaintes réciproques que les officiaux de l'Église et les officiers des seigneurs faisaient les uns contre les autres. A la première séance du 15 décembre il y eut cinq archevêques et quinze évêques; le roi y était présent avec son conseil et quelques barons. Le chevalier Pierre de Cugnieres parla publiquement pour le roi, dont il était conseiller, et prit pour texte ces paroles : « Rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. » « De ces paroles, dit-il, ressortent deux points : 1^o la soumission et le respect que les prélats doivent au roi; 2^o la division de la juridiction temporelle d'avec la juridiction spirituelle. » Il prouva le premier point par ces mots de saint Pierre : « Soyez soumis pour Dieu à toute créature humaine, soit au roi comme au-dessus des autres, soit aux chefs envoyés par lui pour

¹ Art de vérifier les dates.

¹ Ibid.

la vindicte des méchants et la louange des bons.» Il prouva le second point en ce que Jésus-Christ, lorsque les apôtres lui dirent : « Voici deux glaives, » leur répondit : « C'est assez ; » entendant par les deux glaives les deux juridictions ; de plus, en ce que le Christ a voulu payer le tribut pour lui et pour Pierre, afin de montrer par cet exemple comment les ecclésiastiques étaient tenus de le payer et de rendre à la puissance temporelle les choses temporelles ; ce qu'il confirma par deux citations du droit, concluant de tout cela que, puisque Dieu avait distingué les deux juridictions, que l'une avait été confiée à l'Église et l'autre aux seigneurs temporels, l'Église ne devait s'entremettre de la juridiction temporelle en aucune manière, attendu qu'il est écrit : « N'outre-passez point les bornes antiques qu'ont posées vos pères. » L'Écriture dit expressément *antiques*, parce que les coutumes contraires, s'il s'en est introduit, n'ont aucune force et sont plutôt des abus. La prescription ne peut pas non plus avoir lieu ; car le droit du fisc est imprescriptible, et le roi lui-même ne peut abdiquer ce droit. C'est pourquoi, le roi ayant juré à son couronnement de ne pas aliéner les droits du royaume et de révoquer ce qui en aurait été aliéné, il est obligé par son serment de révoquer tout ce qui aurait été usurpé soit par l'Église, soit par tout autre. » Tel est le résumé qu'on fit du discours de Pierre de Cugnères en sa présence même. Il proposa de plus, en particulier, soixante-six articles des griefs qu'il délivra aux prélats, afin qu'ils en délibérassent et en donnassent conseil au roi, comme ses fidèles sujets.

On assigna pour la réponse une autre séance, et elle se tint à Vincennes le 22 décembre. Pierre Roger, archevêque élu de Sens, était chargé de parler pour les évêques. Il protesta d'abord que tout ce qu'il allait dire n'était point dans la vue de subir un jugement quel qu'il fût, mais seulement pour instruire la conscience du roi et de ceux qui l'accompagnaient. Puis, ayant fait le résumé de ce que nous avons vu du discours de son adversaire, il commença par ce texte : « Craignez Dieu, honorez le roi ; » paroles

où saint Pierre nous montre deux craintes : la crainte filiale et l'obéissance que nous devons à Dieu pour sa grande puissance et haute majesté ; le respect et l'honneur que nous devons au roi pour sa grande excellence et sa haute dignité.

« L'apôtre dit expressément que nous devons premièrement la crainte à Dieu, secondement l'honneur au roi, attendu que c'est Dieu que nous devons craindre principalement ; car si le roi ou un autre nous ordonne une chose contraire à la loi de Dieu, nous devons mépriser le roi et obéir à Dieu, comme il est dit aux Actes : « Il faut obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes, » et dans le deuxième livre des Machabées : « Je n'obéis point à l'ordre du roi. » De quoi saint Augustin donne la raison quand il dit sur ces paroles : « Qui résiste à la puissance résiste à l'ordonnance de Dieu : » « Mais que faire si la puissance ordonne ce que vous ne pouvez ou ne devez pas faire ? Le voici. Méprisez la puissance qui est moindre, et craignez celle qui est plus grande. Suivez les gradations des choses humaines ; si le gouverneur vous commande quelque chose contre le proconsul, ne le faites jamais. Que si le proconsul, ou l'empereur lui-même vous commande une chose et Dieu une autre, il faut mépriser celui-là et obéir à Dieu, parce que Dieu est la plus haute puissance. Celui-là menace de la prison, celui-ci de l'enfer ; l'un peut tuer le corps, l'autre envoyer le corps et l'âme dans la géhenne du feu. »

« La crainte de Dieu se manifeste de trois manières : quand on le sert et qu'on lui donne libéralement, quand on honore ses ministres sagement, quand on lui rend entièrement ce qui est à lui.

« Quoique l'immensité même ne soit presque rien, il est cependant bon, dit l'empereur Justinien, qu'un bon prince donne immensément à l'Église ; car l'empereur, à qui Dieu a plus donné, doit aussi donner et beaucoup et facilement, surtout aux saintes églises, où l'excellente mesure est l'immensité de ce qui est au Seigneur. Abel offrit à Dieu ce qu'il avait de meilleur et en fut béni à cause de cela. De même les rois, plus ils ont donné à Dieu, plus ils ont été bénis et spi-

rituellement et temporellement; ainsi Josué, David, Salomon et les autres dans les livres des Rois. Aussi est-il dit dans les Nombres : « Pour les offrandes à Dieu vous séparerez ce qu'il y a de meilleur. » Et David disait : « Je vous ai offert avec joie toutes ces choses, et j'ai vu votre peuple vous offrir des présents avec une joie immense. » Ce qui n'est pas étonnant, parce que, comme il le dit lui-même : « Tout est à vous, Seigneur, et nous ne vous avons donné que ce que nous avons reçu de votre main. » Aussi me semble-t-il que, si les rois et les barons de France ont été plus heureux que tous les autres, c'est qu'ils ont plus donné à Dieu et à l'Église, et que, plus ils ont donné, plus Dieu leur a donné, comme on le voit par Clovis, Charlemagne, saint Louis et autres. Car, plus quelqu'un donne à Dieu, plus Dieu lui donne, lui-même ayant promis : « Donnez et il vous sera donné. » Le don que le prince fait à l'Église est ainsi un don qui est rendu avec le plus grand profit et dans la guerre et dans la paix : dans la guerre, parce que c'est Dieu seul qui donne la victoire; elle n'est pas dans la multitude des troupes, disent les Machabées, mais la fortitude vient du Ciel. Lorsque Moïse élevait sa main pour le peuple Israël vainquait; l'abaissait-il, Israël succombait. Judas Machabée, à la veille de remporter une grande victoire, vit les prêtres Onias et Jérémie priant pour le peuple et pour toute la cité. Dans la paix, parce que la vie du roi et de ses enfants, la prospérité et le bon ordre dans le royaume se conservent par les prières de l'Église. Aussi tant que Salomon fut occupé à l'œuvre de la maison de Dieu il eut la paix. C'est donc un présent favorable et irrévocable, celui pour lequel s'accordent la victoire, la vie, la paix et la sécurité. Servir Dieu et lui donner libéralement est donc un premier signe qu'on le craint et qu'on l'aime.

« Un second signe, c'est quand on honore ses ministres sagement. Le premier précepte de la seconde table est d'honorer son père, non-seulement son père charnel, mais plus encore son père spirituel. Le roi d'Israël disait à Élisée : « Frapperai-je, mon père ? » C'est pourquoi le Sauveur dit aux apôtres,

dont les évêques sont les successeurs : « Qui vous écoute m'écoute, qui vous méprise me méprise. » Ce que l'archevêque de Sens développe par les paroles de l'empereur Justinien, du Pape saint Grégoire le Grand, de l'empereur Constantin, ainsi que du droit civil et canonique. « La raison en est, comme l'a dit précédemment et fort bien le seigneur de Cugnieres, qu'il y a dans ce monde deux puissances, le sacerdoce et la royauté, la puissance spirituelle et la puissance temporelle, qui diffèrent entre elles comme le soleil et la lune, comme le ciel et la terre, comme l'or et le plomb. Si donc les sujets doivent honorer celui qui préside dans la puissance moindre, à plus forte raison doivent-ils honorer celui qui préside dans la puissance la plus grande. Quant à la dignité épiscopale, saint Grégoire dit qu'elle est incomparable; la comparer à la majesté royale, c'est comparer l'or à du plomb, puisque vous voyez les rois et les princes incliner la tête, plier les genoux et baiser la main des prêtres pour se recommander à leurs prières. Et parce que les rois de France ont rendu cet honneur aux prélats plus que les autres rois, ils ont été favorisés de plus de prospérités; car Salomon dit : « Celui qui honore son père se réjouira dans ses fils; » et encore : « Celui qui honore son père jouira d'une vie plus longue. » C'est donc là un signe qu'on craint Dieu; aussi le Sage dit-il : « Celui qui craint Dieu honore ses parents. »

« Je dis, troisièmement, que celui-là craint Dieu qui lui rend et à chacun ce qui lui est dû. Or une chose peut devenir propre à quelqu'un de bien des manières : par succession, commutation, prescription; par droit, par coutume, et le reste. Et parce que le Seigneur de Cugnieres, en distinguant les deux juridictions, a voulu prouver que celui qui a la juridiction spirituelle ne peut avoir la temporelle, autrement il n'y aurait plus distinction, mais confusion, je veux prouver, au contraire, que ces deux juridictions sont compatibles dans la même personne, surtout dans une personne ecclésiastique, et je le prouve tant par le droit divin et naturel que par le droit canonique et civil, coutumier et privilégié. Ce n'est pas un bon argu-

ment de dire : « Ces formes sont distinctes ; donc elles sont incompatibles dans le même sujet ; » car la juridiction spirituelle et la temporelle sont distinctes sans être contraires ; elles sont ordonnées l'une pour l'autre ; la dernière dépend de la première comme la clarté de la lune dépend de la clarté du soleil. L'une aide l'autre ; par conséquent leur destination n'empêche pas qu'elles ne soient compatibles dans la même personne. On le voit par le fait en la personne de Jésus-Christ, en qui fut l'une et l'autre juridiction ; car au Seigneur est la terre et tout ce qu'elle renferme, l'univers et tous ceux qui l'habitent. D'ailleurs, si elles n'étaient pas compatibles, il s'ensuivrait qu'aucune personne ecclésiastique ne peut avoir aucune juridiction, ni château, ni métairie, ni quoi que ce soit, ce qui est très-absurde. Il s'ensuivrait encore que nulle personne ecclésiastique ne pourrait être soumise au roi, attendu qu'elle ne peut l'être pour le spirituel, mais seulement pour le temporel ; ce qui serait étrangement déroger à l'honneur du royaume. Les deux juridictions ne sont donc pas incompatibles, nonobstant leur distinction.

« Cela posé, je prouve que la juridiction temporelle peut se trouver dans une personne ecclésiastique ayant juridiction spirituelle ; je le prouve d'abord par le droit divin de l'Ancien Testament.

« Depuis la création jusque vers le temps de Noé Dieu voulut gouverner les hommes par lui-même, moyennant le ministère des anges. Lui-même prononça la sentence contre Caïn. Mais Noé, qui offrit un holocauste et bâtit un autel, chose qui appartenait aux seuls prêtres, eut le gouvernement de tout ce qui était dans l'arche, et cela au temporel. Melchisédech, prêtre du Très-Haut, fut en même temps roi de Salem et eut l'une et l'autre juridiction. De plus le maître des histoires dit que, depuis Noé jusqu'à Aaron, les premiers-nés furent prêtres, qu'ils bénissaient le peuple dans les festins et les oblations, et qu'ils avaient le droit de primogéniture qui leur conférait le gouvernement des autres. Entre les prêtres du Seigneur est compté Moïse, qui consacra prêtres Aaron et ses fils, et jugea tout le peuple d'Israël quant

au temporel, comme on le voit dans le Pentateuque, qui dit manifestement que c'est au prêtre à juger, non-seulement entre la lèpre et la lèpre, quant au cérémonial, mais encore entre le sang et le sang, quant au criminel, et entre la cause et la cause, quant au civil. On le voit également par les Juges, entre autres par Samuel, qui fut prophète et prêtre et jugea très-longtemps tout le peuple au temporel. Et même, quand le peuple demanda un roi, cela déplut au Seigneur, qui dit à Samuel : « Ce n'est pas vous qu'ils ont rejeté, mais moi, pour que je ne règne plus sur eux. » Depuis cette époque, tant que les rois suivirent le conseil des prêtres et des pontifes, ils s'en trouvèrent bien, eux et le royaume ; mais, quand ils abandonnèrent le conseil des prêtres et des pontifes, leur gouvernement s'en alla en ruine et ils furent eux-mêmes réduits en captivité. Dans cette captivité le peuple était entièrement gouverné par les prêtres et les prophètes, comme par Esdras et Néhémie. Enfin, par les Machabées, le gouvernement fut ramené aux prêtres, qui furent en même temps les rois et les chefs du peuple, ayant ainsi le gouvernement tant au spirituel qu'au temporel. Il y a plus ; il a été dit à Jérémie, qui fut d'entre les prêtres : « Je t'ai établi sur les nations et les royaumes, pour arracher, pour perdre, pour détruire, pour dissiper, pour édifier et planter. »

« On le prouve encore par le Nouveau Testament ; car Jésus-Christ eut l'une et l'autre puissance, non-seulement selon la nature divine, mais encore selon la nature humaine. Il est prêtre selon l'ordre de Melchisédech, et il a écrit sur son vêtement et sur sa cuisse : « Le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. » Par la cuisse et le vêtement l'on entend l'humanité unie à la divinité, comme le vêtement l'est à celui qui s'en est revêtu. Il disait de lui-même : « Il m'a été donné toute puissance au ciel et sur la terre. » L'épître aux Hébreux dit que Dieu, son Père, le constitua héritier de toutes choses. L'Apôtre applique de même ces paroles du psaume : « Vous l'avez abaissé un peu au-dessous des anges, vous l'avez couronné de gloire et d'honneur, et vous l'avez établi sur l'œuvre

de vos mains, vous avez tout soumis à ses pieds, toutes les brebis, les bœufs et les bêtes des champs. » « Or, en lui soumettant tout, conclut l'Apôtre, il n'a rien laissé qui ne lui soit soumis¹. » D'où il est évident que, même selon la nature, dans laquelle il est inférieur aux anges, tout lui est soumis. On le voit encore par le passage qui dit : « Il s'est humilié, etc., afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers. » Ainsi donc, même selon la nature, selon laquelle il s'est humilié, il a été élevé au-dessus de toutes choses, puisque tout genou fléchit en son nom. Saint Pierre dit pareillement, dans les Actes des Apôtres, qu'il a été établi de Dieu le juge des vivants et des morts, et il parle de la nature suivant laquelle Dieu l'a ressuscité le troisième jour. Toute l'Écriture sainte proclame la même chose.

« Saint Pierre, que le Christ constitua son vicaire, eut la même puissance ; il condamna judiciairement Ananie et Saphire pour crime de larcin et de mensonge. Paul jugea de même le fornicateur convaincu. Que le Christ ait voulu donner ce jugement à l'Église, il le dit assez clairement en ce texte : « Si votre frère pèche contre vous allez et le reprenez entre vous et lui seul ; s'il vous écoute vous aurez gagné votre frère ; s'il ne vous écoute pas prenez avec vous deux ou trois témoins, afin que deux ou trois témoins décident l'affaire. S'il ne les écoute pas, dites-le à l'Église. Que s'il n'écoute pas l'Église, qu'il vous soit comme un païen et un publicain. En vérité je vous le dis, tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans les cieux et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans les cieux. » Voyez combien expressément il veut que, partout où il y a péché de l'un contre l'autre, si le délinquant ne se corrige sur un avertissement charitable, l'affaire soit référée au jugement de l'Église, afin que, s'il ne l'écoute, il soit excommunié. Et il en donne pour raison : « Tout ce que vous lierez ou délierez, *tout*, sans rien excepter, non plus que quand l'Apôtre a dit plus haut que *tout* est soumis au

Christ. » Je le prouve encore par le texte de saint Luc, que le seigneur de Cugnères alléguait pour lui-même : « Je veux le battre avec son bâton. » Il a donc dit, et fort bien, que par les deux glaives on entendait les deux puissances, la temporelle et la spirituelle. Mais au pouvoir de qui le Christ a-t-il voulu que fussent ces deux glaives ? Évidemment au pouvoir de Pierre et des apôtres, du Pape et des évêques, c'est-à-dire de l'Église. Mais le Christ a blâmé Pierre d'avoir frappé du glaive temporel ? Cela n'y fait rien ; car il ne lui a pas dit de rejeter le glaive, mais de le remettre dans le fourreau, pour le garder par devers soi, faisant entendre que, quoique cette puissance soit à l'Église, il veut cependant que, dans la nouvelle loi, elle s'exerce par la main laïque, mais suivant l'ordre du prêtre.

« Je le prouve en troisième lieu par saint Paul, qui dit que celui qui a un procès temporel doit être jugé par-devant les saints. Voici comment il raisonne : « Ne savez-vous pas que les saints jugeront ce monde ? Si donc le monde doit être jugé par vous, êtes-vous indignes de juger des choses les moindres ? Si donc vous avez des procès temporels, établissez les derniers de l'Église pour en juger. Je le dis à votre confusion : n'y a-t-il point parmi vous un homme sage pour juger entre un frère et son frère ? » On voit donc par ces témoignages, sans compter les autres que j'omets, que l'une et l'autre puissance peuvent se trouver en la même personne ecclésiastique. Que si saint Pierre et les apôtres ont peu usé de cette puissance temporelle, c'est en vertu de ces principes : « Tout m'est permis, mais tout n'est pas expédient¹, » et « Chaque chose a son temps². » Maintenant que tout le peuple des Gaules est soumis à la foi chrétienne, l'Église insiste avec raison sur la punition des crimes et sur ce qu'on fasse bonne justice afin de corriger la vie des hommes. Notre conclusion est donc fondée sur le droit divin.

« Je le prouve encore par le droit ou la raison naturelle. Celui-là paraît plus apte à juger qui est plus proche de Dieu, la règle

¹ Hébr., 2.

¹ I Cor., 6. — ² Eccl., 8.

de tous les jugements. Or les ecclésiastiques sont plus près de Dieu ; donc il convient que l'Église puisse juger de ces choses. D'ailleurs personne ne doute que les ecclésiastiques ne puissent connaître du péché, qui se trouve en ces affaires. Encore : « Qui a droit de juger de la fin a droit de juger de ce qui est ordonné pour la fin, qui en est la raison. » Le corps étant donc ordonné pour l'âme, et le temporel pour le spirituel, l'Église peut juger de l'un et de l'autre. Ce qui est confirmé par cet axiome : « L'accessoire suit la nature du principal. » Cela se prouve enfin par le droit civil, par la coutume et le privilège. » L'archevêque cite entre autres la loi de Théodose, renouvelée par Charlemagne, qui autorise tout plaideur à se pourvoir devant le juge d'Église.

« Après quoi je reprends l'argument du seigneur de Cugnières et je le tourne contre lui-même. Je présuppose toutefois comme évident que ce qui a été donné à l'Église est à Dieu. On le voit par tout le livre du Lévitique, spécialement par les pains de proposition, dont il n'était permis à un laïque de manger que dans une nécessité extrême, et par l'histoire de Balthasar, roi de Babylone, puni d'une manière si terrible pour avoir bu dans les vases enlevés du temple de Jérusalem. Il est donc clair que ce qui a été offert à l'Église est à Dieu et que les laïques ne peuvent en user sans s'exposer à la vengeance divine, comme Balthasar. Cela supposé, je reprends le thème du seigneur de Cugnières : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu. » Or la juridiction dont il s'agit étant à l'Église est à Dieu ; donc il faut la lui rendre, et à quiconque voudrait l'enlever tout bon prélat doit répondre ce que saint Ambroise répondit aux soldats goths envoyés par l'empereur : « Si l'empereur demandait ce qui est à moi je ne le refuserais pas, quoique tout ce qui est à moi soit aux pauvres ; mais, parce que l'empereur demande ce qui est à Dieu et sur quoi il n'a point de puissance, j'aime mieux qu'il me jette en prison et qu'il m'ôte la vie que de le lui accorder. » Par conséquent est à Dieu non-seulement la juridiction spirituelle, comme le supposait le seigneur de Cugnières, mais encore toute ju-

ridiction appartenant à l'Église, soit par le droit, soit par la coutume, soit par le privilège. « Mais, disait le seigneur de Cugnières, le Christ a payé le tribut pour donner l'exemple. » Ceci est faux. Tout au contraire, comme on voit dans la Genèse que la terre des prêtres était libre et exempte, le seigneur de Cugnières aurait vu la même chose dans son texte de saint Matthieu s'il y avait bien regardé. En effet le Christ n'a pas payé le tribut pour donner l'exemple ; au contraire il prouva d'abord qu'il ne le devait point, en concluant : « Les enfants sont donc libres. » Mais il le paya, comme il le dit lui-même, pour éviter le scandale. Voilà pour le premier point : *Craignez Dieu*.

« Quant au second point : *Honorez le roi*, il y a deux manières de l'honorer, l'une en paroles, qui est flatterie, l'autre en effets, qui est vertu ; c'est de celle-ci, et non de l'autre, qu'il est question. Or il me semble que celui-là honore effectivement, réellement et vertueusement le roi qui veut lui conserver ce qui fait aimer sa domination, n'amointrit point sa puissance, garde sa renommée et ne blesse point sa conscience. Au contraire celui-là n'honore pas le roi qui lui conseille l'opposé d'une de ces quatre choses ; car le prince doit s'étudier plus à être aimé que craint. Le plus noble trésor que puisse avoir un prince est le cœur de ses sujets ; un boulevard inexpugnable est l'amour des citoyens. Mais il me semble que rien ne fait plus aimer un prince que de conserver et d'augmenter les libertés auxquelles ses sujets sont habitués et de ne point introduire de nouveauté contraire. C'est à chaque gouvernant qu'il est dit : « Vous n'outré-passerez point les bornes anciennes qu'ont posées vos pères. » Car la nouveauté enfante la discorde, et pour en introduire il faut une utilité évidente ou bien une urgente nécessité. C'est pourquoi, si le prince veut ôter les libertés accordées par ses prédécesseurs, son gouvernement n'est plus aimé, comme il apparaîtrait de Roboam ; et l'histoire nous montre que c'est pour cela que bien des royaumes ont été transférés d'une nation à une autre. Or il est certain que vos prédécesseurs, Charlemagne, saint Louis et plusieurs autres, ont

confirmé cette liberté de l'Église. Vous conseiller donc maintenant d'ôter à l'Église quelque chose, c'est vous conseiller d'ôter ce qui fait aimer votre gouvernement.

« De dire que vous ou vos prédécesseurs n'avez pu accorder ces choses à l'Église semble diminuer de beaucoup votre puissance et majesté. Car, que vous, Sire, qui avez droit sur le royaume de France, non-seulement par élection, mais par hérédité, vous ne puissiez octroyer rien de pareil, cela semble grandement déroger à votre puissance, à tel point que, si cela était vrai, il s'ensuivrait que vos prédécesseurs ont été continuellement dans le péché, et même, ce qui est impie, que saint Louis, qui fait la gloire de toute la France, n'a pas été canonisé justement. Car, si, comme disait le proposant, il a fait serment de ne rien aliéner et de révoquer ce qui aurait été aliéné par d'autres, et que cela fût inséparable de la couronne, il s'ensuit qu'il aurait commis un parjure; par conséquent il aurait péché mortellement et n'aurait pu être canonisé. Il s'ensuivrait encore que vous ne pourriez rien donner, ni duché, ni comté, ni métairie, et cependant il y en a peu qui n'en reçussent volontiers, nonobstant le serment de fidélité qu'ils vous ont fait.

« En troisième lieu, celui-là honore effectivement le roi qui lui conseille ce qui conserve sa bonne renommée; car, après la conscience, c'est ce qu'il y a de plus précieux. Or, que votre Majesté veuille considérer, si on allait ôter ou diminuer la liberté de l'Église sous son règne, quelle tache ce serait à votre gloire et combien d'écrivains la consigneraient dans leurs chroniques. Vos prédécesseurs, les rois très-chrétiens, ont toujours donné aux autres princes l'exemple de favoriser la liberté de l'Église et de prendre sa défense contre ceux qui l'opprimaient. A Dieu ne plaise que, dans un moment où l'Église est persécutée en plusieurs lieux, vous alliez donner l'exemple contraire de lui ravir ce que lui ont accordé vos prédécesseurs !

« Je dis, quatrième, que celui-là honore effectivement le roi qui lui conseille ce qui ne blesse pas sa conscience. Je suis fermement persuadé que, pour rien au monde, vous ne voudriez faire quoi que ce soit qui

blessât la vôtre, et vous avez grandement raison; car, plus vous avez reçu de bienfaits de Dieu, qui vous a fait si merveilleusement parvenir à la royauté, plus vous devez craindre de l'offenser, de peur qu'il ne s'irrite d'autant plus vivement contre vous, comme il a fait contre Saül. Faites donc bien attention si dans votre couronnement vous avez juré ce qui suit, et pas davantage, savoir, de garder aux évêques et aux églises leurs droits et leurs privilèges et d'en prendre la défense; de faire en sorte que tout le peuple chrétien garde toujours la vraie paix de Dieu et de son Église, d'interdire à toute espèce de gens toute espèce de rapacités et d'iniquités, de faire observer l'équité et la miséricorde dans tous les jugements, d'extirper de vos domaines les hérétiques dénoncés par les églises. Voilà ce que vous avez juré, et pas davantage, sauf le respect du seigneur de Cugnieres, qui a prétendu y ajouter encore autre chose. Si donc vous ne conserviez pas les privilèges authentiques de l'Église, votre conscience serait blessée.

« D'ailleurs, si vous devez faire en sorte que tout le peuple chrétien garde toujours la vraie paix de Dieu, combien plus ne le devez-vous pas à l'égard des barons, qui ont toujours été avec l'Église comme une seule et même chose ! Car, partout où l'Église a été en honneur, là brillait la bravoure des barons et des chevaliers, dont l'office est de défendre l'Église, comme celui de l'Église est de prier pour eux et d'offrir pour eux le saint Sacrifice. Saint Louis y a travaillé beaucoup en son temps. Les grands barons s'étant confédérés pour ôter cette liberté à l'Église et même lui faire donner une partie de ses biens, il ne consentit point à leur entreprise, mais les en détourna et confirma à l'Église sa liberté. J'oserai dire enfin que, si une dissension éclatait entre les prélats et les barons, le peuple pourrait bien vite en prendre occasion d'usurper le domaine des uns et des autres. Chacun de nous l'a pu voir de fait. Quelques-uns ayant excité le peuple contre la cour ecclésiastique dans une partie de la Champagne et de la Bourgogne, au point que le peuple soulevé établit presque dans chaque village un roi pour battre les huissiers et un

pape pour donner des absolutions, aussitôt le même peuple s'insurgea contre les seigneurs temporels et leur fit la même chose, jusqu'à ce que le roi en eût fait pendre un grand nombre et que le trouble fût ainsi apaisé pour le moment. En vérité les nobles ne devraient pas se plaindre de ce que l'Église possède; car il en est peu qui n'aient des frères ou des parents qui vivent des biens de l'Église; s'ils étaient obligés de partager avec ceux-ci leur héritage ils le réduiraient insensiblement à rien. De plus il y en a peu qui ne tiennent de l'Église quelque fief; ils se rendraient donc plus dignes de blâme que de louange s'ils contribuaient à dépouiller l'Église de ses libertés. »

L'archevêque conclut son discours par une réponse générale aux soixante-six articles de réformation proposés par le seigneur de Cugnères. « Plusieurs de ces articles, dit-il, renverseraient la juridiction ecclésiastique si on les admettait; ainsi nous sommes déterminés à les combattre jusqu'à la mort. D'autres ne nous reprochent que des abus dont nous ne croyons pas nos officiers coupables; mais, s'ils étaient réels, nous ne voudrions les tolérer en aucune manière. Assemblés ici, nous sommes prêts à procurer les remèdes convenables, afin de satisfaire au devoir de nos consciences, de maintenir la dignité du roi, de procurer la tranquillité des peuples et la gloire de Dieu. Ainsi soit-il¹. »

Dans une troisième conférence, le 29 du même mois de décembre, Pierre Bertrandi, évêque d'Autun, porta la parole pour le clergé. Après s'être concilié la bienveillance du roi par ces paroles d'Abraham dans la Genèse : « Ne vous fâchez pas, Seigneur, si je parle, » il prit pour texte de son discours : « Seigneur, vous êtes devenu notre refuge. » Ensuite, ayant fait la même protestation que l'archevêque de Sens, savoir, qu'il parlait pour instruire le roi par forme de conseil et non en vue de faire une réponse juridique au seigneur de Cugnères, il appuya à peu près sur les mêmes raisons que Pierre Roger pour fonder la juridiction dont jouissaient alors les évêques et le clergé; puis il répondit en détail à tous les articles qu'on avait objectés,

distinguant ceux dont l'Église usait justement, et que les prélats voulaient défendre, de quelques autres où il pouvait s'être glissé des abus et qu'on était prêt à réformer.

Quand tout fut dit de part et d'autre le roi fit demander à l'archevêque de Sens et à l'évêque d'Autun leurs réponses par écrit, telles qu'ils les avaient prononcées. L'assemblée des prélats en délibéra, et il fut conclu qu'il ne serait donné qu'un extrait de ce que les deux orateurs du clergé avaient dit en public. Cet extrait fut réduit en forme de requête contenant les demandes du clergé, tout opposées aux objections de Pierre de Cugnères, excepté dans les points où les évêques reconnaissaient de l'abus.

Huit jours après, 5 janvier 1330, les évêques allèrent à Vincennes, où était le roi, pour attendre la réponse qu'il devait donner à leur requête. Le seigneur de Cugnères leur fit, au nom du roi, un petit discours qui commençait par ces mots : *La paix soit avec vous ! C'est moi, ne craignez point*, pour leur annoncer simplement qu'ils ne devaient point se troubler de certaines choses qui s'étaient dites, parce que l'intention du roi était de conserver à l'Église et aux prélats leurs droits autorisés par les lois et par une coutume juste et raisonnable. Cependant il insinua que les causes civiles ne pouvaient appartenir au clergé, parce que le temporel appartient aux séculiers comme le spirituel aux ecclésiastiques. Il insista même sur ce point par des citations et des raisonnements; il exceptait certains cas exprimés dans le droit. Enfin il conclut par ces mots : « Le roi est prêt à recevoir les remontrances qu'on voudra lui faire sur quelques coutumes et à maintenir celles qui sont raisonnables. » L'évêque d'Autun répondit pour tous, et, après avoir loué poliment la prudence et la bonté du roi, il réfuta en peu de mots les réflexions de Cugnères; ensuite il demanda avec beaucoup de respect une réponse plus nette et plus consolante pour le clergé, de peur que l'ambiguïté ne donnât lieu aux seigneurs temporels d'en abuser. Le roi dit alors lui-même qu'il n'entendait point attaquer les usages de l'Église dont on lui donnerait une pleine connaissance.

¹ *Biblioth. PP.*, t. 26, p. 109-120.

Le dimanche suivant, 7 janvier, les évêques retournèrent à Vincennes. L'archevêque de Sens, portant la parole, rappela le contenu de la dernière supplique du clergé et la réponse que le roi avait donnée le vendredi précédent. Sur quoi l'archevêque de Bourges, Guillaume de la Brosse, assura les prélats que le roi avait promis de conserver tous leurs droits et leurs coutumes, ne voulant pas qu'il fût dit que son règne eût donné l'exemple d'attaquer l'Église. L'archevêque de Sens remercia le roi au nom des prélats; puis il dit qu'on avait fait certaines publications ou annonces au préjudice de la juridiction ecclésiastique, et que les évêques priaient le roi de les révoquer. Alors le roi répondit encore de vive voix qu'on ne les avait point faites par son ordre et qu'il ne les approuvait pas. L'archevêque répliqua que les évêques avaient pris de si bonnes mesures pour corriger certains abus dont on s'était plaint que le roi et les seigneurs en seraient contents. Il ajouta pour dernière conclusion que le roi était encore supplié de vouloir bien les consoler par une réponse plus bénigne et plus nette. Alors Cugnières prononça ces mots au nom du roi : « Il plaît au roi de vous accorder jusqu'à Noël prochain pour que vous corrigiez ce qui doit l'être; pendant ce temps-là toutes choses demeureront sur le même pied; mais, si vous négligez jusqu'à ce terme de faire les réformes qu'on souhaite, le roi ordonnera lui-même des remèdes qui seront agréables à Dieu et au peuple. » Telle fut l'audience de congé donnée aux prélats, qui se retirèrent¹.

Les suites de ces conférences font mieux connaître encore la faveur que le roi avait accordée à l'Église gallicane. Ce fut à cette occasion qu'on donna à ce prince le surnom de *vrai catholique* et qu'on lui érigea une statue équestre à la porte de l'église cathédrale de Sens, avec une inscription en deux vers latins par lesquels il se déclarait le protecteur du clergé. Le Pape Jean XXII, instruit par le roi même de tout ce qui s'était passé dans l'assemblée, remercia Sa Sérénité royale de la réponse qu'elle avait faite aux

ennemis de l'Église et la pria de persévérer dans ce dessein. Ce sont les termes de la lettre du Pape, datée du 5 juin 1330; preuve sensible du témoignage que se rendait le roi d'avoir protégé les évêques et de la satisfaction entière qu'il avait donnée sur cela au Pape et à la cour romaine. Deux prélats avaient plaidé la cause du clergé : Pierre Roger, archevêque de Sens, puis de Rouen, qui devint cardinal et enfin Pape sous le nom de Clément VI, et l'évêque d'Autun, Pierre Bertrand, qui devint aussi cardinal.

Nous avons de lui un traité de l'origine et de l'usage des juridictions, autrement de la puissance spirituelle et temporelle; il y propose quatre questions à résoudre : 1° La puissance temporelle qui régit le peuple quant au temporel est-elle de Dieu ? 2° Outre cette puissance laïque, est-il nécessaire ou expédient qu'il y en ait une autre pour le bon gouvernement du peuple ? 3° Ces deux puissances ou juridictions peuvent-elles se rencontrer dans la même personne ? 4° La puissance spirituelle doit-elle dominer la puissance temporelle, ou contrairement ? Sur ces quatre articles du quatorzième siècle voici comment l'évêque d'Autun répond :

1° La puissance séculière est de Dieu quant à sa nature, mais non pas toujours quant à son acquisition ni quant à l'usage qui s'en fait. Elle est de Dieu en ce qu'il est naturel et convenable aux hommes d'avoir un chef et d'en convenir ; mais elle n'est pas toujours de Dieu quant à la manière de l'acquérir ou d'en user, savoir lorsque cette manière est mauvaise ou illicite. De là cette parole dans Osée : « Ils ont régné, mais non par moi ; ils ont été princes, mais je ne les ai pas connus. » Or la manière légitime de parvenir à la puissance est de deux sortes : par la succession héréditaire ou par l'élection. La succession ne peut pas être la première, car celui qui succède à un autre n'est pas le premier, attendu qu'un autre précède. La première manière de parvenir légitimement à l'autorité gouvernementale est donc par l'élection de Dieu ou des hommes. L'élection spéciale de Dieu est rare et privilégiée ; l'élection et le consentement du peuple est la manière commune.

¹ *Biblioth. PP.*, t. 26, p. 120-127. *Hist. de l'Église gallic.*, l. 37.

« Toute autre manière de parvenir au gouvernement, comme par la violence ou l'astuce, est illicite, et, si nous prenons bien garde à ce que nous apprend l'Écriture, nous verrons que les quatre grands empires, les Assyriens et les Chaldéens, les Mèdes et les Perses, les Grecs, les Romains, n'ont pas d'abord été introduits légitimement, mais usurpés par la violence. Aussi ont-ils été montrés à Daniel, non pas sous la similitude d'hommes, mais de bêtes, parce que, quant à leur première origine, ils se sont élevés, non par la voie de la raison, mais par l'emportement de la sensualité. Si par la suite ils sont devenus légitimes, ce n'a pu être que par l'accession du consentement exprès ou interprétatif du peuple. Pour le royaume d'Israël nous lisons qu'il a eu un commencement légitime; car Saül, le premier roi, a été élu au sort par l'autorité du Seigneur et avec le consentement du peuple. Celui-là ayant été réprouvé pour sa désobéissance, David fut élu de Dieu et sacré par Samuel, et ses fils lui succédèrent par l'ordonnance de Dieu.

« 2° Outre la puissance laïque ou séculière il en faut une autre pour le bon gouvernement du peuple. Le but de la juridiction est de détourner les hommes du mal et de les porter au bien. Si ce bien et ce mal ne regardaient que la vie présente, civile et politique, la juridiction séculière pourrait suffire; mais, parce que la vie des chrétiens tend non-seulement aux biens de la vie présente, mais encore et principalement aux biens de la vie future et à ce qui peut les acquérir, elle ordonne tous les biens de la vie présente suivant cette parole de saint Matthieu : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice. » Elle craint surtout les peines éternelles, suivant cette autre parole : « Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais ne peuvent tuer l'âme; craignez Celui qui peut envoyer l'âme et le corps dans la géhenne. » « Donc pour que les chrétiens ne s'écartent point de la fin à laquelle ils tendent ou qu'ils y soient ramenés quand il en est besoin, il faut une puissance qui ait le droit de les diriger vers la fin susdite, de corriger et d'y ramener ceux qui s'en égarent, non-

seulement par des exhortations, mais par des peines convenables. Or la puissance séculière ne suffit point pour cela, elle qui, de soi-même, ne connaît rien des dons et des récompenses de la vie future, ni des mérites ou des démérites qui y conduisent ou en éloignent. Outre celle-là il en faut donc une autre parmi les chrétiens, la puissance spirituelle, que Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, a donnée à saint Pierre quand il lui a commis le gouvernement de l'Église universelle : « Pais mes agneaux, pais mes brebis, » et qu'il lui avait promise précédemment : « Et je te donnerai les clefs du royaume des cieux, et tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux. » Cette puissance diffère du pouvoir séculier, quant à sa première origine, en ce qu'elle est de Dieu immédiatement, savoir du Christ, qui la transmet à une personne certaine, pour lui et ses successeurs, desquels elle se dérive en d'autres. D'où suit que la puissance spirituelle et ecclésiastique non-seulement est légitime en soi, mais encore quant à sa première acquisition, ce qui ne peut être dit de la première acquisition de la puissance séculière, du moins pour ce qui est des empires. »

Sur la troisième question, si les deux juridictions peuvent se rencontrer dans la même personne, l'évêque d'Autun donne le fond des mêmes preuves que nous avons vu donner par l'archevêque de Sens.

L'article le plus important est le quatrième, qui traite de la subordination entre les deux puissances. Il est curieux de voir ce que pensait là-dessus le clergé de France dans le quatorzième siècle. L'évêque d'Autun pose d'abord la question : « La puissance spirituelle doit-elle dominer la puissance temporelle? » Énumérant ensuite les raisons adverses, il ajoute : « Il paraît que non, parce que les juridictions sont distinctes. Le Pape ne doit donc pas s'entremettre de la puissance temporelle, mais laisser le temporel aux empereurs, aux rois et aux autres seigneurs temporels; autrement il mettrait la faux dans la moisson d'autrui, ce qui ne doit pas se faire. » En outre, suivant Hugues, « l'empereur a de Dieu seul la puissance dans les choses temporelles et le Pape dans les choses

spirituelles, et c'est ainsi que les juridictions sont distinctes. De plus, la puissance spirituelle a besoin de la puissance temporelle bien des fois, elle ne la domine donc pas. Enfin, si le pouvoir spirituel dominait le pouvoir temporel, il aurait le domaine du temporel. Or le domaine des mêmes choses ne peut pas être en même temps tout entier entre les mains de plusieurs ; nul autre que la puissance spirituelle n'aurait donc le domaine ; ce qui est faux. Donc la puissance spirituelle ne domine pas la puissance temporelle.

« Mais, ajoute aussitôt l'évêque, il paraît que c'est le contraire ; car le Christ a commis saint Pierre pour tenir sa place. Or au Christ a été donnée toute puissance au ciel et sur la terre ; donc le souverain Pontife, qui est son vicaire, aura cette puissance. En conséquence je réponds et je dis que la puissance spirituelle doit dominer toute créature humaine, pour les raisons que le cardinal d'Ostie expose dans sa *Somme*. » Le cardinal d'Ostie est un fameux jurisconsulte et canoniste français du treizième siècle. Henri de Suse, qui fut d'abord archidiacre d'Embrun, puis évêque de Sisteron, puis archevêque d'Embrun vers l'an 1250, et enfin, l'an 1262, cardinal-évêque d'Ostie, composa, par ordre d'Alexandre IV, une *Somme* ou compilation de l'un et l'autre droit, célèbre dans les écoles, où il est connu sous le nom de cardinal d'Ostie.

Après avoir renvoyé à ses preuves de la subordination du temporel au spirituel, l'évêque d'Autun continue : « Jésus-Christ, Fils de Dieu, pendant qu'il était en ce monde et de toute éternité fut le seigneur naturel, et, de droit naturel, il aurait pu porter des sentences de déposition, ou toute autre quelconque, contre les empereurs et tous autres, comme étant des personnes qu'il avait créées, douées de dons naturels et gratuits, et qu'il continuait à conserver. Par la même raison son vicaire le peut aussi ; car le Seigneur ne semblerait pas avoir été prudent, qu'il nous pardonne cette parole ! s'il n'avait laissé après lui un vicaire unique tel qu'il pût tout cela. Or ce vicaire est Pierre et ses successeurs. Le Pape Innocent en donne encore

une preuve dans le droit. C'est pourquoi Boniface VIII, mû par beaucoup d'autres efficaces raisons, exemples et autorités de la sainte Écriture, a déclaré, dit et défini qu'il est de nécessité de salut pour toute créature humaine d'être soumise au Pontife romain, comme on le voit dans la décrétale *Unam Sanctam*, que j'ai insérée mot pour mot à la fin de cet opusculé, parce qu'elle élucide et déclare les matières de cette quatrième question. »

On voit ici que, dans le quatorzième siècle, le clergé de France regardait la bulle *Unam Sanctam* de Boniface VIII comme étant en pleine vigueur et comme ayant défini la subordination du temporel au spirituel.

L'évêque d'Autun répond ensuite, avec le cardinal d'Ostie, aux arguments du sentiment contraire. « Je conviens que les juridictions sont distinctes et qu'elles procèdent de Dieu l'une et l'autre. Cependant, plus l'une d'elles approche de Dieu, plus elle est grande. Donc le sacerdoce est supérieur à l'empire. Que si l'empire a précédé l'apostolat, cela n'y fait rien ; car la puissance est plus grande non à raison du temps, mais à raison de la dignité. De ce que toute créature humaine est soumise au Pape il ne s'ensuit pas que lui seul ait le domaine de toutes les choses temporelles ; car le domaine absolu et suprême de Dieu n'empêche pas le domaine légal et utile des hommes, que ni Pape ni personne ne peut leur enlever sans juste cause. » Tel est en somme l'opusculé de Pierre Bertrandi, évêque d'Autun et depuis cardinal ¹.

Un autre prélat célèbre du temps écrivit dans le même sens un traité de *l'Origine de la Juridiction*. Nous voulons parler de Durand de Saint-Pourçain, fameux théologien de l'école de Paris et évêque de Meaux. A la fin de son traité on lit ces paroles : « Le royaume du Christ, confié à l'Église, s'étend non-seulement sur les choses spirituelles, mais encore sur les temporelles, parce que Jésus-Christ a confié à Pierre les droits de l'empire céleste et terrestre. Quiconque détruit ce privilège ou l'affaiblit tombe dans l'hérésie et doit être appelé hérétique ². » Pierre Ber-

¹ *Biblioth. PP.*, t. 26, p. 127-135. — ² Durand, év. de Meaux, de *Orig. Jurid.*, sub fin.

trandi, sur la troisième de ces questions, s'exprime dans les mêmes termes, et traite pareillement d'hérétique celui qui attaque ce privilège de l'Église romaine ¹. Au reste ces paroles sont du Pape Nicolas II, adressées par saint Pierre Damien, son légat, aux habitants de Milan, et insérées par Gratien dans son décret ².

Telle était donc, pendant le quatorzième siècle, la doctrine commune du clergé de France sur la subordination entre le sacerdoce et l'empire. On la voit professer, dans le onzième, à Yves de Chartres ³; dans le douzième, à Hugues de Saint-Victor ⁴; dans le treizième, à Alexandre de Halès ⁵ et à saint Thomas ⁶. Il est à remarquer que saint Thomas, Alexandre de Halès, Hugues de Saint-Victor, sont la gloire de l'ancienne école de Paris, et Yves de Chartres la gloire et le modèle de l'épiscopat français.

En Allemagne un savant docteur, l'évêque Léopold de Bamberg, adressa, vers l'an 1340, au duc Rodolphe de Saxe un opuscule remarquable sur le zèle et la ferveur des anciens princes de Germanie pour la religion chrétienne et les ministres de Dieu. Il entend surtout les empereurs d'Occident, à commencer par Charlemagne, en opposition avec les empereurs de Constantinople, dont plusieurs favorisèrent l'hérésie, ainsi que les Vandales d'Afrique. Dans les rois d'origine germanique il relève donc le zèle à conserver la foi catholique, à la propager, à favoriser le culte divin, à défendre l'Église romaine contre les tyrans, à l'enrichir de leurs dons, à la consulter dans les affaires les plus graves, à lui témoigner leur reconnaissance pour les grâces qu'ils en recevaient, notamment la dignité impériale, et il exhorte les princes germaniques de son temps à se montrer dignes de leurs prédécesseurs et à suivre leur exemple. L'occasion de cet écrit fut que le duc Rodolphe de Saxe était un des médiateurs pour négocier la paix entre Louis de Bavière et le Saint-Siège ⁷.

Deux personnages édifiaient alors la Belgique et l'Allemagne, Rusbrock et Taulère. Jean Rusbrock, ainsi appelé du lieu de ce nom, où il naquit, entre Bruxelles et Halle, en 1294, fut le maître le plus célèbre des mystiques de son temps. Dès l'âge de quinze ans il quitta l'étude des lettres humaines pour se livrer à un genre de méditation affective, mais élevée, dont il avait puisé le goût dans les livres allégoriques de l'Écriture, et plus encore dans les ouvrages de saint Denys l'Aréopagite. Après avoir reçu la prêtrise il remplit longtemps les fonctions de vicaire de l'église de Sainte-Gudule, à Bruxelles. Dans ce modeste emploi son zèle le faisait correspondre avec des chefs d'ordre, et il opéra ainsi la réforme de l'abbaye de Saint-Séverin, à Château-Landon, où l'on conservait précieusement plusieurs de ses lettres. Sa piété simple, mais vive, donnait à ses écrits un attrait que n'avaient point les productions scolastiques de son âge. Elle lui acquit des amis et des disciples dévoués. Devenu sexagénaire il embrassa lui-même la vie religieuse, en se retirant avec eux à Vauvert, où il réforma, s'il ne fonda, un monastère de chanoines réguliers dont il fut le premier prieur. La grande réputation de sainteté que lui avaient valu ses écrits lui attira la visite de plusieurs personnages, entre autres de Gérard Groot. Entouré de vénération et comblé d'années, Rusbrock, qualifié de contemplatif, d'illuminé et de divin, s'éteignit le 2 décembre 1381, à l'âge de quatre-vingt-huit ans. Sous le Pape Grégoire XV il fut question de le béatifier. Gerson et Bossuet ont signalé dans ses écrits des expressions inexactes ou exagérées; mais sa doctrine a été préconisée par Denis le Chartreux, louée par Aubert Le Mire, et déclarée hors de toute atteinte par le cardinal Bellarmin, un des meilleurs juges en ces matières.

Gérard Groot ou le Grand naquit à Deventer en 1340. Werner Groot, son père, consul de cette ville, l'envoya faire ses études à l'université de Paris, où le jeune Gérard se distingua bientôt parmi ses condisciples. A dix-huit ans il vint à Cologne enseigner la philosophie et la théologie. La réputation qu'il y acquit en peu d'années par la supériorité de

¹ Ubi supra, p. 132, col. 1, B. — ² Dist. 22, c. 1. — ³ Yves, *Epist.* 51 ad *Henr. Angl. regem.* — ⁴ L. 2, de *Sacram. fid. Chr.*, part. 2, c. 4. — ⁵ Part. 3, q. 40, membr. 2. — ⁶ 2. 2. Q. 60 a. 6, ad 3. — ⁷ *Biblioth. PP.*, t. 26, p. 88-108.

son éloquence et de son savoir lui mérita véritablement le surnom de Grand. Outre la fortune dont il jouissait, il fut pourvu de plusieurs bénéfices. La gloire du siècle plus que le soin de son salut l'occupait alors ; mais la visite d'un compagnon d'études, prieur d'une Chartreuse dans la Gueldre, l'entretien qu'il eut avec ce solitaire, ainsi qu'avec Jean Rusbrock, le déterminèrent à changer de vie. S'étant démis de ses bénéfices il ne songea plus qu'à la retraite ; au lieu du bonnet de docteur il prit le cilice et s'instruisit dans l'exercice de la vie régulière, afin d'apprendre aux autres à la pratiquer eux-mêmes. Il reçut les ordres sacrés, mais en se bornant au diaconat, par humilité et pour prêcher la parole de Dieu. Ses prédications à Deventer, à Zwool, à Amsterdam, à Leyde, à Zutphen et dans les autres villes de la Hollande, lui attirèrent un concours prodigieux d'auditeurs et opérèrent un grand nombre de conversions, soit parmi les laïques, soit parmi les clercs mêmes. Gérard, pour mieux fixer les règles de leur conduite et multiplier le texte de l'instruction, fit venir des divers monastères et collèges les manuscrits les plus anciens et les meilleurs de la Bible et des Pères. Les écoles d'humanités florissaient alors à Deventer, où affluait la jeunesse de toutes les parties de la Flandre et de l'Allemagne. Il rassembla plusieurs des clercs et des élèves pour transcrire les manuscrits qu'il avait recueillis et en extraire ce qui pouvait être utile à l'instruction. Il leur donna sa maison, établit entre eux la communauté de travail, et y préposa Florent Radewyn, de Leyde, chanoine de Saint-Pierre d'Utrecht et professeur à l'université de Prague. La calligraphie, les travaux manuels les plus utiles, l'éducation et la prière furent l'objet principal de l'institution, qui prit le nom de congrégation des Clercs et des Frères de la Vie commune. Cette institution ne tarda pas à se répandre de Deventer dans les autres villes des Pays-Bas. Des congrégations de sœurs s'établirent, sous le nom de Béguines, à l'instar de celle des frères. Ces réunions d'individus, qui n'étaient assujettis à aucun vœu et qui vivaient en commun du produit de leur travail, excitèrent la jalousie des or-

dres mendiants, qui dénoncèrent les Frères de la Vie commune en les assimilant aux Bégards, ou Frères de la Vie libre, dont l'association avait été réprouvée par les Clémentines. Gérard disculpa pleinement son institut, qui fut approuvé par Grégoire XI en l'an 1376. Une semblable accusation, reproduite depuis au concile de Constance, fut victorieusement repoussée par Gerson.

Dans la vue d'exciter le zèle des frères et de les édifier par l'exemple de la perfection, Gérard se proposa de réunir plusieurs de ses clercs par des vœux, sous la règle, non pas des Chartreux ou des moines de Cîteaux, comme trop solitaire ou trop rigide, mais sous celle des Chanoines réguliers de Saint-Augustin, comme plus rapprochée de la société et du régime déjà formés. Une maladie pestilentielle étant survenue à Deventer, le pieux et humain Gérard, en visitant un ami opulent atteint de cette maladie, la contracta lui-même et mourut à l'âge de quarante-quatre ans, en 1384. Ses intentions furent remplies par Florent, qui, à l'aide des libéralités de son ami défunt et d'autres riches prosélytes que Gérard avait faits, établit en 1386 à Windesheim un monastère de Chanoines réguliers, dont les règlements furent confirmés par Boniface IX et ses successeurs. Cet ordre se propagea rapidement en Flandre et en Allemagne, tellement qu'il comptait en 1430 quarante-cinq maisons, et en 1460, selon quelques-uns, au moins le triple de ce nombre.

De Windesheim, le chef-lieu, et des autres maisons de Hollande sont sortis, dès l'origine, non-seulement beaucoup d'ouvrages distingués par la piété et l'onction, mais des chefs-d'œuvre de calligraphie, remarquables par la correction du texte comme par la netteté de l'écriture. De doctes et habiles transcrivains y ramenèrent les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament à la version primitive de saint Jérôme ; ce texte, approuvé par les Pontifes, a servi de base en partie au travail des éditeurs de la Bible de Sixte V. Il en a été de même de plusieurs écrits des Pères, et les docteurs de Louvain, dans leurs éditions, ont beaucoup profité du texte de ces manuscrits. La chronique de l'ordre de Windesheim ne cite

aucun des ouvrages nombreux de Gérard, la plupart dirigés vers le but de son institution. Quelques-uns ont été publiés, à la suite de sa vie, par Thomas de Kempis, ou plutôt par Jean, son frère, disciple de Gérard.

« La transcription des manuscrits étant l'un des points principaux de l'institut des Frères de la Vie commune, l'art typographique leur fut d'une grande utilité pour en multiplier les copies ; aussi imprimèrent-ils des premiers dans plusieurs de leurs maisons. Ceux du Val-Sainte-Marie, au diocèse de Mayence, publièrent le Psautier et le Bréviaire en 1474, in-4^e ; ceux de Saint-Michel, à Rostock, les œuvres de Lactance, in-folio, 1476 ; ceux de la maison de Nazareth, à Bruxelles, le *Miroir des Consciences*, par Arnold de Rotterdam, 1476, in-folio : c'est le premier livre imprimé à Bruxelles¹.

Jean Taulère naquit vers l'an 1294 en Allemagne, et probablement dans la province d'Alsace. Il prit l'habit de Saint-Dominique à Strasbourg et vint à Paris avec Jean de Tambac ou Dannbach, pour y perfectionner ses études. Le séjour qu'il fit dans cette capitale est prouvé par la suscription qu'on lisait sur un manuscrit dont il avait fait présent à la bibliothèque des Dominicains de la rue Saint-Jacques. Quoiqu'on lui donne ordinairement le titre de docteur en théologie, il n'est pas certain qu'il en ait jamais été décoré dans les formes. Il prêcha d'abord dans les villes de Strasbourg et de Cologne ; sa réputation le fit bientôt connaître dans toutes les provinces d'Allemagne et dans les pays étrangers. Mais en travaillant au salut des autres il négligeait sa propre perfection ; un orgueil subtil, dont il ne s'apercevait pas lui-même, gâtait ses meilleures actions ; une secrète estime de lui-même, la vanité, l'amour-propre se nourrissaient, par les applaudissements et les louanges qu'on lui prodiguait et dont il n'avait point appris à se défier. Ce levain corrompu, d'autant plus dangereux qu'il était plus caché, lui faisait perdre le mérite de ses travaux. La grâce de Dieu vint le sauver de là d'une manière assez nouvelle.

Au fond d'une retraite vivait un pieux soli-

taire ; c'était un simple laïque, inconnu, peu versé dans les lettres humaines, mais très-instruit dans la science des saints. L'an 1346 il est intérieurement averti d'aller à Cologne, dont il se trouvait éloigné de quinze lieues, pour accomplir dans cette ville ce qu'il plairait au Seigneur d'opérer par son ministère. Il obéit aussitôt. Dès son arrivée à Cologne la réputation de Taulère l'attire à ses prédications. Pendant que le pieux laïque écoute avec attention les vérités qu'on lui prêche, l'Esprit de Dieu lui fait connaître que c'est pour instruire ce prédicateur même si poli et si applaudi qu'il l'a fait sortir de sa solitude. Cette lumière est accompagnée de la connaissance qu'il reçoit de l'intérieur de Taulère, de ses bonnes qualités et de ce qui lui manque, du côté de la grâce, pour être un parfait ministre de Jésus-Christ.

Sans autre délai cet homme inconnu va se présenter à Taulère et lui demande avec humilité de vouloir entendre ses confessions pendant le séjour qu'il serait obligé de faire à Cologne. La candeur et la simplicité chrétiennes de cet ami de Dieu préviennent d'abord le père Taulère en sa faveur ; il lui accorde avec plaisir sa demande. Après trois mois passés dans les exercices de la prière et de la pénitence, ce laïque, étant venu visiter son père spirituel, lui fait une autre proposition : c'est de donner un discours pour apprendre à ses auditeurs les moyens les plus sûrs et les plus propres pour élever l'homme à la plus haute perfection. « Mais pourquoi, répondit Taulère, me faites-vous cette demande ? Que comprendriez-vous dans une matière si sublime et qui demanderait de ma part une grande étude et beaucoup de préparation ? » L'homme de Dieu réplique avec beaucoup de modestie que, sans être en état de comprendre ce que la religion chrétienne a de plus élevé, il pouvait, avec le secours de la grâce, y aspirer du moins et le désirer. Il ajoute que, parmi cette foule d'auditeurs qui accouraient aux prédications de Taulère, il s'en trouverait sans doute plusieurs qui entreraient parfaitement dans le sens de ces mystères et quelqu'un qui en ferait son profit. Enfin, par ses vives instances, le laïque obtient ce qu'il désire.

¹ *Biograph. univ.*, t. 17.

Peu de jours après, Taulère fit un discours qu'on nous a conservé et qu'on peut appeler un excellent abrégé de l'Évangile ; on y trouve, en fort peu de pages, beaucoup de doctrine, d'érudition, de spiritualité ; les plus pures et les plus sublimes règles de la vie intérieure, et tout ce qui peut servir à élever un disciple de Jésus-Christ à la plus haute perfection qu'il soit possible d'acquérir en cette vie. Le prédicateur insista principalement sur la pureté du cœur, la droiture d'intention, l'abnégation de soi-même, le renoncement à sa propre volonté, le parfait détachement des créatures, l'amour de la croix, du mépris, des humiliations ; sur la fidélité à la grâce et à la doctrine de l'Homme-Dieu. Il finit son discours par ces paroles : « Que chacun de nous examine maintenant le fond de son cœur, qu'il considère avec soin quelles sont ses dispositions, et qu'il se réjouisse dans le Seigneur à proportion qu'il se reconnaîtra plus avancé dans les voies que je viens de vous expliquer. Que s'il ne trouve rien de semblable en lui-même, qu'il apprenne du moins à compter pour bien peu de chose toutes les lumières de son esprit, quelque brillantes qu'elles soient, et ses talents naturels, quelque extraordinaires qu'ils puissent être. »

L'auditoire applaudit comme de coutume ; on donna de grandes louanges et au prédicateur et à son discours ; mais le pieux laïque, confondu dans la foule, sut mettre une grande différence entre l'un et l'autre, et, comme il avait tendu un innocent piège à un homme dont la sainteté n'égalait pas la réputation et la doctrine, il se servit avec avantage de ses propres paroles pour le faire connaître lui-même à lui-même et l'obliger de prononcer sa propre condamnation. Dans la première visite qu'il lui rendit il lui répète mot à mot, avec beaucoup de fidélité, tout son sermon ; il loue modestement ce qui mérite d'être loué ; puis après avoir demandé la permission de dire tout ce qu'il pensait, il fait remarquer à Taulère combien il était encore éloigné de cette pureté de cœur, de ce parfait détachement des créatures et de lui-même, enfin de cette humilité chrétienne dont il avait parlé si dignement. Il compara

ses paroles et ses maximes à un vin excellent, mais qui coule avec la lie d'un vaisseau qui n'a pas été bien purifié, et il ne fit pas difficulté de le traiter de pharisien.

Taulère avait écouté tous les autres reproches avec autant de patience que de modestie ; mais, sensible au dernier, il entreprit de se justifier contre l'accusation de pharisaïsme. L'homme de Dieu arrêta bientôt ses plaintes, et, continuant à lui parler sur le même ton : « J'appelle pharisiens, dit-il, ceux qui s'attachent, non à l'esprit qui vivifie, mais à la lettre qui tue, et qui, tout remplis d'eux-mêmes ou trop sensibles à l'estime des hommes, cherchent leur propre gloire, et non celle de Dieu, dans des actions d'ailleurs bonnes et saintes. Voyez si vous n'êtes point de ce nombre et si vous n'en avez pas toujours été. Considérez avec quelles dispositions vous avez commencé vos études, quelle a été dans vos progrès la complaisance secrète que vous ont inspirée votre savoir, votre qualité de docteur et tous les dons qu'il a plu à Dieu de vous communiquer. Au lieu de tout rapporter à la plus grande gloire du Créateur, de n'aimer que lui et de ne mettre qu'en lui votre confiance, vous vous êtes trop regardé vous-même, et votre cœur n'est pas encore bien dégagé de l'amour impur de la créature. De là vient que, avec beaucoup de science, vous demeurez toujours dans les ténèbres, et que, par tous vos travaux, vos prédications et vos écrits, vous n'avez fait jusqu'ici que fort peu de véritables conversions. Rien de plus excellent que la doctrine céleste et la parole de Dieu que vous annoncez ; mais, parce que, faute d'humilité et de pureté de cœur, vous ne goûtez pas assez ces sublimes vérités, elles perdent toujours quelque chose dans votre bouche ; vous ne pouvez les faire goûter à des âmes pures qui ne cherchent que Dieu et qui ne veulent rien de l'homme dans la divine nourriture qu'on leur présente. »

Ce discours ne flattait guère l'amour-propre. Taulère, déjà humilié sous la main de Dieu, l'écoutait avec respect, et l'étonnement qui paraissait en lui était mêlé de confusion et de joie. Il était confus de se voir beaucoup plus imparfait qu'il ne l'avait été jusqu'alors à ses propres yeux ; mais il se réjouissait dans

le Seigneur de la grâce qu'il lui faisait en lui communiquant par cet inconnu une lumière si claire sur lui-même et sur son intérieur. « Je reconnais, finit-il par lui dire, que c'est l'Esprit divin qui vous a fait parler. Oui, Dieu seul a pu vous faire lire dans mon cœur et vous en donner une si parfaite connaissance; moi-même je ne le connaissais pas. Mais achevez ce que vous avez si bien commencé; me voilà entre vos mains et sous votre direction; je ne dois plus vous considérer que comme mon conducteur, mon guide et mon maître. » Le pieux laïque, toujours inconnu, pour le former dans la simplicité chrétienne et le rendre en peu de temps un homme parfait en Jésus-Christ, lui mit en main une espèce d'alphabet ou de catéchisme spirituel qui comprenait en vingt-trois articles tout ce qu'il devait pratiquer pour acquérir la véritable pureté de cœur et s'élever ainsi à une sublime perfection.

Taulère s'y soumit avec cette simplicité enfantine sans laquelle le Sauveur nous assure que nous n'entrerons pas dans le royaume des cieux. Quand le pieux inconnu le vit affermi dans ses saintes résolutions, il lui déclara que la volonté de Dieu et ses affaires l'appelaient ailleurs. Avant de le quitter il lui donna de nouvelles instructions, et lui prescrivit plusieurs manières de renoncement qu'il ne lui avait point encore proposées. « Pendant deux ans, lui dit-il, vous vous abstenrez de prêcher, d'entendre les confessions et de diriger. Assidu à toutes les actions de la communauté, le jour et la nuit, vous passerez tout le reste du temps seul dans votre cellule, occupé à pleurer vos péchés et sans faire aucune autre étude que celle de Jésus-Christ, de sa doctrine et de sa sainte vie. » Il lui prédit que sa solitude ne serait pas sans quelque consolation spirituelle, mais il ne lui dissimula pas non plus qu'il aurait beaucoup à souffrir dans l'âme et dans le corps, et qu'il passerait par les plus rudes et les plus humiliantes épreuves. « Cependant, ajoute-t-il, que rien ne soit capable de vous ébranler ni d'affaiblir la confiance que vous avez mise en Dieu. C'est lui qui vous éprouvera et il sera lui-même votre soutien. S'il permet que vous soyez tenté il vous fera vain-

cre, pour vous couronner un jour, pourvu que, toujours humilié aux pieds de Jésus-Christ et attaché intérieurement à sa croix, vous appreniez tous les jours à vivre de son esprit et à mourir à vous-même. »

Taulère obéit humblement et courageusement; tout lui arriva comme le pieux inconnu le lui avait prédit. A la fin de cette longue épreuve il lui rendit compte de tout ce qui s'était passé dans son intérieur. L'inconnu lui dit : « C'est maintenant que vous sentirez par expérience ce que c'est que d'être éclairé des lumières de l'Esprit-Saint et touché de l'onction secrète de sa grâce. Je vous disais autrefois que la lettre vous donnait la mort, lorsque, sans goûter ce que les Écritures renferment, vous vouliez les entendre par vos lumières particulières; je vous dis aujourd'hui que la même lettre vous donnera la vie, parce que ce ne sera que par l'Esprit de Dieu que vous entreprendrez d'expliquer sa divine parole. La connaissance que vous en aurez sera bien plus lumineuse, beaucoup plus utile pour vous-même, plus profitable à ceux à qui vous en donnerez l'intelligence, et une seule de vos prédications produira désormais plus de fruit que n'en produisaient autrefois cent. Au reste, ne vous laissez pas de veiller sur vous-même et de vous conserver toujours dans les mêmes sentiments d'humilité que la grâce a déjà fait naître dans votre cœur. Redoublez votre vigilance avec d'autant plus de soin que le démon, jaloux du précieux trésor que vous avez reçu, fera de plus grands efforts pour vous le ravir. Le mépris des hommes et leur oubli vous ont été avantageux; mais leur amitié, leur estime, leur admiration et les louanges qu'ils vont recommencer à vous prodiguer feraient tort à votre vertu si vous cessiez un moment d'être en garde contre le démon de l'orgueil et contre vous-même. Il est temps que vous repreniez l'exercice de la prédication et que je reprenne moi-même la place qu'il me convient de tenir parmi vos auditeurs et vos disciples.

Taulère ayant fait annoncer que dans trois jours il prêcherait, toute la ville de Cologne reçut avec joie cette nouvelle. Le concours du peuple fut si extraordinaire que le prédi-

cateur lui-même en fut surpris ; mais on le fut bien plus de son silence. Lorsqu'il fut monté en chaire, tandis que dans un profond recueillement il priait le Seigneur de lui ouvrir la bouche pour annoncer ses louanges, il se trouva saisi d'un si vif sentiment de componction qu'il lui fut aussi impossible de parler que de retenir ses larmes ; elles coulaient avec abondance et ne tarissaient point. On attendit longtemps, mais inutilement. Cette aventure, jointe à son silence de deux années, fit croire au public que Taulère avait perdu la tête. Ses frères ne pensaient pas de même ; cependant ils lui conseillèrent de ne plus monter en chaire, au moins de sitôt. Le pieux laïque en décida autrement. « Vous connaissez déjà, dit-il à Taulère, les desseins de Dieu sur vous ; vous êtes instruit de ses voies, et vous ne refusez point de marcher par les sentiers les plus difficiles. Cette humiliation, que sa main vous a ménagée, vous était encore nécessaire ; il vous a fait la grâce de la mettre à profit, et vous voilà plus en état d'être l'organe du Saint-Esprit. Après cinq jours de prière et de retraite vous demanderez à votre supérieur la permission de prêcher, ou dans une église de Cologne, ou du moins en présence de votre communauté. »

Taulère, avec la docilité d'un enfant, se soumit à tout. Le premier sermon qu'il prêcha devant ses frères les remplit tous d'étonnement ; celui qu'il prêcha peu après devant un nombreux auditoire produisit des effets incroyables ; ce fut, comme au temps des apôtres, une effusion spéciale des grâces de l'Esprit-Saint. Transportés d'amour et de joie, les auditeurs paraissaient élevés au-dessus d'eux-mêmes et dans une espèce de ravissement. On ne se contentait pas d'applaudir, on interrompait le prédicateur, tant l'émotion était grande. A une certaine parole, un homme s'écria tout haut du milieu de la foule : « C'est vrai ! c'est vrai ! » puis il tomba comme mort. Ce que voyant une femme, elle dit tout haut au prédicateur : « Arrêtez, Monsieur le Docteur, arrêtez un moment, autrement cet homme expire entre nos mains. »

Taulère prêchait sur ces paroles de l'Évangile : « Voici l'Époux qui vient, allez au-

devant de lui. » Il faisait connaître les richesses de la miséricorde et de la bonté de Dieu envers ses élus, les divines faveurs dont il prévient l'âme fidèle, les lumières qu'il lui communique, les feux sacrés dont il embrase son cœur et les célestes consolations dont il le remplit. Il faisait remarquer par quels moyens cette âme sainte, ainsi prévenue, éclairée et doucement attirée par le divin Époux, pouvait répondre à ces ineffables invitations ; mais il avertissait en même temps que, dans le siècle où on vivait, il se trouvait peu de véritables spirituels, parce que ce n'est que par l'abnégation de soi-même et la pratique constante d'une sincère humilité qu'on peut mériter les faveurs du Ciel et les conserver.

Or la cupidité et l'orgueil, qui sont de tous les temps, semblaient régner alors avec plus d'empire et dans toutes les conditions. C'est ce que Taulère entreprit de montrer dans un autre sermon, où, ayant pris pour texte ces paroles du Sauveur : *Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre*, il s'éleva avec une liberté apostolique contre les vices et les désordres de chaque état. En respectant le caractère des personnes et les noms des individus, il ne put dissimuler ce qui était un sujet de scandale, soit dans les ministres mêmes de l'autel ou dans ceux de la justice.

Les citoyens de Cologne parlèrent fort différemment du prédicateur ; les uns le blâmaient, les autres le louaient, et c'était le plus grand nombre. « Après tout, disait-on, c'est un homme de bien, un homme vrai, droit et sincère, qui ne craint que Dieu et qui ne reprend que les vices trop réels des hommes. C'est à lui de nous avertir, il est envoyé pour cela, et c'est à nous de profiter des avertissements que Dieu nous donne par sa bouche. »

Le bruit s'étant répandu dans la ville que Taulère ne tarderait pas à se retirer, parce que ses supérieurs n'approuvaient point la vivacité de son zèle, les magistrats de Cologne se rendirent aussitôt au couvent pour représenter au supérieur qu'ils ne verraient point avec plaisir qu'on les privât d'un prédicateur si apostolique, si éclairé, et en état de faire

de si grands fruits dans le pays. « Cependant, répondit le Père prieur, avec toutes ces belles qualités Taulère risque de se faire de puissants ennemis, et déjà il nous rend odieux à nos meilleurs amis. — Nous ne croyons pas, mon Père, répliquèrent les magistrats, que vous ayez de meilleurs amis que nous ; or nous pouvons vous assurer que le zèle de votre prédicateur, bien loin d'avoir diminué le nôtre à votre égard, n'a servi qu'à augmenter le désir que nous avons de vous obliger dans toutes les occasions. Il est vrai qu'il ne nous épargne pas ; mais c'est pour cela même que nous souhaitons qu'il continue toujours à exercer en paix son ministère : on doit savoir estimer les prédicateurs de ce caractère et les conserver précieusement quand on a le bonheur de les posséder. »

Taulère devint ainsi l'apôtre non-seulement de Cologne, mais de toute l'Allemagne. Il était considéré comme l'instrument de tout le bien qui se pouvait faire dans le pays. Les personnes du monde, et celles qui avaient renoncé au siècle pour se cacher dans la solitude ou pour se dévouer au service des autels, ecclésiastiques, religieux, recluses, tous s'adressaient à lui avec confiance. On n'entreprenait rien d'important, soit dans ce qui intéressait la religion, soit dans les affaires même séculières, sans avoir consulté ce saint homme, aussi prudent que pieux. Ses ouvrages, surtout ses lettres et ses sermons, nous font assez connaître quel emploi il faisait de son temps, et avec quelle application il travaillait à l'instruction des fidèles, à la conversion des pécheurs et à l'avancement des vierges chrétiennes qui voulaient se sanctifier dans les exercices du cloître.

Taulère paraît avoir été gratifié du don de prophétie, car on trouve dans ses écrits des prédictions surprenantes sur le caractère et les ravages des hérésies dans les siècles suivants. Il combattait en particulier et démasquait les Bégards ou les faux spirituels de son temps. Ceux-ci, qui déjà dès le quatorzième siècle étaient appelés quiétistes, parce qu'ils se glorifiaient de leur quiétude ou de leur repos dans l'oraison, ne suivaient pas tous les mêmes maximes et ils n'enseignaient pas tous les mêmes erreurs ; il y en avait de

plusieurs espèces. Ceux, dit Bossuet, qui reviennent le plus aux quiétistes de nos jours sont décrits en cette sorte par Taulère dans un excellent sermon sur le premier dimanche de Carême : « Ils n'agissent point ; mais, comme l'instrument attend l'ouvrier, de même ceux-ci attendent l'opération divine, ne faisant rien du tout ; car ils disent que l'œuvre de Dieu serait empêchée par leur opération. Ainsi attachés à un vain repos, ils ne s'exercent point dans les vertus. Voulez-vous savoir quel repos ils pratiquent ? Je vous le dirai en peu de mots : ils ne veulent ni rendre grâces, ni louer Dieu, ni prier (c'est-à-dire, comme on va voir, ne rien demander), ne rien connaître, ne rien aimer, ne rien désirer, car ils pensent avoir déjà ce qu'ils pourraient demander ¹. »

Taulère, ainsi que Rusbrock, continue à représenter les égarements et l'orgueil monstrueux de ces anciens quiétistes. « Ils se croient, dit-il, au-dessus de toutes les lois divines et humaines, au-dessus de tous les exercices des bonnes œuvres et de toutes les vertus, et déjà incapables de péché parce qu'ils n'ont plus de volonté, et que, livrés au repos et réduits au néant, comme ils parlent, ils ont été faits une même chose avec Dieu. Ils se vantent d'être passifs sous la main de Dieu parce qu'ils sont les instruments dont il fait ce qu'il veut, et que, par cette raison, ce qu'il opère en eux est beaucoup au-dessus de toutes les œuvres que l'homme fait par lui-même, quoiqu'il soit en état de grâce. De là ils s'imaginent avoir non-seulement atteint, mais surpassé même toute la perfection à laquelle l'Église prétend nous exhorter et nous conduire par ses lois, ses préceptes, ses pratiques et ses saintes cérémonies. De là ils osent avancer que personne, ni Dieu même, ne peut rien leur donner ni leur ôter. Ils ne craignent point de dire qu'ils ont plus de mérite que le reste des hommes, que les anges mêmes, et que, devenus déjà comme une même chose avec Dieu, ils ne peuvent plus ni croître en vertu, ni tomber dans le péché, leur esprit se trouvant dans un parfait repos et leur volonté étant anéantie. » A les enten-

¹ Taulère, *Sermo 2 in Dom. 1 Quadray.*

dre, ils étaient élevés à la plus sublime oraison, transportés par un amour extatique, toujours mus par des impulsions et des impressions divines, auxquelles ils se laissaient aller sans jamais agir ni rien faire de leur côté.

Ces quiétistes, toujours oisifs, toujours enveloppés dans leur mystérieux repos, comme dans le centre de leur bonheur, sans s'embarrasser d'accomplir ni loi ni précepte, et sans pratiquer les bonnes œuvres, ne laissaient pas de prétendre à la récompense des justes. Ils ne craignaient pas même de la perdre, follement persuadés que, Dieu seul agissant en eux et faisant tout par eux, ils faisaient toujours ce qui était selon son bon plaisir. Au reste la modestie apparente, la patience, le prétendu dégagement et tout l'extérieur des faux spirituels les auraient fait prendre pour de vrais amis de Dieu, et il n'était pas facile de dévoiler leur profonde hypocrisie, tant ils étaient adroits à donner de belles couleurs à leurs pratiques ou à leurs folies. « Cependant, ajoute Taulère, il n'était point absolument impossible, même aux simples fidèles, de connaître ces sectaires et de les distinguer d'avec les véritables contemplatifs. Car quel est le chrétien, quel est le catholique qui ose dire, ainsi que faisaient les Bégards, que toutes les actions, bonnes ou mauvaises, auxquelles on se sent intérieurement porté, viennent également du Saint-Esprit? Comme si l'Esprit divin pouvait être, dans la créature raisonnable, non-seulement vain et inutile, mais aussi directement opposé à la vie chrétienne et contraire à la loi de Dieu. »

Après avoir parlé en homme bien instruit des autres absurdités des quiétistes, de leurs erreurs, de leurs excès et de leurs contradictions, Taulère les combat avec beaucoup de force et de solidité. Ces prétendus contemplatifs, toujours guindés au-dessus des nues, voulaient présomptueusement marcher, selon l'expression du prophète, dans des choses merveilleuses, au-dessus d'eux-mêmes, sans craindre le précipice qu'ils se creusaient sous leurs pas. Taulère le leur montre, ce précipice, d'autant plus profond et plus caché que leur orgueil et leur

aveuglement étaient plus grands. « Un faux repos, dit-il, les aveugle, et une fausse idée de spiritualité entretient en eux une hypocrisie étonnante; ils s'admirent secrètement dans leur paisible singularité et ne reviennent jamais. Sous prétexte de n'avoir plus de volonté propre ils se remplissent d'eux-mêmes. Car qu'y a-t-il de plus capable de flatter l'amour-propre que l'idée de l'avoir extirpé? » Taulère fait aussi remarquer le pas glissant par lequel les quiétistes passaient de l'impureté de l'esprit à celle du corps, et d'une folle présomption, qu'on peut appeler la fornication spirituelle, à des pratiques qui devaient faire rougir. « Ces hommes, ajoutait-il, superbes et insensés en même temps, s'imaginent pouvoir s'abandonner sans péché à tous les désirs de la chair parce qu'ils se flattent d'avoir acquis la parfaite justice et la parfaite innocence, contre laquelle il n'est point de loi. Tout ce que la nature corrompue peut leur inspirer, ils le font sans remords ni scrupule, pour ne point empêcher ce qu'il leur plairait d'appeler quiétude, repos, liberté d'esprit. Mais n'est-ce pas vouloir canoniser le crime et rendre leur conversion beaucoup plus difficile que celle des voleurs et des scélérats de profession? Car ceux-ci reconnaissent du moins qu'ils sont coupables, et cet aveu peut servir à leur amendement, au lieu que ces faux spirituels, vrais précurseurs de l'Antechrist, appellent bien ce qui est mal et s'applaudissent dans leurs désordres. »

Taulère, adressant ensuite la parole à ses auditeurs pour les prémunir contre le venin de l'hérésie, leur propose ainsi en peu de mots la doctrine de l'Eglise, contraire à celle des quiétistes et à leurs pratiques criminelles : « Tenez donc pour certain, et c'est la foi qui nous l'apprend, que nul chrétien n'est dispensé de garder les commandements de Dieu et de pratiquer les vertus; que l'homme ne peut être uni à Dieu, s'élever ou se reposer en Dieu, que par l'amour et les saints désirs, et qu'il n'est point de véritable sainteté sans les bonnes œuvres. Tenez pour certain que c'est s'exposer à toute tentation, à toute erreur, à tout pé-

ché, et abuser du repos de l'oraison, que de faire consister ce repos dans la cessation de tout acte intérieur, de la pratique ou de l'exercice des actions de piété. Non, on ne peut servir Dieu et lui rendre le culte qu'il demande de nous si on se croit dispensé de le louer, de le prier, de lui rendre de dignes actions de grâces; car, puisqu'il est le Créateur et le Seigneur de toutes choses, le premier principe et la dernière fin de toutes les créatures, seul Tout-Puissant et infiniment riche, seul capable de remplir nos besoins, de nous donner ce qui nous est nécessaire et de nous ôter ce qu'il nous a gratuitement donné, nous devons tous, et par reconnaissance et par justice, le remercier de tout et le louer en toutes choses.

« Mettons encore au rang des vérités catholiques, qu'il n'est point permis de contester et qu'il est impossible d'obscurcir, que, tant que nous vivons sur la terre, nous pouvons toujours, avec le secours de la grâce, mériter, nous exercer dans les bonnes œuvres et croître en vertu. Nous pouvons aussi, par notre seule liberté, nous écarter des sentiers de la justice, tomber dans le péché et perdre notre couronne. Dieu seul, éternel, immuable, souverainement parfait, ne peut rien perdre ni rien acquérir; mais c'est par sa vertu que les créatures font ce qu'elles font de bien, dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire. Si, par impossible, une créature spirituelle était absolument privée de tout acte ou de toute opération intérieure, son état présent ne serait point différent de celui où elle était avant que d'être tirée du néant; et je ne vois pas qu'on pourrait lui attribuer plus de mérite et de bonheur qu'à une pièce de bois ou à une pierre.

« Concluons donc, ce sont toujours les paroles de Taulère, que, sans la connaissance et l'amour de Dieu, par conséquent sans les actes de l'esprit et de la volonté, il est impossible que nous soyons heureux. Concluons que ce repos, cette quiétude imaginaire, qu'on veut faire consister dans une entière cessation de tout acte intérieur, n'est qu'un songe, une chimère, une illusion. Les sectaires qui soutiennent ces erreurs, et qui les défendent avec autant de subtilité que d'en-

têtement, ne peuvent-ils pas être comparés à des esprits réprouvés, déjà condamnés au feu éternel, privés de tout plaisir, de tout amour de Dieu, ainsi que de tout sentiment de piété envers leur Créateur, qu'ils ne louent et ne bénissent point? Eh! que reste-t-il à nos quiétistes obstinés que de passer du malheureux état dont ils osent encore se glorifier au supplice éternel qu'ils ont déjà mérité et par leur hérésie et par leurs méchantes actions? »

Taulère oppose ensuite aux maximes des faux spirituels les véritables maximes des saints, leur pratique toujours conforme à l'esprit des Écritures, et l'exemple même de l'Homme-Dieu, le modèle de tous les saints. « Jésus-Christ a persévéré et il persévère toujours dans l'amour, le désir, l'action de grâces et la louange de son Père céleste. Quoique son âme très-sainte fût toujours parfaitement heureuse, étant toujours unie à la Divinité, elle n'est jamais arrivée à ce qu'il plaît à nos contemplatifs d'appeler repos et quiétude; mais son humanité sacrée, ainsi que les saints, en aimant Dieu et en jouissant de Dieu, désire toujours l'aimer et jouir de lui, quoique en effet elle l'aime et le possède au-dessus de tout désir. »

De tout cela Taulère conclut de nouveau que la cessation de tout acte intérieur, quand elle serait possible, ne pourrait jamais être regardée comme la souveraine perfection de la vie spirituelle, et, bien loin que, pour arriver à cette perfection, il faille s'abstenir, ainsi que le pensaient les Bégards, de tout exercice de vertu et de la pratique des bonnes œuvres, ce n'est, au contraire, que par cet exercice qu'on peut se sanctifier et acquérir la justice chrétienne¹.

Depuis le jour où Dieu appela Taulère à lui d'une manière particulière, il n'eut point d'autre occupation que d'étudier la loi du Seigneur, de la pratiquer, de la proposer et de l'expliquer à tous les fidèles. S'il était l'exemple de ses frères par la régularité de sa vie, il était en même temps l'apôtre et le docteur des peuples, qu'il ne cessait d'ins-

¹ Voir l'article JEAN TAULÈRE parmi les *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par le P. Touron, t. 2.

truire et de porter à la pratique de toutes les vertus par ses continuelles prédications. Mais, non content de travailler au salut de ceux qui avaient le bonheur de l'entendre, il a voulu fournir à ceux qui viendraient après lui de nouveaux moyens de perfection dans les excellents ouvrages qu'il nous a laissés. Ni ses longues prières, ni ses fréquentes maladies, ni ses voyages ne l'empêchèrent jamais de prêcher et d'écrire; il persévéra constamment dans l'un et l'autre exercice jusqu'au bout de sa carrière.

Lorsqu'il plut au Seigneur de lui faire connaître que son dernier jour approchait, il souhaita de voir encore une fois le pieux laïque qui lui avait servi autrefois de directeur. Taulère lui remit entre les mains quelques papiers où il avait écrit plusieurs circonstances de sa vie, particulièrement l'histoire de sa conversion, et une partie de ce qui s'était passé entre lui et cet inconnu. « Je vous remets cet écrit, dit le malade, afin que vous en fassiez ce que Dieu vous inspirera ou ce qui vous paraîtra pouvoir contribuer à sa gloire et à l'édification du prochain; ne le faites point paraître sous mon nom. — J'ai par devers moi, répondit le laïque, cinq de vos sermons; je les ai écrits comme je vous les ai entendu prononcer; je pourrai les joindre aux Mémoires que vous me confiez aujourd'hui et en faire un petit livre. » Taulère consentit à tout, mais en demandant une seconde fois qu'on supprimât son nom dans cet ouvrage.

Il y avait cependant près de cinq mois que le serviteur de Dieu, attaqué de paralysie, portait sa croix et toutes les incommodités de la maladie avec une patience héroïque. Il fut encore affligé dans son âme par de violentes tentations qui éprouvèrent sa foi et sa fidélité, et dont il ne fut délivré que peu de moments avant sa mort. Elle arriva dans le couvent de Strasbourg, le 17 mai 1364, comme il est marqué dans son épitaphe.

Taulère n'a écrit qu'en allemand, et c'est uniquement au zèle et à la diligence du Chartreux Surius qu'on doit la traduction latine de ses ouvrages. Elle parut à Cologne l'an 1552 et fut publiée de nouveau à Paris l'an 1623. Dans ce recueil on trouve : 1° l'his-

toire de la vie et de la conversion de Taulère; 2° plusieurs sermons du temps et des saints; 3° un traité des véritables vertus, et le livre appelé communément les *Institutions de Taulère*, divisé en trente-neuf chapitres; 4° quelques lettres de piété; 5° ses prédications touchant les erreurs qui parurent depuis en Allemagne et ailleurs; 6° les cantiques spirituels d'une âme remplie du saint amour; 7° un traité des neuf degrés de la perfection chrétienne; 8° le Miroir très-clair ou le Modèle parfait de la sainteté dans la vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ; 9° un dialogue entre un théologien et un pauvre mendiant, arrivé à une haute perfection par la pratique de la résignation à la volonté de Dieu; 10° plusieurs discours de piété pour apprendre à se préparer saintement à la mort; 11° un traité où l'auteur explique, avec beaucoup d'érudition et de solidité, les causes de l'aveuglement du pécheur, auxquelles il oppose les sources de l'amour divin. C'est principalement dans cette dernière partie de l'ouvrage qu'il parle avec cette piété et cette onction qui se font sentir dans tous ses écrits¹.

Un contemporain de Taulère fut le bienheureux Henri Suso. Il naquit dans la Souabe, d'une famille illustre, le jour de Saint-Benoît, 21 mars 1300. Sa mère était une femme d'une éminente sainteté; elle eut beaucoup à souffrir dans son intérieur; car elle avait un mari méchant et dissolu, qui ne lui ressemblait en rien. Elle méditait assidûment la Passion du Sauveur; elle en était si touchée que, tous les matins, pendant trente ans, elle fut obligée de laisser couler ses larmes des heures entières. L'amour de Jésus-Christ et la vivacité de ses sentiments lui occasionnèrent une maladie qui dura près de trois mois, et qu'elle supporta avec tant de résignation et avec tant de désirs de Dieu que toute sa maison en fut édifiée. Un jour qu'elle était à l'église devant un autel où était représentée la descente de croix, elle se mit à méditer sur ce sujet, et elle en ressentit une telle douleur que son cœur en fut

¹ Voir l'art. le JEAN TAULÈRE parmi les *Hommes illustres de l'ordre de Saint-Dominique*, par le P. Touron, t. 2.

tout brisé. Elle défaillit, et on la transporta sans connaissance chez elle, où elle resta au lit depuis le commencement du carême jusqu'au vendredi saint. Elle mourut au milieu de ce jour, au même instant que Notre-Seigneur, et son âme s'éleva au ciel.

Son fils était entré chez les Dominicains de Constance, à l'âge de treize ans. L'Église le nomma frère Henri et le monde Suso.

Les commencements de son noviciat furent éloignés de la perfection religieuse ; sa piété fut faible d'abord, son cœur s'abandonna aux futilités de la terre, et il ne s'appliqua point à éviter les petites fautes et à pratiquer les règles de son ordre, quoiqu'il évitât pourtant les péchés plus graves et tout ce qui pouvait ternir la réputation d'un religieux. Il persévéra dans sa dissipation et ses négligences jusqu'à l'âge de dix-huit ans. La divine sagesse l'éclaira dès lors et le conduisit merveilleusement des ténèbres de son imperfection à la grande lumière de la vérité. Pendant ces cinq années d'un noviciat si peu exemplaire, Dieu, qui l'avait choisi pour l'élever à un haut degré de sainteté, ne l'abandonna jamais ; il l'assista et le sauva en troublant miséricordieusement son âme. Il n'y avait pas de paix et de tranquillité pour Suso toutes les fois qu'il se laissait trop captiver par les affections de famille, par la société de ses amis ou par les plaisirs et les jouissances matérielles. Il sentait alors qu'il devait chercher quelque chose qui calmât mieux les besoins de son cœur ; ce trouble intérieur, ce dégoût continu, ces pénibles remords le tourmentèrent jusqu'à ce que Dieu, dans sa bonté, visita le silence de sa cellule et blessa si amoureuxment son cœur qu'il le détacha de toutes ses anciennes habitudes et de toutes les créatures. Après ce changement, opéré par une main invisible et mystérieuse, frère Henri se sentit l'âme fixée et la conscience tranquille. Tous ses compagnons, ignorant la cause de sa conduite, en donnaient des explications différentes ; mais aucun ne devinait la vérité.

Frère Henri vécut dès lors dans la retraite ; mais son âme, ardente et avide de doux épanchements, éprouva de grandes

tentations et des peines plus cruelles que la mort. Quelquefois, vaincu par la nature, il retournait à ses anciens amis pour se distraire un peu ; mais, dans leur commerce, il ne trouvait aucune joie, et il les quittait plus triste encore, parce que leurs divertissements lui déplaisaient et que leurs reproches étaient pleins d'amertume. Sa croix la plus pesante était de ne trouver personne qui partageât ses sentiments et qui pût l'écouter. Ses jours s'écoulaient dans l'affliction et les larmes, son âme souffrait dans la solitude et languissait dans l'isolement ; cet état finit pourtant par lui paraître délicieux.

Un jour qu'il ressentait vivement sa peine et qu'il était seul dans l'église à pleurer et à gémir, Dieu se plut à le consoler par une vision céleste. Son âme fut transportée dans une de ces régions pures et resplendissantes du ciel, et il y vit des choses divines et ineffables ; dans cette contemplation son cœur était brûlé d'une flamme si ardente, son esprit était si heureux et si absorbé, que tout sentiment humain s'éteignit, qu'il ne pensa ni à lui ni au monde, et qu'il ignora si ce ravissement eut lieu le jour ou la nuit, avec ou sans son corps. Cet état dura une heure et demie, et cette goutte délicieuse de la vie éternelle qui coula du sein de Dieu sur le cœur de Henri calma ses peines et le fortifia dans sa résolution, en lui donnant un avant-goût des douceurs célestes.

Aidé par ce secours divin frère Henri s'affranchit des affections humaines et se livra tout entier à la solitude et au silence de l'âme. Il parvint à consacrer tous ses instants à une contemplation intérieure qui tendait sans cesse à jouir de la divine Sagesse. Ce violent désir naquit dans ce cœur si ardent à aimer dès son jeune âge, en voyant dans les saintes Écritures que l'éternelle Sagesse s'offre aux hommes comme une tendre vierge qui s'ingénie à gagner leur amour par des charmes incomparables, par de sages et délicieuses paroles, et à s'attirer toutes les âmes, en découvrant la fausseté, l'inconstance des autres affections, en faisant comprendre, au contraire, la fidélité, la douceur irrésistible de son amour. Ce jeune homme, captivé comme le cerf par

l'odeur de la panthère, se passionna saintement pour l'éternelle Sagesse.

Un jour il entendit lire à table ces paroles de la divine Sagesse : « La Sagesse est plus belle que le soleil, et, quand on la compare à la lumière, on la trouve préférable ; et je l'ai aimée, et je l'ai recherchée dès mon enfance, et je l'ai demandée pour mon épouse, et je suis devenu l'adorateur de ses charmes. Avec cette épouse je resplendirai devant tous les peuples ; tous m'honoreront, les jeunes gens comme les vieillards ; je rendrai mon nom immortel, et je laisserai à mes descendants un souvenir qui ne s'effacera pas. Et puis, quand cette épouse céleste viendra habiter mon cœur, comme mon âme se reposera doucement en elle ! Sa présence et ses entretiens ne peuvent causer d'ennui et d'amertume ; elle apporte toujours, au contraire, une paix et une joie continuelles. C'est avec la Sagesse que le Seigneur a bâti la terre au-dessus des abîmes, et c'est la Prudence qui a orné les cieux ; c'est la Sagesse qui rend féconds les fontaines et les gouffres ; c'est elle qui nourrit les nuages de rosées. Oh ! celui qui l'aime, cette Sagesse, qui l'embrasse, la possède et la suit dans ses sentiers, n'a pas à craindre les égarements et les chutes. Quand il voudra dormir il ne sera point réveillé par les fantômes de l'épouvante ; son repos sera assuré et son sommeil toujours délicieux ¹. »

L'âme de frère Henri se nourrissait de ces paroles de Salomon, écrites à la louange de l'éternelle Sagesse, et cette méditation augmentait son ardeur. Mais le démon, qui déteste la lumière et la vérité, le tourmentait, et, cherchant à le détourner de sa route, il lui présentait des pensées opposées à ses saints désirs. « Que fais-tu ? disait-il ; à quoi penses-tu, Henri ? Quelle folie de vouloir aimer ce que tu ne connais pas, ce que tu n'as jamais vu ! Ne vaut-il pas mieux posséder une petite chose certaine que d'en tenter une grande qui est bien douteuse ? Quand on recherche l'amitié d'un homme puissant et illustre on travaille des mois et des années sans réussir ; que sera-ce donc pour toi qui

es si petit devant Dieu ? Comment pourras-tu jamais obtenir l'amitié de la Sagesse éternelle ? Ce qu'elle ordonne n'est-il pas même trop difficile pour ta jeunesse ? Si c'était une amie discrète qui te permit de penser à toi et à ton bien-être, tu pourrais justifier ton amour ; mais ne veut-elle point que ses amants soient les ennemis d'eux-mêmes, qu'ils se privent de sommeil, de nourriture, de vin, de délassement, de plaisirs ? Et, ce qui est plus cruel, ceux qui n'obéissent pas à ses ordres seront dans les adversités et les pièges de la mort ; il est écrit : « Celui qui aime le vin et la bonne chère n'est point un sage ¹ ; » et encore : « Paresseux, quand quitteras-tu ta couche ? quand sortiras-tu de ton sommeil ? Tu épargnes tes mains et tu te reposes. Mais voici la pauvreté qui vient à grands pas, et le besoin qui attaque comme un homme armé ². » Une amie peut-elle dire à ses amis des choses si dures ? »

L'inspiration venait d'en haut pour répondre à ces attaques : « Quel est l'amant qui n'a point souffert ? N'est-ce pas une loi de l'amour que celui qui veut aimer se soumette à la peine et à la douleur ? Aimer est d'ordinaire un martyre, et ne vaut-il pas mieux supporter les rigueurs de ce martyre en aspirant à une amie, à une épouse si noble, si glorieuse et si divine ? Voyez quelles fatigues, quels dégoûts et quels déboires endurent les amants du monde ! »

C'est ainsi qu'il encourageait son âme à la persévérance ; mais le grand combat intérieur ne cessait pas. Tantôt il se sentait plein d'un saint courage, tantôt il se voyait abattu et captivé par les choses terrestres et passagères. Cette agitation, cette fluctuation entre Dieu et le monde l'affligeait et le troublait ; mais à la fin pourtant la résolution de se donner entièrement à Dieu triomphait et l'arrachait aux affections d'ici-bas. Un jour sa force s'accrut beaucoup en entendant lire à table ces paroles de l'éternelle Sagesse : « Comme un térébinthe j'ai étendu mes rameaux, et ces rameaux sont nobles et gracieux ; je suis intact comme le Liban, et j'ai parfumé l'endroit que j'habite, et ce parfum

¹ Sap., 8. *Vie du bienheureux Suso*, par Émile Chavin, c. 3.

¹ Proverb., 21. — ² *Ibid.*, 6.

est comme un baume sans mélange. Celui qui me trouvera trouvera la paix, et le Seigneur lui accordera sa grâce et son salut ¹. » A ces paroles étaient opposées celles qui parlent des amours profanes : « J'ai trouvé la femme plus amère que la mort; elle est semblable au piège du chasseur; son cœur est un filet tendu et ses mains de véritables chaînes; l'ami de Dieu la fuira et le pécheur seul deviendra sa proie ². »

A cette voix le jeune Henri s'écriait : « Que ces paroles sont vraies ! La femme, c'est la mort; l'éternelle Sagesse, c'est la vie; aussi je veux décidément la prendre pour épouse et me donner tout entier à son service et à son amour. Oh ! si je pouvais la voir au moins une fois; si j'obtenais la grâce de lui parler, combien je m'estimerais heureux ! Que doit être celle qui parle si éloquemment d'elle-même et qui promet de si grands biens à ses adorateurs ? Est-ce une science, un symbole, une créature de la terre ou du ciel ? »

Au milieu de ces élans la divine Sagesse lui apparut au loin, élevée sur une colonne de nuée et sur un trône d'ivoire, avec une majesté plus brillante que le matin, plus éblouissante que le soleil. Sa couronne était l'éternité; son voile et son vêtement, la félicité; son langage, la suavité, et ses embrassements, l'abondance et la possession de tout bien. Elle paraissait à la fois éloignée et proche, sublime et humble, évidente et cachée, simple et pourtant incompréhensible; plus élevée que les hauteurs des cieux, plus profonde que les abîmes de la mer; elle atteignait d'une extrémité à l'autre avec force et disposait toutes choses avec douceur. Tantôt elle lui semblait une pure et charmante vierge, tantôt un jeune homme d'une exquise beauté; tantôt c'était une maîtresse savante dans tous les arts, tantôt une tendre amie qui, se tournant doucement vers lui et lui souriant, non sans une certaine majesté divine, lui disait avec tendresse : « Mon fils, donne-moi ton cœur ! » Alors il se précipitait à ses pieds et lui rendait les plus humbles, les plus amou-

reuses actions de grâces. L'éternelle Sagesse disparut, et laissa son cœur plein de pensées célestes et d'enthousiasme pour sa beauté.

Dans les premiers temps de sa conversion frère Henri désirait ardemment plaire à Dieu et mener une vie sainte, mais sans fatigue et sans douleurs; Dieu lui fit comprendre son erreur par le monde lui-même. Un jour qu'il allait prêcher, il monta sur un bateau pour traverser le lac de Constance. Parmi les passagers se trouvait un jeune homme richement vêtu; frère Henri l'aborda et lui demanda qui il était et ce qu'il faisait. Le jeune homme lui répondit qu'il était maître d'escrime et de joute, et qu'il apprenait aux nobles et aux chevaliers à jouter et à combattre corps à corps. Ces joutes se faisaient devant les dames, et le vainqueur obtenait de la plus belle un anneau d'or pour récompense. Le serviteur de Dieu lui demandant quelques autres détails, il ajouta : « Pour obtenir cet anneau d'or il faut combattre sans jamais faiblir, supporter de nombreuses blessures, et recevoir les coups de ses rivaux avec sang-froid, générosité et courage. Il ne suffit pas de commencer, il faut soutenir le combat jusqu'à la fin, et montrer toujours aux dames un visage joyeux, serait-il tout couvert de sang. Celui qui se plaint devient la risée de tous les spectateurs. »

Alors le serviteur de Dieu quitta le jeune homme et médita ces paroles pendant toute la nuit. Cet exemple le remplissait de confusion, et il disait en soupirant et en gémissant : « O Dieu ! quelle leçon je reçois ! Ces chevaliers, ces hommes du monde, pour plaire à une femme, pour en obtenir une frivole récompense, s'exposent à tant de fatigues, à tant de dangers ! Ne serait-il pas juste que nous, serviteurs de Dieu, nous supportions avec courage les peines les plus dures pour gagner une éternité de gloire ? Oh ! Dieu de bonté ! si j'étais digne de compter parmi les soldats de votre spirituelle milice ! Oh ! très-gracieuse et éternelle Sagesse, à l'amabilité de qui rien n'est comparable, oh ! si mon âme pouvait recevoir de vous cet anneau, comme je supporterais volontiers tout ce qu'il vous plairait d'ordonner ! » Et il commença de répandre

¹ Enl., 24. — ² *Ibid.*, 7.

des larmes, tant son ardeur était grande.

Lorsqu'il fut arrivé au lieu de sa prédication Dieu lui envoya de telles douleurs qu'il tomba presque dans le désespoir. Ses amis étaient touchés de son état, et il oubliait déjà l'exemple des jouteurs et les résolutions qu'il avait prises; son esprit bouleversé se laissait aller à l'impatience. « Pourquoi Dieu, disait-il, me traite-t-il ainsi ? » Le lendemain matin, son âme reposant dans une douce extase, il entendit ces paroles : « Où est donc cette humeur guerrière et cette valeur ? Voilà comme ce soldat de paille a de la constance ! courageux dans la prospérité, mais, quand le malheur arrive, se laissant abattre comme une femme. Ce n'est point ainsi que s'obtient l'anneau que tu désires. — Mais, Seigneur, répondit Suso, ces combats qu'il faut subir sont trop longs. — Mais, répliqua le Seigneur, l'honneur et la gloire, et l'anneau des braves que j'aurai distingués, tout cela est éternel. » Confondu à ces paroles, le frère dit tout bas : « Seigneur, je confesse ma faute; permettez-moi seulement, affligé comme je suis, de répandre des larmes; car mon cœur en déborde. — Quelle honte ! répliqua le Seigneur, veux-tu donc pleurer comme une femme ? Mais tu vas te flétrir d'une marque d'ignominie auprès de tous les habitants du ciel. Essuie tes yeux, montre un visage gai, afin que ni Dieu ni les hommes ne t'aperçoivent pleurant d'affliction. » Suso commença de sourire, tandis que les larmes ruisselaient le long de ses joues, et il promit à Dieu de ne vouloir plus pleurer, afin de pouvoir obtenir l'anneau spirituel¹.

Depuis ce temps le cœur de Suso s'enflamma de plus en plus pour cette Sagesse vivante, éternelle, incréée, qui elle-même fait ses délices d'être avec les enfants des hommes et qui même s'est faite homme pour l'amour de nous. Un jour qu'il ressentait plus vivement cette sainte ardeur, il se retire dans son oratoire, cherchant un moyen de témoigner à Jésus son amour et sa reconnaissance. Tout à coup il prend un stylet, se découvre la poitrine, y entaille dans sa

chair, au-dessus du cœur, le nom de Jésus. Ces lettres encore toutes saignantes, il se prosterne devant le crucifix, disant : « Seigneur, unique amour de mon cœur et de mon âme, voyez combien je vous aime. Je ne puis pas vous imprimer jusqu'au fond de mon être; de grâce, Seigneur, achevez ce qui reste à faire, imprimez votre personne jusqu'au plus intime de mon cœur, gravez-y votre nom de manière que jamais vous ne puissiez en être effacé. »

Ces blessures de l'amour saignèrent longtemps; quand elles se cicatrisèrent le nom de Jésus resta imprimé sur sa peau, comme il l'avait désiré, et ces lettres, longues comme une articulation du petit doigt, parurent sur sa poitrine jusqu'à sa mort; à chaque battement de son cœur le nom de Jésus se laissait sentir. Il eut grand soin, pendant toute sa vie, de cacher cette grâce aux hommes; il la confia seulement à un de ses amis intimes. Quand il lui survenait quelques épreuves cruelles il découvrait son cœur, et la contemplation de cette marque d'amour le consolait tout à coup et l'aidait à porter ses croix. Alors il disait au Seigneur dans une sainte familiarité : « Les amoureux du monde ont coutume d'attacher à leur vêtement le portrait, l'image de leurs amies; moi j'ai fait plus, je vous ai gravé sur mon cœur et dans ma chair elle-même. »

Depuis cette époque il fut favorisé de bien des grâces extraordinaires, apparitions de la sainte Vierge, apparitions des saints anges. Dieu lui faisait connaître les choses de l'autre vie et lui apprenait ce qui se passait dans le paradis, l'enfer et le purgatoire; les âmes innombrables de ceux qui mouraient lui apparaissaient et lui révélaient leur état, leurs joies ou leurs peines.

Il vit, entre autres, l'âme d'un nommé Eckard; ce saint homme lui raconta qu'il était dans le ciel, heureux, inondé d'une gloire ineffable et entièrement transformé. Frère Henri lui demanda comment se reposaient en Dieu ceux qui désiraient ici-bas satisfaire la Vérité suprême par un abandon total et sans aucun mélange d'erreur ni de fraude; il lui fut répondu que personne ne pouvait exprimer en paroles cette absorption

¹ *Vita Henrici Susonis*, cap. 47, n. 143 et 144. *Acta SS.*, 25 janvier.

ou immersion de l'homme dans l'abîme sans limites. A cette question : « Quel est l'exercice spirituel le plus utile ? » Eckard répondit : « C'est de renoncer à soi et à toute propriété avec une entière résignation à Dieu ; c'est de recevoir tout ce qui arrive comme venant de Dieu et non des créatures ; c'est d'être patient et doux avec ceux qui nous poursuivent comme des loups furieux. »

Il vit aussi l'âme de frère Jean Fucrer, de Strasbourg, qui lui dévoila toute la beauté de sa gloire. Henri lui demanda quelle était la plus grande douleur que pût supporter le juste et la plus méritoire pour obtenir ; l'autre répondit : « La plus grande douleur du juste et la plus méritoire, c'est, étant délaissé de Dieu, de se dépouiller encore de soi-même par la patience et de souffrir la privation de Dieu pour Dieu même. »

Une autre fois, parmi beaucoup d'autres âmes, il vit l'âme de son père, qui avait vécu très-attaché au monde ; elle lui apparut toute souffrante et toute affligée, lui faisant comprendre par là les peines cruelles qu'elle endurait dans le purgatoire et lui indiquant la manière de la secourir. Ce que Suso ayant fait, elle lui apparut une seconde fois et lui apprit qu'elle était délivrée de ses peines.

Suso étudiait à Cologne lorsque sa mère lui apparut dans une vision et lui dit avec une immense joie : « Mon fils, aime le Dieu tout-puissant, certain qu'il ne t'abandonnera jamais dans aucune adversité. Voilà que je suis sortie de ce monde, et cependant je ne suis pas morte, mais je vivrai éternellement auprès de Dieu. » Puis elle l'embrassa tendrement, lui donna sa bénédiction et disparut.

Il est impossible de dire avec quelle dévotion sensible frère Henri célébrait le saint sacrifice de la messe et combien il était embrasé d'amour, surtout à l'instant de la préface où l'on dit : *En haut les cœurs ! Rendons grâces au Seigneur notre Dieu.* Une fois il fut ravi en extase à ces paroles, et il les prononça sous l'influence de cette grâce avec tant d'ardeur que les assistants s'aperçurent de son état et lui demandèrent quelles pensées l'occupaient alors. Le saint leur répondit : « Trois pensées surtout agitent et enflamment mon

cœur, tantôt l'une après l'autre, tantôt toutes ensemble. D'abord je contemple en esprit tout mon être, mon âme, mon corps, mes forces et mes puissances, et autour de moi toutes les créatures dont le Tout-Puissant a peuplé le ciel, la terre et les éléments, les anges du ciel, les bêtes des forêts, les habitants des eaux, les plantes de la terre, le sable de la mer, les atomes qui volent dans l'air au rayon du soleil, les flocons de neige, les gouttes de la pluie et les perles de la rosée. Je pense que, jusqu'aux extrémités du monde, toutes les créatures obéissent à Dieu et contribuent autant qu'elles le peuvent à cette mystérieuse harmonie qui s'élève sans cesse pour louer et bénir le Créateur. Je me figure alors être au milieu de ce concert comme un maître de chapelle ; j'applique toutes mes facultés à marquer la mesure ; j'invite, j'excite par les mouvements les plus vifs de mon cœur, les plus intimes de mon âme, à chanter joyeusement avec moi : *SURSUM CORDA ! HABEMUS AD DOMINUM. GRATIAS AGAMUS DOMINO DEO NOSTRO :* En haut les cœurs ! Nous les avons au Seigneur. Rendons grâces au Seigneur notre Dieu !

« Je considère ensuite mon cœur et ceux de tous les hommes ; je pense à la joie, à l'amour, à la paix de ceux qui se consacrent uniquement à Dieu ; puis aux malheurs, aux tortures, aux croix, aux remords, à l'agitation de ceux qui se passionnent pour le monde avec tant de sollicitude et d'ardeur. Alors j'appelle de toutes mes forces tous les hommes qui peuplent la terre à s'élever avec moi jusqu'à Dieu pour le louer et le bénir. Je m'écrie : « O pauvres cœurs des hommes ! surmontez donc le flot qui vous entraîne, sortez du vice et de la mort, rompez les chaînes de votre dure prison, secouez le sommeil de votre apathie ! qu'une sainte et véritable conversion vous conduise à Dieu pour le remercier et le servir ! *Sursum corda ! Gratias agamus Domino Deo nostro !*

« Enfin je m'adresse à ces âmes innombrables qui ont bonne volonté, mais qui ne s'abandonnent pas entièrement à Dieu. Je pleure et je gémis amèrement sur elles, parce que, dans leur déplorable erreur, elles ne peuvent jouir ni de Dieu ni des créatures,

mais qu'elles s'égarèrent à la vaine poursuite des choses de la terre. Je les invite, je les excite à mépriser avec courage l'amour frivole des créatures, à se donner à Dieu pour toujours, à l'aimer avec confiance et à le remercier, en disant : *Sursum corda! Gratias agamus Domino Deo nostro* ¹ ! »

La grande méditation de Suso était la Passion du Sauveur ; il la retraçait en quelque manière sur son corps. Un rude cilice le couvrait ; il y joignit pendant longtemps une chaîne de fer. Il portait entre les deux épaules, sur la chair nue, une croix de bois, garnie de trente clous qui devaient être pour lui un supplice continu. Ses jeûnes étaient très-fréquents ; une table sans aucune couverture lui servait de lit lorsqu'il allait prendre un peu de repos, à la suite de longues veilles et de sanglantes disciplines. Dieu lui fit connaître qu'il devait modérer ces austérités, mais pour se préparer à des croix plus douloureuses encore. Un ange le conduisit à l'école d'une plus haute perfection.

Au sortir de là Henri se disait : « Jette les yeux sur toi-même, examine avec droiture l'intérieur de ton âme, et tu verras qu'avec toutes les afflictions et les pénitences que tu as choisies selon ta volonté tu n'as encore rien fait, et que tout est à recommencer, parce que jamais tu n'as renoncé à toi-même, parce que jamais tu ne t'es livré à la main de Dieu, afin de souffrir pour son amour toutes les peines extérieures et intérieures qui peuvent l'attaquer. Tu as toujours été comme un lièvre timide et peureux qui se cache dans un buisson, et qui tremble, qui redoute la mort et la chute de la moindre feuille. Vois combien tu crains les persécutions des hommes, comme tu changes de couleur lorsque tu rencontres des personnes qui te contredisent. Quand tu devrais te livrer volontairement aux injures et t'exposer à la mort, tu prends la fuite et tu te caches au lieu d'aller au-devant du mal. Si on te loue tu souris ; la joie anime aussitôt ton cœur et ton visage. Si on te blâme tu t'affliges et tu laisses paraître ton chagrin, même à l'extérieur. Il est donc bien nécessaire d'aller à une plus haute

école de sagesse et d'esprit pour entrer dans la voie du Seigneur. Dieu éternel, s'écriait-il avec un profond soupir, comme je vois à cette heure clairement la vérité ! Hélas ! hélas ! quand mourrai-je à moi-même ? quand m'abandonnerai-je donc véritablement à Dieu ? »

Un jour, assis dans sa cellule, il méditait sur ce texte de Job : « C'est une milice que la vie de l'homme sur la terre. » Tout à coup il entre en extase et voit un jeune homme qui portait l'armure d'un chevalier et l'en revêtait en disant : « Tu as assez combattu comme fantassin, désormais Dieu veut que tu le serves comme chevalier. » Le bienheureux regardait ces armes et disait dans son étonnement : « Que faites-vous de moi ? Pourquoi cette mutation ? et comment vais-je être chevalier, moi qui me plais maintenant au repos et à la tranquillité ? Je me soumets puisque Dieu l'ordonne ; mais cette noblesse me serait plus chère si j'avais pu la gagner dans quelque glorieux combat. » Le jeune homme, souriant, lui répondit : « Ne te tourmente pas de cela ; les occasions de bien combattre ne te manqueront pas. Les soldats de Jésus-Christ ont à soutenir des guerres plus terribles et à remporter des victoires plus brillantes que les Hector, les Achille, les César, que tous les capitaines et les héros que les poètes et le paganisme ont tant célébrés. Si tu crois que Dieu t'a déchargé de tes pénitences pour que tu suives tranquillement ton plaisir et tes aises, tu es dans une grande erreur. Dieu t'a délivré, non pas pour que tu sois ton maître, mais pour remplacer tes mortifications par des chaînes plus lourdes et plus douloureuses. »

Ces paroles ébranlèrent frère Henri et l'épouvantèrent. « Seigneur, dit-il à Dieu, à quoi me destinez-vous donc ? Je pensais avoir fini, et je n'ai pas encore commencé. Voulez-vous me faire souffrir et appesantir votre main sur moi ? Serai-je le seul pécheur dans le monde, le seul misérable indigne de consolations ? Ne vous suffit-il pas de m'avoir accablé d'infirmités et de tentations pendant ma jeunesse, d'avoir combattu de tant

¹ Cap. 11.¹ Cap. 21.

de manières ma chair délicate? Il me semble pourtant, Seigneur, que vingt-deux ans de souffrance devaient vous satisfaire! — Non, répondit le Seigneur, tu n'es point assez exercé, assez éprouvé; si tu veux que les choses aillent bien pour toi, il faut que tu sois tourmenté de mille façons et jusque dans l'intime de ton cœur. — Mais au moins, répliqua Suso, je vous prie en grâce d'être assez bon pour me découvrir les croix que vous me préparez. » Le Seigneur répondit : « Lève les yeux au ciel, et, si tu peux compter les étoiles, tu sauras le nombre des afflictions qui t'attendent, et, de même que les étoiles sont immenses et qu'elles paraissent petites aux yeux des hommes, de même les croix que tu porteras paraîtront légères à ceux qui ne les connaissent point, tandis que tu sentiras combien elles sont dures et pesantes. — Seigneur, dit Suso, faites-les-moi connaître d'avance afin que je puisse m'y préparer. » Et Dieu répondit : « Il vaut mieux que tu les ignores parce qu'elles te décourageraient. Pourtant je veux bien t'en découvrir trois parmi toutes celles que je te prépare. La première croix sera celle-ci : autrefois tu te frappais de tes propres mains tant que tu voulais, et tu t'arrêtais quand tu avais pitié de toi-même; maintenant tu seras entre les mains des autres, tu seras maltraité et frappé sans pouvoir te défendre. De plus tu perdras l'estime et la considération de beaucoup, et celle-là te sera plus pénible que cette croix pleine de clous qui déchirait ta chair et tes épaules. On te louait, on t'admirait dans tes mortifications volontaires; mais, quand tu souffriras désormais, tu seras abaissé, méprisé et tourné en ridicule par tout le monde. La seconde croix sera celle-ci : quoique tu te sois martyrisé par de nombreuses et cruelles tortures, tu as conservé ton cœur d'homme et ta nature aimante; tu jouis de l'affection de beaucoup de monde; mais, là où tu avais trouvé de la confiance, de l'estime et de l'amour, tu rencontreras désormais partout une insigne déloyauté; tu seras tellement joué et accablé que tu deviendras le chagrin et le désespoir du petit nombre qui te restera fidèle. Voici la troisième croix : jusqu'à présent je t'ai nourri, comme un petit enfant, du lait de

ma divine grâce, et cela avec tant d'abondance que tu te sentais souvent plongé dans un océan de délices. Désormais je retirerai mes grâces et mes consolations; je te livrerai à la pauvreté, à l'aridité spirituelle; tu seras abandonné de Dieu et des hommes, tourmenté de toutes les manières par tes amis et tes ennemis, et ce que tu rechercheras, ce que tu tenteras pour te consoler et te soulager dans tes angoisses, tournera toujours contre toi. »

Cette extase glaça Henri d'épouvante et le fit trembler de tous ses membres. Il se leva et se précipita par terre en étendant les bras en croix; il cria vers Dieu, le cœur tout déchiré et la voix pleine de larmes, conjurant sa bonté de vouloir, s'il était possible, lui épargner tant de misères, mais se soumettant humblement, s'il le fallait, à l'accomplissement de son éternelle volonté. Pendant qu'il est ainsi prosterné dans les soupirs et les pleurs, il entend une voix qui lui disait intérieurement : « Aie bon courage, car je serai avec toi et je te rendrai victorieux dans tous les combats. » Il s'abandonne alors aux mains de Dieu et se relève.

Quelque temps après, se tenant un matin dans sa cellule, toujours triste et préoccupé des peines qui l'attendaient, une voix lui dit : « Ouvre la fenêtre, regarde et apprends. » Il l'ouvrit et vit à l'entrée du couvent un chien qui avait dans sa gueule un mauvais morceau de drap. L'animal jouait avec le lambeau, le jetait en l'air, le reprenait, le mordait, le mettait en pièces avec ses pattes et ses ongles. A cette vue frère Henri comprit toutes ses douleurs dans l'avenir; il tourna les yeux au ciel et gémit profondément. Alors une voix lui dit : « C'est ainsi que tu seras traité par la bouche et les langues de tes frères. — Comme je ne puis éviter ces croix, pensa frère Henri, que mon âme se confie en Dieu, et qu'elle souffre sans se plaindre comme ce morceau de drap ! » Il quitte la fenêtre et va à la porte du couvent ramasser le chiffon, qu'il conserva pendant plusieurs années, et lorsque, dans ses peines, il était tenté d'impatience, il le plaçait sous ses yeux en se rappelant le silence qu'avait gardé cet être insensible entre les dents du chien. Il rentrait en lui-même et

portait patiemment sa croix sans parler et sans se plaindre.

Les croix arrivèrent bientôt, et, lorsque Henri était injurié par les siens et qu'il dé tournait la tête par dégoût et par indignation, il entendait au fond de son âme les reproches de Jésus-Christ, qui lui disait : « Ai-je détourné la tête quand les hommes m'injuriaient et me crachaient au visage ? » Il se corrigeait alors, allait trouver ceux qui l'avaient maltraité et leur parlait avec douceur.

Ainsi qu'il lui avait été annoncé, les croix qu'il eut à supporter d'abord furent intérieures et très-pénibles. Les trois plus pesantes furent celles-ci : 1° une tentation continuelle contre la foi et les principaux mystères. Plus il cherchait à la combattre par l'étude, plus il en était tourmenté. Cette affliction dura neuf ans, et on ne saurait dire les larmes qu'elle lui fit répandre pour obtenir le secours du Ciel. Mais enfin Dieu eut compassion de lui et lui accorda une croyance claire et surnaturelle de tous les mystères de la foi. 2° Une tristesse profonde, qui pendant huit ans pesa sur son âme comme une lourde montagne ; 3° une tentation de désespoir. Il la souffrit pendant dix ans, et ne trouva de consolation qu'au moment où il se décida à s'en ouvrir à Eckard, théologien d'une grande sainteté, qui le calma par ses conseils et le délivra enfin de cet enfer qu'il avait enduré pendant tant d'années.

Il ne convenait pas que cette lampe brûlât toujours dans l'obscurité et que frère Henri vécût ainsi dans le silence et la solitude. Dieu lui fit connaître sa volonté par plusieurs révélations et l'envoya travailler dans le monde au rachat des âmes. Il rencontra dans sa mission des croix sans mesure et sans nombre ; mais aussi ses prédications gagnèrent à Dieu des âmes innombrables, quelquefois de la manière la plus inattendue.

Il revenait un jour de Flandre par l'Allemagne et côtoyait le Rhin lorsqu'au soir il arriva dans un bois. Il était seul ; son compagnon, plus jeune que lui, avait pris les devants et l'attendait plus loin. En avançant dans le bois il aperçut une belle jeune femme et un homme terrible, ayant une grande

pée à son côté et une lance sur les épaules. Frère Henri trembla à cette vue parce qu'il savait que cet endroit était infesté de voleurs et d'assassins ; aussi forçait-il le pas pour fuir cette mauvaise rencontre ; mais la jeune femme le rejoignit et lui dit : « Mon Père, je vous connais, et je vous conjure, par l'ardeur que vous avez de sauver les âmes, de vouloir bien entendre ma confession. » Le bienheureux la confessa, mais en tremblant pour sa vie, surtout quand sa pénitente lui dit : « Mon Père, ayez compassion de mon malheur ; cet homme est un assassin de grande route, qui tue, dépouille tous les voyageurs et ne vit que de brigandages. Il m'a trompée, il m'a enlevée de la maison de mon père, il m'a emmenée de force et m'a contrainte d'être sa femme ; voyez dans quel malheur je me trouve ! » Sa confession étant terminée elle alla parler en secret au voleur.

Frère Henri trembla de tous ses membres et crut la mort certaine en voyant venir à lui le brigand tout armé ; fuir était impossible, crier était inutile. Or le brigand, ayant appris de sa femme que ce religieux était un saint et que ceux qui se confessaient à lui feraient une bonne mort, venait prier frère Henri de vouloir bien le confesser aussi. Le frère y consentit ; ils se retirèrent sur la lisière du bois et sur les bords du Rhin. Parmi ses péchés le voleur raconta que, peu de jours avant, il avait rencontré dans le même chemin un prêtre vénérable, qu'il avait feint de vouloir se confesser, mais qu'après avoir dit quelques péchés il lui avait percé le cœur et la gorge de sa lance, l'avait tué, dépouillé, puis jeté dans le fleuve. Frère Henri crut entendre sa sentence de mort, et, quand le voleur eut fini, il tomba par terre de frayeur, et, les yeux fixés sur l'épée de l'assassin, il se recommanda à Dieu et attendit le nouveau crime de son terrible pénitent ; mais le voleur avait été tellement touché des paroles du bienheureux qu'au lieu de le tuer il le releva, le rassura, se recommanda à ses prières, l'accompagna avec sa femme jusqu'à l'extrémité de la forêt, et le laissa s'éloigner sans lui faire aucun mal. Frère Henri pria Dieu avec tant de confiance que le brigand se convertit plus tard, et le saint confesseur re-

cut dans une vision l'assurance qu'il était sauvé¹.

Les Pères de l'ordre de Saint-Dominique, connaissant l'éminente sagesse, la grande vertu de frère Henri et la grâce toute particulière qu'il avait pour convertir et sauver les âmes, s'empressaient de l'envoyer dans les différentes villes et contrées de l'Allemagne pour qu'il consacrat son talent à l'édification des peuples. Le bienheureux remplit sa mission avec tant de zèle et de sagesse qu'il devint bientôt le plus célèbre prédicateur de son temps. Ses paroles célestes triomphaient de tous les cœurs, les arrachaient à l'amour du siècle et faisaient embrasser une vie exemplaire même à ceux qui étaient souillés des vices les plus honteux. Le démon, qui se voyait arracher toutes ses conquêtes, entra en fureur et suscitait une foule d'obstacles au bienheureux. Une sainte religieuse, nommée Anne, que dirigeait frère Henri, le vit dans une extase tout entouré d'une multitude de démons qui criaient en rugissant : « Moine maudit ! allons ! que faut-il lui faire ? Unissons-nous, foulons-le aux pieds, jetons-nous sur lui et massacrons-le. » Et ils juraient, au milieu de leurs blasphèmes, de se venger et de le tourmenter dans son corps, dans son honneur, dans sa réputation, par toutes sortes de moyens et de violences. Quand frère Henri eut appris cette conjuration de l'enfer il craignit une nouvelle épreuve et se retira dans sa chapelle, dont il fit neuf fois le tour en priant et en invoquant le secours des neuf chœurs des anges contre tant d'ennemis cruels qui en voulaient à son honneur et à sa vie. Les anges lui apparurent et lui dirent pour le consoler : « Ne crains rien, Henri, parce que le Seigneur est avec toi et ne t'abandonnera point au moment du péril. Poursuis ton entreprise et rappelle les âmes à la vérité et à la vertu. » Le saint, consolé, consacra de nouveau toutes ses forces à exhorter, à prêcher, à confesser, et, là où il se trouvait une âme perdue, il y courait aussitôt pour la conquérir.

Voici quelques-unes des persécutions qui lui survinrent. Un jour il se vit en danger

d'être pendu sur la parole d'une jeune fille qui l'accusait d'avoir volé un crucifix dans une chapelle. Échappé de ce péril il tomba dans un autre. C'était pendant le carême, et il arriva qu'un crucifix de marbre versa du sang par le côté. Ce miracle attirait un grand concours de peuple. Le saint y alla, s'approcha du crucifix, recueillit du sang sur son doigt et appela les assistants en témoignage de ce qui s'était passé, sans décider si c'était une chose surnaturelle ou non. Bientôt le bruit se répandit que ce religieux s'était coupé le doigt avec lequel il avait touché le crucifix pour obtenir de l'argent et des aumônes. Les magistrats le signalèrent comme un imposteur et promirent une forte somme à qui le livrerait mort ou vivant. Quelque temps après, la populace ameutée dans une foire le chercha de tous côtés pour le jeter dans le Rhin parce qu'il avait, disait-on, empoisonné les fontaines, de concert avec les Juifs.

Parmi les personnes qu'il avait ramenées à Dieu se trouvait une femme de Satan, impie et débauchée, mais habile et dissimulée ; elle trompa le saint pendant longtemps. Henri, croyant qu'elle était rentrée sincèrement dans le chemin de la vertu, non-seulement lui servait de directeur, mais encore s'intéressait à elle et fournissait à tous ses besoins, dans la sainte pensée qu'il la fixerait par là davantage dans le bien. Cette femme avait eu un fils que, par intérêt et pour sauver l'honneur d'un homme, elle voulait attribuer à un autre ; le saint s'y opposa, comme il le devait, mais n'abandonna point cette malheureuse pour cela. Plus tard, ayant découvert qu'elle vivait dans le dérèglement comme par le passé, il l'abandonna peu à peu, ne s'occupant plus de ses affaires et ne fournit plus à ses besoins. Alors cette méchante femme entra dans une grande colère et menaça frère Henri de se venger s'il ne réparait le tort qu'il lui faisait en retirant ses aumônes, et de le couvrir de honte, lui et tout son ordre, en soutenant qu'il était le père de son enfant. Elle exécuta sa menace. Henri fut pendant longtemps en butte à cette infâme calomnie, jusqu'à ce que Dieu fit éclater son innocence. Autre croix. Il avait une

¹ Cap. 28.

sœur qui était religieuse ; tout à coup il apprend qu'elle a quitté son monastère, qu'elle est rentrée dans le monde et qu'elle se prostitue dans un cabaret. Son affliction le mit hors de lui-même. Par le temps le plus affreux, les chemins les plus impraticables, il courut après cette brebis égarée, s'évanouit de douleur à ses pieds et parvint à la ramener dans la voie du salut.

La vie entière de Henri Suso fut ainsi tissée de grâces, de succès et de croix. Il mourut dans le couvent d'Ulm, le 25 janvier 1365. Les miracles qui s'opérèrent à son tombeau rendirent sa mémoire chère aux peuples de l'Allemagne, qui s'accoutumèrent à l'honorer comme un saint. Le Pape Grégoire XVI, informé du culte public qu'on rendait à ce vénérable religieux, l'approuva le 16 avril 1831 et permit à tout l'ordre de Saint-Dominique d'en célébrer la fête¹.

Le bienheureux Henri Suso a laissé plusieurs écrits qui lui ont mérité le nom de Docteur extatique ; la plupart de ces ouvrages, aussi bien que ceux de Taulère, sont en allemand. Il y a de Suso, en latin, un petit et pieux office de l'éternelle Sagesse. Son ouvrage principal est un dialogue entre la Sagesse éternelle, ou Jésus-Christ, et son disciple. Il y a trois livres : le premier sur la Passion du Sauveur, le second sur la manière dont on doit apprendre à mourir, communier et louer Dieu de toutes choses.

Sur le mode de la présence réelle la Sagesse divine répond au disciple : « De quelle manière mon corps glorieux et mon âme se trouvent présents en toute vérité dans le Saint-Sacrement, cela ne peut être exprimé par aucune langue ni conçu par aucun sens, car c'est une œuvre de ma toute-puissance. C'est pourquoi tu dois le croire simplement et non le scruter. Je t'en dirai pourtant quelque chose ; je t'expliquerai ce miracle par d'autres merveilles. Dis-moi, comment se peut-il faire naturellement qu'une grande maison se montre dans un petit miroir ou même dans chaque partie de ce miroir, si on le met en pièces ? ou comment la vaste étendue des cieux imprime-t-elle sa forme à

l'œil, tandis qu'ils diffèrent cependant de grandeur entre eux ? Si la nature peut faire cela et autres choses pareilles, comment moi, qui suis le maître de la nature, ne pourrais-je pas faire d'autres choses plus surnaturelles ? Dis-moi, n'est-ce pas une chose plus merveilleuse de faire de rien le ciel, la terre et toutes les créatures, que de changer d'une manière invisible le pain en mon corps ? Pourquoi t'étonnes-tu de l'un et non pas de l'autre¹ ? »

Le troisième livre traite de la parfaite résignation et union à Dieu. Le chapitre 4 est particulièrement remarquable : « Comment l'homme et toutes les créatures ont été de toute éternité en Dieu, et comment elles sont sorties de Dieu par la création. »

« Vérité éternelle, comment les créatures ont-elles été de toute éternité en Dieu ? — Elles y ont été comme dans leur exemplaire éternel. — Quel est cet exemplaire ? — C'est l'essence éternelle de Dieu, en tant que par sa communication elle se donne à comprendre et à connaître à la créature. Et remarquez que toutes les créatures sont dès l'éternité Dieu, dans l'idée éternelle de Dieu ; elles n'y furent pas autrement distinctes que comme il a été dit. En tant qu'elles sont en Dieu elles sont la même vie, la même essence et la même puissance ; elles sont un avec lui et ne sont pas moins que lui. Mais, une fois sorties de Dieu par la création, chacune prend, d'une manière particulière et distincte, sa propre substance, avec sa forme propre, qui lui donne son essence naturelle. Car la forme donne une essence différente de l'essence divine et des autres substances ; ainsi la pierre n'est pas Dieu et Dieu n'est pas la pierre, quoiqu'il soit certain que la pierre et toutes les choses créées ont de Dieu ce qu'elles sont.

« L'essence de la créature est-elle plus noble quand elle est en Dieu qu'en elle-même ? — L'essence de la créature en Dieu n'est pas créature ; mais le fait de la création, pour toute créature, lui est plus utile que l'essence qu'elle a en Dieu ; car qu'a de plus la pierre, ou l'homme, ou toute autre créa-

¹ Acta SS., et Godescard, 25 janvier. Émile Chavin, *Vie du bienheureux Henri Suso*.

¹ L. 2, c. 3.

ture, en tant qu'elle est éternellement Dieu en Dieu? Dieu a bien ordonné toutes choses; car chacune d'elles a le regard fixé vers sa première origine comme devant y être plongée de nouveau. — D'où viennent donc, Seigneur, le péché et la malice, l'enfer, le purgatoire, le démon et autres semblables? — Comme la créature raisonnable devait revenir à son origine, qui est Dieu, un et simple dans sa nature, elle resta en elle-même avec une complaisance et une propriété déréglées, et voilà d'où viennent les démons et toute malice¹. »

Le chapitre suivant expose comment l'homme doit retourner à Dieu par Jésus-Christ, Dieu et homme. Sur cette question : « Seigneur, est-ce qu'il ne reste rien à un homme bienheureux et résigné? » *la Vérité* répond : « Il arrive sans doute, quand le serviteur bon et fidèle est introduit dans la joie de son maître, qu'il s'enivre de l'incalculable abondance de la maison du Seigneur. Comme un homme ivre s'oublie lui-même et n'est plus maître de soi, de même il semble qu'il s'est abandonné lui-même pour se perdre en Dieu, étant devenu un même esprit avec lui, comme dans une grande quantité de vin se perd une petite goutte d'eau qui s'abandonne elle-même en prenant le goût et la couleur du vin. Il en est de même de ceux qui jouissent de la parfaite béatitude; tous les désirs humains les quittent d'une manière ineffable; ils se manquent à eux-mêmes et se plongent entièrement dans la volonté de Dieu. Autrement cette parole de l'Écriture ne serait pas vraie : *Dieu sera tout en tous*, s'il était vrai qu'il reste quelque chose de l'homme à l'homme même. Son essence lui reste bien, mais dans une autre forme, douée d'une autre gloire, d'une autre puissance, et tout cela provient de son immense résignation.

« Mais que quelqu'un dans cette vie ait tellement renoncé à lui-même qu'il soit parvenu à ce degré de perfection qu'il ne se regarde plus lui-même, ni dans le bonheur ni dans le malheur, mais qu'il ne s'aime qu'à cause de Dieu et qu'il ne se regarde que selon

l'intelligence la plus parfaite, c'est ce que je ne comprends pas. S'il y a quelqu'un qui y soit parvenu, qu'il s'avance; car, selon mon jugement, cela ne me paraît pas possible¹. »

On voit avec quelle attention le bienheureux Suso évite non-seulement l'erreur grossière des panthéistes, mais encore l'erreur subtile où tomba l'illustre Fénelon en croyant que l'homme pouvait dès cette vie parvenir à cet état de quiétude absolue en Dieu.

Ce que nous avons pu voir de Suso et de Taulère nous fait regarder leurs écrits comme une mine inexplorée de richesses spirituelles. Depuis quelques années on a publié en allemand quelques sermons de Taulère pour le carême; la lecture nous en a émerveillés. Prêchés tels qu'ils sont, nous croyons qu'ils feraient un bien et un plaisir immenses à la multitude des fidèles. Il n'y a pas un de ces sermons qui ne parte des vérités communes de la foi et de l'Évangile pour élever l'auditeur, d'une manière simple et nette, à cette vie surnaturelle et divine où toutes les âmes pieuses aspirent. Nous ne nous souvenons d'aucun sermonaire français qui s'occupe de satisfaire à ce besoin des fidèles comme Taulère. Le Père Lejeune, de l'Oratoire, en approche; mais, pour des idées nettes sur la vie de la grâce, il reste fort en dessous. C'est tout un nouveau monde qu'il s'agit de découvrir aux fidèles chrétiens. Cela n'empêchera pas, ce sera au contraire le vrai moyen de prêcher avec force et efficacité, comme Taulère et Suso.

A leur époque un prédicateur bien autrement terrible, envoyé de la part de Dieu, invitait alors toutes les nations à la pénitence : c'était la peste. « On ne croira pas, dit Pétrarque, qu'il y a eu un temps où l'univers a été presque entièrement dépeuplé, où les maisons sont demeurées sans familles, les villes sans citoyens, les campagnes incultes et toutes couvertes de cadavres. Comment la postérité le croirait-elle? Nous avons peine à le croire nous-mêmes, et cependant nous le voyons de nos yeux. Sortis de nos maisons, nous parcourons la ville que nous trouvons pleine de morts et de mou-

¹ L. 3, c. 4.¹ L. 3, c. 5.

rants. Nous rentrons chez nous, et nous n'y trouvons plus nos proches ; tout a péri pendant ce peu de moments d'absence. Heureuses les races futures qui ne voient point ces calamités et qui regarderont peut-être la description que nous en faisons comme un tissu de fables ¹ ! » Suivant d'autres écrivains les deux tiers des hommes furent emportés par cette mortalité générale ; il y eut des villes où il ne resta que la dixième ou même la vingtième partie des habitants, et certaines provinces furent presque entièrement changées en d'affreuses solitudes. Les premières atteintes du mal contagieux étaient des pustules qui paraissaient sur le corps, accompagnées de fièvres malignes dont on mourait au bout de deux jours. Partout on n'entendait que des gémissements, des plaintes aiguës, des lamentations effrayantes. « Enfin, ajoutent ces écrivains, il est difficile de croire qu'au temps du déluge les eaux aient détruit plus d'hommes que la peste n'en mit au tombeau dans l'espace de quatre ou cinq années ². »

La contagion prit son origine dans l'Asie septentrionale, l'an 1346, par une espèce d'exhalaison qui couvrit une vaste contrée où l'on vit naître en même temps une quantité prodigieuse d'insectes qui achevèrent de corrompre l'air. La mortalité se communiqua promptement aux hommes et aux animaux ; elle passa de l'Asie en Égypte, en Grèce et aux îles de la Méditerranée. Elle s'empara ensuite des côtes de l'Europe et de l'Afrique, puis de tous les pays les plus avancés dans les terres. Durant les trois ans qu'elle désola l'Europe elle la parcourut successivement tout entière, sans se fixer plus de cinq ou six mois dans les lieux où elle séjourna le plus. Elle vint d'Italie en France, d'où elle gagna la Catalogne et l'Espagne. Elle se retourna peu après sur elle-même pour infecter l'Allemagne, les pays septentrionaux et les îles Britanniques, de sorte qu'il n'y eut absolument aucun canton en Europe qui n'en éprouvât les ravages. Sur quoi Pétrarque disait, dans un des accès de

sa douleur : « Eh quoi ! Seigneur, il faut donc que nous soyons les plus méchants hommes qui aient paru sur la terre. Il faut que vous nous fassiez expier les crimes de tous les siècles, puisque vous exercez contre nous une sorte de vengeance qui l'emporte sur toute la multitude réunie des divers châtiments que vous avez jamais employés contre les impies ¹. »

L'histoire remarque qu'à cette occasion il s'éteignit plusieurs bonnes maisons à Paris et ailleurs, qu'il mourut plus de jeunes gens que de vieillards, que le moindre commerce avec les pestiférés était mortel ; que les prêtres, intimidés, se retiraient des fonctions du ministère, et qu'ils les abandonnaient à quelques religieux plus zélés et moins attachés à la vie.

Ce qu'on rapporte surtout de l'Hôtel-Dieu de Paris est prodigieux. Durant fort longtemps il y mourut chaque jour plus de cinquante pestiférés. On les conduisait en monceaux au cimetière des Saints-Innocents ; mais bientôt, le terrain manquant pour inhumer ces cadavres et l'infection qu'ils causaient commençant à se répandre, on ferma ce cimetière, et l'on en fit bénir un autre hors de la ville pour servir aux mêmes usages. La charité des religieuses qui servaient les malades dans ce grand hôpital de Paris n'a pas échappé aux observations d'un auteur qui vivait alors et qui écrivait ce qui se passait sous ses yeux. « Ces saintes filles, dit-il, ne craignaient pas de s'exposer à une mort certaine en soulageant les pauvres. Elles les assistaient avec une patience et une humilité admirables. Il fallut renouveler leur communauté à plusieurs reprises à cause des ravages qu'y fit la contagion ; mais on peut croire que la mort, en les enlevant de dessus la terre, les a placées dans le séjour de la paix et de la gloire avec Jésus-Christ ². »

Le Pape Clément VI se distingua aussi par sa charité et ses bienfaits dans cette affreuse calamité. Outre les secours spirituels qu'il procura en accordant à tous les prêtres la permission générale d'absoudre sans restriction les pestiférés quant à la coulpe et à la

¹ Pétrarque, l. 8, *epist. fam.* 7. — ² Matth. Villani, l. 1, c. 1 et 2. Cantacuz., l. 4, c. 8. Cortus. *Hist.*, l. 9, c. 14.

¹ Pétrarque, *ubi supra*. — ² *Contin. Nang. Spicileg.* t. 2, p. 807 et seqq.

peine; outre les indulgences qu'il appliqua aux prêtres qui administraient les sacrements aux malades et à tous ceux qui leur rendaient quelque service, il prodigua les aumônes pour Avignon en particulier. On y eut soin de tous les pauvres par son ordre et à ses dépens; il établit des médecins et des personnes pieuses pour cette bonne œuvre, et, comme partout ailleurs les cadavres remplissaient les villes et augmentaient la contagion, il acheta pour la sépulture des morts un terrain dans la campagne, où il les faisait transporter à ses frais. On y ouvrait des fosses larges et profondes, on les y entassait, toutefois ensevelis décemment, et c'était encore le Pape qui avait voulu faire la dépense des suaires. Non content de ces attentions d'humanité et de religion, il fonda dans le même lieu une chapelle sous le nom de Notre-Dame-du-Champ-Sacré, fondation perpétuelle destinée à éterniser la mémoire de la calamité et du Pontife bienfaiteur ¹.

Le grand avantage des calamités publiques, surtout de celles qui présentent l'image de la mort, est de seconder la grâce dans la conversion des pécheurs. En voyant tomber autour de soi des milliers d'hommes atteints d'un mal contagieux, on s'attend à périr bientôt, à périr avec eux; on rentre en soi-même, on envisage l'éternité, et tous les biens sensibles disparaissent aux yeux d'une âme à qui reste encore une étincelle de foi. Tels furent les effets que produisit le fléau de 1348 et des deux années suivantes. « Tous se regardaient, dit un auteur contemporain, comme des victimes destinées à la mort. Ceux que la contagion enlevait s'étaient disposés à leur dernier passage. Quelque subite que fût l'attaque, ils avaient réglé les affaires de leur conscience; ils mouraient après avoir participé aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et l'indulgence que le Pape avait accordée les remplissait d'une nouvelle ardeur. Pour les biens temporels, quelques-uns de ces mourants, isolés dans leurs maisons et privés d'héritiers, les abandonnaient aux églises et aux monastères ². »

D'un autre côté, ceux qui échappèrent à la mort ou qui vinrent au monde après ces calamités se trouvèrent riches des dépouilles de la plus grande partie du genre humain mise dans le tombeau. Cette abondance de biens ramena le luxe, l'avarice, les querelles, les procès. Jusque dans les monastères on remarqua un grand vide du côté des observances régulières et de l'édification. Tout ce qu'il y avait de plus considérable pour l'âge, le mérite et les emplois, avait péri en assistant les malades ou par le malheur commun de la contagion. Un certain relâchement s'introduisit dans les ordres jusqu'alors les plus exemplaires. Tant il est vrai que l'esprit de l'homme va, vient et ne demeure jamais dans le même état.

Par suite des anciennes aversions qu'on avait contre les Juifs on s'avisait presque partout de les regarder comme la cause de tous les malheurs qu'entraînait la contagion. On répandit dans le public qu'ils avaient empesté l'air et les eaux; accusation téméraire sans doute, mais qui ne laissa pas de produire d'étranges scènes. On poursuivit presque dans toutes les contrées de l'Europe cette malheureuse nation; on fit périr plusieurs milliers de Juifs, sans distinction d'âge, de sexe, de condition ou d'emploi. Le Pape Clément VI, bien loin d'approuver une persécution si injuste et si capable de rendre le Christianisme odieux, fit entendre promptement sa voix pour arrêter le désordre; il publia deux bulles, dont la première, datée du 4 juillet 1348, défend expressément à tout chrétien de forcer les Juifs à se faire baptiser, de leur imposer des crimes dont ils ne sont pas coupables, d'attenter à leur vie ou à leurs biens, ni d'exercer contre eux aucune violence sans l'ordre et la sentence des juges légitimes.

Ce premier décret apostolique n'ayant pu calmer la fureur insensée de la populace, aggraviée par la continuité du mal épidémique, Clément fit une nouvelle ordonnance plus forte que la première, où, rappelant les exemples de ses prédécesseurs, toujours attentifs à justifier les innocents, il décharge les Juifs de toute accusation et de tout reproche sur le crime qu'on leur imposait; il

¹ Baluze, t. 1, p. 255, 273, 293. Raynald, ann. 1348, n. 32. *Cont. Nang.*, ubi supra. — ² *Contin. Nang.*, p. 809. *Hist. de l'Eglise gall.*, l. 39.

déteste avec horreur le massacre qu'on en avait fait en divers lieux ; il montre que la peste n'a épargné ni les Juifs mêmes, ni les climats où il n'y avait personne de cette nation, et il ordonne, en finissant, à tous les évêques de publier dans les églises une sentence d'excommunication, de la part du Saint-Siège, contre ceux qui oseraient inquiéter les Juifs de quelque manière que ce fût, sauf pourtant à les traduire devant les tribunaux si l'on était en différend avec eux. Cette seconde bulle est du 26 septembre. Elle aurait dû suspendre les effets de la fureur populaire contre la nation juive ; mais on ne s'aperçut que dans Avignon et dans le comté Venaissin, pays soumis au Pape, des impressions favorables que ces soins de Clément avaient opérées dans les esprits. Partout ailleurs la vexation continua, surtout en Allemagne ; elle fut si violente à Mayence qu'il y périt plus de douze mille Juifs. Plusieurs de ces misérables, poussés à bout et ne pouvant plus soutenir l'horreur de leur situation, devinrent furieux contre eux-mêmes et se portèrent à mettre le feu à leurs maisons, se jetant ensuite dans les flammes pour être ensevelis sous les mêmes ruines, avec leurs biens et leurs familles.

Les calamités publiques donnèrent occasion à un autre excès. Comme on attribuait les ravages que faisait la peste à la juste colère du Ciel irrité contre les hommes, on en conclut qu'il fallait recourir à la pénitence et aux bonnes œuvres. La conclusion était solide, mais on en abusa dans la pratique. Sans attendre les ordres des premiers pasteurs de l'Église, une grande multitude de personnes entreprirent une sorte de pénitence qui dégénéra en fanatisme. Associés ensemble et soumis à des chefs qu'ils s'étaient donnés, ils commencèrent à se flageller en parcourant le pays. Ce fut dans la Souabe que ces premiers flagellants parurent ; ils vinrent à Spire, où ils exercèrent avec beaucoup de rigueur sur eux-mêmes la flagellation publique.

Elle se pratiquait suivant un cérémonial dont on était convenu. On formait un grand cercle, au milieu duquel on quittait d'abord ses habits, hors ce qui était nécessaire pour se couvrir depuis la ceinture jusqu'aux pieds. On

faisait ensuite le tour du cercle. Le premier de la bande se prosternait à terre, tenant les bras en forme de croix, et tous les autres lui passaient sur le corps et le touchaient légèrement de leur fouet ; après quoi le premier flagellant se relevait et commençait sur lui-même une exécution terrible, avec un fouet à nœuds et armé de quatre pointes d'éperon. Le tour se continuait, et tous les autres se prosternaient, se relevaient et se frappaient dans le même ordre que le premier avait fait. Pendant ce temps-là on chantait l'Oraison dominicale et plusieurs autres prières en langue vulgaire. Trois de la troupe, qui avaient la voix forte, se tenaient au milieu du cercle pour donner le ton aux autres, et ils se flagellaient en chantant. Cela durait jusqu'à ce qu'on eût donné un certain signal : c'était pour avertir de se prosterner tous ensemble le visage contre terre, et cela se faisait à point nommé. Tous poussaient alors de profonds sanglots. Les chefs, debout et faisant le tour de la troupe prosternée, recommandaient de prier pour le peuple, pour leurs bienfaiteurs, pour ceux qui leur faisaient du mal, pour les pécheurs, pour les âmes du purgatoire et à plusieurs autres intentions. Cela fini on se relevait ; on priait les mains jointes, étendues vers le ciel ; on recommençait la flagellation comme auparavant, et, afin que personne ne fût privé d'une action qu'on estimait très-méritoire, les premiers reprenaient leurs habits et laissaient faire le même exercice à ceux qui s'étaient tenus dans le cercle pour les garder.

La flagellation ainsi pratiquée à Spire édifia beaucoup les gens qui étaient accourus à ce spectacle ; on s'empressa de faire accueil à ces nouveaux pénitents et leur nombre augmenta dans cette ville. A Strasbourg, où ils allèrent ensuite, on compta environ mille personnes qui s'attachèrent à eux, avec promesse d'obéir au chef de la bande ou confrérie pendant trente-quatre jours, qui étaient le terme prescrit pour la flagellation publique. Ces flagellants faisaient paraître un grand air de modestie ; ils marchaient vêtus d'un habit lugubre, chargé d'une croix devant et derrière, avec leur instrument de pénitence pendu à la ceinture. La troupe était précédée

d'une bannière où l'on voyait aussi l'image du crucifix ; c'est ce qui les faisait appeler les Frères de la croix. Ils se flagellaient régulièrement deux fois le jour et ils ne s'arrêtaient pas plus d'une nuit dans chaque endroit. Quand on leur offrait des aumônes ils les mettaient en commun pour acheter des bannières et des torches à l'usage de leurs processions. Quand il fallait prendre un peu de sommeil ils se couchaient sur la terre ou sur des lits fort durs, et le sommeil était encore interrompu par une flagellation que chacun faisait en particulier.

Tous ces exercices, mêlés de quelque vue de piété et de mortification chrétiennes, étaient altérés par la superstition, l'esprit de crédulité et d'erreur. A Spire, par exemple, quand on se fut flagellé dans l'ordre que nous venons de décrire, un de la compagnie se mit à lire tout haut une lettre qu'il disait en tout semblable à un autre écrit présenté par un ange dans l'église de Saint-Pierre, à Jérusalem. Cet écrit prétendu était une annonce de la colère du Ciel, irrité contre les crimes du monde, en particulier contre la profanation du dimanche, l'inobservation du jeûne des vendredis, les blasphèmes, les usures, les adultères. « Jésus-Christ, ajoutait la lettre, prié par la bienheureuse Vierge et par les anges de faire miséricorde, a répondu que pour l'obtenir il faut que chacun s'exile de chez soi et pratique la flagellation durant trente-quatre jours. »

C'était sur un fondement aussi frivole que la secte avait imaginé l'engagement des trente-quatre jours de flagellation publique. Elle adopta d'autres idées encore plus dangereuses, comme de se croire autorisée à faire des miracles, à chasser les démons, à remettre les péchés, en vertu de cette opération sanglante qu'elle disait unie à la flagellation de Jésus-Christ. Il s'y glissa ensuite des vols, des cruautés et des débauches, ce qui était inévitable parmi des troupes de gens ramassés de tout pays, de tout âge et de tout sexe, sans subordination légitime, sans feu ni lieu, et la plupart de la lie du peuple.

Des provinces de l'Allemagne, de la Lorraine, de l'Alsace et de la Flandre, où s'étaient faites les premières excursions, les fla-

gellants pénétrèrent dans quelques cantons de la France. On n'en vit point à Paris, mais il en parut dans la Champagne ; il y en eut même jusque dans Avignon. Le Pape Clément VI, informé des pratiques condamnables de ces prétendus dévots, voulut les faire emprisonner ; mais, à la prière des cardinaux, il se contenta de publier contre eux une bulle qui porte en substance « qu'il a appris avec douleur la superstitieuse nouveauté née en Allemagne, inspirée par le prince des ténèbres, auteur de tout mal, pratiquée sous prétexte de piété par une multitude de gens simples que des imposteurs ont séduits en les assurant que Jésus-Christ est apparu au patriarche de Jérusalem. Mensonge palpable, reprend le Pape, puisqu'il n'y a point eu de patriarche à Jérusalem depuis très-long-temps, et ce qu'ils font dire au Sauveur dans la vision prétendue est non-seulement frivole, mais encore évidemment contraire à l'Écriture. Cependant, continue-t-il, cette secte insensée se multiplie de jour en jour ; divisée en plusieurs troupes, elle forme une espèce de corps, et c'est ce qui la rend plus redoutable. Téméraire dans ses maximes et dans ses usages, elle méprise les autres états du genre humain ; elle croit pouvoir se justifier elle-même, sans avoir besoin des clefs de l'Église ; elle porte, sans l'autorité d'aucun supérieur, la croix pour bannière et un habit distingué par sa couleur noire, avec la croix par devant et par derrière. La vie qu'on y mène est étrange ; ce sont des conventicules condamnés par le droit, des mœurs et des actions fort éloignées de la vie commune des fidèles, des statuts témérairement fabriqués, suspects d'erreur et déraisonnables. Nous sommes particulièrement troublé de voir que certains religieux des ordres mendiants prêtent le ministère de la parole pour y attirer les faibles. »

La bulle nous apprend ensuite que les flagellants ou ceux qui adhéraient à leur société s'étaient rendus coupables de cruauté en persécutant les Juifs ; qu'ils avaient même versé le sang des chrétiens, pillé les biens des ecclésiastiques et des séculiers, envahi la juridiction qui ne leur appartenait pas ; sur quoi le Pape ordonne à tous les arche-

vêques et évêques d'Allemagne, de Pologne, de Suède, d'Angleterre et de France, de proscrire absolument ces assemblées de flagellants; de contraindre par les peines ecclésiastiques, et même temporelles, ceux qui les fréquentent à s'en désister; de faire emprisonner les religieux qui dogmatisent en leur faveur. « Toutefois, ajoute Clément VI en finissant, nous ne prétendons pas empêcher les fidèles d'accomplir, dans leurs maisons ou ailleurs, les pénitences imposées canoniquement ou volontaires, pourvu qu'ils le fassent avec une intention droite, une vraie dévotion, et sans conventicules ou pratiques superstitieuses. » La bulle est du 20 octobre 1349¹.

Grâce aux ordonnances du Pape, secondées par les docteurs, les évêques et les princes, la secte des flagellants disparut bientôt.

D'ailleurs ce goût des flagellations publiques fut avantageusement remplacé par la ferveur que la publication du jubilé inspira à tous les fidèles. Le Pape ne pouvait trouver un moyen plus propre à détourner les esprits du fanatisme naissant que de leur proposer la solennité de l'année sainte. On touchait à ce temps de grâce et de dévotion générale. Dès l'an 1343 Clément VI avait donné une première bulle qui réduisait l'indulgence centenaire à cinquante ans; mais il fallait en renouveler la mémoire. A cet effet le Pape expédia, le 18 août 1349, des lettres circulaires à tous les évêques de la chrétienté, pour les avertir qu'à la prochaine fête de la Nativité de Notre-Seigneur on pourrait commencer à gagner l'indulgence en visitant les églises de Saint-Pierre, de Saint-Paul et de Saint-Jean de Latran, suivant qu'il était expliqué dans la bulle publiée sept ans auparavant. Il la répète encore tout entière dans son nouveau décret, et il ordonne aux prélats d'exposer le tout à leur clergé et à leur peuple. En même temps il songea à faciliter le concours des pèlerins à Rome, en avertissant par d'autres lettres les magistrats, les gouverneurs des villes, les seigneurs et les princes, de laisser la liberté des passages

et de suspendre pendant ce saint temps les animosités mutuelles, afin que toute la chrétienté pût prendre part au bienfait de l'indulgence dans un esprit de paix et de charité.

L'événement montra que le premier pasteur de l'Eglise n'avait pas parlé en vain; malgré la contagion qui désolait encore l'Europe le concours à Rome fut prodigieux. Cette année (1350), le froid fut extrême; mais la dévotion et la patience des pèlerins étaient telles que rien ne les arrêtait, ni les glaces, ni les neiges, ni les eaux, ni les chemins rompus. Les routes étaient pleines nuit et jour d'hommes et de femmes de toute condition. Les hôtelleries et les maisons qui se rencontraient sur le passage n'étaient pas suffisantes pour y contenir les hommes et les chevaux et leur donner le couvert. Les Hongrois et les Allemands, plus accoutumés au froid, se tenaient en plein air, et passaient la nuit serrés ensemble à grandes troupes, avec de grands feux. Les hôteliers ne pouvaient répondre à tant de monde, non-seulement pour donner du pain, du vin et de l'avoine, mais pour recevoir de l'argent, et il arriva bien des fois que les pèlerins, voulant continuer leur voyage, laissèrent l'argent de leur écot sur la table, et aucun des passants n'y touchait jusqu'à ce que l'hôte le vint prendre. Par le chemin il n'y avait ni querelles ni bruit, mais ils compatissaient les uns aux autres, s'aidaient, se consolaient avec patience et charité. Quelques voleurs du pays commencèrent à piller et à tuer; mais les pèlerins, se secourant les uns les autres, les tuaient ou les prenaient, et les gens du pays faisaient garder les routes.

On ne crut pas possible de compter le nombre des pèlerins; mais, par l'estimation que les Romains en firent le jour de Noël, durant les fêtes solennelles qui suivirent, et pendant le carême jusqu'à Pâques, il y en eut continuellement à Rome depuis un million jusqu'à douze cent mille; à l'Ascension et à la Pentecôte, plus de huit cent mille. Mais, quand l'été vint, les pèlerins commencèrent à diminuer, par l'occupation de la récolte et la chaleur excessive; toutefois, le moins de pèlerins qu'il y eut fut de deux cent mille étrangers. Les rues de Rome étaient conti-

¹ *Hist. de l'Eglise gallic.*, t. 39. Raynald, ann. 1349. Baluze, *Vita Clem. VI.*

nuellement si pleines qu'il fallait suivre la foule, soit à pied, soit à cheval. Un auteur du temps, Matthieu Villani, fait observer que les Romains se montrèrent plus empressés de vendre chèrement leurs denrées aux pèlerins que de les édifier ¹.

Sur la fin de l'année suivante (1351) le Pape Clément VI tomba très-malade et on le crut en danger. Alors, par le conseil des cardinaux, il modéra la rigueur de l'ordonnance relative au conclave faite par saint Grégoire X au concile de Lyon. Clément fit donc une nouvelle constitution par laquelle il permet aux cardinaux d'avoir dans le conclave chacun deux serviteurs, clercs ou laïques, à leur choix. Tous les jours ils pourront avoir à dîner et à souper un plat de viande ou de poisson, avec un potage, des herbes crues, du fromage, du fruit ou des confitures ; mais ils ne pourront manger du plat l'un de l'autre. Pour la bienséance ils pourront avoir entre leurs lits des séparations de simples rideaux. Cette constitution est du 10 décembre 1351 ².

Le lendemain le Pape en donna une autre où il dit : « Si autrefois, étant dans un moindre rang, ou depuis que nous sommes élevé sur la Chaire apostolique, il nous est échappé, soit en disputant, en enseignant, en prêchant ou autrement, d'avancer quelque chose contre la foi catholique et les bonnes mœurs, nous le révoquons et le soumettons à la correction du Siège apostolique. » Remarquez que ce Pape ne parle point des constitutions dogmatiques du Saint-Siège qu'il eût rendues lui-même, mais de ce qu'il aurait pu dire comme docteur particulier et sans rien définir ³.

Il guérit de cette maladie, vécut encore un an, et mourut le 6 décembre 1352, après avoir tenu le Saint-Siège dix ans et sept mois.

Dès le commencement de son pontificat il allia les Vénitiens et les Génois avec le roi de Chypre et les chevaliers de l'Hôpital ou de Rhodes, qui tous ensemble équipèrent une puissante flotte. Il publia une croisade contre les Turcs, et, en donnant de ses propres

main la croix et l'étendard de l'Église romaine à Humbert, Dauphin de Vienne, il le fit général de l'armée chrétienne par son diplôme du 26 mai 1345 ⁴. Ce prince brûla la flotte des Turcs, et, après cette expédition, s'étant trouvé veuf, il céda ses États au roi Philippe de Valois, à condition que les fils aînés des rois de France porteraient le nom de Dauphins. Il entra dans l'ordre de Saint-Dominique, où il resta peu de temps, et le Pape le fit patriarche d'Alexandrie et administrateur perpétuel de l'archevêché de Reims ⁵.

Clément VI érigea en métropole l'église épiscopale de Prague, en Bohême, qui était auparavant de la province de Mayence, et lui donna pour suffragants l'évêque d'Olmütz, dont il détacha l'Église de la province de Magdebourg, et l'évêque de Luthomitz, dont il érigea l'église en épiscopale, d'abbatiale qu'elle était de l'ordre de Prémontré ⁶. Il conféra au nouvel archevêque le droit de couronner le roi de Bohême, en ôtant aux archevêques de Mayence, qui en avaient joui jusqu'alors, et y ajouta celui de créer des docteurs dans l'université de Prague, qu'il avait instituée en faveur de Charles de Bohême, roi des Romains ⁷. Il établit aussi un évêché dans la ville d'Arzile, en Barbarie, nouvellement conquise sur les mahométans d'Afrique par Alphonse, roi de Castille ⁸.

Il avait créé roi des îles Fortunées, dont Canarie est la principale, Louis d'Espagne, comte de Clermont, prince du sang royal de Castille et de France. Ces îles étaient habitées par des sauvages sans religion et vivant épars dans les campagnes à la manière des bêtes. Le Pape couronna de ses propres mains ce seigneur roi de ces îles, à condition qu'il aurait soin d'y établir le Christianisme. Louis avait équipé une flotte pour s'en mettre en possession ; mais le malheur de la France, qui perdit la bataille de Crécy contre les Anglais, fit échouer son dessein et évanouir ses espérances, et les chrétiens ne se rendirent maîtres de ces îles que dans le siècle suivant ⁹.

¹ Matth. Villani, l. 1, c. 56. — ² Raynald, ann. 1351, n. 38 et 39, Baluze. — ³ Baluze.

⁴ Raynald, ann. 1346, n. 6. — ⁵ D'Acheri, *Spicileg.*, t. 2, p. 898. — ⁶ Baluze. — ⁷ Raynald, ann. 1347, n. 11. — ⁸ Id., ann. 1344, n. 5. — ⁹ Id., *ibid.*, n. 39.

Clément VI accorda aux rois de France le privilège singulier de recevoir la communion sous les deux espèces toutes les fois qu'ils le souhaiteraient. Cependant ces princes n'usèrent de cette prérogative que le jour de leur sacre et lorsqu'ils reçoivent la sainte Eucharistie en forme de viatique ¹.

Le même Pape fit couronner par un légat apostolique Louis de Tarente et Jeanne, son épouse, roi et reine de Jérusalem et de Sicile, et, dans le diplôme donné à cet effet, il pourvut au droit de succéder à ces royaumes, au cas que la reine Jeanne et la princesse Marie, sa sœur, mourussent sans enfants ². Il avait, quelques années auparavant, acheté de cette reine la ville d'Avignon avec tous ses droits et dépendances, et Charles, roi des Romains, avait confirmé le contrat et déchargé cette ville de toute redevance envers l'empire, duquel elle relevait auparavant comme fief ³. Or ce que Clément VI acheta légitimement en 1348, ce que le Saint-Siège possédait paisiblement depuis cinq siècles, les Français des derniers temps le lui ont enlevé, et cela par le droit du plus fort, c'est-à-dire par le même droit que le voleur détrouse le passant.

Le successeur de Clément VI au souverain pontificat fut Étienne d'Albert, cardinal-évêque d'Ostie, né dans un petit endroit appelé le Mont, dans la paroisse de Beyssac, diocèse de Limoges. Il était docteur et professeur en droit civil à Toulouse et juge-mage de la même ville vers l'an 1335. En 1337 il fut fait évêque de Noyon, transféré à Clermont en 1340, et nommé cardinal deux ans après. Élu Pape le 18 décembre 1352, couronné le 30 du même mois, il prit le nom d'Innocent VI.

Dans le conclave les vœux des cardinaux se portèrent d'abord vers Jean Birel, général des Chartreux, qui avait déterminé le Dauphin Humbert de Vienne à embrasser la profession religieuse. On reconnaissait assez que c'était un sujet digne de remplir le trône apostolique; mais on craignit que, accoutumé à gouverner des hommes de solitude et de pénitence, il ne voulût établir dans

le sacré collège une réforme qui ne serait pas du goût de tout le monde. « Si nous faisons ce choix, dit alors Talleyrand, cardinal de Périgord, nous pouvons compter que le nouveau Pape, armé de sa rigoureuse justice, nous rappellera à l'état primitif; que, peu de jours après sa promotion, les beaux chevaux de nos équipages seront envoyés à la charrie et aux voitures; car c'est un homme libre de tout respect humain, un homme terrible comme un lion quand il s'agit de l'honneur de Dieu et de l'Église ¹. »

Ces considérations tout humaines firent qu'on ne pensa plus à tirer l'humble solitaire de sa retraite. Par des considérations semblables les cardinaux du conclave firent un règlement dont le but était de diminuer la puissance du Pape pour augmenter celle du sacré collège, avec serment que celui d'entre eux qui serait créé souverain Pontife confirmerait le règlement concerté. En voici les principaux articles : que le Pape futur ne créerait point de nouveaux cardinaux jusqu'à ce que les anciens fussent réduits à seize, et qu'après cette réduction il ne pourrait en ajouter que quatre, pour faire en tout le nombre de vingt; que la création des cardinaux ne se ferait que de l'agrément de tout le sacré collège ou de la plus grande partie; qu'aucun cardinal ne pourrait être ni déposé ni arrêté que de l'avis unanime de tous les autres, et qu'il ne serait ni soumis aux censures, ni privé du droit de suffrage ou de ses bénéfices, sans le consentement de tous ou des deux tiers des cardinaux; que le Pape n'aliénerait ni ne donnerait à fief, ou à cens, ou à bail emphytéotique, les provinces, villes, châteaux et terres de l'Église romaine, sans l'aveu de tous ou des deux tiers des cardinaux; que, selon le privilège accordé par le Pape Nicolas IV, le sacré collège a droit de percevoir la moitié des fruits, revenus, amendes, taxes, émoluments de l'Église romaine, en quelque pays que ce soit, et que, selon la même loi, les grands-officiers, tant de la cour romaine que des provinces ou terres de l'Église, doivent être établis ou destitués du consentement de la totalité ou de la plus grande partie des cardinaux.

¹ Raynald, ann. 1344, n. 62. — ² Id., ann. 1352. — ³ Apud Brov., ann. 1348.

¹ *Theatr. Chron. ord. Carth.*, p. 24 et 25.

On voit par ces articles que les cardinaux pensaient du moins beaucoup à eux-mêmes. Tous promirent l'observation de ce règlement; mais les uns s'engagèrent sans restriction, et les autres ajoutèrent la clause : *s'il est conforme au droit*. De ce nombre était le cardinal d'Albert ou Aubert. Quand il fut Pape il examina ce règlement avec quelques cardinaux et plusieurs docteurs. Tous ces articles, dressés pour mettre des bornes à la puissance pontificale, parurent des abus intolérables. « D'abord, dit le Pape dans la bulle qu'il rendit à ce sujet, les cardinaux n'ont pu, pendant la vacance du Saint-Siège, traiter d'aucune autre affaire que de l'élection du souverain Pontife. C'est la disposition expresse des constitutions de nos prédécesseurs Grégoire X et Clément V. Ces bulles, il est vrai, exceptent quelques cas dont il serait permis aux cardinaux de connaître en ce temps-là; mais ces cas ne sont point ceux qui font l'objet du règlement. Ensuite l'acte en question donne manifestement atteinte à la plénitude de puissance que Dieu même de sa bouche a donnée au Pape seul, puisqu'on prétend la borner et la restreindre par certaines règles. Ce serait une témérité et une folie de dire ou de penser que le Pape, successeur de saint Pierre et vicaire de Jésus-Christ, n'a pas été revêtu d'une autorité pleine et entière. Cependant cette autorité ne serait véritablement point en lui si elle dépendait de la volonté ou du concours de quelque autre. Quant aux serments faits à cette occasion, comme l'Église romaine et toutes les autres en souffriraient un préjudice notable, bien loin d'être canoniques, il faut les regarder comme téméraires. Enfin, ajoute le Pape, pour lever tout scrupule sur cela, nous déclarons, de notre autorité apostolique, que les cardinaux n'ont pu faire un tel acte, qu'il a toujours été nul, et que personne n'est tenu de l'observer. » La bulle est du 30 juin 1353 ¹.

Le nouveau Pape, Innocent VI, révoqua aussi les réserves et les commendes des bénéfices par un diplôme où il donne pour motif de leur révocation qu'elles sont cause que

le service divin est négligé, aussi bien que le soin des âmes; que l'hospitalité n'est point exercée, que les maisons tombent en ruines, et que les droits spirituels et temporels se perdent ¹. Il congédia de sa cour tous les prélats et autres bénéficiers qui étaient obligés à résidence, leur ordonnant, sous peine d'excommunication, de la faire dans leurs bénéfices ².

Il mit la réforme dans la cour romaine, et, pour engager plus efficacement les cardinaux à la recevoir, il commença par sa propre famille, dont il diminua les domestiques et la dépense. Il disait à ce sujet que sa vie et celle de tous les ecclésiastiques devaient servir d'exemple aux séculiers, à l'imitation de notre Sauveur, dont toute la vie regardait l'édification du genre humain ³.

De son temps Richard, archevêque d'Armagh et primat d'Irlande, attaqua les ordres mendiants par plusieurs écrits et traités qu'il publia contre eux, prétendant qu'il ne fallait point souffrir dans l'Église la profession qu'ils faisaient de mendier, ou du moins qu'il fallait les dépouiller de leurs exemptions et privilèges. Les religieux de ces ordres ne manquèrent pas de le déférer au Saint-Siège. Il comparut à Avignon en personne, et le Pape, ayant ouï ses raisons et celles de ses adversaires, lui défendit, à lui et à tous prélats de la domination anglaise, de troubler ou de permettre qu'on troublât les religieux mendiants dans la possession où ils étaient de prêcher, de confesser, de donner la sépulture et de demander l'aumône ⁴.

Ce fut sous le pontificat d'Innocent VI, l'an 1354, comme déjà nous l'avons vu, que Charles de Luxembourg ou de Bohême, roi des Romains, fut couronné empereur à Saint-Pierre de Rome, par les légats du Pape, après lui avoir fait les serments accoutumés. Le roi d'Aragon reconnut également, et à plusieurs reprises, tenir du Saint-Siège le royaume de Corse et de Sardaigne ⁵.

A cette époque on vit à Rome une représentation grotesque de l'histoire romaine.

¹ Id., *ibid.*, n. 31. — ² *Vita 3 Inn.*, apud Baluz. — ³ *Vita 3 Inn.*, apud Baluz. et Platin. — ⁴ Walsingham, *in Eduard. III*, ann. 1358 et 1360. — ⁵ Raynald, ann. 1353, n. 9; ann. 1355, n. 25.

¹ Raynald, ann. 1352, n. 26; ann. 1353, n. 29 et 30.

Nous avons vu un Nabuchodonosor de Ninive commander à son général Holopherne de lui soumettre tous les peuples de la terre pour lui faire reconnaître qu'il n'y avait de seigneur et de dieu que lui ; l'entreprise allait à bien lorsqu'elle vint échouer contre la main d'une femme. Nous avons vu un Nabuchodonosor de Babylone se faire adorer par tous les peuples dans sa statue d'or, nous l'avons vu s'admirer et s'adorer lui-même comme le créateur de son empire, lorsqu'il fut relégué sept ans parmi les bêtes pour apprendre qu'il n'était qu'un homme. Nous avons vu Rome idolâtre se faire adorer, dans ses empereurs, comme la déesse des nations et la maîtresse de l'univers, persécuter et égorger les chrétiens qui s'y refusaient, jusqu'à ce qu'elle fût mise en lambeaux par les Barbares qu'elle avait pris à sa solde. Nous avons vu plus d'un empereur tudesque, plus semblable et plus fidèle à Rome idolâtre qu'à Rome chrétienne, se proclamer la loi vivante et souveraine des rois et des peuples, le seul propriétaire et maître du monde, jusqu'à ce que, frappé des anathèmes de l'Église, il vint à perdre la vie et la couronne. Nous avons vu le premier soldat des derniers temps, devenu empereur des Français, se dire le successeur de Charlemagne, et, pour cette raison, enlever au successeur de saint Pierre beaucoup plus que Charlemagne ne lui a donné ; nous l'avons vu, longtemps maître impérieux des rois de l'Europe, aller mourir captif sur un rocher anglais.

Or, vers le milieu du quatorzième siècle, il y avait à Rome le fils d'un cabaretier et d'une laveuse ; il s'appelait Colas Rienzo : Colas, abréviation italienne de Nicolas ; Rienzo, abréviation de Laurent, nom de son père. Colas fit des études, se passionna pour l'ancienne histoire de Rome et devint éloquent. L'an 1342 il fut député avec Pétrarque au Pape Clément VI pour le supplier de ramener le Saint-Siège à Rome. Clément VI le nomma notaire de la chambre apostolique, avec des appointements considérables, et il le chargea d'annoncer à ses compatriotes que, pour leur avantage et celui de toute la chrétienté, il publierait un second jubilé en 1350.

Colas, de retour à Rome, s'attira le respect de ses concitoyens par son intégrité dans l'exercice de sa nouvelle charge. Faute d'une administration assez puissante et assez ferme, beaucoup de désordres se commettaient au dedans et au dehors de la ville ; ces désordres restaient impunis et s'augmentaient par la rivalité des nobles, principalement des deux puissantes familles Colonne et Orsini. Pour y trouver un remède Colas s'adressa au peuple. Comme son emploi l'appelait au Capitole, il y fit exposer un grand tableau ; on y voyait une grande mer fortement courroucée ; au milieu, un vaisseau, sans timon et sans voiles, semblait sur le point de couler à fond. Une femme, à genoux sur le tillac, était vêtue de noir et portait la ceinture de tristesse ; sa robe était déchirée sur sa poitrine ; ses cheveux étaient épars, ses mains croisées, dans l'attitude de la prière, comme pour obtenir d'échapper du péril. Au-dessus on voyait écrit : C'EST ICI ROME. Autour de ce vaisseau on en voyait quatre autres qui déjà avaient fait naufrage ; leurs voiles étaient tombées, leurs mâts rompus, leur gouvernail fracassé ; sur chacun on voyait le cadavre d'une femme avec ces noms : *Babylone, Carthage, Troie, Jérusalem*, et au-dessus : *C'est l'injustice qui les mit en danger et qui les fit enfin périr*¹. Lorsque le peuple, attroupé autour de ce tableau, l'eut considéré quelque temps, Colas s'avança au milieu de tous, et, avec une éloquence vigoureuse, il tonna contre les forfaits des nobles qui entraînaient leur patrie dans l'abîme.

Quelques jours après il fit placer dans le chœur de Saint-Jean de Latran une table d'airain avec une belle inscription latine qu'il avait découverte. Il invita les savants et le peuple à venir la déchiffrer, et, lorsque l'assemblée fut formée, il s'avança pour faire lecture de cette inscription. C'était un sénatus-consulte par lequel le sénat conférait à Vespasien les pouvoirs divers des empereurs de Rome, acte d'asservissement dans lequel les formes de la liberté étaient encore conservées. Colas, après en avoir achevé l'explication, se retourna vers le peuple assemblé.

¹ *Frammenti di Storia Romana*, 1. 2, c. 2, p. 401. Apud Muratori, *Antiq. Ital.*, t. 3.

« Vous voyez, seigneurs, dit-il, quelle était l'antique majesté du peuple de Rome; c'est lui qui conférait aux empereurs, comme à ses vicaires, leurs droits et leur autorité. Ceux-ci recevaient l'être et la puissance de la libre volonté de vos ancêtres, et vous, vous avez consenti que les yeux de Rome lui fussent arrachés, que le Pape et l'empereur abandonnassent vos murs et ne dépendissent plus de vous. Dès lors la paix a été bannie de cette enceinte; le sang de vos nobles et de vos citoyens a été versé inutilement dans des querelles privées; vos forces se sont épuisées dans la discorde, et la ville, autrefois reine des nations, en est devenue la risée. Romains, je vous en conjure, songez que vous allez être le spectacle de l'univers; le jubilé approche; les chrétiens des extrémités de la terre viendront visiter votre ville; voulez-vous qu'ils n'y trouvent que faiblesse et que ruine, qu'oppression et que forfaits¹ ? »

Les nobles, que Colas de Rienzo attaquait d'une manière si véhémence, écoutaient avec une curiosité moqueuse les discours d'un homme qu'ils croyaient sans conséquence; les citoyens répétaient que ce n'était pas par des tableaux et des allégories qu'un harangueur de place changerait l'état de Rome; mais le peuple commençait à s'émouvoir, et les gens susceptibles d'enthousiasme étaient ébranlés comme la multitude. Rienzo alla plus avant; il tint d'autres assemblées où il assura que le Pape approuvait les efforts qu'il faisait pour le rétablissement du bon état de Rome et que les Romains pouvaient compter sur son assistance. Après les avoir entraînés par ces discours Rienzo fit prêter à chacun de ceux qu'il avait convoqués au mont Aventin le serment sur l'Évangile de concourir de toutes ses forces au rétablissement de la liberté romaine².

Le 19 mai 1347, veille de l'Ascension, il fit publier à son de trompe dans la ville que chacun eût à se rendre sans armes le lendemain auprès de lui, afin de pourvoir au bon état de Rome. De minuit jusqu'à neuf heures du matin il fit dire en sa présence trente

messes du Saint-Esprit, dans l'église de Saint-Jean de la Piscine, et le 20 mai, jour de l'Ascension, il sortit de l'église armé, mais la tête découverte. Des jeunes gens l'entouraient et faisaient retentir l'air de leurs cris de joie. Raymond, évêque d'Orviète, vicaire du Pape à Rome, marchait à côté de lui; trois des meilleurs patriotes de Rome portaient devant lui les gonfalons ou étendards allégoriques de la Liberté, de la Justice et de la Paix. Cent hommes d'armes lui servaient d'escorte, et une foule innombrable de citoyens désarmés marchaient après eux. Ce cortège tout pacifique s'avança de cette manière vers le Capitole. Parvenu au bas du grand escalier, Rienzo fit lire un projet de constitution qui pourvoyait à la sûreté publique. Il fut accueilli avec enthousiasme par le peuple assemblé, qui autorisa Rienzo à le mettre à exécution et l'investit pour cet effet de son pouvoir souverain. Effectivement la sûreté publique se rétablit, les brigandages furent réprimés et les bandits envoyés au supplice. Le peuple, reconnaissant, conféra le titre de tribun et de libérateur de Rome et à Colas de Rienzo et à l'évêque d'Orviète, vicaire du Pape. Rienzo envoya des ambassadeurs à la cour d'Avignon pour rendre compte à Clément VI de ce qu'il avait fait et pour lui demander son approbation, qu'il obtint¹.

Colas Rienzo avait envoyé des messages non-seulement à toutes les communes d'Italie, mais encore à tous les princes d'Occident, pour leur annoncer le rétablissement à Rome du bon état de paix et de justice, et les inviter à envoyer à Rome des députés pour délibérer avec lui sur le bon état de l'Europe. Ces messages du tribun Colas furent généralement bien accueillis. Plusieurs villes d'Italie lui promirent ou même lui envoyèrent un certain nombre d'hommes d'armes. Louis de Bavière, qui vivait encore, lui écrivit pour le supplier de le réconcilier avec l'Église. Le duc de Duras, le prince Louis de Tarante et la reine Jeanne de Naples l'appelèrent dans leurs lettres *leur très-cher ami*; la dernière fit des présents à sa femme, la *tribunesse*. Enfin

¹ *Frammenti di Storia Romana*, l. 2, c. 3, p. 405. —

² *Ibid.*, p. 409.

¹ *Frammenti et Epist. Petrarce*.

le roi Louis de Hongrie lui envoya une ambassade pour lui demander de tirer vengeance des meurtriers de son frère, le roi André de Naples, étranglé, l'an 1345, en sortant de l'appartement de la reine Jeanne, sa femme. Le tribun conduisit les hérauts d'armes de cette ambassade devant le peuple assemblé, et, mettant la couronne tribunitienne sur sa tête, il leur répondit : « Je jugerai le globe de la terre selon la justice et les peuples selon l'équité ¹. » Bientôt, en effet, la cause de la reine Jeanne et du roi Louis fut débattue devant son tribunal par des ambassadeurs nommés de part et d'autre, mais Colas ne prononça jamais entre eux.

Cependant de si prodigieux succès donnèrent une prodigieuse vanité au tribun Colas ; il prit bientôt des airs de prince, et sa femme de princesse. Il affectait des titres pompeux, se plaisait à être servi par de grands seigneurs, et dans leur humiliation il trouvait une jouissance. Sa femme était environnée de dames de cour ; ses parents étaient élevés à de hautes dignités, et lui-même il cherchait à s'allier à l'ancienne noblesse en mariant sa sœur à un baron romain ².

Sa vanité croissant toujours, il eut l'idée de se faire armer chevalier. Cette cérémonie se fit le 1^{er} août 1347 dans l'église Saint-Jean de Latran. Elle fut précédée par une cour plénière, où les festins les plus splendides furent donnés à tous les ambassadeurs, à tous les étrangers et à tous les Romains de distinction, dans les trois palais de Latran. La veille de la fête de Saint-Pierre aux liens le tribun se baigna dans la conque de porphyre où la tradition rapportait que Constantin s'était baigné après avoir été guéri de la lèpre par le Pape saint Sylvestre. Colas dormit ensuite dans l'enceinte du temple. Le lendemain il se présenta revêtu d'écarlate et de vair devant le peuple, et il se fit ceindre l'épée de chevalier par un gentilhomme romain. Il entendit ensuite la messe dans la chapelle du Pape Boniface, et, au milieu de cette fonction, il s'avança vers le peuple et s'écria : « Nous vous citons, Messire Pape Clément, à venir à Rome, siège de votre Église, avec

tout le collège de vos cardinaux. Nous vous citons, vous, Louis de Bavière et Charles de Bohême, qui vous dites rois et empereurs des Romains, et avec vous tout le collège des électeurs allemands, pour qu'ils aient à nous faire voir quel droit ils ont à l'empire et sur quels fondements ils prétendent en disposer. Nous déclarons cependant que la ville de Rome et toutes les villes d'Italie sont et doivent demeurer libres ; nous accordons à tous les citoyens de ces villes le droit de citoyens romains, et nous prenons le monde à témoin que l'élection de l'empereur romain, la juridiction et la monarchie appartiennent à la ville de Rome, à son peuple et à toute l'Italie. » Colas Rienzo, ayant ainsi parlé devant le peuple, tira son épée, en frappa l'air du côté des trois parties du monde, et répéta : « Ceci est à moi, ceci est à moi, ceci est à moi ¹ ! »

Le même jour, 1^{er} août 1347, Colas fit publier la proclamation suivante :

« A la gloire de Dieu, des apôtres saint Pierre et saint Paul et de saint Jean-Baptiste ; à l'honneur de la sainte Église romaine, notre mère ; pour la prospérité du Pape, notre seigneur, l'accroissement de la sainte ville de Rome, de la sacrée Italie et de toute la foi chrétienne, nous, Nicolas, chevalier, candidat du Saint-Esprit, sévère et clément, libérateur de Rome, zéléteur de l'Italie, amateur de l'univers et tribun auguste, voulant imiter la liberté des anciens princes romains, faisons savoir à tous que le peuple romain a reconnu, de l'avis de tous les sages, qu'il a encore dans tout l'univers la même autorité, puissance et juridiction qu'il a eue dès le commencement, et il a révoqué tous les privilèges donnés au préjudice de son autorité. Nous donc, pour ne paraître pas ingrat ou avare du don et de la grâce du Saint-Esprit, et ne laisser pas dépérir plus longtemps les droits du peuple romain et de l'Italie, nous déclarons et prononçons que la ville de Rome est la capitale du monde et le fondement de toute la religion chrétienne, que toutes les villes et tous les peuples d'Italie sont libres et citoyens romains.

¹ *Frammenti*, l. 2, c. 22, p. 443. — ² *Ibid.*, l. 2, c. 24, p. 447.

¹ *Frammenti*, l. 2, c. 26, p. 451.

« Nous déclarons aussi que l'empire et l'élection de l'empereur appartiennent à Rome et à toute l'Italie, dénonçant à tous rois, princes et autres, qui prétendent droit à l'empire ou à l'élection de l'empereur, qu'ils aient à comparaître par-devant nous et les autres officiers du Pape et du peuple romain, en l'église de Saint-Jean de Latran, et ce dans la Pentecôte prochaine, qui est le terme que nous leur donnons pour tout délai ; autrement nous procéderons ainsi que de droit et selon la grâce du Saint-Esprit. De plus, nous faisons citer nommément Louis, duc de Bavière, et Charles, roi de Bohême, qui se disent élus empereurs, et les cinq autres électeurs. Le tout sans déroger à l'autorité de l'Église, du Pape et du sacré collège ¹. »

Le tribun Colas se fit donner une couronne de laurier, prétendant que c'était la marque distinctive de la puissance tribunitienne. C'était une réminiscence de Jules-César. Bientôt, non content d'une couronne, il voulut en avoir sept, pour marquer les sept dons du Saint-Esprit duquel il se disait le candidat ². Il professait toujours de respecter le Pape ; mais il expulsa de Rome son vicaire, l'évêque d'Orviète, parce qu'il s'opposait à ses extravagances ; mais il posait en principe que la ville de Rome et l'Église romaine c'était une seule et même chose, et que le peuple romain avait révoqué toutes les concessions faites depuis la fondation de Rome, ce qui tendait à bouleverser et l'Église et le monde entier.

Le Pape Clément VI lui fit donner des avertissements par le cardinal Bernard, avec ordre, s'il n'en profitait point, de le dépouiller de sa charge et même de le frapper d'excommunication, comme suspect d'hérésie. Colas, bien loin de se rendre aux avertissements, n'en devint que plus vaniteux. Le Pape en écrivit une longue lettre au peuple de Rome, pour lui représenter la conduite extravagante et coupable de Colas et les maux qu'elle pouvait attirer à la ville. La lettre est du 3 décembre 1347. Le 15 du même mois, après sept mois d'une administration bizarre et théâtrale, Colas Rienzo se

vit abandonné du peuple et réduit à s'enfuir déguisé. Il se sauva de Rome à Naples, auprès de Louis, roi de Hongrie, alors maître de Naples ¹.

Le Pape fit prier le roi de l'arrêter et de le lui renvoyer, ou bien de le livrer à son légat, le cardinal Bernard de Deuce ; mais Colas rentra dans Rome l'an 1350, et il y aurait été plus puissant que devant si les Romains n'avaient pas craint d'irriter le Pape et de perdre le profit temporel du jubilé. Colas Rienzo fut donc réduit à sortir d'Italie déguisé et se rendit en Bohême à la cour de Charles, élu roi des Romains. Après avoir été quelque temps à Prague il fut reconnu et présenté au roi, qui le fit arrêter et remettre au pouvoir d'Erneste, archevêque de Prague, de quoi le Pape le remercia par une lettre du 17 août 1350, le priant de lui envoyer Colas, ce qui fut exécuté. Rienzo fut donc amené prisonnier à Avignon, et aussitôt le Pape commit trois cardinaux pour lui faire son procès. Il demeura prisonnier le reste de la vie de Clément VI, et il se trouva qu'il n'avait fait aucun attentat contre l'Église en particulier. Ce qui disposa le plus en sa faveur, ce fut son érudition et son éloquence, ainsi que les sollicitations de son ami Pétrarque.

Aussi le Pape Innocent VI le fit-il absoudre des censures qu'il avait encourues, le délivra de prison et le renvoya en Italie avec le cardinal Albornos, espérant qu'il serait utile à la réduction du pays, principalement de Rome où il était encore en grande considération. C'est ce qu'on voit dans une lettre du Pape à Hugues d'Arpajou, son internonce à Rome, qui lui en avait mandé le triste état. Le Pape s'exprime ainsi dans sa lettre :

« Cherchant un remède à ces maux, nous avons fait absoudre de toutes les sentences et peines qu'il avait encourues notre cher fils Nicolas de Laurent, chevalier romain, et nous le reverrons bientôt à la ville, espérant que ses souffrances l'auront rendu sage, et que, renonçant à ses premières fantaisies d'innovation, il s'opposera par son industrie,

¹ Hocsem., *Leodiens.*, l. 2, c. 35. — ² Id., *ibid.* Apud Raynald., ann. 1347, n. 15.

¹ Id., *ibid.*, n. 15 et seqq.

qui est grande, aux efforts des méchants, et favorisera les bonnes intentions de ceux qui désirent la tranquillité et l'utilité publiques. » La lettre est du 15 septembre 1353¹.

Le cardinal-légat d'Albornos, autrefois archevêque de Tolède, fit de grands progrès en Italie et ramena l'une après l'autre les villes et les places qui appartenaient à l'Église romaine, mais qui étaient occupées alors par des tyrans et d'autres usurpateurs. Les Romains, qui depuis le départ de Colas Rienzo avaient vu recommencer les factions et les brigandages, se mirent sous la protection du légat. Colas Rienzo, qu'il avait ramené, fut très-bien reçu à Rome. Il chassa le tribun Baroncelli, et le peuple continua de le nommer tribun lui-même ; mais le Pape lui donna un titre plus relevé, comme on le voit dans une lettre qu'il lui écrivit alors, où il le nomme chevalier et sénateur de Rome. Dans cette lettre le Pape l'exhorte à profiter du passé, à reconnaître les grâces de Dieu et à employer son pouvoir pour maintenir la justice. La date est du 30 août 1354. Colas se conduisit assez bien pendant quelque temps et fit mourir un chef d'aventuriers qui fomentait depuis longtemps les troubles d'Italie et avait commis quantité de crimes ; il eut la tête tranchée le 29 août. Mais Colas Rienzo traita de même Pandolfe Pandolfucci, homme de mérite, ancien citoyen et de grande autorité auprès du peuple. Cette mort injuste donna occasion aux grands, qui craignaient Rienzo, d'animer le peuple contre lui.

Le 8 octobre une sédition éclata dans deux quartiers de Rome à la fois. Des forcenés se rassemblaient aux cris de : « Vive le peuple ! Meure le traître Colas de Rienzo ! » Ils s'approchèrent du Capitole. Rienzo s'y vit bientôt abandonné par ses gardes, par ses ministres et ses serviteurs ; il ne resta près de lui que trois personnes. Cependant il avait fait fermer les portes de son palais ; le peuple y mit le feu ; mais l'incendie, en gagnant l'escalier, ferma le passage aux assaillants. Colas se revêtit de son armure de chevalier, prit dans ses mains l'étendard du peuple, et

s'avança sur le balcon en criant : « Vive le peuple ! » Il demanda par signes qu'on fit silence pour l'entendre ; mais le peuple lançait contre lui des pierres et des flèches et demandait sa mort. Après plusieurs heures, voyant que le peuple s'agrippait et s'échauffait de plus en plus, et qu'il n'avait point de secours à attendre, Rienzo pensa se sauver par industrie. Il prit l'habit d'un domestique et fit ouvrir les portes du palais, afin que le peuple s'amusât à piller, suivant sa coutume ; puis, feignant de piller comme les autres, il prit sur sa tête des couvertures de lit et descendit le premier et le second escalier, en disant : « Allons ! pillons ! il y a bien de quoi. » Il était sur le point de se sauver lorsqu'un Romain lui dit : « Où vas-tu ? »

Colas ne cherche plus à se cacher ; il jette les couvertures qu'il porte sur sa tête et déclare qu'il est le tribun. Il est alors conduit jusqu'au bas de l'escalier du Capitole. C'était là que lui-même avait coutume de faire lire les condamnations. Parmi les forcenés qui l'entourent personne n'ose le toucher ; un profond silence succède aux clameurs furieuses ; lui-même attend, les bras croisés sur la poitrine, la décision de son sort. Il levait les yeux et allait profiter du silence pour parler lorsqu'un artisan lui enfonce son épée dans le ventre. Aussitôt tous ceux qui l'entourent s'empressent de le frapper ; on lui coupe la tête et les mains ; le corps est traîné par la ville et pendu à l'échalas d'un boucher¹. Telle fut la fin du tribun Colas Rienzo.

Une vie non moins curieuse, mais plus calme et plus édifiante, fut celle du bienheureux Pierre Thomas. Il naquit environ l'an 1305 dans le bourg de Sales, entre Belves et Montpazier, au diocèse de Sarlat. Son père était un homme de la campagne, occupé à cultiver la terre et à nourrir les bestiaux d'un maître. Le jeune Thomas, voyant l'indigence de ses parents, quitta de bonne heure son père, sa mère et une sœur, c'était toute sa famille. Il se rendit à Montpazier et il y fréquenta les écoles, vivant des aumônes qu'on lui donnait. Ses progrès furent rapides, et en peu de temps il en sut assez pour enseigner les

¹ Raynald, ann. 1348, n. 10 et 13 ; ann. 1350, n. 4 et 5 ; ann. 1353, n. 5.

¹ *Frammenti*, l. 3, p. 545. Matteo Villani, l. 4, c. 26, p. 252. Sismondi, t. 5 et 6.

autres enfants du canton. Il passa de Montpazier à Agen, où il étudia la grammaire et la logique, se soutenant toujours par les aumônes et par son petit travail ; car il répétait aux écoliers du pays ce qu'il avait appris lui-même, et il continua ces sortes d'exercices jusqu'à l'âge de vingt ans. Le prieur et le lecteur ou professeur des Carmes, témoins des heureuses dispositions de ce jeune homme, le menèrent à Lectoure, où il enseigna encore un an ; après quoi le prieur des Carmes de Condom le reçut dans sa maison et lui donna l'habit de l'ordre. Il y fit profession et gouverna pendant deux ans les études des jeunes religieux. Il revint à Agen, où il fut ordonné prêtre, malgré les oppositions de son humilité. A Bordeaux, Albi, Cahors, Paris, il se perfectionna dans les sciences et fit part de ses connaissances aux autres. L'innocence de ses mœurs et sa régularité étaient admirables. Il avait tant de confiance dans la sainte Vierge qu'il en obtint plusieurs grâces singulières. Pendant ses études, s'étant trouvé réduit à n'avoir pas les choses nécessaires, la sainte Vierge lui procura miraculeusement une aumône considérable. Étant à Cahors dans un temps de sécheresse qui faisait périr tous les fruits, il ordonna une procession en l'honneur de la sainte Vierge, et au retour on fut accueilli d'un orage accompagné de la pluie la plus abondante.

Après sept ans d'études à Paris le bienheureux Pierre Thomas devint bachelier en théologie. Ses supérieurs le rappelèrent ensuite dans la province et lui donnèrent le soin des affaires temporelles. C'est le temps où il vint à Avignon, séjour en ce temps-là du général de l'ordre. La fonction d'agent pour le temporel, un extérieur peu avantageux, une petite taille ne donnèrent pas grande idée de Pierre Thomas, et le général n'osait le produire en présence des cardinaux ; mais le cardinal de Périgord, ayant su qu'il était homme de mérite et de sa province, voulut le voir et l'invita à dîner. Après le repas on agita une question, suivant la coutume des cardinaux, et Pierre Thomas parla avec une capacité qui lui fit beaucoup d'honneur. Il commença dès lors à prêcher devant la cour romaine, qui fut charmée de l'entendre. Ensuite le chapitre géné-

ral, à la sollicitation du cardinal de Périgord, lui ordonna d'aller achever sa théologie à Paris, et, pendant trois ans qu'il y demeura, sa fonction fut de faire des leçons publiques sur l'Écriture sainte. Il fallait cinq ans pour être docteur ; mais, en considération de sa doctrine, on l'exempta des deux dernières années, et il reçut le doctorat du consentement unanime de toute la faculté.

Durant tout le cours de ses études il ne manqua jamais de célébrer la sainte messe chaque jour ; il avoua depuis qu'en sortant de l'autel il se trouvait plus éclairé et plus en état d'expliquer les difficultés des livres saints, que c'était surtout alors qu'il lui venait mille choses auxquelles il n'avait jamais pensé et dont il était surpris lui-même. Cela le pénétrait de reconnaissance envers Dieu et la sainte Vierge, sa protectrice. De Paris il retourna sans différer à Avignon, et il fut nommé professeur de théologie en cour de Rome. Il rendait de fréquentes visites aux prélats de cette cour ; il prêchait et disputait en leur présence ; il faisait deux et quelquefois trois instructions par jour au clergé et au peuple, sans compter les conférences ordinaires qui suivaient les dîners des cardinaux et auxquels il était toujours appelé.

Dans le temps de sa plus grande faveur il était soumis à son supérieur comme le plus simple religieux, et il servait de modèle aux autres pour toutes les observances de la communauté. Sa vie toute sainte et ses admirables prédications le faisaient respecter et chérir de tout le monde. Une preuve de cette affection publique, c'est qu'un jour, le couvent d'Avignon manquant de tout, Pierre Thomas alla quêter par la ville et le soir il rapporta mille florins. En prêchant il faisait de grands fruits ; un des plus marqués était de résoudre les femmes mondaines à quitter leurs parures superflues. Il était naturellement un peu satirique dans ses sermons, et il n'épargnait personne, pas même le Pape. Il avait coutume de faire rire et pleurer ses auditeurs, mais de façon que tous sortaient édifiés et consolés par ses discours. Dans les confessions il savait ramener les pécheurs à la pénitence ; il instruisait les laïques et répondait à leurs doutes ; il parlait un peu plus subtile-

ment aux ecclésiastiques, et, en général, il n'y avait point de pécheur pour qui il n'eût volontiers souffert le martyre.

Le Pape Clément VI étant mort le 6 décembre 1352, son corps fut déposé dans la cathédrale d'Avignon, d'où, l'année suivante, après Pâques, on le transféra, comme il l'avait ordonné, au monastère de la Chaise-Dieu, son premier séjour et l'objet perpétuel de sa tendresse. Le convoi fut magnifique; le Pape Innocent VI, successeur de Clément, y dépensa cinq mille florins d'or. On y vit cinq cardinaux de la famille du feu Pape, plusieurs évêques et un grand nombre de personnes de qualité, à la tête desquelles était le comte de Beaufort, frère de Clément VI. Mais un des principaux ornements de la pompe funèbre fut la présence du bienheureux Pierre Thomas. Sur la route, depuis Avignon jusqu'à la Chaise-Dieu, on s'arrêta douze fois, et à chaque station le bienheureux Pierre faisait un sermon à l'assemblée. Quand on fut arrivé à l'église de Notre-Dame du Puy il monta en chaire pour prêcher à son ordinaire; mais les fatigues du voyage et les sermons précédents lui avaient tellement affaibli la voix qu'on ne pouvait l'entendre. Alors le saint homme, plein de foi, s'étant adressé à la Mère de Dieu, tout à coup les forces et la voix lui revinrent, et il parla avec autant de feu et de succès que les autres fois. On dit que lui-même déclara depuis cette merveille, et qu'il l'attribuait à la protection de la sainte Vierge et aux mérites du Pape Clément.

Innocent VI regarda Pierre Thomas comme un sujet qui pouvait être extrêmement utile au Saint-Siège pour porter le nom du Seigneur et la gloire de l'Eglise devant les rois, les princes et les simples fidèles. Il l'envoya d'abord dans le royaume de Naples avec la qualité de nonce apostolique; c'était pour des affaires importantes qui regardaient l'Eglise et le bon ordre de l'Etat. Peut-être Pierre Thomas fut-il le porteur des avis que le Pape, en qualité de seigneur suzerain, donna alors au roi et à la reine de Naples : au roi, sur ce qu'il ne rendait pas fidèlement la justice à ses sujets; à la reine, sur ce qu'elle laissait dissiper les droits de sa couronne. C'est aussi le temps des négociations du saint homme à

Gênes et à Milan : à Gênes, pour porter à cette république la paix, et à Milan, pour empêcher que l'archevêque n'abusât de sa nouvelle puissance sur l'Etat de Gênes. Dans la suite les courses du bienheureux Pierre devinrent encore plus fréquentes, et les plus grandes dignités de l'Eglise lui furent conférées l'une après l'autre. Désormais nous ne verrons plus que l'évêque, l'archevêque, le patriarche, le légat du Saint-Siège, et toujours nous reconnaitrons l'homme de Dieu et le saint.

Au mois de novembre 1354 le Pape Innocent VI fit une promotion à laquelle tout le monde applaudit. Les évêchés réunis de Patî et de Lipari étant vacants, il en pourvut le bienheureux Pierre Thomas, nouvellement de retour de sa nonciature de Naples et de Gênes. Outre le motif général de récompenser les services du saint homme, le Pape voulut le décorer du titre éminent de l'épiscopat pour l'employer dans des occasions encore plus importantes. Il s'en présentait deux tout en même temps. L'empereur Charles IV était entré en Italie pour aller prendre la couronne impériale à Rome, et le roi des Rasciens, peuple de l'ancienne Pannonie, aujourd'hui dépendant du royaume de Hongrie, avait envoyé implorer le secours du Pape contre les schismatiques de Constantinople, qui troublaient, disait-il, les églises de ses Etats. Pour la réception de l'empereur il était nécessaire que le Pape députât un homme titré, et, dans ces temps de délicatesse et de jalousie mutuelles entre les Papes et les empereurs, le député devait être adroit et fidèle, insinuant et ferme, politique et zélé. Pour répondre aux empressements du roi des Rasciens il fallait un nonce qui eût autant de lumières que d'autorité, qui sût faire respecter l'Eglise romaine parmi ces peuples encore à demi barbares, qui fût instruit de nos controverses avec les Grecs, et qui pût, dans l'occasion, entamer des conférences et soutenir des disputes. Le bienheureux Pierre Thomas fut celui que le Pape jugea le plus propre à tous ces différents ministères. Il reçut l'ordination épiscopale des mains du cardinal de Bologne, et il se rendit promptement auprès de l'empereur, à qui il inspira beaucoup de

respect pour la religion et de déférence pour l'Église.

Il passa ensuite dans le pays des Rasciens; mais la commission fut infiniment plus difficile et n'eut presque aucun succès. Ce roi, si empressé à s'unir avec l'Église romaine, était une âme intéressée, qui ne parlait d'union que pour détourner la guerre dont il se voyait menacé par le roi de Hongrie. Il était au fond du cœur plus schismatique et plus ennemi de l'Église latine que les émissaires du patriarche de Constantinople. Il joignait à cela un orgueil qui lui faisait traiter les autres hommes comme des esclaves et une férocité comparable à celle des anciens Huns, dont il habitait le pays. L'Église romaine avait heureusement, en la personne de l'évêque de Pati, un nonce incapable de se laisser surprendre ou intimider. En arrivant on exigea de lui qu'il se prosternât devant ce petit souverain d'un coin de la Pannonie; cela lui parut indigne de la majesté de son caractère, et il refusa constamment de s'y soumettre.

Ensuite, comme il ne passait aucun jour sans célébrer l'office divin avec toutes les cérémonies de l'Église romaine, le prince schismatique fit défense à tous les catholiques, sous peine d'avoir les yeux crevés, de se trouver à la messe du nonce. Cela ne fit qu'enflammer le zèle du fervent évêque; il rassura le petit troupeau qui avait coutume de s'assembler auprès de lui pour assister aux saints mystères, et il lui déclara que, comme il s'agissait de l'honneur de la foi catholique, et que dans ces circonstances la mort était le bien le plus précieux, il célébrerait le lendemain, à l'heure ordinaire, la messe solennelle; qu'il invitait les fidèles à s'y trouver, sans toutefois y obliger personne. Le lendemain il tint parole; la messe fut célébrée avec plus de solennité qu'à l'ordinaire, et avec un grand concours de tous les bons catholiques, qui croyaient aller au martyre en allant entendre la messe du bienheureux Pierre. A cette nouvelle le roi entre en fureur et se fait amener ceux qui avaient été de l'assemblée. Les reproches, les injures, les menaces furent les premiers éclats de son ressentiment; mais un de ces catholiques fidèles lui dit avec beaucoup de force et de liberté : « Seigneur,

nous n'avons pas ignoré la défense que vous avez portée. Si nous n'avons pas obéi, c'est que nous craignons moins de vous déplaire que d'offenser Dieu. Et comment aurions-nous pu laisser notre père célébrer sans nous unir à lui? Nous faisons profession d'être catholiques et soumis à l'Église romaine. Pour la conservation de notre foi nous sommes prêts non-seulement à perdre les yeux, mais à subir la mort la plus cruelle. » Le roi, tout barbare qu'il était, fut touché de cette réponse; il admira la fermeté du nonce et de ses partisans. Le bienheureux Pierre commença à être respecté dans cette cour; il se servit de ces moments de tranquillité pour ramener quelques églises schismatiques à l'unité; mais ensuite les persécutions se renouvelèrent, et le saint évêque fut obligé de retourner en France ¹.

Cependant l'âge, les infirmités et les soucis avaient épuisé le Pape Innocent VI; il sentit approcher sa dernière heure; il reçut les sacrements de l'Église avec beaucoup de piété, et mourut le 12 septembre 1362, dans la dixième année de son pontificat. On déposa son corps dans la cathédrale d'Avignon, d'où il fut transféré, le 22 novembre, aux Chartreux, qu'il avait fondés à Villeneuve.

Innocent VI eut toutes les qualités d'un bon Pape; sa vie fut exemplaire et sa réputation sans tache. Amateur de la justice, il fit dans sa cour des exemples de sévérité contre les scandales. Protecteur des gens de lettres, il en avança plusieurs, il fit du bien à d'autres; il poussa l'estime de la littérature jusqu'à rechercher Pétrarque, jusqu'à le prier de vouloir être son secrétaire; mais cet homme, d'un caractère indépendant, refusa une place qui demandait de l'assiduité et de la contrainte. Il fonda à Toulouse, pour vingt-quatre boursiers, le collège de Saint-Martial, qui subsista jusqu'à ces derniers temps. Il accorda à la faculté de théologie de cette ville tous les privilèges dont jouissait l'université de Paris, sujet de jalousie pour celle-ci, qui tâcha de s'y opposer en disant que jusqu'alors les Papes n'avaient égalé aucune université à celle de Paris. Le seul

¹ *Acta SS.*, 29 janvier. *Hist. de l'Égl. gall.*, t. 39.

reproche que lui fait un de ses biographes, c'est de s'être laissé un peu trop aller à l'inclination naturelle pour ses parents, dont il éleva plusieurs aux dignités ecclésiastiques, gens capables toutefois pour la plupart et qui firent bien leur devoir¹.

Le sacré collège, à la mort d'Innocent VI, ne manquait pas de sujets propres à remplir dignement la chaire de saint Pierre ; mais Dieu voulait donner à son peuple un chef comparable aux plus saints Pontifes des temps apostoliques, comme s'il avait été question de confondre par avance ceux qui, dans la suite, ont représenté l'état de l'Eglise sous les Papes d'Avignon comme un état d'opprobre et de servitude. Les prières publiques pour le feu Pape et le deuil de la cour romaine durèrent plusieurs jours ; après quoi les cardinaux, qui étaient à Avignon au nombre de vingt, entrèrent au conclave. D'abord dix-neuf voix se réunirent en faveur d'un d'entre eux, que l'histoire désigne seulement par sa patrie, par ses titres et par ses vertus. Né dans le diocèse de Limoges, il avait été religieux de Saint-Benoît ; il était évêque, avancé en âge, grand homme de bien et surtout d'une vie très-austère. On croit que tous ces caractères ne peuvent convenir qu'au cardinal Hugues Roger, frère du Pape Clément VI². Mais ce prélat, quel qu'il soit, opposa une humilité invincible aux desseins qu'on avait sur lui, et il vint à bout de faire rompre l'élection avant qu'on la publiât. Après lui le cardinal de Toulouse, Raymond de Canillac, eut onze voix ; un troisième, dix ; un quatrième, huit, et pendant ce temps-là on faisait tous les jours des prières dans le conclave, on célébrait la messe destinée dans le Missel romain pour demander à Dieu la prompte élection d'un bon Pape. Enfin les cardinaux portèrent leurs vues hors du sacré collège et s'attachèrent à Guillaume de Grimoard, abbé de Saint-Victor de Marseille ; mais, comme il était alors en Italie, et que les cardinaux craignaient ou qu'il n'acceptât point la suprême dignité, ou qu'on ne le retint au delà

des monts quand on saurait sa promotion, ils convinrent de tenir l'élection secrète jusqu'à ce qu'il fût en France, et, pour l'y attirer au plus tôt, ils lui envoyèrent ordre de venir incessamment à Avignon pour une affaire d'importance qu'on avait à lui communiquer.

Grimoard arriva le 28 octobre à Marseille, et dès ce jour-là même, soit que ce fût alors qu'il reçut la première nouvelle de son élection, soit qu'il en eût déjà été informé sur la route, il envoya son consentement aux cardinaux qui tenaient encore le conclave ; ensuite il partit lui-même pour Avignon, et il y arriva le 30 du même mois. Le lendemain il fut reconnu et intronisé sous le nom d'Urban V, nom qu'il préféra à tous les autres parce que tous ceux qui l'avaient porté s'étaient distingués par la sainteté de leur vie. Le 6 novembre, qui était un dimanche, Urban fut sacré par Audouin Aubert, cardinal de Maguelonne, évêque d'Ostie ; mais il n'y eut point de cavalcade par la ville, quoique ce fût la coutume et que tous les préparatifs en fussent faits. Le Pape voulut montrer par là son aversion pour le faste, et déclarer en même temps qu'il se regardait comme étranger dans Avignon, et que ses desirs le portaient à voir le Saint-Siège rétabli dans Rome. Tels avaient été ses sentiments lors même qu'il ne soupçonnait rien de sa grandeur future, et Matthieu Villani rapporte que, se trouvant à Florence quand on y apprit la mort d'Innocent VI, il dit que, s'il voyait jamais un Pape qui songeât sérieusement à retourner à Rome, son véritable siège, il serait content de mourir le lendemain. Ces sentiments, indépendamment des autres grandes qualités du nouveau Pontife, ne pouvaient manquer de lui attirer bien des louanges de la part des Italiens.

Pétrarque, quelques années après, lui écrivit en ces termes, qui sont un éloge de la Providence, un panégyrique du Pape et une satire bien ou mal fondée des cardinaux : « Dieu a laissé agir la volonté des hommes dans l'élection des autres Papes ; dans la vôtre, très-saint Père, les hommes n'ont été que de purs instruments que la Providence a tenus dans sa main et dont elle

¹ Baluze, *Vita 1 Inn. VI.* — ² Id., *Vita 1 Urban. V.*, t. 1, p. 399. Matth. Villani, l. 2, c. 26. Sponde, ann. 1362, n. 6.

a fait ce qu'elle a voulu. Ne vous laissez pas persuader que vos cardinaux aient pensé à vous faire Pape, ni même qu'ils aient souhaité que vous le fussiez. Pleins d'orgueil et dominés par leur ambition, ils se croyaient tous dignes de la papauté ; mais, comme on ne peut se choisir soi-même, chacun d'eux nomme celui de qui il espère la même faveur. Comment donc leur serait-il venu à l'esprit de donner à un étranger ce qu'ils ambitionnaient tous pour eux-mêmes ou pour leurs amis ? Comment auraient-ils cru digne du premier trône l'abbé d'un petit monastère, quelques preuves qu'ils eussent d'ailleurs de sa sainteté et de sa doctrine ? Comment auraient-ils songé à placer au-dessus d'eux un homme qu'ils voyaient dans un rang si inférieur et à se faire un maître de celui à qui ils avaient coutume de commander ? Il faut donc reconnaître que ce coup vient de Dieu seul ; c'est lui qui, dans les suffrages, a substitué l'abbé de Marseille à tous ces grands noms de la cour romaine... Ce sont là comme les premiers traits de la miséricorde de Jésus-Christ sur le peuple fidèle. Tous les maux qui nous ont affligés jusqu'ici vont disparaître ; l'âge d'or reviendra bientôt parmi nous, et nous en aurons l'époque dans le retour du Saint-Siège, exilé depuis si longtemps pour les péchés des hommes ¹. »

Le premier soin du Pape après son couronnement fut d'écrire à tous les évêques et à tous les généraux des ordres religieux pour leur faire part de son élection et pour demander le secours de leurs prières. Comme il savait que les rescrits apostoliques étaient souvent fort à charge à ceux qui les recevaient, à cause de l'avidité des porteurs, qui se faisaient payer chèrement leurs peines, il avertissait dans ses lettres que celui qui était chargé de les porter avait défense de rien recevoir au delà de ce qui serait nécessaire pour sa dépense et qu'il s'y était engagé par serment avant de partir. Le Pape s'annonça aussi à l'empereur et à tous les princes chrétiens, marquant à tous une affection sincère, et les exhortant à aimer la

justice, à réprimer les vices et à protéger l'Église ¹.

La tiare des souverains Pontifes ne fut d'abord ornée que d'une couronne, comme on le remarque dans les anciennes effigies des Papes avant Boniface VIII ; celui-ci y en ajouta une seconde, ainsi qu'on le voit dans les portraits de ses successeurs jusqu'à Urbain V, lequel ajouta la troisième, non pour le faste, qu'il abhorrait, mais pour représenter quelque chose de mystérieux, comme d'autres ornements pontificaux, qui ont été inventés et employés dans des vues semblables ². On doit remarquer que la couronne des souverains Pontifes est un symbole et un ornement très-ancien de leur dignité, puisqu'il en est fait mention au sujet du Pape saint Léon III, qui fut couronné l'an 795. Or la couronne qu'il reçut dans cette cérémonie était différente de la mitre qu'il avait reçue auparavant dans sa consécration comme évêque, puisque, dans l'Ordre romain, elle est appelée Règne, ce qui marque une puissance différente de l'épiscopat ³.

Peu de temps après l'exaltation d'Urbain trois rois se rendirent à sa cour pour lui témoigner leur obéissance, savoir : Jean, roi de France ; Pierre, roi de Chypre, et Waldemar, roi de Danemark. Ils y résolurent de faire une expédition d'outre-mer, spécialement contre les Turcs ; à cet effet le Pape leur donna la croix, ainsi qu'à plusieurs autres personnages illustres. Il fit en même temps publier la croisade et en donna le commandement au roi de France, qui voulut bien s'en charger. L'expédition devait se faire dans le terme de deux années ; mais la mort du roi Jean et celle du cardinal-légat Talleyrand de Périgord, qui devait l'accompagner, en empêchèrent l'exécution.

Le Pape donna au roi Waldemar la rose d'or, le quatrième dimanche de carême, et plusieurs reliques pour enrichir les églises de Danemark ; il accorda des indulgences à ceux qui prieraient pour ce prince, reçut, à sa demande, et sa personne et son royaume sous la protection du Saint-Siège, et le fit partici-

¹ Raynald, ann. 1362, n. 8. — ² Nicol. Aleman., *de Lateran. parietinis*, c. 13. — ³ Apud Mabill., *Musæi Ital.*, t. 2, p. 892. Sommier, t. 6.

¹ Petrarque, *Rev. senil.*, l. 7, *epist.* 1.

pant, d'une manière spéciale, à toutes les bonnes œuvres qui se feraient dans l'Église. La bulle est du 9 mars 1364. Le Pape donna aussi commission aux évêques de Camin, de Lincop et de Lubec, de frapper de censures ceux qui étaient rebelles à ce prince ¹.

Au milieu du quatorzième siècle les habitants de la Lithuanie étaient encore païens pour la plupart; ils avaient souvent la guerre avec les chrétiens du voisinage, principalement les chevaliers Teutoniques. Cependant on vit parmi eux quelques saints et martyrs, qui semblaient annoncer la prochaine conversion de la nation entière. Nous connaissons les saints Antoine, Jean et Eustache, vulgairement appelés saint Kucley, saint Milhey et saint Nizilon. Ces trois saints, dont les deux premiers étaient frères, naquirent dans la Lithuanie, de familles très-illustres; ils furent tous trois chambellans d'Olgerd, grand-duc de Lithuanie et père du fameux Jagellon. Ayant été élevés dans la religion du pays, ils n'adoraient d'autre divinité que le feu; mais ils eurent le bonheur de connaître la vérité; ils se convertirent au Christianisme et reçurent le baptême des mains d'un prêtre nommé Nestor. Le refus qu'ils firent de manger des viandes défendues un jour de jeûne leur coûta la liberté et la vie; ils furent mis en prison par ordre du grand-duc, qui, après diverses tortures, les condamna à mort. Jean fut exécuté le 24 avril, Antoine le 14 juin, et Eustache le 13 décembre. Le dernier, qui était le plus jeune des trois, souffrit d'horribles tourments avant d'être mis à mort; on lui meurtrit le corps à grands coups de bâton, on lui cassa les jambes, on lui arracha avec violence les cheveux et la peau de la tête. Ces trois saints moururent à Wilna, vers l'an 1342. On les pendit à un grand chêne qui servait de potence pour les malfaiteurs; mais après leur martyre on n'y pendit plus personne. Les chrétiens achetèrent du prince l'arbre et le terrain, et ils y bâtirent ensuite une église. On enterra leurs corps dans l'église de la Trinité, et on les garde encore dans cette église, qui est desservie par des moines de Saint-Basile. Leurs chefs ont été transférés dans la ca-

thédrale. Alexis, patriarche catholique de Kiew, ordonna qu'ils fussent honorés d'un culte public. On fait leur fête à Wilna le 14 avril, et ils sont regardés comme les principaux patrons de cette ville ¹.

Avant la fin du quatorzième siècle le fameux Jagellon, fils d'Olgerd, embrassera lui-même le Christianisme, épousera la princesse Hedwige, héritière de Pologne, unira la Pologne et la Lithuanie, convertira au Christianisme cette dernière nation et deviendra la tige d'une dynastie célèbre.

De 1330 à 1370 le roi de Pologne fut Casimir III, dit le Grand. Il eut pour successeur son neveu, Louis, roi de Hongrie, de la dynastie française de Naples ou d'Anjou. Hedwige, qui épousa Jagellon, était fille et héritière de Louis. L'an 1364, à la prière du roi Casimir, le Pape Urbain V institua l'université de Cracovie, avec pouvoir d'y enseigner toutes les sciences, à la réserve de la théologie, dont la faculté y fut ajoutée trente-six ans plus tard ². Le même Pape fonda dans l'université de Montpellier un collège de médecins, avec un revenu pour y entretenir douze étudiants, et pendant tout le cours de sa vie il fournit à la dépense de mille écoliers en différents collèges dans tous les genres d'études ³.

L'an 1365 l'empereur Charles IV vint à Avignon avec une cour nombreuse, et le jour de la Pentecôte, 13 juin, il assista, avec tout l'appareil de la majesté impériale, à la messe célébrée solennellement par le Pape. Dans cette entrevue il fut question des affaires de l'Église, dont la principale regardait les progrès que les Turcs faisaient sans cesse en Europe. L'empereur était d'avis qu'on formât une armée des compagnies répandues en France, et qu'on la fit marcher contre les infidèles par l'Allemagne et la Hongrie, ou, si cela ne se pouvait exécuter, qu'on lui préparât un embarquement dans les ports d'Italie. Le Pape entra dans cette pensée; il en écrivit le 9 juin à la cour de France, et, comme il fallait un fonds pour la solde de ces troupes, il accorda au roi, pour deux ans, les dîmes de tous les bénéfices.

¹ Raynald, ann. 1364, n. 14.

² *Acta SS.*, et Godescard, 14 avril. — ³ Raynald, ann. 1364, n. 13. — ³ *Vita 1 Urb.*, apud Baluz.

On trouva plus simple d'envoyer ces compagnies d'aventuriers contre Pierre le Cruel, sous le commandement de Duguesclin, qui, en passant, rançonna de cent mille livres la cour romaine.

Quant au bienheureux Pierre Thomas, que nous avons vu nonce apostolique en Bulgarie, il fut ensuite envoyé à Constantinople pour traiter de la réunion des Grecs, affaire dont nous verrons l'ensemble plus tard. Pierre, sur le point de quitter Constantinople, reçut du Pape l'ordre de passer dans le royaume de Chypre, où il fut reçu avec de grands honneurs par le roi Hugues IV ; mais le saint évêque, se dérochant à ces pompes mondaines, qui étaient pour lui de véritables supplices, se réfugia dans un couvent, où il vécut comme un simple religieux pendant tout le temps que dura sa mission dans cette île.

Peu de temps après, le souverain Pontife, voyant toutes les bénédictions que Dieu répandait sur les travaux et les efforts du saint évêque, révoqua tous les légats qu'il avait en Orient et nomma Pierre légat général pour toute la Thrace, en le faisant passer du siège de Patî à celui de Coron et de Négrepont. Le saint retourna donc à Constantinople avec une nombreuse armée navale que plus d'une fois il anima dans les combats par ses exemples et ses exhortations.

Mais c'est surtout dans l'exercice des devoirs d'évêque qu'il se montra admirable. On ne saurait raconter toutes les conversions éclatantes qu'il opéra pendant les quatre années qu'il passa en Orient. Il parcourut à diverses reprises, souvent seul, presque toujours à pied, toutes les provinces de sa légation, prêchant, réformant les mœurs, rétablissant la discipline dans le clergé, toujours prêt à répondre à toutes les questions qui lui étaient soumises et à résoudre tous les doutes qu'on lui proposait. Pendant qu'il était dans l'île de Chypre il sacra Pierre de Lusignan roi de cette province, corrigea les abus qui s'étaient introduits parmi les clercs, et fit enfin rentrer dans le sein de l'Église romaine le patriarche des Grecs, qui avait jusque-là résisté à tous les efforts et à toutes les exhortations des princes et des évêques.

Il se rendit aussi dans l'Achaïe, où était situé son évêché. En faisant la visite de son diocèse il recueillit comme ailleurs le fruit de tant de soins. Il fit refleurir la piété parmi les chrétiens et convertit un grand nombre de schismatiques à la véritable Église.

Son biographe, Philippe de Maizières, chancelier du roi de Chypre, qui était en même temps son ami et son compagnon de voyages, cite plusieurs miracles qu'il opéra dans le cours de ses voyages et de ses prédications. Ainsi il obtint par ses prières un fils à l'un des principaux seigneurs de sa province, que le chagrin de n'avoir point d'héritier de son nom et de sa fortune réduisait presque au désespoir ; il apaisa sur mer une furieuse tempête en présentant un crucifix aux flots et aux vagues mugissantes qui étaient près d'engloutir le vaisseau ; il fit cesser subitement le fléau de la peste qui désolait l'île de Chypre, en ordonnant des pénitences publiques et en assistant lui-même à une procession générale, vêtu d'un sac et d'un cilice, la tête couverte de cendres, les pieds nus et la corde au cou.

Pierre, sur le point de revenir en Europe, persuada au roi de Chypre de l'accompagner et de se rendre à Avignon, afin de solliciter auprès du Pape Urbain V et des princes chrétiens des troupes et des secours pour recouvrer la Terre-Sainte. Ils s'embarquèrent ensemble ; mais, le roi s'étant arrêté à Gênes, Pierre arriva seul à Avignon, où il fut reçu par le Pape et les cardinaux avec toutes les marques d'estime et de vénération qui étaient dues à ses vertus et à ses succès.

Sur ces entrefaites, le Pape, ayant appris que Urse, archevêque de Crète ou Candie, autrefois légat du Saint-Siège à Smyrne, était mort, promut le bienheureux Pierre à ce siège métropolitain, sans avoir égard à ses humbles refus et à la vive répugnance qu'il lui manifesta.

Il y avait alors en Italie un grand obstacle à la croisade ; c'était la guerre que Bernabo Visconti, seigneur de Milan, continuait dans le territoire de Bologne, pays appartenant à l'Église. Le roi Jean de France, qui avait contracté une alliance étroite avec les Visconti en donnant sa fille Isabelle à Galéas,

frère de Bernabo, voulut être le médiateur de la paix, et le Pape n'y consentit qu'à condition que le tyran du Bolonais restituât toutes les terres usurpées sur le Saint-Siège et qu'il se repentît de ses crimes. On lui en reprochait de toute espèce, sans en excepter l'athéisme. Le Pape l'avait traité jusque-là comme un impie, faisant publier les plus terribles anathèmes contre lui et ordonnant une croisade dont le cardinal d'Albornos était le chef. Bernabo, poursuivi et battu, feignait de se soumettre; ensuite il renouvelait ses intrigues et ses violences. C'était sa méthode depuis plusieurs années. Enfin le roi Jean et le roi de Chypre, voulant terminer au plus tôt une querelle si préjudiciable à l'expédition contre les infidèles, convinrent d'envoyer des ambassadeurs à Visconti. Ceux du roi de Chypre furent Philippe de Maizières, son chancelier, et le bienheureux archevêque Pierre Thomas.

D'abord les ambassadeurs de France voulurent avoir tout l'honneur de la négociation et témoignèrent du mépris pour les deux envoyés de Chypre; mais, voyant que rien n'avancait, ils se retirèrent mécontents du seigneur de Milan. Deux jours après Bernabo fit appeler l'archevêque Pierre Thomas avec son collègue, et, s'étant assis entre eux deux dans un appartement retiré, il leur dit : « Vous pouvez présentement me proposer la paix; je vous écouterai. » L'archevêque parla, comme un ange de Dieu, sur la puissance de l'Église, sur les avantages de la paix et les maux de la guerre. Tout son discours était appuyé de l'autorité de l'Écriture, faisant remarquer néanmoins la considération que méritait le roi de Chypre, dont il tenait la place. Tout cela se fit avec tant de grâce et un si grand talent d'insinuation que Bernabo, poussant un profond soupir, s'écria : « C'en est fait, je désire la paix avec l'Église, je veux lui être soumis et fidèle ! » « Chose étonnante, ajoute le chancelier de Maizières, cet homme qui frémissait de rage contre l'Église, qui détruisait son héritage, qui buvait son sang, qui anéantissait la foi catholique, qui semait la discorde parmi les chrétiens, qui ne craignait ni Dieu ni les hommes, qui avait rendu inutiles tous les

efforts de l'empereur, des rois de France, de Hongrie et de Naples, vaincu tout à coup par les paroles du saint homme, devint obéissant à l'Église et repentant de ses crimes. » Cette grande affaire ne se termina cependant que l'année suivante, et ce fut le cardinal André de la Roche qui y mit la dernière main, par la levée des censures lancées contre le seigneur de Milan.

En attendant l'arrivée de ce cardinal l'archevêque de Crète contint la ville de Bologne et son territoire dans l'obéissance du Pape, et, pendant le peu de temps que dura cette administration, il montra que l'intrépidité est encore plus la vertu des saints que celle des guerriers. Bien des gens en Italie, même du parti de l'Église, étaient fâchés de la paix, parce qu'ils se trouvaient par là sans solde et sans emploi; ils s'en prirent au saint archevêque. Un jour qu'il passait avec le chancelier, son collègue, d'un château du Bolonais dans un autre, il fut attaqué par une troupe de soldats qui vinrent fondre sur lui l'épée haute, prêts à le mettre en pièces. Pierre Thomas, sans se troubler, se tourna vers eux et leur dit simplement : « Que voulez-vous ? » Dans le moment, frappés de cette parole comme d'un coup de foudre, ils baissèrent leurs armes et se retirèrent. L'esprit de discorde saisit aussi la ville de Bologne; on fit courir le bruit que les deux ministres du roi de Chypre voulaient livrer la place au seigneur Visconti. Le peuple s'ameuta, criant de toutes parts : « Meurent les traîtres ! » Le chancelier crut que sa dernière heure était venue; mais l'archevêque, ayant célébré la messe dès le matin, fit sonner la grosse cloche du palais, qui était le signal pour les assemblées du peuple. On s'y rendit en foule, et le saint y parla avec tant de force et d'éloquence, détruisant tous les faux bruits et montrant la droiture de sa conduite, que tous les habitants furent pénétrés de repentir pour tout ce qui s'était passé, de respect pour le Saint-Siège et d'affection pour l'archevêque¹.

Comme nous avons vu, la croisade que le roi de Chypre sollicita si longtemps perdit

¹ *Acla SS.*, 29 janv. *Hist. de l'Église gallic.*, I, 40.

son principal appui à la mort du roi Jean, qui en avait été nommé généralissime. Les autres princes de l'Europe donnèrent à Pierre de Lusignan beaucoup d'éloges et quelque argent, mais pas un ne voulut partager avec lui les dangers de l'entreprise. Ce prince, réduit aux secours des particuliers et à ses propres forces, ne laissa pas de former une armée de dix mille hommes de pied et de quatorze cents chevaux. Le rendez-vous fut dans l'île de Rhodes, et c'est là que le bienheureux Pierre Thomas reprit les exercices de son ministère.

D'archevêque de Crète le Pape l'avait fait patriarche de Constantinople, ensuite légat de la croisade, à la place du cardinal Talleyrand, mort le 17 janvier 1365. Ce devait être la dernière et la plus glorieuse situation du bienheureux Pierre ; évêque titulaire de la nouvelle Rome, revêtu tant de fois de l'autorité du Saint-Siège, honoré dans toutes les cours de la chrétienté, il fallait encore qu'il fût l'âme d'une guerre sainte, le pasteur et le père d'une armée de croisés. C'était l'an 1365.

Avant le départ de Rhodes le saint prélat jeta les fondements d'une expédition vraiment chrétienne par le soin qu'il prit de préparer les cœurs et de purifier les consciences. Son occupation journalière fut d'annoncer la parole de Dieu, d'entendre les confessions, de célébrer des messes solennelles, de faire des processions, de visiter les malades, de pacifier les différends, de concilier les divers intérêts. Il se multipliait en quelque sorte, tantôt dans le conseil du roi et parmi les grands, tantôt avec les matelots et les simples soldats ; ici s'employant pour le grand-maître de Rhodes et ses chevaliers, là pour les étrangers de toutes les nations qui avaient pris la croix ; partout inspirant l'union, la charité et le courage. Ses travaux ne lui laissaient presque pas le temps de prendre un peu de nourriture et de sommeil. Il ne pouvait se refuser aux empressements qu'on avait de le voir et de l'entendre ; c'était la ressource commune, et, quand on avait eu le bonheur de recevoir sa bénédiction ou de lui baiser la main, on se croyait en état d'affronter tous les dangers. Dans cette mul-

titude de croisés il se trouva des gens qui ne s'étaient pas confessés depuis dix et vingt ans, d'autres qui avaient pris la croix par des motifs de vanité ou d'avarice, cherchant plus les grâces du prince que la gloire de Dieu ; toutes les consciences furent purifiées, tous les sentiments défectueux furent réformés par les soins du patriarche. Peu de jours avant qu'on mît à la voile il y eut une communion générale dans l'armée ; le roi et les seigneurs donnèrent l'exemple et communiquèrent de la main du prélat.

On s'embarqua enfin le dernier jour de septembre 1365, et le bienheureux Pierre, de dessus la galère royale, bénit la flotte, la mer et les troupes. En quatre jours on arriva au port d'Alexandrie ; le légat, tenant sa croix haute, donna encore la bénédiction à l'armée, et il lui inspira tant d'ardeur que, malgré la multitude infinie des Sarrasins qui couvraient le rivage, et parmi une grêle de flèches qu'ils lançaient sur les croisés, ceux-ci firent leur descente, repoussèrent les infidèles, les poursuivirent et se rendirent maîtres d'Alexandrie. On trouva dans la ville des richesses immenses ; les croisés s'en emparèrent ; mais, sous prétexte de leur petit nombre, ils ne voulurent point garder une place que les Sarrasins, revenus de leur frayeur, ne manqueraient pas de venir assiéger avec toutes leurs forces. Le roi et le légat eurent en vain recours aux prières et aux larmes ; il fallut se rembarquer quatre jours après la prise d'Alexandrie et retourner en Chypre.

Le roi souhaita que le bienheureux Pierre Thomas repassât en France pour rendre compte de toute l'expédition au Pape. Il alla préparer son voyage à Famagouste ; c'était aux fêtes de Noël. Le saint homme, se livrant aux sentiments de sa dévotion, célébra tous les offices de ces grands jours. La saison était rigoureuse ; il y ajoutait le jeûne et la nudité des pieds. Le corps ne put soutenir la ferveur de l'esprit, une fièvre ardente le saisit. Dieu lui fit connaître que sa dernière heure approchait ; il s'y prépara par tous les exercices de la piété et de la pénitence. Il voulut qu'on le mît à terre, revêtu d'un sac et la corde au cou. Dans cet état il demanda

pardon à toute l'assemblée, fit sa profession de foi, reçut le saint Viatique et l'Extrême-Onction, récitant toutes les prières dont l'Église accompagne ces saintes actions.

La vie toute céleste de ce grand homme n'empêcha pas les puissances de l'enfer de lui dresser des embûches dans ses derniers moments. Les démons se présentèrent à lui d'une manière sensible; mais il les mit en fuite en invoquant la Mère de Dieu et en faisant porter sa croix patriarcale dans l'endroit où il apercevait cette légion d'ennemis. Tous ses autres moments ne furent qu'une pratique continuelle des plus excellentes vertus. Il distribua à ses domestiques mille florins qui lui restaient. Il ordonna que son corps fût enterré dans l'église des Carmes, à l'entrée du chœur, afin qu'il fût incessamment foulé aux pieds, traitement, disait-il, que méritaient les viles dépouilles d'un aussi grand pécheur que lui. Il entreprit de dire encore les heures de l'office canonial, auxquelles il n'avait jamais manqué depuis sa première entrée en religion; mais ses forces l'abandonnèrent, et son confesseur acheva de les réciter auprès de lui. Quoiqu'il n'eût plus qu'un souffle de vie, il disait toujours qu'il ne pouvait partir de ce monde avant l'arrivée de son cher disciple, le chancelier de Maizières, qu'il avait fait prier de venir de Nicosie pour entendre ses dernières volontés. Le chancelier arriva; à sa présence le saint homme reprit ses forces; il s'entretint longtemps avec lui, et il lui donna divers ordres avec autant de liberté d'esprit que s'il avait été en pleine santé. Peu de temps après il entra dans une douce agonie, et il rendit tranquillement son esprit à Dieu le 6 janvier 1366.

Le concours fut prodigieux à ses obsèques; pendant six jours il demeura exposé dans l'église des Carmes, revêtu de l'habit de cet ordre, et recevant les respects de tous les états, sans en excepter les schismatiques, qui vinrent, comme les plus fidèles catholiques, lui baiser les mains et les pieds. Ce saint corps répandait une odeur agréable, et ses membres parurent flexibles comme s'ils avaient été animés. Ces merveilles furent suivies de quantité d'autres. Quoique l'Église

ne l'ait pas canonisé selon les formes ordinaires, sa vie et sa mort avaient jeté un si grand éclat qu'on crut dans son ordre devoir lui rendre un culte public. La congrégation des Rites a confirmé cet usage en approuvant plusieurs fois l'office du bienheureux Pierre, dont les Carmes font la fête double le 29 janvier. Ils lui donnent le titre de martyr, parce qu'on dit qu'il avait été blessé à la prise d'Alexandrie et que ses blessures lui causèrent la mort¹.

Le Pape Urbain V apprit presque en même temps la prise d'Alexandrie, la mort du légat, la désertion des croisés et l'armement que les infidèles préparaient contre les îles de Rhodes et de Chypre. Pour résister à ses redoutables ennemis Pierre de Lusignan et les chevaliers de Saint-Jean, établis à Rhodes, sollicitaient de nouveaux secours d'hommes et d'argent. Quoique le goût des guerres saintes fût fort ralenti en France, Urbain ne laissa pas d'en écrire au roi Charles V. Il lui représente, dans sa lettre du 6 octobre, que, si les ennemis du nom chrétien venaient à détruire la puissance du roi de Chypre et des Rhodiens, on perdrait tout à la fois et la route pour aller à la Terre-Sainte et l'espérance de la recouvrer jamais; que cela entraînerait infailliblement la ruine entière de la chrétienté en Orient, plaie éternelle pour l'Église et sujet d'opprobre pour les fidèles d'Occident. Il conjure le roi d'envoyer quelques troupes au secours de ces pays, si exposés aux courses des infidèles, l'assurant qu'il était résolu d'accorder en cette occasion l'indulgence que le Saint-Siège avait attachée à l'expédition de la Terre-Sainte. Il écrivit à peu près dans les mêmes termes aux évêques du royaume. Il se fit, en conséquence, quelques levées d'argent; mais dans les meilleures choses on ne peut prévenir tous les abus; il se trouva des imposteurs à qui l'avarice suggéra de publier la croisade et de tourner à leur profit les aumônes des fidèles. On découvrit la fraude, et les évêques eurent ordre du Pape de faire arrêter les coupables².

Le danger de la religion en Orient était un des motifs qui faisaient souhaiter au Pape de

¹ *Acta SS.*, et Godescard, 29 janvier. *Hist. de l'Église gallic.*, t. 40. — ² Raynald, ann. 1366, n. 15.

rétablir le Saint-Siège en Italie, pays plus voisin que la France de cette chrétienté désolée. Urbain avait toujours eu à cœur ce rétablissement du Saint-Siège; il s'en était expliqué presque toutes les années. Les troubles de l'Italie et les désordres causés par les brigands l'avaient empêché jusque-là d'entreprendre le voyage. Après les victoires du cardinal d'Albornos dans l'État ecclésiastique, après le départ des compagnies qui venaient de passer les Pyrénées, il crut que le temps était venu de répondre à l'attente des peuples et aux désirs des Romains. Il fut confirmé dans son dessein par Pierre, infant d'Aragon, et par Pétrarque, deux hommes très-célèbres alors, chacun dans son genre.

Pierre était fils de Jacques II, roi d'Aragon, et de Blanche de Sicile, sœur de saint Louis, évêque de Toulouse. Il avait quitté le monde depuis quelques années pour entrer dans l'ordre de Saint-François, et il y vivait avec la réputation d'un homme à révélations et à miracles. Il vint exprès à Avignon pour exhorter le Pape à rendre la Chaire pontificale à l'Italie. Il fut reçu de la cour romaine avec toute la distinction que méritaient sa naissance et ses vertus, et le Pape lui promit d'avoir égard à ses remontrances. Dans la suite un petit incident pensa lui attirer l'indignation du Saint-Père. Urbain avait donné à l'infant un bras de saint Louis, évêque de Toulouse, pour le porter au couvent des Frères mineurs de Montpellier, par où il devait passer à son retour en Espagne. Le prince, soit qu'il crût pouvoir s'approprier cette relique, parce qu'elle était d'un saint à qui il tenait de près par les liens du sang, soit qu'il voulût seulement satisfaire à loisir sa dévotion, l'emporta avec lui en Catalogne et la garda longtemps sans l'envoyer au lieu de sa destination. Cela aigrit toute la ville de Montpellier; on en porta des plaintes jusqu'au Pape, qui ordonna à Pierre d'Aragon d'accomplir au plus tôt la commission qu'on lui avait donnée et de rendre le sacré dépôt à ses confrères; ce qui fut exécuté fidèlement.

L'autre partisan déclaré du séjour du Pape à Rome et en Italie était Pétrarque, l'homme de ce temps-là qui disait le plus librement ses pensées et qui les exprimait le mieux. Il

écrivit à Urbain V une longue lettre, où sont rassemblés tous les traits capables de toucher un Pape homme de bien, attaché aux anciens usages, et qui connaissait assez par lui-même l'Italie pour n'en pas craindre le séjour. « Considérez, lui dit-il, que l'Église de Rome est votre épouse. On pourra m'objecter que l'épouse du Pontife romain n'est pas une Église seule et particulière, mais que c'est l'Église universelle. Je le sais, très-saint Père, et à Dieu ne plaise que je resserre votre Siège; je l'étendrais plutôt, si je le pouvais, et je ne lui donnerais d'autres bornes que celles de l'Océan. J'avoue que votre Siège est partout où Jésus-Christ a des adorateurs; mais cela n'empêche pas que Rome n'ait avec vous des rapports particuliers; les autres villes ont chacune leur évêque, vous seul êtes évêque de Rome. »

Pétrarque ne dit point en cet endroit, comme Fleury le suppose, que le Pape est évêque universel, titre qui fut donné à saint Léon jusqu'à six fois dans le concile de Chalcedoine, mais que les souverains Pontifes n'ont jamais reçu, comme le témoignent saint Grégoire le Grand et saint Léon IX¹. Pétrarque avoue seulement que l'Église universelle est l'épouse du Pontife romain, ou, ce qui revient au même, que le Pontife romain est évêque de l'Église universelle, qualité que prenait quelquefois saint Léon, et qui n'est pas la même chose que le titre d'évêque universel. Cet article de la lettre de Pétrarque n'était donc pas un trait d'ignorance; comme on l'a insinué plus de trois siècles après lui. Reprenons la suite de ce qu'il écrit au Pape Urbain.

Il peint à ce Pontife les divers caractères de ceux qui avaient conseillé aux autres Papes de ne point quitter Avignon. « Quelques-uns, dit-il, étaient des esprits bornés, gens incapables de prendre le bon parti dans une affaire; il faut les plaindre plutôt que les blâmer. D'autres suivaient les mouvements de leurs passions; la mollesse, l'amour de la patrie, l'aversion d'un climat étranger, voilà les ressorts de leur conduite et la raison de leurs conseils. Il s'en est trouvé d'assez peu

¹ Grég. le Grand, l. 4, *epist.* 38. Léon IX, *epist.* 6, *ad Cerul.*

instruits pour croire que l'Église ne possède rien de plus beau que le comté Venaissin, pour dire que l'Italie est une terre sauvage, que la mer qui y conduit est impraticable, que le passage des Alpes est une route presque impossible. On en a vu à qui tout était suspect au delà des monts, l'air, les eaux, les aliments, le caractère des peuples... Telles furent les idées de ces hommes prévenus ou sans expérience. Pour vous, Saint-Père, qui connaissez l'Italie comme si c'était le lieu de votre naissance, vous devez être votre propre conseil en cette affaire. C'est de l'Italie que Dieu vous a élevé au souverain pontificat; venez l'exercer en Italie, l'endroit du monde d'où le souverain Pontife gouverne l'Église avec le plus de majesté.»

Il rappelle après cela au Pape le chagrin sensible que lui avaient causé les brigands qui couraient la France. « Souvenez-vous, Saint-Père, de l'injure faite depuis peu à votre personne et aux prélats de votre cour, lorsque ces odieuses compagnies vous ont forcé de racheter au poids de l'or votre liberté et celle des cardinaux. Vous vous en plaignîtes alors en plein consistoire; vous dites que cet outrage avait quelque chose de plus criant que l'attentat commis contre le Pape Boniface VIII, et vous aviez raison de parler ainsi; car, quoique ce soit toujours un crime d'user de violence à l'égard du vicaire de Jésus-Christ, on peut dire que la fierté de Boniface donna occasion à ses malheurs. Il avait poussé à bout les seigneurs d'une grande nation, et c'était une espèce de nécessité pour eux de succomber sous sa puissance ou de tenter un coup d'éclat contre lui. Dans vous, très-saint Père, il n'y a que des vertus à reconnaître et à révérer : une douceur constante, une modération vraiment chrétienne, un éloignement continuel de tout ce qui pourrait blesser les autres; et cependant, investi tout à coup par une armée de bandits, vous avez été obligé de sacrifier vos trésors pour vous épargner de plus grands maux, heureux néanmoins de sentir alors que vous méritez d'être réduit à cette extrémité si humiliante pour avoir abandonné l'Église de Rome, cette sainte épouse que Jésus-Christ vous a donnée. »

Pétrarque entre de là dans une description détaillée des agréments de l'Italie. Selon lui il n'y a rien de si doux que l'air qu'on y respire, rien de si fertile que ses campagnes, rien de si charmant que ses collines et ses vallons, rien de si abondant que ses rivières et ses forêts, rien de si commode que sa situation. Il fait le contraste du séjour d'Avignon, et il en parle avec trop de mépris pour avoir pu faire beaucoup d'impression sur une cour toute française. Il passe tout de suite aux besoins pressants de l'Église d'Orient, et c'est un des plus beaux morceaux de sa lettre. « Quoi ! dit-il, les îles de Chypre et de Rhodes, l'Achaïe et l'Épire sont en proie aux infidèles, l'Église d'Orient est entourée d'ennemis, et vous demeurez tranquille au fond de l'Occident ! Que faites-vous sur les bords du Rhône et de la Durance tandis que l'Helléspont et la mer Égée attendent votre protection ? O vous ! le souverain pasteur établi par Jésus-Christ, songez que, dans les pâturages soumis à votre empire, votre place n'est pas où il y a de plus doux ombrages et de plus agréables fontaines, mais où les loups frémissent davantage, où les besoins du troupeau sont plus grands; montrez donc que vous êtes un vrai pasteur, et non pas un mercenaire. »

Il représente ensuite au Pape la brièveté de la vie et le compte terrible qu'il rendra au jour des vengeances s'il laisse plus longtemps la première des Églises dans la désolation. « Quand vous paraîtrez, dit-il, à ce tribunal où vous n'aurez plus la qualité de maître et de seigneur, mais seulement celle de serviteur et de sujet comme les autres hommes, vous entendrez Jésus-Christ qui vous dira : « En quel endroit avez-vous laissé mon Église ? Je vous avais choisi parmi tant d'autres pour réparer les fautes de vos prédécesseurs, et vous y avez mis le comble. » Mais encore qu'répondrez-vous à saint Pierre lorsqu'il vous demandera d'où vous venez et en quel état se trouvent son saint temple, son tombeau, son peuple; quand il vous reprochera d'avoir préféré sans nécessité les rivages du Rhône aux lieux qu'il avait consacrés par sa présence et par son sang ? » Il ajoute en finissant : « Voyez donc, très-

saint Père, si vous aimez mieux ressusciter avec vos citoyens d'Avignon qu'avec les saints apôtres Pierre et Paul, avec les saints martyrs Étienne et Laurent, avec les saints confesseurs Sylvestre, Grégoire et Jérôme, avec les saintes vierges Agnès et Cécile. »

Cette lettre est datée du 28 juin, veille de Saint-Pierre, circonstance que l'auteur n'oublie pas. « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, que, cette même nuit où je vous écris avec tant d'assurance, et en même temps avec tant de respect, vous fussiez présent aux divins offices dans la basilique de Saint-Pierre ! Quelle joie serait-ce pour les saints apôtres ! quelle douceur pour vous ! Que les moments de cette nuit vous paraissent rapides ! Jamais votre séjour d'Avignon ne vous en fournira de semblables ; car ce n'est pas la possession des biens sensibles, c'est l'onction de la piété qui rend heureux ; en cela Rome, de l'aveu de tous les chrétiens, l'emporte sur toutes les villes du monde ¹. »

Le Pape trouva cette lettre pleine de force, d'éloquence et d'esprit. Il n'eut pas lieu d'être aussi satisfait d'un grand discours que Nicolas Orème vint lui faire de la part du roi Charles V, pour le dissuader d'aller à Rome. Orème avait apparemment plus de science théologique et canonique que Pétrarque, mais il lui était fort inférieur pour la politesse et pour le goût que donne la belle littérature. Autant la lettre de l'auteur ultramontain est fine et délicate, autant la harangue du docteur de Paris est fade et mal conçue. Voici en substance ce qu'elle contient. Après un long début où l'orateur mêle l'aveu de sa faiblesse avec les éloges du Pape et du roi, il entre en matière. La base de son discours est un trait tiré de l'histoire du martyr de saint Pierre, où l'on rapporte que, l'apôtre sortant de Rome pour éviter la persécution, Jésus-Christ lui apparut, s'avançant vers la ville, et que, le saint lui ayant demandé où il allait, le Sauveur lui répondit : « Je vais à Rome pour y être encore crucifié. » Orème applique cela au roi Charles, qui voulait retenir le Pape à Avignon, et au Pape, qui voulait faire le voyage d'Italie. Les raisons du Pape étaient

l'ordre de Dieu, qui, dans l'exemple cité, ramena saint Pierre à Rome ; les prérogatives de cette ville, qui est la capitale du monde ; la dignité de l'Église romaine, qui est la mère et la maîtresse des autres Églises ; l'alliance étroite que le Pape a contractée avec cette Église, dont il est l'époux ; l'exemple de plusieurs saints Pontifes, qui ont toujours résidé à Rome ; l'inspiration de Dieu, les promesses réitérées tant de fois, les remords de la conscience, le désir d'éviter les injures causées par les brigandages si communs en France. Tout cela faisait un préjugé bien fort en faveur du Pape et du voyage qu'il projetait.

Orème prétend y opposer des arguments invincibles. « La France, dit-il, est un lieu plus saint que Rome. Avant même l'établissement de la religion chrétienne, il y avait dans les Gaules des druides, gens consacrés au culte public, et César témoigne que la nation des Gaulois était extrêmement adonnée aux cérémonies religieuses. Depuis que la France s'est convertie à la foi elle a rassemblé dans son sein les plus précieuses reliques : la croix, la couronne d'épines, le fer de la lance qui perça le côté de Notre-Seigneur, les clous qui l'attachèrent à la croix, les instruments de sa flagellation, le titre qui fut mis au-dessus de sa tête ; d'où l'on peut conclure que Jésus-Christ aime plus cette contrée que toutes les autres... La France, d'ailleurs, est un pays tranquille et favorable aux Papes. Combien de fois les Pontifes n'ont-ils pas souffert du caractère inquiet des Romains, et quelle protection n'ont-ils pas trouvée dans les rois très-chrétiens !... Mais la France a une grande supériorité sur tous les autres pays par la gloire des études. Nous avons parmi nous une florissante académie, transférée autrefois de Rome à Paris par Charlemagne, composée de docteurs en théologie, en droit et en beaux-arts, comparable aux étoiles du firmament et aux foudres dont parle saint Jean dans l'Apocalypse. » L'orateur ajoute que la cour romaine doit rester en Provence, parce que c'est le milieu de l'Europe, parce que la France est mieux gouvernée que l'Italie, parce que c'est la patrie du Pape, parce que

¹ Pétrarque, *Rer. senil.*, l. 7, *epist. unica*. *Hist. de l'Église gallic.*, l. 40.

le voyage de Rome est dangereux. Tout cela, peu concluant pour le fond, se trouve encore noyé dans une infinité de passages de l'Écriture et du droit qui marquent quelque capacité et peu de raison ¹.

On a du docteur Orème un autre discours où règne le même abus des passages de l'Écriture prodigués la plupart sans règle et sans discernement. Il le prononça, dit-on, en présence du Pape et des cardinaux, la veille de Noël 1363. C'est une remontrance faite à la cour romaine sur la décadence des mœurs parmi les prélats, qu'on y accuse de simonie, d'orgueil, d'avarice, de tyrannie. L'orateur les menace de la colère de Dieu s'ils ne changent de conduite. Il réfute les prétextes qui leur font croire que le moment des vengeance est encore éloigné. Du reste il n'attaque que les prélats en général, sans jamais spécifier ni le Pape ni les cardinaux ; c'est peut-être ce qui rendit sa harangue tolérable, et ce qui lui donna la confiance de porter encore la parole devant la même assemblée lorsqu'il fut question du voyage que le Pape se proposait de faire à Rome. Les hérétiques de ces derniers temps ont placé Orème parmi les prétendus témoins de la vérité contre le Pape. Illyricus, luthérien, a rapporté tout au long son discours de l'an 1363, sans faire attention qu'il s'y trouve un mot qui condamne tous les novateurs ; car, après avoir annoncé la vengeance de Dieu aux prélats, le docteur se fait cette objection, comme de leur part : « Les prélats sont l'Église, le Seigneur a promis de ne pas les abandonner, suivant cette parole : *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles* ; » et il répond que cela doit s'entendre de la foi qui subsistera toujours, comme Jésus-Christ l'a déclaré à saint Pierre en disant : *J'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille point*. Il est évident que dans les disputes des catholiques contre les novateurs il s'agit de la foi, et non de la conduite de leurs pasteurs ; or ce prétendu témoin contre l'Église romaine reconnaît que jamais la foi de cette Église ne manquera, *lors même*, ajoute-t-il, *que la charité sera refroidie*². C'est donc confondre par avance tous

les nouveaux sectaires qui ont voulu persuader au monde que la foi ancienne ne subsistait plus quand ils ont commencé à dogmatiser.

Le Pape Urbain V ne fut pas fort touché des remontrances de Charles V ni du discours de son envoyé ; il déclara publiquement que son intention était d'aller à Rome, et il fixa le terme du voyage au temps pascal de l'année suivante (1367). Il avait déjà donné commission à l'évêque d'Orviète de réparer le palais apostolique, lieu désert et fort négligé depuis plus de soixante ans que les Papes résidaient en France ; il y ajouta des ordres pour le logement des cardinaux et pour les préparatifs qu'il fallait faire à Viterbe, où il avait dessein de s'arrêter quelque temps.

Le 7 janvier 1367 Urbain partit d'Avignon pour aller voir à Montpellier le monastère qu'il y faisait bâtir ; il fit lui-même la dédicace du grand autel et demeura deux mois dans la ville, où il fut reçu très-magnifiquement et se montra très-populaire. Le 30 avril il prit le chemin de Marseille, où il devait s'embarquer ; il avait avec lui tous ses cardinaux, excepté d'Albornos, qui était en Italie, Raymond de Canillac, Pierre de Monteruc, Pierre Itier et Jean de Blandiac, trop attachés à la France pour vouloir s'établir au delà des monts. Les autres suivirent par politique ou par nécessité, se regardant la plupart comme des gens condamnés à l'exil. Le Pape s'arrêta quelques jours à Marseille ; il s'était logé dans l'abbaye de Saint-Victor, qu'il aimait toujours comme son berceau et dont il gardait encore le titre, pour se ressouvenir des premiers engagements qu'il y avait pris avec Dieu ; c'était, par la même raison, l'objet de ses plus grandes libéralités. Il en avait réparé, fortifié l'enceinte, étendu les privilèges, augmenté la juridiction.

Cependant on voyait dans le port de Marseille une flotte de vingt-trois galères et de plusieurs autres bâtiments de toute espèce, que la reine de Sicile, les Vénitiens, les Génois et les Pisans avaient envoyés pour transporter la cour romaine et pour faire honneur au Pape. Le 19 mai Urbain monta sur une galère de Venise ; on leva l'ancre, et bientôt on perdit de vue le rivage. Ce fut dans ce

¹ Duboulai, t. 4, p. 396 et seqq. — ² Matth., 24, 12.

moment que l'amour de la patrie se fit sentir tout entier à quelques-uns des cardinaux français. Le regret de quitter une terre où ils avaient leurs proches et leurs amis les remplit d'aigreur contre le Pape ; ils s'oublèrent jusqu'à lui faire hautement des reproches. « Malheureux, dit sur cela Pétrarque, de ne pas voir que c'était un père tendre qui forçait ses enfants à retourner dans le lieu de leur repos et de leur salut. » Le Pape méprisa ces cris impuissants. Sa course fut rapide ; le jeudi 3 juin il prit terre à Cornéto. A son débarquement il fut reçu par le cardinal d'Albornos, accompagné de presque tous les grands de l'État ecclésiastique. On avait dressé sur le rivage des tentes d'étoffes de soie. On avait préparé un autel où le Pape, après s'être un peu reposé, fit chanter en sa présence une messe solennelle. Puis il monta à cheval et vint à Cornéto. A l'heure du dîner il logea chez les Frères mineurs et y demeura jusqu'au lendemain de la Pentecôte. Le jour de la fête, qui était le 6 juin, le Pape célébra la messe solennellement, et pendant ce séjour à Cornéto il reçut les députés des Romains, qui lui offrirent de leur part la pleine seigneurie de la ville et les clefs du château Saint-Ange, qu'ils tenaient auparavant. Le mercredi 9 juin le Pape vint à Viterbe, où il fut reçu avec grande allégresse et demeura quatre mois. Là vinrent le trouver les cardinaux qui l'avaient suivi par terre, tous les grands, les prélats et les députés des villes d'Italie, pour le féliciter sur son arrivée.

Le Pape comptait beaucoup sur les instructions et les services qu'il espérait tirer du cardinal d'Albornos, évêque de Sabine ; mais ce prélat mourut à Viterbe le 24 août, après avoir été légat en Italie pendant près de quatorze ans, durant lesquels il ramena plusieurs villes à l'obéissance de l'Église romaine, tant par composition amiable que par la force des armes. C'était un prélat vertueux, savant, courageux et très-habile dans la conduite des affaires, en sorte qu'il était aimé ou du moins craint par toute l'Italie. Il fonda un collège à Bologne pour de pauvres écoliers de son pays, c'est-à-dire d'Espagne.

Le 5 septembre 1367 le domestique d'un

cardinal se prit de querelle avec un bourgeois de la ville, auprès d'une fontaine ; une émeute populaire s'ensuivit, qui dura trois jours. On entendit crier : « Vive le peuple ! Meure l'Église ! » Il y eut des cardinaux maltraités. Le Pape fit approcher des troupes contre la ville ; aussitôt les bourgeois, reconnaissant leur faute, demandèrent pardon, se soumirent à la volonté du Pape, et, pour preuve de leur repentir, portèrent à son palais toutes les armes de la ville et les chaînes dont on fermait les rues. Ils firent aussi planter des potences aux lieux où le tumulte avait commencé et où il avait été le plus violent, et ils y pendirent les plus coupables, au nombre de sept. Le Pape pardonna au reste, après avoir fait abattre quelques maisons fortifiées, et la tranquillité fut rétablie.

Enfin le Pape entra dans Rome le 16 octobre 1367, aux acclamations d'un peuple infini. La veille de la Toussaint il célébra solennellement la messe sur l'autel de Saint-Pierre, où personne ne l'avait célébrée depuis Boniface VIII, et en même temps il consacra l'ancien cardinal d'Aigrefeuille pour l'évêché de Sabine. La présence du Pape dans Rome était un sujet de triomphe pour Pétrarque. « Oui, très-saint Père, lui écrivait-il, on vous reconnaît présentement pour le souverain Pontife, pour le successeur de Pierre, pour le vicaire de Jésus-Christ. Vous l'étiez auparavant par la puissance et par la dignité, vous l'êtes aujourd'hui par les sentiments et les fonctions... S'il se trouve encore quelqu'un dans votre cour qui regrette les rives du Rhône, montrez-lui ces lieux vénérables où les bienheureux apôtres ont triomphé, l'un par la croix, l'autre par le glaive ; où l'un est monté en héros sur le trône de son martyr et de sa gloire, où l'autre a donné avec joie sa tête pour Jésus-Christ. »

Il ajoute : « J'avoue que les Français ont communément l'humeur enjouée, qu'ils sont légers dans leurs manières et leurs conversation, qu'ils jouent volontiers, qu'ils chantent agréablement, qu'ils aiment le plaisir de la table ; mais ce n'est point chez eux qu'il faut chercher la gravité des mœurs et la solidité des vertus... » Et peu après : « J'avoue que l'Église gallicane est une belle partie de l'É-

glise universelle ; mais on sait que l'Italie possède le chef même de l'Église. Quelle différence entre le chef de l'Église et ce qui n'en est qu'un membre¹ ! » Le reste de la lettre est du même style ; on y trouve partout les louanges du Pontife mêlées de traits satiriques contre la France et contre les cardinaux français, liberté qui ne doit pas surprendre dans un poète qui était sur le pied de tout dire, et qui ne voyait rien de beau au monde que Rome et l'Italie.

L'Église gallicane, quoique privée de la présence du vicaire de Jésus-Christ, voyait cependant avec complaisance l'éclat que le saint Pape, son élève, répandait dans la capitale du monde chrétien. Urbain été venu à Rome pour rétablir la dignité du sacerdoce suprême et la majesté du culte public. Ses premiers soins furent de réparer les basiliques anciennes, monuments vénérables de la piété des premiers fidèles, de les pourvoir d'ornements et de livres pour la célébration des divins offices, de placer avec décence les reliques des saints.

Depuis longtemps les chefs de saint Pierre et de saint Paul étaient presque oubliés à Saint-Jean de Latran. Le second jour de mars 1368 le Pape ayant célébré dans une chapelle qui est contiguë à cette église et qu'on appelle *Sancta Sanctorum*, on tira par son ordre ces saintes reliques de dessous l'autel où il venait de dire la sainte messe. Elles furent montrées au peuple avec solennité, et, comme les reliquaires qui les contenaient parurent trop médiocres, Urbain en fit faire de magnifiques, dont le prix monta à plus de trente mille florins d'or. Ces reliquaires sont deux grands bustes d'argent, du poids de douze cents marcs, et chargés de toutes sortes d'ornements précieux, dont les plus remarquables sont deux fleurs de lis de pierreries, que donna le roi de France, Charles V. On les voit sur le devant de ces bustes, avec le nom du roi au bas et l'année 1369, qui est le temps où l'ouvrage fut fini et placé à Saint-Jean de Latran².

Le Pape était encore à Viterbe quand il reçut des ambassadeurs de Jean Paléologue,

empereur de Constantinople. Ils étaient au nombre de huit, et à leur tête Paul, patriarche latin de Constantinople, successeur du bienheureux Pierre Thomas, et Amédée, comte de Savoie, oncle maternel de l'empereur. Ces ambassadeurs venaient, non-seulement au nom de l'empereur grec, mais des prélats, du clergé, des nobles et du peuple de son obéissance, désirant, à ce qu'ils disaient, revenir à l'obéissance et à l'union de l'Église romaine. Pour cet effet l'empereur promettait de venir au mois de mai suivant se présenter au Saint-Siège, et le Pape, voulant faciliter son passage, en écrivit à la reine Jeanne de Naples et aux autres princes qui se trouvaient sur la route. Il écrivit aussi à tous ceux qu'il crut pouvoir concourir à la réunion : à l'impératrice Hélène et à son père Jean Cantacuzène ; à Philothée, patriarche grec de Constantinople ; à Nison d'Alexandrie et à Lazare de Jérusalem. Toutes ces lettres sont du 10 novembre 1367¹.

L'empereur Andronic Paléologue, troisième du nom, dit le Jeune, succéda, l'an 1332, à son aïeul, qu'il avait dépossédé quatre ans auparavant. L'an 1333 les Turcs lui enlevèrent Nicée, dont ils firent leur capitale. L'an 1339 il envoya des députés au Pape Benoît XII, pour traiter de la réunion. Il mourut en 1341, fort regretté de ses sujets. Son fils, Jean Paléologue, lui succéda. Comme il était mineur, Jean d'Apri, patriarche de Constantinople, et Jean Cantacuzène, capitaine des gardes, voulurent s'attribuer chacun la conduite de l'État ; Cantacuzène prit même les ornements impériaux dès le 26 octobre 1341, se portant pour collègue et protecteur du jeune prince. Cinq ans après il se fit couronner empereur dans Andrinople, par Lazare, patriarche de Jérusalem, et fit ouvertement la guerre à Jean Paléologue. Ce furent, selon lui, les calomnies du général Apocauque et du patriarche qui l'obligèrent d'en venir à cette extrémité. Plusieurs villes entrèrent dans son parti sans se faire prier ; il en soumit d'autres par les armes. Enfin il entra dans Constantinople le 8 janvier 1347 et s'y fit couronner de nouveau le 13 mai, avec Irène, sa

¹ Pétrarque, *Rer. senil.*, l. 9, *epist.* 1. — ² *Hist. de l'Église gallic.*, l. 40.

¹ Raynald, ann. 1367, n. 1.

femme. La misère à laquelle l'empire était réduit parut bien sensiblement à cette cérémonie; les couronnes qu'on y employa n'étaient que de pierres fausses, et le repas n'y fut servi qu'en vaisselle de terre et d'étain. L'an 1353, pressé par les Turcs et par l'empereur Jean Paléologue, Cantacuzène se tourna du côté de l'Occident pour avoir du secours. Dans cette vue il envoya une députation au Pape Innocent VI, nouvellement élu, témoignant désirer la réunion. L'an 1354, au mois de février, il fait couronner empereur son fils, Matthieu Cantacuzène. Jean Paléologue étant rentré dans Constantinople au mois de janvier 1355, Jean Cantacuzène abdiqua de gré ou de force et prit l'habit monastique sous le nom de Joseph. La retraite du père entraîna la ruine du fils. Matthieu, battu, pris et envoyé en exil dans la même année, fut obligé, l'année suivante, de quitter la pourpre à l'exemple de son père. Ce fut après ces événements que Jean Paléologue envoya au Pape Urbain V.

Quant aux patriarches grecs de Constantinople, voici comment ils se succédèrent. Jean XIV, surnommé d'Apri et Calécas, fut placé sur le siège l'an 1333. Comme nous l'avons vu, l'an 1341, après la mort d'Andronic le Jeune, il dispute à Jean Cantacuzène, mais en vain, le gouvernement de l'empire. L'an 1345 il condamne, dans un concile nombreux, la doctrine de Palamas, que Cantacuzène et la cour favorisaient. L'an 1347 les Palamites le déposent dans un autre concile. Il est ensuite jeté dans une prison, où il meurt la même année, dix mois après sa déposition. L'historien Manuel Calécas était parent, peut-être frère de ce patriarche.

Isidore, surnommé Buchiram, évêque de Monembasie, déposé par le patriarche Jean d'Apri pour son attachement à la doctrine des Palamites, fut élu par ce parti pour lui succéder. Son élection causa un grand schisme dans l'Église de Constantinople. Isidore se soutint par la faveur de Cantacuzène, devenu empereur, et mourut au mois d'avril 1349. Calliste I^{er}, moine du mont Athos, succéda au patriarche Isidore par les soins de l'empereur Jean Cantacuzène. L'an 1351 il tint par les ordres de ce prince, un concile

où il confirma les erreurs des Palamites. L'an 1354, au commencement de février, le même empereur le fit déposer parce qu'il s'opposait à l'élévation de Matthieu, son fils, à l'empire. Philothée, supérieur du mont Athos, fut tiré de son monastère par Jean Cantacuzène, pour succéder à Calliste. Aussitôt après son élévation il couronna empereur, dans le mois de février, Matthieu Cantacuzène, au préjudice de Jean Paléologue. L'an 1355, celui-ci ayant dépouillé son rival, Philothée se sauve dans un monastère pour se soustraire à son ressentiment. Calliste, après la fuite de Philothée, remonte sur le siège de Constantinople. L'an 1362 il est député auprès d'Élisabeth, veuve du crale ou prince de Servie, pour l'engager à faire la paix avec l'empire. Calliste meurt dans son ambassade sur la fin de la même année. Philothée, après la mort de Calliste, fut rétabli par l'empereur Jean Paléologue. Il tint le siège encore treize ans et demi et mourut l'an 1376. Nous avons plusieurs écrits de Philothée, dont le principal est contre Nicéphore Grégoras, en faveur des Palamites¹.

Mais qu'est-ce donc que ces Palamites? Qu'en est-il de leur doctrine ou de leurs erreurs? C'est sans doute quelque chose de fort grave pour occuper si vivement les empereurs et les patriarches de Constantinople dans un moment où les Turcs portaient leurs ravages jusqu'aux portes de cette capitale? Il s'agissait effectivement d'une chose qui devait intéresser au suprême degré les empereurs et les évêques grecs du Bas-Empire; il s'agissait, ni plus ni moins, de la lumière que voyaient les moines du mont Athos en regardant fixement leur nombril pendant l'oraison. Oui, telle est la grande affaire qui occupera, qui divisera les Grecs jusqu'au moment où les Turcs entreront à Constantinople.

Voici en quels termes Simon, abbé d'un monastère de Constantinople, vers le milieu du onzième siècle, décrit et recommande cette merveilleuse méthode d'oraison pour les moines grecs : « Étant seul dans ta cellule, ferme ta porte et assieds-toi dans un

¹ Art de vérifier les dates.

coin. Élève ton esprit au-dessus de toutes les choses vaines et passagères; ensuite appuie ta barbe sur ta poitrine, tourne les yeux avec toute ta pensée au milieu de ton ventre, c'est-à-dire au nombril. Retiens encore ta respiration, même par le nez; cherche dans tes entrailles la place du cœur, où habitent pour l'ordinaire toutes les puissances de l'âme. D'abord tu y trouveras des ténèbres épaisses et difficiles à dissiper; mais, si tu persévères, continuant cette pratique nuit et jour, tu trouveras, merveille surprenante! une joie sans interruption. Car, sitôt que l'esprit a trouvé la place du cœur, il voit ce qu'il n'avait jamais su; il voit l'air qui est dans le cœur, il se voit lui-même lumineux et plein de discernement ¹. »

Telle était donc la merveilleuse méthode d'oraison pour les moines grecs du mont Athos. On conçoit sans peine qu'en regardant ainsi nuit et jour leur nombril ils devaient voir des choses non moins merveilleuses que leur méthode; aussi prétendaient-ils que cette lumière ombilicale était Dieu même. Mais, en l'an 1344, l'abbé Barlaam, que l'empereur Andronic avait envoyé au Pape Benoît XII pour traiter de la réunion, étant de retour à Thessalonique, eut de grandes disputes avec eux sur cette contemplation de l'ombilic. Il les accusa de renouveler l'hérésie des Massaliens, condamnés vers la fin du quatrième siècle, et les nommait omphalopsyques, c'est-à-dire ayant l'âme au nombril.

Le chef de ces visionnaires, que combattait Barlaam, était Grégoire Palamas, d'où le nom de palamites. L'historien Nicéphore Grégoras lui avait ouï dire qu'il voyait de ses yeux l'essence divine. Nicéphore atteste l'avoir ouï dire à Palamas et à Drimyr, son compagnon, en présence de plusieurs personnages, avant que Barlaam vînt en Grèce. Il les avait dès lors vivement repris, et en avait averti le grand-logothète et quelques savants prélats, qui dirent que c'était l'hérésie des Massaliens et lui ordonnèrent de fuir la compagnie de ces gens-là. Palamas, se trouvant donc à Thessalonique lorsque Barlaam y revint,

soutint que cette lumière divine dont il s'agissait avait apparu à plusieurs saints, comme aux martyrs pendant les persécutions et au grand saint Antoine. « Et pour remonter plus haut, ajoutait-il, et jusques au premier exemple, c'est cette lumière que les apôtres virent sur le Tabor à la Transfiguration et dont ils ne purent soutenir l'éclat. Si donc, étant encore des hommes imparfaits, ils ne laissèrent pas de voir cette lumière divine et incréée, faut-il s'étonner que les saints, éclairés d'en haut, la voient encore à présent? »

A ces mots Barlaam s'écria : « Quelle absurdité! la lumière du Tabor incréée! Elle est donc Dieu, selon vous, car rien n'est incréé si ce n'est Dieu. Si donc cette lumière n'est ni une créature ni l'essence de Dieu, car personne n'a jamais vu Dieu, que reste-t-il, sinon d'adorer deux dieux, l'un créateur de tout et invisible, l'autre visible selon vous, c'est-à-dire cette lumière incréée? Pour moi je ne souffrirai jamais que l'on nomme incréé rien qui soit distingué de l'essence de Dieu. »

Ensuite Barlaam passa à Constantinople et mit entre les mains du patriarche Jean d'Aprice qu'il avait écrit contre les moines quiétistes, et le pria d'assembler un concile, prétendant les y convaincre d'erreurs contre la foi. Le patriarche manda les moines qui étaient à Thessalonique, et l'empereur, revenant de la guerre, arriva en même temps à Constantinople. Il voulut d'abord imposer silence aux deux partis et les réconcilier; mais, n'y pouvant réussir, il permit de tenir le concile. On le tint à Sainte-Sophie, le 11 juin 1344; l'empereur Andronic y présida, avec le patriarche Jean, les évêques, les sénateurs et plusieurs personnes constituées en dignité. On fit parler Barlaam le premier, comme étant l'accusateur, et on ne traita que deux articles : celui de la lumière du Tabor et celui de la prière. Sur ces deux articles Barlaam fut condamné; de quoi n'étant pas content, il se retira et revint en Italie ¹, où le Pape le fit évêque de Gieraci, en Calabre.

Plus tard Grégoire Palamas et les quiétistes

¹ Apud Allat., de Consens., p. 829.

¹ Nicéph. Grég., l. 19, c. 1. Cantacuz., l. 2, c. 39.

tes eurent leur tour; le patriarche Jean d'Apri condamna leur tome ou exposition de leur doctrine. L'impératrice douairière, Anne de Savoie, tint Palamas enfermé dans une des prisons du palais; elle écrivit aux moines du mont Athos que c'était à cause des nouveaux dogmes qu'il enseignait et par lesquels il troublait l'Église; mais en 1347 elle changea tout à coup de sentiments; voici pourquoi. Cantacuzène faisait des progrès; le patriarche Jean d'Apri conseillait à l'impératrice de faire la paix avec lui; l'impératrice prend le patriarche en telle aversion qu'elle se détermine à le déposer. Pour y réussir elle prend sous sa protection Grégoire Palamas, lui donne toute sa bienveillance, approuve sa doctrine et se conduit ouvertement par ses conseils. Aussitôt la nouvelle doctrine se réveille et se répand dans la ville de Constantinople, qui en fut troublée; car les évêques et les prêtres s'y opposaient, avec tous ceux qui étaient les mieux instruits de la religion; ce qui causait des disputes continues.

L'impératrice consulta sur ce sujet l'historien Nicéphore Grégoras et lui proposa les nouvelles opinions de Palamas. Elle trouva Nicéphore attaché à la doctrine des Pères et des conciles, sans aucune complaisance pour elle, ce qui la mit en une furieuse colère. Elle le congédia donc durement, lui ordonnant de donner son avis par écrit, afin que ceux qui pensaient comme elle eussent plus de moyens de le contredire. Le 6 février 1347 elle fit déposer le patriarche, nonobstant les remontrances d'un moine vertueux, son confesseur, qui en fut disgracié. Elle assembla donc les évêques et tous ceux qui étaient du parti de Palamas; les portes du palais furent fermées à tous les défenseurs du patriarche; lui-même ne fut pas admis au concile, mais condamné par défaut, et la sentence de déposition ne portait d'autre cause sinon qu'il avait anathématisé Palamas avec sa doctrine. Le soir l'impératrice donna un grand repas à ceux qui avaient eu part à cette action. La joie fut grande, accompagnée de contes plaisants et d'éclats de rire peu modestes; mais elle fut troublée vers la fin de la nuit, quand l'impératrice apprit tout d'un coup que Can-

tacuzène était entré dans la ville, et qu'elle fut contrainte de le reconnaître empereur, mais au second rang, après elle et son fils. Cette révolution ne changea rien au sort du patriarche; il fut déposé dans un nouveau concile qui approuva la doctrine de Palamas, et il mourut en prison huit mois après.

Palamas aurait bien voulu se faire lui-même patriarche de Constantinople, mais, ne pouvant y réussir, il voulut y mettre Isidore, un de ses principaux sectateurs, qui, étant moine, avait été élu évêque de Monembasie; mais, ayant été convaincu des erreurs de Palamas, il fut déposé et excommunié en l'an 1344. Isidore ne laissa pas d'être transféré au siège patriarcal de Constantinople, ce qui causa un schisme dans cette église; car la plupart des évêques s'assemblèrent, anathématisèrent Isidore et ses partisans et lui envoyèrent hardiment la sentence. Sur la plainte des palamites l'empereur méprisa les uns, puni les autres de la perte de leurs biens et de leurs honneurs, et en bannit plusieurs de Constantinople. Il vint ensuite de toutes parts des lettres portant anathème à Palamas, à Isidore et à leurs sectateurs; il en vint d'Antioche, d'Alexandrie, de Trébisonde, de Chypre, de Rhodes et d'ailleurs; d'évêques et de prêtres, qui s'attachaient à la doctrine des Pères et rejetaient toute nouveauté. Cependant Isidore, pour consoler Palamas d'avoir manqué le siège de Constantinople, l'ordonna métropolitain de Thessalonique; mais on ne voulut point l'y recevoir; quoiqu'il eût des lettres de l'empereur, on ne lui permit pas d'entrer dans la ville, et il fut réduit à se retirer dans l'île de Lemnos¹.

Avec le temps le patriarche Isidore tomba malade de honte et de chagrin. Il s'était mêlé de faire le prophète, prenait ses songes pour des révélations et en faisait la règle de sa conduite, ce qui était ordinaire aux palamites, en vertu de leur lumière ombilicale. Ses prédictions lui ayant mal réussi, Isidore en tomba malade et mourut à la fin de 1349. Les palamites eurent grand soin qu'on lui choisît un successeur parmi les leurs. Ce fut un moine nommé Calliste, ami de Pa-

¹ Nicéph. Grég., 1. 15. Cantacuz., 1. 3 et 4.

lamas, que l'empereur fit venir du mont Athos en l'an 1350, et auquel il substitua, en l'an 1354, l'évêque Philothée, qui était de même grand sectateur de Palamas. Voilà comment les visionnaires du nombril devinrent les guides spirituels de l'Église et de l'empire de Constantinople.

De nos jours on pourrait voir quelque chose de semblable dans les philosophes contemplatifs du *moi* ; car, pour être placé dans l'encéphale ou dans le nombril, ce *moi* ne change pas de nature ; sa contemplation exclusive pourra toujours produire les mêmes lumières.

Quant aux avances que firent les Grecs de temps en temps pour se réunir à l'Église romaine, ce n'était généralement que dans la vue d'obtenir des secours contre les Turcs ; l'abbé Barlaam, envoyé secrètement l'an 1339 par Andronic, et sans aucun pouvoir de conclure, le dit assez nettement. Il demandait ces secours comme une condition préalable pour que l'empereur osât parler de la réunion à son peuple. Le Pape Benoît XII répondit que, pour que cette réunion fût sincère, elle devait précéder le secours, qui ne manquerait point après ; autrement les Grecs, devenus plus forts par l'assistance des Latins, deviendraient encore plus intraitables. Barlaam et les autres envoyés de l'empereur proposèrent encore de remettre en question la procession du Saint-Esprit ; le Pape et les cardinaux répondirent : « Il n'est pas à propos de paraître maintenant révoquer en doute ce qui a été décidé solennellement au concile d'Éphèse, dans ceux de Tolède et de Lyon et dans plusieurs autres, que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils comme d'un seul principe ; ce que les Grecs ont professé expressément au temps du Pape Hormisdas, de Jean, patriarche de Constantinople, et de l'empereur Justin ; et, longtemps après, un autre patriarche Jean et l'empereur Michel Paléologue, par la lettre synodique envoyée au pape Jean XXI ¹. »

Ces citations demandent à être expliquées. Le concile d'Éphèse ne traita directement que du mystère de l'Incarnation, contre l'hé-

résie de Nestorius, et ce ne fut qu'incidemment qu'on y parla de la procession du Saint-Esprit, à l'occasion du neuvième anathème de saint Cyrille et du faux symbole dénoncé par le prêtre Charisius. On y voit toutefois assez clairement que saint Cyrille et tout le concile croyaient clairement que le Saint-Esprit procède aussi du Fils. Le concile de Tolède, dont il est ici parlé, est le troisième, l'an 589, où se trouve, pour la première fois, l'addition *Filioque*. Quant au Pape Hormisdas, nous avons une lettre de lui, écrite à l'empereur Justin en 521, où il dit expressément : « C'est le propre du Saint-Esprit de procéder du Père et du Fils, » sans que les Grecs se soient plaints alors de cette expression. Le concile de Lyon est celui de l'an 1274, où se fit la réunion procurée par Michel Paléologue ¹.

Si l'abbé Barlaam ne put réussir ce ne fut pas sa faute ; car il existe de lui plusieurs opuscules où il établit solidement la doctrine orthodoxe touchant la primauté de l'Église romaine et la procession du Saint-Esprit ².

Voici la substance de l'un de ces traités, qu'il adresse à ses amis d'entre les Grecs, sur l'union avec l'Église romaine.

Quatre caractères, entre autres, l'y avaient ramené et l'y retenaient : l'exactitude de la discipline, le zèle pour l'instruction, la vénération pour le souverain Pontife, la propagation de la foi.

D'abord, chez les Latins, tout est réglé par la loi, les rapports des supérieurs entre eux et avec les inférieurs et des inférieurs entre eux ; rien n'est laissé à l'arbitraire, en sorte que quiconque le veut peut vivre facilement selon Dieu et selon l'Évangile. Chez les Grecs, c'est tout le contraire ; là, il n'y a de fait d'autre loi que la licence et la volonté des plus puissants.

Une seconde marque plus importante, c'est que, dans l'Église romaine, la doctrine chrétienne est connue, étudiée, enseignée, prêchée à la multitude des fidèles dans les villes, les bourgs et les villages, si bien que les hommes et les femmes sans lettres n'en savent pas moins que les hommes d'étude ; ceux-ci diffèrent des autres, non dans les connais-

¹ Raynald, ann. 1339, n. 10 et seqq. Allat., *Consens.*, p. 780.

¹ Fleury, l. 95, n. 1. — ² Raynald, ann. 1339, n. 38 et seqq.

sances nécessaires, mais dans les superflues ; d'où il arrive que la population est généralement simple et ouverte, amie de la vérité, ennemie de la fraude, constante dans ses jugements, stable dans ses conventions, fidèle entre soi, ne changeant pas facilement, très-lente au parjure, très-ferme et très-fervente dans la foi chrétienne, et toute prête, s'il le faut, à donner même sa vie pour elle. Au contraire, parmi les Grecs il y en a très-peu qui aient le goût de l'étude ; encore, dans ce peu, c'est le petit nombre qui préfère l'Écriture sainte, la plupart estimant davantage la science des païens. Quant à toute la multitude sans lettres, elle demeure privée de la doctrine du salut, qui est cependant pour tout le monde. Pour un qui sait l'essentiel de la religion, il y en a plusieurs milliers qui ignorent absolument la vertu du Christianisme ; d'où il arrive que la population grecque a des qualités toutes contraires à celles qui viennent d'être signalées.

En troisième lieu, un caractère de tout ce qui est divin, c'est l'ordre et la subordination. Cela se trouve dans l'Église romaine ; toute la multitude y est subordonnée à son Pontife suprême, que tous révèrent comme le vicaire du Christ ; qui, entouré de son concile, corrige, réforme, confirme, annule, commande, défend, avec une autorité à quoi personne ne résiste ; qui envoie des docteurs dans presque tous les pays pour examiner comment on y enseigne et on y vit, et lui en faire leur rapport, afin de corriger ce qui a besoin de correction. Parmi les Grecs ce n'est pas l'unité de chef et de gouvernement qu'on honore, mais la pluralité, mais l'anarchie. Car il y a cinq patriarches, y compris celui de Bulgarie, auquel on peut joindre encore l'archevêque de Triballes. Or, de ces six prélats, il n'y en a pas un qui soit tel, de droit ou de fait, que les cinq autres veuillent le reconnaître pour leur chef, être corrigés et redressés par lui et son concile. Même parmi les suffragants de chacun de ces six prélats, il n'y en a pas un qui veuille observer ses mandements, non par la crainte d'un préjudice temporel, mais de crainte de perdre son âme. Enfin l'élection et le pontificat de chacun de ces patriarches dépendent du prince de sa nation : le

roi d'Arménie domine le patriarche d'Antioche, le sultan d'Égypte ceux d'Alexandrie et de Jérusalem. Nul moyen d'assembler un concile général ni de réformer les abus les plus criants, chose facile parmi les Latins.

Le quatrième caractère frappe d'étonnement. Le Sauveur a prédit que ses disciples seraient persécutés ; ils le furent jusqu'au temps de Constantin. Mais, chose prodigieuse ! au milieu des persécutions ils se multipliaient par les persécuteurs mêmes. Car, si quelques-uns abandonnaient la foi par la crainte des tourments, il s'en convertissait un bien plus grand nombre. Mais quel est l'état présent des Grecs ? Il est des plus déplorables ; car, sans parler des temps antérieurs, depuis qu'ils n'ont pas voulu acquiescer à l'union faite sous le premier des Paléologues, des multitudes innombrables d'entre eux ont passé à la secte détestable de Mahomet, non-seulement des enfants, mais des personnes d'un âge mûr. Au contraire, depuis ce même temps, les Latins ont pris des accroissements considérables. Les Arméniens se sont réunis à eux ; d'autres nations orientales ont suivi l'exemple des Arméniens ; des cités populeuses ont été enlevées aux mahométans par le roi d'Espagne ; une foule de leurs habitants ont embrassé la foi chrétienne ; même parmi les Grecs, il y en a bien des milliers qui se sont unis spontanément aux Latins, sans parler de ceux qui l'ont fait chez les Perses.

Ce parallèle entre les Grecs et les Latins, par un Grec du quatorzième siècle, est remarquable. Barlaam conclut : « Je ne puis donc croire que les Grecs, avec leur discipline, leur ignorance, leur insubordination, leur décadence continuelle, soient la partie saine de l'Église, et que les Latins, chez qui tout est si bien réglé, qui ne cessent de croître en lumières et en nombre, soient la partie corrompue, de laquelle l'autre ait bien fait de se séparer. Dieu aurait-il donc absolument délaissé le Christianisme ? Mais cela ne se peut ; car elle est véritable la promesse de qui a dit qu'il serait avec nous jusqu'à la consommation des siècles, que les portes de l'enfer ne prévaudraient nullement contre l'Église, et que la foi de Pierre ne défaudrait jamais ; ce qu'il faut entendre de tous les

successeurs de Pierre; car, dès que le Seigneur a prié, il en doit ressortir quelque chose de grand. D'après tout cela, je ne puis me persuader que, les Latins n'étant point hérétiques, les Grecs puissent raisonnablement éviter leur communion.»

Ces derniers excusaient leur schisme sur deux causes : l'usage des Latins de consacrer avec du pain azyme, et leur croyance que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils. Barlaam leur fait voir que cette manière de s'excuser les accuse; car, bien des siècles avant le schisme, les Latins avaient cet usage et cette croyance, au vu et au su des Grecs, qui cependant leur étaient unis de communion; ce n'est donc pas une raison de s'en séparer. De plus, non-seulement des Pères latins, tels que saint Augustin, saint Ambroise, saint Hilaire, saint Grégoire de Rome, enseignent que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, mais des Pères grecs, tels que saint Basile, saint Athanase, saint Cyrille, saint Grégoire de Nysse, proclament la même chose. Accuser pour cela d'hérésie les Latins, n'est-ce pas en accuser les saints Pères? Quant à l'usage de consacrer avec du pain azyme, Barlaam fait voir, par saint Chrysostome, que Jésus-Christ même en a donné l'exemple ¹.

Pour en revenir aux négociations des empereurs grecs sur la réunion, l'an 1347 l'empereur Cantacuzène envoya trois ambassadeurs au Pape Clément VI. Le sujet de l'ambassade était premièrement d'effacer de l'esprit du Pape les mauvais rapports qu'on lui avait faits de l'empereur touchant son alliance avec les Turcs, dont il avait recherché le secours dans la guerre civile, leur donnant occasion de tuer ou de prendre esclaves plusieurs Grecs. Il avait même donné une de ses filles en mariage à Orcan, leur sultan. Il voulait donc faire entendre au Pape que la nécessité de la guerre l'avait engagé à cette alliance, sans que la religion y eût aucune part. Il demandait encore à être déclaré chef de l'entreprise que le Pape et les princes de l'Occident préparaient contre les infidèles, prétendant y contribuer beaucoup en

donnant à l'armée un passage libre en Asie et en y passant lui-même; car il se vantait de ne céder à aucun de ses prédécesseurs en zèle pour la défense de la chrétienté. Le Pape reçut fort bien cette ambassade et promit d'envoyer des nonces qui porteraient sa réponse. La lettre est du 15 avril 1348 ¹.

Ces nonces furent deux évêques, l'un de l'ordre des Frères mineurs, l'autre des Frères prêcheurs; leur commission est du 13 février 1350. Ils furent très-bien reçus de Cantacuzène, qui en parle ainsi dans son histoire :

« Le Pape, ayant traité avec tout l'honneur convenable les ambassadeurs de l'empereur, les renvoya, et avec eux deux évêques très-vertueux l'un et l'autre, et parfaitement instruits des lettres humaines, ce qui les rendait très-agréables en conversation et très-capables de persuader. Aussi l'empereur prenait-il plaisir à s'entretenir avec eux tous les jours, et eux, de leur côté, avaient grand soin d'écrire tout ce qu'il leur disait chaque jour sur le sujet de leur commission, pour en faire leur rapport au Pape. » Ensuite, après avoir dit ce que les nonces proposèrent de la part du Pape, tant sur la guerre contre les infidèles que sur l'union des Églises, il ajoute : « L'empereur commença par témoigner sa reconnaissance envers le Pape pour l'affection qu'il lui portait et la disposition où il était d'agir contre les ennemis des chrétiens; puis il continua : La guerre contre ces barbares me réjouit doublement, tant parce qu'elle sera utile à toute la chrétienté que parce que j'y prendrai part moi-même. Car je prétends y employer mes vaisseaux, mes armes, mes chevaux, mes finances et tout ce qui est à moi, m'estimant heureux d'y exposer ma propre vie.

« Quant à l'union des Églises, je ne puis exprimer à quel point je la désire; je dirai seulement que, s'il ne fallait que me faire égorger pour y parvenir, je présenterais non-seulement ma tête, mais le couteau. Toutefois une affaire de cette importance demande une grande circonspection, puisqu'il ne s'agit pas d'un intérêt temporel, mais des biens

¹ Raynald, ann. 1341, n. 73 et seqq.

¹ Raynald, ann. 1347, n. 25.

célestes et de la pureté de la foi. Il ne faut pas s'en fier à soi-même, comme si on pouvait arriver seul à une si haute connaissance; c'est ce qui a produit originairement la division des Églises. Car, si ceux qui les premiers ont introduit les dogmes que soutient à présent l'Église romaine, au lieu de se fier à eux-mêmes et de mépriser les autres prélats, leur avaient laissé la liberté d'examiner, le mal n'aurait pas fait tant de progrès. Saint Paul communiquait aux apôtres ce qu'il enseignait, craignant, comme il dit, de courir en vain.

« La conduite contraire n'a pas réussi à l'empereur Michel, le premier des Paléologues, et n'a fait qu'augmenter la division; moi-même je ne crois pas qu'on me persuadât jamais, avant la définition d'un concile universel, de m'attacher à des nouveautés ou d'y contraindre les autres. Ceux que l'on veut forcer commencent par se boucher les oreilles pour ne pas entendre le premier mot. Je ne crois pas que vous-mêmes dussiez vous fier à moi touchant cette créance si je passais à votre doctrine aussi facilement et sans examen. Car quelle confiance peut-on avoir, touchant les choses récentes, à celui qui n'est pas fermement attaché aux opinions qu'il a reçues de ses ancêtres et dans lesquelles il a été nourri ?

« Je crois donc qu'il faut, si vous le trouvez bon, tenir un concile universel où se trouvent les évêques d'Orient et d'Occident. Si on le fait, Dieu est fidèle, il ne permettra pas que nous nous écartions de la vérité. Or, si l'Asie et l'Europe étaient comme autrefois soumises à l'empire romain, il faudrait assembler chez nous le concile; mais à présent cela est impossible. Le Pape ne peut venir ici, et il ne m'est pas facile de tant m'éloigner, à cause des guerres continuelles. Si donc le Pape le trouve bon, nous nous assemblerons en quelque place maritime au milieu de nous, où il viendra avec les évêques d'Occident et moi avec les patriarches et les évêques de leur dépendance. Si le Pape est content, qu'il m'envoie incessamment quelqu'un pour me le faire savoir et marquer le lieu et le temps de l'assemblée; car il ne me faudra pas peu de temps pour

faire venir les patriarches et les évêques. »

Les nonces, contents de cette réponse et ayant reçu les présents de l'empereur, s'en retournèrent; ils rendirent compte au Pape de leur voyage et lui montrèrent le journal qu'ils avaient écrit. Le Pape envoya promptement dire à l'empereur que la proposition de tenir un concile lui paraissait très-bonne, mais qu'il fallait assembler les évêques de sa dépendance pour convenir du temps et du lieu. Peu de temps après il écrivit encore à l'empereur, le priant de ne pas attribuer à sa négligence le délai du concile. « Je ne souhaite rien plus, ajoutait-il, que l'union des Églises; mais les princes d'Italie et les plus grands rois de nos quartiers sont en guerre et prêts à s'attaquer l'un l'autre avec de nombreuses armées, et il est de mon devoir, comme père commun, de procurer la paix entre eux; après quoi je n'aurai rien plus à cœur que ce qui regarde le concile et la paix des Églises. » Sur cette réponse l'empereur envoya Jean, de l'ordre des Frères prêcheurs de Galata, près de Constantinople, pour remercier le Pape de ses bonnes dispositions et le prier d'y persévérer; mais la mort du Pontife fit évanouir ce projet de concile ¹.

L'empereur Cantacuzène ayant appris la promotion d'Innocent VI, en 1353, lui envoya un frère prêcheur nommé Jean, avec des lettres par lesquelles il lui témoignait son désir pour la réunion des Églises. Le Pape l'exhorte, dans sa réponse, à demeurer ferme dans cette bonne résolution, et lui promet, s'il l'exécute, toute sorte de secours spirituels et temporels. C'était de ces derniers qu'il s'agissait principalement; car Cantacuzène était fort pressé par les Turcs et par le jeune empereur Paléologue. La lettre du Pape est du 27 octobre 1353 ². Deux années auparavant Cantacuzène avait assemblé un concile, où, malgré les remontrances de l'historien Nicéphore Grégoras, il approuva toutes les rêveries des Palamites sur la lumière du mont Tabor et de la vision ombilicale ³.

¹ Raynald, ann. 1349, n. 31 et seqq. Cantacuz., l. 4, c. 9. — ² Raynald, ann. 1353, n. 22. — ³ Nicéph. Grég., l. 18, 19, 20 et 21.

L'an 1355, après l'abdication de Jean Cantacuzène, l'empereur Jean Paléologue se voyait pressé d'un côté par les Turcs et de l'autre par Matthieu Cantacuzène, qui tenait encore Andrinople et des lieux circonvoisins. C'est pourquoi il rechercha le secours des Latins et commença par traiter avec Paul, archevêque de Smyrne, internonce du Pape, touchant la réunion avec l'Église romaine. Par le conseil de ce prélat il fit une bulle d'or où il dit en substance :

« Je jure sur les saints Évangiles d'observer tout ce qui suit. Je serai fidèle et obéissant au Saint-Père et seigneur Innocent VI, souverain Pontife de l'Église romaine et universelle, et à ses successeurs, et je recevrai ses légats et ses nonces avec toute révérence. Je ferai mon possible pour soumettre tous mes sujets, à son obéissance, et, parce qu'il est difficile de ramener les peuples endurcis par une longue habitude, je suis convenu avec l'archevêque Paul et Nicolas Sigeros, mon capitaine de la garde étrangère, que notre très-saint Père le Pape les renverra avec trois galères, et, quand ils seront arrivés à Constantinople, je donnerai mon fils, le despote Manuel Paléologue, à l'archevêque de Smyrne, pour le mener au Pape, avec une galère; il m'en laissera deux, en amènera deux autres en ces quartiers et les laissera toutes à ma disposition pour la défense du pays.

« Quand le Pape aura mon fils entre les mains, il m'enverra, le plus promptement qu'il pourra, quatre vaisseaux, avec cinq cents chevaux et mille hommes de pied. Lorsque cette armée sera arrivée à Constantinople, elle servira six mois sous nos ordres contre les Turcs et les Grecs, nos ennemis, et pendant ce temps le légat du Pape donnera les bénéfices et les dignités ecclésiastiques à des Grecs capables, qui reviendront volontairement à l'union et à l'obéissance de l'Église, selon que lui et nous le jugerons meilleur. Que si, dans les six mois de l'arrivée de la flotte, les Grecs ne veulent pas se réunir à l'Église, nous ferons, avec le conseil du légat, qu'ils se soumettent absolument. Nous donnerons au légat, pour son logement, un grand palais, qui demeure

ra au Pape et à ses légats à perpétuité. Nous lui donnerons aussi une belle église, où lui et ses successeurs pourront célébrer l'office divin. Je donnerai à mon fils aîné un maître latin pour lui enseigner les lettres et la langue latines. Je donnerai trois grandes maisons où l'on tiendra des écoles des lettres latines, et je prendrai soin que les enfants des plus considérables d'entre les Grecs les aillent apprendre. En cas que je n'accomplisse pas tout ce que dessus, je me juge dès maintenant pour lors indigne de l'empire et j'en transporte tout le droit à mon fils; je transporte au Pape la puissance paternelle que j'ai sur lui et je le lui donne en adoption, en sorte que le Pape puisse acquérir l'empire au nom de ce fils, lui donner une femme, des tuteurs et des curateurs, et disposer de l'empire en son nom. Enfin, en accomplissant mes promesses, je prétends être le gonfalonier de l'Église et le principal chef de l'armée chrétienne qui passera deçà la mer. Fait à Constantinople, en notre palais de Blaquernes, l'an du monde 6864, de Jésus-Christ 1355, le 15 décembre. »

Les deux ambassadeurs débarquèrent à Avignon le 12 juin 1356; ils étaient porteurs d'une lettre close portant créance pour eux et de la patente qu'on vient de rappeler. Le Pape y répondit par une grande lettre à l'empereur, du 21 juillet, où il s'étend sur la joie que lui donne l'espérance de la réunion des Églises et sur les louanges de l'empereur Jean, qu'il exhorte à la persévérance. Il finit en lui recommandant les deux nonces qu'il chargea de cette lettre, savoir le bienheureux Pierre Thomas, alors évêque de Pati, en Sicile, et Guillaume, évêque de Sisopolis, en Carie.

Le Pape écrivit encore à François Cataluse, noble génois, à qui l'empereur Jean, pour récompense de ses services, avait donné en mariage sa sœur, avec l'île de Mételin en principauté. Il écrivit aussi au patriarche Calliste, duquel toutefois il n'avait point reçu de lettre; il écrivit à plusieurs grands de l'empire grec, à Hugues, roi de Chypre; à Gradenic, doge de Venise; au maître des Rhodiens et aux Génois. Mais il ne put fournir les vaisseaux et les troupes dont on était

convenu ; ainsi cette négociation fut sans effet ¹.

Le bienheureux Pierre Thomas, étant arrivé à Constantinople l'an 1356, fut reçu avec grand honneur par l'empereur Jean Paléologue, qui écrivit au Pape une lettre où il dit en substance : « Nous travaillons avec tout le soin possible à la réunion de notre Église avec l'Église romaine, et, par le conseil des grands, nous avons répondu au seigneur Pierre, votre nonce, que, comme nous l'avons promis, nous voulons être obéissants, fidèles et dévoués à l'Église romaine, et nous en avons fait serment entre ses mains, en présence de plusieurs évêques. Mais je ne puis faire, quant à présent, que tous mes sujets lui obéissent, parce que tous ne me sont pas fidèles et ne m'obéissent pas à moi-même ; au contraire, plusieurs cherchent l'occasion de s'élever contre moi ; mais j'accomplirai tout si vous m'envoyez le secours que je vous ai demandé. Toute ma famille, dès le commencement, a voulu obéir à l'Église romaine, et mon trisaïeul est mort dans cette obéissance. Je voulais vous envoyer mon fils Manuel, mais le nonce ne l'a pas jugé à propos quant à présent. J'espère qu'il ira bientôt. Plût à Dieu que je puisse aller moi-même rendre à Votre Sainteté le respect que je lui dois ! Ne craignez rien du patriarche ; je le déposerai et en mettrai un autre que je sais être fidèle à l'Église romaine. Je vous remercie de nous avoir envoyé un homme si sage et si prudent ; il nous a fort consolés, ainsi que tous les Grecs et les Latins, qui, par ses instructions, ont été convertis ou confirmés dans la vertu. Donné à Constantinople, l'an du monde 6866, l'an de Jésus-Christ 1357, le 7 novembre ². »

Telles avaient donc été les avances de l'empereur Jean Paléologue pour la réunion avec l'Église romaine, lorsqu'en 1367 il envoya huit ambassadeurs au Pape Urbain V, qui était à Viterbe, pour effectuer cette réunion et promettre de venir lui-même.

L'année précédente (1366) les religieux de Saint-François firent en Bulgarie des con-

versions considérables, comme on le voit par une lettre de Marc de Viterbe, général de l'ordre, au ministre de la province de Saint-François, où il dit : « Je reçus hier des lettres très-agréables du roi Louis de Hongrie et du vicaire de Bosnie. Il me mande qu'à la prière du roi il a envoyé dans un pays voisin huit frères de notre ordre, qui, en cinquante jours, ont baptisé plus de deux cent mille hommes, et, afin qu'on ne doute pas du nombre, le roi a fait écrire tous les noms des baptisés en des registres publics. Toutefois on mande qu'ils n'ont pas encore converti le tiers du pays. Les princes infidèles accourent avec leurs sujets en foule au baptême ; les hérétiques et les schismatiques se réunissent à l'Église romaine, avec leurs prêtres et leurs caloyers, si opiniâtres auparavant. Ce qui tempère cette joie, c'est que les ouvriers manquent pour une si ample moisson ; on craint la perte de la Bulgarie, si peuplée, dont le roi de Hongrie s'est rendu maître. Les patarins et les manichéens sont plus disposés qu'à l'ordinaire à recevoir le baptême. Le roi demande qu'on lui envoie jusqu'à deux mille de nos frères et voudrait exposer sa personne pour la conversion des infidèles. Faites lire cette lettre à tous les frères qui viennent à l'indulgence de la Portioncule, et exhortez-les à se disposer promptement à prendre part à cette bonne œuvre, leur dénonçant de ma part que ceux qui, touchés de l'Esprit de Dieu, voudront faire ce voyage, viennent se présenter à moi pour recevoir leur obédience et ma bénédiction ¹. »

Le bien continua les années suivantes. En 1368 le Pape Urbain apprit que les Frères mineurs, excités et protégés par le roi Louis de Hongrie, avaient converti un grand nombre d'hérétiques et de schismatiques en Bulgarie, en Rascie et en Bosnie, comme on le voit par la lettre de remerciement qu'il en écrivit au roi le 14 juillet 1368. Afin donc d'affermir ces conversions et d'arrêter les progrès des hérétiques qui étaient encore en grand nombre dans ces provinces, le Pape écrivit aux archevêques de Spalatro et de Raguse, ainsi qu'à leurs suffragants, d'em-

¹ Raynald, ann. 1355, n. 33 et seqq. ; ann. 1356, n. 32 et seqq. — ² *Vita B. Petr. Thom. Acta SS.*, 29 janv.

¹ Wadding, ann. 1366, n. 15. *Sanct. Antonin.*

pêcher, autant qu'il leur serait possible, le commerce réciproque entre leurs diocésains et les hérétiques de la Bosnie, soit que les hérétiques apportassent des marchandises aux catholiques ou que les catholiques leur en portassent, le tout sous peine d'excommunication et même de prison à l'égard des hérétiques. La lettre est du 13 novembre 1369 ¹.

Clara, veuve d'Alexandre, voïvode de Valachie, princesse catholique et pieuse, avait deux filles mariées, l'une au roi de Bulgarie, l'autre au roi de Servie. Elle avait retiré la première du schisme et de l'hérésie; sur quoi le Pape la félicite et l'exhorte à travailler à la conversion de son autre fille. La lettre est du 19 janvier 1370. Le 8 avril il écrivit à son beau-fils Ladislas, voïvode de Valachie, l'exhortant aussi à quitter le schisme.

Lasco, duc de Moldavie, de la nation des Valaques, instruit par quelques Frères mineurs, résolut de quitter le schisme où lui et ses sujets avaient vécu jusqu'alors, et le fit savoir au Pape Urbain par deux frères du même ordre, le priant d'ériger en évêché Cérète, ville de son obéissance, du diocèse de Halits, en Russie, dont elle était fort éloignée, outre que l'évêque était schismatique, comme toute la province. Sur quoi le Pape écrivit à l'archevêque de Prague et aux deux évêques de Breslau et de Cracovie de s'informer de la vérité du fait. « Et si vous trouvez, ajoute-t-il, que Lasco et ses sujets veuillent sincèrement et fermement embrasser la foi catholique, vous leur ferez abjurer le schisme, ou à ceux d'entre eux que vous jugerez à propos; puis vous exempterez et affranchirez entièrement la ville de Cérète et tout le duché de Moldavie de la juridiction et dépendance de l'évêque de Halits et de toute autre personne ecclésiastique, ordonnant que ce pays ne soit soumis qu'au Saint-Siège pour le spirituel. Ensuite vous érigerez Cérète en cité et en évêché, lui donnant pour diocèse tout le duché de Moldavie, et, s'il s'y trouve une église convenable, vous en ferez la cathédrale. » La commission est du 24 juillet 1370 ².

Le Pape enjoignit aux mêmes évêques d'établir évêque de Moldavie André de Cracovie, homme distingué d'entre les Frères mineurs. Quatre évêques du même ordre sont envoyés dans l'Albanie et dans les provinces voisines, et recommandés par le Pape à l'archevêque de Durazzo, aux Zupans ou princes de Geucie, et à tous les catholiques albanais. Nicolas de Melsac est envoyé chez les Russes, avec autorisation de répandre vingt-cinq religieux de Saint-François dans la Lithuanie et la Valachie. Vingt-cinq missionnaires du même ordre sont donnés à l'évêque Antoine de Milive, légat en Géorgie et dans les provinces d'alentour ¹. On voit que le zèle apostolique n'était pas éteint dans l'Eglise de Dieu.

Les Tartares eux-mêmes, la Chine, la ville de Péking n'étaient point oubliés. La même année 1370 le Pape Urbain V, ayant appris que la plupart des missionnaires envoyés en Tartarie par ses prédécesseurs étaient morts, et que plusieurs des nouveaux chrétiens manquaient de pasteurs, y envoya un grand nombre de Frères mineurs, dont il déclara chef Guillaume du Prat, docteur de Paris. Il fit Guillaume archevêque de Cambalu ou Kang-Balik, c'est-à-dire ville royale, autrement Péking, et l'établit vicaire général de son ordre dans le Cathai, autrement la Chine. Il chargea les nouveaux missionnaires de plusieurs lettres, l'une au grand-khan des Tartares, l'autre à tous les princes de la même nation, la troisième à toute la nation, les exhortant à favoriser l'archevêque, ses confrères et les nouveaux chrétiens, et à embrasser eux-mêmes la vraie religion. Ces lettres sont datées de Saint-Pierre de Rome, le 26 mars 1370 ².

Cependant l'empereur d'Occident, Charles IV, était venu en Italie, à la prière du Pape, avec une grande armée, pour soumettre les usurpateurs des terres de l'Eglise; mais, avant que d'entrer en Italie, il confirma par une bulle d'or toutes les donations et les privilèges des empereurs, faisant le dénombrement exact de tous les domaines et les droits de l'Eglise romaine, parce que la lon-

¹ Raynald, ann. 1368, n. 18; ann. 1369, n. 13. —

² Id., ann. 1370, n. 5 et seqq.

¹ Id., *ibid.*, n. 8. — ² Id., *ibid.*, n. 9-12.

gue absence des Papes et des empereurs y avait apporté une grande confusion et donné lieu à bien des usurpations. La bulle est datée de Vienne, en Dauphiné, et du 11 avril 1368.

Il vint trouver le Pape à Viterbe, le 17 octobre, et dîna avec lui. Après quoi l'empereur se rendit à Rome. Le Pape l'y suivit et y arriva le 22 du même mois. L'empereur l'attendait dans une église de la Madeleine, à un mille de la ville ; de là il accompagna le Pape, marchant à pied, et tenant d'un côté la bride de son cheval, que le comte de Savoie tenait de l'autre. Ils vinrent ainsi à Saint-Pierre et demeurèrent à Rome, attendant l'impératrice, qui y arriva le dimanche 29 octobre. Tous les cardinaux allèrent au-devant d'elle. Le mercredi, jour de la Toussaint, le Pape célébra la messe à l'autel de Saint-Pierre et couronna l'impératrice, après qu'elle eut reçu l'onction de la main du cardinal-évêque d'Ostie, suivant la coutume. Pendant cette messe l'empereur servait le Pape du livre et du corporal, comme un diacre, mais il ne lisait que le jour de Noël. L'empereur Charles, qui avait été couronné dès l'an 1353, sortit de Rome peu après le couronnement de l'impératrice ¹.

L'année suivante (1369) Rome vit arriver l'empereur de Constantinople ; c'était Jean Paléologue. Voyant les grands progrès des Turcs, il avait passé en Italie pour demander du secours aux princes d'Occident. Le Pape revint de Viterbe à Rome le samedi 13 octobre 1369 et traita Paléologue avec beaucoup d'honneur, un peu moins toutefois que si c'eût été l'empereur d'Occident. Le jour de Saint-Luc, qui fut le jeudi 18 du même mois, l'empereur grec se rendit à l'église du Saint-Esprit. Là il fit sa profession de foi, en présence de quatre cardinaux députés par le Pape pour cette fonction, suivant la commission datée de Viterbe le 7 du même mois.

La profession de foi de l'empereur est entièrement catholique et contient, entre autres articles : que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, que l'Église romaine a la primauté sur toute l'Église catholique, qu'il lui appartient de décider les questions de foi, et que

quiconque se sent lésé en matière ecclésiastique y peut appeler. L'empereur donna cette profession en grec, souscrite de sa main en vermillon, scellée en or, et, après qu'il l'eut jurée, les cardinaux le reçurent au baiser de la paix, comme vrai catholique.

Le dimanche 21 octobre le Pape sortit de son palais du Vatican et vint s'asseoir dans une chaire, au haut des degrés de l'église Saint-Pierre. Il était revêtu pontificalement et accompagné de tous les cardinaux et prélats, revêtus de même de leurs ornements. L'empereur grec vint aussitôt, et, dès qu'il vit le Pape, il fit trois génuflexions ; puis il s'approcha et lui baisa les pieds, la main et la bouche. Le Pape se leva, le prit par la main et commença le *Te Deum*. Ils entrèrent ensemble dans l'église, où le Pape chanta la messe en présence de l'empereur et d'une grande multitude de Grecs. Ce jour-là il dîna avec le Pape, ainsi que tous les cardinaux.

L'empereur grec passa l'hiver à Rome et en Italie. Au mois de janvier 1370 il donna une bulle où il déclare que, dans sa profession de foi du 18 octobre de l'année précédente, il entend par l'Église romaine celle à laquelle préside le Pape Urbain V. C'est que, comme les Grecs se disent Romains ou Roméens, on craignait quelque chicane de leur part sur le nom d'Église romaine. Quand ce prince partit pour retourner à Constantinople le Pape lui accorda plusieurs grâces, entre autres d'avoir un autel portatif où il fit dire la messe en sa présence, mais par un prêtre latin seulement. C'est que les Grecs ne se servent pas de pierres d'autel, mais d'un cuir, d'un linge ou d'un morceau d'étoffe consacré pour cet effet. Ce privilège est du 13 février. Le Pape donna aussi à l'empereur Jean Paléologue des lettres de recommandation pour les princes chez lesquels il devait passer, comme la reine Jeanne de Naples et Philippe, prince de Tarente, empereur titulaire de Constantinople. Enfin l'empereur grec parut s'en aller fort content du Pape, qui adressa au clergé grec une lettre pour l'exhorter à quitter le schisme à l'exemple de l'empereur ¹.

¹ Raynald, ann. 1368, n. 5 et seqq.

¹ Raynald, ann. 1370, n. 1 et seqq.

La même année (1370) Urbain V réforma le monastère du mont Cassin, qui était comme ruiné et au spirituel et au temporel ; il y mit des religieux exemplaires, avec un saint abbé, André de Faenza, choisi d'entre les Camaldules. D'un autre côté il envoyait des nonces en Espagne pour réconcilier entre eux les rois de ce pays et tourner leurs armes contre les infidèles.

La guerre continuait entre l'Angleterre et la France. Urbain crut qu'en retournant à Avignon il pourrait plus facilement procurer la paix entre les deux royaumes. Pétrarque accuse les cardinaux français d'y avoir déterminé le Pape par leurs suggestions et leurs murmures, cherchant plus leur plaisir et leur avantage que l'utilité et la dignité de l'Église. Quoi qu'il en soit, Urbain publia sur la fin de mai 1370 le dessein qu'il avait de repasser les monts.

Pierre, infant d'Aragon et Frère mineur, qui l'avait exhorté à transporter le Saint-Siège à Rome, lui fit des remontrances sur la démarche qu'il allait faire, démarche, disait l'infant, qui pouvait dans la suite causer un schisme dans l'Église. Sainte Brigitte, qui était à Rome, dit à Alphonse, ancien évêque de Jaën, son confesseur, que, si le Pape retournait à Avignon, il mourrait en y arrivant, et qu'elle tenait cette révélation de la sainte Vierge. Le cardinal Roger de Beaufort, depuis Pape Grégoire XI, sut la prophétie de la sainte, mais n'osa en parler au Pape. Brigitte alla donc elle-même trouver Urbain et lui découvrit, dans un papier écrit de la main d'Alphonse, les lumières qu'elle avait reçues du Ciel sur son voyage. Le Pape avait pris son parti et il ne déféra point à ces avis ; c'était néanmoins la voix de Dieu, si l'on en juge par l'événement. En effet nous verrons mourir le Pape à son arrivée ; nous verrons la guerre continuer entre l'Angleterre et la France ; nous verrons les cardinaux, habitués à préférer leur patrie à l'Église universelle, occasionner un schisme qui divisera l'Église universelle et mettra leur propre patrie à deux doigts de sa perte.

Le Pape, sachant que les Romains étaient fort irrités de son départ, leur écrivit pour les adoucir et pour leur donner en même

temps un témoignage contre les discours injurieux à leur réputation. Il était dangereux en effet qu'on attribuât son retour en France à quelques sujets de mécontentement qu'il aurait eus des Romains, déjà connus par leurs révoltes contre ses prédécesseurs. Urbain les assura donc, par sa lettre du 26 juin, que lui et tous les cardinaux n'avaient eu qu'à se louer de leur conduite pleine de franchise et de soumission, que c'était à regret qu'il s'éloignait d'eux ; mais que, obligé par la nécessité des affaires générales de l'Église à repasser les monts, il les aurait néanmoins toujours dans le cœur tant qu'ils continueraient à lui être fidèles ; qu'au surplus il les exhortait à entretenir parmi eux tant d'ordre et de tranquillité que lui et ses successeurs fussent invités par là à souhaiter le séjour de Rome.

Urbain V rentra donc à Avignon le 24 septembre 1370. Venu en France pour engager un traité de paix entre les rois Charles et Édouard, il tourna d'abord toutes ses vues de ce côté-là ; il prit des mesures pour s'aboucher avec eux en personne ; mais, attaqué tout à coup d'une maladie mortelle, il sentit qu'il ne devait plus penser qu'à son salut. Semblable à lui-même dans ces derniers moments, il donna les exemples de toutes les vertus. Sa piété parut dans la réception fervente des sacrements de Pénitence, d'Eucharistie et d'Extrême-Onction ; son humilité et sa foi, dans la profession qu'il fit de toutes les vérités catholiques, révoquant ce qui aurait pu lui échapper de contraire, soumettant sa personne et ses paroles à la correction et au jugement de l'Église. Du reste, affable et populaire jusqu'à la fin, il fit ouvrir les portes de son appartement pour donner la liberté à tous de voir leur père et leur pasteur mourant. On le vit donc étendu sur un lit fort pauvre, tenant en main un crucifix, et conservant la modestie jusqu'à ne vouloir pas qu'on lui ôtât ses habits. On dit aussi qu'il se fit porter devant un autel de saint Pierre, et qu'il protesta, en présence de Dieu et des hommes, que la faute d'avoir quitté Rome ne retomberait pas sur lui, mais sur ceux qui en avaient concerté le dessein et qui le lui avaient inspiré. D'autres

ajoutent qu'il s'engagea par vœu à y retourner si Dieu lui rendait la santé ; mais c'était la dernière heure du saint homme ; il rendit son âme à Dieu le 19 décembre, dans la neuvième année de son pontificat. Son corps fut d'abord enterré dans la cathédrale d'Avignon, et, dix-sept mois après, transféré à Saint-Victor de Marseille, où il avait choisi sa sépulture et où l'on voit encore son tombeau et sa statue.

Telle fut la fin d'Urbain V, pontife vénérable à toute la chrétienté, dont il fut le chef, et à l'Église gallicane, dont il fut l'élève, l'ami et le bienfaiteur. Libéral et magnifique quand il était question d'élever des temples à Dieu, de construire des monastères, d'orner des autels, il fut extrêmement réservé à l'égard de ses proches ; on n'en compte que deux qui aient eu part à ses bienfaits : son frère, qu'il fit cardinal, forcé en quelque sorte par le sacré collège, et un de ses neveux, homme de mérite et savant, auquel il donna l'évêché de Saint-Papoul. Tous les autres il les assista de biens spirituels, de sages conseils et de bons exemples, sans augmenter leur fortune temporelle. Il ne souffrit pas même que son père, qui vivait encore quand il monta sur la Chaire de Saint-Pierre, acceptât six cents livres de rente que le roi Jean voulait lui donner à sa considération. Appliqué aux affaires publiques de l'Église il n'en était pas moins attentif à régler sa cour ; il en bannit les désordres des mœurs, l'esprit d'intérêt, la simonie, la lenteur à traiter les affaires et les divers artifices pour s'enrichir sous ce prétexte. Sa charité et sa compassion pour les pauvres le firent entrer dans tous leurs besoins ; il se déclarait le protecteur de ceux à qui l'on suscitait de mauvaises affaires ; il faisait distribuer des remèdes et des aliments aux malades ; il était la ressource des veuves et des orphelins ; il plaçait selon leur condition les filles que la misère mettait en danger de se perdre ; il soutenait les familles honorables qui

étaient tombées dans une indigence honteuse.

On peut juger qu'un Pape de ce caractère n'était ni ambitieux dans ses projets, ni amateur de la vie molle et sensuelle, ni fastueux dans son extérieur. En voyant les monarques se prosterner à ses pieds pour honorer en lui la dignité du chef de l'Église il s'élevait à Dieu par ce verset du psaume : « Ce n'est point à nous, Seigneur, c'est à votre saint nom que toute gloire est due. » Sa manière de vivre était celle du pénitent le plus austère ; pendant le Carême et l'Avent il jeûnait tout le jour et ne mangeait que le soir. Tous les mercredis, vendredis et samedis de l'année, il jeûnait au pain et à l'eau ; dans les autres temps il se contentait d'une table frugale, qu'il partageait encore avec les pauvres et qu'il sanctifiait par la lecture des livres de piété. Il garda toujours l'habit de Saint-Benoît, qu'il ne quittait pas même pendant son sommeil, et dans l'appartement intérieur où il couchait tout représentait la pauvreté d'un simple religieux. La récitation de l'office divin et la célébration de la messe étaient toujours à la tête de ses autres occupations ; il y ajoutait l'office des Morts et la confession presque journalière de ses péchés. Épuisé quelquefois par le travail et par les austérités il faisait célébrer en sa présence. Après quoi, l'esprit s'élevant au-dessus de la faiblesse du corps, il donnait audience à l'ordinaire et il expédiait les affaires. Sa douceur, son affabilité, sa patience lui gagnaient tous les cœurs ; il ne se trouva personne pendant sa vie qui fût mécontent de sa conduite et de son gouvernement. Pétrarque, le plus critique personnage de ce temps-là, le comble de louanges partout, même dans la lettre où il regarde son départ d'Italie comme une faiblesse. Après sa mort il se fit tant de miracles qu'il fut question de le mettre solennellement au nombre des saints ¹.

¹ *Hist. de l'Église gall.*, t. 40 ; Rayn., ann. 1370 ; Baluze, *Vita Urbani V* ; Pétrarque, *Rer. senil.*, t. 13, *epist.* 13.

LIVRE QUATRE-VINGTIÈME.

DE L'AN 1370 A L'AN 1378.

Pontificat de Grégoire XI. — Vie de sainte Brigitte de Suède et de sainte Catherine de Sienne.

Le Fils de Dieu fait homme, au jour où il institua le mystère de son corps et de son sang, disait à ses apôtres : « Si vous m'aimez gardez mes commandements, et je prierai le Père, et il vous donnera un autre Paraclet ou consolateur, pour demeurer éternellement avec vous, l'Esprit de la vérité, que le monde ne peut recevoir, parce qu'il ne le voit pas et ne le connaît pas ; mais vous le connaîtrez, parce qu'il demeurera parmi vous et qu'il sera en vous¹. Or le Paraclet, l'Esprit-Saint, que le Père enverra en mon nom, c'est lui qui vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que je vous ai dit². J'ai encore beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez les porter maintenant ; mais quand il viendra, cet Esprit de la vérité, il vous introduira dans toute vérité ; car il ne parlera pas de lui-même, mais il dira ce qu'il aura entendu, et il vous annoncera les choses à venir. C'est lui qui me glorifiera, parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et il vous l'annoncera. Tout ce qu'a le Père est à moi ; c'est pourquoi j'ai dit qu'il prendra du mien et vous l'annoncera³. » Enfin, le jour même de son ascension, Jésus rappelle ces promesses à ses disciples en leur disant : « Et moi j'enverrai sur vous ces promesses du Père ; vous, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la vertu d'en haut ; car vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui descendra sur vous⁴. »

¹ Jean, 14, 15-17. — ² *Ibid.*, 26. — ³ *Ibid.*, 16, 12-15.
— ⁴ Luc, 24, 49. Act. 1, 8.

Nous avons vu l'accomplissement de ces promesses commencer le jour de la Pentecôte ; mais, pour bien saisir l'ensemble des opérations du Saint-Esprit dans l'univers, écoutons saint Ambroise nous expliquant les premières paroles des livres saints : « Dans le principe Dieu créa le ciel et la terre, et l'Esprit de Dieu reposait sur les eaux. »

« Il en est, dit-il, qui, par cet esprit, entendent l'air que nous respirons ; mais nous, d'accord avec les saints et les fidèles, nous entendons l'Esprit-Saint, en sorte que l'opération de la Trinité se manifeste dans la création du monde. Après avoir énoncé que Dieu a fait le ciel et la terre dans le Principe, c'est-à-dire dans le Christ, il restait la plénitude de l'opération dans l'Esprit, selon ce qui est écrit : « Les cieux ont été affermis par le Verbe du Seigneur, et leur armée par l'Esprit de sa bouche. » L'Esprit de Dieu était donc porté sur les eaux, parce qu'elles devaient par lui produire les semences des nouvelles créatures. Enfin le texte original porte : « Et l'Esprit de Dieu fomentait les eaux, c'est-à-dire les vivifiait, pour les transformer en créatures nouvelles et par sa chaleur les animer à la vie¹. » Voilà comment parlent saint Ambroise et avec lui plusieurs autres saints. D'après cela tout ce qu'il y a de vie, de beauté, de perfection dans notre univers, vient de cette opération mystérieuse de l'Esprit de Dieu, reposant sur les eaux primitives ou la masse liquide dont devait éclore le monde.

¹ Ambroise, *Hexaemer.*

Mais, outre ce monde matériel, Dieu devait créer un monde spirituel, son Église. Les prophètes en prépareront les assises pour la pierre fondamentale, qui est Jésus-Christ; les apôtres bâtiront dessus; mais c'est l'Esprit qui animera, qui poussera les uns et les autres. C'est lui qui a parlé par les prophètes, *qui locutus est per prophetas*. C'est lui qui, en divers temps et en divers pays, dans la Judée, en Égypte, à Ninive, à Babylone, dans la Mésopotamie, annonçait par les prophètes que le Christ viendrait, qu'il convertirait à lui toutes les nations. C'est lui encore, cet Esprit-Saint, qui créera, pour ainsi dire, de nouveau les apôtres et qui renouvellera par eux la face de la terre. Ainsi tout ce qu'il y a de vérités et de vertus dans l'Église, l'Église elle-même est l'œuvre du Saint-Esprit, comme du Père et du Fils.

Sans l'Esprit de Dieu l'histoire du monde, comme le monde lui-même, serait demeurée un chaos informe et vide, un je ne sais quoi sans corps ni âme. Dix siècles avant que l'antiquité profane nous offre aucune histoire un peu suivie, Moïse, le premier, inspiré et éclairé par l'Esprit-Saint, débrouille ce chaos, y crée la lumière, y distingue des jours et des époques; Moïse, le premier, lui donne un corps organique et vivant, un ensemble qui embrasse tous les siècles et tous les peuples; le premier il nous découvre le souffle de vie qui anime ce vaste corps, la divine Providence qui surveille tout le genre humain, comme une mère son fils, pour le conduire de l'enfance à l'adolescence, de l'adolescence à l'âge viril, et le mettre en état de remplir ses grandes destinées. Après Moïse, et inspirés par le même Esprit de Dieu, les prophètes développeront de plus en plus cette histoire vivante de l'humanité; ils écriront des siècles d'avance la succession, la durée, les révolutions de ces grands empires qui feront converger toutes les choses humaines vers un même centre, l'avènement du Christ, d'où rejailliront des torrents de lumière et de vérité sur le passé, le présent et l'avenir. Quand les prophètes auront achevé d'écrire ainsi l'histoire future, cinq ou six siècles avant la venue du Christ, alors seulement apparaîtront les écrivains pro-

fanés, pour enregistrer les faits isolés, recueillir les fragments de vérité; faits et fragments qui à eux seuls ne présenteraient qu'un amas de décombres, mais qui, dans Moïse, les prophètes et le Christ, trouvent leur ensemble, comme les pierres d'un même édifice.

Le premier qui nous ait révélé cet ensemble divin c'est le prophète Daniel, dans la statue prophétique de Nabuchodonosor: une, mais composée de quatre métaux qui se suivent; un empire, mais de quatre dynasties successives; statue renversée, mise en poudre par une pierre qui devient une montagne; empire mis à néant et faisant place à l'empire du Christ, qui, faible d'abord, remplit bientôt l'univers. Après le prophète ce sont les Pères de l'Église, saint Justin, saint Théophile d'Antioche, Jules Africain, Clément d'Alexandrie, Eusèbe de Césarée, quiles premiers, complétant, rectifiant les chronologies profanes par les Écritures divines, ont montré l'histoire humaine comme une chaîne immense qui, partant du trône de l'Éternel, se prolonge, à travers les siècles, depuis Adam jusqu'au Christ, depuis le premier avènement du Christ jusqu'à son avènement final, et rejoint ainsi par les deux bouts le temps à l'éternité. Pour la durée totale du genre humain, pour la Providence cachée qui en fait un tout vivant, nul ne l'a mieux fait ressortir que saint Augustin, dans son grand ouvrage de *la Cité de Dieu*, autrement de l'Église catholique. C'est ainsi que l'Esprit-Saint, et par les prophètes d'Israël, et par les docteurs catholiques, nous révèle l'ensemble divin de l'histoire. Prions ce même Esprit de nous en faire bien saisir la suite et les détails; prions-le particulièrement de nous faire bien apprécier ce qu'il ne cesse d'opérer lui-même dans l'Église et par l'Église de Dieu.

Les prophètes prédisent comme à l'envi les merveilles que l'Esprit-Saint opère dans les âmes. Voici ce que, dans Isaïe, le Seigneur dit à Israël: « Ne crains point; je répandrai les eaux sur les champs altérés; je ferai couler les ruisseaux sur la terre aride; je ferai descendre mon Esprit sur ta race et ma bénédiction sur ta postérité. Tes enfants

croîtront parmi les plantes, comme les saules sur le bord des ruisseaux. L'un dira : « Je suis au Seigneur ; » un autre écrira de sa main : « J'appartiens à l'Éternel¹. » « Voilà que les jours viennent, dit le Seigneur dans Jérémie, et j'établirai une nouvelle alliance avec la maison d'Israël ; je graverai ma loi dans leurs entrailles et je l'écrirai dans leurs cœurs². » « Je répandrai sur eux de l'eau pure, dit encore le Seigneur par Ézéchiël, et vous serez purifiés de toutes vos souillures, et je vous purifierai de toutes vos idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous ; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon Esprit au milieu de vous ; je ferai que vous marcherez dans la voie de mes préceptes, que vous garderez mes ordonnances et que vous les pratiquerez³. »

Que sommes-nous donc sans la grâce de l'Esprit-Saint ? Des champs altérés, une terre aride où rien ne prospère, où tout languit et se dessèche. La grâce du Saint-Esprit est une rosée qui rafraîchit, une pluie qui féconde le terrain et qui fait tout croître. Que sommes-nous sans la grâce de l'Esprit-Saint ? Un vêtement rempli de souillures. La grâce du Saint-Esprit est l'eau qui nous purifie. Qu'est-ce que notre cœur sans la grâce de l'Esprit-Saint ? Un cœur de pierre, insensible et froid comme les tables de pierre où était gravée la loi de Moïse. C'est la grâce du Saint-Esprit qui nous ôte ce cœur de pierre et nous donne un cœur de chair ; c'est la grâce du Saint-Esprit qui change notre cœur insensible et mort pour les choses de Dieu en un cœur vivant et aimant, qui y écrit la loi de Dieu en lettres vivantes et nous la fait accomplir par amour. Que sommes-nous sans la grâce de l'Esprit-Saint ? Des statues qui ont des yeux et ne voient pas, qui ont des oreilles et n'entendent pas, qui ont des pieds et ne marchent pas, qui ont des mains et n'agissent pas. C'est la grâce du Saint-Esprit qui nous donne les oreilles du cœur pour entendre ce que Dieu nous dit, des yeux pour le voir, des mains pour le faire, des

pieds pour nous y avancer de plus en plus.

Ces merveilles s'accomplirent visiblement le jour de la Pentecôte, lorsque l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres et les premiers disciples et leur donna de parler diverses langues en une seule. Quelques-uns les supposant ivres, Pierre leur parla de cette sorte : « Ce n'est pas ce que vous pensez, mais ce qui a été prédit par le prophète Joël. » Et après cela, dit le Seigneur, je répandrai mon Esprit sur toute chair, et vos fils et vos filles prophétiseront ; vos vieillards auront des songes, et vos jeunes gens verront des visions. Et même, en ces jours-là, je répandrai mon Esprit sur les serviteurs et sur les servantes. Et je ferai paraître des prodiges dans le ciel, et des signes sur la terre, du sang, du feu et une vapeur de fumée. Le soleil sera changé en ténèbres, et la lune en sang, avant que vienne le jour de Jéhova, ce jour grand et terrible. Et pour lors quiconque invoquera le nom de Jéhova sera sauvé¹. » D'après cette prophétie de Joël, traduite littéralement sur l'hébreu, l'Éternel doit, dans les derniers jours, ce qui comprend tous les siècles depuis Jésus-Christ jusqu'à la fin du monde, répandre son Esprit non-seulement sur le peuple de Jacob, mais sur toute chair ; non-seulement sur les enfants de famille, mais encore sur les esclaves de l'un et de l'autre sexe ; non-seulement les vieillards, mais les jeunes gens mêmes auront des songes et des visions prophétiques.

On en voit une foule d'exemples dans les actes et les épîtres des apôtres. Les pêcheurs de Galilée, si ignorants et si peureux, l'Esprit-Saint les remplit tout d'un coup de lumière et de force ; ils prêchent hardiment la parole, pénètrent les Écritures, convertissent les âmes, ferment la bouche aux docteurs de la synagogue, se réjouissent de souffrir des outrages pour le nom de Jésus ; ceux qui ont crucifié le Sauveur se déclarent ses disciples et n'ont avec les premiers qu'un cœur et qu'une âme ; à la parole des apôtres les boiteux marchent, les aveugles voient, les morts resuscitent ; l'ombre même de Pierre, le linge de Paul guérissent les malades. Pierre voit

¹ Isaïe, 44, 2-5. — ² Jérém., 31, 31-33. — ³ Ézéchi., 36, 25-27.

¹ Act., 2. Joël 2, ou plutôt 3, suivant l'hébreu, que nous avons suivi dans la traduction.

à nu le mensonge caché dans le cœur d'Ananie et de Saphire, il voit dans une extase tous les peuples de la gentilité appelés à l'Église, il se voit délivré de la prison par un ange. Le diacre Philippe est transporté par l'Esprit du Seigneur sur le chemin de Gaza pour baptiser l'eunuque d'Éthiopie ; ses quatre filles sont prophétesses. Paul, ravi jusqu'au troisième ciel, y entend des choses ineffables ; Jésus-Christ lui révèle ce qu'il lui faudra souffrir pour son nom ; un homme de Macédoine le presse en songe de venir à leur secours ; il est obligé de prescrire des règles aux fidèles de Corinthe pour user avec ordre des dons de l'Esprit-Saint, notamment le don des langues, le don de prophétie et les révélations. On voit que ce n'était pas une chose particulière aux apôtres ou au premier jour de la Pentecôte, mais une chose commune à toute l'Église, avec laquelle le Saint-Esprit demeure éternellement.

Ceci est tellement vrai que les apôtres nous recommandent le discernement des esprits et nous donnent des règles pour discerner si les esprits sont de Dieu ou d'ailleurs ; car Satan lui-même se transforme en ange de lumière, et ses ministres en apôtres du Christ. De là cette parole de saint Paul aux Thessaloniens : « N'éteignez pas l'Esprit, c'est-à-dire les dons qu'il aime à communiquer. Ne méprisez pas les prophéties ; mais éprouvez toutes choses ; retenez ce qui est bon et abstenez-vous de toute espèce de mal¹ ! » Quand l'Apôtre dit : « Éprouvez toutes choses, » il parle des grâces, des inspirations, des révélations particulières faites à nous ou à d'autres ; il faut les soumettre à l'examen, à l'épreuve, voir si elles sont conformes ou contraires à la règle de la foi et des mœurs, retenir ce qui est bon et rejeter ce qui est mauvais. C'est ce que dit en termes fort clairs l'apôtre saint Jean : « Mes bien-aimés ! ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits s'ils sont de Dieu, parce que beaucoup de faux prophètes se sont introduits dans le monde. En ceci se connaît l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse que Jésus-Christ est venu dans la chair est de

Dieu, et tout esprit qui ne confesse pas que Jésus-Christ est venu dans la chair n'est pas de Dieu. Et c'est l'esprit de l'Antechrist, dont vous avez entendu dire qu'il vient, et qui déjà maintenant est dans le monde¹. » En un mot, pour discerner les esprits, saint Jean donne cette règle générale : « Tout esprit qui confesse la foi catholique est de Dieu ; tout esprit qui ne confesse pas la foi catholique n'est pas de Dieu, mais de l'Antechrist. »

Que faut-il encore pour apprécier sainement les choses spirituelles ? Saint Paul va nous l'apprendre : « Nous parlons sagesse, mais entre les parfaits, non la sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde, qui se détruisent de jour en jour, mais nous parlons de la sagesse cachée que Dieu a prédestinée avant les siècles pour notre gloire ; sagesse que nul des princes de ce monde n'a connue ; car, s'ils l'avaient connue, ils n'auraient pas crucifié le Seigneur de la gloire. Mais il est arrivé ce qui est écrit : « Ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté dans le cœur de l'homme, c'est ce que Dieu a préparé à ceux qui l'aiment. » Or, à nous, Dieu l'a révélé par son Esprit ; car l'Esprit scrute toutes choses, même les profondeurs de Dieu. Qui des hommes, en effet, connaît ce qui est d'un homme, si ce n'est l'esprit de cet homme qui est en lui ? De même nul ne sait ce qui est de Dieu sinon l'Esprit de Dieu. Or nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin de savoir les grâces que Dieu nous a faites. Nous en parlons, non dans les doctes paroles de la sagesse humaine, mais dans la doctrine de l'Esprit, proposant les choses spirituelles aux hommes spirituels. Or l'homme animal ne perçoit point les choses de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont une folie, et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent ou se jugent spirituellement. Mais le spirituel discerne tout et n'est discerné ou jugé lui-même par nul autre. Car qui a l'intelligence du Seigneur pour l'instruire ? Or nous avons l'intelligence du Christ². » En un mot, d'après la doctrine de saint Paul,

¹ 1 Thess., 5, 19-22.

¹ 1 Jean, 4, 1-3. — ² 1 Cor., 2, 6-16.

pour bien discerner ou juger ce qui est de l'Esprit de Dieu, il faut vivre soi-même de cet esprit.

Il y a dans l'homme chrétien, et par suite dans l'humanité chrétienne, trois choses principales, le corps, l'âme, la grâce. De là trois sortes de vie : la vie selon le corps ou les sens, la vie selon l'intelligence naturelle de l'homme ou selon la raison naturelle, la vie selon la grâce ou selon la foi, raison surnaturelle, vie éternelle, qui se commence sur la terre et se consomme dans le ciel. La première est la vie de la bête ; la seconde, la vie de l'homme ; la troisième, la vie du chrétien.

L'homme esclave de sa chair, l'homme plongé tout entier dans la vie animale, un ivrogne, par exemple, ne conçoit rien au-dessus du boire et du manger, rien au-dessus du corps et de ce qui le flatte ; tout ce qui est intellectuel, science, poésie, beautés morales, lui est folie. L'homme de sa raison ou le philosophe, plongé tout entier dans la nature, ne conçoit rien au-dessus des idées naturelles, rien au-dessus de la raison humaine ; tout ce qui est surnaturel, divin, la foi, la grâce, lui est folie. Il est au chrétien ce que l'ivrogne est au philosophe. Mais l'homme de la chair a beau méconnaître ou nier l'ordre intellectuel, cet ordre n'en existe pas moins. De même l'homme de la nature a beau méconnaître l'ordre surnaturel, l'ordre de la grâce, cet ordre n'en existe pas moins. Pour s'élever à l'ordre intellectuel l'homme de la chair est obligé de mourir en quelque sorte à soi-même pour entrer dans une nouvelle existence, dans un monde nouveau. Pour s'élever à l'ordre surnaturel, à l'ordre de la grâce et de la foi, l'homme de la nature est obligé de mourir en quelque sorte à soi-même pour entrer dans une existence nouvelle, dans un nouveau monde qu'il n'avait pas même soupçonné. L'homme de la chair, en devenant l'homme de la raison, ne cesse pas d'être homme, mais il le devient plus et mieux. L'homme de la raison, en devenant l'homme de la foi, ne cesse pas d'être l'homme de la raison humaine, mais il devient de plus l'homme de la raison divine ; le savant de la nature, en s'élevant par la grâce de Dieu à l'ordre surnaturel, ne cesse pas d'être sa-

vant, il le devient et plus et mieux ; il verra et de plus haut et plus loin.

Sans cela même il est impossible de bien juger l'homme ni l'humanité. Si dans le chrétien vous ne voyez que le corps et la raison naturelle, en méconnaissant le principe divin de la grâce, vous serez comme un calculateur qui, sur trois éléments d'un problème, oublie toujours le principal ; votre calcul sera toujours faux. Tel est, depuis des siècles, le calcul de ce qu'on appelle la politique, la philosophie et la littérature. Tout ce qu'elles voient dans l'humanité, c'est un peu d'intelligence et beaucoup de matière ; elles ne voient pas l'Esprit de Dieu qui plane au-dessus de cette espèce de chaos, comme au premier jour de la création, pour lui communiquer sans cesse des principes de lumière et de vie. Aussi combien de mécomptes et de méprises depuis la première Pentecôte chrétienne jusqu'à nos jours !

Ce que le Sauveur dit à Nicodème : « L'Esprit souffle où il veut, » le monde chrétien le vit vers la fin du quatorzième siècle dans sainte Brigitte de Suède et sainte Catherine de Sienne. La première naquit à l'extrémité de la Suède, dans la province d'Upland, dans le domaine de Finstad, non loin d'Upsal, alors capitale de tout le royaume ; elle y naquit au commencement du quatorzième siècle, vers l'an 1302. Son nom est proprement Birgitte, transformé en Brigitte par l'usage commun. Sa famille était des plus illustres, tenait de près à la famille royale et descendait des anciens rois du pays. La piété y était héréditaire comme la noblesse. L'aïeul, le bisaïeul et le trisaïeul du père de Brigitte, par dévotion pour les mystères de la Passion du Sauveur, firent le pèlerinage de Jérusalem et des autres saints lieux que Jésus-Christ a illustrés par sa présence. Le prince Birger, son père, juge ou gouverneur de la province d'Upland, était un homme rempli de piété et de vertu ; il fonda un grand nombre d'églises et de monastères ; il fit le pèlerinage de Rome, de Jérusalem et autres saints lieux, à l'exemple de Pierre, son père, et de ses ancêtres. Il jeûnait, se confessait et communiait tous les vendredis, afin d'obtenir la grâce de porter patiemment

les croix que Dieu lui enverrait jusqu'au vendredi suivant. La princesse son épouse, nommée Ingeburge, fille de Sigride, n'avait pas moins de piété. Le tombeau des deux époux existe encore dans la cathédrale d'Upsal.

Ils eurent sept enfants : trois garçons, Pierre, Benoît et Israël; quatre filles, Ingrid, Marguerite, Catherine et Brigitte. Catherine épousa Gudmar, gouverneur ou prince de la Gothie occidentale, où leur postérité subsiste encore. Nous savons d'Israël que le roi de Suède le pressa longtemps d'accepter une des premières dignités du royaume et que longtemps il refusa, dans le désir qu'il avait de marcher contre les infidèles et de mourir au service de Dieu pour la sainte foi. Enfin il accepta pour l'honneur de Dieu et sur une révélation de la sainte Vierge à sa sœur Brigitte. Après quelques années il marcha contre les infidèles et tomba malade à Riga. Se sentant près de mourir, il se rendit à la cathédrale, mit un anneau au doigt de la Vierge, que l'on y honore avec la plus grande dévotion, et dit tout haut : « Vous êtes ma dame; vous m'avez toujours été très-douce, je vous en prends vous-même à témoin; c'est pourquoi je remets et moi et mon âme à votre providence et miséricorde. » Ayant ensuite reçu les sacrements, il mourut dans les plus vifs sentiments de piété¹.

Quant à sainte Brigitte, dont nous avons une vie contemporaine par Birger, archevêque d'Upsal, sa naissance fut illustrée par divers prodiges. Sa mère, la princesse Ingeburge, cachait une tendre piété sous des habits convenables à son haut rang. Une religieuse, la voyant ainsi parée, la taxa d'orgueil dans son cœur. La nuit suivante, pendant le sommeil, un personnage vénérable lui apparut, disant : « Pourquoi as-tu pensé mal de ma servante en la traitant d'orgueilleuse, ce qui cependant n'est pas vrai? Car d'elle je ferai naître une fille avec qui je ferai alliance, lui conférant une grâce si grande que toutes les nations ne suffiront point à l'admirer. » A cette circonstance merveil-

leuse l'archevêque d'Upsal ainsi que les autres biographes en joignent une seconde. La princesse Ingeburge, étant enceinte de Brigitte, fit naufrage sur les côtes de la Suède et fut sauvée du péril par le frère du roi. La nuit d'après un personnage vêtu d'une robe éclatante apparut à Ingeburge et lui dit : « C'est en considération de l'enfant que vous portez que vous avez été arrachée à la mort; ayez soin de nourrir de l'amour de Dieu ce que Dieu vous a donné spécialement. » Enfin, à la naissance de Brigitte, le curé de la paroisse, homme vénérable par son âge et sa vertu, vaquait la nuit à l'oraison dans une église voisine, lorsqu'il vit une nuée lumineuse, et au milieu de la nuée la sainte Vierge assise, tenant en main un livre et lui disant : « Il est né à Birger une fille dont la voix admirable s'entendra par tout le monde. » Voilà ce que rapporte l'archevêque d'Upsal, ainsi que les autres biographes contemporains de sainte Brigitte.

Cependant la merveilleuse enfant demeura muette les trois premières années. A la fin de cette époque, elle commença, non pas à bégayer comme les enfants, mais à parler parfaitement comme les grandes personnes. On y vit un effet de cette sagesse divine qui ouvre la bouche des muets et rend éloquentes les langues des enfants, afin de tirer de la bouche des enfants, et de ceux qui sont à la mamelle, une louange parfaite. En attendant, sa pieuse mère, pleine de bonnes œuvres et d'aumônes, tomba grièvement malade; elle connut et prédit sa mort plusieurs jours d'avance. Voyant l'affliction de son époux et des autres, elle leur dit avec beaucoup de courage : « Pourquoi vous affliger? J'ai assez vécu; au contraire, il faut se réjouir de ce que je suis appelée à un seigneur plus puissant. » Ayant donc fait ses adieux à tous, elle s'endormit dans le Seigneur. La jeune Brigitte fut alors confiée par son père à une tante maternelle aussi prudente que pieuse.

A l'âge de sept ans l'enfant aperçut vis-à-vis de son lit un autel, et sur cet autel une dame assise avec des habits resplendissants et tenant en sa main une couronne, qui lui dit : « Viens, Brigitte. » L'enfant se leva aussitôt et courut à l'autel. La dame lui de-

¹ Acta SS., 8 octobre. *Dissertat. præv.*, n. 40.

manda : « Veux-tu cette couronne ? » L'enfant ayant dit : « Oui, » la dame lui mit la couronne sur la tête, et Brigitte l'y sentit comme un cercle. Elle rentra au lit et la vision disparut ; mais jamais elle ne put l'oublier. « Ce qui n'est pas étonnant, fait observer l'archevêque d'Upsal, car c'était un signe qu'elle serait un autel d'holocauste où le feu de la charité divine brûlerait toujours, et que Jésus-Christ, son époux, lui conserverait une couronne immortelle et sans tache dans les cieux. »

Vers l'âge de dix ans c'était comme un lis très-pur qui s'élevait de la terre au ciel ; on y voyait le modèle de toutes les vertus, la sobriété avec la modestie, la simplicité avec la retenue, l'humilité avec l'obéissance, la beauté dans la conscience, l'hilarité dans la patience, avec une charité infatigable. Elle apparaissait comme une épouse de Dieu, comme une perle brillante, pleine de grâces à tous les yeux et aimée de tout le monde ; mais elle devait monter encore plus haut.

Un jour elle entendit un sermon sur la Passion de Jésus-Christ ; elle en fut si touchée qu'elle inscrivit cette Passion sur les tables de son cœur. Dès la nuit suivante elle vit Jésus-Christ comme venant d'être crucifié et lui disant : « Voilà comment j'ai été traité. » Elle, pensant que la chose était toute récente, lui répondit : « Seigneur, qui vous a fait cela ? — Ceux qui me méprisent et sont insensibles à mon amour, » répondit Jésus-Christ. Dès ce moment, revenue à elle-même, elle fut si sensible à la Passion du Sauveur qu'elle ne pouvait guère y penser sans verser des larmes. Une nuit, pendant que ses jeunes compagnes dormaient, elle sortit de sa couche et se prosterna en adoration et en larmes devant le crucifix de sa chambre. Dans ce moment-là même y entra secrètement sa tante, qui, fort étonnée de la voir dans cette situation, crut que c'était une légèreté de jeune fille et se fit apporter des verges pour la rendre plus discrète ; mais, à sa grande surprise, les verges se rompirent entre ses mains. Elle dit alors : « Qu'avez-vous donc fait, Brigitte ? Est-ce que des femmes vous ont enseigné de trompeuses prières ? » La jeune vierge répondit en pleurant : « Non, Madame ;

mais je me suis levée de mon lit pour louer Celui qui m'assiste toujours. — Et quel est celui-là ? — C'est le Crucifié, que j'ai vu dernièrement. » Dès ce jour la tante commença d'avoir pour elle plus d'affection et de vénération, comprenant que des dispositions pareilles ne s'apprenaient pas de l'homme, mais de Dieu.

Une autre fois, comme la jeune vierge jouait avec ses compagnes, le diable lui apparut sous une forme horrible, ayant cent mains et cent pieds. De frayeur elle courut à sa chambre et se recommanda humblement au Crucifié. Le diable y apparut encore, mais disant : « Je ne puis rien faire si le Crucifié ne le permet. » La tante, ayant appris plus tard ce qui lui était arrivé, lui recommanda de garder le silence sur ce qu'elle avait vu et de mettre sa confiance en Dieu, en aimant Jésus-Christ par-dessus toutes choses, sachant que la vie de notre pèlerinage ne saurait être sans tentation, afin que chacun apprenne à se connaître ; d'ailleurs on ne peut être couronné si l'on n'a vaincu, ni vaincre sans combat, ni combattre sans éprouver les tentations de l'ennemi ¹.

Brigitte eût bien désiré demeurer toujours vierge, mais à l'âge de treize ans son père lui fit épouser Ulphon, prince ou gouverneur de Néricie, qui en avait dix-huit. A l'exemple du jeune Tobie et de Sara, son épouse, ils gardèrent la continence près de deux ans, pour obtenir de Dieu la grâce d'user saintement du mariage et d'avoir des enfants fidèles à le servir. Ils en eurent huit, quatre fils et quatre filles. Les deux fils puînés, Benoît et Gudmar, moururent en bas âge ; les deux aînés, Charles et Birger, suivirent leur mère dans son pèlerinage à la Terre-Sainte. Charles était d'un caractère fort gai, mais en même temps très-dévoit à la sainte Vierge. Il devint gouverneur ou prince de Néricie et fut marié trois fois. Il reçut l'ordre de la chevalerie, avec les cérémonies et les dispositions chrétiennes que sa sainte mère décrit elle-même en ces termes, au nom du Christ :

« Quiconque veut être chevalier doit s'avancer vers l'église, laisser et son cheval et

¹ *Acta SS.*, 8 octobre. *Vita S. Birgittæ*, auctore Birgero, archiepiscopo Upsalensi, c. 1.

sa suite au cimetière ; car le cheval n'est pas créé pour la superbe de l'homme, mais pour l'utilité de la vie, pour la défense et pour combattre les ennemis de Dieu. Ensuite il prendra le manteau et en mettra le lien sur le front, afin que, comme le diacre prend l'étole en signe d'obéissance et de patience divine, de même le chevalier prenne le manteau et en mette le lien sur le front en signe de la milice et de l'obéissance qu'il professe pour la défense de ma croix. Il sera précédé de l'étendard de la puissance séculière, afin qu'il sache qu'il doit obéir à cette puissance dans tout ce qui n'est pas contre Dieu. Quand il sera entré au cimetière les clercs iront au-devant de lui avec la bannière de l'Église, où sont peintes ma Passion et mes plaies, en signe qu'il doit défendre l'Église de Dieu et la foi et obéir à ses prélats. Quand il entrera dans l'église il sera précédé de ma bannière, et l'étendard de la puissance séculière restera dehors, en signe que la puissance divine précède la séculière et qu'il se faut plus soucier des choses spirituelles que des temporelles. La messe étant dite jusqu'à l'*Agnus Dei*, le plus digne, à savoir le roi, ira près de l'autel et lui dira : « Voulez-vous être chevalier ? » S'il répond : « Je le veux, » il ajoutera : « Promettez-vous à Dieu et à moi de défendre la foi de la sainte Église et d'obéir à ses prélats en tout ce qui est de Dieu ? » S'il répond : « Je le promets, » il lui mettra l'épée en sa main et dira : « Voici que je vous mets l'épée dans les mains afin que vous n'épargniez pas votre vie pour la foi et pour l'Église de Dieu, afin que vous abattiez les ennemis de Dieu et défendiez ses amis. » Ensuite il lui donnera le bouclier, disant : « Voici que je vous donne le bouclier pour vous défendre contre les ennemis de Dieu, pour être l'appui de la veuve et de l'orphelin et pour augmenter l'honneur de Dieu en toutes choses. » Après quoi il lui mettra la main au cou et dira : « Voici que vous êtes sujet à l'obéissance et à la puissance ; prenez donc garde que, comme vous vous êtes lié par la profession, vous l'accomplissiez par les œuvres. » Enfin il revêtira le manteau et le lien pour se souvenir continuellement de ce qu'il a voué à Dieu, et qu'il s'est obligé, par-des-

sus les autres, à défendre son Église. Ces choses étant parachevées et l'*Agnus Dei* étant dit, le prêtre qui célèbre la messe lui donnera mon corps, afin qu'il défende la foi de mon Église sainte. Je serai en lui et lui en moi. Je lui donnerai les forces, je l'enflammerai des feux de mon amour, afin qu'il ne veuille que moi et ne craigne que moi, qui suis son Dieu ¹. »

Charles reçut plus tard de sa sainte mère une ample instruction sur la milice et l'armure spirituelles, dont la milice et l'armure extérieures sont la figure. Il mourut à Naples, l'an 1372, en allant à la Terre-Sainte avec sa mère, qui eut révélation de son salut le jour de l'Ascension ².

Birger, le second fils, devint législateur ou prince de Néricie. Sainte Brigitte lui adressa l'instruction suivante : « Gloire, louange et honneur à Jésus-Christ, principalement à cause de sa douloureuse Passion sur la croix pour nos péchés ! Mon très-cher fils, si vous désirez un sincère amour envers votre Créateur et Rédempteur, souvenez-vous en tout temps de sa Passion, et recevez le plus souvent que vous pourrez, avec piété, la sainte Eucharistie, suivant l'avis du pasteur. En quelque lieu que vous soyez souvenez-vous des pauvres ; assistez-les selon votre pouvoir, Dieu vous en récompensera libéralement. Payez de bon cœur à l'ouvrier son salaire. Dans le châtimement des sujets soyez miséricordieux. Soyez fidèle envers Dieu, envers le magistrat et envers le prochain. A votre lever recommandez votre corps et votre âme à Dieu, le priant de diriger lui-même toutes vos actions, et marquez votre visage et votre poitrine du signe de la croix, en disant : « Seigneur Jésus-Christ le Nazaréen, Roi des Juifs, ayez pitié de moi ! » Pendant les sermons rappelez-vous la puissance de Dieu, et considérez la Passion du Rédempteur, ainsi que vos péchés. A table unissez votre esprit à Dieu et fuyez les conversations vicieuses. En sortant de table prenez garde de n'être pas comme cet animal immonde qui, tel que les impies, ne songe point à remercier son bienfaiteur. Ne prononcez pas le nom du diable. Quand vous parlez ou répondez, marquez-

¹ Revelat. S. Brigittæ, l. 2, c. 13. — ² Ibid., l. 4, c. 74 ; l. 7, c. 13.

vous du signe de la croix, en adorant Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vous donnera de parler avec sagesse. Avant de prononcer une sentence considérez bien les circonstances de l'affaire ainsi que vos paroles. Jugez avec justice votre prochain, et souvenez-vous que dans peu il faudra rendre compte de tout. Si le prochain vous fait tort usez envers lui des lois communes. Ne vous laissez point emporter à la colère jusqu'à vous venger. Enfin ne vous impatientez point si on ne vous rend pas justice, et recommandez votre âme à Notre-Seigneur Jésus-Christ. Amen ¹. »

Birger mourut en Suède l'an 1391, sans laisser d'enfants; il donna tous ses biens au monastère de Watstein, fondé par sa mère, et y fut lui-même enterré. Des quatre filles de sainte Brigitte, Marthe et Cécile se sanctifièrent dans l'état du mariage; Ingeburge et Catherine embrassèrent la vie religieuse. Catherine, sur laquelle nous verrons plus de détails, est honorée comme sainte le 22 mars.

Quant à la mère, après avoir vécu saintement dans la virginité, elle ne vécut pas moins saintement dans le mariage. Elle régla si bien toute sa vie qu'elle ne laissait lieu à aucun sinistre soupçon ni à aucune médisance. Pour cela elle n'admettait ni compagnes ni servantes dont la réputation ne fût sans tache, de peur que leur familiarité ne lui attirât quelque mauvaise renommée. Sachant que l'oisiveté est la mère de bien des vices, elle travaillait avec ses servantes à des ouvrages pour les églises et pour les pauvres, lisait les vies des saints et la Bible, qu'elle s'était fait traduire en langue gothique; tantôt elle allait à l'église et entendait avec joie l'office divin. Ainsi que son époux, le prince Ulphon, elle se confessait tous les vendredis et communiait tous les dimanches et fêtes. Comme Judith elle avait un oratoire secret, où de temps en temps elle se recueillait en la présence de Dieu, examinait sa conscience, pleurait ses fautes; où, lorsque son mari était absent, elle passait les nuits entières dans la prière, les veilles, les jeûnes et autres mortifications. Toujours elle s'abstenait des mets les plus délicats, mais secrètement, pour n'é-

tre point remarquée par son mari ou par d'autres. Elle avait la plus tendre dévotion à la sainte Vierge, qui, dans des couches très-laborieuses, lui procura une heureuse délivrance au moment où tout le monde désespérait de sa vie. Ses aumônes étaient très-considérables. Elle avait une grande maison pour les pauvres; de plus, chaque jour elle en nourrissait douze chez elle; le jeudi elle leur lavait et baisait humblement les pieds, en mémoire de ce que Notre-Seigneur fit à ses apôtres. Elle répara un grand nombre d'hôpitaux dans son pays natal et dans ses terres; elle y allait visiter les pauvres et les malades, accompagnée de ses jeunes filles, notamment de sainte Catherine. Là cette pieuse mère pensait de ses propres mains les plaies et les ulcères des infirmes, leur adressant des paroles de consolation, leur faisant des aumônes et montrant à ses enfants par son exemple comment elles devaient un jour servir elles-mêmes les pauvres et les malades pour l'amour de Dieu. Après la naissance de leurs huit enfants Ulphon et Brigitte gardèrent ensemble la continence.

L'an 1335 le roi Magnus de Suède épousa Blanche, fille du comte de Namur; il voulut que Brigitte, qui était de ses parents, fût gouvernante de la jeune reine. Brigitte s'intéressa vivement au salut et à la prospérité de l'un et de l'autre, d'autant plus que tous deux étaient jeunes. Elle priait pour eux, leur donnait de bons conseils, quelquefois même des avertissements par suite de révélations surnaturelles. Ils en profitèrent d'abord; mais ils étaient d'un caractère inconstant; d'autres conseils leur étaient suggérés d'autre part. Avec le temps le mal l'emporta sur le bien; Brigitte annonça des calamités; le roi ne faisait qu'en rire, et demandait à Birger, fils de la sainte: « Qu'est-ce que notre cousine, votre mère, a rêvé cette nuit sur notre compte? » Mais les prédictions de Brigitte ne s'accomplirent que trop. Le règne de Magnus, par suite de son mauvais gouvernement, fut rempli de troubles et de révolutions; les états se soulevèrent contre sa tyrannie; il fut excommunié par le Pape pour avoir confisqué les revenus de l'Église; la reine Blanche périt misérablement en 1363;

¹ *Acta SS.*, 8 octobre. *Dissert. præv.*, n. 78.

le roi lui-même, après avoir perdu la couronne de Suède, se noya par accident l'an 1374 ¹.

Brigitte quitta la cour d'assez bonne heure et Ulphon suivit l'exemple de son épouse; ils ne pensèrent plus qu'à se sanctifier tous deux, ainsi que leur famille. Ils firent un grand nombre de pèlerinages en Norwège, en France, en Espagne, en Italie, en Allemagne; en Norwège ils visitèrent, à Nidrosie ou Drontheim, capitale du royaume, le tombeau du roi et martyr saint Olaus; en Espagne, saint Jacques de Compostelle. Quoiqu'ils eussent de nombreux équipages Brigitte faisait une partie du chemin à pied, par esprit de piété et de mortification. Après avoir ainsi visité bien des sanctuaires, ils s'en retournaient dans leur patrie, lorsque le prince Ulphon tomba malade dans la ville d'Arras; le mal devint si grave qu'il reçut les derniers sacrements des mains de l'évêque et que Brigitte était dans une vive anxiété. Elle invoqua saint Denis, apôtre de la France. Le saint lui apparut, lui prédit que Dieu voulait se faire connaître au monde par elle, qu'elle était commise à sa protection spéciale, et que, pour preuve, son époux ne mourrait point de cette maladie. Quelques jours après elle vit en révélation comment elle passerait à Rome et à la sainte cité de Jérusalem, et enfin comment elle sortirait de ce monde. « Dieu accomplit miséricordieusement tout cela, » dit l'archevêque d'Upsal. Le prince ayant recouvré la santé après une maladie fort longue, ils revinrent tous deux bien portants en leur patrie. Ils y renouvelèrent leur vœu de garder la continence et résolurent d'entrer chacun dans un monastère. Ayant donc réglé ses affaires et disposé de ses biens, le prince Ulphon entra dans le monastère d'Alvastre, de l'ordre de Cîteaux, fondé en l'an 1150 par Suercher, roi de Suède. Il y vécut quelques années dans la pratique de toutes les vertus et mourut l'an 1344. Le prince Ulphon de Néricie est nommé dans le ménologe de Cîteaux sous le 12 février.

Peu de jours après la mort de son époux

Brigitte partagea tous ses biens entre ses enfants et les pauvres; elle renonça au rang de princesse pour se consacrer entièrement à la pénitence. Elle ne porta plus de linge, à l'exception du voile dont elle se couvrait la tête; elle se revêtit d'un habit grossier, qu'elle attachait avec des cordes pleines de nœuds. Les austérités qu'elle pratiquait sont incroyables; elle les redoublait encore les vendredis, et elle ne vivait ces jours-là que d'un peu de pain et d'eau. Ayant fait bâtir le monastère de Watstein, au diocèse de Lincoping, en Suède, elle y mit soixante religieuses; elle plaça dans un bâtiment séparé du monastère treize prêtres en l'honneur des douze apôtres et de saint Paul, quatre diacres pour représenter les quatre docteurs de l'Église, et huit frères convers; elle leur donna à tous la règle de saint Augustin, à quoi elle ajouta quelques constitutions particulières. On lit dans quelques auteurs que le Sauveur lui-même dicta cette règle, mais avec ordre de la soumettre à l'examen du souverain Pontife, attendu que le Sauveur est venu en ce monde non pour renverser la loi, mais pour l'accomplir.

Tous les monastères de l'ordre de Sainte-Brigitte ou du Saint-Sauveur sont soumis aux évêques diocésains, et il faut une permission expresse du Pape pour en ériger de nouveaux. On s'y propose principalement d'y honorer la Passion du Sauveur et sa sainte Mère. Les hommes y sont soumis à la prieure des religieuses pour le temporel, comme dans l'ordre de Fontevrault, mais les religieuses sont sous la conduite des religieux quant au spirituel. La raison de ce règlement particulier est fondée sur ce que, l'ordre ayant été spécialement institué pour les femmes, les hommes n'y sont admis que pour leur procurer les secours spirituels. L'habitation des unes et des autres est séparée par une clôture inviolable; mais l'église leur est commune, en sorte cependant qu'ils ne peuvent s'y voir. Les monastères du Nord furent détruits lors de la révolution causée par l'introduction de l'hérésie.

Sainte Brigitte demeura ainsi deux années en Suède, tant auprès du monastère d'Alvastre, où était enterré son époux, que dans le

¹ *Acta SS.*, 8 octobre. *Dissert. prævia*, § 8.

nouveau monastère de Watstein. Sa vie pauvre et pénitente, après un état de princesse, lui attira les railleries de bien du monde. Elle répondit : « Ce n'est point à cause de vous que j'ai commencé, ce n'est point à cause de vous que je cesserai. J'ai résolu dans mon cœur de supporter les paroles. Priez pour que je persévère. » Avec son vêtement de pauvre elle ne laissa pas de se présenter devant le roi de Suède pour lui annoncer que lui et son royaume seraient punis de grandes calamités s'ils ne se corrigeaient de certains défauts et désordres. Quelques-uns des grands en murmuraient; ils lui auraient même fait affront s'ils ne l'avaient sue parente du roi. Au moins ils en raillèrent entre eux, la traitant de sorcière, à tel point que ses fils voulaient en tirer vengeance; mais elle les pria de n'en rien faire, disant : « Dieu m'est témoin que j'aime mieux, pour l'amour de Jésus-Christ, souffrir ces mépris et ces dérisions que d'avoir la couronne du roi sur ma tête. »

Si la sainte veuve eut à souffrir de la part des hommes, Dieu l'en consola surabondamment. Quelque temps après la mort de son époux, comme elle était en peine du parti qu'elle devait prendre, elle fut ravie en extase, vit une nuée éclatante, et du milieu de la nuée entendit une voix qui lui disait : « Je suis ton Dieu, qui veux te parler. » Saisie d'épouvante, elle craignit que ce ne fût une illusion du malin esprit; mais elle entendit de nouveau : « Ne crains pas, car je suis le Créateur, et non le trompeur de tout ce qui est. Je ne parle pas pour toi seule, mais pour le salut des autres. Écoute ce que je dis, et va au maître Mathias, qui connaît par expérience la différence des deux esprits, et dis-lui ce que je te dis, savoir : que tu seras mon épouse et mon canal; tu entendras et verras les choses spirituelles, et mon Esprit demeurera avec toi jusqu'à la mort. » Cette première vision est consignée à peu près dans les mêmes termes et dans la vie de sainte Brigitte par l'archevêque d'Upsal et dans le recueil de ses révélations ¹.

Le docteur Mathias était né en Suède, d'une

honnête famille; dès l'enfance il eut un grand amour pour les lettres et la piété; il fréquenta les académies des pays étrangers. Revenu dans sa patrie il y était vénéré comme un modèle de doctrine et de vertu; il devint chanoine de Lincoping et fut le premier confesseur de sainte Brigitte. Comme il avait été tenté très-subtilement par le diable sur beaucoup d'hérésies contre la foi catholique, et que, par la grâce de Jésus-Christ, il avait vaincu toutes ces tentations, il était très-expert pour discerner les opérations de l'Esprit-Saint d'avec les illusions de l'esprit de ténèbres. Le docteur Mathias, surnommé le Docteur de Suède, mourut à Stockholm l'an 1350. On a de lui plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres une glose ou commentaire abrégé sur toute la Bible.

Le second directeur spirituel de sainte Brigitte fut Pierre, prieur du monastère d'Alvastre. Il entendit ses confessions pendant trente ans, l'accompagna dans le pèlerinage de Jérusalem et mourut en Suède en l'an 1390. D'après l'ordre qu'elle en avait reçu, sainte Brigitte écrivait ses révélations en langue vulgaire; le docteur Mathias et le prieur Pierre les traduisirent en latin et les rangèrent en huit livres, avec des préfaces et quelques explications. Pierre, qui fit la plus grande partie du travail, y ajouta un nouveau livre des révélations éparses qui ne se trouvaient pas dans les huit premiers.

Un autre personnage eut part à ce travail comme à la confiance de sainte Brigitte; ce fut Alphonse, évêque de Jaën, en Espagne. Son père était de Sienne, sa mère de Ségovie. Il fut fait évêque de Jaën vers l'an 1368; mais il abdiqua peu après et vint à Rome, où il connut la sainte. Il l'accompagna dans ses pieux voyages. Ce fut lui proprement qui divisa le recueil des révélations en livres. Il finit par embrasser l'état d'ermitte et mourut à Gênes en l'an 1388. Deux fois il fut chargé d'examiner les révélations de sainte Brigitte, en 1377 par le Pape Grégoire XI, en 1379 par le Pape Urbain VI¹.

Plus tard le célèbre Jean de Turré-Crémata, qui fut depuis cardinal, en examina le re-

¹ Vita, n. 19. Revelat. extrav., c. 47.

¹ Acta SS., 8 octobre. Dissert. prævia, § 2.

cueil par ordre du concile de Bâle et l'approuva comme utile pour l'instruction des fidèles. Le concile regarda cette approbation comme suffisante. Il n'en résultait cependant autre chose sinon que le livre dont il s'agit ne renferme rien de contraire à la foi, et que, les révélations étant appuyées sur une probabilité historique, on peut les croire pieusement. Benoît XIV s'exprime de la manière suivante sur le même sujet : « L'approbation de semblables révélations n'emporte autre chose sinon qu'après un mûr examen il est permis de les publier pour l'utilité des fidèles. Quoiqu'on ne leur doive pas et qu'on ne puisse pas leur donner un assentiment de foi catholique, on doit cependant les croire d'une foi humaine, conformément aux règles de la prudence, selon lesquelles elles sont probables et appuyées sur des motifs suffisants pour qu'on les croie pieusement. Telles sont, suivant des docteurs, les révélations de la bienheureuse Hildegarde, approuvées, dit-on, par Eugène III, de sainte Brigitte, par Boniface IX, et de sainte Catherine de Sienne, par Grégoire XI ¹. »

Quant aux révélations ou contemplations de sainte Brigitte, les principaux objets en sont la Passion du Sauveur et la sainte Vierge. Quant à la Passion du Sauveur, on n'y voit rien de plus que dans l'Évangile, sinon certaines circonstances de détail assez naturelles. Relativement à la sainte Vierge, il y est dit expressément qu'elle a été conçue sans péché ² et qu'elle est montée au ciel en corps et en âme ³. Une des particularités les plus touchantes, c'est la Vierge elle-même racontant à sainte Brigitte ses progrès dans la connaissance de Dieu et de sa loi. « Dès le commencement de mon enfance, lorsque j'entendis et compris que Dieu était, j'ai toujours été soigneuse et craintive de mon salut et de ma conduite; mais, quand j'eus entendu plus pleinement que le même Dieu était mon Créateur et le juge de toutes mes actions, je l'ai aimé intimement; j'ai craint à toute heure de l'offenser, soit par action, soit par parole. Après, quand je sus qu'il avait donné sa loi et ses commandements au peuple, et

avait fait avec eux tant de merveilles, je résolus fermement en mon âme de n'aimer rien que lui, et les choses mondaines m'étaient grandement amères. Enfin, ayant appris que le même Dieu rachèterait le monde et qu'il naîtrait d'une Vierge, j'ai été touché d'un si grand amour envers lui que je ne pensais qu'à Dieu, que je ne voulais que Dieu. Je m'éloignai, autant que je pus, des discours familiers et de la présence de mes parents et de mes amis. Je donnais aux pauvres tout ce que je pouvais avoir et ne me réservais que le simple vêtement et quelque peu pour vivre. Rien ne me plaisait que Dieu. Toujours je désirais dans mon cœur de vivre jusqu'au temps de sa naissance, dans l'espoir que je mériterais peut-être de devenir l'indigne servante de la Mère de Dieu. Je fis aussi vœu dans mon cœur de garder la virginité, si Dieu l'avait pour agréable, et de ne rien posséder au monde ⁴. »

Outre les révélations qui concernent la croyance, il y a dans sainte Brigitte, comme dans les prophètes de l'ancienne loi, beaucoup d'exhortations, d'avertissements, quelquefois très-sévères, à des Papes, à des rois, à des peuples, à des classes d'hommes, comme de prêtres et de chevaliers. Tel chapitre contient des reproches très-véhéments contre les mauvais prêtres, et même contre le Pape, qui ne déployait point assez de vigueur pour réprimer leurs scandales. Ce Pape semble avoir été Clément VI; car on lui reproche nommément sa négligence à réformer, autant qu'il aurait pu, l'avarice et l'ambition des clercs, ainsi que d'autres abus, et on lui recommande d'aller s'établir à Rome, afin de pouvoir corriger de là plus facilement ce qui est à corriger. Il est blâmé en particulier de sa tiédeur à procurer la paix entre les rois d'Angleterre et de France, qui sont appelés deux bêtes dangereuses et deux traîtres des âmes. C'est probablement ce même Pontife qui fut vu en purgatoire pour ses fautes, dont il se repentait avant sa mort ². Toutefois plusieurs chapitres rappellent ou établissent expressément que le Pape et les prêtres, si coupables qu'on

¹ Bened. XIV, de *Canonisat.*, l. 2, c. 32, n. 11. —

² L. 6, c. 49. — ³ L. 6, c. 60, 61 et 62.

⁴ L. 1, c. 10. — ² L. 1, c. 41; l. 6, c. 63; l. 4, c. 143.

les suppose, ne perdent point leur juridiction et la puissance d'absoudre des péchés ¹.

Sainte Brigitte vint à Rome en l'an 1346, dans la quarante-deuxième année de son âge, et y demeura quinze ans; elle y vint par inspiration divine, pour prier sur le tombeau des apôtres et vénérer les reliques de tant de saints et de martyrs que l'on honore dans cette capitale du monde chrétien. Elle s'y fit admirer par l'éclat de ses vertus. Elle y vivait dans la retraite et dans la pratique des veilles et des autres rigueurs de la pénitence; elle visitait les églises et allait servir les malades dans les hôpitaux. Dure à elle-même, elle était pleine de douceur pour les autres. Toutes ses actions portaient l'empreinte de l'humilité et de la charité. On voit encore divers monuments de sa dévotion à Rome et dans le voisinage; elle fonda dans cette ville une maison pour les étudiants et les pèlerins suédois, laquelle fut rebâtie sous le pontificat de Léon X.

Pendant ce séjour de quinze ans à Rome, Brigitte eut beaucoup de révélations sur l'état de cette ville, sur les désordres de ses habitants et sur les châtiments qui les menaçaient. Comme ces révélations devenaient publiques, les Romains en furent très-piqués; il y en eut quelques-uns qui allèrent jusqu'à menacer de la brûler vive; d'autres la traitaient de trompeuse et de pythionisse. Brigitte souffrit avec patience et leurs menaces et leurs outrages, se confiant en Dieu, qui lui ordonna de demeurer ferme.

Clément VI étant mort l'an 1352 et ayant eu pour successeur Innocent VI, Brigitte eut sur ce dernier la révélation suivante : « Le Fils de Dieu parle à l'épouse, disant : Ce Pape Innocent est d'un airain meilleur que son prédécesseur et une matière plus apte à recevoir les plus excellentes couleurs; mais la malice des hommes exige qu'il soit promptement enlevé. Sa bonne volonté lui comptera pour la couronne et l'augmentation de gloire. Néanmoins, s'il entendait les paroles que je vous ai révélées, il deviendrait encore meilleur, et ceux qui les lui porteraient seraient plus éminemment couronnés ². »

Urbain V, successeur d'Innocent VI, étant venu à Rome, ainsi que l'empereur Charles de Bohême, sainte Brigitte leur présenta ses révélations pour la réformation de l'Église. Elle eut sur le nouveau Pape les révélations qui suivent : « Le Fils de Dieu dit à l'épouse : Celui qui a une pelote de fil dans laquelle est enfermé un or très-pur ne cesse de la défilier jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'or; il s'en sert ensuite pour son honneur et son utilité. De même ce Pape Urbain est un or ductile au bien, mais il est entouré des sollicitudes du monde. Va donc et dis-lui de ma part : Votre temps est court; levez-vous et considérez comment se sauveront les âmes qui vous sont commises ¹. » Nous avons vu que ce Pape, après quelque séjour en Italie et à Rome, se laissa persuader de retourner en France. Sainte Brigitte lui fit dire par Nicolas, comte de Nole, que, s'il se retirait, il ferait une folie et n'achèverait pas son voyage. De plus elle déclara au cardinal de Beaufort, en présence d'Alphonse, évêque de Jaën, que, pendant qu'elle était à Rome, la sainte Vierge lui avait révélé ce qui suit : « La volonté de Dieu est que le Pape ne sorte point d'Italie, mais qu'il y demeure jusqu'à la mort, à Rome ou ailleurs. Autrement, s'il retourne à Avignon, il mourra aussitôt et rendra compte à Dieu de sa conduite. » Brigitte découvrit au cardinal cette révélation, afin qu'il la donnât par écrit au Pape très-secrètement; mais le cardinal n'osa le faire, et la sainte veuve la donna elle-même au Pape, écrite de la main d'Alphonse. Urbain V mourut en effet à Avignon, le 19 décembre 1370, peu de temps après son retour en cette ville et au moment où il se disposait à se rendre auprès des rois de France et d'Angleterre pour les amener à la paix. Il mourut, suivant le témoignage de l'évêque Alphonse, avec le regret de n'avoir pas été plus docile, et après avoir fait vœu de retourner en Italie et à Rome, s'il guérissait ².

La vacance du Saint-Siège ne dura que les dix jours destinés au deuil de l'Église romaine. Le 29 décembre les cardinaux qui

¹ L. 7, c. 7. — ² L. 4, c. 136.

¹ L. 4, c. 137. — ² *Acta SS.*, 8 octobre. *Dissert. præv.*, n. 250-252.

étaient à Avignon entrèrent au conclave, et dès le lendemain matin ils élurent tout d'une voix, comme par inspiration, le cardinal de Beaufort. C'était Pierre Roger, né à Maumont, diocèse de Limoges, neveu du Pape Clément VI, étant fils de son frère Guillaume, comte de Beaufort, en Vallée, qui vivait encore, et qui vit ainsi son frère et son fils Papes, un autre frère, deux neveux et cinq cousins cardinaux. Pierre fut premièrement notaire du Saint-Siège; puis le Pape, son oncle, le fit, en 1348, cardinal-diacre de Sainte-Marie la Neuve, quoiqu'il n'eût pas encore dix-huit ans; mais il était d'un beau naturel, humble, doux, ingénieux, studieux, et déjà fort instruit du droit civil, auquel il s'appliquait alors et qu'il continua longtemps; ensuite il étudia les canons et la théologie morale, de sorte qu'en toutes les occasions il en parlait très-pertinemment. Avant que d'être Pape il eut plusieurs bénéfices. Il fut chanoine de Narbonne, archidiacre de Rouen, prévôt de Saint-Sauveur de Maëstricht, archidiacre de Cantorbéry et de Bourges, chanoine et archidiacre de Sully, dans l'Église d'Orléans. C'était dès lors l'usage ou l'abus des cardinaux pour soutenir leur dignité, usage ou abus introduit par le séjour des Papes en France. Étant élu souverain Pontife, il eut de la peine à y consentir et prit le nom de Grégoire XI. Le jour même il écrivit au roi de France, Charles V, pour lui faire part de son élection. Il fut ordonné prêtre le samedi 4 janvier 1371, et le lendemain sacré et couronné¹.

En l'année même où fut élu dans Avignon le Pape Grégoire XI, le fameux Tamerlan ou Timur-beg, issu de Ginguiskhan par les femmes, commençait à Samarcand ses trente-six ans de règne, de guerres, de victoires et de conquêtes.

Quant au Bas-Empire des Grecs de Constantinople, jamais on ne l'avait vu si bas. L'an 1370 l'empereur Jean Paléologue étant à Rome s'était réuni à l'Église romaine dans l'espoir d'obtenir les secours des Latins contre les Ottomans, dont le sultan Amurath continuait à faire des conquêtes en Europe

même. Jean Paléologue, dont l'exemple ne fut pas même suivi de sa famille, n'obtint aucun secours efficace. En repassant à Venise il y fut arrêté pour dettes. Son fils Andronic, qu'il avait laissé régent de l'empire pendant son absence, ne s'empressa aucunement de lui envoyer l'argent nécessaire pour recouvrer sa liberté. Manuel, son second fils, le lui apporta enfin lui-même. Ceux dont Jean Paléologue pouvait attendre le plus prochain secours étaient d'un côté Pierre de Lusignan, roi de Chypre, de l'autre les Vénitiens et les Génois, si puissants sur mer. La même année 1370 Pierre de Lusignan meurt d'une manière déplorable; les Vénitiens et les Génois recommencent la guerre les uns contre les autres au lieu de la faire à leur ennemi commun, les Turcs. La même année encore l'empereur grec, Jean Paléologue, se reconnaît tributaire du chef des Turcs, du sultan Amurath. De jeunes Grecs, élevés dans l'apostasie par le sultan et incorporés dans la milice des janissaires, se préparaient à consommer la ruine de leur patrie au profit des Turcs. L'an 1373 l'empereur grec, Jean Paléologue, se reconnaît de nouveau vassal du sultan; il renouvelle de la manière la plus solennelle l'engagement qu'il avait pris de le reconnaître pour son seigneur suzerain et d'envoyer en otage à sa cour un de ses fils; de plus il s'impose la loi, par une clause expresse, de faire auprès de sa personne le service militaire toutes les fois qu'il en serait requis. L'année suivante son fils Manuel, qu'il avait associé à l'empire, fait tomber par son imprudence la ville de Thessalonique entre les mains des Turcs. La même année 1374 le sultan Amurath oblige les deux empereurs grecs, Jean et Manuel, à le suivre comme ses vassaux dans une expédition d'Asie. Andronic, fils de Jean, et Contouse, fils d'Amurath, laissés par leurs pères pour gouverner en leur absence, forment mutuellement le complot de détrôner leurs pères et de se mettre à leur place. Amurath marche contre son fils rebelle, qui se renferme avec Andronic dans la ville forte de Didymotique. Les habitants livrent Contouse à son père Amurath, qui lui fait crever les yeux et ordonne à tous les pères dont les

¹ Raynald, ann. 1370, n. 26 et seqq.

filis avaient trempé dans la conspiration de les égorger eux-mêmes. L'empereur grec, Jean Paléologue, ordonne de crever les yeux non-seulement à son fils Andronic, mais à son petit-fils de cinq ans; mais les bourreaux, plus humains que le père, exécutèrent la sentence de façon qu'Andronic ne perdit qu'un œil et que son fils ne contracta qu'une difformité et une faiblesse de vue. Andronic, sa femme et son fils sont jetés en prison. Il en sort sur la recommandation d'Amurath, l'an 1377, et y jette à son tour son père et ses deux frères, Manuel et Théodore, et règne à leur place. Du fond de sa prison, pour mettre les Vénitiens dans ses intérêts, Jean Paléologue leur vend l'île de Ténédos. Délivré par leur entremise, il se sauve avec ses deux fils auprès du sultan Amurath. Pour se le rendre favorable les deux empereurs grecs, Jean et Manuel, promettent de lui payer un tribut annuel de trente mille écus d'or, et de tenir toujours sur pied un corps de douze mille hommes prêts à marcher à ses ordres. Enfin ils lui abandonnent Philadelphie en Lydie, la seule ville d'Asie qui jusqu'alors avait bravé la puissance des Turcs et était demeurée fidèle à l'empire. Le sultan n'accepte pas ces offres tout de suite; il envoie des émissaires secrets à Constantinople pour savoir en faveur de qui penchait le peuple. Enfin Amurath se déclare pour Manuel. Andronic se soumet; mais les habitants de Philadelphie refusent de recevoir garnison turque. Sur la sommation d'Amurath les empereurs grecs, Jean et Manuel Paléologue, marchent contre la ville et l'assiègent en forme pour la livrer au sultan. En vérité, s'il y a un prix d'honneur pour la bassesse, les Grecs le méritent.

A la même époque la première nation chrétienne, les Arméniens, cessa de faire un royaume et ne continua plus à vivre que comme Église. Le trône d'Arménie fut vacant de 1363 à 1365; dans cette dernière année, d'après l'avis du Pape Urbain V, on choisit un prince de la maison de Lusignan, qui porta le nom de Léon VI et fut le dernier roi d'Arménie. A peine était-il sur le trône que les Égyptiens, gouvernés par les mameluks, milice d'esclaves, entrèrent en Cilicie. Pour

s'opposer à leur marche il envoya à leur rencontre son connétable Libarid, qui fut vaincu et tué après des prodiges de valeur. Léon alors demanda en suppliant la paix au sultan des mameluks, qui la lui accorda en exigeant de lui de fortes sommes d'argent; mais ensuite, informé que le roi d'Arménie avait envoyé des ambassadeurs en Europe pour exciter les princes chrétiens contre lui, le sultan d'Égypte résolut d'anéantir le royaume d'Arménie; il donna en conséquence à son général Schahar Oghli l'ordre d'entrer dans la Cilicie avec une nombreuse armée, et lui enjoignit de poursuivre le roi jusqu'à la dernière extrémité. Les Égyptiens pénétrèrent sans difficulté dans la Cilicie, prirent et brûlèrent, en l'an 1371, la ville de Sis, vainquirent le roi Léon et son général Schahan, prince de Gorigos, qui étaient venus les combattre. Le roi fut blessé dans cette bataille et contraint de se réfugier dans des montagnes inaccessibles, où il se tint longtemps caché; on le crut mort; mais en 1373 il revint dans la ville de Tarse, dans le moment où sa femme, Marie, allait épouser Otton, duc de Brunswick, qui devait être couronné roi d'Arménie. Léon chercha à entamer encore des négociations avec le sultan, qui, sûr du résultat de cette lutte, ne voulut entendre à aucune proposition. Les Égyptiens recommencèrent la guerre avec une nouvelle fureur en 1374, dévastèrent le pays, prirent toutes les villes et les châteaux, et enfin contraignirent le roi de se renfermer dans la forteresse de Gaban, avec sa femme, sa fille et le prince Schahan, où ils soutinrent un siège de neuf mois, et furent obligés, par le manque de vivres, de se rendre prisonniers. Ce triste événement arriva l'an 1375. Léon VI fut conduit avec sa famille à Jérusalem, et de là au Caire, où il demeura captif pendant six ans. L'an 1381 il obtint sa délivrance par la médiation de Jean I^{er}, roi de Castille; il passa alors en Europe, alla d'abord à Rome, puis en Espagne, à la cour de son libérateur; il vint ensuite en France, où il fixa son séjour, et mourut à Paris le 19 novembre 1391. Avec lui fut entièrement éteint le royaume d'Arménie¹. Les Arméniens ont continué de sub-

¹ Saint-Martin, *Mémoires sur l'Arménie*, t. 1, p. 401-403.

sister comme nation par leurs patriarches, dont la succession ne fut point interrompue.

Les Lusignan, derniers rois d'Arménie, étaient des seigneurs français, alliés aux princes français qui régnaient à Londres et à Paris ; cependant les rois d'Angleterre et de France les laissent succomber, eux et leur royaume, sous les coups d'un ramassis d'esclaves, sous les coups des mameluks. C'est là une tache que la nation anglaise et la nation française n'ont pas encore effacée de leur histoire.

Et que faisaient donc l'Angleterre et la France avec leurs rois, leurs noblesses, leur argent, leurs flottes, leurs armées ? Au lieu de les tourner contre les infidèles, pour étendre la civilisation chrétienne, elles les tournaient l'une contre l'autre, pour s'entre-détruire. Et à quel propos ? à propos d'une femme, qui, pour être fille de Philippe le Bel, prétendait joindre le trône de France à celui d'Angleterre, où elle venait de faire périr le roi son époux. C'est pour la prétention de cette femme que l'Angleterre et la France se combattrent et se haïrent pendant des siècles ; c'est pour la prétention de cette femme que la France laisseront périr sous le fer des musulmans les royaumes chrétiens et français d'Arménie et de Chypre, les principautés chrétiennes et françaises du Péloponèse et d'Athènes, et enfin l'empire de Constantinople.

Sous le pontificat de Grégoire XI, au lieu de conquérir la France, l'Angleterre perdit l'une après l'autre les provinces qu'elle y possédait depuis longtemps ; l'année 1376 vit mourir de langueur le prince de Galles, le héros de plusieurs grandes mais inutiles victoires ; le roi son père, Édouard III, mourut l'année suivante, après cinquante ans de règne. Pendant toute sa maladie il fut obsédé par une malheureuse concubine qui lui laissa ignorer sa fin prochaine et le détourna de penser à son salut ; le voyant à l'extrémité, elle lui ôta l'anneau qu'il portait au doigt et partit. Les autres domestiques pillèrent séparément le palais ; mais un prêtre, qui se trouvait présent par hasard, se hâta de se rendre auprès du roi mourant, l'avertit de sa situation et l'exhorta à se préparer à

paraître devant son Créateur. Édouard, qui n'avait que les forces nécessaires pour le remercier, prit un crucifix dans ses mains, le baisa, pleura, et expira le 21 juin 1377. Son successeur fut Richard II, fils du prince de Galles, mort l'année précédente. Richard n'avait que onze ans. Il fut couronné à Westminster le 16 juillet et régna sous la conduite de Jean, duc de Lancaster, son oncle ¹.

Le Pape Grégoire XI ne cessa de travailler, d'année en année, mais inutilement, à rétablir la paix entre les rois d'Angleterre et de France, et à leur faire tourner leurs armes contre les ennemis communs de la chrétienté. Il fut plus heureux avec les Espagnols. Dès le commencement de son pontificat il fait la paix entre le roi de Portugal et le roi de Castille. Celui-ci le choisit pour arbitre de son différend avec le roi de Navarre, qu'il parvient à concilier en 1373. Il engage le roi de Castille à faire la paix avec celui d'Aragon et y parvient en 1375. Dès l'an 1372 il corrige dans la législation aragonaise certains articles d'une injuste sévérité. L'année précédente (1371) le roi d'Aragon s'était solennellement reconnu feudataire de l'Église romaine pour la Sardaigne et la Corse. L'an 1376, comme Ferdinand, roi de Portugal, préparait une expédition contre les Maures, le Pape, sur sa demande, lui accorde pour deux ans une dîme dans tout le royaume, avec des conditions sur l'emploi qu'il devait en faire ².

L'an 1372 Grégoire XI termina les longues hostilités entre la dynastie française de Naples et la dynastie aragonaise de Sicile. Cette dernière avait commencé par l'usurpation. Comme les deux pays étaient feudataires du Saint-Siège, la Sicile, n'ayant pas obéi aux injonctions pontificales avait été soumise à l'interdit. Cependant deux Frères mineurs, l'un grand-chapelain ou grand-aumônier du roi Frédéric II de Sicile, l'autre confesseur de la reine Jeanne de Naples, travaillaient à un accommodement. Ils y réussirent l'an 1372. Frédéric reconnut tenir de Jeanne en fief la Sicile ; il s'obligea de lui en payer, en forme de cens annuel, trois mille onces ou quinze

¹ Vasling. Lingard. — ² Raynald.

cents florins d'or, et de ne prendre que le titre de roi de Trinacrie au lieu de celui de roi de Sicile, réservé à la reine Jeanne. La reine promet, de son côté, d'agir auprès du souverain Pontife pour que la Trinacrie fût délivrée de l'interdit et qu'elle obéît tout entière à Frédéric ; le tout sauf l'approbation du Pape, seigneur suzerain, sans laquelle l'accommodement est déclaré sans effet¹.

Le traité fut soumis de part et d'autre à l'approbation du Pape, seigneur suzerain, avec plein pouvoir de le modifier comme il le jugerait à propos. Le roi Frédéric lui envoya dans ce sens une ambassade, avec prière de lui accorder, par autorité apostolique, la Trinacrie entière avec promesse de lui en faire hommage lige². Grégoire XI approuva le traité, mais avec plusieurs changements. La reine Jeanne et le roi Frédéric reconnaissaient de la manière la plus formelle que le royaume tout entier de Sicile, tant en deçà qu'au delà du Phare, appartenait à l'Église romaine. Frédéric et ses légitimes successeurs feront hommage et serment de fidélité au Pape comme au seigneur suzerain, ce qui ne les exempte pas de faire hommage encore à la reine de Naples et à ses légitimes successeurs. Succéderont au royaume de Trinacrie les descendants directs et légitimes de Frédéric, et les collatéraux jusqu'au quatrième degré seulement ; à leur défaut le royaume sera dévolu à l'Église romaine. La reine ou la plus proche héritière ne se mariera point sans l'assentiment du Pontife romain. Le roi aura la libre administration du royaume à dix-huit ans accomplis ; s'il en a moins, l'administration appartient au Saint-siège. On rétablira les droits de l'Église, la liberté des élections, sauf le droit de patronage royal ; les causes ecclésiastiques seront jugées par les tribunaux ecclésiastiques, et les clercs ne seront pas traduits devant les tribunaux séculiers. La Sicile ne sera jamais réunie ni à la Toscane, ni à la Lombardie, ni à l'empire d'Allemagne. Le roi qui est appelé à l'empire perd son droit sur la Sicile ; son fils ou plus proche héritier est aussitôt

émancipé et lui succède. Le roi ou ses héritiers qui usurperaient les villes de l'Église romaine seraient déchus par là même de leur droit sur le royaume. Enfin, parmi beaucoup de règlements analogues, le Pape révoque l'interdit qui pesait sur la Sicile¹. La bulle est du premier jour d'octobre 1372.

Grégoire XI envoya l'évêque de Sarlat pour recevoir la ratification des parties, ce qui fut exécuté le dernier jour de mars 1373. L'évêque se rendit en Sicile, où il leva les censures dont cette île était liée depuis longtemps. Le 17 janvier 1374 Frédéric d'Aragon reconnut solennellement, et de vive voix et par écrit, en présence du nonce, que le Pape était suprême seigneur de la Sicile, et il lui fit hommage et serment de fidélité. L'année suivante, à la prière de ce prince, le Pape donna ordre à l'évêque de Sarlat de le couronner roi de Trinacrie. La commission est du 30 mars 1375². Quant à la reine Jeanne, dès le 4 janvier 1372, dans la grande église de Naples, elle avait renouvelé son hommage et son serment de fidélité au Pape, son suzerain, et cela dans les mêmes termes que fit Robert Guiscard lors de l'érection de ce royaume sous le Pape saint Léon IX³.

Pour ce qui est de l'empire d'Occident ou d'Allemagne, l'empereur Charles IV, un peu plus occupé des intérêts de sa famille que de ceux de l'empire, cherchait à faire élire roi des Romains Venceslas, son fils aîné, âgé de quinze ans et déjà roi de Bohême. Il en écrivit au Pape Grégoire XI, le 16 mars 1376, reconnaissant qu'il ne le pouvait sans sa permission. Le Pape l'accorda. En conséquence les électeurs s'assemblèrent premièrement à Rentz, diocèse de Trèves, le jour de la Pentecôte, 1^{er} juin, où ils élurent Venceslas pour roi des Romains. Le père et le fils en écrivirent au Pape des lettres pleines de promesses magnifiques, le priant de confirmer cette élection ; mais Grégoire XI différa jusqu'à sa mort. C'est que cette élection n'était pas sans reproche. Énéas Silvius Piccolomini, depuis Pape sous le nom de Pie II, nous apprend que l'empereur Charles acheta les suffrages à prix d'argent ; qu'il promit à cha-

¹ Raynald, ann. 1372, n. 5. — ² Id., *ibid.*, n. 6.

¹ Raynald, ann. 1372, n. 7-24. — ² Id., *ibid.*, n. 25 ; ann. 1374, n. 19 ; ann. 1375, n. 19. — ³ Id., *ibid.*, n. 4.

que électeur cent mille florins d'or ; que, ne pouvant les payer comptant, il leur engagea les revenus de l'empire, qui en fut tellement affaibli qu'il ne s'en releva jamais. Un autre historien de Bohême ajoute qu'on n'aurait pas grand bien de Venceslas, attendu que le jour de son baptême il avait, comme autrefois Constantin Copronyme, sali les fonts baptismaux et même l'autel où il fut placé. Sa mauvaise conduite et son mauvais gouvernement ne justifieront que trop ces fâcheux pronostics ¹.

Louis, roi de Hongrie et de Pologne, ne fit aucune expédition remarquable sous le pontificat de Grégoire XI, quoiqu'il y fût sollicité bien souvent par ce Pontife comme étant plus intéressé que personne à repousser les Turcs, qui déjà menaçaient la Hongrie. Seulement on voit qu'il secondait le zèle des missionnaires apostoliques pour la propagation de la foi.

L'an 1372 le Pape donna commission au Frère mineur François du Puy, vicaire apostolique de la Tartarie septentrionale, d'emmener avec lui douze religieux pour convertir ces peuples barbares. Les frères du même ordre présentèrent au Pape, au nom du roi de Hongrie et au leur, une requête où ils disaient qu'en Bosnie, en Rascie, en Basarat, et dans les pays voisins, la moisson était abondante, mais les ouvriers en petit nombre ; c'est pourquoi ils demandaient la permission d'y fonder plusieurs maisons de leur ordre. Le Pape le leur accorda par sa lettre du 17 juin, adressée au vicaire de l'ordre en Bosnie, nommé Barthélemy d'Auvergne. De plus, à la prière du même roi, le Pape écrivit à tous les provinciaux, custodes et gardiens des Frères mineurs, de permettre à tous les frères de leur dépendance qui le désireraient, et qu'ils en jugeraient capables, d'aller à cette mission de Bosnie, à la charge que ces nouveaux missionnaires n'excéderaient pas le nombre de soixante.

La religion reflourissait dans la Moldavie. Lasco, duc de cette province, ayant quitté le schisme des Grecs, instruisit le Pape de sa réunion à l'Église romaine. Le Pape, par une

lettre du 25 janvier 1372, l'exhorte à persévérer et à ramener aussi à l'Église la princesse sa femme, qui demeurait dans le schisme. Plusieurs autres lettres du même Pape, données pendant le cours de la même année, font voir que les Frères mineurs travaillaient puissamment à la conversion des hérétiques et des schismatiques dans les pays voisins ¹.

L'année suivante (1373), comme la religion continuait à faire des progrès en Bosnie et en Russie même, Grégoire XI donna aux Frères mineurs le pouvoir formel d'administrer le baptême et les autres sacrements, attendu qu'il n'y avait pas de paroisses distinctes dans ces deux provinces, et il en informa les habitants. Le Pape le fit parce que certains envieux cherchaient à faire accroire aux peuples que les Frères mineurs n'avaient pas ces pouvoirs. De plus, ayant appris que les princes de Lithuanie n'étaient pas mal disposés pour la religion, Grégoire leur écrivit pour les y attirer tout à fait ; en même temps il pressa le roi et la reine de Hongrie, ainsi que d'autres princes chrétiens du voisinage, d'y aider de tous leurs moyens ².

D'un autre côté, les religieux de Saint-Dominique, par la grâce de Dieu, avaient converti dans la grande Arménie une multitude d'infidèles qui persévéraient dans la foi ; ils y avaient même fondé un ordre de Frères unis, affiliés à l'ordre des Frères prêcheurs. Cependant il se trouva quelques malintentionnés qui détournaient les enfants de Saint-Dominique de suivre de si beaux exemples. Grégoire XI, l'ayant appris, défendit, sous peine d'anathème, de détourner d'une œuvre si excellente et ordonna de seconder de toutes manières ceux qui s'y voueraient. Un grand nombre d'ouvriers apostoliques s'étant présentés aussitôt, le Pape écrivit aux religieux d'Arménie de bien recevoir leurs nouveaux frères. La lettre porte cette inscription : « Grégoire, évêque, serviteur des serviteurs de Dieu, à nos bien-aimés fils, les Frères prêcheurs, demeurant ou allant chez les Sarrazins, les païens, les Grecs, les Bulgares, les Comans, les Ibères, les Alains, les Gazares, les Goths, les Scythes, les Ruthènes, les Ja-

¹ Raynald, ann. 1376, n. 13-18. Enéas Silv., *Hist. Boem.*, c. 33. Dubrav, *Hist. Boem.*, c. 23.

² Raynald, ann. 1372, n. 32. — ² Id., ann. 1373, n. 16.

cobites, les Nubiens, les Nestoriens, les Géorgiens, les Arméniens, les Indous, les Mochites et autres nations infidèles de l'Orient et de l'Aquilon, ou partout ailleurs, salut et bénédiction apostolique ! » Le Pape accordait aux missionnaires les plus amples pouvoirs, entre autres de réitérer sous condition le baptême et les ordinations douteuses ; mais ils perdaient leurs privilèges dès qu'ils ne persévéraient pas dans leur mission ¹.

En même temps, pour affermir et propager la véritable religion dans la Valachie, où le roi Louis de Hongrie l'avait ramenée par son zèle, il charge les archevêques de Strigonie et de Colocz de se concerter avec le prince sur la ville où il conviendrait d'établir un siège épiscopal et sur la personne qui conviendrait pour évêque ; en particulier, de voir si frère Antoine, de l'ordre des Mineurs, qui y avait travaillé avec beaucoup de succès, aurait pour l'épiscopat les qualités requises ².

En allant en Arménie les Frères prêcheurs firent un autre bien en passant à Constantinople. Jean Cantacuzène, alors moine et autrefois empereur, se trouvant en cette ville, entra en conférence avec eux, et plusieurs autres Grecs prirent part à la dispute. On y parla des différends entre les Grecs et les Latins, et Cantacuzène dit : « Je crois que l'Eglise romaine a la primauté sur toutes les Eglises du monde, et j'exposerais ma vie, s'il était besoin, pour la défense de cette vérité. » Le Pape Grégoire, ayant appris ce fait d'un évêque digne de foi, écrivit à Cantacuzène pour l'en congratuler et dit dans sa lettre : « C'est le refus de reconnaître cette primauté qui a causé la division entre les Latins et les Grecs et entretenu le schisme. D'ailleurs vous avez une grande réputation de prudence, de gravité dans vos mœurs et de science, outre l'éclat qui vous reste de la dignité impériale ; c'est pourquoi nous vous prions instamment de travailler de toutes vos forces à l'union des Eglises, dont vous pouvez être le principal promoteur, et nous aurions un grand plaisir à vous voir et à traiter cette affaire avec vous, si vous pouviez venir à Rome, où

nous avons résolu d'aller l'automne prochain. » La lettre est du 28 janvier 1375.

Un certain nombre de Grecs, tant clercs que religieux et laïques, profitèrent des conférences avec les Frères prêcheurs, quittèrent le schisme et se réunirent à l'Eglise romaine. Ils eurent beaucoup à souffrir des schismatiques opiniâtres, jusqu'à se voir privés de leurs dignités et de leurs biens. Le Pape, l'ayant appris, témoigna sa surprise et sa peine à l'empereur Jean Paléologue de ce qu'il tolérait de pareilles violences, lui, le fils de l'Eglise romaine, d'autant plus que cela détournerait les chrétiens d'Occident de venir à son secours contre les Turcs. Il écrivit également à l'empereur Manuel pour l'engager à se réunir au Siège apostolique, comme son père, l'unité dans la foi et dans l'Eglise étant la plus grande force contre toute espèce d'ennemis ³.

On le voit, toujours la Providence offre aux Grecs les moyens et l'occasion de rentrer dans l'unique bercail de l'unique Pasteur et d'échapper ainsi aux loups et aux lions qui rôdent à l'entour. Quelques âmes sincères, quelques hommes de bonne volonté en profitent ; mais la masse de la nation s'obstine dans le mal et marche au-devant de la ruine.

L'île de Crète ou de Candie appartenait alors aux Vénitiens, mais elle était habitée par des Grecs, la plupart schismatiques, que leurs caloyers et leurs prêtres empêchaient autant qu'ils le pouvaient de se réunir à l'Eglise romaine. C'est pourquoi, dès l'an 1368, le Pape Urbain écrivit à l'archevêque de cette île et aux évêques, ses suffragants, une lettre où il disait : « A présent que les censures ecclésiastiques peuvent être mieux exécutées avec le secours du bras séculier, on espère parvenir dans cette île à l'extirpation du schisme, et pour cet effet nous vous ordonnons qu'aucun Grec ne reçoive la cléricature ou ne soit promu aux ordres que par un évêque latin ou un grec catholique qui lui en donne ses lettres, et le prêtre ordonné d'entre eux dira la messe et l'office selon le rite de l'Eglise romaine. Nous défendons, de plus, qu'aucun caloyer ou prêtre grec, ne gardant

¹ Raynald, ann. 1374, n. 8. — ² Id., *ibid.*, n. 9.

³ Raynald, ann. 1375, n. 1-5.

pas notre rite, ose à l'avenir entendre les confessions ou prêcher au peuple¹. »

Suivant ce dessein d'éteindre le schisme en Candie ou en Crète, le Pape Grégoire XI écrivit ainsi au duc ou doge de Venise, André Contarini : « Nous avons appris depuis peu qu'autrefois le patriarche schismatique de Constantinople envoyait dans votre île de Crète un archevêque de sa communion pour le gouvernement spirituel des Grecs schismatiques ; mais un de vos prédécesseurs défendit, sous une grosse peine, qu'on y en reçût à l'avenir, et depuis la mort d'un certain Macaire on l'a ainsi observé, comme on l'observe encore. Ce même doge avait défendu qu'aucun schismatique sortit de l'île pour aller recevoir ses Ordres d'un évêque schismatique, ce qui toutefois ne s'observe plus à présent, et par là le schisme s'entretient dans l'île. C'est pourquoi nous vous prions de faire observer inviolablement cette défense, et de faire par vous-même et par les officiers que vous avez dans l'île tout ce qui peut contribuer à la conversion des schismatiques, qui vous seront d'autant plus fidèles qu'ils seront plus unis avec les Latins catholiques. » La lettre est du 27 octobre 1373².

A cette époque un seigneur espagnol donnait en ce genre un très-bel exemple ; c'était Alphonse, prince d'Exerica, dans l'Aragon. Comme il avait un grand nombre d'esclaves mahométans, il faisait de son mieux pour les attirer au Christianisme ; à ceux qui recevaient le baptême il donnait la liberté. Grégoire XI, informé de cette piété généreuse, écrivit au roi et à la reine d'Aragon, ainsi qu'aux princes, leurs fils, de travailler de même à la conversion de leurs esclaves infidèles. Il écrivit en outre aux évêques, aux abbés et à d'autres ecclésiastiques du royaume, pour les exciter à instruire les Sarrazins dans la religion chrétienne³.

L'an 1373 Philippe de Maisières, gentilhomme, chancelier du roi de Chypre, et que nous avons vu fidèle compagnon de saint Pierre Thomas, vint en France à la cour du roi Charles V, et lui raconta qu'en Orient, où

il avait longtemps demeuré, on célébrait tous les ans la fête de la Présentation de la sainte Vierge, en mémoire de ce qu'elle fut présentée au temple à l'âge de trois ans. Philippe ajouta : « J'ai fait réflexion que cette grande fête n'était point connue dans l'Eglise d'Occident, et, lorsque j'étais ambassadeur du roi de Chypre auprès du Pape, je lui parlai de cette fête et lui en présentai l'office noté en musique ; il le fit soigneusement examiner par des cardinaux, d'autres prélats et des docteurs en théologie, et permit de célébrer cette fête, ce qui fut exécuté à Avignon en présence de plusieurs prélats et d'un grand peuple. »

Après ce récit Philippe de Maisières présenta le même office au roi Charles, qui le reçut avec joie et le fit célébrer solennellement dans sa chapelle, le 21 novembre 1373, par le nonce du Pape, Pierre, abbé de Conque et docteur en décret, qui officia et prêcha fort élégamment en présence du roi et de plusieurs prélats et seigneurs que le roi y avait appelés. C'est le sujet d'une lettre du même roi, écrite l'année suivante au maître et aux écoliers du collège de Navarre, pour les exhorter à célébrer cette fête de la Présentation de la Vierge⁴.

Philippe de Maisières s'attacha depuis au roi Charles V, son souverain naturel, et il fut admis aux conseils de ce prince. Ensuite il prit quelque part à l'éducation de Charles VI, pour qui il composa un livre intitulé : *le Songe du vieil Pèlerin*. C'était lui-même qu'il appelait ainsi, à cause de la multitude de ses courses en Orient et dans les diverses contrées de l'Europe. Ce livre est un recueil de traits d'histoire, mêlés de préceptes et de réflexions judicieuses que Philippe met dans la bouche de la Vérité, dont il fait une personne, afin de toucher davantage le jeune roi. Comme le tumulte des affaires et la contagion du monde n'avaient jamais ôté à Philippe le goût de la piété et de la solitude, il se retira, l'an 1380, chez les Célestins de Paris, et il y vécut jusqu'à une extrême vieillesse, partageant avec ces religieux les exercices de la régularité et de la pénitence. Il fit bâtir

¹ Raynald, ann. 1368, n. 20. — ² Id., ann. 1373, n. 18. — ³ Id., *ibid.*, n. 17.

⁴ Launoï, *Hist. Navarr.*

une chapelle dans leur église et quelques lieux réguliers dans leur maison. Enfin, plein de vertus et de jours, il mourut le 29 mai 1403, et il fut inhumé, avec l'habit de Célestin, dans le chapitre de ce monastère ¹.

Grégoire XI, comme Urbain V, eut beaucoup de zèle pour faire tenir des conciles. Sous son pontificat on trouve les conciles d'Angers et d'Apt en 1363, celui d'Agen en 1366, d'York en 1367, de Lavaur et de Cantorbéry en 1368; sous Grégoire XI on trouve les conciles provinciaux de Magdebourg en 1370, de Narbonne en 1374, de Pologne, à Uniejow, en 1375, de Lyon en 1376. Des deux premiers, on a des constitutions étendues sur la discipline de la jurisprudence ecclésiastique. Celui de Narbonne rapporte le mandement du Pape à l'archevêque d'assembler ses suffragants dans l'espace de six mois pour traiter avec eux de la réformation des mœurs et des autres besoins des églises, et, afin que les points qui devaient faire la matière du concile fussent plus digérés, le Pape voulut que chaque évêque les examinât dans le synode de son diocèse; mais, comme il souhaitait aussi que les règlements de cette assemblée s'étendissent à toutes sortes de personnes, même aux religieux exempts, il permit à l'archevêque de contraindre tous les abbés et supérieurs réguliers, sans en excepter ceux de l'ordre de Cîteaux, à se trouver présents au concile ².

L'an 1373 le roi d'Angleterre envoya des ambassadeurs au Pape pour le prier de surseoir aux réserves des bénéfices d'Angleterre qui vquaient en cour de Rome et de laisser au clergé la liberté des élections pour les évêchés et aux métropolitains le droit de les confirmer. Le roi et le royaume se plaignaient encore d'être lésés sur plusieurs autres articles. Pour y satisfaire le Pape Grégoire envoya trois nonces, dont deux évêques, qu'il chargea de donner au roi Édouard la déclaration suivante : « 1^o Toutes les instances pendantes, soit en cour de Rome, soit en celle du roi d'Angleterre, touchant les bénéfices vacants en régle demeureront en suspens jusqu'à la Saint-Jean prochaine, après

quoi elles pourront être reprises et poursuivies. 2^o Ceux qui possèdent des bénéfices en Angleterre par autorité du Pape demeureront en possession, sans pouvoir être inquiétés à cause de ce qui s'est passé. 3^o Si pendant cet intervalle il vque des évêchés ou d'autres églises, dont la vacance donne lieu au roi de prétendre la présentation à quelques bénéfices, il n'innovera rien au préjudice des parties plaidantes ou des autres qui auraient des collations du Saint-Siège. » Le reste de cette déclaration contient des précautions semblables pour tenir toutes les affaires en suspens jusqu'au terme marqué. La date est du 21 décembre 1373 ¹.

Mais, pendant que l'esprit de Dieu, l'esprit de foi, d'humilité et de zèle, formait des âmes saintes dans le monde et dans le cloître, et suscitait parmi les religieux de Saint-Dominique et de Saint-François de nouveaux apôtres pour amener ou ramener à la foi et à l'Église catholique les nations dévoyées de l'Orient, l'esprit de Satan, l'esprit d'orgueil et d'erreur, suscitait en Occident même de faux apôtres, de faux docteurs, de faux chrétiens, qui renouvelaient les anciennes hérésies ou y en ajoutaient de nouvelles. Le principal de ces faux docteurs fut Jean Wiclef, professeur dans l'université d'Oxford et curé de Lutterworth, dans le diocèse de Lincoln, né l'an 1324 au village de Wiclef ou Wicliffe, dans le comté d'York, d'où il paraît avoir pris son nom.

Durant les divisions qui arrivèrent l'an 1360 dans cette université entre les moines mendiants et les prêtres séculiers, Wiclef prit la défense des privilèges de ses confrères; mais, ayant été obligé de céder à l'autorité du Pape et des évêques qui protégeaient les moines, il résolut de s'en venger. Dans ce dessein il avança plusieurs propositions contraires au droit qu'ont les ecclésiastiques de posséder des biens temporels, d'exercer une juridiction sur les laïques et de porter les censures; par là il gagna l'affection des chefs du gouvernement, dont l'autorité se trouvait souvent gênée par celle du clergé, et la faveur des grands, qui, ayant usurpé les biens

¹ *Hist. de l'Église gallic.*, l. 40. — ² Mansi, *Concil.*, t. 26.

¹ Raynald, ann. 1373, n. 21.

de l'Église, méprisaient les censures portées contre eux.

Pour punir Wiclef de cette conduite Simon Langham, archevêque de Cantorbéry, lui ôta, en 1367, la place qu'il avait dans l'université et la donna à un moine ; le Pape Urbain V approuva ce procédé de l'archevêque. Wiclef, irrité, ne garda plus de mesures ; il attaqua plus vivement qu'il n'avait fait le souverain Pontife, les évêques, le clergé en général et les moines. La vieillesse et la caducité d'Édouard III, jointes à la minorité de Richard II, furent des circonstances favorables pour dogmatiser impunément ; Wiclef en profita. Il enseigna ouvertement que l'Église romaine n'est point le chef des autres Églises ; que les évêques n'ont aucune supériorité sur les prêtres ; que, selon la loi de Dieu, le clergé ni les moines ne peuvent posséder aucun bien temporel ; que, lorsqu'ils vivent mal, ils perdent tous leurs pouvoirs spirituels ; que les princes et les seigneurs sont obligés de les dépouiller de ce qu'ils possèdent ; qu'on ne doit point souffrir qu'ils agissent par voie de justice et d'autorité contre des chrétiens, parce que ce droit n'appartient qu'aux princes et aux magistrats. Ce novateur, en soutenant de pareilles maximes, était bien sûr de ne pas manquer de protecteurs.

En effet, l'an 1377, Grégoire XI, informé de ces faits, écrivit à Simon de Sudbury, archevêque de Cantorbéry, et à ses collègues de procéder publiquement contre Wiclef. Ils se rassemblèrent à Londres un concile auquel il fut cité ; il y parut, mais accompagné du duc de Lancastre, régent du royaume, et de plusieurs autres seigneurs. Par des subtilités scolastiques, des distinctions, des explications, des restrictions et d'autres palliatifs, il réussit à faire paraître sa doctrine tolérable. Les évêques, intimidés par la présence et par la menace des seigneurs, n'osèrent pousser plus loin la procédure ni prononcer la sentence. Wiclef en sortit sans essayer une censure.

Cette impunité l'enhardit ; il sema bientôt de nouvelles erreurs. Il attaqua les cérémonies du culte reçu dans les églises, les ordres religieux, les vœux monastiques, le culte des saints, le libre arbitre de l'homme, le droit

de propriété, les décisions des conciles, l'autorité des Pères de l'Église, etc. Grégoire XI, ayant condamné dix-neuf propositions de ce novateur, qui lui avaient été déferées, les adressa avec la censure aux évêques d'Angleterre. Ils tinrent à ce sujet à Lambeth un concile auquel Wiclef se présenta escorté et armé comme la première fois et en sortit de même ¹. Nous verrons plus tard les suites et la condamnation de cette hérésie.

On peut distinguer comme trois phases dans les erreurs de Wiclef. 1^o Il attaque l'Église catholique, ses usages, ses institutions, sa doctrine, ses droits temporels et spirituels, ses sacrements, son chef. 2^o Il attaque la société civile non moins que l'Église ; il enseigne que, pour être seigneur, maître ou propriétaire de quoi que ce soit, il faut être en état de grâce ; que tout roi, prince, seigneur ou propriétaire en péché mortel perdent par là même tous leurs droits, de même que le Pape, l'évêque et le prêtre dans l'ordre spirituel. Comme les partisans de Wiclef se donnaient pour des saints et leurs adversaires pour des méchants, l'application était facile. Wiclef allait plus loin ; il enseigna que l'homme n'a point de libre arbitre, qu'il fait nécessairement tout ce qu'il fait ; d'où suit qu'il est aussi injuste de le punir d'un vol ou d'un meurtre que de le punir d'avoir faim ou soif, d'où suit enfin que les lois sont des tyrannies, les législateurs et les magistrats des tyrans ². 3^o Il attaque Dieu par les plus horribles blasphèmes : il enseigne que Dieu fait nécessairement tout ce qu'il fait ; que Dieu approuve qu'on pèche, qu'il nécessite au péché, ce qui est faire un Dieu dominé par la nécessité, et, ce qui en est une suite, un Dieu auteur et approbateur de tous les crimes, c'est-à-dire un Dieu que les athées auraient raison de nier, en sorte que la religion de ce prétendu réformateur est pire que l'athéisme ³. Ce n'est pas tout ; Wiclef a osé dire : « Touté créature est Dieu, tout est Dieu ⁴, » c'est-à-dire qu'il faut tout adorer, même l'idole la plus infâme ; que toutes les actions de l'homme sont des actions divines,

¹ Bergier, *Dictionnaire théologique*, art. WICLEFITES. — ² Raynald, ann. 1381, n. 33. — ³ Bossuet, *Hist. des Variat.*, t. 11, n. 153. — ⁴ Raynald, ann. 1377, n. 5

même le vol, le parricide et l'adultère. Tels sont, dans toute hérésie, les trois abîmes qui s'appellent l'un l'autre.

Les manichéens étaient au fond du troisième abîme, les vaudois dans le premier. Sous le pontificat de Grégoire XI on vit en France une secte de manichéens qui se nommaient la société des Pauvres; le vulgaire les nommait Turlupins. Ils disaient qu'on ne devait avoir honte de rien de ce qui est naturel et par conséquent l'ouvrage de Dieu; ils découvriraient donc leur nudité et se mélaient indifféremment comme les bêtes, ne distinguant pas de l'institution divine le désordre introduit par le péché. Sur la remontrance du Pape le roi Charles V arrêta le cours de cette secte infâme par des châtimens¹. Les vaudois et d'autres hérétiques, n'étant pas si odieux, furent poursuivis avec moins de vigueur, en sorte qu'ils se multiplièrent dans le Dauphiné et la Savoie, jusqu'à tuer un inquisiteur à Suse et un autre à Turin².

Vers le même temps quelques individus avancèrent ou furent accusés d'avancer des opinions erronées, mais qui paraissent n'avoir pas eu de suites. Tel un chanoine de Prague, nommé Millecz, dont le Pape recommanda aux évêques et à l'empereur Charles de réprimer les erreurs³, que l'on ne connaît pas, du reste; tel Albert, évêque de Halberstadt, accusé d'enseigner le fatalisme et l'influence nécessitante des astres, et contre lequel le Pape ordonna une procédure, sans qu'on en sache le résultat⁴; telles certaines opinions appartenant ou attribuées à Raymond Lulle, que le Pape condamna par une bulle du 25 janvier 1376; telles encore certaines idées singulières au sujet des espèces eucharistiques et de la pauvreté de Jésus-Christ, qui furent avancées ou reproduites en Espagne et contre lesquelles le Pape avertit les prélats.

L'Italie était exempte d'erreur, mais non pas de trouble et de division. Les Visconti de Milan, Bernabo et Galéas, étaient habituellement en guerre avec l'Église, quelquefois en trêve, rarement en paix. Le Pape procédait

contre eux et par les armes spirituelles et par les armes temporelles, pour les amener à une paix sincère et durable. D'un autre côté le peuple de Florence, se prétendant maltraité par les gouverneurs que le Pape envoyait d'Avignon en Italie, forma une ligue dans laquelle entrèrent beaucoup de villes des États de l'Église; plusieurs gouverneurs pontificaux furent chassés, quelques-uns même tués, ce qui troubla singulièrement Grégoire XI dans Avignon.

On vit alors un phénomène bien rare dans l'histoire: une fille de naissance commune, choisie par la république de Florence pour aller en ambassade auprès du chef de l'Église et négocier sa réconciliation; on vit cette fille bourgeoise non-seulement apte, mais supérieure à cette honorable mission.

Dans la ville de Sienne, si féconde en saints personnages, vivait un homme pieux, simple et droit, nommé Jacques, surnommé Benincasa, teinturier de profession; sa femme, nommée Lapa, quoiqu'elle fût sans ombre de malice, soignait cependant si bien les affaires de la maison qu'ils jouissaient d'une honnête aisance. Dieu bénit leur mariage; ils eurent vingt-cinq enfants, dont plusieurs jumeaux; ils les élevèrent dans la crainte et l'amour de Dieu. Jamais, dans cette nombreuse famille, on ne se permettait une parole qui pût offenser Dieu ou le prochain. Le père donnait l'exemple. Un de ses concitoyens cherchait à le ruiner par des calomnies; jamais cependant il ne put souffrir qu'on en dît du mal en sa présence. Comme sa femme s'en plaignait amèrement, il lui dit avec douceur: « Laissez-le tranquille, ma chère; Dieu lui fera connaître son tort et il deviendra notre défenseur. » Ce que l'événement vérifia dans la suite.

L'effet de ce bon exemple fut tel sur tous les enfants de la maison, particulièrement sur les filles, qu'elles ne pouvaient ni dire ni entendre une parole indécente. Une d'elles, nommée Bonaventura, ayant épousé un jeune homme qui avait perdu son père et sa mère, fut bien scandalisée de lui entendre proférer, ainsi qu'à ses camarades, des propos deshonnêtes. Elle en conçut une si grande tristesse qu'elle en tomba malade et

¹ Raynald, ann. 1372, n. 19, etc. — ² Id., ann. 1375. — ³ Id., ann. 1374, n. 10. — ⁴ Id., ann. 1372, n. 33.

dépérissait à vue d'œil. Son mari lui en ayant demandé la cause, elle lui répondit sérieusement : « Dans la maison de mon père je n'ai pas été accoutumée à entendre des propos comme j'en entends ici chaque jour ; je n'ai pas été élevée de cette manière par mes parents. Tenez donc pour certain que, si vous n'ôtez de cette maison tous ces vilains discours, vous me verrez bientôt morte. » Le mari, bien étonné et en même temps bien édifié, prit aussitôt des mesures pour que sa femme n'entendit plus rien qui pût lui causer de la peine. La modestie du beau-père corrigea ainsi toute la maison du gendre.

Parmi les derniers enfants de cette nombreuse famille furent deux filles jumelles, qui naquirent en 1347 ; au baptême l'une fut nommée Jeanne, l'autre Catherine. Jeanne quitta cette terre peu de jours après, avec l'innocence baptismale ; Catherine fut nourrie par sa mère même, avec beaucoup d'affection. C'est la célèbre sainte Catherine de Sienna.

Dès qu'elle put marcher seule sa mère eut de la peine à la garder à la maison. Dieu l'avait prévenue dès lors de tant de grâces que chacun se sentait heureux de la voir et de l'entendre. C'était donc à qui des voisins ou des parents l'emmènerait chez soi pour jouir de cette consolation spirituelle. Vers l'âge de cinq ans, ayant appris la Salutation angélique, elle la redisait avec amour ; bien des fois, en montant et en descendant les escaliers, elle fléchissait le genou à chaque degré et saluait la sainte Vierge.

Vers l'âge de six ans, comme elle revenait d'auprès de sa sœur Bonaventura avec son petit frère Étienne, Notre-Seigneur lui apparut au-dessus de l'église des Frères prêcheurs, assis sur un trône, avec la tiare sur la tête, et accompagné de saint Pierre et de saint Paul, ainsi que de saint Jean l'Évangéliste. Cette vue arrêta Catherine immobile au milieu de la place ; elle contemplait avec un amour ineffable le Sauveur, qui la bénit avec tendresse par le signe de la croix. Son petit frère, qui avait continué son chemin, voyant qu'elle ne le suivait point, revint sur ses pas, la trouva immobile à la même place, l'appela vainement, et enfin l'entraîna

x.

de force. Alors, se réveillant comme d'un profond sommeil, elle baissa les yeux et dit : « Ah ! si tu voyais ce que je vois, tu ne m'empêcherais pas de jouir de ce bonheur. » Elle porta de nouveau les yeux en haut, mais la vision avait disparu, de quoi elle pleura beaucoup. C'est elle-même qui, dans un âge plus avancé, raconta ce fait à son confesseur et à son biographe.

Dès lors elle entra comme dans l'âge mûr ; on ne vit plus en elle rien de l'enfance. Dieu la prévenait de jour en jour de grâces plus singulières. Ainsi, comme elle le confessa humblement à son guide spirituel, elle apprit alors, non par la lecture, mais par l'infusion de l'Esprit-Saint, les vies des Pères du désert, les actions de quelques autres saints, notamment de saint Dominique, et elle en conçut un si grand désir de les imiter qu'elle ne pouvait plus penser à autre chose. Elle cherchait les lieux retirés et se donnait secrètement la discipline avec une petite corde. La prière et la méditation remplaçaient tous les amusements. Contre l'habitude des enfants, tous les jours elle mangeait et parlait moins. Son exemple attira plusieurs compagnes de son âge, qui se retiraient avec elle dans un coin de la maison pour écouter ses ferventes paroles, se donner la discipline et réciter un certain nombre de fois l'Oraison dominicale et la Salutation angélique.

Alors lui arriva un fait dont fut souvent témoin sa mère, qui le raconta elle-même à l'auteur de sa vie. Bien des fois, quand elle montait ou descendait les escaliers de la maison paternelle, elle paraissait visiblement transportée par les airs, sans que ses pieds touchassent les degrés ; ce que voyant, sa mère tremblait qu'elle ne vînt à tomber. Cela arrivait surtout quand elle voulait fuir la compagnie, particulièrement des jeunes gens d'un autre sexe.

Elle était dans sa sixième année quand elle sentit un vif désir d'imiter les solitaires d'Égypte. Ne sachant comment s'y prendre, elle sortit par une porte de la ville et vint à une grotte où elle fut ravie en extase. Elle y connut qu'elle ne devait pas encore quitter la maison paternelle, mais y pratiquer la mor-

tification pour l'amour du Sauveur crucifié. Revenue à elle, et se voyant seule et loin de la ville, elle eut peur que ses parents ne la crussent perdue ; elle se recommanda au Seigneur, qui la transporta par les airs à la porte de Sienne. Elle rentra promptement à la maison, où l'on crut qu'elle revenait de chez sa sœur mariée, en sorte que cet événement demeura inconnu jusqu'à ce que, dans un âge avancé, elle le découvrit à ses confesseurs, du nombre desquels fut le biographe qui le raconte.

Elle était dans sa septième année quand, après avoir beaucoup prié la Reine des vierges et des anges, elle fit vœu de virginité. A genoux dans un lieu solitaire, elle fit cette prière à haute voix : « Bienheureuse et très-sainte Vierge, qui, la première entre toutes les femmes, avez consacré par un vœu une perpétuelle virginité au Seigneur, qui vous a fait la grâce incomparable de devenir la Mère de son Fils unique, je supplie votre ineffable piété que, sans faire attention à mes mérites ni considérer ma petitesse, vous daigniez me faire la grâce de me donner pour époux celui que je désire de tout mon cœur et de toute mon âme, votre Fils adorable, notre unique Seigneur Jésus-Christ, et je vous promets, à lui et à vous, que jamais je n'admettrai d'autre époux, et qu'à toujours je lui garderai, selon mes petits moyens, une virginité sans tache. » Après avoir fait ce vœu elle redoubla de ferveur et d'austérités ; elle s'abstint de manger de la chair, autant qu'elle le put sans se faire remarquer. Elle conçut une dévotion spéciale pour les saints qui ont travaillé au salut des âmes. Ayant appris que saint Dominique avait fondé à cet effet l'ordre des Frères prêcheurs, elle eut pour cet ordre un si grand respect que, quand des Frères prêcheurs passaient devant la maison, elle allait baiser dévotement la trace de leurs pas. Elle eut même l'idée de prendre des habits d'homme, comme autrefois sainte Euphrosyne, et d'entrer dans cet ordre pour travailler aussi au salut des âmes. Dieu contentera son zèle d'une autre manière¹.

Elle n'avait pas encore dix ans lorsque sa

¹ *Acta SS.*, 30 avril. *Vita S. Cath. Sen.*, auctore Raimondo Capuano, c. 1.

mère lui dit un jour : « Va à l'église paroissiale, et prie notre curé de dire la messe en l'honneur de saint Antoine, avec tel nombre de cierges et tel argent pour offrande. » Catherine fit avec joie ce que lui avait commandé sa mère ; mais elle eut la dévotion d'entendre la messe. La mère, qui trouvait le temps un peu long, lui dit au retour, suivant la coutume du pays : « Maudites soient les mauvaises langues qui disaient que tu ne reviendrais plus ! »

Catherine garda un moment le silence ; ensuite, prenant sa mère à part, elle lui dit humblement : « Madame ma mère, si je manque ou transgresse vos ordres, frappez-moi comme il vous plaira, afin que je sois plus attentive une autre fois, parce que cela est digne et juste ; mais, je vous supplie, ne veuillez plus, à propos de mes manquements, maudire qui que ce soit, ni bon ni mauvais, parce que cela ne convient pas à votre grand âge et que c'est pour mon cœur une affliction extrême. » La mère, surprise au delà de tout ce qu'on peut dire de voir une si petite enfant la reprendre avec une si grande sagesse, lui dit néanmoins : « Pourquoi donc êtes-vous restée si longtemps ? — C'est, répondit-elle, que j'ai entendu la messe pour laquelle vous m'avez envoyée ; après quoi je m'en suis revenue sans m'arrêter nulle part. » La mère, encore plus édifiée de sa fille, raconta le tout au père, qui en rendit grâces à Dieu et considérait la chose sans rien dire.

Lorsque Catherine fut parvenue à l'âge de douze ans, la famille, qui ne soupçonnait pas son vœu, pensait à la marier. La mère espérait pour elle un parti fort avantageux à cause de sa vertu et de sa sagesse ; mais elle aurait voulu qu'elle soignât un peu plus sa toilette. Catherine, qui ne cherchait à plaire qu'à l'Époux invisible que déjà elle avait choisi, s'y refusa longtemps. Mais enfin sa sœur Bonaventura, qu'elle aimait avec tendresse, l'en ayant priée instamment, elle s'y prêta quelque temps par complaisance. Bientôt elle s'en repentit comme d'une faute énorme, comme ayant aimé sa sœur plus que Dieu. Ce regret fut d'autant plus vif que la sœur bien-aimée vint à mourir peu après.

Les parents n'insistèrent que plus vive-

ment pour qu'elle consentît à prendre un mari convenable. Comme ils ne purent la persuader, ils engagèrent un Frère prêcheur, grand ami de la famille, à lui parler dans leur sens. Le religieux, ayant entendu Catherine, lui conseilla de se couper les cheveux pour montrer à ses parents que sa résolution était immuable, ce qui les porterait peut-être à cesser leurs instances. A l'instant même elle se coupa les cheveux, qu'elle avait fort beaux. Sa mère, ses frères, son père, s'en étant aperçus, se récrièrent contre elle plus que jamais, disant : « Tu as beau faire, tes cheveux repousseront malgré toi. Dût ton cœur en rompre, tu prendras un mari ; nous ne te laisserons aucun repos que tu n'y consentes. »

Il fut alors décidé d'un commun accord que Catherine n'aurait plus de lieu retiré pour vaquer à la prière, mais qu'elle serait constamment occupée aux travaux de la cuisine ; à quoi l'on ajoutait chaque jour des paroles de reproches et de mépris, pour lui faire changer de résolution, d'autant plus qu'on lui avait trouvé un jeune homme fort convenable. Ce fut en vain. Privée de sa cellule extérieure, Catherine, inspirée par l'Esprit de Dieu, se bâtit une cellule intérieure au fond de son âme. Là elle priait, là elle s'unissait à son divin Époux, malgré tout le tracass de la cuisine. Elle imagina un moyen plus merveilleux encore ; elle se représenta Jésus-Christ dans son père, la sainte Vierge dans sa mère, les apôtres et les disciples dans ses frères et les autres personnes de la maison. Dans cette pensée elle les servait avec un empressement et une joie qui excitaient l'admiration de tout le monde. Un autre bien lui arrivait de là ; en servant ainsi les autres elle méditait continuellement sur son céleste Époux, qu'elle servait en eux ; la cuisine devint pour elle comme un sanctuaire, et, en servant ceux qui étaient à table, toujours elle nourrissait son âme de la présence du Sauveur. Ses frères, voyant tout cela, se disaient entre eux : « Nous sommes vaincus ! » Le père, qui était plus pacifique et considérait avec attention tout ce qu'elle faisait, se convainquit de plus en plus qu'elle était conduite par l'Esprit-Saint et non par aucune légèreté de jeunesse.

Enfin Catherine, ayant connu dans une vision que Dieu l'appelait au tiers-ordre de Saint-Dominique, assembla le jour même ses parents et ses frères et leur parla en ces termes : « Depuis longtemps vous avez résolu entre vous, ainsi que vous l'avez dit, de me donner en mariage à un homme corruptible et mortel. Quoique j'y eusse une répugnance extrême, comme vous avez pu le voir par bien des signes, toutefois, pour le respect que Dieu m'ordonne de témoigner à mes parents, je ne me suis point expliquée clairement jusqu'ici. Mais maintenant, comme ce n'est plus le temps de se taire, je vous découvrirai nettement mon cœur et ma résolution, résolution que j'ai prise et confirmée non depuis peu, mais depuis mon enfance. Sachez donc que, dans mon enfance même, j'ai fait vœu de virginité, non pas en enfant, mais après une longue délibération et pour une grande cause ; je l'ai fait au Sauveur du monde, mon Seigneur Jésus-Christ, et à sa très-glorieuse Mère ; je leur ai promis que jamais je n'accepterais d'autre époux que le Seigneur lui-même. Or, maintenant que, par la volonté du Seigneur, je suis parvenue à un âge et à une connaissance plus parfaits, sachez que mon esprit y est tellement affermi que vous amolliriez plutôt les pierres que de détacher mon cœur de cette sainte résolution. Plus vous y travailliez, plus vous y perdriez votre temps. C'est pourquoi je vous conseille à tous de renoncer absolument au dessein de me marier, parce qu'en cela je n'entends nullement faire votre volonté, car je dois obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. Si donc vous voulez m'avoir dans votre maison telle que je suis, fût-ce comme votre servante, je suis prête à vous servir avec joie dans ce que je saurai et pourrai. Que si, à cause de cela, vous êtes résolu à me chasser de votre maison, vous saurez que mon cœur ne déviara jamais en rien de sa résolution ; car j'ai un Époux si riche et si puissant qu'il ne permettra pas que je vienne à défaillir en manière quelconque, mais sans aucun doute il me procurera le nécessaire. »

A ces mots tous les assistants, le père, la mère, les frères, se mirent à pleurer et à sangloter, sans que pas un pût faire de ré-

ponse. A la fin le père, qui aimait tendrement Catherine et avait observé avec plus d'attention toute sa conduite, lui répondit : « A Dieu ne plaise, très-douce fille, que nous voulions en aucune manière nous opposer à la volonté divine, de laquelle nous voyons que procède votre sainte résolution. Comme nous avons appris par une longue expérience et que nous savons à cette heure manifestement que vous y êtes portée, non par légèreté de jeunesse, mais par l'amour divin, accomplissez librement votre vœu. Faites comme vous jugerez à propos et comme l'Esprit-Saint vous enseignera. Nous ne vous détournerons plus de vos saintes œuvres ni ne vous empêcherons en rien dans vos vertueuses pratiques ; toutefois priez sans cesse pour nous, afin que nous devenions dignes des promesses de votre Époux, que, dans un âge aussi tendre, vous avez choisi par sa grâce. »

Puis, se tournant vers sa femme et ses fils, il ajouta : « Que personne ne fasse plus de peine à ma très-chère fille ; que nul n'ose l'empêcher en façon quelconque ; permettez-lui de servir librement son Époux et de prier pour nous sans cesse. Jamais nous ne trouverons une alliance pareille à celle-ci, et nous n'avons point à nous plaindre si, pour un homme mortel, nous recevons un Dieu et homme immortel. » Le père ayant ainsi parlé, Catherine remercia humblement sa famille et Dieu beaucoup plus encore ¹.

Devenue ainsi libre, la sainte suivit l'attrait intérieur qui la portait à toutes les œuvres de charité et de mortification. Elle faisait aux pauvres d'abondantes aumônes, son père lui ayant laissé pleine liberté à cet égard ; elle servait les malades, elle consolait les prisonniers et tous les malheureux. Rarement elle se permettait l'usage du pain ; sa nourriture ordinaire consistait en des herbes bouillies, sans aucun assaisonnement. Elle portait le cilice avec une ceinture de fer garnie de pointes aiguës. Elle dormait peu et prenait sur des planches nues le repos qu'elle ne pouvait refuser à la nature. Ses macérations étaient accompagnées d'une humilité pro-

fonde, d'une obéissance entière et d'un parfait renoncement à sa propre volonté. Elle n'avait que quinze ans lorsqu'elle commença ce genre de vie. Dieu l'affligea de diverses maladies que les remèdes des médecins ne firent qu'empirer. Les douleurs qu'elle souffrait n'altérèrent jamais la tranquillité de son âme ; elle les regardait comme des moyens d'expier ses péchés et de purifier les affections de son cœur.

En 1365 elle prit l'habit du tiers-ordre de Saint-Dominique dans un couvent qui était attaché à l'église des Dominicains ; elle était alors dans la dix-huitième année de son âge. Son plus grand plaisir était de rester renfermée dans sa cellule et de vaquer à la prière. Ses mortifications n'eurent plus de bornes. Elle garda pendant trois ans un silence qu'elle n'interrompait que pour parler à Dieu ou à son directeur. L'exercice de la contemplation lui emportait une bonne partie des jours et des nuits. Elle en retira de grandes lumières surnaturelles, un amour tendre pour Dieu et un zèle ardent pour la conversion des pécheurs.

Le Sauveur s'étant un jour montré à elle pendant la prière, elle en eut d'abord beaucoup de crainte et finit par lui demander comment elle pourrait distinguer sûrement une vision ou apparition qui viendrait réellement de Dieu d'avec celle qui viendrait de l'ennemi. Le Sauveur fit cette réponse : « Il me serait facile d'instruire votre âme, par inspiration, à discerner de prime abord entre l'une et l'autre ; mais, pour que cela serve et aux autres et à vous, je vous enseignerai en parole. Les docteurs que j'ai instruits moi-même enseignent, et cela vrai, que ma vision commence avec la crainte, mais qu'ensuite elle donne toujours une sécurité plus grande ; elle commence avec une certaine amertume, mais devient toujours plus douce. C'est tout l'opposé avec la vision de l'ennemi ; dans le commencement elle donne, ce semble, une certaine joie, sécurité ou douceur ; mais toujours, en suivant, la crainte et l'amertume croissent continuellement dans l'esprit de qui voit. Cela est très-vrai, parce que mes voies diffèrent de la même manière de ses voies ; car la voie de

¹ *Acta SS.*, 30 avril. *Vita S. Cath. Sen.*, auctore Raimondo Capuano, c. 2.

la pénitence et de mes commandements paraît d'abord âpre et difficile ; mais, plus on y avance, plus elle devient douce et facile. Au contraire la route des vices paraît d'abord très-agréable ; mais en avançant elle devient toujours plus amère et plus funeste. »

Le Sauveur ajouta : « Mais je veux vous donner un autre signe plus infaillible et plus certain. Tenez pour indubitable que, comme je suis la vérité même, toujours de mes visions il résulte dans l'âme une plus grande connaissance de la vérité. Or la connaissance de la vérité lui est plus nécessaire par rapport à moi et par rapport à elle, afin qu'elle me connaisse et qu'elle se connaisse ; d'où il arrive qu'elle se méprise et qu'elle m'honore, ce qui est le propre de l'humilité. Donc il est nécessaire que, par l'effet de mes visions, l'âme devienne plus humble, se connaissant mieux elle-même et par là se méprisant davantage. Le contraire a lieu dans les visions de l'ennemi. Comme il est le père du mensonge et le roi de tous les enfants de l'orgueil, et qu'il ne peut donner que ce qu'il a, toujours de ses visions il résulte dans l'âme la propre estime et la présomption, ce qui est le propre de l'orgueil, et elle demeure enflée et gonflée de vent. En vous examinant donc bien vous-même, vous pourrez conclure d'où procède la vision, de la vérité ou du mensonge, parce que la vérité rend toujours l'âme humble tandis que le mensonge la rend superbe ¹. »

Une autre fois, pendant que la sainte était en prière, le Sauveur lui apparut et lui demanda : « Sais-tu bien, ma fille, qui tu es et qui je suis ? Si tu sais ces deux choses tu seras bienheureuse. Tu es qui n'est pas, je suis celui qui suis. Si tu as cette connaissance dans ton âme jamais l'ennemi ne pourra te tromper et tu éviteras tous ses pièges ; tu ne consentiras jamais à aucune chose contre mes commandements, et vous acquerrez sans peine toute grâce, toute vérité et toute gloire ². »

Le biographe de sainte Catherine de Sienne, qui fut en même temps un de ses directeurs spirituels, admire avec justice

cette oraison à la fois simple et sublime, car elle renferme en deux mots ce qu'il y a de plus élevé dans Platon, qui définit Dieu *ce qui est* et la créature *ce qui n'est pas* ; idée qui semble empruntée de l'Écriture sainte, où Dieu se définit lui-même *Celui qui est*, et où David dit à Dieu : *Voilà que ma substance est devant vous comme un rien*. Ce sublime résumé de la sagesse divine et humaine, devenu l'oraison familière d'une jeune fille de teinturier, nous paraît à elle seule une preuve évidente d'une illumination surnaturelle et divine.

Catherine ne jouissait pas toujours de ces consolations célestes ; Dieu la soumit à de rudes épreuves, sur sa demande même. Plusieurs jours de suite elle demanda au Seigneur la vertu de force. Le Seigneur, qui lui avait inspiré cette demande, lui fit cette réponse : « Ma fille, si vous voulez acquérir la vertu de force, il faut que vous m'imitiez ; car, quoique je pusse par la vertu divine anéantir même toutes les puissances aériennes ou les vaincre d'une autre manière, voulant toutefois, par mes actions humaines, vous donner l'exemple, j'ai voulu ne les vaincre que par le moyen de la croix, pour vous enseigner par la parole des faits. Si donc vous voulez devenir forts pour vaincre toute puissance hostile, prenez la croix pour votre rafraîchissement, comme j'ai fait, moi, qui, suivant l'Apôtre, ai couru avec allégresse à la croix, cette croix si humiliante et si dure ; c'est-à-dire préférez les peines et les afflictions, non-seulement pour les porter avec patience, mais les embrasser comme des rafraîchissements. Et c'en est de véritables ; car plus vous en souffrez à cause de moi, plus vous me devenez conformes. Que si vous me devenez conformes par les souffrances, il s'ensuit nécessairement, selon la doctrine de mon apôtre, que vous me serez semblables et en grâce et en gloire. Prends donc, ma fille, à cause de moi, ce qui est doux pour amer et ce qui est amer pour doux, et ne doute pas qu'ensuite tu ne sois forte à toutes choses. » Catherine prit dès lors une si ferme résolution de mettre sa joie dans les peines que rien au monde ne lui faisait tant de plaisir que de souffrir et que

¹ C. 5, n. 58. — ² C. 6, n. 92.

sans afflictions la vie lui eût paru insupportable.

Quelque temps après, comme autrefois saint Antoine, elle se vit assaillie d'horribles tentations. Nuit et jour une multitude d'esprits immondes l'obsédaient de pensées et d'imaginations abominables, représentant même quelquefois devant elle les gestes et les actes les plus lascifs, et la sollicitant par des paroles séduisantes de manquer à son vœu. Comme une chaste épouse qui ne répond pas un mot à l'adultère, mais s'en détourne, ainsi Catherine ne répondait pas un mot aux sollicitations impures des démons, mais s'appliquait avec plus de fidélité que jamais à la prière et à la mortification. Seulement, quand les ennemis l'attaquaient sur la persévérance, elle disait : « Je mets ma confiance en Notre-Seigneur Jésus-Christ, et non pas en moi. » Ces tentations durèrent plusieurs jours ; elles étaient moins violentes à l'église, mais redoublaient dans la cellule.

Un jour que Catherine était prosternée en oraison, un rayon de l'Esprit-Saint éclaira son intelligence ; elle se ressouvint comment, peu auparavant, elle avait demandé au Seigneur le don de la force et quelle instruction elle en avait reçue ; elle comprit le mystère de ces tentations, et, réjouie au dedans, elle résolut de supporter avec joie toutes ces peines tant qu'il plairait à son Époux. Alors un des esprits immondes lui dit : « Que feras-tu, misérable ? Passeras-tu toute ta vie dans cette misère ? Jamais nous ne cesserons de te tourmenter jusqu'à ce que tu consentes à nos désirs. » Elle répondit avec assurance au tentateur : « J'ai choisi les peines pour mon rafraîchissement ; il ne m'est pas difficile, mais agréable même, de souffrir ces peines et d'autres pour le nom du Sauveur, tant qu'il plaira à sa majesté. » A ces mots les démons se retirèrent confus ; une lumière d'en haut éclaira toute la cellule, et au milieu de la lumière apparut le Sauveur crucifié, comme quand il est entré dans l'éternel sanctuaire. Il dit à la vierge : « Tu vois, ma fille, combien j'ai souffert pour toi ; n'aie donc pas de peine à souffrir pour moi. »

Bientôt il s'approcha d'elle sous une autre forme pour la consoler et l'entretenir de son triomphe. « Ah ! s'écria-t-elle, où étiez-vous, Seigneur, pendant que mon cœur était vexé de tant de turpitudes ? » Il répondit : « J'étais dans ton cœur. — Mais, reprit-elle, sauf toujours le respect dû à votre vérité et à votre majesté, comment puis-je croire que vous habitiez dans mon cœur alors qu'il n'était rempli que des pensées les plus sales et les plus honteuses ? — Mais, demanda le Sauveur, ces pensées ou ces tentations causaient-elles dans votre cœur de la joie ou de la tristesse, du plaisir ou de l'affliction ? — Ah ! Seigneur, la tristesse et l'affliction la plus grande. — Or, dit le Sauveur, qui est-ce qui faisait que vous étiez triste, si ce n'est moi, qui étais au milieu du cœur ? Si je n'y avais pas été ces pensées auraient pénétré ton cœur, et tu y aurais pris plaisir ; mais ma présence en causait ce déplaisir dans ton cœur, et, comme vous vouliez les repousser bien loin, comme vous étant extrêmement déplaisantes, et que vous ne le pouviez pas selon votre désir, vous vous en attristiez et vous en affligiez. Mais c'est moi qui faisais tout cela, moi qui défendais votre cœur tout entier contre les ennemis cachés au dedans, et permettant que vous fussiez troublée au dehors autant qu'il était expédient pour votre salut. Mais, lorsque fut accompli le temps marqué par moi pour le combat, j'ai envoyé mes rayons au dehors ; aussitôt les ténèbres infernales s'enfuirent parce qu'elles ne peuvent subsister avec la lumière. Car, que ces peines vous fussent salutaires pour acquérir la force et qu'il fallût les supporter avec joie, qui vous en a instruite en dernier lieu, si ce n'est mon rayon ? Et parce que vous vous êtes offerte cordialement à porter ces peines elles ont été librement enlevées par la manifestation de ma présence ; car ma complaisance est, non pas dans les peines, mais dans la volonté de qui les supporte avec courage.

« Pour que vous compreniez ceci plus parfaitement et plus agréablement, je vous en donne un exemple dans mon corps même ; car qui aurait cru que mon corps, lorsqu'il souffrait si cruellement, qu'il mourait sur la

croix et ensuite gisait inanimé, eût toujours en lui une vie latente et qui lui était unie d'une manière indissoluble ? Non-seulement les étrangers et les pervers, mais les apôtres mêmes, qui avaient été si longtemps avec moi, ne purent le croire ; tous ils perdirent la foi et l'espérance. Et cependant, quoique très-véritablement mon corps ne vécût pas de la vie qu'il recevait de son âme propre, il avait cependant avec lui et unie à lui une vie sans terme, de laquelle vivent tous les êtres vivants, par la vertu de laquelle, au temps marqué de toute éternité, l'esprit propre à ce corps lui fut réuni, avec une communication de vie et de vertu beaucoup plus grande qu'auparavant, savoir l'immortalité, l'impassibilité et les autres dons surnaturels. Ainsi donc la vie, la nature divine, unie à mon corps, est demeurée latente quand elle a voulu, et, quand elle a voulu elle a manifesté sa vertu. Or, vous ayant créés à mon image et à ma ressemblance, et vous étant devenu semblable en prenant votre nature, je ne cesse jamais de vous assimiler à moi autant que vous en êtes capables, et ce qui alors eut lieu dans mon corps, je m'applique à le renouveler dans vos âmes pendant que vous êtes dans la voie. Vous donc, ma fille, qui, par ma vertu, et non par la vôtre, avez combattu fidèlement, vous en avez mérité une grâce plus grande ; c'est pourquoi, désormais, je me montrerai à vous plus fréquemment et plus familièrement ¹. »

Une de ces manifestations merveilleuses fut la suivante. Depuis longtemps la vierge fidèle demandait à son divin Époux qu'il lui augmentât la foi, qu'il lui donnât une foi parfaite, afin qu'elle lui fût unie d'une manière plus intime et plus indissoluble. Le Seigneur lui répondait par cette parole, qu'il avait déjà dite par le prophète Osée : « Je te rendrai mon épouse par une foi inviolable. » A l'approche du carême, comme elle renouvelait sa prière avec les plus vives instances, le Seigneur lui dit : « Puisque vous avez renoncé pour l'amour de moi à toutes les vanités, et que, méprisant les plaisirs de la chair, vous avez fixé le plaisir de votre cœur

en moi seul, aujourd'hui, pendant que le reste de votre famille se réjouit dans les festins, j'ai résolu de célébrer solennellement avec vous les fiançailles de votre âme, et, comme je l'ai promis, de vous rendre mon épouse par une foi inviolable. » Il parlait encore quand parurent la sainte Vierge, sa mère, saint Jean l'Évangéliste, l'apôtre saint Paul et saint Dominique, avec le prophète David tenant en sa main le psaltérion. Pendant qu'il en tirait les sons les plus harmonieux, la Mère de Dieu prit la main droite de l'humble vierge, et, en étendant les doigts vers son Fils, elle le suppliait de vouloir bien la prendre pour épouse fidèle. Le Fils, y acquiesçant avec une extrême bienveillance, lui mit au doigt annulaire un anneau d'or orné de quatre perles et d'un diamant, et dit : « Voici que je te prends pour épouse, moi ton Créateur et ton Sauveur, par une foi qui se conservera toujours inviolable. Désormais, ma fille, fais avec courage et sans délai ce que ma providence te conduira à faire ; armée de la force de la foi tu vaincras tous tes adversaires. » A ces mots la vision disparut. L'anneau resta au doigt de la vierge, mais visible à elle seule, comme elle le confessa souvent à son directeur et biographe ¹.

C'était Raymond de Capoue, Frère prêcheur et depuis général de l'ordre. Il confesse ingénument que bien des fois il fut tenté de ne pas croire aux visions et aux extases dont elle lui rendait compte. « Je cherchais de toutes manières à découvrir si ces choses venaient de Dieu ou d'ailleurs, si elles étaient vraies ou feintes ; car je me souvenais avoir rencontré surtout plus d'une femme à tête faible et facilement séduite par l'ennemi, comme notre première mère à tous. Dans cette anxiété, comme je demandais à Dieu de me diriger lui-même, il me vint en pensée que, si j'obtenais par les prières de Catherine une grande et extraordinaire contrition de mes péchés, ce serait une marque certaine que tout son état procédait de l'Esprit-Saint ; car nul ne peut avoir cette contrition que par le Saint-Esprit. Je lui dis donc de demander pour moi au Seigneur le

¹ C. 7, n. 103-111.¹ N. 114.

pardon de mes péchés ; elle répondit qu'elle le ferait volontiers. « Mais, répliquai-je, mon désir ne sera satisfait que quand j'aurai sur cette indulgence une bulle comme de Rome. » Elle sourit et demanda quelle bulle je voulais avoir là-dessus. Je répondis : « Une grande et extraordinaire contrition de mes péchés. » Elle assura aussitôt qu'elle le ferait et sans aucun doute. Il me sembla que dans ce moment elle voyait toutes mes pensées. C'était au soir. Le lendemain je me trouvai malade, ayant à mes côtés un frère. Quoiqu'elle fût plus malade que moi, elle vint me rendre visite avec une de ses compagnes. Suivant sa coutume elle se mit à parler de Dieu et de notre ingratitude, à nous, qui offensons un si grand bienfaiteur. Pendant qu'elle parlait il me vint une si claire vue de mes péchés que je me voyais indubitablement digne de mort aux pieds du juste Juge, qui toutefois, par miséricorde, non-seulement me délivrait de la mort, mais me couvrait de ses vêtements et me prenait à son service. Cette considération ou plutôt cette vue manifeste me fit pleurer, sangloter, rugir même, au point de me faire craindre que mon cœur et ma poitrine ne vinssent à se rompre. La sainte se tut, me laissant pleurer et sangloter. Quelques moments après, étonné d'une nouveauté pareille, je me rappelai la demande que je lui avais faite la veille, avec sa promesse. Je lui dis aussitôt : « Est-ce là la bulle que j'ai demandée ? — C'est cela, répondit-elle ; souvenez-vous des dons de Dieu. » Et à l'instant elle se retira. Je restai avec mon compagnon, également édifié et réjoui. Je prends Dieu à témoin que je ne dis pas de mensonge. »

« Une autre fois, sans l'avoir demandé, ajoute Raymond de Capoue, j'eus un autre signe. Comme elle était très-souffrante, elle me fit venir pour me rendre compte de certaines révélations qu'elle avait eues. Pendant qu'elle m'en faisait le récit, ne me souvenant plus de la grâce qui m'avait été faite, je pensais en moi-même sur certains articles : « Tout ce qu'elle dit est-il bien vrai ? » Au moment où je pensais ainsi et que je regardais son visage, voilà qu'il est soudain transformé en celui d'un homme de moyen

âge, portant une barbe médiocre, qui me regarda avec des yeux fixes et m'inspira une frayeur extrême. Son aspect était si majestueux qu'on voyait manifestement que c'était le Seigneur. Dans le moment je ne pouvais distinguer d'autre visage. Épouvanté et levant les mains, je m'écriai : « Oh ! qui est celui qui me regarde ? » La vierge répondit : « C'est Celui qui est. » Aussitôt ce visage disparut, et je vis clairement celui de la vierge, que je ne pouvais distinguer auparavant. Je parle ici en présence de Dieu, qui sait que je ne mens pas¹.

Tels sont les récits, telles sont les protestations de Raymond de Capoue. Il nous semble que cela n'est pas d'un homme crédule, mais circonspect et consciencieux.

Quant à cette apparition d'un visage dans un autre, il y a peut-être dans les mystères de la foi chrétienne de quoi nous le faire concevoir. L'apôtre Philippe avait dit : « Seigneur, montrez-nous le Père, et il nous suffit. » Jésus répond : « Voilà si longtemps que je suis avec vous et vous ne me connaissez pas ? Philippe ! qui me voit voit aussi le Père. Comment dites-vous : « Montrez-nous le Père ? » Ne croyez-vous donc pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi ? Les paroles que je vous dis, je ne les dis pas de moi-même ; mais mon Père, qui demeure en moi, c'est lui qui fait les œuvres. Ne croyez-vous pas que je suis dans le Père et que le Père est en moi² ? » Nous voyons ici ce que les théologiens appellent circumincession, existence réciproque d'une personne dans une autre, du Père dans le Fils et du Fils dans le Père. Or dans la sainte Eucharistie il y a quelque chose de semblable ; car le Sauveur dit : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui³. »

Après tant de visions et d'extases, qui faisaient aimer la contemplation à Catherine par-dessus toute chose, le Seigneur lui commanda d'y joindre la vie active. Elle obéit, quoi qu'il pût lui en coûter. Elle recommença donc à faire l'office de servante, et au couvent et à la maison paternelle. Elle s'appliquait surtout à servir les pauvres et les

¹ C. 5, n. 87-90. — ² Jean, 14, 8-11. — ³ *Ibid.*, 6, 57.

malades. Il y avait à Sienne une vieille femme, nommée Tecca, tellement infectée de la lèpre que les magistrats avaient ordonné qu'on la mit hors de la ville, de peur qu'elle ne communiquât son mal aux autres. Catherine la visitait tous les jours, matin et soir, lui préparait et lui donnait de ses mains tout ce qui lui était nécessaire. Elle y considérait son divin Époux, qui lui-même se présente comme un lépreux dans les prophètes. La malheureuse femme, la voyant revenir chaque jour deux fois, la regarda bientôt comme sa servante, la grondant, lui faisant de piquants reproches quand elle tardait de quelques minutes. Catherine lui répondait humblement : « Pour l'amour de Dieu, ma chère mère, ne vous troublez pas ; si j'ai tardé un peu j'aurai bien vite fait ce qui convient pour votre service. » Puis elle y travaillait avec tant de diligence que la pauvre femme, tout impatiente qu'elle était, ne pouvait s'empêcher de l'admirer. Dieu permit qu'en la servant ainsi pour l'amour de lui Catherine contractât elle-même la lèpre aux mains. Et cela ne dura pas peu ; mais elle aimait mieux devenir lépreuse par tout le corps que d'abandonner cet office de charité. La malade étant morte, Catherine lava son corps et l'ensevelit elle-même. Après quoi la lèpre disparut de ses mains sans qu'il en restât aucune trace¹.

Une pauvre veuve, dont le sein était rongé par un horrible cancer, se voyait abandonnée de tout le monde. Catherine la regarda comme lui étant réservée par la providence de son céleste Époux et lui offrit ses services jusqu'à la fin de sa maladie. La pauvre veuve s'en montra d'autant plus reconnaissante qu'elle se voyait plus abandonnée. Catherine la servait donc avec une affection filiale, pansant son ulcère sans faire attention à la puanteur en sorte que la malade elle-même en était dans l'admiration. Le démon fut jaloux d'une charité si héroïque ; il s'attaqua d'abord à la sainte mère. Un jour donc qu'elle décrouvrit l'ulcère de la malade elle sentit une puanteur si extraordinaire que le cœur lui en bondit et qu'elle

fut sur le point de vomir ; mais bientôt, s'indignant contre elle-même, elle se dit : « Comment ! tu repousses ta sœur, rachetée par le sang du Sauveur, toi qui peux tomber dans une infirmité pire encore ? Vive le Seigneur ! tu ne passeras pas impunie. » En même temps elle appliqua la bouche sur l'ulcère de la malade, jusqu'à ce qu'elle eût éteint les derniers ressentiments de la répugnance.

Le démon s'enfuit pour un temps ; mais il revint bientôt à la charge par la malade même ; il lui remplit l'esprit des plus noirs soupçons contre sa bienfaitrice, lui représentant que, tout le temps qu'elle ne passait pas auprès de son lit, elle se livrait aux plus honteux désordres. La malheureuse s'en laissa tellement persuader qu'elle en parla dans ce sens à d'autres. La calomnie se répandant de plus en plus, les sœurs du couvent appelèrent Catherine et lui en firent des reproches. Sans se plaindre de personne, elle répondit modestement : « Mes dames et mes sœurs, par la grâce de Jésus-Christ je suis vierge. » Et elle ne cessait de servir avec la même affection celle qui ne cessait de la diffamer. Seulement elle recommandait l'honneur de sa virginité à son céleste époux.

Un jour qu'elle priait ainsi, le Sauveur lui apparut avec une couronne d'or dans une main et un diadème d'épines dans l'autre, et lui parla en ces termes : « Sachez, ma fille, que nécessairement vous serez successivement couronnée de l'une et de l'autre. Choisissez donc ce que vous aimez le mieux, ou d'être couronnée du diadème d'épines en cette vie qui passe, et je vous réserverai la couronne d'or, de perles et de pierres précieuses, pour la vie qui dure, ou bien d'avoir maintenant la couronne précieuse, et après votre mort celle d'épines. » Elle répondit : « Depuis longtemps, Seigneur, j'ai renié ma volonté propre pour ne suivre que la vôtre, ce n'est donc pas à moi de choisir. Cependant, puisque vous voulez que je réponde, je dirai que je choisis en cette vie d'être toujours conforme à votre bienheureuse Passion et d'embrasser toujours, pour l'amour de vous, les peines comme un rafraîchissement. » En même temps elle saisit des deux mains la couronne

¹ Vita, n. 142-146.

d'épines, et se l'enfonça si fortement sur la tête qu'elle en fut percée de toutes parts et qu'elle en sentit des douleurs le reste de sa vie. Le Seigneur lui dit alors : « Tout est en ma puissance, et, comme j'ai permis que ce scandale arrivât, je puis de même y mettre facilement un terme. Toi donc persévère dans le service que tu as commencé, ne cède point au démon qui veut t'en empêcher ; je te donnerai une pleine victoire sur le méchant, de telle sorte que tout ce qu'il aura machiné contre toi retombera sur sa tête et tournera à ta plus grande gloire. »

Cependant la mère de Catherine, quoique bien sûre de la vertu de sa fille, se laissa troubler par la calomnie et vint lui dire : « Ne vous ai-je pas dit tant de fois de ne plus servir cette vieille puante ? Voyez maintenant quelle récompense elle vous donne ! Elle vous a honteusement diffamée auprès de toutes vos sœurs. Si vous la servez davantage, si vous en approchez encore, je ne vous appellerai plus jamais ma fille. » Tout ceci était encore un piège du malin esprit pour empêcher une si bonne œuvre. La sainte garda un moment le silence ; puis, s'approchant de sa mère et se mettant à deux genoux, elle lui dit humblement : « Très-douce mère, est-ce que Dieu, à cause de l'ingratitude des hommes, cesse d'exercer tous les jours sa miséricorde envers les pécheurs ? Est-ce que le Sauveur, lorsqu'il était sur la croix, a cessé d'opérer le salut du monde à cause des paroles outrageantes qu'on lui disait ? Votre charité sait que, si j'abandonnais cette malade, personne ne l'assisterait et qu'elle mourrait d'indigence. Devons-nous être l'occasion de sa mort ? Elle a été séduite par le démon ; peut-être maintenant sera-t-elle éclairée par le Seigneur et reconnaîtra-t-elle son erreur. » Enfin la mère, radoucie par ces paroles et d'autres, donna sa bénédiction à sa fille, qui retourna auprès de la malade et la servit avec la même joie que si jamais elle n'avait mal parlé d'elle. L'autre, n'apercevant en elle aucun vestige de trouble, demeura stupéfaite et ne put s'empêcher de se reconnaître vaincue. Elle conçut dès lors des regrets, d'autant plus que chaque jour elle voyait mieux la persévérance de la sainte.

Un jour que Catherine entraînait dans sa chambre et s'approchait de son grabat, la malade vit se répandre d'en haut une lumière si douce et si suave qu'elle en oublia complètement ses douleurs ; comme elle en cherchait la cause, elle aperçut le visage de la sainte transfiguré en visage majestueux d'ange et cette lumière la couvrant de toutes parts. En même temps une lumière intérieure lui découvrit comment elle s'était laissé séduire par le démon et avait calomnié sa bienfaitrice. Elle se mit à pleurer, à sangloter et à lui demander pardon. Catherine l'embrassa avec tendresse et la consola, disant : « Je sais, très-douce mère, que c'est l'ennemi du genre humain qui a opéré tous ces scandales et qui a trompé votre esprit par une merveilleuse illusion ; ce n'est donc pas à vous, mais à lui, que j'ai à imputer quelque chose ; quant à vous, je vous dois des actions de grâces du zèle que vous avez eu pour la conservation de ma vertu. » La malade déplora sa faute devant tous ceux qui venaient la voir et leur racontait la manière merveilleuse dont elle l'avait reconnue ; ce qui augmenta beaucoup l'admiration publique pour Catherine ; mais elle ne se prévalait pas plus de la prospérité qu'elle ne s'était laissé abattre par l'adversité.

Quelque temps après, comme elle découvrait l'horrible ulcère de la pauvre veuve pour le nettoyer et le laver, elle ressentit une infection si insupportable que tout son intérieur en fut bouleversé. C'était moins un effet naturel qu'une malice de l'esprit de ténèbres. La vierge de Dieu en fut d'autant plus émue que ces jours-là même elle avait reçu des grâces plus signalées. Aussi, s'élevant contre son propre corps par une sainte indignation, elle lui dit : « Vive le Très-Haut, l'Époux bien-aimé de mon âme ! ce qui te répugne si fort sera logé au fond de tes entrailles. » Elle dit, ramasse dans une écuelle l'eau dont elle a lavé la plaie, se retire à l'écart et boit tout d'un trait. Dès ce moment elle ne sentit plus aucune tentation de répugnance ; elle avoua de plus à son confesseur que jamais elle n'avait rien bu ni mangé qui lui parût plus agréable.

La nuit suivante, pendant qu'elle était en

prières le Sauveur lui apparut avec les cinq plaies qu'il endura pour nous sur la croix et lui dit : « Déjà, ma bien-aimée, vous avez soutenu beaucoup de combats pour l'amour de moi, et, par mon secours, vous avez vaincu jusqu'à présent ; par quoi vous m'êtes devenue très-agréable. Mais hier vous m'avez plu singulièrement lorsque, non contente de mépriser les plaisirs du corps, les opinions des hommes, et de vaincre les tentations de l'ennemi, mais foulant encore aux pieds la nature de votre corps même, vous avez, par l'ardeur de ma charité, pris avec tant de joie une boisson horrible. C'est pourquoi je vous dis que, comme dans cet acte vous avez surpassé votre nature, de même je vous donnerai une boisson qui surpasse toute nature humaine. » En même temps il lui fit appliquer la bouche sur la plaie de son côté ouvert comme sur une fontaine de vie, qui devait remplir son âme d'une si grande douceur que le corps même en serait inondé¹.

Par suite de cette grâce extraordinaire Catherine ne vécut plus que de la sainte communion. Son estomac ne pouvait même plus supporter de nourriture matérielle. Cet état si nouveau parut incroyable ; ses parents et ses amis même l'appelaient une tentation ou une déception du malin esprit. Son confesseur donna dans la même idée. Elle eut beau lui représenter que, quand elle ne mangeait pas, elle se trouvait et mieux portante et plus forte, tandis qu'elle devenait faible et malade quand elle prenait de la nourriture, il ne lui répétait pas moins qu'elle devait manger. Elle obéit ; mais bientôt elle se trouva si mal qu'elle était près de mourir. Alors elle dit à son confesseur : « Mon Père, si j'étais sur le point de mourir par suite d'un jeûne excessif, est-ce que vous ne me défendriez pas de jeûner pour ne pas mourir et n'être pas homicide de moi-même ? — Sans doute, » répondit-il. Elle reprit : « N'est-il pas plus grave d'encourir la mort pour avoir mangé que pour avoir jeûné ? » Sur sa réponse affirmative elle conclut : « Puis donc que, par plus d'une expérience, vous me voyez dépérir pour avoir pris de la

nourriture, pourquoi ne me défendez-vous pas d'en prendre comme vous défendriez le jeûne en pareil cas ? » Le confesseur, ne trouvant point de réponse à cette observation et voyant des indices certains d'une mort imminente, lui dit : « Faites ce que le Saint-Esprit vous enseignera, car elles sont grandes les choses que je vois que Dieu opère en vous. »

Catherine demeura depuis le commencement du carême jusqu'au jour de l'Ascension sans prendre d'autre nourriture que la sainte communion ; ce jour elle put manger quelque peu. Elle revint ensuite à son abstinence totale. Cependant, par esprit de pénitence et pour ne donner aucun lieu aux critiques, elle se présentait chaque jour avec les autres et s'efforçait de manger quelque chose ; mais chaque fois son estomac rejetait ce qu'elle s'était efforcée de prendre, en sorte qu'elle excitait la compassion de ceux qui en étaient témoins. Toutefois, avec ce corps sans nourriture, elle était pleine de courage et d'activité pour toutes les bonnes œuvres. « Je l'ai vue, dit Raymond de Capoue, je l'ai vue plus d'une fois, moi et d'autres, réduite à un tel état de faiblesse que nous nous attendions d'un moment à l'autre à recevoir son dernier soupir ; mais, se présentait-il une occasion de procurer la gloire de Dieu ou le salut des âmes, elle reprenait non-seulement de la vie, mais des forces, et des forces non pas communes, mais remarquables ; elle se levait, elle marchait, elle travaillait sans peine et sans lassitude, plus que les personnes bien portantes qui l'accompagnaient¹. »

Depuis cette époque, au milieu de ses œuvres extérieures, les visions et les extases devinrent si fréquentes que tout le monde pouvait en être témoin ; car, dans ces occasions, elle demeurait immobile, roide, privée de sentiment, en sorte qu'on aurait pu lui briser les os sans pouvoir la changer de place. Elle faisait cette prière du prophète : « O Dieu ! créez en moi un cœur pur et renouvelez l'esprit de droiture dans mes entrailles, » suppliant le Seigneur de lui ôter

¹ Vita, n. 154-164.¹ N. 165-171.

son cœur et sa volonté propre. Le céleste Époux daigna la consoler dans une vision ; il lui sembla qu'il lui ouvrait le côté gauche, lui en ôtait le cœur, et, après quelque temps, y remit le sien à la place, en sorte qu'elle pouvait dire à Jésus-Christ : « Mon Dieu, je vous aime de tout votre cœur ! » et avec saint Paul : « Je vis, non plus moi, mais c'est Jésus qui vit en moi. » Plus tard elle reçut dans son corps les cinq stigmates du Sauveur, mais qui, sur sa demande, demeurèrent invisibles. Elle en souffrait des douleurs si grandes que naturellement et sans l'intervention divine elle devait en mourir ¹.

Dans une de ces merveilleuses extases où son âme était réellement séparée de son corps, à tel point que les assistants la pleuraient comme morte, le Sauveur lui fit voir les joies du paradis, les tourments de l'enfer, les peines du purgatoire. « Pendant que je contemplais toutes ces choses, dit-elle, l'éternel Époux dit à mon âme : « Tu vois de quelle gloire sont privés et de quelle peine sont punis ceux qui m'offensent. Retourne, et fais-leur voir tout à la fois et leur erreur, et leur péril, et leur malheur. » Comme mon âme répugnait beaucoup à retourner dans son corps, le Seigneur ajouta : « Le salut de beaucoup d'âmes demande que tu retournes ; mais tu ne tiendras plus la même manière de vie que tu as tenue jusqu'à présent et tu n'auras plus désormais ta cellule pour demeure ; il te faudra même sortir de ta ville pour le salut des âmes. Or je serai toujours avec toi, je te conduirai et te ramènerai ; tu porteras l'honneur de mon nom et les enseignements spirituels devant les petits et les grands, tant laïques que clercs et religieux ; car je te donnerai une bouche et une sagesse à laquelle nul ne pourra résister. Je te conduirai même devant les pontifes et les prélats des Églises et du peuple chrétien, afin de confondre, suivant mon habitude, la superbe des forts par ce qu'il y a de faible. »

Dieu fit dès lors, par le ministère de sa servante, une infinité de miracles, principalement de miséricorde sur les pécheurs. En voici quelques exemples. Un des principaux

habitants de Sienne, nommé Nannès, entretenait quatre guerres privées où s'étaient déjà commis plusieurs homicides. Plus d'une fois des médiateurs s'étaient interposés pour amener la paix. Nannès protestait toujours qu'il n'était pour rien dans ces guerres, tandis qu'il en était la seule cause et ne cessait de dresser secrètement des embûches. Sainte Catherine, l'ayant su, désirait lui parler ; mais il la fuyait ; toutefois il promit à un religieux augustin de venir la trouver, mais nullement de faire ce qu'elle lui dirait. Il vint en effet, mais pendant qu'elle était absente de la maison. Son historien, Raymond de Capoue, s'y trouvant, pria Nannès d'attendre quelques minutes ; mais bientôt il s'enuya, et dit : « J'ai promis à frère Guillaume de venir et d'entendre cette dame ; comme elle est absente et que de nombreuses occupations ne me permettent pas de rester davantage, je vous supplie de m'excuser auprès d'elle. » « Voyant cela, dit Raymond de Capoue, et affligé de l'absence de la vierge, je commençai à lui parler de la paix en question. Il me dit : « Voyez-vous bien, je ne dois pas mentir à vous qui êtes prêtre et religieux, ni à cette pieuse dame, qui, comme je l'apprends, a une grande réputation de sainteté ; je vous dirai la vérité, mais je n'entends rien faire de ce que vous voulez. Il est vrai que c'est moi qui empêche telle et telle paix, mais j'en fais un secret aux autres ; si moi seul y consentais, tout serait assoupi. Je n'entends y consentir d'aucune manière, et il ne faut pas me prêcher là-dessus, car jamais je n'y consentirai. Qu'il vous suffise que je vous aie découvert ce que je cache à d'autres, et ne me fatiguez pas davantage. »

« Je voulais répliquer, continue frère Raymond, mais il refusait d'entendre, lorsque, par la disposition de la Providence, la vierge entra. Il en fut contristé et moi réjoui. Elle salua cet homme terrestre avec une charité toute céleste, et, s'étant assise, lui demanda la cause de sa venue. Il lui répéta tout ce qu'il m'avait dit, y compris le refus final de rien faire de tout ce qu'on lui demanderait. La sainte vierge lui représenta le péril de son âme et le pressa par des paroles tantôt douces, tantôt sévères ; mais il se

¹ N. 178, etc., 194, etc.

montra complètement insensible. Alors la sage vierge commença de prier en elle-même et fut ravie en extase. Ce que voyant, je me tournai vers Nannès et lui adressai la parole pour le retenir. Après un petit moment il dit : « Enfin je ne veux pas être si grossier que de vous refuser absolument tout ; j'ai quatre guerres ; de telle de ces quatre vous ferez ce qu'il vous plaira. » Et il se levait pour se retirer. Mais en se levant il dit : « O mon Dieu ! quelle consolation je sens dans mon âme de la parole que j'ai prononcée pour la paix ! » Il ajouta : « Ah ! Seigneur Dieu, quelle est cette vertu qui m'attire et me retient ? Je ne puis ni m'en aller ni rien refuser. Oh ! qui est-ce qui me presse ? Oh ! qui est-ce qui me retient ? » En parlant ainsi il fondit en larmes. « Je me confesse vaincu, s'écria-t-il, je ne puis plus respirer. » Et, fléchissant les genoux, il disait en pleurant : « Je ferai, vierge très-sainte, tout ce que vous ordonnerez, non-seulement pour ceci, mais encore pour tout le reste. Je vois que le diable me tenait enchaîné ; je veux faire tout ce que vous me conseillerez. Ayez soin de mon âme pour qu'elle soit délivrée des mains de Satan. »

« Dans ce moment même, revenue de son extase, elle rendit grâce à Dieu et dit à Nannès : « Eh bien ! cher frère, par la miséricorde du Sauveur, as-tu bien considéré ton péril ? Je t'ai parlé, tu as méprisé ma parole ; j'ai parlé au Seigneur, et il n'a pas méprisé ma prière. Fais donc pénitence de tes péchés, de peur qu'une tribulation soudaine ne vienne fondre sur toi. » Nannès fit une confession humble et sincère à frère Raymond de Capoue. Il fut éprouvé par divers accidents, qu'il supporta d'une manière chrétienne. Il donna à Catherine une belle maison située à deux milles de Sienne, laquelle fut convertie en un couvent par l'autorité du Pape Grégoire XI¹. »

Deux fameux assassins venaient d'être condamnés au dernier supplice. On les conduisait à travers les rues de la ville ; les bourreaux, avec des tenailles brûlantes, leur arrachaient tantôt un lambeau de chair,

tantôt un autre ; c'était le supplice dont ils devaient périr. Ni à la prison ni sur la route, le prêtre qui les accompagnait ne put les ramener à Dieu. Au lieu de se recommander aux prières des fidèles ils vomissaient d'horribles blasphèmes ; ils étaient agités par les plus violents transports de rage et de désespoir. La Providence voulut que Catherine se trouvât ce jour chez Alexie, l'une de ses compagnes, dont la maison était sur le passage du funeste cortège. S'étant mise à la fenêtre, Alexie revint aussitôt à la sainte en s'écriant : « O ma mère ! quelle compassion ! deux hommes, condamnés aux tenailles, qui passent devant chez nous ! » La sainte, les ayant regardés, se mit soudain en prières. Elle avait vu autour de chacun une troupe furieuse de démons qui incendiaient leurs âmes encore plus que les bourreaux ne brûlaient leur corps. Émue d'une double compassion, elle implora la miséricorde de son céleste Époux. « Ah ! très-doux Seigneur ! pourquoi vos créatures, formées à votre image et ressemblance, rachetées de tout votre précieux sang, pourquoi les dédaignez-vous à tel point que, par-dessus une si grande affliction corporelle, elles soient encore si cruellement tourmentées par les esprits immondes ? Ce larron qui a été crucifié avec vous, quoiqu'il reçût ce qu'il avait mérité, vous l'avez toutefois éclairé de si grandes lumières que, pendant que les apôtres doutaient, lui vous confessait hautement sur le gibet et mérita d'entendre cette parole : « Aujourd'hui tu seras avec moi dans le paradis. » Et pourquoi cela, si ce n'est pour donner l'espérance du pardon à leurs semblables ? Vous n'avez pas dédaigné Pierre vous reniant, mais vous l'avez regardé miséricordieusement. Vous n'avez pas dédaigné Marie pécheresse, mais vous l'avez attirée à vous. Vous n'avez repoussé ni Matthieu, ni la Chananéenne, ni le prince des publicains, Zachée ; au contraire, vous les avez appelés. Je vous supplie donc, par toutes vos miséricordes, de secourir promptement ces deux âmes.

Elle priait ainsi le Sauveur ; en même temps elle suivait en esprit les deux misérables, ne cessant de pleurer et de prier pour

¹ Vita, n. 235 et seqq.

que leurs cœurs vinssent à s'amollir et à se convertir. A la porte de la ville le Sauveur leur apparut, couvert de plaies, ruisselant de sang de toutes parts, les invitant à se convertir et leur promettant le pardon. Un rayon de lumière divine pénétra ainsi dans leurs cœurs; ils demandèrent avec instance le prêtre et confessèrent leurs péchés avec une grande contrition. Au lieu de blasphèmes ils ne firent plus que louer Dieu, s'accuser eux-mêmes, se proclamer dignes de plus grandes peines encore. Les assistants ne pouvaient concevoir un si prodigieux changement; les bourreaux eux-mêmes, radoucis, n'osaient plus leur infliger de nouvelles plaies. Personne ne savait la cause d'un changement si soudain; le prêtre qui confessa les malheureux en connut une partie; on sut l'autre d'Alexie et de Catherine, qui revint de son extase dans le moment même où les deux pénitents rendirent l'esprit¹.

La peste ayant fait sentir ses ravages en 1374, la sainte se dévoua généreusement au service de ceux qui en étaient atteints. Elle obtint de Dieu la guérison de plusieurs, entre autres de deux Dominicains remplis de vertu; c'étaient les Pères Raymond de Capoue, son biographe, et Barthélemy de Sienne. Sainte Catherine insistait principalement sur la nécessité d'apaiser la colère de Dieu par de dignes fruits de pénitence. Ses discours étaient si persuasifs que les plus grands pécheurs ne pouvaient y résister. On accourait de toutes parts pour l'entendre et même pour la voir. Ceux qui avaient eu ce bonheur s'en retournaient glorifiant Dieu et bien résolus de mener à l'avenir une vie plus chrétienne.

Quelque temps après la sainte fit un voyage à Monté-Pulciano pour consacrer à Dieu deux de ses nièces qui devaient prendre le voile de Saint-Dominique; elle en fit un aussi à Pise, où elle était attendue avec impatience; mais elle ne se détermina à l'entreprendre que quand ses supérieurs le lui eurent ordonné. Étant arrivée dans cette ville, elle y rendit la santé à un grand nombre de malades et y procura la conversion de beaucoup de pécheurs.

Le fait suivant montre assez quelle était,

¹ Vita, n. 228 et seqq.

pour cette œuvre de miséricorde, la grâce particulière de notre sainte. Le Pape Grégoire XI chargea le Père Raymond de Capoue, avec deux autres Dominicains, d'entendre la confession de ceux que Catherine aurait engagés à changer de vie. Ces religieux étaient au tribunal de la pénitence nuit et jour; ils pouvaient à peine suffire à entendre tant ceux qui ne s'étaient jamais confessés que ceux qui l'avaient fait sans les dispositions nécessaires¹.

Pendant que la sainte était à Pise, les peuples de Florence, de Pérouse, d'une grande partie de la Toscane, et même de l'État ecclésiastique, entrèrent dans une ligue contre le Saint-Siège. Les Guelfes et les Gibelins, qui avaient causé tant de trouble dans l'État de Florence, s'étaient enfin réunis contre le Pape afin de le dépouiller de tout ce qu'il possédait en Italie. La guerre commença au mois de juin 1373. On leva une armée nombreuse, et l'on prit pour signal le mot *liberté*, inscrit sur la bannière des ligués. Ceux-ci attirèrent dans leur parti Pérouse, Bologne, Viterbe, Ancône et plusieurs autres villes très-bien fortifiées; mais ils tentèrent inutilement la fidélité des habitants d'Arezzo, de Lucques, de Sienne et de quelques autres places. Catherine les retint dans le devoir par ses lettres, ses exhortations et ses prières.

La sainte était donc à Pise en 1375 lorsque Raymond de Capoue y apprit la défection de Pérouse. Accompagné de frère Pierre de Velletri, il alla trouver la sainte et lui raconta cette fâcheuse nouvelle. « Elle compatit d'abord du fond de son âme à un si grand scandale; mais, me voyant excessivement affligé, elle ajouta : « Ne commencez pas à pleurer sitôt, car vous auriez trop à pleurer. Ce que vous voyez est du lait et du miel en comparaison de ce qui suivra. » A ces mots je contins mes larmes, non de consolation, mais de douleur plus grande; et lui demandai : « O ma mère, est-ce que nous pouvons voir des maux plus grands que quand nous voyons des chrétiens avoir perdu tout dévouement et tout respect envers la sainte Église, ne craindre en rien ses sentences, comme s'ils l'abjureraient de fait et en public? Il ne reste plus

¹ Vita, n. 240.

sinon qu'ils renient totalement la foi du Christ. » Alors elle dit : « Père, voilà ce que font dès maintenant des laïques; mais vous verrez bientôt combien pire encore est ce que feront des clercs. » Étonné de plus en plus je m'écriai : « O malheureux que je suis ! est-ce que les clercs eux-mêmes se révolteront contre le Pontife romain ? — Vous le verrez bien, répondit-elle, lorsqu'il voudra corriger leurs mauvaises mœurs; car ils donneront alors à toute la sainte Église de Dieu un scandale universel, qui la divisera, l'affligera comme une peste hérétique. » Sur quoi, devenu comme hors de moi-même, j'ajoutai : « Et nous aurons une hérésie, ô ma mère ! et nous aurons de nouveaux hérétiques ! » Elle répliqua : « Ce ne sera pas proprement une hérésie, mais ce sera comme une hérésie et une certaine division de l'Église et de toute la chrétienté. Ainsi préparez-vous à la patience, car il vous faudra voir ces choses ¹. »

Raymond de Capoue vit en effet l'accomplissement de cette prophétie quelques années plus tard et entendit alors de la bouche de la sainte des prédictions plus consolantes pour les siècles à venir. Nous les verrons en leur temps.

Le Pape Grégoire XI, qui résidait à Avignon, écrivit aux Florentins; mais ils n'eurent aucun égard à ses lettres. Il jeta un interdit sur le diocèse de Florence et y envoya le cardinal Robert de Genève avec une puissante armée. Le parti du Pape remporta plusieurs avantages. Les rebelles, ennuyés des maux que la guerre a coutume d'entraîner avec elle, déchirés d'ailleurs par des divisions intestines, résolurent de mettre bas les armes et d'implorer la clémence du souverain Pontife. Les magistrats de Florence envoyèrent des députés à Sienne afin d'engager Catherine à se faire leur médiatrice. La sainte fut obligée de se rendre à leurs instances; elle se mit aussitôt en chemin pour aller à Florence. Les principaux d'entre les magistrats vinrent au-devant d'elle. On lui donna plein pouvoir de traiter avec le Pape; on lui dit qu'on s'en rapportait entièrement à elle pour

les conditions de l'accommodement, et on lui promit d'envoyer à Avignon des ambassadeurs qui signeraient et ratifieraient tout ce qu'elle aurait jugé à propos de conclure.

Catherine, qui brûlait du désir de ramener la paix, partit pour Avignon, où elle arriva le 18 juin 1376; elle y fut reçue avec de grandes marques de distinction. Le Pape Grégoire XI, dans une conférence qu'il eut avec elle, admira sa prudence et sa sainteté. « La paix, lui dit-il, est l'unique objet de mes desirs. Je remets tout l'affaire entre vos mains; je vous recommande seulement l'honneur de l'Église. » Nous verrons plus tard la suite de cette négociation.

Mais Catherine avait des vues encore plus grandes; elle aspirait à procurer la paix universelle de la chrétienté, moyennant une croisade générale qui eût jeté et utilisé contre les infidèles les ferments de discorde et de guerre qui troublaient l'Italie et l'Europe. Comme elle en parlait à Grégoire XI en présence de Raymond de Capoue, le Pape dit : « Il nous faudrait d'abord faire la paix entre les chrétiens, et puis nous ordonnerions la guerre sainte. » Elle répliqua : « Saint-Père, pour pacifier les chrétiens vous ne pourrez trouver de meilleur moyen que d'ordonner la sainte expédition; car tous ces hommes d'armes qui fomentent la guerre parmi les fidèles iront volontiers servir Dieu de leur art. Il y en a très-peu d'assez méchants pour ne point aimer à servir Dieu d'un métier qui leur plaît et à racheter par là leurs péchés; or, ôter les tisons, c'est ôter le feu, et ainsi, très-saint Père, d'un seul coup vous ferez plusieurs biens. Vous pacifierez les chrétiens qui cherchent le repos, et, pour ces gens habitués au crime, vous les gagnerez en les perdant. S'ils remportent quelque victoire vous irez plus avant que les princes de la chrétienté; que s'ils y meurent, vous aurez gagné leurs âmes, qui étaient comme perdues. Trois biens suivront ainsi de là, savoir : la paix des chrétiens, la pénitence de ces hommes d'armes et le salut de beaucoup de Sarasins ¹. »

En vérité la sainte fille de Sienne avait une

¹ Vita, n. 285 et 286.

¹ Vita, n. 201.

politique plus grande et plus haute que tous les rois d'alors, et, depuis, que tous les auteurs modernes de politique et d'histoire ; elle comprenait beaucoup mieux l'intérêt véritable de l'humanité entière et de ses diverses parties : employer au dehors la portion turbulente de la chrétienté afin d'améliorer le dedans, et faire servir le dedans et le dehors à la civilisation chrétienne et progressive de l'univers.

Elle revient sur cet ensemble d'idées dans plusieurs lettres au même Pontife, elle le presse, de la part de Notre-Seigneur, d'arborer l'étendard de la croix contre les infidèles, l'assurant qu'aussitôt les guerres intestines cesseront, les loups deviendront des agneaux, et le peuple infidèle sera délivré de son infidélité.

Quant aux rebelles de Florence, de Bologne, de Pérouse et d'ailleurs, elle le conjure de suivre l'exemple de Dieu et de son Fils. « Les hommes coupables par leur rébellion avaient mérité une peine infinie ; Dieu cependant, les voyant portés à aimer, leur jette l'appât de l'amour : il nous envoie son Fils unique, qui prend notre nature pour faire une grande paix. Mais il faut que l'offense soit expiée et la justice satisfaite. La miséricorde condamne le Fils à la mort de la croix pour tous, et il satisfait tout ensemble et à la justice et à la miséricorde. Voilà comment Dieu a retiré les hommes de l'enfer, voilà comment par sa bonté il a vaincu notre malice, voilà comment il nous attire par l'amour.

« O très-saint et très-doux Père ! je ne vois pas d'autre moyen ni d'autre remède pour ravoïr vos brebis, qui, comme rebelles, se sont écartées du bercail de la sainte Église. C'est pourquoi je vous prie, de la part de Jésus crucifié, faites-moi cette miséricorde de vaincre leur malice par votre bonté. Nous sommes à vous, ô Père ! et je sais que, généralement tous, ils pensent avoir mal fait. Supposons même qu'ils n'ont point d'excuse ; toutefois, par suite du grand nombre de peines, d'injustices et d'iniquités qu'ils avaient à souffrir à causes des mauvais pasteurs et gouverneurs, il leur a semblé qu'ils ne pouvaient pas faire autrement ; car,

voyant la vie corrompue de beaucoup de recteurs, qui, vous le savez, sont des démons incarnés, ils sont venus à cet excès de mauvaise crainte qu'ils ont fait comme Pilate : pour ne pas perdre sa dignité Pilate a fait mourir le Christ ; eux, pour ne pas perdre leur état, vous ont persécuté. Je vous demande donc miséricorde pour eux, ô Père ! Ne regardez pas à l'ignorance et à l'orgueil de vos enfants ; mais, avec l'appât de l'amour et de votre bonté, leur donnant telle douce correction qu'il plaira à Votre Sainteté, rendez-nous la paix à nous, vos malheureux enfants, qui vous avons offensé. Je vous le dis, bien-aimé Christ sur la terre, je vous le dis de la part du Christ dans le ciel, si vous agissez ainsi sans politique ni tempête, ils viendront tous, avec un grand regret de vous avoir offensé, et mettront leur tête dans votre giron. Alors vous vous réjouirez, et nous nous réjouirons, parce que vous aurez remis avec amour la brebis égarée dans le bercail de la sainte Église. Alors, bien-aimé Père, vous accomplirez votre saint désir et la volonté de Dieu ; vous ferez la sainte expédition que je vous invite, de sa part, à faire bientôt et sans négligence ; eux, de leur côté, s'y disposeront de grand cœur ; ils sont prêts à donner leur vie pour Jésus-Christ. Ah ! pour l'amour de Dieu, arborez, ô Père ! arborez l'étendard de la très-sainte croix, et vous verrez les loups devenir des agneaux. La paix, la paix, la paix, afin que la guerre ne se prolonge pas dans cet heureux temps ! Que si vous voulez faire vengeance et justice, prenez-la sur moi, misérable, et imposez-moi toutes les peines et tous les tourments qu'il vous plaira, jusqu'à la mort. Je crois que c'est par l'excès de mes iniquités que sont arrivés tant de manquements, d'inconvénients et de discordes ; prenez donc sur moi, votre malheureuse fille, toute la vengeance que vous voudrez. O mon Père ! je meurs de douleur et ne puis mourir ¹. »

Cette lettre, ainsi que les autres, commence en ces termes : « Au nom de Jésus crucifié et de Marie pleine de douceur ! Mon très-saint et très-révérend Père dans le

¹ *Opere scelte di S. Caterina da Siena*, Parma, 1843, t. 2, lettre 4.

Christ, doux Jésus, moi Catherine, votre indigne et misérable fille, servante et esclave des serviteurs de Jésus-Christ, je vous écris dans son précieux sang, avec le désir de vous voir un bon pasteur. » La lettre se termine de la manière suivante : « Je vous demande humblement votre bénédiction, et pour moi et pour tous mes enfants, et je vous prie de me pardonner ma présomption. Je ne dis pas autre chose ; demeurez dans la sainte et douce dilection. Doux Jésus, Jésus amour. » Ces derniers mots étaient comme son cachet et sa signature.

Un second article sur lequel sainte Catherine insiste beaucoup auprès du Pape, c'est la nécessité de remplacer les mauvais pasteurs par de bons, les premiers étant la cause de tous les maux. « Je vous le dis de la part de Jésus crucifié, lui écrit-elle, il y a trois choses que vous devez exécuter par votre puissance : l'une, c'est que dans le jardin de la sainte Église vous arrachiez les fleurs puantes, pleines d'immondices et de cupidité, enflées d'orgueil, c'est-à-dire les mauvais pasteurs et recteurs, qui empoisonnent et infectent ce jardin. O vous, notre gouverneur, employez votre puissance à extirper ces fleurs, jetez-les dehors, afin qu'ils n'aient plus à gouverner les autres, mais qu'ils apprennent à se gouverner eux-mêmes dans une sainte et bonne vie. Plantez dans ce jardin des fleurs odoriférantes, des pasteurs et des prélats qui soient de vrais serviteurs de Jésus-Christ, qui ne s'appliquent qu'à l'honneur de Dieu et au salut des âmes et soient les pères des pauvres. Hélas ! quelle confusion n'est-ce pas de voir ceux qui doivent être un miroir de pauvreté volontaire, d'humbles agneaux, faire part aux pauvres des biens de la sainte Église, de les voir dans les délices, les pompes et les vanités du monde, mille fois plus que s'ils étaient dans le siècle ! Au contraire, beaucoup de séculiers leur font honte en vivant dans une bonne et sainte vie. Mais il paraît que la souveraine et éternelle bonté fera faire par force ce qu'on ne fait point par amour. Elle semble permettre que les états et les délices soient ôtés à son épouse comme pour montrer qu'il veut que la sainte Église retourne à son premier

état de pauvreté, d'humilité, de mansuétude, comme elle était au saint temps où l'on ne s'appliquait qu'à l'honneur de Dieu et au salut des âmes, ayant soin des choses spirituelles, et non des choses temporelles, attendu que, depuis qu'elle a visé plus au temporel qu'au spirituel, les choses sont allées de mal en pis. Aussi voyez que Dieu, par suite de ce jugement, a permis contre elle une grande persécution et tribulation ¹. »

Parmi les différents degrés de la hiérarchie ecclésiastique où il y avait des abus à réformer, sainte Catherine de Sienne signala particulièrement à Grégoire XI la cour pontificale d'Avignon. Entre les grâces extraordinaires qu'elle avait reçues de Dieu était celle de connaître le mauvais état des âmes par une certaine infection qu'elle ressentait à leur approche. Étant donc à Avignon à l'audience du Pape, à qui elle parlait par le moyen de Raymond de Capoue, qui rendait en latin ce qu'elle disait en toscan, elle se plaignit que, dans la cour romaine, où devait être le paradis des vertus célestes, elle trouvait la puanteur des vices infernaux. Le Pape, ayant su de Raymond qu'elle n'était arrivée que depuis peu de jours, lui demanda : « Comment, en si peu de temps, avez-vous pu rechercher les mœurs de la cour romaine ? » Catherine, qui baissait humblement la tête, se dressa tout d'un coup avec majesté et s'écria : « Pour l'honneur du Dieu tout-puissant, j'ose dire que, étant encore dans ma ville natale, j'ai senti une plus grande infection des péchés qui se commettent dans la cour romaine que n'en ressentent ceux même qui les ont commis et les commettent chaque jour. » Le Pontife garda le silence, et Raymond demeura stupéfait de la hardiesse avec laquelle Catherine parlait au Pape ².

Elle disait au même Pape dans une lettre : « J'ai entendu ici que vous avez fait des cardinaux ; je crois qu'il serait de l'honneur de Dieu et de votre avantage que vous prissiez garde à n'en faire jamais que d'hommes vertueux. Si on fait le contraire ce sera au grand déshonneur de Dieu et au grand

¹ *Opere scelte di S. Caterina da Siena*, Parma, 1843, t. 2, lettre 5. — ² *Vita*, n. 152.

malheur de la sainte Église. Ne nous étonnons plus si Dieu nous envoie ses corrections et ses fléaux, parce que la chose est juste. Je vous prie de faire courageusement et dans la crainte de Dieu ce que vous avez à faire ¹. » Grégoire XI fit deux promotions de cardinaux : l'une de douze, en 1371, dont dix Français, un Italien et un Espagnol ; l'autre de neuf, en 1375, dont sept Français, un Italien et un Aragonais. Dix-sept cardinaux français sur vingt et un étaient déjà, par le fait même, une immense faute de gouvernement dans un Pape. Au lieu de rattacher de plus en plus toutes les nations chrétiennes entre elles et au Siège apostolique, en prenant ce qu'il y avait de mieux chez chacune d'elles pour en former le conseil général de l'Église universelle et de son chef, c'était indiquer toutes les nations contre une seule, c'était leur faire envisager le collège des cardinaux non plus comme le sénat vénérable et impartial de toute la chrétienté, mais comme une coterie nationale, qui voulait exploiter les autres peuples, particulièrement l'Italie, au profit de la France. Aussi en verrons-nous sortir les plus grands maux. Le cardinal Robert de Genève, de la première promotion de Grégoire XI, commencera, et le cardinal Pierre de Lune, de la seconde, continuera le grand schisme d'Occident, par suite duquel la France sera sur le point de disparaître du rang des nations et des royaumes.

Le troisième point sur lequel sainte Catherine de Sienne insistait auprès du Pape Grégoire XI, c'était son retour en Italie et à Rome. Sainte Brigitte de Suède, peu avant sa mort, lui en avait écrit dans le même sens. L'an 1371 l'illustre veuve suédoise, comme autrefois l'illustre veuve romaine, sainte Paule, de la famille des Gracques et des Scipions, entreprit dans un âge avancé, sur une révélation particulière, le pèlerinage de Jérusalem. Elle se mit en route avec neuf personnes, parmi lesquelles ses fils Charles et Birger, et sa fille sainte Catherine. Quand ils arrivèrent à Naples, la reine Jeanne fut tellement éprise de Charles qu'elle voulait abso-

lument l'épouser, quoique la femme de Charles fût encore vivante. Sainte Brigitte, vivement émue, recommanda le salut de son fils à Dieu ; Charles tomba malade et mourut dans de grands sentiments de piété ; la reine Jeanne lui fit faire des funérailles de roi.

De Naples sainte Brigitte aborda en Chypre au mois d'avril 1372. La reine douairière de Chypre était Éléonore, fille de Pierre d'Aragon, qui avait embrassé l'ordre de Saint-François. Son mari, Pierre de Lusignan, premier du nom, après avoir fait la guerre aux infidèles, non sans gloire, s'éloigna de sa femme pour vivre publiquement avec une concubine. Le Pape Urbain lui fit de fortes remontrances sur cet énorme scandale, l'an 1367. Pierre est assassiné en l'an 1369 ; on soupçonne ses frères Jacques et Jean d'être des complices. Il a pour successeur son fils mineur, Pierre II, sous la régence de ses deux oncles, à l'exclusion de sa mère. Il fut couronné le 10 octobre 1372. A cette occasion-là même il y eut contestation sur la préséance entre les bayles de Venise et les consuls de Gênes. La cour ayant décidé en faveur des premiers, les Génois se vengèrent de cet affront, l'an 1373, par la prise de l'île entière. Ce fut au milieu de ces fâcheuses conjonctures que sainte Brigitte arriva en Chypre, à la mi-avril 1372.

La reine Éléonore la consulta sur le parti qu'elle avait à prendre. Brigitte, après avoir elle-même consulté Dieu dans l'oraison, lui conseilla : 1° de ne pas retourner en Espagne, mais de rester en Chypre, pour y servir Dieu de tout son cœur ; 2° de ne point convoler à de secondes noces, mais de pleurer les péchés qu'elle avait commis et de réparer par la pénitence le temps mal employé ; 3° de travailler à la paix et à la concorde du royaume, au règne des bonnes mœurs et de la justice, et à ce qu'on n'imposât point au peuple de nouvelles charges ; 4° d'oublier les maux qu'on avait faits à son mari, et cela pour l'amour de Dieu, à qui appartient la vengeance ; 5° de nourrir son fils dans la piété, de lui donner des conseillers vertueux et sages, desquels il puisse apprendre à craindre Dieu, à gouverner justement, à compatir aux misérables, à fuir les flatteurs comme un

¹ Lettre 1, n. 6.

poison, à chercher le conseil des justes, même des pauvres ; 6° d'abolir la mauvaise coutume des femmes de se vêtir d'une manière indécente ; 7° d'avoir un confesseur mort au monde, qui aime le salut des âmes plus que les présents, qui ne dissimule point les péchés, qui n'ait ni honte ni crainte de les reprendre, et à qui elle obéisse, en ce qui concerne le salut de son âme, comme à Dieu même ; 8° de considérer l'exemple des saintes reines et autres saintes femmes, pour voir comment elle-même pourra contribuer à l'honneur de Dieu ; 9° d'être raisonnable en ses dons et de payer avant tout ses dettes, car il est plus agréable à Dieu de donner peu ou rien que de ne pas payer ce que l'on doit et d'incommoder le prochain ¹.

Sainte Brigitte disait encore, comme de la part du Fils de Dieu, touchant le nouveau roi de Chypre : « C'est un grand fardeau que d'être roi ; c'est un grand honneur, mais aussi un très-grand fruit. Il convient donc que le roi soit un homme mûr, expérimenté, prudent, juste, laborieux, plus amateur de l'utilité d'autrui que de sa volonté propre. Aussi les royaumes étaient bien gouvernés anciennement lorsqu'on élisait pour roi celui qui voulait, savait et pouvait gouverner justement. Maintenant les royaumes ne sont pas des royaumes, mais des puérilités, des radoterics, des *larronnages*. Car, comme le larron cherche les manières, le temps de dresser des embûches et de prendre sans être remarqué, de même les rois cherchent des inventions pour élever leur famille, remplir leur bourse, charger adroitement leurs sujets ; s'ils rendent la justice, ce n'est pas pour obtenir la récompense éternelle, mais quelque lucre temporel. C'est pourquoi le Sage a dit sagement : « Malheur au royaume dont le roi est un enfant qui, vivant délicatement et ayant des flatteurs délicats, ne se met en peine du bien commun ni de son avancement ! » Toutefois cet enfant ne portera point l'iniquité du père. Si donc il veut profiter et remplir la dignité du nom de roi, qu'il obéisse aux paroles que j'ai dites sur Chypre et qu'il n'imité point les mœurs de

ses prédécesseurs. Qu'il dépose les légèretés d'enfant et qu'il marche par la voie royale, ayant des assistants qui craignent Dieu et qui n'aiment pas plus ses présents que son honneur et le salut de son âme, qui haïssent les flatteries et ne craignent pas de dire, de suivre et de défendre la vérité. Autrement ni l'enfant ne se réjouira en son peuple, ni le peuple en celui qu'il a choisi ¹. »

La sainte disait de Famagouste, la capitale du royaume : « Cette cité est Gomorrhe, brûlante du feu de la luxure, de la superfluité et de l'ambition. C'est pourquoi ses édifices tomberont ; elle sera désolée, diminuée ; ses habitants s'en iront et gémiront sous le faix de la douleur et de la tribulation ; ils tomberont à rien, et leur confusion se publiera dans bien des contrées parce que je suis justement irrité contre eux. Quant au duc qui est complice de la mort de son frère, ainsi parle le Christ : Il dilate hardiment son orgueil, il se glorifie de son incontinence, il ne considère pas le mal qu'il a fait à son prochain ; s'il ne s'humilie je lui ferai selon le proverbe : Celui qui pleure le dernier ne pleure pas moins que celui qui pleure le premier. Car il n'aura pas une mort plus douce que son frère, mais plus amère encore, s'il ne se corrige bientôt. Notre-Seigneur parle du confesseur de ce duc. Ce frère-là ne vous a-t-il pas dit que ce duc est bon et qu'il ne peut mieux vivre, excusant son incontinence scandaleuse ? Ce ne sont pas là des confesseurs, mais des trompeurs, qui semblent des brebis simples ; mais de fait ce ne sont que des renards et des adulateurs ². »

De Jérusalem sainte Brigitte envoya de nouveaux avertissements au roi, aux princes et au peuple de Chypre. « Peuple de Chypre, s'écrie-t-elle dans le dernier, je vous annonce que, si vous ne voulez pas vous corriger et amender, j'effacerai du royaume de Chypre votre génération et votre postérité, à tel point que je n'épargnerai ni le pauvre ni le riche ; oui, je la ruinerai tellement que dans peu on ne s'en souviendra pas plus que si jamais vous n'eussiez été au monde. » Elle ajoute : « Les Grecs sauront aussi que

¹ S. *Brigitæ Revel.*, l. 7, c. 16.

² S. *Brigitæ Revel.*, l. 7, c. 16. — ² *Ibid.*

leur empire, leurs royaumes ou domaines ne seront jamais assurés ni en paix, mais toujours sujets à leurs ennemis; dont ils auront à souffrir d'extrêmes dommages et de longues misères, jusqu'à ce que, avec une vraie humilité et charité, ils se soumettent dévotement à l'Église et à la foi romaine, se conformant en tout à ses rites et constitutions¹. »

En repassant à Naples Brigitte donna des avertissements semblables aux habitants de cette ville, particulièrement à l'archevêque Bernard, sur certains désordres qui régnaient parmi eux, surtout le suivant. Beaucoup de Napolitains achetaient des païens et des infidèles pour leur service; mais quelques-uns ne se souciaient pas qu'ils fussent baptisés ni ne voulaient les convertir à la foi chrétienne. Que si quelques-uns recevaient le baptême, leurs maîtres n'en avaient pas plus de soin de les faire instruire et de les disposer aux autres sacrements de l'Église, « en sorte que ces esclaves, même après leur conversion, commettent mille péchés, et ne savent revenir aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie pour rentrer en grâce avec Dieu. Quelques-uns traitent leurs servantes ou esclaves femelles avec non moins d'abjection que si c'étaient des chiennes; non-seulement ils les vendent, mais ils les exposent en des lieux infâmes pour en tirer un argent de turpitude et d'abomination. D'autres les tiennent en leurs maisons comme des prostituées, tant pour eux que pour les autres; crimes abominables devant Dieu, la sainte Vierge et toute la cour céleste. D'autres rudoient et exaspèrent tellement leurs esclaves par paroles et par coups que quelques-uns en viennent au désespoir et à la volonté de se tuer eux-mêmes. Ce péché déplait grandement à Dieu et à toute la cour céleste; car Dieu aime les esclaves, parce qu'il les a créés, et que, pour les sauver tous, il est venu en ce monde, a pris la nature humaine, a souffert la Passion et la mort sur la croix. Sachez aussi que ceux qui achètent de ces païens et de ces infidèles dans l'intention de les amener à la foi chrétienne,

de les y instruire, de les former à la vertu, et de leur donner la liberté pendant leur vie ou à leur mort, afin qu'ils ne passent point à leurs héritiers, ceux-là en auront un grand mérite devant Dieu et lui seront très-agréables; mais aussi tenez pour très-certain que ceux qui font le contraire seront grandement punis de Dieu¹. »

Revenue à Rome déjà malade, sainte Brigitte y tomba plus malade encore. Se sentant près de sa fin, elle donna des avis fort touchants à son fils, le prince Birger, et à sa fille, sainte Catherine de Suède, qui était avec elle; après quoi elle se fit étendre sur un cilice pour recevoir les derniers sacrements. Elle mourut le 23 juillet 1373, à l'âge de soixante et onze ans. On l'enterra dans l'église de Saint-Laurent *in Panis Perna*, qui appartenait aux pauvres Clarisses. L'année suivante le prince Birger, son fils, et sainte Catherine, sa fille, firent porter son corps dans le monastère de Watstein, en Suède. Elle fut canonisée par le Pape Boniface IX le 7 octobre 1391. Sa fête est marquée au 8 du même mois².

Avant sa mort sainte Brigitte eut, concernant le Pape Grégoire XI, plusieurs révélations qu'elle lui envoya. A peine eut-il été élu, le 30 décembre 1370, qu'elle eut une vision où la Mère de Dieu lui parla du nouveau Pape, déclarant que la volonté de Dieu était qu'il vînt aussitôt à Rome avec une humilité et une charité pastorales, qu'il y réformât l'Église universelle et qu'il y persévérât jusqu'à la mort. La révélation finit en ces termes : « S'il n'obéit point aux choses susdites il sentira indubitablement la verge de la justice, savoir l'indignation de mon Fils; car alors sa vie sera abrégée et il sera appelé au jugement de Dieu. Nulle puissance des seigneurs temporels ne lui aidera; la sagesse et la science des médecins ne lui profiteront de rien, non plus que l'air natal, pour prolonger sa vie quelque peu; c'est-à-dire, bien qu'il vienne à Rome, s'il ne fait les choses susdites, sa vie lui sera abrégée, les médecins n'avanceront rien, il ne retournera point à Avignon pour profiter de l'air natal, mais

¹ L. 7, c. 19.

² L. 7, c. 28. — ² *Acta SS.*, 8 octobre.

il mourra. » Cette révélation fut écrite de la main d'Alphonse, ancien évêque de Jaën, et remise au Pape par un seigneur de Rome, Latino des Ursins ¹.

« Mais, dit l'évêque Alphonse, le Pape, l'ayant reçue, n'y crut pas facilement et fit consulter de nouveau ladite dame par son nonce, le comte de Nole. Brigitte s'étant mise en prières, la sainte Vierge lui apparut et lui parla de nouveau du Pape, à qui elle fixa un terme certain, le mois de mars ou d'avril 1371, pour venir à Rome, faute de quoi il souffrirait des dommages intolérables, tant en lui-même que dans les terres qui lui étaient soumises temporellement. » Elle envoya aussitôt cette révélation, écrite de la main de l'évêque Alphonse et certifiée de sa main propre. « Mais, ajoute cet évêque, après l'avoir reçue, le Pape demeura encore dans Avignon avec la chair et le sang, c'est-à-dire avec ses parents charnels, attendu que, suivant l'Apôtre, l'homme charnel et animal ne conçoit point ce qui est de Dieu. » Il envoya une seconde fois le comte de Nole consulter la bienheureuse Brigitte à Naples et fit venir l'évêque Alphonse pour conférer avec lui sur cette matière ².

Dans l'intervalle le Sauveur apparut à la sainte, pendant qu'elle priait pour le Pape Grégoire XI, et lui dit : « Faites bien attention à mes paroles. Sachez que ce Pape Grégoire est semblable à un paralytique qui ne remue ni les mains pour travailler ni les pieds pour marcher. Comme la paralysie s'engendre du sang et de l'humeur corrompue, ainsi que du froid, de même l'amour immodéré de ses parents, le froid de son amour envers moi tiennent ce Pape comme empêché. Mais, par l'oraison de la Vierge Marie, ma Mère, il commencera de mouvoir les mains et les pieds, c'est-à-dire de faire ma volonté et de travailler à mon honneur, en venant à Rome. C'est pourquoi sachez très-certainement qu'il viendra à Rome; là il commencera la voie de quelques biens futurs, mais il n'achèvera pas. »

Sainte Brigitte dit alors : « O Seigneur, mon Dieu ! la reine de Naples et beaucoup

d'autres me disent qu'il est impossible qu'il vienne à Rome parce que le roi de France et les cardinaux l'en empêchent, ainsi que plusieurs autres. De plus j'ai entendu dire qu'il y en a beaucoup qui disent avoir l'Esprit de Dieu, des révélations et des visions divines, sous prétexte desquelles ils le dissuadent de venir ; c'est pourquoi je crains beaucoup qu'on n'empêche qu'il ne vienne. » Dieu répondit : « Vous avez entendu lire que, dans son temps, Jérémie prophétisait en Israël, mais que plusieurs aussi avaient l'esprit de songes et de mensonges; un roi inique les crut ; c'est pourquoi il fut emmené en captivité, lui et son peuple. S'il avait cru à Jérémie seul ma colère eût été apaisée. Il en est de même maintenant. Qui que ce soit, sages, fous, rêveurs, amis de la chair et non de l'esprit, qui conseillent au Pape Grégoire le contraire, je prévaudrai néanmoins contre eux ; je conduirai ce Pape à Rome, mais non pour leur consolation. Quant à vous, il ne vous est pas permis de savoir si vous le verrez venir ou non. » Sainte Brigitte n'envoya pas cette révélation, parce qu'elle n'en avait pas reçu l'ordre ¹.

Mais, le comte de Nole étant venu la consulter de la part du Pontife, elle eut une révélation terrible qu'elle lui envoya en ces termes :

« Saint-Père, cette personne que Votre Sainteté connaît bien, veillant en oraison et ravie en extase, vit un trône où était un homme d'une beauté inestimable et d'une puissance incompréhensible, le Seigneur ; autour du trône se tenaient debout une grande multitude de saints, une innombrable armée d'anges; devant le trône, mais au loin, était debout un certain évêque revêtu des habits pontificaux. Le Seigneur, assis sur le trône, me dit : « Il m'a été donné toute puissance au ciel et sur la terre par mon Père, et, quoique je vous semble parler comme d'une seule bouche, cependant je ne vous parle pas seul, attendu que le Père parle avec moi, et le Saint-Esprit, trois personnes qui sommes une même chose en la substance de la Divinité. »

¹ Revel., l. 4, c. 139. Vita, dissert. præv., n. 253. —

² Revel., l. 4, c. 148. Vita, dissert. præv., n. 254.

¹ L. 4, c. 141.

«Après quoi il dit à l'évêque: «Écoutez, Pape Grégoire XI, les paroles que je vous adresse. Pourquoi me haïssez-vous tant? Pourquoi votre audace est-elle si grande et votre présomption si insupportable contre moi? Car votre cour mondaine ruine ma cour céleste. Vous me dépouillez orgueilleusement de mes brebis; vous extorquez et dérobez injustement, pour donner à vos amis temporels, les biens ecclésiastiques, qui sont proprement à moi, et les biens des sujets de mon Église. Vous prenez encore et recevez injustement les biens des pauvres et les distribuez indécemment à vos riches.

«Que vous ai-je fait, ô Grégoire? J'ai permis patiemment que vous soyez monté au souverain pontificat; je vous ai prêté ma volonté par des lettres envoyées de Rome et contenant une révélation divine, vous y avertissant du salut de votre âme et vous y prévenant du grand dommage que vous pouviez encourir. Or qu'est-ce que vous me rendez pour tant de bienfaits? Pourquoi faites-vous qu'en votre cour règne une si grande superbe, une cupidité insatiable, une exécrationnable luxure, avec l'abîme funeste d'une horrible simonie? De plus vous me ravissez et me dérobez des âmes innombrables; car, presque toutes celles qui viennent à votre cour, vous les envoyez dans la géhenne du feu, parce que vous ne considérez point attentivement ce qui est de ma cour, quoique vous soyez le prélat et le pasteur de toutes mes brebis. Et c'est pourquoi c'est votre faute, parce que vous ne considérez point avec discernement ce qu'il faut faire et corriger pour leur salut spirituel.

«Et, bien que, pour les choses susdites, je puisse vous condamner justement, toutefois, par miséricorde, je vous avertis de nouveau du salut de votre âme, à savoir que vous veniez à Rome, à votre Siège, le plus tôt que vous pourrez; car j'en remets l'époque à votre jugement. Sachez néanmoins que, plus vous retarderez, plus vous diminuerez les progrès de votre âme et de toutes vos vertus. Au contraire, plus tôt vous viendrez, plus tôt s'accroîtront en vous les vertus et les dons de l'Esprit-Saint, et serez-vous enflammé du feu divin de ma charité. Venez

donc et ne tardez pas. Venez, non avec la superbe accoutumée, avec la pompe mondaine, mais avec humilité et une charité ardente, et, après que vous serez ainsi venu, extirpez, arrachez et dissipez de votre cour tous les vices. Écartez également de vous les conseils de vos amis charnels et mondains. Entreprenez donc, ne craignez point; levez-vous généreusement et revêtez-vous de force. Commencez avec confiance à renouveler mon Église, elle que j'ai acquise au prix de mon sang; qu'elle soit renouvelée et ramenée spirituellement à son saint état d'autrefois; car maintenant on honore plus un mauvais lieu que ma sainte Église. Que si vous n'obéissez pas à ma susdite volonté, sachez que vous serez condamné en la justice spirituelle devant toute ma cour céleste, comme un prélat qu'on dégrade est condamné et puni temporairement, dépouillé de ses vêtements de gloire, avec honte et malédiction, et couvert d'ignominie et de confusion. Ainsi en ferai-je à vous; car je vous déposerai de la cour céleste, et toutes choses qui vous sont maintenant à paix et honneur vous seront à malédiction et à confusion éternelles. Chaque démon de l'enfer recevra un lambeau de votre âme, quoiqu'elle soit immortelle et incorruptible, et, pour bénédiction, vous serez rempli d'une éternelle malediction. Tant que je vous trouverai désobéissant vous ne prospérerez pas.

«Cependant, mon fils Grégoire, je vous avertis encore de revenir humblement à moi et d'obéir à mon conseil, moi votre Père et votre Créateur. Que si vous m'obéissez en la manière susdite, je vous accueillerai comme un père plein de tendresse. Entrez donc virilement dans la voie de la justice et vous prospérerez. Ne méprisez pas qui vous aime; car, si vous obéissez, je vous ferai miséricorde, je vous bénirai, je vous revêtirai des ornements précieux et pontificaux d'un vrai Pape; je vous revêtirai de moi-même, en sorte que vous serez en moi et moi en vous, et que j'y serai glorifié éternellement¹. »

Cette révélation, signée de la main de

¹ L. 4, c. 142.

sainte Brigitte et enfermée dans sa lettre close, fut portée à Avignon par l'évêque Alphonse au Pape Grégoire, avec un grand secret. Le Pape envoya de nouveau des lettres à Rome pour consulter très-secrètement la sainte sur la même matière. Au mois de juillet 1373, l'année et le mois où elle mourut, Brigitte reçut du Sauveur une réponse qu'elle envoya aussitôt à l'évêque Alphonse, pour la communiquer au Pape. Elle le pressait de venir à Rome, sans quoi il perdrait non-seulement le temporel, mais le spirituel. Quant à son différend avec Barnabé Visconti, le Pape eût-il été chassé de son trône, il vaudrait encore mieux qu'il s'humiliât et qu'il fit la paix en quelque manière qu'il se pût, afin de prévenir la perte de tant d'âmes. Grégoire XI ayant reçu cette dernière lettre de la sainte envoya aussitôt l'évêque Alphonse en Italie, et donna des ordres pour son propre voyage de Rome, mais avec lenteur et négligence ¹.

Voilà comment les âmes les plus saintes et les plus éclairées des lumières d'en haut envisageaient le long séjour des Papes en France, les fâcheuses conséquences qui en résultaient pour le présent et l'avenir, l'obligation pour le Pontife romain de résider à Rome, pour y travailler plus efficacement à la réforme de l'Église universelle, à commencer par la cour pontificale.

Au mois d'octobre 1374 Grégoire XI déclara, par ses lettres à l'empereur Charles IV et à tous les princes de l'Europe, que sa résolution était prise d'aller à Rome; ce devait être en septembre 1375. Le roi de France, Charles V, lui en témoigna sa douleur, et le Pape lui répondit en ces termes : « Quoiqu'il nous soit dur de nous éloigner de vous et de cette contrée qui est notre patrie, cependant la bienséance, l'intérêt de l'Église romaine, notre épouse, et le bien de tous les fidèles nous pressent de nous rendre le plus tôt que nous pourrons dans cette sainte ville, qui est le lieu de notre résidence légitime, et, après une mûre délibération, nous nous sommes déterminé à partir l'automne prochain. » Le Pape écrivait cela le 9 janvier 1375; mais

le désir de concilier les rois de France et d'Angleterre avant son départ lui fit différer son voyage jusqu'au printemps de l'année suivante ¹.

Le 29 mars de la même année 1375 il donna une bulle où il dit : « Nous ne pouvons dissimuler la négligence criminelle de quelques prélats qui semblent oublier que leur devoir est de paître le troupeau confié à leurs soins et de le soustraire aux ravages des loups. Mercenaires plutôt que pasteurs, ils se tiennent éloignés, sous divers prétextes, de leurs Églises, qui se trouvent réduites par là à une espèce de viduité. Cela est cause que les vices pullulent dans le clergé et parmi le peuple, que le culte divin est diminué, que les choses saintes sont méprisées, que l'esprit de piété s'affaiblit, que les erreurs se répandent, que la foi s'éteint, que la liberté ecclésiastique est violée, que les édifices et les autres biens de l'Église se dégradent. Pendant ce temps-là on entend les cris des enfants privés de soins et de la substance spirituelle qu'ils avaient droit d'attendre de leurs pères; les scandales se multiplient et les âmes sont en un danger évident de se perdre. » Le Pape ordonne ensuite à tous les patriarches, archevêques, évêques, abbés et supérieurs d'ordres de se rendre, dans l'espace de deux mois, à leurs églises ou monastères, et d'y résider assidûment; il excepte seulement les cardinaux, les légats, les nonces, les officiers de la cour romaine, et les quatre patriarches des sièges d'Orient, occupés par les infidèles ².

Le zèle du Pape pour la résidence des prélats lui attira une réponse aussi naturelle qu'elle était hardie de la part d'un évêque étranger qui se trouvait alors à Avignon. « Que faites-vous ici ? lui dit le Pape ; que n'allez-vous à votre Église ? — Et vous-même, Saint-Père, répondit l'évêque, pourquoi n'allez-vous pas voir votre épouse, qui est si riche et si belle ? »

Les Romains s'étaient lassés de demander le retour du Pape comme une grâce; ils menaçaient de se donner un pontife qui ré-

¹ Raynald, ann. 1374, n. 23; ann. 1375, n. 22. — ² Id., ann. 1375, n. 23. — ³ Baluze, *Vita*, t. 1, p. 479.

¹ *Revel.*, l. 4, c. 143. *Vita*, dissert. præv., n. 255.

siderait à Rome si Grégoire XI ne se rendait à leurs désirs, et, pour faire encore une tentative sur son esprit, ils envoyèrent, au mois d'août 1376, des députés à Avignon, déterminés, dit-on, en cas de refus, à donner le pontificat à l'abbé du mont Cassin, qui y avait consenti. D'ailleurs les amis et les légats que le Pape avait au delà des monts lui mandaient sans cesse que, s'il ne venait promptement, il arriverait un grand scandale dans l'Eglise, et qu'au contraire sa présence seule rétablirait le bon ordre à Rome, à Florence et dans tous les États de l'Italie. Le jurisconsulte Balde le pressait sur cela avec une sorte d'ascendant que son âge et sa qualité d'ancien maître autorisaient. Grégoire XI, dans sa jeunesse et même depuis sa promotion au cardinalat, avait étudié le droit sous ce fameux professeur à l'université de Pavie ; il s'y était rendu fort habile, et Balde, en expliquant les lois, citait avec complaisance le sentiment du Pape, autrefois son disciple¹.

Grégoire XI avait secrètement fait le vœu de retourner à Rome ; mais il n'osait l'accomplir, dans la crainte de déplaire à sa cour, plus française que romaine. Catherine de Sienne étant venue à Avignon, il la consulta sur la conduite qu'il avait à tenir. « Faites, lui répondit-elle, ce que vous avez promis à Dieu. » Le Pape, qui n'avait découvert son vœu à personne, vit bien que la sainte ne pouvait le connaître que par révélation. Cette circonstance augmenta de beaucoup la vénération qu'il avait déjà conçue pour elle ; il résolut d'exécuter au plus tôt son pieux dessein. Catherine, après son départ, lui écrivit plusieurs lettres, que nous avons encore, pour l'y confirmer et pour le presser de hâter son retour.

On y voit qu'aux yeux de la sainte Grégoire était un excellent homme, désirant le bien, mais n'ayant pas toujours assez d'énergie pour l'exécuter, retenu qu'il était par des affections plus humaines envers sa patrie, ses proches, ses amis temporels. Aussi l'engagea-t-elle, dans sa première lettre, à prendre pour modèle saint Grégoire le Grand, qui ne

connaissait que la gloire de Dieu, le salut des âmes, en particulier de la sienne. De quoi elle le presse avec le plus d'instances, c'est qu'il vienne en Italie, c'est qu'il vienne à Rome, mais qu'il y vienne comme Jésus-Christ est venu en ce monde, avec douceur, humilité, charité, patience. C'est par la douceur, l'humilité et l'amour que les hommes se laissent prendre, principalement les Italiens. Qu'il annonce, qu'il offre lui-même la paix ; pour terminer plus promptement les guerres et les divisions, qu'il se relâche lui-même sur les intérêts temporels afin d'assurer mieux le principal, les intérêts spirituels, le salut des âmes ; qu'il impose aux plus coupables quelque punition modérée, comme un père à ses enfants, et ils ne demanderont pas mieux que d'expier leur faute en marchant contre les infidèles. Qu'il fasse comme le bon pasteur, qui, ayant retrouvé la brebis égarée, la met sur ses épaules et la rapporte au bercail avec joie ; mais surtout qu'il réprime les mauvais pasteurs, les pasteurs mercenaires, dont les scandales impunis ont occasionné tout le mal ; qu'il les remplace par de bons pasteurs qui aiment leurs brebis, qui, au lieu de les perdre et de les dévorer, sont prêts à mourir pour elles. Mais pour opérer un si grand bien il faut la paix. Le Pape fit-il la guerre avec succès, ses alliés mêmes causeront de nouveaux maux à l'Eglise ; il faudra leur accorder des grâces particulières, dont la principale sera des évêques tels qu'il leur convient, non pour le salut de leurs âmes, mais pour leurs intérêts et leurs passions. Il faut donc la paix, non pas une paix fainéante, mais active à réparer le mal et à multiplier le bien.

Tels sont les conseils que sainte Catherine de Sienne donne avec beaucoup d'instance, d'humilité et d'affection, dans ses quatorze lettres au Pape Grégoire XI. On y respire le même esprit que dans les lettres de saint Bernard au Pape Eugène III, le même esprit que dans l'Evangile. Tout y revient à ces paroles du Sauveur : « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. » Telle est la vraie et bonne politique, et même la seule vraie et la seule bonne, pour bien gou-

¹ Baluze, *Vita*, t. 1, p. 1194. Spond., ann. 1370, n. 6.

verner une paroisse, un diocèse, comme l'Église entière.

Le Pape Grégoire XI, voyant l'inutilité de ses bons offices pour calmer l'animosité entre la France et l'Angleterre, fit sérieusement ses préparatifs pour l'Italie et ordonna aux cardinaux de se disposer à le suivre. Le roi de France, Charles V, voulut faire un dernier effort pour retenir la cour romaine dans ses États ; ils chargea le duc d'Anjou, son frère, d'aller au plus tôt trouver le Pape, et de tâcher, par toutes sortes de moyens, de rompre son voyage. Les cardinaux virent arriver le duc avec une grande satisfaction ; ils souhaitaient ardemment qu'il fit changer de résolution au Pape, car l'idée seule de Rome les remplissait de frayeur. Le duc d'Anjou exposa ses raisons en habile négociateur ; mais il ne gagna rien sur l'esprit du Pontife. Obligé de se retirer, il dit en partant : « Saint-Père, vous allez dans un pays où vous n'êtes guère aimé, et vous en laissez un autre où la religion est plus honorée qu'en aucun lieu du monde. Cette démarche pourra causer de grands malheurs à l'Église ; car, si vous mourez au delà des monts, comme il y a toute apparence, les Romains seront maîtres du sacré collège et ils le forceront à faire un Pape à leur gré. »

Les plus proches parents du Pape, son père, son frère et ses neveux, firent aussi des instances pour le retenir ; mais il résista courageusement, et il partit d'Avignon le 13 septembre 1376, avec la plus grande partie des cardinaux. Il y en eut six qui demeurèrent en France. Le Pape alla d'Avignon à Marseille, et, après y être demeuré douze jours, il s'embarqua sur les galères qu'on avait envoyées de tous les États d'Italie. Le 18 octobre il rejoignit à Gênes sainte Catherine de Sienne, qui continuait à rendre la santé aux malades le long de sa route. Le 6 novembre il fut reçu avec grand honneur à Pise. Le 3 décembre il entra dans Corneto et y demeura cinq semaines avec sa cour.

Par un acte du 21 décembre 1376 les Romains s'engagèrent à remettre au Pape Grégoire XI la pleine et libre seigneurie de Rome dès qu'il serait à Ostie. Le Pape arriva dans cette dernière ville le 14 janvier 1377.

Le 16 il se leva à minuit pour chanter l'office divin. Après la messe il prit un peu de repos, puis il fit sonner la trompette pour éveiller tous ses gens. Il rentra dans sa galère et prit le chemin de Rome, remontant le Tibre à voiles et à rames, ce qui dura tout le jour, et la nuit suivante le Pape coucha dans sa galère. Enfin le 17 janvier, qui était un samedi, le Pape Grégoire XI arriva à Rome et y fut reçu en grande cérémonie et avec toutes les démonstrations possibles de joie.

Il descendit près de Saint-Paul, entra dans l'église et entendit la messe de l'évêque de Sinigaglia, Pierre Amelin de Brenac, au diocèse d'Alet, qui a écrit un journal de ce voyage d'Avignon à Rome. Après la messe le Pape monta à cheval et entra dans Rome, accompagné de tous les cardinaux, au nombre de treize. Avec ce cortège et une suite de peuple innombrable, Grégoire XI traversa toute la ville de Rome et vint à Saint-Pierre vers le soir. On l'y attendait avec quantité de flambeaux dans la place, et on avait allumé toutes les lampes de l'église, dont on faisait monter le nombre à plus de huit mille. C'est ainsi que Grégoire XI entra dans Rome, et depuis cette époque Rome n'a plus été sans le Pontife romain ¹.

En ce temps mourut à Foligno, dans l'État ecclésiastique, Thomas, ou, par diminutif, Thomasuccio, frère du tiers-ordre de Saint-François, homme de grande abstinence et d'un grand mépris du monde et de soi-même, renommé par le don de prophétie. On lui attribue aussi plusieurs miracles, et saint Antonin de Florence dit avoir appris de ceux qui l'avaient vu plusieurs particularités de sa vie. Après avoir été trois ans reclus il sortit de sa retraite par ordre de Dieu et passa plusieurs années à parcourir les villes de Toscane, pour les exhorter à rentrer sous l'obéissance du Pape et à corriger leurs mœurs, souffrant avec une grande patience quantité d'insultes et de mauvais traitements. Enfin il mourut le 15 septembre 1377, à l'âge de cinquante-sept ans ².

Nous avons vu que, l'an 1376, les Florentins envoyèrent sainte Catherine de Sienne

¹ Raynald, ann. 1376 et 1377. — ² Wadding, ann. 1377, n. 45 et seqq. *Anton.*, tit. 22, c. 1, § 6.

à Avignon pour faire leur soumission et leur paix avec le Pape, s'engageant à ratifier toutes les conditions auxquelles elle jugerait à propos de conclure. Le Pape, de son côté, remit toute l'affaire entre les mains de Catherine, lui recommandant seulement l'honneur de l'Église; mais les Florentins, c'est-à-dire ceux qui dominaient dans la ville, n'avaient rien moins que des intentions pacifiques; ils entretenaient toujours des intrigues secrètes pour détacher l'Italie de l'obéissance de Grégoire XI. Leurs ambassadeurs arrivèrent fort tard à Avignon, et l'insolence avec laquelle ils parlèrent fit assez voir que la paix n'était pas le sujet de leur voyage. L'accommodement ne put donc avoir lieu.

Grégoire XI, étant arrivé à Rome, fit venir un jour frère Raymond de Capoue et lui dit : « L'on me mande que, si Catherine de Sienne allait à Florence, j'aurais la paix. — Non-seulement Catherine, dit aussitôt Raymond, mais nous tous, tant que nous sommes, nous sommes prêts, pour l'obéissance de Votre Sainteté, à aller jusqu'au martyre. » Mais le Pape reprit : « Je ne veux pas que vous y alliez de votre personne, ils vous maltraiteraient; mais, pour elle, comme elle est ferme et qu'ils la respectent, je crois qu'ils ne lui feront point de mal. » Catherine se mit aussitôt en route; elle fut reçue à Florence avec grande vénération par tous ceux qui étaient fidèles à Dieu et à l'Église, notamment par Nicolas Soderini, d'une des principales familles, qui lui servit de conseil. Le parti de la paix, à laquelle aspirait la généralité du peuple, gagnait de jour en jour, lorsque les chefs de la faction opposée, qui tenaient le gouvernement de la ville, excitèrent une émeute dans la populace. Ceux qui s'étaient montrés les plus ardents pour la paix furent expulsés de Florence, leurs biens confisqués, leurs maisons brûlées. La populace était surtout furieuse contre sainte Catherine et la cherchait pour la brûler ou la mettre en pièces. Ceux chez qui elle logeait, craignant de voir leur maison livrée aux flammes, la congédièrent avec sa compagnie. Catherine se retira tranquillement dans un jardin, et, après avoir fait aux siens une petite exhortation, elle s'y mit en prières.

Pendant qu'elle priait ainsi avec le Christ, son Époux, les satellites de Satan arrivèrent en tumulte avec des épées et des bâtons, en criant : « Où est cette méchante femme ? où est-elle ? » Ce que Catherine ayant entendu, aussitôt, comme si elle eût été appelée au plus délicieux banquet, elle se prépara au martyre, qu'elle avait si longtemps désiré. Voyant un des sicaires qui, l'épée nue, criait le plus fort : « Où est Catherine ? » elle alla droit à lui, se mit à genoux d'un visage joyeux et dit : « C'est moi qui suis Catherine ! Fais tout ce que le Seigneur permettra que tu me fasses; mais, de la part du Tout-Puisant, je t'ordonne de ne faire de mal à aucun des miens. » A ces mots le sicaire fut consterné; il n'eut la force ni de frapper ni même de rester en présence. Autant il l'avait cherchée avec fureur, autant il la repoussait disant : « Retirez-vous de moi. » Mais elle, ayant soif du martyre, répondit : « Me voici bien ici; où faut-il donc que j'aille ? Je suis prête à souffrir pour Jésus-Christ et son Église; c'est ce que j'ai toujours désiré, c'est ce que j'ai demandé de tous mes vœux. Dois-je donc fuir lorsque j'ai trouvé ce que je souhaitais ? Je m'offre en hostie vivante à mon éternel Époux. Si tu es assigné pour m'immoler fais-le avec assurance; je ne fuirai point d'ici; seulement ne fais de mal à aucun des miens. » Mais Dieu se contenta du désir de sa servante : le sicaire se retira confus avec tous ses compagnons.

Alors les enfants spirituels de Catherine l'entourèrent pour la féliciter d'avoir échappé aux mains des impies; mais elle leur dit en pleurant : « Oh ! malheureuse que je suis ! Je comptais qu'aujourd'hui le Seigneur tout-puissant compléterait ma gloire, et que, comme, par sa miséricorde, il a daigné m'accorder la blanche rose de la virginité, il daignerait aussi m'accorder la rose empourprée du martyre. Mais, ô douleur ! voilà que je me trouve frustrée de mon désir; ce qui est arrivé à cause de mes péchés sans nombre, qui, par un juste jugement de Dieu, m'ont privée d'un si grand bien. Oh ! que mon âme eût été heureuse si elle avait vu mon sang répandu pour l'amour de Celui qui m'a rachetée de son sang ! »

Quoique la fureur de la sédition fût calmée pour le moment la sainte n'était pas tout à fait en sûreté avec sa compagnie; d'ailleurs telle était la terreur générale des habitants que pas un n'osait la recevoir chez lui. Alors ses enfants spirituels lui conseillèrent de retourner à Sienne. Elle leur répondit qu'elle ne pouvait quitter le territoire de Florence jusqu'à ce qu'on y eût proclamé la paix entre le père et les enfants, que tel était l'ordre qu'elle avait reçu du Seigneur. Enfin ils trouvèrent un homme craignant Dieu qui la reçut dans sa maison, mais secrètement, à cause de la fureur du peuple. Peu de jours après elle se retira de la ville, mais non de son territoire, dans une certaine solitude. Enfin, par la providence divine, l'effervescence populaire s'étant calmée et ses auteurs ayant été punis par la justice, la sainte vierge rentra dans Florence et finit par y faire accepter et proclamer la paix. Alors elle dit à ses enfants spirituels : « Maintenant nous pouvons nous en aller, attendu que, par la grâce de Jésus-Christ, j'ai exécuté ses ordres et ceux de son vicaire, et, ceux que j'ai trouvés rebelles à l'Église, je les laisse en paix et réconciliés à cette bonne mère. Retournons donc à Sienne, d'où nous sommes venus. » Ce qui en effet eut lieu ¹.

Au moment où s'effectua cette pacification de Florence le Pape Grégoire XI avait cessé de vivre. Il tomba malade à Rome le 5 février 1378. Dès sa jeunesse il avait été faible et valétudinaire, et, quoiqu'il n'eût pas encore atteint sa quarante-septième année, il était fort tourmenté de la gravelle. Se voyant en danger, il donna une bulle du 19 mars, où il dit : « Si notre décès arrive avant le premier jour de septembre prochain, les cardinaux qui se trouveront à Rome, sans appeler ni attendre les absents, choisiront le lieu qu'ils voudront, au dedans ou au dehors de la ville, pour l'élection de notre successeur ; ils pourront allonger ou abrégier le temps

marqué aux absents pour les attendre avant l'entrée au conclave ; sans même y entrer ils pourront élire un Pape, qui sera reconnu pour tel sur le choix de la plus grande partie, quand bien même la moindre y contredirait, et nous chargeons leurs consciences d'élire un digne pasteur et d'exécuter ce que dessus le plus promptement possible ¹. »

Dans cette bulle le Pape marquait le terme du mois de septembre, parce qu'il se proposait, s'il eût vécu, de retourner alors à Avignon ; mais Dieu ne le permit pas. Sainte Brigitte avait prédit à ce Pape que, quand même il viendrait à Rome, s'il n'exécutait pas fidèlement ce qui lui était recommandé pour la pacification de l'Italie et la réformation de l'Église, sa vie serait abrégée ². Grégoire XI mourut donc à Rome le 27 mars 1378. Son corps fut porté d'abord à Saint-Pierre, où on lui fit un service solennel. Le lendemain il fut transféré et enterré dans l'église de Sainte-Marie la Neuve, qui avait été son titre de cardinal. Il avait tenu le Saint-Siège sept ans deux mois et vingt-sept jours.

Grégoire XI aima beaucoup ses parents, son père, ses frères et ses neveux, et les conserva dans l'état où Clément VI, son oncle, les avait placés. Il les avait près de lui et fit plusieurs choses par leur conseil et en leur faveur, particulièrement dans la promotion de quelques sujets qu'il aurait pu choisir plus convenables pour la science et pour les mœurs. Il aima singulièrement et favorisa les hommes de lettres.

En résumé le Pape Grégoire XI eût été un excellent Pontife s'il avait été moins Français et plus Romain. On en peut dire à peu près autant de tous les Papes d'Avignon. Quelqu'un pensera que c'est là un petit défaut ; mais ce petit défaut va, dès ce moment, attirer sur l'Église et sur le monde des maux incalculables et qui ne sont pas encore finis. Leçon terrible de la Providence à qui fait les Papes et à qui fait les cardinaux.

¹ Vita, n. 419-427.

² Raynald, ann. 1378, n. 2. — ² Revelat., l. 4, c. 139.

TABLE ET SOMMAIRES

DU DIXIÈME VOLUME.

LIVRE SOIXANTE-QUINZIÈME.

DE 1270 A 1276.

Le Pape saint Grégoire X. Ses relations avec l'empereur de la Chine. Il tient le deuxième concile œcuménique de Lyon, y réconcilie les Grecs avec l'Eglise romaine, et confirme l'élection de Rodolphe de Habsbourg à l'empire d'Occident.

Suite de la mort de saint Louis devant Tunis...	1-3
Affaires de Palestine et de Chypre. Décrets du Saint-Siège pour régler les rapports ecclésiastiques entre les Grecs et les Latins de cette île.....	3-8
Élection du Pape saint Grégoire X.....	8
Ambassade de l'empereur de la Chine au Pape et du Pape à l'empereur.....	9
Premiers actes du nouveau Pape. Il convoque un concile général.....	9-11
Meurtre de Henri d'Angleterre. Ce que fait le Pape pour le venger.....	11 et 12
Plaintes contre Alphonse, roi de Portugal. Remontrances que lui fait le Pape.....	12 et 13
Efforts du Pape pour pacifier l'Italie.....	13 et 14
Le bienheureux André de Sienne.....	14
Saint Ambroise de Sienne.....	14-17
Le bienheureux Barthélemy, évêque de Vicence.....	17 et 18
La bienheureuse Béatrix de Vicence.....	18 et 19
Derniers travaux et mort de saint Hyacinthe, de l'ordre de Saint-Dominique.....	19
Martyre de saint Sadoc et de ses compagnons.....	19 et 20
Le bienheureux Gilles de Sainte-Irène.....	20 et 21
Le bienheureux Nicolas Pullia.....	21
La bienheureuse Marguerite de Hongrie.....	21 et 22
Le bienheureux Guy, de l'ordre de Saint-François.....	22
Le bienheureux Jean Lobedau.....	22
La bienheureuse Salomé.....	23
Le bienheureux Jean de Pina.....	23
Le bienheureux Bienvenu d'Ancône.....	23
Saint Barthold et saint Menric, de l'ordre de Prémontré.....	23
Saint Simon Stock, de l'ordre des Carmes.....	23-25
La bienheureuse Elisabeth Picenardi, de l'ordre des Servites.....	25
Origine de l'ordre des Servites. Ses sept fondateurs honorés par l'Eglise.....	26 et 27

Saint Philippe Beniti.....	27 et 28
Saint Pérégrin Latiozi.....	28 et 29
Saint Sylvestre Gozzolini, fondateur des Sylvestrins.....	29
Le bienheureux Aimé Ronconi.....	29-31
Le bienheureux Fazius de Vérone.....	31
Dévotion des Flagellants en Italie. Erreurs qui s'y mêlent en Allemagne.....	31 et 32
Rodolphe, comte de Habsbourg. Il est élu empereur d'Occident.....	32-34
Mémoire de l'évêque d'Olmütz au Pape sur les choses à réformer dans la chrétienté par le concile général.....	34-36
Mémoire très-remarquable sur le même sujet par Humbert de Romans, général des Dominicains. Son appréciation aussi juste qu'élevée des croisades....	36-42
Sa lettre, non moins remarquable, aux religieux de son ordre.....	42 et 43
Démarches de l'empereur Michel Paléologue auprès du Pape et à Constantinople pour la réunion des Grecs avec l'Eglise romaine. Conversion de Jean Veccus à la doctrine complète de l'Eglise sur la procession du Saint-Esprit.....	43-48
Le Pape saint Grégoire X à Lyon pour le concile général.....	48
Derniers moments et mort de saint Thomas d'Aquin.....	48-51
Vie sainte de Grégoire X.....	51 et 52
Deuxième concile œcuménique de Lyon. Arrivée des ambassadeurs grecs et des ambassadeurs tartares. Réunion des Grecs avec l'Eglise romaine.....	52-45
Constitution sur la tenue du conclave. Mort de saint Bonaventure. Fin du concile.....	55-57
Trente-un décrets du deuxième concile œcuménique de Lyon. Importance du quatrième sur l'incapacité d'un élu à participer à l'administration avant que son élection soit confirmée, et du douzième, contre l'extension de la régalie.....	57-61
Le Pape saint Grégoire X approuve l'élection de Rodolphe de Habsbourg, et écrit en sa faveur.....	61
Derniers moments de saint Raymond de Pegnafort... ..	61 et 62
Avertissements paternels du Pape aux rois de Castille, d'Aragon et de Portugal.....	62-64
Entrevue de saint Grégoire X et de Rodolphe de Habsbourg à Lausanne.....	64 et 65
Derniers actes et mort de saint Grégoire X. Son éloge par les Grecs et les protestants.....	65

LIVRE SOIXANTE-SEIZIÈME.

DE LA MORT DU PAPE SAINT GRÉGOIRE X (1276) AU JUBILÉ
SÉCULAIRE DE (1300).

Pontificat d'Innocent V, d'Adrien V, de Jean XXI, de Nicolas III, Martin IV, Honorius IV, Nicolas IV, Célestin V, Boniface VIII. — Relations du Saint-Siège avec l'empereur de la Chine. — Les Bouddhistes du Tibet empruntent à l'Eglise catholique plusieurs de ses usages. — Etat religieux des Russes, des Serbes, des Grecs. — Etat de l'Occident et de la Terre-Sainte — La sainte maison de Nazareth.

Courts pontificats de sept Papes consécutifs. Fautes qu'ils commettent de rendre incertaine la constitution du conclave. Les Romains choisissent le Pape Martin IV pour leur sénateur..... 65-72

Diverses ambassades de Koublai, grand-khan des Tartares et empereur de la Chine, aux Pontifes romains. Diverses lettres de ceux-ci à Koublai, ainsi qu'à d'autres princes, notamment à plusieurs reines chrétiennes parmi les Tartares..... 72-77

Origine et histoire de la hiérarchie lamaïque du bouddhisme dans les montagnes du Tibet..... 77-80

Jugement d'Abel Rémusat sur le bouddhisme. A quoi le bouddhisme ou le lamaïsme paraît appelé de nos jours. 80 et 81

Chronique de l'évêque Grégoire Abulfarage..... 81
Les Arméniens soumis à l'Eglise romaine pendant le treizième siècle..... 81

Pendant le même siècle les Russes plus soumis qu'hostiles à l'Eglise romaine. Fausse collection de droit canonique pour indisposer le clergé russe contre le Pontife romain..... 82-84

Etat religieux de l'Illyrie orientale, notamment de la Serbie. Lettres du Pape Nicolas IV à la reine de ce pays..... 84 et 85

Division des Grecs sur l'union avec les Latins. Jean Veccus devient patriarche de Constantinople à la place de Joseph. Lettres de l'empereur Michel et du nouveau patriarche au Pape. Exacte confession de foi de Jean Veccus sur la procession du Saint-Esprit. Son excommunication contre les schismatiques..... 85-89

La famille de l'empereur grec se divise contre elle-même au sujet de l'union. Un gardeur de porcs roi de Bulgarie. Instruction du Pape Nicolas III à ses légats à Constantinople..... 89-94

Une nièce de l'empereur grec sollicite contre lui le sultan d'Egypte et les chrétiens d'Orient..... 94 et 95

Conduite artificieuse de l'empereur Michel... 95-99

Ecrits remarquables de Nicéphore Blemmide, prouvant que le Saint-Esprit procède au Père et du Fils... 99 et 100

Le patriarche Jean Veccus, dans un concile, convainc les schismatiques d'avoir effacé de saint Grégoire de Nysse un passage où il disait que le Saint-Esprit procède aussi du Fils. Remarque à ce sujet..... 100-102

Violences de l'empereur Michel envers les opposants. 102

Conspiration de l'empereur Michel et des Siciliens contre le roi Charles d'Anjou. Vêpres siciliennes. Excommunication et mort de l'empereur Michel. 103-107

Son fils Andronic se déclare contre l'union. Jean Veccus se retire. Joseph, malade et mourant, est remplacé sur le siège patriarcal. Les Grecs, divisés entre eux, se conduisent comme des gens tombés en enfance. Accusations contre Veccus..... 107-111

Grégoire, nouveau patriarche de Constantinople. Mouvements du parti des arsénites..... 111-116
Jean Veccus et ses deux archidiaques devant l'assemblée des schismatiques..... 116-120
Veccus réfute un écrit de Grégoire, qui finit par donner sa démission de patriarche..... 120-122
Son successeur Athanase, devenu odieux par son zèle, donne une démission équivoque..... 123-125
Jean Cosme lui succède et en découvre un secret anathème..... 125-127
Mort de Jean Veccus..... 127
Ignorance avouée du clergé grec, particulièrement de ses patriarches..... 127-129
Les futurs exécuteurs de la vengeance divine contre la perfidie grecque s'avancent dans l'Asie Mineure. 129 et 130

Victoires et belles qualités de Rodolphe de Habsbourg. Ses relations amicales avec les Papes..... 130-135

Curieuses observations du protestant Sismondi sur l'ambition de la cour de Rome..... 135

Heureux efforts de Nicolas III et de ses légats pour la pacification de l'Italie..... 135-137

Rodolphe de Habsbourg en fait autant en Allemagne. Ses afflictions domestiques. Sa bonne harmonie avec le Saint-Siège..... 137 et 138

Divers conciles d'Allemagne. Leurs principaux règlements. Rodolphe de Habsbourg s'en fait l'exécuteur. Sa mort..... 138-141

Troubles de Hongrie par l'inconduite du jeune roi Ladislas. Efforts du Pape Nicolas III et de ses successeurs pour y porter remède..... 141-144

Prétendants pour succéder à Ladislas..... 144

Travaux de frère Meinhard et des évêques pour la culture de la Prusse..... 145 et 146

Etat de la Suède..... 146 et 147

Divers conciles en Angleterre..... 147 et 148

Constitutions de l'archevêque Peccam de Cantorbéry. Sa lettre remarquable au roi d'Angleterre sur l'autorité et les droits de l'Eglise..... 148-151

Dernier prince souverain de Galles. Soins de l'archevêque Peccam pour la pacification et le bon gouvernement de ce pays..... 151-153

Condamnation de quelques propositions par ce même archevêque..... 153 et 154

Grande plainte contre les Juifs. Martyre de saint Werner..... 154 et 155

Miracle à Paris dans la maison d'un Juif. 155 et 156

Constitutions synodales d'Excester..... 156 et 157

Divers conciles en France..... 157 et 158

Soins du légat Simon pour l'université de Paris. 158-160

Fondation du collège d'Harcourt..... 160

Différends entre quelques chapitres et quelques évêques conciliés par l'intervention du légat.. 160 et 161

Troubles domestiques à la cour de Philippe le Hardi. Le Pape Nicolas III se plaint de lui et de son légat, de ce qu'ils avaient permis les tournois en France au lieu de pousser à la croisade..... 161 et 162

On découvre le corps de sainte Marie-Madeleine à la Sainte-Baume. Observations historiques et critiques à ce sujet..... 162-164

Plusieurs ecclésiastiques refusent des prélatures. Le Pape oblige Gauthier de Bruges d'accepter l'évêché de Poitiers, où il publie d'utiles règlements... 164 et 165

Discussions sur les privilèges des religieux mendiants. 165 et 166

Règlement du Pape pour l'inquisition des hérétiques en Provence.....	166
Concile du bienheureux Rostaing, archevêque d'Arles, ainsi que plusieurs autres.....	166 et 167
Conciles d'Auch et d'Embrun.....	167 et 168
Le Pape Nicolas IV fonde l'université de Montpellier.....	168

Suites des Vêpres siciliennes. Guerre et défis entre Charles d'Anjou et Pierre d'Aragon pour la Sicile. Charles meurt, tandis que son fils est prisonnier de Pierre. Le Pape Martin IV, pour punir la désobéissance de Pierre d'Aragon, le prive du royaume d'Aragon et du comté de Barcelone, qu'il offre, pour un de ses fils, au roi de France, lequel accepte, de l'avis de son parlement. Mais, après la mort des principaux acteurs, l'affaire s'accorde par la médiation du roi d'Angleterre.....	168-178
Vertus de saint Louis, évêque de Toulouse..	178-182
Suites de l'affaire de Sicile. Mort d'Alphonse le Sage, roi de Castille.....	182 et 183
Plaintes et excommunications contre le roi Denys de Portugal, qui répare ses torts.....	483
Vertus de sainte Élisabeth, reine de Portugal..	183-185

Matthieu de Termes, frère Augustin....	185 et 186
Le bienheureux Clément d'Osimo.....	186 et 187
Le bienheureux Clément de Saint-Elpide.....	187
Le bienheureux Philippe de Plaisance.....	187
Le bienheureux Antoine Patrizzi.....	187
Le bienheureux Grégoire Celli.....	187 et 188
Saint Nicolas de Tolentin.....	188 et 189
Vie, travaux, écrits et martyre de Raymond Lulle..	189-193

État déplorable de la Terre-Sainte par la division et la corruption des chrétiens d'Orient et l'indifférence des chrétiens d'Occident. Les Papes seuls s'y intéressent. Les rois d'Aragon et de Sicile font une alliance traîtresse avec le sultan d'Égypte contre la chrétienté. Siège et perte de Ptolémaïs, ainsi que de toutes les colonies chrétiennes en Syrie. Le dernier patriarche de Jérusalem meurt victime de sa charité. Courage héroïque des religieuses de Sainte-Claire.....	193-202
Derniers actes et mort du Pape Nicolas IV.....	202
Histoire de la sainte maison de Lorette.....	202-211
Saint Yves Hélior en Bretagne.....	211-214
Le bienheureux Jacques de Varasc ou Voragine, archevêque de Gènes.....	214-216
Le bienheureux Albert de Bergame, laboureur..	216
Le bienheureux Névolon, cordonnier.....	216 et 217
La bienheureuse Marguerite de Cortone....	217-219
Commencement de Pierre de Mouron, fondateur d'un nouvel ordre religieux.....	219-221
Longue vacance du Saint-Siège après la mort de Nicolas IV. Élection de Pierre de Mouron, qui prend le nom de Célestin V.....	221-224
Son inexpérience lui fait commettre bien des fautes. Après avoir longtemps consulté Dieu et les hommes il abdique.....	224-229
Élection de Boniface VIII. Il vient à Rome..	229 et 230
Derniers moments de son prédécesseur, saint Célestin.....	230 et 231
Canonisation du roi saint Louis par Boniface VIII..	231 et 232
Boniface VIII crée plusieurs cardinaux et publie le Sixte des Décrétales.....	232 et 233
Grand jubilé de 1300.....	233 et 234

LIVRE SOIXANTE-DIX-SEPTIÈME.

DU GRAND JUBILÉ SOUS BONIFACE VIII (1300) AU CONCILE OECUMÉNIQUE DE VIENNE (1311).

Constitution divine de la chrétienté. — Origine de la Confédération suisse. — État du catholicisme en Chine. — Dégénération des Grecs. — Démêlé de Philippe le Bel avec Boniface VIII. — Affaire des Templiers. — Concile oecuménique de Vienne.

Ce que, d'après Confucius, Platon et Cicéron, doit être un gouvernement, une société, pour atteindre à la perfection. Six articles auxquels on peut réduire le gouvernement de l'humanité..... 235-237

ARTICLE I^{er}. — Dieu seul est proprement souverain.. 237

ART. II. — Le Fils de Dieu fait homme, le Christ ou Messie, a été investi par son Père de cette puissance souveraine..... 237-239

ART. III. — Parmi les hommes il n'y a de puissance ou droit de commander, si ce n'est de Dieu et par son Verbe..... 239 et 240

ART. IV. — La puissance est de Dieu, mais non pas toujours l'homme qui l'exerce ni l'usage qu'il en fait... 240 et 241

ART. V. — Et la souveraineté, et le souverain, et l'usage qu'il fait de sa puissance, et les hommes sur lesquels il l'exerce sont également subordonnés à la loi de Dieu..... 241-243

ART. VI. — L'interprète infallible de la loi divine est l'Église catholique..... 243 et 244

Conséquences qui découlent de là..... 244 et 245

Comment cette vérité a été comprise par les empereurs de Rome idolâtre, par les empereurs Grecs de Constantinople, par les Barberousse d'Allemagne et certains rois de France..... 245

Quels hommes égarèrent ces souverains de France et d'Allemagne..... 245 et 246

Double élection pour le trône impérial en Allemagne. Adolphe de Nassau et Albert d'Autriche. Tous deux recourent au Pape Boniface VIII. Adolphe est tué dans une bataille. Le Pape confirme Albert..... 246-249

Origine des Suisses. Caractère de leur confédération. Remontrances des trois cantons de Schwitz, d'Uri et d'Unterwald aux prétentions d'Albert d'Autriche. Haine tyrannique du gouverneur Gessler. Confédération des trente. Guillaume Tell..... 249-251

Insurrection des trois cantons contre les gouverneurs autrichiens..... 251 et 252

Albert d'Autriche tué par son neveu Jean. 252 et 253

Élection de Henri de Luxembourg pour le trône impérial..... 253

Double élection ou prétention au royaume de Hongrie. Boniface VIII se déclare pour Charobert, sous qui la Hongrie parvient à son plus haut point de splendeur. 254-257

Affaires de Danemark pour l'archevêque de Lunden. 257 et 258

Le Franciscain Jean de Montcorvin bâtit deux églises dans la capitale de la Chine, y enseigne les lettres grecques et latines, en est fait archevêque avec plusieurs suffragants..... 258-261

Rois catholiques d'Arménie. Histoire d'Orient par l'Arménien Hayton..... 261-263

Permutations ou changements de patriarches à Constantinople par l'empereur Andronic, qui se voit lui-même supplanté par son petit-fils..... 263-273

Dégradation et ignorance des évêques grecs. 273-277

<p>Ce qu'étaient les Papes au moyen âge d'après Frédéric de Schlegel..... 278</p> <p>Caractère de Boniface VIII. Précautions pour apprécier équitablement son démêlé avec Philippe le Bel... 278</p> <p>Règne de Philippe le Bel, d'après Bossuet..... 278</p> <p>La première année de son pontificat, Boniface VIII procure la paix à la France avec l'Angleterre et travaille à la lui procurer avec toutes les puissances. Philippe le Bel est seul à y résister..... 278 et 279</p> <p>Boniface VIII défend d'imposer des taxes extraordinaires sur le clergé sans le consentement du Saint-Siège. Idées peu exactes de Bossuet à cet égard..... 279-283</p> <p>Révolte schismatique des Colonne. Conduite irréprochable de Boniface VIII en cette affaire..... 283-286</p> <p>Boniface VIII travaille avec succès à pacifier les villes d'Italie..... 286 et 287</p> <p>Il ménage la paix entre le roi français de Naples et le roi aragonais de Sicile..... 287 et 288</p> <p>Il nomme capitaine général de l'Église romaine Charles de Valois, frère de Philippe le Bel..... 288</p> <p>Philippe le Bel protège les Colonne schismatiques et fait d'autres choses peu dignes d'un roi de France, manque de parole au comte de Flandre, viole le droit des gens à l'égard de deux envoyés du Saint-Siège. 288-290</p> <p>Lettre du Pape au roi. Pierre Flotte la tient cachée et lui en substitue une autre..... 290-292</p> <p>Guillaume de Nogaret présente au roi un réquisitoire contre Boniface VIII comme n'étant point Pape. Assemblée de prélats et barons, et réflexions du protestant Sismondi à ce sujet..... 292-294</p> <p>Lettres du roi, de la noblesse et du clergé. Réponse des cardinaux et du Pape..... 294-296</p> <p>Concile de Rome. Bulle <i>Unam sanctam</i>. Sa conformité avec la tradition des Pères et des docteurs... 296-299</p> <p>Légation du cardinal Lemoine..... 299 et 300</p> <p>Guillaume de Nogaret présente au roi une requête contre Boniface VIII comme intrus et hérétique. Le roi, contre le droit des gens, arrête et emprisonne un courrier du légat..... 300 et 301</p> <p>Dans une assemblée des trois ordres de l'État, Guillaume du Plessis accuse Boniface VIII d'impiété et d'hérésie. Il émet un appel schismatique au futur Pape légitime. Parallèle entre Philippe le Bel et l'arien Théodoric, entre les évêques de France du quatorzième siècle et les évêques de France du sixième et du huitième..... 301-303</p> <p>Derniers actes du Pape Boniface VIII. Il est trahi par ses compatriotes d'Anagni, livré aux sicaire des Français, et meurt, calomnié par les Gibelins et les Galliens, même par Chateaubriand, leur écho. 303 et 304</p> <p>Élection de saint Benoît XI. Ses commencements, ses vertus..... 304 et 305</p> <p>Ses relations avec les rois de Naples et de Sicile, la reine Hélène de Serbie, etc..... 305</p> <p>Ses relations avec Philippe le Bel et Charles de Valois. 305-307</p> <p>Sa bulle d'excommunication contre les auteurs et complices des excès commis contre le Pape Boniface VIII. 307 et 308</p> <p>Cette bulle est exécutée d'une manière mémorable par les événements..... 308 et 309</p> <p>Mort du Pape saint Benoît XI..... 309</p> <p>Élection de Clément V. Divers récits à ce sujet. 309-311</p> <p>Il appelle les cardinaux en France. Son couronne-</p>	<p>ment à Lyon. Vues rapetissées des Papes français. 311-313</p> <p>Clément V révoque la bulle <i>Clericis laicos</i>, mais non la bulle <i>Unam sanctam</i>..... 313</p> <p>Il érige l'université d'Orléans, qui a de la peine à faire valoir ses privilèges..... 313 et 314</p> <p>Inconvénients du séjour du Pape en France. 314 et 315</p> <p>Prodige à Poitiers..... 316</p> <p>Négociations de Philippe le Bel et de Clément V au sujet de Boniface VIII..... 317</p> <p>Affaire des Templiers. Leur mauvaise renommée. Comment leur secret fut découvert..... 317-319</p> <p>Philippe le Bel fait emprisonner tous les Templiers de ses États et procéder contre eux par l'inquisiteur général de France. Principaux chefs d'accusations et de dépositions..... 319-321</p> <p>Le Pape arrête les procédures de l'inquisiteur et des évêques de France, et se réserve toute l'affaire. 321 et 322</p> <p>Le Pape, après avoir entendu lui-même soixante-douze Templiers, charge les conciles provinciaux de juger individuellement les Templiers de leur province, mais se réserve à lui-même la cause générale de l'ordre et de ses principaux membres..... 322-324</p> <p>Interrogatoire des principaux Templiers à Chinon... 324 et 325</p> <p>Le Pape ordonne des informations juridiques partout concernant cette affaire. Il en insère le détail dans la bulle de convocation du concile général de Vienne. 325 et 326</p> <p>Interrogatoire des principaux Templiers par les commissaires pontificaux à Paris..... 326-330</p> <p>Résultat des dépositions juridiques. Ce qu'en conclut un historien protestant des Templiers..... 330-332</p> <p>Conduite irréprochable des commissaires pontificaux envers les défenseurs de l'ordre..... 332-335</p> <p>Le concile provincial de Sens livre plusieurs Templiers au bras séculier, qui les exécute..... 335</p> <p>Les commissaires pontificaux témoignent une grande peine de ces exécutions et suspendent leur propre procédure..... 335</p> <p>Rapport de ces commissaires au Pape... 335 et 336</p> <p>Résultat des informations et des procédures en Angleterre, en Espagne, en Italie et en Allemagne.. 336 et 337</p> <p>Ouverture du concile général de Vienne. Le Pape y supprime par prévision l'ordre des Templiers. 337 et 338</p> <p>Jugement de l'historien protestant sur cette affaire et sur la manière dont on y a procédé..... 338 et 339</p> <p>Ce que le même auteur pense des soi-disant Templiers modernes..... 339 et 340</p> <p>Destination des biens des Templiers. Sort de leurs personnes..... 340 et 341</p> <p>Les commissaires du Pape condamnent à une prison perpétuelle le grand-maître et trois autres, lorsque tout à coup deux rétractent leurs dépositions antérieures. Les commissaires remettent l'affaire au lendemain; mais le soir même Philippe le Bel fait brûler les deux relaps, dont un le grand-maître. Les deux autres sont renvoyés quelque temps après..... 341 et 342</p> <p>Le concile œcuménique de Vienne déclare que Boniface VIII a été Pape catholique et indubitable... 342</p> <p>Constitutions de Clément V au concile de Vienne. 342</p> <p>Mémoire d'un évêque anonyme sur les abus à corriger dans l'Église..... 342 et 343</p> <p>Mémoire semblable de Guillaume Durand, évêque de</p>
--	--

Mende. Ouvrages d'un autre Durand, son neveu.....	343-345
Chose qui devrait se faire toujours.....	345
Division des Franciscains en Observantins et Conventuels. Clément V tâche d'y remédier au concile de Vienne.....	345-350
Bégards et Béguines condamnés au concile de Vienne, avec lesquels il ne faut pas confondre d'autres Béguines très-catholiques.....	350-352
Condamnation de Doucin, chef de faux apostoliques.....	352 et 353
Règlement du concile sur les exemptions des religieux.....	353 et 354
Autres règlements du concile oecuménique de Vienne, notamment pour l'étude des langues orientales.....	354-356

LIVRE SOIXANTE-DIX-HUITIÈME.

DU CONCILE OECUMÉNIQUE DE VIENNE (1311) A LA MORT DE L'EMPEREUR HENRI VII, DU PAPE CLÉMENT V ET DU ROI PHILIPPE LE BEL (1314).

Grand nombre de saints dans l'Eglise malgré les troubles de l'Eglise.

Pourquoi Jésus-Christ a établi son Eglise.....	357
Le bienheureux Joachim Pélaconi, de l'ordre des Servites.....	357 et 358
Le bienheureux Antoine Patrizzi, du même ordre.....	358
Le bienheureux André Dotti, du même ordre.....	358 et 359
Le bienheureux Bonaventure Bonacorsi, du même ordre.....	359 et 360
Le bienheureux Ubald d'Adimari.....	360 et 361
Sainte Agnès de Monte-Pulciano, du tiers-ordre de Saint-Dominique.....	361
Labienheureuse Émilie Bicchieri, du même tiers-ordre.....	361-363
La bienheureuse Bienvenue Bojano, du même tiers-ordre.....	363 et 364
La bienheureuse Marguerite de Météla, du même tiers-ordre.....	364
Le bienheureux Simon Ballachi, Dominicain.....	364 et 365
Sainte Claire de Monte-Falco, Augustine.....	365
La bienheureuse Oringa ou Chrétienne.....	365-367
Le bienheureux Conrad d'Offida, Franciscain.....	367 et 368
Le bienheureux François Venimbeni, du même ordre.....	368
Le bienheureux Oderic de Frioul, du même ordre.....	368
La bienheureuse Angèle de Foligni, du tiers-ordre de Saint-François.....	368
Le bienheureux Henri de Trévisé, journalier.....	368 et 369
La bienheureuse Clara de Rimini, veuve.....	369-371
Vies et vertus de saint Elzéar, comte de Sabran, et de sa femme, sainte Delphine.....	371-379
Sainte Roseline de Villeneuve, Chartreuse.....	379 et 380
Saint Roch.....	380
Saint Pierre Pascal, de l'ordre de la Merci, martyr.....	380 et 381
Saint Pierre Armengol, du même ordre.....	381-383
Dernières actions de sainte Élisabeth, reine de Por-	

tugal.....	383 et 384
Les bienheureux Herman et Otton, solitaires en Allemagne.....	385
Le bienheureux Dégenhard, solitaire.....	385
Sainte Mechtilde et sainte Gertrude, sœurs et abesses en Saxe. <i>Révélation</i> de sainte Gertrude.....	385-387
Sainte Nothburge, servante dans le Tyrol.....	387 et 388
Sainte Cunégonde, princesse et Clarisse, en Pologne, avec ses deux sœurs Hélène et Marguerite.....	388
L'Eglise et l'Océan.....	388 et 389
Serments de l'empereur Henri de Luxembourg au Pape Clément V, qui couronne Robert roi de Naples....	389 et 390
Belle conduite de Henri de Luxembourg en Italie....	390 et 391
Bulle remarquable du Pape à cinq cardinaux pour couronner l'empereur en son nom.....	391-393
L'empereur, à peine couronné, oublie ses serments au Pape, fait la guerre au royaume de Naples et meurt. Faux bruits à ce sujet.....	393
Constitutions du Pape Clément V au sujet de l'empereur défunt.....	393 et 394
Derniers actes et mort du Pape Clément V.....	394
Derniers actes et mort du roi Philippe le Bel.....	394 et 395
Calamités qui sortirent du règne de Philippe le Bel pour infecter l'Eglise et la France jusqu'à nos jours....	395 et 396

LIVRE SOIXANTE-DIX-NEUVIÈME.

DE LA MORT DE CLÉMENT V (1314) A LA MORT D'UREAIN V (1370).

Séjour des Papes à Avignon. — Sort de la postérité de Philippe le Bel. — Double élection dans l'empire d'Allemagne. — Origine de la politique moderne. — Baisse dans les idées et les caractères. — Schisme de Louis de Bavière. — Archevêque catholique à Péking. — Correspondance de l'empereur de la Chine, chef des Tartares, avec le Pape. — Etat des lettres et des arts en Italie. — Le Dante. — L'Italie également féconde en saints. — Relations filiales de l'Arménie avec le Pontife romain. — La Poméranie demande à être sief de l'Eglise romaine. — Mort funeste de Louis de Bavière. — Guerre civile entre la France et l'Angleterre. — Différence de la théologie mystique en Occident et en Orient.

Mœurs des Papes d'Avignon.....	397
Longue vacance du Saint-Siège; sa cause..	397-400
Révolutions de cour à la mort de Philippe le Bel et à l'avènement de Louis le Hutin, qui meurt et laisse le trône à Philippe le Long.....	400 et 401
Élection du Pape Jean XXII. Fable de Villani à cet égard.....	401-403
Sa promotion mal entendue de huit cardinaux.....	403
Ses lettres et avertissements paternels aux rois de France, d'Angleterre et de Naples.....	403
Il canonise saint Louis, évêque de Toulouse, et écrit à la mère du saint.....	403-405
Il érige plusieurs églises cathédrales et métropolitaines.....	405
Ses soins pour faire fleurir les bonnes études, particulièrement dans l'université de Paris.....	405 et 406
Retard de la croisade. Nouveaux pasteurs qui persécutent les Juifs. Conspiration des lépreux....	405-408
Mort de Philippe le Long. Charles le Bel lui succède, comme il avait succédé à Louis le Hutin, en vertu de la loi salique et à l'exclusion des femmes.....	408 et 409
Correspondance affectueuse du nouveau roi et du Pape.....	409

- Nouveau mariage du roi..... 409 et 410
 Affaires de la Terre-Sainte. Mémoires et mouvements
 du Vénitien Sanuto à ce sujet..... 410-412
 Mort de Charles le Bel, dernier fils de Philippe le Bel.
 Prophétie d'un saint évêque à cet égard..... 412
 Guerres civiles d'Angleterre prévenues par la média-
 tion des légats du Pape..... 412 et 413
 Victoire des Écossais sur les Anglais..... 413
 Mémoire des Irlandais au Pape contre le gouverne-
 ment oppressif de l'Angleterre. Le Pape recommande au
 roi d'y porter remède. Édouard II le promet; la guerre
 cesse..... 413 et 414
 Efforts du Pape pour concilier les différends et pré-
 venir les guerres entre l'Angleterre et l'Écosse. 414 et
 415
 Édouard II, en guerre avec ses barons, est trahi et
 assassiné par sa femme adultère, fille de Philippe le Bel.
 415-417
 Édouard III punit le complice de sa mère..... 417
 Il demande des conseils au Pape Jean XXII, qui lui
 en donne d'excellents..... 417
 Lettres du même Pape pour cimenter la paix entre
 l'Écosse et l'Angleterre..... 418 et 419
 Philippe de Valois succède au dernier fils de Philippe
 le Bel. Édouard III, petit-fils de celui-ci par sa mère Isa-
 belle, meurtrière de son époux, prétend au trône de
 France, mais finit par rendre hommage à Philippe de
 Valois..... 419 et 420
 Double élection à l'empire d'Allemagne, entre Louis
 de Bavière et Frédéric d'Autriche..... 420
 Victoire des confédérés de Schwitz, Uri et Unterwald,
 à Morgarten..... 420 et 421
 Rétablissement de la royauté en Pologne avec le con-
 sentement du Pape..... 421-423
 Ce que devait être l'empereur d'Occident à l'Église. La
 politique se dégrade complètement sous Philippe le Bel,
 Nicolas Machiavel n'a fait que la réduire en principes..
 423 et 424
 Guerre entre les deux compétiteurs à l'empire. Frédé-
 ric d'Autriche prisonnier de Louis de Bavière..... 424
 État de l'Italie dans cet intervalle..... 424 et 425
 Négociations peu loyales de Louis de Bavière avec le
 Pape..... 425-429
 Hérésies de Marsile de Padoue et de Jean de Gand...
 429
 Diverses bulles de Jean XXII contre Louis de Bavière,
 qui s'arrange avec Frédéric d'Autriche pour partager
 l'empire entre eux, tandis que le Pape cherche à le
 donner au roi de France..... 429-433
 Bulle de Jean XXII contre les hérétiques Marsile et
 Jean..... 433-435
 Doctrine du bienheureux Augustin d'Ancône sur l'au-
 torité du Pape..... 435 et 436
 Lettres de Jean XXII aux Romains..... 436 et 437
 Conduite de Louis de Bavière en Italie jugée par le
 protestant Sismondi..... 437-439
 Louis de Bavière se fait couronner à Rome par des évê-
 ques schismatiques et prétend déposer le Pape. 439 et
 440
 Hardiesse de Jacques Colonne, qui, alors même, publie
 à Rome une bulle du Pape contre Louis de Bavière....
 440 et 441
 Le soi-disant empereur Louis de Bavière fait un soi-
 disant Pape du moine Pierre de Corbario.. 441 et 442
 Dès ce moment les affaires de Louis de Bavière vont
 de mal en pis. Son prétendu Pape est fait prisonnier et
 se soumet au Pape légitime..... 442-447
 Question qui divisait les Frères mineurs. Décrets du
 Pape à cet égard..... 447 et 448
 État de l'archevêché de Péking et de ses suffragants...
 448-450
 Jean XXII érige plusieurs nouveaux évêchés parmi
 les Tartares et écrit à leurs princes..... 450 et 451
 Voyages du bienheureux Oderic de Frioul. 451 et 452
 Mort de Jean de Montcorvin, archevêque de Péking.
 Il a pour successeur le Franciscain Nicolas, auquel le
 Pape remet des lettres pour plusieurs princes tartares..
 452 et 453
 Martyre de plusieurs missionnaires..... 453 et 454
 Lettre du grand-khan des Tartares au Pape. Quatre
 princes chrétiens de la même nation envoient également
 au Pape des lettres et des ambassadeurs.. 454 et 455
 Les peintres Cimabué et Giotto..... 455
 Le poète Dante Alighiéri. Son enfer..... 455-457
 Son purgatoire..... 457 et 458
 Son paradis..... 458-463
 Les poètes Pétrarque et Boccace..... 463-465
 Vie de saint André Corsini..... 465-468
 Sainte Julienne Falconiéri..... 468-470
 La bienheureuse Jeanne Soderini..... 470 et 471
 La bienheureuse Julie della Rena..... 471
 Le bienheureux Jean Vespignano..... 471
 Le bienheureux Jean Ptolémée, fondateur des Olivé-
 tains..... 471-473
 Conversion et vie de saint Jean Colombini, fondateur
 des Jésuites..... 473-478
 Le bienheureux Pierre Pétrone, Chartreux.... 478
 Le bienheureux Thomas de Civita-Vecchia, Servite...
 478 et 479
 Le bienheureux Pérégrin Latiozi..... 479
 Le bienheureux Ugolin Zéphirin, Augustin.... 480
 Le bienheureux Jean de Rieti..... 480
 Le bienheureux Grégoire Celli..... 480
 Le bienheureux Gentil, Franciscain, martyr... 481
 Le bienheureux Conrad, du tiers-ordre de Saint-Fran-
 çois..... 481 et 482
 La bienheureuse Micheline de Pésaro..... 482
 La bienheureuse Imelda..... 482 et 483
 Le bienheureux Bertrand, patriarche d'Aquilée.....
 483-485
 Parallèle entre les docteurs du treizième siècle et ceux
 du quatorzième..... 485
 Nicolas de Lyre ou Lyran. Sa *Sainte Bible*. Ses trois
 prologues et ses sept règles pour l'interprétation de
 l'Écriture..... 485-488
 Quel est le véritable interprète de l'Écriture sainte...
 488
 Science biblique de Paul, évêque de Burgos. 488-490
 Science prodigieuse du Dominicain Raymond Martini,
 et de plusieurs de ses confrères, dans l'hébreu et
 l'arabe, la Bible, le Talmud et l'Alcoran. Leurs travaux
 pour la conversion des mahométans et surtout des Juifs.
 490-491
 Raymond Martini ou des Martins écrit son *Poignard
 de la Foi, Pugio Fidei*, pour réfuter tout ensemble les
 mahométans et les Juifs par leurs propres livres.. 491-
 493
 Martini prouve, par l'Écriture et par la tradition de
 la synagogue, que Dieu est un et trine, que le Messie
 est Fils de Dieu, et que le Saint-Esprit est Dieu comme
 le Père et le Fils..... 493-495
 Martini prouve que tout a été fait pour le Messie et
 qu'il rétablira tout..... 495
 Martini prouve que le mot *schéol* signifie proprement
 enfer, non pas simplement une fosse..... 495 et 496
 Martini prouve que les scribes se sont permis d'altérer

jusqu'à dix-huit passages importants de l'écriture, entre autres celui-ci : *Ils ont percé mes mains et mes pieds.*

496 et 497

Sous le rapport de cette érudition sacrée, notre siècle pourrait-il soutenir la comparaison avec le treizième et le quatorzième ?..... 497

Autres docteurs ou écrivains en Espagne..... 497

— en Angleterre..... 497

— en France..... 497 et 498

— en Allemagne..... 498

— en Italie..... 498 et 499

Jean XXII condamne l'interprétation que Jean de Polliac donnait au canon *Utriusque sexus*..... 499

L'opinion de Jean XXII, comme particulier, sur la vision béatifique, est improuvée par lui-même comme Pape..... 499 et 500

Election de Benoît XII. Ses commencements. Ses belles qualités..... 500 et 503

Ses décrets pour réformer le clergé séculier et régulier, surtout en France..... 503-507

Son attention à ne choisir que d'excellents cardinaux.

507

Lettres de Pétrarque au cardinal d'Albi. 507 et 508

Lettres de Pétrarque à Benoît XII pour l'engager de venir à Rome..... 508 et 509

Situation de Bologne à la mort de Jean XXII. Elle empêche le nouveau Pape de se rendre en Italie..

509 et 510

On renouvelle la question de savoir si les âmes des justes voient Dieu après leur mort. Benoît XII, qui l'avait éclaircie dans un ouvrage, comme cardinal, la décide par une bulle, comme Pape..... 510-513

Piété des rois Casimir de Pologne et Charobert de Hongrie..... 513 et 514

Le roi Magnus de Suède prie le Pape de lui confirmer la possession de la Scanie, attendu que le royaume de Danemark n'a jamais appartenu à l'empire, mais à l'Eglise romaine..... 514

Belle réponse du Pape à certaines demandes du roi de France..... 514

Benoît XII reçoit l'hommage des rois d'Aragon pour la Sardaigne et la Corse, et du roi Robert pour le royaume de Naples. Sa lettre au nouveau roi d'Aragon.

514 et 515

Croisade en Espagne. Victoire mémorable des chrétiens sur les mahométans..... 515-517

Soumission des villes et des seigneurs d'Italie. Péni- tence que le Pape impose à l'un d'eux pour le meurtre d'un évêque..... 517 et 518

Relations amicales de Benoît XII avec l'empereur de la Chine et plusieurs autres princes tartares..... 518

Sollicitude pastorale de Benoît XII pour l'Arménie. Réflexions sur l'obligation du serment. Les Arméniens se justifient en concile des erreurs qu'on leur impute, ou bien ils s'en corrigent..... 518-523

Mort de Benoît XII. Election de Clément VI.... 523

Le nouveau Pape reçoit les ambassadeurs d'Arménie, et y envoie des légats pour avoir de plus amples expli- cations..... 523-525

Oppression des chrétiens en Égypte, dont vingt-deux meurent martyrs..... 525

Gouvernement des mameluks..... 526

Les Turcs à la porte de Constantinople et de l'Europe.

526

Facilités qu'auraient eues les chrétiens d'Europe, non- seulement pour se défendre, mais pour conquérir et civil- iser le reste du monde. Pourquoi ils ne font rien. 526

et 527

Louis de Bavière fait semblant de vouloir se réconci- lier avec le Saint-Siège. Jean, roi de Bohême, en Italie.

527 et 528

Les souverains de Poméranie et des pays environnants demandent et obtiennent d'être feudataires de l'Eglise romaine..... 528 et 529

Election de Charles de Luxembourg à l'empire. Mort funeste de Louis de Bavière..... 529 et 530

Arrangement des affaires d'Allemagne.... 530-532

Guerre irréconciliable entre la France et l'Angleterre.

Quelle en est la cause permanente..... 532 et 533

Phases principales de cette guerre. Efforts des Papes pour en prévenir les calamités. Guerre pour le duché de Bretagne. Bataille de Crécy. Siège de Calais. Réflexion de Lingard sur l'intervention des Papes. Bataille de Poitiers. Captivité du roi Jean. Sédition contre le Dau- phin, depuis Charles V. Guerre de la Jacquerie. Traité de Brétigny, mal compris du protestant Sismondi.... 533-540

Mort du roi Jean, du roi Édouard III et de son fils, le prince Noir..... 540 et 541

Vertus, aventures et mort de Charles de Blois, duc de Bretagne..... 541-543

Mort de Charles le Mauvais, roi de Navarre.. 543 et

544

Vices et mort de Pierre le Cruel, roi de Castille et de Léon..... 544

Conférences, sous Philippe de Valois, entre les évê- ques et les magistrats sur les rapports entre l'Eglise et le gouvernement français. Propositions de Pierre de Cu- gnères..... 544 et 545

Réponse de Roger, archevêque élu de Sens. 545-551

Discours de Pierre Bertrandi, évêque d'Autun. Résul- tats des conférences..... 551 et 552

Traité de Pierre Bertrandi sur l'origine et l'usage des juridictions. Traité de Durand, évêque de Meaux, sur la même matière. Quelle était alors la doctrine commune du clergé de France sur la subordination entre le sacer- doce et l'empire..... 552-555

Opuscule de Léopold, évêque de Bamberg, au duc Rodolphe de Saxe, sur le zèle des anciens princes de Germanie..... 555

Jean Rusbrock, auteur ascétique..... 555

Gérard Groot ou le Grand, fondateur des Clercs et des Frères de la Vie commune, qui s'occupent principale- ment à la transcription des livres..... 555-557

Histoire du Dominicain Jean Taulère, apôtre de l'Al- lemagne..... 557-561

Il combat solidement, ainsi que Rusbrock, les quié- tistes de son temps..... 561-564

Ses derniers moments, ses ouvrages..... 564

Vie, prédications et écrits du bienheureux Henri Suso, Dominicain..... 564-575

Terrible peste par tout le monde. Charité des reli- gieuses de l'Hôtel-Dieu à Paris, et du Pape Clément VI.

575-577

Les monastères qui survivent se relâchent..... 577

Persécutions contre les Juifs, réprimées par le Pape Clément VI..... 577 et 578

Abus des Flagellants, également réprimés.. 578-580

Prodigieuse affluence de pèlerins à Rome pour le ju- bilé de 1350..... 580 et 581

Derniers actes et mort de Clément VI. Il acheta la ville d'Avignon, et insitua roi des Iles Fortunées le prince Louis d'Espagne..... 581 et 583

Election d'Innocent VI. Règlements intéressés des car- dinaux dans le conclave..... 582 et 582

Mesures du nouveau Pape pour la réforme de la cour

romaine.....	583
Ses injonctions au primat d'Irlande par rapport aux ordres mendiants.....	583
Représentation grotesque de l'histoire humaine à Rome, par Colas Rienzo.....	583-588
Vie, science, vertus, légations du bienheureux Pierre Thomas, de l'ordre des Carmes.....	588-591
Mort d'Innocent VI et élection d'Urbain V.....	591 et 592
Lettre de Pétrarque au nouveau Pape....	592 et 593
Lettres d'Urbain V pour notifier sa promotion..	593
Il reçoit la visite de trois rois et donne à celui de Danemark une part spéciale aux bonnes œuvres de l'Eglise romaine	593 et 594
Les saints Antoine, Jean et Eustache, en Lithuanie..	594
Urbain V fonde l'université de Cracovie.....	594
Le bienheureux Pierre Thomas, légat à Constantinople, évêque de Coron et de Négrepont, archevêque de Crète, légat en Lombardie, patriarche de Constantinople, apôtre et légat d'une croisade qui prend Alexandrie, meurt plein de vertus et faisant des miracles....	595-598
Le Pape Urbain V pense à reporter le Saint-Siège en Italie.....	598 et 599
Il y est excité par le Franciscain Pierre, fils du roi d'Aragon.....	599
Pétrarque lui écrit plusieurs lettres dans le même but.	599-601
Harangue en sens contraire du docteur Orème, au nom de Charles V. Autre discours du même docteur...	601 et 602
Arrivée d'Urbain V en Italie et à Rome....	602-604
Arrivée à Rome des ambassadeurs de Jean Paléologue, empereur de Constantinople.....	604
Succession des empereurs et des patriarches de Constantinople.....	604 et 605
Ce que c'est que les Palamites et leur oraison mystique. Importance qu'y attachent les empereurs grecs.	605-608
Avances peu sincères des Grecs pour se réunir à l'Eglise romaine.....	608
Ouvrage remarquable de l'abbé Barlaam sur les quatre caractères qui distinguent l'Eglise romaine des Eglises grecques, et qui l'ont ramené à la première..	608-610
Suite de la négociation des Grecs pour la réunion, jusqu'à l'arrivée des huit ambassadeurs impériaux à Rome en 1367.....	610-613
Progrès de la foi catholique en Bulgarie et dans les provinces environnantes, par les prédications des Frères mineurs.....	613 et 614
Urbain V envoie un nouvel archevêque à Péking, avec un grand nombre de Frères mineurs, pour évangéliser les Tartares.....	614
L'empereur Charles IV à Rome.....	614 et 615
L'empereur Grec, Jean Paléologue, vient à Rome et se réunit à l'Eglise romaine.....	615 et 616
Le Pape Urbain V, pour procurer plus efficacement la paix entre la France et l'Angleterre, se transporte à Avignon et y meurt. Ses bonnes qualités...	616 et 617

LIVRE QUATRE-VINGTIÈME

DE 1370 A 1378.

Pontificat de Grégoire XI. — Vie de sainte Brigitte de Suède et de sainte Catherine de Sienne.

Vie intime de l'Eglise catholique. Il faut comprendre cette vie si l'on veut comprendre l'histoire de l'Eglise et celle du genre humain..... 618-622

Famille de sainte Brigitte de Suède.....	622 et 623
Naissance et commencement de sainte Brigitte.	623 et 624
Son mariage, ses enfants. Son instruction à son fils Charles sur les devoirs de la chevalerie chrétienne, à son fils Birger sur les devoirs du magistrat chrétien...	624-626
Sa vie dans le mariage, à la cour. Mort de son époux.	626 et 627
Elle fonde des monastères et un nouvel ordre religieux. Elle a des révélations.....	627 et 628
Le docteur Matthias, le prieur Pierre, l'évêque Alphonse, ses directeurs et biographes.....	628
Jugement du cardinal Turré-Grémata sur les révélations de sainte Brigitte	628 et 629
Objets de ces révélations ou contemplations...	629
Voyage et séjour de Brigitte à Rome. Révélations qu'elle y a sur les Papes de son temps.....	630
Election de Grégoire XI. Commencements de Tamerlan.....	630 et 631
Etat toujours plus pitoyable de l'empire grec.	631 et 632
Fin du royaume d'Arménie, à la honte de l'Angleterre et de la France.....	632 et 633
Guerre civile entre la France et l'Angleterre pour une femme qui a tué son mari. Mort pitoyable d'Edouard II.	633
Efforts, souvent heureux, de Grégoire XI pour concilier les différends politiques en Espagne, à Naples, en Allemagne.....	633-635
Progrès de la foi catholique chez les diverses nations slaves, tartares et autres de l'Orient, par le zèle des religieux franciscains et dominicains.....	635 et 636
Nouvelles propositions aux Grecs de se réunir à l'Eglise romaine. Quelques-uns en profitent	636
Soins de Grégoire XI pour éteindre le schisme grec en Candie.....	636 et 637
Bel exemple d'un prince espagnol pour la conversion de ses esclaves mahométans.....	637
Fin de Philippe de Maisières. Il fait célébrer en Occident la fête de la Présentation de la sainte Vierge....	637 et 638
Plusieurs conciles provinciaux sous Grégoire XI.	638
Arrangement provisoire pour certains bénéfices d'Angleterre.....	638
Commencements et erreurs de Wicléf.....	638-640
Autres sectaires.....	640
Commencements de sainte Catherine de Sienne. Sa famille. Grâces extraordinaires qu'elle reçoit de Dieu dès son enfance.....	640-642
Epreuves auxquelles la soumet sa famille pour la faire consentir à se marier. Catherine persiste à demeurer vierge.....	642-644
Laissée libre, elle entre dans le tiers-ordre de Saint-Dominique. Ses austérités, ses tentations, ses extases, ses révélations. Ce qu'en pensait son confesseur et son biographe, Raymond de Capoue.....	644-648
Elle commence la vie active. Sa charité héroïque pour des malades délaissés.....	648-651
Elle ne vit plus que de la sainte communion. Grâces extraordinaires qu'elle reçoit.....	651 et 652
Grâce particulière de sainte Catherine pour convertir les plus grands pécheurs. Effets prodigieux de cette grâce.	652-654
Elle retient dans la fidélité plusieurs villes d'Italie et prédit le grand schisme d'Occident.....	654 et 655
Le peuple de Florence envoie sainte Catherine de Sienne en ambassade au Pape.....	655

Grandes vues de sainte Catherine de Sienne sur les moyens de pacifier la chrétienté.....	655-657	Grégoire XI.....	660-664
Trois points sur lesquels elle insiste auprès du Pape : meilleur gouvernement des provinces italiennes, choix de pasteurs plus dignes, retour du Pape à Rome.	657 et 658	Grégoire XI annonce son prochain retour à Rome et s'y prépare. Conseils que lui donne sainte Catherine de Sienne.....	664
Pèlerinage de sainte Brigitte à Jérusalem. Ses révéla- tions prophétiques touchant le royaume de Chypre. Sa sainte mort.....	658-660	Grégoire XI quitte Avignon et arrive à Rome... Mort du vénérable Thomas de Foligni.....	665 665
Avertissement prophétique de sainte Brigitte au Pape		Ambassade de sainte Catherine de Sienne à Florence, courage qu'elle y déploie. Elle finit par triompher de tous les obstacles et par faire accepter la paix.	665 et 666
		Derniers actes et mort du Pape Grégoire XI.	666 et 667

FIN DE LA TABLE DU DIXIÈME VOLUME.

4177

